Jacques Boulenger

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesrabelai03rabe

1. G. Beaurain Le prieuré d'Hornoy et son prieur

2. Dr F. Brémond Rabelais médecin. Le Tiers. Livre

3. [G. Brunet] Essai d'études bibliographiques sur R.

4, 5, 6. " Recherches bibliographiques sur R. (Bull. du Bibliophile)

7. " Notice sur une édition inconnue de Pantagruel

8. [J. Ch. Brunet] Notice sur deux anciens romans intitulés Les Chroniques de Garg.

9. H. Grimard Chinon à travers les âges

10. P. A. Maštovec Ocenění Rabelaisa [Appréciation de R.]

11. " Rabelais. Stati výchovné [Essai sur R.]

12, 13. A. Tilley The authorship of the "Isle sonnante"

~~14. " Rabelais and geographical discovery~~

14. H. Clouzot Compte-rendu de F. Rabelais par A. Tilley

15, 16, 17. A. Tilley Rabelais and geographical discovery

PQ
1693
.M44

v.3

LE PRIEURÉ D'HORNOY

et son Prieur

AU COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

Georges BEAURAIN

AMIENS
IMPRIMERIE YVERT & TELLIER
37, Rue des Jacobins et Rue des Trois-Cailloux, 52
—
1908

...rnoy (Somme) le 4 octobre 1909

Monsieur et cher confrère,

Par même courrier, j'ai l'honneur de vous adresser deux exemplaires d'un tirage à part que je viens de faire faire d'une étude sur le Prieuré d'Hornoy et son prieur au commencement du XVIe s. — Je me permets de vous faire remarquer que ce prieur d'Hornoy était François de Créquy, cousin germain de Anne de Créquy femme du protecteur de Rabelais

LE PRIEURÉ D'HORNOY

et son Prieur

AU COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

Georges BEAURAIN

AMIENS
IMPRIMERIE YVERT & TELLIER
37, Rue des Jacobins et Rue des Trois-Cailloux, 52
—
1908

Extrait du Bulletin trimestriel
de la Société des Antiquaires de Picardie.
Année 1908. — 2e et 3e trimestres.

LE PRIEURÉ D'HORNOY

et son Prieur

AU COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE

Les prieurés étaient, avant la Révolution, extrêmement nombreux. Il est assez rare cependant de trouver des documents, un peu anciens et suffisamment explicites, qui permettent de se faire une idée de leur organisation intérieure et de leur vie de chaque jour. C'est ce qui m'a paru donner quelque intérêt à un compte de recettes et de dépenses du Prieuré d'Hornoy, pour l'année 1522-1523, qui se trouve dans la Série H, (1) non encore inventoriée, des Archives départementales de la Somme.

Ce Compte forme un cahier de 37 folios en papier, cousus dans une page de manuscrit en parchemin recouverte de fines écritures à lettrines multicolores du treizième siècle, sans autre intérêt. La matière en est divisée d'une façon méthodique. Elle comprend naturellement d'abord les deux grands chapitres : Recettes et « Mises ». Les mises y sont inscrites à peu près pêle-mêle, avec

(1) N° provisoire : H, XXXIX.

la seule division d'un compte en deniers et d'un compte en matières. Mais le chapitre des recettes se recoupe en plusieurs sous-divisions, suivant aussi la nature des recettes et la résidence des redevables.

La rédaction en est soignée. Nous allons en voir les diverses particularités.

I. Noms de lieux

On remarquera, pour commencer, les formes orthographiques des noms de lieux dont quelques-unes demeurées archaïques. Comme au temps plus ancien, on écrit : *Linchoeul*, *Moroeul*, pour Lincheux (1) et Moreuil, (2) *Verrignez* pour Vraignes, (3) *Dronmaisnil* pour Dromesnil (4). On dit *Camps-en-Amignois*, (5) *Villers-sur-Canssart*, (6) *Saint-Mauvilz*, (7) *Aubmalle* (8). Le hameau d'Hornoy : Blanchemaison se met au pluriel. On qualifie « Ville » Hornoy, Tronchoy, (9) Gouy-l'Hôpital, (10) Bezencourt, (11) par pure fantaisie de scribe.

(1) Lincheux, c^{on} Hornoy.
(2) Moreuil, ch.-l. c^{on}, arr. Montdidier.
(3) Vraignes, c^{on} Hornoy.
(4) Dromesnil, de même.
(5) Camps-en-Amiénois, c^{on} Molliens-Vidame, arr. Amiens.
(6) Villers-Campsart, c^{on} Hornoy.
(7) Saint-Maulvis, c^{on} Oisemont, arr. Amiens.
(8) Aumale, ch.-l. c^{on}, arr. Neufchâtel, Seine-Inférieure.
(9) Tronchoy, c^{on} Hornoy.
(10) Gouy-l'Hôpital, de même.
(11) Bezencourt, com. Tronchoy.

Il est d'autres vocables, noms de rues, noms de lieux-dits. Nous n'en citerons que quelques-uns : à Hornoy, la « rue du Bos » et la « rue de Moliens » ; à Tronchoy, la « rue daubmalle ».

Quelques maisons ont un nom particulier: à Tronchoy, la « masure normande ».

Quelques fiefs : à Hornoy, « la Cabotière », fief ancien, qui donna son nom à une famille au douzième siècle, (1) et dont le nom commence seulement de nos jours à tomber un peu en désuétude dans la désignation d'une rue et d'un quartier ; « les Hinaulx » ; le « fief de Riencourt » qu'il faut situer à Blanchemaison, à cause du début d'une pièce de 1494, où est donné le dénombrement du « noble tènement nomé le fief de Riencourt scitué « et assis ou terroir que lon dit doultre le val du « bois de Hornoy ou les blancques maisons (2) ». A Tronchoy, le « fief Jehan Lion, » du nom d'un seigneur de Vraignes, seigneur en partie de Tronchoy sans doute à cause de ce fief (3). A Orival, (4) le « fief des Callenges » (5).

(1) 1146 : *Le Cabotiere* (Bibl. com. ville d'Amiens, Cartulaire de l'abbaye de Selincourt, ms. 528, f° VI, v. col. II) ; — 1147 : *Cabotira*, (f° II, col. I) ; — 1164 : *Letoldi de Cabotera* (f° II, v. col. II) ; — 1166 : *Hubertus et Letoldus de le Cabotiere* (f° XIV, v. col. II).

(2) Arch. dép. Somme, G. 155.

(3) Arch. du château du Bois-Robin près Aumale (Lay : « Picardie. Pièces et documents historiques. » — Testam. de Raoul du Lion, 1489, orig. parch).

(4) Orival, c^{on} Hornoy.

(5) Ce fief avait échappé à mes recherches lors de la publication de ma *Notice hist. sur Orival (Annuaire dép. de la Somme*, année 1903, p. 446 et suiv.).

Parmi les noms de lieux-dits, celui « au donzon, » à Tronchoy, est d'autant plus remarquable que tout souvenir de lieu fort a disparu du pays. Il est à noter qu'on le trouve encore en 1658 (1).

Différents chemins, parmi lesquels le « Chemin du Piere, » qui nous est parvenu et est resté dans les dénominations cadastrales de trois ou quatre localités. Il remonte toute la vallée du Liger (2) depuis Senarpont (3) où il se perd aujourd'hui dans les prés de la ferme de Raimecourt. Dès Inval-Boiron, (4) on le trouve au pied du coteau, puis à Saint-Aubin-Rivière, (5) au Quesne (6), à Liomer, (7) où il traverse la place du franc-marché pour aller déboucher en face de la grille du parc du château de Brocourt (8). Il gravit le coteau, arrive à Hornoy où on le trouve encore au cadastre et file sur Poix (9). Il vaut mieux sans

(1) Masure non amasée vulgairement appelée « le donjon » (Arch. dép. Somme, E. 737, f° 40 r.).

(2) Le Liger, petit cours d'eau, affluent rive droite de la Bresle.

(3) Senarpont, c^on^ Oisemont.

(4) Inval-Boiron, de même.

(5) Saint-Aubin-Rivière, de même.

(6) Le Quesne. c^on^ Hornoy.

(7) Liomer, de même.

(8) Brocourt, de même.

(9) Poix, ch.-l. c^on^ arr. Amiens. — *L'Arrêt du Parlement du 29 août 1786*, relatif à la réparation des chemins d'Hornoy (à Paris, chez P. G. Simon et N. H. Nyon, n° 5,626 de la *Bibliogr.* H. Macqueron) identifie le « chemin du piere » avec le chemin Verd qui commençait au chemin d'Airaines et se terminait au chemin du Fay (p. 9).

doute négliger l'étymologie à laquelle conduirait la forme « piere » — cas sujet singulier de *peior* — et identifier ce chemin avec la *Via lapidea* que fournit, dans cette même région, une charte de 1223, de Geoffroy d'Eu, évêque d'Amiens, confirmative de biens de la léproserie du Quesne. (1)

II. Monnaies et Mesures

Les prix d'argent sont généralement en tournois. Une seule fois on emploie le sol parisis qu'on trouve être de quinze deniers, c'est-à-dire de trois deniers plus fort que le tournois. Il y avait bien vingt sols à la livre et douze deniers au sol. On emploie deux fois l'écu-soleil qui vaut deux livres tournois. Le denier obole vaut quatre deniers et demi. Il est employé deux fois aussi. Il servait au besoin à diviser exactement par deux, certains nombres impairs. On cite ça et là le « franc » et même le « franc tournois ». On ne cite qu'une fois, dans un tiré hors ligne, la monnaie « pite, » (2) mais il est probable qu'elle est employée d'autres fois sans mention, car on la

(1) ... *Terragium quod contingebat Fulconem de Quercu, inter vallem die et viam lapideam...* (Arch. dép. Somme, G. 242 [7]. *L'Inventaire sommaire* imprime fautivement : ..... « *inter vallem dictam Ruiam et viam lapideam* » (Vol. V, p. 67, col. 2). Cette *vallem die* (conf. : 1493, *Val d'Ie* — Arch. nat., S. 4814) est le « vaudier » vallée et bois sur Beaucamps-le-Vieux.

(2) F° 3 v.

retrouve à la récapitulation recettes et à la récapitulation dépenses.

Comme mesure agraire, on emploie le journal qu'on divise ou multiplie en « quartiers » exactement comme de nos jours. Mais le journal ne peut être pris comme étalon puisqu'il varie de localité à localité et même de fief à fief. Il en est exactement de même d'ailleurs de la « verge ». Pour trouver un étalon, il faut descendre au « pied » mesure de longueur, comme ont eu bien soin de le faire certains rédacteurs de matrices cadastrales.

Les mesures de grains sont, en commençant par le bas : le boisseau, la mine et la somme. Au Prieuré d'Hornoy, les grains se payaient à trois mesures différentes : mesure d'Hornoy, mesure d'Aumale et mesure d'Abbeville. Une note marginale de notre Compte, mise au dix-huitième siècle dit que la mesure d'Aumale était plus forte d'une demi-quarte que la mesure d'Hornoy (1). Dans la mesure d'Aumale, il y a six boisseaux à la mine, (2)

(1) Nota. Bled vendu à la mesure d'Hornoy a raison d'environ neuf deniers le boisseau, ce qui revient à la mesure d'Aumalle plus forte d'une demi quarte que celle d'Hornoy à dix deniers environ (f° 32 r.).

(2) On tire hors ligne : 4 mines, 1 mine, 4 mines, 1 mine et demie 7 boisseaux, 1 mine. On totalise : « Somme . xij. mines . iiij . boisseaux et demy » (f° 18 v. et 19 r.) ; — Une note marginale du dix-huitième siècle, de la page 62 d'un registre du fonds du Prieuré Saint-Denis de Poix, aux Arch. dép. Somme, n° provisoire H. XLIV, dit : « La mine bled et avoine mesure d'Aumale contient six boisseaux ».

douze à la somme (1). La somme est donc le double de la mine (2). La mesure d'Abbeville correspondant à la mine, semble avoir porté le nom de « septier ». Le demi-boisseau d'Abbeville aurait été l'équivalent de 1, 8 demi-boisseau d'Hornoy (3). On parle de « coupples de septiers. » Le « coupple de septiers » est bien la réunion de deux septiers (4).

Il y avait deux manières d'emplir le boisseau : au-dessus et au-dessous. Au-dessus s'appelait : « acomble » ; au-dessous se disait : « arrez » (5). Arrez peut vouloir dire « ras » et même peut-être un peu plongeant.

(1) ... Quatorze sommes huit boisseaux de ble et vingtz six sommes huit boisseaux davoine... ou priz de . ij . sols . vj. den. chacun boisseau de ble et . xv. den. chacun boisseau davoine quilz font en somme . xlij . livres tournois... (f° 31 r.).

(2) On voit qu'il faut se garder de faire une seule et même chose de ces deux mesures, comme l'a fait M. Léon Gaudefroy, dans sa lecture au Congrès des Sociétés savantes à Paris, séance du 7 avril 1904. (*Rapport des Mesures anciennes en usage à Amiens et dans le département de la Somme avec celles du système métrique,* Paris. Imprimerie universitaire, J. Gamber, p. 22).

(3) Item a este vendu cincq sommes noeufz boisseaux et demy de ble mesure de Hornoy quilz font huit septiers boisseau et demi mesure d'Abbeville (f° 32 r.).

(4) Conf. f° 31 r. où il est question de 25 coupples de septiers au total, avec f° 32 v. où l'on dédouble 25 septiers de blé et 25 septiers d'avoine.

(5) ... Six boisseaux arrez (f° 23 r.) ; — Somme, . xvj . mines . iiij . boisseaux et demy de ble dont il en a une a rez et les aultres a combles le tout mesure daubmalle (f° 24 v.).

III. Redevances

Le Prieuré avait des droits divers :

1° D'abord le « cens » en argent, en chapons, en grains. Le taux en est très variable. Il oscille, pour les masures, de trois deniers à sept sols ; pour les terres, de trois deniers à dix sols le journal. Pour les masures, l'écart est explicable puisqu'on ne donne pas leur contenance ; mais pour les terres, il est impossible de tenter la moindre hypothèse sur une telle variabilité. Le cens en argent se payait à la Saint-Remy.

Les chapons se payaient à Noël. C'est généralement deux chapons par masure.

2° Quelques terres doivent « la sixième gerbe ». C'est ce qu'on appelle proprement « la rente » (1).

On adjoint quelquefois aux avoines, des pains. Tantôt c'est une mine et un pain par journal, tantôt deux mines seules. Les blés doivent trois boisseaux par masure à peu près régulièrement à Tronchoy.

3° Puis vient la banalité du four imposée seulement aux masures amasées et habitées. Chacune doit de ce chef une poule annuellement (2).

(1) De Guerard Lenffantieu pour onze journeulx,,. seans aux routis... . xj . sols et le . vj^e. jarbe de rente (f° 3 v.) ; — De luy pour . viij . journeulx... . xl . sols francque de rente (f° 3 v.).

(2) Sensient ceulx quilz doibvent le four cest assavoir que tous ceulx quilz sont amasez quilz resident doibvent chacun une poulle pour chacun an pour le four. Aultres masures non amasees non residees ne doibvent riens pour led. four synon ceulx quilz demoeurent sur les lieux comme dit est (f° 25 r.).

4° Le Prieuré prenait des dîmes. A Tronchoy, la dîme des grains et du moulin à guèdes rapporte 80 francs tournois. La moitié de la dîme de toutes les laines et agneaux rapporte 6 livres tournois (1). A Boulainvillers (2), la dîme rapporte 20 sommes de blé et autant d'avoine ; celle de Bezencourt, 24 sommes et demie de blé, autant d'avoine. A Dromesnil, les deux tiers des grosses dîmes et un quart du champart rapportent 25 livres 12 sols. A Orival et au fief des Callenges, la moitié des grosses dîmes donne 9 sommes de blé, autant d'avoine. A Campsart, (3) 4 sommes de blé, autant d'avoine. A Mouflières (4) et Lignières-en-Vimeu, (5) 25 septiers de blé et 25 septiers d'avoine. Ce qu'on appelle « le grand dîmage d'Hornoy, » rapporte 106 sommes de blé, autant d'avoine, 4 sommes d'orge et une somme de pois. La dîme des guèdes donne 24 livres tournois. Les dîmes du fief de la Cabotière fournissent 8 sommes de blé, autant d'avoine. Celles du fief des Hinaulx, 26 sommes 8 boisseaux de blé, autant d'avoine Le grand moulin à vent, 5 sommes 9 boisseaux et demi de blé. A Blanchemaison et Oultre-le-Val, la dîme fournit 8 sommes de blé et 8 sommes d'avoine.

(1) Moictie des dismes de toutes les laines et aneaulx de toute la paroisse de Tronchoy pour .vj. livres tournois (f° 26 v.).
(2) Boulainvillers, com. Tronchoy.
(3) Campsart, com Villers-Campsart.
(4) Mouflières, c^{on} Oisemont.
(5) Lignières-en-Vimeu, de même.

La plupart du temps, la dîme devait être « rendue es gregniers dud. prieuré ». Pourtant, la dîme du grand moulin d'Hornoy était « prinse au molin ».

5° Reste à parler des droits féodaux éventuels (transmissions entre vifs ou mutations par décès) : lods et vents, reliefs, dont le Compte explique tout au long l'exigibilité et le taux. C'est à savoir : — 1° pour les terres féodales, le quint-denier, 60 sols parisis à chaque relief et 20 sols de chambellage ; — 2° pour les terres « en coterie, » sur les ventes, « de 13 les 2 » — soit un droit de 15 1/2 0/0 dû par le vendeur et l'acheteur. Le relief, 12 deniers par journal, 5 sols par masure, etc.

Il était des droits féodaux d'un caractère plus archaïque. Deux masures, à Tronchoy, devaient deux verres (1). Le Prieur prenait la moitié des offrandes faites au curé de Tronchoy sous le nom de « Baise dor » (2). De plus, le même curé devait une poule à Noël. Les dîmes étaient affermées, comme nous le verrons ci-après. Le prix de ferme est toujours accompagné d'un accessoire. Le fermier de Boulainvillers doit, à la mi-août, un mouton d'une valeur de 32 sols. Le même et les fermiers de Bezencourt et de Camp-

(1) ... derriere lesglise tenant dung coste au presbitaire doibt au jour de Pasques deulx voirres (1° 7 r.).

(2) « Ce qu'on donnait à l'offrande lorsque le prêtre présentait sa main à baiser en place de la patène ou de la paix » — (Godefroy, *v°* *Baisedoy*.)

sart doivent apporter à l'offrande, aussi à la mi-août, une torche de cire pesant deux livres et des gants « aux compagnons du Prieur, » (1) c'est-à-dire sans doute aux moines résidant au Prieuré. Ces gants sont évalués 3 sols pour Campsart, 10 sols pour Mouflières et Lignières.

Le seigneur d'Hornoy, à cause de sa terre, devait 13 sols 6 deniers de dîme, (2) prix fixe. Le seigneur de Dromesnil, le commandeur de Saint-Maulvis devaient au Prieuré, à cause de leur seigneurie ou commanderie, une rente annuelle et perpétuelle de 50 sols et 20 chapons pour Dromesnil, (3) de 30 sols pour Saint-Maulvis (4).

Naturellement, tous ces paiements n'allaient pas sans retards, résistances, procès, transactions de toute sorte. « Franchoise Achattebled » doit 18 deniers pour une masure, suivant « appoinctement ». Quand des documents d'époques différentes permettent de comparer les revenus successifs d'un fief, on est frappé de nombreuses

(1) ... Les gans des compaignons dud. prieur... (f° 28 r.).

(2) De mons. de Rambures a cause de sa seigneurie de Hornoy pour le droit de disme doibt oudit prieur... la somme de treize sols six deniers tournois (f° 4, v.).

(3) De Robert de Hallencourt, escuier, seigneur de Dronmaisnil a cause de sa terre... doibt chacun an... de rente annuelle et perpetuelle... l. sols.. (f° 4, v.) ; — De Robert de Hallencourt, escuier, seigneur de Dronmaisuil a cause de sa terre... .xx. chappons... (f° 14. v.).

(4) De mons. le commandeur de Saint-Mauvilz a cause de sa commanderie doibt chacun an... de rente annuelle et perpetuelle... .xxx. sols (f° 4, v.).

dissemblances. A côté de redevances immuables durant de longs siècles, d'autres sont sans cesse remaniées. A propos de la dîme fixe que paie le seigneur d'Hornoy, « à cause de sa seigneurie, » on a soin de spécifier que c'est « par acord fait ».

En 1521, le Cartulaire manuscrit de l'abbaye du Gard insère une transaction relative à une entreprise du Prieur d'Hornoy sur les dîmes d'Offignies (1). L'affaire remontait à 1501, et avait duré, par conséquent, vingt ans (2). Une autre fois, en 1525, c'est le Prieur de Saint-Denis de Poix qui prétend au droit de prendre, sur les dîmes de Tronchoy, annuellement, 40 mines de grains moitié blé, moitié avoine, mesure d'Aumale. Le Prieur d'Hornoy résiste, on ne voit pas pourquoi. Ce qu'il y a de certain c'est que ce « renvoy » est mis d'une façon très explicite à la charge d'un des fermiers du Prieuré, dès 1522-23, dans le Compte que nous étudions (3). Il semble donc que ce soit à juste titre qu'une sentence du Châtelet donne gain de cause au demandeur, condamnant Hornoy aux dépens (4).

(1) Offignies, c^{on} Poix.

(2) Arch. dép. Somme. Série H. non inv., Cartul. ms. de l'abb. du Gard, II, 4.

(3) ... et aquicter led. prieur de Hornoy envers le prieur de Saint Denis de Poix de la somme de . xl . mines de grains moictie ble et moictie avoine le tout mesure daubmalle (f° 26 v.).

(4) Arch. dép. Oise, H. 183 ; — Le renvoy se fit jusqu'à la Rév. : *Ibid.*, C. 2139 ^{126} et 2141 ^{21}. — A propos de ces renvois d'un prieuré à l'autre, il y a lieu de relever ce qui doit être une

Nous avons donc un aperçu des recettes du Prieuré. On les récapitule ainsi :

Argent	482 liv. 8 s. 5 d.	
Chapons (105 à 2 s. pièce).	10 — 10 —	pites
Poules (17 à 12 d. pièce).	17 —	
Pains (13 à 2 d. pièce).	2 — 3 d.	
On totalise :	494 liv. 6 s. 8 d.	
		pites
Blés, mesure d'Aumale :	187 som. 10 bois. 1/2.	
— — d'Hornoy :	32 — 5 — 1/2.	
— — d'Abbeville :	25 sept.	
Avoines, mesure d'Aumale :	208 som.	
— — d'Hornoy :	26 — 8 bois.	
— — d'Abbeville :	25 sept.	
Orge	4 som.	
Pois	1 —	

2 verres.

1 poulet.

Nous ne chicanerons pas M. le rendant compte,

erreur. Le Prieur d'Hornoy, dans sa Déclaration du 17 février 1730 (Arch. dép. Somme, pièces non inv. du doyenné d'Hornoy) parle de « une redevance fonsiere » que devait Hornoy « au prieure de Fluy ». Il doit falloir lire « prieure de Fleuzy » — hameau de Quincampoix près Aumale — auquel notre Compte note un renvoi dont on ne parle plus au XVIII^e siècle : « Item a este baille a Frerot Petit serviteur de mons. le prieur de Floisy le nombre de quinze sommes de ble et . xv . sommes davoine... Item jay baille à Pierrot Tonnellier pour porter a Floizy une mine de ble.., (f° 34 v.). Darsy (*Bénéf. de l'égl. d'Amiens*, II, 132) a copié telle quelle la Déclaration du Prieur d'Hornoy, mais il ne signale d'ailleurs pas de prieuré à Fluy, tandis qu'il existait bien un prieuré à Fleuzy. La Déclaration elle-même dit que les grains sont payables à la mesure d'Aumale, ce qui est une preuve de plus de l'erreur.

mais il nous sera permis de remarquer que son travail est établi peu rigoureusement. Ayant à soustraire, de 595 liv. 9 s. 4 d.

589 — 3 s. 5 d.

il néglige les deniers et accuse un reliquat de 6 livres 6 sols. *De minimis non curat praetor !*

Il totalise 105 chapons, sans observer que, ça et là, certains censitaires devaient, en plus d'une ou plusieurs unités, une fraction. Il néglige ces fractions qui, réunies, donnent un chapon de plus. Il y a des oublis plus importants. Le fermier du grand dimage d'Hornoy, en plus des grains, devait « 500 garbees, 200 warats 1/2, 200 1/2 de foeure davoine » qui sont passés sous silence à la récapitulation. Sans doute d'ailleurs que les dix-neuf mines de blé et d'avoine et les dix sols parisis que prenait le Prieuré à Orival, en 1469, (1) se confondent avec les dîmes d'Orival et des Callenges que nous avons trouvées mises en ferme.

IV. Le Personnel

Nous allons essayer maintenant de dire où allaient les revenus dont nous avons déterminé la

(1) ... *requisitus* (le témoin). . *de valore annuo* (de la cure d'Orival) *dicit per suum juramentum quod non valet vivere et quod si vellet pro presenti traditione adfirmare dictum beneficium, non haberet necnon sibi redderet salva sexaginta solidos turonensium, omnibus deductis, quia prior prioratus de Hornoy colligit, percipit et habet annuatim triginta octo minas grani mediati videlicet* . xix^ena^ *minas bladi et todidem avene unacumque decem solidos parisiensium super grossos fructus dicte ecclesie...* (Arch. dép. Seine-Inférieure, G. 1574).

consistance. Il est curieux de constater à ce propos quels procédés d'administration et de gérance imposaient les mœurs du temps au titulaire d'un bénéfice pourtant de peu d'importance comme le Prieuré d'Hornoy, et quelles combinaisons et spéculations se greffaient à l'entour.

Nous sommes, il est essentiel de le rappeler, sous l'empire du Concordat de 1516 qui vient de créer la commande. L'abbaye du Tréport, de laquelle avait relevé le Prieuré d'Hornoy de tout temps, c'est-à-dire depuis le commencement du douzième siècle, (1) en avait perdu la disposition (2). Le Prieur, pourvu par le roi, ne réside pas. Grand personnage, arrière-petit-fils au quinzième degré du roi Louis VI le Gros, (3) il commencera par affermer son Prieuré, afin de se décharger de tout souci d'administration et de tout contact subalterne. Mais le fermier ne sera pas lui-même non plus le premier venu. Lui aussi sera bénéficiaire d'un ou plusieurs prieurés, d'une ou plusieurs abbayes et ne résidera pas davantage.

(1) *Hist. de l'abb. de Saint-Michel du Tréport*, par F.-B. Coquelin, éd. C. Lormier, Rouen, Métérie, 1879-88.

(2) La rupture est tellement radicale que le Prieuré ne paie plus quoi que ce soit à l'abbaye, qu'il n'est nullement question de cette dernière. L'indépendance est complètement acquise.

(3) Par les Châtillon (Saint-Pol et Dampierre) famille de sa grand'mère maternelle, Barbe de Châtillon, 1re femme de Jean II de Soissons-Moreuil. Alix de Dreux, fille de Robert de France, comte de Dreux, 5e fils de Louis VI, avait épousé Guy II de Châtillon (P. Anselme, *Hist. généal.*).

Il s'empressera de sous-louer. Notons que ces sous-fermiers pourront être encore des personnages à qui il déplairait d'entrer en contact avec les redevables et qui ont autre chose à faire. Ils laisseront à leur tour ce soin et cette peine à des agents de recouvrement qui constitueront ainsi le quatrième échelon de l'échelle fiscale que nous venons de dresser.

Nous allons voir l'application pratique de ce système à Hornoy.

1° *Le Prieur.*

Le Prieur était précisément ce François de Créquy dont la tombe a été retrouvée naguères dans ce qui fut l'église abbatiale de Selincourt (1). Cette possession du Prieuré d'Hornoy par le futur évêque de Thérouanne de qui c'était le premier pas dans la carrière ecclésiastique, est inédite à ce jour. L'abbé Delgove l'a seul frolée en 1868, dans son *Etude sur l'abbaye du Gard* insérée au tome XXII des *Mémoires in 8° de la Société des Antiquaires de Picardie.* Une mauvaise lecture du Cartulaire de cette abbaye a induit l'abbé Delgove en erreur sur le nom exact du Prieur d'Hornoy qu'il citait (2) et, par suite, a maintenu dans l'ombre la personnalité de ce Prieur.

(1) *Bull. trim. de la Soc. des Ant. de Pic.*, 1905, 3e trim., p. 322.

(2) L'abbé Delgove a lu : « François de Trégny » (p. 253).

François de Créquy fut peut-être le premier Prieur commandataire d'Hornoy comme il devait être plus tard le premier abbé commandataire de l'abbaye de Selincourt toute voisine. Le rédacteur du Compte le qualifie « josne prieur (1). » Il était jeune prieur dans tous les sens du mot. En 1522, à la Saint-Pierre, il venait d'être pourvu du bénéfice. La fixation de son âge doit nous arrêter quelques instants.

D'après le P. Anselme, il n'était que le second (2) fils de Jean VII (3) de Créquy et de Jossine de Soissons (4) qui s'étaient mariés suivant contrat du 23 juillet 1497.

(1) f° 33 r.

(2) Et non l'aîné, comme le disent l'abbé Delgove (*Poix et ses Seigneurs*, Amiens, Douillet, 1877, p. 166) et M. ~~le chanoine~~ O. Bled (ci-après n. 4.)

(3) Et non Jean 1er, comme le dit l'abbé Delgove (*Loc. cit.*, p. 159), ni Jean VIII, comme le dit l'abbé Pouillet (*Calendrier du canton de Poix*, Amiens, Duval et Herment, 1856, éphéméride du 24 mars), ni Jean IX, comme le dit M. ~~le chan.~~ O. Bled (n. 4 ci-après) ; — Jean 1er de Créquy (xe degré de la généal. du P. Anselme) vivait à la fin du xiiie siècle. Depuis, tous les aînés furent dénommés Jean (P. Anselme, *loc. cit.*, VI, 780, 781, 782, 783 et 784).

(4) Et non Marie d'Acigné, comme le dit M. ~~le chanoine~~ O. Bled qui a pris la belle-sœur pour la mère. Je ne m'attarderai d'ailleurs pas à souligner toutes les erreurs (il y en a 15 ou 16 sur 70 lignes) qu'a entassées M. ~~le chanoine~~ O. Bled dans son article paru dans *Le Dimanche, semaine religieuse du dioc. d'Amiens*, Amiens, Piteux frères, n° du 1er sept. 1907, p. 169, sous le titre « *Feuillet d'histoire* », ce périodique n'étant pas une revue savante et l'article témoignant d'une distraction par trop évidente.

Son frère aîné — Jean VIII de Créquy, le futur Bailli d'Amiens, (1) plus connu dans l'Histoire sous le nom de « Canaples, » que François I^er^ devait combler de faveurs et de dotations (2) — son frère aîné, dis-je, n'était encore, en 1523, que « guidon » de son oncle « Pontdormy, » ainsi que nous l'apprend Guillaume du Bellay en ses *Mémoires*.

M. D. Haigneré fixe l'âge de François de Créquy avec grande vraisemblance ; malheureusement son procédé manque de critique. François était trop jeune, dit-il, en 1539, pour être sacré évêque. (3) Qu'a voulu dire M. Haigneré ? Que François, évêque dès 1535, n'était pas sacré encore en 1539 ? Peut-être, puisque c'est ce que dit lui-même M. le chanoine O. Bled, son collègue de la Société des Antiquaires de la Morinie, mais le *Gallia christiana* dit, au contraire, que François fut consacré l'année de sa nomination (4). Les savants auteurs du *Gallia* ne sont certes pas plus impeccables que d'autres, toutefois, pour les contredire d'une façon aussi flagrante, le moins serait sans doute de fournir une référence sérieuse — ce qu'on a négligé de faire. Quelle preuve, au

(1) *Catalogue des actes de François* I^er^, n° 2333.

(2) *Ibid.*, n^os^ 2345, 2617, 2840, 3027, 3976, 3992, 4654, 6763, 7134, 7609, 7809, 8868, 8886, 8887, 8935, 8942, 8944, 9150, etc.

(3) *Mém. de la Soc. des Ant. de la Morinie*, XXVI, p. XLVII.

(4) ..... *fit episcopus morinensis.... eodemque consecratur anno....*

surplus, pourrait-on tirer d'une consécration à cette époque-là? Ou bien l'on s'en passait et bon nombre de très jeunes évêques purent mourir sans avoir été sacrés. L'évêque de Beauvais, en même temps archevêque de Toulouse et cardinal, et qui se maria pour finir — Odet de Châtillon — n'eut pas la prêtrise et ne fut jamais que diacre (1). Ou bien, il sufisait d'obtenir dispense d'âge, si l'on tenait à la consécration.

M. Haigneré a-t-il trouvé la date approximative de la naissance de François de Créquy ? Il eût bien dû nous citer sa source, afin que le renseignement fût acquis.

Quoi qu'il en soit, nous avons aujourd'hui, depuis la découverte de la tombe de François de Créquy, un document qui a manqué au P. Anselme, aux Sainte-Marthe et à M. Haigneré. C'est le crâne même du personnage. Ce crâne que je n'ai pas voulu me borner à examiner moi-même, a été soumis à notre savant confrère, M. le docteur Peugniez, professeur à l'Ecole de médecine et de pharmacie d'Amiens, à qui il me sera permis d'adresser ici de vifs remerciements pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il s'est mis à mon entière disposition. M. Peugniez a même poussé le scrupule jusqu'à porter ce crâne à M. Manouvrier, de l'Ecole d'anthropologie de Paris. Il offre à l'étude, en somme, peu d'intérêt.

(1) Abbé Delettre, *Hist. du dioc. de Beauvais*, Beauvais, Desjardins, 1843, III. 209.

Il n'en permet pas moins, notamment par le défaut de suture des os du crâne, de fixer à environ 43 ans l'âge qu'avait Créquy en 1553, date de sa mort. Il en résulte donc qu'en 1523, lorsque lui était rendu le Compte que nous analysons et où il se trouve qualifié « josne prieur, » M. le Prieur d'Hornoy était en effet âgé de 12 à 13 ans (1).

Il dut naître à Fressin (aujourd'hui canton de Fruges, Pas-de-Calais) où il passa toute sa vie. M. Enlart attribue le château au quinzième siècle (2) et M. le chanoine Robitaille précise en disant 1450 (3). C'était la résidence habituelle de sa famille, ce que nous apprend Martin du Bellay, précisément en cette année 1522 qui est la date initiale du Compte du Prieuré d'Hornoy (4). Et c'est là que, pendant les pourparlers laborieux qui précédèrent son entrée dans sa ville épiscopale, nous retrouverions, dix-sept ans plus tard,

(1) 1540 : à 15 ans, Charles de Guise est archevêq. de Reims ; — 1534 : à 17 ans, Odet de Châtillon est cardinal, à 18 ans archevêq. de Toulouse, évêque de Beauvais, prieur de 4 prieurés, abbé de 16 abbayes (abbé Delettre, *loc. cit.*) ; — à 18 ans (av. le Concordat) J. de Foix est nommé archevêq. de Bordeaux par le Chapitre (abbé Sicart. *Les évêq. av. la Rév.*, p. 71, n. 2) ; — 1532 : à 19 ans, J. de Genlis est évêq. de Noyon (Le Vasseur, *Annal. de l'égl. cathéd. de Noyon*, p. 1121) ; — 1503 (av. le Concordat), à 20 ans, Fr. de Halluin est évêque d'Amiens (Soyez, *Evêq. d'Amiens*, p. 148). etc.

(2) *Manuel d'archéol., Archéol. militaire*, p. 528, n° 2.

(3) *Dict. hist. et archéol. du Pas-de-Calais*, p. 143.

(4) Vn autre iour, le seigneur de Pontdormy estant adverty qu'ils (les Anglois) estoient venus brusler Fressin, la maison de son frère aisné, les vint rencontrer... (f° 45).

en 1539, notre Prieur à peine un peu vieilli, devenu évêque de Thérouanne (1).

Malgré cette résidence plutôt lointaine, et malgré que tous les siens fussent profondément engagés dans les guerres incessantes qui désolèrent cette région flamande durant toute la première moitié du seizième siècle, il ne faut pas s'étonner de trouver François de Créquy pourvu de bénéfices dans ce coin de notre Picardie. Outre que la distance ne fut jamais un obstacle à l'obtention des bénéfices, puisqu'on n'y résidait pas, Jossine de Soissons, sa mère, avait apporté l'importante seigneurie de Poix à Jean VII surnommé, en partie pour cette raison, « le Riche ». De Poix dépendaient en effet, soit directement, soit surtout en mouvance, un grand nombre de seigneuries et de fiefs de la région et entre autres, toute une terre et seigneurie à Selincourt même, que Jean VII vendit, vers 1530, comme nous l'apprend une pièce des Archives nationales relevée au *Catalogue des Actes de François I^er^*. (2)

François de Créquy recevait du Prieuré d'Hornoy une pension annuelle de 160 livres (3) et ne paraît guère en avoir tiré d'autre revenu.

(1) D. Haigneré (*Mém. de la Soc. des Ant. de la Morinie* XXVI, p. XLVII).

(2) 1530 (27 mars) : Don et remise au S^r^ de Créquy de l'autre moitié des droits et devoirs seigneuriaux par lui dus au roi à cause de la vente de sa terre et seigneurie de Selincourt (Arch. nat., Acquits sur l'épargne, J. 960, n° 56, d'après *Catal. des Actes de François I^er^*, n° 3948).

(3) Item a este paie au josne prieur pour sa pension des termes de Noel et Saint Jehan Baptiste de lan de ce present compte la Somme de . viij ^xx^ livres (f° 33 r.).

2° *Le Fermier.*

Le personnage auquel François de Créquy avait affermé le Prieuré, était son prédécesseur à Hornoy qui, dépossédé, trouvait du moins un dédommagement à sa dépossession dans la combinaison de cette ferme. C'est Antoine Le Tonnelier, qui était passé du Prieuré d'Hornoy à l'abbaye de Moreuil dont il fut le xxi[e] abbé. Le Tonnelier devait être un protégé des Soissons qui avaient, comme l'on sait, leur principal établissement à Moreuil et leur sépulture en l'abbaye. Le *Gallia christiana* ne le connaît comme abbé qu'à la seule date de 1533 (1). On voit, par les données du Compte que nous présentons, qu'il fut pourvu de l'abbaye onze ans plus tôt, dès 1522. En effet, un article du chapitre « Mises » nous apprend qu'en arrivant à Moreuil il avait offert un repas de bienvenue. Le Receveur du Prieuré d'Hornoy avait contribué à en compléter le menu en lui expédiant à cet effet dix-huit chapons et trois coquelets (2).

Le Tonnelier, comme Créquy, tirait du Prieuré, d'abord aussi une pension qui était de 164 livres tournois en deux termes, Noël et Saint-Jean (3).

(1) *Gallia christ.*, X, col. 1312.

(2) Item ay envoie par Paquier a mondit seigneur labbe pour aidier a faire sa bien venue dix huit chappons et . iij . cocqueletz... (f° 33 v.).

(3) Item a este paie au prieur ancien pour sa pension des termes de Noel et Saint Jehan Baptiste de lan de ce present compte la somme de . viij [xx] iiij . livres (f° 33 r.)

Mais, indépendamment, il touche encore, cette année-là, diverses sommes qui montent à 187 livres 11 sols 11 deniers, soit en argent, soit en acquisitions payées pour son compte par le Receveur (1). En outre des volailles fournies pour son repas de bienvenue, on lui envoya encore, en 1522-23, dix poules et deux chapons (2).

Etait-ce avant son départ pour Moreuil qu'il avait fait une tournée dans ce que le Compte appelle « la seigneurie, » c'est-à-dire sans doute le village de Tronchoy dont le Prieur d'Hornoy était seigneur temporel et haut justicier (3) ?

Enfin nous avons dit que Le Tonnelier avait sous-loué certains revenus. Voyons qui étaient ces sous-fermiers.

(1) Item mons. labbe de Moroeul a eu nng cheval a Jehannequin du Mesnil sencier des Hinaulx... de vingtz livres tournois lesquelles ont este rabbattues oud. sencier sur la revendue de ses grains pour ce icj . xx. l. t. (f° 33 r) ; — Item a este envoie a mons. labbe de Moroeul par Pierrot Tonnellier son serviteur le . iiij^e^ . jour de juillet lan mil cincq cens et vingtz trois la somme de . xl. livres tournois... (f° 33 v.). etc.

(2) Item... pour . ij . chappons et . x . poulles a deulx fois chacun chappon a . ij . sols et chacune poulle a . xij . deniers font la somme . l . sols comme appert par descharge cy rendue... (f° 33 v.).

(3) Item qnand mond. s^r^ labbe fust entour la seigneurie baille a son palfrenier . vj . boisseaux davoine pour les chevaulx... (f° 35 r.) ; — C'est s. d. cette sgrie, que M. A. Ledieu (*Vallée du Liger*, Paris, Picard, 1887, p. 298) d'après D. Grenier (?) a prise pour un fief situé sur Orival et que j'ai, sur sa foi, accepté comme tel dans ma *Not. hist. sur Orival*, tirage à part, p. 9.

3° *Les Sous-Fermiers.*

Ces sous-fermiers sont le plus souvent des gens quelconques du peuple. Un certain Collin Hanicle avait sous-loué la dîme des grains de Tronchoy et du moulin à guèdes, pour trois ans. La dîme des laines et agneaux de Tronchoy, les dîmes de Boulainvillers, de Bezencourt, de Campsart, de Blanchemaison, les guèdes et le grand dîmage d'Hornoy, étaient sous-affermées aussi à autant d'intermédiaires. Un Jehannequin du Mesnil était censier, autrement dit fermier du cens, des Hinaulx. Et c'est intéressant à noter.

Mais ces sous-locations prennent un intérêt bien plus grand quand on les voit aux mains de représentants des deux Etats privilégiés. Ainsi, messire Raoul Mouchart, prêtre, demeurant à Boulainvillers, sous-affermait les grosses dîmes d'Orival et des Callenges. Il y avait eu, comme prieur à Hornoy, sans doute avant Le Tonnelier, « dampt Nicolle du Maisnil, » qu'on qualifie comme Le Tonnelier, « prieur ancien ». Dépossédé lui-aussi du bénéfice, toujours comme Le Tonnelier, il trouvait une compensation, moindre évidemment que celle de l'abbé de Moreuil, mais apparemment encore appréciable, dans la sous-location des dîmes de la Cabotière.

Le Commandeur d'Oisemont ne croyait nullement déroger en sous-affermant les dîmes de Mouflières et de Lignières-en-Vimeu. Et enfin, Jacques de Hallencourt, seigneur de Dromesnil,

avait la sous-location des grosses dîmes de l'endroit. Il attachait même à cette sous-location une telle importance qu'il fit, avec l'abbé de Moreuil, l'échange d'une haquenée contre une arbalète, bien que l'une ne fût peut-être pas tout à fait l'équivalent de l'autre, mais à condition d'avoir cette sous-afferme des dîmes (1).

4° *Les Receveurs.*

On ne sait si le prêtre Mouchart et dampt du Maisnil avaient un receveur, mais c'est probable, la perception effective des cens en nature et des dîmes étant très laborieuse et très pénible. Pour ce qui est du commandeur d'Oisemont et du seigneur de Dromesnil, ce n'est pas douteux. Ces receveurs pratiquaient le recouvrement de ces droits sous-affermés en même temps que des produits de la seigneurie ou de la commanderie, car en général, ils cumulaient les emplois. Et c'est, en définitive, comme nous le disions en commençant, à ces quatrièmes personnages en sous-ordre que les redevables avaient directement affaires.

(1) Item pour la haquenée que mons. de Dronmaisnil a baille a mond. s[r] labbe a este retenu par led. sieur de Dronmaisnil et ses hoirs ce quil debvoit a lad. priore au jour qui livra lad. haquenée quil se montoit a . xxviij . livres. . xviij . sols tournois .. (En marge) : Raye pour ce que la haquenée fust donnee a mons. labbe pour une arbalestre et pour jouir de sa ferme des dismes de Dronmaisnil ce quil a fait (f° 34 r.).

5° *Le Bailli.*

On a vu que le Prieur d'Hornoy était seigneur temporel et haut justicier de Tronchoy. Il y avait donc un Bailli du Prieuré qui était alors « Franchois de Hodenc ». Ses gages étaient de quarante sols tournois (1). Cette somme étant insuffisante pour le faire vivre, il cumulait naturellement les offices. Il était notamment receveur de la seigneurie d'Hornoy, (2) ce qui devait être plus lucratif.

6° *Les curés d'Hornoy et de Tronchoy.*

Le Prieur était patron des cures d'Hornoy et de Tronchoy. Il avait à payer, par conséquent, les desservants suivant un arrangement débattu à chaque nouvelle prise de possession. A Hornoy et à Tronchoy, cette rétribution portait le nom de « gros ». (3) Le Prieur d'Hornoy payait ses deux curés en nature. Au curé d'Hornoy, il donnait « pour son gros, » douze sommes (soit environ 144 boisseaux) de blé. (4) Au curé de Tronchoy, il

(1) Item a este paie à Franchois de Hodenc baillif de lad. priore pour cez guages de lan de ce present compte la somme de . xl . sols tournois (f° 34 r.).

(2) Item quand mond. s^r labbe de Moroeul vendeist au recepveur de Hornoy s^r Franchois de Hodenc... (f° 34 v.).

(3) « Tout ce qu'un chanoine prélevait de son bénéfice en fruits principaux et non par distribution » (Godefroy).

(4) Item a este baille au cure de Hornoy pour son gros de lan de ce present compte, le nombre de douze sommes de ble mesure dud. Hornoy, pour ce... (f° 35 v.).

payait six sommes (72 boisseaux) de blé et six sommes d'avoine (1).

7° *Les Moines du Prieuré.*

Les moines résidant au Prieuré avaient été peut-être plus nombreux autrefois et notamment en 1149, lors d'un arrangement survenu entre eux et les chanoines de Selincourt (2). Mais en 1522-1523, ils n'étaient plus que deux. Nous connaissons leurs noms, ce qui est rare. Il y avait d'abord ce « dampt Nicolle du Maisnil, prieur ancien » que nous avons vu sous-affermer les dîmes de la Cabotière. L'autre s'appelait « dampt Jehan Dolliger ».

Logés au Prieuré, ils y étaient nourris concurremment par le Prieur et son fermier. Cette nourriture coûtait annuellement soixante quatre livres, trente-deux livres par moine (3).

Ils étaient aussi vêtus par les soins du Prieur. Cet habillement ne coûtait que douze livres seize sols, six livres huit sols par moine (4).

(1) Item a este baille au cure de Tronchoy pour son gros... six sommes de ble et six sommes davoine mesure daubmalle... (f° 34 v.).

(2) Bibl. com. ville d'Amiens, Cartul. de l'abb. de Selincourt, ms. 528, charte XXXV, f° 18, col. II.

(3) Item a este paie auxd. prieurs pour avoir nourry les deulx relligieux de la priore la somme de . lxiiij . livres (f° 33 r.).

(4) Item a este paie aulx deulx relligieulz pour leurs vestiaires de lan de ce present compte, la somme de . xij . livres . xvj . sols (f° 33 r.).

Ils jouissaient de quelques gratifications. On a vu que les fermiers leur devaient des « gants ». Le Prieur leur en donnait aussi, mais lui, payait en nature. Et c'était une somme de blé par moine (1). On donne encore à dampt Dolliger deux boisseaux de blé pour confectionner ces petits pains ou brioches connues, parmi les gens d'église de la région d'Amiens, sous le nom de « cuignet » (2).

8° *Le receveur du Prieuré.*

Enfin, il y avait un receveur général du Prieuré. Il se nommait Antoine de Bailly, dont le Cartulaire de l'abbaye du Gard a fait « Antoine de Wailly » (3). Toute la gestion financière se centralisait entre ses mains et l'on a déjà compris que ce pouvait n'être pas tout à fait une sinécure. Non seulement il avait à percevoir et faire rentrer tous les cens en argent et en nature, les droits féodaux accidentels — en résumé tout ce qui n'était pas la dîme — mais encore, il devait réunir les produits des affermes, réaliser les grains et les volailles, acquitter les charges et frais de tout genre, tenir du tout comptabilité et rendre compte.

Nous avons vu déjà la partie de ce compte

(1) Item a este baille aux deulx relligieux pour leurs gans deulx sommes de ble mesure daubmalle... (f° 35 r.).

(2) Item a dampt Jehan Dolliger pour faire son cuignet deulx boisseaux de ble... (f° 35 r.).

(3) II, 4.

rendu par le receveur en ce qui concerne les recettes. Et nous venons de passer en revue les principaux éléments du budget-dépenses que le Compte récapitule ainsi :

« Mises et remises ». . .	589 liv. 3 s. 5 d.
la recette n'ayant été que de .	494 — 6 — 8 d. pites
le prieuré redoit	94 l. 16 s. 9 d.
qui déduits de ce que redevait le Receveur lors de la dernière reddition de compte. . . .	101 l. 2 s. 8 d.
réduit à	6 l. 5 s. 11 d.

le reliquat dû par le Receveur, où, en chiffres ronds, comme il calcule, 6 livres 6 sols.

Suit le compte en matières qui ne présente aucun reliquat, puis on clôture.

Il ne manque à ce Compte qu'un seul article, c'est celui concernant la rétribution du Receveur. Cette lacune est très regrettable et ouvre la porte aux conjectures les plus diverses.

* * *

Pendant qu'on gérait ainsi pour lui son Prieuré d'Hornoy, M. le jeune Prieur était à Fressin. Ce n'est pas qu'il ne vînt au moins de loin en loin à Hornoy en ces premières années, puisqu'il y entretenait un petit équipage de chasse, soigné par deux valets de chiens payés en nature de chacun

une somme de blé, mesure d'Aumale (1)

Plus tard, il ne présidera pas davantage aux destinées de l'abbaye de Selincourt ni de l'évêché de Thérouanne. Ce sont, pour ce dernier, les suffragants — évêques *in partibus* de Damas, Guillaume, qui avait géré déjà sous son prédécesseur, puis Antoine, qui feront service d'évêque à sa place. (2) Quant à lui, il continuera à mener à Fressin, la vie de grand seigneur laïque, suivant l'usage du temps.

On connaît ces petites cours d'évêques du seizième siècle. Les nombreuses ambassades des évêques français en Italie, conséquences des guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François I^er^, les avaient mis en contact avec les prélats italiens fastueux, amis des lettres, curieux de science, protecteurs d'artistes et de

(1) Item, a este baille à Paquier Asselin et Agnallet braconniers de mons. de Créquy chacun une somme de blé.. (f° 35 r.) ; — Son frère aîné, en pleine guerre, entretenait une fauconnerie dirigée par Jean de Fransures dit Villiers qui s'intitule « gentilhomme de la fauconnerie de M. de Canaples ». (*Catal. des Actes de François I^er^*, n° 7590).

(2)... *suffraganeo usus eodem quo decessor ejus Guillelmo sed et postmodum Antonio episcopo etiam Damasceno...* (*Gall. christ.*) ; — M. de Calonne dit que ce fut Fr. de C. qui construisit l'égl. de Huby-Saint-Leu, c^on^ d'Hesdin. (*Dict. hist. et archéol. du Pas-de-Calais*, p. 46). C'est une manière de parler. Il bénit et consacra aussi l'église nouvellement reconstruite d'Aire-sur-la-Lys, le 17 juin 1548. (*Notice sur l'égl. N.-D. d'Aire-sur-la-Lys*, par le baron Dard, d'après une lettre des vicaires généraux, citée dans *Mém. de la Soc. des Ant. de la Morinie*, XXI, 106).

poètes, fervents des idées nouvelles, et en même temps, si licentieux. L'influence de l'Italie fut énorme en général sur l'évolution de la Renaissance française — idées, goûts et mœurs.

Nous ne savons rien de la vie de François de Créquy. Il appartiendra à nos savants confrères de la Société des Antiquaires de la Morinie d'en élucider les détails. C'est grâce aux recherches de l'un d'eux qu'une particularité curieuse en a déjà été mise en relief. Par une suite de décisions qui paraissent remonter à l'an 398, au Concile de Carthage, pour se continuer sans interruption de siècle en siècle, l'Eglise avait proscrit chez les clercs, le port de la barbe et de la chevelure. (1) Les Chapitres se montraient jaloux de l'observation de cette discipline dont les évêques frondeurs du seizième siècle tendaient partout à s'affranchir. Ces contestations allaient parfois jusqu'aux Parlements, (2) jusqu'à la Cour, et l'on vit le roi Charles IX, en pleine Guerre de religion, obligé de faire trêve à ses graves soucis d'Etat pour s'intéresser à la barbe du Cardinal de Créquy, évêque d'Amiens, le neveu de celui de qui nous nous occupons, et de décider comment il la porterait à l'avenir, ou longue, ou rasée. (3)

(1) *Disciplina ecclesiae circa delationem barbae* (Bibl. com. ville d'Amiens, ms. 562, f° 243.).

(2) *Bull. trim. de la Soc. des Ant. de Pic.*, 1er trim. 1904, p. 40.

(3) 1564 : *quo anno, Carolus IX postulavit a capitulo (Ambianensi) ... ut liceret huic episcopo prolixam barbam in ecclesia deferre...* (*Gall. christ.*, X, 1208, col. II.).

Or, et ceci jette un jour singulier sur la futilité des loisirs de Fressin, François de Créquy portait lui-même barbe longue et y tenait si bien qu'il fallut toute une suite d'allées et venues entre Fressin et Thérouanne — distants de vingt-cinq kilomètres — et de négociations avec le Chapitre, pour l'amener à en faire le sacrifice la veille de son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, en 1539. (1)

Tout ceci nous paraît aujourd'hui bien puéril, mais la non résidence, générale alors, choque davantage encore nos idées modernes. Et elle les choque d'autant plus que Thérouanne fut, durant toute cette époque, un poste périlleux, assiégé sans cesse, ruiné en 1513, qui faillit l'être de nouveau en 1537, en attendant sa destruction définitive en 1553, (2) Or, Fressin était tout aussi exposé. Toute la contrée était infestée de gens de guerre et ravagée. Les Bénédictins expriment cette situation avec un réalisme saisissant quand ils comparent à un ouragan, à un cyclone, l'alternative des guerres au milieu desquelles vécut François de Créquy. (3) Ce n'est donc pas la peur du danger qui le tint éloigné de Thérouanne, mais bien l'influence des idées du temps. Il ne faut

(1) D. Haigneré, *loc. cit.*

(2) Martin et Guillaume du Bellay, *loc. cit.* et *Dict. hist. et archéol. du Pas-de-Calais, passim.*

(3) *In hoc alternantium bellorum turbine pontificatum annis circiter 18 gessit Franciscus (Gall. christ.*, IX, col. 1571).

naturellement pas demander à ces époques la conception, non seulement de notre solidarité contemporaine, mais même de la simple responsabilité morale comme nous l'entendons. Les évêques, même avant le Concordat de 1516 et la commande, sont toujours absents de leur ville épiscopale et de leur diocèse, ils ne se considèrent pas comme ayant charge d'âmes.

Mais François de Créquy eut assez de traverses dans sa courte vie pour qu'il soit inutile de lui en prêter à la légère. Il n'est nullement prouvé, par exemple, que son père soit allé en Italie et ait été détenu ensuite dans les prisons de Madrid, comme le dit l'abbé Pouillet. (1) Champollion-Figeac, en sa *Captivité du roi François I^er^*, (2) ne le cite pas parmi les prisonniers de Pavie. De même, il n'est pas non plus établi qu'il ait eu la douleur de voir mourir son père et sa mère Pour ce qui est de Jean VII que l'abbé Lefèvre fait mourir en 1545 (3) et l'abbé Delgove vers 1547, (4) le P. Anselme dit expressément que François, son fils, mourut avant lui. (5) Quant à Jossine de Soissons, elle vivait encore en 1556, puisqu'on agit en son nom, cette année-là, dans une pièce

(1) *Loc. cit.* Ephéméride du 24 mars.

(2) Paris, Impr. nat., 1847, I, 85.

(3) *Not. hist. sur le c^on^ de Bernaville*, Amiens, Yvert et Tellier, 1897, p. 61.

(4) *Loc. cit.*, p. 166.

(5) « François de Créquy, élu évêque de Thérouenne, abbé de Saint-Pierre de Selincourt, mourut avant son père » (*Hist. généal.*, VI, 784, A.)

que Belleval nous a conservée parmi ses titres originaux du Ponthieu. (1)

Du moins notre Prieur d'Hornoy semble-t-il avoir rempli régulièrement la carrière ecclésiastique qu'il avait embrassée, ce qui est certainement une originalité pour l'époque et un mérite à nos yeux. Si l'on observe l'ordre adopté par le *Gallia*, il devint protonotaire, puis abbé de Selincourt et seulement ensuite évêque de Thérouanne. (2) Mais peut-être que cet ordre fut adopté par les Bénédictins, eu égard à l'importance des dignités et non à la suite des temps, car François de Créquy apparaît, sauf plus ample informé, comme évêque en 1535 et comme abbé seulement en 1544.

Ce dont il y a lieu aussi de lui tenir compte, c'est de la réserve et de la discrétion qu'il apporta dans la collation des bénéfices. Et alors, par exemple, qu'un Jean IV de Lorraine réunissait sur sa tête onze évêchés, qu'un Odet de Châtillon, à dix-huit ans, était prieur de quatre prieurés, abbé de seize abbayes, cardinal, archevêque de Toulouse, évêque de Beauvais, que tant d'autres cumulaient les emplois laïques et même

(1) Bibliothèque de la Soc. des Ant. de Pic., Collection Belleval, « Ponthieu, Titres originaux, III (1537-1557) » pièce F. 138.

(2) ... *ex protonotario apostolico et abbate Sancti Petri Selincurtis, cedente Johanne, fit episcopus morinensis 3 novembris 1535 (Gall. christ.)*

militaires de maîtres des requêtes, de chanceliers, de trésoriers, de présidents de chambres, de capitaines de châteaux, de baillis de villes, de lieutenants du Roy — lui, de qui le crédit était certainement très grand aussi et qui aurait pu faire payer les services des siens, semble s'être contenté d'un prieuré, d'une abbaye, d'un évêché.

Mais la collation de ces trois unités fut bien quand même marquée au coin de l'arbitraire du temps. Il est certain que Le Tonnelier fut dépossédé du prieuré d'Hornoy, puisqu'il en prit la ferme, et que Moreuil lui fut donné à titre de compensation. Jean IV de Lorraine fut, d'après l'expression même de M. de Mas-Latrie, le plus grand cumulateur d'évêchés. (1) On vient de voir qu'il en possédait onze à lui seul S'il les avait cumulés ainsi, c'était évidemment pour en tirer profit et non, j'imagine, pour en faire, à l'occasion, largesse à ses amis. L'intrigue nous échappe, mais les simples faits ont leur éloquence. C'est par la cession de Jean de Lorraine que François de Créquy devint évêque de Thérouanne.

Quant à l'abbaye de Selincourt, ce fut un véritable coup de force qui la lui donna. Selincourt avait pour abbés, depuis presque un demi-siècle, les deux Fretel, oncle et neveu, personnages considérables par leur vertu, leur dignité, leur savoir, leur sagesse d'administrateurs. Jean X

(1) *Maximus cumulator episcopatuum (Trésor de chronol.).*

Fretel, docteur en théologie, au lendemain des désastres de la fin du quinzième siècle, commença à relever Selincourt de ses ruines (1). Jean XI Fretel rendit également à sa maison et à son ordre d'éminents services, continuant la restauration de l'abbatiale, augmentant la bibliothèque et imprimant un nouvel essor à l'étude des Saintes Lettres. (2) L'éminence de ce Jean XI Fretel sut si bien s'imposer qu'il parvint à tenir tête pendant vingt-huit ans à l'envahissante commande. François de Créquy devait vaincre cette résistance, et la vaincre, nous l'avons dit, par la force. En 1544, Jean Fretel quittait cette maison qui leur devait tant, à son oncle et à lui, et où ils s'étaient l'un et l'autre dépensés. Il permutait pour un modeste prieuré - le prieuré de Domard-en-Ponthieu. Et la lutte fut si vive et si cruelle sans doute qu'on en trouve la trace dans le style, en apparence impassible sous son mauvais latin, des Sainte-Marthe. Jean Fretel « fut contraint de permuter. » (3)

(1) *Johannes X Fretel, doctor sacrae theologiae, abbas anno 1500, ecclesiam reparavit, domosque abbatis et infirmorum de novo construxit. De domo sua et ordine bene meritus occubuit...* (*Gal. christ.*, col. 1370).

(2) *Johannes* XI *Fretel, Johannis ex fratre nepos ejusdemque tam virtutis quam dignitatis heres, bibliothecam libris instruxit, ecclesiam ornavit et sacrarum litterarum studia invexit* (*Gal. christ., ibid.*).

(3) *... Sed abbatiam permutare coactus est pro prioratu de Donmars in Pontivo in gratiam ultimi Tarvannensium episcopi primique Selincurtis commendatarii die (?) augusti, 1544 (Ibid).*

Château de Fressin

Cependant les événements vont se précipiter : on a vu qu'en 1522, le château de Fressin avait failli être pris, mais que le danger était permanent. Chaque jour il était menacé, dit Martin du Bellay, « tant par ceux de Térouenne, de Montreul que de Dourlen. » (1) En 1525, le danger avait été plus pressant encore et l'église incendiée. (2) Enfin, en 1552, le comte de Roeux, lieutenant de Charles-Quint, vint à bout de consommer la ruine souvent projetée et d'incendier le château lui-même.. (3) Ce fut le coup de grâce de François de Créquy.

Fressin détruit, l'évêque mort, la ville épiscopale anéantie — tout cela en l'espace de quelques mois.

L'examen du crâne de François de Créquy n'a guère rien révélé au point de vue pathologique. Il semble, à première vue, asymétrique, mais c'est une illusion que crée le maladroit sciage, à fin d'embaumement, dont j'ai parlé dans ma communication de 1905. (4) L'arête du nez est légèrement déviée vers la gauche, déviation assez commune. La cloison des fosses nasales ne sépare pas la cavité en deux parties égales. Il en devait résulter une difficulté de respiration se tra-

(1) *Loc. cit.*, f° 45.
(2) Robitaille, *loc. cit.*, p. 145.
(3) *Ibid.*. p. 143.
(4) *Bull. trim. de la Soc. des Ant. de Pic.*, 3e trim. 1905, p. 322.

duisant par la nécessité de respirer souvent la bouche ouverte. La cavité orbitaire droite est de deux millimètres et demi plus étroite que la gauche dans son diamètre transversal. Le maxillaire inférieur est remarquable par la finesse et la vigueur de ses formes. Les accents en sont remarquablement dessinés. Il devait faire sur le vivant une assez forte saillie en avant, donnant à la physionomie l'expression qu'elle donne chez les individus énergiques, volontaires (1)

En somme, à part cette tendance au prognathisme qui ne surprendra pas chez un sujet à longue ascendance, on ne peut qu'émettre des hypothèses sur cette mort prématurée. Il faudrait ici la science complexe et sûre d'un Auguste Brachet, pour rechercher chez les Créquy, chez les Soissons, chez les Rubempré, chez les Châtillon, chez les Craon, chez les Saveuse, aux mille échelons du pennon de François de Créquy, les traces des tares physiologiques qui l'ont éloigné d'abord de la carrière des armes, lui, second fils d'une brillante race militaire, qui l'ont doué vraisemblablement ensuite d'une excitabilité morbide. Son père, son frère aîné, ses oncles Bernieules et Pontdormy firent « des prodiges de valeur » — suivant la juste et forte expression de M. de Calonne. (2) Et s'il n'est pas absolument

(1) Note de M. le docteur Peugniez.

(2) *Dict. hist. et archéol. du Pas-de-Calais*, dans *Mém. de la commission hist. du Pas-de-Calais, arr. de Montreuil, canton de Montreuil*, p. 49.

prouvé que sa mort soit en relation directe d'effet à cause avec la destruction de Fressin, c'est du moins infiniment probable.

La date de cette mort ne saurait être, au surplus, douteuse. Pourtant, tous les auteurs flamands disent et répètent que François mourut le 28 février 1552. On ne voit guère que M. le baron Dard (1) qui ait compris que cette date avait besoin d'un correctif, puisque, aussi bien, les auteurs du *Gallia* disent expressément, qu'il termina à la fois ses jours et la série des évêques de Thérouanne, le 28 février 1552, selon le mode antique de fixer le commencement de l'année, (2) autrement dit : « vieux style. » Il est à peine besoin d'être remarqué qu'en Flandre, le vieux style est le style de Pâques. Il faut donc bien écrire 28 février 1552-1553.

*
* *

On a remarqué souvent que les Commandataires ne se souvenaient de leurs bénéfices que pour en toucher les revenus et s'y réfugier dans les mauvais jours — comme Ronsard allait dans ses prieurés vendômois, Croix-Val et Saint-Cosme quand « ses gouttes » le travaillaient trop fort. Il ne faudra à François de Créquy rien moins que la destruction de son château familial pour qu'il se rappelle Hornoy et Selincourt et qu'il y vienne agoniser et se faire enterrer.

(1) *Dict. hist. et archéol. du Pas-de-Calais*, p. 24.

(2) *Dies clausit et seriem Tarvannensium antistitum die 28 februarii 1552, juxta antiquatam inchoandi anni rationem.*

En 1903, au commencement de l'année, M. P.-L. Limichin, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, faisait pratiquer des fouilles sur l'emplacement de l'église détruite de l'abbaye de Selincourt. Le 2 février, ses ouvriers, travaillant dans la partie correspondant apparemment au chœur de l'église, côté de l'évangile, mirent au jour les débris d'un premier carrelage d'aspect peu ancien. A vingt centimètres environ au-dessous, un autre carrelage s'offrit, parmi les fragments duquel on recueillit un petit carreau barlong, fort épais, vernissé, portant les deux clés posées en sautoir qui étaient les pièces d'armoiries de l'abbaye. Continuant à creuser, on ne tarda pas à découvrir, vers le soir du 3 février, une large dalle de craie brisée, laissant voir la cavité d'un caveau où je descendis sitôt que le permit l'état du déblai.

Je me trouvai dans une petite chambre muraillée de trois côtés seulement : au nord, à l'ouest et à l'est. La maçonnerie des deux premiers côtés consistait en une sorte de blocage noyé dans un plâtrage, en corrigeant exactement les irrégularités. Mais à l'est l'appareil, petit, était très régulier, bien layé et posé en liaison. Sur le quatrième côté, au midi, on avait coupé verticalement

le sol et on l'avait solidement plafonné ; au sommet seulement, un rang de pierres en petit appareil à longue queue, avait été aligné pour supporter les six dalles du plafond. Ces dalles, posées en travers, avaient 0^m45 de largeur, une trentaine de centimètres d'épaisseur et 1 mètre à 1^m10 de longueur. On déblaya le lendemain à la première heure, car le plafonnage de la paroi sud s'était rompu avant les fouilles et des terres avaient coulé.

Le sol du caveau était entièrement carrelé. Sur ce carrelage, deux pierres ayant les dimensions de 0^m30 sur 0^m22 et 0^m56 de long, écartées l'une de l'autre de 1^m10, étaient destinées à supporter la bière, ainsi exhaussée et ne touchant pas le sol. Sur celle de ces deux pierres qui était à l'ouest, se trouvèrent deux carreaux vernissés intéressants : l'un uni, mais l'autre portant sur fond rouge une fleur de lis jaune. Cette fleur de lis offre cette particularité que deux oiseaux sont posés d'une patte sur ses pétales horizontaux, appuyant l'autre patte, en manière de support héraldique contre le pétale vertical. Des fragments d'autres carreaux exactement semblables avaient été déjà trouvés dans les fouilles précédentes.

Mes investigations les plus assidues et les plus minutieuses ne purent faire découvrir aucun objet dans ce caveau.

Du cercueil il ne restait qu'une sorte de poussière noire impalpable et un fragment de clou. Les ossements seuls subsistaient. Le crâne offre cette

particularité qu'il a été scié transversalement. Cette mutilation a dû être pratiquée de suite après la mort à fin d'embaumement et avec une certaine précaution. En effet, le trait de scie, au lieu de passer au travers de la tête, a été conduit tout en périphérie, de façon à effleurer à peine le cerveau, ce que prouve l'erreur de fermeture. En d'autres termes, le commencement et la fin du trait de scie ne se rencontrent point bout à bout, mais se prennent mutuellement en diagonale et s'entrecoupent.

Le corps était placé les pieds à l'est.

Sur la face interne de la cinquième dalle du plafond, une main hâtive avait à peine gravé de l'extrémité d'une petite gouge cette courte épitaphe :

Cy gist Francois de
Crequy euesque de Therou
enne Abbe de ceans

(Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie, 1905, 3e trimestre, p. 322).

RABELAIS MÉDECIN

Notes et Commentaires

par

le Dr Félix BRÉMOND

LE TIERS-LIVRE

PARIS

MALOINE, ÉDITEUR

Place de l'École-de-Médecine

PRÉFACE

Le vénérable Marcus Porcius Cato, surnommé *Priscus*, « censeur et correcteur des aultres », lequel, dit Montaigne, « a esté reproché de bien boire » (1), — le vieux Caton a dû surtout à une douce manie l'immortalité attachée à son nom, bien plutôt qu'à ses mérites d'orateur, de diplomate ou de général. L'acharnement avec lequel il répéta son « *Delenda est Carthago* » a suffi pour lui assurer une très honorable célébrité même parmi la foule dont ces trois mots constituent toute la latinité.

Ne serait-ce point un instinctif désir d'attacher à son nom et aux souvenirs de ses savants travaux une analogue pérennité qui a fait contracter au Dr Félix Brémond, commentateur de Rabelais, une « manie » dont lui-même se vante en toutes occasions. Dans une fine et spirituelle conférence devant l'Association française pour l'avancement des Sciences (2), le Dr Brémond se disait hanté par un perpétuel besoin de propagande pantagruélique, se traduisant au-dehors par cette phrase unique, mais si persuasive dans sa bouche :

— Lisez Rabelais ! Lisez Rabelais !

Avec le Dr Brémond, il est bien rare qu'une conversation, même tout à fait étrangère, en apparence, à la littérature, n'aboutisse pas

(1) *Narratur et prisci Catonis*
Sæpe mero caluisse virtus. (Horace).

(2) V. *Revue scientifique*, n° du 9 juin 1900. *Rabelais médecin.*

à quelque bonne et idoine citation sortie toute vive du *Gargantua* ou du *Pantagruel*. Histoire ou philosophie, voyages ou jurisprudence, mécanique, physiologie, astronomie, liturgie, économie domestique, botanique, diplomatique, navigation ou... automobilisme, tout se trouve, au moins en germe, en puissance, dans les mirifiques écrits de Rabelais, et jamais ce microcosme ne fut connu, fouillé, mis en valeur mieux et mieux à profit que par l'auteur de *Rabelais médecin*.

En vain Brémond a-t-il voulu fixer, par ce titre limitatif, les bornes de sa minutieuse exégèse. Si jamais fut vrai le fameux « Tout est dans tout », c'est bien à propos de ce commentaire, qui fait, si c'était possible, Rabelais plus grand, plus puissant en science comme en érudition. C'est surtout dans ce *Tiers livre* que s'affirme la sûreté et la maîtrise du commentateur aux prises avec les terribles difficultés d'un texte d'une richesse inouïe : descriptions ou observations positives de l'auteur, souvenirs et allusions, expressions de quelque jargon technique aujourd'hui tombé en désuétude ou de patois dont la détermination est devenue un délicat problème de philologie, — tout concourt à exercer la patience et la sagacité de quiconque entreprend d'éclairer pour le lecteur une œuvre colossale comme celle-là.

— Lisez Rabelais ! nous répétera le Dr Brémond.

— Mais nous l'avons lu, lui répondrons-nous, mais nous l'avons lu et nous le relisons encore. Que de détails pourtant nous échappent, que de termes restent pour nous incompréhensibles, quelles que soient les études spéciales auxquelles chacun de nous a pu se livrer.

— Lisez Rabelais ! Lisez Rabelais !.....

C'est qu'il ne suffisait pas d'être, comme Félix Brémond, un médecin pour nous donner *Rabelais médecin*. Il fallait une âme rabelaisienne, un esprit rabelaisien, une de ces bonnes et

chaudes natures du Midi où la gaîté épanouie est affaire de tempérament. Il était utile encore que le commentateur fût du Midi pour une autre raison : connaissant à fond, parlant même au besoin ces riches et pittoresques dialectes populaires qui sont des variantes du provençal, il se trouvait mieux que bien d'autres à même de retrouver, soit dans des expressions encore vivantes dans la langue du peuple de Provence ou de Languedoc, soit dans des pratiques ménagères qui ont persisté dans les mœurs provinciales, la clef de mille expressions employées par Rabelais, de mille faits observés par lui ou de préparations usitées et familières aux praticiens du XVI^e^ siècle.

François Rabelais, en effet, « médecin accompli dans tous ses grades », ainsi qu'il s'intitule lui-même sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, publiés par lui à Lyon, chez Gryphe, en 1531, — Rabelais, qui n'était encore à cette époque que simple bachelier, car il ne passa que le 22 mai 1537 sa thèse de docteur à Montpellier, fut un praticien éminemment actif et « pratiquant ». Ce ne fut pas seulement un théoricien et un érudit de la médecine. Depuis le jour où, en 1530, il prit à Montpellier sa première inscription, jusqu'à la fin de sa vie, vers 1553, il ne cessa de se livrer à l'étude et même à l'exercice de la profession. Dès 1530, ses profondes connaissances en philologie lui permettaient d'expliquer et de commenter en maître les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, rectifiant même le texte grec d'après un manuscrit qu'il possédait.

Lorsqu'il accompagna à Rome le cardinal du Bellay, son ami, ce fut très probablement comme médecin. Chef de service au grand hôpital de Lyon, c'est dans cette ville qu'il applique une méthode alors en faveur pour le traitement du « mal napolitain », dont les malheureuses victimes sont si souvent honorées de la sympathie de l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*, qui va même jusqu'à leur dédier ses plus joyeuses dissertations.

Il est bien certain que, même après sa rentrée dans les ordres, même après avoir obtenu une prébende dans l'abbaye de Saint-Maur et après être devenu curé de Meudon, il dut profiter de ses connaissances médicales pour faire le bien et soulager les corps en réconfortant les âmes.

On conçoit que le savant praticien que fut Rabelais, ait séduit un médecin comme Félix Brémond. Prenant, corps à corps, cette érudition classique farcie d'allusions à des pratiques empiriques et à des préjugés populaires, il a pu faire cesser presque toutes les incertitudes existant encore chez les commentateurs les mieux armés au sujet d'une foule d'expressions employées par Rabelais. Bien mieux que ceux qui se sont attachés à expliquer Rabelais juriste, moraliste ou économiste, le Dr Brémond a rendu à la science, en écrivant ainsi tout un beau chapitre de son histoire, un véritable service. C'est que le sujet sur lequel porte, en dernière analyse, cette étude, c'est un sujet qui nous touche de bien près, — c'est l'homme, l'homme malade. Nous sommes encore aujourd'hui malades comme l'étaient nos pères au XVIe siècle ; si Rabelais n'a eu que des opinions au moins incomplètes sur l'appendicite et son traitement à froid ou à chaud, s'il n'a pas classé systématiquement les névroses, ce fléau du XXe siècle, et si la doctrine de la sérothérapie n'était pas encore vulgarisée de son temps, le patient et ingénieux commentaire du Dr Brémond nous fait voir à chaque page à quelle hauteur de vues s'éleva, en matière de philosophie naturelle, le médecin de l'hôpital de Lyon.

S'il existe encore quelqu'un pour dire que Rabelais avait besoin qu'on rendît service à sa mémoire, il faut reconnaître que le Dr Brémond lui a rendu ce service. Un homme d'esprit, qui s'appelait La Bruyère, a commis cette boutade : « Rabelais est le charme de la canaille, — quand il est mauvais, il est vrai ». Cette méchanceté gratuite est l'incartade d'un écrivain qui, malgré sa

prétention d'être un observateur, n'eut jamais le sens scientifique.

Sans écrire un plaidoyer en faveur de son héros, le Dr Brémond aura contribué à montrer une fois de plus quel prodigieux savant Rabelais fût pour son époque, et comment son œuvre reste le plus frappant tableau de l'état des sciences naturelles, y compris la science de l'homme, à l'aurore de la Renaissance.

Charles Letort,
De la Bibliothèque nationale.

LE TIERS-LIVRE

DES FAICTS ET DICTS HÉROÏQUES

DU BON PANTAGRUEL

COMPOSÉ PAR

M. FRANÇOIS RABELAIS

DOCTEUR EN MÉDECINE ET CALLOIER DES ISLES HIERES

L'autheur susdict
supplie les lecteurs benevoles
soy reserver à rire
au soixante et dixhuitiesme livre.

FRANÇOIS RABELAIS (289)

A L'ESPRIT DE LA ROYNE DE NAVARRE

Esprit abstraict, ravy, et ecstatic,
Qui, frequentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hôte et domestic,
Ton corp concords, qui tant se morigine
A tes edictz, en vie peregrine,
Sans sentement, et comme en apathie,
Voudrois tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel,
Et ça bas voir une tierce partie
Des *Faicts* joyeux *du Bon Pantagruel?*

(289) Le lecteur voudra bien remarquer que ce troisième livre de *Pantagruel*, publié pour la première fois en 1546, l'auteur l'a signé de son vrai nom, suivi de son titre de médecin. Le pseudonyme prudent n'était plus imposé, le roi François I^er^ ayant accordé un privilège à « Maistre François Rabelais, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier » pour l'impression de ses œuvres. Obligé, par reconnaissance, à renoncer à son nom bizarre d'*Alcofibras Nasier*, Rabelais a t-il, en se faisant appeler *Calloier des îles Hières*, forgé une dignité risible, ou bien le titre de *Calloier* répond-il réellement à quelque fonction sérieuse ? Pour moi la question n'est pas résolue, après enquête faite à l'archipel Hyérois, malgré cette note de Rathery : « Il est à remarquer que Jean de Nostradamus, frère de l'astrologue qui a dû étudier la médecine à Montpellier avec Rabelais, et dont les *Centuries* ressemblent tant aux *Fanfreluches antidotées* de notre auteur, prenait le titre de *Moine des iles d'Hières* ». Mon doute persiste encore en présence de cet article du glossaire de Louis Moland . « *Calloier* est formé sans doute de καλος ἱερευς (bon prêtre), de καλος γερων ou καλογηρος, que H. Estienne traduit par *monacus*, *quasi bellus senex*. Cette qualification a été donnée dans le Levant à des moines de certains ordres. »

PROLOGUE DU TIERS-LIVRE

Bonnes gens, beuveurs tres illustres, et vous goutteux (289 A) tres precieux, vistes vous onques Diogenes le philosophe cynic ? Si l'avez veu, vous n'aviez perdu la veue, ou je suis vrayement forissu d'intelligence et de sens logical. C'est belle chose voir la clarté du (vin et escus) soleil. J'en demande à l'aveugle né, tant renommé par les tres sacres bibles : lequel, ayant option de requerir tout ce qu'il voudroit, par le commandement de celui qui est tout puissant, et le dire duquel est en un moment par effect representé, rien plus ne demanda que voir.

Vous item n'estes jeunes qui est qualité competente pour en vin, non en vain, ains plus que physicalement philosopher (290), et desormais estre

(289 A) Le *piot* joue un si grand rôle dans ce prologue, qu'on comprend facilement qu'il soit adressé aux goutteux. J'ai déjà dit, en commentant le premier livre de *Pantagruel*, que la goutte est la maladie des buveurs (voir note 1), j'ajouterai ici, que parmi les causes de la goutte, l'abus des liqueurs alcooliques est la plus fréquente. L'observation en a été faite, il y a bien longtemps, par des gens étrangers à la médecine. Au xv^e^ siècle, dans une farce qui avait le privilège d'attirer la foule, maître Pathelin, faisant son testament, disait :

« A tous chopineux et yvrongnes,
Noter vueil que je leur laisse
Toutes *goutes*, crampes et rongnes,
Au poing, au costé à la fesse. »

D'après G. Ferrus, certains vins posséderaient plus spécialement la propriété de disposer à la goutte : ce sont ceux du Portugal et des côtes du Rhône. Il est des climats, au contraire, où la goutte ne se montre presque jamais ; tel est celui de la Suède. Linné croyait que c'est parce qu'on n'y boit que très peu de vin. C'est peut-être en pensant aux lecteurs chers à Rabelais, que l'hippocrate anglais Sydenham a émis ce consolant aphorisme : « la goutte tue plus de gens d'esprit que d'imbéciles. »

— Les diverses éditions de Rabelais ne donnent pas de la même façon le début de ce prologue. Celle que j'adopte me paraît la bonne, mais elle ne doit pas me dispenser d'indiquer l'autre. A la place des *goutteux*, l'auteur aurait-il mis les *vérolés* (comme le veulent quelques bibliophiles), cela me serait une nouvelle occasion de protester contre le reproche fait à Rabelais de recruter sa clientèle parmi les débauchés. Là où quelques esprits étroits ont trouvé occasion de blâmer, les gens sensés voient un nouveau motif d'estime. En effet, quand on sait que les médecins du commencement du xvi^e^ siècle craignaient de se compromettre en donnant des conseils aux vérolés ; lorsqu'on a appris qu'en 1527, un vénérable docteur, Jacques de Bethencourt, voulant écrire sur la syphilis, se crut obligé de donner à son livre le titre aussi modeste que bizarre, de *Carême de pénitence* ou *Purgatoire du mal vénérien ;* lorsqu'on se rappelle, en outre, qu'avant l'apparition du « Carême de pénitence » on ne trouvait de traitement indiqué contre le Mal de Naples que dans une note ajoutée au *Traité du régime*, d'Arnaud de Villeneuve, on a quelque raison de louer Rabelais spécialiste : En se livrant ainsi à la pratique d'une maladie honnie et conspuée, le courageux auteur de *Pantagruel* a montré un courage de plus, celui de proclamer, en un temps d'hypocrisie, que les vérolés ne devaient point être les parias de la thérapeutique.

(290) Observation pleine de vérité : quand la période de déclin commence, l'homme devient plus soucieux des choses de la table. Dans une lettre,

du conseil bacchicque, pour en lopinant opiner des substances, couleur, odeur, excellence, eminence, proprieté, faculté, vertus, effect et dignité du benoist et desiré piot.

Si veu ne l'avez (comme facilement je suis induict à croire), pour le moins avez vous ouy de luy parler : car, par l'air et tout ce ciel, est son bruit et nom jusques à present resté memorable et celebre assez. Et puis vous estes tous du sang de Phrygie extraitz, ou je me abuse. Et, si n'avez tant d'escus comme avoit Midas, si avez vous de luy je ne sçay quoy, que plus jadis louoient les Perses en tous leurs otacustes , et que plus souhaitoit l'empereur Antonin : dont depuis fut la serpentine de Rohan surnommée Belles oreilles.

Si n'en avez ouy parler, de luy vous veux présentement une histoire narrer, pour entrer en vin (beuvez donc) et propos (escoutez donc), vous advertissant (afin que ne soyez en simplesse pippés, comme gens mescréans) qu'en son temps il fut philosophe rare et joyeux entre mille. S'il avoit quelques imperfections, aussi avez vous, aussi avons nous. Rien n'est, sinon Dieu, parfaict. Si est ce que Alexandre le Grand, quoy qu'il eust Aristoteles pour precepteur et domestic, l'avoit en telle estimation qu'il souhaitoit, en cas qu'Alexandre ne fust, estre Diogenes Sinopien.

Quand Philippe, roy de Macedonie, entreprint assiéger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions advertis que contre eux il venoit en grand arroy et exercite numereux, tous furent non à tort espovantés, et ne furent negligens soy soigneusement mettre chascun en office et debvoir, pour à son hostile venue resister, et leur ville defendre. Les uns, des champs es forteresses, retiroient meubles, bestail, grains, vins, fruictz, victuailles (290 A) et munitions necessaires. Les autres remparoient murailles, dressoient bastions, esquarroient ravelins, cavoient fossés, escuroient contremines, gabionnoient defenses, ordonnoient plates formes, vuidoient chasmates, rembarroient faulses brayes, erigeoient cavaliers, ressapoient contrescarpes, enduisoient courtines, produisoient moineaux, taluoient parapetes, enclavoient barbacanes, asseroient machicoulis, renouoient herses sarrazinesques et cataractes, assoyoient sentinelles, forissoient patrouilles. Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte.

Les uns polissoient corseletz, vernissoient alecretz, nettoyoient bardes, chanfrains, aubergeons, brigandines, salades, bavieres, capelines, guisarmes, armetz, morions, mailles, jazerans, brassalz, tassettes, goussetz, guorgeris, hoguines, plastrons-lamines, aubers, pavoys, boucliers, caliges, greves (291), soleretz, esperons.

---

portant la date du 9 juin 1654, Gui Patin proclame la justesse de l'aphorisme Rabelaisien, en écrivant : « M. Riolan vieillit fort, il aime le bon vin et est friand, ce qui est un symptôme de vieilles gens », Dans son *Histoire des sensations*, Cabanis a exprimé une opinion semblable en disant : « ce n'est que dans l'âge mûr, lorsque d'autres appétits commencent à n'avoir plus le même empire, que l'on devient exigeant et recherché dans ses repas. »

(290 A) On remarquera encore une fois (voir la note 118 bis) que Rabelais n'oublie jamais que, soit en paix soit en guerre, il faut manger pour vivre.

(291) Le mot *grève* désigne ici l'armature de la jambe ; il sert parfois à désigner la jambe elle-même. Le *baron de Fœneste*, d'Agripa d'Aubigné, vante « les agrements d'une moustache bien troussée et d'une belle *grève* » (v. notes 49, 108 et 249 A). « La jambe, dit du Laurens (*Œuvres anatomiques*, édition de 1646) est composée de deux os.... la partie inférieure s'amoindrit et amenuise peu à peu : au bout d'icelle se voit une appendice proéminente, et gibbeuse.

Les autres apprestoient arcs, fondes, arbalestes, glands, catapultes, phalariees, migraines, potz, cercles et lances à feu ; balistes, scorpions et autres machines bellicques, repugnatoires et destructives des helepolides ; esguisoient vouges, picques, rancons, hallebardes, hanieroches, volains, lances, azesgayes, fourches fieres, parthisanes, massues, hasches, dards, dardelles, javelines, javelotz, espieux ; affiloient cimeterres, brands d'assier, badelaires, paffux, espées, verduns, estocz, pistoletz, viroletz, dagues, mandosianes, poignards, cousteaux, allumelles, raillons. Chascun exerçoit son penard, chascun desrouilloit son braquemard. Femme n'estoit, tant preude ou vieille fust, qui ne fist fourbir son harnois (*) : comme vous sçavez que les antiques Corinthiennes estoient au combat couraigeuses.

Diogenes, les voyant en telle ferveur mesnage remuer, et n'estant par les magistratz employé à chose aucune faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire, puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle en écharpe, recoursa ses manches jusques es coultes (291 A), se troussa en cueilleur de pommes, bailla à un sien compaignon vieux sa besasse, ses livres et opistographes ; fit, hors la ville, tirant vers le Cranie (qui est une colline et promontoire lez Corinthe), une belle esplanade ; y roulla le tonneau fictil qui pour maison lui estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, culbutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estoupoit, destoupoit, detraquoit, triquotoit, tripotoit, chapotoit, croulloit, elançoit, chamailloit, bransloit, esbranloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, bricquoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, cabossoit, afestoit, affustoit, baffouoit, enclouoit, amadouoit, guoildronnoit, mittonoit, tastonnoit, bimbelotoit, clabossoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, guizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit ; le devalloit de mont à val, et precipitoit par le Cranie ; puis de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus fait sa pierre : tant que peu s'en faillit qu'il ne le defonçast. Ce voyant quelqu'un de ses amis luy demanda quelle cause le mouvoit à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tourmenter ? Auquel respondit le philosophe qu'à aultre office n'estant pour la republique employé, il, en ceste façon, son tonneau tempestoit, pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux.

Je, pareillement, quoy que sois hors d'effroy, ne suis toutesfois hors d'esmoy, de moy voyant n'estre faict aucun pris digne d'œuvre, et considerant, par tout ce tres noble royaume de France, de çà, de là les monts, un chascun aujourd'huy soy instantement exercer et travailler, part à la fortification de sa patrie et la défendre ; part au repoulsement des ennemis et les offendre, le tout en police tant belle, en ordonnance si mirifique, et à profit tant evident pour l'advenir

nommée malléole ou cheville interne... l'antérieure faisant un angle long et aigu est appelé des Latins *espine* et des Français la *grève* ». D'après cet auteur, la grève est donc la partie inférieure de la jambe correspondant au tibia.

(*) Je me contente de marquer de ce signe * les passages rappelant les sciences médicales proprement dites ou les sciences accessoires, quand je juge qu'il est inutile ou malséant de les commenter.

(291 A) *Coulte* ou *coubte*, coude (voir note 108).

(car desormais sera France superbement bournée, seront François en repos asceurés), que peu de chose me retient que je n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, affirmant guerre estre de tous biens pere ; et croye que guerre soit en latin dicte *belle*, non par antiphrase, ainsi comme ont cuidé certains repetasseurs de vieilles ferrailles latines, parce qu'en guerre gueres de beauté ne voyoient, mais absolument et simplement par raison qu'en guerre apparoisse toute espece de bien et beau, soit decelée toute espece de mal et laidure. Qu'ainsi soit, le roy sage et pacific Salomon n'a sceu mieulx nous representer la perfection indicible de la sapience divine que la comparant à l'ordonnance d'une armée en camp.

Par donc n'estre adscrit et en rang mis des nostres en partie offensive, qui m'ont estimé trop imbecille et impotent ; de l'autre, qui est defensive, n'estre employé aucunement, fust ce portant hotte, cachant crotte (291 B), ployant rotte, ou cassant motte, tout m'estoit indifferent, ay imputé à honte plus que mediocre estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, disers et chevaleureux personnaiges, qui, en veue et spectacle de toute Europe, jouent ceste insigne et tragicque comedie ; ne m'esvertuer de moy mesmes, et non y consommer ce rien, mon tout, qui me restoit. Car peu de gloire me semble accroistre à ceux qui seulement y emploictent leurs yeulx, au demeurant y espargnent leurs forces, celent leurs escus, cachent leur argent, se grattent la teste avec un doigt, comme landores (292) desgoutés, baislent aux mouches comme veaulx de disme, chauvent des oreilles comme asnes d'Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ils consentent à la prosopopée.

Prins ce choys et election, ay pensé ne faire exercice inutile et importun si je remuois mon tonneau diogenic, qui seul m'est resté du naufrage faict par le passé au far de mal'encontre. A ce triballement de tonneau, que feray je, en vostre advis ? Par la vierge qui se rebrasse, je ne sçay encores. Attendez un peu que je hume quelque traict de ceste bouteille : c'est mon vray et seul Helicon, c'est ma fontaine caballine, c'est mon unique enthusiasme. Ici beuvant je delibere, je discours, je resouldz et concluds. Aprés l'epilogue je ris, j'escris, je compose, je boy. Ennius beuvant escrivoit, escrivant beuvoit. Eschylus (si à Plutarche foy avez, *in Symposiacis*) beuvoit composant, beuvant composoit. Homere jamais n'escrivit à jeun. Caton jamais n'escrivit qu'aprés boire. Afin que ne me dictes ainsi vivre sans exemple des biens loués et mieulx prisés. Il est bon et frais assez, comme vous diriez sus le commen-

(291 B) Si Rabelais n'oublie jamais que ses héros ont besoin de manger, il songe aussi — trop souvent peut-être — au phénomène ultime de la nutrition, l'expulsion des matériaux non utilisés. Les plaisantories qu'il risque sur cette nécessité physiologique n'étaient pas rares chez les conteurs de son siècle, il importe de ne pas l'oublier. Comme ses contemporains, Rabelais a été librement scatologue, mais, dans ses propos les plus naturalistes, il a constamment fait acte de médecin, comme ici, où son *cachant crotte* indique une occupation vile, mais une précaution hygiénique de la plus grande importance.

(292) *Landore* ou *lendore* a longtemps signifié timide, mou. endormi, car on peut lire dans la correspondance de Madame de Sévigné : « Le voilà enfin à Paris ! il est vrai qu'il a été un peu *lendore* sur son départ » ; cependant les *lendores qui se grattent la tête*, me font songer au *pediculi capilis* dont les œufs se nommaient, et se nomment encore, en français *lentes* et en provençal *lendé*.

cement du second degré (293) : Dieu, le bon Dieu *Sabaoth*, c'est à dire des armées, en soit eternellement loué. Si de mesmes vous autres beuvez un grand ou deux petits coups en robe, je n'y trouve inconvenient aucun, pourveu que du tout louez Dieu un tantinet.

Puis donc que telle est ou ma sort, ou ma destinée (car à chascun n'est octroyé entrer et habiter Corinthe), ma deliberation est servir et es uns et es autres ; tant s'en fault que je reste cessateur et inutile. Envers les vastadours, pionniers et remparcurs, je feray ce que firent Neptune et Apollo en Troie sous Laomedon, ce que fit Regnauld de Montaulban sus ses derniers jours : je serviray les massons, je mettray bouillir (293 A) pour les massons, et, le past terminé, au son de ma musette, mesureray la musarderie des musars. Ainsi fonda, bastit et edifia Amphion, sonnant de la lyre, la grande et celebre cité de Thebes.

Envers les guerroyans, je vais de nouveau percer mon tonneau ; et, de la traicte, laquelle, par deux precedens volumes (si par l'imposture des imprimeurs n'eussent esté pervertis et brouillés), vous fut assez cogneue, leur tirer du creu de nos passetemps epicenaires un galant tiercin, et consecutivement un joyeux quart de Sentences pantagruelicques. Par moy licite vous sera les appeler diogenicques. Et m'auront (puis que compaignon ne peux estre) pour architriclin loyal, refraischissant à mon petit pouvoir leur retour des alarmes ; et laudateur, je dis infatigable, de leurs prouesses et glorieux faicts d'armes. Je n'y fauldray par *lapathium acutum* (294) de Dieu, si mars ne failloit à caresme, mais il s'en donnera bien garde, le paillard.

Me souvient toutesfois avoir leu que Ptolemée, filz de Lagus, quelque jour, entre autres despouilles et butins de ses conquestes, presentant aux Egyptiens en plein théatre un chameau bactrian tout noir, et un esclave bigarré, tellement que de son corps l'une part estoit noire, l'autre blanche (non en compartiment de latitude par le diaphragme (295), comme fut celle femme sacrée à Venus Indicque, laquelle fut recogneue du philosophe Tyanien entre le fleuve Hydaspes et le mont Caucase), mais en dimension perpendiculaire, choses non encores veues en Egypte, esperoit, par offre de ces nouveautés, l'amour du peuple envers soy augmenter. Qu'en advint il ? A la production du chameau, tous furent effroyés et indignés ; à la veue de l'homme bigarré, aucuns se moquerent, autres l'abominerent comme

(293) La doctrine du chaud et du froid, du sec et de l'humide, se trouve dans Galien, avec la division de ces éléments en quatre degrés. Rabelais montre qu'il ne professait pas un respect bien grand pour cette échelle fantastique, dont voici les divisions, d'après le cinquième livre de *facult. simp.* :

Remèdes chauds 1° degré = qui échauffent à peine.
— — 2° — = — — sensiblement.
— — 3° — = — — extrêmement.
— — 4° — = — désorganisent.

On lira avec intérêt, sur la vieille doctrine des quatre degrés, une page fort sensée de Michel Lévy, dans la 4e édition de son *Traité d'Hygiène*, tome I, page 35.

(293 A) Voir note 290 A.

(294) Jeu de mot botanico-médical, la patience s'étant appelée en latin *lapathum sylvestre*, avant que Linné l'eût baptisée *Rumex acutus*. Disons en passant que la *lapathine*, principe amer de cette plante, n'est pas douée de propriétés bien remarquables, malgré la vieille réputation de la patience, jadis vantée dans le traitement des maladies cutanées telles que la gale et la teigne.

(295) Manière anatomique de dire « de droite à gauche » et non « de haut en bas » dans le sens du diaphragme qui sépare le tronc en deux parties, la poitrine et le ventre.

monstre infame, créé par erreur de nature. Somme, l'esperance qu'il avoit de complaire à ses Egyptiens, et, par ce moyen, extendre l'affection qu'ilz luy portoient naturellement, luy decoulla des mains. Et entendit plus à plaisir et delices leur estre choses belles, elegantes et perfaictes, que ridicules et montrueuses. Depuis, eut tant l'esclave que le chameau en mespris ; si que, bien tost aprés, par negligence et faulte de commun traictement, firent de vie à mort eschange.

Cestuy exemple me fait entre espoir et crainte varier, doubtant que, pour contentement propensé, je rencontre ce que j'abhorre ; mon tresor soit charbons ; pour Venus advienne Barbet le chien : en lieu de les servir, je les fasche ; en lieu de les esbaudir, je les offense ; en lieu de leur complaire, je déplaise, et soit mon adventure telle que du cocq d'Euclion, tant celebré par Plaute en sa *Marmite* et par Ausone en son *Gryphon* et ailleurs ; lequel, pour en grattant avoir descouvert le tresor, eut la couppe (296) gorgée. Advenant le cas, ne seroit ce pour chevrotter ? Autrefois est il advenu ; advenir encores pourroit.

Non fera, Hercules ! Je recognois en eux tous une forme specifique et proprieté individuale, laquelle nos majeurs nommoient Pantagruelisme ; moyennant laquelle jamais en mauvaise partie ne prendront choses quelconques ilz cognoistront sourdre de bon, franc et loyal couraige. Je les ay ordinairement veuz bon vouloir en payement prendre, et en iceluy acquiescer, quand debilité de puissance y a esté associée.

De ce poinct expedié, à mon tonneau je retourne. Sus, à ce vin, compaings ! Enfans, beuvez à pleins godetz. Si bon ne vous semble, laissez le. Je ne suis de ces importuns lifrelofres, qui, par force, par oultraige et violence, contraignent les lans et compaignons trinquer, voire carous et alluz, qui pis est. Tout beuveur de bien, tout goutteux (297) de bien, alterés, venans à ce mien tonneau, s'ilz ne voulent, ne beuvent : s'ilz voulent, et le vin plaist au goust de la seigneurerie de leurs seigneuries, beuvent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'espargnent. Tel est mon decret. Et peur n'ayez que le vin faille, comme fit es nopces de Cana en Galilée. Autant que vous en tirerez par la dille, autant en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpetuelle. Tel estoit le breuvage contenu dedans la coupe de Tantalus, representé par figure entre les sages Brachmanes ; telle estoit en Iberie la montaigne de sel tant celebré par Caton ; tel estoit le rameau d'or sacré à la déesse sousterraine, tant celebré par Virgile. C'est un vray cornucopie de joyeuseté et raillerie. Si quelquefois vous semble estre expuisé jusques à la lie, non pourtant sera il à sec. Bon espoir y gist au fond, comme en la bouteille de Pandora ; non desespoir, comme on bussart des Danaides.

(296) *Coupe gorgée* est là pour *gorge coupée*. Rabelais se plaît à ces sortes de plaisanteries innocentes, destinées à faire passer d'audacieuses comparaisons Voir note 260 B.

(297) Dans une épître sur la goutte adressée au duc de Nevers, Piron affirme que Vénus et Bacchus ont engendré cette maladie. L'auteur des *Anecdotes médicales* dit qu'on peut s'en rapporter à son expérience. C'èst sans doute dans ce sens qu'on dit encore : « la goutte vient de la fillette et de la feuillette ». Voir note 289.

— Dans une visite faite à l'Hôtel-Dieu, le chirurgien anglais Astley-Cooper demandait à Dupuytren : « Avez-vous beaucoup de goutteux à Paris ? » Dupuytren répondit : « Nous avons des gourmands ».

Notez bien ce que j'ay dict, et quelle maniere de gens j'invite. Car (afin que personne n'y soit trompé) à l'exemple de Lucilius, lequel protestoit n'escrire qu'à ses Tarentins et Consentinois, je ne l'ay percé que pour vous, gens de bien, beuveurs de la prime cuvée, et goutteux (298) de franc alleu. Les geans doriphages, avalleurs de frimats, ont au cul passions (*) assez, et assez sacs au croc pour venaison ; y vacquent s'ils voulent : ce n'est icy leur gibbier Des cerveaux (*) à bourlet, grabeleurs de corrections, ne me parlez, je vous supplie, au nom et reverence des quatre fesses (*) qui vous engendrerent, et de la vivifique cheville qui pour lors les couploit. Des caphars encores moins, quoy que tous soient beuveurs oultrés, tous verolés, croustelevés (299), garnis d'alteration inextinguible et manducation insatiable. Pourquoy ? Pource qu'ilz ne sont de bien, ains de mal, et de ce mal duquel journellement à Dieu requerons estre delivrés, quoy qu'ilz contrefacent quelquefois des gueux. Oncques vieil singe ne fit belle moue.

Arriere, mastins ! hors de la quarriere ! hors de mon soleil, cahuaille au diable ! Venez vous icy culletans articuler mon vin et compisser mon tonneau ? Voyez cy le baston que Diogenes par testament ordonna estre prés luy posé aprés sa mort, pour chasser et esrener ces larves bustuaires et mastins cerbericques. Pourtant, arriere, cagotz ! Aux ouailles, mastins ! Hors d'icy, caphards ! de par le diable, hay ! Estes vous encores là ? Je renonce ma part de papimanie, si je vous happe. *GZZ*, *g ZZZ*, *g ZZZZZZ*. Davant, davant ! Iront ilz ? Jamais ne puissiez vous fianter que à sanglades (299 A) d'estrivieres ! Jamais pisser (300) que à l'estrapade, jamais eschauffer que à coups de baston (300 A) !

(298) « Ces plus accablez goutteux qui ne se lèvent pour personne, non plus qu'un seigneur de *franc alleu*, qui ne relève de qui que ce soit. » (Le Duchat)

(299) Voir note 159.

(299 A) Quand on soumet un individu au supplice des courroies ou de l'estrapade, il se produit chez lui des alternatives violentes de contractions et de relâchements musculaires amenant l'issue de l'urine et des excréments. Dans la peine des courroies, on sanglait vigoureusement le coupable, ou prétendu tel, à grands coups de lanières de cuir. Dans l'estrapade, on élevait le condamné à une certaine hauteur, puis on le laissait tomber brusquement au bout d'une corde.

(300) Campanella, qui fut médecin et moine tout ensemble, dit avoir connu un prince incommodé d'une constipation si grande qu'aucun médicament n'avait pu la surmonter, et que le seul moyen qu'il eût de se procurer une selle, était de se faire bien fouetter. Dans la *farce de Galbain*, un mari dit à sa femme :

> « Par la chairbien, vieille dampnée,
> Je vous feray des coups chier. »

(300 A) « J'ay bien ouy dire d'un grand seigneur qu'avant aller habiter avec sa femme, se faisoit fouetter, ne pouvant relever sa nature baissante sans ce remède ». (Brantome, *Dames galantes*, discours 11). — L'auteur des *Anecdotes de médecine*, publiées à Lille en 1766, cite un ouvrage de Meibomius, intitulé : *de flagrorum usu in re venerea ;* on l'a réédité à Paris, en 179?, avec ce titre plus caractéristique : « de l'utilité de la flagellation dans les plaisirs du mariage et dans la médecine. »

LE TIERS-LIVRE

CHAPITRE I

Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie

Pantagruel, avoir entièrement conquesté le pays de Dipsodie, en iceluy transporta une colonie de Utopiens, en nombre de 9,876,543,210 hommes, sans les femmes et petits enfants : artisans de tous mestiers, et professeurs de toutes sciences liberales, pour ledict pays refraichir, peupler et orner, mal autrement habité, et desert en grande partie. Et les transporta, non tant pour l'excessive multitude d'hommes et femmes qui estoient en Utopie multipliés comme locustes (301). Vous entendez assez, ja besoing n'est davantaige vous l'exposer, que les Utopiens avoient les genitoires (301 A) tant feconds et les Utopiennes portoient matrices tant amples, glouttes (301 B), tenaces et cellulées (302) par bonne architecture, que, au bout de chascun neufviesme mois, sept enfants pour le moins (302 A) que masles que femelles, naissoient par chascun mariage, à l'imitation

---

(301) *Locusta* est le nom que Pline donne à la sauterelle. La fécondité de cet orthoptère est prodigieuse, ce qui explique comment on a pu voir des masses de ces animaux si considérables, qu'elle formaient comme des nuages, susceptibles de cacher pour un instant la lumière du soleil.

(301 A) *Genitoires*, testicules. « Quand on faict un pape, on a accoutumé s'enquerir s'il a *genitoires*. » Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*).

(301 B) Aristote comparaît la matrice à un animal glouton, avide d'absorber le sperme. Cette idée se retrouve dans tous les auteurs, jusqu'au siècle dernier. C'est ainsi qu'on peut lire, dans le livre II de *l'anthropologie* de Jean Riolan, publiée en 1629 par Pierre Constant, avec privilège du Roi : « J'advoue franchement que je ne suis pas encore bien esclaircy sur l'usage de certain petit nerf, qu'on treuve enfermé dans la trompe de la matrice par exprez, sur ce qu'on tient qu'il attire à soy la semence et la cache dans son mesme... » Dans ce même chapitre, l'auteur, racontant l'histoire d'une fécondation produite sans introduction du membre viril, écrit : « La femme néantmoins ne laissa pas de concevoir. la semence ayant ésté respandue entre les lèvres de la partie honteuse : d'où la matrice, qui avoit souffert une longue faim de ceste viande, l'attira à soy avec avidité, presque en la mesme sorte que le cerf tire, à force d'halener, les serpents des plus profondes tanières ». La théorie de la matrice gloutonne a encore un partisan en la personne de mon confrère Lutaud, du *Journal de médecine de Paris*, qui écrit ceci dans son excellent livre sur la *stérilité* : « Pendant la copulation, l'utérus entre lui-même en jeu. Sous l'influence de l'excitation génésique, sa tunique musculaire ouvre l'orifice du col, expulse les secrétions et produit en même temps *une sorte d'aspiration* du sperme. »

(302) Rabelais savait avant les histologistes que la *cellule* est l'élément anatomique du tissu animal.

(302 A) Voir note 18.

du peuple judaïc en Egypte, si de Lyra ne délire (303) ; non tant aussi corporelle que de ceste premiere et unique subjection naturellement deue à leur prince, quelque lieu que fussent espars et transportés. Et non seulement telz seroient eux et les enfants successivement naissans de leur sang, mais aussi en ceste féaulté et obéissance entretiendroient les nations de nouveau adjoinctes à son empire. Ce que véritablement advint, et ne fut aucunement frustré en sa deliberation. Car si les Utopiens, avant cestuy transport, avoient pour la fertilité du sol, salubrité du ciel et commodité du pays de Dipsodie que pour iceluy contenir en office et obéissance, par nouveau transport de ses antiques et féaulx subjetz. Lesquelz, de toute memoire, autre seigneur n'avoient cogneu, recogneu, advoué, ne servy que luy. Et lesquelz, des lors qui nasquirent et entrerent au monde, avec le laict de leurs meres nourrices, avoient pareillement sugcé la douleeur (304) de debonnaireté de son regne, et en icelle estoient tous dis confictz et nourris. Qui estoit espoir certain que plus tost defaudroient de vie esté féaulz et bien recognoissans, les Dipsodes, avoir peu de jours avec eux conversé, l'estoient encores davantaige, par ne sçay quelle ferveur naturelle en tous humains au commencement de toutes œuvres qui leur viennent à gré. Seulement se plaignoient, obtestans tous les cieulx et intelligences motrices, de ce que plus tost n'estoit à leur notice venue la renommée du bon Pantagruel.

Noterez donc icy, beuveurs (305), que la maniere d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est (comme a esté l'opinion erronée de certains esprits tyrannicques, à leur dam et deshonneur) les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et regissant avec verge de fre ; brief, les peuples mangeant et dévorant, en la façon que Homere

(303) Parmi les extravagances du juif converti, Nicolas de Lyra, il pourrait bien se trouver quelque histoire de fécondité extraordinaire, l'Egypte ayant été considérée longtemps, en pareille matière, comme le pays classique des naissances multiples. (Voir note 44).

(304) De même que les maladies constitutionnelles telles que la syphilis passent de la mère à l'enfant dans le lait qu'il tète, de même les facultés intellectuelles et morales de la nourrice se transmettent au nourrisson. Si nos femmes à la mode étaient bien pénétrées de la vérité du fait que nous venons d'énoncer, peut-être cesseraient-elles de considérer le soin d'allaiter comme une besogne qu'il faut abandonner à une mercenaire. Une femme qui, pouvant donner le sein à son enfant, ne le fait pas, n'est qu'à moitié mère.

Elles n'aiment pas suffisamment leur enfant, ces dames prudentes qui choisissent pour lui une robuste femme de la campagne et la font examiner par leur médecin. Elles ont, ils est vrai, cru devoir s'assurer ainsi que la nourrice n'est pas scrofuleuse, syphilisée, tuberculeuse, etc. ; mais l'examen du médecin, quelque consciencieux qu'il soit, leur a t-il dit si celle dont l'enfant va sucer le lait n'est pas vaindicative, hargneuse, libertine ? Non. Et pourtant la haine, la méchanceté, la luxure sont des maladies morales qu'il serait bon de ne pas faire contracter à l'homme à son entrée dans la vie.

(305) Voir note 289.

Ceux qui de Rabelais font un vieux faune ivrogne
Sont des sots. — Il n'avait pas le nez purpurin ;
C'était un philosophe, un Caton Censorin ;
Il avait un visage, et non pas une trogne.
Son siècle était perdu de vermine et de rogne ;
Et, pour le fustiger avec le fouet d'airain
De son rire sonore, amer et souverain,
Ce fut au satirique une rude besogne !
Sans les grosses gaietés de son propos salé,
Son temps n'eût pas permis et n'eût pas avalé
Ce qu'il avait à dire et des grands et de Rome
Mais quand on l'a compris, quand on l'a [pénétré,
Ce n'est pas seulement un *savant*, un *lettré*,
Un *styliste*, un *penseur*... C'est bien plus, c'est [un *homme*.

(Anat. de Montaiglon).

appelle le roy inique *Demovore*, c'est à dire mangeur de peuple. Je ne vous allegueray à ce propos les histoires antiques ; seulement vous revocqueray en recordation de ce qu'en ont veu vos peres, et vous mesme, si trop jeunes n'estes. Comme enfant nouvellement né, les fault alaicter, bercer, esjouir*. Comme arbre nouvellement planté, les fault appuyer, asseurer, défendre de toutes vimeres, injures et calamités. Comme personne sauvée de longue et forte maladie et venant à convalescence, les fault choyer, espargner, restaurer* : de sorte qu'ilz conçoivent en soy ceste opinion n'estre au monde roy ne prince que moins voulsissent ennemy, plus optassent amy.

Ainsi Osiris, le grand roy des Egyptiens, toute la terre conquesta, non tant à force d'armes que par soulagement des angaries, enseignemens de bien et salubrement vivre, loix commodes, gracieuseté et bienfaicts. Pourtant, du monde fut il surnommé le grand roy Evergetes, c'est à dire bienfaicteur, par le commandement de Jupiter faict à une Pamyle. De faict, Hésiode, en sa *Hiérarchie*, colloque les bons démons (appelez les si voulez, anges ou genies), comme moyen et médiateurs des dieux et hommes, supérieurs des hommes, inférieurs des dieux. Et pour ce que par leurs mains nous adviennent les richesses et biens du ciel et sont continuellement envers nous bienfaisans, tousjours du mal nous preservent, les dit estre en office de rois, comme, bien tousjours faire, jamais mal, estant acte uniquement royal.

Ainsi fut empereur de l'univers Alexandre Macedo. Ainsi fut par Hercules tout le continent possedé, les humains soulageant des monstres oppressions, exactions et tyrannies ; en bon traictement les gouvernant, en equité et justice les maintenant, en benigne police et loix convenantes à l'assiete des contrées les instituant ; suppléant à ce que défailloit, ce que abondoit avalluant, et pardonnant tout le passé, avec oubliance sempiternelle de toutes offenses precedentes : comme estoit l'amnestie des Atheniens, lors que furent par la prouesse et industrie de Thrasibulus les tyrans exterminés, depuis en Rome exposée par Ciceron, et renouvellée sous l'empereur Aurelian.

Ce sont les philtres, iynges (306) et attraictz d'amour, moyennants lesquelz pacifiquement on retient ce que peniblement on avait conquesté. Et plus en heur ne peut le conquerant regner, soit roy, soit prince ou philosophe, que faisant justice à vertus succeder. Sa vertu est apparue en la victoire et conqueste. Sa justice apparoistra en ce que, par la volunté et bonne affection du peuple, donnera loix, publiera edictz, establira religions, fera droit à un chascun, comme de Octavian Auguste dit le noble poëte Maro :

> Il, qui estoit victeur, par le vouloir
> Des gens vaincuz faisoit sès loix valoir.

C'est pourquoi Homere, en son *Iliade*, les bons princes et grands rois appelle κοσμήτορας λαῶν, c'est à dire ornateurs des peuples. Telle estoit la consideration de Numa Pompilius, roy second des Romains, juste, politic et philosophe, quand il ordonna au dieu Terme, le jour de sa feste, qu'on nommoit Terminales, rien n'estre sacrifié qui eust prins mort : nous enseignant que les termes, frontieres et annexes des royaumes, convient en paix, amitié, debonnaireté garder et regir, sans ses mains souiller de sang et pillerie. Qui aultrement fait, non seulement perdra l'acquis, mais aussi patira ce scandale et opprobre qu'on l'estimera mal et à tort avoir

(306) Le poëte Lœvius appelait iynx (genit. *iyngis*) un oiseau qui servait pour les enchantements et la confection des philtres.

acquis : par ceste consequence que l'acquest luy est entre mains expiré. Car les choses mal acquises mal deperissent. Et, ores qu'il en eust toute sa vie pacifique jouissance, si toutes fois l'acquest deperit en ses hoirs, pareil sera le scandale sus le defunct, et sa memoire en malediction, comme de conquerant inique. Car vous dictes en proverbe commun : Des choses mal acquises, le tiers hoir ne jouira.

Notez aussi, goutteux (307) fieffés, en cestuy article, comment par ce moyen Pantagruel fit d'un ange deux, qui est accident opposite au conseil de Charlemaigne, lequel fit d'un diabls deux, quand il transporta les Saxons en Flandre, et les Flamans en Saxe. Car, non pouvant en subjection contenir les Saxons par luy adjoincts à l'empire, qu'a tous momens n'entrassent en rebellion, si par cas estoit distraict en Espagne, ou autres terres loingtaines, les transporta en pays sien et obéissant naturellement, savoir est Flandres : et les Hannuyers et Flamans, ses naturelz subjectz, transporta en Saxe, non doubtant de leur féaulté, encore qu'ilz transmigrassent en regions estranges. Mais advint que les Saxons continuerent en leur rebellion et obstination premiere ; et les Flamans, habitans en Saxe, embeurent les mœurs et contradictions des Saxons.

(307) J'ai assez parlé de la goutte pour ne pas être obligé d'y revenir ici; je noterai seulement, que ce terme de *goutte* ne s'entendait pas seulement de la maladie que nous combattons aujourd'hui par les sels de lithine ; il s'appliquait aussi à une certaine forme de la syphilis, comme on peut le voir par ce passage d'Antoine du Pinet : « le præcipitatum (précipité blanc ou bichlorure de mercure) est fort souverain à guarir les ulcères malins, et principalement ceux qui procèdent de la vérole. Aulcuns ne craignent point d'en bailler demi-scrupule, avec perles et aultres choses qui confortent le cœur, à ceux qui sont travaillez des *gouttes de vérole.*» (Trad. des *Commentaires de Mathiole sur Dioscorides*, Lyon 1572). — Ambroise Paré savait distinguer les souffrances de la goutte, des douleurs ostéocopes de la syphilis, comme le montre ce passage de ses œuvres : « Quant aux douleurs de vérolle dites *gouttes*, elles diffèrent de celles qui sont vulgaires ; car les vulgaires ont certains périodes et paroxysmes, et celles de la verolle sont presque continuelles » (*de la grosse verolle*, liv. VI. c. 5). — Dans la *farce du pou d'acquest*, jouée pendant le règne de Charles VII, un personnage dit de son compère :

« ...Je croy qu'il ayt les *gouttes*,
Male santé l'est venu visiter. »

(Voir notes 1, 133 et 297).

CHAPITRE II

Comment Panurge fut faict chastelain de Salmigondin en Dipsodie et mangeoit son bled en herbe.

Donnant Pantagruel ordre au gouvernement de toute Dipsodie, assigna la chastellenie de Salmigondin à Panurge, valant par chascun an 6,789,106.687 royaux en deniers certains, comprins l'incertain revenu des hanetons et caqueroles (308) montant bon an mal an de 2,435,768 à 2,435,779 moutons à la grande laine. Quelquefois revenoit à 1231554321 seraphs, quand estait bonne année de caqueroles et hanetons de requeste : mais ce n'etoit touts les ans. Et se gouverna si bien et prudentement monsieur le nouveau chastelain qu'en moins de quatorze jours il dilapida le revenu certain et incertain de sa chastelenie pour trois ans. Non proprement dilapida, comme vous pourriez dire en fondation de monastères, érection de temples, bastiments de colleges et hospitaulx (309), ou jectant son lard aux chiens. Mais despendit en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à touts venants, mesmement à tous bons compagnons, jeunes fillettes et mignonnes galoises ; abatant bois, bruslant les grosses souches, pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, acheptant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe. Pantagruel, adverti de l'affaire, n'en fut en soi aulcunement indigné, faſché, ne marri. Je vous ai ja dict et encore redi que c'estoit le meilleur petit et grand bon hommet qu'oncques ceignit espée. Toutes choses

---

(308) *Caquerole* ou *caguerolle* signifie gros escargot et vient du patois languedocien *cagalaus* qui désigne l'*helixaspersa*. Dans son *Trésor dou felibrige*, Mistral cite ce proverbe :

« As *cagalaus*
Lou rei met pas de taus. »

C'est-à-dire : aux escargots, le roi ne met pas de taxe. — L'escargot, ne l'oublions pas, était considéré à Montpellier, du temps de Rabelais, comme un précieux béchique.

— Le hanneton, *melolontha vulgaris*, a été, lui aussi, considéré comme jouissant de propriétés curatives ; on le disait bon contre la morsure des chiens enragés : il y a donc une idée médicale dans cette plaisanterie sur les caqueroles et les hannetons.

(309) Dans l'énumération des usages que peut faire un prince de ses revenus, Rabelais, ami de l'humanité, ne manque pas de citer les fondations d'établissements hospitaliers et d'instruction. Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler, en passant, que les hôpitaux du XVI^e^ siècle ressemblaient fort peu aux nôtres et qu'ils recevaient souvent plus de voyageurs ou de mendiants que de malades.— C'est sans doute en songeant aux abus d'autrefois, ou à ceux d'à présent, que Jules Simon écrivait dans l'*Ouvrier* : « Le plus signalé service qu'on puisse rendre à l'humanité, après celui de fonder des hôpitaux, c'est de veiller à ce qu'on n'en abuse pas ». Dès 1840, de Rémusat disait dans une circulaire aux préfets : « Le système des hôpitaux relâche, s'il ne les détruit pas, les liens de la famille. »

prenoit en bonne partie, tout acte interprétoit à bien. Jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalizoit. Aussi eust il esté bien forissu du déifique manoir de raison, si aultrement se fust contristé ou alteré. Car touts les biens que le ciel couvre, et que la terre contient en toutes ses dimensions, hauteur, profundité, longitude et latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et esperits. Seulement tira Panurge à part, et doulcettement lui remonstra que si ainsi vouloit vivre, et n'estre aultrement mesnager, impossible seroit, ou pour le moins, bien difficile, le faire jamais riche. — Riche? respondit Panurge ; aviez-vous là fermé vostre pensée ? Aviez-vous eu soing prins me faire riche en ce monde? Pensez vivre joyeux, de par li bon Dieu et li bons hommes. Aultre soing, aultre souci ne soit receu au sacrosainct domicile de vostre celeste cerveau (310). La serenité d'icellui jamais ne soit troublée par nues quelconques de pensement passementé de meshaing et fascheries. Vous vivant joyeux, gaillard, dehait, je ne seraï riche que trop.

« C'est de moi qu'il faut conseil prendre. Et de moi pour ceste heure prendrez advertissement que ce qu'on m'impute à vice, a esté imitation des Université et Parlement de Paris : lieux esquels consiste la vraie source et vive idée de panthéologie, de toute justice ; aussi hérétique qui en doubte et fermement ne le croit. Ils, toutefois, en un jour mangent leur evesque, ou le revenu de l'evesché (c'est tout un) pour une année entiere, voir pour deux aucunes fois. C'est au jour qu'il y fait son entrée. Et n'y a lieu d'excuse, s'il ne vouloit estre lapidé sus l'instant.

« A esté aussi acte des quatre vertus principales :

« De prudence, en prenant argent d'avance. Car on ne sçait qui mord ny qui rue. Qui sçait si le monde durera encores trois ans ? Et, ores qu'il durast davantaige, est il homme tant fol qui s'osast promettre vivre trois ans ?

Onq'homme n'eut les dieux tant bien à main
Qu'asceuré fust de vivre au lendemain.

« De justice : commutative, en achetant cher, je dis à credit, vendant à bon marché, je dis argent comptant. Que dit Caton en sa *Mesnagerie* sus ce propos ? Il fault, dit-il, que le pere famille soit vendeur perpetuel. Par ce moyen, est impossible qu'enfin riche ne devienne, si tousjours dure l'apotheque. Distributive, donnant à repaistre aux bons (notez bons) et gentilz compaignons: lesquelz fortune avoit jettés comme Ulixes sur le roc de bon appetit *, sans provision de mangeaille ; et aux bonnes (notez bonnes) et jeunes galloises (notez jeunes), car, selon la sentence de Hippocrates, jeunesse est impatiente de faim (311), mesmement si elle est vivace, alaigre, brusque, mouvante, voltigeante. Les-

(310) Il serait impossible de dire plus nettement que le cerveau est le siège de la pensée.

(311) Voici l'aphorisme auquel il est fait ici allusion : « Les vieillards supportent le mieux l'abstinence ; après eux, les hommes d'un âge fait ; les adolescents point du tout, encore moins les enfants, surtout ceux qui ont le plus de vivacité. » (Hippocrate, *Œuvres*, traduction de Pariset). Les médecins modernes ne parlent pas autrement. Ecoutez Fonssagrives : « L'alimentation, dit-il, domine l'hygiène des nouveaux-nés, comme la digestion domine et résume en quelque sorte toutes leurs fonctions. Les maladies fébriles ou inflammatoires exigent, chez les enfants à la mamelle, une diète relative, mais il ne faut jamais perdre de vue leur inaptitude à supporter une abstinence rigoureuse. »

quelles galloises voluntiers et de bon hait font plaisir à gens de bien : et sont platonicques et ciceronianes (311 A), jusques là qu'elles se reputent estre on monde nées, non pour soy seulement, ains de leurs propres personnes font part à leur patrie, part à leurs amis.

« De force, en abatant les gros arbres, comme un second Milo, ruinant les obscures forestz, tesnieres de loups, de sangliers, de renards, receptacles de brigans et meurtriers, taupinieres d'assassinateurs, officines de faulx monoyeurs, retraictes d'heretiques ; et les complanissant en claires guarigues et belles bruieres, jouant des haulx bois et preparant les sieges pour la nuyt du jugement.

« De temperance, mangeant mon bled en herbe, comme un ermite vivant de salades et racines, me emancipant des appetits sensuelz, et ainsi espargnant pour les estropiatz (*) et souffreteux. Car, ce faisant, j'espargne les sercleurs, qui gaignent argent ; les mestiviers (311 B), qui beuvent voluntiers sans eau ; les gleneurs, esquelz fault de la fouace ; les batteurs, qui ne laissent ail, oignon ne eschalote es jardins, par l'autorité de Thestilis Virgiliane ; les meusniers, qui sont ordinairement larrons, et les boulangiers (311 C), qui ne valent gueres mieulx. Est-ce petite épargne ? Oultre la calamité des mulotz, le deschet des greniers, et la mangeaille des charantons et mourrins (311 D).

« De bled en herbe (311 E) vous faites belle saulce verde, de legiere concoction (311 F), de facile digestion, laquelle vous espanouist le cerveau, esbaudit les esprits animaulx (311 G) resjouit

---

(311 A) « Platon vouloit que les femmes fussent communes dans la Republique, et Cicéron, tant par ses maximes que par son exemple, invitoit chacun à se sacrifier pour le public. Voilà pourquoi Rabelais appelle *platoniques* et *cicéroniques*, les courtisanes que leur tempérament ou la débauche portoit à s'abandonner à tout le monde ». Cette note est de Le Duchat et je me borne à la transcrire.

(311 B) *Mestivier*, moissonneur, ouvrier des champs, travailleur altéré par le soleil.

(311 C) Voir note 141 bis.

(311 D) *Mourrins* ou *murrins*, rat, du latin *mus*, *muris*.

(311 E) L'action de dépenser d'avance ses revenus s'exprime proverbialement par la locution « manger son blé en herbe » ; Rabelais ne s'en tient pas là, il matérialise la fiction, et, de ce blé vert, il fait une sauce qui a mille propriétés réjouissantes, lesquelles, enumérées en langage anatomique et physiologique, correspondent aux défauts des prodigues. Voir notes 93 et 322.

(311 F) *Concoction*, terme de l'ancienne physiologie dont l'étymologie est *concoquere*, cuire avec, répondant aux changements qu'éprouvent les aliments dans l'estomac. C'est dans ce sens qu'Ambroise Paré a écrit : « Baillant à manger au commencement de l'accès des fièvres, d'une fièvre éphémère ils feront une fièvre putride, car nature en lieu de *cuire* et digérer les viandes, elle fera une pourriture ». — *Concoction* ou *coction* ne se disait pas seulement de l'acte physiologique par lequel les aliments sont rendus absorbables, le même mot servait à désigner le travail morbide pendant lequel s'élaborent les liquides pathologiques.

(311 G) Les phénomènes de l'innervation étaient expliqués autrefois par la présence des *esprits animaux*, fluides subtils que le cerveau formait et qu'il envoyait dans toutes les parties du corps ; c'est ainsi qu'ils étaient supposés aller à la verge (voir note 437) pour enfler les corps caverneux : les nerfs leur servaient de conducteurs. Nous appelons aujourd'hui nerfs de la vie animale les nerfs cérébro-spinaux, par opposition aux nerfs de la vie organique, ou nerfs gris, mous, sympathiques. Les *esprits vitaux* constituaient un deuxième fluide qui est à la vie organique ce que l'esprit animal est à

la veue, ouvre l'appetit, delecte le goust, assere le cœur, chatouille la langue, fait le tainct clair, fortifie les muscles, tempere le sang, allegre le diaphragme (312), refraischit le foye, desoppile la ratelle (312 A), soulaige les roignons (312 B), assouplit les reins, desgourdit les spondiles (312 C), vuide les ureteres, dilacte les vases spermaticques, abbrevie les cremasteres (312 D), expurge la vessie, enfle les genitoires, corrige le prepuce (312 E), inscruste le balane (312 F), rectifie le membre ; vous fait bon ventre, bien rotter, vessir, peder, fianter, uriner, esternuer, sangloutir, toussir, cracher, vomiter (312 G), baisler, moucher, haleiner, inspirer, respirer, ronfler, suer, dresser le virolet, et mille autres rares advantaiges (*).

— J'entends bien, dist Pantagruel; vous inferez que gens de peu d'esprit ne sçauroient beaucoup en brief temps despendre. Vous n'estes le premier qui ait conceu ceste heresie. Neron le maintenoit, et, sus tous humains, admiroit C. Caligula, son oncle, lequel, en peu de jours, avoit, par invention mirifique, despendu du tout l'avoir et patrimoine que Tiberius luy avoit laissé.

« Mais, en lieu de garder et observer les lois cœnaires et sumptuaires des Romains, la Orchie, la Fannie, la Didie, la Licinie, la Cornelie, la

---

la vie animale : il n'est pas besoin de dire que tous ces fluides étaient des chimères. Cependant, la théorie des esprits est restée en honneur bien après Rabelais ; en voici trois exemples :

« La véhémence de la tristesse ayant accablé ses *esprits vitaux* le porta roide mort par terre ». (Montaigne, *Essais*).

« Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets. Cette application détourne le cours des *esprits animaux* ». (Voltaire, *Corresp.*, *1728*).

« Outre les mineurs, tous ceux qui demeurent ou travaillent aux environs des mines sont exposés aux mêmes maladies, puisqu'ils participent à ces exhalaisons métalliques qui épaississent et altèrent les *esprits vitaux* et *animaux* dont la nature est éthérée et subtile ». (Ramazzini, *maladies des artisans*, trad. de Fourcroy.)

(312) Le *diaphragme*, cloison musculaire qui sépare l'abdomen du thorax, doit paraître « léger » dans l'état de santé, puisqu'il exécute alors des mouvements de la plus grande importance pour la régularité de la respiration.

(312 A) Voir notes 258, 320 et 326. On a expliqué, de vingt façons, l'action physiologique de la rate. Je n'en connais pas de plus curieuse que celle de Lieutaud : « La *rate* est au foie ce que le vicaire est au curé. »

(312 B) Voir note 8.

« — Va, lui dirent ses compaignons
Et esguise tout ton engin
A nous réchauffer les *rongnons*
Et nous faire boire du bon vin. »
(F. Villon, *les Repues franches.*)

(312 C) Voir note 213 C. « *Vertèbres*, les grecs appellent ces os *spondyles*, à cause de la semblance qu'ils ont avec les petites pirouettes dentelées qui sont au bout des fuseaux à filer.» (Du Laurens, *des Os.*)

(312 D) « Les testicules sont suspendus au-desssous des aines par deux muscles que les Grecs ont appelé *cremaster* ». (Celse, liv. VII, chap. 18.) Cremaster vient de κρεμάω, « je suspends. » La crémaillère, qui sert à tenir la marmite suspendue sur le feu, s'appelle en ma Provence *cremascle* : m'est avis que ce nom a une proche parenté avec celui du muscle suspenseur du testicule.

(312 E) *Corrige* doit être pris dans le sens du verbe *corrigere*, qui signifie relever.

(312 F) *Balane*, gland, du grec Βάλανος. l'inflammation de cet organe s'appelle encore *balanite*.

(312 G) Le terme *vomiter*, employé par Rabelais, répond à notre substantif *vomiturition*. La vomiturition est un vomissement avorté, dans lequel les matières remontent par l'œsophage sans être expulsées par la bouche ; c'est une sorte d'éructation liquide.

Lepidiane, la Antie, et des Corinthiens, par lesquelles estoit rigoureusement à un chascun defendu plus par an despendre que portoit son annuel revenu, vous avez faict protervie, qui estoit, entre les Romains, sacrifice tel que de l'aigneau pascal entre les Juifs. Il y convenoit tout mangeable manger, le reste jetter au feu, rien ne reserver au lendemain. Je le peux de vous justement dire, comme le dit Caton d'Albidius, lequel avoit en excessive despense mangé tout ce qu'il possedoit : et restant seulement une maison, il mit le feu dedans, pour dire : *Consummatum est,* ainsi que depuis dist saint Thomas d'Aquin, quand il eut la lamproye toute mangée. Cela non force. »

CHAPITRE III

Comment Panurge loue les debteurs et emprunteurs

« Mais, demanda Pantagruel, quand serez vous hors de debtes ? Es calendes grecques, respondit Panurge ; lors que tout le monde sera content, et que serez héritier de vous mesmes. Dieu me garde d'en estre hors! Plus lors ne trouverois qui un denier me prestast. Qui au soir ne laisse levain (313), ja ne fera au matin lever paste. Debvez vous toujours à quelqu'un ? Par iceluy sera continuellement Dieu prié vous donner bonne, longue et heureuse vie : craignant sa debte perdre ; toujours bien de vous dira en toutes compaignies ; toujours nouveaulx crediteurs vous acquestera, afin que par eux vous faciez versure, et de terre d'aultry remplissez son fossé. Quand jadis en Gaule, par l'institution des Druides, les serfz, varletz et appariteurs estoient tout vifz bruslés aux funerailles et exeques (313 A) de leurs maistres et seigneurs, n'avoient ilz belle peur pour que leurs maistres et seigneurs mourussent ? Car ensemble force leur estoit mourir. Ne prioient ilz continuellement leur grand dieu Mercure, avec Dis, le pere aux escus, longuement en santé les conserver ? N'estoient ilz soigneux de bien les traicter et servir ? Car ensemble pouvoient ilz vivre, au moins jusques à la mort. Croyez qu'en plus fervente devotion vos crediteurs prieront Dieu que vivez, craindront que mourez, d'autant que plus aiment la manche que le bras, et la denare que la vie. Tesmoings les usuriers de Landerousse, qui nagueres se pendirent, voyans les bleds et vins ravaller en pris, et bon temps retourner. »

Pantagruel rien ne respondant, continua Panurge : « Vray bot, quand bien j'y pense, vous me remettez à poinct en ronfle veue, me reprochant mes debtes et crediteurs. Dea ! en ceste seule qualité je me reputois auguste, reverend et redoutable, que, sus l'opinion de tous philosophes (qui disent rien de rien n'estre faict), rien ne tenant, ny matiere premere, estois facteur et createur.

« Avois créé, quoy ? tant de beaux et bons crediteurs. Crediteurs sont (je le maintiens jusques au feu exclusivement) créatures belles et bonnes. Qui rien ne preste est créature laide et mauvaise, créature du grand villain diantre d'enfer.

« Et faict, quoy ? debtes. O chose rare et antiquaire ! Debtes, dis-je, excedentes le nombre des syllabes resultantes au couplement de toutes les consonantes avec les vocales, jadis projetté et compté par le noble Xenocrates. A la numerosité des crediteurs si vous estimez la perfection des debteurs, vous ne errerez en arithmeticque praticque. Cuidez vous que je suis aise, quand, tous les matins, autour de moy, je voy ces cre-

---

(313) Le levain est une portion de pâte que l'on laisse aigrir et qui doit servir à exciter la fermentation de la nouvelle pâte que l'on fera plus tard.

(313 A) *Exsequiæ* désigne, dans Tacite et dans Ciceron, les obsèques des personnes opulentes.

diteurs tant humbles, serviables et copieux en reverences ? Et, quand je note que, moy faisant à l'un visaige plus ouvert et chere meilleure que es autres, le paillard pense avoir sa despesche le premier, pense estre le mier en date, et de mon ris cuide que soit argent comptant. Il m'est advis que je joue encores le Dieu de la Passion de Saulmur, accompaigné de ses anges et cherubins. Ce sont mes candidatz, mes parasites, mes saluteurs, mes diseurs de bons jours, mes orateurs perpetuelz.

« Et pensois veritablement en debtes consister la montaigne de vertu héroïcque descrite par Hesiode, en laquelle je tenois degré premier de ma licence, à laquelle tous humains semblent tirer et aspirer ; mais peu y montent pour la difficulté du chemin, voyant aujourd'huy tout le monde en desir fervent et strident appetit de faire debtes et crediteurs nouveaulx. Toutesfois, il n'est debteur qui veult : il ne fait crediteurs qui veult. Et vous me voulez debouter de ceste felicité soubeline ? Vous me demandez quand seray hors de debtes ?

« Bien pis y a, je me donne à saint Babolin (313 B), le bon sainct, en cas que, toute ma vie, je n'aye estimé debtes estre comme une connexion et colligence des cieulx et terre, un entretenement unique de l'humain lignaige, je dis sans lequel bien tost tous humains periroient ; estre par adventure celle grande ame de l'univers, laquelle, selon les academicques, toutes choses vivifie.

« Qu'ainsi soit, representez vous en esprit serain l'idée et forme de quelque monde (prenez, si bon vous semble, le trentiesme de ceux que imaginoit le philosophe Metrodorus, ou le soixante et dix huitiesme de Petron), onquel ne soit debteur ny crediteur aucun. Un monde sans debtes ! là entre les astres ne sera cours regulier quiconque. Tous seront en desarroy. Jupiter, ne s'estimant debteur à Saturne, le depossedera de sa sphere, et, avec sa chaine homericque, suspendra toutes les intelligences, dieux, cieulx, demons, genies, heroes, diables, terre, mer, tous elemens. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout ce monde en perturbation. Mercure ne voudra soy asservir es aultres ; plus ne sera leur Camille, comme en langue hetrusque estoit nommé : car il ne leur est en rien debteur. Venus ne sera venerée, car elle n'aura rien presté (*). La Lune restera sanglante et tenebreuse ; à quel propos luy departiroit le Soleil sa lumière ! il n'y estoit en rien tenu. Le Soleil ne luyra sus leur terre ; les astres ne y feront in-

(313 B) Ce bon saint Babolin est le premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, mort l'an 660. Il n'eut rien de commun avec la kyrielle de saints guérisseurs, dont il a été parlé aux notes 39, 80, 124, 150, 169 et dont je m'occuperai encore un peu plus loin. Ces bienheureux de la pathologie sont toujours vénérés en maints pays, malgré les protestations réitérées de prêtres éclairés, dont l'abbé Thiers fut le plus honnête. Voici un spécimen des formules de ce brave homme :

« Sont superstitieux ceux qui, pour « guerir de la dysenterie ou flux du « ventre, prennent un écheveau de fil « tout d'une pièce, font passer la personne « malade dans cet écheveau, en commen- « çant par les piés, puis se font dire un « Evangile de saint Fiacre, et donnent « l'écheveau de fil au Saint..... »

« Si l'Evangile de saint Jean (selon « saint Augustin) n'est pas fait pour « guérir la migraine : *Non quia ad hoc* « *factum est*, pourquoi veut-on que cet « Evangile et ceux des autres Evangé- « listes soient faits pour guérir des ma- « ladies corporelles ? N'étant pas faits « pour cela, n'est-ce pas les faire servir « à des usages contraires à leur desti- « nation ? »

(Thiers, *Traité des superstitions.*)

fluence bonne, car la terre desistoit leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations: desquelles, disoit Heraclitus, prouvoient les Stoiciens, Ciceron maintenoit estre les estoiles alimentées.

« Entre les elemens (314) ne sera symbolisation, alternation, ne transmutation aucune. Car l'un ne se reputera obligé à l'aultre : il ne luy avoit rien presté. De terre ne sera faicte eau; l'eau en air ne sera transmuée; de l'air ne sera faict feu ; le feu n'eschauffera la terre. La terre rien ne produira que monstres, titanes, aloïdes, géans ; il n'y pluyra pluye, n'y luyra lumiere, ni ventera vent, n'y sera esté ne automne. Lucifer se desliera, et, sortant du profond enfer avec les Furies, les Poines et diables cornuz, vouldra deniger des cieulx tous les dieux, tant des majeurs comme des mineurs peuples.

« De cestuy monde rien ne prestant, ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anomale que celle du recteur de Paris, qu'une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. Entre les humains, l'un ne sauvera l'aultre : Il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre ; personne n'ira à secours. Pourquoy ? Il n'avoit rien presté, on ne luy devoit rien. Personne n'a interest en sa conflagration, en son naufrage, en sa ruine, en sa mort. Aussi bien ne prestoit il rien ; aussi bien n'eust il par après rien presté. Brief, de cestuy monde seront bannies Foy, Espérance, Charité : car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes. En lieu d'elles succederont Defiance, Mespris, Rancune, avec la cohorte de tous maulx, toutes maledictions et toutes miseres. Vous penserez proprement que là eust Pandora versé sa bouteille. Les hommes seront loups es hommes, loups guaroux et lutins, comme furent Lycaon, Bellerophon, Nabugotdonosor ; brigans, assassineurs, empoisonneurs, malfaisans, malpensans, malveillans, haine portans un chascun contre tous, comme Ismael, comme Metabus, comme Timon Athenien, qui, pour ceste cause, fut surnommé *misanthropos*. Si que chose plus facile en nature seroit nourrir en l'air les poissons, paistre les cerfz au fond de l'Océan, que supporter ceste truandaille de monde, qui rien ne preste. Par ma foy, je les hays bien.

« Et si au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant vous figurez l'autre petit monde (314 A)

(314) Rabelais expose ici, par la bouche de Panurge, la théorie des éléments telle qu'on l'admit depuis Aristote jusqu'à Stahl. Les paroles dont il se sert semblent empruntées à Cicéron ; on peut lire, en effet, dans son *De natura deorum* : « Il y a quatre espèces de corps ; leur métamorphose réciproque forme la liaison de l'univers : car l'eau se forme de la terre, l'air de l'eau, le feu de l'air ; et puis, en retrogradant, du feu se forme l'air, de l'air l'eau et de l'eau la terre, qui est le plus bon des quatre éléments ». Je n'ai pas besoin de dire combien cette théorie est absurde ; ni la terre, ni l'eau, ni l'air ne sont des corps simples, et le feu n'est pas une substance, mais un phénomène. Cependant, l'antiquité était tellement attachée à cette hypothèse que la religion même s'en était emparée. Les quatre prétendus éléments étaient représentés dans les habits des sacrificateurs juifs. Flavius Josephe dit à ce propos : « Leurs vêtements de quatre couleurs, lin, pourpre, hyacinthe et ecarlate, marquent la terre, l'eau, l'air et le feu ». (Voir note 192 A.)

(314 A) « Après que Dieu eut créé le ciel et la terre et toutes les sortes d'animaux, il fit en dernière main l'homme, *comme un petit monde*, dans lequel, ainsi que dans un portraict racourcy, toutes les choses celestes et terrestres sont par le menu representées, d'où Ma

qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La teste ne voudra prester la veue de ses yeux pour guider les pieds et les mains (315). Les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront travailler pour elle. Le cœur se faschera de tant se mouvoir pour les pouls des membres, et ne leur prestera plus. Le poulmon ne luy fera prest de ses soufflletz. Le foye ne luy envoyra sang pour son entretien. La vessie ne voudra estre débitrice aux roignons, l'urine sera supprimée (*). Le cerveau, considerant ce train desnaturé, se mettra en resverie, et ne baillera sentement es nerfz, ne mouvemedt es muscles. Somme, en ce monde desrayé, rien ne devant, rien ne prestant, rien n'empruntant, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue (315 A). Et perira sans doubte : non perira seulement, mais bien tost perira, fust ce Esculapius (316) mesme. Et ira soudain le corps en putrefaction : l'ame, toute indignée, prendra course à tous les diables, après mon argent. »

---

crobe a très à propos nommé l'homme *un petit monde*. » (Jean Riolan, *Œuvres anatomiques*, mises en français par Pierre Constant, 1629.) Voir note 317.

(315) Le médecin Rabelais fait ici, en quelques traits, un tableau général de la physiologie humaine. Dans le but d'éviter des répétitions inutiles, je réserve mes commentaires pour le chapitre suivant, qui n'est, à mon point de vue, que le développement de celui-ci.

(315 A) Allusion à la fable des Membres et de l'Estomac.

(316) Esculape, que les Grecs appelaient Asclepias, représente la médecine dans la vieille mythologie. Apollon, son père, le confia au centaure Chiron, qui lui apprit l'art de guérir. Frappé de la foudre par Jupiter, il fut placé au ciel, où il forme la constellation du serpentaire. Son temple le plus renommé était à Epidaure, d'où la lamentation de *la poitrinaire* :

« Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : les feuilles des bois... »

Broussais, qu'on peut, en plus d'un point, comparer à Millevoye, ne dédaignait pas de faire intervenir Esculape dans ses œuvres scientifiques. Il est vrai qu'en ce temps-là les medecins étaient appelés « prêtres de l'art salutaire » dans le beau langage ; aujourd'hui cette façon de parler est horriblement démodée, tout comme ce corollaire aphoristique : « Le Prêtre, dit saint Paul, doit vivre de l'autel. » (Voir note 261.)

CHAPITRE IV

Continuation du discours de Panurge à la louange des presteurs et debteurs.

« Au contraire representez vous un monde autre, onquel un chascun preste, un chacun doibve ; tous soient debteurs, tous soient presteurs. O quelle harmonie sera parmy les reguliers mouvements des cieulx ! Il m'est advis que je l'entends aussi bien que fit onques Platon. Quelle sympathie entre les elements! (316 A) O comment nature se y delectera en ses œuvres et productions ! Ceres, chargee de bleds ; Bacchus, de vins ; Flora, de fleurs ; Pomona, de fruictz ; Juno, en son air serain, seraine, salubre, (*) plaisante. Je me perds en ceste contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquetz, festins, joye, liesse, or, argent, menue monnoie, chaines, bagues, marchandises, troteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul debat, nul n'y sera usurier, nul leschart, nul chichart, nul refusant. Vray Dieu, ne sera ce l'age dor, le regne de Saturne, l'idée des regions olympicques, esquelles toutes autres vertus cessent, charité seule regne, regente, domine, triumphe ? Tous seront bons, tous seront justes. O monde heureux ! ô gens de cestuy monde heureux ! ô beatz trois et quatre fois ! Il m'est advis que j'y suis. Je vous jure le bon vraybis que, si cestuy monde, béat monde ainsi à un chascun prestant, rien ne refusant, eust pape foizonnant en cardinaulx, et associé de son sacré colliege, en peu d'années vous y voiriez les sainctz plus druz, plus miraclificques (316 B), à plus de le-

---

(316 A) Voir notes 192 A et 314.

(316 B) Voir notes 150 et 219. Du temps de Grégoire de Tours, les pèlerinages à tous les sanctuaires pouvaient guérir la fièvre froide. Cependant on devait, de préférence, consulter *saint Sigismond*. *Saint Eloy* était invoqué contre les fièvres éruptives ; *saint Martin* guérissait les douleurs articulaires, etc. L'érudit bibliothécaire de la Faculté de Paris, le Dr Thomas, a indiqué ainsi l'origine principale de toutes ces croyances : « Afin, dit-il, de détourner les malades de l'apostasie, on commença, dès le IIIe siècle, à porter, à l'actif des héros chrétiens, les guérisons que les païens attribuaient au fils d'Apollon. On emprunta ses temples, son culte, dont l'incubation oniromantique était la pratique principale. On dormait aux grandes fêtes devant ses statues ; on dormit sur les sarcophages des saints ; et les saints rapparurent comme Esculape était apparu ; ils donnèrent des conseils comme il en avait donné ; les églises et les chapelles s'enrichirent d'*ex-voto* comme les asklepia. On imita jusqu'aux procédés scientifiques : il y avait autour du temple de Pergame un jardin botanique dont les plantes répondirent plus d'une fois aux ordonnances divines ; dans la crypte de saint Ferreol et saint Ferrucius, à Besançon, on cultivait plusieurs herbes médicinales, entre autre la sauge. Tout ce qui touchait au tombeau des bienheureux acquérait une vertu curative. L'huile d'une lampe rendit la vue à Fortunatus ; des fragments du vêtement d'un pèlerin firent dessécher une éruption variolique. Les taches de cire étaient soi-

çons, plus de vœux, plus de bastons et plus de chandelles que ne sont tous ceux des neuf eveschés de Bretaigne, excepté seulement sainct Ives (316 C).

« Je vous prie, considerez comment le noble Patelin, voulant déifier, et, par divines louanges, mettre jusques au tiers ciel le pere de Guillaume Jousseaulme, rien plus ne dist, sinon:

Et si prestoit
Ses denrées à qui en vouloit.

O le beau mot! A ce patron figurez nostre microscosme (*id est*, petit monde, c'est l'homme) [317], en tous ses membres, prestans, empruntans, doibvans, c'est à dire en son naturel. Car nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieulx que sera de sa police. L'intention du fondateur de ce microcosme est y entretenir l'âme, laquelle il y a mise comme hoste, et la vie. La vie consiste en sang (318). Sang est le siege de l'âme;

---

gneusement grattées : la poussière était recueillie, donnée en potion, appliquée en topique ; on utilisait jusqu'à l'eau ayant servi à nettoyer les monuments. » (L. Thomas, *Lectures sur l'histoire de la médecine.*)

(316 C) Au seizième siècle on était tellement habitué à considérer les maladies comme étant sous la puissance des pouvoirs célestes, qu'on disait d'un noble sans pouvoir: « C'est un saint qui ne guérit de rien ». *Saint Ives* n'était pas de ces petits saints impuissants, je n'en veux pour preuve que ce fait: les avocats l'ont pris pour patron parce qu'il guérit l'extinction de voix. Burgaud des Marets, qui possédait — si je ne me trompe — le titre de Docteur en droit, n'a pas cru compromettre son diplôme en rédigeant cette note : « Les Bretons ont la vieille réputation d'être fermes dans leur foi et d'honorer leurs saints ; ils en ont même canonisé quelques-uns de leur chef, sans aucun scrupule. Ils révéraient *saint Ives* d'une manière toute spéciale. De mauvais plaisants ont prétendu qu'on chantait cette hymne à sa fête :

Sanctus Ivus erat Brito,
Advocatus et non latro :
Res miranda populo ! »

(Œuvres de Rabelais collationnées par *Burgaud des Marets* et *Rathery*, 1857)

(317) Plusieurs médecins se sont plu à considérer l'homme comme un monde en abrégé: d'où ce nom de *microcosme* que, pour mon compte, je suis loin de dédaigner, sans adopter pourtant cette définition de Paracelse: « l'astronomie apprend à connaître les influences, le firmament et tous les astres, les planètes et le génio du ciel. Ceci nous conduit à dire que cette constellation, ce firmament et le reste que vous étudiez dans le ciel se retrouvent dans l'homme. Vous appelez l'homme *microcosme*, et nous ne regretterons pas cette dénomination ; elle est juste, mais vous ne la comprenez pas bien ; votre interprétation est obscure et pleine de ténèbres. Ecoutez la nôtre : comme le ciel, avec son firmament, ses constellations et le reste, est en lui et par lui-même, ainsi, l'homme sera constellé puissamment et par lui-même ». A ce beau galimatias, j'oppose volontiers quelques lignes plus claires : « la plupart des anciens philosophes comparèrent le monde au corps de l'homme, parce que, dans tous les deux, les mouvements et les fonctions s'opèrent d'une manière tout à fait inexplicable. Ils regardaient le monde comme un être animé, dont les mouvements sont réglés par l'intelligence ; et Plutarque attribue à Thalès même cette opinion de l'âme du monde. De là, sont venues dans la suite les comparaisons sans nombre du monde avec le corps humain, qui donnèrent enfin lieu aux dénominations de *macrocosme* et de *microcosme* » (Sprengel, *Histoire pragmatique de la médecine.*)

(318) Le sang est le nourricier de l'organisme ; tous les organes concourent à faire du sang ou à donner à ce fluide des qualités reconstituantes dont ils profiteront. Otez le sang, la vie cesse. Faire, avec Empedocle et Lucrèce, résider l'âme dans le sang, n'est pas plus absurde que de la placer dans le cervelet, le corps calleux et la glande pinéale. L'idée de cette localisation est exprimée dans maints auteurs. Flavius Josephe, au chapitre 10 du troisième livre de son

pourtant un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre : et est leur hierarchie telle que sans cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre preste, l'un à l'autre est debteur. La matiere et metal convenable pour estre en sang transmué est baillée par nature : pain et vin. En ces deux sont comprinses toutes especes des alimens. Et de ce est dict le companage, en langue goth (319). Pour icelles trouver, preparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds, et portent toute ceste machine, les yeulx tout conduisent. L'appetit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de melancholie (320) aigrette, que luy est transmis de la ratelle (320 A), admoneste d'enfourner viande. La langue (321) en fait l'essay, les dents la mascheńt (321 A), l'estomac la reçoit, digere (322) et chylifie. Les veines mesaraïques (323) en sugcent ce que est bon et idoine, delaissent

Histoire des Juifs, écrit : « Moïse défendit absolument aux Israélites de se nourrir du sang des animaux, parce qu'il croyait que l'âme et l'esprit des créatures étaient renfermés dans le sang ». Pline est plus affirmatif ; il dit (*Histoire naturelle*, XI, 69) : « Le cœur est une cavité sinueuse ; en lui se trouve le premier foyer de la chaleur et du sang ; l'*âme y réside* ». On peut encore lire dans Virgile (*Enéide*, lib., IV) :

« *Sanguinem vomit ille animam* »,

ce que je crois pouvoir traduire par « il vomit son âme de sang ».

Sans augmenter encore le nombre de mes citations, je dirai, qu'il en est du siège de l'âme comme de son immortalité. Ce sont de grands *peut-être* que nous éclaircirons chacun à notre tour. Puisse le vôtre, ô Pantagruélique lecteur, ne venir que très tard !

(319) La *nutrition*, cette grande fonction qui est la condition essentielle de la vie, se compose d'une série d'actes qui sont la *préhension*, la *mastication* (v. note 321), la *déglutition* (v. note 209), la digestion (v. notes 93 et 280), l'*absorption* (v. note 323), l'*excrétion* (v. notes 89 et 324), la *respiration* (v. note 325), la *circulation* (v. note 328), l'*assimilation* et l'*accroissement*. Le premier de ces actes est figuré par Rabelais dans ce paragraphe : les pieds mènent l'homme là où il doit trouver les objets qui peuvent réparer ses forces ; les yeux les lui font voir ; les mains les portent à sa bouche.

(320) Brillat Savarin, ce physiologiste aussi savant que spirituel, a écrit dans son livre *Du goût* : « Le corps humain, cette machine si compliquée, serait bientôt hors de service si la providence n'y avait placé un ressort qui l'*avertit* (Rabelais avait dit *admoneste*) du moment où ses forces ne sont plus en équilibre avec ses besoins. Ce moniteur, c'est l'appétit. » Ce ressort est une sensation interne, dont le mécanisme n'est pas très bien connu et qui semble avoir son siège à l'orifice œsophagien de l'estomac. On a prétendu qu'un excès de sécrétion acide, irritant les papilles de la muqueuse, produisait cette sensation : c'était sans doute l'opinion de Rabelais, qui faisait venir ce liquide, cette *melancholie aigrelette*, de la rate.

(320 A) V. note 326.

(321) La langue n'est pas seulement l'organe principal du goût, elle aide encore à la mastication, en concourant avec les joues à ramener sans cesse les aliments sous les dents.

(322) La digestion, qui a pour but immédiat d'extraire les aliments et de rendre absorbables les principes nutritifs destinés à passer dans le sang, ne se fait pas seulement dans l'estomac. Les matières féculentes sont digérées dans la bouche et dans l'estomac par la salive, les matières albuminoïdes sont digérées dans l'estomac et le duodenum par le suc gastrique et par la bile, les matières grasses sont digérées dans l'intestin grêle par la bile et le suc pancréatique. La digestion stomacale est dite *chymification* ; la *chylification* se dit de la digestion intestinale.

(323) L'absorption intestinale se fait par deux voies : par les veines et par les vaisseaux chylifères. Les produits absorbés par les veines, eau, solutions

les excremens (lesquelz, par vertu expulsive, sont vuidés hors par expres conduitz), puis la portent au foye : il la transmue de rechef, et en fait sang (323 A). Lors quelle joye pensez vous estre entre ces officiers, quand ilz ont veu ce ruisseau d'or, qui est leur seul restaurant ? Plus grande n'est la joye des alchymistes (324) quand, après longs travaulx, grand soing et despense, ilz voyent les metaulx transmués dedans leurs fourneaulx.

« Adonc chascun membre se prepare et s'esvertue de nouveau à purifier et affiner cestuy tresor. Les roignons (325), par les veines emulgentes, en tirent l'aiguosité, que vous nommez urine, et, par les ureteres, la déconlent en bas. Au bas trouve receptacle propre, c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. La ratelle (326) en tire le terrestre et la lie (326 A), que vous nommez melancholie. La bouteille du fiel en soubstraict la cholere superflue (327). Puis est transporté en une autre officine, pour mieulx estre affiné, c'est le cœur ; lequel, par ses

---

salines, solutions sucrées, etc., passent des veines intestinales (*mésentériques* ou *mésaraïques*) dans la *veine porte* qui les conduit au foie, puis à la veine cave inférieure, où ils pénètrent dans le torrent circulatoire (v. note 43). Les liquides absorbés par les vaisseaux chylifères, matières grasses, etc., se jettent dans un canal commun qui va à la veine sous-clavière gauche, et qui s'appelle *canal thoracique*. Rabelais ne connaissait pas cette deuxième voie d'absorption : les *vaisseaux chylifères* ou *veines lactées* ont été étudiés pour la première fois en 1621 par Gaspard Aselli, professeur d'anatomie à l'Université de Pavie. —

— « Les veines *mésaraïques* préparent le chyle et donnent comme quelque commencement au sang » (Sauvageon, *Des parties naturelles*, 1646).

(324) Voir note 99 bis.

(325) L'urination est, d'après Charles Robin, une fonction indépendante de l'excrétion, laquelle ne comprendrait que l'expulsion des matières excrémentielles (voir notes 26 et 30). L'appareil urinaire se compose de quatre parties : 1° un double appareil secréteur, les reins ou *rognons*, communiquant avec l'organisme par les veines *émulgentes* ou rénales, qui s'ouvrent dans la *veine cave abdominale* ; 2° deux conduits, les *uretères* ; 3° un réservoir, la *vessie* ; 4° un canal de sortie, l'*urètre*.

(326) Je ne veux pas aborder ici la grande question des fonctions de la *rate*, nos savants les plus remarquables n'étant pas encore parvenus à s'entendre sur ce sujet difficile. Je mets donc l'explication de Rabelais à côté de celles de Malpighy, Ruysch, Haller, Broussais, Bichat, Longet, etc., et je prie le lecteur médecin de faire son choix entre ces opinions diverses.

(326 A) « La *ratte* est le réceptoire de la superfluité melancholique engendrée au foye... la ratte a deux conduicts : par l'un elle attire du foye la dite superfluité, par l'autre l'envoye à l'estomach » (Guy de Chauliac, *Anat.* hap. VI)

(327) Galien et avec lui Rabelais croyaient que le foie avait pour usage de séparer du sang les substances superflues et de les expulser sous forme de bile. Pline disait : « Le fiel n'est qu'une excrétion de la partie la plus vicieuse du sang, et c'est pour cela qu'il est amer. » (*Hist. nat.*, XI, 74). La *bouteille du fiel*, que nous appelons *vésicule biliaire*, et qui est logée dans un enfoncement du foie, ne soustrait rien, elle donne. Elle reçoit, il est vrai, dans le *canal hépatique*, une partie de la bile (χολή) secrétée par le foie pendant l'état de vacuité de l'estomac, mais ce liquide est ensuite, par le *canal cholédoque*, versé dans le *duodenum* pour être mêlé aux substances alimentaires. L'action spéciale de la bile est de concourir à la digestion des matières albuminoïdes sans que ce concours puisse être regardé comme indispensable, puisque Blondiot, en laissant la bile s'écouler au dehors, a vu un chien survivre pendant cinq ans à l'occlusion du canal cholédoque (Nancy, 1851. *Du rôle de la bile*, par Blondiot).

mouvements diastolicques et systelicques (328), le substilie et enflambe tellement que, par le ventricule dextre, le met à perfection, et par les veines l'envoye à tous les membres, l'attire à soy, et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeulx, tous ; et lors sont faicts debteurs, qui paravant estoient presteurs. Par le ventricule gauche, il le fait tant subtil qu'on le dit spirituel, et l'envoie à tous les membres par ses artères, pour l'autre sang des veines eschauffer et esventer (329). Le poulmon ne cesse, avec ses lobes et soufflletz, le rafraischir. En recognoissance de ce bien, le cœur luy en depart le meilleur, par la veine arteriale (329 A). Enfin, tant est affiné dedans le retz merveilleux (330) que, par aprés, en sont faicts les esprits animaulx, moyennans lesquelz elle imagine, discourt, juge, resouldt, delibere, ratiocine et rememore. Vertusguoy ! je me naye, je me perds, je m'esgare, quand j'entre on profond abisme de ce monde, ainsi prestant, ainsi debvant. Croyez que chose divine est prester ; debvoir est vertu heroïcque.

« Encores n'est ce tout. Ce monde, prestant, debvant, empruntant, est si bon que, ceste alimentation parachevée, il pense desja prester à ceux qui ne sont encore nés, et, par prest, se perpetuer s'il peut, et multiplier en imaiges à soy semblables, ce sont enfans. A ceste fin, chascun membre du plus precieux de son nourrissement decide et roigne une portion, et la renvoie en bas (331) : nature y a

(328) La circulation du sang n'a été bien connue qu'en 1620. Galien, Vésale, Rabelais et Servet l'avaient pourtant entrevue, l'anatomiste anglais Harvey la démontra. Du temps de Rabelais, les fonctions du cœur étaient donc mal expliquées, mais nul n'en avait eu idée plus nette que l'auteur de *Pantagruel*, comme cela a été démontré par mon ami Paquelin. Maître François ignorait pourtant la simplicité de ce double mouvement du sang, qui — parti du cœur (ventricule gauche) va se distribuer à toutes les parties du corps par l'aorte et ses ramifications, pour revenir au cœur (oreillette droite) par les veines caves — qui, ensuite reparti du cœur (ventricule droit) par les artères pulmonaires pour aller se revivifier dans les poumons, revient des poumons par les veines pulmonaires rapporter au cœur (oreillette gauche) le sang oxygéné nécessaire à la vie. — La *diastole* (de διαστελλειν, dilater) est la dilatation du cœur, au moment où le sang pénètre dans ses cavités ; là *systole* (de συστελλειν, resserrer) est la contraction du cœur donnant l'impulsion au sang.

(329) Bien que l'étude de la respiration soit impossible à qui ignore le mécanisme de la circulation, la fonction du poumon était cependant mieux connue que celle du cœur ; Rabelais savait, en effet, qu'au contact des *souffiets* du poumon le sang allait se *refraichir*, trouver de l'air. Aujourd'hui, il n'est personne ignorant que le phénomène essentiel de la respiration consiste dans l'absorption d'une certaine quantité d'oxygène et l'expulsion d'une quantité correspondante d'acide carbonique.

(329 A) Le vaisseau que Rabelais appelle ici *veine artériale* est l'aorte. — *Lobe* (de λόβος, morceau) en langage anatomique signifie « partie ». Ainsi on dit les lobes du foie, du cerveau, du poumon.

(330) Rabelais supposait, avec Hippocrate, que l'air entré au poumon avait la propriété de développer un principe subtil allant au cerveau et formant les *esprits animaux* (v. note 312). Le lieu de cette élaboration fictive aurait été le *rets merveilleux* ou *réseau admirable* : c'est un entrelacement de vaisseaux situé à la base du cerveau et formé par les branches des artères carotides internes et vertébrales, anastomosées entre elles.

(331) Bien des théories ont été émises sur la formation du liquide de la génération. Rabelais pensait que la semence humaine, devant reproduire un corps

preparé vases et receptables opportuns, par lesquelz descendant es genitoires en longs embages et flexuosités, reçoit forme competente et trouve lieux idoines, tant en l'homme comme en la femme, pour conserver et perpetuer le genre humain. Se fait le tout par pretz et debtes de l'un à l'autre : dont est dict le Debvoir de mariage. Peine par nature est au refusant interminée, acre vexation parmy les membres, et furie parmy les sens (332) ; au prestant loyer consigné, plaisir, alaigresse et volupté. »

---

tout entier, devait être formée des éléments de chacune des parties qui composent ce corps. Il faisait donc venir de chaque membre de l'homme et de la femme « le plus précieux de son nourrissement » pour créer ce qui devait pourvoir à la continuation de l'espèce. Dans cette hypothèse, les deux liquides, mâle et femelle, se complétaient l'un l'autre et agissaient de la même façon, en concourant tous les deux à la formation du nouvel individu. C'est à peu près l'opinion d'Hippocrate (*Traité de la génération*, I et X), qui croyait que le produit serait fille ou garçon, selon la prédominance du liquide maternel ou du liquide paternel. C'est aussi l'idée de Buffon, qui a écrit : « Je pense que les molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules ou dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou telle autre partie qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale, laquelle, dans l'un ou l'autre sexe, est une espèce d'extrait de toutes les parties du corps... Les liqueurs séminales des deux sexes se mêlent ; et lorsque dans le mélange qui s'en fait, il se trouve plus de molécules organiques du mâle que de la femelle, il résulte un mâle ; au contraire, s'il y a plus de particules organiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle » (Buffon, *Histoire naturelle des animaux*).

Aristote a émis sur la question une opinion aussi curieuse par la forme que par le fond : D'après lui, c'est le sang menstruel qui fournit les matériaux que le sperme transformera en un fœtus. Voici en quels termes cela est dit : « Le sang des règles est un bloc de marbre, le sperme est le sculpteur, l'enfant est la statue ». Il y a loin de là à l'axiome : *Omne vivum ex ovo*. Le médecin Harvey, qui n'est pas seulement célèbre par la découverte de la circulation, commença, sur la formation du sperme et la fécondation, des études continuées par Graaf, Haller, Magendie, Dumas, Prévost, etc. qui ont donné les résultats les plus nets : le fait de la conception est aujourd'hui bien connu ; le mâle, en portant le liquide spermatique dans les organes de la femelle, féconde un véritable œuf pondu par celle-ci.

(332) Ce passage équivaut à ceci : le besoin génésique, ainsi que les autres facultés corporelles, est plaisir quand on lui obéit, peine quand on lui résiste. Madame d'Héricourt a écrit très franchement à ce sujet : « la virginité est une infirmité, si elle est gardée sans souffrance ; elle est une maladie du cerveau, si elle prend sa source dans des motifs mystiques ».

CHAPITRE V

Comment Pantagruel deteste les debteurs et emprunteurs

« J'entends, respondit Pantagruel, et me semblez bon topicqueur et affecté à vostre cause. Mais preschez et patrocinez d'icy à la Pentecosle, en fin vous serez esbahy comment rien ne m'aurait persuadé, et, par vostre beau parler, ja ne me ferez entrer en debtes. Rien (dit le sainct Envoyé) à personne ne debvez, fors amour et dilection mutuelle. Vous me usez icy de belles graphides et diatyposes, et me plaisent tres bien. Mais je vous dis que, si figurez un affronteur effronté, et importun emprunteur, entrant de neuveau en une ville ja advertie de ses mœurs, vous trouverez qu'à son entrée plus seront les citoyens en effroy et trepidation que si la peste (333) y entroit en habillement tel que la trouva le philosophe Tyanien dedans Ephese. Et suis d'opinion que ne erroient les Perses, estimans le second vice estre mentir, le premier estre debvoir. Car debtes et mensonges sont ordinairement ensemble ralliés.

« Je ne veux pourtant inferer que jamais ne faille debvoir, jamais ne faille prester. Il n'est si riche qui quelquefois ne doibve. Il n'est si pauvre de qui quelquefois on ne puisse emprunter. L'occasion sera telle que l'a dict Platun en ses loix, quand il ordonne qu'on ne laisse chez soy les voisins puiser eau (333 A) si premierement ilz n'avoient en leurs propres pastifz foussoyé et beché, jusques à trouver celle espece de terre qu'on nomme ceramite (c'est terre à potier), et là n'eussent rencontré source, ou degout d'eaux. Car icelle terre, par sa substance, qui est grasse, forte, lize et dense, retient l'humidité, et n'en est facilement faicte exhalation. Ainsi est ce grande vergoigne, tousjours, en tous lieux, d'un chascun emprunter, plus tost que travailler et gaigner. Lors seulement debvroit on, selon mon jugement, prester quand la personne travaillant n'a peu par son labeur faire guain, ou quand elle est tombée en perte inopinée de ses biens.

---

(333) Apollonius de Thiane aurait vu, de ses yeux vu, la peste en personne au moment qu'elle entrait dans Ephèse. Voici ce que Philostrate écrit à ce sujet : « La peste allait surprendre Ephèse, et avant que le fléau fut déclaré, Apollonius en pressentit l'approche, que dis-je ? il l'annonça plusieurs fois dans ses discours. « O terre, s'écriait-il, sois semblable à toi-même ». D'autres fois, il ajoutait des paroles menaçantes comme « épargne ces peuples » ou bien « tu n'iras pas plus loin ». Mais on n'y portait nulle attention. Il faisait de la magie, pensait-on, d'autant mieux qu'on le voyait sans cesse rôder autour des temples, cherchant à conjurer le mal. Mais quand Apollonius vit qu'il était impossible d'ouvrir les yeux du peuple, il se mit à parcourir l'Ionie, appliquant partout ses remèdes et donnant ses conseils à ceux qui voulaient bien l'écouter. » (Philostrate, *Appollonius*, chap. iv.).

(333 A) Ceci revient à dire : l'eau potable est une richesse hygiénique précieuse qu'il ne faut pas gaspiller inutilement.

ses biens. Pourtant, laissons ce propos, et dorenavant ne vous attachez à crediteurs. Du passé je vous delivre.

— Le moins de mon plus, dist Panurge, en cestuy article sera vous remercier; et, si les remerciemens doibvent estre mesurés par l'affection des bienfaicteurs, ce sera infiniment, sempiternellement : car l'amour que de vostre grace me portez est hors le dez d'estimation ; il transcende tout poidz, tout nombre, toute mesure : il est infiny, sempiternel. Mais, le mesurant au calibre des bienfaicts et contentement des recevans, ce sera assez laschement. Vous me faites des biens beaucoup, et trop plus que ne m'appartient, plus que n'ay envers vous deservy. plus que ne requeroient mes merites, force est que le confesse, mais non mie tant que pensez en cestuy article. Ce n'est là que me deult (333 B), ce n'est là que me cuict et demange : car, dorenavant, estant quitte, quelle contenance auray je ? Croyez que j'auray mauvaise grace pour les premiers mois, veu que je n'y suis ne nourry ne accoustumé (333 C). J'en ay grand peur.

« Davantaige, desormais ne naistra pet en tout Salmigondinoys qui n'ait son renvoy vers mon nez. Tous les peteurs (313 D) du monde, petans, disent : Voylà pour les quittes. Ma vie finira bien tost, je le prevoy. Je vous recommande mon epitaphe. Et mourray tout confict en pedz. Si quelque jour, pour restaurant à faire peter les bonnes femmes, en extreme passion de colique venteuse, les medicaments ordinaires (333 E) ne sa-

---

(333 B) De *dolere*, souffrir.

(333 C) Rabelais note, une fois de plus, l'influence de l'habitude, laquelle s'oppose à tout changement brusque du genre de vie, ce genre de vie fût-il mauvais. Les auteurs ont cité maints exemples à l'appui de la théorie de Panurge ; en voici un de caractéristique pris dans Solenander : « Un paysan bien malade d'une fièvre continue fut porté à l'hôpital ; il y eut un bon lit, de bons remèdes, de bon bouillon ; cependant son mal augmentait et la tristesse avec son mal. Il était étrangement abattu et ne cessait de se plaindre. Un jour le médecin lui demanda s'il se trouvait mal à l'hôpital. « Je m'y trouve trop bien, dit-il, et si l'on continue à me traiter comme on fait, je n'ai plus vingt-quatre heures à vivre. Qu'ai-je à faire d'un lit si mou ; il y a dix-neuf ans que je n'en ai vu. Un peu de paille c'est tout ce qu'il me faut. Je ne dors bien que par terre, et que voulez-vous que je fasse de tous vos bouillons et de vos tisanes ? C'est de l'eau que je bois, et des oignons et du fromage qu'il faut me donner si vous voulez que je guérisse ». Le médecin n'attendant plus rien de ce malade, ne crut pas devoir se refuser à sa demande : il était moribond. Cependant on le prend, on l'étend sur la paille, on lui donne des oignons, du sel, du pain, de l'eau et on le laisse là, bien persuadé qu'il n'irait pas loin. On s'était bien trompé, car le lendemain on trouve mon paysan levé, content, sans fièvre et assis avec les convalescents auprès du feu. »

(333 D) V. note 140. Les plaisanteries de Rabelais sur les gaz intestinaux nous paraissent risquées ; noublions pas, cependant, que notre fin de siècle a enregistré les succès d'un histrion malpropre que les affiches désignaient par ce nom : le *pétomane*.

(333 E) V. note 120 *ter*. La colique est dite *venteuse* lorsqu'elle est due au développement exagéré ou à la rétention des gaz dans le tube digestif ; les *médicaments ordinaires* qu'on lui oppose portent le nom curieux de *carminatifs*, carminatif venant de *carmen* (chant), par allusion au bruit peu harmonieux accompagnant l'expulsion. Malgré sa bizarrerie, cet adjectif est resté dans la langue médicale, et des savants tels que Magendie, Gubler, Fonssagrives et Bouchardat ont traité de *carminatifs* les effets de l'anis et du fenouil, imitant en cela les Athéniens, qui donnaient aux furies le petit nom d'Eumenides.

tisfont aux médecins, la momie (333 F) de mon paillard et empeté corps leur sera remede present. En prenant tant peu que direz, elles peteront plus qu'ilz n'entendent. C'est pourquoy je vous prierois voluntiers que de debtes me laissez quelque centurie : comme le roy Louys unziesme, jettant hors de proces Miles d'Illiers, evesque de Chartres, fut importuné luy en laisser quelqu'un pour se exercer. J'aime mieulx leur donner toute ma cacqueroliere, ensemble ma hannetonniere, rien pourtant ne deduisant du sort principal.

— Laissons, dist Pantagruel, ce propos, je vous l'ay ja dict une fois. »

(333 F) « Au temps passé, la *moumie* dicte *mumia* estoit un sang concret et figé des corps des Egyptiens, aromatisez de myrrhe, d'aloès et aultres odeurs aromatiques comme est la cassie et l'amomum. Ce médicament estoit un souverain remède à la partie d'où couloit le sang et pour les entrailles rompues et meurtries. » (Cardan, trad. de *Richard Le Blant*).

« La thérapeutique chirurgicale de Paracelse est presque nulle ; la mumie suffit à tout. » (Laboulbène, *Cours d'histoire de la médecine*.)

Si la malpropreté thérapeutique nommée *mumie* ne se trouve plus dans nos pharmacies, on peut encore s'y procurer de la poudre de cafard (*blatta orientalis*), que le docteur Bogomof mit à la mode contre l'hydropisie, et tous les produits de l'organothérapie, méthode en vogue, renouvelée des Grecs, que mon tripier nomme : la médecine à la mode de Caen.

CHAPITRE VI

Pourquoi les nouveaulx mariés estoient exempts d'aller en guerre.

« Mais, demanda Panurge, en quelle loy estoit ce constitué et estably que ceux qui vigne nouvelle planteroient, ceux qui logis neuf bastiroient, et les nouveaulx mariés, seroient exempz d'aller en guerre pour la première année? — En la loy, respondit Pantagruel, de Moses (334). — Pourquoy, demanda Panurge, les nouveaulx mariés? Des planteurs de vigne je suis trop vieux pour me soucier: je acquiesce au soucy des vendangeurs, et les beaux bastisseurs nouveaulx de pierres mortes ne sont escrits en mon livre de vie. Je ne bastis que pierres vives, ce sont hommes. — Selon mon jugement, respondit Pantagruel, c'estoit afin que, pour la premiere année, ilz jouissent de leurs amours à plaisir, vacassent à production de lignage, et fissent provision d'heritiers. Ainsi, pour le moins, si l'année seconde estoient en guerre occis, leur nom et armes restast en leurs enfants. Aussi, que leurs femmes on cogneust certainement estre ou brehaignes, ou fecondes (car l'essay d'un an leur sembloit suffisant, attendu la maturité de l'aage en laquelle ilz faisoient nopces); pour mieulx, après le deces des mariz premiers, les colloquer en secondes nopces: les fecondes, à ceux qui voudroient multiplier en enfans; les brehaignes, à ceux qui n'en appeteroient, et les prendroient pour leurs vertus, sçavoir, bonnes graces, seulement en consolation domestieque et entretenement de mesnage.

— Les prescheurs de Varenes, dist Panurge, detestent les secondes nopces, comme folles et deshonnestes. — Elles sont, respondit Pantagruel, leurs fortes fiebvres quartaines (335). — Voire, dist Panurge, et à frere Engainnant (335 A) aussi, qui, en plein sermon preschant, à Parillé, et detestant les nopces secondes, juroit et se

---

(334) L'ensemble de ce chapitre roule sur la faiblesse générale résultant de l'abus du coït. Voici les lois de Moïse, auxquelles Rabelais fait allusion: « On n'obligera point d'aller à la guerre: ni ceux qui auront bâti une maison, jusqu'à ce qu'ils l'aient habitée durant un an; ni ceux qui auront planté une vigne, jusqu'à ce qu'ils en aient recueilli du fruit; ni les nouveaux mariés, de peur que le désir de se conserver pour jouir des choses qui leur sont chères, n'amollisse leur courage et ne leur fasse trop ménager leur vie. » (Flavius Josephe. *Hist. anc. des Juifs*, IV, 8).

(335) V. notes 134, 271 et 406.

« Tisserans, mesureurs de plastre
Bringuent et font des capitaines;
Je leur donne pour faire emplastre
Les sanglantes *fièvres quartaines*. »
Coquillart. (*Monologue des perruques*).

« La fièvre quarte, qui était réputée la forme la plus rebelle à tous les traitements, a joué un certain rôle dans la langue usuelle et même littéraire, comme formule de malédiction ». Ainsi parle le Dr E. Brissaud dans son intéressante *Histoire des expressions populaires*; j'ose dire que ce médecin lettré n'a pas assez insisté sur l'abus des imprécations par les fièvres quartaines: on les trouve à chaque chapitre, chez tous les conteurs du seizième siècle.

(335 A) «... Martin juche et lourdement engaine. » (Marot. *Epigramme d'Alix*).

donnoit au plus viste diable d'enfer, en cas que mieulx n'aimast depucceller cent filles que biscoter (335 B) une vefve. Je trouve vostre raison bonne et bien fondée. Mais que diriez vous si ceste exemption leurs estoit octroyée pour raison que, tout le decours d'icelle prime année, ilz auroient tant taloché leurs amours de nouveau possedés (comme c'est l'equité et debvoir), et tant esgoutté leurs vases spermaticques, qu'ilz en restoient tous effilés, tous evirés (335 C), tous enervés et flatris? Si que, advenant le jour de bataille, plus tost se mettroient au plongeon comme canes, avec le bagaige, qu'avec les combattans et vaillans champions, au lieu onquel par Enyo est meu le hourd et sont les coups departis. Et sous l'estendart de Mars ne frapperoient coup qui vaille, car les grands coups auroient rués sous les courtines de Venus s'amie.

Qu'ainsi soit, nous voyons encores maintenant, entre autres reliques et monumens d'antiquité, qu'en toutes bonnes maisons, aprés ne sçay quantz jours, l'on envoyé ces nouveaulx mariés voir leur oncle (*), pour les absenter de leurs femmes, et ce pendant soy reposer, et de rechef se avitailler pour mieulx au retour combattre; quoy que souvent ilz n'ayent ne oncle, ne tante. En pareille forme que le roy Petault, après la journée des Cornabons, ne nous cassa proprement parlant, je dis moy et Courcaillet, mais nous envoya refraischir en nos maisons. Il est encore cherchant la sienne.

« La maraine de mon grand père me disoit, quand j'estois petit, que :

Patenostres et oraisons
Sont pour ceux là qui les retiennent.
Un fiffre (335 D) allant en fenaisons
Est plus fort que deux qui en viennent.

« Ce que m'induict en ceste opinion est que les planteurs de vigne à peine mangeoient raisins, ou beuvoient vin de leur labeur durant la première année; et les bastisseurs, pour l'an premier, ne habitoient en leurs logis de nouveaux faicts, sus peine de y mourir (336) suffocqués

(335 B) Ce conte, dit Le Duchat, est pris des facéties de Poge. Il a pour titre : *De prædicatore qui potius decem virgines quam nuptam unam eligebat.*

(335 C) *Eviré*, de *evirare*. On trouve ce verbe dans Catulle avec le sens de faire eunuque, ôter la virilité.

(335 D) Dans l'argot moderne, un *fifre* est un imbécile. Il est employé, dans le *triumphe de très haulte et puissante dame verolle*, pour désigner un individu ayant eu des malheurs amoureux.

« .... et nostre *fiffre* a uriné
Contr'un mur, dont mal lui a prins ».

(336) « Erasistrate, là où il faudrait signaler la qualité propre ou impropre de l'air, signale, je ne sais pourquoi, sa légèreté ou son épaisseur, expliquant ainsi la mort de ceux qui périssent, soit dans les cavernes méphitiques, soit dans les maisons fraîchement enduites d'une couche de chaux... attendu, suivant lui, que l'air inspiré en de pareilles circonstances est incapable de séjourner dans le corps à cause de sa tenuité. Il serait mieux de supposer qu'il existe une qualité d'air favorable à celui qui est enfermé dans l'animal, et une autre contraire et nuisible ». (Galien., *Utilit. part.* — respir. vii. 7). — De ce passage de Galien, passablement obscur, il me parait utile de rapprocher le conseil que donnait aux médecins de campagne mon excellent maître et ami Munaret : « Prévenez vos clients du danger qu'il y a d'habiter une maison fraîchement bâtie; j'ai vu des familles nombreuses, intactes de toute diathèse, s'éteindre misérablement à la suite de cette imprudence ». A Paris, tous les locataires connaissent les maux auquels ils s'exposent lorsqu'ils se risquent à « essuyer les plâtres».

« Jean-Pierre Franck demandait une loi qui défendît l'habitation des maisons récemment construites avant un an, à

par défault d'expiration, comme doctement a noté Galen, *lib. II, de la Difficulté de respirer*. Je ne l'ay demandé sans cause bien causée, ne sans raison bien raisonante. Ne vous desplaise. »

partir du jour où elles sont achevées. Ce temps est suffisant à peine pour l'entière dessication des murs qui ont une certaine épaisseur. Une maison qu'on a commencé de bâtir au printemps, est rarement terminée à la fin de l'automne, et l'évaporation de l'eau et du plâtre est très faible pendant l'hiver : il faut donc encore un printemps et un été pour rendre les murs parfaitement secs. Ce délai fait perdre, il est vrai, à l'entrepreneur l'intérêt de son capital pendant une année ; il peut contrarier l'impatience d'un propriétaire empressé de jouir : mais qu'importe l'ajournement du revenu, en présence d'une considération bien autrement importante, la santé de plusieurs familles, qui serait infailliblement compromise par l'habitation d'appartements dont le plâtre et le mortier ont encore une très grande partie de leur eau ? Les administrations municipales doivent-elles plus d'égard à un intérêt d'argent qu'à la vie des citoyens ? Aucune maison ne devrait être habitée sans une permission de l'autorité, délivrée après une enquête faite par des hommes compétents et consciencieux. Malheureusement, les choses ne se passent pas ainsi. » (Monfalcon. *Traité de la salubrité*, 1846). — Les choses se passeront ainsi lorsque nos politiciens se décideront à mettre un peu moins de socialisme dans leurs mots et un peu plus dans leurs actes.

CHAPITRE VII

Comment Panurge avait la pusse à l'oreille, et desista porter sa magnifique braguette.

Au lendemain, Panurge se fit percer l'oreille (*) dextre à la judaïque, et y attacha un petit anneau d'or à ouvraige de tauchie (336 A), on caston duquel estoit une pusse enchassée. Et estoit la pusse noire, afin que de rien ne doubtez. C'est belle chose estre en tous cas bien informé. La despense de laquelle, rapportee à son bureau, ne montoit par quartier gueres plus qne le mariaige d'une tigresse Hircanicque, comme vous pourriez dire 600,000 malvedis. De tant excessive despense se fascha lorsqu'il fut quitte et depuis la nourrit en la façon des tyrans et advocatz, de la sueur et du sang de ses subjectz. Print quatre aulnes de bureau, s'en accoustra comme d'une robe longue à simple couture, desista porter le hault de ses chausses, et attacha des lunettes à son bonnet. En tel estat se presenta devant Pantagruel, lequel trouva le desguisement estrange, mesmement ne voyant plus sa belle et magnifique braguette (337), en laquelle il souloit, comme en l'ancre sacré, constituer son dernier refuge contre tous naufraiges d'adversité.

N'entendant le bon Pantagruel ce mystere, l'interrogea, demandant que pretendoit ceste nouvelle prosopopée. « J'ay, respondit Panurge, la pusse en l'oreille, je me veulx marier. — En bonne heure soit, dist Pantagruel, vous m'en avez bien resjouy. Vraye-je n'en vouldrois pas tenir un fer chaud (337 A). Mais ce n'est la guise des amoureux ainsi avoir bragues avalades, et laisser pendre sa chemise sur les genoulx sans hault de chausses ; avec robe longue de bureau,

---

(336 A) D'après Ménage, *tauchie* vient de *tessella*, mosaïque.

(337) Le docteur Marie de Saint-Ursin a fait servir les fioritures de son style ampoulé à flétrir l'étui indécent et trompeur, appelé braguette, dont il a été très longuement question aux notes 49 bis, 217 D, 235 B et 236, j'y renvoie le lecteur. Je ne fais qu'indiquer ici, en passant, l'opinion émise par le bibliophile Jacob, dans ses *notes sur Olivier Basselin*. « On peut voir, dit-il, dans les gravures du *Triomphe de Maximilien* quelles monstrueuses braguettes portaient les lansquenets ; ce qui a pu donner à Rabelais l'idée du chapitre VII de son troisième livre. » D'après Le Duchat, ce chapitre fait allusion à la couardise et à la poltronnerie du Cardinal de Lorraine qui, « tant par inclination naturelle que pour se maintenir dans l'intimité de François Ier et de Henri II, en se conformant à leurs gouts, « ne cessoit de prendre des maitresses nouvelles. » (Esmangart et Johanneau, *edition variorum*.)

(337 A) Allusion à l'épreuve par le feu, pratique stupide demandant au ciel un miracle pour dévoiler le crime ou proclamer l'innocence. Du temps de Sophocle, les amis des prêtres connaissaient déjà le moyen de se rendre les Dieux favorables, dans cette jonglerie ignée. Dans un livre sur *les pénalités anciennes*, publié chez Plon en 1866, M. Charles Desmaze, conseiller à la Cour de Paris, a consacré un chapitre très curieux aux épreuves par le feu, par l'eau, par la croix, etc. Je renvoie à cet ouvrage les amateurs de curiosités pénales et à mon prochain volume, *La médecine en proverbes*, les amoureux des origines de la langue populaire imagée.

qui est couleur inusitée en robes talares (337 B) entre gens de bien et de vertu. Si quelques personnaiges d'heresie et sectes particulieres s'en sont autres fois accoustrés, quoy que plusieurs l'ayent imputé à piperie, imposture et affectation de tyrannie sus le rude populaire, je ne veux pourtant les blasmer, et en cela faire d'eux jugement sinistre. Chascun abonde en son sens, mesmement en choses foraines, externes et indifferentes ; lesquelles de soy ne sont bonnes ne mauvaises, pource qu'elles ne sortent de nos cœurs et pensées, qui est l'officine de tout bien et tout mal : bien, si bonne est et par l'esprit monde reiglée l'affection : mal, si, hors equité, par l'esprit maling est l'affection depravée. Seulement me deplaist la nouveauté et mespris du cammun usaige.

— La couleur, respondit Panurge, est aspre au potz, à propos ; c'est mon bureau ; je le veux dorenavant tenir, et de prés regarder à mes affaires. Puis qu'une fois je suis quitte, vous ne vistes onqnes homme plus mal plaisant que je seray, si Dieu ne m'aide. Voyez cy mes besicles, jà me voir de loing, vous diriez proprement que c'est frère Jean Bourgeoys. Je croy bien que, l'année qui vient, je prescheray encore une fois la croisade. Dieu garde de mal les pelotons (338). Voyez vous ce bureau ? Croyez qu'en luy consiste quelque occulte propriété à peu de gens cogneue. Je ne l'ay prins qu'à ce matin ; mais desjà j'endesve, je degaine, je grezille d'estre marié, et labourer en diable bur dessus ma femme, sans crainete des coups de baston. O le grand mesnaiger que je seray ! Aprés ma mort, on me fera brusler en bust honorifique, pour en avoir les cendres, en mémoire et exemplaire du mesnaiger perfaict. Corbieu ! sus cestuy mien bureau, ne se joue pas mon argentier d'allonger les ss. Car coups de poing trotteroient en face. Voyant moy davant et darrière : c'est la forme d'une toge, antique habillement des Romains on temps de paix. J'en ay prins la forme en la colomne de Trajan à Rome, en l'arc triumphal aussi de Septimius Severus. Je suis las de guerre, las de sages et hocquetons. J'ai les espaules toutes usées (338 A)

(337 B) *Talares*, de *talaris*, qui se disait d'une tunique descendant jusqu'aux talons, l'adjectif *talaris* vient lui-même du substantif *talaria*, cheville. A l'article *tunica* du *dictionnaire des antiquités* de Rich, traduit par Gheruel, on lit : « elle était, dès la plus haute antiquité, portée par les deux sexes dans les colonies Ioniennes, d'où elle fut introduite à Athènes, où elle continua à être en usage jusqu'au siècle de Periclès. Elle était en lin, et fixée autour du corps par une ceinture ; elle avait toujours des manches, quelquefois très larges et flottant autour des bras.... les Romains regardaient ce vêtement comme tout à fait indigne d'un homme, et ils ne l'adoptèrent jamais. »

(338) Johanneau pense que *peloton* signifie ici *testicule* ; l'examen anatomique de cet organe montre que l'interprétation est juste. En effet, la substance propre du testicule se compose d'une quantité considérable de canaux déliés comme des fils, et réunis en lobules, comme des pelotons. Marjolin professait que les filaments d'un seul testicule, placés bout à bout, représenteraient une longueur de cinq mille pieds.

(338 A) Excellente observation de pathologie professionnelle que ne dédaignerait pas mon ami Napias, le plus compétent des académiciens en matière d'hygiène du travail, et qui ne serait contestée par aucun médecin militaire consciencieux. N'enseigne-t-on pas, depuis Forget et Michel Lévy, que le poids du fourniment du soldat écrase ses épaules et que l'ornement nommé épaulette ne fut pas inventé seulement pour parer les coups de sabre, mais encore pour supporter les bretelles du sac ?

à force de porter harnois. Cessent les armes, regnent les toges, au moins pour toute ceste subsequente année, si je suis marié, comme vous m'allegastes hier par la loy mosaïque (339).

« Au regard du hault de chausses, ma grande tante Laurence jadis me disoit qu'il estoit faict pour la braguette. Je le croy, en pareille induction que le gentil falot (340) Galen, *lib. IX, de l'Usage de nos membres*, dit la teste estre faicte pour les yeux. Car nature eust peu mettre nos testes aux genoulx, ou aux coubdes; mais, ordonnant les yeulx pour descouvrir au loing, les fixa en la teste comme en un baston, au plus hault du corps : comme nous voyons les phares et haultes tours sus les havres de mer estre erigées, pour de loing estre veue la lanterne (*). Et, pource que je voudrois quelque espace de temps, un an pour le moins, respirer de l'art militaire, c'est-à-dire me marier, je ne porte plus braguette, ne par consequent hault de chausses. Car la braguette est premiere piece de harnois pour armer l'homme de guerre. Et maintiens, jusques au feu (exclusivement entendez), que les Turcs ne sont aptement armés, veu que braguette porter est chose en leurs loix defendue. »

(339) Voir la note 334.

(340) « γαλῆνος *serenus*, de γελαω *rideo*, selon Eustathius. Suivant cette idée, Rabelais appelle *gentil falot*, Galien, dans le sens qu'on disoit autrefois d'un homme agréable qu'il étoit *gai* et *falot*. Galien, d'ailleurs, est l'un des grands *phares* de la médecine, et c'est lui qui a dit, plaisamment, que la tête étoit posée à l'endroit le plus élevé du corps humain' comme un *falot* est fiché sur un bâton. C'est la raison pourquoi Rabelais le qualifie de la sorte ». Les lignes qui précèdent sont de Le Duchat; si elles expliquent le passage relatif à Galien, il faut avouer qu'elles ne l'expliquent guère. L'appréciation de Daremberg me plaît beaucoup mieux ; le regretté conservateur de bibliothèque Mazarine reflétait bien, selon moi, la pensée de Rabelais en voyant dans le texte de Galien une erreur risible, comme il peut s'en rencontrer dans les auteurs les plus sérieux d'ordinaire. Aristote avait dit que la tête était faite principalement pour le cerveau ; en soutenant le contraire, l'auteur de l'*utilité des parties* fit l'abus le plus étrange qui se puisse imaginer du raisonnement et des théories préconçues. Qu'on en juge par ces textes, extraits du livre 8 (au lieu de 9) :

« La tête a paru, à beaucoup de personnes, avoir été créée en vue de l'encéphale, et renfermer conséquemment tous les sens comme les serviteurs et les satellites d'un grand roi. Mais les crabes et les autres crustacés n'ont pas de tête. La partie qui dirige les sens et les mouvements volontaires est certainement placée dans le thorax, à l'endroit où chez eux se trouvent tous les organes des sens. » (Galien, *de utilitate part.* VIII. 2)

« Il est évident que la tête n'est pas créée en vue de l'encéphale : pour nos yeux, les établir en un lieu bas était contraire à l'utilité qu'ils présentent ; les fixer sur un col nu n'était pas sans danger, et la nature, ne voulant ni les priver d'une partie de leur utilité, ni abolir leur sécurité, à imaginé de les établir dans un lieu élevé et propre en même temps à les protéger »(id. VIII, 5).

Lisez encore le premier chapitre du livre 10 de Galien, dans lequel il est dit gravement que « les yeux sont mieux placés par devant que par derrière» et vous comprendrez facilement pourquoi Rabelais a trouvé le *de utilitate* parfois *falotement* conçu.

CHAPITRE VIII

Comment la braguette est première pièce de harnois entre gens de guerre.

« Voulez-vous, dist Pantagruel, maintenir que la braguette (340 A) est piece premiere de harnois militaire ? C'est doctrine moult paradoxe et nouvelle. Car nous disons que par espérons on commence soy armer,— Je le maintiens, respondit Panurge, et non à tort je le maintiens. Voyez comment nature (341), voulant les plantes, arbres, arbrisseaulx, herbes et zoophytes une fois par elle créés, perpetuer et durer en toute succession de temps, sans jamais deperir les especes, encores que les individus perissent, curieusement arma leurs germes et semences, esquelles con-

---

(340 A) V. note 337. D'après quelques commentateurs, ce chapitre, plein de comparaisons risquées, serait, comme le précédent, une allusion au trop galant cardinal de Lorraine.

(341) La graine, partie essentielle du fruit, véritable œuf végétal contenant le germe d'une plante nouvelle, est couverte d'une enveloppe ou épisperme dont la forme, les dimensions et la disposition varient beaucoup selon le genre de fruit. Rabelais passe ici en revue bon nombre de ces variétés. Les graines de pois, de fèves, de haricots et de toutes les plantes de la famille des légumineuses, sont enfermées, en une rangée, dans une loge s'ouvrant par deux fentes longitudinales : *gousses*, *vagines*. Disons, en passant, que le mot *vagina*, dans Pline, Varron et Cicéron, signifie simplement « enveloppe », sans spécifier aucune forme. Les graines du prunier, du cerisier, du noyer sont enfermées dans une loge dont la paroi ossifiée constitue un noyau. Les fleurs ont une enveloppe extérieure qui s'appelle le calice ; cet organe est quelquefois double : dans ce cas, le calice supplémentaire porte le nom de *calicule*. Calice et calicule peuvent être considérés comme le vêtement protecteur de la fleur, aux premiers moments de son existence. Les graines du pavot, du buis, sont enfermées dans de petites loges qui, adhérant d'abord les unes aux autres, peuvent ensuite se séparer par la scission de leurs cloisons ; chacune de ces loges isolées s'appelle une *coque*. Les plantes telles que le blé, l'orge, le seigle, ont leurs fruits disposés d'une façon particulière qui a reçu le nom d'inflorescence en *épi* : dans l'épi, un rameau commun porte latéralement un grand nombre de petites écailles dont chacune présente une fleur. Le mot *spica* des latins, ne s'appliquait pas seulement à notre épi, il servait aussi à désigner l'enveloppe de l'ail et celle du safran. Dans un certain nombre de plantes, telles que le chardon et le seneçon, la nature a entouré les graines d'un duvet cotonneux appelé *pappe*, du latin *pappus*.

Au cours de cette revue botanique, dans laquelle Rabelais fait figurer les *épines* (εχινος) et les *écorces*, je suis étonné de trouver le *test*. Test, du latin *testa* (coquille) se disait surtout de l'enveloppe des animaux invertébrés, figurant, au XVI^e^ siècle, dans la classe des *zoophytes* : ce mot de zoophyte, réunissant les deux noms grecs de l'animal et de la plante, a servi à désigner les êtres tels que l'éponge, le polype, l'oursin, qui semblent, à première vue, tenir le milieu entre le règne végétal et le règne animal ; Cabanis l'employait volontiers, mais c'est avec raison qu'il a été banni de la langue scientifique moderne.

siste icelle perpetuité ; et les a munis et couvers par admirable industrie de gousses, vagines, testz, noyaulx, calicules, coques, espiz, pappes, escorces, echines poignans, qui leur sont comme belles et fortes braguettes naturelles. L'exemple y est manifeste en pois, febves, faseolz, noix, alberges, cotton, colocynthes, bleds, pavot, citrons, chastaignes, toutes plantes generalement, esquelles voyons apertement le germe et la semence plus estre couverte, munie et armée qu'autre partie d'icelles.

« Ainsi (342) ne pourveut nature à la perpetuité de l'humain genre. Ains créa l'homme nud, tendre, fragile, sans armes ne offensives ne defensives, en estat d'innocence et premier aage d'or: comme animant, non plante ; comme animant, dis-je, né à paix, non à guerre ; animant né à jouissance mirificque de tous fruictz et plantes vegetables ; animant né à domination pacifique sus toutes bestes Advenant la multiplication de malice entre les humains, en succession de l'aage de fer et regne de Jupiter, la terre commençà produire orties, chardons, espines, et telle autre maniere de rebellion contre l'homme, entre les vegetables. D'autre part, presque tous les animaulx, par fatale disposition, se emancipperent de luy et ensemble tacitement conspirerent plus ne le servir, plus ne luy obéir, en tant que resister pourroient ; mais luy nuire selon leur faculté et puissance. L'homme adonc, voulant sa premiere jouissance maintenir et sa premiere domination continuer, non aussi pouvant soy commodement passer du service de plusieurs animaulx, eut necessité soy armer de nouveau.

— Par la dive oye Gueuet, s'écria Pantagruel, depuis les dernieres pluyes, tu es devenu grand lifrelofre, voire, dis-je philosophe. — Considerez, dist Panurge, comment nature l'inspira soy armer, et quelle partie de son corps il commença premier

(342) Ce qui suit est librement imité de Pline, de Cicéron et de Lucrèce ; on en jugera par les textes que voici :

« Pour l'homme, la nature semble avoir fait naître toutes ses productions ; cependant, elle lui fait payer si cher ses bienfaits, qu'on ne sait si elle est pour lui plutôt une tendre mère qu'une marâtre injuste. D'abord, il est le seul qu'elle oblige à se couvrir d'un vêtement étranger, tandis qu'elle donne aux autres animaux divers téguments, des coquilles, des carapaces, des cuirs, des piquants, des poils, des soies, des crins des écailles, des toisons. Les arbres même sont pourvus, contre le froid et la chaleur, d'une écorce quelquefois double. Mais l'homme est, en naissant, jeté nu sur une terre nue et livré, dès cet instant, aux cris et aux pleurs. Seul de tant d'animaux, il répand des larmes et il en répand aussitôt qu'il respire. » (Pline. *Hist. nat.* VII. 1.)

« Quelle variété d'animaux ! Quelle abondance de tout ce qu'il faut pour en conserver de chaque espèce ! Les uns sont couverts de peaux, les autres revêtus de poils ; d'autres, encore, hérissés de pointes, nous voyons ceux-ci chargés de plumes, ceux-là entourés d'écailles, quelques-uns armés de cornes, d'autres munis d'ailes pour la fuite. » (Cicéron. *De la nature des dieux*, II.)

« Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Au contraire, les animaux croissent sans peine : la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtement ; il ne leur faut ni armes pour se défendre, ni forteresses pour cacher leurs biens, puisque de son sein la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. » (Lucrèce. *De la nature des choses*, V.)

armer. Ce fut, par la la vertu bieu, la couille (342 A).

Et le bon messer Priapus
(Quand eut faict, ne la pria plus).

« Ainsi nous le tesmoigne le capitaine et philosophe hebrieu Moses, affirmant qu'il s'arma d'une brave et galante braguette faicte, par moult belle invention, de feuilles de figuier ; lesquelles sont naïfves, et du tout commodes en dureté, incisure, frizure, polissure, grandeur, couleur, odeur, vertus et faculté pour couvrir et armer couilles. Exceptez moy les orifiques couilles de Lorraine (343), lesquelles à bride avalée descendent au fond des chausses, abhorrent le manoir des braguettes haultaines, et sont hors toute méthode (343 A) : tesmoing Viardiere, le noble Valentin, lequel, un premier jour de may, pour plus gorgias estre, je trouvay à Nancy descrottant ses couilles estendues sus une table, comme une cappe à l'espagnole.

« Donc me fauldra dorenavant dire, qui ne voudra improprement parler, quand on envoyra le franc taulpin en guerre : Sauve Tevot le pot au vin, c'est le cruon. Il fault dire : Sauve Tevot le pot au laict ; ce sont les couilles, de par tous les diables d'enfer. La teste perdue, ne périt que la personne : les couilles perdues, periroit toute humaine nature (*). C'est ce qui meut le galant Cl. Galen, *lib. I, de Spermate* (344), à bravement conclure que mieulx, c'est à dire moindre mal seroit, point de cœur n'avoir, que poinct n'avoir de genitoires. Car là consiste, comme

(342 A) Aux notes 60 et 110 j'ai déjà fait voir que ce terme choquant de *couille* se rencontre dans les vieux conteurs. Les écrivains médicaux, eux aussi, l'ont employé. Au chapitre XV des œuvres d'Ambroise Paré (les tumeurs) on peut lire, en effet : « Il ne se faut haster d'oster les *couillons* aux pauvres garçons ». Enfin, au mois de juin 1881, l'*Intermédiaire des chercheurs* ne croyait pas scandaliser ses abonnés en publiant cet article : « *Couillon.* — Honni soit qui mal y voit, et nos Morvandelles n'y voient pas malice quand leur mari leur dit : « Femme, apporte-moi mon couillon». Ce que j'ai entendu maintes et maintes fois de mes deux oreilles. Elles savent qu'il s'agit d'un assez long étui de bois qu'on remplit d'eau, et dans lequel le faucheur place la pierre à aiguiser le dard. Cet étui se porte suspendu à une ceinture de cuir, et pend juste entre les deux jambes par devant ses homonymes ; pas de couillon, pas de faucheur ! L. G. » Le même *Intermédiaire* a publié cet autre article qui touche à la géographie médicale : « *Coilly* ou *couilly*, petit village de la Brie champenoise. Un vieux quatrain recueilli dans les adages français donne une haute idée du courage déployé jadis par les gens de Couilly, les *Couillyons* :

En mil cinq cent vingt et quatre
Coilly fut prins sans combattre,
Les blés furent engelez
Et maints gens deshonorez.

(Bookworm).

(343) Voir la note 170 B. « Les coupes bourses font passer le rasoir sans donner émotion. Voire leur fallût-il couper les *couilles* au plus brave *lorrain* de Nancy, ce sera tout en riant. Je croy bien que les femmes du pays s'en fascheroyent » (*Supplément du Catholicon* ou *Nouvelles des régions de la lune*, chap. v).

(334) Voici le passage de Galien auquel il est fait allusion par Rabelais :

« Dira-t-on que les testicules n'ont pas une utilité aussi grande que le cœur même ? Voyez comme ils sont refroidis, ceux qui n'en ont plus et qui se trouvent ainsi privés de la chaleur innée dont les *couilles* sont le principe ! Ah ! les pauvres eunuques ! Quels symptômes vont les caractériser : perte de toute énergie comme si déjà la vieillesse chenue s'était appesantie sur eux ; amollissement de la verge, appauvrissement

en un sacré repositoire, le germe conservatif de l'humain lignage. Et croirois, pour moins de cent francs, que ce sont les propres pierres moyennans lesquelles Deucalion et Pyrrha restituerent le genre humain, aboly par le deluge poëtique. C'est ce qui meut le vaillant Justinian, *lib. IV, de Cagotis tollendis*, à mettre *summum bonum in braguibus et braguetis.*

« Pour ceste et aultres causes, le seigneur de Merville essayant quelque jour un harnois neuf, pour suivre son roy en guerre, car du sien antique et à demy rouillé plus bien servir ne se pouvoit à cause que, depuis certaines années, la peau de son ventre s'estoit beaucoup esloignée des roignons (345), sa femme considera en esprit contemplatif que peu de soing avoit du pacquet et baston commun de leur mariage, veu qu'il ne l'armoit que de mailles ; et fut d'advis qu'il le munist tres bien et gabionnast d'un gros armet de joustes, lequel estoit en son cabinet inutile. D'icelle sont escrits ces vers on tiers livre du Chiabrena des pucelles :

Celle qui vit son mari tout armé,
Fors la braguette, aller à l'escarmouche,
Luy dist : « Amy, de peur qu'on ne vous touche
Armez cela, qui est le plus aimé. »

Quoi ! tel conseil doibt-il estre blasmé ?
Je dis que non : car sa peur la plus grande
De perdre estoit, le voyant animé,
Le bon morceau dont elle estoit friande.

« Desistez donc vous esbahir de ce nouveau mien accoustrement. »

---

du sang, affaiblissement du pouls, comme chez les vieillards. Les testicules, en effet, sont chez les animaux le principe de toute force ; ils répandent à profusion par tout le corps une chaleur abondante ; c'est pourquoi ceux qui en sont privés perdent leurs poils non seulement au menton, mais encore dans toutes les parties du corps. Ils vivent sans désirs amoureux, menant une existence pour ainsi dire semblable à celle de la brute. Aussi, en peut-on conclure que *les testicules sont plus précieux que le cœur lui-même*, puisque, indépendamment de la chaleur et de la force qu'ils impriment aux animaux, ils leur fournissent *le germe conservatif de l'humain lignage*. Négligeant et oubliant ces importantes raisons, les philosophes et les médecins qui existèrent avant moi se sont abaissés aux petites questions de rechercher si les testicules contribuent à la formation du sperme. Je ne ferai ici que répéter ce que j'ai déjà dit à ce sujet, ajoutant, toutefois, une remarque qui a sa valeur, à savoir que la présence ou l'absence des testicules influe totalement sur la nature du corps. Est-ce que, par exemple, la chair des victimes chatrées n'est pas plus suave que celle des animaux entiers ? Mais encore, est-ce que la qualité même de la viande ne possède pas, en quelque sorte, la qualité des testicules ? N'en a-t-elle pas comme le poids, la mucosité, je dirai même quelque analogie d'odeur ? Que certains médecins l'aient voulu ignorer, rien d'étonnant ; mais Aristote le savait bien, lui qui nous a dit si souvent que les plus petites parties d'un corps pouvaient être la cause des plus grandes modifications de ce corps... Enfin, le *cœur n'est utile que pour vivre, tandis que les testicules le sont pour bien vivre* ; or, autant bien vivre est préférable à vivre simplement, autant pour l'animal les testicules sont préférables au cœur. » (Galien, *De la semence* I.)

(345) Manière badine de dire que le seigneur était devenu obèse. Elle est semblable à celle-ci : « Novimus nostrâ memoriâ nobilissimarum gentium viros et in Aula non infimum locum obtinentes, qui adeo tumidum ventrem haberent, et multis annis non licuerit pudenda contemplari. » (J. Champier, *Des choses mangeables*, III, 3.)

CHAPITRE IX

Comment Panurge se conseille à Pantagruel pour sçavoir s'il se doibt marier.

Pantagruel rien ne replicquant, continua Panurge, et dist avec un profond souspir : « Seigneur, vous avez ma deliberation entendue, qui est me marier, si, de malencontre, n'estoient tous les trous fermés, clous et bouclés (*) : je vous supplie, par l'amour que si long temps m'avez porté, dictes m'en vostre advis.

— Puis, respondit Pantagruel, qu'une fois en avez jetté le dez, ce ainsi l'avez decreté et prins en ferme deliberation, plus parler n'en fault ; reste la mettre à execution. — Voire mais, dist Panurge, je ne la voudrois executer sans vostre conseil et bon advis. — J'en suis, respondit Pantagruel, d'advis et le vous conseille.

— Mais, dist Panurge, si vous cognoissiez que mon meilleur fust tel que je suis demeurer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aimerois mieulx ne me marier poinct. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel. — Voire mais, dist Panurge, voudriez vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie, sans compagnie conjugale ? Vous sçavez qu'il est escrit : *Væ soli !* (345 A) L'homme seul n'a jamais tel soulas qu'on voit entre gens mariés. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, ma femme me faisoit coqu, comme vous sçavez qu'il en est grande année, ce seroit assez pour me faire trespasser (345 B) hors les gonds de patience. J'aime bien les coquz, et me semblent gens de bien, et les hante voluntiers ; mais, pour mourir, je ne le vouldrois estre. C'est un poinct qui trop me poingt. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel, car la sentence de Seneque est véritable hors toute exeption : Ce qu'à aultruy tu auras faict, sois certain qu'aultruy te fera. — Dictes vous, demanda Panurge, cela sans exception ? — Sans exception il le dit, respondit Pantagruel. — Ho ho, dist Panurge, de par le petit diable, il entend en ce monde ou en l'autre.

« Voire mais, puisque de femme ne me veux passer en plus qu'un aveugle de baston (car il fault que le virolet

---

(345 A) Voir la note 349: « *Non est bonum esse hominem solum.* » (Genèse, II, 8). — « Le besoin de se consacrer est essentiellement le partage des femmes; elles n'ont d'autre activité que celle du cœur. » (Alibert, *physiologie des passions.* — « Maison sans femme, corps sans âme » (F. Rado, *épaves*).

(345 B) Voici une note de Jean Bernier, médecin de Blois, auteur du livre singulier, imprimé en 1697, avec ce titre : *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de Maître François Rabelais* : « C'est dans ce chapitre qu'on voit le portrait d'un homme fort embarrassé, et appréhendant autant d'être cocu, s'il se marie, que si on trepanoit pour des cornes, lesquelles, quoique pour être un grand mal de tête, ne mènent pas jusqu'à cette opération. » On m'accordera, je l'espère, que mes notes sur Rabelais sont généralement plus sérieuses et plus médicales que celle du commentateur médecin qui m'a précédé.

trotte, aultrement vivre ne sçaurois), n'est ce le mieulx que je m'associe quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour, avec continuel dangier de quelque coup de baston, ou de la verole (346) pour le pire ? Car femme de bien onques ne me fut rien, et n'en déplaise à leurs mariz. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et advint que j'espousasse quelque femme de bien, et elle me bastit, je serois plus que tiercelet de Job, si je n'enrageois tout vif. Car l'on m'a dict que ces tant femmes de bien ont comunement mauvaise teste : aussi ont elles bon vinaigre (347) en leur mesnaige. Je l'aurois encore pire, et luy basttrois tant et trestant sa petite oye (348) (ce sont bras, jambes, teste, poulmon, foye et ratelle) tant luy deschiqueterois ses habillements à bastons rompus, que le grand diole en attendroit l'ame damnée à la porte. De ces tabus je me passerois bien pour ceste année. et content serois n'y entrer poinct.

— Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, estant en estat tel que je suis, quitte, et non marié. Notez que je dis quitte, en la male heure. Car, estant bien fort endebté, mes crediteurs ne seroient que trop soigneux de ma paternité. Mais, quitte et non marié, je n'ay personne qui tant de moy se

---

(346) Le spécialiste se montre toujours. Voir les notes 1, 167, 275, etc. — Rollet, de Lyon, se plaisait à dire : « Il y a une syphilis des innocents, c'est celle qui se communique en dehors des rapports sexuels et qu'on a même pu observer à l'état endémo-épidémique, dans des campagnes pauvres, plutôt misérables que depravées. » L'an passé, à l'Académie de Médecine, le professeur Fournier émettait une opinion analogue : « Un grand nombre de personnes se représentent, disait-il, la syphilis comme une maladie dérivant exclusivement de la débauche et uniquement dangereuse pour ceux qui s'y exposent. La syphilis, dit-on, ne va chercher personne, il faut aller la chercher. La conséquence grave de ce préjugé des gens du monde, parmi lesquels se trouvent naturellement les législateurs et les administrateurs, est que l'on se désintéresse des mesures de prophylaxie publique. Qui ne sait cependant, parmi les médecins, que la syphilis s'égare souvent ? Qui ne l'a vu sévir sur des femmes mariées et honnêtes, sur des marls non moins fidèles, sur les enfants, les nourrices, leurs bonnes, le tout par ricochets ? » — Si je rappelle ces franches opinions de deux maîtres respectés, c'est pour qu'on cesse de reprocher à Rabelais d'avoir été le spécialiste des maladies de la débauche. Tous les raisonnements de ce genre sont stupides, tout acte qui en découle est inhumain. Exemple :

Par arrêté du 16 nivose an IX, le premier Consul décréta que les sous-officiers et soldats atteints de maladies vénériennes ne jouiraient, après leur guerison, d'aucun rappel de décompte, et que les officiers supporteraient une retenue égale aux cinq sixièmes de leur solde. Quand il signa ce décret « pour mettre un frein aux désordres des militaires », Bonaparte mis son nom au bas d'une stupidité, comparable à celle du vieux règlement en vertu duquel les vénériens d'antan étaient fouettés à leur entrée dans l'hospice des Capucins. Qu'on me lapide pour ma franchise, si l'on veut, mais que celui qui ne s'est jamais exposé à contracter la syphilis me jette la première pierre !

(347) Voir les notes 234 et 237.

(348) Cette expression *petite oie*, prise au sens égrillard par les conteurs du XVI^e^ siècle, désignait, au propre, les ailerons, le bec, une partie des entrailles, et généralement tout ce qu'on retranche d'une volaille à embrocher ; pour les marchands la « petite oie » d'autrefois, c'est l' « abatis » d'aujourd'hui.

souciast, et amour tel me portast qu'on dit estre amour conjugal. Et, si par cas tombois en maladie, traicté ne serois qu'au rebours. Le sage dit : Là où n'est femme, j'entends meres famille et en mariage legitime, le malade est en grand (349) estrif. J'en ay veu claire experience en papes, legatz, cardinaux, evesques, abbès, prieurs, prestres et moines. Or là jamais ne m'auriez. — Mariez vous donc, de par Dieu, respondit Pantagruel.

— Mais si, dist Panurge, estant malade (*) et impotent au debvoir de mariage, ma femme, impatiente de ma langueur, à aultruy s'abandonnoit, et non seulement ne me secourust au besoing, mais aussi se mocquast de ma calamité, et (que pis est) me desrobast, comme j'ay veu souvent advenir, ce seroit pour m'achever de peindre et courir les champs en pourpoinct. — Poinct donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

— Voire mais, dist Panurge, je n'auroisjamais aultrement filz ne filles legitimes esquelz j'eusse espoir mon nom et armes perpetuer ; esquelz je puisse laisser mes heritages et acquetz (j'en feray de beaux un de ces matins, n'en doubtez, et d'abondant seray grand retireur de rentes) ; avec lesquelz je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs serois meshaigné (349 A), comme je voy journellement vostre tant bening et debonnaire pere faire avec vous et font tous gens de bien en leur serail et privé. Car quitte estant, marié non estant, estant par accident faſché, en lieu de me consoler, advis m'est que de mon mal riez. — Mariez vous donc, de par Dieu, » respondit Pantagruel.

(349) M. Alfred Mayrargues, déjà cité à la note 97, a publié chez Hachette, en 1868, une étude sur Rabelais, dont je fais le plus grand cas, parce qu'elle est le miroir fidèle des mœurs et des idées au XVI^e^ siècle. Je trouve que la grande personnalité de Rabelais y apparaît avec une vérité saisissante, sauf en un point. « Dans tout le cours du livre de Rabelais, dit l'auteur, nous avons en vain cherché quelques phrases louangeuses à l'adresse des femmes. Nous aurions voulu y trouver au moins un hommage rendu à la mère de famille ou à l'épouse par la justice habituelle de Rabelais ; nous n'avons rien rencontré de pareil. » Je ne pouvais laisser passer cette inexactitude, qui fait tache au milieu du tableau, d'ailleurs, si vrai de M. Mayrargues. Pour moi, la justice habituelle de Maître François ne s'est point démentie en présence de la compagne de l'homme, et c'est être mal inspiré que de voir dans l'auteur de *Pantagruel* un esprit railleur niant systématiquement les mérites de la femme. Certes, comme fils qui n'avait point connu les baisers d'une mère, et comme religieux condamné au célibat, le Curé de Meudon n'avait pu apprécier à leur juste valeur les qualités précieuses de la femme au sein de la famille ; mais, comme praticien observateur, Rabelais avait vu de près les trésors de dévouement qui s'épanchent du cœur féminin en présence des souffrances physiques de l'homme, et il l'a témoigné ici en mettant, dans la bouche de Panurge, cette belle maxime de la Vulgate : *ubi non est mulier, ingemiscit egens* (Voir la note 445).

(439 A.) *Meshaigné,* de *meshain,* affliction, peine, maladie.

CHAPITRE X

Comment Pantagruel remonstre à Panurge difficile chose estre le conseil de mariage, et des sors homériques et virgilianes (349 B)

« Vostre conseil, dist Panurge, sous correction, semble à la chanson de Ricochet: ce ne sont que sarcasmes, mocqueries, paranomasies, epanalepses, et redictes contradictoires. Les unes destruisent les aultres. Je ne sçay esquelles me tenir. — Aussi, respondit Pantagruel, en vos propositions tant y a de *si* et de *mais* que je n'y sçaurois rien fonder, ne rien résouldre. N'estes vous asceuré de vostre vouloir? Le poinct principal y gist: tout le reste est fortuit, et dépendant des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon nombre de gens tant heureux à ceste rencontre, qu'en leur mariage semble reluire quelque idée et representation de joyes de paradis. Aultres y sont tant malheureux que les diables qui tentent les hermites par les desers de Thebaïde et Monserrat ne le sont, davantaige. Il s'y convient mettre à l'adventure, les yeulx bandés, baissant la teste (*), baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demeurant, puis qu'une fois l'on s'y veult mettre. Aultre asceurance ne vous en sçaurois je donner.

« Or, voyez cy que vous ferez, si bon vous semble. Apportez moy les œuvres de Virgile, et, par trois fois, avec l'ongle les ouvrans, explorerons, par les vers du nombre entre nous convenu, le sort futur de vostre mariage. Car, comme par sors homériques, souvent on a rencontré sa destinée: tesmoing Socrates, lequel, oyant en prison reciter ce metre d'Homere, dict de Achilles, *Iliad.*, IX, 362:

> Je parviendray, sans faire long sejour,
> En Phthie, belle et fertile, au tiers jour.

previt qu'il mourroit (349 C) le tiers subsequent jour, et le asceura à Eschines, comme escrivent Plato, *in Critone*, Cicero, *primo de Divinatione*, et Diogenes Laertius.

« Tesmoin Opilius Macrinus, auquel, convoitant sçavoir s'il seroit empereur de Rome, advint en sort ceste sentence, *Iliad.*, VII, 102 :

> O homme vieux, les soudars désormais
> Jeunes et forts te lassent certes ; mais
> Ta vigueur est résolue ; et vieillesse (*)
> Dure et moleste accourt et trop te presse.

De faict, il estoit ja vieux, et ayant obtenu l'empire seulement un an et deux mois, fut, par Heliogabalus, jeune et puissant, depossedé et occis.

(349 B) Dans ce chapitre, fort peu médical, il faudrait voir, d'après Le Duchat, une allusion à la croyance que Henri II avait à l'astrologie judiciaire et à la magie. (Voir les notes 233 B et 366 C). Les méthodes de divination, malgré leur absurdité, pouvaient figurer dans l'œuvre de Rabelais, puisque, de nos jours, les auteurs de l'encyclopédie médicale de Dechambre n'ont pas consacré moins de soixante pages de leur dictionnaire aux méthodes conjecturales surnaturelles.

(349 C) A propos de toutes ces folies, on peut lire un chapitre fort sage de Zimmerman dans son *Traité de l'expérience*, II, 3.

« Tesmoing Brutus, lequel, voulant explorer le sort de la bataille Pharsalicque, en laquelle il fut occis, rencontra ce vers, dict de Patroclus, *Iliad.*, XVI, 849 :

Par mal engroin de la Parce felone
Je fus occis et du filz de Latone.

C'est Apollo, qui fut pour mot du guet le jour d'icelle bataille.

« Aussi, par sors Virgilianes, ont esté cogneues anciennement et prevues choses insignes, et cas de grande importance : voire jusques à obtenir l'empire romain, comme advint à Alexandre Severe, qui rencontra en ceste manière de sort ce vers escrit, *Æneid.*, VI, 851 :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Romain enfant, quand viendra à l'empire,
Regis le monde en sorte qu'il n'empire.

Puis fut, après certaines années, réalement et de faict creé empereur de Rome.

« En Adrian, empereur romain, lequel, estant en doubte et peine de sçavoir quelle opinion de luy avoit Trajan, et quelle affection il luy portoit, print advis par sors Virgilianes, et rencontra ces vers, *Æneid.*, VI, 809 :

Quis procul, ille autem ramis insignis olivæ
Sacra ferens ? Nosco crines, incanaque menta
Regis Romani.

Qui est cestuy qui là loing en sa main
Porte rameaulx d'olive illustrement ?
A son gris poil (*) et sacre accoustrement
Je recognoy l'antique roy romain.

Puis fut adopté de Trajan, et luy succeda à l'empire.

« En Claude second, empereur de Rome bien loué, auquel advint par sort ce vers escrit, *Æneid.*, I, v. 269 :

Tertia dum Latio regnantem viderit æstas.

Lorsque t'aura regnant manifesté
En Rome, et veu tel le troisiesme esté.

De faict il ne regna que deux ans.

« A iceluy mesmes, s'enquerant de son frere Quintel lequel il vouloit prendre au gouvernement de l'empire, advint ce vers, *Æneid.*, VI, 869 :

Ostendent terris hunc tantum fata.
Les destins seulement le montreront es terres.

Laquelle chose advint Car il fut occis dix et sept jours après qu'il eut le maniement de l'empire.

« Ce mesme sort escheut à l'empereur Gordian le jeune.

« A Claude Albin, soucieux d'entendre sa bonne adventure, advint ce qu'est escrit, *Æneid.*, VI, v. 858 :

Hic rem Romanam magno turbante tumultu
Sistet eques, etc.

Ce chevalier, grand tumulte advenant,
L'Estat romain sera entretenant ;
Des Carthagiens victoires aura belles
Et des Gaulois, s'ilz se monstrent rebelles.

« En D. Claude, empereur, predecesseur de Aurélian, auquel, se guementant de sa postérité, advint ce vers en sort, *Æneid.*, I, 278 :

His ego nec metas rerum nec tempora pono.
Longue durée à ceux cy je prétends.
Et à leurs biens ne metz borne ne temps

Aussi eut il successeurs, en longues geneaologies.

« En M. Piere Amy (349 D), quand il explora pour sçavoir s'il eschapperoit de l'embusche des farfadetz, et rencontra ce vers, *Æneid.*, III, 44 :

Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Laisse soudain ces nations barbares,
Laisse soudain ces rivages avares.

Puis eschappa de leurs mains sain et saulve.

« Mille aultres, desquelz trop prolix seroit narrer les adventures advenues selon la sentence du vers par tèl sort rencontré. Je ne veulx toutes fois inferer que ce sort universellement soit infaillible, afin que n'y soyez abusé. »

---

349 D) Ce *Pierre Amy*, camarade de Rabelais, n'était pas, comme on l'a dit, un médecin, mais un religieux du couvent de Fontenay-le-Comte.

CHAPITRE XI

Comment Pantagruel remonstre le sort des dez estre illicite

« Ce seroit, dist Panurge, plus tost faict et expedié à trois beaux dez. — Non, respondit Pantagruel, ce sort est abusif, illicite, et grandement scandaleux. Jamais ne vous y fiez. Le mauldict livre du *Passe temps des dez* fut, long temps a, inventé par le calomniateur ennemy, en Achaïe prés Boure : et, davant la statue d'Hercule Bouraïque, y faisoit jadis, et de present en plusieurs lieux faict maintes simples ames errer, et en ses lacz tomber. Vous sçavez comment Gargantua, mon pere, par tous ses royaumes l'a défendu, bruslé avec les moules et portraictz, et du tout exterminé, supprimé et aboly, comme peste (349 E) tres dangereuse. Ce que des dez je vous ay dict, je dis semblablement des tales (349 F). C'est sort de parcils abus. Et ne m'alleguez, au contraire, le fortuné ject de tales que fit Thibere dedans la fontaine des Apones (349 G) à l'oracle de Gerion. Ce sont hamessons par les quelz le calomniateur tire les simples ames à perdition eternelle?

« Pour toutesfois vous satisfaire, bien suis d'advis que jetez trois dez sur ceste table. Au nombre des pointz advenants nous prendrons des vers du feuillet qu'aurez ouvert. Avez vous icy dez en bourse? — Pleine gibbessiere, respondit Panurge. C'est le verd du diable, comme expose Merl. Coccaius, *libro secundo de Patria diabolorum*. Le diable me prendroit sans verd, s'il me rencontroit sans dez. »

Les dez furent tirés et jetés, et tomberent es point de cinq, six, cinq. « Ce sont, dist Panurge, seize. Prenons le vers seiziesme du feuillet. Le nombre me plaist, et croy que nos rencontres seront heureuses. Je me donne à travers tous les diables, comme une boule à travers un jeu de quille, ou comme un coup de canon à travers un bataillon de gens de pied (gare, diable, qui voudra), en cas qu'autant (*) de fois je ne belute ma femme future la première nuyt de mes nopces. — Je n'en faict doubte, respondit Pantagruel, ja besoing n'estoit en faire si horifique devotion. La premiere fois sera une faulte et vauldra quinze ; au desjucher vous l'amenderez : par ce moyen seront seize. — Et ainsi, dist Panurge, l'entendez? Onques ne fut faict solecisme par le vaillant champion (350) qui pour moy fait sentinelle au bas ventre. M'avez vous trouvez en la

---

(349 E) Voir les notes 106, 182, 210, etc.

Remède contre la peste et meilleur art
Tost est loing s'escarter et tourner tard.
(*Proverbes du XV^e siècle.*)

(349 F) Voir la note 337. Le substantif *talus* désignait, chez les Romains, aussi bien un dé à jouer que l'os du pied que nous appelons *cuboïde*.

(349 G) Voir la note 300. Dans les œuvres de Martial il est question des eaux d'*Apone* ; elles n'étaient pas, paraît-il, très bien fréquentées, car le poète de Bilbilis les note comme étant interdites aux jeunes filles.

(350) Voici une de ces images physiologiques qu'il ne faut pas expliquer

confrérie des faultiers ? Jamais, jamais, au grand fin jamais. Je le fais en pere, et en béat pere, sans faute. J'en demande aux joueurs. »

Ces paroles achevées, furent apportés les œuvres de Virgile. Avant les ouvrir, Panurge dist à Pantagruel : « Le cœur me bat dedans le corps comme une mitaine (351). Touchez un peu mon pouls en ceste artere du bras gauche (351 A) : à sa fréquence et elevation vous diriez qu'on me pelaude en tentative de Sorbonne. (351 B) Seriez vous poinct d'advis, avant procéder oultre, que invocquions Hercules et les déesses Tenites, lesquelles on dit presider en la chambre des sorts ? — Ne l'un, respondit Pantagruel, ne les aultres. Ouvrez seulement avec l'ongle. »

---

mais qu'on ne rencontre que dans Rabelais, et devant lesquelles le médecin est obligé de s'arrêter.

(351) Le Duchat prétend que *mitaine* est là pour *misaine*, voile toujours agitée par le vent. Cette explication ne satisfait pas Burgaud des Marets et Rathery ; ces commentateurs lui préfèrent, avec raison, la suivante : « Nous avons entendu dire *battre la mitaine* pour exprimer un amusement des enfants qui consiste à se frapper, par un mouvement croisé, l'extremité des épaules, avec la paume des mains, comme les marins (et aussi les cochers) le pratiquent. Ce mouvement régulier et très précipité nous semble donner une idée des pulsations fréquentes du cœur. »

(351 A) La systole et la diastole (voir la note 328) ne sont pas bornées au cœur. Les alternatives de dilatation et de contraction de cet organe se font sentir aussi dans les artères. Si on applique le doigt sur un de ces vaisseaux, en un point où il repose sur un plan résistant, on sent une suite de soulevements brusques, dont la quantité indique le nombre des contractions du cœur : cette sensation du doigt palpant l'artère s'appelle *pouls*, du latin *pulsus*, battement. Le pouls est dit *fréquent* quand les pulsations sont plus nombreuses qu'à l'état normal ; il est dit *élevé* ou *fort*, quand les pulsations frappent fortement le doigt. On peut *tâter le pouls* en plusieurs endroits du corps ; mais, généralement, c'est au poignet (artère radiale) que le médecin étudie l'état de la circulation. Sans connaître le mécanisme circulatoire, les anciens avaient noté le phénomène appelé pouls. Pline s'exprime ainsi sur cette question : « Entre les nerfs sont cachées les artères, c'est-à-dire les *conduits de l'air* (voir note 329). Parmi elles circulent les veines, c'est-à-dire les canaux du sang. Le battement des artères, sensible surtout aux extrémités des membres, indique ordinairement l'état de maladie. Des mesures fixes, des règles numérique déterminées pour tous les âges suivant qu'il est régulier, lent ou précipité, lui ont été assignées par Hérophile, un des oracles de la médecine, avec un art merveilleux, mais abandonné comme trop subtil, quoique l'observation de la fréquence ou de la lenteur du pouls soit un moyen sûr de gouverner la santé » (*Hist. natur.* XI, 88.)

(351 B) Le pouls est fréquent et élevé quand on est ému, quand on passe un examen. *Qu'on me pelaude* se dit aujourd'hui dans les écoles : *qu'on me colle*.

CHAPITRE XII

Comment Pantagruel explore par sors virgilianes quel sera le mariage de Panurge

Adonc ouvrant Panurge le livre, rencontra on rang seiziesme ce vers :

Nec Deus hunc mensa, Dda nec dignata cubili est.

Digne ne fut d'estre en table du dieu,
Et n'eut on lict de la déesse lieu.

« Cestuy, dist Pantagruel, n'est à vostre advantaige. Il denote que vostre femme sera ribaulde, vous coqu par consequent. La déesse que n'aurez favorable est Minerve, vierge tres redoutée, déesse puissante, fouldroyante, ennemie des coquz, des muguetz, des adulteres : ennemie des femmes lubricques, non tenantes la foy promise à leurs mariz, et à aultruy soy abandonnantes. Le dieu est Jupiter tonnant, et fouldroyant des cieulx. Et noterez, par la doctrine des anciens Etrusques, que les manubies (ainsi appeloient ilz les jectz des fouldres Vulcanicques) competent à elle seulement (exemple de ce fut donné à la conflagration des navires de Ajax Oileus), et à Jupiter, son pere capital (351 C). A aultres dieux olympicques n'est licite fouldroyer. Pourtant ne sont ilz tant redouptés des humains. Plus vous diray, et le prendrez comme extraict de haulte mythologie : quand les Géans entreprindrent guerre contre les dieux, les dieux, au commencement, se mocquèrent de telz ennemis, et disoient qu'il n'y en avoit pas pour leurs pages. Mais, quand ilz virent, par le labeur des Géans, le mons Pelion posé dessus le mons Osse, et ja esbranlé le mons Olympe, pour estre mis au dessus des deux, furent tous effrayés. Adonc tint Jupiter chapitre general. Là fut conclud de tous les dieux qu'ilz se mettroient vertueusement en defense. Et, pource qu'ilz avoient plusieurs fois veu les batailles perdues par l'empeschement des femmes qui estoient parmy les armées, fut decreté que, pour l'heure, on chasseroit des cieulx en Egypte, et vers les confins du Nil, toute cette vessaille (*) des déesses, desguisées en beletes, fouines, ratepenades, museraignes, et aultres metamorphoses. Seule Minerve fut de retenue, pour fouldroyer avec Jupiter, comme déesse de lettres et de guerre, de conseil et d'execution ; déesse née armée, déesse redouptée en ciel, en l'air, en la mer, et en terre.

— Ventre (*) sus ventre, dist Panurge, serois je bien Vulcan, duquel parle le poëte ? Non. Je ne suis ne boiteux, (*) ne faulx monnoyeur, ne forgeron, comme il estoit. Par adventure, ma femme sera aussi belle et advenante comme sa Venus ; mais non ribaulde comme elle, ne moy coqu comme luy. Le villain jambe torte (351 D) se fit declairer coqu par

---

(351 C) Minerve sortit du cerveau de Jupiter ; c'est pour cela que le roi de l'Olympe est appelé ici « son père *capital* ».

(351 D) Il n'est pas défendu de se demander si Eugène Sue avait songé à ce vieux *jambe-torte*, lorsqu'il créa son type du jeune *Tortillard*.

arrest, et en veule figure de tous les dieux. Pour ce entendez au rebours. Ce sort denote que ma femme sera preude, pudicque et loyale, non mie armée, rebrousse, ne ecervelée et extraicte de cervelle (*) comme Pallas ; et ne me sera corrival ce beau Jupin, et ja ne saulsera son pain en ma soupe, quand ensemble serions à table. Considerez ses gestes et beaux faitz. Il a esté le plus fort ruffian, et plus infame cor... je dis bordelier qui onques fust ; paillard tousjours comme un verrat : aussi fut il nourry par une truie (351 E), en Dicte de Candie, si Agathocles Babylonien ne ment ; et plus boucquin que n'est un boucq (*) : aussi disent les autres qu'il fut alaicté d'une chevre Amalthée. Vertus d'Acheron, il belina (*) pour un jour la tierce partie du monde, bestes et gens, fleuves et montaignes ; ce fut Europe. Pour cestuy belinaige, les Ammoniens le faisoient portraire en figure de belier belinant, belier cornu. Mais je sçay comment garder se fault de ce cornard. Croyez qu'il n'aura trouvé un sot Amphitryon, un niais Argus avec ses cent bezicles (351 F), un couart Acrisius, un lanternier Lycus de Thebes, un resveur Agenor, un Asope phlegmaticque (351 G), un Lycaon patepelue, un madourré Corytus de la Toscane, un Atlas à la grande eschine (*). Il pourroit cent et cent fois se transformer en cycne, en taureau, en satyre, en or, en cocq, comme fit quand il dépucella Juno, sa sœur ; en aigle, en belier, en pigeon, comme fit estant amoureux de la pucelle Phthie, laquelle demeuroit en Ægie ; en feu, en serpent, voire certes en pusse, en atomes epicuréicques (351 H), ou, magistronostralement, en secondes intentions. Je le vous grupperay au cruc. Et sçavez que luy feray ? Cor bieu, ce que fit Saturne au Ciel son pere. Senecque l'a de moy predict, et Lactance confirmé : ce que Rhea fit à Athys ; je vous luy couperay les couillons (351 I) tout rasibus du cul. Il ne s'en fauldra un pelet. Par ceste raison ne sera il jamais pape (352), car *testiculos non habet.* — Tout beau, fillot, dist Pantagruel, tout beau. Ouvrez pour la seconde fois. »

(351 E) Rabelais affirme ici l'influence de l'allaitement sur le caractère. « L'âge développe chez les enfants les désirs ardents pour l'amour que leurs nourrices leur ont communiqués. » (Van Helmont, *de infant. nutrit.*). Moriceau croyait fermement à l'influence du lait sur le tempérament. « On apprivoise les lions, disait-il, en leur faisant téter une vache ou une anesse, tandis que le chien devient farouche s'il est allaité par une louve.»

(351 F) Au temps de Rabelais les lunettes avaient deux verres et s'appelaient des *bésicles* ; le *monocle* n'était pas encore à la mode, excepté chez les borgnes.

(351 G) Voir les notes 47 et 144.

(351 H) *Magistronostraliter* c'est, dit Esmangart, un adverbe formé de *magistri nostri*, pour se moquer des docteurs de Sorbonne qui professent gravement la doctrine creuse des atomes, ou la théorie subtile des secondes intentions.

(351 I) Voir les notes 110, 113, 129.

« J'ay cogneu quelques uns qui avoient porté le brayer par longues années, sans estre guaris : estant maigres et puis devenant gras, les intestins accueillent graisse pour les grossir, de sorte qu'ils ne tomboient nullement aux bourses, et ont laissé de porter le brayer sans aucune recidive. Ces choses nous monstrent qu'il ne se faut haster d'oster les *couillons* aux pauvres garçons. »

(Ambroise Paré : *Des tumeurs.*)

(352) Une vieille légende, née au VIII^e^ siècle, affirmait qu'une femme, du nom de Jeanne, aurait été autrefois élue pape, par surprise, puis aurait mis un enfant au monde pendant une procession, au grand scandale de la chrétienté. Cette idée, qu'on retrouve avec certain accent affirmatif dans diverses chroniques, se

Lors rencontra ce vers :

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis

Les os luy rompt. et les membres luy casse (*):
Dont de la peur le sang on corps luy glace.

« Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous battra dos et ventre. — Au rebours, respondit Panurge, c'est de moy qu'il pronosticque, et dit que je la battray en tigre (353), si elle me fasche. Martin baston en fera l'office. En faulte de baston, le diable me mange si je ne la mangerois toute vive, comme la sienne mangea Cambles, roy des Lydiens. — Vous estes, dist Pantagruel, bien couraigeux ; Hercules ne vous combattroit en ceste fureur, mais c'est ce que l'on dit que le Jan en vault deux, et Hercules seul n'osa contre deux combattre. — Je suis Jan ? dist Panurge. — Rien, rien, respondit Pantagruel, Je pensois au jeu de Lourche et tricquetrac. »

Au tiers coup, rencontra ce vers :

Fœmineo prædæ et spoliorum rabedta amore.

Brusloit d'ardeur, en feminin usage,
De butiner et rober le bagage.

« Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous desrobera. Et je vous voy bien en poinct, selon ces trois sors : vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobé.

— Au rebours, respondit Panurge, ce vers denote qu'elle m'aimera d'amour perfaict. Onques n'en mentit le Satyricque, quand il dist que

---

traduisait, du temps de Rabelais, par ce dicton rimé :

Testiculos qui non habet
Esse papa non potest.

Jean Boucher, dans ses *Annales d'Aquitaine*, déclare très gravement que, depuis l'accident survenu à la papesse Jeanne, les cardinaux chargés d'élire le successeur de St-Pierre font constater *de visu* « s'il a genitoires ». Cette affirmation est très sérieusement répétée dans le *Diarium italicum*, du père Mabillon. Il ne me paraît pas que Rabelais ait jamais pu prendre bien au sérieux cette histoire de pape féminin ; mais le côté satirique de la légende était trop tentant pour que l'auteur de *Pantagruel* ne s'en emparât pas. Aussi le voyons-nous plusieurs fois renouveler une grivoiserie, derrière laquelle apparaît la pensée profonde plus tard exprimée par Camille Desmoulins : « Chose étrange, un prêtre est ennuque de droit et, s'il l'est de fait, on le répute irrégulier et inhabile au sacerdoce ! »

« Tous les contes de la papesse Jeanne ont pris naissance d'un Jean Levite. » Naudé, *Apol. fr. les grands hommes soupçonnés*, ch. 1.

« Savez-vous l'histoire mémorable et singulière de Jean VIII ? C'était un Saint-Père femelle : cette femme eut l'adresse de cacher son sexe. » (H. Corneille, *Agrippa, Vanité des sciences.*)

Dans l'*Europe en train rapide*, recueil de notes de voyages, publié en 1886 par mon confrère et ami le Dr Bonnafont, j'ai lu ceci : « La voûte de la cathédrale de Sienne est supportée par des colonnes d'ordre composite... les bustes, en marbre colorié, des papes et des antipapes composent une frise inouïe de travail où figurait, dit-on, autrefois la papesse Jeanne. Le père Mabillon dit que ce buste portait cette inscription : *Adposita statua nomen fuit Joannes VIII femina de Anglia ;* il ajoute que le pape Clément VIII fit retoucher les traits du visage, qu'on repeignit et qu'on mit dessous le nom du pape Zacharie. »

(353) Voir les notes 104, 388, etc.

Les ecchymoses, que produisent sous la peau les coups vigoureusement appliqués, formeront sur le dos de la femme de Panurge des bigarrures ressemblant à celles du *tigre*. L'idée est imitée de Plaute, dans *Epidicus*, et rappelle le *Caprigenum hominem, panthorinum genus;* c'est une fantaisie susceptible des applications les plus sérieuses. N'enseigne-t-on pas, en effet, dans les cours de médecine légale, que la forme de la blessure peut indiquer la nature de l'outil vulnérant.

femme, bruslant d'amour supreme, prend quelquefois plaisir à desrober son amy. Sçavez quoy ? Un gand, une aiguillette pour la faire chercher. Peu de chose, rien d'importance. Pareillement, ces petites noisettes, ces riottes, qui par certains temps sourdent entrent les amans, sont nouveaux rafraichissemens et aiguillons d'amour, comme nous voyons par exemple les coutelliers leurs coz quelquefois marteller, pour mieulx aiguiser les ferrements (353 A). C'est pourquoy je prends ces trois sors à mon grand advantaige. Aultrement j'en appelle. — Appeler, dist Pantagruel, jamais on ne peut des jugemens decidés par sort et fortune, comme attestent nos antiques jurisconsultes, et le dit Balde, *l. ult. C. de leg.* La raison est pource que fortune ne recognoist poinct de superieur, auquel d'elle et de ses sors on puisse appeler. Et ne peut, en ce cas, le mineur estre en son entier restitué, comme apertement il dit, *in l. ait prætor*, § *ult. ff. de Minor.* »

(253 A) Dans les œuvres d'Ambroise Paré le nom de *ferrements* est maintes fois employé pour désigner les instruments tranchants du chirurgien.

CHAPITRE XIII

Comment Pantagruel conseille Panurge prevoir l'heur ou malheur de son mariage par songes

« Or, puis que ne convenons ensemble en l'exposition des sors virgilianes, prenons aultre voye de divination. — Quelle ? demanda Panurge. — Bonne, respondit Pantagruel, antique et authentique : c'est par songes. Car, en songeant, avec conditions lesquelles descrivent Hippocrates, *lib. Peri enypnion* (354), Platon (354 A), Plotin (354 B), Jam-

---

(354) Voici le passage d'Hippocrate :

« Quiconque veut connaître les signes qu'on peut tirer des songes, trouve d'abord qu'ils ont des rapports avec beaucoup de choses de la veille ; l'âme, durant le sommeil, veille librement. Mais, tandis qu'elle est distraite par le service du corps, son existence est comme partagée ; elle n'est pas entièrement à elle-même : se donnant en partie aux besoins du corps, elle sert les sens, en sorte qu'elle ne peut penser par elle-même. Quand le corps, durant le sommeil, la laisse en paix, elle visite sa demeure, elle en règle toutes les diverses fonctions. Le corps est dans le sommeil, mais elle veille, elle possède toute son intelligence, elle entend, elle touche, elle marche, elle s'afflige, elle s'irrite. Bref, l'âme fait, durant le sommeil, tout ce qui concerne et le corps et l'âme... On voit des personnes qui disent reconnaître et distinguer les songes envoyés par les dieux pour annoncer d'avance les biens ou les maux... Ces personnes disent même connaître quels changements dans le corps sont annoncés par l'âme... Quelquefois on rencontre juste, d'autres fois on se trompe... Toutes les fois que durant la nuit l'âme repasse dans les songes les choses de la journée et qu'elle les voit de la même manière, c'est un signe de bonne santé ; quand les songes sont en contradiction avec ce qu'on a fait, cela est mauvais. Si on voit les astres, c'est un bon signe ; si on voit des taches sur la lune, il faut avaler un émétique ; si l'on voit dans le ciel des feux et de la chaleur, c'est un signe d'excès de bile ; des arbres dépouillés de fruits sont des signes de manque de sperme. Lorsque les eaux sont troubles, c'est signe que le sang est bourbeux ; lorsqu'on croit manger et boire, c'est qu'on a besoin de nourriture ; quand on voit des massacres, c'est un signe de quelques embarras dans le cours du sang qui se dessèche. » (Hippocrate, *Des songes.*)

Gardeil, le traducteur auquel j'emprunte ce qui précède, fait quelques difficultés pour admettre que la même main qui a écrit le *Traité des eaux et des lieux* ait tracé les préceptes baroques qu'on vient de lire. Je partage absolument cette manière de voir.

(354 A) « Platon nous recommande, afin de voir plus juste dans nos songes, de nous préparer au sommeil par un certain régime. Celui qui se livre au repos avec un esprit bien disposé par de sages méditations et par le régime convenable à la tranquillité du corps voit, dans ses songes, des présages vrais et d'un effet certain. » (Cicéron *De la divination.*)

(354 B) Je n'ai pas le courage de reproduire les réflexions de *Plotin.* Si vous voulez faire connaissance avec les productions alambiquées du chef de l'école néoplatonicienne, vous trouverez ce qui concerne les songes au livre III, chapitre 5 des *Ennéades* ; elles ont été traduites en français par Bouillet, en 1858.

blique, Synesius (354 C), Aristoteles, Xenophon (354 D), Galen (354 E), Plutarque (354 F), Artemidorus Daldianus (354 G), Herophilus, Quintus Calaber, Théocrite, Pline, Atheneus, et aultres (354 H), l'ame souvent prevoit les choses futures. Ja n'est besoing plus au long vous le prouver.

(354C) Je n'ai lu, dans leurs textes, ni *Jamblique*, ni *Synesius*. Je sais vaguement que l'un fut un philosophe mystique et extravagant d'Alexandrie, que l'autre fut un singulier évêque, auteur d'un *Traité des songes* et d'un *Eloge de la calvitie*, mais, ne connaissant point leurs œuvres, j'ai été heureux d'en trouver cette mention dans le *De vanitate scientiarum* de Corneille Agrippa : « Jamblique et Synesius affirment que, par la sympathie universelle des êtres, qui va par degrés et par enchaînement, on peut recevoir d'en-haut des dons célestes, et parmi ceux-là, le don de divination »

(354 D) « La preuve que, pendant le sommeil, la partie nutritive de l'âme accomplit son œuvre bien mieux que pendant la veille, c'est que, durant le sommeil, les êtres se nourrissent et s'accroissent bien davantage, comme s'ils n'avaient aucun besoin dans les deux fonctions du secours de la sensibilité. » (Aristote, *Du sommeil et de la veille.*) — « Quant à la divination qui nous vient pendant le sommeil et qui peut, dit-on, se tirer des rêves, il est également embarrassant et de la dédaigner et d'y croire. » (Aristote, *De la divination.*)

« Selon Aristote, c'est vers le printemps et l'automne que les songes sont les plus fréquents. » (Pline, *Hist. nat.* XXVIII, 14.)

Dans les œuvres philosophiques de *Xenophon*, je n'ai trouvé, à propos des songes, que cette phrase caractéristique: « Il est des devins qui prédisent l'avenir aux autres, tandis qu'ils ne prévoient pas eux-mêmes les maux qui les menacent. » (*Le banquet*, IV.)

(354 E) Voir dans Galien : *Du mouvement des muscles*, II, 4, 5, 6, et *Des lieux affectés*, III, 6, et V, 7.)

(354 F) Voir, dans les *Œuvres morales* de Plutarque, le chapitre intitulé : « Comment on pourra apercevoir si on profite en l'exercice de la vertu. »

(354 G) *Artemidore* et *Daldianus* ne font qu'un seul et même auteur, malgré ce passage de Corneille Agrippa: « Daldien et Arthemidore ont écrit, sur l'interprétation des songes, des livres qui courent sous le nom du patriarche Abraham, lequel, d'après Philon, fut le premier qui eut le bonheur de trouver la manière d'expliquer les rêves. » (*De vanitate scientiarum*, XXXIX.) Artemidore, surnommé Daldianus parce que sa mère était de Daldis, en Lydie, est l'auteur d'un *Jugement astronomique des songes*, publié en 1518 par Alde Manus. il a été traduit en français par Dumoulin et imprimé à Rouen en 1664.

(354 H) *Herophile* (voir note 539) fut un médecin sicilien célèbre sous le règne de Ptolémée Soter ; il excella dans l'anatomie, ainsi que le prouve la découverte du point de convergence des sinus de la dure-mère, portant encore aujourd'hui le nom de *pressoir d'Herophile*. — *Quintus Calaber* ne serait autre qu'Homère, s'il fallait en croire son traducteur le médecin Tourlec. J'ai lu ses quatorze chants sur la *Guerre de Troie* et mon opinion n'est pas faite ; pourtant, je n'ai pas perdu mon temps à cette lecture, car elle m'a permis de constater qu'il est réellement question des songes aux chants XII et XIII. — *Théocrite* traite des rêves en l'*Idylle* XII. — De *Pline*, voici un passage se rapportant au sujet : « L'étude des songes, sujet si grand, si controversé, nous conduisait à examiner si l'âme, pendant qu'elle repose, voit l'avenir, par quel moyen s'opère cette prévision, si ce n'est qu'une chose forfuite comme tant d'autres. Si l'on veut se décider par les faits, on trouvera autant d'exemple d'un côté comme de l'autre. On convient presque unanimement qu'aussitôt après le repas ou pendant le second sommeil, les songes ne signifient rien. » (*Hist. natur.*, X, 98.) V. note 355. — *Athenée*, chef de la secte des pneumatiques, vivait au premier siècle de notre ère

Vous l'entendez par exemples vulgaire, quand vous voyez, lorsque les enfans bien nettis, bien repuz et alaictés, dorment profondement, les nourrices s'en aller esbattre en liberté, comme pour icelles heures licentiées à faire ce que voudront, car leur presence autour du bers sembleroit inutile. En ceste façon, nostre ame, lorsque le corps dort, et que la concoction (354 I) est de tous endroits parachevée, rien plus n'y estant necessaire jusques au reveil, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel. De là, reçoit participation insigne de sa prime et divine origine ; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphere, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference poinct (354 J) (c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus), à laquelle rien ne advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presens, note non seulement les choses passées en mouvemens inferieurs, mais aussi les futures : et, les rapportant à son corps, et par les sens et organes d'iceluy les exposant aux amis, est dicte vaticinatrice et prophete.

« Vray est qu'elle ne les rapporte èn telle sincerité comme les avoit veues, obstant l'imperfection et fragilité des sens corporelz ; comme la lune, recevant du soleil sa lumiere, ne la communicque telle, tant lucide, tant vive et ardente comme l'avoit receue. Pourtant reste à ces vaticinations somniales interprete qui soit dextre, sage, industrieux, expert, rational, et absolu onirocrite et oniropole ; ainsi sont appelés des Grecs. C'est pour quoy Heraclitus disoit rien par songes ne nous estre exposé, rien aussi ne nous estre celé ; seulement nous estre donnée signification et indice des choses advenir, ou pour l'heur et malheur nostre, ou pour l'heur et malheur d'aultruy. Les sacres lettres le tesmoignent, les histoires profanes l'asceurent, nous exposans mille cas advenuz selon les songes, tant de la personne songeante, que d'aultruy pareillement. Les Atlanticques, et ceux qui habitent en l'isle de Thasos, l'une des Cyclades, sont privés de ceste commodité, on pays desquelz (355) jamais personne ne songea. Aussi furent

---

ses écrits, souvent cités par Galien, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Je n'ai rien trouvé de lui se rapportant aux songes.

(354 I) Voir les notes 93, 311, 322, etc.

« Les médecins des princes doivent avoir égard aux excréments naturels, qui sont les restes des *coctions* qui se font dans nos corps. » (Cornaro, *L'Art de conserver la santé.*)

(354 J) Le plus beau de tous les emblèmes est celui de Dieu, que Timée de Locres figure par cette idée : « Un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Platon adopta cet emblème, Pascal l'avait inséré parmi les matériaux dont il voulait faire usage et qu'on a intitulés ses pensées. (Voltaire, *Dict. philos.*) C'est peut-être en songeant à cette définition que l'astronome Babinet disait : « Dieu géométrise sans cesse dans les entrailles de la terre. » A titre de curiosité, voici une autre définition scientifique chère à Proudhon : « Dieu est l'ombre de la conscience projetée sur le champ de l'imagination. »

(355) D'après Hérodote, Plutarque et Pline, les individus ici cités passaient pour n'avoir jamais rêvé. Rabelais aurait connu, de son temps, un Villeneuve se trouvant dans ce cas. Ce Villeneuve n'est point Arnauld dont il est question aux notes 119 et 289. On lit à ce sujet, dans la table analytique du *Rabelais* de Ledentu, 1837 : « Ouvrez le petit traité d'Arnauld de Villeneuve, intitulé *Expositiones visionum quæ fiunt insomnis*, (Parme, 1585), et vous y trouverez, chap. VII, un passage montrant que le bon Arnauld de Villeneuve rêvait tout aussi bien que les autres hommes.

Cléon de Deaulie, Thrasymedes, et, de nostre temps, le docte Villanovanus françois, lesquelz onques ne songerent (355 A)

« Demain donc, sus l'heure que la joyeuse Aurore aux doigts rozatz dechassera les tenebres nocturnes, adonnez vous à songer parfondement. Ce pendant, despouillez vous de toute affection humaine, d'amour, de haine, d'espoir et de craincte. Car, comme jadis le grand vaticinateur Proteus, estant desguisé et transformé en feu, en eau, en tigre, en dracon, et aultres masques estranges ne predisoit les choses advenir; ains pour les predire, force estoit qu'il fust restitué en sa propre et naifve forme, aussi ne peut l'homme recevoir divinité et art de vaticiner, sinon que la partie qui en luy plut est divine (c'est νοῦς et *mens*) sois coye, tranquille, paisible, non occupée, ne distraicte par passions et affections foraines.

— Je le veulx, dist Panurge. Fauldra il peu ou beaucoup souper à ce soir? Je ne le demande sans cause. Car, si bien et largement je ne soupe, je ne dors rien qui vaille, la nuyt ne fais que ravasser, et autant songe creux que pour lors estoit mon ventre. — Poinct souper, respondit Pantagruel, seroit le meilleur, attendu vostre bon en point et habitude.

« Amphiaraus, vaticinateur antique, vouloit ceux qui par songes recevoient ses oracles rien tout celuy jour ne manger, et vin ne boire trois jours davant. Nous n'userons de tant extreme et rigoureuse diete. Bien croy je l'homme replet de viandes et crapule difficilement concepvoir notice des choses spirituelles (356) : ne suis toutesfois en l'opinion de ceux qui, aprés longs et

---

— Voici ce que Pline dit du pays où on ne rêve point: « Pays de l'autre côté de l'Afrique... Le Nigris prend sa source entre les Ethiopiens et les Ecaliques... viendraient ensuite les *Atlantes*, les Egipans, demi-animaux. Les Atlantes, s'il faut en croire ces auteurs, sont une espèce inférieure à l'homme : ils ne donnent point de noms ; ils font des imprécations contre le soleil ; *ils ne rêvent point.* » (*Hist. nat.*, V, 8.)

(355 A) « Nous connaissons *Cléon* de Daulie et *Thrasymedes* Hercian qui, de leur vie, n'ont eu aucun songe. » (Plutarque, *Des oracles.*) Aristote avait écrit sur le même sujet : « Il y a des gens qui n'ont jamais rêvé de toute leur vie, mais ces exceptions sont fort rares, quoiqu'il y en ait pourtant quelques-unes. Pour les uns, cette absence de rêves a été perpétuelle ; pour les autres, les rêves ne leur sont venus qu'avec les progrès de l'âge... Il faut croire que la cause qui fait qu'on ne rêve pas est à peu près la même qui fait qu'on n'a pas de rêves quand on dort aussitôt après le repas ; et que les enfants non plus ne rêvent point. » (Aristote, *Des rêves*, 3.) La même question est traitée en passant au livre IV de l'*Histoire des animaux*.

(356) Deux choses sont ici à considérer : s'agit-il réellement de l'aptitude à avoir des songes ou bien de l'aptitude à saisir les choses de l'esprit? Dans le premier cas, je dirai que la question ne mérite pas de nous occuper, les rêves n'étant que des combinaisons involontaires d'images ou d'idées dont les causes sont à peu près inconnues, malgré cette opinion de Ciceron : « Les songes que l'événement réalise nous arriveraient bien plus nombreux si nous nous abandonnions au sommeil dans notre état naturel ; mais quand nous nous couchons, nous avons l'estomac chargé d'aliments et de vin et les objets nous apparaissent troublés et confus. » (*De divinatione*, I, 29.) Dans la deuxième hypothèse, je ferai remarquer la vérité de cette observation que l'usage immodéré des aliments et des boissons rend l'esprit paresseux, tandis que la tempérance dans le boire et le manger conserve et améliore les facultés intellectuelles.

obstinés jeusnes, cuident plus avant entrer en contemplation des choses celestes.

« Souvenir assez vous peut comment Gargantua mon pere, lequel par honneur je nomme, nous a souvent dict les escrits de ces hermites jeusneurs autant estre fades, jejunes et de mauvaise salive comme estoient leurs corps, lorsqu'ilz composoient : et difficile chose estre, bons et serains rester les esprits, estant le corps en inanition (357), veu que les philosophes et medicins afferment les esprits animaulx (357 A) sourdre, naistre et pratiquer par le sang arterial, purifié et affiné à perfection dedans le retz admirable (357 B) qui gist sous les ventricules du cerveau.

« Nous baillant exemple d'un philosophe qui, en solitude pensant estre et hors la tourbe, pour mieulx commenter, discourir et composer, ce pendant toutesfois autour de luy abayent les chiens, ullent les loups, rugient les lions, hannissent les chevaulx, barrient les elephans, sifflent les serpens, braislent les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tourterelles ; c'est à dire, plus estoit troublé que s'il fust à la foyre de Fontenay ou Niort, car la faim estoit on corps : pour à laquelle remedier, abaye (358) l'estomac, la veue esblouit, les veignes sugcent de la propre substance des membres carniformes, et retirent en bas cestuy esprit vagabond, negligent du traictement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps : comme si l'oiseau, sus le poing estant, vouloit en l'air son vol prendre, et incontinent par les longes seroit plus bas deprimé. Et, à ce propos, nous allegant l'autorité de Homere, pere de toute philosophie, qui dit les Gregeoys, lors, non plus tost, avoir mis à leurs larmes fin du dueil de Patroclus, le grand amy d'Achilles, quand la faim se declaira et leurs ventres protesterent plus de larmes ne les fournir. Car, en corps exinaniz par trop long jeusne, plus n'estoit de quoy pleurer et larmoyer (*).

« Mediocrité (*) est en tous cas louée, et icy la maintiendrez. Vous mangerez à souper non febves (359),

(357) Il n'est pas nécessaire de professer des idées d'un matérialisme outré pour être forcé d'avouer que l'épuisement du corps par défaut de nourriture entraîne une faiblesse de l'esprit, ce qui équivaut à la formule de Juvenal : *Mens sana in corpore sano*. Or, de là a admettre, avec Cabanis, que nos idées sont le produit de nos organes, il n'y a pas loin.

(357 A) Voir note 311 E.

(357 B) Voir notes 312 et 330.

(358) La faim (voir notes 116 et 198) qui est d'abord une sensation agréable, devient, quand elle n'est pas satisfaite, une souffrance accompagnée de troubles divers auxquels l'observateur Rabelais fait allusion ici : circulation languissante, respiration incomplète, pâleur et refroidissement des extrémités, hallucinations terrifiantes, impossibilité de se livrer à un travail intellectuel sérieux. Ce dernier symptôme avait été noté par Hippocrate dans cet aphorisme : *Ubi fames laborandum non est.*

(359) La *fève*, aliment très riche en fécule, est une plante précieuse pour les pauvres. On en mange beaucoup en Italie et dans le midi de la France ; elle n'est pas d'une digestibilité parfaite, mais elle ne mérite guère les reproches des anciens, qui la disaient non seulement indigeste, mais encore excitante, hébétissante, etc., tous défauts aussi douteux que la vertu diurétique de l'eau d'écailles de féverolles, reconnue par les mêmes. Voici deux passages de Cicéron dans lesquels l'interdiction des fèves est mentionnée : 1° « L'on croit que l'usage des fèves n'a été interdit aux Pythagoriciens que parce que cet aliment produit une boursouflure contraire à la tranquillité qui doit régner dans une âme à la recherche de la

non lievres (359 A), ne aultre chair ; non poulpre (359 B), qu'on nomme polype, non choux (359 C), ne aultres viandes qui peussent vos esprits animaux troubler et obfusquer. Car, comme le miroir ne peut representer les simulacres des choses objectées et à luy exposées, si sa polissure est par haleines ou temps nebuleux obfusquée, aussi l'esprit ne reçoit les formes de divination par songes, si le corps est inquiété et troublé par les vapeurs et fumées des viandes precedentes, à cause de la sympathie (360), laquelle est entre eux deux indissoluble.

« Vous mangerez bonnes poires Crustemenies (361) et Berguamottes (361 A), une pomme de court pendu, quelques pruneaux de Tours, quelques cerises de mon verger. Et ne sera pour quoi debvez craindre que vos songes en proviennent doubteux, fallaces ou suspectz, comme les ont declairés aucuns peripateticques, au temps de automne, lors, sçavoir est, que les humains plus copieusement usent de fruictage qu'en aultre saison. Ce que les anciens prophetes et poëtes mysticquement nous enseignent, disans les vains et fallacieux songes gesir, et estre cachés sous les feuilles cheutes en terre ; parce qu'en automne, les feuilles tombent des arbres. Car cette ferveur naturelle, laquelle abonde es fruictz nouveaulx, et laquelle par son ebullition facilement evapore es parties animales (comme nous voyons faire le moust), est, long temps a, expirée et resolue. Et boirez belle eau de ma fontaine. — La condition, dist

---

vérité. » (*De divinatione*, I, 30.) 2° « Les Pythagoriciens s'interdisent absolument la fève, comme si ce mets gonflait l'âme au lieu de charger l'estomac. » (*Id*, II, 58.) Cette dernière phrase de Cicéron est heureusement suivie de celle-ci : « Mais il n'est aucune absurdité que quelque philosophe n'ait soutenue. » Elle vient à point pour rappeler que l'auteur du *Traité de la divination* écrivit aussi les *Tusculanes*.

(359) Le *lièvre* engendrait, dit-on, la mélancolie. Si l'on en croit Celse (II, 31), il chassait l'urine. D'après Caton, il faisait dormir. Pour les autres particularités relatives au héros des civets, je renvoie le lecteur à la note 135.

(359 B) D'après Desmarets, *poulpe* signifierait *pourpier*. Une fois n'est par coutume : Desmarets s'est trompé. Le *poulpe*, *poulpre* ou *polype* (de πολυς et πους pied) est cet animal que Victor Hugo a rendu célèbre sous le nom de *pieuvre*. Il avait exercé l'imagination de Pline, qui trouvait à sa chair les propriétés les plus curieuses ; on peut, sur ce sujet, consulter son *Histoire naturelle*, aux chapitres 46, 47, 48 du livre IX, et au chapitre 2 du livre XXXII. — Dans le traité de la *Nature de la femme*, Hippocrate classe le poulpe parmi les aliments légers.

(359 C) Le *chou* avait mauvaise réputation. Jean de la Bruyère-Champier écrivait dans le *De re cibaria* : « *Brassica*, *unde somnia varia*, *tulmultuosaque*. »

(360) Quand on veut faire la théorie des songes, on risque fort de tomber dans la rêverie. Souffrez que nous ne nous endormions pas sur ce sujet soporifique.

(361) *Crustumenum*, ville de Toscane, chantée par Virgile, fournissait des poires renommées. Pline n'a pas oublié ces fruits dans son Encyclopédie : « Les poires cuites, dit-il, constituent un mets aussi sain qu'agréable au goût, surtout lorsqu'elles viennent de Crustumenum. » (*Hist. nat.*, XXIII, 62.) On trouve encore cette indication dans les œuvres de Celse : « Parmi les fruits bons à l'estomac, il faut citer les poires cassantes, telles que celles de Crustumenum et de Nevie. » *Trait. de médecine*, II, 24.)

(361 A) La *bergamotte* (du turc *berg armuth*, poire du Seigneur) est un fruit d'automne très savoureux ; le *court-pendu* ou *capendu* est une variété de pomme rouge.

Panurge, m'est quelque peu dure. J'y consens toutesfois, couste et vaille. Protestant desjeuner demain à bonne heure, incontinent aprés mes songeailles. Au surplus, je me recommande aux deux portes d'Homere, à Morpheus, à Icelon, à Phantasus et Phobetor. Si au besoing ilz m'aident et secourent, je leur erigeraiy un autel joyeux, tout composé de fin dumet. Si en Laconie j'estois dedans le temple de Ino, entre Octyle et Thalames, par elle seroit ma perplexité resolue en dormant à beaux et joyeux songes. »

Puis (362) demanda à Pantagruel : « Seroit ce point bien faict si je mettois dessous mon coissin quelques branches de laurier ? (362 A) — Il n'est, respondit Pantagruel, ja besoing. C'est chose superstitieuse, et n'est qu'abus ce qu'en ont escrit Serapion ascalonites, Antiphon, Philochorus, Artemon et Fulgentius Planciades. Autant vous en dirois de l'espaule gauche du crocodile et du chameléon, sauf l'honneur du vieux Democrite. Autant de la pierre des Bactrians nommée Eumetrides. Autant de la corne de Hammon. Ainsi nomment les Ethiopiens une pierre precieuse à couleur d'or et forme d'une corne de belier, comme est la corne de Jupiter Hammonien, affirmans autant estre vrais et infaillibles les songes de ceux qui la portent, que sont les oracles divins. Par adventure est ce que escrivent Homere et Virgile des deux portes de songes, es quelles vous estes recommandé. L'une est d'ivoire, par laquelle entrent les songes confus, fallaces et incertains ; comme, à travers l'ivoire, tant soit déliée que voudrez, possible n'est rien voir ; sa densité et opacité empesche la penetration des esprits visifz et reception des especes visibles. L'aultre est de corne, par laquelle entrent les songes certains, vrais et infaillibles ; comme, à travers la corne, par sa resplendeur et diaphanéité, apparoissent toutes especes certainement et distinctement. — Vous voulez inferer, dist frere Jean, que les songes des coquz cornuz, comme sera Panurge, Dieu aidant et sa femme, sont tousjours vrais et infaillibles. »

(362) Voici encore un paragraphe d'érudition mirandolesque, à propos des auteurs qui ont écrit sur les songes : *Sérapion* d'Ascalon, évêque égyptien du IVe siècle ; *Antiphon*, écrivain grec contemporain de Socrate ; *Philocore*, poète-historien, mis à mort par le roi de Macédoine Antigone *Artémon*, de Milet ; *Fulgence Planciades*, grammairien arabe.

(362 A) Chez les anciens, on plaçait sous le chevet du lit une branche de *laurier* pour se procurer des songes agréables ; l'épaule de *crocodile* et celle du *caméléon* passaient pour donner les rêves désirés ; grâce à l'*eumétride*, les songes devenaient des oracles. Les coquilles fossiles appelées *ammonites* avaient des propriétés non moins remarquables. Toutes ces vertus, dont Rabelais se moque agréablement, sont énumérées par le verbeux Pline, aux chapitres 28 et 37 de son *Histoire naturelle*.

CHAPITRE XIV

Le songe de Panurge et interprétation d'iceluy

Sus les sept heures du matin subsequent, Panurge se presenta davant Pantagruel, estans en la chambre Epistemon, frere Jean des Entommeures, Ponocrates, Eudemon, Carpalim et aultres, esquelz, à la venue de Panurge, dist Pantagruel : « Voyez cy nostre songeur. — Ceste parole, dist Epistemon, jadis cousta bon, et fut cherement vendue es enfans de Jacob. » Adonc dist Panurge : « J'en suis bien chez Guillot le songeur. J'ay songé tant et plus, mais je n'y entends note, excepiez que, par mes songeries, j'avois une femme jeune, galante, belle en perfection, laquelle me traictoit et entretenoit mignonnement, comme un petit dorelot (362 B). Jamais homme ne fut plus aise, ne plus joyeux. Elle me flattoit, me chatouilloit (*), me testonnoit, me tastonnoit, me baisoit, me accolloit, et par esbattement me faisoit deux belles petites cornes au dessus du front. Je luy remontrois en folliant qu'elle me les debvoit mettre au dessous des yeulx, pour mieulx voir ce que j'en voudrois ferir, afin que Mosmus ne trouvast en elles chose aucune imperiaicte et digne de correction, comme il fit en la position des cornes (363) bovines. La follastre, non obstant ma remonstrance, me les fichoit encore plus avant. Et en ce ne me faisoit mal quelconque (*), qui est cas admirable. Peu aprés, me sembla que je fus, ne sçay comment, transformé en tambourin, et elle en chouette. Là fut mon sommeil interrompu, et en sursault me resvaillay tout fasché perplex et indigné. Voyez là une belle platelée de songes. Faites grand chere là desus, et l'exposez comme l'entendez. Allons desjeuner (*), monsieur maistre Carpalim.

— J'entends, dist Pantagruel, si j'ay jugement aucun en l'art de divination par songes, que vostre femme ne vous fera réallement et en apparence exterieure cornes on front, comme portent les satyres ; mais ne vous tiendra foy ne loyaulté conjugale, ains à aultruy s'abandonnera, et vous fera coqu. Cestuy poinct est apertement exposé par Artemidorus (363 A) comme le dis. Aussi ne sera de vous faicte metamorphose en tabourin ; mais d'elle vous serez battu comme tabour à nopces ; ne d'elle en chouette ; mais elle vous desrobera, comme est le naturel de la chouette. Et voyez vos songes conformes es sors Virgilianes. Vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobé, »

Hà s'escria frere Jean, et dist : « Il dit, par Dieu, vray ; tu seras coqu, homme de bien, je t'en asseure, tu auras belles cornes. Hay, hay, hay, nostre maistre *de Cornibus* (363 B). Dieu te gard ! Fais nous

---

(362 B) *Dorelot*, nous avons fait de ce mot le verbe *dorloter*, bien connu de toutes les mamans.

(363) Dans son livre *De partibus animalium*, Aristote a critiqué la position des cornes du bœuf.

(363 A) « *Memini me apud Artemidorum legisse, eum qui somniarit arietem ad se venire, futurum esse ejus uxor mœchetur.* » (*Scaligerana*, art. Cornard.)

(363 B) Ce *de Cornibus* est un médecin contemporain de Rabelais ; il s'appe-

deux motz de predication, et je feray la queste parmy la paroisse.

— Au rebours, dist Panurge, mon songe presagit qu'en mon mariage j'auray planté de tous biens, avec la corne d'abondance. Vous dictes que seront cornes de satyres. *Amen*, *amen*, *fiat*, *fiatur*, *ad differentiam papæ*. Ainsi aurois je eternellement le virolet en poinct (*) et infatigable, comme l'ont les satyres. Chose que tous desirent, et peu de gens l'impetrent des cieulx. Par consequent, coqu jamais, car faulte de ce est cause sans laquelle non, cause unique de faire les mariz coquz. Qui fait les coquins mendier ? c'est qu'ilz n'ont en leurs maisons de quoy leur sac emplir. Qui fait le loup sortir du bois ? default de carnage. Qui fait (364) les femmes ribauldes ? Vous m'entendez assez. J'en demande à messieurs les clercs, à messieurs les presidens, conseillers, advoçatz, proculteurs et autres glossateurs de la venerable rubricque, *de Frigidis et Maleficiatis* (364 A).

« Vous (pardonnez moy si je mesprends) me semblez evidentement errer, interpretans cornes pour cocuage. Diane les porte en teste à forme d'un beau croissant. Est elle coqüe pourtant ? Comment diable seroit elle coqüe, qui ne fut onques mariée ? Parlez, de grace, correct, craignant qu'elle vous en face au patron que fit Actéon. Le bon Bacchus porte cornes semblablement : Pan, Jupiter Ammonien (364 B), tant d'aultres. Sont ilz coquz ? Juno seroit elle putain ? Car il s'ensuivroit, par la figure dict *metalepsis*. Comme, appelant un enfant, en presence de ses pere et mere, champis (365) ou avoistre, c'est honnestement, tacitement dire le pere coqu, et sa femme ribaulde. Parlons mieulx. Les cornes que me faisoit ma femme sont cornes d'abondance

---

lait de son vrai nom *Jean Cornarius Hanbutt*. Il vint d'Allemagne en Italie et en France pour se procurer les éditions originales des auteurs grecs ; en 1543, il publia à Bâle une traduction d'Hippocrate.

(364) Il y a du vrai dans le jovial raisonnement de Panurge. Certes, elles sont nombreuses les honnêtes femmes dont l'ardeur naturelle non satisfaite est éteinte par les sentiment puisés dans une éducation vertueuse, mais il en est chez lesquelles la force de l'organisme renverse les digues élevées par l'éducation et qui vont chercher au dehors un « male masculant », quand elles ne le trouvent pas en leur mari. Le penchant irrésistible et maladif qu'on a appelé nymphomanie est une affection nerveuse qui se produit surtout chez les femmes exaltées par des lectures, des conversations, des spectacles ou des habitudes érotiques, mais on peut la rencontrer chez des femmes les plus chastes et les plus pieuses. J'en ai constaté un exemple curieux sur une religieuse carmélite, pendant mon internat des asiles, et je me suis souvenu, en voyant cette vierge lubrique, de l'antithèse de Hugo : « Rien n'est plus près de Messaline que Marie Alacoque. »

(364 A) Voyez l'article de Virey sur la *frigidité*, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, 1816, tome XVII.

(364 B) V. note 362. Le poème *De lapidibus*, d'Orphée, traitant des pierres précieuses considérées comme antidotes, parle longuement de la *corne d'ammon* ou *ammonite*. C'était une pierre calcaire qui passait pour sudorifique, cordiale et alexitère ; en réalité c'est un vulgaire absorbant, semblable à n'importe quel carbonate calcique.

(365) Le mot *champi* signifie fils naturel ; il figure, comme chacun sait, dans le titre d'un des meilleurs romans de George Sand. *Avoistre*, d'après Ménage, est synonyme d'adultérin. « *Champi*, c'est comme qui dirait né dans les champs, à la manière d'un champignon et à l'aventure. » (Buchon, *Notes sur les œuvres de P. de Bourdeille.*)

et planté de tous biens. Je vous le affie. Au demourant, je seray joyeux comme un tabour à nopces, tousjours sonnant, tousjours bourdonnant et petant (*). Croyez que c'est l'heur de mon bien. Ma femme sera coincte et jolie, comme une belle petite chouette

Qui ne le croit d'enfer aille au gibbet,
Nocl nouvelet.

— Je note, dist Pantagruel, le poinct dernier qu'avez dict, et le confere avec le premier. Au commencement vous estiez tout confict en delices de vostre songe. Enfin vous esveillastes en sursault, faſché, perplex, et indigné. — Voire, dist Panurge, car je n'avois point disné (*). — Tout ira en desolation, je le prevoy. Saichez, pour vray, que tout sommeil finissant en sursault (366), et laissant la personne faschée et indignée, ou mal signifie, ou mal presagit.

« Mal signifie, c'est à dire maladie cacoethe (366 A), maligne, pestilente, occulte et latente dedans le centre du corps ; laquelle, par sommeil, qui toujours renforce la vertu concoctrice (366 B), selon les théoremes de medicine, commenceroit soy declairer et mouvoir vers la superficie. Auquel triste mouvement seroit le repos dissolu, et le premier sensitif admonesté d'y compatir et pourvoir. Comme, en proverbe, l'on dit irriter les freslons, mouvoir la camarine, esveiller le chat qui dort.

« Mal presagit, c'est à dire, quand on faict de l'ame en matiere de divination somniale, nous donne entendre que quelque malheur y est destiné et preparé, lequel de brief sortira en son effect. Exemple on songe et resveil espouvantable de Hecuba : on songe de Eurycice, femme de Orpheus, lequel parfaict, les dit Ennius s'estre esveillées en sursault et espouvantées. Aussi aprés vit Hecuba son mary Priam, ses enfans, sa patrie occis et destruictz ; Eurydice, bien tost aprés, mourut miserablement.

« En Enéas, songeant qu'il parloit à Hector defunct, et soudain en sursault s'esveillant. Aussi fut celle propre nuyt Troye saccagée et bruslée. Aultre fois songeant qu'il véoit

---

(366) Le sommeil brusquement interrompu est préjudiciable à l'accomplissement des fonctions digestives, dont le dérangement n'a souvent pas d'autre cause.

(366 A) *Cacoethe*, de κακος mauvais et ηθος nature, qui est de mauvaise nature. On dit *fièvre cacoethe* pour *fièvre maligne*. Pline a écrit : « Les glands guérissent les tumeurs malignes appelées en grec *cacoethes*. » (*Hist. nat.*, XXIV, 3.) Celse s'exprime ainsi sur ces tumeurs : « Le cancer commence presque toujours par l'affection cacoethe, qui dégénère ensuite en cancer occulte, puis en ulcère et enfin en tumeur charnue ; l'affection cacoethe est seule susceptible de guérison. Ce n'est qu'avec le temps et par l'expérience qu'on distingue l'affection cacoethe, qui peut se guérir, du cancer qu est incurable. » (*Med.*, V, 28.) Dans Ambroise Paré, on peut lire : « Ulcère *cacoethe* est celle qui ne se peut guarir par remèdes doucement appliqués. » (*Des ulcères*, III.) Dans les œuvres de Jean Fernel, j'ai noté ce passage, se rapportant au gaïac : « Ulcera *cacoëthea* et chironia sistit. » (*De luis venereæ curatione* XI.)

(366 B) V. notes 93, 311 D, 322, etc. « Les philosophes et les médecins ne sont pas d'accord sur la conversion ou digestion du boire ou du manger. Hippocrate, Galien et Avicenne attribuent à la chaleur de l'estomac la *coction* des aliments. Erasistrate assure qu'elle se fait dans le ventre. Asclepiade, niant la *concoction* stomacale, veut que la nourriture soit partagée dans le corps toute crue comme elle y est entrée. » (Henri Corneille Agrippa, *De vanit. scient.*, LXXXII.

ses dieux familiers et penates, et en espouvantement s'esveillant, patit au subsequent jour horrible tourmente sus mer.

« En Turnus, lequel, estant incité par vision phantastique de la furie infernale à commencer guerre contre ne peut estre terminé, sans grande infelicité prétendue. Aultrement, seroit repos non repos ; don, non don ; non des dieux amis provenant, mais des diables ennemis, jouxte le mot vulgaire ἐχθρῶν ἄδωρα δῶρα. Comme si, le perefamilles estant à table opulente, en bon appetit, au commencement de son repas, on voyoit en sursault espouvanté soy lever. Qui n'en sçauroit la cause s'en pourroit esbahir. Mais quoy ? Il avoit ouy ses serviteurs crier au feu, ses servantes crier au larron, ses enfans crier au meurtre. Là falloit, le repas laissé, accourir pour y remedier et donner ordre.

Enéas, s'esveilla en sursault, tout indigné, puis fust, aprés longues désolations, occis car iceluy Enéas. notez que Fabius Pictor dit rien par luy n'avoir esté faict ne entreprins, rien ne lui estre advenu, que préalablement il n'eust cogneu et preveu par divination somniale. Raison ne default es exemples. Car, si le sommeil et repos est don et benefice special des dieux, comme maintiennent les philosophes, et atteste le poëte, disant :

Lors l'heure estoit que sommeil, don des cieux,
Vient, aux humains fatigués, gracieux ;

tel don en fascherie et indignation

« Vrayement, je me recorde que les Cabalistes (366 C) et Massoretz, interpretes des sacres lettres, exposans en quoy l'on pourroit par discretion cognoistre la verité des apparitions angelicques (car souvent l'ange de Satan se transfigure en ange de lumiere), disent la difference de ces deux estre en ce que l'ange bening et consolateur, apparoissant à l'homme, l'espouvante au commencement, le console en la fin, le rend content et satisfaict ; l'ange malin et seducteur an commencement resjouit l'homme, en fin le laisse perturbé, fasché et perplex. »

(366 C) Les *cabalistes* différaient des magiciens ou *massorets* en ce qu'ils n'imploraient que les esprits bienfaisants, tandis que les magiciens invoquaient les démons ; cabalistes et massorets étaient souvent des savants véritables, hommes de talent échoués dans la superstition.

CHAPITRE XV

Excuse de Panurge, et exposition de cabale monasticque en matière de bœuf salé.

« Dieu, dist Panurge, gard de mal qui voit bien et n'oyt goutte. Je vous voy tres bien, mais je ne vous oy point, et ne sçay que dictes. Le ventre affamé n'a point d'oreilles. Je brame (367), par Dieu, de male rage de faim. J'ay faict corvée trop extraordinaire. Il fera plus que maistre Mousche qui de cestuy an ne me fera estre de songeailles. Ne souper point, de par le diable! Cancre! Allons, frere Jean, desjeuner. Quand j'ay bien à point desjeuné, et mon estomac est à point affené, et agrené (367 A), encores pour un besoing, et en cas de necessité, me passerois je de disner. Mais en souper point! Cancre! C'est erreur; c'est scandale en nature.

« Nature a faict le jour pour soy exercer, pour travailler et vacquer chascun en sa negociation; et, pour ce plus aptement faire, elle nous fournit de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumiere du soleil. Au soir, elle commence nous la tollir, et nous dit tacitement: Enfans, vous estes gens de bien: c'est assez travaillé. La nuyt vient: il convient cesser du labeur, et soy restaurer par bon pain, bon vin, bonnes viandes: puis soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer, pour, au lendemain, estre frais et alaigres au labeur, comme devant (368). Ainsi font les faulconniers: quand ilz ont peu (368 A) leurs oiseaux, ilz ne les font voler sus leurs gorges; ilz les laissent enduire sus la perche (398 B). Ce que tres bien entendit le bon pape, premier instituteur des jeusnes. Il ordonna qu'on jeusnast jusques à l'heure de Nones (368 C), le reste du jour fust mis en liberté de repaistre.

« On temps jadis peu de gens dis-

---

(367) Voir notes 116 et 320. Cette image est empruntée à Merlin Coccaie. On lit en effet, au livre XVII de l'*histoire macaronique*: « Falcquet sentoit en son ventre ses boyaux estre vuides, son estomac *crioit* », et au livre XXIII: « ma pance *gronde de faim.* »

(367 A) *affené*, garni de foin; *agrené*, pourvu de graines.

(368) Pendant le sommeil la mise en jeu des propriétés de la vie animale cessant, ses organes deviennent passifs et il y a prédominence de l'assimilation. En d'autres termes, pendant que se suspendent les fonctions animales, les fonctions nutritives (digestion, absorption, sécrétion, etc) continuent et augmentent même, de telle façon que le temps du sommeil est le temps d'effort du système nutritif. La conséquence naturelle de ce fait est que le repas qui précède le sommeil est le plus naturel. Prendre les aliments à la fin du jour, peu de temps avant de se mettre au lit, est donc une excellente pratique, malgré l'opinion contraire professée par Broussais et d'autres.

(368 A) *peu* ou *pu*, pour *repu*.

(368 B) *enduire* signifie digérer.

(368 C) Puisqu'il est établi que la digestion du principal repas (V. note 368) doit se faire pendant le sommeil — nous en avons un exemple en fauconnerie — c'est par hygiène bien entendue que le pape règlementa ainsi le jeûne: ne mangez pas le matin, mais nourrissez-vous copieusement à la fin du jour.

noient, comme vous diriez les moines et chanoines. Aussi bien n'ont ilz aultre occupation ; tous les jours leur sont festes, et ilz observent diligentement un proverbe claustral : *de missa ad mensam*(*). Et ne differeroient seulement attendans la venue de l'abbé, pour soy enfourner à table. La, en baufrant, attendent les moines l'abbé, tant qu'il voudra ; non aultrement, ne en aultre condition. Mais tout le monde soupoit, exceptez quelques resveurs songears : dont est dicte la cene comme *coene*, c'est-à-dire à tous commune. Tu le sçais bien, frere Jean. Allons, mon amy, de par tous les diables, allons Mon estomac aboye de male faim (369) comme un chien. Jettons luy force soupes en gueule pour l'appaiser, à l'exemple de la Sybille envers Cerberus. Tu aimes les soupes de prime ; plus me plaisent les soupes de leurier, associées de quelque pièce de laboureur, salé à neuf leçons.

— Je t'entends, respondit frere Jean : ceste metaphore est extraicte de la marmite claustrale. Le laboureur, c'est le bœuf qui laboure, ou a labouré ; à neuf leçons, c'est-à-dire cuict à perfection. Car les bons peres de religion, par certaine caballisticque institution des anciens, non escrite, mais baillée de main en main, soy levans, de mon temps, pour matines, faisoient certains préambules notables avant entrer en l'église. Fiantoient aux fiantoirs, pissoient aux pissoirs, et crachoient aux crachoirs ; toussoient aux toussoirs melodieusement resvoient aux resvoirs (370), afin de rien immonde ne porter au service divin. Ces choses faictent, devotement se transportoient en la saincte chapelle, ainsi estoit en leurs rebus nommée la cuisine claustrale, et devotement sollicitoient que des lors feust au feu le bœuf mis pour le desjeuner des religieux, freres de Nostre Seigneur. Eux mesmes souvent allumoient le feu sous la marmite. Or est que, matines ayant neuf leçons, plus matin se levoient, par raison plus aussi multiplioient en appetit et alteration aux aboys du parchemin, que matines estant ourlées d'une ou trois leçons seulement. Plus matin se levans, par ladicte caballe, plus tost estoit le bœuf au feu :

Plus y estant, plus cuict restoit
Plus cuict restant, plus tendre estoit.

mois usoit les dents (*), plus delectoit le palat, moins grevoit l'estomac, plus nourrissoit les bons religieux (371). Qui est la fin unique et intention premiere des fondateurs : en contemplation de ce qu'ilz ne mangent mie pour vivre, ilz vivent pour manger, le n'ont que leur vie en ce monde. Allons, Panurge.

— A ceste heure, dist Panurge, t'ay je entendu couillon (372) velouté, couil-

(369) Voir note 367.

(370) Rabelais ne manque jamais une énumération du genre de celle-ci ; il n'aurait donc eu garde d'oublier que c'est généralement au moment du réveil que s'effectuent les excrétions.

(371) L'auteur aborde ici une question d'alimentation que j'ai osé traiter avec quelques détails techniques, dans mon *Dictionnaire de la table*. Je prie le lecteur s'il en a le loisir, de lire l'article « bouillon » de ma bromatologie pittoresque.

(372) Voir notes 60, 113, 129, etc. Encore une fois j'affirme que certains mots, qui nous choquent aujourd'hui, étaient d'usage courant au temps de Rabelais. Exemple : « ... ainsi ont devant nous leur richesse augmentée mille et mille Tuscans, dont leur grandeur vantée apporte la bravade à leurs *coyons* nepveux qui sçavent finement ensuyvre leurs ayeux », (*le médecin courtizan*, 16e siècle). Dans cette pièce, attribuée à tort à Joachin du Bellay, grand ami de Rabelais, le sens du mot « coyon » n'est pas celui de niais, au contraire.

claustral et caballicque. Il me y va du propre cabal (372 A). Le sort, l'usure, et les interetz je pardonne. Je me contente des despens, puis que tant disertement nous as faict repetition sus le chapitre singulier de la caballe culinaire et monasticque. Allons, Carpalim. Frere Jean, mon baudrier, allons. Bon jour, tous mes bons seigneurs. J'avois assez songé pour boire. Allons. »

Panurge n'avoit ce mot achevé, quand Epistemon à haulte voix s'escria, disant : « Chose bien commune et vulgaire entre les humains est le malheur d'aultruy entendre, prevoir, cognoistre et predire. Mais, ô que chose rare est son malheur propre predire, cognoistre, prevoir, et entendre ! Et que prudentement le figura Esope en ses apologues, disant chascun homme en ce monde naissant une bezace au coul porter, au sachet de laquelle davant pendant sont les faultes et malheurs d'aultruy, tousjours exposées à nostre veue et cognoissance ; au sachet darriere pendant sont les faultes et malheurs propres : et jamais ne sont veues ny entendues, fors de ceux qui des cieulx ont le benevole aspect. »

(372 A) Voir notes 60, 113, 129, 442.

CHAPITRE XVI

Comment Pantagruel conseille à Panurge de conférer avec une sybille de Panzoust

Peu de temps aprés, Pantagruel manda querir Panurge, et luy dist : « L'amour que je vous porte, inveteré par succession de long temps, me sollicite de penser à vostre bien et profit. Entendez ma conception : on m'a dict qu'à Panzoust (372 B), prés le Croulay, est une sibylle tres insigne, laquelle predit toutes choses futures : prenez Epistemon de compaignie, et vous transportez par devers elle, et oyez ce que vous dira. — C'est, dist Epistemon, par adventure, une Canidie, une Sagane, une pithonisse et sorciere. Ce que me le fait penser, est que celuy lieu est en ce nom diffamé qu'il abonde en sorcieres plus que ne fit onques Thessalie. Je n'iray pas voluntiers. La chose est illicite et defendue en la loi de Moses. — Nous, dist Pantagruel, ne sommes mie Juifz, et n'est chose confessée ne averée qu'elle soit sorciere. Remettons à vostre retour le grabeau et belutement de ces matieres. Que sçavons nous si c'est une unziesme sibylle, une seconde Cassandre? Et, ores que sibylle (372 C) ne fust, et de sibylle ne meritast le nom, quel interest encourrez vous, avec elle conferant de vostre perplexité, entendu mesmement qu'elle est en existimation de plus sçavoir, plus entendre que ne porte l'usance ne du pays, ne du sexe? Que nuist sçavoir tousjours et tousjours apprendre, fust ce

> D'un sot, d'un pot, d'une guedoufle,
> D'une moufle, d'une pantoufle?

« Vous souvienne qu'Alexandre le Grand, ayant obtenu victoire du roy Darie en Arbelles, presens ses satrapes, quelque fois refusa audience à un compaignon, puis en vain mille et mille fois s'en repentit. Il estoit en Perse victorieux, mais tant esloigné de Macédoine, son royaume hereditaire, que grandement se contristoit, par non pouvoir moyen aucun inventer d'en sçavoir nouvelles, tant à cause de l'enorme distance des lieux que de l'interposition des grands fleuves, empeschement des desers, et objection des montaignes. En cestuy estrif et soigneux pensement, qui n'estoit petit (car on eust peu son pays et royaulme occuper, et là installer roy nouveau et nouvelle colonie, long

---

(372 B) « Penzoust est un vilaige prés de Chinon, auquel lieu y avoit une femme qui bailloit des secrets pour guarir la fiebvre. » (Dupuy.)

(372 C) Cette sibylle a fait beaucoup travailler l'imagination des commentateurs de Rabelais. Voici ce qu'en pensait le médecin Bernier : « Quant à sa sibylle, l'auteur n'en fait qu'une des quatre sœurs dames de Panzoust, au lieu que les anciens en ont fait douze d'une seule. Car, quant à nos parisiens, combien en ont-ils eu, depuis damoiselle Giot, dont les affiches promettoient la réduction des plus affreuses et plus exorbitantes tumeurs contre nature, à leur état naturel, eussent-elles été de ceste année des grosses mesles, dont les trois faisoient le boisseau? »

temps davant qu'il en eust advertissement pour y obvier), davant luy se presenta un homme de Sidoine, marchant perit et de bon sens, mais au reste assez pauvre et de peu d'apparence, lui denonçant et affermant avoir chemin et moyen inventé, par lequel son pays pourroit de ses victoires Indianes, luy de l'estat de Macedonie et Egypte, estre en moins de cinq jours asçavanté.

« Il estima la promesse tant abhorrente et impossible qu'onques l'oreille prester ne luy voulut, ne donner audience. Que luy eust cousté ouir et entendre ce que l'homme avoit inventé ? Quelle nuisance, quel dommaige eust il encouru pour sçavoir quel estoit le moyen, quel estoit le chemin que l'homme luy vouloit demonstrer ? Nature me semble, non sans cause, nous avoit formé oreilles ouvertes, n'y apposant porte ne clousture aucune (373), comme a faict es yeulx, langue et aultres issues du corps. La cause je cuide estre, afin que tousjours toutes nuytz, continuellement puissions ouir, et, par ouye, perpetuellement apprendre : car c'est le sens (373 A) sus tous aultres plus apte es disciplines. Et peut estre que celuy homme estoit ange, c'est à dire messagier de Dieu envoyé comme fut Raphael à Tobie. Trop soudain le contemna, trop longtemps aprés s'en repentit.

— Vous dictes bien, respondit Epistemon ; mais ja ne me ferez entendre que chose beaucoup advantaigeuse soit prendre d'une femme, et d'une telle femme, en tel pays, conseil et advis. — Je, dist Panurge, me trouve fort bien du conseil des femmes, et mesmement des vieilles. A leur conseil, je fais tousjours une selle (373 B) ou deux extraordinaires. Mon amy, ce sont vrais chiens de monstre, vrayes rubriques de droit. Et bien proprement parlent ceux qui les appellent sages femmes. Ma coustume et mon style est les nommer presages femmes. Sages sont elles, car dextrement elles cognoissent. Mais je les nomme presages, car divinement elles prevoient et predisent certainement toutes choses advenir. Aucunesfois je les appelle non Maunettes, mais Monettes (373 C), comme la Juno des Romains. Car d'elles tousjours nous viennent admonitions salutaires et profitables. Demandez en à Pythagoras, Socrates, Empedocles, et nostre maistre Ortuinus (373 D). Ensemble je loue jusques es haults cieux l'antique institution des Ger-

(373) Idée anatomique : les sons peuvent toujours arriver au tympan, tandis que la vision est arrêtée par les paupières baissées, la gustation par la bouche fermée, etc. Aristote avait dit : « Les yeux de l'homme ont une espèce de rempart et de fourreau, je veux dire les paupières. » (*Traité de l'âme*, II, 9.) Et Xenophon : « Nos yeux, organes faibles, sont munis de paupières qui, comme deux portes, s'ouvrent au besoin....., l'ouïe reçoit tous les sons, sans se remplir jamais. » (*Mem. sur Socrate*, I, 4.)

(373 A) Aristote avait dit : « L'ouïe est l'organe des bonnes lettres. »

(373 B) « Comme les vieilles femmes se mêlent volontiers d'enseigner de petits remèdes, leur conseil est assez bon, du moins en fait de régularité de régime ; et qui le suit est sûr d'avoir le ventre plus libre. » (Leduchat, *Notes*.)

(373 C) *Mau nettes*, mal nettes, mal propres ; *monetes*, avertisseuses, du verbe *monere*.

mains, lesquelz prisoient au poids du sanctuaire et cordialement reveroient le conseil des vieilles : par leurs advis et responses tant heureusement prosperoient, comme les avoient prudentement receues. Tesmoings la vieille Aurinie, et la bonne mere Vellede, on temps de Vespasian.

« Croyez que vieillesse feminine est tousjours foisonnante en qualité soubeline, je voulois dire sibylline. Allons par l'aide, allons par la vertu Dieu, allons. Adieu, frere Jean, je te recommande ma braguette (373 E). — Bien, dist Epistemon, je vous suivray, protestant que, si j'ay advertissement qu'elle use de sort ou enchantement (373 F) en ses responses, je vous laisseray à la porte, et plus de moy accompaigné ne serez. »

(373 D) L'ouvrage portant pour titre : *Espistolæ obscurorum virorum* était adressé à Ortuinus.

(373 E) V[r] notes 127 bis.

(373 F) Panurge, qui est très superstitieux, vient de recommander sa braguette à frère Jean, de peur que la sorcière n'use d'enchantement pour lui « nouer l'aiguillette ».

CHAPITRE XVII

Comment Panurge parle à la sybille de Panzoust

Leur chemin fut de trois journées. La troizieme, à la croppe d'une montaigne, sous un grand et ample chastaignier leurs fut monstrée la maison de la vaticinatrice. Sans difficulté ilz entrerent en la case chaumine, mal bastie, mal meublée, et toute enfumée. « Baste (dist Epistemon), Heraclitus, grand Scotiste (373 G) et tenebreux philosophe, ne s'estonna entrant en maison semblable, exposant à ses sectateurs et disciples que là aussi bien residoient les dieux, comme en palais pleins de delices. Et croy que telle estoit la case de la tant celebrée Hecale, lors qu'elle y festoya le jeune Theseus ; telle aussi celle de Hireus ou Œnopion, en laquelle Jupiter, Neptune et Mercure ensemble ne prindrent à desdain entrer, repaistre et loger, et en laquelle officialement pour l'escot forgerent (373 H) Orion. »

Au coin de la cheminée trouverent la vieille. « Elle est, s'escria Epistemon, vraye sybille, et vray portraict naivement representé par *Grii kaminoi* de Homere. » La vieille estoit mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, edentée (373 I), chassieuse, courbassée (373 J), roupieuse (373 K), langoureuse, et faisoit un potaige de choux verds, avec une couane de lard jaune et un vieil savorados (373 L). « Verd et bleu !

(373 G) *Scotiste*, adjectif signifiant « ergoteur », par allusion à Jean Scot, surnommé le docteur subtil, qui vivait à Paris à la fin du treizième siècle. Il a écrit des commentaires sur Aristote aussi longs que diffus.

(373 H) « Hireus étoit un paysan de la Béotie, à qui Jupiter, Neptune et Mercure donnèrent le choix de demander ce qu'il voudroit, en récompense de l'hospitalité qu'ils avoient reçue de lui. Il souhaita d'avoir un fils sans avoir de femme : ces trois dieux urinèrent sur la peau d'une génisse et, dix mois aprés, il en vint un enfant nommé de là *Urion*, ensuite *Orion*, du grec ουρεω, je pisse. » (Rab., *Edit. variorum*).

(373 I) *Edentée*, les dents tombent généralement quand on avance en âge ; *chassieuse*, l'humeur grasse secrétée par les glandes de Meibomius s'altère dans la vieillesse, très souvent sa quantité augmente et on la voit former, sur le bord des paupières, un enduit onctueux ou sec, fort désagréable.

(373 J) *Courbassée*, le rachis se courbe en avant chez les vieillards.

(373 K) On donne le nom de *roupie*, dans le langage vulgaire, à la goutte de liquide venue des fosses nasales qui pend au nez de certaines personnes. Rabelais en a fait l'adjectif *roupieux*, dont il qualifie la vieille sorcière, parce qu'il a observé la fréquence, chez les vieilles gens, du coryza et des autres catarrhes.

(373 L) Le *savorados* est un os de jambon que l'on met dans la soupe pour la rendre *savoureuse*. Dans les environs de Grasse, le morceau de viande osseux qui doit faire la base du pot-au-feu s'appelle *lou sabouraïré*. En d'autres communes de Provence, on dit *lou sabourun*, à preuve cette plaisanterie légendaire notée par Mistral : « *Uno fes à Sazo, lou sabourun fague set cop lou tour doù vilage.* »

dist Epistemon, nous avons failly. Nous ne aurons d'elle response aucune, car nous n'avons le rameau d'or. — J'y ay, respondit Panurge, pourveu. Je l'ay icy dedans ma gibbessiere, en une verge d'or massif, accompaigné de beaux et joyeux carolus. »

Ces mots dicts, Panurge la salua profondement, luy presenta six langues de bœuf fumées, un grand pot beurrier plein de coscotons (373 M), un bourrabaquin garny de breuvaige, une couille (373 N) de belier pleine de carolus nouvellement forgés ; enfin, avec profonde reverence, luy mit on doigt medical (374) une verge d'or bien belle, en laquelle estoit une crapaudine de Beusse magnificquement enchassée. Puis, en briefves paroles, luy exposa le motif de sa venue, la priant courtoisement luy dire son advis et bonne fortune de son mariage entreprins.

La vieille resta quelque temps en silence, pensive et rechignant des dents (*), puis s'assist sus le cul d'un boisseau, print en ses mains trois vieux fuseaulx, les tourna et vira entre ses doigts en diverses manieres, puis esprouva leurs poinctes, le plus poinctu retint en main, les deux aultres jetta sous une pille à mil. Aprés print ses devidoires, et par neuf fois les tourna ; au neufvieme tour considera sans plus toucher le mouvement des devidoueres et attendit leur repos perfaict.

Depuis, je vis qu'elle deschaussa un de ses esclos (nous les nommons sabotz), mit son davanteau sus sa teste, comme les prestres mettent leur amict, quand ils veulent messe chanter ; puis, avec un antique tissu riolé, piolé, le lia sous la gorge. Ainsi affeublée tira un grand traict du bourrabaquin, print de la couille beliniere trois carolus, les mit en trois coques de noix, et les posa sus le cul d'un pot à plume, fit trois tours de balay par la cheminée, jetta au feu demy fagot de bruyere, et un rameau de laurier sec. Le considera brusler en silence, et vit qué, bruslant, ne faisoit grislement ne bruit aucun.

Adonc, s'escria espouvantablement, sonnant entre les dents quelques mots barbares et d'estrange termination ; de mode que Panurge dist à Epistemon : « Par la vertu Dieu, je tremble ; je croy que je suy charmé (374 A) ; elle ne parle poinct christian. Voyez comme elle me semble de quatre empans plus grande que n'estoit lorsquelle se capitonna de son davanteau. Que signifie ce remuement de badigoinces (375) ? Que pretend ceste jectigation (375 A) des espaules ? à quelle fin fredonne elle des babines comme un cinge demembrant ecrevisses (375 B) ? Les oreilles me

(373 M) *Coscoton*, couscoussou des Arabes.

(373 N) V. notes 60, 113, 372, etc.

(374) Extraits du dictionnaire de Littré XIII^e siècle : « Michole se trouva si perdue en toutes les parties de son cors qu'elle n'en sentoit riens, forz sans plus en deux doiz de la main dextre, c'est à savoir en celui que l'en apele *mire* et en celui que l'en apele le moien ou le long. » XV^e siècle : « D'icelui cop fust blecié le dict Pierre au doi *medicinal*. » V. note 52.

(374 A) V. note 373 F.

(375) Les lèvres, que Rabelais appelle ici *badigoinces* et en un autre passage *bauleuvres* (v. note 279), se meuvent, chez l'homme comme chez le singe, avec une facilité prodigieuse. « Dans la France centrale, dit Brissaud, *bagatouère* s'applique à la mâchoire inférieure, organe du bagou. »

(375 A) *Jectigation* se dit d'un mouvement convulsif ou spasmodique.

(375 B) Le nom vulgaire de la lèvre du singe est *babine* ou *babouine* ; ses

cornent (375 C), il m'est advis que je oy Proserpine bruyante : les diables bien tost en place sortiront. O les laides bestes? fuyons, serpe Dieu, je meurs de peur. Je n'aime poinct les diables. Ilz me faschent, et sont mal plaisans; fuyons. Adieu, ma dame, grand mercy de vos biens. Je ne me marieray poinct, non. J'y renonce des à present comme alors. »

Ainsi commençoit escamper de la chambre ; mais la vieille anticipa, tenant le fuseau en sa main, et sortit en un courtil prés sa maison. Là estoit un sycomore antique : elle l'escroula par trois fois, et, sus huit feuilles qui en tomberent, sommairement avec le fuseau escrivit quelques briefz vers. Puis les jetta au vent, et leur dist : « Allez les chercher, si voulez : trouvez les, si povez : le sort fatal de vostre mariage y est escrit. »

Ces paroles dictes, se retira en sa tesniere, et sus le perron de la porte se recoursa, robe, cotte et chemise, jusques aux (*) escelles, et leurs monstroit son cul. Panurge l'apperceut, et dist à Epistemon : « Par le sambre goy de bois, voylà le trou de la sibylle. » Soudain elle barra sus soy la porte : depuis ne fut veue. Ilz coururent aprés les feuilles, et les recueillerent, mais non sans grand labeur. Car le vent les avoit escartées par les buissons de la vallée. Et, les ordonnans l'une aprés l'aultre, trouverent ceste sentence en metres.

T'esgoussera
De renom.
Engroissera,
De toy non.
Te sugcera
Le bon bout.
T'escorchera,
Mais non tout.

---

mouvements deviennent multiples si l'animal grimacier mange une écrevisse, parce qu'il crachotte à chaque instant pour rejeter les parties coriaces de l'enveloppe crustacée qu'il a sous la dent.

(375 C) La frayeur produit des tintements d'oreilles.

CHAPITRE XVIII

Comment Pantagruel et Panurge diversement exposent les vers de la sybille de Panzoust

Les feuilles recueillies, retournerent Epistemon et Panurge en la court de Pantagruel, part joyeux, part faschés. Joyeux, pour le retour ; faschés, pour le travail du chemin, lequel trouverent raboteux, pierreux et mal ordonné. De leur voyage firent ample rapport à Pantagruel, et de l'estat de la sibylle : enfin luy presenterent les feuilles de sycomore, et monstrerent l'escriture en petits vers. Pantagruel, aprés avoir leu le totaige, dist à Panurge en souspirant : « Vous estes bien en poinct ; la prophetie de la sibylle apertement expose ce que ja nous estoit denoté, tant par les sors Virgilianes que par vos propres songes : c'est que par vostre femme serez deshonoré ; que elle vous fera coqu, s'abandonnant à aultruy, et par aultruy devenant grosse ; qu'elle vous desrobera par quelque bonne partie, et qu'elle vous battra, escorchant et meurtrissant quelque membre du corps.

— Vous entendez autant, respondit Panurge, en exposition de ces recentes propheties comme fait truie en espices (375 D). Ne vous desplaise si je le dis, car je me sens un peu fasché. Le contraire est veritable. Prenez bien mes motz. La vieille dit : Ainsi comme la febve n'est veue si elle n'est esgoussée, aussi ma vertu et ma perfection jamais ne seroit mise en renom si marié je n'estois. Quantes fois vous ay je ouy disant que le magistrat et l'office descouvre l'homme, et met en evidence ce qu'il avoit dedans le

---

(375 D) Le *Dictionnaire des Proverbes* de Panckoucke ne fait pas mention de cette locution familière, dont l'origine première peut être rapportée au *margaritas ante porcos* de l'Evangile, ou à ce passage de *Lucrèce*, livre IV : « le pourceau fuit la marjolaine et craint les parfums qui sont, en effet, un poison pour lui ». Le *Livre des Proverbes*, de Le Roux de Lincy, cite parmi les adages du XV^e^ siècle : « mieulx aime truye bran que rose. »

La signification du proverbe forgé par Rabelais est connue de tout le monde, point n'est besoin de l'expliquer ; mais le mot *épices*, substitué à celui de *perles*, mérite de nous arrêter un instant. Les perles faisaient partie de l'arsenal thérapeutique des anciens médecins (Voir notes 3, 164 et 307), les épices aussi ; mais, au lieu que nous entendons aujourd'hui par épices divers condiments aromatiques vendus par les *épiciers*, nos pères réservaient ce nom pour les produits des apothicaires. Henri Estienne, citant Olivier Maillard dans l'*Apologie pour Hérodote*, dit de lui : « Il se courrouce à plusieurs apothicquaires qui meslent le gingembre avec la cannelle et aultres drogues, en la cave, pour les faire peser ». En un autre chapitre du même livre, il écrit : « Depuis que la coustume est venue de vendre les sachets d'*espices* battues ensemble, qui ne scayt qu'on y pulverize parmi le reste, de l'ocre ou des morceaux de brique.... avec le poivre battu on y mesle la graine de Paradis, et avec le safran des amandes pilées... »

jabot (375 E) ? C'est à dire que, lors on cognoit certainement quel est le personnaige, et combien il vault, quand il est appelé au maniement des affaires. Au paravant, sçavoir est estant l'homme en son privé, on ne sçait pour certain quel il est, non plus que d'une febve en gousse. Voylà quant au premier article. Aultrement voudriez vous maintenir que l'honneur et bon renom d'un homme de bien pendist au cul d'une putain (375 F) ?

« Le second dit : Ma femme engroissera (*) (entendez icy la prime felicité de mariage), mais non de moy. Cor bieu, je le croy. Ce sera d'un beau petit enfantelet qu'elle sera grosse. Je l'aime desja tout plein, et ja en suis tout assoty. Ce sera mon petit bedault. Fascherie du monde tant grande et vehemente n'entrera desormais en mon esprit, que je ne passe, seulement le voyant et le oyant jargonner en son jargonnoys pueril. Et benoiste soit la vieille ! je luy veulx, vray bis, constituer en Salmigondinois quelque bonne rente, non courante (375 G), comme bacheliers insensés, mais assise, comme beaux docteurs regens. Aultrement voudriez vous que ma femme dedans ses flancs me portast ? me conceust ? me enfantast ? et qu'on dist : Panurge est un second Bacchus ? Il est deux fois né. Il est rené, comme fut Hippolytus, comme fut Proteus, une fois de Thetis, et secondement de la mere du philosophe Appolonius ; comme furent les deux Palices (375 H), prés du fleuve Simethos en Sicile. Sa femme estoit grosse de luy. En luy est renouvellée l'antique palintocie (375 I) des Megariens, et la palingenesie (375 J) de Democritus. Erreur ! Ne m'en parlez jamais.

« Le tiers dit : Ma femme me sugcera le bon bout. Je m'y dispose. Vous entendez assez que c'est le baston à un bout qui me pend entre les jambes. Je vous jure et prometz que tousjours le maintiendray succulent et bien avitaillé. Elle ne me le sugcera poinct en vain. Eternellement y sera le petit picotin (375 K), ou mieulx. Vous exposez allegoriequement ce lieu, et l'interpretez à larrecin et furt. Je loue l'exposition, l'allegorie me plaist, mais non à vostre sens. Peut estre que l'affection sincere que me portez vous tire en partie adverse ou refractaire, comme disent les

---

(375 E) *Jabot* signifie, au propre, la dilatation de l'œsophage dans laquelle séjournent les aliments des oiseaux granivores ; au figuré, il peut s'entendre de la poitrine ou du cerveau, comme en ces vers de Scarron :

« L'amour, qui dans mon cœur chante ville gaignée
Excite en mon *jabot* exhalaison ignée. »

(375 F) Façon fort ordurière mais bien physiologique de dire combien est absurde le préjugé qui punit l'homme des fautes de la femme.

(375 G) Du temps de Rabelais, comme du nôtre, les jeunes bacheliers s'exposaient souvent à être appelés *coureurs*.

(375 H) L'histoire curieuse des deux *Palices* se trouve au chapitre 19 du cinquième livre des *Saturnales*, de Macrobe.

(375 I) *Palintocie*, second enfantement, de παλεν de rechef et τοκος accouchement.

(375 J) *Palingénésie*, de παλεν et de γενεσις naissance. (Voir WITKOWSKI : *Hist. des accouchements*).

(375 K) Un *picotin* est une ration d'avoine, en style d'écurie ; ce qu'est le picotin en style d'alcove, Coquillart le dit dans le quatrain suivant :

« Beau sire, si la créature
Prent tous les jours, de son mary,
Le *picotin* à grand mesure,
Fait-elle mal ? Nenny, nenny !

(COQUILLART : *Les droits nouveaux*.)

clercs chose merveilleusement crainctive estre amour, et jamais le bon amour n'estre sans craincte. Mais, selon mon jugement, en vous mesme vous entendez que furt, en ce passaige, comme en tant d'aultres des scripteurs latins et antiques, signifie le doulx fruict d'amourettes ; lequel veult Venus estre secretement et furtivement cuilly. Pour quoy par vostre foy ? Pource que la chosette, faicte à l'emblée, entre deux huys, à travers les degrés, darriere la tapisserie, en tapinois, sus un fagot desroté, plus plaist à la déesse de Cypre (et en suis là, sans prejudice de meilleur advis), que faicte en veue du soleil, à la cynique (*), ou entre les precieux conopées, entre les courtines dorées, à longs intervalles, à plein guogo, avec un esmouchail de soye cramoisine et un panache de plumes Indiques chassant les mouches d'autour, et la femelle s'escurant les dents avec un brin de paille, qu'elle ce pendant auroit desraché du fond de la paillasse.

« Aultrement, voudriez vous dire qu'elle me desrobast en sugçant, comme on avalle les huytres en escalle, et comme les femmes de Cilicie (tesmoing Dioscorides) (375 L) cueillent la graine des alkermes (376) ? Erreur. Qui desrobe, ne sugce, mais gruppe ; n'avalle, mais emballe, ravit, et joue de passe passe.

« Le quart dit : Ma femme me l'escorchera, mais non tout. O le beau mot ! Vous l'interpretez à batterie et meurtrissure (*). C'est bien à propos truelle, Dieu te gard de mal, masson. Je vous supplie, levez un peu vos esprits de terriene pensée en contemplation haultaine des merveilles de nature ; et icy condamnez vous vous mesmes pour les erreurs qu'avez commis, perversement exposant les dictz propheticques de la dive sibylle. Posé, mais non admis ne concedé, le cas que ma femme, par l'instigation de l'ennemy d'enfer, voulust et entreprint me faire un mauvais tour, me diffamer, me faire coqu jusqu'au (*) cul, me desrober, et oultrager, encores ne viendra elle à fin de son vouloir et entreprinse. La raison qui à ce me meut est en ce poinct dernier fondée, et est extraicte du fond de panthéologie monastique. Frere Artus Culletant me l'a aultrefois dict, et fut par un lundy matin, mangeans ensemble un boisseau de goudiveaulx, et si pleut voit, il m'en souvient ; Dieu luy doinle bon jour !

« Les femmes, au commencement du monde, ou peu aprés, ensemblement conspirerent escorcher les

(375 L) Voici le passage de Dioscorides auquel il est ici fait allusion : « En Cilicie, il croist une espèce de graine ès chesnes, qui est faite à mode de petits escargots : laquelle les femmes dudit pays cueillent avec la bouche, et l'appellent graine à teindre en écarlate » (*Trad.* de Du Pinet, III, 43.)

(376) Le nom d'*alkermès* s'entend généralement d'une liqueur de table excitante, dans laquelle le kermès n'entre que comme matière colorante : on en fabriquait à Montpellier du temps de Rabelais. Le *kermès-illicis*, appelé quelquefois improprement *kermès-végétal*, est une cochenille, gallinsecte qui se trouve sur le chêne vert, dans le midi de l'Europe. Elle forme autour des branches une croûte noirâtre. On racle cette croute et on la dessèche au four ; elle se montre alors en petits fragments irréguliers, connus dans le commerce sous le nom de *graines d'écarlate*. Le médecin arabe Mesué préparait, avec cette prétendue graine, une *confection d'alkermès*, qui passait pour aphrodisiaque.

hommes tous vifz, parce que sus elles maistriser vouloient en tous lieux. Et fut cestuy decret promis, confermé et juré entre elles par le sainct sang (376 A) breguoy. Mais, ô vaines entreprinses des femmes ! ô grande fragilité du sexe feminin ! Elles commencerent escorcher l'homme, ou gluber (377), comme le nomme Catulle, par la partie qui plus leur haite : c'est le membre nerveux, caverneux. Plus de six mille ans a, et toutesfois jusques à present n'en ont escorché que la teste (*). Dont, par fin despit, les Juifz eux mesmes, en circoncision se le coupent et retaillent (378), mieulx aimans estre dicts recutis et retaillatz maranes (378 A), que escorchés par femme, comme les aultres nations. Ma femme, non degenerante de ceste commune entreprinse, me l'escorchera, s'il ne l'est. J'y consens de franc vouloir, mais non tout, je vous en asceure, mon bon roy.

— Vous, dist Epistemon, ne respondez à ce que le rameau de laurier, nous voyans, elle considerant et exclamant en voix furieuse et espouvantable, brusloit sans bruyt ne grislement aucun. Vous savez que c'est triste augure et signe grandement redoutable, comme attestent Properce, Tibulle, Porphyre, philosophe argut, Eustathius sus l'*Iliade* homericque, et aultres.

— Vrayement, respondit Panurge, vous me alleguez de gentilz veaux. Ilz furent folz comme poëtes, et resveurs comme philosophes ; autant pleins de fine folie, comme estoit leur philosophie. »

(376 A) De *sang breguoy* à *sang bragnois*, ou sang de braguette, il n'y a pas loin. Leduchat devait être dans le vrai, en voyant là un juron par le sang du Saint Prépuce.

(377) *Glubere* signifie proprement écorcer, ôter l'écorce, peler. On comprend la signification figurée que Catulle donne à ce mot, quand il dit de Lesbie, dans son épigramme 59e.

« *Glubit* magnanimos Remi nepotes. »

(378) *Retailler*, rogner, *retaillats*, gens sur lesquels on a fait une rognure, tels sont les Juifs, dont le prépuce est incomplet. *Recutit*, de l'italien *recutito*, circoncis ; recutit et retaillat sont donc synonymes.

(378 A) Un *marane* est un *recutit* qui a fait appel à la chirurgie pour modifier l'aspect de sa verge et détruire la marque de sa première religion. Paul d'Egine a enseigné le moyen de faire cette opération d'autoplastie préputiale, destinée à satisfaire quelques convertis imbéciles ou quelques rénégats fripons. L'expression *marans*, *marrane* ou *marranes* se rencontre ailleurs que dans Rabelais. On lit dans Merlin Coccaie : « Iceluy estoit de Bergame descendu de la race des *marans*, dont nons avons honte de parler et les femmes de la nommer ». (*Hist. macar.*, liv. XIII). On trouve dans la *Satire Ménippée* : « Tous ces *marranes*, qui font tant de signes de croix et se frappent la poitrine avec tant d'esclat à la messe, sont néanmoins juifs et mahumétans, quelque bonne mine qu'ils fassent ». L'auteur d'un ouvrage fort curieux, publié en 1513 sous le titre de *Préservatif de la peste*, Guillaume Bunel, écrit :

«... Acointer il se fault...
D'un bon médecin catholicque,
Non pas *Maranne*..... »

«... Vous pry ne croyès mye
Juif ne *Marran* médecin,
Car ils ont promis sur leur vie
De mestre les crestiens affin,
C'est leur serment, il est ainsin,
Et pour ce gardès vous bien d'eulx
Car *Marranes* sont dangereux. »

CHAPITRE XIX

Comment Pantagruel loue le conseil des muetz

Pantagruel, ces motz achevés, se teut assez long temps, et sembloit grandement pensif. Puis dist à Panurge : « L'esprit maling vous seduyt ; mais escoutez. J'ai leu qu'on temps passé les plus véritables et seurs oracles n'estoient ceux que par escrit on bailloit, ou par parole on proferoit. Maintes fois y ont faict erreur, ceux voire qui estoient estimés fins et ingenieux, tant à cause des amphibologies, equivocques et obscurités des motz que de la briefveté des sentences. Pourtant fut Appollo, dieu de vaticination, surnommé Λοξιας. Ceux que l'on exposoit par gestes et par signes estoient les plus veritables et certains estimés. Telle estoit l'opimion de Heraclitus. Et ainsi vaticinoit Jupiter en Amon ; ainsi prophetisoit Appolo entre les Assyriens. Pour ceste raison, le peignoient ilz avec longue barbe (*), et vestu comme personnage vieux, et de sens rassis, non nud, jeune, et sans barbe, comme faisoient les Grecs. Usons de ceste maniere, et, par signes sans parler, conseil prenez de quelque mut (378 B). — J'en suis d'advis, respondit Panurge. — Mais, dist Pantagruel, il conviendroit que le mut fust sourd de sa naissance (379), et par consequent mut. Car il n'est mut plus naif que celuy qui onques ne ouyt.

— Comment, respondit Panurge, l'entendez ? Si vray fust que l'homme ne parlast qui n'eust ouy parler, je vous menerois à logicalement inferer une proposition bien abhorente et paradoxe. Mais laissons la. Vous donc ne croyez ce qu'escrit Herodote (379 A) des deux enfants gardés dedans une case par le vouloir de Psammetic, roy des Egyptiens, et nourris en perpetuelle silence : lesquelz, après certain temps, prononcerent ceste parole, *becus*, laquelle, en langue phrygienne, si-

---

(378 B). *mut*, de *mutus*, muet.

(379). On sait que lorsqu'un enfant nait privé du sens de l'ouie, un mutisme complet est la suite fatale de cette absence de l'audition, sans qu'il s'en suive que la langue soit mal conformée. Il y a plus : la faculté de la parole est tellement liée à l'existence de l'audition qu'un enfant de quatre ou cinq ans qui devient sourd perd, peu à peu, l'usage de la parole.

(379 A). Voici l'histoire, telle qu'on la trouve dans Hérodote :

Psammitichus n'ayant pu découvrir, par ses recherches, quels étaient les premiers hommes, imagina ce moyen : il prit deux enfants de basse extraction, nouveaux-nés, les remit à un berger, pour les élever parmi ses troupeaux, lui ordonna d'empêcher qui que ce fut de prononcer un seul mot en leur présence de les tenir enfermés dans une cabane, dont l'entrée fut interdite à tout le monde, de leur amener, à des temps fixes, des chèvres pour les nourrir, et, lorsqu'ils auraient pris leur repas, de vaquer à ses autres occupations. En donnant ces ordres, ce prince voulut savoir quel serait le premier mot que prononceraient ces enfants, quand ils auraient cessé de rendre des sons inarticulés.

Ce moyen lui réussit. Deux ans après que le berger eut commencé ses soins muets, comme il ouvrait la porte de la cabane, les deux enfants, se trainant vers lui, se mirent à crier « becos » en lui tendant les mains.

Becos est le nom du pain en langue phrygienne.

gnifie pain ? — Rien moins, respondit Pantagruel. C'est abus dire que nous ayons langaige naturel ; les langaiges sont par institutions arbitraires et convenances des peuples : les voix (379 B), comme disent les dialecticiens, ne signifient naturellement, mais à plaisir.

« Je ne vous dis ce propos sans cause. Car Bartole, *lib. I. de Verbor. obligat.*, raconte que, de son temps fut en Eugube un nommé messer Nello de Gabrielis, lequel par accident estoit sourd devenu : ce non obstant, entendoit tout homme Italian (380), parmi tant secretement que ce fust, seulement à la véue de ses gestes et mouvements de baulevres (380 A)

« J'ay davantaige leu, en auteur docte et elegant, que Tyridates, roy de Arménie, au temps de Neron, visita Rome, et fut receu en solennité honorable et pompes magnificques, afin de l'entretenir en amitié sempiternelle du sénat et peuple romain : et n'y eut chose memorable en la cité qui ne luy fust monstrée et exposée. A son département, l'empereur luy fit dons grands et excessifz ; oultre, luy fit l'opinion de choisir ce que plus en Rome luy plairoit, avec promesse jurée de non l'esconduire, quoy qu'il demandast. Il demanda seulement un joueur de farces, lequel il avoit veu au théâtre, et, n'entendant ce qu'il disoit, entendoit ce qu'il exprimoit par signes et gesticulations ; allegant que, sous sa domination, estoient peuples de divers langaiges, pour es quelz respondre et parler luy convenoit user de plusieurs truchemens : il seul à tous suffiroit. Car, en matiere de signifier par gestes, estoit tant excellent qu'il sembloit parler des doigts.

« Pourtant, vous fault choisir un mut sourd de nature, afin que ses gestes et signes vous soient naïfvement propheticques, non feincts, fardés, ne affectés. Reste encores sçavoir si tel advis voulez ou d'homme ou de femme prendre.

— Je, respondit Panurge, voluntiers d'une femme le prendrois, ne fust que je crains deux choses :

« L'une, que les femmes, quelques choses qu'elles voient, elles se representent en leurs esprits, elles pensent, elles imaginent que soit l'entrée du sacre Ithyphale (381). Quelques gestes, signes et maintients que l'on face en leur veue et presence, elles les interpretent et referent à l'acte mouvant de belutaige (381 A). Pourtant y serions nous abusés, car la femme penseroit tous nos signes estre signes veneriens. Vous souvienne de ce qu'advint en Rome deux cens soixante ans aprés la fondation d'icelle : un jeune gentil homme romain, rencontrant au mons

(379 B). *vox*, *voix*, de *vocis*, mot.

(380), La surdité accidentelle n'enlève pas, si elle arrive à un âge assez avancé, le souvenir des sons autrefois entendus ; celui qui en est atteint, sait, par les autres et par lui-même, comment les sons s'articulent et il peut, sans le secours de l'oreille, en examinant attentivement les lèvres de quelqu'un, savoir ce qu'il dit en le *voyant* parler.

(380 A). V. notes 279 et 375.

(381). D'après Itard, dont les travaux font autorité en la matière, les sourds-muets non soumis à l'éducation ont une forte tendance à se rapprocher de l'état sauvage. Les préjugés pour eux semblent chose inconnue, et la pudeur, ce charme de la femme, n'existe pas pour les malheureuses sourdes-muettes abandonnées à elles-mêmes.

(381 A). « L'utérus est le principal mobile des actions de la femme ». J. Guislain, *de l'aliénation mentale* (V note 417).

Celion' une dame latine nommée Verone, mute et sourde de nature, luy demanda, avec gesticulations italicques, en ignorance d'icelle surdité, quelz senateurs elle avoit rencontré par la montée. Elle, non entendant ce qu'il disoit, imagina estre ce qu'elle pourpensoit, et ce que un jeune homme naturellement demande d'une femme. Adonc par signes (qui en amour sont incomparablement plus attractifz, efficaces et valables que paroles) le tira à part en sa maison, signes luy fit que le jeu lui plaïsoit. En fin, sans de bouches mot dire (*), firent beau bruit de culetis ;

« L'aultre, qu'elles ne feroient à nos signes response aucune : elles soudain tomberoient en arrière comme rèalement consentantes à nos tacites demandes. Ou, si signes aucuns nous faisoient responsifz à nos propositions, ilz seroient tant follastres et ridicules que nous mesmes estimerions leurs pensemens estre veneréicques.

« Vous sçavez comment, à Brignoles, quand la nonnain sœur Fessue fut par le jeune briffaut dam Royddimet engroissée, et, la groissesse cogneue, appelée par l'abbesse en chapitre, et arguée de incesto, elle s'excusoit, allegante que ce n'avoit esté de son consentement, ce avoit esté par violence, et par la force du frere Royddimet.

« L'abesse repliquant, et disant : « Meschante, c'estoit on dortouoir, « pourquoy ne criois tu à la force ? « Nous toutes eussions couru à ton « aide. » Respondit qu'elle n'osoit « crier au dortouoir, pour ce qu'au « dortouoir y a silence sempiternelle. « « Mais, dist l'abbesse, meschante que « tu es, pourquoy ne faisois tu signe « à tes voisines de chambre ? — Je, « respondit la Fessue, leurs faisois « signes du cul tant que povois, « mais personne ne me secourut. — « Mais, demanda l'abbesse, mes- « chante, pourquoy incontinent ne « me le vins tu dire, et l'accuser « regulierement ? Ainsi eusse je faict, « si le cas me fut advenu, pour demons- « trer mon innocence. — Pource, « respondit la Fessue, que, craignant « demourer en peché et estat de « damnation, de peur que ne fusse « de mort soudaine prevenue, je me « confessay à luy, avant qu'il departist « de la chambre ; et il me bailla en « pénitence de non le dire ne deceler « à personne. Trop énorme eust esté « le peché, reveler sa confession, et « trop detestable davant Dieu et « les anges. Par adventure, eust ce « esté cause que le feu du ciel « eust ars toute l'abbaye, et toutes « fussions tombées en abisme avec « Dathan et Abiron. »

(381 B). *naz de cabro*, nez de chèvre, en patois de Montpellier. — En terminant ce chapitre particulièrement scabreux, il n'est pas hors de propos de rappeler que chaque époque à son style. Les libertés de langage n'étaient pas particulières à Rabelais ; elles étaient admises par tous les écrivains de son siècle. L'observation faite ici pour *Pantagruel*, on l'a faite avec raison pour d'autres ouvrages de grande valeur. C'est ainsi que Ch. Marcilly a écrit : « Les auteurs de la *Satyre Ménippée*, suivant l'usage de leur temps, commun à tous les Français d'alors même les plus polis et du goût le plus châtié, ne reculent pas devant l'emploi du terme propre ; ils sont d'un temps où l'on nommait les choses par leur nom et où nos périphrases pudiques, l'emploi que nous faisons de termes détournés de leur sens primitif pour remplacer ceux dont notre pruderie s'effarouche, eut fort étonné le public. Les écrivains du XVI^e^ siècle, même les plus instruits et les plus policés, n'avaient pas de ces dégoûts que le XVIII^e^ siècle nous a

— Vous, dist Pantagruel, ja ne m'en ferez rire. Je sçay assez que toute moinerie moins crainct les commandements de Dieu transgresser que leurs statutz provinciaulx. Prenez donc un homme. Nazdecabre me semble idoine. Il est mut et sourd de naissance. »

---

transmis. La langue de la *ménippée* est celle de l'ancienne France, celle de nos pères, et leur goût valait bien le nôtre. Ne les jugeons pas à notre point de vue, qui sera peut-être condamné à son tour par nos descendants. Prenons-les tels qu'ils sont, et sachons apprécier le talent et l'esprit français sous toutes ses formes. »

CHAPITRE XX

Comment Nazdecabre par signes respond à Panurge

Nazdecabre fut mandé, et au lendemain arriva. Panurge, à son arrivée, luy donna un veau gras, un demy pourceau, deux bussars de vin, une charge de bled, et trente francs en menue monnoie : puis le mena davant Pantagruel, et, en présence des gentilz hommes de chambre, luy fit tel signe : il baisla assez longuement, et, en baislant (381 C), faisoit hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dicte *Tau*, par fréquentes réiterations. Puis leva les yeulx au ciel, et les tournoyoit en la teste comme une chevre (382) qui avorte ; toussoit ce faisant, et profondement souspiroit. Cela faict, monstroit le default de sa braguette, puis sous sa chemise, print son pistolandier à plein poing, et le faisoit melodieusement clicquer (382 A) entre ses cuisses ; se enclina fléchissant le genoil gauche, et resta tenant ses deux bras sus la poictrine, lassés l'un sus l'aultre.

Nazdecabre curieusement le regardoit, puis leva la main gauche en l'air, et retint clous en poing tous les doigts d'icelle, excepté le poulce et le doigt indice (382 B) : desquels il accoubla mollement les deux ongles ensemble.

« J'entends, dist Pantagruel, ce qu'il pretend par cestuy signe. Il denote mariage, et d'abondant le nombre trentenaire, selon la profession des Pythagoriciens. Vous serez marié. — Grand mercy (dist Panurge se tournant vers Nazdecabre), mon architriclin, mon comite, mon petit algosan, mon sbire, mon barizel. »

Puis leva en l'air plus hault la dicte main gauche, estendant tous les cinq doigts d'icelle, et les esloignant uns des aultres, tant que esloigner povoit. « Icy, dist Pantagruel, plus amplement nous insinue, par signification du nombre quinaire, que serez marié. Et non seulement effiancé, épousé, et marié, mais en oultre que habiterez, et serez bien avant de feste. Car Pythagoras appelloit le nombre quinaire nombre nuptial, nopces et mariage consommé, pour ceste raison qu'il est composé de trias, qui est nombre premier impar et superflu, et de dyas, qui est nombre premier par ; comme de masle et de femelle, coublés ensemblement. De faict, à Rome, jadis, au jour des nopces, on allumoit cinq flambeaulx de cire, et n'estoit licite d'en allumer plus, fust es nopces des plus riches ; ne moins, fust es nopces des plus indigens.

(381 C). Au dire d'Esmangart et Johanneau, Rabelais a voulu faire voir, dans ce chapitre et dans ceux de la dispute par signes, qu'il n'ignorait point ce langage des sourds et muets, lequel a été perfectionné plus tard par Amman, l'abbé de l'Epée, l'abbé Sicard et leurs successeurs.

(381 D). Participe présent du verbe *baisler*, bailler.

(382). Voir la note 239.

(382 A). Voir la note 236 A. *Cliquer*, de cliquette, l'instrument imposé aux lépreux.

« Ladre sonnoit moult hautement
Les cliquettes abondamment. »

(Moralité du *maulvais riche*. XV[e] siècle.)

(382 B). *indice*, index.

D'avantaige, ou temps passé, les payens imploroient cinq dieux, ou un dieu en cinq benefices, sus ceux que l'on marioit : Jupiter nuptial, Juno présidente de la feste, Venus la belle, Pitho déesse de persuation et beau parler, et Diane, pour secours on travail d'enfantement. (383) — O, s'ecria Panurge, le gentil Nazdecabre ! Je luy veulx donner une metairie près Cinays, et moulin à vent en Mirebalais. »

Ce faict, le mut esternua (384) en insigne vehemence et conclusion de tout le corps, se destournant à gauche. « Vertus bœuf de bois, dist Pantagruel, qu'est cela ? Ce n'est pas à vostre advantaige. Il denote que vostre mariage sera infauste et malheureux. Cestuy esternuement (selon la doctrine de Terpsion) est le demon socractique : lequel, faict à dextre, signifie qu'en asseurance et hardiment on peut faire et aller ce et la part qu'on a deliberé, les entrée, progres et succes seront bons et heureux; faict à gauche, au contraire. — Vous, dist Panurge, tousjours prenez les matieres au pis, et tousjours obturbez, comme un autre Davus. Je n'en croy rien. Et ne cogneuz onques sinon en deception ce vieux trepelu Terpsion. — Toutes fois, dist Pantagruel, Ciceron en dit je ne sçay quoy au second livre de *Divination*. »

Puis se tourne vers Nazdecabre, et luy fait tel signe : il renversa les (*) paulpieres des yeulx contre mont, tortoit les mandibules (384 A) de dextre en senestre, tira la langue à demy hors la bouche. Ce faict, posa la main gauche ouverte, excepté le maistre doigt, lequel retint perpendiculaire-

(383). Voir les notes 39 et 168.

Il y avait aussi chez les anciens, Grecs et Romains, des *capharderies*. Si les contemporaines de Rabelais invoquaient dans leurs couches sainte-Marguerite ou Notre-Dame de Montferrat, les matrones du temps d'Auguste savaient aussi à qui s'adresser pour les aider à faire des enfants. Elles avaient d'abord la déesse Pertunda, qui facilitait la réunion des sexes, ensuite la déesse Mena, de qui dépendait la menstruation, enfin, Materprema, divinité spéciale qui empêchait la matrice de faire la difficile. Après la conception venaient : Fluonia, qui empêchait les pertes; la grande Diane, qui conservait la vie du fœtus ; Junon Postversa qui lui faisait prendre une bonne position. Au terme de la grossesse, Lucine arrivait pour faciliter le travail, accompagnée des petits dieux Nixii, qui poussaient fort aux contractions.

Quand l'enfant avait vu le jour, il était immédiatement sous la protection de Jupiter Diespiter, puis sous celle de la déesse Cunina. Pendant tout le temps que durait l'allaitement, la déesse Rumilia veillait à ce que les seins de la nourrice fussent suffisamment rebondis.

Eh bien ! le croirait-on, avec une pareille sequelle de dieux et de déesses à leur disposition, on rencontrait des gens qui demandaient encore des secours aux amulettes, telle que la peau de serpent ou la plume de vautour. Chose horrificque, ces deux dépouilles, placées, l'une sous les reins, l'autre aux pieds de la femme, produisaient exactement le même effet que Lucine et toute sa famille.

(384). L'éternuement, disait Hippocrate, vient de ce que le cerveau est échauffé ou que la cavité de la tête est plus humide; l'air est alors chassé du dedans avec effort, et, comme l'issue est étroite, il fait du bruit en sortant. — Il y a loin de cette théorie fantaisiste à la réalité : aujourd'hui, chacun sait que l'éternuement n'est qu'une forme particulière de l'expiration. (Voir la note 312 et mon petit livre *les préjugés en médecine*.)

(384 A). *mandibule*, mâchoire. Le chapitre VIII des luxations, d'Ambroise Paré, porte pour titre : « Cure particulière des luxations et particulièrement de la *mandibule* inférieure ».

ment sus la paulme, et ainsi l'assist au lieu de sa braguette ; la dextre retint close en poing, excepté le poulce, lequel droit il retourna arrière sous l'escelle dextre, et l'assist au dessus des fesses, on lieu que les Arabes appellent *al katim*. Soudain après changea, et la main dextre tint en forme de la senestre, et la posa sur le lieu de la braguette ; la gauche tint en forme de la dextre, et la posa sus l'al katim (384 B). Cestuy changement de mains réitera par neufs fois. A la neufviesme, remit les paulpieres des yeulx en leur position naturelle, aussi fit les mandibules et la langue; puis jetta son regard biscle sus Nazdecabre, branslant les baulevres, (385) comme font les cinges de séjour, et comme font les connins mangeans avoine en gerbe.

Adonc Nazdecabre eleva en l'air la main dextre toute ouverte, puis mit le poulce d'icelle jusques à la première articulation, entre la tierce jointure du maistre doigt et du doigt medical (386) les resserrant assez fort autour du poulce ; le reste des jointures d'iceux retirant au poing et droits extendant les doigts indice et petit. La main ainsi composée posa sus le nombril de Panurge, mouvant continuellement le poulce susdict, et appuyant icelle main sus les doigts petit et indice, comme sus deux jambes. Ainsi montoit d'icelle main successivement à travers le ventre, le stomach, la poictrine, et le col de Panurge ; puis au menton, et dedans la bouche luy mit le susdict poulce branslant ; puis lui en frotta le nez et, montant oultre aux yeulx, feignoit les luy vouloir crever avec le poulce. A tant Panurge se fascha, et taschoit se defaire et retirer du mut. Mais Nazdecabre continuoit, luy touchant, avec celuy poulce branslant maintenant les yeulx, maintenant le front, et les limites de son bonnet. Enfin Panurge s'escria disant : « Par Dieu, maistre fol, vous serez battu, si ne me laissez ; si plus me faschez, vous aurez de ma main un masque sus votre paillard visaige.

— Il est, dist lors frere Jean, sourd. Il n'entend ce que tu luy dis, couillon (387). Fais luy en signe une gresle de coups de poing sur le mourre. (387 A) — Que diable, dist Panurge, veult pretendre ce maistre Aliboron? il m'a presque poché les yeulx au beurre noir (388). Par Dieu, *da juran-*

(384 B). Voir note 690. — D'après un arabe vrai, dont j'ai fait connaissance à la bibliothèque nationale, le mot arabe *al Katim* signifierait, en anglais : Eager for food or venery.

(385). *baulievre*, de *bis labra*. Voir les notes 279 et 375. Il suffit d'avoir vu une fois un singe ou un lapin prendre sa nourriture pour se rendre bien compte de la comparaison de l'auteur.

(386). Voir les notes 52 et 374. *Digitus medicinalis*. « On s'est généralement accordé à porter les anneaux principalement à la main gauche, et au doigt qui est à côté du plus petit et qu'on appelle *doigt médicinal*. » (Macrobe : *saturnales* VII. 13.)

(387). Voir les notes 60, 110, 129. — Pour l'intelligence des divers sens qu'on peut donner au mot désignant le testicule, il n'est pas inutile de connaitre l'opinion du pur provençal Belot sur les écrivains maniérés provençaillant :

« Voulés saoupre mon sentimen
Toucan l'escaboue dei felibre ?
Vous respondrai tout bonanamen :
Es de *couyouns* de tout calibre. »

(387 A). *mourre* signifie visage dans le patois du Midi, il se dit en mauvaise part. Le vilain provençal : « *ti vaou roumpre lou mourré* » équivaut au laid parisien « Je vais te casser la gueule. »

(388). Voir note 353.

L'ecchymose ou extravasion de sang dans le tissu des organes se produit facilement aux régions ou la peau est très fine, sillonnée d'un grand nombre de vaisseaux et recouvrant un tissu

di, je vous festoiray d'un banquet de nazardes, entrelardé de double chiquenaudes. » Puis le laissa, luy faisant la petarrade. Le mut, voyant Panurge demarcher, gaigna le davant, l'arresta par force, et luy fit tel signe : il baissa le bras dextre vers le genoil tant que pouvoit l'extendre, clouant tous les doigts en poing, et passant le poulce entre les doigts maistre et indice. Puis, avec la main gauche, frottoit le dessus du coubde du susdit bras dextre, et peu à peu à ce frottement levoit en l'air la main d'iceluy, jusques au coubte (388 A) et au dessus ; soudain la rabaissoit et la monstroit à Panurge.

Panurge, de ce faſché, leva le poing pour frapper le mut ; mais il revera la presence de Pantagruel et se retint. Alors dist Pantagruel ; « Si les signes vous faschent, ô quant vous fascheront les choses signifiées ! Tout vray à tout vray consonne. Le mut pretend et denote que serez marié, coqu, battu, et desrobbé. — Le mariage, dist Panurge, je concede, je nie le demourant. Et vous prie me faire ce bien de croire que jamais homme n'eut en femme et en chevaulx heur tel que m'est predestiné. »

---

cellulaire lâche. Les paupières, qui ont cette conformation anatomique, présentent souvent, à la suite de la moindre violence, la couleur noirâtre de l'ecchymose qui a fait donner à cet état le nom vulgaire de *yeux au beurre noir* ou *yeux pochés*.

(388 A). *coubte*, de *cubitus*.

CHAPITRE XXI

Comment Panurge prend conseil d'un vieil poète françois nommé Raminagrobis

« Je ne pensois, dist Pantagruel, jamais rencontrer homme tant obstiné à ses apprèhensions comme je vous voy. Pour toutesfois vostre doupte esclarcir, suis d'advis que nous mouvons toute pierre. Entendez ma conception. Les cycnes (389), qui sont oiseaulx sacrés à Apollon, ne chantent jamais, sinon quand ils approchent de leur mort, mesmement en Méander, fleuve de Phrygie (je le dis pour ce que Ælianus (389 A) et Alexander Myndius (389 B), escrivent en avoir ailleurs veu plusieurs mourir mais nul chanter en mourant); de mode que chant de cycne est presaige certain de sa mort prochaine et ne meurt que préalablement n'ait chanté. Semblablement, les poëtes, qui sont en protection d'Apollo, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes, et chantent par apolline inspiration vaticinans des choses futures.

« J'ay davantaige souvent ouy dire que tout homme vieux, decrepit, et prés de sa fin, facilement divine des cas advenir (389 C). Et me souvient que Aristophanes, en quelque comedie, appelle les gens vieux Sibylles, Car, comme nous, estans sus le molle, et de loing voyans les mariniers et voyagiers de dans leurs naufz en haulte mer, seulement en silence les considerons, et bien prions pour leur prospere abordement; mais, lorsqu'ilz approchent du havre, et par paroles et par gestes les saluons, et congratulons de ce que à port de saulveté sont avec nous arrivés : aussi les anges, les heroes, les bons demons (selon la doctrine des Platonicques) voyans les humains prochains de mort comme de port tres sceur et salutaire, port

---

(389) Le chant du cygne mourant est du domaine de la fable; Rabelais montre ici qu'il ne l'ignorait point : quand l'animal qui fait l'ornement de nos pièces d'eau vient à passer de vie à trépas, il exhale un sifflement sourd et strident qui n'a rien d'harmonieux.

(389 A) V. note 91.

(389 B) Alexandre de Mynde, commentateur d'Aristote, vivait au troisième siècle.

(389 C) Ici Rabelais fait encore de la satire scientifique. Au passage portant la note 389, il s'est moqué du prétendu chant du cygne mourant. Dans ce paragraphe, il raille les poëtes représentant l'agonie de l'homme comme un état dans lequel l'intelligence acquiert une puissance extraordinaire. Loin de croire aux éclairs prétendus que les fantaisistes donnent à la lampe qui s'éteint et à la vie qui s'en va, le médecin positif analyse froidement la lutte suprême des agents animant l'organisme contre les puissances qui tendent à le détruire, et rien ne lui paraît poétique dans ce triste spectacle. Il voit la respiration s'embarrasser, la circulation se ralentir, les sensations s'affaiblir, la chaleur animale s'éteindre, les facultés intellectuelles disparaître et cette scène de décomposition, qui se termine par un hoquet suprême, durer plus ou moins longtemps, sans jamais réveiller la moindre idée de prophétie ou de divination.

de repos et de tranquilité, hors les troubles et sollicitudes terriennes, les saluent, les consolent, parlent avec eux, ja commencent leur communicquer art de divination.

« Je ne vous allegueray exemples antiques de Isaac, de Jacob, de Patroclus envers Hector, de Hector envers Achilles, de Polymnestor envers Agamemnon et Hecuba, du Rhodien celebré par Posidonius, de Calanus indian envers Alexandre le Grand, de Orodes envers Mezentius et aultres : seulement vous veulx ramentevoir le docte et preux chevalier Guillaume du Bellay, seigneur jadis de Langey, lequel au mont de Tarare mourut, le dixiesme de janvier, l'an de son aage le climatere, et de nostre supputation l'an 1543, en compte romanicque. Les trois et quatre heures avant son deces il employa en paroles vigoureuses, en sens tranquil et serain, nous predisant ce que depuis part avons veu, part attendons advenir, combien que, pour lors, nous semblassent ces propheties aucunement abhorrentes et estranges, par ne nous apparoistre cause ne signe aucun present pronostic de ce qu'il predisoit.

« Nous avons icy, prés la Villaumere, un homme et vieux et poëte, c'est Raminagrobis, lequel en secondes nopces espousa la grande Guore (390), dont nasquit la belle Bazoche. J'ay entendu qu'il est en l'article et dernier moment de son deces : transportez vous vers luy, et oyez son chant (390 A). Pourra estre que de luy aurez ce que pretendez, et par luy Apollo vostre doubte dissoudra. — Je le veulx, respondit Panurge. Allons y, Epistemon, de ce pas, de peur que mort ne le previenne. Veulx tu venir, frere Jean ? — Je le veulx, respondit frere Jean, bien voluntiers, pour l'amour de toy, couillette (390 B). Car je t'aime du bon du foye (390 C). »

Sus l'heure fut par eux chemin prins, et, arrivans au logis poëticque, trouverent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte et regard lumineux.

Panurge, le saluant, luy mit au doigt medical (391) de la main gauche, en pur don, un anneau d'or, en la palle duquel estoit un saphyr oriental, beau et ample ; puis, à l'imitation de Socrates, luy offrit un beau coq (391 A) blanc, lequel, in-

(390) *Gore*, *gorre* et *gourre*, noms servant à désigner une truie et, au figuré, une femme de mauvaise vie. *Gorre* se disait aussi de la vérole (v. note 152). En Provence *gorrin* ou *gourrin* est encore synonyme de débauché.

(390 A) V. note 389 C.

(390 B) *Couillette*, diminutif. V. notes 60, 110, 139. Dans ses *Confessions*, Rousseau fait dire à un homme qui s'est laissé tromper : « Je suis un *couillon*.

Dans l'*Eugène*, comédie de Jodelle, on lit :

> « ...nostre abbé, nostre brave
> Fol, masqué d'un visage grave,
> Ce sot, ce messer *coyon*... »

(390 C) « Je t'aime de bon *foie* » pour « je t'aime de bon *cœur* ». Rabelais abuse parfois des plaisanteries anatomiques, mais ici il ne fait que rire d'une expression banale véritablement risible au sens physiologique. En effet, aime-t-on avec le foie ? Non. Aime-t-on avec le cœur ? Pas davantage. Le cœur fait circuler le sang, le foie le modifie : ces deux viscères sont, l'un comme l'autre, absolument étrangers à l'amour aussi bien qu'à la haine.

(391) V. note 386. *Digitus medicus*, le doigt annulaire (Quicherat).

(391 A) On devinait les choses futures par le moyen du coq ; ce mode spécial de divination portait le nom d'*alectromancie*, du grec *alectros*, qui signifie *coq*.

L'alectromancie n'est pas citée par

continent posé sur son lict, la teste elevée, en grande alaigresse, secoua son pennaige, puis chanta en bien hault ton. Cela faict, Panurge le requist courtoisement dire et exposer son jugement sus le doupte du mariage pretendu.

Le bon vieillard commanda luy estre apporté ancre, plume et papier. Le tout fut promptement livré. Adonc escrivit ce que s'ensuit:

Prenez la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'est bien faict.
Si ne la prenez en effect,
Ce sera œuvré par compas
Gualloppez, mais allez le pas.
Recullez, entrez y de faict.
Prenez la, ne...
Jeusnez, prenez double repas,
Defaictes ce qu'estoit refaict.
Refaictes ce qu'estoit defaict.
Souhaitez luy vie et trespas.
Prenez la, ne...

Puis leurs bailla en main, et leurs dist : « Allez, enfans, en la garde du grand Dieu des cieulx, et plus de cestuy affaire ne d'aultre que soit ne m'inquietez. J'ay, ce jourd'huy, qui est le dernier et de may et de moy, hors ma maison, à grande fatigue et difficulté, chassé un tas de villaines, immondes et pestilentes bestes, noires, guarres (391 B), fauves, blanches, cendrées, grivolées (391 C) ; lesquelles laisser ne me vouloient à mon aise mourir, et, par fraudulentes poinctures, gruppemens harpyacques, importunités freslonnicques, toutes forgées en l'officine de ne sçay quelle insatiabilité, me evocquoient du doux pensement (391 D) onquel je acquiesçois, contemplant, voyant et ja touchant et goustant le bien et felicité que le bon Dieu a

---

Diderot dans son article de l'Encyclopédie sur l'art de connaître l'avenir, lequel comprend:

L'*alphitomancie* ou *aleuromancie*, ou le sort par la fleur de farine;

L'*axinomancie*, ou le sort par la hache;

La *bilomancie*, ou le sort par les flèches;

La *botanomancie*, ou le sort par les plantes;

La *capnomancie*, ou le sort par la fumée;

La *catroptomancie* ou le sort par un miroir;

La *céromancie*, ou le sort par les figures de cire;

Le *clédonisme*, ou le sort par des mots ou voix;

La *cleidomancie*, ou le sort par les clefs;

La *coscinomancie*, ou le sort par le crible;

La *daccyliomancie*, ou le sort par plusieurs anneaux;

L'*hydromancie*, ou le sort par l'eau de mer;

La *pégomancie*, ou le sort par la terre;

L'*extispicine* ou le sort par les entrailles des victimes;

La *chyromancie*, ou le sort par l'inspection des lignes de la main, etc., etc.

(391 B) *Guarre*, bigarré.

(391 C) *Grivolé*, semblable au plumage de la grive.

(391 D) On lit, dans les Commentaires de Ginguené:

« Qui auroit dit que les *moines* mendiants sont des bêtes noires, blanches, fauves, aussi incommodes, aussi importunes que les mouches, les cirons, les puces et les punaises, auroit dit une dureté crue et de mauvais goût; et n'eut cependant pas dit autre chose que Rabelais. »

Oui, il y a de la crudité dans cette peinture, mais il y a encore autre chose: nous y voyons une protestation brutalement indignée contre les prêtres qui veulent imposer leurs croyances aux mourants. Autant nous respectons les doux ministres qui vont porter les secours consolants de la religion à ceux qui les demandent, autant nous mépri-

preparé à ses fideles et esleuz, en l'aultre vie et estat d'immortalité.

« Declinez de leur voye, ne soyez à elles semblables, plus ne me molestez, et me laissez en silence, je vous supplie. »

---

sons les marchands d'*oremus* qui forcent les portes pour recruter des clients jusqu'au bord de la tombe. De ces gens en robe, qui s'arrogent le droit de faire le siège d'un cadavre, il est permis de parler crument. Rabelais a signalé leur importunité insatiable; au nom de la libre-pensée, éclose aux claquements du fouet pantagruélique, nous applaudissons au courage de Rabelais.

CHAPITRE XXII

Comment Panurge patrocine à l'ordre des Fratres mendiants

Issant de la chambre de Raminagrobis, Panurge comme tout effrayé dist : « Je croy, par la vertu Dieu, qu'il est heretique (391 E), ou je me donne au diable. Il mesdit des bons peres mendians cordeliers et jacobins, qui sont les deux hemispheres de la christienté, et par la gyrognomonyque circumbilivagination (391F) desquelz, comme par deux filopendoles coelivages, tout l'autonomatic matagrabolisme de l'Eglise romaine, quand elle se sent emburelucoquée d'aucun baragouinage d'erreur ou d'heresie, homocentricalement se tremousse. Mais que tous les diables luy on faict les pauvres diables de capussins, et minimes ? Ne sont ilz assez meshaignés, les pauvres diables ? Ne sont ilz assez enfumés et perfumés de misere et calamité, les pauvres haires, extraictz de ichthyophagie! (392).Est il, frere Jean, par ta foy, en estat de salvation ? Il s'en va, par Dieu, damné comme une serpe à trente mille hottées de diables. Mesdire de ces bons et vaillans pilliers d'eglise! Appelez vous cela fureur poëtique ? Je ne m'en peux contenter:il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suis fort scandalisé. — Je, dist frere Jean, ne m'en soucie d'un bouton. Ilz mesdisent de tout le monde ; si tout le monde mesdit d'eux, je n'y prétends aucun interest. Voyons ce qu'il a escrit. »

Panurge leut attentivement l'es-

(391 E) « Panurge fulmine ici contre Raminagrobis, pour s'être répandu en injures contre les bons religieux, qu'il compare, dit-il, à de vilaines et méchantes bêtes. L'auteur le fait contredire adroitement par Epistemon, qui lui soutient que, par ces animaux importuns, Raminagrobis n'a entendu parler que des insectes malfaisants qui tourmentent tout le monde et principalement les malades. » (*Esmangart et Johanneau.*)

(391 F) De *circa umbilicum vagari.*

(392) Ce détail de la satire des moines de toutes couleurs sera bien saisi quand on aura lu le passage suivant de Brillat-Savarin : « Le poisson contient une quantité notable de phosphore et d'hydrogène ; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus combustible dans la nature. D'où il suit que l'ichthyophagie est une diète échauffante ; ce qui pourrait légitimer certaines louanges données jadis à quelques ordres religieux, dont le régime était directement contraire à celui de leurs vœux déjà réputé le plus fragile. » (*Physiologie du goût*, medit.V.)

Plaute, un auteur favori de Rabelais, avait fait allusion aux propriétés aphrodisiaques des produits de la mer, en mettant en scène, dans *Casine*, un vieillard amoureux qui recommande à son esclave d'apporter du marché « des sèches, des patelles, des soles, des limandes. »

Nous lisons dans Hérodote que les prêtres Egyptiens ne devaient pas se nourrir de poissons, pour la raison que j'ai indiquée en mon *Dictionnaire de la table*, au mot *Arapède*. — En 1860, le Dr Saucerotte, traitant du régime alimentaire des anciens, écrivait ceci dans l'*Union médicale* : « Les poissons parurent sur les tables dans les occasions solennelles..., dans les repas de noces en raison sans doute des propriétés aphrodisiaques qu'on leur attribuait, et pour mieux préparer l'époux à ses nouveaux devoirs. »

criture du bon vieillard, puis leur dist : « Ils reve, le pauvre beuveur. Je l'excuse toutesfois. Je croy qu'il est près de sa fin. Allons faire son épitaphe. Par la response qu'il nous donne, je suis aussi sage que onques puis ne fourneasmes nous. Escoute ça, Epistemon mon bedon. Ne l'estimes tu pas bien résolu en ses responses ? Il est, par Dieu, sophiste argut, ergoté et naïf. Je gaige qu'il est marrabais (393) Ventre boeuf, comment il se donne garde de mesprendre en ses paroles ! Il ne respond que par disjonctives.

« Il ne peut ne dire vraye. Car à la verité d'icelles, suffit l'une partie estre vraye. O quel patelineux ! Sainct Iago de Bressuire, en est il encores de l'eraige ? — Ainsi, respondit Epistemon, protestoit Tiresias, le grand vaticinateur, au commencement de toutes ses divinations, disant apertement à ceux qui de luy prenoient advis : Ce que je diray adviendra ou n'adviendra poinct. Et est le style des prudens pronosticqueurs. — Toutesfois, dist Panurge, Juno luy creva les deux yeulx (*). — Voire, respondit Epistemon, par despit de ce qu'il avoit mieulx sententié qu'elle sus le doubte proposé par Jupiter.

— Mais, dist Panurge, quel diable possede ce maistre Raminagrobis, qui, ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, mesdit des pauvres beatz peres jacobins, mineurs, et minimes ? J'en suis grandement scandalisé, je vous affie, et ne m'en peux taire. Il a griefvement peché. Son asne (393 A.) s'en va à trente mille panerées de diables.

— Je ne vous entends poinct, respondit Epistemon. Et me scandalisez vous mesme grandement, interpretant perversement des *fratres* mendians ce que le bon poëte disoit des bestes noires, fauves et aultres. Il ne l'entend selon mon jugement, en telle sophisticque et phantasticque allegorie. Il parle absolument et proprement des pusses, punaises, cirons (394) mouches, culices (394 A.) et aultres telles bestes : lesquelles sont unes noires, aultres fauves, aultres cendrées, aultres tannées et basanées ; toutes importunes, tirannicques, et molestes, non es malades seulement, mais aussi à gens sains et vigoureux. Par adventure a il des ascarides, (394 B), lumbriques; et vermes (*) dedans le corps. Par adventure patist il (comme est en Egypte et lieux confins de la mer

(393) *Marrabais,* Maure, Arabe ou Juif caché. (Voir la note 378.) Dans la farce catholique, pleine de fiel, joué sous François I^er^, avec le titre de *Le Maistre d'Escolle*, le nom de *Marrabais* est donné aux protestants, dans ce passage :

« . . . . . Ces *Marabays*
Se sont accumulés ensemble,
Tant que chascun d'iceulx ressemble
A ceulx de Sodome et Gomorre ;
Tellement que leur cas abore
N'esse pas chose trop infame ?
— Leur mondanité n'est pas femme. »

Ce dernier vers fait voir de quel vice ignoble on accusait les gens appelés *Marrabais*.

(393 A) « Nous ignorons, dit Rathery, si cette burlesque équivoque entre *asne* et *ame* est de l'invention de Rabelais. »

Je fais le même aveu d'ignorance, après d'infructueuses recherches dans tous les recueils de facéties publiés avant le *Pantagruel*.

(394) Ce *ciron* est le sarcopte de la gale, dont il est question à la note 173 et dont il sera reparlé à la note 407. Moquin-Tandon, qui a signalé, dans sa *Zoologie médicale*, les passages de Rabelais traitant du parasite redécouvert par Renucci, a oublié de mentionner celui-ci.

(394 A) *Culices*, cousins, du latin *culex*.

(394 B) *Ascarides* s'entendait, du temps de Rabelais, de l'oxyure ou *ascaride vermiculaire*. C'est un helminthe liné-

Erithrée chose vulgaire et usitée, les bras ou jambes quelque poincture de draconneaulx (395) grivolés, que les Arabes appellent *venes meden*. Vous faites mal autrement exposant ses paroles. Et faite fort au bon poëte par detraction, et es dicts *fratres* par imputation de tel meshaing. Il faut tousjours de son presme interpreter toutes choses à bien.

— Apprenez moy, dist Panurge, à cognoistre mouches en laict. Il est par la vertu Dieu, heretique. Je dis heretique formé, heretique clavelé (395 A) heretique bruslable comme une belle petite horologe. Son asne s'en va à trente mille charretées de diables. Sçavez vous où? Cor bieu, mon amy, droit dessous la scelle persée de Proserpine, dedans le propre bassin infernal, onquel elle rend l'operation fecale de ses clysteres (395 B) au costé gauche de la grande chaudiere, à trois toises prés les gryphes de Lucifer, tirant vers la chambre noire de Demiourgon. Ho le vilain! »

---

aire, long de quelques millimètres seulement, qui se rencontre à l'anus, surtout chez les petits enfants. On l'a observé à la vulve des petites filles. Il occasionne des démangeaisons intolérables, mais il est facile de les faire cesser avec une décoction de semencontra et d'absinthe.

Lumbrique répond à notre ver lombric ou *ascaride lombricoïde*. Cet entozoaire, long d'environ vingt centimètres, habite généralement l'intestin grêle.

Vermes. Sous le nom général de *vermes*, on peut comprendre tous les entozoaires : filaire, trichocephale, strongle, Trichine, douve, tœnia, etc.

(395) Le *dragonneau*, ou *filaire de Médine*, dont on doit la connaissance à l'arabe Rhasès ou à Soranus d'Ephèse, est un des nombreux parasites de l'espèce humaine. Il a l'aspect d'une petite ficelle tachetée (grivolée). Sa longueur peut atteindre plusieurs mètres. On ne le rencontre qu'en Afrique et en Arabie: On en prend le germe en buvant l'eau de certaines sources de ce pays. Ces helminthes siègent généralement aux membres inférieurs. On les trouve souvent sur les jambes des pèlerins revenant de la Mecque. Voici ce que dit Ambroise Paré sur l'affection causée par la présence du dragonneau : « Ceste maladie a esté baptizée par divers autheurs de divers noms. Et tous luy ont donné le nom de *Vena*. Car par Avicenne et Guidon il a esté appellé *Vena Meden*, pour ce, dit-il, qu'il est fort fréquent en la ville de Médine : par Albucasis, *Vena Civilis ;* par Haliabbas, *Vena Famosa ;* par les autres *Vena Cruris.* » (*Des tumeurs*, VI.)

(395 A) Voir la note 152. « *Clavelée* se dit d'un mouton qui a le *claveau* ou la *clavelée* » (Des Marets). Dans la *Satyre Menippée* on lit : « Il faudra qu'ils soyent parfaitement ladres *clavelez* s'ils ne sentent ce poignant esguillon. »

(395 B) Voir la note 31.

CHAPITRE XXIII

Comment Panurge fait discours pour retourner à Raminagrobis

« Retournons, dist Panurge continuant, l'admonester de son salut. Allons en nom, allons en la vertu de Dieu. Ce sera œuvre charitable à nous faicte. Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son asne (*) Nous l'induirons à contrition de son peché, à requerir pardon es dicts tant beatz peres, absens comme presens : et en prendrons acte. affin qu'a présson trespas, ilz ne le declairent heretique et damné, comme les farfadetz firent de la prevoste d'Orléans ; et leurs satisfaire de l'oultrage, ordonnant par tous les couvens de ceste province aux bons peres religieux force bribes, force messes, force obitz et anniversaires ; et que, au jour de son trespas, sempiternellement ilz ayent tous quintuple pitance, et que le grand bourrabaquin (395 C), plein du meilleur, trotte de ranco par leurs tables tant des burgotz (395 D), layz et briffaulx (395 E), que des prestres et des clercs, tant des novices que des procés. Ainsi pourra il de Dieu pardon avoir.

« Ho ho, je m'abuse et m'esguare en mes discours. Le diable m'emport si je y vays. Vertu Dieu, la chambre est desja pleine de diables. Je les oy desja soy pelaudans, et entrebattans en diables à qui humera l'ame Raminagrobidicque, et qui premier, de broc en bouc (395 F), la portera à messer Lucifer. Houstez vous de là. Je n'y vays pas. Le diable m'emport si j'y vays. Qui sçait s'ilz useroient de *qui pro quo*, et, en lieu de Raminagrobis grupperoient le pauvre Panurge quitte ? Ilz y ont maintesfois failly, estant safrané (396) et endebté ? Houstez vous de là. Je n'y vays pas. Je meurs par Dieu de male raige de peur. Soy trouver entre diables affamés ! entre diables de faction ! entre diables negotians ! Houstez vous de là. Je gage que, pas mesme doupte, à son enterrement

---

(395 C) Le *bourrabaquin* est la grosse bouteille de terre à potier que les Provençaux appellent *la bourracho*.

(395 D) *Burgots*, moines *burs*, qui cultivaient la terre et étaient chargés des gros travaux du couvent.

(395 E) *Briffaulx*, moines fainéants, qui ne font que manger.

(395 F) *Bouc* est ici mis pour *bouche*.

(396) *Safrané* se dit, dans les environs de Montpellier, avec le sens du terme moderne « *pincé* », en parlant de quelqu'un qui a eu des rapports avec une femme malsaine. Dans la *Satire Ménippée*, le mot *safranier* est plusieurs fois employé avec la signification de « homme criblé de dettes », parce que, autrefois on peignait en jaune la maison des banqueroutiers. L'auteur du livre des *Abus des apothicaires*, Lisset Benancio, donne aux maîtres d'officines mal tenues les épithètes de beaux « espiciers *saphranistes* ». Un commentateur a vu dans l'adjectif *safrané* une allusion à la jaunisse qui peut survenir à la suite des déboires financiers ; Ambroise Paré y a vu une chose bien différentes, ainsi que le prouve ce passage de ses œuvres chirurgicales : « Le singe du duc de Some monstroit son cul qui estoit tousiours descouvert, à cause que son habit estoit court, de peur qu'il ne fust *saffrané* ». (Voir la note 57).

n'asistera jacobin, cordelier, carme, capussin, théatin, ne minime. Et eulx saiges ! Aussi bien ne leurs a Il rien ordonné par testament. Le diable m'emport si j'y vays. S'il est damné, à son dam. Pour quoy mesdisoit il des bons peres de religion ? Pour quoy les avoit il chassés hors sa chambre, sus l'heure qu'il avoit plus de besoing de leur aide, de leurs devotes prieres, de leurs sainctes admonitions ? Pour quoy par testament ne leur ordonnoit il au moins quelques bribes, quelque bouffaige (396 A), quelque carreleure de ventre, aux pauvres gens, qui n'ont que leur vie en ce monde ? Y aille qui voudra aller. Le diable m'emport si j'y vays. Si j'y allois, le diable m'emporteroit. Cancre ! Housez vous de là !

« Frere Jean, veulx tu que presentement trente mille charretées de diables t'emportent ? Fais trois choses. Baille moy ta bourse. Car la croix est contraire au charme. Et t'adviendroit ce que nagueres advint à Jean Dodin, recepveur du Couldray au gué de Vede, quand les gens d'armes rompirent les planches.

« Le pinart, rencontrant sur la rive frere Adam Couscoil, cordelier observentin de Mirebeau, luy promit un habit, en condition qu'il le passast oultre l'eau à la cabre morte (397) sus ses espaules. Car c'estoit un puissant ribault. Le pacte fut accordé. Frere Couscoil se trousse jusques aux couilles (397 A) et charge à son doz, comme un beau petit sainct Christophle, le dict suppliant Dodin. Ainsi le portoit gayement, comme Enéas porta son pere Anchises hors la conflagration de Troie, chantant un bel *Ave maris stella*. Quand ilz furent au plus parfond du gué, au dessus de la roue du moulin, il luy demanda s-il avoit poinct d'argent sus luy. Dodin respondit qu'il en avoit pleine gibbessiere, et qu'il ne se desfiast de la promesse faicte d'un habit neuf. — « Comment, dist frere Couscoil, tu « sçais bien que, par chapitre expres « de notre reigle, il nous est rigoureusement défendu porter argent « sus nous. Malheureux es tu bien « certes, qui me as faict pecher en « ce poinct. Pour quoy ne laissas tu « ta bource au meusnier ? Sans « faulte tu en seras presentement « puny. Et si jamais je te peux tenir « en nostre chapitre à Mirebeau, tu « auras du *miserere* jusques à *vitu-* « *los*.» Soudain se descharge, et vous jette Dodin en pleine eau la teste au fond.

« A cestuy exemple, frere Jean, mon amy doux, afin que les diables t'emportent mieulx à ton aise, baille moy ta bourse, ne porte croix aucune

(396 A) De quoi manger, *bouffer*, de quoi raccommoder, *carreler* son ventre. Un savetier se nomme un *carreleur* de soulier.

(397) Le boucher qui porte une chèvre morte la pose sur ses épaules et la maintient en tenant les pieds antérieurs de la bête, avec ses mains, de chaque côté de la poitrine. Le poète Victor Gelu (qui est sûrement le Hugo de la Provence si Mistral en est le Lamartine) a employé l'expression marseillaise *à cabrimé*, qui répond bien à la *cabre morte* de Rabelais.

(397 A) Voir notes 60, 113, 129, etc. Voici encore deux citations, propres à prouver qu'il fut un temps où on n'hésitait pas à user d'un terme aujourd'hui considéré comme choquant :

« Coq est un oisiau domes, ce est au monde seulement à cui, l'en oste les *couillons*, et en fait l'en chapons, liquel sont molt sain et bon.... ». (Brunetto Lasini, li tresors, 13e siècle.)

« Castoire est une beste qui converse vers l a mer de Ponto. Si *couillons* sont molt profitables à médicine. » (*Id.*)

sus toy. Le danger y est evident. Ayant argent portant croix, ilz te jetteront sus quelques rochiers, comme les aigles jettent les tortues pour les casser, tesmoing la teste pelée (*) du poete Eschylus. Et tu te ferois mal, mon amy. J'en serois bien fort marry. Ou te laisseront tomber, dedans quelque mer, je ne scay où bien loing, comme tomba Icarus. Et sera par après nommée la mer Entommericque.

« Secondement, sois quitte. Car les diables aiment fort les quittes. Je le sçay bien quand est de moy. Les paillards ne cessent me mugueter' et me faire la court. Ce que ne souloient, estant safrané (397 B) et endepté. L'ame d'un homme endepté est toute hectique (398) et discrasiée. Ce n'est viande à diables.

« Tiercement, avec ton froc
Et ton domino de grobis,
Retourne à Raminagrobis.

En cas que trente mille batelées de diables ne t'emportent ainsi qualifié, je payeray pinthe et fagot. Et si, pour ta scoureté, tu veulx compaignie avoir, ne me cherche pas, non. je t'en advise. Houstez vous de là, je n'y vays pas. Le diable m'emport si j'y vays.

— Je ne m'en soucierois, respondit frere Jean, pas tant, par adventure, que l'on diroit, ayant mon bragmard on poing. — Tu le prends bien, dist Panurge, et en parles comme docteur suptil en lart. Au temps que j'estudiois à l'escole de Tolete, le reverend pere en diable Picatris, recteur de la faculté diabologicque, nous disoit que naturellement les diables craignent la splendeur des espées aussi bien que la lueur du soleil. De faict, Hercules, descendant en enfer à tous les diables, ne leur fit tant de peur, ayant seulement sa peau de lion et sa massue, comme par après fit Enéas estant couvert d'un harnois resplandissant, et garny de son bragmard bien à poinct fourbi et desrouillé, à l'aide et conseil de la sibylle Cumane. C'estoit, peut estre, la cause pour quoy le seigneur Jean Jacques Trivolse, mourant à Chartres, demanda son espée, et mourut l'espée nue au poing, s'escrimant tout autour du lict, comme vaillant et chevaleureux, et, par ceste escrime, mettant en fuite tous les diables qui le guettoient au passaige de la mort. Quand on demande aux massoretz (398 A) et caballistes pour quoy les diables n'entrent jamais en paradis terrestre, ilz ne donnent aultre raison sinon qu'a la porte est un cherubin, tenant en main une espée flambante. Car, parlant en vraye diabolologie de Tolete, je confesse que les diables vrayement ne peuvent par coups d'espée mourir ; mais je maintiens, selon la dicte diabolologie, qu'ilz peuvent patir solution de continuité, comme si tu coupois de travers avec ton bragmard une flamme de feu ardent, ou une grosse

(397 B) Voir note 396. — Dans la *Satyre Menippée* on lit : « La drogue de cestuy-ci estoit souveraine. J'ai veu monsieur d'Aumale qu'elle a gary de la jaunisse *saffranée*, dont il languissoit ». Le commentateur Marcilly explique ainsi ce passage : « Allusion au grand nombre de dettes dont était couvert M. d'Aumale lorsqu'il embrassa le parti de la ligue. Il était alors presque insolvable, et le jaune était la couleur des banqueroutiers. »

(398) On appelle en langage pathologique du nom d'*hectique* un état de faiblesse générale avec diarrhée et chaleur, qui se déclare à la fin des maladies organiques. Le mot *Dyscrasie*, en grec, signifie mauvaise constitution : La dyscrasie ou discrasie des anciens, était l'opposé de la *Crasie* ou *Crase*. On entendait par ce dernier mot un juste mélange des quatre humeurs : sang, bile, pituite et atrabile.

(398 A) Voir note 366 G.

et obscure fumée. Et crient comme diables a ce sentement de solution laquelle leur est doloreuse en diable.

« Quand tu vois le hourt de deux armées, pense tu, couillasse (399), que le bruit si grand et horrible que l'on y oyt provienne des voix humaines ? du hurtis des harnois ? du cliequetis des bardes ? du chabris des masses ? du froissis des picques ? du bris des lances ? du cry des navrés ? du son des tabours et trompettes ? du hannissement des chevaux ? du tonnoire des escoupettes et canons ? Il en est veritablement quelque chose, force est que le confesse. Mais le grand effroy et vacarme principal provient du dueil et ullement des diables qui, la guettans pelle melle les pauvres ames des blessés, reçoivent coups d'espée à l'improviste, et patissent solution en la continuité (*) de leurs substances aerées et invisibles : comme si à quelque lacquais croquant les lardons de la broche, maistre Hordoux donnoit un coup de baston sus les doigts ; puis crient et ullent comme diables, comme Mars, quand il fut blessé par Diomedes devant Troye, Homere dit avoir crié en plus hault ton ' et plus horrifique effroy que ne feroient dix mille hommes ensemble. Mais quoy ? Nous parlons de harnois fourbis et d'espées resplendentes. Ainsi n'est il de ton bragmard. Car, par discontinuation d'officier, et par faulte de operer, il est, par ma foy, plus rouillé que la claveure (399 A) d'un vieil charnier. Pourtant fais de deux choses l'une. Ou le desrouille bien à poinct et gaillard, ou, le maintenant ainsi rouillé, garde que ne retournes en la maison de Raminagrobis. De ma part je n'y vays pas. Le diable m'emport si j'y vays. »

---

(399) Augmentatif d'un mot autrefois accepté dans la langue courante et à propos duquel je sens le besoin de citer un maître de l'enseignement officiel. Or, voici comment, à la page 66 de son *Histoire des expressions populaires*, s'exprime M. le professeur agrégé Edouard Brissaud : « Les testicules ont éveillé moins de susceptibilités de langage que le prépuce. Le mot français *couillon* n'était pas, dit La Monnoye, un mot sale ; on le trouve dans la plupart des livres de physique ; il dérive du grec κολεὸς par l'intermédiaire du latin *coleus* (ce n'est donc pas, comme on l'a prétendu, une aphérèse de *testiculus*). Mais le féminin du mot *couillon* ne s'est jamais dit que dans le langage obscène quoique le chirurgien Malgaigne le preferât à celui de testicule. »

(399 A) La rouille, couche d'hydrate d'oxyde ferreux qui se forme à la surface des pièces de fer exposées à l'air humide, se produit avec une rapidité très grande au contact du chlorure de sodium. Ce détail n'avait pas échappé à Rabelais, puisque, pour indiquer quelque chose de fortement rouillé, il a cité la *Clavure* (serrure) d'un vieux *Charnier* (saloir à conserver la viande).

CHAPITRE XXIV

Comment Panurge prend conseil de Epistemon

Laissans la Villaumere, et retournans vers Pantagruel, par le chemin Panurge s'adressa à Epistemon, et luy dist : « Compere, mon antique amy, vous voyez la perplexité de mon esprit. Vous sçavez tant de bons remedes (*) Me sçauriez vous secourir ? »

Epistemon print le propos, et remonstroit à Panurge comment la voix publicque estoit toute consommée en mocquerie de son desguisement : et luy conseilloit prendre quelque peu de ellebore (400) afin de purger cestuy humeur en luy peccant (400 A) et reprendre ses accoustrements ordinaires.

« Je suis, dist Panurge, Epistemon mon compere, en phantasie de me marier. Mais je crains estre coqu et infortuné en mon mariage. Pourtant ay je faict vœu à sainct François le Jeune (400 B) (lequel est au Plessis lez Tours reclamé de toutes femmes en grande devotion, car il est premier fondateur des bons hommes (400 C), lesquelz elles appetent naturellement), porter lunettes au bonnet, ne porter braguette (400 D) en chausses, que sus ceste mienne perplexité d'esprit je n'aye eu resolution aperte.

— C'est, dist Epistemon, vrayement un beau et joyeux vœu. Je m'esbahys de vous que ne retournez à vous mesmes, et que ne revocquez vos sens de ce farouche esguarement en leur tranquillité naturelle.

« Vous entendant parler, me faites souvenir du vœu des Argives à la large perruque, lesquelz, ayans perdu la bataille contre les Lacedemoniens en la controverse de Thyrée, firent vœu cheveulx en teste ne porter jusques à ce qu'ilz eussent recouvert leur honneur et leur terre ; du vœu aussi du plaisant espagnol Michel Doris, qui porta le trançon de greve (401) en sa jambe. Et ne sçay lequel des deux seroit plus digne et meri-

---

(400) L'ellebore passait pour précieuse dans le traitement de l'aliénation mentale. Au chapitre XXII du *Traité de la vanité des sciences,* d'Henri Corneille Agrippa, on lit : « Ils tombent dans un tel excès de folie, qu'il n'y aurait pas sur la terre assez d'*ellébore* pour les guerir ». — Voir note 87 bis. — « Le réséda blanc, qu'on appelle aussi *ellebore d'anticyre,* parce que la graine de cette plante purge de la même manière que l'ellebore, ressemble à la sésame sous le rapport de ses autres propriétés. » (Oribase, *collect. med,* XV, I. trad. Bussemaker et Daremberg).

(400 A) Les humoristes appelaient *Peccantes* les humeurs péchant par la qualité. C'est un des nombreux termes dont la science fourmille encore et qui ne signifient rien. Molière a eu grandement raison de faire intervenir « les humeurs peccantes » au deuxième acte de son *Médecin malgré lui* ; ce sont matières de comédie.

(400 B) Saint François de Paule, appelé *le bonhomme* par le roi Louis XI, fut le fondateur de l'ordre des minimes.

(400 C) *Bonshommes* se disait aussi bien des minimes que des ladres, à cause d'une réputation commune aux moines et aux lépreux (Voir notes 80, 220 bis, 236 et 481).

(400 D) Voir note 237.

(401) Voir note 291 : « La jambe est com-

Universitaire

tant, porter chapperon verd et jaune à oreilles de lievre, ou iceluy glorieux champion, ou Enguerrant qui en fait le tant long, curieux et fascheux conte, oubliant l'art et maniere d'escrire histoires, baillée par le philosophe Samosatoys.

« Car, lisant iceluy long narré, l'on pense que doibve estre commencement et occasion de quelque forte guerre ou insigne mutation des royaumes ; mais, en fin de compte, on se mocque, et du benoist champion, et de l'Angloys qui le defia, et de Enguerrant leur tabellion, plus baveux (*) qu'un pot à moustarde.

« La mocquerie est telle que de la montaigne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit enormement comme femme en travail (*) d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinaige, en expectation de voir quelque admirable et monstrueux enfantement ; mais enfin ne nasquit d'elle qu'une petite souriz.

— Non pourtant, dist Panurge, je m'en soubris.

« Se mocque qui clocque.

« Ainsi feray comme porte mon vœu. Or long temps a que avons ensemble, vous et moy, foy et amitié jurée par Jupiter Philios. Dictes m'en vostre advis. Me doibs je marier ou non ?

— Certes, respondit Epistemon, le cas est hazardeux ; je me sens par trop insuffisant à la resolution, Et, si jamais fut vray en l'art de médecine le dict du vieil Hippocrate de Lango : *jugement difficile* (402), il est en cestuy endroit verissime.

« J'ay bien en imagination quelques discours moyennant lesquelz nous aurions determination sus vostre perplexité ; mais ilz ne me satisfont poinct apertement. Aucuns Platoniques disent que qui peut voir son *Genius* peut entendre ses destinées. Je ne comprends pas bien leur discipline, et ne suis d'advis que y adherez. Il y a de l'abus beaucoup. J'en ay veu l'experience en un gentilhomme studieux et curieux on pays d'Estangore. C'est le poinct premier.

« Un aultre y a. Si encores regnoient les oracles de Jupiter en Ammon, de Apollon en Lebadie, Delphe, Delos, Cyrrhe, Patare, Tegyres, Preneste, Lycie, Colophon ; en la fontaine Castalie, près Antioche en Syrie ; entre les Branchides de Bacchus en Dodone ; de Mercure en Phares, près Patras ; de Apis, en Egypte ; de Serapis, en Canobe ; de Faunus, en Melanie et en Albunée, prés Tivoli : de Tiresias, en Orchomene ; de Mopsus, en Cilicie ; de Orpheus, en Lesbos ; de Trophonius,

---

posée de deux os.... la partie inférieure s'amoindrit et amenuise peu à peu : au bout d'icelle se voit une appendice proéminente et gibbeuse, nommée malléole ou cheville interne. L'antérieure, faisant un angle long et aigu, est appelée des Latins espine et des François la *grève* » (Du Laurens, *Œuvres anatomiques*, édit. de 1646.)

(402) Hippocrate, qui était né dans l'île de Cos, appelée plus tard *Lango*, s'exprime ainsi dans son premier aphorisme : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le *jugement difficile* ». A l'appui de cet aphorisme, voici ce que Garidel écrivait, en 1715, dans la préface de son *Histoire des plantes de Provence* : « L'on ne sçauroit rien établir de certain sur les expériences faites sur les animaux dont la constitution est très différente de l'homme. S'il est véritable que les cailles se nourrissent de l'ellebore ; les estourneaux et l'outarde de la ciguë, dont l'un est un fort purgatif, l'autre un dangereux poison : Quel fondement pourrons-nous faire sur l'exemple ou sur l'expérience des animaux quand on voit avaler aux chevaux et aux asnes deux et même trois onces de crocus metallorum, sans aucune évacuation, ni par le haut ni par le bas. »

en Leucadie, je serois d'advis (par adventure non serois) y aller et entendre quel seroit leur jugement sus vostre entreprinse. Mais vous scavez que tous sont devenus plus nutz que poissons (403), depuis la venue de celuy Roy servateur, onquel ont prins fin tous oracles et toutes propheties : comme, advenante la lumière du clair soleil, disparent tous lutins, lamies, lemures (403 A), guaroux, farfadetz et tenebrions. Ores, toutesfois qu'encores fussent en regne, ne conseillerois je facilement adjouster foy à leurs responses. Trop de gens y ont esté trompés.

« Davantaige, je me racorde que Agrippine mit sus à Lollie la belle, avoir interrogé l'oracle d'Apollo Clarius pour entendre si mariée elle seroit àvec Claudius l'empereur. Pour ceste cause fut premierement bannie, et depuis à mort ignominieusement mise.

— Mais, dist Panurge, faisons mieulx. Les isles Ogygies ne sont loing du port de Sammalo ; faisons y un voyage aprés qu'aurons parlé à nostre roy.

« En l'une des quatre, laquelle plus a son aspect vers soleil couchant, on dit, je l'ai leu en bons et antiques auteurs, habiter plusieurs divinateurs, vaticinateurs et prophetes ; y estre Saturne lié de belles chaines d'or dedans une roche d'or, alimenté de ambroisie et nectar divin ; lesquelz journellement luy sont des cieulx transmis en abondance par ne sçay quelle espece d'oiseaux (peut estre que sont les mesmes corbeaulx (403 B) qui alimentoient es desers sainct Pol premier hermite) ; et apertement predire à un chascun qui veult entendre son sort, sa destinée, et ce que luy doibt advenir. Car les Parces rien ne filent, Jupiter rien en propense et rien ne delibere que le bon pere, en dormant, ne cognoisse. Ce nous seroit grande abbreviation de labeur, si nous le oyons un peu sus ceste mienne perplexité.

— C'est, respondit Epistemon, abus trop evident, et fable trop fabuleuse. Je n'iray pas. »

(403 Le mutisme des poissons était et est encore proverbial. Pline parle pourtant, au livre XI de son *Histoire naturelle*, de quelques individus de cette classe d'animaux qui font entendre certains cris ; mais avant lui, Aristote avait écrit : « Les poissons n'ayant ni poumon, ni trachée, ni pharynx, n'ont point de voix; ceux que l'on dit en avoir ne forment autre chose que des sons imparfaits ou des sifflements. » (*Hist. anim.* lib. IV.)

(403 A) « *Larves*, ames des méchants que l'on dit errer ça et là pour épouvanter les vivants ; on les confond souvent avec les *lemures*, mais les larves ont quelque chose de plus effrayant. Lorsque Caligula fut assassiné, on dit que son palais devint inhabitable, à cause des larves qui l'occupaient ». (Collin de Plancy, *diction. infernal.*)

(403 B) Allusion à la longévité du corbeau, oiseau qui vivrait plus de deux mille ans, au dire d'Hésiode.

CHAPITRE XXV

Comment Panurge se conseille à Her Trippa

« Oyez cy, dist Epistemon continuant, toutesfois que ferez, avant que retournons vers nostre roy, si me croyez. Icy, près l'isle Bouchart, demeure Her Trippa ; vous sçavez comment, par art (404) d'astrologie, geomantie, chiromantie, metopomancie (404 A), et aultres de pareille farine, il predit toutes choses futures ; conferons de vostre affaire avec luy, — De cela, respondit Panurge, je ne sçay rien. Bien sçay je que, luy un jour parlant au grand roy des choses celestes et transcendantes, les lacquais de court, par les degrés, entre les huys, sabouloient sa femme à plaisir, laquelle estoit assez bellastre. Et il, voyant toutes choses etherées et terrestres sans bezicles, discourant de tous cas passés et presens,

---

(403 C) Tous les commentateurs de Rabelais s'accordent à reconnaître, dans l'astrologue *Her Trippa*, le fameux médecin sceptique et brouillon, Henri Corneille Agrippa, dont nous avons plusieurs fois cité les écrits. Cet homme étrange, autant qu'instruit, naquit à Cologne, en 1486. Il se livra à l'enseignement en Allemagne, en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Italie. En 1524, il vint se fixer à Lyon, pour y étudier la médecine, et fut attaché peu après à la maison de Louise de Savoie. Un peu plus tard, chassé de France, pour avoir manqué de respect à la mère de François 1er, il devint médecin de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Enfin, après des changements de résidence sans nombre, il alla mourir à Grenoble, dans un lit d'hôpital selon les uns, dans la maison du receveur général d'après les autres.

Les diverses espèces de divinations que Rabelais passe ici en revue sont à peu près celles qu'Agrippa a traitées dans les deux ouvrages ayant pour titres, l'un : *De incertitudine et vanitate scientiarum*, traduit en français par M. de Gueudeville ; l'autre : *De occulta philosophia*. Ce dernier fit accuser son auteur de magie et lui valut une longue détention à Bruxelles.

Henri Corneille Agrippa était un savant et un sceptique. S'il n'eût été que cela, le père du Pantagruèlisme n'aurait pas songé à aiguiser contre lui ses plaisanteries. Rabelais s'attaqua au médecin de Cologne parce que ce médecin était un charlatan fieffé. Je suis persuadé, après lecture attentive de ses œuvres, qu'Agrippa ne croyait pas un mot des théories magiques ou mystiques qu'il débitait ; à mon avis, il faisait de a théurgie mystérieuse, comme un homme éminent que je ne veux pas nommer fait de l'homœopathie ; avec cette différence qu'il risquait sa peau à son exercice, tandis que le médecin des dilutions ne compromet que celle des autres.

(404) La *Géomantie* est la divination qui se fait par les fentes de la terre. Les détails en ont été donnés par Polydore Virgile. — La *Chiromantie*, ou chiromancie, que Desbarolles a voulu de nos jours remettre en honneur, est l'art prétendu de deviner l'avenir de quelqu'un à l'inspection des lignes formées dans la paume de la main par la contraction des muscles. La Chiromancie est un pur charlatanisme, aussi bien chez l'écrivain grec Artemidore, que chez le médecin Corneille Agrippa, ou chez la tireuse de cartes Lenormant.

(404 A) La *métopomantie* ou *métoscopie* a la prétention de connaître les hommes par les rides du front.

predisant tout l'advenir, seulement ne voyoit (404 B) sa femme brimballante, et onques n'en sceut les nouvelles. Bien, allons vers luy, puis qu'ainsi le voulez. On ne sçauroit trop apprendre. »

Au lendemain, arriverent au logis de Her Trippa. Panurge luy donna une robe de peaulx de loup, une grande espée bastarde bien dorée à fourreau de velours, et cinquante beaux angelotz ; puis familierement avec luy confera de son affaire. De premiere venue Her Trippa, le regardant en face, dist : « Tu as la metoposcopie (404 C) et physionomie d'un coqu. Je dis coqu scandalé et diffamé. » Puis, considerant la main dextre de Panurge en tous endroits, dist : « Ce faulx traict, que je voy icy au dessus du mont *Jovis* (404 D), onques ne fut qu'en la main d'un coqu. » Puis, avec un style, fit hastivement certain nombre de pointz divers, les accoubla par geomantie (404 E) et dist : « Plus vraye n'est la verité qu'il est certain que seras coqu, bien tost aprés que sera marié. » Cela faict, demanda à Panurge l'horoscope de sa nativité. Panurge luy ayant baillé, il fabriqua promptement sa maison du ciel (404 F) en toutes ses parties, et, considérant l'assiette et les aspectz en leurs triplicités, jetta un grand souspir, et, dist : « J'avois ja predit apertement que tu serois coqu ; à cela tu ne pouvois faillir : ici j'en ay d'abondant asceurance nouvelle. Et te afferme que tu seras coqu. Davantaige, sera de ta femme battu et d'elle seras desrobé : car je trouve la septiesme maison (404 G) en aspectz tous malings, et en batterie de tous signes portans cornes, comme *Aries*, *Taurus*, Capricorne, et aultres. En la quarte, je trouve decadence de *Jovis*, ensemble aspect tetragone de Saturne, associé de Mercure. Tu seras bien poyvré (405), homme de bien.

— Je seray, respondit Panurge, tes fortes fiebvres quartaines (406), vieux fol, sot mal plaisant que tu es. Quand tous coquz s'assembleront, tu porteras la banniere. Mais dond

(404 B) Un écrivain des plus sérieux, Eusèbe Salverte, donne à entendre que la femme dont il est ici question n'est autre que la propre épouse d'Agrippa. Esmangart et Johanneau l'affirment. Pour moi, je déclare que je n'en sais rien, mais je demande la permission de rappeler que, précurseur de M. Legouvé, Henri Corneille Agrippa a écrit un ouvrage intitulé : « *De nobilitate et præcellentia feminei sexus.* »

(404 C) Voir notes 233 B et 366 C.

(404 D) L'éminence qui se trouve à la racine de l'index se nomme la *montagne de Jupiter* ; la *ligne de Jovis* est le petit sillon qui la limite.

(404 E) La *géomantie* se complique parfois de calculs faits d'aprés des points ou des lignes tracés sur le sol.

(404 F) Les astrologues divisaient le ciel en douze régions, appelées *maisons* et déterminées par l'intersection de six méridiens avec l'horizon. Ils avaient la maison de vie, la maison de mort celles de maladie, de mariage, etc.

(404 G) La *septième maison* est la maison du mariage ; la *quarte* est celle de la famille.

(405) *Tu seras bien poivré !* cette locution est encore usitée. Les vieux soldats la disent aux conscrits recherchant quelque femme soupçonnée d'avoir la syphilis.

(406) *Le Mary* :

« .... En ce point le ferez
Ou bien battue vous serez. »

La Femme :

« Je feray, la *Fievre Quartaine.* »

(Dialogue extrait de *la Farce nouvelle du Pont-aux-Asnes*).

« Je demanday que vouloient dire ces pendards, lesquels me donoient la *fievre quarte* qui vous puisse serrer. »

(Extrait des *Fantaisies* de Bruscambille.).

me vient ce ciron (407) icy entre ces deux doigts ? » Cela disoit, tirant droit vers Her Trippa les deux premiers doigts ouvers en forme de deux cornes, et fermant on poing tous les autres. Puis dits à Episte-mon : « Voyez cy le vray Ollus de Martial, lequel tout son estude adonnoit à observer et entendre les maulx et miseres d aultruy ; cependant sa femme tenoit le brelant. Il, de son costé, pauvre plus que ne fut Irus : au demeurant glorieux, oultrecuidé, intolerable, plus que dix sept diables, en un mot πτωχαλαξών (407 A) comme bien proprement telle peautraille de belistrandiers nommoient les anciens. Allons, laissons icy ce fol enraigé, mat de cathene (408), ravasser tout son saoul avec ses diables privés. Je croirois tantost que les diables voulussent servir un tel marault ! Il ne sçait le premier trait de philosophie, qui est : COGNOIS TOY ; et, se glorifiant voir un festu en l'œil d'autruy (*), ne voit une grosse souche laquelle lui poche (408 A) les deux yeulx. C'est un tel Polypragmon (408 B) que descrit Plutarche. C'est une aultre Lamie, laquelle (408 C), en maisons estranges, en public, entre le commun peuple, voyant plus penetrammment qu'un oince (409), en sa maison propre estoit plus aveugle qu'une taulpe ; chez soy rien ne voyoit, car, retournant du dehors en son privé, ostoit de sa teste ses yeulx exemptiles (409 A), comme

(407) Ce passage vient à l'appui de ce que j'ai dit à la note 187 : Rabelais connaissait bien le *Ciron* ou sarcopte de la gale qui, neuf fois sur dix, siège aux mains et précisément entre les doigts, comme le fit voir publiquement, au cours d'Alibert, l'étudiant Renucci, en 1834. Voir les notes 173 et 394.

(407 A) Ce mot signifie pauvre-arrogant.

(408) *Mat de Catène*, de l'Italien *matto di Catena* (fou de chaîne) signifie : fou à lier.

FOU A LIER ! Quand donc cette expression, trop exacte du temps de Rabelais, et trop compréhensible encore de nos jours, cessera-t-elle d'avoir une signification ? Quand donc viendra le moment où des malades ne seront plus considérés comme des bêtes féroces ?

Il est honteux de l'avouer ; mais, à part quelques médecins spéciaux, qui ont fait de la folie une étude particulière, la généralité s'obstine à employer les liens pour empêcher les aliénés de nuire. C'est vainement que Pinel et Esquirol ont réclamé, pour les malheureux dont le cerveau est malade, les douceurs que l'humanité et la science prodiguent aux gens atteints d'autres maladies, l'encéphale reste le paria de la bonté thérapeutique, et, dans les hôpitaux ordinaires comme dans les familles, les neuf dixièmes des fous sont attachés ! Cela révolte !

(408 A) Voir les notes 353 et 388.

(408 B) Ce mot signifie : curieux, homme qui veut beaucoup savoir.

(408 C) *Lamie*, sorcière portant un masque avec des lunettes. Voir NAUDÉ, en son *Apologie pour les grands personnages soupçonnez* (ch. VIII.)

(409) L'*Oince* est le lynx, que les latins appelaient *lynca*, d'où on a fait, selon Roquefort, *oince* ou *once*. C'est un animal du genre chat, long d'environ 80 centimètres, que l'on trouve surtout en Sibérie. Ses yeux qui sont très brillants lui ont fait attribuer une vue très perçante. Les anciens se trompaient en dotant ainsi le lynx, comme ils se trompaient en dépouillant la taupe. De ce que ce petit animal insectivore a des yeux infiniment petits, on l'en croyait dépourvu et on le disait aveugle. En 1629, Pierre Constant, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, disait encore : « Les yeux de la taupe ne peuvent sortir dehors, manque de chaleur ». Depuis, les savants ont mieux essuyé le verre de leurs lunettes.

(409 A) *Exemptilis*, mobile. L'œil du homard, mobile au bout d'un pédicule, pourrait être considéré, jusqu'à un certain point, comme un œil *exemptile*.

lunettes, et les cachoit dedans un sabot attaché darriere la porte de son logis. »

A ces motz, print Her Trippa un rameau de tamarix (409 B). « Il prend bien, dist Epistemon : Nicander la nomme divinatrice.

— Voulez vous, dist Her Trippa, en sçavoir plus amplement la verité par pyromantie (409 C), par aeromantie, celebrée par Aristophanes en ses *Nuées* : par hydromantie, par lecanomantie, tant jadis celebrée entre les Assyriens, et esprovée par Hermolaus Barbarus ? Dedans un bassin plein d'eau je te monstreray ta femme future brimballant avec deux rustres.

— Quand, dist Panurge, tu mettras ton nez (*) en mon cul, soit recordz de deschausser tes lunettes.

— Par catoptromantie (409 D), dist Her Trippa continuant, moyennant laquelle Didius Julianus, empereur de Rome, prevoyoit tout ce que luy debvoit advenir : Il ne te fauldra poinct de lunettes. Tu la verras en un miroir, brisgouttant aussi apertement que si je te la monstrois en la fontaine du temple de Minerve prés Patras. Par coscinomantie (409 E), jadis tant religieusement observée entre les cerimonies des Romains ; ayons un crible et des forcettes, tu verras diables. Par alphitomantie, designée par Théocrite en sa *Pharmaceutrie*, et par aleuromantie, meslant du froment avec de la farine. Par astragalomantie : j'ay céans les projectz tous pretz. Par tytomantie (409 F), j'ay un fromaige de Brehemont à propos. Par gyromantie, je te feray icy tournoyer force cercles, lesquelz tous tomberont à gauche, je t'en asceure. Par sternomantie (409 G) : par ma foy, tu as le pietz assez mal proportionné. Par libanomantie, il ne fault qu'un peu d'encens. Par gastromantie (410), de laquelle en Ferrare longuement usa la dame Jacoba Rhodogine, engastrimythe. Par cephaléonomantie (410 A) : de laquelle user souloient les Allemans, routissans la teste d'un asne sus des charbons ardens. Par ceromantie : là, par la cire fondue en eau, tu verras la figure de ta femme et de ses

(409 B) Je n'ai pas pu retrouver le passage de Nicandre relatif à la vertu divinatrice du *tamarix*. Pour qu'on me le pardonne, voici un extrait de la *Pharmacopée raisonnée* de Schroder sur la matière : « Le tamaric croit en abondance dans les climats chauds et il y en a beaucoup en Italie dans les jardins. L'écorce de la racine est sa partie la plus célèbre en médecine, contre les affections de la rate... » Si vous voulez en savoir plus long, lisez les Commentaires de Michel Ettmuller, imprimés à Lyon en 1698, chez Thomas Amaulry, à l'enseigne du « *Mercure Galant*.

(409 C) *Pyromantie*, divination par le feu ; *aéromantie*, divination par l'air ; *hydromantie*, divination par l'eau ; *leconomantie*, variété d'hydromantie, du mot *lecanos*, signifiant bassin.

(409 D) *Catoptromantie*, divination par les miroirs.

(409 E) *Coscinomancie*, divination, dont le mode m'est rappelé rien qu'en songeant aux *racines grecques* que je récitais au collège et dont celle-ci me revient : « κοσκινον crible et poule donne » ; *alphitomantie*, divination par la farine ; *aleuromantie*, divination par la poussière.

(409 F) *Tyromantie*, divination par le fromage ; *gyromantie*, divination par les cercles.

(409 G) *Sternomantie*, divination par l'examen de la poitrine ou *pictz* ; *libanomantie*, divination par la combustion de l'encens, dit *libanos* en grec.

(410) *Gastromantie* signifie à la fois divination par le ventre et ventriloquie. On appelait autrefois *engastrymytes* les gens qui paraissaient parler du ventre. La devineresse Jacoba, dont il est ici question, est citée par Ludovicus Cœlius. Voir la note 786.

(410 A) Par la tête d'âne.

taboureurs. Par capnomantie (410 B): sus des charbons ardens nous mettrons de la semence de pavot et de sisame. O chose galante ! Par axinomantie (410 C) : fais icy provision seulement d'une coignée, et d'une pierre gagate (410 D), laquelle nous mettrons sus la braze. O comment Homere en use bravement envers les amoureux de Penelope ! Par onychomantie (410 E), ayons de l'huile ou de la cire. Par tephramantie (410 F) : tu verras la cendre en l'air figurant ta femme en bel estat. Par botanomantie : j'ay icy des feuilles de saulge à propos. Par sycomancie : ô art divine ! en feuilles de figuier. Par ichthyomantie, tant jadis celebrée et praticquée par Tiresias et Polydamas, aussi certainement que jadis estoit faict en la fosse Dina on bois sacré à Appolo, en la terre des Lyciens. Par choeromantie (410 G) : ayons force pourceaulx : tu en auras la vessie. Par cleromantie (410 H) : comme l'on trouve la febve on gasteau la vigile de l'Epiphane. Par anthropomantie (410 I), de laquelle usa Heliogabalus, empereur de Rome : elle est quelque peu fascheuse ; mais tu l'endureras assez, puisque tu es destiné coqu. Par stichomantie (410 J) sibylline. Par onomatomantie : comment as tu nom ?

— Maschemerde, respondit Panurge.

— Ou bien par alectryomantie (410 K). Je feray icy un cerne galantement, lequel je partiray, toy voyant et considérant, en vingt et quatre portions equales. Sus chascune je figureray une lettre de l'alphabet, sus chascune lettre je poseray un grain de froment ; puis lascheray un beau coq vierge à travers. Vous verrez, je vous affie, qu'il mangera les grains posés sus les lettres C. O. Q. U S. E. R. A. aussi fatidicquement comme, sous l'empereur Valens, estant en perplexité de savoir le nom de son successeur, le coq vaticinateur et alectryomantic mangea sus les lettres T. E. O. D.

« Voulez vous en sçavoir par l'art d'aruspicine ? par extispicine ? par augure prins du vol des oiscaux, du chant des oscines, du bal solistime des canes ? — Par estronspicine, respondit Panurge. — Ou bien par necromantie ? Je vous feray soudain ressuciter quelqu'un peu cy devant mort, comme fit Apollonius de Tyane (410 L) envers Achilles, comme fit la pythonisse en presence de Saül ; lequel nous en dira le totage, ne plus ne moins qu'à l'invocation de Erictho un defunct predist à Pompée tout le progres et issue de la bataille Phar-

(410 B) Par la fumée, dite en grec *capnos*.

(410 C) Par la hache, dite en grec *axiné*.

(410 D) *Gagate*, pierre noire.

(410 E) *Onychomantie*, divination par les ongles. « Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile et de cire. » (Collin de Plancy, *Dict infernal*). Voir mon petit livre : *les Préjugés*, page 155.

(410 F) Par la cendre, *tephra*.

(410 G) Par le porc, *cheiros*.

(410 H) Par le sort, *cleros*.

(410 I) Heliogabale cherchait à lire sa destinée par l'*anthropomantie*, divination barbare, véritable vivisection qui nécessitait l'inspection d'hommes ou d'enfants éventrés.

(410 J) Par les vers, *stichos*.

(410 K) Par le coq, *alectron*.

(410 L) Voici le passage de Philostrate dans lequel il est question de cette résurection :

« Une jeune fille nubile était morte, assurait-on. Son fiancé suivait le lit funéraire, en poussant des cris déchi-

salicque. Ou, si avez peur des mors, comme ont naturellement tous coquz, j'useray seulement de sciomantie (410 M).

— Va, respondit Panurge, fol enraigé, au diable : et te fais lanterner à quelque Albanoys ; si auras un chapeau poinctu. Diable, que ne me conseilles tu aussi bien tenir une esmeraude (411), ou la pierre de hyenne (411 A), sous la langue ? ou me munir de langues de puputz(411B) de coeurs de ranes verdes ; ou manger du coeur et du foye de quelque dracon ; pour, à la voix et au chant des cygnes et oiseaux, entendre mes destinées, comme faisoient jadis les Arabes on pays de Mesopotamie ? A trente diables soit le coqu, cornu, marrane (412), sorcier au diable, enchanteur de l'Antichrist. Retournons vers nostre roy. Je suis asceuré

---

rants, comme cela arrive quand l'espoir d'un hymen a été déçu. Avec elle pleurait Rome tout entière ; car la jeune fille appartenait à une famille consulaire. Témoin de ce deuil, Appollonius de Tyane s'écria : « Arrêtez ! déposez le lit, je me fais fort de sécher vos larmes ! » Et il demanda le nom de la jeune morte. Les assistants se figurèrent que, conformément aux usages, il allait prononcer un discours comme il s'en tient dans les cérémonies sinistres, pour exciter ou tarir les larmes. Mais Appollonius ne fit que toucher la jeune fille en balbutiant quelques paroles ; et tout aussitôt la prétendue morte parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri et réintégra le domicile paternel, ainsi qu'Alceste rendu à la vie par Hercule. — (*Voir* ALCESTE, *tragédie d'Euripide*) — Les parents firent présent à Appollonius de cent cinquante mille drachmes, qu'il donna en dot à la jeune fille. Maintenant reste à savoir s'il trouva en elle une dernière étincelle de vie qui avait échappé à ses médecins ; car certains disent qu'il pleuvait et que le visage de la morte fumait. Ou bien la vie était-elle réellement éteinte, et Appollonius la rallumat-il ? là est la question. Problème difficile à résoudre, je ne dirai pas seulement pour moi, mais encore pour les assistants eux-mêmes ! » (PHILOSTRATE, *Vie d'Appollonius de Tyane*, IV. 45, trad. A. Monnanteuil). Comme on le voit, il n'est nullement parlé d'Achille dans ce passage. Il n'en est pas question davantage au chap. 5 du livre IV, indiqué par les commentateurs de *Rabelais* qui nous ont précédé. Le seul chapitre dans lequel Philostrate fait mention d'une résurrection est celui que nous venons de citer. L'auteur de *Pantagruel* a légèrement traité cette histoire de résurrection, mais il paraîtrait qu'elle sembla sérieuse à un certain moment, puisque Naudé la mentionne, avec des commentaires que la longueur inusitée de cette note nous empêche de reproduire. On les trouve à la fin du chapitre 12 de l'*Apologie pour les grands hommes soupçonnez de magie.*

(410 M) *Sciomantie* ou *sciamantie*. Elle diffère de la nécromancie en ce qu'elle fait apparaître un simulacre du mort et non le mort lui-même.

(411) Rabelais se moque ici, encore une fois, des croyances absurdes enregistrées par Pline :

« L'*émeraude* de l'Inde, placée dans la bouche, apaise la soif ; l'eumèce, semblable au silex, procure des rêves qu'on peut regarder comme des oracles ; l'hematite est excellente pour déceler les pièges des barbares, etc. » (*Hist. nat.*, XXVII.)

(411 A) A la fin du XVI^e^ siècle, il se trouvait encore des savants qui discutaient gravement la question de savoir si l'urine de *hyène* se pétrifiait et si cette pierre était bonne contre les maladies de la vessie.

(411 B) *Puput*, nom vulgaire de la huppe. Le grand Albert nous apprend que les yeux de cet oiseau portés en un sachet sur l'estomac préservent des effets de la colère, que sa tête placée dans une bourse empêche les tromperies des marchands. Sa langue devait avoir quelque propriété analogue.

(412) Voir notes 378 et 393. « Je ne le veux suivre en Espaigne : l'on dict que ceux de son pays sont avaricieux et

què de nous content ne sera, s'il entend une fois que soyons icy venuz en la tesnière de ce diable engiponné. Je me repens d'y estre venu, et donnerois voluntiers cent nobles et quatorze roturiers, en condition que celuy qui jadis souffloit on fond de mes chausses presentement de son crachat luy enluminast les moustaches (*). Vray Dieu ! comment il m'a perfumé de fascherie et diablerie, de charme et de sorcellerie ! Le diable le puisse emporter. Dictes *amen*, et allons boire. Je ne feray bonne chere de deux, non de quatre jours. »

---

marranes, et j'ay falct cestuy-ci, en peu de temps, le plus libéral du monde ». (François d'Amboise : *les Neapolitaines*).

Dans ce passage d'une comédie du XVI[e] siècle, *marrane* signifie simplement « fesse-mathieu.»

CHAPITRE XXVI

Comment Panurge prent conseil de frere Jean des Entommeures.

Panurge estoit faſché des propos de Her Trippa, et, avoir passé la bourgade Huymes, s'adressa à frere Jean, et luy dist becguetant (413) et soy grattant l'oreille gauche : « Tiens moy un peu joyeux, mon bedon. Je me sens tout matagrabolisé en mon esprit des propos de ce fol endiablé. Escoute, couillon (413 A) mignon:

C. de renom.
C. paté.
C. naté.
C. plombé.
C. laicté (*).
C. feutré.
C. calfaté.
C. madré.
C. relevé.
C. de stuc.
C. crotesque.
C. arabesque.
C. asseré.
C. troussé à la levresque.
C. asseuré.
C. garancé.
C. calandré.
C. requamé.
C. diapré.
C. entrelardé (*).
C. juré.
C. bourgeois.
C. grené (*).
C. d'esmorche (*).
C. endesvé.
C. goildronné.
C. palletoqué.
C. aposté.
C. lyripipié.
C. desiré.
C. vernissé.
C. d'ebene.
C. de bresil.
C. de bouys.
C. de passe.
C. à croc.
C. d'estoc.
C. effrené.
C. forcené.
C. æstamé.
C. martelé.
C. farcy (*).
C. bouffy.
C. poly.
C. joly.
C. poudrebif.
C. brandif.
C. positif.
C. gerondif.
C. genitif.
C. actif.
C. gigantal.
C. vital.
C. oval.
C. magistral.
C. claustral.
C. monachal.
C. viril.
C. subtil.
C. affecté.
C. entassé.
C. compassé.
C. lascif.
C. manuel.
C. goulu.
C. absolu.
C. resolu.
C. courtoys.
C. turquoys.
C. fecond.
C. brillant.
C. sifflant.
C. estrillant.
C. gent.
C. urgent.
C. banier.
C. luisant.
C. duisant.
C. brusguet.

---

(413) *Beguetant*, en bégayant, ou en imitant le cri de la chèvre. La voix tremblotante et saccadée de cet animal a fourni à Laennec une image plus scientifique que celle dont il est ici question : L'inventeur de l'auscultation a désigné sous le nom d'*egophonie* (de αιξ chèvre et φονη voix) un mode particulier de résonnance thoracique, symptomatique de l'épanchement pleural.

(413 A) « Dans ce chapitre Panurge et frère Jean se traitent réciproquement de *couillon* en une infinité de manières... Rabelais semble avoir fait profusion d'épithètes pour montrer que non seulement il savoit à fond la langue françoise, mais qu'il étoit capable de l'enrichir d'un grand nombre de mots pris du latin, du grec, de l'arabe et de toutes les sciences » ; ainsi s'exprime Le Duchat en ses Commentaires. Malgré ce témoignage, m'est avis que ce chapitre n'est pas heureux, quoique très médical : c'est une énumération très riche mais très malheureuse des qualités d'un testicule. Bien que l'anatomie et la physiologie aient été mises largement à contribution pour la création des épithètes alignées sur quatre colonnes, je crois devoir m'abstenir de tout commentaire à leur endroit.

C. de respect.
C. de relés.
C. de sejour.
C. d'audace.
C. massif.
C. membru.
C. cabus.
C. gemeau (*).
C. requis.
C. fallot.
C. eullot.
C. picardent
C. de raphe (*).
C. guelphe.
C. ursin.
C. patronymique
C. pouppin.
C. guespin.
C. d'alidada.
C. prompt.
C. primsaultier.
C. fortuné.
C. clabault.
C. coyrault.
C. usual.
C. de haulte lisse.
C. exquis.
C. notable.
C. palpable.
C. musculeux (*).
C. bardable.
C. subsidiaire.
C. tragicque.
C. statyricque
C. transpontin.
C. repercussif.
C. digestif.
C. convulsif.
C. d'algamala.
C. d'algebra.
C. robuste.
C. venuste.
C. d'appetit.
C. insuperable.
C. secourable.
C. agréable.
C. memorable.
C. martelant.
C. arietant (*).
C. stredent.
C. aromatisant.
C. diaspermatisant (*).
C. timpant.
C. pimpant.
C. ronflant.
C. incarnatif.
C. restauratif.
C. sigillatif.
C. masculinant.
C. roussinant.
C. refaict.
C. fulminant.
C. tonnant.
C. estincelant.
C. paillard.
C. pillard.
C. gaillard.
C. hochant.
C. brochant.
C. talochant.
C. farfouillant.
C. belutant.
C. culbutant.

« Couillon hacquebutant, couillon culletant, frere Jean mon amy, je te porte reverence bien grande, et te reservois à bonne bouche : je te prie, dis moy ton advis. Me doibs je marier ou non ? »

Frere Jean luy respondit en alaigresse d'esprit, disant : « Marie toy de par le diable, marie toy, et carillonne à doubles carillons de couillons. Je dis et entends le plus tost que faire pourras. Des huy au soir fais en crier les bancs et le challit. Vertus Dieu, à quand te veux tu reserver ? Sçais tu pas bien que la fin du monde approche ? Nous en sommes huy plus prés de deux trabutz et demie toise que n'estions avant hier. L'Antichrist est desja né ce m'a t'on dict. Vray est qu'il ne fait encores que esgratigner sa nourrice et ses gouvernantes, et ne monstre encores les tresors (414), car il est encores petit. *Crescite. Nos qui vivimus, multiplicamini* ; il est escrit. C'est matiere de breviaire. Tant que le sac de bled ne vaille trois patacz, et le bussart de vin que six blancs. Voudrois tu bien qu'on te trouvast les couilles pleines au jugement, *dum venerit judicare?*

— Tu as, dist Panurge, l'esprit moult limpide et serain, frere Jean, couillon metropolitain, et parles pertinemment. C'est ce dont Leander de Abyde en Asie, nageant par la mer Hellesponte, pour visiter s'amie Hero, de Seste en Europe, prioit Neptune et tous les dieux marins :

Si, en allant, je suis de vous choyé,
Peu au retour me chault d'estre noyé.

Il ne vouloit point mourir les couilles pleines. Et suis d'advis que, dorenavant, en tout mon Salmigondinoys, quand on voudra par justice executer quelque malfaicteur, un jour ou deux davant on le fasse brisgoutter

(414) *Trésors* « probablement les dents ; Pline a dit : *thesauri maxillarum.* » (B. DES MARETS et RATERHY).

en onocrotale (415), si bien qu'en tous ses vases spermaticques (*) ne reste de quoy protaire un Y gregeoys, Chose si précieuse ne doibt est refollement perdue. Par adventure, engendrera il un homme. Ainsi mourra il sans regret, laissant homme pour homme. »

(415 Le pélican a un cri qui ressemble, dit-on, au braiment de l'âne, c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*onocrotale* ; d'ονος âne et κροτος cri. L'onocrotale décrit par Pline n'est pas présenté comme ayant la qualité à laquelle il est fait allusion en ce passage. Pourtant Rabelais, en l'écrivant, songeait plutôt à l'âne qu'au pelican. Il savait que si les anciens avait dédié l'âne à Priape, c'est qu'ils avaient constaté des rapports entre le dieu et la bête ; ce détail de mythologie païenne était bien plus présent à son esprit que ce passage du *lévitique* : « Vous ne mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni cormoran ni *onocrotale*. »

CHAPITRE XXVII

Comment frere Jean joyeusement conseille Panurge.

« Par sainct Rigomé, dist frere Jean, Panurge, mon amy doux, je ne te conseille chose que je ne fisse si j'estois en ton lieu. Seulement ayes esgard et consideration de tousjours bien lier et continuer tes coups. Si tu y fais intermission, tu es perdu (416) pauvret, et t'adviendra ce qu'advient es nourisses. Si elles desistent alaicter enfans, elles perdent leur laict. Si continuellement ne exerces ta mentule, elle perdra son laict, et ne te servira que de pissotiere : les couilles pareillement ne te serviront que de gibbessiere. Je t'en advise, mon amy. J'en ay veu l'experience en plusieurs, qui ne l'ont peu quand ilz vouloient, car ne l'avoient faict quand le povoient. Aussi, par non usage, sont perduz tous privileges, ce disent les clercs. Pourtant, fillol, maintiens tout ce bas et menu populaire, troglodyte, braguettodyte, en estat de labouraige sempiternel. Donne ordre qu'ilz ne vivent en gentilz hommes, de leurs rentes, sans rien faire.

— Ne dea, respondit Panurge, frere Jean, mon couillon (416 A) gauche je te croiray. Tu vas rondement en besoigne. Sans exception ne ambages tu m'as apertement dissolu toute crainete qui me povoit intimider. Ainsi te soit donné des cieulx, tousjours bas et roide operer. Or donc à ta parole je me marieray. Il n'y aura poinct de faulte, Et si auray tousfours belles chambrieres, quand tu me viendras voir, et seras protecteur de leur sororité. Voilà quant à la premiere partie du sermon.

— Escoute, dist frere Jean, l'ora-

---

(416) Sans vouloir prouver que l'abus du coït n'est point chose mauvaise (j'ai dit note 242 B qu'il rend impuissant), je dois faire remarquer que la comparaison de Frère Jean n'est pas dénuée de fondement. En effet, il en est de la sécrétion spermatique comme des autres sécrétions. Q'une femme fasse têter un ou plusieurs enfants sans interruption, elle continue à avoir du lait ; au contraire, qu'elle cesse d'allaiter, la sécrétion lactée se met à diminuer, puis se tarit complètement dans les glandes mammaires. L'usage, en matière de lactation, a une influence prodigieuse ; j'ai, pour ma part, connu une nourrice qui a donné le sein, pendant plus de quatre ans, à cinq nourrissons différents. Ce qui est vrai des sécrétions l'est, à des degrés divers, des autres fonctions. Cabanis avait dit : « Les facultés s'acroissent par l'exercice » ; Lamarck a développé cette idée en ces termes : « L'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit et lui donne une puissance proportionnée à la durée de cet emploi, tandis que le défaut constant d'usage de tel organe, l'affaiblit insensiblement, le détériore, diminue progressivement ses facultés. » — Voir les notes 86 et 142 bis.

(416 A) De tout temps on s'est imaginé de donner au testicule de droite des qualités différentes de celui de gauche. Rabelais a l'air de se moquer parfaitement de cette distinction, et il a raison à mon avis, n'en déplaise au savant docteur Guillon, qui base toute une théorie de procréation des sexes à volonté sur cette différence, démontrée pour lui seul.

cle des cloches de Varennes : Que disent-elles ? — Je les entends, respondist Panurge. Leur son est, par ma soif, plus fatidicque que des chauldrons de Jupiter en Dodone. Escoute : *Marie toy, marie toy, marie, marie. Si tu te marie, marie, marie, marie, tres bien t'en trèuveras, veras, veras. Marie, marie.* Je t'asceure que je me marieray : tous les clemens m'y invitent. Ce mot te soit comme une muraille de bronze.

« Quant au second poinct, tu me sembles aucunement doubter, voire defier ma paternité, comme ayant peu favorable le roide dieu des jardins. Je te supplie me faire ce bien de croire que (*) je l'ay à commandement, docile, benevole, attentif, obéissant en tout et partout. Il ne luy fault que lascher les longes, je dis l'aiguillette, luy monstrer de prés la proye, et dire : Hale, compaignon. Et quand ma femme future seroit aussi gloutonne du plaisir venerien que fut onques Messalina, ou la marquise de Oincestre (416 B) en Angleterre, je te prie croire que je l'ay encore plus copieux au contentement.

« Je n'ignore que Salomon dit, et en parloit comme clerc et sçavant. Depuis luy, Aristoteles a déclairé l'estre des femmes estre de soy insatiable (417) ; mais je veulx qu'on saiche que, de mesme calibre, j'ay le ferrement infatigable. Ne m'allegues poinct icy en paragon les fabuleux ribaulx Hercules, Proculus, Cesar, et Mahumet (418), qui se vante en son Alcoran avoir en ses genitoires la force de soixante gallefretiers. Il a menty, le paillard. Ne m'allegues poinct l'Indian tant celebré par Téo-

(416 B) Pope nous apprend que les maisons de prostitution étaient anciennement sous la juridiction de l'évêque de *Winchester*.

(417) Aretée, Platon et Aristote considéraient la matrice comme un animal avide, furieux et glouton. Dans les œuvres anatomiques de Riolan, mises en français en 1629, il est dit : « La matrice est une beste cruelle et envenimée dont le venin, qui n'est pas moins agissant que celuy des bestes venimeuses, s'empare presque en moins de rien des parties nobles. »

Fourcroy a écrit sur le même sujet : « Les anciens représentaient la matrice comme un animal furieux tout prêt à se déchaîner contre les autres organes, si elle n'était pas apaisée. Galien nous l'a peinte enchaînée par des liens très forts, les ligaments ronds et les larges... Cette idée leur paraissait très propre à faire concevoir tous les phénomènes, singuliers et étonnants, que les affections hystériques provoquent ». Platon avait dit : « La matrice est comme un animal sauvage qui, loin d'obéir à l'entendement, erre dans le corps lorsque ses désirs ne sont pas satisfaits. »

Salomon disait : « il y a trois choses insatiables : le sépulcre, la terre, la vulve » ; le Dr Péter commentait ce proverbe ainsi : « la femme n'est qu'un utérus avec des organes autour. »

(418) Les travaux d'Hercule sont connus de tout le monde ; ceux de Proculus sont indiqués en ces termes par Corneille Agrippa : « ipse etiam Proculus imperator in hoc arte (sous-entendu meretricia) non postremam gloriam reportavit, qui (ut testatur ejus ad Metianum epistola) ex captis centum Sarmaticis virginibus decem prima nocte inuit, omnes autem intra quindecim dies constuprarit. » (*De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva*. Cologne 1575, chapitre LXIII.)

On sait pourquoi Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, appelle César « le mari de tant de femmes et la femme de tant de maris. » Quant à Mahomet, que les Espagnols nommaient « aquel puto », Brantome en a écrit ce qui suit : « Un livre arabe intitulé *Des bonnes coustumes de Mahomet*, le louant de ses forces corporelles, qui se vantoit de pratiquer et repasser ces unze femmes qu'il avoit en une mesme heure l'une

phraste (418 A), Pline et Athenæus, lequel, avec l'aide de certaine herbe, le faisoit en un jour soixante et dix fois, et plus. Je n'en croy rien. Le nombre est supposé. Je te prie ne le croire. Je te prie croire (et ne croiras chose que ne soit vraye), mon naturel, le sacre Ithyphalle, messer Cotal d'Albingues, estre le *prime del monde*. Escoute ça, couillette (418 B). Vis tu onques le froc du moine de Castres? Quand on le posoit en quelque maison, fust à descouvert, fust à cachettes, soudain, par sa vertu horrifique, tous les manans et habitans du lieu entroient en ruyt, bestes et gens, hommes et femmes, jusques aux ratz et aux chatz. Je te jure qu'en ma braguette (418 C), j'ay autrefois cogneu certaine energie encore plus anomale. Je ne te parleray de maison ne de buron, de sermon ne de marché ; mais, à la Passion qu'on jouoit à Sainct-Maixant, entrant un jour dedans le parquet, je vis, par la vertu et occulte proprieté d'icelle, soudainement tous, tant joueurs que spectateurs, entrer en tentation si terrificque qu'il n'y eut ange, homme, diable, ne diablese qui ne voulust biscoter. Le portecole abandonna sa copie ; celuy qui jouoit sainct Michel descendit par la vollerie ; les diables sortirent d'enfer, et y emportoient toutes ces pauvres femmelettes ; mesme Lucifer se deschayna du lieu, à l'exemple de Caton le Censorin, lequel, voyant par sa presence les festes Floralies en desordre, desista estre spectateur. »

---

après l'autre. » — (*Dames galantes,* discours II.)

Tous ces beaux exploits rappelés, le bon sens crie par la bouche de Panurge: « Il a menti ! »

Comme pendant à cette judicieuse exclamation, on fera bien de lire l'*Histoire de l'amphitryon Indou*, qui se trouve à la page 186 du 30e volume des œuvres de Voltaire, édition Hachette 1869. (Voir, sur le même sujet, les *Essais* de Montaigne, livre III, chap. 5.)

(418 A) « Théophraste, dont l'autorité est d'un grand poids, raconte sur les aphrodisiaques des choses incroyables, et entre autres que, par le seul contact d'une herbe, dont il ne désigne ni le nom ni l'espèce, un homme a suffi à soixante-dix jouissances. — (Pline, *Hist. nat.*, Livre XXVI, chap. 63, *et non chapitre* 9, comme l'a écrit Le Duchat — et les commentateurs qui l'ont cru sur parole — sans vérifier les textes, comme j'ai pris la peine — ou le plaisir — de le faire.

« C'est sur la plante *Satyrion*, dont les botanistes ont distingué quatorze espèces, qu'ils ont nommées *orchis*, que ceux qui ont besoin de remèdes aphrodisiaques fondent leurs espérances. En effet, de quels secours ne devient pas une plante qui peut exciter des prodiges, si l'on en croit ses apologistes. On se rappelle cet indien dont j'ai parlé, qui avoua que, par le moyen d'une plante dont il était porteur, et qu'Androphile, roi des Indes, envoyait à Antiochus, il avait eu assez de vigueur pour fournir à soixante-dix embrassements. Cette plante, qu'on a nommée l'*Herbe de Théophraste*, a beaucoup embarrassé les botanistes anciens et modernes, et enfin plusieurs d'entre eux ont cru que ce ne pouvait être qu'une espèce d'*orchis* ». (DE LIGNAC, *de l'honneur et de la femme*).

(418 B) Voir les notes 60, 110, 113, etc. Voici un quatrain prouvant qu'on a eu tort de dire que le masculin de ce mot ne fut jamais usité dans les sujets sérieux :

« Herine (*hernie*) est quand l'eaue à bouillon
Descend et vient au *couillon*
....Homme qui seufre herine
Ne peut porter fais sus l'eschine.
(Jean LEFÈVRE (14e siècle) *La Vieille.*)

(418 C) Voir les notes 49 bis, 127 bis,) 237, etc.

CHAPITRE XXVIII

Comment frere Jean reconforte Panurge sus le doubte de coqüage.

« Je t'entends, dist frere Jean, mais le temps matte toutes choses (419). Il n'est le marbre, ne le porphyre qui n'ait sa vieillesse et sa decadence. Si tu n'en es là pour ceste heure, peu d'années aprés subsequentes je te oiray confessant que les couilles pendent à plusieurs par faute de gibbessiere (419 A). Desja voy je ton poil grisonner en teste. Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné et du noir, me semble une mappemonde. Regarde icy : voylà Asie ; icy sont Tigris et Euphrates. Voylà Afrique ; icy est la montaigne de la Lune. Vois tu les paluz du Nil ? Deçà est Europe. Vois tu Theleme ? Ce toupet icy tout blanc sont les monts Hyperborées. Par ma soif, mon amy, quand les neiges sont es montaignes, je dis la teste et le menton, il n'y a pas grand chaleur par les vallées de la braguette (419 B).

— Tes males mules (420), respondit Panurge. Tu n'entends pas les topiques. Quand la neige est sus les montaignes, la fouldre, l'esclair, les lanciz (421), le malubec (421 A), le rouge grenat (422), le tonnoire, la tempeste, tous les diables sont par les vallées.

---

(419) L'incapacité de l'homme à procréer arrive avec la vieillesse par suite d'un affaiblissement général du système nerveux et d'une sorte de paralysie des muscles du périnée. Il est impossible de déterminer, d'une façon précise, l'âge auquel la faculté génératrice vient à cesser ; cette époque varie selon les constitutions individuelles, mais il n'est pas mauvais, pour se faire une opinion en matière de paternité, d'avoir présent à l'esprit le mot de Corvisart à Napoléon Ier. L'Empereur lui demandait : « Quand un homme se marie à soixante ans, a-t-il des enfants ? » — « Quelquefois », répondit le médecin. — « Et à soixante-dix ans ? » — « Toujours, « Sire ! »

(419 A) « C'était autrefois l'usage, en France et ailleurs, de les porter dans un sac, avant l'usage des culottes. » (*Edit. Varior.*)

(419 B) Voir notes 49 bis, 127 bis, 237, etc.

(420) « Les mâles *mules* » signifie : les méchantes engelures du talon. Cette petite maladie, qui a très peu de gravité, est pourtant fort douloureuse. Ce caractère lui avait donné une place parmi les nombreuses imprécations dont le XVIe siècle était si prodigue. Dans une *Epistre à Marot, à Sagon et à la Hueterie*, de 1538, on trouve :

« O médecin, ce dira l'on,
Guaris ces *mules* au talon. »

Dans les *Nouvelles des régions de la lune et des faicts d'armes de Jean de Lagny :*

« Leurs fièvres male *mules!* »

Et dans Montaigne :

« En la laine il s'est trouvé quelque occulte propriété dessicative qui guarist les *mules* au talon. »— (*Essais*, II, 37.)

Enfin le *Supplément* du *Catholicon* parle de quelqu'un « qui crie les *mules* en temps d'hyver. »

(421) Voir la note 169.

(421 A) Voir les notes 10 et 169. Dans le Dictionnaire Provençal de Mistral on trouve ces articles : « Mau-Loubet, Malloubet..., chancre, ulcère qui vient aux jambes », et « Loubet, bosse, sorte de maladie des cochons, charbon. »

(422) Que peut signifier le *rouge grenat* ?

En veulx tu voir l'experience ? Va on pays de Suisse, et considere le lac de Wunderberlich, à quatre lieues de Berne, tirant vers Sion. Tu me reproches mon poil grisonnant, et ne considere poinct comment il est de la nature des pourreaux, es quelz nous voyons la teste blanche et la queue verde, droite et vigoureuse.

« Vray est qu'en moy je recognois quelque signe indicatif de vieillesse, je dis verde vieillesse. Ne le dis à personne : il demourera secret entre nous deux. C'est que je trouve le vin meilleur (423) et plus à mon goust savoureux que ne soulois ; plus que ne soulois, je crains la rencontre du mauvais vin. Note que cela argüe je ne sçay quoy du ponent, et signifie que le midy est passé. Mais quoy ? Gentil compaignon tousjours, autant ou plus que jamais. Je ne crains pas cela, de par le diable. Ce n'est là où me deult. Je crains que par quelque longue absence de nostre roy Pantagruel, auquel force est que je face compaignie, voir allast il à tous les diables, ma femme me face coqu. Voylà le mot peremptoire : car tous ceux à qui j'en ay parlé m'en menassent, et afferment qu'il m'est ainsi predestiné des cieulx.

— Il n'est, respondit frere Jean, coqu qui veult. Si tu es coqu,

Ergo ta femme sera belle,
Ergo seras bien traicté d'elle ;

ergo tu auras des amis beaucoup ; *ergo* tu seras saulvé. Ce sont topicques monachales. Tu n'en vauldras que mieux, pecheur. Tu ne fus jamais si aise. Tu n'y trouveras rien moins. Ton bien accroistra davantaige. S'il est ainsi predestiné, y voudrois tu contrevenir ? dis, couillon flatry (424), C. moisy, C. rouy,

C. chaumemy.	C. fené.
C. transy.	C. esgrené.
C. poitry d'eau froyde.	C. esrené.
	C. hallebrené.
C. pendillant.	C. lanternè.
C. avallé.	C. prosterné.
C. gavaché.	C. embrené.
C. engroué.	C, malautru.
C. amadoué.	C. dysgrasié.
C. ecremé.	C. biscarié.
C. exprimé.	C. disgratié.
C. supprimé.	C. liégé.
C. chetif.	C. flacqué.
C. retif.	C. diaphane.
C. putatif.	C. esgoutté.
C. moulu.	C. desgousté.
C. vermoulu.	C. avorté.
C. dissolu.	C. escharboté.
C. courbattu.	C. eschalotté.
C. morfondu.	C. hallebotte.
C. mittré.	C. have.
C. chapitré.	C. demandé.

Rabelais a-t-il songé à la maladie vésiculaire du chien, qui a quelque analogie avec la gale et qui s'appelle le *rouge* ? Avait il simplement en vue la couleur du feu du ciel ? Je laisse à d'autres le soin de résoudre ce problème trop difficile pour moi.

(423) Panurge se montre ici excellent analyste. Il ne se croit certes point décrépit, mais il reconnaît en lui un signe de vieillesse : Il trouve le vin meilleur, il a plus de plaisir à le boire, il devient gourmet. Le symptôme a son prix. Règle générale : Quand la période de déclin commence, l'homme devient plus soucieux des choses de la table. Qu'on observe l'individu le plus sobre, le plus frugal ; à mesure que ses ans augmenteront, on verra diminuer son indifférence en matière d'alimentation. Ce phénomène, qui n'a pas échappé à Cabanis, lui a fait dire : « Ce n'est que dans l'âge mûr, lorsque d'autres appétits commencent à n'avoir plus le même empire, que l'on devient exigeant et recherché dans ses repas. »

(424) Enumération aussi riche, et non moins ordurière que celle de la note 413. Dans l'autre chapitre on passait en revue les qualités, ici on nombre les défauts et les caractères pathologiques. Les termes médicaux abondent :

Courbattu, adjectif répondant au substantif courbature ;

Dyscrasié, v. note 398 ;

C. syndicqué.
C. baratté.
C. chicquané.
C. bimbelotté.
C. eschaubouillé.
C. sphacelé.
C. bistorié.
C. deshinguandé.
C. farcineux.
C. hergneux.
C. varicqueux.
C. croustelevé.
C. escloppé.
C. depenaillé.
C. fanfreluché.
C. matté.
C. rance.
C. diminutif.
C. usé.
C. tintalorisé.
C. quinault.
C. marpault.
C. matagrabolisé.
C. rouillé.
C. maceré.
C. indagué.
C. paralyticque.
C. entouillé.
C. barbouillé.
C. vuidé.
C. riddé.
C. chagrin.
C. frelatté.
C. guoguelu.
C. farfelu.
C. trepelu.
C. trepané.
C. boucané.
C. basané.
C. effilé.
C. eviré.
C. vietdazé.
C. feuilleté.
C. antidaté.
C. degradé.
C. manchot.
C. perclus.
C. confus.
C. de ratepenade.
C. maussade.
C. de petarrade.
C. accablé.
C. hallé.
C. assablé.
C. morné.
C. vereux.
C. pesneux.
C. vesneux.
C. forbeu.
C. fariné.
C. mariné.
C. etrippé.
C. constippé.
C. niéblé.
C. greslé.
C. syncopé.
C. ripoppé.
C. soufflété.
C. buffeté.
C. dechiqueté.
C. dessiré.
C. desolé.
C. hebeté.
C. decadent.
C. cornant.
C. solécisant.
C. appellant.
C. mince.
C. barré.
C. assassiné.
C. bobeliné.
C. malandré.
C. meshaigne.
C. thlasié.
C. thlibié.
C. spadonicque.
C. corpeté.
G. ventousé.
C. talemousé.
C. fusté.
C. poulsé.
C. de godalle.
C. frilleux.
C. fistuleux.
C. scrupuleux.
C. mortifié.
C. maleficié.
C. devalisé.
C. engourdely.
C. anonchaly.
C. anéanty.
C. de matafain.
C. de zero.
C. badelorié.
C. frippé.
C. extirpé.
C. deschalandé.

Thlasié, de *Thlasias*, eunuque ;

Thlibié, le *Thlibias* des Grecs, était le résultat obtenu par le froissement des testicules entre les doigts ; l'écrasement de ces parties entre deux corps durs produisait un individu qui s'appelaient alors *Thliadias*. Le Dr J. Rouyer, examinant dans son *Etude médicale sur Rome* les diverses opérations pratiquées pour faire des eunuques, cite les *thlibiæ* et les *thlasiæ* comme obtenus par la méthode connue en médecine vétérinaire sous le nom de *bistournage* ;

Sphacelé, v. note 108 ;

Farcineux, atteint de farcin ;

Hergneux, de *hergne*, hernie ; *éviré*, de *eviratus*, privé de la virilité ;

Croustelevé, v. notes 159, 166, 299 ;

Trépané, qui a subi l'opération du trépan ;

Biscarié : de *bis*, deux fois, et *caries*, pourriture, dont on a fait *carie* ;

Syncopé, tombant en syncope ;

Ventosé, portant des cicatrices de ventouses ;

Poulsé, v. notes 189, 265 ;

Diaphane, qui se laisse traverser par la lumière, parce qu'il ne contient rien.

Spadonique, du latin *spado*, eunuque. Une des méthodes employées pour châtrer les animaux, d'après la loi hébraïque, consistait à fendre le scrotum et à arracher le testicule. L'individu ainsi opéré était appelé *Spadon*.

Nieblé ; en Provence on dit d'un fruit qui avorte qu'il est *neblé*.

Estiomené, de *Estiomenob*, broiement. Ce mot, du temps de Brantôme, signifiait « très maigre » et répondait à notre adjectif médical « atrophié », comme on peut le voir en ce passage, où un homme en bonne fortune vit « une cuisse, belle, blanche, polie et refaite, mais l'autre, elle l'avait toute sèche, atténuée et *estiomenée*, qui ne paraissait pas plus grosse que le bras d'un petit enfant. »— (*Dames galantes*, discours II).

Estiomené, se dit d'une affection singulière étudiée par Huguier, consistant en une sorte de dartre rougeaute siégeant

« Couillonnas au diable, Panurge mon amy : puis qu'ainsi t'est predestiné, voudrois tu faire retrograder les planetes ? demancher toutes les spheres celestes ? proposer erreur aux Intelligences motrices ? espoincter les fuseaulx (425), articuler les vertoils, calumnier les bobines, reprocher les detrichoueres, condemner les frondrillons, defiler les pelotons des Parces ? Tes fiebvres quartaines (426), couillu ! Tu ferois pis que les géans. Viens ça, couillaud. Aimerois tu mieux estre jaloux sans cause que coqu sans cognoissance ? — Je ne voudrois, respondit Panurge, estre ne l'un ne l'aultre. Mais si j'en suis une fois averty, je y donneray bon ordre ; ou bastons fauldront au monde.

« Ma foy, frere Jean, mon meilleur sera poinct me marier. Escoute que me disent les cloches à ceste heure que sommes plus prés. *Marie poinct, marie poinct, poinct, poinct, poinct, poinct. Si tu te marie : marie poinct, marie poinct, poinct, poinct, poinct, poinct ; tu t'en repentiras, tiras, tiras : coqu seras.* Digne vertu de Dieu ! je commence entrer en fascherie. Vous aultres, cerveaulx enfrocqués, n'y sçavez vous remede aucun ? Nature a elle tant destitué les humains que l'homme marié ne puisse passer ce monde sans tomber es goulfres et dangiers de coqüage ?

— Je te veulx, dist frere Jean, enseigner un expédient, moyennant lequel jamais ta femme ne te fera coqu sans ton sceu et ton consentement.

— Je t'en prie, dist Panurge, couillon velouté. Or dis, mon amy.

— Prends, dist frere Jean, l'anneau de Hans Carvel, grand lapidaire du roy de Melinde.

« Hans Carvel estoit homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon sens, de bon jugement, debonnaire, charitable, aulmosnier, philosophe : joyeux au reste, bon compaignon, et raillard, si onques en fut ; ventru (*) quelque peu, branslant de teste, et aucunement mal aisé de sa personne. Sus ses vieux jours, il espousa la fille du baillif Concordat, jeune, belle, frisque, galante, advenante, gratieuse par trop envers ses voisins et serviteurs. Dont advint, en succession de quelques hebdomades, qu'il en devint jaloux comme un tigre : et entra en soubson qu'elle se faisoit (*) tabourer les fesses d'ailleurs. Pour à laquelle chose obvier, luy faisoit tout plein de beaux contes touchant les desolations advenues par adultere : luy lisoit souvent la legende des preudes femmes ; la preschoit de pudicité ; luy fit un livre des louanges de fidelité conjugale, detestant fort et ferme la meschanceté des ribaudes mariées ; et lui donna un beau carcan tout couvert de saphyrs orientaulx. Ce non obstant, il la voyoit tant deliberée et de bonne chere avec ses voisins que de plus en plus croissoit sa jalousie.

« Une nuit entre les aultres, estant

---

spécialement à la région vulvovaginale et quelquefois à la face.

Nous avons encore rencontré l'adjectif *estiomené* avec un sens différent dans ce passage de Lisset Benancio : « Il faisoit user à sa malade de choses chauldes et caustiques, de sorte que les intestins vindrent tous ulcérés et estiomenés. » (*Abus des apothicaires*).

Hectique, v. note 398.

Assablé, plein de sable, calculeux.

(425) Qu'on se reporte à la note 338; sur la structure intime du testicule, et la plaisanterie de frère Jean, touchant les quenouilles, s'expliquera d'elle-même.

(426) « — Ouvre sans tant de babil et ne m'échauffe pas la cervelle. »

— « Vos *fiebvres quartaines* à trois blancs les deux ! (Adrien de Montluc, *la Comédie des Proverbes*). — Voir les notes 134, 271, etc.

avec elle couché en telles passions, songea qu'il parloit au diable, et qu'il lui contoit ses doléances. Le diable le reconfortoit, et luy mit un anneau on maistre (426 A) doigt, disant : « Je « te donne cestuy anneau ; tandis « que l'auras on doigt, ta femme ne « sera d'aultruy charnellement co- « gneue sans ton sceu et consente- « ment. — Grand mercy, dist Hans « Carvel, monsieur le diable. Je renie « Mahom, si jamais on me l'oste du « doigt. » Le diable disparut. Hans Carvel, tout joyeux, s'esveilla, et trouva qu'il avoit le doigt au (*) comment a nom de sa femme. Je oubliois à conter comment sa femme, le sentant, reculoit le cul arriere comme disant : Ouy, nenny, ce n'est pas ce qu'il y fault mettre ; et lors sembloit à Hans Carvel qu'on luy voulust desrober son anneau. N'est ce remede infaillible ? A cestuy exemple, fais, si me crois, que continuellement tu ayes l'anneau de ta femme on doigt. »

Icy fut fin et du propos et du chemin.

(426 A) *Maitre doigt*; le plus fort, le pouce.

CHAPITRE XXIX

Comment Pantagruel fait assemblée d'un theologien, d'un medicin, d'un legiste et d'un philosophe, pour la perplexité de Panurge.

Arrivés au palais, conterent à Pantagruel le discours de leur voyage, et lui monstrerent le dicté de Raminagrobis. Pantagruel, l'avoir leu et releu, dist : « Encores n'ay je veu response que plus me plaise. Il veult dire sommairement qu'en l'entreprise de mariage chascun doibt estre arbitre de ses propres pensées, et de soy mesme conseils prendre. Telle a toujours esté mon opinion, et autant vous en dis la premiere fois que m'en parlastes. Mais vous en mocquiez tacitement, il m'en souvient, et cognoy que philautie et amour de soy vous deçoit. Faisons aultrement. Voicy quoy :

« Tout ce que sommes et qu'avons consiste en trois choses ; en l'ame, on corps, es biens. A la conservation de chascun des trois respectivement sont aujourd'huy destinées trois manieres de gens : les théologiens à l'ame, les medicins au corps, les jurisconsultes aux biens. Je suis d'advis que, dimanche, nous ayons icy à disner un théologien, un medicin, et un jurisconsulte. Avec eux ensemble nous confererons de vostre perplexité.

— Par sainct Picault, respondit Panurge, nous ne ferons rien qui vaille, je le voy desja bien. Et voycz comment le monde est vistempenardé. Nous baillons en garde nos ames aux théologiens, lesquelz pour la plus part sont heretiques ; nos corps aux medicins (427), qui tous abhorrent les

---

(427) Le vrai médecin, digne de ce nom, emploie peu de médicaments pour lui-même ; il n'en ordonne pas d'avantage à ses clients : il cherche, pour eux et pour lui, dans les règles d'une saine hygiène, la préservation (prophylaxie, de προφυλάσσειν, garantir) des maladies. Mais, quand le mal n'a pu être évité, il prescrit la substance qui doit être salutaire, la gradue, la modifie selon les symptômes observés par lui. Le médicastre et le charlatan diplômé veulent agir sur l'esprit du malade ou des gens qui sont autour de lui : ils entassent potions sur sirops, tisanes sur apozèmes, emplâtres sur onguents. Ils ordonnent toujours et quand même, alors qu'il arrive que le vrai médecin ne donne pas de médicament du tout. Celui qui n'est guidé que par les règles de l'art tantôt se borne à condamner au repos un organe surmené, tantôt augmente au contraire l'exercice d'une fonction devenue paresseuse ; à celui-ci il défend certains aliments, à celui-là il en conseille certains autres. Enfin, pour peu qu'il ait vécu de la vie de praticien, il dit avec Grégory : « Quand je suis sorti de l'université, je connaissais vingt remèdes, au moins, pour chaque maladie ; maintenant que j'ai vécu, il y a plus de vingt maladies pour lesquelles je ne connais pas un remède. »

Rabelais a d'autant plus de mérite d'avoir professé qu'il faut peu de médicaments, que, de son temps on était loin de penser ainsi : le corps médical du XVI[e] siècle ne jurait que par Galien qui, avec tout son talent, ne fut qu'un enragé polypharmaque.

medicamens, jamais ne prennent medicine ; et nos biens es advocatz, qui n'ont jamais proces ensemble.

— Vous parlez en courtisan, dist Pantagruel. Mais le premier poinct je nie, voyant l'occupation principale, voire unique et totale des bons théologiens estre emploictée par faicts, par dictz, par escritz, à extirper les erreurs et heresies (tant s'en fault qu'ilz en soient entachés), et planter profondément es cœurs humains la vraye et vive foy catholicque. Le second je loue, voyant les bons medicins donner tel ordre à la partie prophylactice (427 A) et conservatrice de santé en leur endroit qu'ilz n'ont besoing de la therapeutice et curative par medicamens. Le tiers je concede, voyant les bons advocatz tant distraictz en leurs patrocinations et responses du droit d'aultruy qu'ilz n'ont temps ne loisir d'entendre à leur propre. Pourtant, dimanche prochain, ayons pour théologien nostre pere Hippothadée ; pour medicin, nostre maistre Rondibilis (428) ; pour legiste, nostre amy Bridoye. Encores suis je d'advis que nous entrons en la tetrade Pythagoricque, et, pour subrequart, ayons nostre féal le philosophe Trouillogan, attendu mesmement que le philosophe perfait, et tel qu'es Trouillogan, respond assertivement de tous doubtes proposés. Carpalim, donnez ordre que les ayons tous quatre dimanche prochain à dîsner.

— Je croy, dist Epistemon, qu'en toute la patrie vous n'eussiez mieulx choisy. Je ne dis seulement touchant les perfections d'un chascun en son estat, les quelles sont dehors tout dez de jugement ; mais d'abondant, en ce que Rondibilis marié est, et ne l'avoit esté ; Hippothadée onques ne le fut, et ne l'est ; Bridoye l'a esté et ne l'est ; Trouillogan l'est, et l'a esté. Je releveray Carpalim d'une peine. Je iray inviter Bridoye (si bon vous semble), lequel est de mon antique cognoissance, et auquel j'ay à parler pour le bien et advancement d'un sien honneste et docte filz, lequel estudie à Tholose, sous l'auditoire du tres docte et vertueux Boissonné.

— Faites, dist Pantagruel, comme bon vous semblera. Et advisez si je peux rien pour l'advancement du filz et dignité du seigneur Boissonné, lequel j'aime et revere, comme l'un des plus suffisans qui soit huy en son estat. Je m'y emploierai de bien bon coeur. »

(427 A) Ce passage prouve bien que la doctrine des *maladies évitables* en grand honneur aujourd'hui, n'est pas une nouveauté.

(428) Rondibilis, qui donne son avis sur le mariage de Panurge, n'est autre, d'après ce qu'en a dit de Thou, au livre XXVIII de son histoire, que le médecin Guillaume Rondelet, né à Montpellier en 1507, mort en 1566. Il exerça la médecine à Pertuis, puis voyagea avec le cardinal de Tournon. En 1556, il devint professeur à la faculté de sa ville natale, dont il fut plus tard chancelier. Il était lié d'amitié avec Rabelais et s'occupa comme lui des maladies vénériennes ; il nous a laissé un traité *de morbo gallico*. Sa passion pour l'anatomie était, dit-on, si grande qu'il disséqua, vu la pénurie de cadavres, le corps d'un de ses enfants. On lui a attribué la découverte de la valvule iléo-cœcale, l'anatomiste Bauhin, qui a donné son nom à cette partie de l'intestin, n'étant que le vespuce de Rondelet-Christophe. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ami de Rabelais a mérité le titre de créateur de l'Icthyologie par son *histoire des poissons*, publiée d'abord en latin en 1554 puis en français en 1558. Dans cette œuvre remarquable pour le temps auquel elle fut écrite, on trouve pourtant des choses qui nous choquent aujourd'hui. Ainsi on y voit gravement décrit un « *évêque moine marin*, moitié poisson, moitié homme, lequel avait face humaine, mais rustique et mal gracieuse. »

(Voir notes 171, 282, 458, 761.)

CHAPITRE XXX

Comment Hippotadée, theologien, donne conseil à Panurge sur l'entreprinse du mariage.

Le disner au dimanche subsequent ne fut si tost prest comme les invités comparurent, excepté Bridoye, lieutenant de Fonsbeton.

Sus l'apport de la seconde table, Panurge, en profonde reverence, dist : « Messieurs, il n'est question que d'un mot. Me doibs je marier ou non ? Si par vous n'est mon doubte dissolu, je le tiens pour insoluble, comme sont *Insolubilia de Alliaco*. Car vous estes tous esleuz, choisis et triés, chascun respectivement en son estat comme beaux pois sur le volet. »

Le pere Hippotadée, à la semonce de Pantagruel, et reverence de tous les assistans, respondit en modestie incroyable : « Mon amy, vous nous demandez conseil, mais premier fault que vous mesmes vous conseillez. Sentez vous importunement en vostre corps les aiguillons de la chair ? — Bien fort, respondit Panurge, ne vous desplaise, nostre pere. — Non fait il, dist Hippothadée, mon amy. Mais, en cestuy estrif, avez vous de Dieu le don et grace speciale de continence? — Ma foy non, respondit Panurge. — — Mariez vous donc, mon amy, dist Hippothadée : car trop meilleur est soy marier que ardre on feu de concupiscence. — C'est parlé, cela, s'escria Panurge, galantement, sans circumbilivaginer autour du pot. Grand mercy, monsieur nostre pere. Je me marieray sans poinct de faulte, et bien tost. Je vous convie tous à mes nopces. Corpe de galline, nous ferons chere lie. Vous aurez de ma livrée, et si mangerons de l'oye, cor bœuf, que ma femme ne roustira poinct. Encores vous prieray je mener la première dance des pucelles, s'il vous plaist me faire tant de bien et d'honneurs pour la pareille.

Reste un petit scrupule à rompre. Petit, dis je, moins que rien. Seray je poinct coqu ? — Nenny dea, mon amy respondit Hippothadée, si Dieu plaist. — O ! la vertu de Dieu, s'escria Panurge, nous soit en aide ! Où me renvoyez-vous, bonnes gens ? Aux conditionales, les quelles, en dialecticques, reçoivent toutes contradictions et impossibilités. Si mon mulet transalpin voloit, mon mulet transalpin auroit ailes. Si Dieu plaist, je ne seray poinct coqu : je seray coqu, si Dieu plaist. Dea, si fut condition à laquelle je peusse obvier, je ne me désespererois du tout. Mais vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez vous le chemin pour y aller, vous autres François ? Monsieur nostre pere, je crois que vostre mieulx sera ne venir pas à mes nopces. Le bruit et la triballe des gens de nopces vous romproient tout le testament(*). Vous aimez repos, silence et solitude. Vous n'y viendrez pas ce croy je. Et puis vous dansez assez mal, et seriez honteux menant le premier bal. Je vous envoiray du rillé en vostre chambre, de la livrée nuptiale aussi. Vous boirez à nous, s'il vous plaist.

— Mon amy, dist Hippothadée, prenez bien mes paroles, je vous en prie. Quand je vous dis : S'il plaist à Dieu, vous fais je tort ? Est ce mal parlé ? Est ce condition blaspheme ou scandaleuse ? N'est ce honorer le Seigneur, créateur, protecteur, servateur ? N'est ce le recognoistre unique dateur de tout bien ? N'est ce nous declairer tous despendre de sa

benignité ? Rien sans luy n'estre, rien ne valoir, rien ne pouvoir si sa sainte grace n'est sus nous infuse ? N'est ce mettre exception canonique à toutes nos entreprinses, et tout ce que nous proposons remettre à ce que sera disposé par sa saincte volunté, tant es cieulx comme en la terre ? N'est ce veritablement sanctifier son benoist nom ? Mon amy, vous ne serez poinct coqu, si Dieu plaist. Pour sçavoir sur ce quel est son plaisir, ne fault entrer en desespoir, comme de chose absconce et pour laquelle entendre fauldroit consulter son conseil privé et voyager en la chambre de ses tres saincts plaisirs. Le bon Dieu nous a faict ce bien qu'il nous les a revelés (429), annoncés, declairés, et apertement descrits, par les sacrés Bibles.

« Là vous trouverez que jamais ne serez coqu, c'est à dire que jamais vostre femme ne sera ribaulde si la prenez issue de gens de bien, instruicte en vertus et honnesteté, non ayant hanté ne frequenté compaignie que de bonnes meurs, aimant et craignant Dieu, aimant complaire à Dieu par foy et observation de ses saincts commandemens, craignant l'offenser et perdre sa grâce par default de foy et transgression de sa divine loy, en laquelle est rigoureusement defendu adultere, et commandé adherer uniquement à son mary, le chérir, le servir, totalement l'aimer aprés Dieu. Pour renfort de cette discipline, vous, de vostre costé, l'entretiendrez en amitié conjugale, continuerez en preud'hommie, luy monstrerez bon exemple, vivrez pudiquement, chastement, vertueusement en vostre mesnaigne, comme voulez qu'elle de son côté vive : car, comme le miroir est dict bon et perfaict, non celuy qui plus est orné de dorures et pierreries, mais celui qui veritablement représente les formes objectes, aussi celle femme n'est la plus à estimer, laquelle seroit riche, belle, elegante; extraicte de noble race, mais celle qui plus s'efforce avec Dieu soy former en bonne grace et conformer aux meurs de son mary. Voyez comment la lune ne prend lumiere ne de Mercure, ne de Jupiter, ne de Mars, ne d'aultre planete ou estoille qui soit on ciel : elle n'en recoit que du Soleil, son mary, et de luy n'en recoit poinct plus qu'il luy en donne par son infusion et aspect. Ainsi serez vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honnesteté. Et continuellement implorerez la grace de Dieu à vostre protection.

— Vous voulez donc, dist Panurge, filant les moustaches de sa barbe, que j'espouse la femme forte descrite par Salomon ? Elle est morte, sans poinct de faulte. Je ne la vis onques, que je saiche : Dieu me le veuille pardonner. Grand mercy toutesfois, mon pere. Mangez ce taillon de massepain (430), il vous aidera à faire digestion ; puis boirez une couppe d'hipocras (431) clairet : il est salubre et stomachal. Suivons. »

(429) Voir note 365.

(430) Le massepain est un biscuit à l'amande amère; la petite quantité d'acide prussique qu'il contient peut lui donner une propriété légèrement sédative.

(431) L'*hypocras* ou *hippocras* était une liqueur fort en usage autrefois. On la préparait en aromatisant et édulcorant des vins rouges et des vins blancs. On faisait même de l'hypocras avec de la bière et du sucre, en ajoutant à ces liquides des substances comme la cannelle, le girofle, le gingembre et même le musc. Toutes ces boissons étaient forcément toniques et stomachiques ; j'en ai parlé plus longuement dans mon *Dictionnaire de la table*.

CHAPIRE XXXI

Comment Rondibilis (431 A) *médecin conseille Panurge*

Panurge, continuant son propos, dist : « Le premier mot que dist celuy qui escouilloit (432) les moines beurs à Saussignac, ayant escouillé le frai Cauldaureil, fut : Aux aultres. Je dis pareillement : Aux aultres. Çà, monsieur nostre maistre Rondibilis, depeschez moy. Me doibs je marier ou non?

— Par les ambles (432 A) de mon mulet, respondit Rondibilis, je ne sçay que je doibve respondre à ce problème. Vous dictes que sentez en vous les poignans aiguillons de sensualité. Je trouve en nostre faculté de medicine (433), et l'avons prins de la résolution des anciens Platonicques, que la concupiscence charnelle est refrenée par cinq moyens.

« Par le vin (434). — Je le croys, dist frere Jean. Quand je suis bien

---

(431 A) Voir la note 428. Le programme des fêtes du centenaire de l'Université de Montpellier, célébré en 1890, comportait une cavalcade historique ayant pour sujet : la soutenance des thèses doctorales de Rabelais et de Rondelet devant la faculté.

(432) Voir la note 352. Pourquoi *escouilloit*-on les moines de Seuillé ? Est-ce une grosse plaisanterie ou bien s'agit-il de quelque pratique de *minution*? (La minution consistait principalement en des saignées et des purgations périodiques, imposées aux religieux dans le but d'anihiler chez eux le sens génésique). Je crois, pour ma part, que Rabelais a voulu simplement envoyer à l'adresse du clergé une réflexion satirique comme on en savait faire au XVI[e] siècle. En voici une du même genre : « Pleust à Dieu qu'ils fussent tous bien *escouillés*, ainsy qu'estoit l'ancienne coustume des Macédoniens, de ne commettre la garde de leurs thresors qu'à ceux qui estoyent tels. Par ce moyen ils n'auroyent soin d'acquérir pour leur postérité. » (*Supplément du Catholicon*).

Le Duchat pense que Rabelais, en parlant des moines de Seuillé, n'a fait que raconter l'histoire que Thevet (liv. III, chap. 65 de ses *Hommes illustres*) rapporte de certains moines de l'abbaye de Cluny que, pour raisons de leurs débauches, frère Philippe Bourgoing, leur prieur, les fit couper l'un après l'autre. Johanneau ajoute : « Du temps de François I[er] et avant lui, les abbés foettoient leurs moines. Ils ont même poussé le fanatisme jusqu'à les *escouiller*. »

(432 A) « Si Rondibilis jure *par les ambles de son mulet*, c'est sans doute parce qu'il ne connaissait pas de train plus commode pour les reins d'un médecin à cheval et ambulant... On ne voyait, au temps de Rondibilis et de Rabelais, que magistrats et que médecins montés sur des mules. » (Bernier, *loc. citat.*)

(433) Rabelais va passer en revue, dans le reste de ce chapitre, d'une façon complète et fort savante, un point important de physiologie humaine. Nous allons l'examiner en détail dans les notes suivantes.

(434) Malgré l'antique adage *sine Baccho friget Venus*, dont un contemporain de Rabelais, Etienne Forcadel, a voulu prouver la justesse par l'autorité d'Aristophane, de Saint-Jean, du Digeste, de Varron, de Papinien, etc., dans un livre publié à Lyon en 1553 sous le titre de *Cupido Jurisperitus*, l'usage excessif du vin produit des résultats déplorables sur l'appareil nerveux ; l'impuissance

yvre, je ne demande qu'à dormir. — J'entends, dist Rondibilis, par vin prins intemperamment. Car, par l'intemperance du vin, advient au corps humain refroidissement de sang, résolution des nerfs, dissipation de semence generative, hebetation des sens, perversion des mouvemens : qui sont toutes impertinences à l'acte de generation. De faict, vous voyez peint Bacchus, dieu des yvroignes, sans barbe, et en habit de femme, comme tout effeminé, comme ennuche et escouillé. Aultrement est du vin prins temperement. L'antique proverbe nous le designe, onquel est dict : Que Venus se morfond sans la compaignie de Ceres (434 A) et Bacchus. Et estoit l'opinion des anciens, selon le recit de Diodore Sicilien, mesmement des Lampsaciens, comme atteste Pausanias, que messer Priapus fut filz de Bacchus et Venus.

« Secondement, par certaines drogues et plantes, lesquelles rendent l'homme refroidy, maleficié et impotent à generation. L'experience y est en nymphea (435) heraclia, amerine (435 A), saule, chenevé (435 B), periclymenos, tamarix (435 C), vitex (435 D), mandragore (435 E), cigüe,

génésique peut en être la suite. A ce propos, Scévole de Sainte-Marthe croit devoir apprendre aux lecteurs que le médecin Rondelet ne buvait que de l'eau, soit que naturellement il eût de l'aversion pour le vin, soit que sa nourrice lui ayant donné la vérole, l'indisposition qui lui en resta l'eût contraint de renoncer au vin.

(434 A) « *La faim fait oublier l'amour ;* c'est ce que disait le philosophe Cratès, et il avait bien raison, car l'estomac maîtrise le cœur, et quand le besoin fait crier le premier, l'autre est réduit à se taire. Telle est la loi de la nature. » (Quitard, *Prov. sur les femmes.*)

(435) Le *nymphœa heraclia* ou *nénufar* passait et passe encore pour éteindre les désirs amoureux ; il servait à composer une liqueur calmante dite eau de volet. La puissance légendaire du nénufar est fort douteuse. « Les larges feuilles d'un si beau vert et les jolies fleurs jaunes de cette plante, à laquelle ont recours en vain les religieuses qui ont dit un éternel adieu à certain vœu, que la nature souffle à tout être vivant et dont l'Ecclésiaste recommande l'accomplissement en ces termes : *Crescite et multiplicamini.* » (Dr Putegnat, *Aventures d'un médecin.*)

(435 A) Il existe dans l'écorce du saule *amerina salix*, un principe appelé *salicine* ayant quelque analogie avec la quinine, et dont les effets sont peu connus ; la science moderne n'a pas constaté son action anti-aphrodisiaque.

(435 B) « La graine de *chanvre* détruit toute vertu génératrice dans l'homme.» (Pline, *Hist. nat.* XX.97). Cette propriété du *chenevis* n'est pas prouvée. Disons pourtant que Swediaur préparait, avec les fruits du chanvre, une émulsion dont il conseillait l'usage pour calmer les douleurs de l'urétrite aiguë.

(435 C) Pline, qui a consacré le chapitre 94 de son livre XXVII au chèvrefeuille ou *periclimenos*, ne parle pas de ses prétendues propriétés refroidissantes. Le *tamaris* est un astringent faible. Je ne connais aucun auteur qui l'ait assimilé, de près ou de loin, à *l'agnus castus.*

(435 D) Le nom de *vitex* désigne un genre de la famille des verbenacées, une espèce porte le nom *d'agnus castus* qui indique ses vertus. Brantome, en son quatrième discours des *Dames galantes*, dit qu'on employait ses feuilles à faire des paillasses sur lesquelles couchaient les vestales. Dioscoride avait dit la même chose des Athéniennes, qui voulant faire profession de chasteté aux sacrifices de Cerès, couchaient sur des feuilles de vitex. « L'*agnus castus* ou le *vitex* a pris son nom de sa vertu qui est de rendre les gens chastes et d'éteindre l'appétit amoureux : la semence, qui est seule usitée en médecine, est estimée contre la gonorrhée et empêche l'érection pour quelque temps. Elle entre dans l'essence de chasteté du Docteur Michaël contre la gonorrhée et les affections érotiques. » (Schroder, *Pharmacopée*, 1698.)

(435 E) La *mandragore* est une plante de la famille des solanées, qui passait

orchis le petit (435 F), la peau d'un hyppopotame (435 G), et aultres ; lesquelles, dedans les corps humains, tant par leurs vertus elementaires que par leurs proprietés specifiques, glacent et mortifient le germe prolifique ; ou dissipent les esprits, qui le debvoient conduire aux lieux destinés par nature ; ou oppilent les voyes et conduictz par les quelz povoit estre expulsé. Comme, au contraire, nous en avons qui eschauffent, excitent et habilitent l'homme à l'acte venerien. Je n'en ai besoing, dist Panurge, Dieu mercy ; et vous, nostre maistre ? Ne vous desplaise toutesfois. Ce que j'en dis, ce n'est pas mal que je vous veuille.

— Tiercement, dist Rondibilis, par labeur assidu (436). Car en icceluy est faicte si grande dissolution du corps que le sang, qui est par iceluy espars pour l'alimentation d'un chascun membre, n'a temps, ne loisir, ne faculté de rendre celle resudation seminale et superfluité de la tierce concoction (*). Nature particulierement se la reserve, comme trop plus nécessaire à la conservation de son individu qu'à la multiplication de l'espece et genre humain. Ainsi est dicte Diane chaste, laquelle continuellement travaille à la chasse. Ainsi jadis estoient dicts les castres, comme castes ; es quelz continuellement travailloient les athletes et soudars. Ainsi escrit Hippocrates, *lib. de Aere, Aqua et Locis*, de quelques peuples en Scythie (436 A), les quelz de son temps plus estoient

---

pour posséder les propriétés les plus merveilleuses. Elle entrait dans la composition d'une foule de préparations absurdes. En réalité, elle est surtout narcotique à un faible degré. « Semblable à la *mandragore* qui endort les corps, le vin arrosant nos esprits endort nos chagrins. » (Xenophon : *Le Banquet*, chap 11.) — « La *mandragore* croissant auprès de la vigne et transmettant par infusion sa force naturelle au vin qui en sort, cause, peu après, à ceux qui en boivent, une plus douce et plus gracieuse envie de dormir. » (Plutarque, *trad. Amyot.*)

La *ciguë* est un poison narcotique ; il fallait beaucoup de prudence pour l'employer comme médicament réfrigératif.

(435 F) Pline, qui s'est extasié devant tant de choses curieuses, a exprimé son admiration pour *l'orchis* ou *serapias*. « Cette plante, dit-il, a la racine formée par deux bulbes qui ressemblent à des testicules ; la plus grosse excite au plaisir ; la plus petite, prise dans du lait de chèvre, réprime les désirs amoureux. » (*Hist. nat.*, XXVI, 62.)

(435 G) J'ai vainement cherché un auteur qui ait assimilé à *l'agnus castus* la peau de *l'hippopotame*, mais je ne crois pas avoir perdu mon temps en feuilletant les vieux bouquins poudreux, car j'en ai exhumé ce petit bijou : « Il semble que l'hippopotamus ait estudié en médecine : car se sentant chargé d'humeur, il se pourmeine à la rive du Nil, cerchant les taillis des roseaux et cannes. Et où il rencontrera un tronçon de roseau, qui soit bien aigu et pointu, il s'appoisera dessus, et fera tant qu'il s'ouvrira une certaine veine de la cuisse : et par ceste saignée s'évacue des humeurs superfluës, jusques à ce qu'il cognoit que ce soit assez : et alors il resserre la playe avec limon ou fange. » (*Comment. de M. P. André Mathiolus.* Lyon 1572.)

Dans son *Histoire générale des drogues*, ouvrage fort estimé, publié à Paris en 1694, Pomet dit de l'Hippopotame : « De tout cet animal, nous ne voyons en France que ses dents, desquelles, à cause de leur grande blancheur et dureté, on s'en sert à contrefaire les dents que l'on met dans la bouche de ceux à qui ils en manquent. »

(436) Un travail assidu, entraînant une grande fatigue corporelle, empêche de trop songer au sens génésique, et Proudhon a émis une idée pleine de sens et de raison quand il a écrit : « Le travail est le plus puissant des anti-aphrodisiaques. »

(436 A) Voir note 438 B. Depuis le père de la médecine, dit Félix Roubaud

impotens que ennuches à l'esbatement venerien parce que continuellement ilz estoient à cheval et au travail. Comme, au contraire, disent les philosophes, oysiveté estre mere de luxure. Quand l'on demandoit à Ovide quelle cause fut pourquoy Egistus devint adultere, rien plus ne respondoit sinon parce qu'il estoit ocieux. Et qui osteroit oysiveté du monde, bien tost periroient les ars de Cupido ; son arc, sa trousse et ses fleches lui seroient en charge inutile ; jamais n'en feriroit personne. Car il n'est mie si bon archier qu'il puisse ferir les grues volans par l'air et les cerfz relancés par les boucaiges (comme bien faisoient les Parthes), c'est à dire les humains tracassans et travaillans. Il les demande quoys, assis, couchés et à séjour. De faict, Théophraste, quelque fois interrogé quelle beste ou quelle chose il pensoit estre amourettes, respondit que c'estoient passions des esprits ocieux. Diogenes pareillement disoit paillardise estre l'occupation des gens non aultrement occupés. Pourtant, Canachus Sicyonien, sculpteur, voulant donner entendre que oysiveté, paresse, nonchaloir, estoient les gouvernantes de ruffiennerie, fit la statue de Venus assise, non debout, comme avoient faict ses predecesseurs.

« Quartement, par fervente estude (437). Car en icelle est faicte incredible resolution des esprits, tellement qu'il n'en reste de quoy pousser aux lieux destinés ceste resudation generative, et enfler le nerf caverneux, duquel l'office est hors la projecter, pour la propagation d'humaine nature. Qu'ainsi soit, contemplez la forme d'un homme attentif à quelque estude, vous verrez en luy toutes les arteres du cerveau bandées comme la chorde dune arbaleste, pour luy fournir dextrement esprits suffisants à emplir les ventricules (438) du sens commun, de l'imagination et apprehension, de la ratiocination et resolution, de la memoire et recordation, et agilement courir de l'un à l'aultre par les conduictz manifestes en anatomie sus la fin du retz admirable onquel se terminent les arteres ; les quelles de la senestre armoire du cœur prenoient leur origine, et les esprits vitaulx (438 A) affinoient en longs ambages pour estre faictz animaux (*). De mode qu'en tel personnaige studieux, vous verrez suspendues toutes les facultés naturelles, cesser tous sens extérieurs ; brief vous le jugerez n'estre en soy vivant, estre hors soy abstraict par ecstase, et direz que Socrates n'abusoit du terme quand il disoit :

---

dans son *Traité de l'impuissance*, on a souvent observé des cavaliers qui, avec les apparences de la plus énergique virilité, sont inhabiles à la fécondation. L'explication anatomique de ce phénomène se trouve, d'après cet auteur, toute entière dans l'organisation et la transformation fibreuse de la lymphe plastique au niveau de la queue des épididymes, due à l'influence que finissent par amener, dans ces organes, les frottements et les chocs du testicule contre la selle.

(437) Des études non interrompues, l'habitude de méditations profondes, diminuent l'instinct de la reproduction et peuvent même l'anihiler complètement. « Le philosophe Stilpo, estant nay subject aux femmes, il s'en estoit rendu, par estude, très abstinent. » (Montaigne, *Essais*, liv. II.) — « Vous trouverez ceux qui ont mis leur cœur et affection à chercher la projection des sciences avoir oublié la volupté de la chair. » (Marguerite de Navarre, *Nouvelle* LXIII.) — Voir note 317.

(438) Idée plaisante et fort matérialiste, localisant les facultés intellectuelles dans chacune des quatre cavités ou *ventricules* qui se rencontrent dans l'intérieur du cerveau.

(438 A) Voir note 311 G.

Philosophie n'est aultre chose que meditation de mort. Par adventure est ce pour quoy Democritus s'aveugla, moins estimant la perte de la vue que diminution de ses contemplations, les quelles il sentoit interrompues par l'esgarement des yeulx. Ainsi est vierge dicte Pallas, déesse de sapience, tutrice des gens studieux. Ainsi sont les Muses vierges : ainsi demeurent les Charites en pudicité eternelle. Et me souvient avoir leu que Cupido, quelquefois interrogé de sa mere Venus pour quoy il n'assailloit les Muses, respondit qu'il les trouvoit tant belles, tant nettes, tant honnestes, tant pudicques et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'aultre à supputation des nombres, l'aultre à dimension des corps géometricques, l'aultre à invention rhetorique, l'aultre à composition poëtique, l'aultre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il desbandoit son arc, fermoit sa trousse et exteignoit son flambeau, par honte et craincte de leur nuire. Puis ostoit le bandeau de ses yeulx pour plus apertement les voir en face, et ouir leurs plaisants chants et odes poëtiques. Là prenoit le plus grand plaisir du monde, tellement que, souvent, il se sentoit tout ravy en leurs beautés et bonnes graces, et s'endormoit à l'harmonie. Tant s'en faut qu'il les vouloist assaillir, ou de leurs estudes distraire.

« En cestuy article je comprends ce qu'escrit Hippocrates on livre susdict, parlant des Scythes (438 B) ; et au livre intitulé *de Genitura*, disant

(438 B) Hippocrate attribuait l'impuissance des Scythes à l'habitude de l'équitation et des saignées à la veine auriculaire postérieure. Cabanis a réfuté l'opinion d'Hippocrate en ces termes : « Hippocrate avait observé chez les Scythes une espèce particulière d'impuissance, commune surtout parmi les gens riches. Il crut pouvoir en chercher la cause : 1° dans l'exercice du cheval, auquel les chefs de ces peuplades se livraient habituellement ; 2° dans certaines saignées abondantes faites à la veine qui rampe derrière l'oreille ; car ils abusaient, selon lui, de ce remède pour le traitement d'un genre particulier de fluxion articulaire dépendant du même exercice, du moins encore suivant l'opinion de cet illustre médecin. J'avoue que, malgré toute mon admiration pour lui, je ne vois là qu'une suite d'explications hypothétiques. L'exercice du cheval ne rend point impuissant ; l'expérience de tous les siècles et de tous les pays l'a suffisamment démontré ; la situation pendante des jambes ne rend point les hommes de cheval plus sujets que d'autres aux fluxions articulaires : c'est encore ce qui demeure bien prouvé par les faits. Enfin les saignées abondantes peuvent affaiblir beaucoup la constitution : mais elles n'agissent point d'une manière spéciale sur tel ou tel organe ; et toutes les saignées, de quelque veine qu'on tire le sang, produisent à peu de chose près les mêmes effets généraux. Ici, contre son ordinaire, Hippocrate va chercher bien loin ce qui venait s'offrir naturellement à lui. Il n'avait pas manqué d'observer qu'en général les Scythes étaient une race peu sensible au plaisir de l'amour ; *les désirs de l'amour se font*, dit-il, *sentir chez eux assez rarement et n'ont que peu d'énergie ; aussi ce peuple tout entier est-il peu propre à la génération.* On voit qu'il en était des Scythes comme de toutes les hordes errantes, dont la vie est précaire, qui supportent de grandes fatigues et qui vivent exposées à toutes les intempéries d'un ciel rigoureux, sans qu'aucune nourriture animale abondante renouvelle constamment leurs corps épuisés. Parmi eux, les gens riches pouvaient se procurer plus facilement de belles esclaves pour leurs plaisirs : ils ne laissaient pas le temps à leurs languissants désirs de se former ; ils devaient donc être plutôt énervés que les autres : rien encore de plus naturel. » (Cabanis, *Influence des climats.*)

tous humains estre à generation impotens, es quelz l'on a une fois coupé les arteres parotides, qui sont à costé des oreilles ; par la raison cy devan exposée, quand je vous parlois de la resolution des esprits et du sang spirituel, du quel les arteres sont receptacles : aussi qu'il maintient grande portion de la geniture sourdre du cerveau et de l'espine du dos.

« Quintement par l'acte venerien. — Je vous attendois là, dist Panurge, et le prends pour moy. Use des precedens qui vouldra. — C'est, dist frere Jean, ce que fray Scyllino, prieur de Sainct-Victor lez Marseille, appelle maceration de la chair. Et suis en ceste opinion (aussi estoit l'hermite de Saincte-Radegonde au dessus de Chinon) que plus aptement ne pourroient les hermites de Thebaïde macerer leurs corps, dompter ceste paillarde sensualité, deprimer la rebellion de la chair, que le faisant vingt-cinq ou trente fois par jour. — Je voy Panurge, dist Rondibilis, bien proportionné en ses membres, bien temperé en ses humeurs (439), bien complexionné en ses esprits, en aage competent, en temps opportun, en vouloir equitable de soy marier: s'il rencontre femme de semblable temperature, ilz engendreront ensemble enfants dignes de quelque monarchie transpontine. Le plus tost sera le meilleur, s'il veult voir ses enfants pourveuz.

— Monsieur nostre maistre, dist Panurge, je le seray, n'en doubtez, et bien tost. Durant vostre docte discours, ceste pusse que j'ai en l'oreille m'a plus chatouillé que ne fit onques. Je vous retiens de la feste. Nous y ferons chere et demie, je le vous prometz. Vous y amenerez vostre femme s'il vous plaist, avec ses voisines, cela s'entend. Et jeu sans villenie. »

(439) Voici de *l'humorisme* pur. Voir les notes 144, 224, etc. Pour indiquer que la santé de Panurge est bonne, le médecin Rondelet ne manque pas d'indiquer qu'il y a un parfait équilibre en ses humeurs.

CHAPITRE XXXII

Comment Rondibilis déclaire coqüage estre naturellement des appenages du mariage.

« Reste, dist Panurge continuant, un petit poinct à vuider. Vous avez aultresfois veu, on confanon de Rome, S. P. Q. R. *Si Peu Que Rien.* Seray je poinct coqu ? — Havre de grace ! s'escria Rondibilis, que me demandez vous ? Si serez coqu ? Mon amy, je suis marié ; vous le serez par cy aprés. Mais escrivez ce mot en vostre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en dangier d'estre coqu. Coqüage est naturellement des appenages de mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps que coqüage suit les gens mariés. Et, quand vous oirez dire de quelqu'un ces trois motz : Il est marié, si vous dictes : Il est donc, ou a esté, ou sera, ou peut estre coqu, vous ne serez dict imperit architecte de consequences naturelles.

— Hypocondres (440) de tous les diables ! s'escria Panurge, que me dictes vous ? — Mon amy, respondit Rondibilis, Hippocrates, allant un jour de Lango en Polystylo (441) visiter Democritus le philosphe, escrivit unes lettres à Dionys son antique amy, par les quelles le prioit que, pendant son absence, il conduisit sa femme chez ses pere et mere, lesquelz estoient gens honorables et bien famés, ne voulant qu'elle seule demourast en son mesnage. Ce néanmoins qu'il veillast sus elle soingneusement, et espiast quelle part elle auroit avec sa mere, et quelz gens la visiteroient chez ses parens. Non (escrivoit il) que je me defie de sa vertu et pudicité, laquelle par le passé m'a esté explorée et cognue, mais elle est femme. Voylà tout. Mon amy, le naturel des femmes nous est figuré par la lune (441 A), et en aultres choses, et en

---

(440) Exclamation par laquelle Panurge semble vouloir dire que Rondibilis est fou, qu'il voit tout en noir : la maladie noire ou lypémanie était appelée *hypocondrie*, parce qu'on en plaçait le siège dans l'hypocondre (de ὑπο Χονδριον, sous les cartilages.)

(441) La lettre à laquelle il est ici fait allusion et qu'Hippocrate aurait écrite à son ami Dionys en allant de Lango (Cos) à Polystylo (Abdère) est apocryphe. On la trouve pourtant dans les anciennes éditions des œuvres hippocratiques.

(441 A) Nombreux furent, les hommes supérieurs qui admirent l'existence de rapports directs entre les phénomènes de la vie organique et les lunaisons.

Hippocrate voyait un effet de la lune nouvelle dans les retours périodiques de l'épilepsie ; Galien disait : la lune gouverne les périodes du mal caduc ; Celse écrivait : la lune remplit de lymphe les têtes faibles ; Cardan ajoutait : Le soleil est en harmonie avec le cœur et l'air, la lune avec les humeurs et l'eau.

Je ne saisis pas très bien, je l'avoue, tout ce que cela veut dire — et plus d'un lecteur doit être dans le même cas — bien qu'il connaisse, comme tout le monde, ce vieux proverbe de Gruther :

« Temps, vent, femme, fortune
« Tournent et changent comme lune. »

Voir la note 211.

ceste qu'elles se mussent, elles se contraignent, et dissimulent en la veue et présence de leurs mariz. Iceux absens, elles prennent leur advantaige, se donnent du bon temps, vaguent, trottent, deposent leur hypocrisie, et se declairent, comme la lune, en conjonction du soleil, n'apparoist on ciel, ne on terre ; mais, en son opposition, estant au plus du soleil esloignée reluist en sa plenitude, et apparoist toute, notamment au temps de nuyt. Ainsi sont toutes femmes, femmes.

« Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant et imperfaict, que nature me semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre esgarée de ce bon sens par lequel elle avoit créé et formé toutes choses, quand elle a basty la femme. Et, y ayant pensé cent et cinq cens fois, ne sçay à quoy m'en resouldre, sinon que, forgeant la femme, elle a eu esgard à la sociale delectation de l'homme, et à la perpetuité de l'espèce humaine, beaucoup plus qu'à la perfection de l'individuale mulicbrité. Certes Platon ne sçait en quel rang il les doibve colloquer, ou des animaus raisonnables, ou des bestes brutes. Car nature leur a dedans le corps posé en lieu secret et intestin un animal (442), un membre, lequel n'est es hommes (442 A), onquel quelquefois sont engendrées certaines humeurs salses, nitreuses, bauracineuses, acres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amerement : par la poincture et fretillement douloureux des quelles (car ce membre est tout nerveux, et de vif sentement) tout le corps est en elles esbranlé, tous les sens ravis, toutes affections interimées, tous pensements confonduz. De maniere que, si nature ne leur eust arrousé le front d'un peu de honte, vous les voiriez comme forcenées courir l'aiguillette, plus espovantablement que ne firent onques les Proetides, les Mimallonides, ne les Thyades bacchiques au jour de leurs bacchanales Parce que cestuy terrible animal a colligence à toutes les parties principales du corps, comme est evident en l'anatomie.

« Je le nomme animal (443), suivant la doctrine tant des academicques que des peripateticques. Car, si mouvement propre est indice

(442) « Les organes de la génération constituent en quelque sorte un animal séparé. » (Aristote, *Du mouvement dans les animaux*, chap., XI).

(442 A) « Les Dieux, dict Platon, nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appétit, de soubmettre tout à soy : de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliments en sa saison, il forcène, impatient de delay ; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maulx, jusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en ayt largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice. » (Montaigne, *Essais*, III, 5.)

(443) « Il est certain que les femmes hystériques, comme toutes les femmes en général, sont plus ou moins sous la dépendance de l'utérus. Toutes les parties du corps, mais principalement le système nerveux, sont diversement affectées par les différents états dans lesquels il se trouve ou par les maladies organiques auxquelles il est sujet. On sait qu'Hippocrate disait que « *la matrice était cause de six cents maux* », précisément à cause de la sympathie qu'elle exerce sur les autres parties du corps. Les médecins de l'antiquité, comme les médecins modernes, n'ont, en aucune façon, modifié l'appréciation du père de la médecine.

« Rabelais lui-même, qui ne fut pas seulement le curé sceptique de Meudon mais qui fut aussi et surtout le médecin

certain de chose animée, comme escrit Aristoteles, et tout ce qui de soy se meut est dit animal, à bon droit Platon le nomme animal, recognoissant en luy mouvemens propres de suffocation, de precipitation, de corrugation, de indignation : voire si violens que bien souvent par eux est tollu à la femme tout aultre sens et mouvement, comme si fust lipothymie (444), syncope, epilepsie, apoplexie, et vraye ressemblance de mort. Oultre plus, nous voyons en iceluy discretion des odeurs manifeste, et le sentent les femmes fuyr les puantes, suivre les aromaticques. Je scay que Cl. Galen s'efforce prouver que ne sont mouvemens propres et de soy, mais par accident, et qu'aultres de sa secte travaillent à démonstrer que ne soit en luy discretion sensitive des odeurs, mais, efficace diverse, procedente de la diversité des substances odorantes. Mais, si vous examinez studieusement et pesez en la balance de Critolaus leur propos et raisons, vous trouverez qu'en ceste matière, et beaucoup d'aultres, ilz ont parlé par gayeté de coeur et affection de reprendre leurs majeurs, plus que par recherchement de verité.

« En ceste disputation je n'entreray plus avant. Seulement vous diray que petite n'est la louange des preudes femmes (445), lesquelles ont vescu pudiquement et sans blasme, et ont eu la vertu de ranger cestuy effrené animal à l'obéissance de la raison. Et feray fin si vous adjouste que, cestuy animal assouvy (446) (si assouvy peut estre), par l'aliment que nature luy a preparé en l'homme, sont tous ses particuliers mouvemens à but, sont tous ses appetitz assopiz, sont toutes ses furies appaisées. Pourtant, ne vous esbahissez si sommes en dangier perpetuel d'estre coquz, nous qui n'avons pas tous les jours bien de quoy payer et satisfaire au contentement.

— Vertus d'autre que d'un petit poisson (446 A), dist Panurge, n'y sçavez vous remede aucun en vostre art ? — Ouy dea, mon amy, respondit Rondibilis, et tres bon, duquel je use : et est escrit en auteur celebre, passé à dix-huit cens ans. Entendez. — Vous estes, dist Panurge, par la vertu Dieu, homme de bien, et vous aime tout mon benoist saoul. Mangez un peu de ce pasté de coings (447) : ilz ferment proprement l'orifice du ventricule (447 A), à cause de quelque stypticité joyeuse qui est en eux, et aident à la concoction première.

---

instruit et le professeur distingué de Montpellier et de Lyon, Rabelais raconte en son langage la domination de cet organe sur les autres. » (Dr E. Dupouy *Le médecin.*)

(444) *Lipothymie*, défaillance de la motilité.

(445) Voir note 349.

(446) Voir note 365.

(446 A) « *Vertu d'un poisson !* Il semble que par ceste exclamation, Panurge ait voulu faire allusion au travail et aux recherches de Rondelet sur les poissons. » Johanneau.

(447) Le coing plaisait beaucoup aux Romains, ils le servaient au dessert cuit dans du miel. Rabelais (voir notes 92, 455), le fait souvent figurer sur la table de ses héros. Sa propriété *styptique* (de στυφειν resserrer) est utilisée en pharmacie à chaque instant : on prépare avec les coings un sirop légèrement astringent fort employé.

(447 A) Le mot *ventricule* (de *ventriculus* petit ventre) est pris ici pour estomac, dans le sens que Celse donne à ce mot au chap., I de son livre quatrième. La chose ne saurait être douteuse, puisqu'il s'agit ici de la *concoction*. (Voir notes 312 et 467.) La *concoction première* de l'ancienne physiologie répondait à notre digestion stomacale. Il appelait aussi l'estomac du nom de *ventricule*, ce professeur de la Faculté de Médecine de Paris qui, dans une

Mais quoy ? je parle latin davant les cleres. Attendez que je vous donne à boire dedans cestuy hanap Nestorien. Voulez vous encores un traict d'hippocras (448) blanc ? N'ayez peur de l'esquinance (447 B), non. Il n'y a dedans ne squinanthi (447 C), ne zinzembre, ne graine de paradis (449). Il n'y a que la belle cinamone (450) triée, et le beau sucre fin, avec

---

traduction des œuvres anatomiques de Riolan, insérait ces vers :

« J'advoue que le ventricule
Est le roy de nostre corps
Dont il faict jouer les ressorts ;
Puis qu'en ces maux tout y recule,
Et puisque sa prospérité
Y conserve tout en santé. »

Dr Pierre Constant.

(447 B et C) Il y a ici un jeu de mots sur *esquinancie* et *squinanthi*. L'esquinancie est la maladie de la gorge que nous appelons angine ; le squinanthi ou *squinanthos* (de σχοινος, *schœnus,* jonc) est la fleur du jonc odorant, avec laquelle les Romains, dont les goûts étaient souvent bizarres, parfumaient le vin de leur table. Ce parfum, il est vrai, était un des moins estimés et restait le partage des pauvres gens ; les riches employaient dans leurs festins la cinnamome, la cannelle, etc., comme le montre ce passage du *Curculio* de Plaute: « O vin, que j'aime ta vieillesse et ton odeur suave, dans laquelle je retrouve myrrhe, safran, cannelle et cinnamome! »

(448) Les paroles de Panurge expliquent donc que l'hypocras offert par lui n'est pas de qualité vulgaire.

(449) Le gingembre, de la famille des amomées, a une saveur aromatique brulante. (Voir les notes 3 et 431 de *Rabelais médecin*, et l'article *gingembre* de mon *dictionnaire de la table.*)

La *graine de Paradis* ou *malaguette* est le fruit du grand Cardamome (*amomum granum Paradisi*). Elle a un goût très piquant ; on l'emploie pour fabriquer les vinaigres factices. Elle figurait parmi les ingrédients destinés à préparer l'hypocras, comme on peut le voir par ce passage extrait du *Quaresme allegorié*, imprimé à Paris en 1565 :

« Le vin est de deux couleurs, blanc et rouge..., de ce vin est faict le bon et savoureux hypocras claré et pigment..., le marchand qui a baillé les drogues, espices et confictures aromatiques est Monsieur Sainct Paul, qui de loin comme vray marchand les a apportées, c'est asçavoir de Paradis. Par ces drogues, espices diverses et mixtures précieuses, comme sucre, canelle, graine de Paradis et aultres choses délicates, nous entendons les diverses espices, multitudes des gloires de Paradis. »

(450) La cinamome, que l'on croit être l'écorce du *laurus cinnamomum* ou cannelle, a longtemps exercé l'imagination des savants. Dans l'antiquité, Œlien écrivait : « Les Indiens, qui livraient seuls aux autres peuples le *cinnamome*, affirmaient que personne ne savait d'où provenait cet aromate. On ne le recueillait qu'en s'emparant des nids construits par certains oiseaux avec des branches de cinnamome. » (*De natur anim* II, 34). Voltaire, ce génie qui a touché un peu à tout, même à la science, écrivait : « Le cinnamome n'est pas connu, on prétend que c'est de la cannelle, mais plusieurs auteurs disent que la cannelle est la canne ; d'autres disent que la casse est la cannelle véritable. » Le Dr Jules Rouyer, qui a étudié à fond la question des parfums chez les anciens, ne croit pas à l'identité de la cannelle et du cinnamome. Je n'y crois pas non plus, et j'estime que la confusion du cinnamome avec la casse n'est pas permise, à cause de ce passage de la bible : « Prenez des aromates comme suit : pour le poids de cinq cents sicles de myrrhe, deux cent cinquante sicles de cinnamome, cinq cents sicles de casse, vous en ferez une huile sainte. » (*Exode*). Rabelais n'y croyait pas davantage, comme on pourra le voir à la note 808. Si, comme il est probable, par cinnamome il faut entendre la cannelle, l'hypocras offert par Panurge avait à peu près la composition du *vin de cannelle* employé dans les hôpitaux, à titre de stimulant de l'organisme, dans le cas de prostration générale des forces, cette

le bon vin blanc du fameux cru de la Deviniere, en la plante du grand cormier, au dessus du noyer grollier. »

---

préparation de cannelle n'est pas la seule usitée aujourd'hi. Cet excitant fait partie des préparations connues sous les noms de : eau-de-vie de madame Amphoux, elixir de Garus, alkermès des Italiens, chartreuse, etc.

CHAPITRE XXXIII

Comment Rondibilis, medicin, donne remede à cocuage.

« On temps, dist Rondibilis, que Jupiter feit l'estat de sa maison olympique et le calendrier de touts ses dieux et déesses, ayant establi à un chascun jour et saison de sa feste, assigné lieu pour les oracles et voyages, ordonné de leurs sacrifices... — Feit-il poinct, demanda Panurge, comme Tinteville, évesque d'Auxerre? Le noble pontife aimoit le bon vin, comme faict tout homme de bien; pourtant, avoit-il en soin et cure spéciale le bourgeon père-ayeul de Bacchus. Or est que plusieurs années il vit lamentablement le bourgeon perdu par les gelées, bruines, frimats, verglats, froidures, gresles, et calamités advenues par les festes des saincts George, Marc, Vital, Eutrope, Philippus, saincte Croix, l'Ascension et aultres qui sont au temps que le soleil passe soubs le signe de Taurus. Et entra en ceste opinion que les saincts (451) susdicts estoient saincts gresleurs, geleurs et gasteurs du bourgeon. Pourtant vouloit-il leurs festes translater en hiver, entre Noël et la Tiphaine (ainsi nommoit-il la mère des trois Rois), les licenciant en tout honeur et révérence, de gresler lors, et geler tant qu'ils vouldroient. La gelée lors en rien ne seroit dommageable, ainsi évidentement profictable au bourgeon. En leurs lieux mettre les festes de S. Christophle, S. Jean décollats, Ste Magdalène, Ste Anne, S. Dominique, S. Laurent, voire la mi-aoust colloquer en mai. Esquelles tant s'en fault qu'on soit en danger de gelée, que lors mestier au monde n'est, qui tant soit de requeste comme est des faiseurs de friscades et refraischisseurs de vln. — Jupiter, dit Rondibilis, oublia le pauvre diable Cocuage, lequel pour lors ne fut présent: il estoit à Paris au palais, sollicitant quelque paillard procès, pour quelqu'un de ses tenanciers et vassaulx. Ne sçai quants jours après, Cocuage entendit la forbe qu'on lui avait faict, désista de sa sollicitation, par nouvelle sollicitude de n'estre forclus de l'estat, et comparut en personne devant le grand Jupiter, alléguant ses mérites précédents et les bons et agréables services qu'aultrefois avoit faict, et instantanément requerant qu'il ne le laissast sans feste, sans sacrifices, sans honeur. Jupiter s'excusoit, remonstrant que touts ses bénéfices estoient distribués, et que son estat estoit clos. Fut toutesfois tant importuné par messer Coquage, qu'enfin le mist en l'estat et catalogue, et lui ordonna en terre honeur, sacrifices et feste. Sa feste fut (pource que lieu vide et vacant n'estoit en tout le calendrier) en concurrence et au jour de la déesse Jalousie; sa domination, sus

(451) Voir la note 150. Saint Christofle était invoqué contre la frigidité, saint Jean contre l'épilepsie ou mal de terre, sainte Magdeleine pour la prompte maturation des fruits, sainte Anne pour faire cesser la stérilité, saint Dominique pour guérir la pierre, saint Laurent la brûlure.

les gents mariés, notamment ceulx qui auroient belles femmes ; ses sacrifices, souspçon, défiance, malengroin, guet, recherche, et espies des maris sus leurs femmes, avec commendement rigoureux à un chascun marié, de le reverer et honorer, celebrer sa feste à double, et lui faire les sacrifices susdicts, sus peine et intermination que a ceulx ne seroit messer Cocuage en faveur, aide, ne secours, qui ne l'honoreroient comme est dict : jamais ne tiendroit d'eulx compte, jamais n'entreroit en leurs maisons, jamais ne hanteroit leurs compagnies, quelques invocations qu'ils lui feissent ; ainsi les laisseroit éternellement pourrir seuls, avec leurs femmes, sans corrival aulcun et les refuiroit sempiternellement comme gens heretiques et sacrileges. Ainsi qu'est l'usance des autres dieulx envers ceulx qui deuement ne les honorent : de Bacchus, envers les vignerons ; de Cérès, envers les laboureurs ; de Pomona, envers les fruictiers ; de Neptune, envers les nautonniers ; de Vulcan, envers les forgerons, et ainsi des aultres. Adjoincte fut promesse au contraire infaillible qu'à ceulx qui (comme est dict) chomeroient sa feste, cesseroient de toute négation, mettroient leurs affaires propres en nonchaloir, pour espier leurs femmes, les resserrer et maltraicter par jalousie, ainsi que porte l'ordonnance de ses sacrifices, il seroit continuellement favorable, les aimeroit, les fréquenteroit: seroit jour et nuict en leurs maisons, jamais ne seroient destitués de sa présence. J'ai dict.

— Ha, ha, ha! dist Carpalim en riant, voilà un remede encore plus naïf que l'anneau de Hans Carvel (451 A). Le diable m'emporte, si je ne le croi. Le naturel des femmes est tel. Comme la fouldre ne brise et ne brusle, sinon les matières dures, solides, résistantes, elle ne s'arreste és choses molles, vides, et cédantes : elle bruslera (452) l'épée d'acier, sans endommager le fourreau de velours ; elle consumera les os des corps, sans entamer la chair qui les couvre ; ainsi ne bandent les femmes jamais la contention, subtilité et contradition de leurs esperits, sinon envers ce que cognoistront leur estre prohibé et deffendu. — Certes, dist Hippothadée, aulcuns de nos Docteurs disent que la première femme du monde, que les Hébreux nomme Eve, à peine eust jamais entré en tentation de manger le fruict de tout sçavoir, s'il ne lui eust esté deffendu. Qu'ainsi soit, considerez comment le tentateur cauteleux lui remembra au premier mot la deffense sur ce faicte, comme voulant inférer : « Il t'est deffendu, tu en doibs doncques manger, ou tu ne serois pas femme. »

(451 A) Voir la note 426 A.

(452) Excellente observation de physique sur la conductibilité des corps pour la chaleur.

CHAPITRE XXXIV

Comment les femmes ordinairement appétent choses deffendues.

« Au temps, dist Carpalim, que j'estois ruffien (452 A) à Orléans, je n'avois couleur de rhétorique plus valable, ne argument plus persuasif envers les dames, pour les mettre aux toiles, et attirer au jeu d'amours, que vivement, apertement, détestablement remontrant comme leurs maris estoient d'elles jaloux. Je ne l'avois mie inventé. Il est escript, et en avons loix, exemples, raisons, et expériences quotidianes. Ayants cette persuasion en leurs caboches(*), elles feront leurs maris cocus infailliblement par bieu (sans jurer), deussent elles faire ce que feirent Semiramis, Pasiphaë, Egesta, les femmes de l'isle Mendez en Egypte, blasonnées par Herodote et Strabo ; et aultres telles mastines. — Vraiement, dist Ponocrates, j'ai ouï compter que le pape Jean XXII passant un jour par Fontevrault,fut requis de l'abbesse et des mères discretes, leur conceder un indult, moyennant lequel se pussent confesser les unes ès aultres, alleguant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes, lesquelles honte insupportable leur est déceler aux hommes confesseurs ; plus librement plus familièrement les diroient unes aux aultres soubs le sceau de confession. — « Il n'y ha rien, respondit « le pape, que volontiers ne vous « octroye, mais j'y voi un inconve- « nient. C'est que la confession « doibt estre tenue secrète. Vous aul- « tres femmes à peine la céleriez. « — Trés bien, dirent-elles, et plus « que ne font les hommes. » Au jour propre le père sainct leur bailla une boite en garde, dedans laquelle il avoit faict mettre une petite linote, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu seur et secret, leur promettant, en foi de pape, octroyer ce que portoit leur requeste, si elles la gardoient secrette : ce néantmoins leur faisant deffense rigoureuse qu'elles n'eussent à l'ouvrir en façon quelconque, soubs peine de censure ecclesiastique et d'excommunication éternelle. La deffense ne fut si tost faicte, qu'elles grisloient en leurs entendements d'ardeur de voir qu'estoit dedans, et leur tardoit que le pape ne fust jà hors la porte pour y vaquer. Le père sainct, après avoir donné sa bénédiction sus elles,se retira en son logis. Il n'estoit encore trois pas hors l'abbaye, quand ces bonnes dames toutes à la foulle accourrurent pour ouvrir la boite deffendue et voir qu'estoit dedans. Au lendemain le pape les visita en intention (ce leur sembloit) de leur depescher l'indult. Mais avant entrer en propos, commenda qu'on lui apportast sa boite. Elle lui fut apportée ; mais l'oiselet n'y estoit plus. Adoncques leur remonstra, que chose trop difficile leur seroit receler les confessions,

---

(452 A) Vilain nom que l'on donnait aux étudiants en droit dans les Universités d'Orléans et d'Avignon.

vu que n'avoient si peu de temps tenue en secret la boite tant recommendée.

— Monsieur nostre maistre, vous soyez le très-bien venu. J'ai prins moult grand plaisir vous oyant, et loue Dieu de tout. Je ne vous avois onques puis vu que jouastes à Montpellier (453) avecques nos antiques amis, Ant. Saporta, (453 A) Guy Bourguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais, la morale comédie de cellui qui avoit espousé une femme mute. — J'y estoit, dist Epistemon. Le bon mari vouloit qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médicin et du chirurgien, qui lui couparent un encyliglotte (454) qu'èlle avoit soubs la langue. La pa-

(453) Rabelais rappelle ici un de ses délassements d'école. En descendant de la chaire, il montait sur les tréteaux et jouait avec ses amis des comédies qu'il composait lui-même. Plut à Dieu que les distractions de nos étudiants actuels fussent toutes aussi intelligentes. Si, considérant l'âge de Rabelais, on nous disait que telle farce, bonne pour un jeune homme, ne convient pas à un étudiant ayant dépassé la quarantaine, nous répondrions en rappelant, avec le bibliophile Jacob, que Jean Bouchet, tout procureur qu'il était, figura publiquement, en costume de diable, dans une *Passion* représentée sur la place publique de Poitiers.

(453 A) Voici ce que nous savons sur les antiques amis de Rabelais qui furent acteurs comme lui :

Rondelet. Nous en avons parlé à la note 428, nous y reviendrons au n° 458.

Saporta, Antoine, professait à la Faculté de Montpellier en 1556, comme le témoignait une inscription placée sur la porte de l'amphithéâtre construit par ordre du roi Henri II. La famille Saporta a fourni plusieurs autres professeurs.

Guy Bourguier, inconnu.

Balthazar Noyer, inconnu.

Tolet, exerça la médecine à Lyon. Il est l'auteur d'un ouvage sur les goutteux.

Jean Quentin, Vénitien dont le vrai nom serait Quintiani.

François Robinet « a exercé la médecine à Ypres.» Le Double : *Rabelais anatomiste*.

Jean Perdrier. « Rabelais était le précepteur de Jean Perdrier, à l'époque où cette pièce a été représentée. Voy. Histoire abrégée de la ville de Montpellier avec un abrégé de la vie de quelques hommes illustres, tant en droit civil qu'en médecine de la dite ville qui s'y sont rendus recommandables, par M. Serre, 2e partie, pp. 24 et 25 ; Montpellier MDCCXIX. » Le Double *loc. cit*,

(454) *L'ancyglotte* (de αγχυλο, frein et γλωσσα langue) est une adhérence de la langue avec la paroi inférieure de la bouche, causée simplement par un frein (filet) trop long ou trop charnu. Il suffit de couper ce filet pour que la langue puisse se mouvoir dans la cavité buccale.

D'après Brissaud, Rabelais aurait écrit *encyliglotte* et non *ancyliglotte*, à preuve ce passage de son *Histoire des expressions populaires :* « La langue, au point de vue anatomique, n'a qu'un nom mais sa physiologie et ses maladies donnent lieu à un assez grand nombre de locutions. Ainsi on dit « tirer la langue » pour avoir soif, par analogie avec ce qui se passe chez le chien qui ne transpire pas par la peau comme l'homme mais par les muqueuses du poumon, de la bouche et de la langue. On dit aussi « avoir la langue déliée », par allusion à l'ancienne opération de la section du *filet* ou frein lingual. Les enfants, dont le filet se prolonge jusqu'à l'extrémité de la langue, étant censés ne pas pouvoir parler, on avait pris l'habitude de pratiquer la division de cette membrane chez tous les nouveau-nés.

Tout charme en un enfant dont la langue sans
A peine du filet encor débarrassée, (fard.
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Dans le vieux français, le *filet* se disait *le lignon*, évidemment dérivé de *lingua* et *lingue*. Rabelais l'avait appelé *encyliglotte* dans un passage célèbre : « Le bon

role rècouverte, eîle parla tant et tant, que son mari retourna au medicin pour remède de la faire taire. Le médicin respondit en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes ; n'en avoir pour les faire taire. Remède unique estre surdité (*) du mari, contre cestui interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçai quels charmes qu'ils feirent. Puis le médicin demandant son salaire, le mari respondit qu'il estoit vraiment sourd (454 A) et qu'il n'entendoit sa demande. Je ne ris onques tant, que je feis à ce patelinage.

— Retournons à nos moutons, dist Panurge. Vos paroles translatées de baragouin en françois veulent dire que je me marie hardiment, et que ne me soucie d'estre cocu. C'est bien rentré de piques noires, monsieur nostre maistre, je crois bien qu'au jour de mes nopces, vous serez ailleurs empesché à vos pratiques (*), et que n'y pourrez comparoistre. Je vous excuse.

Stercus (455) et urina medici sunt prandia prima. Ex aliis paleas, ex istis collige grana.

---

mary voulut qu'elle parlast. Elle parla par l'art du medicin et du chirurgien qui luy couppèrent un *encyliglotte* qu'elle avait soubs la langue. »

(454 A) Les boutades du genre de celle-ci devaient venir à l'esprit du médecin Rabelais quand il songeait que la médecine ne lui avait guère rapporté de quoi « faire aller tout par escuelle ». Ecrivain, praticien ou prêtre, maître François fut toujours pauvre. On sait que le besoin, plus que son amitié pour Dolet, avait fait livrer l'auteur de Pantagruel à l'humble tâche de correcteur d'imprimerie à Lyon. La médecine... quel sacerdoce splendide ! quel ingrat métier !

(455). Au mois de mai 1897 j'ai posé cette question dans l'*intermédiaire* de l'AFAS :

205 (III). — *Diagnostic scatophage.*— Mercier a mentionné dans son tableau de Paris l'article d'un règlement fait par Henri II, ainsi conçu : « Seront les médecins tenus de gouster les excréments de leurs patients. » Pourrait-on trouver dans un autre ouvrage, et particulièrement dans un livre de médecine, un passage justifiant ce règlement ? Celui qui pose la question n'ignore pas que Ramazzini a écrit ceci, dans son *Traité des maladies des artisans* :

« Tous les jours les savants se font un devoir d'examiner les excréments et les urines des malades, pour y découvrir l'état de leur maladie. » Le questionneur note en outre qu'il connaît le vieux proverbe cité par Rabelais :

Stercus et urina
Medici sunt prandia prima

et les commentaires qu'il inspira à Dufour de la Crespelière, médecin-poète de Saint-Lô mort en 1680. »

Dr Brémond.

J'attends encore les réponses.

Personnellement, je n'ai trouvé que ces morceaux dans le *de vanitate scientiarum* de Henri Corneille Agrippa :

« Les médecins *Scatophages*, ou Tastemerdes, m'arroseront d'urine et me parfumeront des excréments de leurs malades... »

« Le médecin regarde attentivement l'urine qu'on a grand soin de lui garder et dont on le régale à son arrivée ; on lui fait le même honneur pour le bassin et, aux dépens de son odorat, il en examine le contenu, allant quelquefois jusqu'à goûter.

« Si nous voulons croire les médecins, Hippocrate leur oracle avait coutume, pour mieux connaître la nature de la maladie, de se mettre sur la langue un peu de la déjection du malade. La plupart de leurs auteurs attribuent cette heureuse découverte au divin fondateur de l'Art, au grand Esculape, sur quoi Aristophane l'appelle Scatophage. »

En se plaçant à un point de vue plus sérieux on doit reconnaître que l'examen

— Vous prenez mal, dist Rondibilis : le vers subséquent est tel :

Nobis sunt signa, vobis sunt prandia digna.

« Si ma femme se porte mal : j'en vouldrois voir l'urine (455 A), toucher le pouls (455 B), et voir la dis-

des matières fécales n'est pas indigne de l'homme de l'art. Le Dr Moeller, de Gratz a notamment fort bien étudié, en 1897, l'importance médico-légale des excréments. Il est allé jusqu'à proposer d'adopter comme règle d'examiner la première selle rendue par tout individu arrêté et inculpé. Après chaque grand crime on arrête une foule de gens suspects et il s'agit de prouver leur culpabilité ou leur alibi. On demande aux prévenus ce qu'ils ont fait, mais jamais ce qu'ils ont mangé dans la journée. Cependant, ce serait, dit l'auteur, une des questions les plus importantes. On pourrait ainsi se convaincre si l'inculpé dit la vérité ou non. Il rappelle que dans le fameux procès du frère Léotade de Toulouse, on a découvert l'assassin grâce à ce fait qu'on avait trouvé des grains de figues dans les fèces de la victime.

(455 A). Voir les notes 117 et 202.

« Un médecin de bœufs, à Seignelay, en Bourgogne, prétendait, par l'inspection des urines, connaître toutes sortes de maladies. Les messagers venaient de toutes parts lui apporter des fioles pleines d'urine ; on lui en envoyait beaucoup de Paris, avec de l'argent pour payer sa consultation : il faisait à chacun la réponse, et comme ceux qui disent la bonne aventure en regardant dans la main, il disait tant de choses qu'il rencontrait la vérité dans quelques-unes. Il suffisait qu'il eût dit vrai quelques fois pour le croire un oracle. Je l'ai vu à Paris, d'où il s'en retourna au plus tôt, peu content des Parisiens. »

Dionis.

« Que le médecin, en allant visiter ses malades, se place sous la protection de Dieu, et sous la garde de l'ange qui accompagnait Tobie. Pendant la route il s'informera auprès de la personne qui est venue le chercher, de l'état du patient, afin de se mettre déjà au courant de l'affection qu'il aura à soigner ; de sorte que si, après avoir examiné les urines et tâté le pouls, il ne reconnaît pas aussitôt la maladie, du moins il pourra, grâce aux renseignements antérieurs, inspirer confiance au malade, en lui prouvant par ses questions qu'il a deviné quelques-unes de ses souffrances. » Archimatœus.

« Les médecins font quelquefois attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, surtout dans les fièvres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractère des humeurs, et contribuent à déterminer le temps où il convient de placer lse évacuations ; mais c'est une ignorance crasse que de croire, et le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause, et des remèdes d'une maladie. Elle ne peut être utile que quand on observe les urines journellement, quand on observe en même temps le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remèdes.

« Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile. Elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaillle davantage les preuves, et l'on peut hardiment décider que quiconque ordonne des remèdes sans autre connaissance du mal que l'inspection de l'urine, est un fripon, et le malade qui les avale une dupe. » Tissot.

« Les lamas médecins reconnaissaient 440 maladies : quand le malade ne pouvait venir les consulter, il envoyait simplement plusieurs échantillons d'urine et le lama jugeait la maladie, non par l'analyse, ni même la densité, mais simplement par la coloration et le bruit que faisaient ces urines en les agitant. » (Dr E. Verrier : *Ethnographie médicale.*)

(455 B.) « Il n'y a presque personne qui ne contrerolle sur les ordonnances

position du bas ventre (456), et des parties umbilicaires, comme nous commande Hippocrates, 2. *Aphoris.* 35, avant oultre procéder. — Non, non, dist Panurge, cela ne faict à propos. C'est pour nous aultres légistes, qui avons la rubrique *De ventre inspiciendo.* Je lui appreste un clystère barbarin (457). Ne laissez vos affaires d'ailleurs plus urgents. Je vous envoyerai du rillé en vostre maison ; et serez toujours nostre ami. »

Puis s'aprocha de lui, et lui mist en main sans mot dire quatre nobles à la rose. Rondibilis les print très-bien, puis luy dist en effroi, comme

---

des médecins : qui ne veuille toucher incontinent le *poux* du malade et voir son *urine.* » Laurent Joubert : *Erreurs populaires* I, 9.

(456) « Dans toutes les maladies il est avantageux que la région de l'ombilic et le bas-ventre conservent de l'embonpoint ; il est facheux que ces parties soient maigres et affaissées » Hippocrate, *Aphor.* II, 35.

(457) Clystère barbarin. — Que signifie ce mot *barbarin* ; viendrait-il de *barbe ?* des commentateurs amis des malpropretés l'affirment. J'aime mieux voir dans ce mot le souvenir d'une sorte d'emplâtre que le médecin Scribonius Largus appelait *barbara.* Dans la curieuse comédie médicale de Nicole de la Chesnaye, intitulée la *Condamnation de Bancquet,* il est question de *serviteurs barbarins,* mais la signification de ce qualificatif est, dans cette pièce comme ici, fort obscure. Elle peut pourtant recevoir quelques éclaircissements de ce fait qu'au XIV^e^ siècle la rhubarbe était appelée *rheum barbarum* ou *barbaricum.* J'émets donc volontiers cette opinion que, *clystère barbarin* signifie peut-être *lavement à la rhubarbe.*

Barbarin, en provençal, signifie originaire de la Barbarie : un *chivaou barbarin* est un cheval arabe, une *fedo barbarino* est une brebis d'Afrique.

(458) M. Geruzez, dans sa biographie de Rabelais publiée par le *Plutarque Français,* s'est autorisé sans doute de ce passage quand il a dit de Rondibilis (ou Rondelet) : « C'est le type des docteurs vulgaires, qui tendent toujours la main en feignant de la retirer. »

Rabelais, croyons-nous, n'avait jamais songé à porter contre Rondelet, son ami, une accusation d'avarice. Laurent Joubert, cité à ce sujet par Le Duchat, attribue au créateur de l'ichthyologie « une âme non seulement désintéressée mais libérale, et même jusqu'à l'excès. » Bayle est aussi affirmatif ; dans son *encyclopédie des sciences médicales* (6^e^ div. biogr.) il dit de Rondelet : « Malgré les sommes énormes qu'il gagnait, il ne laissa presque rien à ses héritiers. Rabelais le plaisante sous le nom de *Rondibilis* tant par rapport à son nom que parce qu'il était fort gros, sans être ventru. »

Mais, dira-t-on, si Rabelais n'a pas eu l'intention de faire ressortir l'avarice de Rondelet, que signifient ces mots : « Je suis toujours à votre service — en payant. » Ce que cela signifie, les médecins ne le savent que trop. Cela veut dire que la pratique de la médecine même chez un homme tel que Rondelet, est incompatible avec le degré de dignité et de considération qui serait nécessaire au médecin. Dans l'exercice de ses fonctions, il faudrait que l'homme qui a entrepris la tâche de soulager les maux de ses semblables, pût être considéré comme complètement désintéressé Comment en serait-il ainsi lorsque les malades peuvent, à chaque instant et malgre eux, penser que de leurs souffrances dépend le bien-être du médecin ?

Voilà ce qu'a voulu dire Rabelais, Rabelais qui savait rire de tout, et de lui-même, en appliquant au bon Rondelet une histoire, que Théophile Folengo (Hist. macc., liv. VIII) attribuait au chenapan Cingar.

Je ne terminerai pas cette trop longue note sans déclarer combien je souffre de voir que la médecine de mon temps est, malgré elle, sœur de l'industrialisme, et sans m'écrier, au risque de passer pour un socialiste excessif : Pourquoi l'État, qui a un budget des cultes, qui fait des

indigné. « Hé, hé, hé, monsieur, il ne falloit rien. Grand merci toutesfois. De méchantes gents jamais je ne prends rien. Rien jamais de gents de bien je ne refuse. Je suis toujours à vostre commendement (458). — En payant, dist Panurge. — Cela s'entend, » respondit Rondibilis.

prêtres — médecins de l'âme — des fonctionnaires publics, salariés par lui, pourquoi l'Etat impose-t-il une patente aux médecins comme aux épiciers ? Pourquoi permet-il que le sacerdoce médical devienne un métier ? Comment veut-il que le praticien puisse mépriser l'argent, tant qu'il n'a pas été mis dignement à l'abri du besoin ? Voir les notes 117, 282, etc.

CHAPITRE XXXV

Comment Trouillogan philosophe traite la difficulté du mariage.

Ces paroles achevées, Pantagruel dist à Trouillogan le philosophe : « Nostre féal, de main en main vous est la lampe baillée. C'est à vous maintenant de respondre. Panurge se doibt il marier, ou non ? — Touts les deulx, respondit Trouillogan. — Que me dictes vous ? demanda Panurge. — Ce que avez ouï, respondit Trouillogan. — Qu'ai je ouï ? demanda Panurge. — Ce que j'ai dict, respondit Trouillogan. — Passe sans flus, dist Panurge. Me doibs-je marier ou non ? — Ne l'un ne l'autre, respondit Trouillogan. — Le diable m'emporte, dist Panurge, si je ne deviens resveur ; et me puisse emporter, si je vous entends. Attendez. Je mettrai mes lunettes à ceste aureille (*) gausche pour vous ouir plus clair. »

En cestui instant, Pantagruel apperçeut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kyne, pource que tel fut le nom du chien de Tobie. Adoncques dist à toute la compagnie : « Nostre Roi n'est pas loing d'ici : levons nous. » Ce mot ne fut achevé, que Gargantua entra dans la salle du banquet. Chascun se leva pour lui faire révérence. Gargantua, ayant debonnairement salué toute l'assistance, dist : « Mes bons amis, vous me ferez ce plaisir, je vous en prie, de non laisser vos lieux, ne vos propos. Apportez-moi à ce bout de table une chaire. Donnez-moi que je boive (*) à toute la compagnie. Vous soyez les très-bien venus. Ores me dictes sus quel propos estiez-vous ?

Pantagruel lui respondit que sus l'apport de la seconde table, Panurge avait proposé une matière problématique, à sçavoir s'il se debvoit marier, ou non ; et que le père Hippothadée et maistre Rondibilis (458 A) estoient expediés de leurs responses : lors qu'il est entré respondoit le féal Trouillogan. Et premièrement, quand Panurge lui ha demandé : Me doibs je marier ou non ? avoit répondu : Touts les deux ensemblement. A la seconde fois avoit dict : Ne l'un ne l'aultre. Panurge se complainct de telles répugnantes et contradictoires responses : et proteste n'y entendre rien. « Je l'entend, dist Gargantua, en mon advis. La response est semblable à ce que dist un ancien philosophe, interrogué s'il avoit quelque femme qu'on lui nommoit. « Je l'ai, dit-il : mais elle ne m'ha mie. Je la « possède, d'elle ne suis possédé. » — Pareille response, dist Pantagruel, feit une fantesque de Sparte. On lui demanda si jamais elle avoit eu affaire à homme. Respondit que non jamais : bien que les hommes quelquefois avoient eu affaire à elle. — Ainsi, dist Rondibilis, mettons nous neutre (459) en medecine et moyen en philosophie, par participation de

---

(458 A) Voir les notes 428 et 458.

Rondelet avait un caractère fort enjoué ; il égayait souvent sa leçon par quelque conte.

(459) On appelle *neutres* en zoologie les individus qui, par suite d'un arrêt de développement des organes reproducteurs, semblent n'appartenir à aucun sexe.

l'une et l'aultre extrémité, par abnégation de l'une et l'aultre extrémité, et par compartiment du temps, maintenant en l'une, mainténant en l'aultre extrémité. — Le sainct envoyé, dist Hippothadée, me semble l'avoir plus apertement déclairé, quand il dict : Ceulx qui sont mariés soient comme « non mariés ; ceulx qui ont femme soient comme non ayants « femme » — Je interprete, dist Pantagruel, avoir et n'avoir femme en ceste façon que femme avoir, est l'avoir à usage tel que nature la créa, qui est pour l'aide, (459 A) esbatement, et société de l'homme ; n'avoir femme, est ne soi appoltronner autour d'elle, pour elle ne contaminer celle unique et supreme affection que doibt l'homme à Dieu, ne laisser les offices qu'il doibt naturellement à sa patrie, à la république, à ses amis ; ne mettre en nonchalloir ses estudes et négoce pour continuellement à sa femme complaire. Prenant en ceste manière avoir et n'avoir femme, je nevois repugnance ne contradiction és termes. »

(459 A) Voir la note 345 B.

CHAPITRE XXXVI

Continuation des responses de Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien.

« Vous dictes d'orgues (459 B), respondit Panurge. Mais je croi que je suis descendu au puits ténébreux, auquel disoit Heraclitus estre vérité cachée Je ne voi goutte, je n'entend rien, je sent mes sens tout hébétés, et doubte grandement que je soye charmé. Je parlerai d'aultre style. Nostre féal, ne bougez. N'emboursez rien. Muons de chanse, et parlons sans disjunctives. Ces membres mal joincts vous faschent à ce que je voi. Or ça, de par Dieu, me doib-je marier? — Trouillogan. Il y ha de l'apparence. — Panurge. Et si je ne me marie poinct? — Tr. Je n'y voi inconvénient aulcun.— Pa. Vous n'y en voyez point? — Tr. Nul, ou la vue (*) me deçoipt. — Pa. J'y en trouve plus de cinq cents. — Tr. Comptez les. — Pa. Je di, improprement parlant et prenant nombre certain pour incertain, déterminé pour indéterminé : c'est à dire, beaucoup. — Tr. J'escoute. — Pa. Je ne me peulx passer de femme, de par touts les diables. — Tr. Ostez ces vilaines bestes. — Pa. De par Dieu soit, car mes Salmigondois (459 C) disent : coucher seul, ou sans femme, estre vie brutale ; et telle la disoit Dido en ses lamentations. — Tr. A vostre commendement. — Pa. Pe le quau Dé, j'en sui bien. Doncque me marierai-je ? — Tr. Par adventure. — Pa. M'en trouverai je bien ? — Tr. Selon la rencontre. — Pa. Aussi, si je rencontre bien, comme j'espère, serai-je heureux ? — Tr. Assez. — Pa. Tournons à contre poil (*). Et si je rencontre mal ? — Tr. Je m'en excuse. — Pa. Mais conseillez moi de grace : que doib je faire ? — Tr. Ce que vouldrez. — Pa. Tarabin, tarabas: — Tr. N'invoquez rien, je vous prie. — Pa. Au nom de Dieu soit. Je ne veulx sinon ce que me conseillerez. Que m'en conseillez vous ? — Tr. Rien. — Pa. Me doib je marier ? — Tr. Je n'y estois pas. — Pa. Je ne me marierai donc poinct. — Tr. Je n'en peulx mais. — Pa. Si je suis marié, je ne serai jamais cocu ? — Tr. Je y pensois. — Pa. Mettons le cas que je sois marié. — Tr. Où le mettrons nous? — Je di, prenez le cas que marié je sois.— Tr. Je suis d'ailleurs empeschó. — Pa. Merde en mon nez, dea si j'osasse jurer quelque petit coup en robe, cela me soulageroit d'aultant. Or bien, patience. Et doncques, si je suis marié, je serai cocu ? — Tr. On le diroit. — Pa. Si ma femme est preude et chaste, je ne serai jamais cocu ? — Tr. Vous me semblez parler correct. — Pa.

(459 B) *Dire d'orgues,* c'est parler juste comme chantent les orgues, ou avoir une bouche d'or.

(459 C) « Les *Salmigondinoys* doivent être ici les habitants de l'évêché de Luçon, qui est dans les marais du bas Poitou, à deux lieues de la mer : on y fait par conséquent du *salmigondin* ou de la *saumure*, du sel. » *Esmangard comment.*

Escoutez. — Tr. Tant que vouldrez. — Pa. Sera elle preude et chaste? reste seulement ce poinct. — Tr. J'en doubte.— Pa. Vous ne la veistes jamais? — Tr. Que je sçache. — Pa. Pourquoi doncques doubtez-vous d'une chose que ne cognoissez? — Tr. Pour cause. — Pa. Et si la cognoissiez? — Tr. Encores plus. — Pa. Page, mon mignon, tiens ici mon bonnet, je te le donne, saulve les lunettes (*), et va en la basse court, jurer une petite demie heure pour moi. Je jurerai pour toi, quand tu vouldras.

« Mais qui me fera cocu? — Tr. Quelqu'un. — Pa. Par le ventre bœuf de bois, je vous frotterai bien, monsieur le quelqu'un. — Tr. Vous le dictes. — Pa. Le diantre, et cellui qui n'ha poinct de blanc en l'œil, m'emporte doncques ensemble, si je ne boucle (460) ma femme à la bergamesque, quand je partirai hors de mon serrail (460 A).

Trouillogan. Discourez mieulx. — Panurge C'est bien chien chié chanté pour les discours. Faisons quelque résolution. — Tr. Je n'y contredi. — Pa. Attendez. Puisque de cestui endroict ne peulx sang de vous tirer, je vous saignerai d'aultre vène (461). Estes-vous marié ou non? — Tr. Ne l'un ne l'aultre, et touts les deux ensemble. — Pa. Dieu nous soit en aide. Je sue, par la mort

(460) La ceinture de chasteté à laquelle Panurge fait ici allusion, est une malheureuse invention imaginée par des gens n'ayant pas le moindre respect pour la femme. C'est une espèce de bandage recouvrant les parties génitales externes et se fermant au moyen d'une clef. On prétend qu'il fut employé pour la première fois au XIV^e^ siècle par un seigneur Italien du nom de François de Carrara. L'arrivée de cet instrument en France est indiquée par Brantome en ces termes: « Du temps du roy Henry, il y eut un certain quincailleur qui apporta une douzaine de certains engins à la foire sainct Germain pour brider le cas des femmes, qui estoient faicts de fer et ceinturaient comme une ceinture, et venaient à prendre par le bas se fermer à clef, si subtilement faicts qu'il n'estoit pas possible que la femme, en estant bridée une fois, s'en peust jamais prevaloir pour ce doux plaisir, n'ayant que quelques petits trous menus, pour servir à pisser. On dit qu'il y eut quelque cinq ou six marys jaloux fascheux qui en acheptèrent.»(*Dames galantes*, discours I.)

Les anciens, sans connaître les ceintures de chasteté, employaient des moyens mécaniques de nature à produire la continence forcée. Pline, au chap. 54 du liv., XXXIII de son *Histoire naturelle*, parle des « anneaux d'argent garants de la chasteté des jeunes serviteurs. » Strabon, au livre XVII de ses œuvres, affirme que la plupart des Ethiopiennes ont les lèvres percées pour recevoir un anneau de cuivre; Celse indique, en son livre VII, chapitre 25, comment on *boucle* ou on *infibule* les jeunes gens « soit pour leur conserver la voix, soit pour les maintenir en santé». Après avoir décrit le manuel opératoire, qui est fort simple, le médecin de Rome ajoute: « Cette opération est plus souvent inutile qu'elle n'était nécessaire. »

(460 A) A propos du terme *boucler* appliqué à l'espèce humaine, disons qu'on appelle encore *bouclement*, dans les pays d'élevage de chevaux, une opération qui consiste à traverser les lèvres de la vulve des pouliches, avec un anneau qui peut être double et même triple.

Pierre Constant, auteur d'un Traité d'anthropologie publié en 1629, écrit au chapitre des parties génitales : « On *boucle* les parties des femmes en Italie, à la mode des cavales » ; en un autre endroit il ajoute : « Les anciens arrestoient les fougues du membre des musiciens par le moyen de certaines *boucles*... »

(461) Il n'y a qu'un médecin qui puisse employer cette figure pour dire : puisque vous ne voulez pas répondre à ces questions, je vais en poser d'autres.

bœuf, d'ahan, et sents ma digestion interrompue. (462) Toutes mes phrènes, métaphrènes et diaphragmes, (462 A) sont suspendus et tendus pour incornifistibuler en la gibbessière de mon entendement, ce que dictes et respondez. — Tr. Je ne m'en empesche. — Pa. Trut avant, nostre féal, estes-vous marié ? — Tr. Il me l'est advis. — Pa. Vous l'aviez esté une aultre fois ? — Tr. Possible est. — Pa. Vous en trouvastes-vous bien la première fois ? — Tr. Il n'est pas impossible. — Pa. A cette seconde fois, comment vous en trouvez-vous ? — Comme porte mon sort fatal. — Pa. Mais quoi, à bon escient, vous en trouvez-vous bien ? — Tr. Il est vrai semblable. — Pa. Or ça, de par Dieu, j'aimerois, par le fardeau de sainct Christophle, aultant entreprendre tirer un pet d'un asne mort (462 B) que de vous une résolution. Si vous aurai-je à ce coup. Nostre féal, faisons honte au diable d'enfer, confessons vérité. Fustes-vous jamais cocu ? Je di vous qui estes ici : je ne di pas vous qui estes là bas au jeu de paulme. — Tr. Non, s'il n'estoit prédestiné. — Pa. Par la chair, je renie, je renonce Il m'eschappe. »

A ces mots Gargantua se leva, et dist : « Loué soit le bon Dieu en toutes choses. A ce que je voi, le monde est devenu beau fils depuis ma cognoissance première. En sommes-nous là ? Doncques sont hui les plus doctes et prudents philosophes entrés au phrontistère et escole des pyrrhoniens, aporrhétiques, sceptiques, et ephectiques. Loué soit le bon Dieu. Vraiment on pourra doresenavant prendre les lions par les jubes ; les chevaulx, par les crins ; les buffles, par le museau ; les bœufs, par les cornes ; les loups par la queue ; les chèvres, par la barbe ; les oiseaulx, par le pied ; mais ja ne seront tels philosophes par leurs paroles prins. A Dieu, mes bon amis. » Ces mots prononcés, se retira de la compagnie. Pantagruel et les aultres le vouloient suivre : mais il ne le voulut permettre.

Issu Gargantua de la salle, Pantagruel dist és invités : « Le Timée de Platon, au commencement de l'Assemblée, compta les invités : nous au rebours les compterons en la fin. Un, deux, trois : où est le quart ? N'estoit ce nostre ami Bridoye ? » Epistemon respondit avoir esté en sa maison pour l'inviter, mais ne l'avoir trouvé. Un officier du parlement myrelingois en Myrelingues l'estoit venu adjourner pour personnellement comparoistre, et devant les sénateurs raison rendre de quelque sentence par lui donnée. Pourtant estoit-il au jour précédent départi affin de soi représenter au jour de l'assignation, et ne tomber en deffault au contumace. « Je veulx, dist Pantagruel, entendre que c'est : plus de quarante ans y ha qu'il est

(462) Les émotions vives troublent la digestion, d'où le proverbe « mauvais cœur, bon estomac. »

(462 A) Nous connaissons la signification de *phrenes*, diaphragme, et cependant il nous est pénible de l'expliquer ainsi, à cause du mot diaphragme qui arrive ensuite et ferait répétition. Nous nous demandons donc si, au lieu de chercher l'étymologie grecque, il ne conviendrait pas de songer au latin *frenum* signifiant frein. Notre hésitation persiste même, après lecture de la page intéressante consacrée au mot *diaphragme* par le Dr Le Double en son beau livre *Rabelais anatomiste*.

(462 B) « Enfin, ne parlant plus et déjà dans les combats de l'agonie, Madame de Vercellis fit un gros *pet*. Bon, dit-elle en se retournant, femme qui pète n'est pas morte. Ce fut les derniers mots qu'elle prononça. » J. J. Rousseau, *Confessions*.

juge de Fonsbeton ; icelluí temps pendent, ha donné plus de quatre mille sentences diffinitives.

« De deux mille trois cents et neuf sentences par lui données, fut appellé par les parties condemnées en la court souveraine du parlement myrelingois en Myrelingues : toutes par arrest d'icelle ont esté ratifiées, approuvées, et confirmées ; les appeaulx renversés et à néant mis. Que maintenant doncques soit personnellement adjourné sur ses vieulx jours, il qui par tout le passé a vescu tant sainctement en son estat ne peult estre sans quelque désastre. Je lui veulx de tout mon povoir estre aidant en équité. Je sçai hui tant estre la malignité du monde aggravée, que bon droict ha bien besoing d'aide. Et présentement délibère y vaquer, de paour de quelque surprinse. »

Alors furent les tables levées. Pantagruel feit és invités dons précieux et honorables de bagues, joyaulz et vaisselle, tant d'or comme d'argent, et, les avoir cordialement remercié, se retira vers sa chambre.

CHAPITRE XXXVII

Comment Pantagruel persuade à Panurge de prendre conseil de quelque fol.

Pantagruel, soi retirant, apperceut par la galerie Panurge en maintien d'un resveur ravassant et dodelinant de la teste (*), et lui dist : « Vous me semblez à une souris empeigée ; tant plus elle s'efforce soi dépestrer de la poix tant plus elle s'en embrène. Vous semblablement efforceant issir hors les lacs de perplexité, plus que devant y demourez empestré, et n'y sçai remède fors un. Entendez. J'ai souvent ouï en proverbe vulgaire, qu'un fol enseigne bien un sage (462. C). Puisque par les responses des sages n'estes à plain satisfaict, conseillez-vous à quelque fol : pourra estre que, ce faisant, plus à vostre gré serez satisfaict, et content. Par l'advis, conseil et prediction des fols, vous sçavez quants princes, rois et républiques ont esté conservés, quantes batailles gagnées, quantes perplexités dissolues. Ja besoing n'est vous ramentevoir les exemples. Vous acquiescerez en ceste raison. Car comme celui qui de près regarde à ses affaires privés et domestiques, qui est vigilant et attentif au gouvernement de sa maison, duquel l'esprit n'est poinct esgaré, qui ne perd occasion quelconque d'acquérir et amasser biens et richesses, qui cautement sçait obvier ès inconvenients de pauvreté, vous l'appelez sage mondain, quoi que fat soit-il en l'estimation des intelligences célestes : ainsi faut-il faire pour devant icelles sage estre. Je dis sage et présage par aspiration divine, et apte à recepvoir bénéfice de divination, se oublier soi-mesme, issir hors de soi-mesme, vider ses sens de toute terrienne affection, purger son esperit de toute humaine sollicitude, et mettre tout en nonchalloir. Ce que vulgairement est imputé à folie. En ceste manière, fut du vulgue impérit appelé Fatuel le grand vaticinateur Faunus, fils de Picus, roi des Latins.

« En ceste manière, voyons-nous entre les jongleurs, à la distribution des roles, le personnage du sot et du badin estre tousjours représenté par le plus périt et parfaict de leur compagnie. En ceste manière, disent les mathématiciens, un mesme horoscope estre à la nativité des rois et des sots. Et donnent exemple de Enéas et Corœbus, lequel Euphorion dist avoir esté fol, qui eurent un mesme généthliaque. Je ne serai hors de propos, si je vous racompte ce que dict Jo. André, sur un canon de certain rescript papal, addressé au maire et bourgeois de la Rochelle, et après luy Panorme en ce mesme canon ; Barbatias sur les Pandectes, et récentement Jason en ses conseils, de Seigni Joan, fol insigne de Paris, bisaïeul de Caillette. Le cas est tel.

(462 C) Il y a peut-être là une réminiscence Hippocratique. Hippocrate n'a-t-il pas risqué (*du régime* liv. III) cette métaphore que Victor Hugo eût signée : « Ce qui parle a son silence ; la raison a sa folie ».

« A Paris, en la rostisserie du petit Chastelet, au devant de l'ouvroir d'un rostisseur un faquin mangeoit son pain à la fumée du rost, et le trouvoit, ainsi parfumé, grandement savoureux (462 D). Le rostisseur le laissoit faire. Enfin, quand tout le pain fut baufré, le rostisseur happe le faquin au collet, et vouloit qu'il lui payast la fumée de son rost. Le faquin disoit en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien prins, en rien lui estre débiteur. La fumée dont estoit question évaporoit par dehors : ainsi comme ainsi se perdoit-elle ; jamais n'avoit esté ouï que, dans Paris, on eust vendu fumée de rost en rue. Le rostisseur répliquoit, que de fumée de son rost n'estoit tenu nourrir les faquins, et renioit, en cas qu'il ne payast, qu'il lui osteroit ses crochets. Le faquin tire son tribart, et se mettoit en deffense.

« L'altercation fut grande : le badault peuple de Paris accourrut aux débats de toutes parts. Là se trouva à propos Seigni Joan, le fol, citadin de Paris. L'ayant apperceu, le rostisseur demanda au faquin : « Veulx-tu sus nostre différent croire ce noble Seigni Joan? — Oui, par le sambregoi, » respondit le faquin. Adoncques Seigni Joan, avoir leur discord entendu, commenda au faquin qu'il lui tirast de son bauldrier quelque pièce d'argent. Le faquin lui mist en main un tournois philippus. Segini Joan le print et le mist sus son espaule gausche, comme explorant s'il estoit de poids; puis le timpoit sus la paulme de la main gausche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloi: puis le posa sur la prunelle de son œil droict, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce fut faict en grande silence de tout le badault peuple, en ferme attente du rostisseur et désespoir du faquin. Enfin le feit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis, en majesté présidentale, tenant sa marotte au poing, comme si fust un sceptre, et affublant en teste son chaperon de martres singesses à aureilles de papier fraisé à poincts d'orgues, toussant préallablement (462 E) deux ou trois bonnes fois, dist à haulte voix: « La court vous dict, que le faquin « qui ha son pain mangé à la fumée du « rost, civilement ha payé le rostis- « seur au son de son argent. Ordonne « la dicte court, que chascun se retire « en sa chascunière, sans despens, et « pour cause. » Ceste sentence du fol parisien tant ha semblé équitable, admirable, aux docteurs susdicts, qu'ils font doubte, en cas que la matière eust esté au parlement dudict lieu, voire certes entre les aéropagites, décidée, si plus juridiquement eust été par eulx sententié. Pourtant, advisez si conseil voulez d'un fol prendre.

(462 D) Odeur alimentaire. Voir les mots *nez* et *odorat* de mon *Dictionnaire de la table.*

(462 E) Voir notes 71 et 254 A.

CHAPITRE XXXVIII

Comment par Pantagruel et Panurge est Triboulet blasonné.

« Par mon ame, respondit Panurge, je le veulx. Il m'est advis que le boyau (463) m'eslargit. Je l'avois nagaires bien serré et constipé. Mais, ainsi comme avons choisi la fine cresme de sapience pour conseil, aussi vouldrois-je qu'en nostre consultation présidast quelqu'un qui fust fol en degré souverain. — Triboulet, dist Pantagruel, me semble compétentement fol. — Panurge respondit : Proprement et totalement fol.

PANTAGRUEL	PANURGE
Fol fatal (464).	Fol banerol.
— de nature.	— seigneurial.
— céleste.	— de haulte gamme.
— jovial.	— de b quarre et de b mol.
— mercurial (*).	— terrien.
— lunatique.	— joyeux et folastrant.
— erratique.	— jolli et folliant.
— eccentrique.	— à pompettes.(*)
— éthéré et junonian.	— à pilettes.
— arctique.	— à sonettes.
— héroïque.	— riant et vénérien. (*)
— génial.	— de soubstraicte.
— prédestiné.	— de mère goutte.
— auguste.	— de la prime cuvée.
— césarin.	— de montaison.
— impérial	— papal.
— royal.	— consistorial.
— patriarchal.	— conclaviste.
— original.	— bulliste.
— loyal.	— synodal.
— ducal.	— gradué nommé en follie.
— épiscopal.	— commensal.
— doctoral.	— premier de sa licence.
— monachal.	— venteux. (*)

---

(463) Panurge a peur et se sent pris de diarrhée, voir la note 114.

(464) Enumération fantaisiste dans laquelle les termes médicaux ne sont pas oubliés: notons en passant les suivants : *mercurial*, *vénérien*, *venteux*, *anatomique*, *cérébreux*, *cordial*, *intestin*, *hépatique*, *splénétique*, *de seconde intention*, *lymphatique*, *mentulé*, *catarrhé*, etc. Aucun d'eux n'a besoin d'explication. Il en est un cependant sur lequel nous appelons l'attention du lecteur. Qu'il compare l'épithète d'*azemine* avec le terme expliqué à la note 9, il verra quel est celui des deux mots qui signifie réellement *visage d'âne*.

PANTAGRUEL	PANURGE
Fol fiscal.	Fol caudataire.
— palatin.	— de supérérogation.
— principal.	— collatéral.
— prétorial.	— *à latere*, altéré.
— total.	— niais.
— esleu.	— passager.
— curial.	— branchier.
— primipile.	— aguar.
— triumphant.	— gentil.
— vulgaire	— maillé.
— domestique.	— pillard.
— exemplaire.	— revenue de queue.
— rare et pérégrin.	— griais.
— aulique.	— radorant.
— civil.	— de soubarbade.
— populaire.	— boursoufflé.
— familier.	— supercoquelicantieux.
— insigne.	— corollaire.
— favorit.	— de levant.
— latin.	— soubelin.
— ordinaire.	— prédicable.
— redoubté.	— décumane.
— transcendent.	— officieux.
— souverain.	— de perspective.
— spécial.	— d'algorisme.
— métaphysical.	— d'algébrale.
— ecstatique.	— de cabale.
— catégorique.	— talmudique.
— extravagant.	— d'alguamala.
— à bourlet.	— compendieux.
— à simple tonsure.	— adbrévié.
— cotal.	— hyperbolique.
— anatomique (*).	— mal empiété.
— allégorique.	— couillart. (*)
— tropologique.	— grimault.
— pléonasmique.	— esventé.
— capital.	— culinaire
— cérébreux. (*)	— de haulte fustaie.
— cordial (*).	— contrehastier.
— intestin. (*)	— marmiteux.
— hépatique. (*)	— d'architrave.
— splénétique. (*)	— allégorique.
— autonomatique.	— pédestral.
— légitime.	— paragon.
— d'azimuth.	— célèbre.
— d'alimicantarath.	— alaigre.
— proportionné.	— solennel.
— cramoisi.	— annuel.
— tainct en graine.	— récréatif.
— bourgeois.	— villatique.

PANTAGRUEL	PANURGE
Fol vistempenard.	Fol plaisant.
— de gabie.	— privilégié.
— modal.	— rustique.
— de seconde intention. (*)	— ordinaire.
— taquin.	— de toutes heures.
— hétéroclite.	— en diapason.
— sommiste.	— résolu.
— abbréviateur.	— hiéroglyphique.
— de morisque.	— authentique.
— bien bullé.	— de valeur.
— mandataire.	— précieux.
— capussionnaire.	— fanatique.
— titulaire.	— fantastique.
— tapinois.	— lymphatique.(*)
— rebarbatif.	— panique.
— bien mentulé.	— alambiqué.
— catarrhé. (*)	— non fascheux.
— bragart.	— gourrier.
— à 24 carats.	— gourgias.
— bigearre.	— d'arrachepied.
— ginguois.	— de rébus.
— à la martingal.	— à patron.
— à bastons.	— à chaperon.
— à marotte.	— à double rebras
— de bon biais.	— à la damasquine.
— à la grande laisse.	— de tauchie.
— trébuschant.	— d'azemine. (*)
— suranné.	— barytonant.
— de rustrie,	— mouchesté.
— à plain bust.	— à espreuve de hacquebutte.
— festival.	

PANT. — Si raison estoit, pourquoi jadis en Rome les Quirinales on nommoit la feste des fols, justement en France on pourroit instituer les Trioulетinales. — PA. Si touts fols portoient croupière, il auroit les fesses bien escorchées. — PANT. S'il estoit dieu Fatuel, duquel avons parlé, mari de la dive Fatue, sont père seroit Bonadies, sa grand mère Bonedée.— PA. Si touts fols alloient les ambles, quoi qu'il ait les jambes tortes, il passeroit d'une grande toise Allons vers lui sans séjourner. De lui aurons quelque belle résolution, je m'y attends. — Je veulx, dist Pantagruel, assister au jugement de Bridoye. Ce pendent que je irai en Myrelingues, qui est de-là la rivière de Loire, je dépescherai Carpalim pour de Blois ici amener Triboulet.»

Lors fut Carpalim dépesché. Pantagruel, accompagné de ses domestiques, Panurge, Epistemon, Ponocrates, frère Jean, Gymnaste, Rhizotome et aultres, print le chemin de Myrelingues.

CHAPITRE XXXIX

Comment Pantagruel assiste au jugement du juge Bridoye lequel sententioit les procès au sort des dez.

Au jour subséquent, à heure de l'assignation, Pantagruel arriva en Myrelingues. Les president, senateurs, et conseillers le prierent entrer avec eux, et ouir la decision des causes et raisons que allegueroit Bridoye, pour quoy auroit donné certaine sentence contre l'esleu Toucheronde, laquelle ne sembloit du tout equitable à icelle court centumvirale. Pantagruel entre voluntiers, et là trouve Bridoye on milieu du parquet assis : et, pour toutes raisons et excuses, rien plus ne respondant sinon qu'il estoit vieux devenu, et qu'il n'avoit la veue (464 A) tant bonne comme de coustume ; allegant plusieurs miseres et calamités, que vieillesse apporte avec soy, lesquelles *not. per Archid. D.* LXXXVI *c. tanta.* Pourtant ne cognoissoit il tant distinctement les poinctz des dez, comme avoit faict par le passé. Dont pouvoit estre qu'en la façon que Isaac, vieux et mal voyant, print Jacob pour Esaü, ainsi, à la décision du proces dont estoit question, il auroit prins un quatre pour un cinq ; notamment referent que lors il avoit usé de ses petits dez. Et que, par disposition de droit, les imperfections de nature ne doibvent estre imputées à crime (464 B), comme appert, *ff. de re milit. l. qui cum uno. ff. de reg. jur. l. fere. ff. de ædil. cd. per totum. ff. de term. mod. l. divus Adrianus resolut. per Lud. Ro. in l. si vero. ff. fol. matr.* Et qui aultrement feroit non l'homme accuseroit, mais nature comme est evident *in. l. maximum vitium C. de lib. præter.*

« Quelz dez, demandoit Trinquamelle, grand president d'icelle court, mon amy, entendez vous ? — Les dez, respondit Bridoye, de jugemens, *Alea judiciorum*, desquelz est escrit par *Docto.* 26. *quæst.* 2 *cap. sort. l. nec emptio. ff. de contrahend. empt. quod debetur. ff. de pecul. et ibi Bartol.* ; et desquelz dez vous aultres Messieurs ordinairement usez en ceste vostre cour souveraine : aussi font tous aultres juges en decision des proces, suivans ce qu'en a noté D. Hen. Ferrandat, *et not. gl. in. c. fin. de sortil. et l. sed cum ambo ff. de jud. Ubi doct*, notent que le sort est fort bon, honneste, utile et necessaire à la vuidange des proces et dissentions. Plus encores apertement l'ont dict Bald. Bartol. et Alex. *C. communia. de leg. l. si duo.* — Et comment, demandoit Trinquamelle, faites-vous, mon amy ? — Je, respondit Bridoye, respondray briefvement, selon l'enseignement de la loy *ampliorem*, § *in refutatoris. C. de appel.*, et ce que dit *gloss. l.* I. *ff. quod met. causa. Gaudent brevitate moderni.* Je fais comme vous aultres Messieurs, et comme est l'usance de judicature, à laquelle nos droits

---

(464 A) La vue baise avec l'âge.

(464 B.) Protestation anticipée contre la théorie criminaliste désespérante de Lombroso.

commandent tousjours deferer: *ut not, extra dè consuet. c. ex literis. et ibi Innoc.*

« Ayant bien leu, releu, parepassé et feuilleté les complainctes. adjournemens, comparitions, commissions, informations, avant procedés, productions, allegations, intendictz, contredictz, requestes, enquestes, rericques, duplicques, tripliques, escritures, reproches, griefz, salvations, recollemens, confrontations, acariations, libelles, apostoles, lettres royaulx, compulsoires, declinatoires, anticipatoires, evocations, envoyz, renvoyz, conclusions, fins de non proceder, apoinctements, reliefz, confessions, exploictz, et aultres telles dragées et espiceries d'une part et d'aultre, comme doibt faire le bon juge, selon ce qu'en a not. Spec. de ordinario § 3. et tit. de offic. omn. jud. § fin. et de rescript. præsentat., § 1, je pose sur le bout de la table en mon cabinet tous les sacs du défendeur, et luy livre chanse premierement, comme vous aultres, Messieurs.

Et est not. l. favorabiliores. ff. de reg. jur. et in cap. cum sunt. eod. tit. lib. VI, qui dit: Cum sunt partium jura obscura, reo favendum est potius quam actori. Cela faict, je pose les sacs du demandeur, comme vous aultres, Messieurs, sus l'aultre bout, visum visu. Car, opposita justa se posita magis elucescunt, ut not. in l. munerum. § mixta. ff. de muner. et honor. Pareillement, et quant et quant je luy livre chanse.

— Mais, demandoit Trinquamelle, mon amy, à quoy cognoissez vous obscurité des droits prétenduz par les parties plaidoyantes? — Comme vous aultres, Messieurs, respondit Bridoye, sçavoir est quand il y a beaucoup de sacs d'une part et d'aultre. Et lors je use de mes petits dez, comme vous aultres, Messieurs, suivant la loy, semper in stipulationibus. ff. de regulis juris, et la loy versale versifiée quæ eod. tit.

Semper in obscuris quod minimum est sequimur,
canonizée in c. in obscuris. eod. tit. lib. VI.

« J'ay d'aultres gros dez bien beaux et harmonieux, des quelz je use, comme vous aultres, Messieurs, quand la matiere est plus liquide, c'est à dire quand moins y a de sacs.

— Cela faict, demandoit Trinquamelle, comment sententiez vous, mon amy, ? — Comme vous aultres Messieurs, respondit Bridoye; pour celuy je donne sentence duquel la chanse livrée par le sort du dez judiciaire, tribunian, pretorial, premier advient Ainsi commandent nos droits ff. qui pot. in pign. l creditor. C. de consul., l. Et de regulis juris in 6. Qui prior est tempore potior est jure. »

CHAPITRE XL

Comment Bridoye expose les causes pourquoi il visitoit les procès qu'il décidoit par le sort des dez.

« Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, puisque par sort et jects des dez vous faictes vos jugements, pourquoi ne livrez-vous ceste chanse le jour et heure propre que les parties controverses comparent par devant vous, sans aultre délai ? De quoi vous servent ces escriptures et aultres procédures contenues dedans les sacs ? — Comme à vous aultres, messieurs, respondit Bridoye, elles me servent de trois choses, exquises, requises et authentiques :

« Premièrement, pour la forme, en omission de laquelle ce qu'on ha faict n'estre valable prouve très-bien Spec. « 1. tit. de instr. edit. et tit. de rescript. præsent. » D'advantage, vous sçavez trop mieulx que, souvent, en procédures judiciaires, les formalités destruisent les matérialités et substances. Car « forma mutata, mutatur substantia, ff. ad exhibend. l. Jul. ff. ad leg. Fal. l. si is qui quadringenta. Et extra. de decim. c. ad audientiam, et de celebrat. miss. c. in quadam. »

« Secondement, comme à vous aultres, messieurs, me servent d'exercice honneste et salutaire. Feu M. Othoman Vadare, (465) grand médecin, comme vous diriez, « C. de comit. et archi. lib. 12, » m'ha dict maintesfois, que faulte d'exercitation corporelle est cause unique de peu de santé et brièveté de vie de vous aultres, messieurs, et touts officiers de justice. (*) Ce que très-bien avant lui estoit noté par Bart. « in l. 1. C. de sent. quæ pro eo quod. » Pourtant sont, comme à vous aultres, messieurs, à nous consécutivement, « quia accessorium naturam sequitur principalis, de regulis juris l. 6. et l. cum principalis ; et l. nihil dolo. ff. eod. tit. de fidejuss. l. fidejuss. et extr. de offic. deleg. c. 1. » concédés certains jeulx d'exercice honeste et récréatif, « ff. de al. lus. et aleat. l. sòlent ; et authent. ut omnes obediant in princ. coll. 7. et ff. de præscript. verb. l. si gratuitam ; et lib. 1 C. de spect. lib. 11. » Et telle est l'opinion « D. Thomæ in secunda 2. quæst. 168, » bien à propos alléguée par D. Albert de Ros, lequel « fuit magnus practicus » et docteur solennel, comme atteste Barbatias « in prin. consil. » La raison est exposée « per gloss. in prœmio. ff. § ne autem tertii. »

Interpone tuis interdum gaudia curis.

---

(465) Quel était le grand médecin que Bridoye appelle « feu M. *Othòman* Vadare » ? Nous l'ignorons, malgré la longue note de Leduchat sur cette question. Tout ce que nous savons se réduit à ceci :

Dans les mémoires d'Agrippa d'Aubigné il est question, à propos des amours de la comtesse de Guiche « du médecin Hottoman consulté sur les filtres ». En 1581 il a été imprimé un traité de *la dissolution du mariage pour cause d'impuissance,* par Antoine Hothoman. L'auteur du livre et le médecin de la Comtesse ne font peut-être qu'un. Peut-être sont-ils frères, car, s'il faut en croire l'auteur de la *bibliothèque des Romans* (Janvier 1776, tome I), la famille d'Hot-

. « De faict, un jour, en l'an 1489, ayant quelque affaire bursal en la chambre de messieurs les généraux, et y entrant par permission pécuniaire de l'huissier, comme vous aultres, messieurs, sçavez que « pécuniæ obediunt omnia » ; et l'a dit Bald, « in l. singularia ff. si certum pet. et Salic. in l. receptitia. C. de constit. pec. et Card. in Clem. 1. de baptis. » Je les trouvai touts jouants à la mousche par exercice salubre, avant le past ou après : il m'est indifférent, pourvu que « hic not. » que le jeu de la mousche (466) est honeste, salubre, antique et légal, « a Musco inventore. de quo C. de petit. hered. l. si post mortem. et Muscarii » 1. Ceulx qui jouent à la mousche sont excusables de droict, « l. 1. C. de excus. artif. lib. 10. » Et pour lors estoit de mouche M. Tielman Picquet, (466 A) il m'en soubvient ; et rioit de ce que messieurs de ladicte chambre gastoient touts leurs bonnets à force de lui dauber ses espaules : les disoit ce non obstant n'estre de ce dégast de bonnets excusables au retour du palais envers leurs femmes, par « c. extra. de præsumpt. et ibi gloss. » Or « resolutorie loquendo, » je dirois, comme vous aultres, messieurs, qu'il n'est d'exercice tel, ne plus aromatisant en ce monde palatin, que vider sacs, feuilleter papier, quoter cayers, emplir paniers, et visiter procès, « ex Bart. et Joan. de Pra. in l. falsa. de condit. et demonst. ff. »

« Tiercement, comme vous aultres, messieurs, je considère que le temps murit toutes choses ; par temps toutes choses viennent en évidence : le temps est père de vérité. « gloss. in l. 1. C. de servit. authent. de restit. et ea quæ pa. et Spec. tit. de requisit. cons. » C'est pourquoi,

---

man, originaire du Pays de Clèves, venue en France sous le règne de François Ier, se composait de quinze enfants dont le plus célèbre est *François Hotman* connu par le *Franco-Gallia*, ouvrage très hardi sur la constitution de la monarchie. On a dit que *Othoman Vadare* s'appelait en réalité *Vatère* ; il eut un fils, *Michel Vatère* ou *Vataire*, qui était, en 1574, médecin du duc d'Alençon. Un édit de 1597, porte création d'une charge de professeur de l'université de Montpellier, en faveur d'un *Pierre d'Orthoman*, docteur, fils de Nicolas. Dans son *Introduction à la chirurgie*, Ambroise Paré cite « monsieur *d'Ottoman*, professeur du Roy, en l'université de Montpellier. »

Quoi qu'il en soit du médecin, si sa personnalité est douteuse, son aphorisme est d'une vérité parfaite. Les professions influent d'une façon remarquable sur l'invasion de telle ou telle maladie. Hippocrate a décrit une affection particulière aux foulons, Aëtius a étudié les maladies des lutteurs, Ramazzini a écrit un traité des maux auquels les artisans sont exposés, Buchan, dans sa *Médecine domestique* a exposé les inconvénients des professions sédentaires, Tissot a consacré un volume aux maladies des gens de lettres; parmi les auteurs contemporains ayant continué la série, je me borne à citer mon excellent confrère Napias, qui n'est plus inspecteur des ateliers, depuis qu'il dirige l'Assistance Publique, mais qui fait toujours partie de la Commission supérieure de l'hygiène du travail.

(466) La mouche était un jeu ayant quelque analogie avec la *main-chaude*. Pour des gens à habitudes sédentaires, il constituait un excellent excercice hygiénique, c'était une gymnastique de chambre, qui devait faire le plus grand bien à des juges immobiles sur leurs sièges pendant la plus grande partie du jour. Voir dans *l'Hygiène pour tous*, ma série d'articles sur *les sports de la Cinquantaine*.

(466 A) Burgaud des Maret, dit que les *Picquet* étaient une famille de Montpellier, qui fournit plusieurs médecins à l'université de cette ville.

comme vous aultres, messieurs, je surseoye, dilaye et diffère le jugement, affin que le procès, bien ventilé, grabelé et débatu vienne par succession de temps à sa maturité, et le sort, par après advenant, soit plus doulcement porté des parties condamnées, comme « not. gloss. ff. de excus. tut. l. tria onera. »

Portatur leviter, quod portat quisque libenter.

Le jugeant crud, verd, et au commencement, danger seroit de l'inconvénient que disent les médecins (467) advenir quand on perse un apostème avant qu'il soit mur, quand on purge du corps humain quelque humeur nuisant, avant sa concoction. Car, comme est escript « in Authent. hæc constit. in Innoc. de constit. princ. » et le répète « gl. in c. cæterum extra de juram. calumn. Quod medicamenta morbis exhibent, hoc jura negotiis, » nature d'advantage nous instruit cueillir et manger les fruicts quand ils sont murs. « Instit. de rer. div. § is ad quem. et ff. de act. empt. l. Julianus; » marier les filles quand elles sont mures, « ff. de donat. inter vir. et uxor. l. cum hic status. § si quis sponsam. et 27. q. 1. c. Sicut dict gloss. »

Jam matura thoris plenis adoleverat annis Virginitas.

Rien ne faire qu'en toute maturité. 23. q. 1. § ult. et 23 d. c. ult. »

---

(467) Dans l'ancienne pathologie on s'occupait beaucoup de la maturation des humeurs, qu'on appelait *concoction*. V. note 312. On croyait, d'après Hippocrate, (Doctrine des crises) que la matière morbifique devait passer par une série de phénomènes dont le but était de la préparer d'abord, de l'évacuer ensuite. Le temps de la concoction d'un apostème ou abcès répondrait aux deux périodes, que Roux appelait *période d'accroissement* et *période d'état*, après lesquelles l'abcès est *mur*. La troisième période, *période de terminaison* est hâtée par l'ouverture artificielle du foyer sans attendre que la nature l'ouvre elle-même. Hippocrate disait, dans son livre *du médecin*, « il ne faut pas ouvrir les tumeurs avant que la matière ne soit cuite » Les chirurgiens de nos jours ne sont point guidés, quand il s'agit d'évacuer une collection purulente, par l'idée de maturité ou de non maturité, mais tous savent cependant qu'il est, dans tout abcès, un moment plus opportun qu'un autre pour l'ouverture. Ce moment est déterminé par une foule d'indications tirées du caractère de l'abcès, de sa marche, de son siège, des parties lésées, de la Constitution de l'individu affecté, etc., etc ; mais qu'ils attendent ou qu'ils attaquent le mal à son début. ils ne craignent point de « purger une humeur avant sa concoction. » Ambroise Paré dit dans son livre des tumeurs : « faut que le chirurgien soit adverti, qu'auparavant qu'il fasse ouverture aux escrouelles, faut laisser à perfection *maturer* toute la tumeur... autrement le reste demeurera *crud*. »

Le mot de *concoction* était aussi pris dans un sens autre que celui que nous venons d'indiquer. (Voir la note 447). « Il n'y a point de nourriture si pesante, dont la *coction* ne se fasse en un jour et une nuit » (Ciceron *De Natura deorum* liv. II)

CHAPITRE XLI

Comment Bridoye narre l'histoire de l'appoincteur de procès

« Il me soubvient à ce propos, dis Bridoye continuant, qu'au temps que j'estudiois à Poictiers en droict, soubs « Brocadium juris » estoit à Semerue un nommé Perrin Dendin, homme honorable, bon laboureur, bien chantant au letrain, homme de crédit et agé, aultant que le plus de vous aultres, messieurs : lequel disoit avoir vu le grand bon homme Concile de Latran, avec son grand chapeau rouge ; ensemble la bonne dame Pragmatique Sanction sa femme, avec son large tissu de satin pers, et ses grosses patenostres de jayet. Cestui homme de bien appoinctoit plus de procès qu'il n'en estoit vidé en tout le palais de Poictiers, en l'auditoire de Monsmorillon, en la halle de Parthenay le vieulx. Ce que le faisoit vénérable en tout le voisinage de Chauvigny, Nouaillé, Crotelles, Aisgne, Legugé, la Motte, Lusignan, Vivonne, Mezeaulx, Estables et lieulx confins. Touts les débats, procès et différents estoient par son devis vidés, comme par juge souverain quoique juge ne fust, mais homme de bien. « Arg. in l. sed si unius. ff. de jurejur. et de verb. obl. l. continuus. » Il n'estoit tué pourceau en tout le voisinage, dont il n'eust de la hastile (467 A) et des boudins. Et estoit presque touts les jours de banquet, de festin, de nopces, de commérage, de relevailles, et en la taverne, pour faire quelque appointement, entendez. Car jamais n'appoinctoit les parties, qu'il ne les feist boire ensemble par symbole de réconciliation, d'accord parfaict, et de nouvelle joie, « ut not. per. Doct. ff. de peric. et com. rei vend. l. 1. » Il eut un fils nommé Tenot Dendin, grand hardeau et galant homme, ainsi m'aist Dieu ; lequel semblablement voulut s'entremettre d'appoincter les plaidoyants, comme vous sçavez, que

Sæpe solet similis filius esse patri,
Et sequitur leviter filia matris iter. (467 B)

« Ut ait gloss. 6. qu. 1. c. Si quis. gloss. de consec. dist. 5. c. 2. fin. et est not. per Doct. C. de impub. et aliis subst. l. ult. et l. legitime. ff. de stat. hom. gloss. in l. quod si nolit. ff. de ædil. edict. l. quisquis. C. ad leg. Jul. majestat. Excip. filios a moniali susceptos ex monacho, per gloss. in c. impudicas 27. qu. 1. » Et se nommoit en ses tiltres : l'appoincteur des procès : en cestui négoce estoit tant actif et vigilant. Car « vigilantibus jura subveniunt, ex leg. pupillus ff. quæ in fraud. cred, et ibid. l. non enim, et Instit. in proemio, » que incontinent qu'il sentoit « ut. ff. si quand. paup. fec. l. Agaso. gloss. in verb. olfecit id est, nasum ad culum posuit, » et entendoit par pays estre mu procès ou débat, il s'ingéroit d'appoincter les parties. Il est escript : « Qui non laborat, non manige ducat » :

(467 A) *hastile* ou *hastille*. Voir note 274 A. Sous Louis XI la cuisine du roy comprenait : 4 écuyers, 1 hasteur, 1 potager, 1 saussier etc.

(467 B) Cette règle d'hérédité n'est pas très constante.

et le dict « gloss. ff. de damn. infect. l. quamvis. » Et « Çurrere » plus que le pas « vetulam compellit egestas gloss. ff. de lib. agnosc. l. si quis, pro qua facit l. si plures. C. de condit. incerti. » Mais, en tel affaire, il fut tant malheureux, que jamais n'appoincta différent quelconque, tant petit fust-il que sçauriez dire. En lieu de les appoincter, il les irritoit et agressoit d'advantage. Vous sçavez, messieurs, que

Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis.

« gloss. ff. de alien jud. mut. caus. fa. l. 2. » Et disoient les taverniers de Semerue, que soubs lui en un an ils n'avoient tant vendu de vin d'appoinctation (ainsi nommoient-ils le bon vin de Legugé) comme ils faisoient soubs son père, en demie heure. Advint qu'il s'en plaignit à son père, et reféroit les causes de ce meshaing en la perversité des hommes de son temps : franchement lui objectant, que si au temps jadis le monde eust esté ainsi pervers, plaidoyard, détrayé et inappoinctable, il, son père, n'eust acquis l'honeur et tiltre d'appoincteur tant irréfragable, comme il avoit. En quoi faisoit Tenot contre le droict, par lequel est és enfans deffendu reprocher leurs propres pères, « per gloss. et Bart. lib. 3. § si quis ff. de condit. ob caus. et authent. de nupt. § sed quod sancitum, col. 4. » « Il te fault, respondit Perrin, faire aultrement, Dendin mon fils. Or quand « oportet » vient en place : il convient qu'ainsi se face, « gloss. C. de appel. l. eos. etiam. » Ce n'est là que gist le lièvre. Tu n'appoinctes jamais les différents. Pourquoi ? Tu les prends dès le commencement estants encore verds et cruds. Je les appoincte touts. Pourquoi ? Je les prends sur leur fin bien murs. (467 C) et digérés. Ainsi dict « gloss. »

Dulcior est fructus post multa pericula ductus.

« l. non moriturus. C. de contrahend. et commit stipt. » Ne sçais-tu qu'on dict en proverbe commun : Heureux estre le médicin (468) qui est appelé sus la déclination de la maladie ? La maladie de soi critiquoit et tendoit à fin, encore que le médicin n'y survinst. Mes plaidoyeurs semblablement de soi-mesme déclinoient au dernier but de plaidoirie : car leurs bourses estoient vides, de soi cessoient poursuivre et solliciter : plus d'aubert n'estoit en fouillouse pour solliciter et poursuivre.

Deficiente pecu, deficit omne, nia

Manquoit seulement quelqu'un qui fust comme paranymphe et médiateur qui premier parlast d'appoinctement, pour soi saulver l'une et l'aultre partie de ceste pernicieuse honte qu'on eust dict : cestui-ci premier s'est rendu ; il ha premier parlé d'appoinctement ; il ha esté las le premier ; il n'avoit le meilleur droict ; il sentoit que le bast le blessoit. Là, Dendin, je me trouve à propos comme lard en pois. (*) C'est mon heur. C'est mon gaing. C'est ma bonne fortune. Et te di, Dendin, mon fils joli, que, par

(467 C) Voir la note 467. « Aux trois périodes anciennes de *crudité*, de *cóction* et de *crise* pendant lesquelles le produit morbide se développe, mûrit et est rejeté de l'organisme, ont été substituées des périodes dont quelques auteurs se sont ingénié à plaisir à multiplier le nombre » Hecht. art. *maladie, du dict. de Dechambre.*

(468) Hippocrate avait dit dans son livre *des maladies*, « l'occasion est chose très importante en médecine ». Le sceptique Montaigne l'a traduit ainsi : « Chez les médecins fortune vault mieulx que raison ». Gui Patin disait : « l'occasion guérit plus de malades que toute la science du monde ».

ceste méthode, je pourrois paix mettre, ou trèves pour le moins entre le grand roi et les Vénitiens, entre l'Empereur et les Suisses, entre les Anglois et Escossois, entre le Pape et les Ferrarois. Irai-je plus loing? Ce m'ait Dieu, entre le Turc et le Sophi, entre les Tartares et les Moscovites Entends bien. Je les prendrois sus l'instant que les uns et les aultres seroient las de guerroyer, qu'ils auroient vidé leurs coffres, espuisé les bourses de leurs subjects, vendu leur domaine, hypothéqué leurs terres, consommé leurs vivres et munitions. Là, de par Dieu, ou de par sa mère, force forcée leur est respirer leurs et félonies modérer. C'est la doctrine « in gloss. 37. d. c. si quando. »

Odero si potero; si non, invitus amabo.

CHAPITRE XLII

Comment naissent les procès, et comment ils viennent à perfection

« C'est pourquoi, dist Bridoye continuant, comme vous aultres, messieurs, je temporise attendant la maturité du procès et sa perfection en touts membres : ce sont escriptures et sacs. « Arg. in l. si major. C. commun. divid. et de cons. di. 1. c. solennitates, et ibi. gloss. » Un procès à sa naissance première me semble, comme à vous aultres, messieurs, informe et imparfaict. Comme un ours (469) naissant n'ha pieds, ne mains, peau, poil, ne teste: ce n'est qu'une pièce de chair, rude et informe. L'ourse, à force de leicher, la met en perfection des membres, « ut not. Doct. ff. ad l. Aquil. l. 2. in fin. » Ainsi voi-je, comme vous aultres, messieurs, naistre les procès à leurs commencements, informes et sans membres. Ils n'ont qu'une pièce ou deux : c'est pour lors une laide beste Mais lors qu'ils sont bien entassés, enchassés, et ensachés, on les peult vraiment dire membrus, et formés. Car « forma dat esse rei, l. si is qui. ff ad. l. Falcid. in c. cum dilecta extra de rescript. Barba. cons. 21. lib. 2. » et devant lui Bald. « in c. ult. extra de consuet. et l. Julianus. ff. ad exhib. et lib, quæsitum. ff. de leg. 3. » La manière est telle que dict « gloss. pen. q. 1. c. Paulus : »

Debile principium melior fortuna sequetur

« Comme vous aultres, messieurs, semblablement les sergents, huissiers, appariteurs, chiquaneurs, procureurs, commissaires, advocats, enquesteurs, tabellions, notaires, greffiers et juges pédanées, « de quibus tit. est lib. 3. C. » succants (*) bien fort, et continuellement, les bourses des parties, engendrent à leurs procès, teste, pieds, gryphes, bec, dents, mains, vènes, artères, nerfs, muscles, humeurs (469 A.). Ce sont les sacs, « gloss de cons. d. 4. accepisti. »

Qualis vestis erit, talia cordia gerit.

« Hic. not... » qu'en ceste qualité

---

(469) Ce tableau est pris dans Pline qui l'avait emprunté à Aristote. Il n'a pas été seulement du goût de Rabelais ; D'autres écrivains s'en sont emparé. Marguerite de Valois parlant de ses mémoires dit, dans la préface: « cette œuvre ira vers vous comme les petits-ours, en masse lourde et difforme, pour y recevoir sa formation. » L'éditeur des *fantaisies de Bruscambille*, Jean de Bordeaux, dit en présentant au lecteur les discours du sieur de Lauriers : « Je ne doute pas que quelques prologues ne vous ayent esté présentez cy devant, mais comme une masse confuse, qui maintenant venue à sa perfection, comme les petits à qui l'*ours* peu à peu donne sa vraye forme. » Et Montaigne : « les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, mais se forment peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir. »

(469 A) « Dans le corps humain il y a quatre humeurs : le sang, la bile, le le phlegme et l'atrabile. La terre représente l'atrabile, l'eau le phlegme, l'air le sang, le feu la bile » *aph. de l'Ecole de Salerne.*

plus heureux sont les plaidoyants que les ministres de justice. Car « beatius est dare quam accipere, ff. commun. lib. 3. et extra. de celebr. Miss. c. cum Marthæ; et 24. qu. 1. c. od. gloss. »

Affectum dantis pensat censura tonantis.

« Ainsi rendent le procès parfaict, galant et bien formé; comme dit « gloss. canonica »

Accipe, sume, cape, sunt verba placentia papæ.

« Ce que plus apertement ha dict Alber. de Ros. « inverb. Roma. »

Roma manus rodit, quas rodere non valet, odit
Dantes custodit, non dantes spernit et odit.

« Raison pourquoi?

Ad præsens ova, cras pullis sunt meliora. (*)

« ut est gloss. in l. cum hi. ff de transact. » L'inconvénient du contraire est mis « in gloss. c. de allu. l. fin.

Cum labor in damno est, crescit mortalis egestas.

La vraie étymologie de ce procès est en ce qu'il doibt avoir en ses prochats prou sacs. Et en avons brocards déifiques. « Litigando jura crescunt. Litigando jus acquiritur. Item gloss. in c. illud. extra. de præsumpt. et c. de prob. l. instrumenta l. non epistolis. l. non nudis. »

Et cum non possunt singula, multa juvant

— Voire, mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, comment procédez-vous en action criminelle, la partie coupable prise, « flagrante crimine? » — Comme vous aultres, messieurs, respondit Bridoye, je laisse et commende au demandeur dormir bien fort pour l'entrée du procès; puis devant moi convenir, m'apportant bonne et juridique attestation de son dormir, selon la « gloss. 37. qu. 7. c. Si quis cum. Quandoque bonus dormitat Homerus ». Cestui acte engendre quelque aultre membre, (*) de cestui-là naist un aultre, comme maille à maille est fait l'aubergeon. Enfin, je trouve le procès bien par informations formé et parfaict en ses membres. Adoncques je retourne à mes dez. Et n'est par moi telle interpolation sans raison faicte et expérience notable.

« Il me soubvient qu'au camp de Stokholm, un gascon nommé Gratianauld, natif de Sainsever, ayant perdu au jeu tout son argent et de ce grandement faché comme vous sçavez, que « pecunia est alter sanguis, (*) ut ait Ant. de But. in c. accedens. 2, extra ut lit. non contest. et Bald. in l. si tuis. C. de opt. leg. per tot. in l. advocati. c. de advoc. diu. jud. Pecunia est vita hominis, et optimus fidejussor in necessitatibus; » à l'issue du berland, devant touts ses compagnons, disoit à haulte voix: « Pao cap de bious, hillots que « mau de pippe (470) bous tresbire: « ares que pergudes sont les mies « bingt et quouatre baquettes, ta pla « donnerion pics, trucs et patacts. « Sci degun de bous aulx, qui boille « truquar ambe iou à bels embis? » Ne respondant personne, il passe au camp des Hondrespondres, et réiteroit ces mesmes paroles, les invitant à combattre avec lui. Mais les susdicts disoient: « Der gasconer thut « sich auss mit ein jeden zu schlagen,

(470) Voir note 58. Olivier Basselin a composé un vaux-de-vire, intitulé le *mal de pipe*, dont voici le premier couplet:

« Nous sommes une grande trouppe
d'infortunez,
Qui, pour avoir trop mis la couppe
dessous le nez,
Sommes malades au cerveau
du *mal de pipe*
Qui prend ceux qui breuvage d'eau
Ne mettent dans leurs trippes. »

« aber er ist geneigter zu stehlen, « darum, liebe frauwen, habt sorg « zu euerm hausserath. » Et ne s'offrit au combat personne de leur ligue. Pourtant passe le gascon au camp des adventuriers françois, disant ce que dessus, et les invitant au combat gaillardement avecques petites gambades gasconiques. Mais personne ne lui respondit. Lors le gascon au bout du camp se coucha, près les tentes du gros Christian chevalier de Crissé, et s'endormit. Sus l'heure un adventurier, ayant pareillement perdu tout son argent, sortit avecques son espée, en ferme délibération de combattre avec le gascon, vu qu'il avoit perdu comme lui.

Ploratur lacrymis (*) amissa pecunia veris.

« dict. « gloss. de pœnit. dist. 3. c. sunt plures. » De faict, l'ayant cherché parmi le camp, finablement le trouva endormi. Adoncques lui dist : « Sus ho, Hillot de touts les diables, « lève-toi : j'ai perdu mon argent « aussi bien que toi. Allons nous « battre, gaillard, et bien à poinct « frotter nostre lard. Advise que mon « verdun ne soit poinct plus long que « ton espade. » Le gascon tout esbloui « lui respondit : Cap de sant Arnaud. « quau seys tu, qui me rebeilles ? que « mau de taberne (471) te gyre. Ho « San Siobé cap de Gascoigne, ta pla « dormie jou, quand aquoest taquain « me bingut ester ». L'adventurier l'invitoit derechief au combat, mais le gascon lui dist : « Hé paovret, jou « tesquinerie ares que son pla repo- « sat, Vayne un pauque te posar com « jou, puesse truqueren », Avecques l'oubliance de sa perte, il avoit perdu l'envie de combattre. Somme, en lieu de se battre et soi par adventure entretuer, ils allarent boire ensemble, chascun sus son espée. Le sommeil avait faict ce bien et pacifié la flagrante fureur des deux bons champions. Là compète le mot doré de Joann. And. « in cap. ult. de sent. et re judic. lib. 6 : Sedendo et quiescendo fit anima prudens ».

(471) *Mal de taverne* et *mal de pipe* c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

CHAPITRE XLIII

Comment Pantagruel excuse Bridoye sur les jugements faicts au sort des dez.

A tant se tut Bridoye. Trinquamelle lui commanda issir hors la chambre du parquet. Ce que fut faict. Alors dist à Pantagruel : « Raison veult, prince très auguste, non par l'obligation seulement en laquelle vous tenez par infinis bienfaicts cestui parlement, et tout le marquisat de Myrelingues : mais aussi par le bon sens, discret jugement et admirable doctrinité, que le grand Dieu dateur de touts biens ha en vous posé, que vous présentions la décision de cette matière tant nouvelle, tant paradoxe et estrange de Bridoye, qui vous présent, voyant et entendant, a confessé juger au sort des dez. Si vous prions qu'en veuillez sententier comme vous semblera juridique et équitable. »

A ce respondit Pantagruel : « Messieurs, mon estat n'est en profession de décider procès, comme bien sçavez. Mais puisqu'il vous plaist me faire tant d'honeur, en lieu de faire office de juge, je tiendrai lieu de suppliant. En Bridoye je recognoi plusieurs qualités, par lesquelles me sembleroit pardon du cas advenu mériter. Premièrement vieillesse (471 A) secondement simplesse : esquelles deux vous entendez trop mieulx quelle facilité de pardon et excuse de meffaict nos droicts et nos loix octroyent. Tiercement, je recognois un aultre cas pareillement en nos droits deduict à la faveur de Bridoye, c'est que cette unique faulte doibt estre abolie, extrainete et absorbée en la mer immense de tant d'équitables sentences qu'il ha donné par le passé ; et que par quarante ans et plus, on n'ha en lui trouvé acte digne de répréhension comme si en la rivière de Loire je jectois une goutte d'eau de mer ; pour ceste unique goutte, personne ne la sentiroit, personne ne la diroit salée. Et me semble qu'il y ha je ne sçai quoi de Dieu, qui ha faict et dispensé qu'à ces jugements de sort toutes les précédentes sentences ayent esté trouvées bonnes en ceste vostre vénérable et souveraine court : lequel, comme sçavez, veult souvent sa gloire apparoistre en l'hébétation des sages, en la dépression des puissants, et en l'érection des simples et humbles.

« Je mettrai en obmission toutes ces choses : seulement vous prierai, non par celle obligation que prétendez à ma maison, laquelle je ne recognoi, mais par l'affection sincère que de toute ancienneté avez en nous cognu, tant deça que delà Loire, en la maintenue de votre estat et dignités, que pour ceste fois lui veuilliez pardon octroyer, et ce en deux conditions. Premièrement, ayant satisfaict, ou protestant satis-

---

(471 A) La vieillesse est un hopital où toutes les maladies sont reçues.
(*prov. allemand*)

faire à la partie condamnée par la sentence dont est question. A cestui article, je donnerai bon ordre et contentement. Secondement, qu'en subside de son office, vous lui bailliez quelqu'un plus jeune, docte, prudent, périt et vertueux conseiller, à l'advis duquel doresenavant fera ses procédures judiciaires. Et en cas que le voulussiez totalement de son office déposer, je vous prierai bien fort m'en faire un présent et pur don. Je trouverai par mes royaulmes lieux assez et estats pour l'employer et m'en servir. A tant, supplierai le bon Dieu créateur, servateur et dateur de tous biens, en sa sainte grace perpétuellement vous maintenir. »

Ces mots dicts, Pantagruel feit révérence à toute la cour, et sortit hors le parquet. A la porte trouva Panurge, Epistemon, frère Jean et aultres. Là montarent à cheval pour s'en retourner vers Gargantua. Par le chemin, Pantagruel leur comptoit de poinct en poinct l'histoire du jugement de Bridoye. Frère Jean dist qu'il avoit cognu Perrin Dendin, au temps qu'il demouroit à la Fontaine-le-Comte, soubs le noble abbé Ardillon. Gymnaste dist qu'il estoit en la tente du gros Christian, chevalier de Crissé, lorsque le gascon respondit à l'adventurier. Panurge faisoit quelque difficulté de croire l'heur des jugements par sort, mesmement par si long temps. Epistemon dist à Pantagruel : « Histoire parallèle nous compte l'on d'un prévost de Monslheri. Mais que diriez-vous de cestui heur des dez continué en succès de tant d'années? Pour un ou deux jugements ainsi donnés à l'adventure, je ne m'esbahirois poinct, mesmement en matières de soi ambiguës, intriquées, perplexes et obscures. »

CHAPITRE XLIV

Comment Epistemon racompte une estrange histoire des perplexités du jugement humain.

« Comme fut, continua Epistemon, la controverse débattue devant Cn. Dolabella, proconsul en Asie. Le cas est tel : Une femme, en Smyrne, de son premier mari eut un enfant nommé Abécé. Le mari défunct, après certain temps elle se remaria; et de son second mari eut un fils nommé Eflegé. Advint (comme vous sçavez que rare est l'affection des paratres, vitrices, noverces et maratres (471 B) envers les privings et enfants des défuncts premiers pères et mères) que cestui mari et son fils, occultement, en trahison, de guet à pens, tuarent Abécé. La femme, entendent la trahison et meschanceté, ne voulut le forfaict rester impuni, et les feit mourir tous deux, vengeant la mort de son fils premier. Elle fut par la justice appréhendée et menée devant Cn. Dolabella. En sa présence elle confessa le cas, sans rien dissimuler, seulement alléguoit que de droict et par raison elle les avoit occis : c'estoit l'estat du procès. Il trouva l'affaire tant ambigu, qu'il ne sçavoit en quelle partie incliner. Le crime de la femme estoit grand, laquelle avait occis ses mari second et enfant; mais la cause du meurtre lui sembloit tant naturelle, et comme fondée en droict des peuples, vu qu'ils avoient tué son fils premier eulx ensemble, en trahison, de guet à pens, non par lui oultragés ne injuriés, seulement par avarice d'occuper le total héritage, que pour la décision il envoya és aréopagites en Athènes, entendre quel seroit sus ce leur advis et jugement. Les aréopagites feirent response, que cent ans (471 C) après personnellement on leur envoyast les parties contendentes, affin de respondre à certains interrogatoires, qui n'estoient au procès verbal contenus. C'estoit à dire que tant grande leur sembloit la perplexité et obscurité de la matière, qu'ils ne sçavaient qu'en dire ne juger. Qui eust décidé le cas au sort des dez, il n'eust erré, advint ce que pourroit. Si contre la femme, elle méritait punition, vu qu'elle avait faict vengeance de soi, laquelle appartenoit à la justice. Si pour la femme, elle sembloit avoir eu cause de douleur atroce. Mais, en Bridoye, la continuation de tant d'années m'estonne.

— Je ne sçaurois, respondit Pantagruel, à vostre demande catégoriquement respondre. Force est que le confesse. Conjecturalement, je référerois cestui heur de jugement en l'aspect bénévole des cieulx et faveur des intelligences motrices. Lesquelles en contemplation de la simplicité et affection sincère du juge Bridoye qui, soy deffiant de son sçavoir et capacité, cognoissant les antinomies et contrariétés des loix, des edicts,

(471 B) Mauvaise mère vaut mieux que bonne nourrice.

(471 C) Le temps qui est un grand médecin est aussi un grand juge.

des coustumes et ordonnances; entendent la fraude du calumniateur infernal, lequel souvent se transfigure en messager de lumière par ses ministres, les pervers advocats, conseilliers, procureurs, et aultres tels supposts, tourne le noir en blanc, faict phantastiquement sembler à l'une et l'autre partie qu'elle ha bon droict (comme vous sçavez qu'il n'est si maulvaise cause qui ne trouve son advocat * sans cela jamais ne seroit procès au monde), se recommanderoit humblement à Dieu le juste juge, invoqueroit à son aide la grâce céleste; se déporteroit en l'esperit sacrosainct, du hasard et perplexité de sentence diffinitive; et par ce sort exploreroit son décret et bon plaisir, que nous appelons arrest: remueroient et tourneroient les dez, pour tomber en chanse de celui qui, muni de juste complaincte, requerroit son bon droict estre par justice maintenu. Comme disent les Talmudistes: en sort n'estre mal aulcun contenu; seulement par sort estre, en anxiété et doubte des humains, manifestée la volunté divine.

« Je ne vouldrois penser ne dire, aussi certes ne croi-je (tant anomale est l'iniquité et corruptèle tant évidente de ceulx qui de droict respondent en icellui parlement myrelinguois en Myrelingues), que pirement seroit un procès décidé par ject des dez, advints ce que pourroit, qu'il est passant par leurs mains pleines de sang et de perverse affection. Attendu mesmement, que tout leur directoire en judicature usuale ha esté baillé par un Tribunian, homme mescréant, infidèle, barbare, tant maling, tant pervers, tant avare et inique, qu'il vendoit les loix, les édicts, les rescripts, les constitutions et ordonnances en purs deniers, à la partie plus offrante. Et ainsi leur ha taillé leurs morceaux par ces petits bouts et eschantillons de loix qu'ils ont en usage: le reste supprimant et abolissant, qui faisoit pour la loi totale, de paour que la loi entière restante, et les livres des antiques jurisconsultes vus sus l'exposition des douze tables et édicts des préteurs, feust du monde apertement sa meschanceté cognue. Pourtant seroit ce souvent meilleur, c'est à dire, moins de mal en adviendroit és parties controverses, marcher sus chausses trappes, que de son droict soi déporter en leurs responses et jugements; comme soubhaitoit Cato de son temps et conseilloit que la court judiciaire fust de chausses trappes pavée. »

CHAPITRE XLV

Comment Panurge se conseille à Triboulet.

On sixième jour subséquent, Pantagruel fut de retour, en l'heure que par eau de Blois estoit arrivé Triboulet. Panurge à sa venue lui donna une vessie de porc bien enflée, et résonnante à cause des pois qui dedans estoient ; plus une espée de bois bien dorée ; plus une petite gibbessière faicte d'une coque de tortue ; plus une bouteille clissée, pleine de vin breton, et un quarteron de pommes blandureau. (171 D.) « Comment, dist Carpalim, est-il fol comme un chou à pommes? » Triboulet ceignit l'espée et la gibbessière, print la vessie en main, mangea part des pommes, but tout le vin. Panurge le regardoit curieusement, et dist : Encores ne vid-je onques fol, et si en ai vu pour plus de dix mille francs, qui ne bust voluntiers et à longs traicts. »

Depuis lui exposa son affaire en paroles rhétoriques et élégantes. Devant qu'il eust achevé, Triboulet lui bailla un grand coup de poing entre les deux espaules, lui rendit en main la bouteille, le nazardoit avec la vessie de porc, et pour toute response lui dist, branslant bien fort la teste : « Par, Dieu, Dieu, fol enragé, gare moine, cornemuse de Buzançay. » Ces paroles achevées, s'escarta de la compagnie, et jouoit de la vessie, se délectant au mélodieux son des pois. Depuis ne fut possible tirer de lui mot quelconque. Et le voulant Panurge d'advantage interroguer, Triboulet tira son épée de bois et l'en voulut férir. « Nous, dist Panurge, en sommes bien vraiement. Voilà belle résolution. Bien fol est-il, cela ne se peult nier ; mais plus fol est celluy qui me l'amena, et je très-fol, qui lui ai communiqué mes pensées. — C'est, respondit Carpalim, droict visé à ma visière. — Sans nous esmouvoir, dist Pantagruel, considérons ses gestes et ses dicts. En iceulx j'ai noté mystères insignes ; et plus, tant que je soulois, ne m'esbahi de ce que les Turcs révèrent tels fols (*), comme musaphis et prophètes. Avez-vous considéré comment sa teste s'est (avant qu'il ouvrist la bouche pour parler) crouslée et esbranlée ? Par la doctrine des antiques philosophes, par les cérémonies des mages et observations des jurisconsultes, povez juger que ce mouvement estoit suscité à la venue et inspiration de l'esprit fati-

---

(171 D) Les pommes *blandureau* sont des fruits *blancs* et *durs*.

(172) Le crâne est exactement moulé sur la masse cérébrale, les dimensions de la tête correspondent donc exactement à celles du cerveau. C'est en partant de ce principe que Gall a imaginé sa *Cránioscopie* devenue plus tard la *phrénologie*. Selon que tel point du crâne est plus ou moins développé, le point correspondant du cerveau l'est dans les mêmes proportions et si ce point est le siège de telle faculté, de tel talent, ou de tel vice, on reconnaîtra en cet endroit la *bosse* de ce vice, de ce talent ou de cette faculté. L'hypothèse de Gall, qui est fort ingénieuse, pèche en un point important : la détermination exacte des facultés.

dique, lequel brusquement entrant en débile et petite substance (comme vous sçavez qu'en petite teste ne peult estre grande cervelle contenue (472), l'ha en telle manière esbranlée, que disent les médicins tremblement advenir és membres du corps humain, sçavoir est, part pour la poisanteur et violente impétuosité du fais porté, part pour l'imbécillité de la vertus et organe portant.

« Exemple manifeste est en ceulx qui, à jeun (473), ne peuvent en main porter un grand hanap plein de vin, sans trembler des mains. Ceci jadis nous préfigurait la divinatrice pythie, quand, avant respondre par l'oracle, escroulloit son laurier domestique. Ainsi dist Lampridius, que l'empereur Heliogabalus, pour estre réputé divinateur, par plusieurs festes de son grand idole, entre les retaillats (474) fanatiques bransloit publiquement la teste. Ainsi déclaire Plaute en son Asnerie, que Saurias cheminoit branslant la teste, comme furieux et hors du sens, faisant paour à ceux qui le rencontroient. Et ailleurs exposant pourquoi Charmides bransloit la teste, dist qu'il estoit en ecstase. Ainsi narre Catulle, en Berecynthia et Atys, du lieu onquel les Menades, femmes bacchiques, presbtresses de Bacchus, forcenées, divinatrices, portant rameaulx de lierre, bransloient leurs testes. Comme, en cas pareil, faisoient les Gals escouillés (475), presbtres de Cybèle, célébrant leurs offices. D'ond ainsi est dicte, selon les antiques théologiens ; car *kubistân* signifie rouer, tordre, bransler la teste, et faire le torticolli (475 A.). Ainsi escript Tite-Live, que és bacchanales de Rome, les hommes et femmes sembloient vaticiner, à cause de certain branslement et jectigation du corps par eulx contrefaicte. Car la voix commune des philosophes et l'opinion du peuple estoit : vaticination n'estre jamais des cieux donnée sans fureur et branslement du corps, tremblant et branslant, non-seulement lorsqu'il la recepvoit, mais lors aussi qu'il la manifestoit et déclairoit.

De faict, Julien, jurisconsulte insigne, quelquefois interrogué, si le serf seroit tenu pour sain, lequel en compagnie de gens fanatiques et furieux auroit conversé et par adventure vaticiné, sans toutesfois tel

(473) Ceci est tout simplement un axiome médical.

(474) *Retaillat* doit, d'après Le Duchat, être pris ici dans le sens d'eunuque. V. notes 378 et 393.

« Les Juifs, soumis à Rome à des impositions considérables (*fiscus judaicus*) et assujettis à des inspections répugnantes, demandaient aux chirurgiens de leur rétablir le prépuce. On attirait pour celà au devant du gland la peau extensible du fourreau, elle était fixée, dans cette position, sur une sonde par un lien, et l'on faisait à la racine de la verge une incision circulaire comprenant la peau seulement. Le lien n'était retiré qu'après la cicatrisation de la plaie, quand la peau, déplacée, avait contracté des adhérences dans sa position nouvelle. Il y avait là une autoplastie par glissement. » Laboulbène, *Union médicale*, 1885.

(475) *Escouillés*, castrats dits *spadones* prêtres rendus chirurgicalement chastes. Bien que la mesure paraisse radicale, elle laisse encore à désirer. Toutes les religions ont eu, malheureusement, quelque aberration semblable. En songeant au catholicisme, Georges Sand disait : « le jour où l'église a condamné ses lévites au célibat, elle a créé dans l'humanité un ordre de passions étranges, maladives et impossibles à tolérer ».

(475 A) Voir note 963 A. « Ce qui s'apprend aux novices cordeliers avant qu'ils soient profez, c'est à regarder en terre, à contrefaire les *torticolles.* » H. Estienne, *apol. pour Hérodote,*

branslement de teste, respondit estre pour sain tenu. Ainsi voyons-nous de présent les précepteurs et pédagogues esbransler les testes de leurs disciples, comme on faict un pot par les anses, par vellication et érection des aureilles (qui est, selon la doctrine des sages Égyptiens, membre consacré à mémoire), affin de remettre leurs sens, lors par adventure esgarés en pensements estranges, et comme effarouchés par affections abhorrentes, en bonne et philosophique discipline. Ce que de soi confesse Virgile, en l'esbranslement de Apollo Cynthius. »

CHAPITRE XLVI

Comment Pantagruel et Panurge diversement interprétent les paroles de Triboulet.

« Il dict que vous estes fol. Et quel fol ? Fol enragé, qui, sus vos vieulx jours, (476) voulez en mariage vous lier et asservir. Il vous dict, « Gare moine! » Sus mon honneur, que par quelque moine vous serez faict cocu. J'engage mon honeur, chose plus grande ne sçauroi, fussé-je dominateur unique et pacifique en Europe, Afrique et Asie. Notez combien je défère à nostre morosophe Triboulet. Les aultres oracles et responses vous ont résolu pacifiquement cocu, mais n'avoient encore apertement exprimé par qui seroit vostre femme adultère et vous cocu. Ce noble Triboulet le dict. Et sera le cocuage infâme et grandement scandaleux. Fauldra-il que votre lict conjugal soit incesté et contaminé par moinerie ? Dict oultre, que serez la cornemuse de Buzançay, c'est-à-dire bien corné, cornard et cornemusard. Et, ainsi comme il, voulant au roi Louis douziesme demander pour un sien frère le contrerole du sel à Buzançay, demanda une cornemuse; vous pareillement, cuidant quelque femme de bien et honeur espouser, espouserez une femme vide de prudence, pleine de vent, d'outre-cuidance, criarde et malplaisante, comme une cornemuse. Notez oultre que de la vessie il vous nazardait, et vous donna un coup de poing sus l'eschine. Cela présagit que d'elle serez battu, nazardé et desrobé, comme desrobé aviez la vessie de porc aux petits enfants de Vaubreton.

— Au rebours, respondit Panurge, non que je me veuille impudentement exempter du territoire de folie. J'en tiens et en suis, je le confesse. Tout le monde est fol. En Lorraine, Fou est près Tou, par bonne discrétion. Tout est fol. Salomon dict que infini est des fols le nombre: à infinité rien ne peult décheoir, rien ne peult estre adjoinct, comme prouve Aristoteles. Et fol enragé serois, si, fol estant, fol ne me réputois. C'est ce que pareillement faict le nombre des maniaques et enragés infini. Avicenne dict que de manie infinies sont (476 A) les espèces. Mais le reste

---

(476) « *Celui qui se marie trop tard se marie pour les voisins.* C'est ce que disoit un vieillard de l'antiquité, le jour même de son mariage. Ce joli mot, passé en proverbe, est rapporté par Plutarque. Nous avons encore ce vieux dicton, qui exprime la même idée par une antithèse assez plaisante : *Qui recule trop à se marier, il s'avance d'être sot.* Un sage et spirituel sexagénaire qui mérite, en ce cas, d'être proposé comme modèle, répondait aux conseils qu'on lui donnait de se marier : Je m'en garderai bien, car je n'ai aucun goût pour les vieilles femmes, et je suis sûr que les jeunes, par la même raison, n'en auraient aucun pour moi » M. Quitard. *prov. sur les femmes.*

(476 A) *Avicenne.* Ses ouvrages, tombés aujourd'hui dans un juste oubli, ont été durant des siècles, dit Chereau, le plus bel ornement de la bibliothèque d'un médecin. Je les ai lus courageusement, sans avoir trouvé le passage sur la manie auquel Rabelais fait ici allusion.

de ses dicts et gestes faict pour moi. Il dict à ma femme : « Gare moine ! » C'est un moineau qu'elle aura en délices, comme avoit la Lesbie de Catulle : lequel volera pour mouscher, et y passera son temps aultant joyeusement que feit onques Domitian le croquemouscher. Plus dict qu'elle sera villatique et plaisante comme une belle cornemuse de Saulieu ou de Buzançay. Le véridique Triboulet bien ha cognu mon naturel et mes internes affections. Car je vous affie que plus me plaisent les gaies bergerottes eschevelées, esquelles le cul sent le serpolet, que les dames des grandes courts, avec les riches atours et odorants parfums de maujoinct (177) Plus me plaist le son de la rustique cornemuse, que les fredonnements des luts, rebecs et violons auliques. Il m'ha donné un coup de poing sus ma bonne femme d'eschine. Pour l'amour de Dieu soit, et en déduction de tant moins de poine de purgatoire, Il ne le faisoit par mal. Il pensoit frapper quelque page. Il est fol de bien, innocent, je vous affie ; et péche qui de lui mal pense. Je lui pardonne de bien bon cœur. Il me nazardoit. Ce seront petites follastries entre ma femme et moi, comme advient à touts nouveaux mariés. »

(177) *Maujoinct,* benjoin, au sens propre du mot. Voir la note 268 B. de *Rabelais-médecin* et la page 652 de *l'histoire des accouchements* de mon ami et collaborateur WITKOWSKI.

CHAPITRE XLVII

Comment Pantagruel et Panurge délibèrent visiter l'oracle de la dive bouteille.

« Voici bien un aultre poinct, lequel ne considérez; et toutesfois le nœud de la matière. Il m'ha rendu en main la bouteille. Cela que signifie? Qu'est-ce à dire? — Par adventure, respondit Pantagruel, signifie que vostre femme sera ivrogne. — Au rebours, dist Panurge, car elle estoit vide. Je vous jure l'espine de sainct Fiacre en Brie (478) que nostre morosophe, l'unique non lunatique Triboulet, me remet à la bouteille. Et je refraischis de nouveau mon vœu premier, et jure Styx et Achéron en vostre présence, lunettes au bonnet porter, ne porter braguette à mes chausses, que sus mon entreprinse n'aye eu le mot de la dive bouteille. Je sçai homme prudent et ami mien, qui sçait le lieu, le pays et la contrée, en laquelle est son temple et oracle. Il nous y conduira seurement. Allons-y ensemble: je vous supplie ne m'esconduire. Je vous serai un Achates, un Damis et compagnon en tout le voyage. Je vous ai de longtemps cognu

---

(478) « L'épine dorsale de *Saint-Fiacre*, patron de la Brie, était conservée dans l'église cathédrale de Meaux. » *B. des Marets et Rathery.* En faisant jurer Panurge par cette relique, Rabelais montre, une fois de plus, combien il réprouvait le culte des saints guérisseurs, si en honneur de son temps. Au reste, la maladie pour laquelle Saint-Fiacre était spécialement invoqué est caractéristique. Lisez le livre de *génération* d'Ambroise Paré, vous y verrez, « *fic*, verrue au col de la matrice. Il y en a de deux espèces, un petit et l'autre fort grand, qui s'appelle *ficus* ou *fic*, et du populace le *mal Saint-Fiacre.* » Voir les notes 39, 62, 150, 316 de *Rabelais-médecin*, et l'article *Condylome* du Dict. de Dechambre, pages 416 et 418.

On a fait sur saint-Fiacre des plaisanteries plus risquées que celle de Rabelais. Jugez-en par les citations qui suivent :

« Le Roy Engloys
Où est-il mort ? à *Saint-Fiacre.*

Chanson normande du XVI^e^ siècle, allusion au roi Henri d'Angleterre mort en 1422, d'une affection du rectum, fic ou mal Saint-Fiacre » Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes.*

« On appelle les hémorrhoïdes le mal de *Saint-Fiacre* ; on le souhaite par imprécation à ceux à qui l'on ne veut pas de bien. Fontenette explique plaisamment l'opération de cette maladie en ces six vers burlesques de son *Hippocrate dépaysé* :

« Grand bien fait ce mal de saint Fiacre,
Qui veut dire autant que fi acre
Quand on vuide le sang du cu
A gens mornes comme un cocu :
A la phrénésie enragée,
Par le cu la tête est purgée. »

Fleury de Bellingen. *Etymologie.*

De ces fadaises, je ris volontiers entre médecins, mais je me garderais d'en rire devant un patient convaincu. Aux gens qui souffrent et qui sont croyants je pardonne toutes les pratiques médico-religieuses, jusques et y compris le voyage à Lourdes. Je suis à cet égard presque de l'avis ainsi donné par Dionis, dans son *traité des accouchements* : « Le chirurgien ne doit point s'opposer aux

amateur de pérégrinité, et désirant tousjours voir et tousjours apprendre. Nous voirons choses admirables, et m'en croyez. — Voluntiers, respondit Pantagruel. Mais avant nous mettre en ceste longue pérégrination pleine de hasards, pleine de dangers évidents... — Quels dangers? dist Panurge, interrompant le propos. Les dangers se refuyent de moi, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde: comme, advenent le prince, cesse le magistrat; advenent le soleil, esvanouissent les ténèbres, et comme

reliques et aux reliquaires qu'on apporte aux femmes en travail: s'il paroissoit n'y avoir point de foy, il passeroit pour un hérétique et pour un athée. C'est pourquoi il faut les laisser faire sur cet article; il faut qu'il entende tout et qu'il ne dise mot. Les unes promettent de délivrer un prisonnier ; d'autres de faire dire une neuvaine; d'autres envoient dire des messes; d'autres se font apporter la ceinture de Sainte-Marguerite, et d'autres vouent leurs enfants au blanc. »

St Fiacre guérissait aussi la gale, à preuve cet extrait du *Traité des superstitions* publié en 1697 par l'honnête abbé Thiers :

« ....sont superstitieux ceux qui pour guérir de la gale se font dire un Évangile de *St Fiacre* en tenant à leur main une chandèle éteinte, dans la pensée que si elle étoit allumée, la gale s'allumeroit et s'échaufferoit d'avantage. Un curé de mon voisinage s'étant aperçu de cette superstition voulut un jour obliger une femme qui la pratiquoit, d'allumer sa chandèle, sans quoi il lui déclara qu'il ne lui diroit point d'Évangile. Mais cette femme lui répondit qu'elle n'en feroit rien, et elle aima mieux s'en retourner sans se faire dire d'Évangiles. »

La lèpre était, elle aussi, une des maladies pour lesquelles on invoquait *St Fiacre*. Ce passage curieux du *dictionnaire des reliques* de Collin de Plancy, en donne l'explication : « St Fiacre était fils d'un roi d'Écosse. Comme il ne se souciait pas de prendre la peine de régner, il pria Dieu de le rendre assez laid pour dégouter de lui les Écossais. Incontinent il devint lépreux et puant. C'est à cause de cela que St Fiacre guérit la lèpre et la gale, et il n'aime guère être raillé sur cette prérogative... Sept pélerins revenaient de Saint-Denis et passant près du monastère de St-Fiacre, quelques-uns proposérent d'aller adorer ses reliques. Mais il y en eut trois qui dirent « nous n'avons pas besoin de St Fiacre, c'est le médecin des lépreux, galeux, rogneux, teigneux et vérolés; si vous êtes galeux, vous autres, allez-y. » Leur impiété fut punie: sur le champ ils devinrent aveugles, et ils ne furent guéris que par la bonté du saint, dont ils allèrent toucher la châsse. »

Dans la « table concernant les remèdes de toutes les sortes de maladies qui ont coustume d'assaillir le corps humain », un des paragraphes consacrés aux maladies du siège porte ce titre caractéristique : « *Pour les apostumes du fondement, autrement mal Sainct-Fiacre.* »

Dans les œuvres d'Ambroise Paré nous avons trouvé l'intéressante histoire d'une « cagnardière feignant d'être malade du mal *St-Fiacre*, et lui sortoit du cul un long et gros boyau fait par artifice. M. Fléalle, docteur de la Faculté de médecine, homme sçavant et bien expérimenté, me pria un jour de l'accompagner au village de Champigny, deux lieues près de Paris, où il avoit une petite maison. Où estant arrivé, cependant qu'il se promenoit en sa cour, vint une grosse garce, en bon poinct, luy demandant l'aumosne en l'honneur de monsieur *sainct Fiacre*, levant sa cotte et chemise, monstrant un gros boyau de longueur d'un demi-pied et plus qui lui sortoit du cul, duquel découloit une liqueur semblable à de la bouë d'apostème qui lui avoit teint et barbouillé toutes ses cuisses, ensemble sa chemise devant et derrière, de façon que cela estoit fort vilain et déshonneste à voir. L'ayant interroguée combien il y avoit de temps qu'elle avoit ce mal, luy fit réponse qu'il y avoit environ quatre ans ; alors ledit Fléalle, contemplant le visage et l'habitude de tout son corps, conneut qu'il estoit impossible (étant ainsi grasse et fessue) qu'il peust sortir telle quantité

les maladies fuyoient à la venue (479) du corps sainct Martin à Quande. — A propos, dist Pantagruel, avant nous mettre en voie, de certains poincts nous fault expédier. Premièrement, renvoyons Triboulet à Blois. (Ce que feut faict à l'heure: et lui donna Pantagruel une robe de drap d'or frisé.) Secondement, nous fault avoir l'advis et congé du roi mon père. Plus, nous est besoing trouver quelque sibylle pour guide et truchement. »

Panurge respondit que son ami Xenomanes leur suffiroit, et d'abun-

---

d'excrémens, qu'elle ne devint émaciée, seiche et hectique, et alors d'un plein saut se ietta de grande cholère sur ceste garce, luy donnant plusieurs coups de pied sous le ventre. tellement qu'il l'atterra et luy fit sortir le boyau hors de son siège, avec son et bruit, et autre chose, et la contraignit lui déclarer l'imposture ; ce qu'elle fit, disant que c'estoit un boyau de bœuf noué en deux lieux, dont l'un des nœuds estoit dans le cul et ledit boyau estoit rempli de sang et de laict meslés ensemble, auquel avoit fait plusieurs trous afin que ceste mixtion découlast. Et de rechef, connaissant cette imposture, luy donna plusieurs autres coups de pied dessus le ventre, de sorte qu'elle feignoit estre morte. Lors estant entré en maison pour appeler quelqu'un de ses gens, feignant envoyer quérir des sergents pour la constituer prisonnière, elle, voyant la porte de la cour ouverte, se leva subit en sursaut, ainsi que si elle n'eust point esté battue, et se print à courir et iamais plus ne fut veuë audit Champigny. »

(479) *St Martin* était évêque de Tours au IV^e^ siècle. Il mourut à Candes. Ses restes furent rapportés à Tours et firent, dit la légende, de nombreux miracles en route.

« Grégoire de Tours est un des premiers biographes des bienheureux de l'église latine, une sorte de notaire ecclésiastique chargé d'enregistrer les guérisons miraculeuses de St Martin. C'est l'époque des légendes ; des cures inattendues. Grégoire, plus éclairé que ses contemporains, y croyait comme eux, et c'est pour cela que nous trouvons chez lui une nomenclature et des descriptions pathologiques intéressantes. A ce moment il y a deux médecines ; l'une, sans traditions, sans livres, sans adeptes réguliers ; c'est la médecine sacrée, celle qu'on pratique aux abords des sanctuaires ; cette médecine-là n'est que l'adaptation chrétienne d'un ancien culte. La Grèce avait donné Esculape à Rome, l'Égypte lui avait donné Sérapis ; tous les deux guérissaient ou enseignaient les moyens de se guérir. Sérapis, plus jeune et moins populaire, resta confiné en Italie ; le dieu grec pénétra jusqu'aux derniers postes militaires des Gaules. Les missionnaires l'y trouvèrent si bien établi qu'ils durent le remplacer et non le détruire. Afin de détourner les malades de l'apostasie, on commença dès le III^e^ siècle à porter à l'actif des héros chrétiens les guérisons que les païens attribuaient au fils d'Apollon. On emprunta ses temples, son culte, dont l'incubation oniromantique était la pratique principale. On dormait aux grandes fêtes devant ses statues ; on dormit sur les sarcophages des Saints et les Saints apparurent comme Esculape était apparu ; ils donnèrent des conseils comme il en avait donné ; les églises et leurs chapelles s'enrichirent d'*ex voto* comme les Asklepieia. On imita jusqu'aux procédés scientifiques : il y avait autour du temple de Pergame un jardin botanique dont les plantes répondirent plus d'une fois aux ordonnances divines ; dans la crypte de St Ferréol et St Ferruccius, à Besançon, on cultivait plusieurs herbes médicinales, entre autres la sauge. Tout ce qui touchait au tombeau des bienheureux acquérait une vertu curative. L'huile d'une lampe rendit la vue à Fortunatus ; des fragments du vêtement d'un pèlerin firent dessécher une éruption variolique. Les taches de cire étaient soigneusement grattées ; la poussière était recueillie, donnée en potion, appliquée en topique ; on utilisait jusqu'à l'eau ayant servi à nettoyer les monuments. »

D^r^ L. Thomas. *Feuilleton Médical.*

A Tours, la poussière du tombeau de St Martin guérit une violente épidémie

dant délibéroit passer par le pays de Lanternois et là prendre quelque docte et utile lanterne, laquelle leur seroit pour ce voyage, ce que fut la sibylle à Enéas descendant és champs Elysiens. Carpalim, passant pour la conduicte de Triboulet, entendit ce propos, et s'escria, disant: « Panurge ho, monsieur le quitte, prends milord Debitis à Calais, car il est goud fallot, et n'oublie debitoribus, ce sont lanternes. Ainsi auras et fallot et lanternes.

— Mon pronostic (480) est, dist Pantagruel, que par le chemin nous n'engenderons mélancholie. Ja clairement je l'aperçoi. Seulement me deplaist que ne parle bon lanternois. — Je, respondit Panurge, le parlerai pour vous touts: je l'entend comme le maternel; il m'est usité comme le vulgaire.

Briz marg dalgotbric nubstze zos.
Isquebsz prusq albork crinqz zacbac.
Misbe dilbarkz morp nipp stancz bos,
Strombtz, Panurge walmap quost grusz-[bac.

« Or devine, Epistemon, que c'est. — Ce sont, respondit Epistemon, noms de diables errants, diables passants, diables rampants. — Tes paroles sont vraies, dist Panurge, bel ami. C'est le courtisan langage lanternois. Par le chemin, je t'en ferai un beau petit dictionnaire. lequel ne durera plus qu'une paire de souliers neufs. Tu l'auras plustost apprins que jour levant sentir. Ce que j'ai dict, translaté de lanternois en vulgaire, chante ainsi:

Tout malheur, estant amoureux,
M'accompagnoit : onc n'y heu bien.
Gens mariés plus sont heureux :
Panurge l'est, et le sçai bien.

— Reste donc, dist Pantagruel, le vouloir du roi mon père entendre, et licence de lui avoir. »

---

de dysenterie. Grégoire de Tours avait une telle confiance dans cette... poudre, qu'en voyage il en portait toujours sur lui.

«... O thériaque inénarrable ! O drogue ineffable ! O antidote louable ! O purgatif que j'appellerai céleste ! qui vainc les inventions des médecins ; qui nettoie le ventre comme l'agridium, le poumon comme l'hysope et purge même la tête comme le pyrèthre ! et non seulement elle fortifie les membres débiles; mais, ce qui est bien plus important, elle nettoie et aplanit les souillures de la conscience... » Ainsi s'exprimait Grégoire de Tours en parlant de cette panacée qu'il... grattait sur la tombe de St Martin.

Cette eau devenue miraculeusement curative par infusion de reliques ou de poussière se prenait en lavement ! ! !...

St-Simon conte qu'un enfant d'un duc d'Albe, gravement malade, prit en lavement des poussières de reliques délayées dans de l'eau ! Je dois déclarer — soyons impartial — que l'enfant mourut. C'est donc une pratique à laquelle il faut renoncer.

Courrier médical 1889.

« Les religieux de *St-Martin* de Pontoise bénissent une eau dans laquelle ils font tremper un os du premier abbé et qu'ils appellent *St-Gautier* ; elle guérit de la fièvre.... Sulpice Sevère raconte qu'une femme fut guérie d'un flux de sang pour avoir seulement touché le bord du manteau de *St Martin de Cande* » C. de Plancy. *Diction. infernal.*

Voir Du Broc de Segange, *les Saints Patrons* et Witkowski, *Hist. des accouchements.*

(480). Tout autre écrivain eût dit: « mon avis est.. » Rabelais écrit : « mon pronostic.. » Le style c'est l'homme. Rabelais était médecin.

CHAPITRE XLVIII

Comment Gargantua remonstre n'estre licite de enfants soit marier sans le sceu et advеu de leurs pères et mères.

Entrant Pantagruel en la salle grande du chasteau, trouva le bon Gargantua issant du conseil, lui feit narré sommaire de leurs adventures, exposa leur entreprinse, et le supplia que par son vouloir et congé la pussent mettre en exécution. Le bon homme Gargantua tenoit en ses mains deux gros paquets de requestes respondues et mémoires de respondre, les bailla à Ulrich Gallet, son antique maistre des libelles et requestes, tira à part Pantagruel, et, en face plus joyeuse que de coustume, lui dist : « Je loue Dieu, fils très cher, qui vous conserve en désirs vertueux, et me plaist très-bienque par vous soit le voyage parfaict ; mais je vouldrois que pareillement vous vint en vouloir et désir vous marier. Me semble que doresenavant venez en age à ce compétent. Panurge s'est assez efforcé rompre les difficultés, qui lui pouvoient estre en empeschement : parlez pour vous. — Père très-débonnaire, respondit Pantagruel, encores n'y avois-je pensé : de tout ce négoce je me déportois sus vostre bonne volonté et paternel commandement, Plustost prie Dieu estre à vos pieds vu roide mort en vostre plaisir, que sans vostre plaisir estre vu vif marié. Je n'ai jamais entendu que par loi aulcune, fust sacrée, fust profane et barbare, ait esté en arbitre des enfants soi marier, non consentants, voulants et promouvents leurs pères, mères, parents et prochains. Touts législateurs ont ès enfants ceste liberté tollue, és parents l'ont réservée.

— Fils très-cher, dist Gargantua, je vous en croi, et je loue Dieu de ce qu'à vostre notice ne viennent que choses bonnes et louables, et que, par les fenestres de vos sens, (*) rien n'est en domicile de vostre esperit entré fors libéral sçavoir. Car de mon temps ha esté par le continent trouvé pays, onquel ne sçai quels pastophores taulpetiers aultant sont abhorrents de nopces, comme les pontifes de Cybele en Phrygie (si chapons fussent, et non Gals pleins de salacité et lascivie), lesquels ont dict loix és gens mariés sus le faict de mariage. Et ne sçai que plus doibve abominer, ou la tyrannique présumption d'iceulx redoubtés taulpetiers, qui ne se contiennent dedans les treillis de leurs mystérieux temples, et s'entremettent de négoces contraires par diamètre entier à leurs estats ; ou la superstitieuse stupidité des gens mariés qui ont sanci et presté obéissance à telles tant malignes et barbariques loix. Et ne voyent (ce que plus clair est que l'estoille matute), comment telles sanctions connubiales toutes sont à l'advantage de leurs mystes : nulle au bien et profict des mariés. Qui est cause suffisante pour les rendre suspectes comme iniques et fraudulentes. Par réciproque témérité, pourroient-ils loix establir à leurs mystes, sus le faict de leurs cérémonies et sacrifices, attendu que leurs biens ils déciment et rognent du gain provenent de leurs labeurs, et sueur de leurs mains pour en abundance les nourrir, et en aise les entretenir. Et ne seroient,

selon mon jugement, tant perverses et impertinentes, comme celles sont, lesquelles d'eulx ils ont receu. Car, comme très-bien avez dict, loi au monde n'étoit qui és enfants liberté de soi marier donnast, sans le sceu, l'adveu et consentement de leurs pères. Moyennant les loix dont je vous parle, n'est ruffien, forfant, scélérat, pendart, puant, punais, (481) ladre (481 A), brigand, voleur, meschant en leurs contrés, qui violentement ne ravisse quelle fille il vouldra choisir, tant soit noble, belle, riche, honeste, pudique que sçauriez dire, de la maison de son père, d'entre les bras de sa mère, maulgré touts ses parents, si le ruffien s'y ha une fois associé quelque myste, qui quelque jour participera de la proie. Feroient pis et acte plus cruel les Goths, les Scythes, les Massagetes, en place ennemie, par long temps assiégée, à grands frais oppugnée, prinse par force? Et voyent les dolents pères et mères hors leurs maisons enlever et tirer par un incognu, estranger, barbare, mastin, tout pourri, chancreux (481 B), cadavéreux, pauvre, malheureux, leurs tant belles, délicates, riches et saines filles, lesquelles tant chèrement avoient nourries en tout exercice vertueux, avoient disciplinées en toute honesteté : espérants en temps oportun les colloquer par mariage avec les enfants de leurs voisins et antiques amis, nourris et institués de mesme soing, pour parvenir à ceste félicité de mariage, que d'eulx ils vissent naistre lignage rapportant et héréditant, non moins aux mœurs de leurs pères et mères, qu'à leurs biens, meubles et héritages. Quel spectacle pensez-vous que ce leur soit ? Ne croyez que plus énorme fust la désolation du peuple romain et ses confédérés entendents le décès de Germanicus Drusus.

« Ne croyez que plus pitoyable fust le desconfort des Lacédémoniens, quand de leurs pays virent par l'adultère troyan furtivement enlevée Hélène grecque. Ne croyez leur deuil et lamentations estre moindres que de Ceres, quand lui fut ravie Proserpine sa fille ; que de Isis à la perte d'Osiris ; de Venus, à la mort d'Adonis ; de Hercules, à l'esgarement de Hylas ; de Hecuba, à la soubstraction de Polyxene. Ils toutesfois tant sont de crainte du démon et superstitiosité espris, que contredire ils n'ausent, puisque le

(481) *Punais.* voir la note 212. « le Roy se deslogea de Rosbecque par la grant *punaisie* des morts » Froissart *Chron.* Un personnage du *Maistre d'escolle*, pamphlet catholique du XVI^e^ siècle, dit en parlant des protestants : « ils s'efforcent en leur guise de vouloir rompre nostre église, dont ce nous est grand *punaisie*. »

(481 A) Voir les notes 80, 119, 236. On comprendra que la *ladrerie* revienne si souvent dans *Pantagruel*, quand on saura que les léproseries se comptaient par milliers du temps de Rabelais. Dans son *Histoire de la médecine*, Renouard indique le chiffre de dix-neuf mille maisons d'isolement, disséminées dans toute la chrétienté. — Brochin écrit dans l'article « assistance », du *diction naire de Dechambre* : « au 12^e^ siècle le nombre des léproseries était de 800 » ; Dans son *Histoire des sciences*, Gabriel Pouchet donne le chiffre de 2.000 pour l'année 1225.

(481 B) Voir la note 10, « *Chancre* est une tumeur dure, inégale, raboteuse, de figure ronde, immobile, de couleur cendrée ou livide, environnée de plusieurs veines pleines de sang mélancholique, apparentes et tortues en manière de pieds d'un poisson appelé *chancre*. Au commencement la tumeur est comme un pois chiche, ou une petite noisette, laquelle croist assez soudain.. » A. Paré, *des tumeurs*, V. 24

taulpetier y ha esté présent et contractant. Et restent en leurs maisons, privés de leurs filles tant aimées, le père mauldissant le jour et l'heure de ses nopces, la mère regrettant que n'estoit avortée (*) en tel tant triste et malheureuz enfantement ; et en pleurs et lamentations finent leur vie, laquelle estoit de raison finir en joie et bon traictement d'icelles. Aultres tant ont esté ecstatiques et comme maniaques (482), que eulx mesmes de deuil et regret se sont noyés, pendus, tués, impatients de telle indignité.

« Aultres ont eu l'esperit plus héroïque, et à l'exemple des enfants de Jacob vengeants le rapt de Dina leur sœur, ont trouvé le ruffien, associé de son taulpetier, clandestinement parlementants et subornants leurs filles ; les ont sus l'instant mis en pièces et occis félonnement, leurs corps après jectants és loups et corbeaulx parmi les champs. Auquel acte tant viril et chevaleureux ont les symmystse taulpetiers frémi et lamenté misérablement ; ont formé complainctes horribles, et en toute importunité requis et imploré le bras séculier et justice politique, instants fièrement et contendents estre de tel cas faicts exemplaire punition. Mais ne en équité naturelle, ne en droict des gents, n'en loi impériale quelconque, n'ha esté trouvé rubrique, paragraphe, poinct, ne tiltre, par lequel fust poine ou torture à tel faict interminée, raison obsistant, nature répugnant. Car homme vertueux au monde n'est qui naturellement et par raison plus ne soit en son sens perturbé, oyant les nouvelles du rapt, diffame, et deshonneur de sa fille iniquement et de guet à pens, le peult par raison, le doibt par nature occire sus l'instant, et n'en sera par justice appréhendé.

« Merveilles doncques n'est si trouvant le ruffien, à la promotion du taulpetier, sa fille subornant et hors sa maison ravissant, quoi qu'elle en fust consentente, les peult, les doibt à mort ignominieuse mettre, et leurs corps jecter en direption des bestes brutes, comme indignes de recepvoir le doulx, le désiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mère la terre, lequel nous appellons sépulture. Fils très-cher, après mon décès gardez que telles loix ne soient en cestui royaulme receues : tant que serai en ce corps spirant (*) et vivant, je y donnerai ordre très-bon avec l'aide de mon Dieu. Puis doncques que de vostre mariage sus moi vous déportez, j'en suis d'opinion. Je y pourvoirai. Apprestez-vous au voyage de Panurge. Prenez avec vous Epistemon, frère Jean, et aultres que choisirez.

« De mes thrésors faictes à vostre plein arbitre. Tout ce que ferez ne pourra me desplaire. En mon arsenac de Thalasse prenez équippage tel que vouldrez : tels pilots, nauchers, truchements que vouldrez ; et à vent opportun faictes voile, au nom et protection de Dieu servateur. Pendent votre absence, je ferai les apprests et d'une femme vostre et d'un festin, que je veulx à vos nopces faire célèbre, si onques en fut. »

(482) *Ecstasique*, de εκ hors et στασις station. Nous disons aujourd'hui *extase* pour indiquer un état cérébral dans lequel, une idée unique absorbant l'attention, le sujet affecté est insensible à tout ce qui n'est pas cette impression dominante. L'extase est, avec raison, placée par les aliénistes à côté de la *manie-suicide*, car elle est aussi une des formes de la folie.

CHAPITRE XLIX

Comment Pantagruel feit ses apprêts pour monter sus mer ; et de l'herbe nommée pantagruélion.

Peu de jours après, Pantagruel, avoir prins congé du bon Gargantua (lui bien priant pour le voyage de son fils), arriva au port de Thalasse près Sammalo, accompagné de Panurge, Epistemon, frère Jean des Entommeures, abbé de Thélème, et aultres de la noble maison, notamment de Xenomanes, le grand voyageur et traverseur des voies périlleuses, lequel estoit venu au mandement de Panurge, parce qu'il tenoit je ne sçai quoi en arrière fief de la chastellenie de Salmigondin. Là arrivés, Pantagruel dressa équippage de navires, à nombre de celles que Aiax de Salamine avoit jadis menées en convoi des Gregeois à Troie. Nauchers, pilots, hespaliers, truchements, artisans, gents de guerre, vivres, artillerie, munitions, robes, deniers et aultres hardes print et chargea, comme estoit besoing pour long et hasardeux voyage. En aultres choses, je vi qu'il feit charger grande foison de son herbe pantagruélion (483), tant verde et crude, que confiete et préparée.

L'herbe pantagruélion (483 A) ha racine petite, durette, rondelette, finante en poincte obtuse, blanche, à peu de filaments, et n'est profonde en terre plus d'une coubdée. De la racine procède un tige, unique, rond, férulacé, verd au dehors, blanchissant au dedans, concave, comme le tige de smyrnium, olus atrum, febves et gentiane, ligneux, droict, friable, crénelé quelque peu en forme de columne légèrement striée, plein de fibres, esquelles consiste toute la dignité de l'herbe, mesmement en la partie dicte *mesa*, comme moyenne, et celle qui est dicte *myrlacea*. La haulteur d'icellui communément est de cinq à six pieds. Aucunes fois (484) excède la haulteur d'une lance. Sçavoir est, quand il rencontre terroir doulx, uligineux, léger, humide sans froidures : comme est Olone, et celui de Rosea près Préneste en Sabinie, et que pluie ne lui défault, environ les féries des pescheurs et solstice estival. Et surpasse la haulteur des arbres, comme vous dictes Dendromalache.

---

(483) Le *pantagruelion* est le chanvre. Il va en être question dans deux chapitres imités de Pline le naturaliste, livre XIX. D'après le Duchat, il y aurait là une allusion à ce fait que sous François Ier le supplice de la corde commença d'être mis en usage contre « les luthériens ou protestants françois, qu'on élevoit au gibet avec une poulie, pour ainsi guindez les faire périr par la flamme et la fumée du feu qu'on allumoit sous eux ».

(483 A) « Le chanvre, si utile pour les cordages, se sème au souffle du vent Favonien : plus il est semé épais, plus il devient menu ; on fait sécher sa graine au soleil, au vent où à la fumée. On arrache le chanvre après la vendange et on le teille les soirs à la veillée. Celui, d'Alabande est le meilleur, surtout pour les filets de chasse. » PLINE. *Hist. Nat.*

(484) « On distingue trois espèces de chanvre : la filasse la plus voisine de

par l'autorité de Théophraste : quoi que herbe soit par chascun an dépérissante ; non arbre en racine, tronc, caudice, et rameaulx perdurante. Et du tige sortent gros et forts rameaulx. Les feuilles ha longues trois fois plus que larges, verdes toujours, asprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faulcille et comme la bétoine ; finissantes en poinctes de sarisse macédonique, et comme une lancette (485) dont usent les chirurgiens. La figure d'icelles peu est différente des feuilles de fresne et aigremoine et tant semblable à eupatoire (485 A), que plusieurs herbiers l'ayant dicte domestique, ont dict eupatoire estre pantagruélion saulvaginc. Et sont par rancs en égale distance esparses autour du tige en rotondité, par nombre en chascun ordre ou de cinq ou de sept. Tant l'ha chérie nature, qu'elle l'a douée en ses feuilles de ces deux nombres impars, tant divins (485 B) et mystérieux. L'odeur d'icelles est fort, et peu plaisant aux nez délicats. La semence provient vers le chef du tige, et peu au dessoubs. Elle est numéreuse, aultant que d'herbe qui soit : sphérique, oblongue, rhomboïde, noire, claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, délicieuse à touts oiseaulx canores, comme linotes, chardriers, alouettes, serins, tarins, et aultres. Mais esteinct en l'homme la semence générative (486), qui en mangeroit beaucoup et souvent. Et quoi que jadis entre les Grecs d'icelle l'on feist certaines espèces de fricassées, tartes et bignets, lesquels ils mangeoient après souper par friandise, et pour trouver le vin meilleur ; si est-ce qu'elle est de difficile concoction (487), offense l'estomach, engendre maulvais sang, et par son excessive chaleur férit le cerveau et remplit la teste de fascheuses et doloreuses vapeurs (487 A). Et comme

---

l'écorce ou du centre est la moins bonne, la plus estimée est celle du milieu nommée par cette raison *mère* mitoyenne. On place au second rang le chanvre de *Mylase* ». Pline. *Hist. Nat.* XIX. 56

(485) Cette comparaison est restée dans le langage botanique. Nous disons aujourd'hui d'une feuille dont la forme ressemble à une lancette qu'elle est *lancéolée*.

(485 A) *L'eupatoire* est *l'eupatorium cannabinum* ou *chanvre batard*. « Quelques-uns veulent qu'on dise *eupatorium* par corruption *d'epatorium*, à cause de ses vertus hépatiques, parce qu'effectivement cette herbe remédie aux maladies invétérées du foye » Schroder, *pharmacopée*.

(485 B) Allusion à l'axiome virgilien *numéro deus impare gaudet* et, aussi, à l'absurbe croyance à la théorie des nombres, en vertu de laquelle des médecins contemporains de Rabelais, et non des moindres, pensaient augmenter considérablement la valeur de leurs drogues en les groupant par trois, ou en les faisant prendre tous les trois jours.

(486) Voir note 435.

(487) Voir notes 93, 312, 447, etc. « L'orifice étroit du duodenum est comme un portier (*puloros*) équitable qui n'accorde un passage facile vers le bas à aucune partie alimentaire si elle n'a été liquéfiée par la *concoction* ».

Galien. *Utilité des parties*. IV. 7.

« L'estomach cuist la viande ».

T. de Courval. *Sat. contre les charlat*. 1610.

(487 A) On retire du chanvre un narcotique, le haschich, fort bien étudié par mon ami le Dr Gorecki, du journal le *Praticien*. Selon lui, le haschich provoque une exaltation des sens et des sensations, non pas au hasard, mais suivant la suggestion qui est faite au haschiché. D'où la nécessité d'une certaine éducation pour faire usage agréable de cette substance. Si l'on se trouve sous l'influence d'idées tristes on a des cauchemars terribles, on assiste à des scènes lugubres, on subit une terreur profonde. Au contraire, si l'on est gai au moment de l'absorption, si l'on assiste à un beau spectacle, si

en plusieurs plantes sont deux sexes (488), masle et femelle, ce que voyons és lauriers, palmes, chesnes, heouses, asphodèle, mandragore, fougère, agaric, aristolochie, cyprès, térébinthe, pouliot, péone, et aultres: aussi en ceste herbe y ha masle, qui ne porte fleur aulcune, mais abunde en semence; et femelle, qui foisonne en petites fleurs blanchastres, inutiles, et ne porte semence qui vaille et comme est des aultres semblables, ha la feuille plus large, moins dure que le masle, et ne croist en pareille haulteur. On sème cestui pantagruélion à la nouvelle venue des hirondelles; on le tire de terre, lors que les cigales commencent à s'enrouer.

---

on vous suggère des idées joyeuses, belles, grandes, la joie est exaltée au suprême degré, la beauté prend un caractère divin, l'exaltation est à son comble, on rêve la régénération du genre humain, on est prêt à tenter les expéditions les plus périlleuses, on ne doute de rien, on est l'apôtre convaincu qui ne connait plus d'obstacles.

(488) Rabelais, on le voit par ce passage, connaissait l'organographie végétale, il savaït que les végétaux ont un sexe.

CHAPITRE L

Comment doibt estre préparé et mis en œuvre le célèbre pantagruélion.

On pare le pantagruélion soubs l'équinoxe automnal (489) en diverses manières, selon la phantasie des peuples, et diversité des pays. L'enseignement premier de Pantagruel fut : le tige d'icelle desvestir de feuilles et semence ; le macérer en eau stagnante (489 A) non courante par cinq jours, si le temps est sec et l'eau chaulde, par neuf ou douze, si le temps est nébuleux et l'eau froide, puis au soleil le seicher ; puis à l'umbre l'excortiquer et séparer les fibres (esquelles, comme avons dict, consiste tout son prix et valeur) de a partie ligneuse, laquelle est inutile, fors qu'à faire flambe lumineuse, allumer le feu, et pour l'esbat des petits enfants enfler les vessies de porc. D'elle usent aulcunefois les friands à cachettes, comme de siphons, pour sugcer et avec l'haleine attirer le vin nouveau par le bondon. Quelques pantagruélistes modernes, évitants le labeur des mains qui seroit à faire tel départ, usent de certains instruments cataractes composés à la forme que Juno la fascheuse tenoit (490) les doigts de ses mains liés pour empescher l'enfantement de Alcmène mère d'Hercules ; et à travers icellui contundent et brisent

---

(489) « La graine de chanvre est mûre vers l'equinoxe d'automne » Pline. *Hist. Nat.* XIX, 56.

(489 A). Le chanvre est mûr. — Matin et soir
On a fait tremper sa dépouille
Dans l'eau dormante du routoir.
Le voilà prêt pour la quenouille.
Plus rapides que des oiseaux,
Tournez, rouets ; virez, fuseaux !

Comme une souple et tendre chaine
O fils menus du chanvre fin !
Vous enlacez la vie humaine
Du commencement à la fin,
Du berceau frêle où l'enfant joue
A la tombe où tout se dénoue.

Theuriet, *diner des celtisants*

Le *routoir*, que chantent les poètes, ne plaît pas aux hygiénistes. Ils y voient surtout un réservoir à putréfaction, une cause grave d'insalubrité, par pollution des cours d'eaux.

(490) Allusion à une superstition indiquée par Pline, dans son *histoire naturelle*, livre XXVIII, chapitre 17, et non chapitre 6, comme l'ont répété maints commentateurs, n'ayant pas pris la peine de vérifier les textes.

Voici le passage :

« Se tenir assis, les doigts entrelacés les uns dans les autres en engrenure, auprès d'une femme grosse ou d'une personne à qui l'on administre un médicament est un maléfice ; découverte qu'on fit, dit-on, quand Alcmène accoucha d'Hercule. C'est encore pis si les doigts embrassent un seul genou ou tous les deux. Il y a encore maléfice à mettre les cuisses tantôt sur un genou, tantôt sur l'autre ; aussi nos ancêtres ont défendu dans les assemblées des généraux et des magistrats cette posture, comme mettant obstacle à tout ce qui pouvait s'y traiter. »

la partie ligneuse, et la rendent inutile, pour en saulver les fibres. En ceste seule préparation acquiescent ceulx qui, contre l'opinion de tout le monde, et en manière paradoxe à touts philosophes, gaignent leur vie à reculons. Ceulx qui en profiet plus évident la veulent évaluer, font ce que l'on nous compte du passe-temps des trois sœurs Parques, de l'esbatement nocturne de la noble Circé et de la longue excuse de Penelope, envers ses muguets amoureux, pendant l'absence de son mari Ulysses. Ainsi est-elle mise en ses inestimables vertus (490 A) desquelles vous exposerai partie (car le tout est à moi vous exposer impossible) si devant vous interprète la dénomination d'icelle.

Je trouve que les plantes sont nommées en diverses manières (491). Les unes ont prins le nom de cellui qui premier les inventa, cognut, monstra, cultiva, apprivoisa et appropria, comme mercuriale (491 A) de Mercure; panacea de Panace, fille de Esculapius; armoise, de Artemis, (491 B) qui est Diane; eupatoire, (491 C) du roi Eupator; telephium, de Telephus; euphorbium, (491 D) de Euphorbus, médicin du roi Juba; clyme-

---

(490 A) Un long travail sur les vertus du chanvre a été publié dans le *Britsch Medical Journal*, on le trouvera dans le numéro portant la date du 26 mai 1883.

(491) En étudiant ici les divers modes de nomenclature botanique, Rabelais s'inspire encore très nettement de Pline. On peut s'en assurer en lisant le livre XXVII de l'*histoire naturelle*.

(491 A) *Mercuriale*, voir la note 66. *panacea*, voir le mot *panais* de mon *Dictionnaire de la table*.

(491 B) *Armoise*. Deux espèces sont employées en médecine: l'*artemisia vulgaris*, emmenagogue; l'*artemisia judaïca* ou *semen-contra*, vermifuge. Dans un recueil de vieux proverbes j'ai trouvé celui-ci, visant particulièrement l'*artemisia vulgaris*:

« *Avec l'artemise*
on rougit chemise. »

On peut croire que l'armoise possédait des qualités plus merveilleuses encore lorsqu'on lit cet extrait du *Livre des sepmaines* de Saluste du Bartas:

« . . . . . les brulantes saisons,
Le verre empoisonné, les rampantes poisons
Qui despeuplent d'humains la terre Cyrenoise
N'endommagent celui qui tient sur soy l'*armoise*. »

(491 C) *Eupatoire*, (*eupatorium cannabinum*). Avicenne prisait fort ses qualités émétiques. « *Mithridate Eupator*... c'est par lui que deux plantes portent les noms, l'une de *mithridatium* et l'autre d'*Eupatorium*. » Franklin *la vie des Français*.

Telephium, (*sedum telephium*) ou joubarbe, topique vulgaire des cors aux pieds.

(491 D) *Euphorbe*. Voir les notes 226 et 251. « Les commentaires de Bernard le provincial sur les tables de maître Salernus nous apprennent que les femmes de Salerne savaient mettre à profit leurs connaissances botaniques pour se livrer à de petites malices: par exemple, après avoir soupoudré des roses avec de l'*euphorbe*, elles les faisaient sentir aux jeunes geus, qui ne manquaient pas d'éternuer d'une façon déplorable, aux grands applaudissements de ces charmantes espiègles » Ch. Daremberg.

Cette plaisanterie était encore à la mode en 1831, puisque Mérat et de Lens avaient soin de faire la recommandation que voici, dans leur *dictionnaire de matière médicale*: « On doit blâmer sévèrement le jeu de quelques personnes qui mettent de l'*euphorbe* en poudre dans une salle de danse pour provoquer un éternuement général, car il peut en résulter les plus graves accidents. Murray a vu une femme avoir une inflammation de la vessie et les pieds enflés, pour avoir couché dans un lit où on avait mis de l'euphorbe. »

nos, (491 E) de Clymenus; alcibiadion de Alcibiades; gentiane, de Gentius, (491 F) roi de Sclavonie. Et tant ha esté jadis estimée ceste prérogative d'imposer son nom aux herbes inventées, que comme fut controverse mue entre Neptune et Pallas, de qui prendroit nom la terre par eulx deux ensemblement trouvée, qui depuis fut Athenes dicte, de Athéné. c'est-à dire, Minerve, pareillement Lyncus, roi de Scythie, se mist en effort d'occire en trahison le jeune Triptolème, envoyé par Cérès, pour ès hommes monstrer le froment, lors encores incognu; affin que, par la mort d'icellui il imposast son nom, et fust en honeur et gloire immortelle dict inventeur de ce grain tant utile et nécessaire à la vie humaine. Pour laquelle trahison fut par Cérès transformé en lynce (492) ou loup cervier. Pareillement, grandes et longues guerres furent jadis mues entre certains rois de séjour en Cappadoce, pour ce seul différent, du nom desquels seroit une herbe nommée: laquelle pour tel débat fut dicte Polemonia, (493) comme guerrière.

Les aultres ont retenu le nom des régions desquelles furent ailleurs transportées, comme pommes médices, (494) ce sont poncires, de Médie, en laquelle furent premièrement trouvées; pommes puniques, ce sont grenades, apportées de Punicie, c'est Carthage; ligusticum, c'est livesche, apportée de Liguric, c'est la coste de

---

(491 E) *Clymenos*. Climène fut un roi d'Arcadie. Je ne sais pas au juste quelle est la plante à laquelle il aurait donné son nom. C'est peut-être le *lathyrus clymenum*, employé jadis pour combattre les crachements de sang.

L'Alcibiadion ou *alcibion* était, selon Pline, une plante guérissant la morsure des serpents. D'après du Pinet, ce serait la *buglosse*. Voici comment ce commentateur de Dioscorides s'en exprime : « Nicander, en son traité des triacles, dit qu'un certain *Alcibius* inventa premièrement cette herbe : et que pour ceste cause elle a esté nommé *alcibiacum*. Car comme cest Alcibius dormoit en une court de maison, une vipère le mordit au dessus du genouil: lequel s'esveillant, print de *buglosse*, et la mâchant, succoit et avaloit toujours son jus. Puis mit le marc de l'herbe sur la playe que la vipére luy avoit faite : et fut guéri entièrement par ce seul moyen. »

(491 F) *Gentiane* (*gentiana lutea*) plante tonique stomachique. Sa racine, où réside sa vertu, est une sorte de long boudin tortueux et rugueux, brun en dehors, jaune en dedans. Cette partie de la plante, seule usitée, nous vient du Dauphiné, de l'Auvergne et des Vosges. La majeure partie nous est expédiée de Suisse, au prix de 60 francs les 100 kilos. Jadis on l'achetait au poids de l'or et on ne la récoltait que dans l'Illyrie, pays où règna *Gentius*, parrain de la *gentiane*, si Pline dit vrai.

(492) *Lynce* ou *oince*. Voir notes 409 et 624

(493) *Polemonia*, valériane grecque. Galien l'ordonnait en macération vineuse contre la sciatique.

« *Polemonium*, plante qui pousse de sa racine des feuilles longues d'un doigt, larges d'un demi-doigt à leur base, et diminuant peu à peu en une pointe, rangées par paires dix ou douze sur une côte terminée par une seule feuille, vertes, et gardant leur verdeur pendant l'hiver. Il sort d'entre ses feuilles plusieurs tiges, qui portent en leurs sommités des fleurs formées en rosette, à cinq quartiers, de couleur ordinairement bleue, quelquefois blanche. Ces fleurs sont suivies de fruits ou coques remplies de semences menues, oblongues, noires. Sa racine est fibreuse, déliée, blanchâtre. En latin *Polemonium vulgare cæruleum*. P. Tournef. Quelques botanistes donnent le nom de *polemonium* à une espèce de lychnis, que C. Bauhin appelle *lychnis sylvestris quæ bene album vulgo*. » *Dict. de Trevoux*.

(494) *Pommes medices* (*mala medica*)

Genes; rheubarbe, (494 A) du fleuve barbare nommé Rha, comme atteste Ammianus; santonique, (494 B) fenoil grec: castanes, parsiques, sabine; stœchas, de mes isles Hieres, antiquement dictes Stœchades; (494 C) spica celtica, et aultres.

Les aultres ont leur nom par antiphrase et contrariété; comme absinthe, (495) au contraire de pinthe: car il est fascheux à boire; holosteon, c'est tout de os: au contraire, car herbe n'est en nature plus fragile et plus tendre qu'il est.

Aultres sont nommées par leurs vertus et opérations, comme aristolochia, (496) qui aide les femmes en mal d'enfants; lichen, qui guérit les maladies de son nom; malve, qui mollifie; callithrichum, (496 A) qui faict les cheveulx beaulx; alyssum, ephemerum, bechium, nasturtium,

---

Citrons — *poncire* (*pomum citreum*), cedrat.—*pomme punique* (*punica granatum*; (grenade.—*Livèche* (*ligusticum levisticum*) ache. La décoction de ses racines est diurétique.

(494 A) *Rhubarbe* (*rheum rhaponticum*). Voir note 284.

(494 B) *Santonique*. Le médecin Scribonius Largus appelait *santonica herba* une sorte d'absinthe. C'était sans doute l'*artemisia santonica*, qui fournit le vermifuge nommé *santonine*. — *fenoil grec*, le fenugrec (*trigonella fœnum græcum*) jouit de propriétés émollientes.

Castanes. Voir notes 140 et 341 — *Parsique* ou persique, pêcher (*persica arbos*).

Sabine (*Juniperus sabina*), plante vénéneuse, parfois employée comme emménagogue.

(494 C) *Stœchas* (*lavandula stœchas*). « le *stœchas* croist auprès des Gaules, en certaines isles vis-à-vis de Marseille, qui sont ainsi nommées, et dont ceste herbe a prins le nom. » *Commentaire de Matthiolus*, 1572. Voir note 289.

Spica, (*lavandula spica*), spic, aspic, ou lavande vulgaire; — *celtica* (*lavandula celtica*), ou lavande vraie du midi de la France. On attribue en Provence à ces trois variétés de lavande des propriétés antispasmodiques exagérées.

(495) *Absynthe*. « Cette étymologie se trouve dans Scapula, dont le *Lexicon græco-latinum* parut en 1580. (B. DES MARETS et RATHERY).

Holosteon. Pline appelait ainsi une sorte de plantain (*stelleria holostea*) que nous nommons *holostée* ou *stellaire*.

(496) *L'aristoloche* (*aristolochia tennis* ou *pistolochia*) est une plante dont la racine est employée quelquefois comme tonique et emmenagogue. Les anciens lui attribuaient la propriété de favoriser l'écoulement des lochies, d'où son nom.

(496 A) *Lichen* en grec veut dire dartre. Les lichens sont des végétaux pectoraux et adoucissants; une variété, le *lichen aphtosus* est un diastique pouvant rendre des services contre quelques affections cutanées.

Malve, mauve. Les deux espèces *malva rotundifolia* et *malva sylvestris* sont émollientes à un haut degré.

Le *callithricum*, est le *capillaire* appelé par Pline *adiantum*. Cette plante est très commune aux environs de Montpellier; V. 497. —

Alyssum, alysson. C'était, d'après Pline, une plante qui préservait de la rage. Nous l'appelons encore aujourd'hui *passerage*.

Ephemerum. D'après Quicherat, ce nom désignerait l'iris des bois. Cette plante a-t-elle eu autrefois la réputation de guérir la fièvre éphémère? Je l'ignore.

Bechium. Le béchion (ou *tussilage* du latin *tussis* toux et *ago* chasser a, donné naissance à l'expression *bechique*, servant à désigner les médicaments employés contre la toux.

qui est cresson alenois; (496 B) hyoscyame, hanebanes, et aultres.

Les aultres, par les admirables qualités qu'on ha vu en elles, comme héliotrope, (497) c'est soulci qui suit le soleil. Car, le soleil levant, il s'espanouit; montant, il monte; déclinant, il décline; soi cachant, il se clost. Adiantum (497 A): car jamais ne retient humidité, quoi qu'il naisse près les eaux, (497 B) et quoi qu'on le plongeast en eau par bien long-temps; hieracia, eryngion et aultres.

Aultres, par métamorphose d'hommes et femmes de nom semblable; comme daphné, (498) c'est laurier, de Daphné; myrte, de Myrsine; pitys, de Pitys; cynare, (498 A) c'est artichaut, narcisse, (498 B) saphran, (498 C) smilax et aultres.

Aultres, par similitude: comme hippuris (499) (c'est presle), car elle ressemble à queue de cheval; alope-

---

(496 B) *Nasturtium*, ou cresson alénois. S'il faut en croire Ciceron, *nasurtium* vient de *nasum* et *torqueo*, parce que la saveur âcre et l'odeur aromatique du cresson fait froncer les ailes du nez. Voir le mot *cresson* de mon *Dictionnaire de la table*.

Hyoscyame, *jusquiame*. Son nom vulgaire était *fève aux pourceaux*; on l'appelait aussi *hanebane* ou *Hennebane*. Les Anglais disent encore *henbane*.

(497) *Heliotrope*, tournesol.

(497 A) *Adiantum*, capillaire ou chevelure de Vénus. Voir la note 496 A.

(497 B) *Hieracia*, laitue servant à préparer un collyre nommé *hieracium*.

Eryngion, panicaut ou chardon à cent têtes, bon contre la colique, d'après Galien.

(498) *Daphné*, *laurus nobilis*, voir la note 362.

Myrte, plante consacrée à Vénus. Ce passage n'est pas clair pour moi, car je ne connais point *myrsine*; je sais seulement que Pline nommait le fenouil sauvage *myrsineum*, voir la note 162.

Peut-être est-il question ici de la belle *Myrtis*, femme poète qui donna des leçons d'harmonie à Pindare, ou bien de *Myrtos*, île de la mer Egée très fertile en myrtes.

« *Pitys*. C'est le nom d'une jeune fille qui, selon la fable fut aimée du Dieu Pan et de Borée. Pan voyant qu'elle avoit plus d'inclination pour Borée que pour lui, la jetta de rage contre un rocher, où elle fut écrasée. La terre touchée de son malheur, la métamorphosa en un arbre nommé comme elle *Pitys* par les Grecs, et *Pin* par les François. Les Poëtes disent que cet arbre semble encore pleurer; lorsqu'il est agitée par le vent Borée, il jette une liqueur. » *Dict. de Trévoux*.

(498 A) *Cynara* est le nom que Pline et Columelle donnent à l'artichaut. Une célèbre courtisane Romaine, chantée par Horace, s'appelait aussi *Cynara* ou *Cinara*. Peut-être faut-il voir dans cette homonymie l'origine de la plaisanterie sur les femmes faciles, *qui ont un cœur d'artichaut*.

« Le cerf résiste à l'effet des plantes vénéneuses en broutant la *Cynare* »
PLINE. *hist. nat.* VIII 41.

(498 B) Tout le monde sait comment mourut le beau *Narcisse*, fils de la nymphe Liriope et comment les Dieux le muèrent en une fleur aquatique nommée *narcissus albus*.

(498 C) *Saphran*. Voir la note 396. « On dit qu'un homme est allé au *safran* lorsqu'il est obligé de faire banqueroute, car on suppose que son chagrin lui doit donner la jaunisse. » PANCKOUCKE, *Dict. des prov.* 1748.

Gui-Patin, dans sa correspondance de 1653, parle d' « un petit *safranier*, qui a tout mangé son bien ».

Smilax, *salsepareille*; l'allusion relative au nom de ce végétal dépuratif m'échappe totalement.

(499) *Hippuris*, prêle ou *equisetum* — *Alopecuros*, vulpin agreste ou chiendent queue-de-renard.

Psyllion, plantain puliculaire, ou herbe aux puces.

Delphinium, dauphinelle staphysaigre, ou herbe aux poux.

Myosola ou mieux *myosota*, myosotis, appelé aussi oreille-de-rat.

Coronopus. Le *plantago coronopus* est nommé aujourd'hui plantain corne-de cerf, malgré l'étymologie évidente du grec corneille.

curos, qui semble à la queue de regnard; psyllion, qui semble à la pulce; delphinium, au daulphin; buglosse à la langue de bœuf; iris, à l'arc-en-ciel, en ses fleurs; myosota, à l'aureille de souris; coronopus, au pied de corneille et aultres.

Par réciproque dénomination sont dicts les Fabies, des febves (499 A); les Pisons, des pois; les Lentules, des lentilles; les Cicerons, des pois chichès. Comme encores, par plus haulte ressemblance, est dict le nombril de Venus, (500) les cheveulx de Venus, la cuve de Venus, la barbe de Jupiter, l'œil de Jupiter, le sang de Mars, les doigts de Mercure, (500 A) et aultres.

Les aultres, de leurs formes: comme trefeuil, qui ha trois feuilles; pentaphyllon, (501) qui ha cinq feuilles; serpoulet, qui herpe contre terre; helxine, petasites, myrobalans, (501 A) que les Arabes appellent Been, car ils semblent à glands et sont unctueux.

(499 A) *Fève* voir les notes 64 et 356.

(500) *Nombril de Vénus*, plante grasse cupuliforme nommée *cotylet ombiliqué* en Français et *coucoureleto* en Provençal.

Cheveux de Vénus, adiantum, voir la note 497.

Il a été publié à Montpellier en 1664, un ouvrage spécial portant ce titre « *de l'adianton ou cheveu de Vénus*, contenant la description, les utilités et les diverses préparations de cette plante, par Pierre Formi, médecin du roi de Suède ».

Fracastor, dans son poème de *Syphilis* (liv. II) parle du capillaire qui refuse de se laisser mouiller.

« *lymphis tangi renuens adiantus* ».

La *cuve de Vénus* pourrait être le grand cotylet; la *barbe de Jupiter* est la joubarbe; *l'œil de Jupiter*, l'aunée; le *sang de Mars* est probablement le sang-dragon.

« Plantes à plusieurs cosses, ou plantes à cornes, dans lesquelles la fleur est suivie de plusieurs cosses longues et minces où la graine est contenue; comme le chicotin, le *nombril de Vénus*, la branque *ursine*, la colombine, etc. » *encyclop.* 1765. tome XII.

(500 A) *Doigts de Mercure*, vrilles puissantes de la vigne, *hermo-dactyles*. Je ne garantis nullement cette interprétation, mais je n'en connais pas de meilleure.

(501) *Pantaphillon*, quintefeuille ou potentille.

Helcine, lierre; *pétasite*, tussilage.

(501 A) *myrobalans*. Voir la note 213 C. Les myrobalans contiennent un tannin qui n'est pas semblable à celui de l'écorce de chêne. Voir Guntuer *Beitrage zur Kentn.* 1871.

CHAPITRE LI

Pourquoi est dicte Pantagruélion, et des admirables vertus d'icelle.

Par ces manières (exceptez la fabuleuse, car de fable ja Dieu ne plaise que usions en ceste tant véritable histoire), est dicte l'herbe Pantagruélion. Car Pantagruel fut d'icelle inventeur (502) : je ne di pas quant à la plante, mais quant à un certain usage, lequel plus est abhorré et haï des larrons, plus leur est contraire et ennemi, que n'est la teigne (502 A) et cuscute au lin, que le roseau à la fougère, que le presle aux faulcheurs, que orobanche (502 B) aux pois chiches, égilops (503) à l'orge, securidaca (503 A) aux lentilles, antranium aux febves, l'ivraie au froment, le lierre aux murailles ; que le nenufar (503 B) et nymphea heraclia aux ribaulds moines ; que n'est la férule et le boullas aux escholiers de Navarre ; que n'est le chou à la vigne, l'ail à l'aimant, l'oignon à la vue, (503 C) la graine de fougère aux femmes enceinctes, la semence de

---

(502) Pantagruel inventeur du Pantagruélion, cela signifie que François Ier substitua le supplice de la corde à celui de la hart.

(502 A) La *Cuscute angourie* est une plante parasite qui vit aux dépens du lin. En l'appelant du nom de *teigne*, Rabelais montre qu'il connaissait la nature exacte des maladies faveuses.

(502 B) Les *orobanches* sont des plantes parasites qui s'attachent à l'avoine, à l'orge, au seigle, au chanvre, aux carottes et surtout à l'orobe. Dioscoride a écrit que l'orobanche faisait mourir le blé par sa seule présence, sans s'attacher à lui.

— « *L'ivraie* croît en abondance avec le froment ; dans l'orge on en trouve peu, mais beaucoup d'*egilope*. Dans les lentilles, il se forme de la *pisaille* et des *securigères*, qui sont de petites graines dures, rondes et impropres à l'alimentation. De même dans l'ers, on trouve le *gaillet* et l'*orobanche*. » Oribase. liv. I. trad. Bussemaker et Daremberg. — voir Chatin. *Anatomie végétale*, t. II, 1856.

(503) *L'œgilops ovata* est une graminée qui vient dans les champs d'orge et de froment ; « La *Securidaca*, que les parfumeurs appellent *Pelecinum*, fait mourir les lentilles et les vesses » Théophraste. Pour nos paysans l'œgylops est la *Coquiole*, le securidaca, la fève de loup.

« Pour garder de concevoir, Dioscoride conseille *securidaca* appliquée en suppositoire, avant que cognoistre l'homme charnellement. » *Répertoire médicinal*, 1551.

(503 A) *Antranium*, je ne saisis pas le sens de ce mot ; C'est peut-être une allusion au charbon végétal *anthrax*.

(503 B) Le *Nenufar* (V. note 435) était, dit Bouchet, spécialement ordonné aux moines et aux religieuses. Dans le Journal royaliste *les Actes des apôtres* les défenseurs du clergé font dire à une jeune visitandine :

> « Adieu donc vêpres, complies,
> *Nenuphar* et litanies,
> Car je ne suis plus nonnain.
> J'emploierai mieux ma jeunesse
> Et je vais avec tendresse,
> dire. . . . . »

« La racine et semence de *nénuphar blanc* sont fort utiles contre l'appétit du jeu d'amour, si on en boit la décoction, ou si on en use en viandes, car elles sèchent la semence naturelle et font que l'homme vit en chasteté. » Remuert Dodoens. *Hist. des plantes*, 1557. — Voir Gubler, *Comment. du codex*.

(503 C) Il est su de tout le monde que les larmes viennent aux yeux des gens qui manient de l'*oignon* ; — la *fougère* par elle-même n'a rien qui puisse être nuisible aux femmes enceintes, mais le

saule (504) aux nonnains vicieuses, l'umbre de if (504 A) aux dormants dessoubs, le aconite aux pards et loups, le flair du figuier aux taureaulx indignés, la ciguë aux oisons, le pourpié (504 B) aux dents, l'huile aux arbres. Car maints d'iceulx avons vu par tel usage finer leur vie hault et court (à l'exemple de Phyllis, reine des Thraces ; de Bonosus, empereur de Rome ; de Amate, femme du roi Latin ; de Iphis, Autolia, Lycambe, Arachne, Pheda, Leda, Acheus roi de Lydie, et aultres, (504 C), de ce seulement indignés, que sans estre aultrement malades, par le pantagruélion on leur oppiloit les conduicts par lesquels sortent les bons mots et entrent les bons morceaulx, et aussi plus villainement que ne feroit la male angine, (505) et mortelle squinance. (505 A)

Aultres avons ouïs, sus l'instant que Atropos leur coupoit le filet (*) de vie, soi grièvement complaignants et lamentants, de ce que Pantagruel les tenoit à la gorge. Mais, las ! ce n'estoit mie lui. Il ne fut onques rouart, c'estoit pantagruélion, faisant office de hart et leur servant de cornette. Et parloient improprement et en solœcisme ; sinon qu'on les excusast par figure synecdochique, prenant l'invention pour l'inventeur comme on prend Cérès pour pain, Bacchus pour vin. Je vous jure ici, par les bons mots qui sont dedans ceste bouteille-là, qui refraischit dedans ce bac, que le noble Pantagruel ne print onques à la gorge, (*) sinon ceulx qui sont négligents de obvier à la soif imminente.

Aultrement est dicte pantagruélion par similitude. Car Pantagruel, naissant au monde, estoit aultant grand que l'herbe dont je vous parle, et en fut prinse la mesure aisément, vu qu'il nasquit au temps d'altération, lors qu'on cueille ladicte herbe et que le chien de Icarus, par les abois qu'il faict au soleil, rend tout le monde troglodyte, et contrainct habi-

---

danger auquel Rabelais fait ici allusion vient d'un artifice dans l'administration de ce remède vermifuge. Pour mieux assurer l'efficacité de la fougère dans le traitement du ténia on avait l'habitude d'y joindre un purgatif drastique, dont la présence pouvait occasionner parfois l'avortement.

(504) « Le principal usage du *saule* est d'éteindre l'appétit amoureux désordonné, surtout celui des femmes, que cette plante peut rendre stériles » Schroder, *pharmacopée raisonnée* 1648.

(504 A) Les feuilles de l'arbre appelé if, *taxus baccata*, sont légèrement narcotiques ; on a prétendu à tort que le sommeil sous ses branches pouvait donner la mort. La réalité est que l'effet s'en borne à un mal de tête, qui ne tarde pas à se dissiper.

— *L'aconit napel* et la *Cigüe* sont des poisons violents, fort capables de mettre à mort loups, léopards et oisons

(504 B) Le *pourpier*, *portulaca oleracea*, (V. note 359) n'agace que les dents de ceux qui le mangent avec trop de vinaigre. V. Brémond, *Dict. de la table.*

(504 C) Tous ces gens moururent pendus.

(505) Façon plaisante d'exprimer l'action de pendre quelqu'un (voir les notes 169, 421, 448). L'*Angine* du latin *angere* étrangler, n'était pas mieux connue que l'*Esquinancie*. « Nos apoticaires barbiers ne sachant aucunement discerner les accidents qui adviennent en la gorge lesquels sans rien excepter ils appellent *Squinancie*, affin de faire paour aux patients, pour mieux tirer de leur argent, car ce mot *Synanche* dict des latins *angina*, est fort espouvantable, car il sonne autant que suffocation. » Lisset Benancio. *Déclaration des abus*, 1553.

(505 A) « Sachez que plusieurs maulx je lorge,
Moy, ESQUINANCIE l'inhumaine,
Car je prens les gens par la gorge,
Et souvent à mort je les maine.
Au boire, manger et alayne,
Le chemin je forclos et bousche,
Et fais mourir de mort villaine
Ceux qui font les excès de bouche. »

Nicole de la Chesnaye. *La Condamnation de Rancquet, 1510*

ter ès caves, et lieux soubs-terrains.

Aultrement est dicte pantagruélion par ses vertus et singularités. Car comme Pantagruel ha esté l'idée et exemplaire de toute joyeuse perfection (je croi que personne de vous aultres buveurs n'en doubte), aussi en pantagruélion je recognoi tant de vertus, tant d'énergie, tant de perfections, tant d'effets admirables, que, si elle eust esté en ses qualités cognue, lors que les arbres (par la relation du prophète) feirent élection d'un roi de bois pour les régir et dominer, elle sans doubte eust emporté la pluralité des voix et suffrages. Dirai je plus? Si Oxylus, fils de Orius l'eust de sa sœur Hamadryas engendrée, plus en la seule valeur d'icelle se fust délecté, qu'en touts ses huict enfants tant célébrés par nos mythologes, qui ont leurs noms mis en mémoire éternelle. La fille aisnée eust nom Vigne; le fils puisné eust nom Figuier; l'aultre, Noyer; l'aultre Chesne; l'aultre, Cormier; l'aultre, Fenabregue; l'autre Peuplier, le dernier eut nom Ulmeau, (506) et fut grand chirurgien en son temps.

Je laisse à vous dire comment le jus d'icelle, exprimé et instillé dedans les aureilles, (507) tue toute espèce de vermine, qui y seroit née par putréfaction, et tout aultre animal qui dedans seroit entré. Si d'icellui jus vous mettez dedans un seilleau d'eau, soubdain (507 A) vous verrez l'eau prinse, comme si fussent caillebotes, tant est grande sa vertus. Et est l'eau ainsi caillée remède présent aux chevaulx coliqueux et qui tirent des flancs. La racine d'icelle, cuicte en eau, remollist les nerfs retirés, les joinctures contractes, (507 B) les podagres scirrhotiques, et les gouttes nouées. Si promptement voulez guérir une bruslure, soit d'eau, soit de feu, appliquez y du pantagruélion crud, c'est à dire tel qu'il naist de terre, sans aultre appareil ne compo-

(506) « *Ulmeau* fut grand chirurgien.. « Ceci est une allusion bien singulière à tous les arbres dont on fait ordinairement les gibets; ce que désigne surtout le nom de l'arbre *finabrègue* ou *fin-abrège*, c'est-à-dire qui abrège la fin ou la vie, et la vertu qu'a l'ormeau d'avoir été *grand chirurgien* en son temps, puisque la potence guérit de tous les maux. »

JOHANNEAU et ESMANGART.

Je croirais volontiers que l'arbre *fenabregue* est tout simplement le micocoulier. Voir MISTRAL, *Dict. provençal*.

(507) « Le suc du chanvre fait sortir des oreilles les vers ou les insectes qui s'y seraient introduits, mais non sans causer des maux de tête. » PLINE, *hist. nat.* XX, 97.

« Le jus de chanvre frais est bon pour les douleurs des oreilles. » DIOSCORIDES, *op.* III. 148.

(507 A) « Le chanvre a tant de vertu pour coaguler l'eau qu'il suffit de l'y laisser infuser pour produire cet effet; aussi en fait-on prendre dans de l'eau aux bêtes de somme qui ont le flux du ventre » PLINE, *loc. cit.* M. Fée, le savant annotateur de Pline, fait observer avec raison que ce n'est point du véritable chanvre qu'il est question dans ce passage de *l'histoire naturelle*, mais probablement d'une guimauve dont les rameaux sont effilés comme ceux du Cannabis et dont les feuilles ont quelque ressemblance avec cette plante.

(507 B) « La décoction de la racine de chanvre ramollit les articulations contractées; elle est bonne encore contre la goutte et les autres maladies de ce genre. On l'applique crue sur les brûlures, mais il faut la changer souvent pour qu'elle ne sèche pas.» PLINE, *loc. cit.*

Ai-je besoin de dire qu'il ne faut pas se fier à toutes ces affirmations de Pline? mieux vaut rappeler qu'on voit cet auteur indiquer maints remèdes qui certainement aggraveraient les maux qu'ils doivent guérir.

D'après de Marty, quand Rabelais a parlé d'instiller le jus de chanvre dans les oreilles il a voulu faire allusion aux effets que la crainte des supplices produisait sur certaines personnes très disposées à embrasser les nouvelles opinions, cela est bien alambiqué!

sition. Et ayez esgard de le changer ainsi que le voirrez desseichant sus le mal.

Sans elle seroient les cuisines (*) infames, les tables détestables, quoi que couvertes fussent de toutes viandes exquises ; (507 C) les licts sans délices, (507 D) quoi que y fust en abundance or, argent, électre, ivoire et porphyre. Sans elle ne porteroient les meusniers bled au moulin, n'en rapporteroient farine. Sans elle comment seroient portés les plaidoyers des advocats à l'auditoire ? Comment seroit sans elle porté le plastre à l'atelier ? Sans elle comment seroit tirée l'eau du puits ? Sans elle que feroient les tabellions, les copistes, les secrétaires, et escripvains ? Ne périroient les panchartes et papiers rentiers ? Ne périroit le noble art d'imprimerie ? De quoi feroit-on chassis ? Comment sonneroit-on les cloches ? D'elle sont les isiaques ornés, les pastophores revestus, toute humaine nature couverte en première position. Touts les arbres lanifiques de Seres, les gossampines de Tyle en la mer Persique, les cynes des Arabes, les vignes de Malte, ne vestissent tant de personnes, que faict ceste herbe seulette. Couvre les armées contre le froid et la pluie, plus certes commodément que jadis ne faisoient les peaulx ; couvre les théatres et amphithéatres contre la chaleur, ceinct les bois et taillis au plaisir des chasseurs, descend en eau tant doulce que marine au profict des pescheurs. Par elle sont bottes, bottines, botasses, houseaulx, brodequins, souliers, escarpins, pantouphles, savates, mises en forme et usage. Par elle sont les arcs tendus, les arbalestes bandées, les fundes faictes. Et comme si fust herbe sacrée, verbénique (508) et révérée des Manes et Lemures, (*) les corps humains morts sans elle ne sont inhumés.

Je dirai plus : icelle herbe moyennant, les substances invisibles visiblement sont arrestées, prinses, détenues, et comme en prisons mises. A leur prinse et arrest, sont les grosses et pesantes meules tournées agilement à insigne profict de la vie humaine. Et m'esbahi comment l'invention de tel usage ha esté par tant de siècles celé aux antiques philosophes, vue l'utilité impréciable qui en provient, vu le labeur intolérable, que sans elle ils supportoient en leurs pistrines. Icelle moyennant, par la rétention des flots aérés, sont les grosses orcades, les amples télamons, les forts galions, les naufs chiliandres et myriandres de leurs stations enlevées, et poulsées à l'arbitre de leurs gouverneurs. Icelle moyennant, sont les nations, que nature sembloit tenir absconses, imperméables, et incognues, à nous venues, nous à elles : choses que ne feroient les oiseaulx, quelque légèreté en pennage qu'ils ayent, et quelque liberté de nager en l'aer que leur soit baillée par nature. Taprobana ha vu Lappia ; Java ha vu les monts Riphées ; Phebol verra Thélème : les Islandois et Engroenelands voirront Euphrates. Par elle Boreas ha vu le manoir de Auster ; Eurus ha visité Zéphyre. De mode que les intelligences célestes, les Dieux tant marins que terrestres, en ont esté touts effrayés, voyants, par l'usage de cestui bénédict pantagruélion, les peuples arctiques en plein aspect des antarctiques, franchir la mer Atlantique,

(507 C) Allusion aux nappes que l'on met sur la table.

(507 D) Allusion au linge de la literie.

(508) L'adjectif *verbenique* ne désigne pas la verveine, comme l'ont cru quelques commentateurs, il vient du mot latin *verbena* qui se disait de tout rameau sacré.

passer les deux tropiques, volter soubs la zone torride, mesurer tout le zodiaque, s'esbattre soubs l'equinoctial, avoir l'un et l'aultre pole en vue à fleur de leur horizon. Les dieux olympiques ont en pareil effroi dict : « Pantagruel nous ha mis en pensement nouveau et tédieux, plus qu'onques ne feirent les Aloïdes, par l'usage et vertus de son herbe. Il sera de brief marié : de sa femme aura enfants . A ceste destinée ne povons-nous contrevenir : car elle est passée par les mains et fuseaulx des sœurs fatales, filles de nécessité. Par ses enfants, peult-estre, sera inventée herbe de semblable énergie, moyennant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluies, et l'officine des fouldres (509). Pourront envahir les régions de la lune, entrer le territoire des signes célestes, et là prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les aultres au Mouton, les aultres à la Couronne, les aultres à la Harpe, les aultres au Lion d'argent ; s'asseoir à table avec nous, et nos Déesses prendre à femmes, qui sont les seuls moyens d'estre déiliés. » Enfin ont mis le remède d'y obvier en délibération et conseil.

(509) En lisant ce passage on songe, malgré soi, à la corde du cerf-volant de Franklin et à l'invention admirable qui en fut la suite, découverte qui fit dire du grand citoyen de Boston : « *Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.* »

CHAPITRE LII

Comment certaine espèce de pantagruélion ne peult être par feu consumé.

Ce que je vous ai dict est grand et admirable. Mais si vouliez vous hasarder de croire quelque aultre divinité de ce sacré pantagruélion, je la vous dirois. Vérité vous dirai. Mais pour y entrer (car elle est d'accès assez scabreux et difficile) je vous demande : si j'avois en ceste bouteille mis deux cotyles de vin, et une d'eau, ensemble bien fort meslés, comment les démesleriez-vous, comment les sépareriez-vous, de manière que vous me rendriez l'eau à part sans le vin, le vin sans l'eau, en mesure pareille que les y aurois mis? Aultrement, si vos chartiers et nautonniers, amenants pour la provision de vos maisons certain nombre de tonneaulx, pippes et bussarts de vin de Grave, d'Orléans, de Beaulne, de Mirevaulx, les avoient buffetés et bus à demi, le reste emplissants d'eau comme font les Limosins à bels esclots, charroyants les vins d'Argenton et Sangaultier, comment en osteriez-vous l'eau entièrement? comment le purifieriez-vous? J'entends bien; vous me parlez d'un entonnoir de lierre (510). Cela est escript. Il est vrai et avéré par mille expériences. Vous le sçaviez desja. Mais ceux qui ne l'ont sceu, et ne le virent onques, ne le croiroient possible.

Passons oultre. Si nous estions du temps de Sylla, Marius, Cesar, et aultres romains empereurs, ou du temps de nos antiques druides, qui faisoient brusler les corps morts de leurs parents et seigneurs, et voulussiez les cendres de vos femmes ou pères boire en infusion de quelque bon vin blanc, comme feit Artemisia les cendres de Mausolus son mari, ou aultrement les réserver entières en quelque urne et reliquaire : comment saulveriez-vous icelles cendres à part, et séparées des cendres du bust et feu funéral? Respondez. Par ma figue vous seriez bien empeschés. Je vous en dépesche, et vous di que, prenent de ce céleste pantagruélion (511) aultant qu'en fauldroit pour couvrir le

(510) Voir note 102. — Il nous paraît difficile d'admettre que la séparation affirmée ici se produise aussi exactement. Qu'on verse dans un vase légèrement poreux, tel qu'un *alcaraza*, un mélange de vin et d'eau, les gouttelettes qui viendront perler à la surface extérieure seront certainement plutôt aqueuses que vineuses et le mélange restant tendra à devenir du vin pur; cela se conçoit. Mais que les phénomènes de porosité cessent tout juste au moment où l'eau étrangère sera épuisée, on pouvait croire cela du temps de Caton, peut-être même du temps de Rabelais. Nous ne le croyons plus aujourd'hui.

(511) « On a trouvé une espèce de lin incombustible, ou vif, comme on l'appelle. J'ai vu, dans des festins, des serviettes de ce lin jetées dans un foyer ardent; quand les taches en avaient été consumées par le feu, on les retirait plus nettes et plus éclatantes que si elles eussent été blanchies dans l'eau. On en fait, pour les funérailles des rois, des linceuils qui séparent leurs cendres de celles du bûcher. Ce lin croît, dans l'Inde, dans des déserts infestés d'affreux rep-

corps du défunct, et ledict corps ayant bien à poinct enclos dedans, lié et cousu de mesme manière, jectez-le au feu tant grand, tant ardent que vouldrez, le feu, à travers le pantagruélion bruslera et rédigera en cendres le corps et les os : le pantagruélion, non seulement ne sera consumé ne ars, et ne déperdra un seul atome des cendres dedans encloses, ne recepvra un seul atome des cendres bustuaires, mais sera enfin du feu extraict plus beau, plus blanc et plus net que vous ne l'y aviez jecté. Pourtant est-il appellé Asbeston (511 A). Vous en trouverez foison en Carpasie, et soubs le climat Dia Syene, à bon marché.

O chose grande! chose admirable! Le feu, qui tout dévore, tout dégaste et consume, nettoye, purge et blanchit ce seul pantagruélion carpasien asbestin. Si de ce vous defflez, et en demandez assertion et signe usual, comme Juifs et incrédules, prenez un œuf frais et le liez circulairement avec ce divin pantagruélion. Ainsi lié mettez le dedans le brasier tant grand et ardent que vouldrez. Laissez-le si long-temps que vouldrez. Enfin vous tirerez l'œuf cuict, dur et bruslé sans altération, immutation, n'eschauffement du sacré pantagruélion. Pour moins de cinquante mille escuts bourdelois amodérés à la douziesme partie d'une pite, vous en aurez faict l'expérience.

Ne me paragonnez point ici la salamandre (512). C'est abus. Je confesse bien que petit feu de paille la végète et resjouit. Mais je vous asseure que en grande fournaise elle est, comme tout aultre animant, suffoquée et consumée. Nous en avons vu l'expérience. Galen l'avoit longtemps ha confermé et démonstré, *lib.* 3. *de temperamentis*. Ici ne m'alléguez l'alum de plume (513) ne la tour de

---

tiles, et toujours arides et brûlants. Ainsi le climat où il vit l'habitue à l'action du feu. On le trouve rarement et on le travaille avec beaucoup de peine, à cause du peu de longueur de ses fibres. Sa couleur est rousse ; passé au feu, il acquiert une blancheur éclatante. Ceux qui le trouvent le vendent aussi cher que les plus belles perles. Les Grecs l'appellent *asbeste* nom qui indique la nature même de cette substance. » Pline. *hist. nat.* XIX. 4.

(511 A) « Il y a parmi les minéraux des substances incombustibles, et surtout celle que Plutarque et Suétone ont appelée *asbeston*... On en fait des tissus qui résistoient au feu ; et c'est dans ces tissus que les anciens envelopoient les corps des grands, afin qu'en les brûlant leurs cendres ne se mêlassent point avec les autres cendres du bûcher. » T. Brown. *essai sur les erreurs.*

(512) « Au monde de la terre la bête à feu s'appello *salamandre*, et l'animal glaçon y est connu sous le nom de *remore*!... Quant aux bêtes à feu, elles logent dans la terre, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve. » Cyrano de Bergerac. *hist. des états de la lune.*

« C'est une tradition, reçue par les anciens et appuyée sur un grand nombre de temoignages, que la *salamandre* peut conserver la vie au milieu des flammes et les éteindre. Les Egyptiens en ont fait un de leurs symboles. Aristote semble ajouter foi à la tradition. Nicandre, Serenus Sammonicus, Elien, Pline se déclarent plus ouvertement, et celui-ci s'avance jusqu'à donner la cause d'un phénomène aussi admirable. « C'est dit-il, un animal si froid, qu'il éteint le feu, comme la glace l'éteindroit. » Cependant il y en a d'autres qui ont absolument nié le fait, et qui ont appuyé de l'expérience leur sentiment. Si l'on en croit Galien, la Salamandre endure le feu quelque temps, mais elle en est enfin consumée. Ainsi Galien n'a rien dit qui fût absurde quand il a recommandé les cendres de la Salamandre comme un remède septique, qui détruit ainsi que l'arsenic. » T. Brown. *loc. cit.*

(513) « Les anciens savaient que le bois enduit d'*alun* (voir note 225) refuse longtemps de s'enflammer. Telle était la

bois en Pirée, laquelle L. Sylla ne peut onques faire brusler, pource que Archelaus, gouverneur de la ville pour le roi Mithridates, l'avoit toute enduicte d'alum. Ne me comparez ici celle arbre qu'Alexandre Cornelius nommoit *Eonom* (514), et la disoit estre semblable au chesne qui porte le gui, et ne povoit estre ne par eau ne par feu consommée ou endommagée, non plus que le gui de chesne; et d'icelle avoir esté faicte et bastie la tant célèbre navire Argo. Cherchez qui le croye: je m'en excuse. Ne me paragonnez aussi, quoi que mirifique soit, celle espèce d'arbre que voyez par les montagnes de Briançon et Ambrun, laquelle de sa racine nous produict le bon agaric (515); de son corps nous rend la résine (515 A) tant excellente que Galen l'ose équiparer à la térébinthine; sus ses feuilles délicates nous retient le fin miel du ciel, c'est la manne, et quoi que gommeuse et unctueuse soit, est inconsumptible par feu. Vous la nommez *Larix* (516) en grec et latin; les Alpinois la nomment melze; les Antenorides et Venitiens, larége, dont fut dict *Larignum* le chasteau en Piedmont, lequel trompa Jule Cesar, venant ès Gaules. Jule Cesar avoit faict commendement à touts les manants et habitants des Alpes et Piedmont, qu'ils eussent à porter vivres et munitions ès étapes dressées sus la voie militaire, pour son ost passant oultre. Auquel touts furent obéïssants, exceptés ceulx qui estoient dedans Larigno, lesquels soi confiants en force naturelle du lieu, refusarent à la contribution. Pour les chastier de ce refus, l'empereur feit droict au lieu cheminer son armée. Devant la porte du chasteau estoit une tour bastie de gros chevrons de larix, lacés l'un sus l'aultre alternativement comme une pile de bois, continuants en telle haulteur que des machicolis facilement on povait avecques pierres et leviers débouter ceulx qui approcheroient. Quand Cesar entendit que ceulx du dedans n'avaient aultres deffenses que pierres et leviers, et qu'à peine les povoient-ils darder jusques aux approches, commenda à ses souldars jecter autour force fagots et y mettre le feu: ce qui fut incontinent faict. Le feu mis ès fagots, la flambe fut si grande et si haulte qu'elle couvrist tout le chasteau; dont pensarent que bien tost après la tour seroit harse et démolie. Mais cessant la flambe, et les fagots consumés, la tour apparut entière sans en rien estre endommagée. Ce que considérant Cesar, com-

---

tour de bois élevée dans le Pirée par Archelaüs et que Sylla tenta vainement d'embraser. L'historien Quadrigarius dit positivement qu'Archelaüs avait eu soin de la revêtir en entier d'un enduit d'alun. » Salverte, *des Sciences Occultes*.

(514) Pline appelle *Æon* (*æonem* à l'accusatif) une sorte de chêne extraordinaire, dont le bois avait servi à la construction du navire Argo.

(515) L'*agaric* dont il est ici question se prépare avec le champignon du melèze, ou *pinus larix*; on l'employait beaucoup autrefois comme drastique et émétique.

(515 A) Le melèze des Alpes fournit une *résine* qui se vend encore parfois aujourd'hui sous le nom de térébenthine de Venise. Les feuilles du même arbre secrètent une matière gluante, fortement purgative, dite *manne de Briançon*.

(516) Le mélèze brûle difficilement mais il nous répugne pourtant d'admettre qu'il n'est autre que le fameux *larix*, dont les anciens ont tant célébré l'incombustibilité. Vitruve (*de archit.* II. 9) parle de la tour de bois à laquelle César ne put mettre le feu. Elle était, dit-il, construite avec le larix. De tout ce qui a été écrit sur ce bois on ne peut conclure qu'une chose: Cet arbre nous est inconnu il n'existe peut-être pas. Peut-être encore est-il probable que le larix était tout simplement du bois imprégné d'alun. (Voir la note 513).

menda que hors le ject des pierres tout autour, l'on feist une seine de fossés et bouclus. Adoncques les Larignans se rendirent à composition. Et par leur récit cognut Cesar l'admirable nature de ce bois, lequel de soi ne faict feu, flambe ne charbon: et seroit digne en cette qualité d'estre au degré mis du vrai pantagruélion, et d'autant plus que Pantagruel d'icellui voulut estre faicts touts les huis. portes, fenestres, gouttières, larmiers et l'embrun de Thélème; pareillement d'icellui feit couvrir les pouppes, prores, fougons tillacs, coursies et rambades de ses carracons, navires, galères, galions, brigantins, fustes et aultres vaisseaux de son arsenac de Thalasse. Ne feust que Larix (516 A), en grande fournaise de feu provenent d'aultres espèces de bois, est enfin corrompu et dissipé, comme sont les pierres en fourneau de chaulx; pantagruélion asbeste plustost y est renouvellé et nettoyé, que corrompu ou altéré. Pourtant,

Indes, cessez, Arabes, Sabiens,
Tant collauder vos myrrhe (517), encens, ébène.
Venez ici recognoistre nos biens
Et emportez de nostre herbe la grène:
Puis, si chez vous peult croistre en bonne es- (trene
Graces rendez ès cieulx un million
Et affermez de France heureux le règne,
Onquel provient pantagruélion

(516 A) « Ce *larix* donc est un bois qui ne brusle jamais et ne fait feu, ny flamme ny charbon, ainsi que Jules César en fit l'expérience, retournant de la Gaule. Il avoit mandé à ceux du Piedmont de luy fournir vivres et dresser estappes sur son grand chemin du camp. Ils luy obeyrent, fors ceux d'un chasteau appelé *Larignum*, où s'estoient retirés quelques meschants garnemens, qui firent des refusants et rebelles, si bien qu'il fallut à César rebrousser et les aller assiéger. Approchant de la forteresse il vit qu'elle n'estoit fortifiée que de bois, dont il s'en moqua disant que soudain il l'auroit. Parquoy commanda aussi tost d'apporter force fagots et paille pour y mettre le feu, qui fut si grand et fit si grande flamme que bientost on en esperoit voir la ruine et destruction; mais après que le feu fut consommé et la flamme disparue, tous furent bien estonnez, car ils virent la forteresse en mesme estat qu'auparavant et en son entier et point bruslée ny ruynée: dont il fallut à César qu'il s'aidast d'autre remède ». Brantome, *Dames galantes*. Disc. IV.

(517) Voir les notes 162 et 448. Apulée cite (*metamorph.* VIII) un homme qui s'était garanti de la douleur physique par le moyen d'une potion de *myrrhe*.

Paris, Imp. A. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.

TABLE DES NOTES

DU

TIERS-LIVRE

Abatis, note 348.
Absinthe, 495.
Absorption, 323.
Abstinence, 311.
Aconit, 504 A.
Adiantum, 496 A.
Affené, 367.
Agaric, 515.
Ages, 311, 419, 423, 464 A.
Agnus castus, 435 C.
Agonie, 389 C.
Agréné, 367.
Agrippa, 403 C.
Aiguillette nouée, 373 F.
Air, 336.
Alacoque (Marie), 364.
Alcibiadion, 491 E.
Alkatim, 384 B.
Alkermes, 376.
Alectromancie, 391 A.
Aliénés, 408.
Alimentation, 290 A, 293 A.
Allaitement, 304, 351 E.
Alopecuros, 499.
Alun, 513.
Alyssum, 496 A.
Ame, 318.
Amomum, 449
Amy, 349 D.
Anatomie, 302.
Anneau de Hans Carvel, 451 A.
Ancyglotte, 454.
Animaux, 342, 442, 446.
Anis, 333 E.
Anticyre, 400.
Antiphon, 362.
Antranium, 503 A.
Aorte, 329 A.
Aphrodisiaques, 418 A.
Apollonius, 333, 410 L.
Apone, 349 G.
Apostème, 467.
Appétit, 320.
Aristoloche, 496.
Aristote, 355 A.
Armoise, 491 B.
Arnauld 355.
Artemidore, 354 G, 363 A.
Artémise, 491 B.
Artères, 351 A.
Artichaut, 498 A.
Asbeston, 511 A.
Ascarides, 394 B.
Assimilation, 368.
Astres, 317, 349 B.
Astrologie, 404 F.
Athénée, 354 H.
Atomes, 351 H.
Autoplastie, 378.
Avicenne, 476 A.
Azemine, 464.

Babines, 375 B.
Babolin, 313 B.
Bacchus, 297, 434.
Badigoinces, 375.
Baillement, 381 D.
Balthazar Noyer, 453 A.

Barbarin, 457.
Bas-ventre, 426.
Baulièvres, 385.
Bechium, 496 A.
Becos, 379 A.
Bègues, 413.
Belutaige, 381 A.
Bergamotte, 361 A.
Bésicles, 351 F.
Blé en herbe, 311 E.
Bœuf (cornes du), 363.
Bonshommes, 400 C.
Boucle bergamesque, 460.
Bouillon, 371.
Bourrabaquin, 395 C.
Braguette, 337, 340 A, 373 E, 376 A, 400 D, 418 C.
Brame-faim, 369.
Briffaulx, 395 E.
Buglosse, 491 E.
Burgots, 395 B.
Buveurs, 289 A, 305.

Cabalistes, 366 C.
Cacoethe, 366 A.
Calloier, 289.
Caméléon, 362 A.
Canal thoracique, 323.
Capharderies, 383.
Capillaire, 496 A.
Cardinal de Lorraine, 340 A.
Carminatifs, 333 E.
Ceinture de chasteté, 460.
Cellule, 302.
Cerveau, 310, 384, 472.
Chaleur, 293.
Champi, 365.
Chancre, 481 B.
Chanvre, 435 B. 483, 484, 489, 490 A, 507.
Chasteté, 445.
Chèvre, 382, 397.
Chevrefeuille, 435 C.
Chou, 359.
Cheveux de Venus, 509.
Chylification, 322.
Chymification, 322.
Cicéron, 359.
Cigüe, 435 E, 504 A.
Cinnamome, 450.
Circulation, 328,
Ciron, 394, 407.
Citron, 493.
Clavelée, 395 A.
Clavure de charnier, 399 A.
Cléon, 355 A.
Clientèle, 454 A.
Cliquettes, 382 A.
Clyménos, 491 E.
Clystère, 457.
Coction, 311 F, 354 I, 467 C.
Cocu, 345 B.
Coing, 417.
Coït, 332, 334, 416.
Colique, 333 E.
Concoction, 311 F, 366 B, 447 A, 467, 487.
Conductibilité, 452.
Constipation, 300.
Contagion, 335 D.
Copulation, 301 B.
Corbeau, 403 B.
Cornarius, 363.
Corne d'Ammon, 364 B.
Cornibus (de), 363 B.
Coronopus, 499.
Corvisart, 419.
Coscoton, 373 M.
Coude, 291 A, 388 A.
Couille, 342 A, 344, 373 N.
Couillons, 342 A, 351 I, 372, 387, 390 B, 397 A, 399, 413, 418 B, 424.
Coupe gorgée, 296.
Courbassée, 373 J.
Coureurs, 375 G.
Cousins, 394 A.
Cœur, 344, 351.
Crâne, 472.
Cremaster, 312 D.
Cresson, 496 B.
Criminalité, 464 B.
Crocodile, 362 A.
Croustelevé, 299, 423.
Crudité, 467 C.
Crustumenum, 361.
Cul, 375 F.
Cuscute, 502 A.
Cygne, 389.
Cynara, 498. A.

Daphné, 498.
Débauche, 346.
Défécation, 291 B, 299 A.
Degrés, 293.

Dents, 373 I, 414.
Diaphragme, 295, 312.
Diarrhée émotive, 463.
Diastole, 351 A.
Dieu (définition), 354 J.
Digestion, 322, 366, 368 C 462.
Dionys, 441.
Dioscorides, 375 L.
Divination, 349 C, 391 A, 404, 409, 410.
Doigt maistre, 426 A.
Doigt médical, 374, 386, 391.
Doigts de mercure, 500 A.
Dorelot, 362 B.
Douleur, 333 B.
Dragonneau, 395.
Duodenum, 395,
Dyscrasie 398.

Eau potable, 333 A.
Ecchymoses, 353, 388.
Écrevisse, 375 B.
Ectasique, 482.
Egilops, 503.
Éléments, 314.
Ellébore, 400.
Émeraude, 411.
Émotion, 351 B.
Enfantement, 383, 490.
Engainant, 335 A.
Ephemerum, 496 A.
Épi, 341.
Épices, 375 D.
Épines, 341.
Épreuve, 337 A.
Épuisement, 357.
Érection, 300 A. 312 E.
Eryngion, 497 B.
Escargot, 308.
Escouillés, 431 A, 475.
Esculape, 316.
Esprits animaux, 311 G, 330, 357 A.
Esprits vitaux, 311 G, 438 A.
Esquinancie, 447 B, 504 C.
Estiomene, 423.
Estomac, 315 A. 367, 447 A.
Estrapade, 299 A
Éternuement, 384.
Études, 437.
Eumetride, 362 A.
Eupatoire, 485 A, 491 C.
Euphorbe, 491 D.
Eviré, 335 C.

Faim, 358, 367, 434 A.
Falot, 340.
Farce, 453.
Fécondité, 301, 303.
Femmes, 311 A, 345 B, 349, 364, 441 A.
Ferrements, 353 A.
Feu 337 A.
Feuille lancéolée, 485.
Feuillette-Fillette, 297.
Fèves, 359, 499 A.
Fibule, 460.
Fic, 478.
Fiel, 327.
Fièvre quarte, 335, 406, 426.
Fifre, 335 D.
Filaire, 395.
Filet, 451.
Flagellation, 300 A.
Foie, 327, 390 C.
Folie-Sagesse, 462 C.
Foudre, 509.
Fouet, 300.
Fougère, 503 C.
Fourniment, 338 A.
François 1er, 502.
Frayeur, 375 C.
Frigidité, 364 A.

Gale, 394.
Galien, 339.
Gall, 472.
Gaz, 333. D.
Génération, 331.
Génitoires, 301 A.
Gentiane, 491 F.
Gingembre, 449.
Gland, 312 F.
Glubere, 377.
Gorre, 390.
Gourmandise, 290, 297, 423.
Gout, 321.
Goutte, 297.
Goutteux, 289 A, 298, 307.
Graine d'écarlate, 376.
Graines, 341.
Graines de Paradis, 449.
Grève, 291, 401.
Guy Bourguier, 453 A.

Habitation, 336.
Habitudes, 333 C, 416.
Hanneton, 308.
Hastille, 467 A.
Hectique, 398.
Héliotrope, 497.
Hercule, 418.
Hérédité, 304, 467 B.
Hernie, 351 I.
Herodote, 379.
Herophile, 354 H.
Hieracia, 497 B.
Hippocras, 431, 448.
Hippocrate, 354, 441.
Hippopotame, 435 G.
Hippuris, 499.
Holosteon, 495.
Homme nu, 342.
Honneur, 375 F.
Hopitaux, 309.
Hotman, 465.
Humeurs, 469 A.
Humeurs peccantes, 400 A.
Humorisme, 439.
Huppe, 411 B.
Hyène, 411 A.
Hyères, 289.
Hygiène, 336.
Hypocondrie, 440.
Hystérie, 443.

Ichthyophagie, 392.
If, 504 A.
Impuissance, 335 C, 416, 433, 436 A.
Inanition, 357.
Incombustibilité, 511, 514.
Innervation, 311 G.
Iris, 496 A.
Ivraie, 502 B.
Ivrognerie, 289 A.
Iynx, 306.

Jabot, 375 E.
Jambe-torte, 351 D.
Jamblique, 354 C.
Jectigation, 375 A.
Jeune, 368 C, 473.
Jugement difficile, 402.
Jusquiame, 496 B.

Kermès, 376.

Lactation, 304.
Ladrerie, 481 A.
Lamies, 408 C.
Lancis, 421.
Langue, 321, 454.
Landores, 292.
Larignum, 516 A.
Larix, 516.
Larves, 403 A.
Laurier, 362 A.
Lavande, 494 C.
Lémures, 403 A.
Lépreux, 382 A, 400 C.
Levain, 313.
Lèvres, 375, 380 A.
Lichen, 496 A.
Lierre, 510.
Lièvre, 359 A.
Ligne de Jovis, 404 D.
Lignon, 454.
Linge. 507 D.
Lipothymie, 444.
Locuste, 301.
Lombroso, 464 B.
Longevité, 403 B.
Lucine, 383.
Lune, 441 A.
Lynx, 409, 492.

Mahomet, 418.
Main-chaude, 466.
Maison du Ciel, 404 F.
Maisons neuves, 334, 336.
Mal de pipe, 470
Mal de taverne, 471.
Malpropreté thérapeutique, 333 F.
Mandibule, 384 A.
Maranes, 378, 412.
Mandragore, 435 E.
Mariage de vieux, 476.
Marrabais, 393.
Massepain, 430.
Massorets, 366 C, 398 A.
Mât de catène, 408.
Matrice, 301 B, 417, 443.
Maujoinct, 477.
Mauloubet, 421 A.
Mauve, 496 A.
Médicaments. 427.
Melèze, 515 A.
Mercuriale, 491 A.

Mère-nourrice, 471 B.
Meshaigné, 349 A.
Messaline, 364
Micocoulier, 506.
Microcosme, 314 A.
Minerve, 351 C.
Minution, 432.
Mitaine, 351.
Moines, 391 D.
Moïse (loi de), 334.
Moissonneurs, 311 B.
Monetes, 373 C.
Montagne de Jupiter, 404 D.
Mouche, 466.
Mourre, 387 A.
Mules, 420.
Mulet, 432 A.
Mumie, 333 F.
Mut, 378 B.
Mutisme, 379. 403.
Myrobalans, 501 A.
Myrrhe, 517.
Myrte, 498.

Naissance, 342.
Napoléon, 419.
Nappes, 507 C.
Narcisse, 498 B.
Nasdecabres, 381 B.
Nénufar, 435, 503 B.
Neutres, 459.
Nicander, 409 B.
Nombril de Vénus, 500.
Nouveaux mariés, 334.
Numero deus, 485 B.
Nutrition, 319.

Obésité, 345.
Obsèques, 313 A.
Occasion, 468.
Odeur alimentaire, 462 D.
Oince, 409.
Oincestre, 416 B.
Orchis, 418 A, 435 F.
Oreilles, 373, 507 A.
Organographie végétale, 488.
Orgues, 459 B.
Orobanches, 502 B.
Ortuinus, 373 D.
Othoman Vadave, 465.
Ouie, 373 A.

Ours léché, 469.

Palices, 375 H.
Palingenésie, 375 J.
Palintocie, 375 I.
Panzoust, 372 B.
Papes, 301 A.
Papesse, 352.
Pappes, 341.
Patience, 294.
Pêches, 494 B.
Pélican, 415.
Peloton, 338.
Pendus, 504 C.
Perdrier, 453 A.
Periclimenos, 435 C.
Peste, 333, 349 E.
Petite oie, 348.
Pets, 333 D, 462 B.
Peur, 463.
Phrenes, 462 A.
Phrenologie, 472.
Physiologie, 315.
Picotin, 375 K.
Picquet, 466 A.
Pieuvre, 359 B.
Pitys, 498.
Planteurs de vignes, 334.
Pline, 354 H, 469.
Plotin, 354 B.
Poires, 361.
Poissons, 392, 403.
Poivré, 405.
Polemonia, 493.
Pommes, 471 D, 494.
Poulpe, 359 B.
Polype, 359 B.
Pouls, 351 A, 455 B.
Poumon, 329.
Pourpier, 359 B, 504 B.
Procréation des sexes, 416 A.
Proculus, 417.
Profession médicale, 454 A, 458.
Pronostic, 480.
Prophylaxie, 427 A.
Punais, 481.
Puput, 411 B.
Pythagore, 359.

Quentin, 453 A.
Quintefeuille, 501.

Quintus Calaber, 354 H.

Rate, 312 A, 326.
Rats, 311 D.
Recutit, 378.
Régime, 354 A.
Repas, 368.
Respiration, 329.
Resurrection, 410 L.
Retaillats, 378, 874.
Rets admirable 357 B.
Rets merveilleux, 330.
Réveil, 370.
Rêves, 355.
Rhubarbe, 457, 494 A.
Robe, 337 B.
Robinet, 453 A.
Rognons, 312 B. 315.
Rondelet, 428, 446 A, 453 A, 458.
Rouge, 422.
Rouissage, 489 A.
Roupie, 373 K.
Ruffien, 452 A.
Rumex, 294.

Sabine, 494 B.
Safran, 498 C.
Safrané, 396, 397 B, 498 C.
Saignée, 461.
Saints, 313 B, 316 B, 383, 451, 478, 479.
Salamandre, 512.
Salmigondin, 459 C.
Salsepareille, 498 C.
Sang, 318.
Sangbreguoy, 376 A.
Santonique, 494 B.
Saporta, 493 A.
Satyre menippée, 381 D.
Satyrion, 418 A.
Saule, 435 A, 504.
Sauterelle, 501.
Savorados, 373 L.
Scot, 373 G.
Scythes, 436 A, 438 B.
Securidaca, 503.
Sedum, 491 C.
Selle, 373 B.
Serapias, 435 G.
Serapion 362.
Singe, 375 B.
Sommeil, 354 D, 366, 368.
Songes, 354, 356, 362.
Sour-muet, 381 C.
Spadones, 475.
Spadonique, 423.
Sperme, 331, 486.
Spica, 341, 494 C.
Squinanthi, 447 C.
Stercus et urina, 455.
Stœchas, 494 C.
Style, 301 B.
Surdité, 380.
Sybille, 372 C.
Syphilis, 289 A, 335, 346.
Systole, 351 A.

Talares, 337 B.
Talus, 349 F.
Tamarix, 409 A.
Tauchie, 336 A.
Teigne, 502 A.
Téléphium, 491 C.
Temps médecin, 471 C.
Test, 341.
Testicules, 301 A, 338, 341, 352, 416 A, 425
Tête, 340.
Théocrite, 354 H.
Théophraste, 418 A.
Thlasié, 424.
Thlibié, 424.
Thrasymedes, 355 A.
Tigresque, 353.
Tintement d'oreille, 375. C
Torticoles, 475 A.
Tousseur, 462 E.
Travail, 436.
Truie, 390.
Truie en espices, 375 D.
Tussilage, 496 A.

Ulmeau, 506.
Urêtre, 325.
Urination, 299 A, 325.
Urine, 455.
Urion, 373 H.
Utérus, 301 B, 321 A, 417, 442.

Veine artériale, 329 A.
Veine cave, 323.
Veines emulgentes, 325.
Veines mesaraïques, 323.
Veine porte, 323.

Ventricules, 438, 447 A.
Vents, 333 E.
Venus, 297, 434.
Verbenique, 508.
Verge, 350.
Vérole, 307, 346.
Vérolés, 289 A.
Vers, 394 B.
Vertèbres, 312 C.
Vessie, 325.
Vieillesse, 290, 419, 464 A, 471 A.
Vierges et veuves, 355 B.
Vin, 434, 449.
Villeneuve, 355.
Vinaigre, 347.
Virginité, 332.
Visage, 387 A.
Vitex, 435 D.
Vœ Soli, 345 A.
Vomiturition, 312 G.

Xenophon, 373.

Yeux exemptiles, 409 A.
Yeux pochés, 388, 408 A.

Zoophytes, 341.

Paris, Imp. Quelquejeu, 10, rue Gerbert.

ESSAIS

D'ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR RABELAIS.

PARIS,
TECHENER, Place du Louvre, 12.
1841.

ESSAIS

D'ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR RABELAIS.

PARIS,
TECHENER, Place du Louvre, 13.
1841.

Tiré à 60 Exemplaires.

A Monsieur

A. J. Q. BEUCHOT,

Bibliothécaire de la Chambre des Députés.

HOMMAGE RESPECTUEUX.

G. BRUNET.

AVANT-PROPOS.

L'on a beaucoup écrit sur Rabelais ; mais le cercle des questions que soulèvent les œuvres de notre moderne Lucien est si vaste, qu'il y a, qu'il y aura long-temps, beaucoup à y glaner.

Notre projet n'est point d'examiner le degré d'importance historique ou philosophique qui s'attache à ces pages immortelles pleines de l'invention la plus vive, de la verve la plus emportée ; nous ferons beaucoup mieux, pour nous et pour ceux qui laisseront tomber leurs yeux sur notre opuscule, de renvoyer à des ouvrages plus ou moins célèbres dont nous esquisserons plus tard la liste.

Tenons-nous en à des vues beaucoup moins générales.

M. de L'Aulnay dans l'édition, plus d'une fois réimprimée, qu'il a donnée des Œuvres du Curé de Meudon (1), M. J. C. Brunet, l'oracle de la bibliographie dans deux écrits différents (2), ont débrouillé les questions

---

(1) Paris, Desoër, 1820, 3 vol. in-18, 319, 312, XL et 316 pages.

» Janet, 1823, 3 vol. in-8.°; 615, 580, IX et 672 p.

» Ledentu, 1835, 1 vol. gr. in-8.° 677 p.

L'avertissement (viii p.) de l'édit. de 1820, ne se retrouve pas dans l'édit. de 1823 (dont celle de 1835 est une copie); il aurait dû être conservé; il soumet à une critique judicieuse le travail de Leduchat; l'édition de 1823 contient un autre avertissement de IX p. qui n'a pas été reproduit dans l'édit. 1835 où l'on a mis une insignifiante notice de 3 p. sur Rabelais. Le travail de M. De L'Aulnay a reçu des additions importantes dans sa 2.e édit.; c'est ainsi que la liste des *erotica verba* s'est accrue de 24 mots pour la lettre A, et de 45 pour le B.

(2) *Nouvelles recherches bibliographiques*, Paris, chez Silvestre, 1834; l'article consacré à Rabelais se trouve tom. III, p. 128-138; notice sur deux anciens romans intitulés : *Les Chroniques de Gargantua*, Paris, Silvestre. Décembre 1834; 28 p. in-8.°

obscures et compliquées qu'offre l'histoire des premières éditions et des imitateurs de Gargantua et de Pantagruel (1). Tout récemment un érudit allemand, M. Gottlob Régis, s'est appliqué, avec la tenacité germanique, à l'étude de maître François; son ouvrage étant d'un prix élevé et dans un idiome assez peu répandu (2), nous avons entrepris

---

(1) De ce que je porte le même nom, que le savant et respectable auteur du *Manuel du Libraire*, de ce que j'ai eu quelques rapports d'études avec lui, il ne s'ensuit pas la possibilité d'une méprise dont il aurait à se plaindre. S'est-on jamais avisé de confondre avec l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, Pierre Rousseau, journaliste fécond et pauvre fabricant de drames? la postérité prendra-t-elle jamais Jean pour Jean-Jacques Rousseau, bien que le premier ait été sénateur, et qu'à ce titre on lui ait même, je crois, accordé les honneurs du Panthéon? Ce serait le cas de demander s'il y a jamais eu, s'il y a encore un Panthéon chez nous?

(2) Le premier volume, contenant la traduction de Rabelais, a paru à Leipzig en 1833, 981 pag. gr. in-8.° Les meilleurs journaux littéraires d'Outre-Rhin, lui ont décerné les plus justes louanges et la *Revue Encyclopédique* (T. LIX, p. 193), rend justice à l'entente parfaite et à la sagacité avec laquelle M. Régis s'est acquitté d'une tâche aussi difficile. Son 2.me volume a été mis au jour en 1839 (CCXXIII, 960 p. et 1 f. errata); il contient une longue introduction et un commentaire étendu sur lequel nous nous réservons de revenir. Un 3.me volume est promis.

de mettre le résultat de quelques-unes de ses recherches à la portée d'un petit nombre de bibliophiles que nous avons à cœur d'obliger. Nous avons ajouté, aux lumières que nous a fournies le savant allemand, des développements de quelqu'étendue, fruit de nos recherches personnelles et que nous recommandons à l'indulgence des gens éclairés. Le seul mérite que nous attachons à notre livret, sera de pouvoir être de quelqu'utilité aux travailleurs qui viendront s'asseoir au *festin pantagruélique*, et d'offrir du moins quelque chose de neuf au lecteur français, car nous avons mis le soin le plus scrupuleux à ne pas répéter une ligne de ce qu'avaient dit avant nous (et bien mieux que nous n'aurions pu le dire), Le Duchat, de L'Aulnay, MM. Brunet, Esmangart, Johanneau, etc. Nous supplions que l'on ne nous croie pas sur parole et que l'on vérifie notre assertion.

10 Novembre 1840.

ESSAIS

D'ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR RABELAIS.

CHAPITRE I.

REMARQUES SUR QUELQUES ÉDITIONS RABELAISIENNES.

PANTAGRUEL. *Les horribles et espouvantables faictz et prouesses*, etc. Édit. s. l. ni d. petit in-8.°, 103 f.ts, indiquée avec détail dans les *Nouvelles Recherches*.

Nous ajouterons seulement, d'après une note de M. Kopitar, que l'exemplaire de la Biblioth. Impériale de Vienne, conforme d'ailleurs à la description de M. Brunet, porte de plus au frontispice : « On les » vend à Paris au bout du Pont au Meusniers (1) à » l'enseigne Sainct Loys » et consiste en 104 feuillets.

(1) Ce pont était fort près du Pont au Change ; il s'écroula, avec tous ses moulins, sous le règne de Henry IV et ne fut pas rebâti.

Pantagruel. Jesus Maria (1). *Les horribles et espouuentables faictz et prouesses*, etc. Lyon. Fr. Juste, 1533. Cette édition donne des variantes importantes. Il est singulier que *Maistre Jehan Lunel, docteur en Théologie*, ait conservé les passages libres du 2.me livre qu'ont effacés des éditeurs plus modernes, et nous noterons, en passant, que c'est avant 1711 le seul réviseur qui se soit nommé. Quant au premier Livre de Rabelais, tel que nous le possédons, il n'en existe aucune trace antérieure à 1535 (2). Les 6 premiers

---

(1) Rapprochement qui semble bien un peu étrange, mais dont il y a des exemples dans plusieurs fabliaux; il rappelle le chanoine Pulci mettant des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament à la tête de chants où la folie et la licence abondent.

Au sujet de quelques-unes de ces vieilles éditions, le lecteur nous saura gré de le renvoyer à une note de M. Beuchot, inséré dans la *Bibliographie de la France*, 1823, n.° 40.

(2) *Es giebt noch bis jetzt so wenig eine spur als in der Erde von einem antediluvianeschen urmenschen.*— Telles sont les expressions de Régis : « Il est très-possible cependant, observe » M. Brunet (*Notice*, p. 17), qu'il ait existé une édition du véri- » table Gargantua antérieure à celle de 1535, et peut-être quelque » jour, un heureux hasard en fera découvrir un exemplaire». Oh! s'il m'était réservé de le rencontrer! Le bonheur, l'enthousiasme dont m'enivrerait cette trouvaille, ne le céderait pas au sentiment de triomphe qu'éprouva Christophe Colomb en abordant les rivages de l'Amérique.

Un exemplaire de l'édition de 1535, joint au Pantagruel de 1534 et à la Pronostication, s'est payé 140 fr. 2.e vente Debure, n.° 2113. On trouvera un peu plus loin un autre exemple du très-haut prix que mettent les amateurs à ces vieilles impressions rabelaisiennes, introuvables bouquins « qui se payent au décuple du

chapitres de la *Pantagrueline Prognostication*, sont imprimés sans un titre particulier et avec les mêmes caractères sur 6 f. non chiffrés (1).

Dans l'édition de 1533, 84 f. la *Prognostication* se trouve complète en dix chapitres.

Il se trouve à la Bibliothèque Royale de Munich, sous la date de 1537, une édition sans indication de lieu ; elle renferme, 1.° *Gargantua* 1537, et sur le faux titre, orné d'une vignette en bois, on lit : *La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par Labstracteur de quintessence, livre plein de Pantagruelisme.* 2.° *Pantagruel*, 1557 : au verso, *Pantagruel Roy des Dipsodes, restitué à son naturel, avec ses faictz et prouesses espouvantables : composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.* 3.° *Pantagrueline prognostication* (elle n'est pas pour l'an *perpétuel*, mais Pour L'an 1538). 4.° *Le Disciple de Pantagruel*, 1538. Au verso : *Le Voyage et navigation que fist Panurge* (titre conforme à celui que rapporte tout au long les *Nouv. Rech.* (T.

---

poids de l'or » (expression d'un homme d'esprit que nous citerons tout-à-l'heure) ; nous pouvons donc nous croire en droit d'en dire quelques mots.

(1) M. Brunet regrette que Le Duchat et les modernes éditeurs n'aient pas connu cette édition qui aurait pu leur fournir quelques bonnes variantes ; heureusement que M. Régis les a relevées sur l'exemplaire de la Bibliothèque de Dresde et qu'il a promis de les publier.

III, p. 137, 2.me col. l. 3), mais en mentionnant une édition bien moins ancienne, d'Orléans, par Éloy Gibier, 1571 (1).

---

(1) 66 fr., parch., Bignon, n.° 962, avec l'*Histoire Joyeuse de Tiel Ulespiegle.*

Ce *Voyage* se trouve aussi dans l'édition de Lyon, Dolet, 1542, dans celle de Valence 1547, et il y en a plusieurs éditions séparées qui parfois diffèrent beaucoup l'une de l'autre (voir les *Nouv. Rech.*, T. III, p. 131, col. 1 et 2). *C'est*, ajoute M. Brunet, *un ouvrage assez plat, tout-à-fait étranger à Rabelais.*

Il y aurait chez nous impertinence bien déplacée (et nous prenons aussi dans sa signification immédiate de choses non pertinentes) à combattre l'opinion de notre célèbre bibliographe : son exactitude consciencieuse, son extrême attention à ne parler que de ce qu'il a vu et vérifié à plusieurs reprises, lui garantissent toute l'infaillibilité à laquelle il est permis à la nature humaine de prétendre, et cependant, après avoir lu et relu ce *Voyage de Panurge*, il nous semble bien y reconnaître le cachet de maître François; ce n'est qu'une ébauche grossière encore, mais laissez l'auteur y mettre la dernière main et vous en verrez sortir le 4.me livre de Pantagruel, livre dont Claude la Ville imprima pour la première fois une partie en 1547, et dont la première édition complète, un peu modifiée, fut mise au jour en 1552 chez M. Fezandat, édition qui fut aussitôt frappée des foudres de la Sorbonne et du Parlement. Quel serait donc cet écrivain resté inconnu qui neuf ans, quatorze ans d'avance, aurait eu des inspirations dont Rabelais aurait daigné s'emparer et dont l'œuvre cheminait avec le Gargantua, se réimprimait côte à côte du Pantagruel et de la Prognostication, comme l'ouvrage d'un seul et même auteur? Nous ne pouvons nous amuser ici à discuter les formes de style et les inventions de ce *Voyage*; à son égard se reproduisent les diverses hypothèses qui s'élèvent au sujet des *Grandes et inestimables chroniques* dont l'apparition est antérieure au premier livre, comme celle du livret qui nous occupe, l'est à la mise au jour du quatrième.

Le précieux volume de Munich est petit in-4.° ou in-12 (*Kleinquart oder Duodez ;* Régis, s. LI) et renferme de nombreuses figures sur bois. A la 2.me vente Héber, faite à Paris, n.° 778, un volume, dont le contenu était le même, s'est payé 120 fr. Le Gargantua est indiqué comme étant de 128 f., le Pantagruel de 109, la Prognostication de 10 et le Voyage de Panurge de 48 f.

Pantagruel : Les horribles et espouvantables faicts et prouesses du très renommé, etc., Lyon, Claude Nourry dict le Prince, s. d. in-4.°, goth. Nous ne connaissons cette édition que d'après le 1.er catalogue Debure, n.° 2273 ; un exemplaire incomplet d'un feuillet, y fut payé 60 fr. Il pourrait y avoir profit à confronter le texte qu'elle donne, car elle doit être une des plus anciennes.

L'imprimeur, auquel on la doit, était fixé à Lyon, dès les premières années du 16.e siècle (*Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire,* 1839, p. 207). En 1526, il réimprimait le *Chasteau de Labour* de Gringore.

Grands Annales, etc. S. L. 1541. N'est-ce pas la même édition qui figure, sous la date de 1542 au Cat. La Vallière, n.° 2668?

Le Quart Livre des faictz et dictz heroiques, etc, 1548. Il se trouve avec les trois premiers livres imprimés à Valence en 1547, dans un volume de la Bibliothèque de Dresde. Sur le titre, ainsi que dans

l'édition de Wechel (Paris 1546), Rabelais se qualifie de *Calloier des isles Hieres*, et l'on a ajouté : *Liure plein de Pantagruelisme*. Au début du 2.me chapitre de Gargantua, au lieu des ronds, des points, des barres que donnent les éditions modernes, on voit quelques traits informes, et l'on remarque quelques légères différences d'orthographe avec les textes de Le Duchat et de L'Aulnay. Le chap. 4 contient les chap. 4 et 5 de l'édition de 1741. Le titre du 20.me chap. (Le Duchat) porte : Comment le *Théologien*... contre les *Sorbonistes*, mots remplacés, dans les éditions modernes par ceux de *sophistes* et *aultres maistres*. Les 21.e et 22.e chap. de Le Duchat font ici le 20.e — Chap. 51, *harègue* pour *concion*. Le 58.e chap. de Le Duchat et de L'Auln. (qui est ici le 56.e) est intitulé : *Enigme trouvée es fondements de l'abbaye des Thelemites*. La péroraison du moine qui termine le livre de Gargantua, est moins longue que dans les éditions modernes, la voici : *Je pense que soit la description du ieu de paulme : et que la machine ronde est l'esteuf : et ces nerfs et boyaulx de bestes innocentes sont les raquettes : et ces gens eschauffés et débatants, sont les ioueurs. La fin est, que apres avoir bien trauaillé, ilz vont repaistre, et grand chiere.* Au verso du frontispice du 2.e livre, est le dixain de Hugues Salel ; on lit au dessous, les mots : *plus que moins*. A la fin du 1.er chap. on ne trouve pas : *Car si ne le croyez, non fay-je, feit elle*. A la fin du 9.e man-

que : *ensore qu'il ne feit que trois pas et ung sault du lict à table* (ces deux passages manquent aussi dans l'édition de 1533). Les chap. 11 et 12 de l'édition Le Duchat n'en forment qu'un ; les chap. 19 et 20 de Le D., sont ici réunis en un seul le 18.e, tandis que par une erreur typographique, le n.o 30 est sauté de sorte que le 29.e chap. est suivi du 31.e, sans qu'il manque rien au texte. La *Pantagrueline Prognostication* est indiquée *pour l'an Mil cinq cents, quarante et septe* (date de l'impression) et elle porte sur le titre le nom de *François Rabelais*, au lieu d'Alcofribas. A la fin du prologue manquent (comme dans l'édition 1533) les mots : *au poiz du sanctuaire ;* le titre du 1.er chap. porte *gouvergneur* au lieu de *gouvernement*. Les trois dernières phrases du chap. 7 : *De mon temps... et iou mot* manquent. Après la prognostication, qui d'ailleurs est complète, on lit : *Fin de l'horrible et merueilleuse histoire du preux, et redoubté chevalier Pantagruel*. Ensuite vient dans le même vol. p. 222–303, en 31 chap., le *Voyage et Navigation que fist Panurge*. Le prologue du 3.e livre se termine en ces termes : *Jamais ne puissiez vous eschauffer qu'à cops de baston*, au lieu de : *Jamais ne pisser qu'à l'estrapade*, jamais eschauffer qu'à coups de baston. Les chap. 41 et 42 de Le Duchat n'en font qu'un, ainsi que les chap. 48 et 49 qui forment le 46e. Ce 3.e livre se compose en tout de 47 chap. et donne en entier le même texte que Le Duchat. Le

quart livre, (*Lyon lan mil cinq cens quarante et huict*) ne contient que 11 chap. du livre tel que nous l'avons; en voici la disposition. Le chap. I a le même titre que dans l'édition de 1732 (désignons-la par la lettre D); à la fin, on lit *luy* et non *eulx* (D, T. IV, p. 7, l. 7); le ch. II a le même titre que le 5.e de l'édit. D, p. 23; les mots *ia commençant tournoyer* se lisent après *quatriesme* (jour) et ne sont point à D, p. 8, l. 1; le chap. III, intitulé comme le 6.e D, commence par *ce débat du tout appaisé* (comme à D, 27, 3) et se termine par *jusques là* (D, 41, 6). Le chap. IV est le 9.e D; le V.e forme les chap. 9 et 10, D. Le chap. VI, intitulé comme le 12.e D, finit à : *ferrements de la Messe* (93, 11, D). Le ch. VII, 11.e D, finit par : *Belima* (D, 100, 11). Le chap. VIII, 18.e D, se termine à *fortunal*) D, 107, 10). Le chap. IX, 19e et 20e D, a pour dernier mot, comme dans l'édit. D, 117, 16, *transpontin*. Le chap. X, 21 à 24 D, finit à *roustir* (D, 135, 9) ajoutant devant ce mot *brusler, fricasser;* le ch. XI, 25.e D, va jusqu'au mot *que* de la phrase : *Vray est que leurs provisions* (D, 137, 9) et s'arrête là tout court, en ajoutant : *quiu plus n'en dict*. Nous entrons dans ces détails un peu plus minutieusement que ne l'a fait M. de L'Aulnay, pour corroborer son opinion que ces 11 chapitres furent volés à Rabelais, mais nous doutons fort que l'on partage sa façon de voir sur le peu de prix qu'il attache au volume qui nous les

a conservés dans leur premier jet. Ainsi que l'a si bien observé M. Nodier, « les moindres variantes des édi-» tions originales de nos classiques, inestimables aux » yeux du goût, révèlent les secrets les plus intéres-» sants de la composition ».

Cette édition de 1547 est décorée de petites figures en bois qui, pour la plupart, n'ont aucun rapport avec le texte qu'elles accompagnent, et l'on revoit les mêmes figures reproduites en nombres d'endroits. Les variantes sont insignifiantes et les fautes d'impression abondent.

L'édition de Lyon, J. Martin, 1558 (1), contient les *épistres à deux vieilles ;* ce sont de très-plates et sottes imitations des jolis vers de Cl. Marot : *Du beau tetin et du laid tetin* (2). On sait déjà que leur véritable

---

(1) C'est la plus ancienne édition de Rabelais que possède la Bibliothèque Royale, à ce que dit M. Quérard (*France litt.*, VII, 415).

(2) Voir les *OEuvres de Marot*, 1731, T. II, p. 238; 1824, T. II, p. 526-529.

Les blasons de Marot se trouvent dans le vol. de *Blasons* publié par Méon en 1809, p. 33 et 36; le *Blason de la gorge*, dont M. Scève est l'auteur, p. 31 ; p. 35 une jolie pièce de vers de J. F. Guichard adressée à Marot et qui se retrouve dans ses *Contes et poésies*, 1802 p. 161.

Un ouvrage bien connu sur le même sujet, c'est la 3.e partie du recueil attribué à Du Commun (voir Barbier, n.° 19542 et la *Biogr. Univ.*, T. LXIII, p. 48), *les Yeux, le Nez et les Tetons.* J'en ai vu plusieurs éditions antérieures à celles de 1760 (*a*), la

(*a*) Vendu 15 *vel. t. d.* Chabrol, N.o 1026; 38 *vel. non r.* Bérard 1155, 30 *m. non r.* Nodier 604.

auteur est Fr. Habert d'Issoudun, et qu'elles se trouvent, avec d'autres poésies de sa façon, à la suite de

---

seule que mentionne le Manuel ; 1716, 1745, 1734 (cette d.re 10, 50 *v. t. d.* Nodier, 18 *v. t. d.* Hulsmann, 24 br. Pixerécourt, 1426). J'en possède une réimpression, Cologne 1775, pet. in-8.° 198 p.; les 88 dernières renferment une collection de poésies, la plupart fort plates, et quelques épigrammes de Rousseau ou de La Monnoie. Mercier de Compiègne retoucha l'ouvrage de Du Commun, y ajouta trois chapitres, y intercala quelques pièces de vers et imprima le tout sous le titre d'*Éloge du sein*, an VIII, in-18, 140 pages. Les amateurs des bibliothèques spéciales y joindront les *Entretiens galans d'Aristipe et d'Axiane contenant le langage des tetons et leur panégyrique* (Paris, 1664, in-12), l'*Abus des nudités de gorge* (livre attribué, sans fondement peut-être, à J. Boileau et dont il y a plusieurs éditions (*a*); les *Discours* (fort ennuyeux du reste) de P. Juvernay, *contre les femmes desbraillées*, 1637 (*b*) et *contre les filles et les femmes descouvrant leur sein et portant des moustaches*, 1640 (*c*).

Le *Chancre ou le couvre-sein feminin*, par J. P. (Poulman); 1635, livre qui n'a rien de remarquable mais que son titre a plus d'une fois fait payer 10 à 15 fr.; l'*Ordonnance des Vicaires-Généraux de Toulouse contre la nudité des bras, des épaules et de la Gorge*, 1670; l'*Avis charitable* sur le même sujet, 1698. On y ajoutera même quelques ouvrages flamands relatifs à cet objet et une dissertation latine de M. Schookius, *de denudatione colli partiumque vicinarum*; elle se trouve p. 370-402 de ses *Exercitationes variæ*, Ultraj. 1663, ou Amst. 1688. Cet auteur n'est pas trop rigide; il veut que l'on suive la coutume du pays que l'on habite.

Le recueil si répandu sous le nom de *Cabinet satyrique*, contient des stances et des épigrammes sur le même sujet.

(*a*) 1675, 51 50 *m.* Coulon, 25 *v. f.* Cramayel; 1677 10 *m.* Debure, 33 *m.*. Nodier.

(*b*) Voir les *Mélanges d'une grande Biblioth.*, I, 32; 24, 50 *m.* Lamésangère.

(*c*) Frontispice curieux; 20. 50 *v.* Duriez; 40 *m.* Pixerécourt.

sa traduction d'Horace imprimée du vivant de Rabelais : *Sermons satyriques du sententieux poéte Horace, interpretés en rime françoise.* Paris, 1551 (voir Flogël, *Hist. de la litt. comique* (en allemand, T. II, p. 463). Il est curieux de voir que MM. Esmangart et Johanneau aient porté leur manie conjecturale jusqu'à reconnaître dans la 1.re de ces vieilles, la sibylle de Panzouste et dans la 2.e, la sœur de François I.er, Marguerite de Valois. M. de L'Aulnay qui n'a pas cru devoir rejeter de son édition ces deux pièces, prévient son lecteur qu'elles ne sont pas de Rabelais. L'*Épistre* de Marot *à ceulx qui après l'Epigramme du beau Tetin en feirent d'aultres* (1), est probablement un trait lancé à Habert.

Remarquons de plus que la description que donne De L'Aulnay, des éditions datées 1558 (2) et 1568,

---

(1) Marot, 1731, I, 471; 1824, I, 480-487.

(2) On a exprimé quelques doutes sur l'authenticité du 5.e livre qui parut pour la première fois cinq ans après la mort de Rabelais dans cette édition de 1558; M. Régis se croit en droit de supposer que, si Rabelais en avait écrit une portion, son travail aura subi des changements et des interpolations sous la main d'arrangeurs peu habiles. On remarque dans ce livre une foule d'expressions qui ne se rencontrent point dans les quatre autres : en voici quelques exemples : Prologue (et ch. 15) *Hurluburlu;* ch. 3, *bardocuculez;* ch. 4, *tropditieux, à boutées, Asaphis, malesuade, mouée;* ch. 5, *verrelles;* ch. 6, *deliberez vous de, bauffreures, chou!, largesses, gringoter;* ch. 7, *brains* de basme, *gouster* (subst.) *tes mal avivres!* ch. 8, *accroue, en mal an soit!, souf-*

est fort exacte et que les *Navigations* indiquées sur le titre ne signifient pas, comme on pourrait le croire, le *Voyage et Navigation de Panurge*, mais bien le *Voyage sur mer de Pantagruel*, au 5e livre. Voici le résultat de l'autopsie de l'édition in-12 (Martin, 1558). Le 2.e livre finit à la p. 347; 7 p. table; le 3.e livre commence à la feuille P avec une nouvelle pagination, de sorte que la feuille R correspond à la p. 7, et le 4.e livre s'achève à la p. 469, que suivent 9 p. de table. Le 5.e livre a un titre particulier qui forme le 9.e feuillet de la feuille Mm; il se termine à la p. 166; alors viennent 2 f. table, 9 f. pour la *Prognostication* et l'*Epistre du Lymousin*, 4 f. pour *la Cresme* et les deux *Blazons*. Cette édition, sur meilleur papier et

---

flegan, *buze*; ch. 9, *hampe*; ch. 10, *cassade*, *bessons*; ch. 11, *voraiges*, *cateclysmes*, *instablies*; ch. 13, *cosson*; ch. 16, *gocourte*, *maistre* (pour frère) *Jean*, *goulet*, *se traicta*, *crasseux*; ch. 17, *sallebrenaux*; ch. 18, *colteurs*; ch. 21, *Pellade*; ch. 22, *doye*, ch. 27, *cahuet*, *caillettes*, *gallettes*, *estamine*, *pain benist*; ch. 28, *pote* de froc, *poure*; ch. 29, *parbouiller*; ch. 30, *courtault* (sens obscène), *fatrouiller*, *mares*; ch. 31, *chanteaulx* (de pain); ch. 33, *strain*; ch. 34, *bouraches*, *semaises*, *parodelles*, *cuveaulx*; ch. 40, *cornaboux*, *pennades*, *canthare*; ch. 42, *excolée*; ch. 46, *thomas* (estomach) *amorabaquine*. Un critique français, plein de goût et de savoir, vient de se prononcer pour l'authenticité de ce 5.e livre, en le qualifiant *de testament âcre et désespéré. J'aurais bien voulu*, dit M. Ch. Lenormand (*Rabelais et l'architecture de la renaissance*, 1840, p. 7) *que ce livre ne fut pas de Rabelais, mais la griffe de l'aigle y est empreinte.*

mieux imprimée que celle petit in-8.°, offre des caractères analogues à ceux dont on s'est servi pour les éditions de Martin 1593 et 1599, mais les lettres capitales, les vignettes et les fleurons au commencement et à la fin de chaque chapitre, diffèrent. Une lettre de M. de Below (1) fait connaître une autre édition donnée par Martin à Lyon, en 1588; elle s'accorde pour la collation et le nombre de pages avec l'in-12 de 1558, mais ce n'est point le même volume avec un titre rajeuni, car les vignettes qui précèdent le 3.e livre, les grandes lettres capitales et quelques caractères italiques, offrent des différences.

Décrivons ici l'édition de P. Estiard, Lyon, 1573, que de L'Aulnay n'a point connue. Les 1.er et 2.e livres occupent 402 pages que suivent 4 f. table. La pagination recommence pour le 3.e livre, et le 4.e se termine à la p. 476; ensuite, viennent 5 f. table. Le 5.e livre remplit 210 p. et 3 f. table non chiffrés; à la 6.e page commence la *Prognostication;* elle est suivie des *Navigations et Isle sonnante*, de l'*Isle des Apedeftes, de la Cresme, de l'Epistre Limosine*, et le tout se termine au 14.e f. Arrive alors un f. blanc avec une vignette, c'est le 7.e de la feuille FFF. Le papier et les caractères ressemblent à ceux des éditions de Martin, mais l'on remarque de plus fréquentes

(1) Militaire distingué et bibliophile ardent; il demeure à Berlin.

abréviations : grademet, Gargatua. Dans l'édition de Martin, 1593, ce ne sont pas les pages, mais les f. qui sont chiffrés. Le 2.e livre finit au f. 170, ensuite 4 f. table. Le 3.e livre débute au milieu de la feuille P, par une nouvelle pagination ; le 4.e se termine au f. 231 *a* que suivent 9 p. table. Le 5.e livre commence à la feuille Mij ; il est chiffré à part et se termine à 84 *a*. La dernière feuille est V 5.

De l'Aulnay indique sans aucun détail une autre édition d'Estiart (Lyon, 1596). Donnons-en ici une description que personne ne lira. 800 et 193 p. chiff., 16 f. non chiff. A la suite du 4.e livre, se trouvent la *Prognostication, la brieue declaration*, etc. Après le 5.e livre imprimé en italique, sont les opuscules, mais non les *Epistres à deux vieilles*. Le chap. des *Apedeftes* est le 7e. Le nom de l'impression n'est pas sur le frontispice, mais à la tête du 5.e livre. Cette édition est assez correcte.

Sous la date de 1596, existe une autre édition in-12 sans nom de lieu. Elle ne contient en 800 pages que les 4 premiers livres et la Prognostication. Ensuite 13 p. pour la *Brieve declaration*, etc. et 17 p. *Tables des matières*, non chiffrées ; la feuille F f se termine par un feuillet blanc. Cette édition paraît être une réimpression de celle de 1556, S. L., mais elle est plus laide.

Lyon, J. Martin, 1596, 3 Tom. en un vol. in-12, portée au cat. Motteley, n.° 1273. Ebert remarque

que l'exemplaire de la Bibl. de Wolfembüttel ne renferme que les livres 1–4, avec lesquels on a relié le cinquiesme liure imprimé à Lyon, Estiard, 1596.

L'édition de Martin (Lyon, 1599) est un grand in-12, plus haut de taille que l'édition du même libraire, 1593, et portant exactement le même titre. Les deux premiers livres tiennent 322 p. et 4 f. table, lesquels donnent à leur dernière page *Fr. Rab. a l'esprit de la Royne de Navarre.* Les 3.e et 4.e livres 435 p. et 9 table. Le 5.e livre 154 p., 4 p. table. La Prognostication 16 p. et les pièces détachées 12.

Il y a aussi une édition de 1599, chez les héritiers de Simon-Jean.

Résignons-nous encore à décrire l'édition d'Anvers. Jean Fuet, 1605. Le 2.e livre se termine à la p. 347; ensuite 7 p. table. Le 3.e livre commence sans titre séparé au 10.e f. de la feuille P. Il va de la p. 1 à 469 et il est accompagné d'une *Table des matières*, 9 p. Le 5.e livre a un titre à lui, avec la date de 1605, et au verso se trouve l'épigramme : *Rabelais est-il mort? Voicy encore un livre*, etc. Il finit à la p. 166. Alors arrivent 2 f. table, la *Prognostication* 15 p. non chiff. et les petites pièces.

Une édition de Troyes, 1613, *par Loys qui ne se meurt point*, est d'une incorrection scandaleuse, bien que le titre porte qu'elle a été *corrigée et restituée en plusieurs lieux.*

Voici quelques remarques sur les éditions *à la Sphère*. Celle de 1663 a une portion du titre du T. I, imprimé en rouge ; celui du Tome II est noir. M. Bérard (*Essai sur les éditions des Elzevirs* , 1823 , p. 104) ne l'ayant pas décrite , nous allons le faire. Le Tom. I contient les trois premiers livres ; il se termine à la p. 488. Table des chapitres 5 f. La pagination continue pour le 2.e Tome ; le 5.e livre s'achève p. 841. La *Prognostication* commence p. 843 ; l'*Epistre du Lymousin* p. 857 ; la *Chresme Philosophale* p. 862 ; les *deux Epistres* p. 864 ; l'*Alphabet de l'Auteur François* p. 868. Les p. 944-946, offrent des *Esclaircissements de quelques endroits* (sic) *difficiles*. Enfin 4 f. non chiff. pour la *Table des chapitres*. Dans l'édition de 1666 , le 1.er Tom. renferme aussi les trois premiers livres en 488 p. et 5 f. table ; Tom. II , p. 489-946 , 4 f. table. Cette édition est une copie exacte de l'édition de 1663 ; mêmes vignettes ; on pourrait croire que c'est la même avec un frontispice rafraîchi , sans quelques petites remarques telles que la forme des P italiques dans les prologues et les tables. Dans l'édition de 1691 , l'on a ajouté une clé , p. 488 du Tom. I avant la table. Après 12 f. de frontispice et prologue , le 1.er livre commence à la p. 1. On peut observer quelques différences avec l'édition précédente , notamment p. 494. l. 13. Les chiffres des p. sont plus grands , les fleurons sont autres , l'impression moins jolie. On sait déjà que les

éclaircissements que ces éditions contiennent, n'ont qu'une très-faible importance, soit pour la critique, soit pour l'exégèse (1).

Quant à l'édition de 1711, nous observerons qu'il en existe deux impressions bien distinctes. Celle qui est venue la 2.e, se distingue en ce qu'elle est d'un format un peu moins grand; les lignes ne sont pas aussi longues, les lettres sont plus rapprochées. La feuille A est de 8 f., B de 4, C de 8, E de 4 et ainsi de suite, tandis que dans l'édition originale chaque feuille est de 8 f^ts. L'*Epitre au lord Wentworth* finit p. IV de la 1.re édit. et p. VI de la 2e. Le *Prologue*, p. L de la 1.re, XLVIII de la 2e. Dans cette dernière, le nom du graveur, M. W. de Broen, manque sous le frontispice gravé comme sous le portrait de Rabelais. Les armes de Lord Wentworth qui précèdent la dédi-

---

(1) Il s'est vendu de beaux exemplaires de l'édition de 1663, rel. en mar. 30 fr. Bérard, 38 Sensier, 36 Cramayel, 76 Chalabre, 52 Marchand, 82 Renouard, 40 Mazoyer, 74, 50 Pixerécourt, 58 Saint-Morys; l'exempl. de Caillard, payé 120 fr. s'est revendu 86 chez Duriez.

L'édition de 1666 est moins recherchée; 17 fr. Nicole et Renouard, 35 Mottelcy, 20, 50 Nodier.

» Rencontrer l'édition de 1663 dans un état de conservation par» faite, et celle de 1741 en grand papier, est une bonne fortune » bibliographique autant désirée qu'elle est peu commune; ces » deux brillantes éditions n'ont pas cependant un mérite propor» tionné à leur haute valeur et à leur réputation » (Renouard, *Cat. d'un amat.*, T. III, 155).

cace, sont gravées en taille douce dans la bonne édition et sur bois dans la contrefaçon ; les vignettes avant la préface et la p. 1 , présentent de grands changements. Quant au texte , nous avons trouvé partout où nous l'avons vérifié , que les deux impressions s'accordaient page par page et ligne par ligne ; par-ci par-là , nous avons pu remarquer quelques modifications d'orthographe comme *un* pour *ung*.

Un bel exempl. de l'édition de 1711 , *gr. pap. l. r.* s'est vendu 71 f. Mazoyer.

De L'Aulnay nous semble avoir jugé trop sévèrement le travail critique de l'édition de 1741. Les bonnes notes de Le Motteux que donne le 3.e vol., parurent d'abord dans une édition de la traduction anglaise de Rabelais commencée par Urchart et qu'il acheva ; mises en français , elles furent insérées dans la *Bibliothèque Britannique,* I, 129, II, 237, III, 127, IV, 80. Il fut tiré quelques exemplaires à part de ces notes avec quelques cartons offrant des corrections et des rectifications, et on leur donna la rubrique de Londres , 1740, in-4.° (150 p.) et le titre de *Remarques de P. Le Motteux sur Rabelais. Traduites librement de l'anglais par C(ésar) D(e) M(issy) et accompagnées de diverses observations du traducteur.* Ces exemplaires furent distribués en cadeaux ; voir la *Biblioth. Britan.,* XVIII , 410, où les remarques ajoutées par de Missy sont imprimées (1).

(1) De beaux exempl. de cette trop peu correcte édition de

Au sujet de l'édition de 1823 en 9 vol., nous renverrons le lecteur aux jugements qu'ont portés sur son compte MM. de L'Aulnay et Brunet; on devra lire aussi les trois articles d'Eusèbe Salverte dans la *Revue Encyclopédique* Juillet, Août et Septembre 1823 (1).

La *Revue Française*, n.° 3 (Mai 1828, p. 67-95) contient sur le travail des deux nouveaux éditeurs et sur le sens de Rabelais un article bien digne d'être lu. M. Gerusez observe avec raison (*Essai d'hist. litt.* 1839) que MM. Esmangart et Johanneau s'étant égarés à la suite d'une idée complètement fausse, ont rempli huit gros volumes de conjectures plus ou moins vraisemblables, mais bien souvent malheureuses. Voyez aussi ce qu'en dit M. Nodier (*de quelques livres satyriques et de leur clef*, art. inséré dans le *Temps* et joint en Octobre 1834 au *Bulletin du Bibliophile* qu'édite un libraire aussi actif que zélé, M. Techener).

1741, se sont adjugés aux prix suivants : 73 *m. tab.* Sensier n.° 763; 84 *dos m. non r.* Bérard 1133; 92 *m.* Leduc; 103 *m.* Chabrol 1021; en gr. pap. 279 (ex. Gaignat) *v. t. d.* Pixerécourt 1407; 711 *m.* (ex. Naigeon) LaB.... 1073 et 900 Saint-Morys; en 1835 à la vente de Noailles, l'ex. La Vallière fut porté à 27 l. st. Il a été payé un bel exempl. du *Rabelais moderne*, 1752, pap. de Holl. *m.* 130 fr. Pixerécourt, 1409.

(2) Cette édition n'a point conservé son prix; les exempl. en grand papier velin se sont quelquefois payés assez cher; 339 dos cuir de R. fig. quadruples, Bérard 1134, 178 *br.* Chabrol; 139 br. LaB..; 505 fig. triples, avec les dessins originaux, Prince d'Essling, n.° 618; 161 fig. triples, ex. unique sur papier de Chine, Pixerécourt, 1408.

Depuis cette édition, l'on en a vu paraître plusieurs que nous nous bornerons à indiquer.

Paris, 1825–27, 5 vol. in-32, avec des notes et une notice (par M. P. Lacroix).

Bruxelles, 1830–32, avec un glossaire et des remarques de tous les commentateurs; 7 vol. in-12; 22 fig. de Thompson.

Paris, 1835, grand in-8.°, à 2 colonnes (réimpr. de l'édit. De L'Aulnay, 1823–1836, 5 vol. in-12.

Ajoutons l'édition in-12 avec un travail de M. Lacroix qu'annonce le libraire Charpentier, et, sauf erreur ou omission, nous trouverons 96 éditions plus ou moins complètes des écrits de l'auteur de Gargantua; 60 sont antérieures à 1600.

CHAPITRE II.

Nous aurons peu de chose à dire des petits écrits dûs à la plume de Rabelais.

Le volume de poésies du malheureux Dolet (Lyon, 1538) qui renferme (p. 75), l'Epigramme *de Garo Salsamento* (1), contient aussi (p. 164 (des vers sur

(1) Rabelais étant à Montpellier, retrouva la saumure de *Garum*, qu'ont chantée les poètes latins. Cette découverte fit sen-

un pendu que Rabelais, *medicus doctissimus*, disséqua publiquement (1).

L'exemplaire de la *Sciomachie*, payé 92 fr. vente Nodier (*m. v.*) a été revendu 42 fr. 50 c., chez le prince d'Essling.

Il avait paru, dans le 15.e siècle, une quarantaine d'ouvrages sous le titre de *Prognosticatio* ou *Prognosticon;* renvoyons ceux qui seraient tentés d'en voir les titres au *Repertorium* de Haïn, n.° 1819, 3460, 7552, 8372, 9827, 10277, 10697, 13390, etc., et ajoutons que ce sont des livres sérieux, des prédictions astrologiques; la presse ne commença guères à badiner qu'à l'âge de 80 ans. Aux *Prognostications* que mentionnent MM. de L'Aulnay (T. II, p. 472, édit. de 1823; p. 354. 1834) et Brunet (*N. R.* III, 101), nous ajouterons la *Prognostication des laboureulx*, Lyon, 1542, pet. in-8.° goth. 8 f.ts (15 fr. 50 c., vente De Bure, I, 728), la *Prognostication des hommes et des femmes*, s. l. ni d., in-4.° goth. (Voir Du Roure, *Analectabiblion*, 1836, I, 170).

---

sation daus le monde savant et mangeant, et, après tout, « la découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain, que la découverte d'une étoile ».

(1) « E. Dollet parle deux ou trois fois de Rabelais, comme dans ses *Epigrammata, lib.* IV, p. 164, p. 63 *ad Cardin. Turnonum* et *lib.* II, p. 75; les biographes de Rabelais en font-ils mention? » (*Note mste de Mercier de Saint-Léger sur Lacroix du Maine*).

L'on trouve dans le *Trésor des récréations*, Rouen, 1627, la *Prognostication du sieur Goulard pour l'an* 3893.

Un exempl. cart. de la *Pronostication nouvelle pour* 1492, pièce de 8 feuillets, s'est vendu 15 fr. Delaroche en 1837, n.° 307; on connaît la *Pronostication des Pronostications composée par Carême-prenant* (1), Paris 1612 et la *Grande et véritable Pronostication des* (:) *sauvages* (2) facétie jointe à la réimpression du *Procès et amples exclamations sur la vie de Caresme-prenant.*

Nous remarquerons qu'un bel exempl. *m. bl.* de la *Prognostication...., composée par M. Sarcomoros*, 1537, s'est vendu 24 fr., en 1833 (voir le catalogue P. n.° 210, qui attribue cet opuscule à Bonaventure Des Periers), et quant aux *Grandes et récréatives Prognostications par M. Astrophile le roupieux*, nous renverrons au cat. Leber, n.° 2535 (3).

---

(1) Réimpr. dans la collection des *Joyeusetez* (Paris, Téchener, 1834): elle y tient 13 pages.

(2) Façon de s'exprimer que nous empruntons à Bluet d'Arbères.

(3) Un exempl. de la *Prognostication du maistre Albert Songecreux*, 4 f. in-4.°, goth. s'est payé 75 fr. à la vente Héber. Je trouve au *Bullet. du biblioph.*, 2.e série, n.° 1418, une *Prognostication pour plusieurs années, en laquelle est déclaré quelles personnes ont plus de domination sur les estoiles et astres, et quelles moins*, Anuers, J. Loe, 1553, pet. in-4.°, 20 pag. (ex. en *mar. l. r.* mis à 56 fr.).

M. Nodier (*Mél. d'une petite bibl.*, p. 241) dit que la *Prognos-*

CHAPITRE III.

Fidèles à la marche suivie dans les *Nouv. Rech.*, nous allons passer aux *Imitations de Rabelais*.

M. Régis raye de la liste des éditions de Rabelais et reporte aux imitations les *Chroniques du grant et puissant géant Gargantua* (mentionnées aux *Nouv. Rech.* d'après Ébert) ; il fait mieux, il les réimprime tout au long (*Einleitung*, 1839, s. *LXXXV*. — CXXV), d'après l'exemplaire que possède la Bibl. de Dresde et dont le caractère gothique est le même que celui de l'édition de François Juste, 1533. L'on peut ainsi s'assurer que cette composition diffère complètement du premier livre de Rabelais tel que nous le possédons. Elle est des deux tiers plus courte ; la fable, le style, ressemblent bien peu à ce que laissait tomber la plume du curé de Meudon. Les choses exquises que jette maître François au milieu de ses plus extravagantes imaginations, son intarissable fonds de malice, les *très-haults Sacrements et mystères horrifiques* qu'il

---

tication des Prognostications, 1531, mérite d'être connu ; il en transcrit 8 vers.

Remarquons en passant que dans l'ouvrage de Régis (T. II, p. 927-934), on trouve le texte des deux Prognostications latines que Bebelius inséra à la suite de ses *facéties* et que Rabelais a imitées et même de très-près.

Swift et Lichtenberg ont aussi donné à la satyre les formes de la prophétie (voir les Œuvres de ce dernier, IV, 212).

veut révéler aux *saiges* capables de *sugcer la substantifique mouelle*, c'est ce que vous ne trouverez point dans les *Chroniques* écrites, en effet, dans le style sec des chroniqueurs du moyen-âge et dans le goût des plus mauvais romans de chevalerie (1).

Il est digne de remarque qu'en 1546, dans la même année où parut le 3.e livre de Rabelais, il se fit une édition nouvelle des *Chroniques admirables* qui était restée tout-à-fait ignorée des bibliographes et que possède M. de Below. Ce livret, petit in-8.°, a pour titre : *La vie admirable du puissant Gargantua, ensemble la natiuité de son fils Pantagruel. Dominateur des Alterez. Auec les faictz merueilleux du disciple dudit Pantagruel. Ensemble unes lettres patente, de nouueau Adioustée. Le tout veu et corrigé de nouveau.* 1546. *On les vend à Paris en la rue Neufue Nostre Dame, à l'Enseigne Sainct Nicolas;* 76 f. non chiff. sign. A–K III; 24 lignes à la page.

---

(1) Après tout, ce que nous avons de mieux à faire à l'égard des questions qui se rattachent à ces *Chroniques*, c'est de renvoyer à une bien spirituelle notice de M. Nodier *sur les matériaux dont Rabelais s'est servi*; elle est jointe au *Bulletin du bibliophile*, Janvier 1835. Voir aussi la page 76 de la notice *sur les auteurs du* 16.me *siècle qu'il convient de réimprimer*, jointe au cahier de Février 1835.

L'exemplaire des *Grandes et inestimables Chroniques*, Lyon 1532 (joint à la Pronostication) et que M. Brunet a signalé comme faisant partie du fonds de MM. De Bure, s'est payé 262 fr. à leur première vente en 1835 (n.° 2272).

Deux des huict derniers chapitres qu'indique M. Brunet (*Notice*, p. 26) : *Comment le roy Oberon*, etc. et *Coment gallimassue en allan*, etc., sont ici réunis ; en tout, cette édition renferme 30 chap. non numérotés : nous croyons superflu de transcrire leurs sommaires qu'on trouvera tout au long dans l'introduction de Régis, p. cxlvi. Il n'y a guères de différence entre l'intitulé des sept derniers chapitres et celui des huit qu'a transcrit M. Brunet ; le chap. dans lequel on en a réuni deux, a pour titre : *Comme le roy Oberon vint à la tour de Babillone commander a gallimassue, qu'il allast au pays de gaulle pour combattre le geant Gargantua, et come en son chemin rencontra Hercules et Jason, lesquelz il mist en une besasse.* On voit que cette édit. de *La vie admirable* 1546, est au fond le même ouvrage que *les Chroniques admirables* dont M. Brunet fixe la date à 1533 à peu près. Au verso du frontispice de 1546, se trouve littéralement le *dizain* de Rabelais : *Amys lecteurs qui ce liure lisez*, dizain que M. Brunet ne mentionne point et qui, en effet, ne pouvait se trouver dans les *Chroniques admirables* si elles parurent dès 1533, puisque Rabelais le joignit pour la première fois à son Gargantua en 1535.— Dans le prologue et fol. 10, on rencontre les expressions dont se sert Rabelais (liv. I, ch. 6) : *Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais tout home de bien (et un homme de bon sens) croit tousiours ce qu'on luy dit et qu'il trouve par escript.* Dans les derniers

chap. relatifs à Gallimassue, il y a des allusions à *Papeligosse* (l. I, ch. 15) et aux *rabes en Limousin* (Prognost. ch. 6). A la fin du 23.e chap. de *La vie admirable*, il est question de mener Gargantua dans le pays des fées : *Adonc luy dict Merlin : Gargantua mon amy, ie te laisse icy : pour faire la bataille contre Gallimassue.... et ce faict te viendray querir pour te mener en faerie ou est de present le bon rey Artus, auecques sa sœur Morgain, Ogier le danoys, Huon de bordeaux et Meruin ; au chasteau d'Auallon : ou ilz font tous grand chère* (1), ce qui nous rappelle le passage du l. 2 ch. 23 : *Peu de temps après Pantagruel ouït nouuelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays de Phées par Morgue, come fut jadis Oger et Artus.* Cette phrase du prologue des *Chroniques admirables* que transcrit M. Brunet (*Nouv. Rech.*, III, 136) : *Jay bien voulu prendre la peine de transla-*

---

(1) Le titre d'une imitation de Pantagruel que nous ne connaissons que par Duverdier et que transcrit M. Brunet (*Nouv. Rech.*, III, 137, col. 1), nous apprend que Pandarnassus était fils du vaillant Galimassue, *qui fut transporté en Faerie par Oberon.* On sait qu'Ogier le Danois, au moment où l'on célébrait ses noces avec la reine de France, a été enlevé par la fée Morgane et qu'on ne l'a jamais revu. Voir aussi le *Lay de Laval* dans les *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, I, 106. Millevoie a dit de même, dans la chanson d'Olivier qui fait partie de son poème de Charlemagne :

Le paladin fut cher à la Sylphide,
Et, sur son char, la fée aux cheveux d'or,
L'a transporté dans l'heureuse Atlantide.

ter ceste presente hystoire de grec en latin et de latin en bon françois, se retrouve presque mot pour mot dans le volume de 1546, ainsi que les rondeaux, *qui pour le dire en passant sont fort plats* (Bt.). Le titre annonce *veu et corrigé de nouveau* et l'on rencontre, en effet, de fréquents remaniements de texte ; ainsi le passage rapporté dans la notice de M. Brunet (p. 10, à la note), *il les frapa.... c'est une perte de ronflerie pour une telle église*, se trouve ainsi au chap. 8 : *il en euse horreur, et lors dist en luy mesmes que cestoit ung grant honte è messieurs qu'il* (ilz) *ne les faisaient aultrement accoustrer, Car le plaisir leur en demeure, adonc de ceste heure les destina que tousiours aisi ne servient si rudes, mais qu'il viendroit un temps vers l'an V.C.XXXIX, que tout seroit racoustre et racords de noeuf, ce qui a este faict.* Dans les deux éditions la marche du récit, les épisodes sont d'ailleurs les mêmes.

La conclusion que donne M. Brunet (p. 27) *grans et petits... vray verité*, manque dans l'édition de 1546, dont le dernier chapitre se termine ainsi : *à vous eusse dit plus auant des faitz de Gargantua maie suffise vous quant à present, et me laissez à boire.*

A la suite de *La vie admirable* on trouve dans le vol. de 1546, *LES VOYAGES ET NAVIgations que fist Panurge* (1); le titre tout au long et conforme à celui

(1) Un bel exempl. de la *Nauigation du Compaignon à la*

de l'édition de Paris (*par Deny Ianot*, vers 1540) se trouve au verso du 75 f. et cette portion du volume occupe 49 f. non chiff. sign. K. IV — Q II. On peut remarquer quelques légères différences avec le texte de ces *voyages*, tel que le donne l'édit. de Claude La Ville, 1547. Le catalogue des danses au 16.e chap. est beaucoup plus court et les strophes que l'on trouve au chap. 30 présentent des différences sensibles. Après le dernier vers (*Et au* Dimanche boirons tous ensemble, on lit dans le vol. de 1546 : Et feyst ce compaignon d'icy derriere Maistre d'ostel de sa cuysine. Fin des nauigations de Panurge. Cy apres ensuit une lettres patentes, faisant mention de plusieurs sortes de poissons de la mer et de plusieurs sortes d'herbes et d'Espiceries : donnée à la Rochelle, le premier iour de mars, Mil cinq cens quarante cinq (Auesme, par la diuine Clemence, Empereur d'Abstinence, Roy de la grand pescherie : des Marestz : Viuiers, Estangs, Fossez, Escluses, Fleuues, et toutes eaues mondaines. Archeduc des Balaines (1), Esturgeons, Daulphins, Saulmons, Alozes, et chiens de Mer, Duc des cauilleux, Loches, Plies, Vystres, moulles, Hanons, et Grenouilles. Prince des Brochetz, Carpes, Anguilles,

---

bouteille, Rouen 1545, figure au prix de 220 fr. sur le *Bulletin du bibliophile*, 2.e sér., n.° 1523. C'est bien cher, mais ce livret est aussi rare qu'il est bête; c'est tout dire.

(1) Ces énumérations rappellent celles des chap. 59 et 60 du 4.me livre de Pantagruel.

Lanproyes, truites, Perches, Cardons, tentes, gouions et tous autres poissons d'eaues doulces. Conte des Harens soretz, Sellerins. Viconcte des Sallades, Cressons, Aulx, Ongnons, Vinaigres, et Huilles d'Oliues. Marquis des conpostz, cirops, Mielz, Sucades, Aueline, confitures, Amandes, Raisins, Figues, et Dates, Baron de Feneul, Rix, pois, febues et autres conpositions. Seigneur et grant gouuerneur des sobres, collations et banquets. Salut scauoir faisons à tous nos Justiciers : Officiers, et subiectz, come payeurs ; prouiseurs, bouteilliers : despenciers, et tous espritz sains, quelz quilz soient ; qu'incontinent ces lettres veues et suyuant la teneur d'icelles, Facent mettre à exécution et publier à son de trenpe, nostre mandement et edict, C'estassauoir que voulons et entendons estre banis et interditz tous ceulx qui ont contreuenu à nostre haultesse et maieste, combien que par force de deniers ilz ayent obtenu confessionaulx ou remissions de nostre bien ayme, et cousin alcofriuas, et lesquelz de rechef banissons hors de nos regnes et pays : pour certains crimes et delictz par eulx perpetrez et comis, auec leurs attiez et conplices, C'est assauoir, Adrian le bœuf, Denys mouton, Jean le veau, Nicolas iambon, Estiene sanglier, Jaques le cerf, Guillaume cheurau, André chair sallée, Symon le cochon, Anthoine le lieure, Hubert le conin (1), Cornille chapon, Marc heron,

(1) Connil, *Cunniculus*, lièvre.

Hugues canart, Philebert coq dinde, Regnault le coq, Agnes la poulle, Laurence la grue, Noel loison, Jean poussin, Pierre bizet, Robert faesant, Margot la perdrix, Allis la becasse, Blaise cabonnade, Fremin pasté, Henry saucisse, Ysabeau l'andoulle, Gillet boudin, Perrette fricassée, Mathurin caillette, Thibault hetoudeauz (1), François pigeoneau, Fiacre l'alouette, Thoinette la griue, Sanson le merle, Raoulin pan, Regne sercelle, Adam hachepot (2), et Quentin l'œuf. Et plusieurs autres, Lesquels doresnauant s'auancent et entremettent de rompre et en-

---

(1) Petit chapon; *hustaud*, *hutaudeau* sont des mots fort usités dans l'Anjou et le Maine. On lit : *apportez-nous ces hustardeaux*, dans la *Condamnation des banquets*, moralité imprimée à la suite de la *Nef de santé*, Paris, Vérard, 1507, in-4.° et qu'ont analysée plus ou moins exactement Beauchamp, I, 121. les frères Parfaict, III, 124; les auteurs de la *Bibl. du Th. Fr.*, 1768, I, 89. Tout récemment M. A. Jubinal en a parlé avec détail dans la première livraison de son bel ouvrage sur les *Tapisseries du moyen-âge*.

(2) Les noms de tous ces animaux ont été pour la plupart imposés au hasard; il y aurait à faire un travail curieux sur les noms donnés aux bêtes dans les écrits du moyen-âge, mais ce n'est pas ici le moment de l'aborder. Dans le roman du Renart, le Loup s'appelle *Ysengren*, l'âne *Bernart*, l'ours *Bruus* (Bruin en anglais) le chat *Thibers*, le mouton *Belin*, le chien *Roonel*, le corbeau *Tiercelin*, le moineau *Drouin*, etc. (Voir le 11.e chap. de l'introduction de *Reinhart Fuchs*, édité par J. Grimm (Berlin, 1834. si. ccxxii-ccl).

Le chap. que M. Salverte, Tom. II, p. 154-359, de son *Essai sur les noms propres*, a consacré aux noms des animaux, est fort incomplet et superficiel.

fraindre nosditz status et ordonances, qui est contre nostre-dicte majesté, chose non a tollerer, ains digne de tresgrand pugnition : pource nous sur ce deument informe et que ne voulons permettre iceulx oultrages regner en nostre dit pays, villes, villages, bourgades, et tumber en peril, et dangier de leurs conscience ; Considerant aussi leur transgression ; par l'aduis et conseil de nostre bien ayme Chancellier maistre Jean sans ceruelle, Colin plate bourse, maistre Thomas mal soupe, et Henry l'affame, nostre tresorier, et nostre conseil. Pource voulons nostre ordonance estre tenue et obseruе, nonobstant oppositions ou appellations quelzconques, iusques au lendemain de Alleluya, car ainsi nous plaist il estre fait : et ou il s'en trouera par cy apres aulcuns deffaillans qu'ilz soient punis corporellement par nostre grand Preuost, maistre Jean boucher, iusques à ce que mort en ensuyve. Ainsi signe Caresme, par son secretaire maigremine, et de nostre Regne le trenteseptiesme Par le conseil. Imprime ioyeusement assis. En l'an mil cinq cents quarante six. | Te, pour, nir, ioyeuseté | Autant en Yuer : come en Esté ; | Pour resiouyr tous bons compaignons, | Tant gorriers soient ioyeux ou mignons. — FIN.

Étrangère à l'œuvre de Rabelais, la merveilleuse légende du géant Gargantua se trouva du goût d'un public plus nombreux qu'éclairé peut-être ; c'est ce que démontrent les réimpressions assez fréquentes,

faites durant le 18.e siècle, de : *La vie du fameux Gargantua*, etc. J'en ai vu une édition, sur papier exécrable, *à Troyes chez Garnier*, s. d. 46 p. et 1 f. pour le privilège qui est daté du 12 Juillet 1728. Le titre annonce que Gargantua, c'est *le plus Terrible Géant qui ait jamais paru sur la terre*. D'ailleurs le livre est une *traduction nouvelle dressée sur un ancien manuscrit trouvé dans la Bibliothèque du Grand Mogol ;* cette dernière circonstance suffit pour fermer la bouche aux gens qui doutent de tout ; comment supposer le Grand Mogol capable d'admettre parmi ses livres, un écrit où tout ne fut pas de la vérité la plus vraie ? (1) Je possède une autre édition due également aux presses de Troyes ; elle est sur meilleur papier, 24 f.ts non chiff., privilège du 15 Juin 1738. La seule différence entre ces deux éditions, c'est qu'à la fin de la 2.e on promet que *si le public s'accomode de cette première partie, on travaillera avec plaisir à la traduction des autres*. J'ignore s'il a en effet paru une suite, et je n'ai pas cru devoir employer mon temps à noter quelles différences peuvent exister entre ces éditions de Garnier et les *Chroniques de Gargantua, cousin de Gallimassue*, Troyes, J. Oudot. s. d., in-16, livret dont M. Brunet dit un mot (*Nouv. Rech.*, III, 136, 2.e col.) et dont un exemplaire figure au Cat. La Vallière, n.° 3869.

(1) La première édition du roman passablement leste d'*Angola* est sortie, à ce que dit le titre, de l'imprimerie du Grand Mogol.

Je possède un abrégé des Chroniques de Gargantua, Cologne, chez Longin, 24 pages in-12; le passage tant soit peu libre relatif à la conception de Gargantua, est scrupuleusement conservé dans cet extrait pitoyable qui se termine brusquement au compte que fait le héros de ses 3009 prisonniers et un dont il a très-involontairement causé la mort.

C'est par égard, par respect pour la mémoire du père de Pantagruel, que nous allions donner une courte analyse de cette *vie* de Gargantua, adaptée au goût du siècle de Louis XV.

Gargantua se trouve fils du géant Briarée et de la géante Gargantine; il vient à Paris, visite l'Observatoire et les Invalides, éprouve un accident sur le Pont-Neuf; il dévore une de ses tantes, M.me La Valée, mais ce morceau trop gros l'étouffe, il le rejette de son estomach. Il faut, chaque soir, 4 quintaux de poivre pour assaisonner son souper; son gobelet, qu'il vide d'un trait, contient 13 barriques. Manger un bœuf entier n'est qu'un jeu pour lui; il a le tort d'étrangler les cuisiniers qui ne réussissent pas à point, lorsqu'il commande une sauce nouvelle. Le 9.e chap. tourne au sentiment; Gargantine vient reprocher à son fils sa conduite blâmable; il se frappe la poitrine, jure de se corriger et, pour écarter les tentations qu'amène l'oisiveté, il se met à construire un beau chateau. Il porte sur son dos les blocs les plus pesants et, sans effort, déracine les plus gros

arbres. A la fin du 15.e chap. il tue 30,600 loups, circonstance que nous notons, parce qu'elle se retrouve dans *La vie admirable ;* le chap. 8 contient une allusion assez vive à la vie désordonnée du roi et à la misère du peuple ; d'ailleurs, nous en convenons avec plaisir, rien, dans ce livret, ne vient effaroucher le chaste lecteur.

CHAPITRE IV.

COMMENTATEURS DE RABELAIS.

Parmi les élucidateurs de Rabelais, c'est lui-même qu'il faudrait mettre en première ligne, s'il était vrai qu'il fut l'auteur de la *Briesue déclaration d'aulcunes dictions plus obscures contenues au 4.e livre de Pantagruel ;* travail qui parut pour la première fois dans l'édition du quart livre donné en 1552, chez Fezandat. Dans l'édition de Lyon, Estiart, 1596, cette *déclaration* forme 174 articles ; les uns sont des mots pris chez les classiques, les autres des expressions patoises ou obscures dont l'explication, appuyée de force autorités, est offerte au lecteur.

M. Brunet et De L'Aulnay regardent Rabelais comme ayant écrit lui-même la *déclaration*. S'il était permis à un *apédefte* comme nous d'avoir un avis opposé à celui des maîtres, nous dirions que nous ne

croyons pas ce travail, tel que le donne l'édition de 1552, sorti sans altération de la plume de Rabelais, mais il y a certainement eu part ainsi que le témoignent les passages suivants ; 1.° à l'article *Catadupes du Nil*, on lit : *Levesque de Caramith (celluy qui en Rome fut mon precepteur en langue Arabicque) m'a dit que l'on oyt ce bruit à plus de trois iournées loing : qui est autant que de Paris à Tours ;* Moréri avait cette phrase en vue quand il écrivait : « *Rab.* n'ignorait pas même l'arabe qu'il avait appris à Rome d'un évêque de Caramith. C'est du *moins ce qu'il témoigne lui-même* ». 2.° A l'article *Aeolopyle*, il mentionne un commentateur de Vitruve, Philandre de Châtillon sur Seine (1), mort en 1565 : *Voyez ce que en ha escript nostre grand amy et seigneur monsieur Philander sur le premier liure de Victruue.* 3.° Le mot grec *Lasanon* est ainsi expliqué : *Pital, terrine de scelle persee. Tusian. Dont sont dits Pitalieri certains officiers à Romes qui escurent les scelles persees des Reverendissimes cardinaux estans au conclaue resserez pour election d'un nouueau Pape.*

Personne ne songea à annoter Rabelais, jusqu'à ce que vint l'auteur demeuré ignoré de l'*Alphabet de l'auteur françois ;* quoique (suivant de Marsy) ce tra-

(1) Cette édition de Vitruve, avec des notes en latin et des figures en bois, parut à Lyon chez J. de Tournes, 1542, in-4.° Elle a peu de valeur.

vail ne soit postérieur que de 50 ans à la mort de Rabelais, il n'a paru, pour la première fois, que dans l'édition d'Amsterdam, 1659; plus étendu que la *déclaration* et embrassant l'ouvrage entier, ce glossaire reproduit d'ailleurs ce qu'elle donne, abrégeant quelquefois, amplifiant ailleurs, indiquant, d'après des traditions, quelques-uns des personnages historiques que Rabelais avait en vue (voyez par exemple, l'article Gargantua). On a inséré cet Alphabet dans l'édition de 1741 où il tient 43 p. et dans celle de 1823 où il en occupe 73. Le Duchat vint en 1711, tenir un rang distingué parmi les interprètes du joyeux curé (1); rejettant les conjectures, les raisonnements creux, il s'attache au texte, le suit pas à pas, l'éclaircit. On regrette parfois, qu'émule de Ménage, dont il amplifia le dictionnaire, il se perde dans les brouillards de l'étymologie. L'abbé de Marsy mit Rabelais en français moderne, l'abbé Perau en donna un texte *expurgatum*. Tout cela est complètement oublié, et l'on ne se souvient guères plus du *Jugement et nouvelles observations..... ou le véritable Rabelais réformé* (du médecin J. Bernier) publié sans nom d'auteur, à Paris en 1697, ouvrage où se trouvent des choses singulières.

Il est à regretter que les observations de Ménage

(1) Indiquons, parmi les auteurs qui ont rendu justice à ses recherches, Jean Paul Richter (*Vorschule der Aesthetik*, 1, 292).

soient perdues ; Le Motteux dit n'avoir connaissance de leur existence que d'après un catalogue mss. et, quant au commentaire de ce dernier, homme instruit, mais systématique et peu exact, De Missy lui a depuis long-temps reproché avec raison, de ne voir dans Rabelais que l'ennemi de Rome, le partisan de la Réforme et d'avoir, de son propre aveu, travaillé avec une extrême précipitation.

Il s'est trouvé à la vente Née de la Rochelle, en 1839, n.° 823, un *Commentaire ou Explication de Rabelais*, avec une clef, mss. autographe de Lenglet Dufresnoy ; payé 28 fr. 50 c. seulement.

En 1829, à la vente Auger (n.° 904), il s'est payé 150 fr. un exemplaire de Rabelais, édition de 1725, interfolié et chargé de notes de Morellet, concernant, pour la plupart, les trois premiers livres de Pantagruel.

Nous ne nous croyons pas en droit d'énoncer ici notre opinion sur le mérite respectif des travaux joints aux éditions de L'Aulnay, Esmangart et P. Lacroix. D'ailleurs pour développer et justifier nos observations, il faudrait entrer dans de bien longs et minutieux détails que nous exposerons ailleurs. Nous pensons toutefois ne pas trouver de contradicteurs lorsque nous avancerons qu'aucun de ces commentaires ne satisfait à ce qu'on a droit d'attendre de la philologie du XIX.^{e} siècle, sur un des auteurs les plus dignes de son attention.

Quant à une édition vraiment critique et ne laissant rien à désirer du texte de Rabelais, il n'y en a point encore, et peut-être faudra-t-il l'attendre longtemps ; lorsqu'un philologue patient et sagace voudra réimprimer les écrits du Curé de Meudon, il faudra qu'il base son travail, d'abord sur l'édition de 133 f. s. l. ni d. et sur celle de 1533, 84 f.; nous les regardons presque comme ayant l'autorité des manuscrits. Il devra aussi avoir toujours sous les yeux l'édit. de 1533, retouchée par *maistre Jehan Lunel*, celles de François Juste, et de Dolet, 1542, ainsi que le tiers et le quart livre imprimés en 1552, chez Michel Fezandat. Qu'il consulte aussi l'édition s. l. de 1626, les Gargantua sans date et celui de François Juste, 1535, ainsi que le Pantagruel de Claude Nourry, s. d.

Il est juste d'observer que dans les éditions de Le Duchat, de L'Aulnay, d'Esmangart, on trouve l'indication d'un certain nombre de variantes, mais rien de complet n'a été fait en ce genre ; il faudrait beaucoup de goût, d'instruction et d'enthousiasme pour le groz, graz, grandz, ioly, petit liuret de M. Alcofribas, pour venir à bout de cette tâche.

CHAPITRE V.

DE QUELQUES TRADUCTIONS DE RABELAIS.

Le premier livre fut traduit en allemand par Jean Fischart, masqué sous le nom de Huldrich Elloposcleron ; cette version parut sous la date de 1552 ; elle est rarissime (voir Ébert, 18534, qui renvoie à Jordens, Flogel, Koch, etc.). Remarquons en passant qu'un amateur instruit, M. de Meusebach, a démontré (*Allg. Litter. zeïtung. marz*, 1829, n.° 55–56) que cette date est fautive et qu'il faut lire 1582.

Une édition de 1575 offre un texte tout-à-fait différent.

La version de Fischart a souvent été réimprimée jusqu'au milieu du 17.e siècle. En 1775 on voulut la retoucher et la publier de nouveau, idée qui n'eut pas de suite. Selon Jean Paul Richter, Fischart surpasse Rabelais par l'abondance, le pittoresque de son langage et l'égale en érudition et pour la création de mots dignes d'Aristophane ; M. Buchon trouve (*Souvenirs*, 1833, p. 38) qu'elle est non moins chaude, non moins vive, non moins pittoresque peut-être que l'original. Gervinus dans son savant ouvrage (*Geschichte der deutschen Dichtung*, Leipzig, 1838, T. III, p. 131–155), après s'être livré à une appréciation du génie de Rabelais, en avouant que cet auteur

ne peut inspirer un bien vif intérêt à un allemand, analyse avec sagacité le travail de Fischart, écrivain sur lequel on peut d'ailleurs consulter la *Biogr. Univ.*, T. XIV. p. 169 (1).

Fischart annonce lui-même qu'il ne veut pas avoir pour le texte de Rabelais le même respect que pour celui d'un Donat, il ne le suivra pas mot pour mot et investira l'ordre des idées quand il voudra. Il jette sur les traits de son auteur une teinte germanique; c'est ainsi qu'il faut 450 balles de toile d'Osnabruck, pour faire une chemise à Gargantua et que *loyson* qui dans le chap. 13 fait éprouver au fils de Grandgousier *une volupté mirifique*, devient une oye de Ried (*dans la Hesse*).

Fischart ne se borna pas à traduire le Gargantua; il étendit et paraphrasa si bien la *Prognostication Pantagrueline*, qu'il en fit un assez gros vol. in-8.°, mis au jour à la fin du 16.e siècle, plusieurs fois réimprimé et décoré d'un intraduisible titre de 14 lignes (les amateurs le trouveront dans l'*Einleitung* de G. Regis, p. CLXX).

Il parut à Hambourg en 1785-87, 3 vol. in-8.°, un Rabelais remanié que le public ne goûta guères; c'est l'ouvrage de L. C. Sanders (2) caché sous le

---

(1) Ebert (*Allgem. Lex.* 1821, n.° 7587-7591) indique plusieurs ouvrages de Fischart.

(2) Mort à Copenhague en 1819; poète et romancier.

nom du D.r Eckstein ; il commence par établir que Rabelais est intraduisible, aussi en supprime-t-il de longs morceaux ; il les remplace par des tirades de sa composition où l'on voit figurer Lavater et Cagliostro ; à l'écolier limousin, il substitue un bel esprit de Hambourg qui a toujours la bouche pleine du style pompeux de Klopstock. A la fin de son travail, Sanders a cru devoir donner (Tom. III, p. 501–448), la *Prognostication* telle que l'avait arrangée Fischart, non sans y faire quelques coupures et en rajeunissant parfois le vieux langage.

Notons aussi que l'on voit figurer dans la *Biblioth. Heberiana* (part. III, n.° 2916 et VIII, 2429), 16 estampes grotesques, in-4.°, Augsbourg, 1612, relatives à Gargantua et à Pantagruel.

Rabelais fut de bonne heure connu et répandu en Angleterre ; les allusions à Gargantua éparses dans le vieux théâtre anglais le prouvent (1). *You must borrow me Gargantua's mouth*, dit Célie à Rosalinde dans *As you like it* de Shakespeare (act. III, sc. II), lorsqu'il s'agit de répondre à une série de questions rapidement accumulées. Dans *Green's tu quoque or the Cittie gallant*, pièce de J. Cooke (vers 1600), un

(1) Il existe une traduction du Livre des Marchands, imprimée en 1534 : *Newly made by the lorde Pantapole nere neygbhour unto the lorde Pantagruel* (voir *Bibl. Heberiana*, pt. VI, n.° 316) ; cette circonstance me paraît remarquable.

prisonnier affamé se plaint de l'insuffisance de sa ration : *Here's a bit indeed ! what's this to a Gargantua stomach* (Dodsley's coll. of old plays, 1825, T. VII, p. 75). L'on trouve dans Ben Jonson (Every man in his humour, Act. II, sc. 2), *your Gargantua breech cannot carry it away so*. Une note de Steevens sur le passage ci-dessus de Shakespeare (1), établit qu'il paraît, d'après les régistres de la corporation des libraires, qu'en 1592, l'on édita *Gargantua his Prophecie* et en 1594, *The history of Gargantua*. Laneham avait déjà fait mention d'un livre de Gargantua dans le *Narrative of Q. Elizabeth's Entertainment at Kenelworth-Castle in* 1575 (2). Un traducteur, dont nous ignorons le nom, est attaqué dans le 3.e livre des *Satyres de J. Hall* (3).

---

(1) Je l'extrais de l'édition de Bâle, 1800, T. VIII, p. 259.

(2) Ouvrage écrit d'un style bizarre, réimprimé en 1784, en 1821 et dans le 1.er vol. des *Progresses of Q. Elizabeth*, de Nichols (1788-1805, 3 vol. in-4.°, 1821, 3 vol. in-4.°).

But who conjurd'd, etc.
Or wicked Rablais' *dronken revellings*
To grace the mi srule of our tavernings.

(3) Ces satyres parurent en 1597 et furent brûlées par ordre de l'évêque de Londres. Le public et les libraires aiment les livres qu'on brûle ; on réimprima plusieurs fois, coup sur coup, celui-ci, et il a reparu dernièrement en 1824 et en 1825. Personne en France n'a probablement lu ces vers que Pope regardait comme *the best poetry and truest satyre in the English language*.

Le catalogue de la Bibliothèque d'Oxford indique une traduction anglaise du 1.er livre, Londres 1635. En 1653, T. Urchard, médecin écossais, publia les deux premiers livres réimprimés en 1693 ; il achevait le 3.e quand la mort le frappa; Le Motteux se chargea des livres IV et V, y joignit des notes, et en 1708 parut la 1.re traduction anglaise de Rabelais en entier; elle comprend les 16 lettres datées de Rome (1). Elle a été reproduite en 1737, 1738, 1784 et 1807. Cette version, exacte sans servilité, franche, d'un comique abondant et d'un ton qui est bien celui de l'auteur français, est estimée de nos voisins; le *Quarterly Review*, T. LII, p. 459, la qualifie d'admirable. Il en a été donné en 1838, une belle réimpression in-4.°, tirée à 100 exemplaires seulement, revue sur les textes originaux et augmentée d'une notice sur Rabelais par Maitland.

Une traduction hollandaise parut à Amsterdam, en 1682, 2 vol. in-8.° Elle est due à un écrivain qui s'est caché sous le nom de Claudio Gallitalo. J'en ai vu le premier volume qui contient une vie de Rabelais et les 3 premiers livres ; 717 p. non compris les

---

(1) Dans un volume fort rare que mentionne Beloë (*Anecdotes of literature and scarce books*, Tom. II, p. 131) et qui a pour titre : *Quodlibets lately come over from new Britanniola*, l'on trouve *two epistles of that excellently wittie D.r F. Rabelais. Translated out of his french, at large.*

feuillets liminaires. J'ai cru pouvoir me dispenser de l'examiner davantage.

Je n'ai connaissance d'aucune traduction italienne ou espagnole de Rabelais ; Quevedo offre avec lui plus d'un trait de ressemblance.

CHAPITRE VI.

QUELQUES MOTS SUR GARGANTUA ET PANURGE.

Rabelais n'a point imaginé le personnage de Gargantua ; c'est au peuple qu'il emprunta (comme le remarque M. Ph. Chasles) ce héros fabuleux ; les paysans de la Touraine, de l'Anjou, du Poitou se transmettaient depuis long-temps de grossières légendes sur cet obscur et chimérique géant. En cherchant bien, on en trouve des traces chez les peuples étrangers. Nichols (*Progresses of Q. Elizabeth*, vol. II, p. 5–6) fait mention d'un vieux roi fabuleux de la Grande-Bretagne, nommé Gurgunt, Gurguntum ou Gerguntum, qui passait pour avoir jeté les fondements du chateau de Norwich. Lorsque le 16 Août 1578, la reine Élizabeth entra à Norwich, une procession vint à sa rencontre et Gurguntum y tenait un rang distingué : *He was mounted upon a brave courser, and was thus furnished : his body armed, his bases*

of greene and white silke ; on his head a black velvet hat, with a plume of white feathers. There attended upon him three henchmen in white and greene : one of them did beare his helmet, the seconde his target, the thirde his staffe.

Nath. Drake (Shakspeare and his times, 1817, T. I, p. 192 ; 1838, Paris, p. 94) transcrit un Noël fort connu jadis à Norwich, où il est dit que les ouvriers ont suspendu leurs travaux.

No beame doth swinge, nor wheel go round
Upon Gurguntum's *walled ground.*

M. J. Grimm (1) rapproche dans sa *Deustche Mythologie* (1835, p. 707) le nom de Gargantua de ceux de la *Gargouille* de Rouen, du *Graouly* de Metz, de ces gigantesques serpents communs dans les récits du moyen-âge (2). Dans un autre ouvrage (*Alpenrosen*, 1824, p. 57), ce philologue célèbre parle d'une légende répandue dans le pays des Grisons et où l'on rencontre Gargantua dans l'attitude du colosse de Rhodes, debout sur deux rochers et se penchant pour

---

(1) Il suffit de citer le nom européen de cet homme illustre, il n'a pas besoin de nos éloges.

(2) Tels encore que la Kraula de Reims, la Gran'gueule de Poitiers, etc. Consulter à ce sujet : un curieux mémoire d'Eus. Salverte (inséré dans les *Mém. de l'Acad. Celtique* (1813) et reproduit avec des additions dans la *Revue Encycl.*, 1826 et dans son *Essai sur les sciences occultes*, 1829), l'*Histoire du privilège de saint Roman*, par Floquet, 1833, etc.

avaler d'un trait la rivière qui coule à leur base. Remarquons en passant que l'on trouve, dans la *Mythologie* que nous venons de citer, de curieux détails sur les géants fabuleux du Nord de l'Europe (p. 302-324).

Voici d'ailleurs quelques détails que nous empruntons à une notice de M. Thomas de Saint-Mars insérée dans les *Mémoires de l'Académie Celtique* (T. V, p. 392–95).

Gargantua est très-connu dans l'ancien duché de Retz qu'il a parcouru il y a bien long-temps. C'est un géant énorme dont la taille égale en hauteur celle des plus grands arbres de la forêt. Ce géant venait de très-loin ; semblable au Juif–errant il voyage toujours. Il n'est pas méchant pourvu qu'il trouve de quoi satisfaire son immense appétit. Il porte dans ses poches tous les gens nécessaires à son service. Un drôle (1) qui le suit a le dos chargé de la farine et du vin qu'il doit dévorer dans son prochain repas. Lorsqu'il arrive dans un endroit qui lui semble propre à établir sa cuisine, il s'arrête ; son *Drôle* décharge son fardeau, et s'occupe de suite à construire un feu assez grand pour faire cuire cent pains de 18 livres pesant. Cette opération lui coûte tout au plus 10 minutes ; le bois pour chauffer ce four est apporté sans qu'on sache comment ; les flammes consument des arbres entiers.

(1) Ce *Drôle* est un Diable. Les Islandais, suivant Ortelius, appellent *drollos* une espèce de démon qui sert de valet à celui qui se l'est attaché. *Trold*, en danois, l'abbé.

Pendant ce temps, les gens du géant sont sortis de ses poches ; chacun s'est occupé de son travail, et en moins de demi-heure la table est servie. Cette table, dont on ne donne pas les dimensions, est ordinairement chargée d'un bœuf rôti, de quelques veaux, moutons et cochons, pris dans le voisinage. Un des gens de Gargantua, monté sur la table, remplit, à coups de hâche, les fonctions d'écuyer tranchant ; les autres, par le moyen d'échelles qui posent sur la table et sont appuyées sur les épaules de sa seigneurie, introduisent, dans son énorme bouche, par le moyen de fourches, et la viande et le pain (1). Le *Drôle* est chargé de verser dans le gosier du géant le vin qui lui est nécessaire pour faire passer les aliments.

Le vase dans lequel il boit est le tonneau lui-même. Il en vide ordinairement 12 à chaque repas. Un de ces tonneaux s'échappa un jour des mains de l'échanson et passa avec la liqueur qu'il contenait dans les entrailles de Gargantua ; il en fut quitte pour un violent accès de colique ; les cris qu'il poussa furent si effrayants qu'ils firent déserter tous les paysans des environs et depuis ils n'ont osé revenir : voilà pourquoi le pays où se passa cet évènement (entre Rennes et Nantes), n'est plus qu'une lande sans culture et sans habitants.

---

(1) C'est ce que représente un dessin de Granville dans le *Magasin pittoresque*, Mai 1840.

Après son dîné, Gargantua s'endort ordinairement pendant 30 ou 40 heures. Son *Drôle* le veille. Le reste de ses gens profite de son sommeil pour faire disparaître les débris du repas et chercher les nouvelles provisions dont doit se charger le *Drôle* avant de se remettre en route.

C'est au résultat d'une de ses digestions que les villageois de ce pays, attribuent la formation du *Mont-Gargan*, situé à quelque distance de Nantes. Ils racontent aussi comment il éteignit l'incendie qui consumait le château d'une fée de ses amies, auquel un méchant enchanteur avait mis le feu.

Nous remarquerons que l'on trouve en Europe deux autres monts Gargan, l'un dans la Pouille (1), l'autre en France, non loin de Rouen; il a, plus tard, reçu les noms de mont Saint-Michel, mont Saint-Ange. Il existe aussi en Normandie une *Chaise de Gargantua;* c'est un rocher auquel, avec un peu de bonne volonté, on trouvera l'aspect d'une chaise colossale; il est sur les bords de la Seine, près de Duclair, à 4 lieues environ de Rouen. On en trouve une vue dans l'ouvrage de Turner : *Rivers of France*, London, 1837, in-8.° Près de la grotte de Miremont, à côté du village de Privaset, entre Sarlat et Péri-

(1) *Mons Garganus*, chez les auteurs latins; aujourd'hui *monte di S. Angelo.*

gueux, on remarque une grosse pierre que les gens du pays nomment le *Tombeau de Gargantua*.

Nous n'apprendrons rien aux lecteurs de la *Revue de Paris*, en leur signalant un article spirituel (T. II, p. 237), où M. Ph. Chasles s'est plu à comparer à Falstaff et à Sancho Pança, ce Panurge, constamment armé d'une sublime effronterie de filou, de dents toujours aiguës, de ventre toujours vide, d'appétit toujours strident, de gorge toujours sèche; de quel amour Rabelais l'environne, avec quelles délices il le pétrit, comme il le caresse !

En parcourant la belle publication de M. du Sommerard, *Les Arts au moyen-âge*, parmi les digressions si amusantes que prodigue l'auteur dans la fécondité de son érudition anecdotique, nous nous sommes arrêtés aux preuves solides que réunit le propriétaire de l'admirable collection de l'hôtel de Cluny, pour montrer l'original du Panurge de Rabelais dans le cardinal Jean de Lorraine, un des hôtes les plus fameux de l'hôtel Cluny (1). Les commentateurs, après avoir successivement essayé d'adapter comme type au personnage de Panurge le cardinal d'Amboise, le connétable de Montmorency, le cardinal du Bellay, Jean de Montluc, évêque de Valence, s'étaient enfin arrêtés à un, au cardinal de Lorraine, sûrement dé-

(1) Voyez chap. 2, p. 203-213.

signé en beaucoup d'endroits. Mais pour avoir voulu y adapter le cardinal Charles, frère du Balafré, leur critique s'était trouvée en défaut, embarrassée de confusions de dates et d'autres contradictions. Ainsi, plus d'un passage du *Gargantua* indique, dans le personnage dont Panurge est la satire, un seigneur qui avait partagé tous les plaisirs de François I.^er^, et même leurs fruits amers :

Colomb à leurs dépends découvrit l'Amérique.

Or, c'est ce que certains pamphlets contemporains apprennent du cardinal Jean, favori de François I.^er^, et du même âge, tandis que son petit-neveu, le cardinal Charles, avait vingt-sept ans de moins que le Roi, et n'en avait que douze quand la santé de ce prince fut si gravement compromise. D'ailleurs, les traits principaux du portrait de Panurge se rapportent bien mieux au caractère de son grand-oncle qu'au sien (1).

CHAPITRE VII.

DE DIVERS AUTEURS QUI ONT MARCHÉ SUR LES TRACES DE RABELAIS.

Il n'entre pas dans notre plan de parler aujourd'hui des auteurs français du 16.^e^ siècle, plus ou moins

(1) Il existe un ouvrage de Prémontval, *Panagiana panurgica* (La Haye, 1750); ce n'est qu'une réfutation, en français, du livre des Mœurs de Toussaint.

heureux émules du père de Gargantua, de Noël Du Fail, de G. Bouchet, de Tabourot, de l'auteur, quel qu'il soit, du *Moyen de parvenir*. Nous n'indiquerons qu'en passant G. Fumée qui publia des facéties sous le nom du *gendre d'Alcofribas ;* nous ne nous arrêterons pas à G. des Autelz qui a cherché avec si peu de succès à faire de l'esprit à la façon de Rabelais, dans sa *Mitistoire baragouyne de Fanfreluche et Gaudichon*, livre dont il y a plusieurs éditions (voir le *Man. du Libr*, I, 136). M. Sainte-Beuve (*Tableau de la litt. franç. au 16.e siècle*, I, 352) dit n'avoir jamais pu en retrouver un seul exempl. et nous n'avons pas été plus heureux que lui ; nous avons cependant cherché long-temps, et avec zèle, ce volume qui est d'ailleurs fort ennuyeux, selon les auteurs des *Mélanges extraits d'une grande Bibl.*, T. VII, p. 242.

Nous croyons devoir une mention plus étendue à l'auteur des *Joyeuses Recherches de la langue tolousaine* (Cl. Odde de Triors) livret curieux et peu connu, imprimé à Toulouse en 1578. Chaque phrase y révèle un imitateur des écrits pantagruéliques, comme le démontrent d'ailleurs ces deux vers empruntés à un sonnet que l'auteur a placé à la fin de son volume et que lui adresse un de ses admirateurs :

« Le natif de Chinon, oracle en médecine
» Ainsi ioyeux tramoit sa Pantagruéline ».

Il est fait mention de cet écrivain dans plusieurs

ouvrages (1), mais nulle part on ne trouve un extrait un peu étendu de son ouvrage ; nous allons en transcrire quelques fragments, avec l'espoir que la rareté du volume servira d'excuse à nos citations.

Si Odde a entrepris ce travail, c'est à cause d'une tant braue, gentille, gaillarde, escarabilhade (2) et dispote ieunesse, *nec non* brusque comme le pet d'un daim, laquelle *à solis ortu usque ad occasum* et de plusieurs autres pars du monde vient estudier dans les portes de Tolose à grosses troupes, centeines, quaranteines, dozaines, demi-dozaines et presque à milliers, dizaines de milliers, à milliards, dizaine de milliards, et milliasses, et bien souvent à quintaux, liures et carterons que sont 25 pour un carteron, laquelle *quidem sub* jeunesse pendant le temps qu'elle serait en ceste cité et qu'elle deuroit estudier bien souvent ne feroit que rauasser, songer, turulututer et migrobologiser sur les mots de ce climat et pays et ne feroit semblablement quescornifistibuler les oreilles des vns et des autres, disant : et que veut dire cecy ? et que veut dire cela ? et comment s'entend ce mot ? à ment, à val, barrabin barrabas, deça dela, torche, borgne,

(1) *Biblioth.* de Lacroix du Maine, I, 146; Goujet, T. VII, p. 13; *Mél. d'une grande Bibl.*, T. 237; *Biogr. toulous.*, II, 361; Brunet, *Nouv. Rech.*, II, 243).

(2) *Escarabilia* (Dict. de Sauvages, 1824) escarrabilhat (d'Astros, *lou Trimfe*, p. xi). Un homme galant, brusque, *escarbilhat*, esperruqué et renommé moderne (*Propos rustiques de Ladulfi*).

torue, gare, vire, pare; par les chapelets de ma bonne mère grand, diroit vn autre, autant y entends ie que le haut aleman; ie crois que ce mot soit venu du plus parfont de Callicut.

Après avoir dit qu'Érasme s'est donné à ce braue et immortel œuvre des Chiliades moins de peine que lui et après avoir nommé les tavernes de Toulouse qu'il a fréquentées, Odde ajoute : D'avantage en contemplation de cest œuvre iay stipendu plusieurs bonnes vieilles sempiternelles qui fesoient la cire par les yeux (1), l'eau ardant par le nez et la parrasine par le derrière, lesquelles toutes estoient consommées à la vraye signification des dits mots... Ie vous prie bien fort de considérer vn peu de près combien de veilles, nuictées et lucubrations il ma fallu passer pour bien regarder, ruminer, recoler, lire, relire, feuilleter, refeuilleter autant de beaus liures Tolosains (2) comme l'ordon-

(1) Mélampiges s'amouracha d'une vieille édentée aagée pour le moins de 69 ans, les yeux de laquelle eussent iettez en six sepmaines pour le moins vingt liures de cire pour éclairer le diable de Saint Michel, tant ils étaient chassieux *(La descente de Tabarin aux enfers*, 1621*)*.

(2) Ce passage curieux nous fait connaître plusieurs anciens ouvrages qui sont devenus d'une excessive rareté; un exempl. du *Libre blanc* réuni aux *Nompareilhas receptas*, et à un autre opuscule (*Nouv. Rech.*, III, 302) s'est payé 178 fr. en Décembre 1837; nous avons pu lire pendant quelques minutes ce volume qui nous a paru fort curieux et digne d'être mieux connu qu'il ne l'est; on peut voir dans le *Man. du Libr.*, au mot *Requête* et dans les *Nouv. Rech.*, art. Nogerolles, le titre d'ouvrages introuvables en idiome toulousain. Duverdier a fait mention de J. de Cardonne.

nance du Liure blanc, le *farsa de las goyas quand van à Garonna*, vn autre intitulé quand *les femme de Tolosa volen fa nobias lours filhas*, plus vn epistre en langage Tolosain par les mèmes dames Tolosaines responciue à celle que les dames de Pasi ma commère, ie voulois dire Passi, leur ont envoyé : *Item las nauues nouuellas de Iean de Cardonne, Tolousain*. Item aussi plusieurs receptes en langage Tolosain comme celle qui monstre le moyen *per fa las femmas bellas, policieras, espessas, roussas et rotilhadas comme un cles descargol*, plus vne autre recepte *per les fa parla polidamen et placanta, camina honestamen et per compas en forma de bragua d'Alleman*, et plusieurs autres auec une infinité de chansons, pasquins, ballades au mesme langage et autres semblables».

Odde parle ensuite du prouerbe ou adage *Aurum tholosanum* (1) célebré et chanté par tant d'historiographes grecs et latins il y a plus, croys ie, de mille et cinq cens ans, 6 mois et 5 sepmaines, douze iours, vingt et quatre heures, troys minutes et demi, minutes (série) d'horloge, non de femme n'y de musiciens. Car presque d'vne miliasse d'hommes qu'il y a en ceste cité, au diable *lou cap* que i'ay treuué qui m'aye asseuré ny rendu certain du lieu où estait cet *aurvm*

(1) *Il a de l'or de Toulouse ;* ce proverbe désigne un homme pour qui les richesses ne sont qu'une source de revers ; voir Méry, *Hist. des Proverbes*, III, 143, l'*Europe littéraire*, 1833, I, 63, etc.

tholosanum. Par la vertu de *Quintichарpe* (1) qui a sang à l'œil, *nec non* les mains gluantes, ie voulays dire glissantes il y en a là pour deuenir *crabe* et par consequent cornard, encore bien qu'on ne feut pas *Couyaul*.

Bran doncques pour la mort, nargues, figues, *Iterum atque iterum* nargues pour ses dards, pour ses flèches, pour sa maigre mine et finablement pour tout son corps maigre comme une fluste d'Àleman, car maintenant maugré elle nostre renommée sera immortelle depuis le pole *Gaffelasicque* jusques au pole Antigaffelasique et depuis vne des plagues des francimandes iusques à la plague du *Trucat*. Et pour tant qu'elle esclate, qu'elle creue. qu'elle pete, petillone, se despite, et fasse, *ut vulgo futur*, le Diable de *Vauvert* (2). Aquo li cal sufri et may aguesso la gallo....

Et vous prie de rechef de penser et croire que ce que ie vous baille présentement, n'est que *pro tentatiua*, espérant, moyennant l'ayde de Dieu et de sa saincte et glorieuse Mère Vierge sacrée, si ie veois qu'il vous soit agréable que ie vous dorrey vne autre-

---

(1) Je crois que ce mot et *il cazzo* sont synonymes; c'est un des mille et un noms qu'inventa la littérature badine du 16.e siècle.

(2) Sur le Diable de Vauvert dont la trace subsiste encore dans le nom de la rue d'Enfer, voir J. Du Breul, *Théâtre des Antiquités de Paris*, 1639, in-4,°, p. 452; Sainte-Foix, *Essais hist.*, I, 113; la *Biblioth. des romans*, 1779, 2.e part. *Hist. de Dulaure*, 1834, II, 455-458.

fois *pro magna ordinaria* d'autant braues et excellents liures que vous ayés encore iamais onques veu iour de vostre vie, et desquels ie me puis bien vanter que vous n'avez iamais ouy parler si non a cest heure et par mon moyen et sont fort excellents : *quid dicam*, excellents ? *imo* admirables à cause de leur rareté, lesquels selon qu'aucuns m'ont dict sont venus nouuellement de *Themistitam* en Callicut, les noms desquels n'auons point voulen vous estre cachez, ains manifestez. Ceux cy donc pour tout potage et pour toute fricassée et sans tant *franciscimandeia* (1) sont tels et tels, scavoir est. Les simples de Bartolle. Les contractz de Gallien. Vn pet à quatre volumes. La Cornemuse de Platon. La Cosmographie d'Anthonius Arena. Le descroitoir de tristesse. Lengragnyero de pauureté. Præparationes euangelicas in Lucam per Iason de Perenguis et Perengariis. Responsum luculenta repetitio. Item de stercore amantis et eius vi, alia dilucida enarratio. Plus un autre fort beau liure, s'il y en a au monde, intitulé *Cornucopiæ Portaliti* et Comment il est traicté là dedans que *Cornu eius non exaltabitur in gloria*. *Item præterea* dauantage vn autre non moins beau que le susdit cornupin intitulé les lignes péniliè-res et bas ventricques de madone des Estables (2)

(1) *Franchimandejha* (Sauv.). Essayer de parler français; sans plus de belles phrases.

(2) N'y aurait-il pas là allusion à quelques passages singuliers de la *Paulegraphie* de G. de Minut? Je sais que ce livre bizarre

auec ses rubis orientaux mis par ordre Quincontial. Vn autre d'auantage supernaturelement bellissime intitulé la république de socisses et andoilles. *quid ob* qui n'y puisse aussi bien auoir vn liure de la république des socisses et andoilles, comme nous auons en France vn livre de la République de Boudin? (1)

Item de arte fredonandi libri tres per eximium doctorem in eadem arte dominum, dominum, dominum, dominum, si bene memini, ma foy ie ne m'en souuiens plus. Et comment il est disputé là dedans *vtrum* hoet hoet *possit coherere cum* liri lan lere lere hoet hoet *in eodem subiecto scilicet in rebeco aut in fanfognia* (3) *et hoc quando facit eadem fanfognia sic* gni, gni, gni, tin, tin, tin, aut quando sacabutus aut cornetus à boquino facit fananana, fana, na, na, na, na, na, na, na (3). Mais en voici assez sur le livre d'Odde.

---

ne fut mis au jour que quelques années après les *Joyeuses recherches*, mais il aurait bien pu, dès 1578, être écrit et connu à Toulouse. Quant à la *Belle Paule*, voyez la *Biogr. Univ.*, art. Viguier, la *Biogr. toulous.*, II, 134, etc.

(1) Sotte allusion à la *République* de Bodin dont la première édition avait paru l'année précédente.

(2) Sonfonia (A. de Arena, *ad suos compagnones*, 1759, p. x, l. 18).

(3) Onomatopée fort expressive que je ne trouve point dans le Dictionnaire qu'a donné M. Nodier; on la rapprochera, si l'on veut, du vers dans lequel Ant. de Arena exprima le son de la trompette :

A lala tri-lito-ta dan-dara tar-la-ro-la.

Disons quelque chose du *Nouveau Panurge*, Lyon 1616, dont parle M. Brunet aux *Nouv. Rech.* (III, 138). C'est en effet un assez sot ouvrage, une virulente attaque contre les ministres réformés, bien digne de la plume de Reboul (1) et où force passages sont calqués sur le style de notre *Homère bouffon* (2). Panurge se rend à la foire de Beaucaire; il y rencontre Taumaste et Epistemon qui y sont venus pour faire emplette de chats; l'on cause; Panurge raconte beaucoup trop longuement son voyage dans l'île imaginaire et sa descente aux enfers; en lisant cet épisode l'on ne pourra oublier l'atroce et très-indécent supplice auquel est condamné Théodore de Bèze. Il y a d'ailleurs dans ce livre force révélations indiscrètes, force médisances ou calomnies qui durent attirer à l'auteur

---

(1) Il y a trois ans j'ai parlé avec quelque détail de cet écrivain par trop satyrique qui finit par payer de sa tête la hardiesse de ses œuvres. L'on peut consulter d'ailleurs le *Journal* de l'Estoile (1838, grand in-8.°, p. 671), et surtout la correspondance de Casaubon (Amst. 1709, *ep.* 1050, p. 611 et *ep.* 1090, p. 630). Barbier attribue à Reboul l'*Anti-Huguenot*, 1598 et Prosp. Marchand (*Dict.*, II, 160) remarque que le *Premier acte du synode nocturne*, 1608 (voir les *Nouv. Rech.*, III, 91) a bien l'air d'être de sa façon.

(2) En voici un exemple : « A propos des asnes, vous me ferez » la faveur de me dire pourquoi iceux qui ont un si beau calibis » calibistonnant pour calibistonner ne calibistonnent ils souvent » et à longues calibistonnades leurs calibistonneresses ».

des haines implacables. Il est peu commun et s'est vendu 16 fr. *dos m.* Bignon, 9 fr. *v.* De Bure (1).

Passons aux auteurs étrangers.

Parmi les écrivains anglais qui ont imité Rabelais, il faut d'abord mentionner Burton, auteur de l'*Anatomy of melancholy*, ouvrage dont il existe plusieurs éditions (voir *Nouv. Rech.*, I, 245); amas de citations accumulées au point que dans des chapitres entiers, l'auteur met à peine quelques lignes du sien, répertoire d'historiettes plus étranges que vraisemblables puisées dans les livres de médecine du 16.e siècle ou empruntées à d'autres sources tout aussi suspectes (2).

---

(1) Le *Bulletin du bibliophile* (1.re série, n.° 1794) porte une *Suite du Nouveau Panurge, livre second*, à la Rochelle, par M. Gaillard, s. d. pet. in-12; 12 feuillets et 305 pages.

(2) « A whimsical farago of all such reading as was never read ». (*Moore, Anacreon, ode XXII, note*). Voir aussi Hallam, *Intr. to the lit. of Eur.* Par. 1839, T. III, p. 381. Les personnes assez heureuses pour avoir à leur disposition la réunion des ouvrages du fameux bibliographe anglais Dibdin, trouveront des détails sur Burton dans le *Library companion*, p. 599, dans la *Bibliomania*, p. 376, dans l'édition donnée en 1808 de l'*Utopie* de Morus (I, lxxii, II, 140).

De 1624 à 1676 l'Anatomy fut imprimé 7 fois; depuis 1800, elle a eu trois éditions, mais écoutons ce que dit à leur sujet l'ingénieux Ch. Lamb. *I do not know a more heartless sight than the reprint of the Anatomy of Melancholy? What need was there of unearthing the bones of that fantastic old great man? what hapless stationner would dream of Burton ever becoming popular?*

Quelques critiques ont donné, sans trop de fondement, l'épithète de Rabelais anglais à Th. Amory, auteur du milieu du 18.e siècle, qui publia sous le nom de John Buncle, un ouvrage assez singulier et assez bien fait où il raconte sa vie et porte aux nues les principes des Unitaires; il y a parfois de l'esprit, du sentiment, mais jamais la verve licencieuse, le coup d'œil hardi et perçant de l'auteur de Pantagruel (1).

Les imitateurs les plus heureux de Rabelais ont été Swift et Sterne. Le premier possédait la rare édition de 1558, ainsi que le montre le catalogue de sa bibliothèque publiée par Walter Scott (*Memoirs of John Swift*); l'idée des voyages de Gulliver paraît empruntée aux deux derniers livres de notre Pantagruéliste; les faiseurs de projets de l'Académie de Lagado semblent calqués sur les *abstracteurs, parasons, nedibins, spodizateurs du royaume de la Quinte Essence*. Coleridge (*Table talk*) dit de Swift que cétait l'ame de Rabelais habitant dans un lieu sec.

A chaque instant on trouve dans le Tristam Shandy, les traces de la lecture assidue de Rabelais. *From this author, Sterne seems to have caught the design of writing a general satire on the abuze of speculative opinions* (Ferriar, *Illustr. of Sterne*, 1812, I, 41). Trans-

(1) Le *Retrospective Review*, T. IV, p. 103-113, a consacré une notice à cet écrivain traité de fou par des biographes qui ne partageaient pas ses convictions.

crivons ici le jugement de Watter Scott : « *The style of Rabelais which Sterne assumed for his model, is to the highest excess, rambliny, excursive and intermingled with the greatest absurdities. But Rabelais was in some measure compelled to adopt this harlequin's habit, in order that, like licensed jesters, he might, under the cover of his folly, have permission to vent his satire ayainst church and state. Sterne assumed the manner of his master, as a mode of attracting attention and of making the public stare* » (Lives of the Novellists). On sait qu'Yorick laissa un fragment écrit dans la manière de Rabelais et le spirituel parallèle de M. Nodier entre Sterne et Rabelais est présent à la mémoire de plus d'un lecteur (1).

Mentionnons aussi *le Docteur*, ouvrage anglais des plus bizarres, mélange en 4 volumes d'érudition, de philosophie, de folie, de puérilités, d'anecdotes,

---

(1) M. Nodier, que nous aimons à citer, a d'ailleurs plus d'une fois formulé son jugement sur maître François; *R. n'a pas omis un seul mot de la langue et en a fait plus de mille*; dans la préf. de la sat. Menippée, il appelle *R. un écrivain inimitable, mais fantastique et bizarre qui ne dit presque rien à la raison parce qu'il n'a jamais cherché à l'occuper.* Il écrivait dans la *Revue de Paris* (T. XVIII, p. 190) « R. est l'inventeur de types le plus » fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est » frère Jean, c'est Panurge, c'est Rominagrobis, Pichrocole, » Bridoye, Janotus de Bragmardo, personnages essentiellement » vrais, monnaie sociale au titre et au coin de notre esprit qui » passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a » frappées ».

bourré de citations piquantes en italien, en latin, en hollandais, en espagnol, en portugais, en mainte autre langue, empruntées à force auteurs tous plus ignorés les uns que les autres, livre décousu, extravagant (1), d'une étonnante érudition, riche de pensée, dépassant de beaucoup Sterne en fait de digression et divaguant encore plus que Richter; attribué à Hartley Coleridge ou à Southey, il a obtenu le plus grand succès en Angleterre; fidèlement traduit, il ne serait nullement goûté à Paris.

En Allemagne, vient en première ligne Jean Paul Richter, que M. Chasles nomme le Rabelais de la métaphysique; auteur de 60 volumes intraduisibles qui étincèlent de génie, il cache sous les plus extravagants arabesques des trésors de sensibilité, de tendresse, de grâce, de profondeur; jamais ne s'est vu un style comme le sien; c'est un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sous-entendus, un carnaval de la pensée et du langage, une population de mots nouveaux, une géographie fantastique, une grammaire et un lexique imaginaires, des périodes de 4 pages, un amas d'images incohérentes où le gigantesque coudoye l'ignoble, le tout hérissé de termes scientifiques,

---

(1) L'ouvrage commence par le chap. 7; le premier chap. vient après le 72.e; la préface est au milieu du livre. Consulter un art. dans le *Quarterly Review*, N.° 101, et 2 articles de M. Chasles dans le *Journal des Débats*, 15 Novembre 1838.— 25 Février 1839.

d'allusions aux traits d'histoire les moins connus ou aux théories les plus nébuleuses du *transcendentalisme* germanique. Au milieu de ce déluge de science, de mauvais goût, de beautés de premier ordre, de burlesque grossier, Jean Paul jette des flots de calembourgs, d'interjections, d'exclamations, de digressions démesurées, d'épisodes sous lesquels disparaît le sujet principal; il laisse des pages en blanc, il en met d'autres en chiffres, il écrit des notes sans texte, il se permet des jurements, il intercale des extra-feuilles avec leur pétition ou programme tombant on ne sait d'où ni pourquoi au milieu de ce labyrinthe (1).

Jean Paul ne pouvait échapper au fléau des imitateurs; il en a eu beaucoup et d'illisibles; nous n'indiquerons qu'un seul livre de ce genre, livre biscornu, saugrenu, Apocalypse comique, amas de discours bizarres, allégoriques, mythiques, symboliques et inintelligibles. Cette œuvre d'un esprit vraiment original et profond, pleine d'une incohérence affectée, porte un titre que l'on peut traduire à peu près par : *Rêve de Tohu-Bohu, Almanach baffometico-prophéti-*

---

(1) On trouve un bon article sur Jean Paul dans l'*Edinburgh Review*, Juin 1827. M. de Lagrange a donné un choix bien fait de ses pensées; on voulait faire passer ses œuvres complètes en français; on a commencé par *Titan* dont la traduction a paru (ou disparu) en 1834-35, 4 vol. in-8.°; cette entreprise fut bientôt abandonnée.

que merveilleux et dansant, ombre typique et crépusculaire par André Fischart Ichheit (1) Leipzig, 2 vol. in-8.° M. Chasles lui a consacré deux articles dans le *Journal des Débats*, 27 Mars 1839 et 4 Janvier 1840.

CHAPITRE VII.

PIÈCES DE THÉATRE, PORTRAITS, AUTOGRAPHES.

Nous aurons peu de chose à ajouter à la liste que donne de L'Aulnaye, des pièces de théâtre relatives soit à la personne, soit aux héros de Rabelais.

Voici le titre de la réimpression à laquelle il fait allusion au sujet de Panurge dans l'ile des Lanternes : *Panurge, ballet comique en trois actes et en vers libres par Fr. Parfait, et M....* (Morel de Chef-de-Ville), *dénoncé comme le plus grand plagiaire*, etc. Paris, Dabin, an XI, in-8.°

On a prétendu dans le temps que Morel n'était que le prête nom de Monsieur (depuis Louis XVIII); nous ne savons jusqu'à quel point est fondée l'accusation qui peserait sur ce prince, d'être l'auteur de ce pitoyable ouvrage.

---

(1) *Ichheit*, c' est la spécialité du *Moi* dans la théorie de Fichte.

Le ballet de l'*Oracle de la sibylle de Panzoust*, 1645, ne contient que les vers qui se chantent et point du tout le programme de l'action de ce ballet.

Le ballet de la *Vénérable sibylle de Panzoust*, s. d. renferme l'idée de chaque entrée (il y en a 9) et seulement 22 des vers qui se chantaient. Ces entrées n'ont aucune liaison entr'elles; ce sont des scènes à tiroir; par exemple : 7.e entrée; une jeune fille de chambre, *démesurément* amoureuse, vient consulter sur les moyens de contenter ses *appétits* sans laisser de tache à son honneur; 8.e entrée; trois chevaliers errants, ne sachant où rencontrer la Table ronde, vont s'en informer à l'oracle.

Quant au *ballet des Pantagruélistes* et à celui du *Mariage de Panurge* (cité par Bernier), je ne puis rien en dire; jamais, malgré des recherches assidues, je ne les ai rencontrés; s'ils existent, ils sont d'une extrême rareté.

Passons au *Pantagruel* de J. Pousset, S.r de Montauban; il n'a jamais été imprimé, quoique Léris (*Dict. des Théâtres*, 1765) mette à la suite du titre : *imprimé*, ce qui a été copié dans la *Bibliothèque du Th. français*. Un amateur dont la vaste instruction égale l'infatigable obligeance et dont l'immense collection dramatique est un véritable monument, M. de Soleinne, croit que cette comédie et les *Aventures de Panurge*, 1674, ne sont qu'une seule et même pièce;

Beauchamp ne cite que cette dernière et ne mentionne point Pantagruel.

Le 3 Septembre 1831, le Théâtre du Palais-Royal donna la 1.re représentation de *Rabelais ou le Presbytère de Meudon, comédie anecdote mêlée de couplets*, par A. de Leuven et Charles ; le Rabelais de ce vaudeville fait danser les paysans, chasse son vicaire qui est un hypocrite, s'entretient philosophiquement avec le cardinal Du Bellay et le poète Ronsard ; le tout est assaisonné de gravelures et d'incidents peu édifiants ; c'était de rigueur là et alors.

Pour nous délasser de l'aridité des dates et des minuties bibliographiques, nous allons copier ici deux des couplets de ce Rabelais qui vécut ce que vivent les vaudevilles ; on ne le joue plus ; on le lit tout aussi peu, quoiqu'il ait paru imprimé chez Barba, 36 pages, in-.8°

Je ne suis qu'un vieux bon-homme,
Gai pasteur de ce hameau ;
Mais pour sage on me renomme,
Car je bois mon vin sans eau ;
De mon paisible ermitage
Nul ne viendra vous chasser.
Eh ! lon, lan, la, gens du village,
Au presbytère on peut danser.

—

Je suis curé, mais avant je suis homme,
Aussi, parfois, je puis faire un faux pas.

Pour mes péchés j'ai rapporté de Rome
Mainte indulgence utile en certains cas ;
Je ne crains plus que le diable me happe ;
Mais aujourd'hui, près d'arriver au but,
Je vois, malgré l'indulgence du pape,
Que sans la vôtre, il n'est point de salut.

Il y a une pièce allemande de Th. Hoffmann intitulée : *Le géant Gargantua*.

Il y a divers portraits de Rabelais ; sont-ils bien authentiques ? On m'a dit qu'un portrait original appartenait il y a 15 ou 20 ans à un ancien curé de Meudon, et qu'il a été offert, depuis peu de temps, au Roi des Français ; le portrait gravé par Tanjé en tête de l'édition de 1741, a été reproduit dans la trad. allemande de 1832 ; trois petits médaillons sont au-dessous de la carte du Chinonais dans les deux édit. de Le Duchat. La *Biblioth. hist. de la France* (T. IV, p. 254) indique 8 portraits gravés ; on peut y ajouter les deux d'après Déveria en tête des T. I et IX de l'édit. *Variorum*, celui qui accompagne l'article qu'a écrit Auger dans la *Galerie française*, celui qu'a gravé Géoffroi pour l'édit. de 1835 (1), celui dont la

(1) L'édition de 1823 et celle qui vient de paraître chez Charpentier, ne contiennent point de portrait.

L'autographe de Rabelais est rarissime et ne s'est point encore, je crois, montrée dans les ventes faites à Paris ; elle se trouve dans l'*Isographie française* (1827-30, 3 vol. in-4.°).

A la première vente Heber, n.° 4812, il s'est trouvé un exemple des Aphorismes d'Hippocrate, relié avec les Hiéroglyphiques

notice de M. Kühnholtz contient la copie lithographiée et dont l'original appartient à la Faculté de Médecine de Montpellier. Il y a une médaille de Rab. dans la Galerie métallique des Français célèbres frappée en 1818.

CHAPITRE VIII.

OUVRAGES OU IL EST QUESTION DE RABELAIS.

L'on a souvent, en tête des œuvres d'un classique grec ou latin, recueilli, sous le titre de *Testimonia*, les hommages, les appréciations de ses contemporains ou des critiques modernes. Nous ne pouvons être tentés d'en faire autant pour le curé de Meudon; il nous faudrait donner des extraits de plus d'un millier de volumes; bornons-nous à quelques indications sans conséquence que nous pouvons rassembler, sans sortir de l'enceinte de notre modeste bibliothèque.

Fr. Habert, dont nous avons déjà parlé, poète aussi fécond que médiocre, a écrit *les Songes de Pantagruel*, en plus de 600 vers; il y est beaucoup question du dieu Pan, du berger Tityrus; Panurge y

---

d'Orus Apollo et portant la signature de Rabelais; il s'est payé 1 l. st. 11 sh. La biblioth. de la Faculté de Montpellier renferme un exempl. des Opuscules de P. Bembo (Lyon, 1532) sur lequel Rab. a écrit son nom et tracé quelques notes.

paraît aussi, mais il n'a aucune grâce, aucun esprit. Les vers suivants suffiront pour donner une idée de cette ennuyeuse composition :

Estant un jour en mon palays Royal,
Accompagné de maint seruant loyal,
Voire de ceulx qui, par leur grand sçauoir
Aux ignorants faisoient leur bruit sçauoir,
Ie fis dresser unz banquet de grand prix, etc.

On trouve dans les poésies de Jacq. Tahureau un quatrain et un sixain sur Rabelais (p. 66 de l'édit. de Lyon 1574, f.t 25 B de l'édit. de Paris, Ruelle). Marot, Bèze, Bouchet, H. Salel, ont dit en passant un mot de notre auteur.

Dans les *Recherches* de Pasquier (1621, f.°) on lit (p. 1011–1019) un dialogue entre Alexandre et Rabelais. Saint-Amand a fait une pièce de vers, la *Naissance de Pantagruel*, qui se retrouve dans le *Recueil des plus belles pièces*, Paris 1762, Tom. III, p. 249.

Berthellot, l'un des auteurs mis à contribution pour le *Cabinet satyrique*, nous apprend, dans *le Sénateur trompé par sa femme* (Rouen, p. 542) que ce docteur était allé acheter à la foire du Landit, la description du royaume de Corniculle, deux onces des ongles d'Hercule,

Et les hymnes de Rabelais
Sur la victoire de Calais.

Entretiens de Rabelais et de Nostradamus, Cologne, 1691, in-12; satyre comme tant d'autres qu'enfantaient, à cette époque, à profusion les presses de la Hollande.

Le quart d'heure de Rabelais, histoire des trois P..; facétie en vers, Paris, 1711 (Cat. Leber, n.° 2437).

La dissertation sur Rabelais, par Basnage (avec les notes de Nicéron, Leyde 1748, in-8.°, 100 p.) offre quelques bonnes indications, à la fin notamment un relevé des imitations de Rabelais.

Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais (Aquin de Chateaugiron (1775); l'auteur nous dit, p. 221, que sa bisayeule était issue de germaine de Rabelais. Ce très-médiocre auteur publia de 1777 à 1792 un almanach littéraire qu'il signait, tantôt un cousin de Rabelais et tantôt Rabelais d'Aquin.

Le Rabelais moderne, 1788, est la même chose que l'*Ane promeneur*, pamphlet de Gorsas.

De L'Aulnay mentionne les *Confessions de Rabelais* par Lesuire; il aurait pu ajouter qu'elles font partie d'un recueil en 3 vol. in-18 intitulé : *Confessions des hommes célèbres de France mises en français moderne*, an VI. On y retrouve Rabelais, Marot et Montaigne. Voltaire écrivait à leur auteur : « Je vous plains beau-» coup, Monsieur, car vous avez *un grand talent*, » du goût, de la facilité, de l'abondance, de l'imagi-» nation. Vous serez probablement l'*ornement du*

» *siècle* que je vais quitter. Il y a là de quoi être très-» malheureux ». Nous aimons à croire que M. Lesuire n'aura pas éprouvé les malheurs que lui annonçait le malin vieillard de Ferney (1). On trouvera, sur le succès avec lequel cet écrivain très-oublié s'exerça parfois dans le pastiche, de curieux détails dans les *Questions de littér. légale* de M. Nodier, 1828, p. 93 et 116.

Le Nouveau Gargantua, vieux manuscrit trouvé dans les fossés des Tuileries (Paris, 1833, in-8.°, 103 p.), n'est qu'un pamphlet politique.

Comme matériaux d'une bonne biographie de Rabelais, il faudra consulter : le *Trésor chronologique* du père Saint-Romuald, 1642, in-f.°; les *Bigarrures* d'Est. Tabourot; Scev. de Sainte-Marthe, lib., I, *Elog. gallor. doctr. illustr.; Prosopographie* d'A. Du Verdier, Lyon, 1604, 3 vol. f.°; lettres de G. Budé dont une en grec à Pierre Amy; le *Théotimus* du moine G. Puits-Herbault (Paris, 1540) dialogue où Rabelais est fort maltraité; J. A. de Thou dans le 39.e livre de son histoire et dans le 6.e *de vitâ suâ;*

(1) Il faut pourtant remarquer que l'on a fortement soupçonné Lesuire d'avoir fabriqué lui-même la lettre où tant d'éloges lui sont prodigués. Voir l'excellente édition de Voltaire due à M. Beuchot, (T. LI, p. IV et T. LX, p. 115); puisque nous nommons Voltaire, disons que sa lettre sur Rabelais (qui forme la 1.re de celles au Prince de ***) occupe les p. 466-476 du Tom. XLIII (VII.me des *Mélanges*) dans l'édition que nous indiquons.

Bacon, *de augmento scientiarum ;* A. Duchesne, *Traité des antiquités de la France ;* G. N. de la Roche-Maillet, vie des illustres personnages ; Thevet, Pourctraicts et vies des hommes illustres, 1584, f.° ; le 1.er et le 2.me livre des *Lettres* d'Et. Pasquier ; les *Bibliothèques* de Lacroix du Maine et de Sorel ; les *Miscellanies* de sir W. Temple ; l'Apologie de Costar ; Scaliger, *Exercit. adv. Cardan.;* J. C. Frey, Guy Patin, lettre du 22 Juin 1660 (1707 ; T, II, p. 62) ; Vandale, *de oraculis ;* le Dict. de Th. Corneille, art. Saint-Maur ; les *Mémoires* de Nicéron, T. 32 ; un art. de Desgenettes dans la *Biographie médicale* et un d'Eloy dans le *Dict. hist. de la médecine ;* une notice de H. Kühnholtz, imprimée à Montpellier, 24 p. in-8.°, etc.

On devra se procurer à tout prix le *Floretum philosophicum* d'A. Le Roy, 1649, in-4.° ; livre peu commun et consacré à l'éloge de Rabelais. Nous y avons remarqué la supplique que maître François adressa au Pape pour demander l'absolution de ses fautes et la permission de passer dans un nouveau monastère et d'y exercer la médecine ; la bulle de Paul III, datée du 17 Janvier 1536 qualifie ainsi le sceptique pétitionnaire (1) : *Apud nos de religionis*

---

(1) G. Postel met sur la même ligne comme prêchant l'athéisme (*a*) le *Pantagruel*, le *Cymbalum mundi* et le livre des *trois imposteurs* qu'il attribue à Arnauld de Villeneuve ; Conrad Decker

(*a*) Je n'ai pas en ce moment sous la main le *Dictionnaire des Athées* de Lalande, mais il a dû comprendre Rabelais sur une liste où il fait figurer Jésus-Christ et Bonapart e.

zelo, litterarum scientia, vitæ ac morum honestate, aliisque probitatis et virtutum meritis multipliciter commendatum. Il est vrai que ce ne fut que dix ans plus tard que Rabelais osait imprimer dans le prologue du tiers livre : « Arrière, mastins : hors de mon soleil, canaille ou diable. Hors d'icy caphartz de par le diable, hay ! Ie renonce ma part de papimanie ».

On pourra consulter avec quelque fruit le Parnasse français, p. 119 ; Paul Freher, *Theatrum vir erud. clar.;* Astruc, *Hist. de la Faculté de Montpellier ;* Th. Pope Blount, *Censura celebr. auct.* Piganiol de la Force, *Descript. de Paris*, 9.e partie ; Brice, *Descript. de Paris ;* les *Dictionnaires* de Moréri et de Chaufepié ; le *Journal de Verdun*, 1756, p. 278 ; Du Sauret, Nouvelles littéraires, T. II, p. 253 ; les *Mercures*, Avril et Juillet 1725, déc. 1747 (1) ; le Rabelais

---

est allé jusqu'à faire Rabelais auteur de ce dernier ouvrage (*b*), c'est un paradoxe dont s'est moqué La Monnaie (*Ménagiana* T. IV, p. 406).

(*b*) L'auteur d'un ouvrage anglais rempli d'érudition et d'idées singulières, fort peu connu en France (*Nimrod, a discourse on certain passuges of history and fable :* London 1824, 4 vol. in-8.), s'est livré, sur le traité *de tribus impostoribus*, à des considérations intéressantes (T. III, p. 445, 546, 566 ; T. IV, p. 51) ; il en rencontre la trace chez Boccace qui est loin en effet de se montrer orthodoxe dans les trois premières nouvelles du Décaméron et dans sa *Genealogia Deorum ;* il la trouve dans le *Circulus Pisanus* de Cl. de Beauregard (Udin. 1661, Putav. 1666, in-4.) ; il en fait le Manuel de ces sociétés secrètes du moyen-âge qui se recrutèrent successivement dans les rangs des Templiers, des Alchymistes et des Rose-Croix. D'ailleurs l'on trouvera dans le *Bibliographisches Lexicon* d'Eber (N.o 1050⅓, Tom. I, p. 858), l'indication des ouvrages à consulter à l'égard de ce livre célèbre.

(1) Dans le *Mercure* d'Août 1752, p. 5-14, on voit qu'un avocat

réformé de Bernier, les articles de la *Biblioth. hist. de la France*, et de la *Galerie française*.

Lady Morgan, dans son dernier ouvrage sur la France, nous apprend qu'un élève de l'école Polytechnique lut devant elle une notice fort bien faite sur Marot et qu'il songeait à la biographie de Rabelais.

Indiquons encore :

Sainte-Beuve, *Tableau de la littérature française*, 1829, Tom. I, p. 339 (1).

Les *Essais d'histoire littéraire* de M. Gérusez, 1839, p. 67-109.

Nisard, *Mélanges*, 1838, T. II, p. 346-354.

Ph. Chasles, *Tableau litt. du* 16.e *siècle*, 1829, in-8.°, p. 88-98 et à la suite du *Cours de litt. de Laharpe*, 1840, T. III, p. 621 à 623, 641.

---

du nom de Tilorier lut à l'académie de la Rochelle un Mémoire sur Rabelais qu'il travaillait à commenter ; il cherchait l'explication des *Fanfreluches antidotées* ; je ne puis croire que notre auteur ait écrit cet énigmatique chapitre sans attacher aucun sens, aucune malice aux extravagances qu'il y a accumulées, mais, à trois siècles de distance, il faut renoncer à l'espoir de découvrir sa pensée ; il l'a couverte d'un triple voile des plus épais.

(1) M. Sainte-Beuve ayant qualifié Rabelais d'auteur « bourbeux de matière et de fond, car de style très-pur et limpide » a été réfuté par M. de Balzac qui s'exprime ainsi (*Revue Parisienne*, 25 *Août* 1840, p. 225) : « Rabelais a enveloppé dans son livre immense de clairs, de terribles arrêts sur les choses les plus élevées de l'humanité dans un style à dessein grossier, rustique, plein d'images accusées d'obscénité par des gens qui ne connaissent ni les mœurs, ni le langage du temps ».

Saint-Marc Girardin, *Tableau litt. du 16.e siècle*, 1829, in-8.°, p. 90–99 et à la suite du *Cours de litt. de Laharpe*, p. 595–597.

François de Neufchateau, introduction en tête des Provinciales, 1819, T. I, p. xlvi–xlviii.

Coleridge, *Litterary romains;* passage rapporté dans le *Quarterly Review*, n.° 117, Juillet 1837, p. 7 (1).

Dunlop, *History of fiction*, 1816, Tom. III, p. 74–86.

Hallam, *Litterature of Europe*, Paris, 1837, T. I, p. 349.

Biographie universelle, T. XXVI, p. 477–486; art. de MM. Auger et Beuchot (la notice de M. Auger reproduite dans ses *Mélanges*, 1828, Tom II, p. 379–389).

Dictionnaire historique de Feller, 1839, T. V, p. 193 (article bien insignifiant).

Dictionnaire de la Conversation t. XXIV.

L'*Encyclopédie des gens du monde*, 1839, T. XII, p. 471.

Les *Annales de la littérature*, Avril 1822, T. VII.

---

(1) I could write a treatise in proof and praise of the morality and moral elevation of R. 's work, which would make church stare and the conventicle groan, and yet should be the truth, and nothing but the truth, etc.

Berger de Xivrey ; *Recherches sur les sources antiques de la littérat. franç.*, 1829, p. 121–123.

P. Paris, *Manuscrits français*, I, 290.

Nous pourrions aisément donner à cette liste une étendue quadruple, mais ce serait peu utile. Nous indiquerons cependant : *Les gaités de Rabelais à Rome*, conte que le bibliophile Jacob a mis à la fin du T. II, de son *Grand Fauteuil*, et dans *Le bon vieux temps* du même auteur (T. II, p. 113–300) *La Servante*, conte dont Rab. est le héros. Il figure aussi dans *Peste contre peste*, art. d'Altaroche (*Paris révolutionnaire*, T. III).

Il faut mentionner aussi les Contes drolatiques de M. de Balzac, imitation qui n'est pas toujours bien exacte du style rabelaisien.

Ajoutons que les personnes versées dans la langue allemande, trouveront quelques aperçus qui ne sont pas à dédaigner dans le 3.e vol. *Von Litteratur und Volkerkunde*, Dessau, 1783 (p. 225 et suiv.) dans le *Berliner Monatschrift*, sept. et oct. 1807, Tom. 18); dans le *Welt und zeit*, 1828 (T. VI, p. 33–39) dans Bouginé, *Handbuch*, II, 161 ; dans Genthe ; *Handbuch der Gesch. der abendl. litter.*, 1834, T. IV, p. 196 (morceau intéressant).

CHAPITRE IX.

ADDITIONS AU *Rabelaisiana* DE DE L'AULNAY.

De L'Aulnay était instruit et diligent ; toutefois il tombe dans quelques inexactitudes (1), et il est loin d'épuiser les indications bibliographiques qu'il entreprend de donner. En nous livrant pour notre amusement, à la chasse des livres, nous avons recueilli assez de notes pour tripler l'étendue de son *Rabelæsiana ;* nous allons donner pour 3 ou 4 articles, un échantillon de ce que nous avons griffonné sur les marges d'un de nos exemplaires de Rabelais.

---

(1) En voici un exemple : il dit d'après Le Duchat, que la flûte de Robin est un verre à boire usité en Allemagne ; la flûte de Robin est tout autre chose ; on n'a qu'à lire à cet égard une facétie, portant ce même titre et qui, imprimée au commencement du 17.e siècle, devenue extrêmement rare (*a*) a été reproduite dans le 4.me Tome des *Joyeusetez.* On peut voir aussi dans les *Illustres proverbes historiques* (Lyon, Besson, s. d. p. 6) une explication qu'il a fallu mettre en latin pour l'insérer dans l'*Histoire des Proverbes* de M. de Méry, T. II, p. 317. Liscz encore ce qu'en dit Cicéron dans le *Moyen de parvenir,* § 31. Tabarin n'a pas manqué de faire mention de la *fluste de Robin de quoi il faisait danser les bestes.*

Ce Robin paraît avoir été un rude joueur ; Beaumarchais lui a consacré une chanson. Toujours, toujours, il est toujours le même. Il existe aussi en vers, la *Déploration de Robin* et la *Repentance du mariage de Robin* (par B. de Gourmon) ; cette dernière pièce a été réimprimée en 1831 (voir *N. R.,* I, 422).

(*a*) L'exemplaire de M. Nodier payé 101 fr. en 1830 (N.o 578, rel. en mar. vert), s'est revendu 60 fr. en 1839 chez le Prince d'Essling, N.o 631.

Commençons par ce mot que M. Paul de Kock seul ose mettre sur le frontispice de ses livres. Après les 30 ouvrages indiqués T. III, p. 448 (1823), p. 586 (1835), nous mentionnerons :

Lettre d'un gentilhomme envoyée au grand maître des Cocus réformés, s. l., 1624.

Bon jour, bon an à MM. les Cornards de Paris et de Lyon, par Tabarin, Lyon, jouxte la copie, vers 1620.

Stances de Sigongne *sur la crainte du cocuage* et de Motin *sur un Cocu jaloux*, dans le *Cabinet satyrique*.

Le premier discours des Dames galantes de Brantôme qui roule sur les cocus; il est très-long.

La 8.me sérée de Bouchet intitulée *Des Cocus et des Cornards*.

Les Devis des Cornards et des Chastrez, dans le *Reveil des esprits mélancoliques*, Rouen, 1644.

L'Escole des Cocus, comédie de Dorimond, Paris, 1661.

Le Cocu en herbe et en gerbe; par Dumas, comédie en 5 actes, Bordeaux, vers 1686.

La Cocue imaginaire, comédie de F. Doneau, Paris, 1662.

Le Cocu imaginaire de Molière.

The female ramblers or a fairing for the Cuckolds, 1683; facétie de 12 pag. en prose dont il y a un

exemplaire dans la bibliothèque Pepysienne à Cambridge (Hartshorne, *Book-rarities*, 1829, p. 259).

The Lancashire cuckold, ballade dont on trouve l'analyse dans un ouvrage édité par Th. Wright (Lond. 1836) : *the tale of the Basyn, and the Frere, and the Boy ;* p. viii–x.

The London cuckold, a comedy, by Ravenscroft, 1682, in-4.°

The husband his own cuckold, comédie de Dryden.

The horn exalted or room for cuckolds, London, 1661, in-8.°

Art of cuckoldom, 1697.

L'Origine des cornes, nouvelle, 1702.

Le mari cocu, battu et content, par Castre de Wiège, comédie, Metz, 1738, in-12.

L'Ex-cocu et l'origine du cocuage, 2 contes en vers dans le Recueil de *Nouvelles Poésies*, Londres (vers 1740) in-12, T. I, p. 97 et 102.

Les Planteurs de cornes en idée, nouvelle insérée dans la *Chronique burlesque*, Londres, 1742, in-12.

Remarques curieuses sur les cornes et le mot cocu ; mss. de 26 p. en prose et en vers (Cat. La Vallière, n.° 4284).

Actéon ou l'origine du cocuage, in-8.°

L'Assemblée de la Confrairie la plus nombreuse du royaume (vers 1790).

Le Cocu consolateur, par Caron, l'an du cocuage, 6789 (1789) in-18, 18 pag. fort rare. Il a été réimpr. vers 1820 (voir les *Nouv. Rech.*, III, 255).

Éloge du cocuage pour servir de suite à l'éloge de la folie, Cythère, l'année courante, in-12.

Courtisaniana, publié par Jean Cornard, président de la Société des Cocus; 1817, in-32.

Le Cornement des cornards (par Fr. Michel) s. l. ni d. (Paris, 1831), petite pièce en vers tirée à 30 exemplaires.

Dissertation sur les diverses origines du mot cocu avec notes et pièces justificatives, par un membre de l'Académie de Blois; Blois, 1835; in-16; à 71 ex. (M. E. Johanneau avait déjà fait une notice sur l'origine étymologique du mot cocu).

On peut d'ailleurs voir Du Cange, au mot *cugus*, Oudin, Cholières qui s'égaie aux dépens des *parents de Moïse*.

M. Lemercier, dans son cours fait à l'Athénée en 1811, remarquant que Molière donnait le nom de Sganarelle aux époux trompés ou dignes de l'être, proposait ce nom comme synonyme, et de cette racine, il déduisait le verbe actif *Sganarelliser*.

Notons encore qu'il y a au moins deux traductions anglaises, 1684 et 1728, des *Privilèges du cocuage*, livre dont les beaux ex. sont chers; 1682, 32 m. La B..., 1115; 1722, 15 cuir de R. Pixerécourt,

1424. Ces deux éditions portent pour désignation de lieu un mot forgé à plaisir et tant soit peu indécent: Louis XIV, à ce que je lis dans le Dict. de Bayle (T. XII, p. 487, édit. Beuchot) autorisa, par lettres du 10 Décembre 1710, un Conseiller de Bourg, qui s'appellait de même, à changer de nom.

Conards (T. III, p. 451 (1823), p. 586 (1835). Voir au sujet des *Triumphes* de leur abbaye (1587) une note au Cat. Leber, n.° 2612. The Conards were a fraternity of buffoons who, disguised in grotesque dresses, performed farces in the streets on Shrove Tuesday and other holydays; men of rank and character enlisted in this society, the numbers of which amounted to 2500, (Stothard. Tour in Normandy, I, 196). Le Mercure de 1725 contient sur leur abbé une lettre curieuse qu'a reproduite Tilliot (*Fête des foux*, 1751, p. 89). La 2.e livraison du T. I de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* renferme un mémoire fort intéressant de M. Floquet sur cette association burlesque; dans le *Journal de l'Institut historique* (I, 370) il est question d'une pièce copiée aux archives du notariat de Rouen et où il s'agit du monopole des plaisirs du Carnaval, adjugé en 1574 à un abbé par la Cour royale de cette ville. La Fresnaye-Vauquelin, a parlé des Conards dans le 2.e livre de son *Art poétique*. Le *Recueil des actes et depesches faites aux hautjours de conardie* (cité au *Manuel*) est encore plus rare que les *Triumphes*.

Asne, T. III, p. 507 (1823), p. 608 (1823); ajoutez :

Asini aurei asina, sive de Scaturigine onocrenes (auct. B. Rigaltio, Arcadiæ Bœotiorum, 1596, in-8°).

Asinesca gloria dell' annasinnito academico pellegrino. Venez. 1553, in-8.° (attribué à Doni).

Le Contr'empire des sciences et le mystère des asnes, Lyon, 1599.

L'Onophage, histoire d'un Procureur qui a mangé un asne. Paris, 1649, in-4.° (1).

Dottori, l'asino, poema eroi-comico, Padova, 1796.

L'Ane promeneur (par Gorsas), 1786, in-8.°

Thoughts upon asses, dans le *Blackwood's magasine*, n.° 291, Juillet 1840.

Il est longuement question de l'âne dans la 5.me sérée de Bouchet; Oudin rapporte nombre de proverbes dont il est le héros; M. de Chateaubriand a pour cet utile animal l'estime la plus sincère (voir la *Revue des Deux-Mondes*, 1834, T. IV); Mécène, au rapport de Pline, mit la chair d'ânon en vogue, et nous lisons dans Meibomius, que le chancelier Duprat était *avidissimus carnis asinæ.*

L'*Éloge de l'Ane*, par Heinsius, a été traduit en anglais, 1595, in-4.°

---

(1) Je renvoie au Cat. Méon, 1803, n.° 2841, où l'on trouve les titres de 6 autres facéties sur l'Ane échappées à De L'Aulnay.

Barbe, T. III, 512 (1823) p. 610 (1835), ajoutez :

Pro Sacerdotum barbis, auct. J. Pierio Valeriano, 1533, in-8.°

Le Blason des Barbes de maintenant ; pièce de vers réimpr. dans le T. XIV des *Joyeusetez*.

Jucundus de barbâ et comâ A. Hotomani dialogus, Rostochii, 1628, in-4.°

M. A. Ulmi, physiologia barbæ humanæ, Bononiæ, 1603, f.°

Pagenstecheri de barbâ liber singularis, Lemgoviæ, 1615, petit in-8.°

La destruction du nouveau moulin à barbe, histoire tragique, Paris, 1749, in-8.°

Vanetti, barbologia, 1759, in-8.°

Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe (par Fangé), Liège, 1774, in-8.°

Pogonologie ou histoire philosophique de la barbe, par Dulaure, 1786, in-12.

Histoire des modes françaises (par Molé) 1773, in-12 ; il n'y est question que des cheveux et de la barbe.

Histoire des variations de la barbe des Français (par Motteley). Paris, 1826, petit in-12. Livret en caractères elzéviriens, tiré à petit nombre : c'est un extrait de l'ouvrage de Molé.

Les barbus d'àprésent et les barbus de 1800, par Delécluze (Livre des cent et un, T. VII).

La barbe, chronique de 1535, par le bibliophile Jacob (*Revue de Paris*, T. XXXV, et dans le *Bon vieux temps*, T. II).

Sigongne a fait une satyre contre la barbe d'un courtisan; dans les *Plaisantes imaginations* de Bruscambille, un chap. est consacré à la barbe. Voir aussi Pasquier, *Recherches*, 1621, p. 700-701; Gayot de Pitaval, *Causes célèbres*, T. VIII, p. 384–386; Coupé, *Soirées littéraires*, III, 137; Peignot, *Livre des singularités*, p. 195. Sterne a indiqué les avantages littéraires qu'il y a à se raser.

Carême-Prenant, T. III, p. 524 (1823), p. 614 (1835), ajoutez :

Le grotesque adieu de Caresme.

Extase propinatoire de maître Guillaume en l'honneur de Carême-prenant, en vers (1).

Testament de Carmentrant, par J. d'Abundance. (voir le *Manuel*, I, p. 4 et les *Nouv. Rech.*, I, p. 5).

Le Passe-partout de Mardi-gras, en vers (vers 1620).

Transito de Carnevale e testamento (en vers) 1538.

Il gran contrasto di messer Carñevale et Madonna Quarisima (in ottava rima) Sienna (2).

---

(1) La devise de ce fou en titre d'Henri IV était : Tout est de Carême-prenant.

(2) Juan Ruiz, poète espagnol du 14.me siècle, avait raconté

The Carnaval, a comedy by T. Porter, Lond. 1663, in-4.°

Le Bal en Carême, poème de Carnaval, par de Miramond, 1784.

Il y a une pièce de vers languedociens sur les aventures de Carementran dans les œuvres de Lesage de Montpellier.

Il existe aussi une comédie patoise : *Lou Procès de Carementran*, 1701, in-12, réimpr. à Venasque s. d. C'est au fond la même chose que la comédie qui se trouve dans le recueil de Brueys (Aix, 1628) et qu'analyse la *Biblioth. du Théâtre franç.* (II, 28).

Tabac; T. III, p. 512 (1823) p. 656 (1835), ajoutez :

L'Anathême du tabac, par le sieur de Signerre, Rouen, 1660, in-4.°

Il y a un ouvrage en hollandais sur le tabac, par Beyntem van Peyma, Amst. 1692, in-4.°

Beloë (*Anecdotes*, II, 10), copie une chanson sur le tabac, extraite du *Marriage of the arts*, by Barton Holiday, 1618.

Lowndes (*Bibliogr. Man.*, 1834 p. 1822) indique sept ouvrages anglais sur le tabac.

---

en *versos de arte mayor*, le combat de ces deux ennemis; Velasquez a donné une analyse de cette composition dans ses *Origenes de la poesia castellana*, 1754.

Th. Ramon, moine espagnol, publia en 1635 à Sarragosse un livre in-4.°, *contra los abusos de los afeytes, monos, trages* y excesos en el uso del tabaco.

En parcourant le *Recueil des questions du bureau d'adresses* (voir sur cet ouvrage le Cat. Leber, n.° 2575), j'ai trouvé qu'il y était parlé du tabac.

Avisi, *el tabaco masticato e fumato, trattenimienti ditirambici*, Milano, 1725, in-4.°

Dissertation sur le tabac et ses mauvais effets, par Buchoz.

De la nicotianomanie, tableau du tabac et des dangers qui en résultent, Paris, 1826, in-12.

Un roi de Perse condamna les fumeurs à avoir du plomb fondu versé dans la bouche; et je lis dans le *Gentleman's magasine*, 1759, qu'un anglais consigna sur son testament que si ses héritiers venaient jamais à priser ou à fumer, la succession passerait à d'autres (1).

Bornons ici ces indications; nous savons mieux que personne tout ce que notre travail a d'incomplet, mais ce n'est qu'un cadre, et nous ne pouvons prétendre à le remplir.

---

(1) En 1630 le tabac fut frappé du droit énorme pour le temps de 30 sous par livre; les motifs de l'ordonnance sont curieux (voir Cat. Leber, n.° 5434). Cette plante rapportait au trésor, en 1674, près de 500,000 francs, en 1720, 1,500,000; aujourd'hui elle enrichit le budget d'un produit de près de 73 millions.

P. S. L'impression de ce petit ouvrage était presque finie, lorsque nous avons reçu l'édition de Rabelais qu'a publiée ces jours-ci le libraire Charpentier (in-12, lxxii et 575 p.). Elle se recommande par son bon marché, par son exécution typographique fort soignée et surtout par le travail du spirituel et savant écrivain qui, bien jeune encore lors de ses débuts, s'était affublé de la perruque blanche qu'il conserve toujours.

La notice de l'infatigable bibliophile Jacob sur la vie de maître François, riche en renseignements curieux, prêtera l'appui de son autorité à quelques-unes des idées que nous émettions de notre côté. Nous avons été heureux de voir que M. P. Lacroix pense que les *Navigations de Panurge* sont bien de Rabelais lui-même (1) et qu'il est d'avis que c'est avec des travaux de différentes mains que les éditeurs du 16.me siècle ont successivement complété le 5.me livre. Il a revu le texte de ce livre sur un manuscrit de la bibliothèque royale qui lui a fourni de bonnes variantes, qui lui a donné un chapitre inédit à la suite du 32.e et qui, à la fin du livre, offre une leçon tout-à-fait différente de l'imprimé, y ajoutant plusieurs paragraphes demeurés inédits jusqu'à présent.

Qu'on nous permette deux ou trois remarques que nous suggère la première lecture de ces additions.

L'*Inventaire de choses fabuleuses* (p. 569) a son pendant dans un grand nombre de facéties, entr'autres dans les *Estreines universelles de Tabarin, pour* 1621 ; le célèbre farceur comprend, parmi ses cadeaux, la nacelle de Charon, le

---

(1) Je remarquerai en passant que, dans le chap. 8 de ces *Navigations*, il est dit de Bringuenarille qu'il mourut le jour même qu'il trespassa, ce qui se trouve aussi à la fin de l'épitaphe de Badebec (*Pantagruel*, liv. II, ch. 3) et ce qu'avait déjà dit Villon.

marteau de Vulcain, les cornes d'Actéon, le porte-épée de Pantagruel, la tour d'airain de Danaë, etc.

Dans la liste des plats servis au souper des lanternes, il s'en trouve qui pourraient donner bien des tortures aux Saumaises qui s'occuperont d'un sujet aussi important; nous y reviendrons une autre fois; en attendant nous remarquerons que l'incroyable dessert qui couronne ce somptueux festin se retrouve dans un livre qu'on ne cite guères et que nous ne désignerons que trop en disant que son auteur est un marquis célèbre, mort à Charenton, qui ne s'était sans doute pas amusé à feuilleter le mss. 7981-1 de l'ancien fond de la bibliothèque du Roi.

L'*Énumération des* 180 *danses* (p. 571) est digne de quelqu'attention; en la comparant à celle que donne le 16.e chap. des *Navigations de Panurge* et que De l'Aulnay a rapportée (1823, T. III, p. 82; 1835, p. 431), on verra qu'il n'y a entr'elles que fort peu de différence.

Dans l'ouvrage fort amusant d'Arena *ad suos compagnones*, on trouve (p. 70 de l'édition déjà citée) une liste de 59 danses dont plusieurs se retrouvent dans l'énumération rabelaisienne, mais qui en fait connaître quelques autres, telles que : Monsieur vaut bien Madame, ce que mon cœur pense, etc. Quelques autres rondes sont indiquées dans les *Propos rustiques de Ladulfi* (N. Du Fail), 1732, p. 46.

FIN.

BORDEAUX, IMPRIMERIE DE TH LAFARGUE.

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES SUR RABELAIS.

Le *Bulletin* a publié (n° de janvier 1844, sixième série, p. 783-787) des fragments des *Grandes chroniques de Gargantua;* il annonçoit en même temps qu'il donneroit quelques détails sur un volume très rare et peu connu, véritable remaniement des *Chroniques*, intitulé : *La Vie admirable du puissant Gargantua, ensemble la natiuité de son filz Pantagruel, Dominateur des alterez*, 1546. Paris, en la rue Neuve-Nostre-Dame, pet. in-8.

La dernière édition du *Manuel du Libraire*, t. IV, p. 3, fait mention de ce précieux livret; nous croyons devoir transcrire ici les sommaires en tête de chaque chapitre; ils diffèrent, à certains égards, de ceux des *Chroniques*, telles que M. Regis les a imprimées en tête de son volumineux commentaire, dont il a accompagné sa traduction allemande de Rabelais. Voici ces sommaires :

« Cõme au temps du Roy Artus estoit un tres expert négro-
« mãcien nõme Merlin. — Cõme Merlin par ses artz fist ap-
« porter les ossemens de deux grandes ballaynes dont il fist
« les pere et mere de Gargantua ensemble une iument pour
« les porter et puis cessa ses enchantemens. — Cõme Grand
« Gosier et Gargamelle allerẽt querir la iument et engen-
« drerent Gargantua. — Cõme Grãd Gosier et Gargamelle s'en
« allerẽt chasser pour passer l'ennuy qu'ilz auoient d'auoir
« perdu Merlin et cõme ladicte Gargamelle conceupt Gargan-
« tua. — Cõme Grand Gosier et sa fẽme se partirent pour aller
« trouuer le prophete Merlin à la court du roy Artus et pas-
« serẽt par les foretz de Chãpaigne : d'Orleans et le pays de
« Beaulce et ce qu'il en aduint. — Cõment les gens du plat
« pays se assemblerent pour veoir Grant Gosier et sa compai-
« gnie qui portoiẽt des rochers sur leurs testes. — Cõme Grant
« Gosier emporta la grosse horloge de Rennes et ce qu'il en

1851

« aduint. — Coñe Grãt Gosier et sa feñe moururẽt dõt Gargantua « sen vint à Paris pour passer son courroux et puis emporta « les deux grosses cloches de Nostre-Dame. — Coñe Merlin « mena Gargantua à la grand Bretaigne pour le presenter au « bon roy Artus et coñe pour la subtilite dudit Merlin fut faicte « la masse de fer et armes dudit Gargantua. — Coñe Gargan- « tua fut habillé de la livree au bon roy Artus. — Coñe Gar- « gãtua remercia Merlin en secret et dist au roy qu'il vouloit « auoir une gibeciere toute faicte de cuyr de cerf par le « dessus et par le dedans doublée de peaulx de loups. — De « la natiuité de Pantagruel, filz de Gargantua. — Du dueil que « mena Gargantua : de la mort de sa feñe la belle Ba de Bec « mere du petit Pantagruel. — Des meurs et conditions de « Pantagruel durant son enfance. — Coñe le roy Artus en- « uoya ses embassadeurs aux Hyrlandoys et Hollãdois et de la « responce qu'ilz eurent et de la preparation de la guerre. — « Coñe Merlin dit à Gargantua qu'il convenoit qu'il feist la « guerre contre les Hirlãdois et Hollandois. — Coñe Gargantua « dora toutes les murailles de la ville de Londres du costé qui est « clos. — Coñe par le conseil de Merlin Gargantua et toute son « armee se partirent de la Grand-Bretaigne pour aller com- « battre cõtre les Hirlãdois et Hollandois, et come il s'en alla « seoir sur le boulevert de la ville de Reborsin, ville capitalle « du royaulme d'Hirlande. — Coñe le roy d'Irlãde sortit secre- « tement hors de la ville a tout cĩq cens hoñes d'armes pour « surprẽdre Gargantua. — Coñe Gargantua se disposa pour « doñer une alarme en ladicte ville de Reborsin et des trefues « qui furent faictes. — Coñe les roys d'Hirlande et Hollande « preparerent et assemblerent tout leur ost et puissance pour « resister contre celle du vaillant Gargantua. — Coñe Gar- « gantua mist ung grant geant en sa gibeciere noñe Rince- « Godet, cousin germain de Fesse-Pinte. — Coñe le vaillant « capitaine Gargantua exploicta en faisant son voyage et coñe « il fut au bout des nues ou sont les géans. »

Les sommaires des sept chapitres suivants sont, à fort peu

de chose près, les mêmes que ceux qui se rapportent à Gallimassue, et que M. Brunet a transcrits dans sa *Notes sur deux anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua*, Paris, 1834; si ce n'est que les chapitres 27 et 28 des *Chroniques* sont réunis en un seul dans la *Vie admirable*.

Au verso du frontispice se trouve le *Dizain aux lecteurs* :

Amys lecteurs qui ce liure lirez;

qui précède le prologue du premier livre de Rabelais, et qui parut pour la première fois en 1535, aussi ne se rencontre-t-il pas dans les *Chroniques admirables*, mises au jour en 1533.

Au prologue et au folio 10, on remarque une phrase qui se trouve au chapitre 6 du Gargantua : « Si vous ne le croyez, je « ne m'en soucie, mais tout homme de bien (et non homme de « bon sens) croit tousiours ce qu'on luy dit et qu'il trouue par « escript. » Le dernier chapitre de la *Vie admirable* parle du pays de Papeligosse dont il est question dans le Gargantua (chap. 15), et des *robes* de Limousin (*Prognostication*, chap. 6).

N'oublions pas surtout un passage remarquable à la fin du chap. 23 :

« Adonc, luy dist Merlin : Gargantua mon amy, ie te laisse « icy : pour faire la bataille contre Gallimassue..... Et ce faict « te viendray querir pour te mener en faerie ou est de presẽt « le bon Roy Artus auecques sa sœur Morguin, Ogier le da- « noys, Huon de Bordeaux et Meruin, au chasteau d'Auallon, « ou ilz font tous grand chere. »

Ceci rappelle aussitôt ce qu'on lit dans Rabelais (liv. II, ch. 23) : « Peu de temps apres Pantagruel ouït nouuelles que « son pere Gargantua avoit esté translaté au pays de Phées « par Morgue, comẽ fut jadis Oger et Artus. »

Mais dans une édition du Pantagruel, demeurée inconnue à tous les bibliographes, et dont j'ai découvert un exemplaire, malheureusement imparfait de quelques feuillets (1), Rabelais s'étoit exprimé avec bien plus de hardiesse. Au lieu d'Ogier et d'Artus, il avoit indiqué *Enoch* et *Elie* comme transportés au

pays des Phées. Cette saillie, d'une impiété toute voltairienne, parut bientôt trop forte, et elle disparut si bien des réimpressions de Pantagruel que nul des éditeurs de Rabelais (ni Leduchat, ni Delaulnaye, ni M. Eloi Johanneau), n'en ont soupçonné l'existence.

Des différences assez sensibles se montrent souvent entre le texte des *Chroniques* et celui de la *Vie admirable*; nous nous bornerons à en donner un exemple.

On lit dans les Chroniques in-8° (passage transcrit par M. Brunet dans une note de sa *Notice sur deux anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua* (Paris, 1834). Il s'agit des cloches de Notre-Dame de Paris:

« Quant il (Gargantua) les ouyt ainsi asprement sonner, il « les frapa et leur donna pour destinee quelles chanteroyent « le temps advenir aussi doulcement comme ung cent dasnes. « Ce qui leur est demoure: car il ne fault point d'aultre vi- « naigre aux oreilles de ceulx qui les escoutent. C'est une « perte de ronflerie pour une telle église. »

L'auteur de la *Vie admirable* s'exprime de la sorte:

« Quant il les ouyt ainsi asprement sonner, il en eut hor- « reur, et lors dist en luy mesmes que cestoit une grant honte « a messieurs qu'il (*sic*) ne les faisoient contrement accoustrer, « car le plaisir leur en demeure, adonc de cest heure les « destina que tousiours aïsi ne seroiēt si rudes, mais qu'il « viendroit un tēps vers lan V. C. XXXIX que tout seroit ra- « constre et racorde de nœuf, ce qui a este faict. »

Profitons de l'occasion qui se présente à nous de parler de Rabelais pour dire que nous avons réuni des matériaux considérables dans le but d'ajouter aux recherches des commentateurs qui nous ont devancés. Voici, comme échantillon, quelques-unes des notes que nous avons inscrites au chapitre des jeux auxquels se livroit Gargantua.

« Il iouyot à la *babou* », seroit-ce à la barbue, jeu désigné au *Cymbalum mundi*, 2e dialogue, pag. 114, édition de 1732?

(Cette note est de Jamet jeune ; voir son exemplaire de Rabelais, conservé à la Bibliothèque nationale).

Nous lisons dans les *Matinées* de Cholières, 1586, f° 162 : « Ils passèrent deux ou trois heures à jouer au flus, *au jay*, à la « sequence, à la *condemnade*, à la clef, à *remuer-mesnage*, « et autres tels jeux. » (Les mots *soulignés* indiquent des jeux qui ne se trouvent pas dans la liste de Rabelais).

« Chacun jouoit à jen suis; puis fut joué à rendez-moi ma « vache. » (*Nouvelles régions de la Lune*, 1595.)

« Jouer à la pussoye; Rabelais a omis ce jeu ou il lui a « donné un autre nom; assis par terre on se disputoit un « bâton. Je n'ai trouvé de mention claire et positive de ce jeu « que dans les *Devises héroïques* de Paradin, Lyon, 1557. « (Langlois, *Stalles de la cathédrale de Rouen*). »

« L'un jouoit à l'âne qui trotte (d'Assoucy, *Jugement de « Pâris*).

« Ils n'avoient souci d'autre affaire
« Que de dormir, faire grand'chère,
« Jouant à la mouche, à la brême
« A bien et beau s'en va carême
« A croquignole, à coquimber,
« A je n'y tiens ni bois ni fer,
« A pille nade, joque fore,
« Et mille autres jeux encore.

(Œuvres de d'Assoucy, Paris, 1668, in-12, pag. 11).

La *soulle*, jeu mentionné dans le Gargantua, étoit un jeu où les deux parties cherchoient à s'emparer d'une balle et à la porter dans un endroit convenu. Ce mot existoit en vieux français; on écrivoit ordinairement *solles* :

« Autres par force entrer léans
« Bruiant comme l'on court à solles.
(Guiart, *Branche des royaux lignages.*)
« Tenez, mes petits dragonneaulx
« Jouez en ung peu à la solle.

(Arnould Gréban, *Mystère de la Passion*, cité par M. Paulin Pâris, *Manuscrits français*, tom. VI, p. 307).

On lit dans les Mémoires de la ville de Douay, f° 236 : « Pour éviter aux désordres qui peuvent arriver par le jeu de « la choulle. » Ce jeu étoit fort usité dans le Berry ; voir un article de l'abbé Lebeuf, dans le Mercure, mars 1735 (E. Du Méril, *Dictionnaire du patois normand*, 1849, pag. 200).

Quant au jeu de *saint Cosme ie te viens adorer*, il en est fait mention dès le 13e siècle, dans le *gieus de Robin et de Marion*, d'Adam de la Halle; transcrivons ce qu'en dit M. Paulin Pâris (*Histoire littéraire de la France*, tom. XX, pag. 671) dans la notice qu'il a consacrée à ce trouvère.

« Un des joueurs fait le rôle du saint. Chacun à son tour « vient gravement s'incliner devant lui. En dépit de toutes les « grimaces et de toutes les bouffonneries de saint Cosme, « l'adorateur doit garder le plus grand sérieux sous peine « d'amende. D'ordinaire, le saint se barbouilloit le visage ou « se livroit aux démonstrations les plus scandaleuses. »

Terminons en signalant une liste curieuse de jeux que peu de personnes auront lue dans le *Parlement burlesque de Pontoise*, 1652, un des innombrables pamphlets dirigés contre Mazarin. Nous en devons la connoissance à l'érudition sagace et persévérante de M. Moreau (*Bibliographie des Mazarinades*, tom. II, p. 332) :

Quelques uns chassent aux moineaux,
Quelques autres aux étourneaux ;
D'autres à la fossette, aux noix
Se divertissent quelquefois ;
A claquemur, à la roulette,
Petengueule, la pirouette,
Et je suis sur ta terre, vilain ;
Aux osselets, à frappe main,
Les propos interrompus, la merelle,

A tire le festu, ma belle
A cache-cache, Mitoulas,
Autre que toi ne l'aura pas;
Au pair et non pair, à croix pile,
Au corbillon, au jeu de quille,
Le pourquoi parce, le palet,
Au tour en poque, au bilboquet,
Au jeu de remuer mesnage,
A primus secundus, un gage,
Au cornichon qui va devant,
Le toutou, l'abbé du couvent,
Martin, Martin, rends-moi ma lance,
Et bien d'autres jeux de l'enfance,
A crains ton père, à bransle moine,
A la vache morte, à l'avoine,
Colin-Maillard, le pied de bœuf,
A la coupe-teste, à l'esteuf,
Vous plaît-elle ma compagnie
A deviner, à la toupie,
Franc du carreau, le court festu,
A tiens voilà, baise mon cu.
Voilà quelle est la discipline
Du parlement de la marine.

Si les amateurs de Rabelais trouvent que nos recherches ne sont pas tout-à-fait dénuées d'intérêt, nous leur donnerons plus d'étendue, et nous finirons peut-être par les publier.

***

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Inventaire des titres recueillis par Samuel Guichenon, précédé de la table du Lugdunum Sacroprophanum de Pierre Bullioud; publiés d'après les manuscrits de la bibliothèque de la faculté de médecine de Mompellier, et suivis de pièces inédites concernant Lyon. *Imprimerie de Louis Perrin, à Lyon 1851.* Un vol. in-8° ornée de fig., blasons, fac-simile.

Il est assez étonnant que les manuscrits les plus intéressants pour l'histoire de Lyon et des provinces voisines se trouvent exilés depuis nombre d'années dans la bibliothèque de la Faculté de Médecine à Montpellier. On auroit de la peine à se l'expliquer, si l'auteur de ce volume ne nous apprenoit qu'elle doit une pareille faveur à M. Prunelle, alors membre de cette Faculté, et commissaire chargé par le gouvernement de la répartition des dépouilles des monastères et des châteaux entre les bibliothèques des départements. Le savant médecin des Eaux de Vichy étoit loin de prévoir à cette époque le rôle qu'il joueroit plus tard à Lyon, et il déshérita cette ville au profit de Montpellier, dont hélas, la reconnoissance ne fut pas de longue durée! Quoi qu'il en soit, les manuscrits de Pierre Bullioud, de Claude de Bellièvre, de Samuel Guichenon, n'en restèrent pas moins à Montpellier où ils ne sont consultés que par des personnes étrangères à cette ville. C'est dans le but de remédier à ce fâcheux éloignement et de venir en aide à ceux de ses compatriotes qui s'occupent de l'histoire du Lyonnois que M. Paul Allut a entrepris de donner la notice et la table des précieux manuscrits que nous venons de signaler. M. Allut ne s'est point borné à une sèche

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES SUR RABELAIS.

Les lecteurs du *Bulletin du Bibliophile* n'ont sans doute pas besoin que nous les entretenions de l'écrit que le célèbre auteur du *Manuel du Libraire* a récemment consacré aux éditions originales du Gargantua et du Pantagruel. Des questions jusqu'alors très confuses d'histoire littéraire et de bibliographie, sont maintenant établies en parfaite connoissance de cause et avec cette exactitude sévère et ingénieuse qui caractérisent toutes les pages que trace M. J.-C. Brunet. Il n'y a plus à revenir sur les points qu'il a voulu traiter, mais comme il n'entroit pas dans son plan d'exposer tout ce qui, bibliographiquement parlant, concerne l'immortel curé de Meudon, il nous a laissé quelque chose à faire. Nous profitons de l'occasion pour placer ici des notes que nous avons rénnies, et qui complètent en partie nos *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais.* (1841, 8°, brochure de 88 pages.)

Nous sommes bien loin d'avoir dit tout ce qu'il y auroit à dire, mais d'autres travailleurs suppléeront à ce que nous n'avons pas connu. Notre but est d'offrir aux futurs éditeurs de Rabelais des matériaux qui pourront leur être utiles.

Pour plus de clarté, nous divisons notre petit travail en paragraphes successifs.

I. ÉDITION DE RABELAIS.

Nous ne transcrivons rien de ce que de l'Aulnaye, Regis, dans sa grande édition allemande, et M. Brunet ont déjà fait connoître, mais nous signalons les prix considérables qu'ont at-

1852

teints divers volumes dans des ventes survenues après l'impression du *Manuel* (1). A ce relevé, qui n'est peut-être point sans intérêt pour les bibliophiles, nous joignons à l'égard de quelques éditions des particularités succinctes.

Pantagruel; on le vend au palais, 104 ff. 300 fr., *mar. r.* P. d'Essling, n° 340; revendu 9 st. 15 sh. Delessert, à Londres, en 1848; 160 fr., Nodier, n° 858, revendu 142 fr. Aimé Martin, n° 777. (Cette édition est décrite dans les *Additions au Manuel*, IV, 826).

Gargantua; Lyon, F. Juste, 1537; 180 fr., vente Cailhava, en 1845, n° 577, mar. vert, riche reliure.

Gargantua et Pantagruel; 1537, in-16, édition que le *Manuel* attribue à Denys Janot, 205 fr. Aimé Martin, en 1847, *mar. vert*, riche reliure.

Gargantua; Lyon, F. Juste, 1542, 200 fr., Pont-la-Ville, en 1850, mar. rouge, n° 657.

L'édition de Dolet, 1542, 200 fr., Aimé Martin, mar. vert.; (le titre étoit refait à la plume) n° 1186; 330 fr., marquis de C., en 1847, *mar.* (belle reliure ancienne), n° 339.

Valence, Cl.-la-Ville, 1547; 68 fr., veau fauve, Nodier, n° 859; 25 fr., Aimé Martin; 41 fr., Taylor, en 1848, n° 1244; 59 fr., Buvignier, n° 882.

Œuvres, 1556, in-16; 51 fr., Nodier, mar., n° 861; 48 fr., Aimé Martin, n° 783.

Œuvres, Troyes, 1556, 185 fr., mar. vert, Nodier, n° 860; revendu 150 fr., Taylor, n° 1242.

Un exemplaire en mar. citron, fut adjugé à 6 fr. seulement, à la vente du comte d'Hoym, en 1738. Ce détail qui est dans les *Nouvelles recherches bibliographiques* de M. Brunet (1834), ne se trouve plus dans le *Manuel*.

(1) Nous conformant à la méthode qu'a suivie un laborieux écrivain anglois (Lowndes, dans son *Bibliographer's manual*), nous indiquons les numéros qui, dans les catalogues que nous citons, se rapportent aux ouvrages dont nous signalons les prix. C'est une garantie d'exactitude, et la bibliographie véritable doit s'imposer la loi d'être tout aussi digne que les mathématiques du nom de *Sciences exactes*.

Le cinquième livre, Lyon, J. Martin, 1565, 70 fr., Aimé Martin, mar. violet, n° 778.

Œuvres, Lyon, 1569, 49 fr., mar. bl., Nodier, n° 862.

Œuvres, 1594, 56 fr., mar., M., en 1850. n° 2068.

Le *Journal de l'Amateur de livres* (Paris, Jannet, t. II, p. 69, numéro du 15 mars 1849), décrit, d'après un journal bibliographique de Leipzig (le *Serapeum*, t. VI, p. 160), une édition rare qui appartient au docteur Keller. Elle a été imprimée à Lyon, par Pierre de Tours, in-16, sans date. Il nous semble que le *Manuel* n'avoit mentionné, sans le décrire, que le premier livre (t. IV, p. 6, 1re colonne), et le second en le décrivant (2e colonne). M. Brunet, dans ses *Recherches* dernières, décrit les deux premiers livres (page 96); il mentionne p. 100, *le tiers livre*, déjà décrit au *Manuel*. Reste donc le *quart livre* à faire connoître pour ne rien oublier; il se compose de 70 pages et 1 feuillet pour la table.

De l'Aulnaye, qui attribue à cet imprimeur l'édition de 1542, n'a connu de l'édition sans date avec son nom, que le 3e livre, et Regis a suivi de l'Aulnaye.

Une édition du *quart livre*, sans date, figure au catalogue L., (Potier, 1848, n° 418).

De même que l'édition de Lyon, 1548, sans nom d'imprimeur, citée au *Manuel*, elle ne contient que les onze premiers chapitres. Imprimée en plus gros caractères que les trois premiers livres de l'édition de Pierre de Tours, elle se compose de 102 pages, dont 2 pour la table. Les figures sont les mêmes que dans l'édition de Valence.

Œuvres, 1663, 330 fr., bel ex. d'Hoym, mar. vert, Nodier, n° 864; un autre exemplaire, également aux armes du comte d'Hoym, mais de beaucoup inférieur à celui de Nodier, a été vendu 160 fr. vente Lambert, en décembre 1848; 110 fr., ex. Pixerecourt (payé 74), G. D., en 1843; 220 fr., mar. r., de C., en 1847, n° 340; 175 fr., mar., Pont-la-Ville, 1850, n° 668; 156 fr., mar., M. Maréchal, 1850, n° 2069.

Œuvres, sans lieu, 1669; M. Brunet. *Recherches*, p. 126,

croit que cette jolie édition, imprimée avec des caractères elzeviriens, est sortie des presses d'un imprimeur de Bruxelles. M. Chenu, qui a fait des produits de la typographie elzevirienne l'objet d'un étude persévérante, attribue ce volume à Daniel Elzevir. (Voir le *Bulletin du Bibliophile*, 1851, p. 323).

Œuvres, 1741 ; l'exemplaire Firmin Didot, indiqué au *Manuel*, avoit été payé 365 fr. chez le duc de La Vallière, n° 3862, il s'est revendu 900 fr., Saint-Mauris, 1840, n° 1383. Un autre exemplaire également en grand papier, relié en mar. violet, 350 fr., P. d'Essling, n° 341.

Œuvres, 1823-26, 9 vol. grand papier vélin, figures quadruples, 339 fr., Berard, en 1829, n° 1134; figures triples, dessins originaux, 505 fr., P. d'Essling,

La liste dressée par de l'Aulnaye contient 70 éditions partielles et completes de Rabelais, elle donne des détails parfois d'une grande étendue sur la plupart d'entre elles.

L'énumération de M. Regis, *Einleitung*, p. XLVII-LXXXI, s'arrête en 1836; elle embrasse 90 éditions qui doivent se réduire à 89, le n° 90 ne devant son existence qu'à une méprise typographique. (Voir p. 1547).

TRADUCTIONS, COMMENTAIRES ET IMITATIONS EN VERS.

J'ai déjà parlé (*Essais*, p. 43) de la traduction angloise due à sir Thomas Urquhart de Cromusty. Elle a eu huit éditions de 1653 à 1807 (voir Lowndes, *Bibliographer's Manuel*, 1824). La notice mise en tête de la belle édition de 1838, 4°, tirée à 100 exemplaires, est de Théodore Martin ; le texte, adouci dans quelques impressions modernes, est rétabli dans sa *pureté* primitive.

L'exemplaire annoté par l'abbé Morellet, et qui avoit passé à la vente Auger, s'est montré en janvier 1849 à celle de Bignon.

Un commentaire venant de la bibliothèque Sandras, figure au catalogue du bibliophile Jacob, n° 1833.

Un savant laborieux, M. Francisque Michel, avoit entrepris

sur Rabelais des recherches, dont il a placé un échantillon dans le Sterne, grand in-8°, qui fait partie du *Panthéon littéraire*. Il y signale 24 ouvrages différents où se trouve l'anecdote que maître François a empruntée à Plutarque (liv. III, ch. 36). Le travail de M. F. Michel auroit certainement présenté un vif intérêt; malheureusement il a été égaré, c'est ce que nous tenons de cet érudit lui-même.

On a mis en vers le Code civil, la Coutume de Paris, les Maximes de Marc-Aurèle, et maint autre ouvrage qui sembloit destiné à rester en prose, mais on n'avoit jamais pensé encore à traduire en rime l'épopée de notre Homère bouffon. Cette tâche vient tout récemment d'être entreprise par MM. Th. Fragonard et Jules de Lamarque; leur travail, précédé d'une notice par M. Patrice Roller, a vu le jour à Paris en 1851; *Les Héros de Rabelais*, ou *Aventures drolatiques de Gargantua, Panurge et Pantagruel, mis en vers libres*, formant 1 vol. in-18 de 188 pages; 78 pages sont consacrées au premier livre, 43 au second; le troisième livre occupe le reste du volume. On voit que l'œuvre de Rabelais est fort abrégée dans cette transformation poétique; il ne pouvoit en être différemment. Nous n'avons point ici à nous occuper de la manière dont MM. Fragonard et de Lamarque se sont acquittés de la tâche qu'ils ont eu la fantaisie de s'imposer. Nous nous bornerons à citer un court passage qui n'est point mal tourné :

En l'abbaye étoit, par aventure,
Certain frocart, dit Jean des Entomures,
Jeune, gaillard, adroit, des plus fringants
Beau dépêcheur de nonnes et de messes
Dans le cellier connu par ses prousses,
Vrai moine, enfin, et clerc jusques aux dents.
Il arriva tout-à-coup, chose indigne?
Que l'ennemi pénétroit dans la vigne.
Le cœur saisi d'une sainte fureur:
« Quoi! ravager la vigne du Seigneur!

Mais c'est l'espoir de la prochaine année !
Sur cet enclos notre cave est fondée
(S'écria Jean de son verbe hautain),
Pendant ce temps vous chantez du latin !
Chantez plutôt, pendant que vous y êtes,
Adieu paniers, les vendanges sont faites.

III. DIVERS ÉCRITS DE RABELAIS.

M. Brunet avoit déjà fait connoître les *Grandes et inestimables cronicques de Gargantua*, dans la notice bien curieuse qu'il mit au jour en 1834 ; M. Regis les a publiées tout au long dans l'*Introduction* de son commentaire (p. LXXXV), d'après l'exemplaire que possède la bibliothèque de Dresde. Le bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix), en inséra quelques extraits à la suite de son édition de Rabelais. 1840.

Une réimpression de ces chroniques forme la 20e livraison de la collection in-16 publiée en caractères gothiques par M. Silvestre. Enfin, M. Brunet les donne tout au long à la suite de ses *Recherches*, d'après le texte de l'édition de 1532, et en relevant les variantes de l'édition de 1533.

Nous observons que le 19e chapitre, beaucoup plus long que les autres, et qui se trouve pour la première fois dans l'édition de 1533, n'est point dans la réimpression gothique.

Des détails au sujet de ces *chroniques* ont été insérés dans notre *Bulletin du Bibliophile*, 6e série (janvier 1844), p. 783-787, et dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, *Bruxelles*, t. III, 1846, p. 284-287.

L'exemplaire provenant de la vente Debure, et qui est incomplet du 3e feuillet, avoit été adjugé à 262 fr., en 1834, n° 2272 ; il a été revendu 700 fr., vente du P. d'Essling, n° 337, en 1845, et acquis par la Bibliothèque nationale.

Quelques particularités à l'égard de la *Prognostication pantagruéline*, se lisent dans le *Journal de l'Amateur de livres*, numéro du 15 novembre 1848.

Quant au *Testamentum Cuspidii*, antiquité moderne qui égara Rabelais, on peut remarquer que la notice de *Dreux du Radier*, insérée dans ses *Récréations historiques*, comme le remarque le *Manuel*, se trouve aussi dans le *Journal de Verdun*, t. LXXX, octobre 1756, p. 278-284. Voir aussi les *Notes et documents*, de M. Pericaud, *pour servir à l'histoire de Lyon sous Louis XIII*.

M. Libri dans ses *Notices sur des manuscrits de quelques bibliothèques publiques* (*Journal des Savants*, 1842), a fait connoître une lettre inédite de Rabelais, datée du 6 février (point d'indication d'année).

Disons, enfin, au sujet de la *Sciomachie* ou relation des fêtes données par le cardinal du Bellay, qu'une relation de ces mêmes fêtes traduite de l'italien par A. B. Paris, 1549, 4°, 10 fls, figure au catalogue Soleinne, t. V, n° 213.

IV. JUGEMENTS ET ÉCRITS RELATIFS A RABELAIS.

Après les longs extraits que donne M. Regis (p. 1370-1481) après les auteurs que nous avons énumérés dans nos *Essais d'études* (p. 71-76), on peut encore renvoyer aux volumes suivants ;

Pope Blount, *Censura celeb. ant*, p. 631; Chauffepié, *Dictionnaire*, IV, 27; Reiman, *Hist. atheismi*, p. 390; Voet, *Diss. sel.*, I, 207; *Not. et extr. des mss.*, V, 132 : Millin, *Voyage en France*, IV, 1, 299; *Clef du cabinet des princes*, oct., 1756, 278-284.

Loehner, *Med. samml.*, 1740, p. 353; *Deutsches museum*, 1778, II, 544.

On consultera avec plus d'avantage les travaux de MM. Ch. Renouvier, *De la philosophie de Rabelais*, *Revue du Midi*, 1843, t. I, p. 388-411.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 1851, t. III, p. 1.

Un article sur Rabelais se trouve dans la *Liberté de penser*, numéro du 15 juin 1850.

M. Ampère, *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 janvier 1841, p. 261), et M. Louis Blanc (*Histoire de la Révolution françoise*, t. I, p. 103), ont apprécié l'influence de Rabelais.

La *Revue numismatique* (1847, n° 5, t. XII, p. 336-249) contient une lettre fort curieuse de M. Cartier sur la numismatique rabelaisienne.

The life and works of Rab. (article inséré dans le *Foreign and quarterly review*, London, n° 62, 1843).

Pantagruelism, article inséré dans le *Quarterly review*, juin 1847. Il y est surtout question d'Aristophane et de Th. Carlyle.

François Rabelais, par M. Delécluze, 1841, 8°, 78 pages. Voici comment s'exprime ce critique au sujet de la question controversée que soulève l'authenticité du dernier livre :

« Quoique je trouve dans le cinquième livre une verve d'ex-
« pression digne de R., j'avoue que la phraseologie ne m'en
« paroît pas aussi simple, aussi claire que dans les premiers.
« J'ai cru remarquer surtout une prétention d'érudit, un entas-
« sement de mots scientifiques, une recherche d'inversion
« dans les phrases qui paroissent indiquer la contrainte et
« l'apprêt d'un écrivain qui veut faire la pastiche des œuvres
« d'un autre. »

M. Paulin Paris (*Moniteur* du 7 novembre 1851) tranche résolument le problème; il regarde (avec parfaite raison, selon nous), le cinquième livre de Rabelais, comme bien inférieur aux autres. « S'il avoit paru sous le nom de l'auteur véritable,
« tout le monde eût sifflé le malencontreux imitateur. Quel
« étoit-il? on l'ignore encore. Peut-être étoit-ce Desautels. »
M. Nodier dans sa notice *Sur quelques livres satiriques* (inséré au *Bulletin*, 1834), ne doute pas, au contraire, que le dernier livre ne soit de Rabelais comme les autres. Nous avons déjà cité l'opinion de M. Lenormant, qui regarde également ce livre comme authentique. M. Regis pense qu'en tout cas, il est impossible de ne pas admettre que la composition de Rabelais, si elle a existé, a été interpolée et modifiée.

V. PARTICULARITÉS SUR LA VIE DE RABELAIS ET SUR DIVERSES BIBLIOTHÈQUES.

Rabelais à Metz, tel est le titre d'un Mémoire de M. B. Beguin, *memb. de l'acad. de Metz*, 1845, p. 75 et suiv. Une lettre datée de Metz, 6 février, qu'a publiée M. Libri, sert de base à ce travail; l'auteur du Gargantua occupoit une chambre obscure et basse que l'on voit encore au dessus de l'ancienne porte d'une *chapellote* dédiée à saint Genet.

Rabelais a, dit-on, exercé la médecine à Castres. Voir Nayral, *Biographie et chroniques castraises*, 1832, t. III, p. 239-257.

Nous avons déjà mentionné les principales bibliothèques contemporaines où se trouvoient de précieuses éditions de Rabelais. Nous nous sommes amusés à parcourir les principaux catalogues du siècle dernier pour voir ce qu'ils offrent en ce genre. Nous avons trouvé chez :

Dufay, six éditions du XVI^e^ siècle; la plus ancienne est de 1547.

Falconnet, cinq éditions antérieures à 1600.

Filheuil, une édition de 1547.

Gaignat, une édition de 1534, une de 1547 et les *Songes*.

Girardot de Prefond, les *Songes*, exemplaire de Tabourot, adjugé à 15 livres seulement.

Pompadour, Gargantua, *Lyon*, 1537, adjugé à 3 livres.

Rothelin, deux éditions du XVI^e^ siècle et un *Rabelais corrigé*, manuscrit.

La riche collection formée à Londres par Thomas Grenville, et léguée au Musée britannique, présente en son catalogue imprimé (*Bibliotheca Grenviliana*, 1842, p. 590), un choix précieux et tel que nulle autre bibliothèque particulière sans doute n'en renferme un pareil.

Juste, 1532, les deux parties.

Les grands annales et le Pantagruel, s. d.

Le tiers livre, Lyon, 1546.

Les trois premiers livres et le fragment du quatrième, Valence, 1547 et 1548.

Pantagruel, s. l. ni d., 104 ff.

Le quart livre, fl552.

« Lyon, Baltasar Aleman, 1552.

Songes drolatiques, 1565.

La plus ancienne édition qu'offre le catalogue imprimé in-fol. de la Bibliothèque nationale, est celle de Lyon, F. Juste, 1532.

Le catalogue in-8° du Musée britannique, publié en 1782, indique sept éditions du XVI^e^ siècle. La plus ancienne est de Lyon, 1547.

Les catalogues imprimés de Lille, de Rennes, etc., n'offrent aucune édition précieuse. En fait de XVI^e^ siècle, Bordeaux ne possède que l'édition de J. Martin, 1558. Un exemplaire de la *Prognostication*, in-4°, se montre sur le catalogue de Lyon.

IV. LIVRES SIGNÉS PAR RABELAIS.

Un volume in-4° contenant Théocrite, Hésiode, la sphère de Proclus et un traité de Plutarque (le tout en grec) imprimé à Paris, chez Gourmont, et portant la signature autographe de Rabelais, avec quelques notes de sa main et une traduction interlinéaire de la première idylle de Théocrite, 310 fr., vente L. (Libri), n° 295.

Stothard (*Tour in Normandy*, 1820, II, 263), donne le fac-simile d'une signature de Rabelais sur un Aristophane appartenant à M. Pluquet.

Le bel *Album cosmopolite* publié par M. Vattemare, in-fol., offre la signature de Rabelais accompagnée d'une devise grecque, le tout tracé sur un volume imprimé chez Froben, à Bâle.

Nous avons mentionné (*Essais*, p. 67) deux volumes signés par maître François, l'un faisoit partie de l'immense bibliothèque de Richard Héber, l'autre est conservé à la Bibliothèque de la Faculté de Montpellier. Ce seroit donc neuf volumes de ce genre que nous connoîtrions; il en existe sans doute d'autres que des recherches ultérieures feront découvrir. Pour le moment, du moins, nous arrêtons ici les nôtres. G. B.

ADDITIONS AU RABELAISIANA.

Les travaux du savant de l'Aulnay sur Rabelais sont une mine féconde de renseignements bibliographiques; mais, à certains égards, ils peuvent être complétés et étendus. Nous avons eu connoissance d'un exemplaire du Rabelais de 1835 (Ledentu, grand in-8) sur les marges duquel un admirateur de maître François a consigné des notes destinées à donner quelques développements nouveaux aux recherches du philologue dont nous venons de rappeler le nom. Nous espérons que les bibliophiles accueilleront avec indulgence quelques échantillons de ce travail, qui est loin d'ailleurs d'être terminé, mais qui pourroit ne pas être inutile à l'un des futurs éditeurs de l'histoire de Gargantua et de Pantagruel.

Nous suivrons l'ordre des objets dont parle successivement de l'Aulnay.

Anneau d'Hans Carvel (p. 418). Ce conte se trouve dans les *Facéties* de Pogge, conte 50, p. 160 de l'édition de 1712; il y est mis sous le nom de François Philelphe. Voir aussi l'édition accompagnée de notes et d'écrits du même genre, publiée par Noël, 1797, in-24, t. II, p. 135, et le *Menagiana*, t. I, p. 369, édition de 1715. Pareil récit se retrouve dans les *Cent Nouvelles nouvelles* (Nouv. XI); dans les *Novelle* de Malespini, part. II, Nov. 89; dans la 5e des *Satires* de l'Arioste. On peut consulter l'édition de La Fontaine donnée par M. Walckenaer, 1826, 6 vol. in-8, t. III, p. 152. Ce trait forme le dix-huitième des *Hundred merry tales or Schakespeare's jest-book*, London, 1831, in-12 (pag. 14). Prior l'a mis en

vers anglais, et Pananti l'a inséré dans ses *Epigrammi e Novellette*, Italia, 1802, p. 112. Un anonyme l'a fait passer en vers latins. D'Israeli (*Curiosities of literature*, t. I, p. 92, édition Baudry) lui a consacré quelques pages.

A l'occasion du discours de Panurge (p. 425), de l'Aulnay mentionne un travail polyglotte de Kircher. Il ne seroit pas difficile de signaler quelques autres livres du même genre; nous nous bornerons à en faire connoître deux qu'on n'a pas souvent l'occasion de voir à Paris.

La Sincerita trionfante, favola boscareccia, composta dal sig. Ottaviano Castelli, Roma, 1640, in-4. Cet opéra fut représenté à Rome à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur de la naissance du Dauphin (depuis Louis XIV). On y trouve des pièces de vers en un grand nombre de langues de toutes les parties du monde. (Voir le catalogue Soleine, n° 4716.)

Epithalamia exoticis linguis reditta, Parma, Bodoni, 1775, grand in-folio.

Pacolet, cheval de bois enchanté (p. 437); il joue un rôle dans *Lystoire de Valentin et Orson*, roman de chevalerie, dont il se rencontre une analyse dans la *Bibliothèque des Romans*, mai 1777, p. 160 à 215, et qui n'est d'ailleurs qu'une contrefaçon grossière de *Cleomadis*, poëme d'Adenes, que M. Paulin Paris a fort bien fait connoître (*Histoire littéraire de la France*, t. XX).

Dans l'*Espadon satyrique* de Claude Desternod, il est question (Sat. 5) :

> De l'arbaleste de Charlemagne,
> De l'esprit de Merlin Cocagne,
> Des sottises de Triboulet,
> Et du cheval de Pacolet.

Nous lisons dans les *Plaisantes imaginations* de Bruscambille:

« Les sorciers vont au sabat avec un bâton entre les jambes,

« ce qui les fait aller à l'amble plus vite qu'un cheval de Pa-
« colet. »

Tirelupin (p. 552). Voici les titres de deux ouvrages dont on peut faire honneur à ce vieux bouffon :

Anti-choppinus, imo potius Epistola congratulatoria magni Turlupini de Turlupinis, écrit en style macaronique, à l'égard duquel nous renverrons au *Manuel du Libraire*, t. I, p. 117 (1).

Harangue de Turlupin le souffreteux, 1615. (Opuscule porté au catalogue La Vallière, t. II, p. 720.)

L'*Art poétique*, de Boileau, constate le bon accueil que les *Turlupins* trouvèrent à la cour.

Callibristi, p. 584.

Rétif de la Bretonne, dans son bizarre ouvrage intitulé : *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, emploie le verbe *kalibrister*. On lit dans le *Nouveau Panurge*, attribué à Guillaume Reboul, et plusieurs fois réimprimé : « Iamais sans moy « il n'auroit de son culibis culibistonné Alcmène » (2).

Chouart, p. 585.

Les grands chouarts sont en Espagne (*Dit des pays joyeux*). C'est ce que confirme un proverbe cité par Crapelet, *Proverbes et dictons populaires*, 1831. Nous remarquerons que le *Dit des pays joyeux*, dont le *Manuel* cite deux éditions, se retrouve dans un recueil d'anciennes poésies françoises, mis au jour sous le nom de Coquillart avec la date de 1597 ; il y occupe les feuillets 205 et 206, et c'est d'après ce texte que M. G. Du-

(1) Ajoutons qu'un exemplaire de l'édition de 1593 s'est payé 49 fr., vente Nodier en 1844, n° 284 ; il a été revendu 30 fr., vente Baudeloque.

(2) Voici un échantillon des facéties de ce livre singulier, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler : « Des femmes qui ont la queue de l'escorpion « pour leur horoscope, de cent il y a six vingt putaines, si le Calendrier des « Bergers ne trompe. »

plessis a inséré cet opuscule dans sa *Bibliographie parémiologique*, p. 135.

Baisers, p. 609.

La liste des ouvrages relatifs aux baisers est susceptible de bien des additions. Il faut savoir ne pas tout dire ; nous mentionnerons du moins les *Baisers*, de Belleau, trente-quatre sonnets et trois petites pièces de vers dans la seconde journée de sa *Bergerie ;* les *Basia*, de J. Douza (au nombre de 21) dans les *Deliciæ poetarum belgarum*, t. II, et ceux de J. Lernutius (il y en a 30), avec quelques autres petites pièces de vers sur le même sujet, t. III, p. 128-165. On trouve une dissertation *De osculis* dans les *Facetiæ facetiarum*, 1657, p. 180-244 ; une autre figure au chapitre IV de l'ouvrage de H. Kornmann, *Linea amoris*, Coloniæ, 1765, p. 291-305 ; une autre, traduite de l'allemand, a trouvé place dans les *Variétés littéraires* de Suard et Arnauld, t. I, p. 375. Le *Recueil des travaux de la Société de l'Eure* (seconde série, t. II, 1842) nous offre des *Recherches historiques sur le Baiser*, par le rôdeur Mériadec.

Nous ne connoissons que de titre les *Basia*, de sir R. Aytoun, Londres, 1605. Le petit poëme de Marino, *I Baci*, a été apprécié par M. Chasles dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1840, p. 598. On ne sauroit oublier, dans une pareille monographie, l'écrit de Meyer, destiné à envisager un point tout spécial : *Tractatus de osculo pedum papæ*. Tout le monde connoît les *Baisers* de Jean Second, mais peu de personnes possèdent les éditions données par Passow, Leipzig, 1807, et par Friebel, 1819. Nous avons vu deux traductions angloises, Londres, 1775 et 1803 (1).

(1) On trouvera des détails étendus sur Jean Second dans l'ouvrage de de Budick, *Lateinische dichtir.*, Vienne, 1828, 3 vol. in-8, t. I, p. 238-293. En fait de traductions françaises, celles de Moutonnet de Clairfond, de MM. Tissot et Loraux se rencontrent facilement, mais celle de 19 de ces baisers *par un amant de vingt-deux ans*, Paris, 1803, est moins commune.

Cloche, p. 617.

Il faudroit se procurer, mais ce seroit sans doute difficile, les deux volumes suivants :

Campanologia or the art of ringing, by F. S., London, 1667. — Reimanni, *de Campanis, earumque origine, vario usu, abusu de juribus*, Isenaci, 1679, in-4.

Il y a de longs détails relatifs aux cloches dans un étrange et savant ouvrage attribué à R. Southey : *The Doctor*, 5 vol. in-12. M. Chasles en a rendu compte dans le *Journal des Débats*, il en a reparlé *Revue des Deux Mondes*, 1839, p. 679.

Dance, p. 620.

Dans les *Laude devote* de Jacopone de Todi, p. 58, édition de 1514, il est dit *Quod omnes sancti faciunt balatam in Paradiso*. Jacopone est un écrivain remarquable à l'égard duquel nous renverrons au catalogue Libri n° 1180, au *Cours de littérature* de M. Villemain, Moyen-âge, 13e leçon; à un travail de M. Ozanam, inséré dans le *Correspondant*, 1851, reproduit dans les *Poëtes franciscains en Italie au XIIIe siècle*, 1851, in-8.

Goutte, p. 630.

On trouve dans le *Trésor des Récréations*, Rouen, 1627, p. 169 : « Le grand bien et grande utilité qui provient de la goutte. » L'Angleterre nous offre *The Praise of the Gout*, London, 1617, in-4 (traduction de l'éloge composé en latin par Cardan), et *The honour of the Gout*, by Philander Misaurus, London, 1699, in-12. Un écrivain allemand, fécond dramaturge et polygraphe de la fin du XVIe siècle, Ayrer, a composé un factum contre la tyrannie de la reine Podagre : *Prozess wider der Kœnigin Podagra tyrannei*, 1594.

Nez, p. 641.

On peut lire dans le *Trésor des Récréations*, 1627, p. 181 : « Pourquoi les uns ont le nez plus grand que les autres. » Le

Recueil de pièces fugitives, Londres, vers 1740, t. II, p. 97, renferme une pièce de vers : *La Rinomachie ou le combat des nez;* elle se retrouve dans un volume publié en 1775, sous l'indication de Cologne (*Manuel du libr.*, V. 742). Un conte en vers latins, *Nasus prehensus*, figure dans le *Menagiana*, t. IV, p. 184. On sait que Sterne a consacré au nez plusieurs pages de son *Tristram Shandy*, et Ferriar a traité le même sujet dans ses *Illustrations of Sterne*, 1812, chap. VI, p. 146-192. Une satire de Sigongne contre le nez d'un courtisane a trouvé place dans le *Cabinet satyrique*, Rouen, 1627, p. 411. Dans le *Livre de la toute belle sans pair, qui est la Vierge Marie* (Paris, J. Petit, sans date, petit in-8 goth.), on lit des « Méditations dévotes » du nez et des deux narines de la Vierge. Nous citerons encore l'*Anatomie des nez à la mode*, sans lieu ni date : la *Triste et lamentable complainte sur le nez d'une jeune dame*, Villefranche, 1731 ; l'*Apologie des gros Nez*, pièce ancienne, fort rare, dont une copie manuscrite se rencontre dans la bibliothèque de M. Leber, devenue, comme on sait, propriété de la ville de Rouen. Le *Nez pourri de Renaudot* est une satire que nous rencontrons sur le catalogue La Vallière. Un laborieux polygraphe, amateur de sujets bizarres, le jésuite Théophile Raynaud, dans son traité *Laus Brevitatis*, passe en revue un grand nombre de nez. Il est question du même objet dans les *Mélanges* de Vigneuil-Marville, t. I, p. 140, t. II, p. 164. Gartmann a écrit un traité *de Nasi insitii sympathia*.

Une illuminée du XVII^e^ siècle, mademoiselle Bourignon, avoit des idées étranges sur le nez de nos premiers parents, avant leur faute (Voir le *Dictionnaire* de Bayle). H. Kornmann consacre le chapitre LXXVII de son traité *de Virginitate* à l'examen de la question : *Num ex longo et acuto naso præsumanda virgo iracunda?*

Le gros volume de Taglicozzi, imprimé à Venise en 1597, et à l'égard duquel la *Biographie universelle* (t. XLIV) entre dans des détails étendus, appartient à la chirurgie; mais, dans les premiers chapitres, l'auteur établit la dignité et l'impor-

tance du nez, en accumulant des citations prises dans les auteurs de l'antiquité, dans les Pères de l'Église et dans la Bible. La *Diceria de' Nasi* est une plaisanterie peu décente attribuée à Annibal Caro, et qui est jointe au trop fameux *Ragionamenti*, de l'Arétin, dans l'édition datée de 1584. Un discours en faveur des gros nez se montre dans les *Plaisantes imaginations* de Bruscambille; c'est une drôlerie qui rappelle un quatrain inséré au *Nouveau Panurge*, p. 4 de l'édition de Lyon, 1616.

Quant au volume intitulé *Les Yeux, le Nez.....*, plusieurs fois réimprimé en Hollande, c'est un assemblage de morceaux en vers et en prose réunis tant bien que mal au moyen d'une dissertation des plus plates. L'auteur de ce livre, P. N. du Commun, a obtenu un article dans la *Biographie universelle*, au Supplément. Voir aussi les *Supercheries littéraires*, par Quérard, t. II, p. 313. En arrivant à une époque plus récente, nous rencontrons l'*Apologie du Nez*, opuscule d'H. Zschocke, inséré dans les *Matinées suisses*, Paris, 1831, 4 vol in-12.

B.

CORRESPONDANCE RÉTROSPECTIVE.

A M. L'ÉDITEUR.

Bruxelles, le 22 décembre 1853.

Monsieur,

Agnès Sorel n'a jamais été confondue avec ces maîtresses de rois, intrigantes courtisanes, qui contribuèrent si puissamment à détruire le prestige de la royauté. Agnès n'eut d'autre ambition que de réveiller, dans le cœur de son royal amant,

les qualités chevaleresques qui devoient lui faire reconquérir le trône, et, sans prétendre la mettre en parallèle avec la vierge de Domremy (1), cette héroïne inspirée par le ciel pour opérer la délivrance de la patrie, je dirai que son nom rappelle des souvenirs qui ne sont pas dépourvus de charmes ; elle étoit bonne et compatissante pour les malheureux. Une de ses lettres, que je tire de ma collection d'autographes et que je viens vous offrir pour le *Bulletin du Bibliophile* en fournit une preuve incontestable. J'ai conservé l'orthographe telle qu'elle se trouve dans la copie qu'a faite de cette pièce M. Teulet, archiviste paléographe, ancien élève de l'École royale des Chartes.

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

LE BARON DE STASSART.

LETTRE D'AGNÈS SOREL

AU PRÉVOT DE SA TERRE DE LA CHESNAYE.

Monsieur le prevost, j'ay entendu que quelques uns de la paroisse de La Chesnaye ont esté par vous adjornez sur le suspeçon d'avoir prins certains boys de la forest du d. lieu ; et à eulz ont esté unes journées sur ce assignées pour entendre d'une information faicte sur leur inocence. Sur quoy, ayant sceu qu'aucunes des dictes gens sont povres, misérables personnes et que ilz aient grant misère à gagner leur vie et gouvernement d'eulx, leurs femmes et enfans, ne veus en riens qu'il soit suivy oultre à la dicte informacion et journées et que les dictes gens soient empeschiez aulcunement en corps ne en leurs biens, mais por eulz au contraire soit mise la dicte

(1) Village de la Lorraine, mais qui faisoit partie de la Champagne au XVe siècle. C'est ce qu'a parfaitement prouvé M. Pernot, dans une excellente Dissertation historique qu'il a communiquée, au congrès scientifique d'Orléans.

NOTICE

SUR UNE ÉDITION INCONNUE

DU

PANTAGRUEL,

ET SUR LE TEXTE PRIMITIF

DE RABELAIS;

Par Gustave BRUNET.

Cent Exemplaires.

PARIS,

JULLIEN, Quai des Augustins, 27. | TÉCHENER, Place du Louvre, 12.

1844.

IMPRIMERIE DE TH. LAFARGUE, LIBRAIRE,

Rue Puits de Bagne-Cap, 8, à Bordeaux.

NOTICE

SUR UNE ÉDITION INCONNUE

DU PANTAGRUEL,

et

SUR LE TEXTE PRIMITIF

DE RABELAIS.

Rabelais surprend ses lecteurs par l'audace et la licence effrénée de ses traits ; l'on a peine à comprendre que François I.er n'ait rien trouvé de répréhensible dans ces flots de sarcasmes et de joyeusetés ; on s'étonne que le curé de Meudon soit mort paisiblement, protégé par des princes de l'Église, tandis que Dolet et Vallée montaient sur le bûcher pour quelques phrases, à la rigueur malsonnantes, ou pour quelques pages de galimathias dictées par un sot délire. Nous allons prouver que dans leur origine, l'incroyable insolence et la témérité du Lucien moderne dépassaient ce qu'on en cite, ce qu'on en lit tous les jours. Il fallut adoucir la rédaction primitive de maître François, modifier ses idées spontanées (1).

(1) On connaîtrait fort mal la littérature du seizième siècle, si l'on supposait que les ordures très-libéralement entassées dans les

La critique moderne reconnaît de plus en plus, toute la nécessité de recourir aux éditions originales pour fixer le texte de nos classiques; mais certaines éditions, même d'une date récente, ne se rencontrent point sans beaucoup de peine (1) et celles de Rabelais sont au rang des livres les plus introuvables. Le premier de tous les bibliographes, M. J. Ch. Brunet, dont la sagacité devine tout, avait bien prévu qu'elles devaient offrir des variantes importantes; il regrettait (*Nouv. Rech.*, T. III p. 130) que ni Leduchat (2) ni les éditeurs mo-

---

écrits de Rabelais, pussent alors mettre un auteur ou un libraire en froid avec l'autorité. Les *Novellæ* de Morlino, l'un des conteurs les plus effrontés de l'Italie, parurent en 1520 *cum gratia et privilegio Cæsareæ majestatis et summi Pontificis decennio duratura.* Nous ne voulons pas donner les titres d'une foule de livres, de recueils de vers publiés bien après la mort de maître François, avec adresse du vendeur, nom d'auteur, dédicace, etc., et qui sont de dégoûtants ramas d'obscénités, vrai cloaque qui ne saurait avoir de qualifications en littérature. Bornons-nous à mentionner le *Livret de folastries à Ianot* (Paris, V.e Maurice de la Porte, 1553), réunion de poésies plus que graveleuses et revêtues du privilège du Parlement de Paris. Un siècle après la composition du Pantagruel, en 1631, Louis XIII accordait son privilège aux cyniques chansons de Gaultier Garguille *de peur* (je copie textuellement), *que des contrefacteurs ne viennent adjouster quelques autres chansons plus dissolues.* Je possède une édition de l'*Espadon satyrique* de Claude Desternod, Lyon, Jean Lautret, 1626; elle est revêtue de l'approbation de M. de Sauzet, lieutenant-civil, à Lyon.

(1) Dans son important travail sur les *Pensées* de Pascal, M. Cousin mentionne, comme ayant échappé à toutes ses recherches et comme n'étant pas même à la Bibliothèque du Roi, une édit. de 1787 (*Journ. des Sav.*, 1842, p. 153; *Rapport*, in-8.° p. 190).

(2) « Pour le texte du deuxième livre, dit Leduchat, dans sa préface (1841, in-4.°), je me suis attaché aux trois éditions de 1542, Lyon, et à une de 1534; pour l'orthographe à l'édition de

dernes n'eussent été à même de les consulter. « Le texte de Rabelais aurait peut-être besoin d'être revu sur les anciennes éditions, mais où les trouver? » disait en 1840, l'infatigable bibliophile Jacob, dans l'Avertissement mis en tête de l'édition dont s'est enrichie la bibliothèque Charpentier.

Un hasard fortuné nous a rendu propriétaires d'une de ces éditions rarissimes du second livre de Rabelais; malheureusement notre exemplaire est incomplet; le frontispice et les premiers feuillets manquent. Tel qu'il est, nous avons trouvé ce volume cousu à la suite du poème macaronique d'Antonius Arena *(ad suos compagnones studiantes)*, édition de Lyon, qui se vendait chez Claude Nourry, dict le Prince (1). Le Pantagruel est imprimé avec les mêmes caractères. L'avant dernier feuillet du texte est signé *Lii;* un autre feuillet renferme la suite et la fin de la table en 24 chapitres. La page pleine contient 27 lignes.

Cet exemplaire constate l'existence d'une édition divisée en 24 chapitres, indépendamment du prologue; édition ignorée de tous les bibliographes et tellement rare, qu'elle a échappé aux investigations de l'auteur du *Man. du Lib.;* il n'en est point parlé dans l'article consacré à Rabelais en tête du 4.me volume de la nouvelle édition de cet immense et admirable travail; notre Pantagruel est tout autre que le petit in-4.°, sans date, du Pantagruel dont un exemplaire imparfait de 2 feuillets, s'est trouvé à l'une des ventes de MM. Debure et que M. Brunet a décrite (*Notice sur deux*

1563, quoique d'ailleurs peu correcte ». Une de ces éditions lyonnaises de 1542 est celle de Dolet, édition que Niceron avoue n'avoir jamais vue et qui est bien moins correcte que celle de Juste, 1534, ainsi que l'a montré Delaulnaye.

(1) Édition de 1529 que M. Brunet mentionne, T. I, p. 146 du nouveau *Manuel.*

anciens romans, 1834, p. 19, *Man. du Lib.*, 1843, T. IV, p. 4); cette dernière est divisée en 23 chapitres; la dernière phrase de notre exemplaire porte : Pardonnate, au lieu de *perdonate;* elle ne contient pas le mot *finis* et il n'y a point d'abréviations dans les mots : *bon, tant que, pensez bien.*

Ne confondons pas avec notre édition celle que possède la bibliothèque de Vienne et qui porte l'adresse de Paris, *au Bout du pont aux meusniers* (1); faisons remarquer qu'elle est certainement antérieure aux deux éditions de 1533, petit in-8.° 84 ff. et 1534, in-16, 91 ff., divisées toutes deux en 29 chapitres.

Constatons qu'elle diffère de l'édition qui vit le jour à Lyon, chez F. Juste, en 1533, édition dont un seul exemplaire, ce nous semble, est connu, celui qui se trouve à la bibliothèque de Dresde; le texte qu'elle présente diffère d'une manière notable de celui de notre exemplaire; nous nous en sommes assurés en examinant, avec un soin scrupuleux, la confrontation qu'un laborieux traducteur et commentateur de Rabelais, le docteur G. Régis, a établie entre cette édition de Juste et celle de Leduchat (voir son *Rabelais aus dem Franzosischen verdeutscht.*, (Leipzig, 1841, T. II, p. 1289-1316).

Nous croyons que notre édition est celle dont le frontispice de l'exemplaire de Dresde constate l'existence par ces mots; *corrigé fraîchement;* nous ne saurions dire si elle a précédé l'in-4.° que M. Brunet regarde comme très-probablement la plus ancienne édition de Pantagruel, mais notre exemplaire a certainement vu le jour en 1532, ou, au plus tard, au commencement de 1533; il a devancé l'édition petit in-8.°

---

(1) C'est l'adresse de Guillaume Bineaulx; on connaît plusieurs farces à trois, quatre ou cinq personnages, imprimées, pour ce libraire, vers 1530.

de 103 ff., sans lieu ni date, qui paraît être une copie de l'in-4.° (*Man. du Lib.*, IV, 4). Celle-ci a été collationnée par Leduchat ; elle n'offre point les témérités qu'il a fallu effacer des éditions primitives et qui n'ont plus reparu.

Dans mon édition gothique et dans celle de Fr. Juste, 1532, le second livre finit au mot : *que vous ne pensez bien es vostres.*

J'ai déjà indiqué la souscription de mon exemplaire. La table qui vient ensuite est intitulée : *Sensuyt la table des chapitres de ce present liure ;* l'édition de Juste porte : *Sensuyt lindice des matieres principales cotenues au psent Liure par chascun chapitre.*

Voici quelle est la division de mon édition :

Les chap. I à IX correspondent aux chap. 1 et 9 des éditions modernes.

Chap. X..... 10, 11, 12 et 13.
» XI..... 14.
» XII..... 15.
» XIII..... 16 et 17.
» XIV..... 18, 19 et 20.
» XV..... 21 et 22.
» XVI..... 23 et 24.
» XVII..... 26 et 26.
» XVIII..... 27.
» XIX..... 28.
» XX..... 29.
» XXI..... 30.
» XXII..... 31.
» XXIII..... 32.
» XXIV..... 33 et 34.

Dans l'édition de Juste, les chapitres 9, 10 et 11 portent tous trois en intitulé : Chapitre IX ; le chap. qui est réelle-

ment le 12.me (le 15.me des éditions modernes) est intitulé Chapitre XI, et cette erreur suivant jusqu'au bout, le livre paraît n'avoir que 23 chapitres, bien que, de fait, il en renferme 24. Le contenu de chaque chapitre est le même dans les deux éditions gothiques dont je parle ; l'intitulé de ces chapitres diffère assez souvent des leçons modernes ; je ne citerai que deux de ces variantes ; au chap. X : Comment Pantagruel equitablement jugea dune controuerse... si iustement que son iugement feut dict fort admirable (texte moderne) *si iustement que son iugement fust dict plus admirable que celui de Salomon* (texte gothique) ; au chap. XXX : Comment Epistemon qui avoyt la couppe testee (texte moderne) , *qui auoit la teste trenchee* (gothique). La leçon moderne nous rappelle le coq d'Euclion qui eut la *coppe gorgée*, la gorge coupée.

I.

Citons quelques-uns de ces passages hardis que n'offre aucune des éditions postérieures à 1533, et dont aucun des critiques, aucun des commentateurs modernes n'a soupçonné l'existence (1).

Chap. X (2). Ilz en estaient chargez comme un crapault de plumes *(et en usent comme ung crucifix dung pifre ;* édition de Juste).

Chap. XII. Une liasse d'oignons liée de trois cens naueaulx *(liée de trois cens auets mariatz).*

Chap. XIII. Les males vexations des lucifuges nycticoraces qui sont inquilinées *(inquilines,* 1532 *)* au climat diarhomes d'un matagot à cheval bandant une arbaleste aux

---

(1) Les mots en italique représentent la leçon gothique.

(2) Nous citons d'après la division en chapitres, adoptée dans les éditions modernes.

reins (L'édit. de Dolet porte, d'un singe à cheval; l'édit. de Juste, 1533, d'*un crucifix à cheual*, mots qu'un lecteur scrupuleux a voulu faire disparaître sous un trait de plume dans l'exemplaire de Dresde, mais qu'il est facile de lire. Les éditeurs de 1823 ont complètement ignoré, ainsi que Leduchat, cette variante digne d'être relevée ; ils voient le connétable de Bourbon dans le *matagot à cheval.*

Chap. XV. Nous fault il secourir et ayder l'ung l'aultre *(lung l'autre et Dieu le comande).*

Chap. XV. Le lion finablement retourne pourtant de mousse plus que nen tiendroyent dix et huyct balles, et commença en mettre dedans la playe avecques uug baston qu'il apporta ; et y en avoyt ja bien mis seze balles et demie et s'esbahyssoyt que diable ceste playe est profunde ; il y entreroyt de mousse plus de deux charretees mais le regnard l'advisa.... *(Le lyon finablement retourne portant plus de trois balles de mousse commenca a en mettre dedans la playe a tout vng baston quil apporta et y en auoit ia bien mis deux balles et demye et sesbahyssoit que dyable ceste playe est parfonde ; il y entreroit de mousse plus de deux charretees et bien puisque Dieu le veult et tousiours fourroit dedans. Mais le regnard l'aduisa).* Les deux réflexions sur la volonté de Dieu étaient en effet fort déplacées dans le récit de *Frater Lubinus* ou, comme l'appelle l'édition de F. Juste, *Frater Lubinus de cornibus* (1).

---

(1) Ce n'est pas tout-à-fait un nom en l'air.

Parmi les contemporains de Rabelais figurait le Cordelier *Petrus à cornibus*, fort célèbre alors, fort inconnu de nos jours ; peu de temps après sa mort, l'on publia, en 1542, à Paris, chez Adam Saulnier, un recueil d'épitaphes en son honneur ; l'une d'elles fort longue et en vers mi-partis de latin et de français, a obtenu

Chap. XV. Je me vante.... quatre cens dix et sept depuys que suys en ceste ville, et n'y ha que neuf jours. Mais à ce matin *(Je ne me vante pas.... quatre cens dix et sept despuis que suis en ceste ville et si ny a que neuf iours. Voire de mangeresses dymaiges et de theologiennes. Mais à ce matin...*

Chap. XV. Et voila l'ouvraige guasté *(et le pape diffamé)*.

Chap. XVII. Et toy, dict il, tu seras une foys enterré; lequel est plus honnorable ou laer ou la terre? hé grosse pecore. Cependent que ces pages.... *(Hé, grosse pecore! Jesucrist ne fust il pas pendu en l'aer? mais à propos cependant que ces pages....*).

Chap. XX. Et croyez quilz beurent à ventre desboutonné *(quilz beurent comme toutes bonnes ames le iour des mortz à ventre desboutonné)*.

Chap. XXIII. Pantagruel ouyt nouuelles que son pere Gargantua auoyt este translate au pays des Phees, par Morgue, comme feut iadyz Ogier et Artus *(Enoch et Elie)*.

---

les honneurs de la reproduction dans le dix-septième chapitre des *Bigarrures* du Sieur des Accords :

Faut-il hélas! *o doctor optime*
Que nous perdions *hisce temporibus*
Au grand besoin, *doctor egregie*
Vous nous laissez *plenos mœroribus*
Hélas! hélas! *Pater à Cornibus*
Tant nous est dueil *deflere funera*, etc.

Nous pourrions citer quelques autres exemples de ce singulier langage; tenons-nous-en au *Banquet du boys*, très rare opuscule du commencement du 16.me siècle; en voici le début.

Or ça mon livre *si vis baptisari*
Si dy volo: *et on te nommera*
Quo nomine vis ergo vocari
Il est muet *ia mot ne sonera.*

Variante des plus remarquables que présentent l'édition de F. Juste et celle que je possède.

Chap. XXIX. Dauid tua bien Goliath facillement. Et puys ce gros Eusthemes *(facillement. Moy doncques qui en battroys douze telz questoit Dauid ; car en ce temps la ce nestoit que ung petit chiard, n'en defferay ie pas bien une douzaine ? Et puis ce gros Eusthemes)*.

Chap. XXIX. Ce pendent Panurge leur contoyt les fables de Turpin, les exemples de sainct Nicolas et le conte de la Cigouingne *(ce pendant Panurge leur contoyt les fables et les exemples de sainct Nicolas)*.

Chap. XXXII. Vrai Dieu dis ie et ou ? *(Jesus, dis ie et où ?)*.

Aucune de ces leçons ne se trouve dans la réimpression que F. Juste donna du Pantagruel en 1534. Maintenant ces suppressions, ces modifications furent-elles conseillées par la prudence ou exigées par l'autorité? Est-ce Juste qui adoucit le texte de Rabelais, ou bien le curé de Meudon comprit-il de lui-même qu'il avait été trop loin? C'est ce qu'il nous semble impossible de décider aujourd'hui.

Il est remarquable que les passages les plus hardis de l'édit. de Juste, aient trouvé grâces aux yeux de *maistre Jehan Lunel*, docteur en théologie, qui s'est nommé sur le frontispice ; mais ce docteur est-il un personnage bien réel ?

II.

Au chap. XXXII, notre exemplaire nous fournit une correction heureuse. Les éditions modernes portent : « Une feuille de bardane qui n'estoyt moins large que l'arche du pont de Monstrible » *(du pont de Mantrible)*. Leduchat place le pont de Monstrible sur la Charente entre Saintes et Saint-Jean-d'Angély ; De l'Aulnaye en fait de même ; Rabelais

a voulu désigner un pont fameux dans les romans de chevalerie, et dont il avait fort exactement écrit le nom. A cet égard, nous ne pouvons mieux faire que transcrire une note due au savant Clémencin, dans son excellente édit. de *Don Quichote* (Madrid, 1833, 7 vol. in-4.°, tom. III, page 438).

« Puente grande y fuerte que se describe en la historia de Carlomagno. Constaba de trèinta arcos de mármol, y dos torres cuadradas, tambien de mármol blanco, cada una de ellas con su puente levadiza y cuatro gruesas cadenas de hierro. Estaba sobre uno caudaloso rio que no podia pasarse por otra parte, y lo guardaba por el Almirante Balam un espantable gigante llamado Galafra, que estaba siempre armado y con una gruesa hacha de armas en las manos; cièn Turcos le ayudaban á cobrar de los pasageros cristianos el pontazgo, que era de trèinta pares de perros de caza, cièn doncellas virgènes, cièn halcones mudados y cien caballos con sus jaeces, y por cada piè de caballo un marco de oro fino. El cristiano que no pudiese pagar el pasage habia de dejar la cabeza en las almenas de la puente. Segun el contexto de la historia, se hallaba sobre el rio Flagor y entre los dominos del Emperador Carlomagno y la corte del Almirante Balám. Los Estremeños llaman puente de Mantible á unas ruinas con arrangues de arcos que se ven sobre el rio Tajo en las immediaciones de las ventas de Alconètar junto á la confluencia con el Almente » (1).

---

(1) Le pont de Mantrible fut célèbre dans toute l'Europe, au Moyen-Age. Nous le trouvons mentionné dans deux anciens ouvrages Ecossais.

« *The tail of the brig of the Mantribil* ».

(*The Complaynt of Scotland.* Page 98 de l'édition donnée par Leyden, 1801).

« *Charlemagne.... wan Montrybill, and passed Flagot* ».

(Barbour's Bruce ; chronique en vers, composée vers la fin du 14.me siècle).

Au Chap. XXXIV, on lit dans toutes les éditions modernes : Comment il conquesta les isles de Perlas, comment il espousa la fille d'un roy d'Inde, nommée Presthan *(comment il espousa la fille du roy de Inde dit prestre Jehan;* [gothique]). Les éditeurs modernes ont corrompu le nom du père et l'ont donné à la fille; une note de l'édition *variorum* conjecture qu'il faut lire *Prête-jean* au lieu de *Presthan;* un autre interprète dérive le mot de Presthan du grec Πρεπω et il y voit une allusion évidente à la beauté de Catherine de Médicis; la véritable leçon, si claire et si simple, fait justice de ces chimères (1).

---

(1) Le monarque si célèbre, il y a quelques siècles, sous le nom de Prêtre-Jean, avait d'abord été placé en Abyssinie; les relations de Mandeville, de Marco Polo, de Rubruquis, de Jean Carpin le firent reléguer dans l'Asie Centrale; l'imagination des écrivains le gratifia d'un empire immense, d'innombrables armées, de trésors dignes des *Mille et une nuits*. Jean de Hesse, voyageur du treizième siècle, lui assigne l'Inde pour demeure. Haupt a publié (*Altd. Blätter*, I, 308) un poème allemand composé vers 1530, en 627 vers, où sont réunis tous les détails fabuleux alors en cours de circulation au sujet de ce potentat. Une lettre qu'on donnait comme écrite de lui et adressée *ad imperatorem Emmanuelem* (Manuel Commène) *de miraculis regni* se trouve dans l'*Itinerarius* de J. de Hesse; M. A. Jubinal lui a donné place dans son importante édition des OEuvres de Rutebœuf (II, 444). Damien de Goës rédigea même la relation d'une ambassade de ce *magnus Indorum imperator* au roi de Portugal, Emanuel (*Lovan.*, 1532; *Dordraci*, 1618). Il existe aussi une *Epistola de orbis descriptione qua de presbyteri Johannis ditione disseri-* (Antverp. 1565, in-4.°); elle est d'un Cordelier de Malines, nommé François (voir Wadding, *Bibl., Script.* p. 155). Nous renverrons à l'*Histoire des Huns* de Guignes, à l'*Historia tartarica*, de Mosheim, à Karamsin, à Ritter, à Malte-Brun, à Barros (Dec. III, l. IV. c. 1), au Rutebœuf déjà cité (I, 252), ceux qui voudraient

III.

Les nombres, les chiffres bizarres que Rabelais se plaît à imaginer, sont presque constamment, dans les éditions modernes, tout autres que ceux des éditions gothiques; ces derniers sont la plupart du temps moins considérables. Voici divers exemples de ces variantes :

Chap. XIV. Plus de treze cens et unze chiens *(plus de treze cens chiens)*.

Chap. XXII. Plus de six cens mille et quatorze chiens *(plus de six cens mille chiens)*.

Chap. XXVI.— Soubdain Epistemon feit, en nom des neuf Muses neuf belles broches *(incontinent Epistemon feit deux belles broches)*, Unze mille quatre cens hommes d'armes (*troys mille et quatre cens* hommes darmes).

Chap. XXVII. Il engendra plus de cinquante et troys mille petitz hommes *(plus de cinquante mille)*.

Chap. XXIX. Il ne sceut si bien faire que le coup ne tombast sur la barque, laquelle rompit en quatre mille octante et six pièces *(rompit en six pièces)*.

Chap. XXIX. Un gros rochier dont il feist sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaulx (*quung tonneaux*, texte gothique, que *neuf mille tonneaulx*, texte de Dolet; c'est l'édition de 1553 qui a ajouté *six*).

Chap. XXX. Ce faict, luy feit à l'entour quinze ou seze poincts d'agueille *(luy feist deux ou trois pointz deguilles)*.

---

bien connaître ce point curieux des connaissances du moyen-âge. Qu'ils consultent aussi le *Thrésor des Langues* de Duret, chap. 52, p. 586-593. Nous avons trouvé une dissertation spéciale de Gieseler dans les *Theol. Stud. u. Crit.* (T. X, p. 353). Divers opuscules anciens sur le même sujet sont mentionnés au nouveau *Manuel du Libraire*, T. II, p. 57 et 722; T. III, p. 112 et 534.

Chap. XXXI. Au nombre de dix huict cens cinquante et six mille et unze *(dix huict cens cinquante mille)*.

Chap. XXXII. Ils sont mortz plus de vingt et deux cens soixante mille et seze personnes depuys huict jours *(plus de vingt et deux cens mille personnes)*.

Par contre, voulez-vous des passages où l'exagération s'est trouvée amoindrie dans les éditions modernes.

Chap. VII. Une grosse cloche estoyt à Sainct Aignan dudict Aurelians *(Orléans)* en terre, passez deux cens quatorze ans *(qui estoit en terre pres de trois cens ans y auoit)*.

Chap. XXVI. Cent mille p..., belles comme déesses. Voilà pour moy, dist Panurge *(quatre cent cinquante mille p....)*.

Le guodemarre des cinq ordres des mendians *(des neuf....)*.

Dans les diverses éditions de ces *Grandes et inestimables Chroniques de Gargantua*, chroniques que, d'accord avec le littérateur au monde le plus capable d'apprécier pareille question (M. Ch. Nodier), nous croyons fermement l'œuvre de Rabelais lui-même, nous remarquons aussi des différences dans les nombres; l'édition de Lyon, petit in-4.° de 16 feuillets, qu'analyse M. Brunet dans sa *Notice sur deux anciens romans* (Décembre 1834), porte : « La Rongneure des ongles du doys de la belle royne Geniefure qui pesoyent enuiron cinq livres ; » l'édition in-8.° oblong, Lyon, 1533, 23 feuillets, que M. Régis a réimprimée dans l'introduction du second tome de son *Rabelais* donne : *La Rongneure des ongles* des doigs... *qui pesoyent* lestimation de *X livres*. Les *Chroniques admirables* (sans lieu ni date, 68 feuillets), que M. Brunet a également décrites avec un soin minutieux offrent une troisième leçon : *douze ou treze liures* — Plus loin ; « luy donnerent troys cens bœufz et deux cens moutons » (édit. de Lyon, in-4 ° et in-8.°), sept cens

bœufs et cens moutons *(Chroniques admirables)*. M. Nodier, dans son spirituel article *sur les matériaux dont Rabelais s'est servi*, regrette avec raison que ce joli passage des *Chroniques* n'ait pas été conservé dans le Gargantua : « il en tua cent mille deux cents et dix justement, et vingt qui faisoyent les morts soubz les austres ».

« Il fist un nauire de cinq cens tonneaulx » *(de mil cinq cens*, selon les *Chroniques admirables*.

Notons encore une différence remarquable quant à la durée de la vie de Gargantua.

« Et ainsi vesquit Gargantua au seruice du Roy Artus lespace de deux cens ans troys moys et iiii iours iustement. Puis fust porte en faierie par Morgain la phee et Melusine auecques plusieurs aultres lesquelz y sont de present ». (Edit. in-4.°, Brunet, *Notice*, p. 13).

« Gargantua vesquit cinq cens et ung an, et eut de grosses guerres desquelles ie me tays pour le present. Et eut ung filz de Badebec son espouse lequel a faict autant de vaillances que Gargantua. Et le pourrez veoir par la vraye chronicque laquelle est une petite partie imprimée. Et quelque iour que Messieurs de Saine (*sic*) Victor vouldront on prendra la coppie de la reste des faictz de Gargantua et de son filz Pantagruel ». (Édit. in-8.° Lyon, 1533 ; Règis, p. CXXIII).

Dans les *Chroniques admirables*, Merlin dit à Gargantua : « te viendray querir et te meneray en faerie ou est le bon roy Artus auecques sa sœur Morgaine, Ogier le dannoys et Huon de Bordeaulx au chasteau dauallon ou ilz font tous grant chiere ». (Brunet, *Notice*, p. 35).

Le *Nouveau Panurge*, attribué à Reboul (livre d'ailleurs fort plat) contient des nombres bizarres à l'imitation de ceux de Rabelais. « Ce bon vieillard disoit auoir neuf cents nonante neuf ans, vnze mois, vingt neuf iours et vingt trois heures

et demi ». (P. 29, éd. de la Rochelle, s. d.). Remarquons en passant que ce Panurge dégénéré, vieilli, cassé, radoteur, est muni d'un privilège facétieux octroyé par le Roy de l'autre monde et par lequel défense est faite à tout autre qu'à l'imprimeur Gaillard, d'imprimer « ledict liure et ce pour le temps et terme de cent et un ans finis et accomplis, sur peine d'vn million d'or d'amende ».

Parmi les écrivains de l'école pantagrueline qui ont également eu recours à cet artifice de fantastique hyperbole, nous n'en signalerons plus qu'un seul : Benoit du Troncy ou l'auteur, quel qu'il soit (1), du *Formulaire de Bredin;* ce *notaire rural et royal au royaume d'Utopie* inventorie : *une perle ronde pesant six cens soixante trois liures quatre onces et ung peu plus, une esmeraude de poids de cinq cens quarante trois liures,* etc.

---

(1) Nous serions tentés de reconnaître dans ce Benoit du Troncy, le véritable auteur du *Moyen de Parvenir.* M. Nodier a fort bien démontré que ce ne pouvait être Beroalde de Verville, comme le croyait La Monnaie et comme l'on s'est habitué à le répéter sur parole ; le bibliophile Jacob a cherché à établir qu'il fallait faire honneur de ce sottisier à Rabelais lui-même, mais les arguments du docte et ingénieux bibliophile ont été combattus avec succès, ce nous semble, par M. Paulin Paris, dans un article inséré au *Bulletin* de M. Téchener (Août 1841, p. 743-753), article qui oppose en même temps de solides raisons à la conjecture de M. Nodier en faveur d'Henry Estienne. Benoit du Troncy était fort versé dans l'étude des auteurs classiques que le *Moyen de Parvenir* met en scène ; il a publié une traduction du *Traité de la Consolation* de Cicéron ; il avait déguisé sa paternité du *Formulaire* dans un anagramme dont le voile n'a été levé que depuis peu ; enfin la verve, les saillies, le style rapide et net, la phrase pittoresque et hardie, le sans-gêne du *Moyen de Parvenir,* se retrouvent dans les actes passés devant le Notaire Bredin. La haute graisse de l'un de ces livres est déjà toute entière dans l'autre,

IV.

Revenons à Rabelais ; indiquons divers passages que nos éditions gothiques ne donnent pas tels que nous les lisons dans Leduchat, dans de l'Aulnaye, dans l'édition *Variorum*.

Chap. I. Etion lequel premier eut la verolle pour n'avoir beu frais en esté comme tèmoigne Barlachin *(pour auoir dormy la gueulle baye ;* édit. de Juste) (1).

---

quoique contenue dans de plus justes bornes. Benoît du Troncy mourut vers 1600 ; peu après cette époque, le *Moyen de Parvenir* fut imprimé pour la première fois ; nous pensons que l'écrivain lyonnais n'avait osé lui laisser voir le jour de son vivant ; après son décès, son manuscrit trouva un éditeur qui eut de bonnes raisons pour ne pas se faire connaître. Nous livrons cette conjecture à l'appréciation des explorateurs de notre vieille littérature facétieuse.

(1) Une des idées les plus étranges à ce sujet, c'est celle de Juan Almenar. Ce médecin espagnol, dans son *Libellus ad Lucam de morbo Gallico*, imprimé dans le recueil de Luisinus (*de morbo Gallico omnia quæ exstant* ; Venet., 1566-67, 2 vol. fol. T. I, p. 310), prétend qu'en certains cas, la source de la maladie est dans la corruption de l'air, *per quam causam piè credendum est in presbyteris et religiosis evinisse.*

P. Mainard, professeur à Padoue, chercha, vers 1520, à démontrer que la conjonction de quelques-unes des planètes était la véritable cause de ce vilain mal, au sujet duquel il livrait à l'impression plus d'un *Consilium medicum*, adressé au Cardinal Campège ou à un Évêque de Cracovie. Dans un écrit dédié au duc d'Este, Conrad Gilinus démontrait qu'il fallait s'en prendre à l'influence réciproque de Saturne et de Jupiter. Un autre docteur, natif de Valence et médecin du Pape Alexandre VI, Pierre Pintor, écrivait, en 1500, un *Tractatus de morbo fœdo et occulto, his temporibus affligente ;* il faisait hommage de son travail au Pape et dans son épître dédicatoire, il exprimait naïvement ses vœux pour

Chap. I. Brayer lequel fut vaincu par Ogier le dannoys, pair de France (*lequel Ogier fut per de France*).

Chap. VII. Et comme disait Octauian Auguste (*César*) qui fault euiter les motz espaues (*absurdes*).

Chap. VIII. Ils ne faisoyent que cracher aussi blanc comme coulon de Malthe (*comme cotton*).

Chap. X. Le priarent (*prièrent*), vouloir le procès canabasser et grabeler à poinct (*vouloir ung peu veoir le procez*).

Chap. X. Ie voy ordinairement en toutes bonnes cornemuses (*bonnes maisons*), la loy emptor (*la loy exemptor*).

Chap. XI. Quand on mangeoyt sans desguainer cocquecigrues à ventre desboutonné (*quand on mangeoyt des coques cigrues à ventre desboutonné.*).

---

que sa sainteté fut préservée de cette fâcheuse maladie; (le Traité de Pintor est si rare qu'Astruc ne l'a point connu ; il a été réimprimé dans l'*Aphrodisiacus* de C. G. Grüner (Jenæ, 1789, in-fol., p. 85-115), collection curieuse, supplément utile à celle de Luisinus). Semblables dédicaces n'étonnaient personne alors ; W. Hock de Branckenau dédiait au duc de Wurtemberg, un Traité *de Montagra seu morbo gallico*, réimprimé plusieurs fois à Venise, à Strasbourg (en 1502, 1504, 1514). Il partageait l'opinion de Mainard : « *Veram causam et magis appropriatam fuisse aliquam influentiam stellarum erraticarum* ». Nous avons vu à la Bibliothèque du Roi, l'exemplaire sur vélin de la *Méthode curatoire de la maladie venérienne, vulgairement appelée grosse vérolle*, par Thierry de Hery (Paris, 1552, in-8.°), exemplaire de dédicace offert à Diane de Poitiers, dont il porte le chiffre et les emblêmes. Torella, évêque de Ste-Justine ou d'Oristagni en Sardaigne, adressait à César de Borgia, alors cardinal, son Traité *De pudendagra* ; il écrivait là-dessus quatre ouvrages, et les frontispices annonçaient les fonctions épiscopales de l'auteur. Du reste, toute idée inconvenante était écartée, car, selon Torella,

Chap. XII. Mais le grand diole y eut envoye *(mais le diable y eut envoye)*.

Chap. XIII. Est déclaré innocent du cas privilégié des gringuenaudes *(déclaré innocent du cas de crimes)*.

Chap. XIV. Une jeune Corinthiace qui m'avait apporté ung pot de myrobolans emblics confictz à leur mode *(une jeune tudesque qui m'avoyt apporté ung pot de mirabolans emplictz, conflicz à leur mode)*. Cette leçon détruit l'idée de la *grillade* que les commentateurs de 1823 attachaient à l'expression de Corinthienne.

Chap. XV. Je te feray estre a gaiges esmoucheteur de don Pielro de Castille *(de la royne Marie ou bien de don.....)*.

Chap. XVI. Comment, dit-il, Madame, vos patenostres? Non feray par mon sergeant *(par mon serment)*. Faute d'avoir connu cette leçon, un des commentateurs du Pantagruel écrit laborieusement une note pour expliquer que les sergents ou huissiers ne rendent guères ce qu'ils ont pris.

Chap. XVII. Ilz ne feirent seullement que changer maistre *(que changer de maistre)*.

Chap. XVII. Tu n'as passetemps aulcun en ce monde. J'en ay plus que le roy *(tu nas nul passetemps en ce monde. J'en ay moy plus que le rey)*.

---

c'était les étoiles qu'il fallait blâmer ; *in Ariete et Piscibus sunt quædam stellæ habentes virtutes generandi monstra.*

Hulric de Hutten dédiait au Cardinal Albert, archevêque de Mayence, son traité *De guaici medecina*, dont la première édition, datée de 1519, fut, coup sur coup, suivie de six ou sept autres. D'un autre côté, Jacques de Béthencourt, en publiant à Paris, en 1527, sa *Nova pœnitentia quadragesima nec non Purgatorium in morbum gallicanum*, disait qu'il ne dédiait son ouvrage à personne de peur de faire soupçonner son patron d'avoir le mal sur lequel roulait le volume.

Chap. XVIII. Ung sçavant homme nommé Thaumaste *ung grandissime clerc nommé Thaumaste.)* (1).

Chap. XXI. Et la feist au-dessus esmoucheter de broderie à la romanicque *(à la tudesque)*.

Chap. XXI. Oncques n'y eust tant d'elegance en Venus comme y ha en vous *(comme il y a en vostre noble et doulce personne)*.

Chap. XXI. Ie le congnoys et suis a ce prédestiné des phees, doncques pour guaigner temps, boutte, pousse, enambions *(Ie le congnoy, doncques, pour guainier temps, faisons)*.

---

(1) Une scène toute semblable à celle entre Panurge et Thaumaste, se trouve dans un vieux poète espagnol mort en 1351. L'Archiprêtre de Hita, Juan Ruiz, raconte une conférence qui eut lieu entre un docteur grec et un ouvrier romain, en présence d'une foule nombreuse; le Grec étend un doigt, l'index; le Romain ferme le poing; le Grec ouvre sa main avec un air de méditation profonde; son adversaire riposte en allongeant trois doigts qu'il replie en forme de griffe. Le Grec finit par proclamer le talent de son antagoniste; on les porte en triomphe. Ils ne se sont compris ni l'un, ni l'autre.

« Levantóse el Griego, sosegado de vagar
Et mostró solo un dedo, que está cerca el pulgar...
Mostró luego tres dedos contra el Griego tendidos
El pulgar con otros dos, que con el son contenidos...

(Voir la *Coleccion* de Sanchez, Madrid, 1779, T. IV, p. 14).

Il est difficile de rencontrer une similitude plus frappante, et toutefois il y aurait témérité à supposer que Rabelais connut les vers de Juan Ruiz. Peut-être puisèrent-ils tous deux à une même source. Des récits qui reproduisent presqu'exactement la relation de l'Archiprêtre, se trouvent dans le *Moyen de Parvenir* et dans l'ouvrage de Pauly : *Schimpf und Ernst* (Francfort, 1594, in-8.° f.° 28).

Chap. XXII. Tous les chiens.... la veullent jocqueter *(ioquer)*.

Chap. XXIV. Et l'attrapa en ung moment *(en moins d'un riens)*.

Chap. XXVI. Et feirent roustisseur leur prisonnier et au feu ou brusloyent.... *(et firent leur rost de leur prisonnier)*. La différence est grande ; Rabelais se sera repenti d'avoir fait de ses héros des anthropophages.

Chap. XXVII. Il n'est umbre que d'estendartz, il n'est fumée que de cheuaulx, et clicquetis que de harnoys. *(Il nest umbre que d'estendartz, fumée que de cheuaulx, et clicquetis que de lances)*.

Chap. XXVII. Il n'est umbre que courtines, fumée que de tetins (à la place de ce dernier mot qui est aussi dans mon édition, celle de Juste met un monosyllabe bien plus crû ; les deux éditions gothiques portent : *il n'est umbre que de cuisine, il n'est fumee...)*.

Chap. XXVII. Y pendirent une selle d'armes, ung chanfrein de cheual, des pompes, des étriuieres *(des étriers)*, des esperons, ung haubert *(haulbert)*.

Chap. XXVIII. Le Rhône et le Danouble (le *Danube*, édit. de Dolet ; ce dernier fleuve n'est point nommé dans nos éditions gothiques).

Chap. XXIX. Frappant torche lorgne dessus le géant *(frappant à grans coups, torche lorgne....)*.

Chap. XXIX. Pantagruel en abbatit ung qui auoyt nom Rifflandouille *(qui auoyt nom Moricauld)*.

Chap. XXIX. Depuis le sommet de la teste iusqu'au fond de la ratelle (*jusqu'à la ratelle*).

Chap. XXIX. Dont il feut plus estonné qu'ung fondeur de cloches *(dont il fut plus estonne que ne fut oncques fondeur de cloches)*.

Chap. XXX. Y sinapisa de pouldre de diamerdis; *sinapiza de pouldre d'aloës.*

La lettre de Gargantua à son fils (ch. VII), lettre admirablement écrite et où règne une élévation de pensées si remarquables, nous offrira aussi quelques leçons à recueillir.

Es parens et es nepueux *(es cousins)*; la paix tant desirée (*la paix*). Que diray-ie, les femmes et filles ont aspiré à cette louange et manne cèleste *(Il n'est pas les femmes et les filles qui ne ayent aspire à cette louange et manne céleste)*; employes ta ieunesse à bien prouffiicter en estude et en vertus (*en estude*). La phrase : « et ce que présentement t'escripz... pour l'aduenir, » manque dans le texte moderne de ces enreignements si graves sur l'éducation des princes, enseignements que dans un article inséré aux *Annales d'éducation* (T. III, p. 251-255), M. Guizot a placés au nombre des chefs-d'œuvres théoriques de la science d'instruire.

V.

En maint et maint passage, les deux éditions gothiques dont nous discutons le texte, nous offrent des mots substitués à d'autres. Nous allons en citer quelques-uns.

Cheval turcq, *turcquois;* de tous pays et de toutes langues *(contrées);* remuement de nos badigoinces *(de nos babiolles);* quelles paroles est cela? *quelle parabole est cela?;* ce ne sera chose inutile vous ramentevoir, *de vous remembrer;* les herbes estoyent sans verdure, *sans verdeur;* en esperit de prophetie, *prophetic;* ma femme qui estoyt la plus ceci, la plus cela, *la plus cecy et cela;* beuvez quelque bon traict, *quelque peu;* on feit une bonne gorge chaulde, *gorgee;* arbaleste, *arbastre;* la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle-mère, *la tante du gendre de sa belle-mère;* sainct

Treignant, *sainct Treignem ;* et ung tas d'aultres vieulx rabannistes, *et ung tas d'aultres ;* ny Ciceron, ny Senecque (ch. X), *ny Ciceron, ny Pline, ny Senecque ;* à vingt bas de quinquenelle, *à vingt bas ;* lascher l'oiseau deuant tale-moures, *lascher l'oiseau deuant ;* la buee brimballatoyre, *la buée ;* geus de plain iour, *gens dignes de mémoire ;* sur une enclume *(sur un mail)* de forgeron ; une vieille sempiterneuse (1), *sempiternelle ;* callafater le guallion *(calfreter le guallion) ;* les houssepailleurs pastissoyent contestablement *(conestablement)* ses legumaiges ; le pauvre Panurge en beut vaillament (*vilainement*) ; les pauures beaulx peres, *les pauvres beatz peres ;* cette desfaite (*desconfiture*) parachevée, Pantagruel feult bien ioyeulx et loua merueilleusement (*grandement*) ; roy de trois cuictes, *de trois ciuites* (de trois villes ?...). L'édition de Dolet porte *de trois pommes cuites*, leçon qui ne vaut rien selon Leduchat ; cet interprète croit qu'il s'agit d'un roi de la fève auquel serait échue celle de trois gâteaux cuits à trois divers jours et à trois différentes fournées. D'autres commentateurs veulent qu'en certaines provinces on célèbre trois fois la fête des Rois. Mais ils ont oublié de dire quel rapport tout cela avait avec Arnache, et nous regardons leurs explications comme dénuées de tout fondement, comme un exemple de ces « incongreus bobelinages, rataconnages et savateries de sots en bémol et bécarre qui ont deschiré, honni, mesentendu, trahi, caïné, frelatté, brodé l'œuvre mirificques de maistre Francoys, l'enchargeant de babouineries cingesques ». (Nous nous exprimons comme l'auteur des *Cent* (30) *contes drolatiques*).

Les vers que renferme le chap. XXVII, offrent diverses variantes ; nous ne les passerons pas sous silence.

---

(1) Vieille gaupe sempiterneuse *(Mystère de la Passion)*.

Ce feut icy qu'apparent la vertus. (*Ce fut icy que apparut la vertu*). Si Leduchat avait connu cette leçon, il aurait pu supprimer sa note sur le mot vertus au singulier écrit avec un *s*).

Qui de bons sens non de harnoys vestus (*qui non dharnoys mais de bon sens vestuz*).

Ains à qui luy plaist com faut croire (*Mais à luy plaist com il fault croire*).

Doncques ha chenance et honneur (*Donc a et cheuance et honneur*).

Les quatre premiers vers de l'inscription qu'écrit Panurge se lisent dans l'édition gothique :

Ce fut icy que lhonneur de Bacchus
Fut hancqueté par quatre bons pions,
Qui gayemant tous misrent abaz culz
Soupples de rains comme beaulx carpions.

Au huitième vers :

..... dont en eurent lestorce (*lescorce*). Que devient la conjecture de Leduchat qui suppose qu'on disait *estorce* pour entorce?

Dans ce même chapitre, les éditions modernes portent : « Panurge enmancha les piedz droitz de deuant dycellui » (du chevreuil. Un chevreuil ne peut avoir plusieurs pieds droits de devant; l'édition gothique porte fort bien : *et le pied droit de deuant*) : les aureilles des troys levraulx (desquels? il n'en a pas été question. Lisez *Les oreilles de trois levraulx*). Les aesles de deux bitars, les pieds de quatre ramiers (ces mots ne sont pas dans l'édition gothique).

VI.

Quant à la liste des héros et personnages illustres qu'Epistemon rencontra en enfer si étrangement métamorphosés (ch. XXX), j'y remarque de bien grandes différences dans mon exemplaire gothique ; trente-huit noms nouveaux sont ajoutés dans les éditions modernes ; Hestor, Paris, Achille, Cambyse, Artaxercès, sont dans l'édition de Juste et ne sont pas dans celle que je possède. Ne serait-ce pas un motif pour la regarder comme antérieure à l'impression de Juste? Chaque fois que Pantagruel était remis sous presse, la liste allait s'allongeant, se transformant comme on va le voir.

Jules Césars, Pompée estoyent gaoildronneurs de navires (*Jason et Pompee estoyent goudronneurs de navires*).

Godeffroy de Billon (*Dolin de Mayence*), dominotier.

Pyrrhus, souillart de cuisine (*Julles Cesars*).

Nerva (*Roboastre*), housepaillier. Dans l'édition de Juste on trouve : *Charlemaigne*.

Le Pape Iules, (*Ganymede*), crieur de petitz pastez. La phrase relative à la grande barbe de Jules n'est pas dans mon exemplaires gothique où ne figure aucun Pape, tandis qu'il en est mentionné plusieurs dans l'édition de Juste.

Nicolas Pape tiers (*le roy Gadifer*), estoyt papetier.

Le Pape Alexandre (*le bossu de Suave*) estoyt preneur de ratz (1).

---

(1) « Cette belle et gaillarde duchesse de Suède qui au premier rencontre de son braue et uaillant guerrier de mary, reuenant victorieux de son ennemy, conçut de luy ce tant preux et rude lancier le bossu de Sueue ». (*Formulaire de Bredin*, Lyon 1593, p. 132).

Le Pape Sixte, gresseur de verolle (*Le tors de pedrac grant rostisseur de saulcisses. Darnault lenchanteur se congnossoit fort bien acoustrer des merlus. Et pacolet estoit degresseur de verolle*).

Ce passage de mon exemplaire manque dans l'édition de Juste et dans toutes les autres. J'ajoute que, dans ce même exemplaire, il n'est question ni du Pape Calixte, ni du Pape Urbain; Boniface VIII n'*escume* plus de marmites (1).

Le roy Tigranes (*Oberon*) estoyt recouureur.

Perceforest estoyt pourteur de coustretz (*Perceforest portoit une hotte, ie ne scay pas sil estoyt porteur de coustretz*).

Asdrubal estoyt lanternier, Hannibal cocquassier (*Hannibal estoit lanternier*). L'édition de Juste porte : *Pharamond estoyt cocquettier.*

Ie veys Epictête vestu gualantement. (*Ie veis Patelin qui marchandoyt*). Le passage de la ligne 4, p. 108, T. IV, à la l. 8, p. 109, édit. 1823, manque.

Après les mots : quelque morceau de pain Chaumeny, on lit dans les deux éditions gothiques que nous examinons : *les douze pers de France sont la et ne font riens que iay veu mais ils gaignent leur vie a endurer force plameuses, chicquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dentz.*

Ie veys maistre Jean le Maire qui contrefaisoyt du Pape et à tous ces pauvres roys et papes de ce monde faisoyt baiser ses piedz (*Ie veiz maistre Jean le maire qui contrefaisoit du pardonneur et à tous ces pauures disciples et subiectz de ce monde faisoit baiser ses piedz*).

Le Catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor est beaucoup moins étendu dans l'édition de Juste que dans les sui-

---

(1) Dans l'édit. de Juste, Boniface manque ainsi que Calixte ; Nicolas, Alexandre, Sixte et Urbain ont les mêmes emplois que dans les éditions modernes.

vantes ; après la *Proficterolle des indulgences*, vient *Aristotelis libri nouem de modo dicendi horas canonicas*, ouvrage qui a disparu des impressions modernes. La *Repetitio anucidiluculidissima* de Maistre Pillot et Raquedenare et les six ouvrages qui viennent après, la *Ratepenade des cardinaulx* et les soixante-dix titres qui arrivent à la suite, tout cela manque ainsi que la *Bedondaine des présidens* et *Campi clysteriorum*. Au *Justinianus de cagotis tollendis*, l'édition de Juste ajoute : *cum scholiis Terrentii*. Térence érigé en commentateur de Justinien ; maître François aurait pu effacer pires saillies.

Dans la généalogie de Pantagruel, l'un des morceaux les plus audacieusement dérisoires qu'ait écrits Rabelais, deux géants, Typhoë et Boliverax, manquent dans l'édition de Juste ; au lieu de Roboastre, elle porte *Roboaste*, et au lieu de Offort, *Offot*.

L'érudition polyglotte de Panurge (ch. IX), offre dans l'édition de Juste un texte bien différent de celui des éditions modernes ; celles-ci donnent un anglais assez passable tandis que la leçon gothique n'offre qu'un jargon détestable ; Rabelais savait-il à peine l'anglais ou bien est-ce à l'incurie ignorante des typographes qu'il faut attribuer un langage aussi corrompu ?

Lord, if you be so vertuous of intelligence, as you be naturally releued to the body, you should have pity of me for nature hath made us equal, but fortune hath some exalted, and others depriued ; neuertheless is vertue of the depriued and the vertuous men despised : for before the last end none is good.

Lard gef tholb be sua virtiuss be intelligence : ass xi body schalbiss be naturall relvth tholb suld of me pety haue for natur hasl vss egualy maide : bot fortune sam exallit hess and onis depreuit : non xeless men virtiuss viois depreuit and virtiuss men discriuiss for anem xe lad end iss non gut.

Le passage où Panurge (chap. IX) s'exprime en basque (*encore moins.... Genicou*) manque dans l'édition de Dolet et dans celle de Juste ; celle-ci ne contient pas le passage en danois (*Min Herre....* compaignon) et quand à l'avant dernier discours de Panurge que Le Motteux a cru du gascon ou du bèarnais, que Malte Brun soupçonnait être du hongrois, que les èditeurs de 1823 ont regardè comme du breton fort corrompu ; voici les différences que présente cette édition de Juste avec le texte de Leduchat : gous, *vou ;* dedaguez, *denaguez ;* fousques, *fousquez ;* voubrol, *vou brol ;* tant, *tam ;* goulhoust, *goul houst ;* non, *nou ;* croppys, *coupys ;* pardonnoflist, *bardou nofflist ;* nougrou, *nou grou ;* echatonous, *ecbatanus ;* pany gou, *panygou ;* noudous, *nou dous ;* caguons, *cagnous ;* ous taropassou, *oust troppassou.*

VII.

J'ai indiquè des phrases ou des mots qui se lisent, dans mon exemplaire et dans celui de Dresde, et qui manquent dans les èditions modernes, ou bien qui ont subi des changements. Il faut passer à des variantes d'un autre genre, aux passages qu'on lit dans les èditions modernes et qui manquent dans le texte gothique que j'examine. En voici quelques exemples. Ces passages postèrieurs à 1532, sont entre deux crochets.

Chap. I. Au commencement du monde [ie parle de loing, il y a plus de quarante quarantaines de nuyctz, pour nombrer à la mode des antiques druides] peu après qu'Abel.....

Chap. I. Enuoye ces paouvres [baille leur ce qu'ilz demandent].

Chap. V. Les femmes y jouent voulentiers.... [parce que c'est terre papale].

Chap. X. Alors qu'on passa licentié maistre Antitus des cressonières en toute lourderie [comme disent les canonistes]

Chap. XI. Ladite bonne femme ne peut se couurir d'ung revers faulx montant [par la vertu guoi des privileges de l'université].

Chap. XVI. Et en mourut dix ou douze de peste [quatorze en furent ladres, dix et huyct en feurent pouueres] et plus de vingt et sept en eurent.....

Chap. XIX. Thaumaste s'escria : Ha, messieurs, le grand secret [il y a mis la main jusques au coubde].

Chap. XXI. Ces dolens contemplatifz amoureux de caresme [lesquelz point à la chair ne touchent].

Chap. XXI. Tenez voicy [maistre Jean Chouart] qui demande.

Chap. XXIV. Nous romprons la teste à nos Dipsodes [sans que nul de nous soyt blessé, et sans perte aulcune de nos besoignes].

Chap. XXVI. Nous userons du droit de guerre, *qui potest capire capiat.* [Non, non, dist Panurge. Mais attache ton asne a ung croc et cheuaulche comme le monde].

Chap. XXVII. [Du pet qu'il feit, la terre trembla neuf lieues à la ronde avec l'aër corrompu engendra]. — Du pet qu'il fit la terre en trembla, duquel engendra (édition de Juste). — Du pet qu'il fit il engendra. Cette dernière leçon est celle de mon exemplaire.

Chap. XXX. [Et dist à Panurge : Ha, mon amy l'auspice de vos deux voyres, et du furt de javeline estoyt bien par trop fallace].

Chap. XXX. [Ie veys le franc archier de Bagnolet.... neuf muys de biere].

Chap. XXXII. [Chascun ne peult auoir.... aussi pesans que ung mortier].

Chap. XXXIV. [Vous voyrez comment Panurge fut marie et cocqu dez le premier moys de ses nopces et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale et la manière de la trouver et d'en user. Et comment Pantagruel trouva la pierre philosophalle et comment il passa...].

Chap. XXXIV. Vous avez ouy ung commencement de l'histoyre horrificque de [mon maistre et seigneur] Pantagruel.

Indiquons encore comme manquant dans nos éditions gothiques, la fin du chap. XXII à partir des mots : *et cest celuy ruisseau.....* et dans le chap. I, la phrase suivante : *comme le gros taureau de Berne.... sans poinct de faulte.* — « Vous scauez bien que le peuple de Paris est sot par nature, par beccare et par bemol » (ch. VII); l'édition de Juste porte seulement : *est sot par nature.* Dans le ch. XXVI, Carpolin ne prenait d'abord ni bitards, ni perdrix..... ni blereaux ni regnardz ; il se bornait à tuer dix ou douze levraulx et lapins.

VIII.

Rabelais a constitué la langue française ; il serait du plus grand intérêt de lui restituer sa véritable orthographe, qui de réimpression en réimpression, est toujours allé se défigurant davantage ; une confrontation scrupuleuse de notre exemplaire, ainsi que des leçons de celui de Dresde, telles que les rapporte M. Régis, nous a fait découvrir d'innombrables différences avec les textes modernes ; en voici divers exemples ; la leçon italique est celle des impressions gothiques.

Iecta, *getta;* tumba, *tomba;* egraphinè, *esgraphigné;* iause, *ie ose;* belle biscantine, *belle piscantine;* voyrre, *verre;* christians, *chretiens;* guorge, *gorge;* gualleries, *galleryes;* aureilles, *oreilles;* Jan, *Jehan;* ecclises, *eglises;* condemnè, *condempné;* paoures, *pouures* (pauvres); guobeletz, *gobeletz;* j'entendz, *ientends;* ie me seignay, *ie me seigny;* dond auez vous, *dont auez vous;* ie le meis, *ie le mis;* thesaur. *trèsor;* marys, maritz, *maris;* tous cloz, tous clouz, *tous clos;* suppoust, *suppostz;* ie me rys encores, *ie me ris encore;* ahan, *hahan;* caresme, quaresme (1823), *karesme;* esmeraugdes, *esmeraudes;* adoncq, adoncques, *adonc;* descrotter, *decrotter;* guantelet, *gantelet;* chordes, *cordes;* baisler, *bailler;* flaccons, *flacons;* phee, *faee;* barraige, *barrage;* eaues, *eaux;* baurach, *borach;* daduantaige, *dauantaige;* rousée, *ousée;* myllieu, *meillieu;* claueure, *claueleure;* Polypheme, Cace, Encelade, *Polyphemus, Cacus, Enceladus;* Merlin Coccaie, *Merlinus Coccaius;* tabellaires, *tabelliaires;* controverse, *controuersie;* iards, *jard;* patins, *pattins;* quacquerolles, *quaquerosles;* confrarie, *confrairie;* rusterie, *rustrye;* appainaiger, *apanaiger;* cothurnicques, *cothurnicques;* fougerouse, *fourgouse;* paour, *peur;* pellaudants, *pelaudant;* velours, *veloux;* coudignac, *coudignar;* t'advienne, *te aduiengne.* Formarent, montrarent, passarent, etc. (Cette façon de parler règne, ainsi que l'a fait remarquer Leduchat dans toute l'édition Dolet; elle se retrouve dans l'édition *variorum*, dans celle de De l'Aulnaye, dans celle de 1840; nos èditions gothiques portent : *formèrent, montrèrent, passèrent*, etc.).

La ponctuation a subi les mêmes altérations que tout le reste. On a divisé en paragraphes distincts, des phrases que Rabelais avait réunies par un *et;* parfois ces vices de ponctuation ont corrompu le texe; le passage suivant en est la preuve. Les èditions modernes portent (Chap. XXV) :

« Panurge les feist tous la brusler comme ames damnees : hommes et cheuaulx nul n'en eschappa ». On lit dans nos textes gothiques : *Panurge les feist tous la brusler comme ames damnees hommes et cheuaulx. Nul nen eschappa.*

L'orthographe de l'édition De l'Aulnaye, 1820, s'écarte moins des anciens textes, que les réimpressions de 1823 et de 1835 ; dans ces dernières, ainsi que l'a très-judicieusement fait remarquer M. Lacroix, l'orthographe est devenue barbare, inintelligible ; elle a été soumise arbitrairement à un rigoureux système étymologique ; c'est la véritable orthographe de Rabelais, celle des éditions gothiques, et celle bien plus simple que le texte donné en 1820 que devront scrupuleusement reproduire les futurs éditeurs de Pantagruel.

IX.

Si quelque bibliophile se donne la peine de lire avec un peu d'attention cette notice, il pensera sans doute comme nous, que l'édition que nous avons décrite et que nous croyons avoir été donnée chez Claude Nourry, est antérieure à celle de Juste 1533 ; cette dernière contient des additions parfois d'une certaine étendue et cette circonstance nous semble décisive.

Quant à l'édition in-4.°, le savant auteur du *Manuel du Libraire* la regarde comme étant très-probablement la plus ancienne édition du Pantagruel ; elle donne (ajoute-t-il) un texte assez conforme à celui de l'édition sans lieu ni date, petit in-8.°, 103 f[ls]. Il s'est trouvé des exemplaires de cette dernière édition aux ventes Laire et Hibbert et elle a été connue de Leduchat. Malheureusement nous n'avons point eu l'occasion de collationner l'in 4.°, mais puisqu'il paraît avoir été purgé des témérités que nous avons signalées et qui se rencontrent dans notre édition et partie dans celle de Juste,

il nous semble évident qu'il n'a été mis au jour qu'après notre exemplaire et sans doute aussi après le volume donné par Juste. D'après ce système, le Pantagruel aurait été (sauf découverte ultérieure) publié pour la première fois chez Claude Nourry en 1532; les hardiesses excessives que s'étaient permises maître François, auraient effarouché le public, l'autorité, les éditeurs; on aurait reconnu la nécessité de quelques adoucissements; certains passages auraient été modifiés pour l'édition de Juste 1533, édition à laquelle Rabelais aurait d'ailleurs ajouté divers développements (1); cette édition de 1533, elle-même, aurait (à bon droit) paru souvent aller beaucoup trop loin; de nouveaux changements, d'autres additions encore auraient été le résultat d'une nouvelle révision immédiate et il en serait résulté le texte tel que le donnent l'édition de 103 f.ts, collationnée par Leduchat et l'in-4.° que publia Juste (en y mettant son adresse et pas son nom) sans reproduire tout ce qu'il avait déjà donné in-16. Ces quatre éditions étaient partagées en 23 ou 24 chapitres (2). Un nouvel arrangement amena la distribution en 29

---

(1) Faisons remarquer que Rabelais était alors à Lyon; il put donc corriger lui-même et revoir ces diverses éditions de son *Pantagruel*; on sait que, dès les premiers mois de 1532, maître François s'était rendu à Lyon; il fut l'éditeur de quelques volumes latins de médecine, publiés chez Gryphe, en 1532; il quitta les bords du Rhône au mois de Janvier 1534, pour se rendre sur ceux du Tibre à la suite de l'évêque Jean de Bellay, ambassadeur de France.

(2) Sans doute, c'est par une erreur typographique que le *Manuel*, T IV, p. 5, dit que dans l'édition de Juste 1533, le texte est divisé en 29 chapitres, sans compter le prologue. Nous avons indiqué ci-dessus, p. 7, la division de cette édition. *Es sind im ganzen, ausser dem Prologue, 24 Kapitel, obwohl, nach der falschem Zahlung sowohl im Text als im Index, nur* 23. (Régis, T. II, p. 1316).

chapitres qu'adoptèrent les nouvelles éditions de 1533 (84 feuillets) et 1534, in-16, cette dernière donnée encore par F. Juste. Six éditions, coup sur coup, du Pantagruel, indiquent assez quelle vogue obtint, dès son apparition, ce livre d'un fou, mais d'un fou de génie qui allait plus loin que les luthériens et ce fut précisément ce qui le sauva du fagot. Il reconnut à temps que dans le premier jet de sa verve, il s'était exposé à l'accusation d'avoir touché au dogme ; il fit disparaître quelques hardiesses et il y réussit si bien, que jusqu'à M. Régis et jusqu'à nous, personne n'en avait soupçonné l'existence ; quant à ses attaques contre les moines et contre Rome, nos rois voyaient sans colère qu'on affaiblit par le ridicule un pouvoir dont ils étaient jaloux.

Nous soumettons, après de mûres réflexions, notre *Théorie des éditions Pantagruéliques*, au jugement des bibliographes; ils décideront si l'édition que nous avons décrite, et dont plus heureux que nous, découvrira peut-être, un exemplaire complet, est en effet l'édition *princeps* du second livre de Rabelais, livre qui fut (on en a presque la certitude) composé avant le Gargantua tel que nous le possédons, tel que le connaîtra la postérité la plus reculée.

Les détails un peu arides de critique verbale dans lesquels il a bien fallu entrer, ne seront pas inutiles aux futurs éditeurs de Rabelais (1) ; ils en profiteront pour donner un texte

(1) On se ferait difficilement une idée de l'incurie qui a présidé à certaines éditions et de la façon dont elles ont défiguré les textes soit des écrivains de la Grèce ou de Rome, soit de nos auteurs les plus célèbres. Tenons-nous en à deux exemples. L'édition la plus étendue des œuvres d'Arrien, celle qu'a donnée Borheik (*Lemgov.*, 1792-1811, 3 T. in-8.°) a été revue avec tant de soin qu'il y manque des lignes entières. De nos jours même, à Paris, on a donné, notamment chez P. Maumus, en 1827, des réimpressions du Télémaque de Fénélon, d'après les premières éditions de Hollande, divisées en dix livres.

préférable à celui qu'on a si souvent reproduit et qui est quelque peu défiguré. Nous avons bien pu consacrer plusieurs pages à recueillir les variantes du Pantagruel, puisque des savants fort estimables ont rempli des centaines de feuillets in-4.° de la confrontation des diverses leçons de Thucydide, de Xénophon, de Salluste ; n'est-il pas juste de traiter nos classiques avec les mêmes soins que ceux de l'antiquité ? n'est-ce pas faire chose utile aux amis des lettres, qu'essayer de restituer dans son authenticité (je n'ose dire dans sa pureté) primitive, l'immortelle épopée de notre *Homère bouffon?* Nous n'aurons pas perdu notre temps, en démontrant combien les éditions originales de 1532 et 1533, diffèrent de toutes celles qui circulent depuis trois siècles.

FIN.

IMPRIMERIE DE TH LAFARGUE, LIBRAIRE, A BORDEAUX.

NOTICE

SUR

DEUX ANCIENS ROMANS

INTITULÉS

Les Chroniques de Gargantua.

TYPOGRAPHIE DE A. PINARD, QUAI VOLTAIRE, 15.

NOTICE

SUR

DEUX ANCIENS ROMANS

INTITULÉS

Les Chroniques de Gargantua,

OU L'ON EXAMINE LES RAPPORTS
QUI EXISTENT ENTRE CES DEUX OUVRAGES
ET LE GARGANTUA DE RABELAIS,

ET SI LA PREMIÈRE DE CES CHRONIQUES N'EST PAS AUSSI DE L'AUTEUR DU PANTAGRUEL.

PAR L'AUTEUR
DES NOUVELLES RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES.

[J. Ch. Brunet]

PARIS,
CHEZ SILVESTRE, LIBRAIRE, RUE DES BONS-ENFANS, N° 30.

DÉCEMBRE 1834.

NOTICE

SUR LES

CHRONIQUES DE GARGANTUA.

Quel que soit le jugement qu'on veuille porter sur le roman de François Rabelais, il est impossible de ne pas reconnaître dans l'auteur un de nos écrivains les plus originaux et les plus spirituels; le premier, peut-être, après Froissart, qui ait réussi à donner à la prose française cette souplesse et cette vivacité dont Amyot, et surtout Montaigne, nous ont laissé depuis de plus parfaits modèles. Mais deux choses particulièrement caractérisent cette facétieuse production; savoir, l'immense érudition et les nombreux traits satiriques qui y sont répandus. C'est là ce qui, en éveillant l'attention des philologues, est venu ouvrir un si vaste champ aux conjectures extravagantes de ces *abstracteurs de quintessence,* qui, toujours disposés à faire songer à Rabelais ce que *oncques il ne songea,* ont trouvé dans sa fable fantastique l'histoire suivie de son époque, et dans les enfans de son imagination, les principales notabilités de la cour de François Ier, et

jusqu'à ce roi lui-même. Un homme de beaucoup d'esprit [1] a fait dernièrement bonne justice de ces commentateurs à foi robuste. D'après cela, il faut espérer que la philologie restera désormais l'objet principal, si non unique, des interprètes futures du Pantagruel; et certes, le cadre ainsi restreint est encore assez vaste pour qui saura le remplir convenablement. Pour nous, renfermés dans un cercle beaucoup plus étroit, nous ne considérons ce travail que sous le rapport bibliographique, et même nous bornons-nous exclusivement ici à un point d'histoire littéraire que personne n'avait encore aperçu, mais qui nous a semblé assez curieux pour faire le sujet d'une notice destinée à compléter celles que nous avons données dans le 3e volume des *Nouvelles Recherches bibliographiques*, article Rabelais.

Entrons en matière.

Lorsque parut pour la première fois cette portion du Pantagruel, devenue depuis le second livre des œuvres de l'auteur, il existait déjà des *Chroniques de Gargantua*, petit ouvrage au sujet duquel Rabelais, tant au commencement qu'à la fin du prologue de ce même second livre, s'est exprimé ainsi :

---

[1] M. Ch. Nodier, dans un article du *Temps*, intitulé: *De quelques livres satyriques et de leur clef*, article publié à part, chez Techener, en octobre 1834.

« *Tres-illustres et tres-chevalereux champions, Gentilshommes, et aultres, qui voluntiers vous addonnez à toutes gentillesses et honnestetez, vous avez naguieres veu, leu, et sceu les* Grandes et inestimables Chronicques de lenorme Geant Gargantua : *et comme vrais fideles les avez cruës galantement... Et à la mienne volunté que ung chascun laissast sa propre besongne, ne se souciast de son mestier, et mist ses affaires propres en obli, pour y vacquer entierement.....*

« *Et le monde a bien cogneu par experience infaillible le grand emolument et utilité qui venoit de la-dicte-Chronicque Gargantuine ; car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux mois, quil ne sera achepté de Bibles en neuf ans. Voulant doncques (moi*[1] *vostre humble esclave) accroistre vos passetemps dadvantaige ; vous offre de present un aultre livre de mesme billon, sinon quil est un peu plus esquitable et digne de foy que nestoit lautre.....* »

Mais faute d'avoir fait assez d'attention aux passages remarquables que nous venons de citer, et, surtout, d'avoir eu sous les yeux l'ouvrage même qui y est mentionné, les commentateurs ne se sont pas aperçus qu'il s'agissait là de tout autre chose que du Gargantua, ordinairement placé dans les éditions de Rabelais; et nous-mêmes, n'ayant pas pu nous procurer alors un seul exemplaire de ces Grandes et inestimables Chro-

[1] Il y a *je* dans d'autres éditions.

nicques, nous n'en avons parlé que très vaguement dans nos Nouvelles Recherches [1], sans en pouvoir donner exactement le titre, et sans, par conséquent, entrevoir encore ce que ce même titre rapproché de celui qu'a donné notre auteur, devait nous apprendre plus tard. Peut être serions-nous restés long-temps dans la même ignorance à cet égard, si le catalogue curieux d'une partie de l'importante et très vaste librairie de MM. de Bure frères, nouvellement publié [2], n'était pas venu nous révéler l'existence d'un livre dont le titre a la plus parfaite identité avec celui que nous a conservé le prologue du Pantagruel. Cette annonce a été pour nous un trait de lumière, suffisant pour dissiper nos doutes, non seulement sur le livre en lui-même, mais encore sur la date de la première édition du Pantagruel, et sur l'ordre dans lequel Rabelais a publié ses deux premiers livres. De plus, en examinant attentivement l'exemplaire de ces Chroniques que MM. de Bure ont bien voulu laisser plusieurs jours entre nos mains, nous avons pu nous convaincre qu'il existe plus d'un rapport, d'abord entre ce pre-

---

[1] Nous avons seulement cité (tom. 3, p. 136, 2e col.), *Les Chroniques de Gargantua*, in-4°, dont M. A. Martin avait annoncé un exemplaire dans un petit catalogue publié par lui. Le même exemplaire appartient aujourd'hui à M. A.-A. Renouard. Nous en donnerons la description ci-dessous.

[2] Pour la vente qui commencera le 22 janvier prochain.

mier opuscule et le Gargantua plus étendu de Rabelais, ensuite entre le même opuscule et un troisième roman, où le même sujet a reçu de nouveaux développemens.

Avant de chercher dans le fait qui nous occupe toutes les conséquences qui en doivent découler, il est nécessaire de donner ici le titre et une courte analyse du petit ouvrage auquel nous consacrons une grande partie de cette notice.

Les grandes et

ineſtimables Croniq̃s : du grant ⁊ enor-me geant Gargantua : Contenant la genealogie/ la grãdeur ⁊ force de ſon corps. Auſſi ſes merueil-leux faictz darmes quil fiſt pour le Roy Artus/ cõ me verrez cy apres. Imprime nouuellemẽt. 1532.

(Ici une vignette en bois représentant un portefait qui soutient un globe terrestre sur des crochets.)

Pet. in-4° de 16 f. non chiffrés, impr. à longues lig. au nombre de 30 sur les pages qui sont entières, avec des caractères goth., sous les signat. A.-D.

L'ouvrage est divisé par chapitres, et chaque chapitre est précédé d'un sommaire, répété avec quelque différence dans la table qui remplit deux pages, à la fin du livre, laquelle est suivie de la souscription, imprimée au verso du dernier feuillet, et que nous donnons ci-contre.

Cy finiſſent les Cronicques du grant et puiſ-
ſant geant Gargantua/cõtenãt ſa geneало-
gie La grandeur ⁊ force de ſon corps. Auſ-
ſi les merueilleux faictz darmes quil
fiſt pour le noble Roy artus Tãt
contre les Goc et Magoc/que
a lencõtre du Roy Dirlan
de et Zelande. Auecques
les merueilles de Mer-
lin. Nouuellement
Imprimes A
Lyon.

Au verso du frontispice se lit une introduction que nous croyons devoir reproduire en entier, pour faire connaître le style de l'auteur.

Comment au temps du bon roy Artus il
eſtoit Vng tres expert Nigromancien que
on appelloit Merlin.

Tres bons chenalliers et gentilz hõmes Vous deb-
uez ſcauoir q̃ au temps du bon roy Artus/il eſtoit
Vng grand philoſophe nõme Merlin leql eſtoit expert
en lart de nigromance plus q̃ nul hõme du monde/
Lequel iamais ne ceſſa de ſecourir leſtat de nobleſſe/
dont il merita par ces faictz eſtre appelle prince des
nigromãciẽs [1]. Ledict Merlin fiſt de grandes mer-

[1] Dans les *Croniques admirables*, in-8°, dont il sera parlé ci-dessous, le compilateur a ajouté :

Il fut engendre ſans pere humain : Car ſa mere

neilles / lesquelles sont fortes a croire a ceulx q̃ ne les ont veues. Merlin estoit du grant conseil du roy Artus et toutes les demãdes quil faisoit en la court dudit Roy / luy estoyent octroyees / fust pour luy ou pour aultres. Il garentit le Roy et plusieurs de ses barõs et gentilz hommes de grans perilz et dangiers. Il fist plusieurs grans merueilles / Entre lesquelles il fist vne nauire de cinq cens toneaulx [1] qui alloit vagant sur terre ainsi que vous en voyez sur mer. Et plusieurs aultres merueilles que sont trop prolixes a racompter comme vous verrez plus a plain.

Merlin, qui, comme on sait, est un des principaux personnages de nos anciens romans du Saint-Graal et de la Table-ronde, joue un grand rôle dans notre Gargantua, et en est pour ainsi dire le *Deus ex machinâ*. Toujours empressé de rendre service au roi Artus, dont il est le plus intime conseiller, il cherche à prémunir ce prince contre l'entreprise des ennemis qui doivent un jour fondre sur lui avec des armées nombreuses. Or, pour lui assurer un défenseur invincible, il imagine de se transporter sur une haute montagne d'Orient. ⁊ auecques luy emporta vne empolle laquelle estoit plaine du sang de lancelot du lac quil

---

estoit vne ieune fille deuotte : la quelle cõceupt dung esperit fantastique qui la nuyct la vint illuder/et en ceste illusion naturelle fut produicte aultre semẽce dailleurs ⁊ alors conceupt ladicte ieune fille lẽfant qui fut nomme merlin.

[1] Les Croniques admirables portent ici *mil cinq cens*.

auoit recueilly de ſes playes apres quil auoit tournoye ou combatu contre aulcun cheuallier. Oultre plus porta la rongneure des ongles du doys de la belle royne geniefure eſpouſe du noble roy artus qui peſoyt enuiroy cinq liures[1].

Parvenu sur cette montagne, il se fait apporter les os d'une baleine mâle et ceux d'une baleine femelle, et, par la force de ses enchantemens, il en procrée un homme et une femme, qu'il nomme Grand Gosier et Galemelle. De ce couple géant devait naître le héros du roman ; mais en attendant cet enfantement, Merlin a soin de leur procurer une grande jument ſi puiſſante quelle pouuoit bien porter les deux auſſi facilement que fait vng cheual de dix ceus vng ſimple homme. La manière dont fut conçu Gargantua, est rapportée d'une façon tant soit peu libre dans un chapitre particulier qui manque à notre exemplaire, et qui a été longuement amplifié dans la nouvelle rédaction de ces mêmes chroniques, impr. in-8°. Lorsque l'enfant monstre fut né, son père le voyant si beau : Adonc le nomma Gargantua (lequel eſt vng verbe

---

[1] Il y a *douze ou treze liures* dans les Croniques admirables, où on lit ensuite le passage suivant qui n'est pas dans l'in-4°.

Oultre plus porta certaines reliques ſecrettes/ceſt-aſſauoir de la mouſſe de la fontaine en laquelle geniue vient eſpandre le doulx breuet de generation. le tout ſpermatiſe de ſoupirs tranſperſans.

grec) qui vault autant a dire : comme tu es vng beau filz [1]. Plus tard, quand il fut parvenu à l'âge de sept ans, les deux époux songèrent à le conduire à la cour du bon roi Artus, selon le conseil qu'ils en avaient reçu de Merlin. Mais hélas! il ne leur était pas donné d'arriver au but de leur voyage. Tant a fait Grant Gosier et sa compaigne quilz sont arrivez a Rome / et de la sont venuz en allemaigne / en soupce : Et au pays de Lorraine : et de la grant champaigne : ou il y avoit pour ce temps la de grant boys.... Quant la grant jument fut dedans les forestz de champaigne les mouches se prindrent a la picquer au cul. La dite jument qui avoit la queue de deux cens braces/ Et grosse a ladvenant : se print a esmoucher : et alors vous eussiez veu tomber ces gros chesnes menu comme gresle : et tant continua la dicte beste quil ny demoura arbre debout que tout ne fut rue par terre : et autant en fist en la beausce : car a present ny a nul boys..... [2]. Alors sen allerent au rivage ou a present est le mont saint Michel... et la demanderent le chemin pour aller en la grât bretaigne. Avant de songer à passer la mer, ils s'arrêtèrent dans le pays des Bretons, où ceux-ci leur ayant dérobé une partie de leur copieuse provision de vivres, furent bientôt punis de ce méfait. Ensuite Grand

---

[1] Rabelais n'a pas reproduit cette plaisanterie dans le chapitre VII de son Gargantua, où il donne à ce nom une origine bien différente.

[2] Cet épisode de la grande jument a été imité dans le XVI[e] chapitre du premier livre de Rabelais.

Gosier et Galemelle jetèrent sur la rive de la mer deux rochers qu'ils avaient apportés sur leur tête, et ces deux rochers furent appelés, l'un le mont Saint-Michel et l'autre Tombelaine. Mais après que nos deux géans furent revenus de cette expédition, il leur prit une fièvre dont ils moururent faute dune purgation. Gargantua fut très sensible à cette double perte, et pour se distraire il vint à Paris. Puis Va entrer en la Ville et se alla asseoir sur Vne des tours de Nostre Dame / mais les iambes luy pẽdoyent iusq̃ en la riuiere de seine [1] et regardoit les cloches de lune & puis de lautre [2] & se

---

[1] *Vers la place Maubert*, Chroniques, in-8°.

[2] Dans les Chroniques in-8° on lit ici :

Alors luy souuint de lorloge de Rennes que soy feu pere Grand gosier luy auoyt pendue a loreille de peur de le perdre ce marestz dentre le mont sainct Michel & Dol / Craignans ceulx de la dicte eglise quil emportast leurs cloches se prindrent a sonner les grosses Dragues / mais quant il les ouyt ainsi asprement sonner il les frapa et leur donna pour destince quelles chanteroyent le tẽps aduenir aussi doulcemẽt comme Vng cent dasnes. Le qui leur est demoure : car il ne fault point daultre Vinaigre auy oreilles de ceulx qui les escoutent. Cest Vne perte de ronfflerie pour Vne telle eglise.... Adonc Vous eussiez Veu Venir tous les parisiens a grant fouffle / car comme Vous pouez scauoir le peuple de Paris est sot par sa nature...

Suivent d'autres augmentations. Rabelais, dans le XVII[e] livre du Gargantua, a imité le passage concernant les cloches de Notre-Dame.

print a brasier les deux qui sont en la grosse tour lesquelles sont tenues les plus grosses de frãce. Adõc vo⁹ eussiez veu venir les parisiẽs tous a la foule q̃ se regardoyẽt z se mocquoyẽt de ce q̃ il estoit si grãt. Lors pensa quil emporteroit ces deux cloches et quil les pendroit au col de sa iument ainsi quil auoit veu des sonnettes au col des mules. Adonc sey part et les emporte. qui furent mariz ce furent les parisiens car de force ne falloit point user contre luy. Lors ce mirent en conseil/et fut dit que loy yroit le supplier que il les rapportast et mist en leur place ou ilz les auoit prinses et que il sey allast sans plus reuenir et luy donnerent trois cens beufz et deux cens moutons [1] pour soy disner ce que accorda Gargantua/puis sey alla ledict Gargantua sur le riuaige de la mer dont il estoit venu.... Là il trouva Merlin qui l'attendait pour le reconforter, et qui le conduisit sur une nuée en Angleterre, après lui avoir fait abandonner la Grande Jument, laquelle de son côté se rendit en Flandre. Notre héros arriva fort à propos auprès du roi Artus, car celui-ci venait de perdre deux batailles en une seule semaine, contre les Gos et Magos, qui lui faisaient une guerre terrible. Sans perdre de temps, Gargantua, armé d'une massue énorme que lui avait fabriquée Merlin, combattit avec tant d'avantage les ennemis du roi, qu'ils furent contraints de demander mercy. Et Gargantua retourna a Londres par deuers le roy et Merlin leur conta le cas. Artus, après avoir remercié convenablement le vainqueur, et lui avoir donné un grand

[1] *Sept cens beufz et cinq cens moutons*, Chroniques, in-8°.

repas, où l'on servit les jambons de quatre cents pourceaulx sallés, et tout à l'avenant ordonna à son maître d'hotel de faire faire les habillements de livrée de Gargantua et quil fust fourni de chemise & de tous aultres Vestement.... Puis fut leue par le commandement du dict grant maistre dhostel huyt cens aulnes de toille pour faire Vne chemise audit Gargantua / et cent pour faire les coussons en forme de carreaulx / lesquelz sont mis soubz les esselles... [1]. Cependant le roi Artus eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir contre les Hollandais et les Irlandais, et cette fois encore ce fut Gargantua qu'il chargea de le défendre. Ici l'auteur rapporte avec complaisance les faits merveilleux de notre héros. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut en lire le récit, si l'on veut avoir une juste idée de leur extravagance. Contentons-nous de dire que dans une dernière bataille contre les ennemis, Gargantua en peu de temps en tua cent mille deux cens et dix iustement : et Vingt qui faisoyēt les mors soubz les aultres, et que pour terminer dignement cette prouesse, après avoir fait prisonniers le roi et les barons du pays, au nombre de cinquante, il les mit tous dans une dent creuse qu'il avait; et plaça le roi dans sa gibecière. Restait encore un géant de douze coudées de haut, venu tout exprès pour soutenir la partie des Gos et Magos,

---

[1] Ce dernier alinéa est reproduit presque mot pour mot dans le VIII^e^ chapitre du Gargantua, où l'on a imité les détails extravagans des emplettes faites pour l'habillement de ce Géant.

et les venger du meurtre qu'en avait fait Gargantua. Celui-ci alla le prendre et luy plia ses rains en sa forme et maniere que son plairoit une douzaine desguillettes et le mist en sa gibessiere et le porta tout mort a la court du roy Artus.

Et ainsi vesquit Gargantua au service du Roy Artus lespace de deux cens ans troys moys et .iiii. iours iustement. Puis fust porte en faierie par gain la phee/ et Melusine/aueceques plusieurs aultres les quelz y sont de present.

Cette facétie, dans laquelle il serait possible de voir une sorte de satire des Romans de Chevalerie, lecture alors fort en vogue, n'est à notre avis qu'un de ces contes populaires destinés à charmer l'ennui de nos bons aïeux dans les longues soirées de l'hiver. Ce conte, ainsi qu'on a pu le remarquer, n'a guère de commun, avec la *Vie inestimable du Grand Gargantua*, que les noms de Grand Gosier, de Galemelle (changé en Gargamelle), celui de Gargantua, et la création de cette Grande Jument au sujet de laquelle les commentateurs ont débité tant de sornettes. Quant au petit nombre d'incidens qui se trouvent être à peu près les mêmes dans les deux ouvrages, et que notre analyse a fidèlement reproduits, ils n'auront pas échappé à l'attention du lecteur à qui Rabelais est familier. Si, après en avoir fait le rapprochement, on revient au passage du prologue cité à la page 3, passage dans lequel Rabelais parle longuement, et d'une manière tout-à-fait originale, des *Grandes et inestimables Chroniques*, et surtout si l'on fait bien attention

aux mots « *et à la mienne volonté* » dont il se sert, on sera fort disposé à lui attribuer ces mêmes Chroniques, qui acquerraient alors une certaine importance littéraire. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, qu'on retrouve dans cette singulière production ni ce style rabelaisien, si plaisant dans le Pantagruel, ni aucune de ces joyeuses et piquantes saillies qui abondent chez Maître François, et sont le cachet inimitable de son esprit. Mais si l'auteur a écrit cette fois avec une simplicité toute vulgaire, si la naïveté de sa narration s'accorde peu avec les habitudes de son talent, on peut croire que c'est parce qu'il a voulu se mettre à la portée de la classe de lecteurs à laquelle était destiné son conte fantastique : voilà, sans doute, comment il se sera trouvé en cette circonstance fort au dessous de lui-même. Toutefois, nous l'avouons, cette explication, quoiqu'assez naturelle, ne nous satisfait pas entièrement, et nous hésitons à attribuer positivement à Rabelais un morceau si peu digne de son génie. Cependant, soit qu'on le lui donne réellement, soit qu'on juge qu'il n'en peut être l'auteur, toujours reste-t-il bien démontré que c'est là la source première de l'ingénieux badinage qui a rendu immortel le nom de Gargantua; et à ce titre l'ouvrage mérite, sans doute, d'être mieux connu qu'il ne l'a été jusqu'ici. Peut-être même serait-il convenable de le réimprimer dans les éditions futures des œuvres du facétieux curé de Meudon.

Il est vrai que cet opuscule, devenu populaire à l'instant même de sa première publication, a été mis sous la presse mainte et mainte fois, à Troyes

et à Rouen, pour cette Bibliothèque bleue, où il était bien digne de trouver sa place ; et peut-être encore aujourd'hui figure-t-il dans les foires et les marchés de nos campagnes à la suite de *La belle Maguelonne*, de *Richard sans peur* et de *Jean de Paris:* mais ces réimpressions sont toutes plus ou moins tronquées, et ne reproduisent point le style de l'original. Nous en avons même vu une de *Rouen*, *Ve Oursel*, in-12 de 24 pp. (avec un privilége daté de 1735) dont on avait retranché les quatre derniers chapitres. Quant à l'édition in-4° de 1532, décrite ci-dessus, nous sommes disposés à la regarder comme la première de toutes. La date en est fort remarquable, car le livre où elle se lit étant cité dans le prologue du Pantagruel, ce dernier ouvrage n'a pas dû paraître avant le premier, quoiqu'il ait bien pu être mis au jour vers la fin de la même année, comme le prouve assez l'existence de la *Pantagrueline prognostication pour l'année* 1533, imprimée dans le même format in-4°, mais en plus petits caractères [1]. Ce serait donc

---

[1] Cette édition in-4° se trouve placée à la suite des Chroniques, en 16 f., dans l'exemplaire de MM. de Bure; c'est une pièce de 4 f. seulement, en caract. gothiques, et dont la plus longue page a 34 lignes. Le titre est le même, aux abréviations près, que dans l'édit. pet. in-8° de 8 f. décrite dans nos Nouvelles Recherches ; le verso du 4e f. ne contient que 19 lignes, et le mot *finis*, au dessous duquel se voit un écusson vide, que soutiennent deux enfans, portant en main une corne d'abondance. La vignette du frontispice représente deux hommes, dont l'un est coiffé du bonnet à deux cornes,

aussi à l'année 1532 qu'il faudrait rapporter la publication du Pantagruel. Cela s'accorderait parfaitement avec la date (1533) d'une lettre de Calvin, où, selon Leduchat (préface de Rabelais), cette facétie se trouve censurée, et confirmerait en même temps nos conjectures à l'égard de l'emprunt que Rabelais aurait fait à Geoffroy Tory pour son VI[e] chapitre [1]. Un autre fait digne d'attention, et qui résulte du prologue déjà mentionné, c'est que l'auteur y ayant cité ces mêmes Chroniques de Gargantua que nous avons amplement décrites, et non point le Gargantua, placé ensuite par lui au commencement de ses œuvres, il faut nécessairement que ce dernier ouvrage ne fût pas publié alors; et pour se convaincre mieux encore qu'il n'a dû effectivement paraître qu'après le Pantagruel, il suffit de lire le commencement du premier chapitre, ainsi conçu : *Je vous remectz a la Grande chronique Pantagrueline* [2] *a cognoistre la genealogie de Gargantua.*

---

attribut de la folie. Le texte diffère en plusieurs passages de celui qui est placé à la p. 311 du 2[e] vol. de l'édit. in-4° de Rabelais, imprimée en 1741, et qui est la copie d'une édition sans date, où l'on a substitué sur le titre *l'an perpétuel* à *l'an* 1533.

[1] Voir à la p. 129 du 3[e] vol. de nos Nouvelles Recherches.

[2] Rabelais cite ici *la Grande chronique Pantagrueline*, quoiqu'aucune édition du Pantagruel que nous ayons vue ne porte ce titre; mais il ne faut rien conclure de cette citation inexacte, pour infirmer celle qu'il a faite des *Chroniques de Gargantua*, puisque, comme nous l'avons dit, il existe un livre absolument sous le même titre qu'il rapporte.

Ainsi, selon nous, Rabelais, encouragé par le succès extraordinaire des premières chroniques de Gargantua, aurait tout de suite composé le Pantagruel, ouvrage beaucoup plus digne d'un pareil succès, et il se serait décidé à donner plus tard un nouveau Gargantua, écrit dans le même esprit que l'histoire du fils de ce géant, et destiné à servir d'introduction à cette admirable facétie, à laquelle il ajouta successivement depuis trois nouveaux livres. Nous ne connaissons pas d'édition du second Gargantua antérieure à celle de *Lyon*, *François Juste*, 1535, in-16 alongé, car celle de 1533, que nous avons indiquée dans nos Nouvelles Recherches, sur le témoignage d'Ebert, bibliographe allemand, ne doit pas être autre chose qu'une réimpression des premières chroniques publiées en 1532; et déjà, d'après le petit nombre de feuillets (24) qui composent cette pièce, nous avions douté, avec raison, que ce pût être là ce qu'on appelle aujourd'hui le premier livre du Rabelais. Il est très-possible, cependant, qu'il ait existé une édition in-4° du véritable Gargantua antérieure à celle de 1535; et peut-être, quelque jour, un heureux hasard en fera-t-il découvrir un exemplaire, comme on vient de le faire d'une édition in-4° du Pantagruel [1]. Cette découverte ne serait probablement point sans importance littéraire, surtout si elle nous offrait un texte différent de celui que nous avons, et où, en suivant les progrès que l'auteur a fait faire

[1] Nous voulons parler de celle qui est portée sous le

à son ouvrage, on pût étudier sa manière de composer. Déjà il a été facile d'en avoir une idée par les variantes fort importantes que nous fournissent les premières éditions du Pantagruel, et que les commentateurs nous ont en partie conservées. L'édition in-4° du même livre que nous venons de décrire est une nouvelle mine qu'un éditeur consciencieux pourrait exploiter avantageusement. Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de recueillir des variantes, on nous saura peut-être

---

N° 2273 du nouveau Catalogue de MM. de Bure, et dont voici la description:

Pantagruel

Les horribles et espouẽtables faictz & prouesses du trefrenõme Pantagruel Roy des Dipsodes/ filz du grand geãt Gargantua/ Cõposez nouuellement par maistre . Alcofrybas Nasier

Dy les Vend a Lyon ey la maison de Claude nourry dict le Prince pres nostre dame de Confort.

Ce titre est imprimé en rouge et noir, et renfermé dans une bordure formée de deux colonnes. Au dessus de l'adresse du libraire se voit une vignette où figurent deux personnages

gré d'en rapporter ici une que nous tirons du prologue du Pantagruel. Il s'agit d'un membre de phrase écrit d'abord tout naturellement, et que l'auteur a ensuite contourné à plaisir pour l'adapter à son style vieilli. L'édition in-4°, impr. en gothique, porte, vers la fin du prologue : « et ſcauoir ſiſ y auoit encores en vie nul de mes parens », et le texte adopté par Leduchat : *Et scauoir si en vie estoit parent mien aucun.* Ce n'est pas là le seul exemple de ce genre que nous pourrions donner, sans sortir même du prologue.

Avant de nous occuper de la seconde rédaction des Chroniques de Gargantua, il nous reste à faire connaître une édition de la première, également imprimée à Lyon, et dont nous devons la

---

séparés par un tronçon d'arbre. Le vol. est un pet. in-4° de 64 f. non chiffrés, impr. à longues lignes, au nombre de 29 sur les pages entières, en caractères gothiques, avec des signat. de A.-Q. Le verso du dernier feuillet ne contient que 27 lig., et il finit par cette phrase :

Bõ ſoir meſſieurs/
perdonate my/⁊ ne pẽſez pas tãt a mes faultes q̃ vous ne pẽſez bie ẽ voſtres.

Finis.

Le texte est divisé en 23 chapitres, sans compter le prologue ; il paraît être, à quelques variantes près, le même que celui de l'édit. pet. in-8°, sans date, décrite à la page 128 du 3e vol. des Nouvelles Recherches. Il est à remarquer que l'in-4°, ici décrit, se trouvait originairement relié avec le Gargantua, en 16 f., et la Pantagrueline prognostication pour 1533, en 4 f.; ce qui prouve assez que ces trois morceaux ont dû paraître à peu près dans le même temps, c'est-à-dire en 1532.

description à la complaisance de M. A.-A. Renouard, auteur de l'excellent ouvrage sur l'imprimerie des Alde, publié cette année, et pour la troisième fois, avec d'importantes augmentations.

Cette pièce, impr. en caractères gothiq. et de format pet. in-4°, se compose de trois cahiers, de 4 f. chacun, sous les signat. A. B. C. On lit au haut du frontispice :

Le grant roy de Gargantua

Cette ligne est en dehors du cadre grossièrement historié qui renferme l'intitulé suivant :

Les grãdes cronicques
du grant ⁊ enorme geant Gargantua/ Contenãt
sa genealogie/ La grandeur et force de son corps.
Aussi ses faictz darmes qᵘ fist pour le roy Artus/
Cõme verrez cy apres. Imprime nouuellement.

Sur le même frontispice se voit l'informe représentation d'un homme à cheval, tenant un enfant. Le texte commence au verso, comme dans l'édit. de 1532, par ce sommaire :

Comment au temps du bon roy Artus
il estoit vng tresexpert Negromancien que on
appelloit Merlin.

et il se termine au bas du 12ᵉ et dernier feuillet, verso, par la souscription suivante :

Cy finissent les Cronicques du grant ⁊ puis-
sant geant Gargãtua / contenãt sa genealogie
La grandeur ⁊ force de son corps. Aussi les mer-

ueilleux faictz darmes ql fist pour le noble Roy Artus/ tant contre les Gos et Magos/ que a lencontre du roy Dirlande z Zelende. Auecques les merueilles de Merlin. Nouuellement imprimees A Lyon.

Cette édition, sans date, est tout aussi rare que la précédente; mais ce n'est certainement pas celle dont a parlé Rabelais, puisque le titre ne porte point le mot inestimables qu'il a rapporté, et qui se lit dans celle de 1532.

Tandis que les libraires de Lyon débitaient avec une rapidité extraordinaire leurs éditions du premier Gargantua et du Pantagruel, un confrère avide, qui ne s'est point nommé et n'a point indiqué le lieu de sa résidence, cherchant à exploiter à son profit la vogue de ces deux ouvrages, en faisait imprimer un nouveau, dont le titre semblait annoncer la réunion des deux autres en un seul volume in-8, mais qui n'était effectivement qu'une espèce d'amplification du Gargantua publié en 1532, ainsi que nous allons le démontrer. Le livre dont il s'agit a déjà été décrit dans nos Nouvelles Recherches; il est néanmoins nécessaire de le faire mieux connaître ici. En voici le titre:

Les croniques

admirables du puissant Roy Gargantua/ ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nõme Badebec/ de laquelle il eut Ung

*

filz nomme Pantagruel lequel fut roy des dipsodes & des Amanrottes / Et comme il mist a fin vng grant geant nomme Gallimassue.

Au dessous se trouve une vignette gravée en bois, qui représente des soldats armés et trois autres personnages dont il serait assez difficile de déterminer l'action. Ce petit volume, impr. en caractères goth., ne porte ni lieu d'impression ni date; il se compose de 68 f. non chiffrés; le dernier offre, au recto, une vignette représentant Gargantua, sur le haut d'une tour, sonnant de la trompette, et, au verso, une autre vignette où se voient Grand Gosier et sa femme portés par la Grande Jument. On lit au verso de l'avant-dernier f., après la 5e ligne :

¶ Cy finent les Cronicques admirables du puissant Roy gargantua.

Le texte, qui contient 27 lig. par page, est divisé en 41 chapitres, non compris le Prologue capital, imprimé en 24 lig. au verso du titre [1].

Ces *Chroniques admirables* roulent évidem-

[1] Un semblable prologue doit également se trouver dans quelqu'ancienne édition du premier Gargantua, car on en rencontre un du même genre dans les réimpressions plus récentes de ce dernier ouvrage, qui n'ont rien de commun avec *Les Croniques admirables*. Quant à la date de celles-ci, elle doit être de 1533 environ, c'est-à-dire quelque peu postérieure à celle de l'édit. in-4° du Pantagruel. On a pu voir à la p. 136 du 3e vol. de nos Recherches, que l'exemplaire par nous décrit, et qui appartient à la Bibliothèque royale de Paris, a été acheté en cette ville en 1534 : nous ajouterons qu'alors il était déjà relié.

ment sur le même sujet que le premier Gargantua, dont elles reproduisent, chapitre par chapitre, presque tous les détails; mais le nouvel auteur y a fait des changemens très fréquens, tant dans la narration que dans le style. Il y a ajouté un prologue, et il est parvenu à étendre tellement certains chapitres, que, de deux pages de l'original, il a trouvé le moyen d'en faire huit, et même dix. Outre cela, des aventures nouvelles ont été rattachées, tant bien que mal, à la fable primitive. Ainsi, avant de nous parler de la mort du père et de la mère de Gargantua, l'arrangeur nous raconte comment Grand Gosier emporta sa grosse orloge de Rennes. Plus loin, avant de passer à la guerre contre les Irlandais et les Hollandais, il nous dit comment et pourquoy ceſt quil nya nulz loupz en Angleterre; ensuite se trouvent encore d'autres nouveaux chapitres, dans l'un desquels on voit comment Gargantua rencontra à Londres, dans un jardin, une belle dame, en laquelle il ficha si bien son amour / que quant il dormoyt tousiour luy eſtoyt aduis quelle eſtoit couchee auprez de luy / et pour ceſte cauſe lui enuoya vn fort beau rondeau par amour; Rondeau qui, pour le dire en passant, est fort plat, ainsi que celui par lequel la dame repousse poliment les avances de notre géant, dont les proportions colossales lui faisaient peur, bien qu'elle-même n'eût pas moins de trois cents coudées de haut. Gargantua se voyant ainsi rejeté, prit congé du roi Artus, et s'en alla tout droit en Utopie, où il reçut en mariage la belle Badebec, fille du roi des Amaurottes. Ici le plagiaire emprunte sans façon trois chapitres du

Pantagruel de Rabelais, et entr'autres celui qui se termine par l'épitaphe de Badebec[1]. Puis, abandonnant pour toujours Pantagruel à Poitiers, où son père l'avait envoyé étudier, il revient à Gargantua qu'il ramène chez le roi Artus; ensuite il conduit son héros chez les Irlandais, où il reprend l'histoire qu'il avait interrompue et la continue, à peu près, comme dans les chroniques in-4°, en y ajoutant néanmoins, ainsi qu'on peut bien le croire, quelques nouvelles extravagances, plus fortes les unes que les autres; et au lieu de terminer son récit à la défaite du géant de douze coudées de haut, de même que le fait le premier auteur, il y ajoute le voyage de Gargantua à Rome, et de là à Naples, en Sicile, jusqu'en Syrie, au mont de Sinay, où ce héros parla à des religieux qui lui enseignèrent la Montagne noir. Là demeuraient dix-sept grans geans qui ne manquèrent pas de bien accueillir leur nouveau compagnon. Mais Merlin ne perdait pas celui-ci de vue; il vint le trouver et lui dist q̃ le roy Ogerõ enuoyeroit de brief vng grant geay nomme Gallimassue au pays de Gaulle pour le deffaire / lequel estoit filz dũg grãt geay nõme Alliuergault ⁊ de Hizãgrine la geãde / apres q̃ merlin luy eut tout racõte il fist venir vne grosse nuee toute noire laq̃lle les porta tout du premier vol iusq̃s es mõtaignes des haultes auuergnes entre sauuoye ⁊ les allemaignes/⁊ la print

---

[1] Ces chapitres sont le 2e, le 3e, le 4e, à quoi il faut ajouter le commencement du 5e. Il va sans dire que ce sont les meilleurs du nouvel ouvrage.

enuye de piſſer au gentil capitaine gargantua lequel piſſa trois moys to⁹ entiers ſept iours treze heures trois quars & deup minutes / & la ſe engẽdra le fleuue du roſne & pl⁹ de ſept cẽs nauires & baſteaulx pour la peupler Et piſſa ſi treſroydemẽt leᵭ capitaine gargãtua q̃ oncq̃s depuis ne ceſſa le fleuue du roſne de courir ſi treſimpetueuſemẽt q̃l ſemble a le Veoir aller q̃ ce ſoit Vng carreau darbaleſte / adonc ledit merlin luy diſt / gargãtua ie te laiſſe ici pour faire la bataille cõtre gallimaſſue laq̃lle ſera fort dãgereuſe mais tu en auras ſhõneur/& ce faict te Viendray q̃rir & te meneray en facrie [1] ou eſt le bõ roy art⁹ auecques ſa ſeur morgain / ogier le dãnoys / & huõ de bordeaulx / au chaſteau danallon ou ilz font tous grant chiere.

Ici commence une nouvelle histoire, celle de Gallimassue, lui-même, consistant en huit chapitres. Nous allons en rapporter les sommaires, afin qu'on soit à même de les comparer avec ceux qui pourraient se trouver dans quelque autre histoire dudit géant.

¶ Lõmẽt gallimaſſue fut ne & des merueilleux faictz quil fiſt en ſa ieuneſſe/Et auſſi comment il fut amoureulx de la belle Gribouille.

¶ Lõmẽt Gallimaſſue partit pour aller a la tour de Babillonne/de laquelle il iecta frappe ſaulte par deſſus les murail-

[1] Voir le chapitre 23 du Pantagruel.

les/Et puis conquist la belle Gribouille sa bonne amye.

¶ Comment Gallimassue parla a la belle Gribouille / & comment il tua le grant Gallaffre.

¶ Commẽt le roy Oberon vint a la tour de babilõne / lequel commãda a gallimassue q̃l sey ptist pour aller au pays de Gaulle pour cõbatre contre le grãt geay Gargantua.

¶ Commẽt gallimassue ey allant ey France / rencontra Hercules & Jason qui allopẽt conq̃ster la toyson dor lesq̃lz il mist tous deux ey vne besasse.

¶ Commẽt gallimassue arriua a naples ou il trouua gargãtua qui y estoit arriue le iour precedent & de la grãt bataille quilz eurẽt ensemble / & comment les Raues sont venues au pays de symousiy & de Sauoye & puis a hauberuilliers pres la court neufue.

¶ Comment Gargantua courut apres Gallimassue qui sey estoit fuy / & comment ey passant par la Champaigne il trouua encore les boys que sa grant iument auoit abbatuz / lesquelz il porta a Paris / Et comment il emporta toutes les vignes de Normandie.

¶ Comment gargãtua fut a chasteau landõ la ou il trouua gallimassue auec soy armee de bedoins lesquelz il deconfit et mist a mort leur capitaine gallimassue.

Enfin les Chroniques admirables se terminent ainsi :

¶ Grans & petits lisez bien ceste histoire
Je vous requiers / & en faictes memoire
Racomptant tous les faictz de gargantua
A tous iamais / lequel les payens tua
Vous ny verrez mot qui ne soit pour rire
Lecteurs lisez bien oy vous escoutera
Tenez ce faict mensonge sans mal dire.

Rmes bons amys ce seroyt trop longue chose pour vous racõpter toute sa vie en ce petit volume/car elle est si tresgrãde & si treffructueuse que oy ney scauroyt trouuer la fin / Pour ce mes dictz seigneurs il vous plaira de prendre en gre ce petit que iay peu traire en Francoys dauec le Grec et Latin / Pource excusez moy ce le langaige est trop rude ou trop rural / Car ie lay extraict au mieulx que iay peu faire & congnoistre de sa vie & legẽde seloy la vray verite.

Que dire de ce singulier roman où figurent

tout à la fois et Gargantua, et Pantagruel et ce Gallimassue qui probablement était déjà l'objet d'une publication particulière, aujourd'hui, peut être entièrement anéantie, mais qui a dû exister, puisque Duverdier (au mot Pandarnassus) nous conserve le titre d'un livre intitulé : *Le tres eloquent Pandarnassus, fils du vaillant Gallimassue....*, lequel paraît être la suite du premier. On n'y peut voir qu'un plagiat maladroit, une production sans esprit, dont l'auteur, incapable d'imiter Rabelais dans ce qu'il a de meilleur, et peut-être même d'en goûter le sel, a cherché à l'emporter sur lui en extravagance et en obscénité ; à quoi certes il n'a que trop bien réussi. Ce n'est donc que l'extrême rareté de ce petit volume, et le rapport qu'il a avec *Les Grandes et inestimables chroniques* citées par Rabelais, qui ait pu nous engager à en parler avec assez de détail, pour en donner une idée suffisante aux bibliophiles.

FIN.

CHINON

à travers les âges

PAR

HENRY GRIMAUD

Membre de la Société Archéologique de Touraine
et de la Société « Les Amis du Vieux Chinon »

TOURS
IMP. E ARRAULT ET Cie
6, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6
1908

CHINON

à travers les âges

Tiré à 150 *Exemplaires.*

CHINON

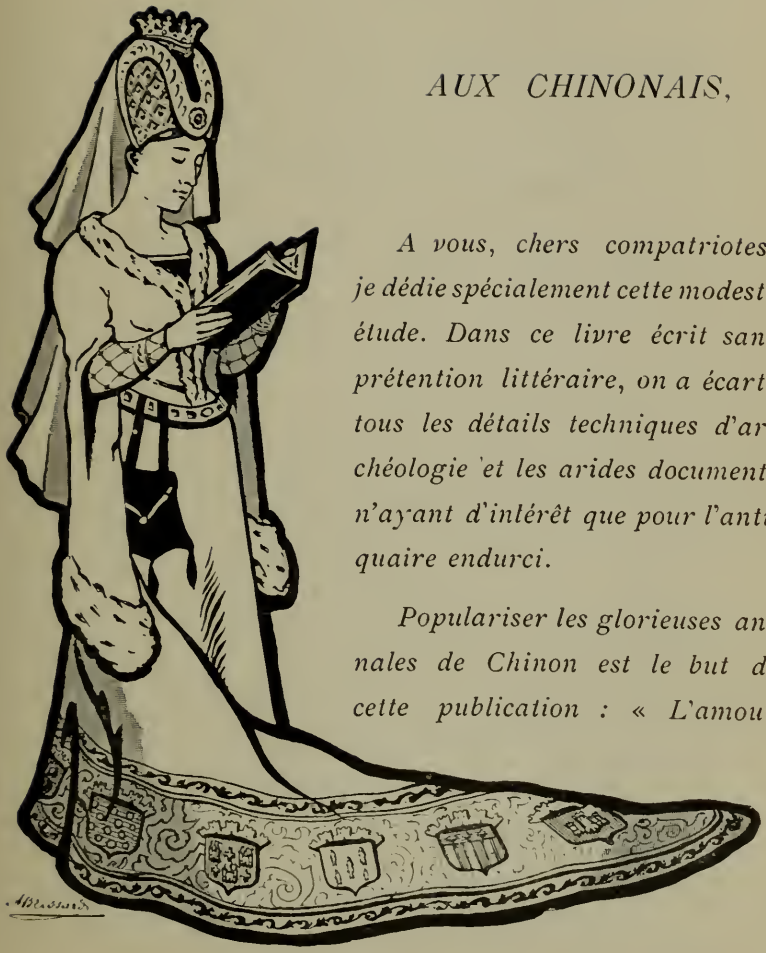
à travers les âges

PAR

HENRY GRIMAUD

Membre de la Société Archéologique de Touraine
et de la Société « Les Amis du Vieux Chinon »

TOURS
IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie
6, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6
—
1908



AUX CHINONAIS,

A vous, chers compatriotes, je dédie spécialement cette modeste étude. Dans ce livre écrit sans prétention littéraire, on a écarté tous les détails techniques d'archéologie et les arides documents n'ayant d'intérêt que pour l'antiquaire endurci.

Populariser les glorieuses annales de Chinon est le but de cette publication : « L'amour

d'un pays, écrit cet éminent architecte qui a nom Viollet-le-Duc, est en raison de la connaissance de son histoire, et si l'on veut faire pénétrer cet amour dans les esprits, il faut que cette histoire devienne familière à tous. »

Connaissant davantage l'histoire de votre pays, chers compatriotes, vous mettrez le même plaisir à rappeler votre origine chinonaise que vous avez de légitime fierté à porter votre titre de citoyen français.

Tours, le 14 juillet 1908.

HENRY GRIMAUD.

Causeries Historiques

SUR

CHINON

I

Panorama de la ville. Témoignage des étrangers sur la beauté du site.

On ne peut être à la fois juge et partie; c'est un axiome de droit. Aussi, dans ce chapitre, on n'a reproduit exclusivement que les jugements d'auteurs étrangers à la localité; les témoignages des écrivains chinonais ont été laissés de côté afin de ne pas les accuser de partialité.

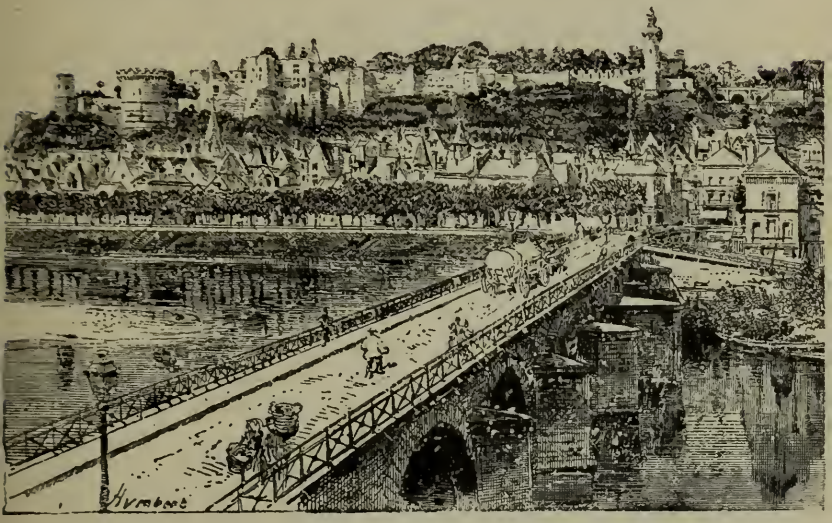
Ceci dit, commençons cette notice en faisant connaître les descriptions enthousiastes faites par les étrangers sur le panorama de Chinon.

Pour jouir de la plus belle vue d'ensemble de Chinon, il faut traverser le pont de pierre et ne se retourner que lorsqu'on est arrivé en face de l'île formée en amont par les deux bras de la Vienne. Le magnifique panorama que l'on a devant les yeux à cet endroit est retracé dans l'ouvrage sur *la Vieille Touraine* (p. 280) que l'auteur, M. Robida, a orné de belles lithographies et de nombreux dessins. Il est dit que du milieu du pont, Chinon apparaît « tout entier d'un seul bloc, déployant toute sa ligne de toits accidentés, avec toutes les promesses de pittoresque devinées au-dessous de l'immense citadelle ruinée... Et en effet le coup de surprise y est, l'effet bien complet, non diminué par la graduation des doses, par des morceaux apparus successivement. C'est que Chinon est un joyau moyen-âge, une pièce rare de l'écrin national, une ville de beaucoup de caractère et d'originalité ».

M. Chevalier, dans ses *Promenades pittoresques en Touraine* (p. 460), ne dissimule pas l'émotion que lui cause cette splendide vision : « La ville se découvre à nous dans toute sa grâce pittoresque, alignée sur une étroite lisière de terrain entre le coteau et la Vienne, mirant dans la rivière les blanches maisons de ses quais et couronnée de la masse grandiose de son antique forteresse. Le vieux château profile sur l'azur du ciel son grand donjon, ses murailles démantelées, ses tours délabrées et ses courtines couvertes d'arbrisseaux et de plantes grimpantes. Ce spectacle de ruine et de désolation émeut involontairement au milieu du splendide paysage qui rit et rayonne de toutes parts. »

Il est un autre endroit de Chinon, offrant un coup

d'œil aussi joli et aussi agréable que celui dont on vient de parler. Le touriste jouit de ce point de vue lors de la sortie du tunnel creusé sous le coteau de Chinon pour le chemin de fer de Tours aux Sables.



Chinon. — Vue générale.

Dans son *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée* (p. 81), M. Charles de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, nous donne de ce spectacle la description suivante : « A la sortie du tunnel, le voyageur, à peine rendu à la lumière, voit se développer devant lui la magnifique vallée de la Vienne avec ses riches prairies, ses luxuriantes plantations et ses eaux transparentes. Le coteau qu'on vient de traverser se dresse, en arrière, tout chargé de vignes, d'arbres fruitiers et d'habitations pittoresques. Sur la droite, au fond de l'angle formé par la Vienne et le

coteau, qui vont se rapprochant de plus en plus, apparaît la ville de Chinon avec ses rues étagées et ses clochers que dominent les ruines imposantes du château, surmontées elles-mêmes par la tour de l'horloge. Tous ces fonds et ces plans divers, inondés et resplendissants de lumière, ont un éclat, une vigueur et une harmonie impossibles à rendre. »

Nous trouvons dans deux journaux parisiens des appréciations sur le même point de vue ; impressions consignées dans le compte rendu de la fête, donnée pour l'inauguration du chemin de fer de Tours à Chinon. On lit à ce sujet dans l'*Illustration* du 17 juillet 1875 : « L'arrivée à Chinon par la nouvelle voie ferrée dépasse en vivacité d'expression tout ce qu'on pouvait imaginer ; c'est un lever de rideau sur le temps passé, une vision du quinzième siècle qui prend corps et se dresse en face de vous : on n'en peut plus douter, c'est bien là la ville noble, la ville antique si complaisamment décrite par l'auteur de Pantagruel. Elle est placée à mi-côte et en amphithéâtre sur la rive droite de la Vienne qui coule au bas. Tout au haut se dresse un vertigineux donjon féodal, coloré par le temps et formé de trois parties distinctes, reliées entre elles par des ponts-levis, des murailles de jonctions crénelées, des fortifications imposantes. »

Le reporter du *Monde illustré* (n° du 24 juillet 1875) n'est pas moins enthousiaste que son collègue ; il est heureux de voir que la ligne de chemin de fer nouvellement inaugurée vient de « révéler un des plus jolis coins de la France. Le trajet de Tours à Chinon, ajoute-t-il, est un enchantement. On traverse des campagnes admirables aux aspects variés pour

arriver à ce bijou architectural qualifié par Pantagruel de première ville du monde ».

Enfin voici une appréciation du *Journal des Débats*, numéro du 6 octobre 1905. Ce grave périodique parisien s'exprime ainsi sur notre cité : « Peu de villes sont aussi précieuses que Chinon trois fois charmant par la grâce du paysage, l'éclat des souvenirs, la beauté des vieux logis. »

Toutes ces descriptions disent éloquemment combien la vue d'ensemble de Chinon offre de charme aux touristes, qui emploient les termes les plus flatteurs pour en vanter le pittoresque.

II

Les historiens chinonais. — Origines de la ville. — De l'époque celtique au douzième siècle. — Chinon sous la domination anglaise (1156-1205)

Malgré ses glorieuses annales, l'histoire de Chinon n'a tenté la plume d'aucun écrivain avant le milieu du dix-septième siècle; et encore il est difficile de qualifier d'historien l'auteur anonyme d'une plaquette de six pages écrite vers 1650 et intitulée : *les Antiquités de Chinon*; les faits rapportés par cette naïve notice sont en outre parfois erronés. En un mot, cette plaquette rarissime est une curiosité bibliographique et rien de plus (1).

Il nous faut arriver jusqu'en 1773 pour saluer la

(1) Cette notice sur les *Antiquités de Chinon* a été rééditée en 1896 par M. Tourlet, qui l'a fait précéder d'une savante préface et d'intéressantes notes explicatives (in-8 de 10 pages).

mémoire d'un historien vraiment digne de ce nom : Le Royer de la Sauvagère (1707-1782), né à Strasbourg.

Ancien colonel de génie, Le Royer de la Sauvagère, en prenant sa retraite en 1766, vint habiter sa propriété des Places, près Savigny-en-Véron ; il consacra alors ses loisirs à compulser les documents historiques sur la région chinonaise, son pays d'adoption. Son manuscrit sur *l'Histoire de Chinon* était terminé en 1773 ; les frais d'impression devant être fort élevés, un libraire parisien lança un prospectus pour solliciter des souscriptions pour cet important ouvrage, qui devait former trois grands volumes in-4 de 700 pages chacun et être enrichi de très nombreuses gravures. La souscription ayant échoué, Le Royer de la Sauvagère renonça à la publication de son travail, la modeste fortune de l'auteur ne lui permettant pas une aussi grosse dépense. Le manuscrit de cette histoire de Chinon semble aujourd'hui perdu.

On doit déplorer cette perte surtout en présence des autres ouvrages de cet écrivain sur les antiquités égyptiennes, gauloises et romaines ; ouvrages où à chaque page se montre avec toute sa science l'érudit de premier ordre qu'était Le Royer de la Sauvagère.

Les travaux historiques ayant été partout délaissés pendant la période révolutionnaire, il faut franchir 25 ans pour signaler le second historien chinonais. En effet, en 1807, paraissait un petit volume intitulé : *Essai historique sur la ville de Chinon*, par Dumoustier de la Fond, ancien officier d'artillerie.

L'auteur de cet « essai » n'était pas alors un débutant ; Dumoustier de la Fond (1745-1815) s'était déjà

fait connaître en 1778 par un *Essai historique sur Loudun*, étude très bien documentée et ayant un réel mérite. Son travail sur Chinon est loin d'égaler celui sur Loudun ; Dumoustier avoue lui-même cette imperfection et en rejette la faute sur la Révolution, qui, dit-il, a « détruit presque tous les titres qui lui auraient servi pour rendre cet ouvrage plus complet ». Néanmoins, cet « essai historique sur Chinon », contient des indications précieuses, parfois utiles à consulter.

Le public lettré ayant fait à son livre le meilleur accueil, Dumoustier fit imprimer en 1809 une seconde édition, qui obtint également un vif succès.

Dumoustier disparu, un demi-siècle se passa pendant lequel l'histoire chinonaise fut complètement négligée ; pour mémoire cependant, nous signalerons en 1846 un petit in-8 de 292 pages : *Chinon et Agnès Sorel*, par Albert Cohen, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; œuvre plutôt faible d'un jeune débutant.

Par suite de ces « essais » plus ou moins heureux, l'histoire de Chinon, jusqu'alors ébauchée, restait donc à faire.

Il devait être donné à M. Gustave de Cougny (1815-1895) de combler cette lacune et de compléter ainsi l'œuvre commencée par son grand-père, Dumoustier de la Fond. Par son érudition et sa science archéologique, M. de Cougny était tout désigné pour un si important travail, dont il a publié de 1860 à 1889 des extraits dans ses notices sur *Chinon et ses monuments*.

Une plume érudite a ainsi tracé le portrait du regretté défunt : « Ce qui caractérise avant tout

M. de Cougny, c'est la loyauté scientifique ; il la portait jusqu'au scrupule. Lisant et étudiant sans cesse, corrigeant ses livres pour les amener à la perfection, il possédait au suprême degré l'amour de la vérité. La plus petite inexactitude l'arrêtait et il ne pouvait en souffrir aucune dans ses œuvres (1). »

Au cours de sa longue carrière, M. de Cougny eut un auxiliaire précieux en son compatriote et ami M. Tourlet (1843-1907), qui avait fait de l'histoire chinonaise l'objet préféré de ses études. Les publications historiques, dues à la plume autorisée de M. Tourlet, assurent à leur auteur une place importante parmi les archéologues tourangeaux. Aussi lors de la fondation de leur société, « les Amis du vieux Chinon » acclamèrent-ils d'une voix unanime M. Tourlet comme président d'honneur ; public hommage rendu à la science de celui qui en était l'objet.

Comme historien chinonais, M. Tourlet a rendu d'éminents services qu'il importait de rappeler ici ; nous adressons à sa mémoire un souvenir ému.

Tandis que M. Tourlet publiait des études spéciales sur divers points de l'archéologie chinonaise, M. de Cougny rédigeait un ouvrage d'ensemble, fruit de longues et patientes recherches dans les archives publiques et privées.

Le couronnement de l'œuvre scientifique de M. de Cougny fut la publication en 1898 de son ouvrage posthume : *Chinon et ses environs*. Ce magnifique volume, tiré à soixante exemplaires seulement, contient

---

(1) *Revue de l'Anjou*, année 1896. — Biographie de M. de Cougny, par M. d'Espinay, p. 17.

l'histoire de Chinon depuis les origines jusqu'en 1720, année où s'arrête le manuscrit inachevé.

Cette histoire générale de Chinon, écrite par M. de Cougny, constitue une œuvre définitive ; si exacte et si complète qu'il reste peu à glaner.

Exegit monumentum.

Mais si tout a été dit (et supérieurement dit) au point de vue archéologique par M. de Cougny, on remarquera toutefois que son savant ouvrage avec son caractère purement scientifique, s'éloigne du genre des publications populaires de vulgarisation.

Aussi à côté de ce volumineux in-quarto, ne se trouvant que dans quelques mains privilégiées ; à côté de cette savante publication spécialement destinée aux érudits faisant une étude approfondie sur l'archéologie régionale, il restait encore une petite place pour une modeste étude *ad usum populi*.

Nous avons essayé de combler cette lacune en écrivant ces quelques pages. Et maintenant, sans autre préambule, nous commençons nos causeries d'histoire locale.

Pour embellir leurs récits, les vieux chroniqueurs inventaient des fables ridicules sur l'origine des cités ; les plus modestes de ces annalistes se contentaient de remonter seulement aux Grecs ou aux Romains ; d'autres plus audacieux allaient même jusqu'au siège de Troie.

Notre grand satirique Rabelais raille agréablement toutes ces fantaisies puériles, ayant cours à son époque ; aussi donne-t-il à Chinon une origine qui dame le pion à toutes les autres, puisqu'il fait remonter le berceau de la cité même avant le Déluge ! ! ! L'auteur

de Pantagruel appuie sa plaisante hypothèse sur l'étymologie du mot *Caïno*, nom primitif de Chinon ; Caïn, écrit-il, passe pour « le premier bâtisseur de villes », il y a donc toute vraisemblance qu'à la première cité créée le fondateur lui donna son nom : *Cainon*.

Cette amusante trouvaille de Chinon, première ville du monde, fondée par le meurtrier d'Abel, n'est pas chose banale ; Rabelais ne pouvait mieux tourner en dérision les chroniqueurs fantaisistes. La morale de cette satire montre qu'il vaut mieux avouer son ignorance et répéter (phrase consacrée) que les origines se perdent dans la nuit des temps.

Pour Chinon, son histoire n'est connue qu'à partir de la fin du quatrième siècle, où les Romains, maîtres de la Gaule, établirent un camp retranché sur les hauteurs de ce point stratégique.

Lors de l'invasion des barbares, Chinon tomba au pouvoir des Visigoths. Les Romains, voulant reprendre cette place fortifiée, vinrent en faire le siège sous la conduite de leur chef Egidius. Les assiégés, après un long et rigoureux blocus, étaient sur le point de capituler, lorsqu'un violent orage éclata soudain et jeta l'épouvante dans l'armée romaine superstitieuse, qui leva le siège aussitôt. Suivant la tradition, l'intervention de saint Mexme, qui s'était réfugié dans la forteresse, ne fut pas étrangère à cet heureux résultat pour les Chinonais assiégés.

Vers l'an 545 l'illustre Radégonde, épouse du roi Clotaire, se rendit à Chinon pour y prendre conseil d'un ermite nommé Jean, qui habitait dans une grotte creusée dans le coteau dominant la ville. En souvenir de cette visite, cette grotte a été transformée

dans la suite en chapelle sous le vocable de Sainte-Radégonde.

Sous la dynastie mérovingienne, Chinon fut choisie comme chef-lieu d'une des vigueries de la région ; les comtes d'Anjou en furent les seigneurs au dixième siècle ; puis ce domaine revint aux comtes de Blois et de Chartres. Les membres de cette puissante famille les plus connus sont : Thibault le Tricheur, Geoffroy le Barbu et Foulques le Rechin. Quelques chartes de loin en loin éclairent seules ces sombres pages de cette période moyenageuse. Du dixième au douzième siècle, c'est presque une guerre continuelle dans la région tourangelle, et pour en prévenir les désastreuses conséquences, le château de Chinon fut solidement fortifié. On peut considérer Thibault le Tricheur comme le véritable fondateur de l'imposante forteresse, dont certaines parties édifiées au dixième siècle sont encore existantes.

La lutte fratricide entre Foulques le Rechin et Geoffroy le Barbu commença en 1060 ; après de nombreux combats elle se termina par la défaite de Geoffroy. Celui-ci, fait prisonnier par Foulques, fut conduit au château de Chinon ; chargé de chaînes il fut renfermé dans un cachot. La captivité de Geoffroy le Barbu dura pendant trente ans ; et il ne fallut rien moins que la haute intervention du pape Urbain II pour mettre fin à cet effroyable supplice. Le prisonnier apprit avec indifférence la nouvelle de sa délivrance ; il n'était hélas ! plus en état de juger du bienfait de sa liberté, tant cette captivité prolongée avait altéré sa raison.

Au cours du douzième siècle nous signalerons parmi les seigneurs de Chinon : Geoffroy Martel ; Foulques

le Jeune, le fondateur de l'abbaye de Turpenay, édifiée au milieu de la forêt de Chinon ; et enfin le fils du précédent, Geoffroy Plantagenet, qui laissa ce surnom à cette famille qui devait asseoir ses rejetons sur le trône d'Angleterre.

En 1156, Chinon devint une possession anglaise ; le château fut pris par le fils de Geoffroy Plantagenet, Henri II, roi d'Angleterre.

Sous la domination des Plantagenet, de nombreux embellissements furent faits dans la cité chinonaise. Sur l'ordre du monarque anglais Henri II, un pont fut construit sur la prairie marécageuse située entre le faubourg Saint-Jacques et le village de Saint-Lazare, afin de favoriser les transactions du commerce chinonais avec les différentes localités sises sur la rive gauche de la Vienne ; transactions souvent interrompues jusqu'alors par les crues de cette rivière. Ce pont à nonnain, dont il ne reste que quelques vestiges, a été remplacé à la fin du dix-huitième siècle par la digue de Saint-Lazare.

La munificence du monarque anglais se montra surtout dans les embellissements apportés au château de Chinon, son séjour de prédilection.

Les chapelles de Sainte-Melaine et de Saint-Georges furent alors édifiées dans l'intérieur de la forteresse. La disparition de ces élégants spécimens du style plantagenet, démolis au dix-huitième siècle, est regrettable ; mais heureusement des constructions d'alors un témoignage éclatant de la munificence du roi anglais subsiste : la belle église Saint-Maurice, bâtie sur l'initiative d'Henri II.

La rébellion des enfants d'Henri II contre leur père causèrent à ce dernier la plus vive indignation, et la

maladie ne tarda pas de miner les forces de ce puissant souverain. Le spectre de Thomas Becket, dont Henri II supportera à jamais la responsabilité du meurtre, hantait ses nuits, et abandonné de tous, il mourut dans l'une des salles du château de Chinon le 3 juillet 1189. La dépouille mortelle d'Henri II fut transportée à Fontevrault et inhumée dans l'abbaye en présence de son fils aîné, qui porte dans l'histoire le nom célèbre de Richard Cœur de Lion.

Esprit aventureux, Richard Cœur de Lion est sans cesse en guerre soit en France contre son implacable ennemi Philippe-Auguste, soit en Palestine contre les Sarrasins ; aussi ce prince ne fit-il que de rares apparitions au château de Chinon. Blessé mortellement au siège de Chalus en Limousin en 1199, Richard Cœur de Lion serait venu mourir dans une maison du Grand-Carroi à Chinon, s'il fallait croire une tradition locale ; tandis que réellement cette antique demeure de Chinon n'a fait qu'abriter pendant une nuit la dépouille mortelle du monarque anglais avant sa dernière étape pour son inhumation dans l'abbaye de Fontevrault.

Le partage des vastes domaines de Richard Cœur de Lion déchaîna une terrible guerre entre Jean sans Terre, frère du roi défunt, et Arthur de Bretagne, son neveu. Vaincu et fait prisonnier, Arthur de Bretagne fut enfermé au château de Falaise, où Jean sans Terre, poussant la haine jusqu'au crime, assassina lui-même son infortuné neveu.

A la nouvelle de ce lâche meurtre, le roi Philippe-Auguste ordonna aussitôt à ses troupes d'envahir tous les fiefs de Jean sans Terre, dont il avait fait proclamer la déchéance.

Après la conquête de la Normandie, de l'Anjou et du Maine, Philippe-Auguste entreprit celle de la Touraine ; il mit le siège devant Loches et Chinon.

Le gouverneur du château de Chinon, Roger de Lascy, se défendit vaillamment contre les attaques de Philippe-Auguste. Le siège de la forteresse dura un an ; les assiégés affaiblis par la famine ne purent prolonger plus longtemps la résistance, et à la suite d'un assaut livré le 24 juin 1205, la place tombait au pouvoir de Philippe-Auguste. Chinon faisait ainsi retour à la couronne ; les léopards d'Angleterre disparaissaient en cette cité pour toujours devant les lis de France.

III

Chinon fait retour à la couronne de France (1205) ; son importance historique du treizième au quinzième siècle. — Jeanne d'Arc au château de Chinon (1429). — Rabelais (1483-1553). — Chinon pendant les guerres de religion.

Maître de Chinon, Philippe-Auguste, comprenant l'importance stratégique de cette citadelle, s'empressa de réparer les brèches des remparts et d'élever de nouvelles défenses. Au cours du treizième siècle, Philippe-Auguste et ses successeurs, saint Louis et Philippe le Hardi, séjournèrent à diverses reprises au château de Chinon, avec une nombreuse garnison pour mettre cette place forte à l'abri d'un coup de main.

En 1309, les cachots du château de Chinon furent occupés par des prisonniers illustres : les Templiers. Le grand maître de l'Ordre, Jacques Molay et plusieurs

hauts dignitaires furent enfermés dans le château. Nous ne rapporterons pas ici les péripéties de ce procès célèbre ; les détails en sont suffisamment connus ; il nous suffira d'ajouter que les malheureux templiers, internés à Chinon, ne quittèrent cette ville que pour se rendre à Paris monter sur le bûcher.

Un spectacle aussi pénible allait se présenter à Chinon quelques années après. En 1321, le peuple, abusé par des racontars, accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits et les fontaines et d'être cause par suite de la recrudescence de la lèpre ; maladie contagieuse très commune à cette époque. Les Juifs furent les victimes de la crédulité populaire, qui, à Chinon, se montra particulièrement terrible. Cent soixante Juifs furent brûlés vifs dans l'île en amont du pont de pierre.

Pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, on comprit l'absolue nécessité de mettre Chinon à l'abri des incursions anglaises. La ville fut alors entourée de hautes murailles, longeant la Vienne, depuis la place des Halles jusqu'au Vieux Marché. Dans les anciens documents, cette partie de Chinon s'appelle : *la ville fort* ; et le nom de faubourg est donné aux autres quartiers : faubourg Saint-Étienne, faubourg Saint-Jacques, faubourg Saint-Mexme.

Les annales chinonaises du quinzième siècle sont illustrées par un nom inscrit en lettres d'or dans l'histoire de France : Jeanne d'Arc. En effet, à Chinon eut lieu la célèbre entrevue de l'héroïne avec Charles VII, que les Anglais avaient surnommé par dérision le roi de Bourges à cause du minuscule royaume resté en sa possession.

Au début du règne de ce prince, la France était sur

le point de tomber entièrement sous le joug anglais. Charles VII, ne pouvant, par suite de la pénurie du Trésor, reconstituer ses armées, désespérait du sort du pays sur lequel il régnait nominalement puisque les trois quarts étaient au pouvoir des Anglais. La situation était donc des plus critiques, lorsqu'un secours inespéré et providentiel s'offrit à Charles VII dans la personne de Jeanne d'Arc, dont la mission est une des pages les plus belles de notre histoire nationale.

Cette mission de la vaillante Lorraine et notamment son courageux voyage à travers un pays ennemi, depuis Domrémy jusqu'à Chinon, sont choses connues de tous. Le récit de cet événement a été fait tant de fois qu'il y aurait mauvaise grâce à le rééditer ici.

Pour le même motif, nous ne dirons que quelques mots sur la mémorable entrevue, qui eut lieu dans une grande salle du château de Chinon le 8 mars 1429. Le séjour de Jeanne d'Arc à Chinon est un des souvenirs historiques qui s'est le mieux conservé dans cette ville ; glorieux souvenir perpétué et embelli par l'imagination populaire. On vous montrera à ce sujet dans le carrefour du Grand-Carroi une antique demeure à la porte de laquelle était jadis un puits. La tradition rapporte que le jour de son arrivée dans la cité chinonaise, Jeanne d'Arc, en descendant de cheval, a posé le pied sur la margelle de ce puits.

Supprimé en 1868, ce puits a été remplacé par une vulgaire pompe. La margelle, mise en vente par l'autorité municipale, fut achetée par une personne ayant le culte des souvenirs historiques. Cette précieuse margelle fut alors transportée dans la propriété de la Bouvillerie, commune de Marçay près Chinon.

Parlons maintenant brièvement de la célèbre entre-

vue de Charles VII avec Jeanne d'Arc. A la tombée de la nuit du 8 mars 1429 une animation extraordinaire régnait dans le château de Chinon ; toute la cour se pressait dans la grande salle de l'antique forteresse et grand fut l'étonnement de cette foule de seigneurs et d'officiers en écoutant cette fille des champs, dont la parole douce et persuasive ranimait leur espoir pour le salut de la patrie en annonçant sa mission providentielle. La levée du siège d'Orléans par les Anglais et le sacre de Charles VII à Reims furent la conséquence de cette entrevue si féconde en heureux résultats pour notre pays.

Après avoir inscrit avec fierté le nom de Jeanne d'Arc sur nos tablettes d'histoire locale au début du quinzième siècle, nous éprouvons le même sentiment en parlant à la fin de ce même siècle de François Rabelais, dont le nom brille du plus vif éclat dans les lettres françaises. Chinon en effet a l'honneur de compter cet illustre écrivain au nombre de ses enfants.

Retirez-vous, rois et gloire guerrière,
Devant le nom de François Rabelais,
Sublime enfant, dont Chinon fut la mère,
Et qu'allaita le bon jus de Cinais.
Entendez-vous encore son puissant rire
Aux gais propos convier les buveurs
Et le fouet de sa verte satire
A tour de bras cingler les imposteurs (1).

Entre les villages de Cinais et de Seuilly, à quelques kilomètres de Chinon, se trouve une petite construction ayant le caractère architectural du quinzième

(1) Extrait d'une poésie publiée en 1875 et ayant pour auteur M. Robbe, alors professeur au collège de Chinon.

siècle. La Devinière est le nom de cette maison de campagne où naquit Rabelais. Selon l'opinion commune, cette naissance est fixée à l'année 1483.

L'enfance de Rabelais s'écoula tout entière soit à Chinon, où son père avait pignon sur rue, soit à la propriété de la Devinière. Adolescent, le jeune François fit ses premières études dans l'abbaye de Seuilly, à deux pas de sa maison natale.

Ces souvenirs de jeunesse reviennent souvent sous la plume de Rabelais, qui porta une affection toute particulière à son pays d'origine. Il suffit de parcourir l'immortel roman de Gargantua et de Pantagruel pour être fixé à ce sujet, comme le fait justement remarquer un critique distingué (1) dans une étude littéraire sur les œuvres de Rabelais :

« Les voyageurs de la nef pantagruélique voguent par tous les pays du monde, bientôt même le monde ne leur suffit plus ; malgré les découvertes qui viennent de l'agrandir, il leur faut des îles imaginaires, mais si loin qu'ils voyagent au pays des chimères, toujours ils reviennent à la chère Touraine, au Chinonais. Perdus au milieu des contrées les plus lointaines et les plus merveilleuses, c'est de Chinon qu'ils s'entretiennent. Personne n'eut un génie plus vaste que Rabelais, et personne ne fut plus de son pays. »

La biographie de Rabelais (1483-1553) a été l'objet de savantes recherches, qui ont éclairci plus d'un point obscur de cette existence vagabonde et mouvementée. Nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur à ces

---

(1) Notice sur Rabelais parue en 1880, par M. Eugène Noël, ancien bibliothécaire municipal de Rouen.

doctes publications qui le renseigneront sur les séjours de Rabelais à Fontenay-le-Comte, à Montpellier, à Lyon, à Saint-Christophe-du Jambet, à Valence, à Grenoble, à Metz, à Meudon, etc., ainsi que sur ses voyages en Italie. Le lecteur apprendra aussi par ces publications(1) la haute estime qu'avaient pour Rabelais les plus illustres personnages de son temps et notamment l'amicale protection de la famille du Bellay.

Dans un but facile à comprendre, on a essayé de ternir la mémoire du profond penseur et du savant médecin que fut Rabelais, en accréditant les racontars les plus absurdes qui le représentaient comme un ivrogne et un goinfre. Les livres d'érudition, dont nous venons de parler, ont détruit ces légendes ; et, d'après des documents authentiques, ils nous donnent de Rabelais une physionomie toute nouvelle qui anéantit toutes les calomnies de certains écrivains.

Si la verve railleuse de Rabelais s'est laissée aller parfois à des peintures licencieuses, tout cela est bien racheté par les grandes pensées semées sous la plume de l'illustre satirique. Que de bon sens caché sous une apparence plaisante ! Quoi de plus élevées que les vues de Rabelais sur l'éducation, sur la paix universelle, sur les horreurs de la guerre et sur les réformes sociales ! Les idées du grand Chinonais ont fait leur chemin ; aussi a-t-on raison de compter Rabelais comme un des précurseurs de la Révolution française.

La seconde moitié du seizième siècle est une des périodes les plus tristes de l'histoire de France ; c'est

---

(1) Parmi les publications récentes qui ont jeté une vive lumière sur la biographie de l'auteur de Pantagruel figure au premier rang la *Revue des études rabelaisiennes*, fondée en 1903 sous la savante direction de M. Abel Lefranc, professeur au collège de France.

l'époque des *guerres de religion*. Notre région fut le théâtre de ces luttes fratricides entre catholiques et huguenots. En 1562 Chinon, tombé au pouvoir des protestants, fut repris peu après par les catholiques.

De nombreuses troupes, sous le commandement du duc d'Anjou (le futur Henri III), séjournèrent à plusieurs reprises à Chinon pendant le cours de l'année 1569 ; ce fut de cette ville qu'elles partirent pour attaquer l'armée protestante, qui fut complètement défaite à la bataille de Montcontour (3 octobre 1569).

Vingt années plus tard, au mois de mai 1589, le roi de Navarre, à la tête de ses troupes, fit une halte de quelques jours à Chinon. Trois mois plus tard le célèbre Béarnais devenait roi de France sous le nom de Henri IV. Lors de son avènement, la situation de ce prince était des plus critiques ; et il ne fallut rien moins que son courage et son infatigable activité pour triompher des énormes difficultés accumulées sur sa route.

Les catholiques ne voulant pas reconnaître Henri IV proclamèrent comme roi, sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon, alors prisonnier au château de Chinon. Dès que cette nouvelle parvint à Henri IV, des mesures furent prises pour empêcher la délivrance de ce compétiteur au trône. Henri IV fit transférer le cardinal de Bourbon au château de Fontenay. Dans cette nouvelle prison se termina le règne nominal du cardinal de Bourbon, décédé après quelques mois de détention, le 9 mai 1590.

Pendant la fin du seizième siècle et le commencement du suivant, le château de Chinon posséda une assez forte garnison pour faire face aux éventualités de cette période troublée. — Au mois de mai 1616, le roi

Louis XIII donna le château de Chinon comme place de sûreté au prince de Condé. Cette possession par ce seigneur fut de courte durée. Après l'arrestation du prince de Condé, qui, par ordre de Louis XIII, fut incarcéré à Vincennes, les troupes royales reçurent mission de s'emparer du château de Chinon. Sur le conseil du prince de Condé lui-même, aucune résistance ne fut faite par le gouverneur du château, qui remit cette place forte à l'armée royale.

Trois ans plus tard, en 1619, le domaine de Chinon fut donné par Louis XIII à la reine-mère, Marie de Médicis, qui résida au château. Le séjour de cette célèbre reine à Chinon clôt la longue liste des hôtes illustres abrités par la vieille forteresse vouée désormais à l'abandon et à la ruine.

IV

Les ducs de Richelieu, seigneurs de Chinon (1631-1789). — Chinon pendant la Révolution (1789-1804). — Les embellissements modernes de la ville.

Arrivé au faîte des grandeurs, le cardinal de Richelieu voulut agrandir le modeste manoir, possédé à Braye-sous-Faye par ses ancêtres; pour accomplir ce projet il acheta toutes les seigneuries d'alentour, et en fit ériger ce nouveau domaine en duché-pairie. Il devint ainsi en 1631 possesseur du domaine de Chinon. Puis le tout-puissant ministre de Louis XIII mit à exécution une idée flattant son orgueil en créant la ville à laquelle il donna son nom. Le château de Chinon subit le contre-coup de l'accomplissement de ce gigantesque projet. Plusieurs bâtiments du vieux castel furent détruits en partie; et leurs matériaux, transportés sur le bord du Mable, servirent aux constructions de la ville de Richelieu.

A partir de cette démolition partielle, la forteresse

démantelée de Chinon n'a pour ainsi dire plus d'histoire; d'ailleurs la vie politique a quitté les rives de la Loire, tant aimées par les Valois, pour se fixer sur les bords de la Seine que préfèrent les Bourbons. Les ducs de Richelieu, eux aussi, suivirent cette mode et aimèrent mieux le séjour de la capitale que celui de la province; aussi ne firent-ils que de rares apparitions dans la cité chinonaise, dont ils étaient les seigneurs.

Si pendant la période calme de 1631 à 1789, l'histoire locale n'a pas d'événements saillants à graver sur ses tablettes, il n'en est pas de même pour la période suivante. En effet, nous arrivons à la date mémorable de 1789, où les sujets deviennent des citoyens.

L'ordonnance royale du 27 janvier 1789 sur la convocation des États-Généraux causa une vive agitation dans toute la France. Cette nouvelle fut accueillie à Chinon avec faveur. Dans cette ville, comme partout ailleurs, la situation compliquée par la misère, suite des mauvaises récoltes des cinq dernières années, fut encore aggravée par le rigoureux hiver de 1788-1789.

Dès le commencement du mois de février 1789, la convocation des États-Généraux était la principale préoccupation des officiers municipaux chinonais. Le 27 février, les délégués du Tiers-État se réunirent à l'hôtel de ville; tous les corps constitués et une trentaine de corporations y étaient représentés.

L'assemblée procéda, séance tenante, à la rédaction du cahier des doléances.

Il ressort des doléances consignées dans ce cahier que les signataires voulaient : l'égalité devant l'impôt, la suppression de la gabelle, des douanes régionales et des lettres de cachet, le vote et le contrôle de

l'impôt par des députés nommés à cet effet, le retour périodique d'une assemblée élue, le libre accès pour tous aux hauts grades de l'armée.

Parmi les douze députés élus par le Tiers-État de Touraine pour le représenter aux États-Généraux se trouvaient : Chesnon de Baigneux, maire de Chinon, et Bouchet (Jacques), avocat à Chinon.

Pendant tout le cours de la période électorale, une grande disette de subsistances provoqua des troubles à Chinon ; la municipalité prit de sages mesures pour venir au secours de la population en taxant le prix du pain, et en achetant du blé que l'on revendit aux pauvres à un cinquième au-dessous du cours.

La disette des blés continuait toujours ; les pluies continuelles du mois de juin retardaient la récolte ; d'autre part, le budget de la ville ne permettant pas de faire des ventes de blés avec perte, une supplique fut adressée à l'Intendant de Touraine « pour venir en aide à la commune ». Aussi Chinon fut-il témoin d'émeutes que la maréchaussée eut grande peine à réprimer. Pour venir en aide à la maréchaussée, les officiers municipaux créèrent une *milice bourgeoise*, recrutée parmi la jeunesse riche ou aisée. La nouvelle de la prise de la Bastille, qui arriva comme un coup de foudre, accentua la crise. Le 25 juillet, en l'honneur de cet événement, un *Te Deum* fut chanté dans l'église Saint-Mexme, en présence de la municipalité et de la milice bourgeoise, puis au bruit de nombreuses salves d'artillerie, un feu de joie fut allumé dans la prairie, près de la porte des Prés (champ de foire actuel). La joie populaire fut de courte durée ; la disette des grains ayant été plus grande en juillet et août 1789.

Des détachements de la milice bourgeoise parcou-

rurent en tous sens les environs pour réquisitionner les blés. L'anarchie était à un tel point que les contribuables refusaient de payer les impôts, malgré un avis pressant engageant tous les bons citoyens à s'acquitter envers le trésor public.

Les travaux des États-Généraux, devenus l'*Assemblée Nationale*, auraient passé complètement inaperçus au milieu de tous ces désordres, si au moment de la division de la France en départements une question d'intérêt local n'eût éveillé l'attention des édiles chinonais, qui pouvaient espérer de voir une vieille et importante cité comme Chinon devenir le chef-lieu d'une de ces nouvelles circonscriptions. Cette espérance fut déçue : la province de Touraine devenait le département d'Indre-et-Loire ; Chinon n'était qu'un chef-lieu d'un des districts de ce département.

Le commencement de l'année 1790 fut aussi agité à Chinon que l'avaient été les derniers mois de 1789.

Une décision municipale portant « que les impôts seraient payés comme ils l'étaient autrefois jusqu'au jour de la dissolution de l'Assemblée Nationale », en mécontentant la population, ne fit qu'augmenter le nombre des citoyens qui refusaient de s'acquitter envers l'État.

On espéra un moment que les élections municipales mettraient un terme à ce gâchis administratif. Ce fut à tort; car les élections, chaudement disputées, furent l'occasion de troubles si graves que l'on fut obligé de faire venir à Chinon plusieurs brigades de maréchaussée afin de rétablir l'ordre (février 1790).

La Révolution marchait à grands pas et les nouvelles que l'on recevait de Paris sur les moindres manifestations de l'Assemblée Nationale, grossies par

la rumeur publique, devenaient de véritables événements pour la province.

Les esprits s'échauffaient encore à la lecture des libelles subversifs répandus à profusion dans la contrée.

Pour donner satisfaction à la population, la municipalité chinonaise nomma une délégation de cinq membres, qui aux frais de la ville se rendit à Paris pour assister à la magnifique fête de la Fédération, qui eut lieu sur le Champ de Mars, le 14 juillet 1790.

Ce premier anniversaire de la prise de la Bastille fut aussi célébré à Chinon avec beaucoup d'entrain. Une messe solennelle fut dite au milieu du mail Saint-Mexme (champ de foire actuel), en présence des autorités et de la garde nationale. Puis, après la prestation du serment de fidélité à la Constitution par la nombreuse assistance, on alluma un feu de joie au bruit des salves d'artillerie.

Les idées nouvelles devenaient de plus en plus en faveur dans les masses, et un impérieux besoin de se réunir pour échanger leurs vues sur la situation se manifestait surtout dans la classe moyenne ; aussi l'année 1790 vit-elle éclore dans toute la France de nombreux clubs où se réunissaient les citoyens. Ces groupes politiques prirent le nom de *Sociétés populaires*.

Quelques habitants de Chinon ne voulurent pas rester en arrière : le 15 août 1790, la *Société populaire patriotique de Chinon* tenait sa première séance.

Dès son début, ce club eut une grande influence sur la politique locale ; son action se fit surtout sentir aux élections municipales ; dans divers scrutins la Société populaire eut la satisfaction de compter tous les élus ou presque parmi ses membres. Ce club, qui se réu-

nissait périodiquement, tenta souvent d'exercer une pression sur les décisions de la municipalité, qui céda quelquefois.

En mars 1791, on procéda dans toute la France à l'application de la constitution civile du clergé. A Chinon, une dizaine de membres du clergé y donnèrent leur adhésion ; cinq prêtres refusèrent le serment.

Cédant à un mot d'ordre, qui semble être le même dans toute la France, on commença à Chinon ces martelages stupides sur les signes d'ancien régime, qui existaient sur les monuments; les armoiries des édifices publics ou des maisons privées furent alors martelées.

Hostiles aux idées nouvelles et effrayées des progrès de la Révolution, les familles nobles pour la plupart s'étaient volontairement exilées. Une cinquantaine d'habitants de Chinon avaient quitté cette ville avant le mois de mai 1792, comme le témoigne une liste officielle de ces émigrés, où parmi les noms inscrits on relève celui du « sieur Armand Duplessis de Richelieu ».

En juillet 1792, une partie de la ville de Chinon n'échappa qu'à grand'peine à une catastrophe. De mémoire d'homme la crue de la Vienne du 13 juillet 1792 est celle qui atteint le plus haut chiffre; 6 m. 16. Dès les premiers moments du danger, la municipalité réunie à l'Hôtel de Ville se déclara en permanence. On battit la générale, des pelles et des pioches furent distribuées aux citoyens, qui se rendirent en foule sur les digues du faubourg Saint-Jacques, partie la plus menacée par l'inondation. On amassa tous les matériaux que l'on put trouver, afin d'élever la digue que l'eau était sur le point de couvrir. Enfin, grâce aux

sages mesures commandées par les édiles chinonais, le faubourg Saint-Jacques échappa à l'immense désastre qui le menaçait.

Après quelques échecs subis par nos armées dans l'Est, on proclama la Patrie en danger. Cette proclamation eut lieu à Chinon, le 5 août 1792 ; on tira le canon d'alarme d'heure en heure, on sonna le toscin à trois reprises dans toutes les paroisses ; et les tambours de ville battirent la générale. Puis les autorités se rendirent dans tous les quartiers pour donner lecture de la proclamation. On remarquait dans le cortège « un garde national à cheval entre deux pièces de canon, portant une bannière tricolore avec ces mots : *La Patrie est en danger* ! et un autre garde national portant une pique surmontée du bonnet de la Liberté ».

Pendant ce temps, les événements se précipitaient à Paris : la déchéance du roi, la dissolution de l'Assemblée législative étaient à peine connues qu'avaient lieu les élections pour nommer les députés à la Convention.

Le lendemain de la célèbre canonnade de Valmy, dès sa première séance, la Convention nationale proclamait la République (21 septembre 1792). La généreuse conduite d'un détachement de la garde nationale de Chinon, qui venait d'aider les garnisons de Thouars et de Bressuire à réprimer l'insurrection qui s'était produite dans cette contrée, préoccupa alors davantage les Chinonais que le changement de la forme gouvernementale.

Un arbre de la liberté fut planté dans les derniers jours de septembre ; mais on attendit à Chinon jusqu'au 1^er^ novembre 1792 pour faire la proclamation solennelle de la République ; on profita d'une « fête relative aux succès des armées en Savoie ».

On est arrivé à la date sanglante de 1793, débutant par l'exécution de l'infortuné Louis XVI.

La France se trouvait alors dans une situation critique ; à la guerre étrangère venait de se joindre la guerre civile : la Vendée avait levé l'étendard de la révolte. La ville de Thouars était tombée au pouvoir des Vendéens, qui, continuant leur marche en avant, menaçaient le département d'Indre-et-Loire.

Une commission de 11 membres, choisis parmi les commissaires de la Convention nationale en mission en Touraine, se transporta à Chinon pour y organiser la défense ; mais le danger ayant été conjuré par une défaite des Vendéens et n'ayant dès lors aucune utilité, cette commission extraordinaire déposa ses pouvoirs (31 mai 1793).

Pendant le mois de mai 1793, la ville de Chinon fut habitée par le célèbre conventionnel Tallien.

Les prisons de Chinon étaient remplies de *suspects*, victimes pour la plupart de quelque vengeance particulière. Tallien fit le possible pour atténuer la situation ; et à l'époque où la *Terreur* était au comble, il n'hésita point à accorder la liberté à de nombreux prisonniers. C'était alors jouer gros jeu ; car ces faits exposaient Tallien lui-même d'être victime de quelques dénonciations.

Pendant ce temps, la ville de Chinon était journellement encombrée de troupes, qui se rendaient en Vendée. Grande fut l'émotion dans la cité à la nouvelle des défaites subies par l'armée républicaine. Les agents royalistes, très nombreux aux environs de Chinon, engagèrent l'armée vendéenne à envahir le département d'Indre-et-Loire. La prise de Saumur par les Vendéens au commencement de juin 1793, mettait

Chinon à la merci d'un coup de main. Les autorités organisèrent la défense ; un détachement de la Légion germanique vint prêter main-forte à la garde nationale, qui composait toute la garnison.

La municipalité, dans la détresse la plus absolue, emprunta mille livres, employées aussitôt aux travaux de la défense. On creusa les fossés le long des remparts de la ville ; la porte qui, autrefois, faisait face au pont, fut fermée par de gros madriers ; on transforma les digues du faubourg Saint-Jacques en de formidables retranchements et tout autour les arbres furent abattus et les haies coupées.

Tout était préparé pour opposer aux Vendéens une défense énergique ; mais on avait compté sans la conduite étrange (pour ne pas la juger plus sévèrement) de l'administration du district.

Sous le fallacieux prétexte de sauver les archives et des équipements militaires de la main *des brigands de la Vendée*, le district, après avoir fait charger les papiers de l'administration dans des charrettes, accompagna le convoi qui se rendait à Sainte-Maure : les troupes, qui étaient venues prêter main-forte, s'en allèrent également avec le convoi pour servir d'escorte (11 juin 1793). Abandonnée de tous, la municipalité n'avait plus que la garde nationale pour faire face à une armée, que les racontars populaires portaient à quarante mille hommes ; toute résistance à main armée était donc désormais impossible. Le 12 juin 1793, la nouvelle se répandit que les Vendéens venant de Saumur marchaient sur Chinon.

La municipalité prit les dernières précautions pour assurer la tranquillité publique. A trois heures du soir, un détachement de l'armée royaliste fit son entrée à

Chinon. Les habitants, confiants dans la parole des parlementaires envoyés quelques heures auparavant, ne firent aucune résistance aux Vendéens, qui avaient promis de respecter les propriétés. La troupe se rendit devant l'Hôtel de Ville dont les fenêtres et les portes étaient closes ; les Vendéens enfoncèrent les portes et trouvèrent au premier étage la municipalité réunie tout entière ; ils s'emparèrent des écharpes des officiers municipaux et les brûlèrent sur la place publique avec les débris de l'arbre de la liberté qu'ils venaient d'abattre.

Un des commandants de la troupe vendéenne signifia aux officiers municipaux de cesser leurs fonctions; la municipalité leva la séance et se retira en faisant une énergique protestation. Le drapeau blanc fut aussitôt arboré sur l'Hôtel de Ville et les tours du château aux cris de : Vive le Roi ! Vive Louis XVII ! Les Vendéens restèrent pendant dix jours à Chinon ; ils pillèrent le magasin de subsistances et s'emparèrent des farines ; ils portèrent également leurs représailles sur le club de la Société Populaire où ils détruisirent les registres de délibérations en les jetant au feu. Le 22 juin, les Vendéens quittaient Chinon. L'armée vendéenne, au lieu de continuer sa marche en avant vers Tours pour aller à Paris, revenait sur son chemin pour s'emparer d'Angers et de Nantes. Cette diversion arrêta l'invasion du département d'Indre-et-Loire par l'armée royaliste. Le 23 juin, les troupes républicaines, parties la veille de Tours, venaient reprendre possession de la ville de Chinon. Un arbre de la liberté fut planté aussitôt pour remplacer celui brûlé par les Vendéens ; un drapeau tricolore, surmonté du bonnet de la liberté, fut attaché au sommet de l'arbre aux cris de : Vive

la République ! L'assistance chanta ensuite la *Marseillaise*.

L'administration du district, qui était revenue avec les troupes républicaines et qui avait brillé par son absence au moment du péril, eut l'audace de faire placarder une proclamation où elle disait qu'elle avait espéré « que les citoyens se seraient levés en masse pour s'opposer à l'invasion ». C'était bien au district de parler, à cette administration dont la piteuse conduite offrait tant de contraste avec le digne maintien de la municipalité pendant l'occupation de Chinon par l'armée royaliste !

Une enquête longue et minutieuse fut faite par des commissaires du département d'Indre-et-Loire envoyés à Chinon à ce sujet. Les officiers municipaux firent de justes protestations « contre les calomnies lancées contre eux dans un arrêté du département affiché en profusion et contenant des dénonciations aussi absurdes que méchantes ».

Le 13 juillet un arrêté, suggéré par le district aux administrateurs du département d'Indre-et-Loire, suspendait la municipalité de ses fonctions et en nommait une autre à la place. La population fut indignée de ce fait ; et la municipalité provisoire refusa sa nomination. Devant cette attitude, l'administration départementale, ayant reconnu la fausseté des accusations, cause de la révocation de la municipalité de Chinon, n'hésita pas à réinstaller dans leurs fonctions les officiers municipaux, victimes d'odieuses calomnies (17 août 1793).

Chaque jour les habitants de Chinon logeaient de nombreuses troupes, se rendant en Vendée, où la guerre continuait plus terrible que jamais. Le

30 août 1793, quatre mille hommes de la garnison de Mayence, sous les ordres de Kléber, étaient de passage à Chinon ; les officiers municipaux allèrent au devant d'eux « en reconnaissance des services rendus à la République par les braves défenseurs de Mayence ».

En décembre 1793, la ville de Chinon fut le théâtre d'un horrible massacre. Sous la conduite d'un nommé Lepetit, membre du comité révolutionnaire de Saumur, 389 prisonniers (Vendéens pour la plupart) arrivèrent à Chinon dans la soirée du 3 décembre. Pour passer la nuit, les troupes de l'escorte et les prisonniers furent logés dans l'église Saint-Mexme et dans l'ancien couvent des Ursulines, qui occupait jadis presque toute la partie ouest du faubourg Saint-Jacques. D'après la rumeur publique on annonçait le massacre d'une partie des prisonniers pour le lendemain. Mandé à l'hôtel de ville le chef de l'escorte Lepetit ne répond que d'une façon évasive aux pressantes questions de la municipalité ; son attitude arrogante est sur le point de le faire arrêter. La municipalité ne laisse partir Lepetit qu'après avoir eu sa parole de laisser la vie sauve aux prisonniers. Cette promesse hélas ! ne devait pas être tenue.

Le 4 décembre 1793, Lepetit se rendant à Tours partait de Chinon avec son convoi. Traverser la ville, monter la route de Tours pour se rendre au bas de la côte des Quinquenais fut l'affaire de quelques instants. Là, sur l'ordre de Lepetit, le convoi s'arrête ; 271 prisonniers sont choisis pour devenir les victimes du massacre qu'il va ordonner ; on les met ensuite sur une ligne au pied des murailles du château qui bordent au sud la route de Tours.

Sur l'ordre de leur chef les soldats font feu : les

malheureux prisonniers, que les balles ont épargnés, sont achevés à coups de baïonnettes. Craignant une juste répression de la part des autorités, Lepetit reforme son convoi et prend en toute hâte le chemin de Tours.

Puis, dans une lettre mensongère adressée aux autorités chinonaises, Lepetit prétendit que, par suite d'une révolte des prisonniers, il s'était vu dans l'obligation de sévir.

La nouvelle de cet affreux massacre causa à Chinon une véritable stupeur. Les officiers municipaux indignés protestèrent de leur innocence. La vigilance de la municipalité avait été perfidement surprise ; sur Lepetit seul doit peser la responsabilité de l'horrible exécution.

En 1794, toutes les églises de Chinon avaient été désaffectées ; l'église Saint-Mexme (ou mieux *l'édifice Mexme* pour parler le langage de l'époque) était devenue une nitrière. *L'édifice Maurice*, après avoir servi d'écurie pour les chevaux des troupes de passage, fut pendant quelques mois, en 1794, le lieu de réunion de la Société populaire. *L'édifice Étienne* servait de temple décadaire.

Les décadis étaient généralement jours de fêtes au temple décadaire. C'est là que les jacobins de la Société populaire aux premières places conduisaient, préparaient, réglaient tout.

Les organisateurs faisaient tout leur possible pour varier le spectacle ; des bannières avec de nombreuses inscriptions (dont le texte si souvent changé ne semble cependant point embarrasser les auteurs) étaient portées dans les processions que faisait le peuple pour se rendre au temple décadaire. On remarquait un jour dans le cortège « la Société populaire en bonnets rouges, du milieu d'elle s'élevait une pyramide peinte aux

trois couleurs avec cette inscription sur une face : *La Montagne inébranlable* ; puis un citoyen portait au haut d'une pique un tableau triangulaire où étaient écrits ces mots : *Dieu, Nature, Raison* ; enfin, les faisceaux étaient portés en pompe par les sans-culottes... »

Au milieu de toutes ces fêtes organisées par les jacobins, la municipalité, qui se tenait à l'écart et se refusait à exécuter les ordres des représentants du peuple en mission en Indre-et-Loire, fut l'objet d'une dénonciation. Le maire Chesnon de Baigneux et plusieurs officiers municipaux, ayant désapprouvé hautement des mesures vexatoires, accusés de modérantisme, furent jetés en prison ; et une nouvelle administration municipale fut installée à leur place.

Les officiers municipaux chinonais prisonniers avaient été transportés à Paris et quelques jours plus tard allaient payer de leur tête leur digne et généreuse conduite, quand survint la révolution du 9 thermidor, qui mit fin à *la Terreur*. Aussi avec une véritable joie on apprit à Chinon l'exécution de Robespierre. Grâce aux démarches de Tallien, les Chinonais, dont le refus de s'associer à des mesures révolutionnaires avait été la seule cause de leur internement, furent aussitôt mis en liberté. De retour à Chinon, ces officiers municipaux furent réinstallés dans leurs fonctions (22 vendémiaire an III) et envoyèrent une adresse de félicitations à la Convention nationale au sujet du succès de la révolution du 9 thermidor.

A la *Terreur* succéda une période de calme et d'apaisement. De 1794 à 1799, à Chinon, la situation fut des plus calmes ; on ne pensait qu'aux fêtes.

Sauf de légères variantes, ces manifestations se res-

semblaient toutes : promenade d'un cortège à travers les rues de la cité, discours de circonstances et chants patriotiques.

A la *fête de l'Être suprême* le cortège se rendait au temple décadaire. Dans le cortège un citoyen portait une « oriflamme représentant l'œil de la Nature, on voyait ensuite des grappes de raisins et des épis de blé, suspendus avec des guirlandes à des piques, qui élevaient au ciel le témoignage touchant de la reconnaissance pour l'Être bienfaisant, dont la main libérale prodigue ces présents en cette saison à la terre. Plus loin, était portée l'effigie de la Liberté ; près d'elle on voyait au haut des piques, des chaînes rompues, des signes de féodalité, en mémoire du triomphe de la liberté sur la tyrannie, on y voyait aussi les bustes de Marat et de Lepelletier ; etc..... » Il y avait une grande distribution de récompenses et de couronnes civiques aux citoyens « que leurs vertus avaient désignés ».

Pour *la fête de la Liberté*, on plaçait un trône sur un autel de la Patrie, on le renversait et on le brûlait ensuite.

A la fête des époux, dans le cortège on remarquait « des jeunes gens tenant chacun un flambeau portant écrit : *Amour*, *Amitié*, *Fidélité*, *Constance* ; les jeunes filles, vêtues de blanc, portaient un brassard sur lequel était une rosace portant deux colombes ou pigeons, symbole de l'amour filial ; puis les jeunes époux et épouses ; en tête d'eux était placée cette bannière : *A la pratique des vertus sociales est attaché le bonheur de tous* ! »

A partir de 1799 toutes ces fêtes devinrent plus rares et disparurent à l'avènement de l'Empire.

Ce tableau de Chinon pendant la période révolu-

tionnaire serait incomplet si on ne signalait les dénominations bizarres servant alors de noms aux rues de cette cité : Rue de la Raison, rue de l'Égalité, impasse de la Méprise, rue de la Montagne, rue de la Vertu, rue des Droits de l'Homme, place de la Liberté, place Junius Brutus, rue de l'Indescriptibilité, place de l'Union, rue de la Loi, rue des Théophilanthropes, etc. Le faubourg Saint-Jacques s'appelait le faubourg de la Fraternité.

Par suite du Concordat, en 1803, les églises Saint-Étienne et Saint-Maurice étaient rendues au culte catholique.

Le 28 floréal an 12, au bruit des salves d'artillerie et en présence d'une foule de citoyens, il était donné lecture du sénatus-consulte proclamant Napoléon-Bonaparte empereur des Français.

Les excès des Jacobins avaient jeté la France sous la botte d'un César.

Napoléon avait à peine ceint le diadème impérial qu'en bons courtisans les Chinonais lui dressèrent une statue dans leur ville. Le 23 septembre 1804 de grandes réjouissances publiques avaient lieu à Chinon pour l'inauguration d'un buste de l'Empereur, érigé sur la colonne en pierre s'élevant jadis au milieu de la fontaine située au nord de la place des Halles. Œuvre du sculpteur Massimiliano, ce buste resta sur son piédestal jusqu'en 1815, et subit les vicissitudes de la politique. Enlevé lors de la première Restauration, ledit buste, replacé pendant les Cent Jours, fut descendu à nouveau lors de la seconde Restauration et relégué dans les greniers de la mairie. La municipalité royaliste ne s'en tint pas là et pour faire du zèle, elle donna l'ordre de briser cette œuvre d'art et d'en jeter les morceaux dans

la Vienne (6 janvier 1816). La Roche Tarpéienne, on le voit, n'est pas loin du Capitole.

En 1808, on créa, dans les prairies situées à l'emplacement actuel du champ de foire, une magnifique promenade publique : *le jardin anglais*, qui pendant un demi-siècle fut le rendez-vous favori de la société chinonaise ; et au milieu de la principale allée on édifia une belle statue de l'impératrice Joséphine. Quelques mois après le divorce de l'impératrice avec Napoléon, cette statue fut détruite par des inconnus dans la nuit du 11 au 12 juillet 1810.

Ayant l'inconvénient d'être inondable lors des moindres crues de la Vienne, ce jardin anglais fut remblayé en 1858 pour y établir le champ de foire et en 1860, pour y construire la gendarmerie et la prison.

Pour la transformation de l'antique cité chinonaise en ville moderne on entreprit sous la Restauration des travaux très dispendieux, mais de première utilité. Le mur de ville, qui s'étendait le long de la Vienne, fut démoli ; et sur son emplacement on créa la superbe promenade des quais.

Commencée en 1823, la construction des quais, depuis le Vieux-Marché jusqu'au champ de foire, se termina en 1832. Ces importants travaux furent exécutés sous l'habile direction de l'ingénieur Dubrac de la Salle.

Les quais furent encore embellis en 1864 lorsqu'on ouvrit cette large percée qui fait communiquer la place de l'Hôtel-de-Ville avec le square Rabelais. Cette nouvelle rue symétriquement construite acheva *d'haussmaniser* la partie centrale de la ville.

L'œuvre d'embellissement a continué depuis tout en rendant hommage aux gloires locales. Sur ses places publiques, Chinon a élevé en 1882 une statue à Rabe-

lais (œuvre d'Émile Hébert) et en 1893 une statue à Jeanne d'Arc (œuvre de Jules Roulleau) ; cette ville a acquitté ainsi sa dette de reconnaissance envers l'un des émancipateurs de la pensée humaine et envers la libératrice de la France (1).

(1) Hébert Émile (1828-1893), a débuté au salon de 1849 ; auteur du groupe *Toujours et Jamais* ; de la *Libre Pensée* (Champ de Mars) ; de la statue de Regnard (hôtel de ville de Paris). — Roulleau Jules (1855-1895), né à Libourne, vint de bonne heure habiter Tours. Second grand prix de Rome, chevalier de la Légion d'honneur, Roulleau est l'auteur du monument de la Défense de Paris, du monument de la Défense de Saint-Quentin, de la statue de Lazare Carnot, du monument Théodore de Banville, etc.

V

Monuments de Chinon : le château et les églises. — Maisons antiques. — L'hôtellerie de la Lamproie. — Les caves Vaslins.

A tout seigneur, tout honneur; commençons donc cette description du vieux Chinon par le monument le plus important : le château.

Du haut du plateau sur lequel est construit l'antique forteresse, on jouit d'un panorama remarquable. Ici encore nous laissons la parole à des auteurs étrangers à la localité.

Dans le magnifique in-folio intitulé : *la Touraine*, cette merveille de librairie éditée en 1855 par la maison Mame, on trouve une notice sur Chinon. Dans cet article, signé par M. de Galembert, on lit le passage suivant (p. 58) : « Quand, du haut des tours du château de Chinon, le regard plonge sur la vallée arrosée par la Vienne, on est ébloui (et je parle sans exagération) du magnifique spectacle qu'on y découvre. »

M. Touchard-Lafosse, dans son ouvrage *la Loire historique*, paru en 1843, nous parle de la « délicieuse situation » du château de Chinon « qu'on ne se lasse pas d'admirer ». Cet auteur nous en trace le tableau suivant (t. IV, p. 279) : « Trois fois avant de nous éloigner, nous avons voulu jouir de l'admirable panorama qui se développe du plateau où gisent les ruines du château. Avec quel charme l'œil suit les sinuosités de la Vienne contournant son cours argenté de l'Ile-Bouchard à Candes à travers une plaine nuancée de tous les tons, opulente de tous les trésors d'une végétation généreuse. Devant le spectateur charmé et sur la colline, qui ferme au sud le bassin de la rivière, s'offrent des sites ici tapissés de vigne, là garnis de noyers touffus, et de distance en distance les flèches de quelques demeures féodales percent ces massifs d'arbres; ou bien dans leurs clairières apparaissent les tourelles de ces vieux manoirs..... A l'ouest, dans un lointain bleuâtre, les tours puissantes du château de Saumur couronnent le paysage qui fuit sous le regard, et les coteaux majestueux de la Loire ferment cet horizon dont se fussent enivrés Ruisdaël et Claude le Lorrain. »

Nous allons maintenant signaler au cours d'une rapide visite les parties les plus intéressantes du château; tout d'abord laissons de côté le *fort Saint-Georges*, construction anglaise du douzième siècle aujourd'hui en ruines, traversons les douves sur le pont de pierre qui a remplacé le pont-levis. Nous sommes arrivés au pied de la *Tour de l'horloge*.

« Cette tour, écrit un archéologue tourangeau (1),

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 101.

date du quatorzième siècle, comme l'indique sa construction générale. Placée en avant comme une sentinelle vigilante, elle domine le *fort Saint-Georges*, la ville et tout le cours de la Vienne. Rien n'égale l'élégance du profil de cette belle tour de défense, où rien n'a été épargné, ni dans la solidité de ses murailles, ni dans l'ornementation de ses consoles et la gracieuse couronne de ses machicoulis. »

Au sommet de cette tour, terminée à la fin du quatorzième siècle, on plaça en 1399 un élégant campanile pour abriter la cloche servant de timbre à l'horloge. *Finis coronat opus.*

Cette cloche, légendaire dans le pays, a les honneurs d'un vieux dicton chinonais :

Marie Javelle,
Je m'appelle.
Celuy, qui m'a mis,
M'a bien mis.
Celuy, qui m'ostera,
S'en repentira.

Cette menace a produit son effet ; personne, ne voulant avoir à s'en repentir, n'a songé à ôter la cloche *Marie Javelle*, qui d'ailleurs sonne ponctuellement les heures depuis cinq siècles à la satisfaction de tous.

Nous franchissons la porte d'entrée et après avoir jeté un rapide coup d'œil aux jardins du château, nous visitons les bâtiments en ruines du *Grand-Logis*, édifiés au douzième siècle. « Les plafonds et les planches ont disparu ; quelques cheminées cependant sont restées suspendues dans l'espace, appuyées aux hauts pignons de la construction. Ce ne sont partout que décombres et pierres branlantes, que le premier ou-

ragan peut jeter à bas. De la *chambre de Saint-Louis* il reste uniquement le souvenir, et de la *grande salle* où eut lieu la première entrevue de Charles VII et de Jeanne d'Arc, une autre cheminée indique la place, tandis que par terre, au ras du sol, on entrevoit dans l'herbe la ligne des fondations qui en marquent les dimensions (1). »

Cette salle historique a été démolie en 1699 par ordre du duc de Richelieu. De la seconde moitié du dix-septième siècle date également la démolition partielle des autres salles du *Grand-Logis* et de la plupart des tours du château. Aussi cette forteresse était depuis longtemps en ruines lorsque la Révolution éclata.

En 1793 il y eut bien ici et là quelques démolitions, faites par les salpêtriers, ayant au moins un prétexte comme excuse puisqu'on arguait du motif de la défense nationale. La municipalité s'étant dès le début opposée à ce démantèlement, les travaux des salpêtriers durèrent très peu de temps ; en tous cas les démolitions, faites à l'époque révolutionnaire (si regrettables soient-elles) sont minimes en comparaison de celles ordonnées précédemment par les ducs de Richelieu. D'ailleurs, si l'on porte les yeux sur les vues de Chinon, datées de 1699 et de 1758, on voit que dès cette époque le château de Chinon était complètement en ruines. Ces deux gravures, témoignage accablant pour les ducs de Richelieu, établissent d'une façon précise que cet acte de vandalisme leur incombe presqu'en entier.

Ce fut dans la vaste salle du *Grand-Logis* que fut

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 105.

reçu, le 18 décembre 1498, le célèbre César Borgia, chargé par le pape Alexandre VI de remettre à Louis XII les lettres annulant le mariage de ce roi avec Jeanne de France. Dans cette circonstance César Borgia déploya un luxe outré pour éblouir la cour. Ce luxe prétentieux fut surtout affiché lors de son arrivée à Chinon. Voulant faire dans cette ville une entrée vraiment sensationnelle, César Borgia et ses seigneurs avaient revêtu de somptueux habits couverts d'or et de pierreries ; ils montaient de magnifiques coursiers caparaçonnés de velours avec des housses bordées de perles. Les fers des montures étaient en argent.

César Borgia revint au printemps de l'année suivante à Chinon, où fut célébré, le 12 mai 1499, son mariage avec Charlotte d'Albret. Le *Grand-Logis* fut encore le théâtre de ces réjouissances princières où fut déployée une pompe inouïe.

En quittant le *Grand-Logis*, nous traversons les allées ombragées du jardin pour aller visiter deux belles tours du quinzième siècle, flanquées dans la muraille du côté nord du château. L'une d'elles porte le nom de *Tour des chiens* parce que le grand veneur de la cour y renfermait les limiers du roi.

La seconde, nommée *Tour d'Argenton*, en souvenir de Philippe de Commines, seigneur d'Argenton et gouverneur du château de Chinon de 1477 à 1483. Les murs de la *Tour d'Argenton*, dont les trois étages servaient de cachots, ont une épaisseur de quatre mètres. Cette tour, « malgré l'épaisseur de ses murs annonçant qu'elle a été construite pour résister aux engins de la guerre moderne, est veuve de son couronnement. Des églantiers et des arbustes sauvages ont

remplacé ses machicoulis et ses créneaux. Mais si le spectacle que nous offre sa terrasse verdoyante est tout de paix et de calme champêtre, qu'il en est autrement quand on pénètre sous ses voûtes sombres et humides. Un jour rare et blafard y entre à grand' peine à travers les étroites meurtrières... D'étroits escaliers, taillés dans l'épaisseur des murailles, conduisent à des étages inférieurs, dont le dernier est de niveau avec le sol extérieur (1) ».

Quittons vite ces sombres cachots et franchissons les douves pour nous rendre dans cette partie du château appelée *fort du Coudray*. A notre droite se trouve la tour cylindrique du donjon. Construite au treizième siècle, cette tour a des murailles qui ont trois mètres d'épaisseur. Ce fut dans le donjon qu'habita Jeanne d'Arc pendant les mois de mars et d'avril 1429.

Bien que privée depuis longtemps des ailes de son moulin, la belle tour, que l'on appelle toujours *Tour du Moulin*, a sa salle du rez-de-chaussée ornée d'une belle voûte en style Plantagenet. Dans cette salle est installé le musée lapidaire du château ; là sont réunies les pierres sculptées trouvées au cours de diverses fouilles. Il y a notamment une stèle de l'époque gallo-romaine. On a mis également dans cette salle trois vieux canons.

Non loin de la *Tour du Moulin* se trouve un puits profond de 47 mètres.

La *Tour de Boissy* est du treizième siècle ; la salle, où on entre de plain-pied, servait jadis de chapelle. « Cette salle est oblongue et tout y paraît plus soigné,

(1) *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, t. V, p. 102.

plus fini que partout ailleurs. Les retombées de l'arc doubleau des nervures de la voûte et des arcs formerets viennent s'appuyer sur des culs-de-lampe que le ciseau du sculpteur a fouillés de mille manières. Tandis que la salle inférieure, disposée de même, garde dans son ensemble la sévérité qui convient à la force et aux forteresses (1). »

Cette rapide description du château étant terminée, nous allons maintenant parler des autres monuments de la ville. Au premier rang figure l'antique collégiale Saint-Mexme, qui «est, après le château, l'édifice le plus intéressant de Chinon. Il n'en reste plus que la nef et le narthex ; mais cette nef en petit appareil rustique, à assises régulières, paraît remonter au neuvième siècle ou tout au moins au dixième. La tour de droite, reprise au quinzième siècle, renferme au rez-de-chaussée, dans une chapelle qui servait de baptistère, des fresques curieuses de cette époque et représentant le Jugement dernier, le Crucifiement, le Christ entouré d'anges chargés des instruments de la Passion, et diverses autres figures détachées (2) ».

L'église Saint-Étienne « n'a qu'une seule nef sans transept ni bas côtés ; mais cette nef, de sept travées, est fort belle et d'une grande élégance (3) ». Cette église « est incontestablement le monument le plus remarquable que le quinzième siècle nous ait laissé en Touraine. Elle ne comprend qu'une seule nef d'une largeur et d'une hardiesse étonnantes. Toutes les par-

---

(1) *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, t. V, p. 104.

(2) De Grandmaison, *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée* (1875), p. 88.

(3) *Id.*, p. 91.

ties en sont établies dans de belles et nobles proportions ; les voûtes sont audacieusement jetées sur de minces nervures prismatiques (1) ».

L'église Saint-Étienne a été construite vers 1450; moins les deux dernières travées qui ne furent faites qu'entre 1477 et 1483, époque où Philippe de Commines fut gouverneur du château de Chinon. L'écusson de ce seigneur, placé sur le joli portail d'entrée, permet de fixer ainsi la date de la fin de la construction de cette église.

Une belle statue de Jeanne d'Arc, œuvre du sculpteur tourangeau Sicard, grand prix de Rome, a été inaugurée le 16 avril 1900 dans l'église Saint-Étienne. Cette statue, en marbre blanc, mérite d'être signalée aux amis des arts ainsi que les vitraux peints, signés Lobin, qui ornent le chœur de l'église. Ces vitraux représentent : le siège de Chinon par les Romains ; la mort de saint Martin à Candes ; la visite de sainte Radégonde à un ermite de Chinon ; enfin la célèbre entrevue de Charles VII avec Jeanne d'Arc au château de Chinon.

L'église Saint-Maurice a été construite au douzième siècle par Henri II, roi d'Angleterre. « Établie sur un plan carré, ses travées sont surmontées de voûtes cupoliformes, avec nervures au sommet des berceaux. On peut surtout y remarquer les piliers à demi engagés, dont les chapiteaux sont ornés de feuillages à relief peu sensible. On sent déjà l'approche du douzième siècle, et

(1) Chevalier, *Promenades pittoresques en Touraine* (1869), p. 474. Dans la sacristie de l'église Saint-Étienne on conserve une curieuse étoffe orientale, dite *chape de Saint-Mexme* et datant du douzième siècle.

l'on y voit apparaître, dans les fenêtres, une ogive timide qui devait prendre toute sa grâce et son effet au siècle suivant (1). » On a ajouté à l'église Saint-Maurice une aile du côté sud en l'an 1543, sous le pontificat de Paul III et le règne de François Ier, nous dit une inscription peinte sur une clef de voûte. Malgré cette addition, la grande nef de l'église Saint-Maurice, « où les clefs de voûte de la nef sont ornées de sujets historiés, et où les nervures supplémentaires portent à leur point de départ de petites statuettes fort curieuses », n'en reste pas moins « un spécimen très intéressant du style Plantagenet (2) ».

Nous allons parcourir les vieux quartiers de Chinon pour en signaler les antiques maisons.

Pour le caractère pittoresque que présentent ces vieux quartiers nous recourons aux témoignages d'auteurs étrangers à la localité.

Un touriste écrit à ce sujet : « Est-il quelque chose de plus pittoresque que ces vieilles rues de Chinon ? L'alignement y est inconnu. Elles s'en vont tortueuses, suivant les plis du terrain, s'élargissant parfois, et parfois se rétrécissant. Partout ce sont de respectables pignons, aux assises disjointes, surplombant au-dessus des têtes et portant dans les airs leur couronne de feuillages. Partout les étages, en encorbellement, les uns au-dessus des autres, font penser à un miracle perpétuel les retenant dans leur assiette (3). »

---

(1) *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, t. V, p. 107.

(2) De Grandmaison, *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée*, p. 91. — Nous signalerons ici pour mémoire la chapelle des Ursulines, fondée en 1867, et celle des Dominicaines, fondée en 1869; elles ne servent plus au culte.

(3) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 106.

Les hautes rues des quartiers Saint-Maurice et Saint-Étienne sont surtout celles qui donnent le mieux la physionomie du vieux Chinon. « Là on retrouve encore une foule de vieilles maisons en bois à étages surplombants, datant du quinzième siècle ou de jolies constructions à tourelles en encorbellement, œuvre gracieuse de la Renaissance (1). »

Il est un endroit de ces vieux quartiers, qui offre un curieux tableau d'autrefois flattant tous ceux qui aiment avoir devant les yeux des images du passé ; c'est le carrefour du Grand-Carroi. Cette vue a excité la palette de bien des peintres et a engagé d'innombrables photographes à sacrifier quelques plaques.

Par suite du souvenir de Rabelais, deux maisons de la rue de la Lamproie fixent particulièrement notre attention. Quand un touriste visite Chinon, on lui indique ces deux maisons, l'une, le n° 2 de la rue de la Lamproie, est une belle demeure en style Renaissance ; l'autre, le n° 15, est une construction en ce style froid et rectiligne du dix-septième siècle. Sur l'unique vue de la façade de ces deux maisons, le touriste accorde de suite ses préférences pour la demeure édifiée à l'époque la plus contemporaine de Rabelais et par suite en faveur du n° 2, dont l'élégante silhouette flatte l'œil agréablement. Le touriste aussitôt incline à croire que cette maison construite au milieu du seizième siècle a été la demeure de Rabelais. Il y a là une erreur provenant d'une confusion ayant comme point de départ le déplacement de l'hôtellerie de la Lamproie qui n'a occupé la maison du n° 2 qu'en der-

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 106.

nier lieu. Par suite, le souvenir de l'auteur de Pantagruel ne se rattache que très indirectement à cette maison.

Si Rabelais n'a pas habité dans la maison du bas de la rue de la Lamproie, où a-t-il donc demeuré ? Nous répondons, documents en mains :

Le savant historien de Thou, qui visita la maison de Rabelais en 1598, rapporte qu'elle avait été transformée en hôtellerie. C'était, dit-il, une *très grande* maison. Ce détail prouve que ce n'est pas de l'étroite maison du n° 2 de la rue de la Lamproie dont il veut parler. L'historien de Thou donne un autre renseignement fixant sur l'emplacement. Le jardin de la maison de Rabelais touchait par son extrémité à celui du jeu public où les Chinonais se rendaient en foule les jours de fête.

Ce jeu public n'est autre que le jeu de paume, comme le confirment d'autres documents anciens : l'hôtellerie de la Lamproie avait sa façade sur la rue de ce nom et les dépendances touchaient au jeu de paume.

L'emplacement du jeu de paume est bien connu puisqu'il existe encore, c'est ce vaste hangar qui porte maintenant le nom de *manège* parce qu'il fut utilisé au dix-huitième siècle par le régiment de cavalerie en garnison à Chinon.

Pour quiconque connaît la topographie de ce quartier de Chinon, la maison de Rabelais ne pouvait avoir sa façade que sur le côté *gauche* de la rue de la Lamproie en se dirigeant vers la Vienne, puisque les dépendances et les jardins de l'hôtellerie touchaient au jeu de paume.

Parmi les immeubles situés au haut de la rue de la

Lamproie et du côté *gauche*, en allant à la rivière, les historiens chinonais, fidèles gardiens de la tradition, sont *unanimes* à désigner l'emplacement du n° 15 comme l'endroit où jadis s'élevait la maison de François Rabelais (1).

Le document le plus significatif en faveur du n° 15 de la rue de la Lamproie est fourni par une gravure se trouvant dans la plupart des éditions de Rabelais, publiées par le commentateur Le Duchat. Cette gravure a été faite à Chinon en 1699 par Gaignières, qui, sous le règne de Louis XIV, en parcourant les diverses provinces de la France, a relevé le dessin de nombreux monuments historiques. La magnifique collection des dessins de Gaignières est déposée à la *Bibliothèque nationale* à Paris. Dans cette collection figure sous le n° 5.323, une vue de la maison de Rabelais. Dans ce dessin, qui représente le « cabaret de la Lamproie » tel qu'il était en 1699, il n'y a aucune ressemblance, même la plus lointaine, avec la maison du n° 2 située au bas de la rue de la Lamproie et à l'angle de la rue Rabelais. Si la dite maison eût été celle de Rabelais, il n'est pas admissible que, pendant son séjour à Chinon, Gaignières n'eût pas pris un dessin de cette demeure qui, par sa belle structure, était bien faite pour tenter son crayon d'habile artiste.

---

(1) Basée sur des documents, cette thèse historique a été soutenue en 1809 par l'historien chinonais Dumoustier ; en 1861 par M. de Cougny, ancien directeur de la Société française d'archéologie ; en 1878 par M. Duboz, ancien conservateur de la bibliothèque municipale de Tours. Par délibération du 26 mai 1878, renouvelée le 14 février 1897, le conseil municipal de Chinon a décidé qu'une plaque commémorative serait placée sur la façade du n° 15 de la rue de la Lamproie. L'inauguration de cette plaque a eu lieu le 14 juillet 1897.

La maison de Rabelais représentée par le dessin de Gaignières a été démolie.

Sur cet emplacement, l'immeuble actuel du n° 15 a été construit à la fin du dix-septième siècle et au commencement du suivant, après le transfèrement de l'hôtellerie au n° 2.

Avec le temps on oublia le *premier* emplacement de l'hôtellerie et on s'imagina que le *second* emplacement avait été aussi habité par Rabelais. La date architecturale de la maison actuelle du n° 15 contribua également à propager l'erreur.

Une histoire de commères vient encore embellir cette erreur. On raconte que Rabelais pêchait de sa fenêtre dans la Vienne lors des crues et par suite n'avait pu habiter que le n° 2 de la rue de la Lamproie. Le bas de cette rue étant autrefois en communication directe avec la Vienne avant la création des quais, il n'y avait donc rien de plus facile. On a l'audace même d'ajouter que Rabelais parle de sa pêche à la ligne dans ses œuvres. Ce dernier propos suffit pour anéantir la légende, car dans le Gargantua et dans le Pantagruel il n'y a pas la moindre allusion à cette fameuse pêche à la ligne. Pendant le cours de sa vie agitée, passée presque entièrement en dehors de son pays natal, Rabelais, dans les courtes et très rares apparitions qu'il fit à Chinon, avait bien autres choses à penser que de venir en Touraine pour taquiner le goujon.

Mais revenons aux choses sérieuses et résumons ce point historique en quelques mots.

Rabelais a habité au seizième siècle une maison détruite depuis et *sur l'emplacement* de laquelle s'élève le n° 15 de la rue de la Lamproie. Cinquante ans environ après la mort de l'illustre satirique, sa

maison fut transformée en une hôtellerie à l'enseigne de la Lamproie. Cette hôtellerie a été installée successivement dans deux immeubles de cette rue : 1° à l'emplacement du n° 15 depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième siècle; 2° dans la maison du n° 2 pendant la première partie du dix-huitième siècle.

Après avoir parlé de l'hôtellerie de la Lamproie, la transition est toute naturelle en disant un mot de la Cave-Peinte, où, en fin connaisseur, Rabelais déclare avoir goûté maints verres d'excellent vin. Si ce n'était le souvenir du grand Chinonais, l'intérêt d'une visite à la Cave-Peinte serait minime, à moins d'y venir déguster une fiole de derrière les fagots dans un des celliers. Quant aux fresques, qui au seizième siècle ornaient les Caves peintes, il n'en reste plus la moindre trace.

A propos de caves, disons quelques mots sur les profonds souterrains si connus des Chinonais, qui s'étendent sous le coteau, dominant la ville, et dont la visite offre un véritable intérêt. Nous voulons parler des Caves-Vaslins, anciennes carrières creusées du douzième au quinzième siècle et abandonnées depuis. Les matériaux extraits ont servi aux constructions du château et de la ville. On a prétendu que les galeries de ces carrières avaient des chemins secrets communiquant avec le château situé au-dessus; jusqu'ici rien n'est venu confirmer cette assertion.

Si l'on voulait écouter certaines personnes, qui nous semblent plutôt de Marseille que de Chinon, les Caves-Vaslins atteindraient des longueurs fantastiques en se prolongeant sous les monts et vallées. On peut dire avec la certitude d'être bien près de la vérité que ces carrières ont une longueur approximative d'un kilo-

mètre. Le dédale des galeries illusionne un peu sur la profondeur réelle.

Pour ne pas s'égarer dans ces galeries, on suivra les nombreuses flèches dont la pointe est dirigée vers la sortie. Chaque galerie porte en outre une dénomination choisie parmi les noms d'illustrations locales. Si l'on est muni de lumière suffisante pour séjourner en ces lieux ténébreux, il n'y a aucune crainte à avoir. Les amateurs de concrétions calcaires (stalactites et stalagmites) trouveront de quoi les satisfaire aux voûtes ou sur le sol dans plusieurs endroits des Caves-Vaslins. Ces immenses souterrains sont en un mot une des curiosités originales de Chinon.

VI

Les édifices administratifs. — Musée du vieux Chinon. — Armoiries et Vues anciennes de la ville. — Chiffres de la population. — La banlieue de la commune de Chinon.

En suivant la hiérarchie administrative, le premier édifice à signaler est l'hôtel de la Sous-Préfecture, dont les bureaux sont installés dans les bâtiments d'un couvent de religieux augustins. Ce couvent, fondé au quatorzième siècle, a été supprimé en 1790. L'ancienne église, désaffectée à la Révolution, a été construite en 1445 ; sa façade, en bordure de la rue Philippe-de-Commines, est encore presque intacte; mais l'intérieur de cette chapelle a été transformé en bâtiments d'habitation. L'administration du district de Chinon a occupé de 1790 à 1800 cet ancien couvent, qui depuis est devenu la demeure du sous-préfet de l'arrondissement.

L'hôtel de ville a été construit en 1855. Ce vaste

bâtiment, primitivement construit pour être une salle de spectacle et une halle, ne répond qu'imparfaitement à la destination qui lui fut donnée ensuite. On a eu le grand tort de construire ce bâtiment à l'est de la place qu'il encombre, tandis qu'il aurait été si facile de l'édifier au haut de cette même place, à l'endroit où commence la ruelle de la Brèche.

Dans la grande salle de l'hôtel de ville (1) se trouve un tableau de valeur dû au pinceau d'Eugène Delacroix. Exposé au Salon de 1834, ce tableau fut acheté par l'État, qui dans la suite le donna à la ville de Chinon sur la demande de M. Piscatory, alors député de la circonscription.

Ce cadeau de l'État en entraîna un autre d'un particulier ; en 1842, M. Crémieux, concurrent de M. Piscatory, fit don à l'église Saint-Maurice d'une toile attribuée à Rubens et représentant « la Descente de Croix ». A l'occasion d'une élection, un juif, offrant un tableau à une église catholique, est une munificence peu banale ! ! Nous ajouterons que cette élection de 1842 se termina en faveur de Crémieux, qui fut élu député de Chinon. Et voici comment la politique a doté alors notre ville de deux beaux tableaux !

Cet incident du règne déjà lointain de Louis-Philippe s'est renouvelé en 1890 ; où la politique, faisant ouvrir deux souscriptions distinctes, nous a valu deux statues de Jeanne d'Arc. O politique, voilà bien de tes coups !

---

(1) Les archives municipales, dont les plus anciens documents remontent au quinzième siècle, sont conservées à l'hôtel de ville dans deux armoires spéciales. Pour faciliter les recherches historiques, la municipalité a fait imprimer un inventaire analytique.

Cette digression nous a quelque peu éloigné de notre sujet; nous y revenons pour donner, d'après un critique d'art (1), une description du tableau de Delacroix :

« Comme tout ce qui vient de Delacroix, le Rabelais de la mairie de Chinon offre ce dessin à la fois souple et puissant, cette peinture ferme et solide. Cette intensité de vie et d'expression qui ont ajouté à la facture du siècle l'éclat et la force. Rabelais — est-ce lui ? puisqu'on n'a jamais eu un portrait authentique de l'auteur de *Pantagruel* — est assis. La main droite, appuyée sur une table couverte de feuillets et de livres, tient une plume ; la main gauche repose sur la barre d'appui du fauteuil. Le visage se détache en tons chauds, colorés sur le fond sombre. L'œil moqueur et la lèvre lippue donnent à la physionomie du curé de Meudon le caractère que l'imagination lui prête. La tête tout entière se dégage puissante du col nu.

« Mais c'est peut-être dans les accessoires, dans ce fouillis de livres et de feuillets, sur cette table bien éclairée que se révèlent les prodigieuses qualités de l'œuvre. Il y a là, accumulée, la plus grosse somme de talent que rarement maître ait prodiguée sur aussi petite surface. »

En novembre 1899, le Conseil municipal décida que ce tableau serait vendu au musée du Louvre, mais à un prix qui ne pourrait être inférieur à cent mille francs ; on en demandait en outre une bonne copie pour la mairie de Chinon. Les négocia-

---

(1) Extrait d'un article paru dans le journal tourangeau *le Télégramme*, n° du 30 novembre 1899.

tions n'aboutirent pas et le précieux tableau resta à Chinon à la grande satisfaction de tous les amis de l'art.

A propos des édifices administratifs, nous ne parlerons ici que pour mémoire de la caisse d'épargne, inaugurée en 1897 et du tribunal qui occupe depuis 1837 le bâtiment à l'angle nord-ouest de la place de l'Hôtel-de-Ville. Pour mémoire également, nous citerons le théâtre municipal, installé en 1863 dans l'ancienne gendarmerie.

Ces bâtiments du théâtre ont servi d'hôtel-Dieu jusqu'à la Révolution ; à cette époque cet établissement charitable fut transféré dans le quartier du Vieux Marché. L'hospice actuel occupe les bâtiments d'un couvent de religieuses calvairiennes fondé en 1626 et supprimé en 1792.

Non loin du théâtre s'élèvent les bâtiments du collège. Dans sa très intéressante *Histoire du collège de Chinon* (in-8 de 246 pages), un savant archéologue M. Tourlet a retracé les annales de cet établissement d'instruction, l'un des plus anciens de France puisque sa création remonte à 1578.

Comme complément à cette énumération monumentale, nous signalerons l'intéressant *Musée des Amis du Vieux Chinon*, œuvre utile due à l'initiative privée. Installé dans une antique maison (86, rue Jean-Jacques-Rousseau), ce musée, depuis son inauguration en 1906, a déjà reçu plus d'un millier de visiteurs. Succès mérité, parce qu'au point de vue local, ledit musée renferme de nombreux objets d'un véritable intérêt archéologique.

En éloignant de leurs publications tout ce que l'archéologie locale a de rigide et d'abstrait, les amis

du Vieux Chinon ont su intéresser aux choses du passé nombre de Chinonais jusqu'alors restés indifférents. Enfin, en essayant d'attirer les étrangers dans notre ville par une publicité sagement organisée, les amis du Vieux Chinon ont mérité la reconnaissance des commerçants.

Aussi tous les Chinonais, amoureux du passé, se feront un devoir d'apporter leur obole à la société des Amis du Vieux Chinon pour l'aider dans sa louable entreprise, à laquelle nous souhaitons longue vie et prospérité.

Parlons maintenant des armoiries de la ville ainsi composées : fond de gueules ; trois châteaux d'or posés deux en chef et un en pointe ; et trois fleurs de lis d'or posées une en chef et deux en pointe. Cet écusson fait une allusion symbolique par ses *trois* châteaux aux *trois* parties du château de Chinon et par ses trois fleurs de lis à la possession de cette forteresse par la couronne de France. La devise de ces armoiries : *Chinon, petite ville, grand renom*, prouve la place importante de cette cité dans les annales historiques. Pendant tout le moyen âge, Chinon fut un point stratégique de premier ordre. Pour s'en rendre compte il suffit de jeter un coup d'œil sur les fortifications de la ville, telles qu'elles sont représentées dans la vue de Chinon en 1758 (1).

D'après la devise de ses armoiries, Chinon est appelée *petite ville*, le nombre de ses habitants n'ayant jamais dépassé 6.000. On constate avec regret que depuis 1851, à chaque recensement le chiffre

(1) Un intéressant article sur les diverses reproductions de cette vue de 1758 a été inséré dans le *Bulletin des amis du Vieux Chinon*, t. I^er^, p. 17.

de la population diminue (1). En un demi-siècle Chinon a perdu près d'un millier d'habitants.

D'après le recensement de 1906 le chiffre des habitants de la commune est de 5.810, tandis que celui de la population agglomérée arrive à 4.000 environ. La banlieue est donc très peuplée. Nous signalons ici sommairement les principaux domaines ruraux et les quelques monuments historiques situés autour de Chinon, mais en restant dans les limites de la commune (2).

Nous commencerons notre excursion par la partie de la commune située sur la rive droite et tout d'abord du côté est de cette partie. Nous traversons le quartier de la gare, dont la création remonte à 1874, époque de la construction du chemin de fer de Tours aux Sables. Immédiatement après la gare, « le chemin de fer franchit la Vienne sur un pont métallique de quatre travées supportées par trois piles intermédiaires en maçonnerie, et de 193 m. 20 de longeur; il pèse 450.000 kilogrammes (3) ».

De l'autre côté de la gare, au nord, se trouve un tunnel creusé en 1874. « Ce souterrain, creusé dans la chaîne des collines qui domine la vallée de la Vienne, n'a pas moins de 920 mètres de longueur sur 8 m. 20 de largeur et 6 mètres de hauteur sous clef. Il est complètement revêtu en maçonnerie et a été exécuté au

---

(1) Bien que petite ville, Chinon n'est pas restée en retard avec le progrès : une usine à gaz a été créée en 1867; le télégraphe a été installé en 1858 et le téléphone en 1900. — Une usine pour l'éclairage électrique a été fondée en 1907

(2) Dans son ouvrage, *le Paradis délicieux de la Touraine*, paru en 1661, l'auteur Marteau cite (p. 64) la campagne chinonaise comme un « pays tout plein de délices et qui a tout à souhait ».

(3) De Grandmaison, *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée*, p. 98.

moyen de quatre puits, dont la profondeur varie entre 21 et 50 mètres (1). »

Gravissons la colline, sous laquelle ce tunnel est creusé et rendons-nous à l'antique chapelle Sainte-Radégonde, creusée dans le roc et dont la voûte est supportée par des colonnes sobrement ornementées. Cette chapelle était primitivement une grotte, où résidait un ermite que vers le milieu du sixième siècle la reine sainte Radégonde vint visiter. En souvenir de cette royale visite, la chapelle, créée au onzième siècle, fut placée sous le vocable de Sainte-Radégonde. Pendant la Révolution, la chapelle fut vendue et transformée en habitation. En 1879, grâce à la générosité de Mme Charre qui racheta cet immeuble, on a rétabli la chapelle dans son état primitif.

On a alors placé dans cette chapelle une belle statue représentant l'ermite, premier habitant de cette grotte. Cette statue, œuvre des sculpteurs poitevins MM. Charron et Beausoleil, est un peu plus grande que nature; elle pèse 900 kilogrammes.

A l'est de cette chapelle, en suivant le coteau, nous signalerons comme domaines ruraux : *Rochefaucon*, appartenant au dix-septième siècle à la famille Guetté ; *l'Olive* (appelée aussi l'Olive-Guéritaude), ancien fief, dont les Paumart, les de Maillé et les Bernin de Valentinay, furent successivement les seigneurs ; *Noiré*, propriété ayant appartenu, à la fin du dix-huitième siècle, aux familles Le Breton et Bouin.

Traversons la ville pour aller visiter sur la rive droite de la Vienne le côté ouest de la banlieue. Tout

---

(1) De Grandmaison, *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée*, p. 81.

d'abord, au pied du château, nous signalerons *Roberdeau*, où s'élevait jadis la demeure que le roi Charles VII avait fait construire pour sa favorite Agnès Sorel. Il ne reste plus vestiges de cette maison où demeura celle si justement surnommée : la belle des belles.

A quelques pas de Roberdeau se trouve la propriété de *l'Écho*. Au dire d'un écrivain tourangeau, « cet écho admirable, réfléchi par les murailles et tours du château, répète très distinctement jusqu'à neuf syllabes (1) ».

De l'Écho, on aperçoit sur une colline voisine deux jolies propriétés ; la première, *Satis*, tire son nom de la philosophique devise : *Satis morituro*, gravée sur une plaque de marbre encastrée dans le fronton de la maison ; la seconde s'appelle *les Capucins*, conservant le nom du couvent fondé par ces religieux en 1604 et supprimé à la Révolution.

En suivant le chemin de Satis, nous arrivons au village de *Saint-Louans*, ancienne paroisse supprimée à la Révolution. L'église paroissiale a été démolie à cette époque ; tout près de son emplacement on a construit, en 1857, cette maison de retraite communément appelée : *le prieuré*. Au cours de fouilles faites en 1859 sous l'ancienne église, on a mis à jour quatre sarcophages contenant les ossements de saint Louans et de trois autres saints. Ces sarcophages ont été transportés et déposés dans la crypte de la chapelle construite en 1862 dans l'intérieur du prieuré (2).

Nous quittons le village de Saint-Louans pour re-

---

(1) Chevalier, *Promenades pittoresques en Touraine*, 1869, p. 477.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XI, p. 210.

venir à Chinon et traverser le pont pour aller sur la rive gauche de la Vienne. Construit dans la seconde moitié du onzième siècle, ce pont de pierre a été modernisé par de nombreuses réparations faites en 1851.

A l'extrémité de ce pont se trouvent les bâtiments de l'ancienne église paroissiale Saint-Jacques, situés à l'entrée du faubourg de ce nom. Construite au quinzième siècle, cette église, vendue pendant la Révolution comme bien national, a été transformée en maison d'habitation.

Sur les murs de cette église est gravée une curieuse inscription mentionnant un tremblement de terre, ressenti à Chinon le 8 avril 1593.

Le faubourg Saint-Jacques est relié au faubourg de Saint-Lazare par une digue, qui a remplacé en 1789 *le pont à Nonnain*. De ce pont, construit sur des prairies marécageuses et facilement inondables, il reste quelques rares vestiges que l'on aperçoit du côté ouest de la digue de Saint-Lazare, à peu de distance de la route. La construction de ce pont fut faite au douzième siècle sur l'ordre de Henri II, roi d'Angleterre.

Le nom du village de Saint-Lazare vient de la léproserie ou *lazaret*, qui au douzième siècle existait à cet endroit. Lors de la construction du chemin de fer de Tours aux Sables en 1873, on établit au hameau de Saint-Lazare une gare provisoire desservant Chinon. Le pont sur la Vienne terminé quelques mois après permit d'aller sur la rive droite de cette rivière à l'endroit où est la gare actuelle, inaugurée en septembre 1874. La gare provisoire de Saint-Lazare fut alors démolie (1).

---

1) Voici les dates d'inauguration des chemins de fer desservant

Du village de Saint-Lazare nous nous rendons au hameau de *Parilly*, ancienne commune réunie à celle de Chinon en 1793. L'église de Parilly a été construite à la fin du onzième siècle ; une chapelle a été ajoutée à la grande nef en 1473 par les libéralités des seigneurs de la *Vauguyon*, dont le vieux castel s'élève dans le voisinage.

Au pied du même coteau, qui limite la vallée de la Vienne sur la rive gauche, il y a les domaines ruraux du *Vaugaudry* et du *Plessis*. La propriété du Vaugaudry a été possédée au dix-septième siècle par la famille Dreux ; l'un des membres de cette famille, Philippe Dreux-Leclerc, maire de Chinon, a été en 1634 un des juges de l'infortuné Urbain Grandier dans la célèbre affaire des possédées de Loudun.

Les terres du domaine du Plessis s'étendent, moitié sur la commune de Chinon et moitié sur celle de la Roche-Clermault. L'antique maison du Plessis a abrité au quinzième siècle Agnès Sorel, la douce et tendre amie du roi Charles VII. Pour faciliter les rendez-vous du roi avec la célèbre favorite, on dit qu'un souterrain reliait le Plessis au château de Chinon et par suite passait *sous la Vienne*. Cette assertion ne doit être acceptée que sous réserve, car rien n'est venu la justifier jusqu'ici.

Dans ses œuvres, Rabelais parle des domaines ruraux du Plessis, du Vaugaudry et de la Vauguyon, où il place plusieurs scènes de son roman de Gargantua.

Chinon : en 1873, ligne des Sables jusqu'à Chinon (gare de Saint-Lazare) et en 1874 à la gare actuelle ; en 1875, ligne de Chinon à Tours ; en 1882, ligne de Port-Boulet à Port-de-Piles ; en 1884, ligne de Ligré-Rivière à Richelieu.

La même remarque s'applique aux villages de Saint-Lazare et de Parilly.

Sur cette partie ravissante de la vallée de la Vienne, un auteur (1) exprime ainsi son admiration : « Ici la nature offre toute sa poésie avec tous ses bienfaits. Si les divinités mythologiques n'avaient pas été proscrites par les lettres modernes, qui (soit dit en passant) n'ont rien mis à la place de ces gracieuses fictions, nous dirions qu'au printemps le vallon qu'arrose la Vienne est l'empire de Flore et qu'aux jours tièdes encore de l'automne, Bacchus et Pomone y étalent à l'envi leurs plus riches trésors. »

Un tel enthousiasme pour le pays chinonais provoque chez les étrangers le désir d'y revenir. « Aller à Chinon est toujours un plaisir, » écrit un reporter (2), qui nous explique ainsi ses raisons : « Chinon est une petite cité si coquette dans son décor superbe de vieilles demeures moussues et grises, grimpant et s'accrochant au flanc d'un coteau escarpé, si magnifiquement couronné de ruines, que toute âme un peu artiste est toujours ravie de revoir ce joli coin de France. »

Voir Naples et mourir, dit le proverbe ; revoir Chinon et vivre, devient une parole plus consolante et surtout plus rabelaisienne.

---

(1) Touchard-Lafosse, *la Loire historique*, 1843, t. IV, p. 257.
(2) *Journal d'Indre-et-Loire*, n° du 29 mai 1900.

TABLE

Pages

Chapitre Premier

Panorama de la ville. — Témoignage des étrangers sur la beauté du site 3

Chapitre II

Les historiens chinonais. — Origine de la ville. — De l'époque celtique au douzième siècle. — Chinon sous la domination anglaise (1156-1205). 9

Chapitre III

Chinon fait retour à la couronne de France (1205) ; son importance historique du treizième au quinzième siècle. — Jeanne d'Arc au château de Chinon (1429). — Rabelais (1483-1553). — Chinon pendant les guerres de religion. 19

Chapitre IV

Les ducs de Richelieu, seigneurs de Chinon (1631-1789). — Chinon pendant la Révolution (1789-1804). — Les embellissements modernes de la ville 27

Chapitre V

Monuments de Chinon : le château et les églises. — Maisons antiques. — L'hôtellerie de la Lamproie. — Les Caves-Vaslins 45

Chapitre VI

Les édifices administratifs. — Musée du Vieux-Chinon. — Armoiries et vues anciennes de la ville. — Chiffres de la population. — La banlieue de la commune de Chinon . 61

LÉGENDE

DU PLAN DU QUARTIER DE CHINON

où était située la maison de Rabelais

A. — Endroit où s'élevait, au XVI^e^ siècle, la maison de Rabelais et premier emplacement de l'hôtellerie de la Lamproie, de la fin du XVI^e^ siècle au commencement du XVIII^e^ siècle.

B. — Jardins et dépendances de l'hôtellerie de la Lamproie (1^er^ emplacement).

C. — Salle du Jeu de Paume, transformée ensuite en manège.

D. — Ruelle portant avant 1793 le nom de rue Infernale.

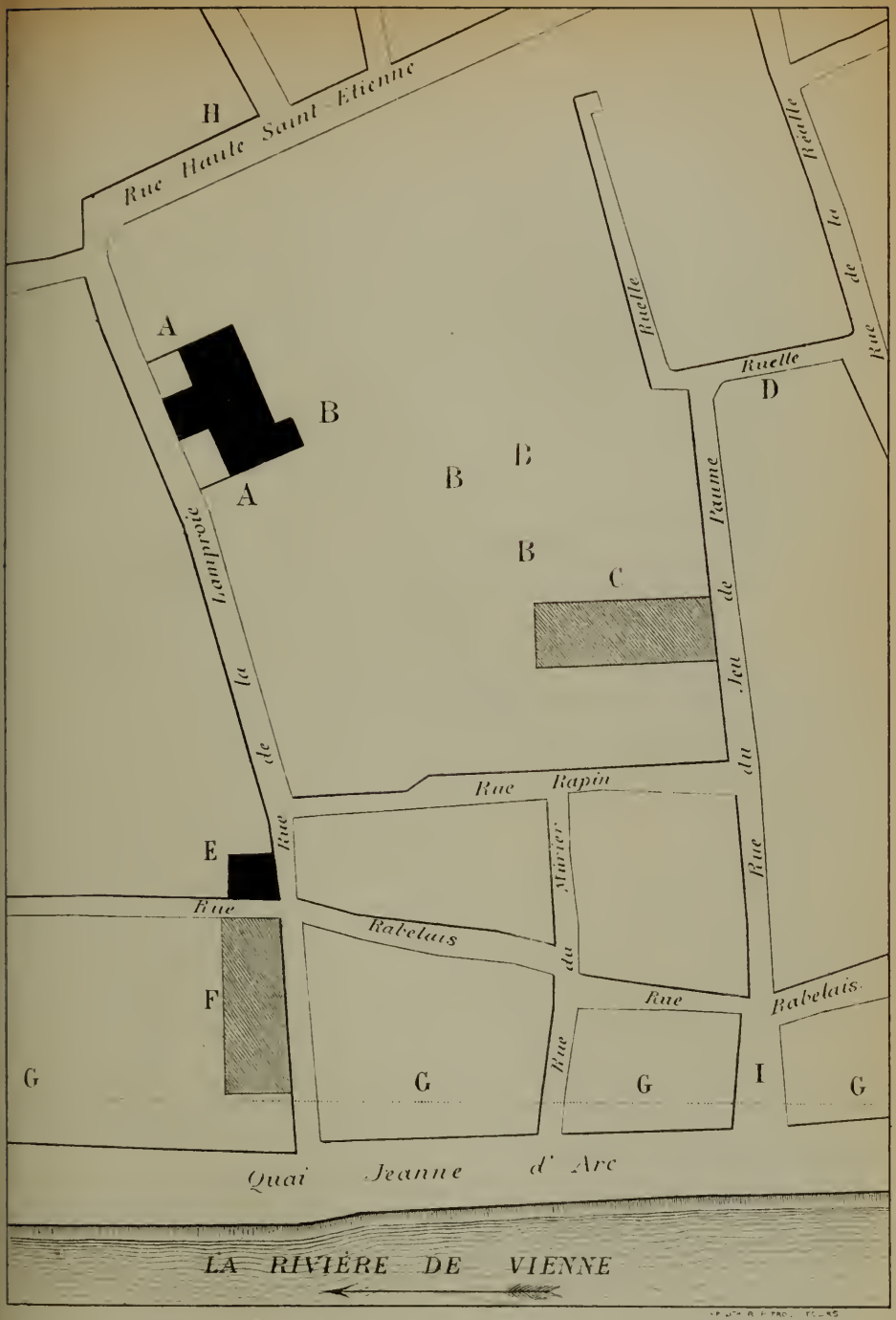
E. — Deuxième emplacement de l'hôtellerie de la Lamproie. (Première moitié du XVIII^e^ siècle).

F. — Dépendances du 2^e^ emplacement.

G. — Cette ligne pointillée G. G. G. indique l'ancien mur de ville que venaient battre les eaux de la Vienne avant la création du quai, en 1832.

H. — Emplacement occupé avant la Révolution par l'Hôtel-Dieu de Chinon.

I — Avant la création du quai (1832) il y avait une petite cale portant le nom de Port-Chardon.



PLAN DU QUARTIER DE CHINON

ou était située la maison de Rabelais

2268. — TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

Monsieur et cher confrère,

En même temps que cette-carte-ci, je Vous adresse l'Extrait du n° 7 de la revue des lettres „Lumír" où j'ai essayé d'exposer au lecteur tchèque le plus brièvement possible ce qu'on sait sur la vie de Rabelais, à nos jours, et ce que je pense, moi, sur son oeuvre et j'y ai ajouté quelques renseignements sur ses rapports à quelques écrivains tchèques. L'article porte le titre: Appréciation de Rabelais. Je l'ai fait parce qu'on ne le connaît bien en notre pays quoique l'on l'étudie ça et là.

Surtout

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués

Hostinský

Prague, le 2 juin 1907.

P. M. HAŠKOVEC:

OCENĚNÍ RABELAISA.

I class Rabelais with the creative minds of the world, Shakespeare, Dante, Cervantes etc.
S. Taylor Coleridge.

Rád bych čtenářstvu českému stručně představil tohoto Francouze. Satirik, vzpomene si tu jeden, jiný řekne, paedagogický reformátor. A vše to přece nijak nevystihne Rabelaisa, nestálého, ale velkého syna plodné a úrodné krajiny západofrancouzské, Touraine, kde jeho otec Antonín, advokát, přísedící soudní a časem též výkonný soudce v Chinoně, měl blízké panství Devinière. Tam se mu někdy v poslední šestině století XV. narodil též syn František.*

Vyrostl v ovzduší klášterů, jež jeho volnému duchu nesvědčilo; jako dítě rostl svobodně, v přírodě a s přírodou, kde bylo tolik poznání. A ducha jeho zajalo kouzlo vědění, jemuž byla doba obrození lidstva evropského, doba renaissanční, tak přízniva. Plnými doušky pil ze zdrojů, po nichž vztahovaly se ruce všech lepších mužů i žen, aby ovlažili zprahlé rty. Nedal se ani odstrašit tresty klášterními ani potlačit kázní, neboť nakonec vůbec nechal všechny řády a v touze po činnosti stal se beze všeho knězem světským, který svobodně prováděl praksi lékařskou. Studoval a obhlížel onu tvrdou „kost poznání“, z níž usiloval jen nakonec vyssáti lahodný morek: summum bonum. A napsal, mimo čtyři knihy učené (medicinské, právnickou a topografickou), svůj „román“ Gargantua a Pantagruel, jejž velcí diplomaté své doby, kardinálové Dubellay a Duperron nazývali „Knihou“, jako nějakou

* O tom doklady viz v článcích A. Lefranca a H. Grimauda v Revue des Études rabelaisiennes. III. 1905. 45, 84, 315 a n. i II. 291 a I. 66 a n. Odtud mám hojně fakt vůbec.

bibli. A v té jest dodnes význam Rabelaisův.* Od st. XVI. až do XX. všichni spisovatelé francouzští, a čím větší tím spíše, a i cizí (zvláště angličtí) zastavili se u něho. A byli buď jeho přísnými posuzovateli a odsuzovateli nebo pokornými a velkými obdivovateli.**

Ve Francii, abych vzpomněl jen několika jmen známějších, Boileau a Labruyère ovšem ho odsuzují; Molière a Lafontaine, jenž se zve jeho žákem, napodobují jej a žijí z něho; Voltaire zprvu ho nechápe a pak velebí, i Diderot musí o něm promluvit. V době nové Nodier jest velký „rabelaisant", Vigny rád čítá Rabelaisa, i Balzac (jehož Contes drôlatiques jsou ho plny), a Flaubert, jemuž je „sacrosaint, immense et extrabeau" Rabelais. Nemluvím ovšem o jeho současnících nebo skoro současnících, kteří všichni mají proň jen slova obdivu a z nichž humanisté opěvují ho v básních latinských.

A stejně v Anglii našel Rabelais ctitele i následníky. Bacon jej četl; Swift i Sterne, který říkal: „my dear R.", z něho čerpali atd. Dnes R. Kipling prý jej čte denně.

A u Němců nejen jeho přímý následovník, překladatel Fischart, ale i později Wieland často vkročil v jeho šlepěje. A i Herder Adelung, Tieck, Humboldt a j. se oň zajímali. Goethe podal své pěkné mínění o proslulém Touraiňanu v 11. knize Wahrheit und Dichtung. Chamisso míní, že se musí číst.

Z nás Slovanů jediné Rusové *** věnovali Rabelaisovi více pozornosti; mají celý překlad Gargantuy a jiný ve výňatcích, Tolstoj

* Nejlepší vydání po stránce úpravy textu, jednotnosti atd. s hlediska vědeckého jest: Les oeuvres de Maistre François Rabelais accompagnées d'une notice sur sa vie etc. par Ch. Marty-Laveaux. Paris. Lemerre. I.—VI. 1870—1902. Pěkné jest též (má text redigovaný) Oeuvres de Rabelais, collationnées ... sur les éditions originales par M. M. Burgaud des Marets et Rathery. I.—II. 2. vyd. Paris. Didot. 1882. Kromě toho v nové době jest vydání řada, ale nedosti doporučitelných. Důkladné a levné je L. Molandovo (Paris, Garnier. b. d.) První kniha o Pantagruelovi vyšla i v otisku diplomatickém (Publication de la société des études rab. Champion 1904) a v krásném vydání faksimilovém (Mercure de France 1903).

** Revue des Études rabelaisiennes I. 1 a n. 188 a n.; II. 24, 27, 203 a n.; III. 217 a n., i na místech jiných v různých poznámkách. Citáty (i Colerigdův) jsou sneseny u G. Regise (německý překlad s rozsáhlým kommentářem. Lipsko. 1832) II. 1404 a n.

*** Překlad Gargantuy v Новый журналъ иностранной литературы искусства и наукы. II. rok. Seš. 2. a n. Tolstoj ve Vzkříšení (o soudcích). Polského překladu asi není.

ho vzpomíná. U nás* Vrchlický mu věnoval sonet, Petrů delší článek; kousky jsou přeloženy.

Několik těchto jmen čtenářů, horlivců, nadšenců** nebo i nepřátel rabelaisovských (Calvin, Schlegel) jistě už svědčí o velkosti. A v tom jest teď naše otázka. Co jest na Rabelaisovi velkého? V čem jest jeho význam? Odpověď bude zároveň výkladem o povaze Rabelaisově i podstatě jeho satiry, jak ji mámę v jeho díle: myslím ovšem na „román" o Gargantuovi a Pantagruelovi.

Všechny příhody i aventury, které se tu vypravují o obru Gargantuovi, jeho skutcích, výchově jeho za mládí, válce s nepokojným jeho sousedem Picrocholem a jeho vítězství (Kniha 1.) jsou téměř veskrz jen události z mládí Rabelaisova, skutky a činy jeho otce, děda převedeny z reality v říši hmotné imaginace; to, co viděl, žil,*** co dojímalo ve vzpomínkách tohoto těkavého a bludného lékaře s něžným srdcem, spíše bystrým než hlubokým duchem, stejně otrlého a klidného, jako vědychtivého a lidského.

A co vypravuje o Pantagruelovi, zvláště o jeho studiích, zdá se, není než skutečnost Rabelaisova dlouhého studia na různých universitách francouzských; v ostatku fabule připodobněná Gargantuovi a propletená asi reminiscencemi z mládí. A to jsou první dvě knihy jeho díla; další (III. a IV.) přecházejí v líčení a částečně jakousi allegorii duševního života Rabelaisova, jeho sporů vnitřních při různých problémech (III.); tu také propuká jeho hněv a satira knihy bouří zvláště proti institucím, které co živ potíral, neboť jejich lstné a sobecké praktiky nikdy nemohly ani trochu ve své ztrnutosti, bezhlavosti a ničemnosti sejít se s jeho tak širokým myšlením a hlubokým cítěním ryze lidským; ale ani tu autor neopouští půdu skutečnosti, mísí jen realitu s překypující fantasií jak tvořívá vždy; to právě svedlo k symbolickým výkladům jeho díla, místy právem, většinou bezdůvodně. A toho týká se zmíněná studie prof. Lefranca, která má podtitul: Études sur la géographie rabelaisienne; běžíť v ní o výklad námořních cest Pantagruelových.

Jeden fakt: vyšel z plné reality, již málo transformoval umělecky. Snad aby vlastní obsah zakryl, je to dost možné. Ale to

* Vrchlický, Portréty básníkův. Petrů v Paedagogiu 1885. Solonin v Akademii IV. 84. V Jihočeském dělníku 1898/99 přeloženy kousky.

** Ve Francii v l. 1886—1892 působila Société des amis et admirateurs de R. R. 1903 založena S. des Études rabelaisiennes. Též v Anglii založeny byly spolky rabelaisovské, ale nikoli vědecké.

*** A. Lefranc, Les Navigations de Pantagruel. Paris. Champion. 1905 (V přílohách.)

bylo důvodem hlavním (neboť byl uveden), jenom když se celý jeho „román" vykládal jako allegorie současných poměrů a různá vydání i učení kommentátoři přeli se a vydávali různé „clefs", klíče rabelaisovské: kdo jest František I., kdo Jindřich II., kdo Anna Bretoňská, kdo Karel V. atd. atd., hledajíce známé i obskurní osobnosti pod některými osobami jeho satiry — zbytečně a nadarmo.

Rabelais jest předně jako sám život. Čím více v něm hledáš, když se ponoříš v studium jeho díla, tím více tam nalézáš. Pozor, abys jen nezabředl v tajemná proč a poněvadž, která uspokojí rozkvetlou a rozbujnělou fantasii, ale jen v jejích extasích. A zase shledáš jej tak povrchním, tak bezvýznamným snad, stále plynoucím za čím a k čemu? Můžeš jej milovati nebo nenáviděti, zůstává stejný, láká tě nebo odpuzuje; přijímej jej, snaže se pochopiti jej a v sebe přijmouti, nechtěj mu však vnucovati sebe! Tak pronikneš k ryze lidskému jádru jeho díla, najdeš nejspolehlivější klíč k němu a budeš s radostí i k poučení a posílení pozorovati pěknou jeho hru pestrou a měnivou a přece s jedním tónem základním.

A ten jest ryze lidský, neboť jest to humanita života, jak bych nejspíš řekl, než spolu také „humánní intellektualismus", jak řekl Stapfer.* A to snad stačí jako základna velkému dílu. Dnes známe Rabelaisa jinak, než jej znávali dříve. Předně byl očištěn jeho život. Nevěříme již ovšem rozkošné episodě o čtvrthodince Rabelaisově; nedochází nás jakékoli potvrzení cynických doprovodů slovních při jeho smrti; od jednoho polu k druhému život Rabelaisův nabyl nového světla, a my bychom si právě v důsledcích toho těžko dovedli představiti Rabelaisa: umírá a vzkazuje prý kardinálu lothrinskému, jenž se dává ptáti po jeho zdraví: Již jdu za velkým Snad, a rovněž těžko bychom se smířili s druhou legendou, že umíraje dí prý: Spusťte oponu, fraška je dohrána. Víme, že je z rodu bohatého, váženého a zdravého; až do pol. st. XVII. připomínají se Rabelaisové. Dlí v okolí nejen učenců seskupených tu v okolí renaissančního biskupa maillezaisského, Henri d'Estissac, tu v kruhu královny Markéty Navarské, z Angoulême; jest jmenován jedním ze současníků mezi těmi, kdo byli v samé blízkosti při schůzce dvou velkých protivníků, Františka I. a Karla V. v Aigues mortes r. 1538** atd.

* Paul Stapfer, Rebelais, sa personne, son génie, son oeure, 1896. Paris.
** R. des E. r. III. 339 (E. Picot).

A tak jeho hrubé záliby, jeho nemírné požitkářství již úlohou, kterou hrál v okolí, jež jej přijímalo, volalo a chránilo, a tedy tím spíše úlohou osobního lékaře, jakou zastával u Jeana du Bellaya i jeho bratra Guilleauma, neměly volnosti toho rozpětí, jak tomu chce legenda. Mylně chápala slova jeho skladby, třebas ovšem jest možno, že Rabelais rád pouštěl si uzdu, jsa v tom pak jen úplně synem své doby, ale nikdy jistě nebyl horší těch, kdo společensky stáli nad ním, a přece v historii mají svá místa velmi čestná. A trvám, nedovoloval mu toho ani jeho život vnitřní. Byla sice doba zvyklá přeháněti v politice; v životě domácím, všude, všude máme příklady toho. jak vše na se béře rys velkosti, mohutnosti; snáze tedy strpí se velké kontrasty: hluboké a mohutné vyspělosti a kultivovanosti duševní i zase bezohledné, na pohled, hovění všem instinktům. Avšak není, myslím, sporu a nemůže ani býti, že autor sublimní kap. 8. v knize 1. o Pantagruelu (II. 8.) nebo tvůrce nejtklivějších dopisů, jaké si jen kdy mohli vyměniti otec se synem (v kap. 3. a 4. knihy IV.), a vůbec těch kapitol knihy o Gargantuovi, v nichž se potírá dobývačná lakota i zatemnělá pověrečnost, a zvláště posledních šesti kapitol této knihy, neboť v těch vykouzlil si Rabelais, opojený renaissancí, pohádku o Thelémě, — zda on byl nějakým hlasatelem hýřilství. Ač snad lze představiti si ho, an večer sedí kdes v pokoutní místnosti a ráno píše některou z nejlepších kapitol své knihy.* To nesla s sebou doba, kdy vyrostl Luther, kdy žil Trivulzio, Erasmus i Hutten, Jan z Navary i František I., doba kontrastů. Bylo-li v něm kus toho hýřila, jak to líčí na Gargantuovi, arci vždy s nádechem satiry, pak bylo jisté v jeho hýření, pití i rozkošnictví vždy více krasochuti, a to, co opájí při tom duše sprosté a těla zvířecí, nemohlo vylouditi radostného a souhlasného úsměvu na rty, které uměly říkati hluboké pravdy filosofické, brániti nejvyšších prospěchů lidství a výmluvně, obratně a pevně jednati a se pohybovati v drobné diplomatice v renaissančním Římě, na dvoře papežů XVI. věku. Nebyl-li jeho úsměv spíše lukianský, úsměv překonavatele-satirika? Legenda arci se nestarala o to, týž rys ohavný smířiti s úlohou mírného, smírného, dobrého, samaritánského, laskavého a pohostinného faráře meudonského, jak Rabelaisa líčívá. Ale ani tato úloha nepatří Rabelaisovi, který, možná, v Meudoně se ani nezdržoval,

*) Srv. H. Schneegans, Geschichte der grotesken Satire. Strassburg 1894. Str. 496/497.

a pobyl-li tam, jistě nikoli dobu delší.* Vždyť také pravděpodobně na své faře nezemřel, ale v Paříži někdy mezi vánocemi r. 1552 a velikonocemi 1554.**

Jinakým vidíme Rabelaisa v životě, než jak dosud, ne-li obecně, aspoň ještě dosti často jej kreslili.

Ale i jiný názor nám podala odborná kritika na jeho dílo. Ukazuje,*** že dílo jeho není výtvorem tak originálním, arci v tom obyčejném úzkém slova smyslu, jak bylo obecné domnění, ale že jest velmi silně založeno na jiných. Nikoli darmo Rabelais nezval otcem, ba byl by chtěl zváti i matkou, Erasma, který prý jej tak vzdělal, tak napojil přečistými svého božského učení prsy, „ut quidquid sum et valeo, tibi id uni acceptum, ni feram, hominum omnium qui sunt, aut alliis erunt in annis, ingratissimus sum". † Ale nebyl to jen Erasmus, nýbrž i autoři italští, zvláště skladatelé groteskních eposů nebo románů, mezi nimiž zvláště Folengo a Colonna.

Jeho spis však jest pln učenosti klassické. Vypočítává se, že prý znal přes 70 †† autorů antických; cituje totiž nejen lékaře, filosofy a básníky, ale i historiky, právníky a politiky. Než tu právě ukázala nová kritika, že mnohé z těch citátů má nikoli z knih, z pramenů původních, ale ze sbírek, anthologií, zvl. Erasmových Adagií. Jistě ovšem čítal svého Platona, Plutarcha; znal své odborné vůdce Hippokrata a Gallena; nemohl neobeznámiti se s tím, za nímž šel a jehož následování až příliš mu zazlívala doba klassická, Lukiana.

Že znal domácí literaturu, Villona, Patelina a snad i starou epiku (Montauban, Fierabras), nač nacházíme časté narážky, to jeví se i v duchu jeho syntaxe, jeho stilu, kořenné vůni jeho jazyka,

* Pověstí tedy jen pozdější se vytvořilo úsloví: Allez à Meudon, demandez à M. le curé . . .

** Revue des Études rab. I. 143, 204 a n.

*** Jsou to články: P. Toldo: Arte italiana nelle opere di Rabelais (Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. 1898. Str. 103 a n.); dále L. Thuasne (v knize Études sur Rabelais. Paris. Bouillon. 1904) a týž a Delarnelle (v Revue des bibliothèques zvl. 1905 článků více Rabelaisiana; v Revue d'histoire littéraire de la France. 1904, str. 220 a j.) zvláště tamže (1896) čl. Söltoft-Jensena.

† Cituje Revue des Études rab. III. 39 a 40; R. des bibliothèques. 1905 Marty-Laveaux 322.

†† Geschichte der französischen Litteratur seit Anfang des XVI. Jahrhundert von A. Birsch-Hirschfeld. Str. 275.

který jest tak eminentně francouzský přes některé své slabosti vůči svůdnosti elegance latinsko-řecké.

Ale ovšem nesmíme každou shodu myšlenkovou pokládati za mínění přejaté; nelze rovněž míti vše, cokoli v Rabelaisovi najdeme z literatury středověké, za přímý vliv její. V tomto případě mohou to býti též reminiscence z druhé ruky, a jest zcela možno, že jsou to někdy věci, jež kolovaly, věci, které jsou ve vzduchu. A myšlenky, kde se shoduje se současníky, není-li to vlivem čtení klassického, jež horlivě prováděl a které jej pak vedlo jen k stejným výsledkům a tužbám? Rabelais jeví se všude samostatným mužem, který sice sbírá kdekoli své vědomosti, má velkou sčetlost, které může býti vyčítána částečně jistá povrchnost, ale jenž o všem také dopracoval se úsudku svého, jemuž myšlenka jiným vyjádřená byla jen poslední příčinou, aby jeho vlastní se stilově vykrystalisovala a upevnila. Což záleží na vlivech? I ty a takové myšlenky, v nichž je shoda s jinými autory, nesou pečeť rabelaisovskou. Jinak jsou zasazeny, zcela jinak druhdy působívají. Zdaliž to není proto, že nejen horlivě čítal klassiky, ale neméně že se mu dostalo tolikeré a skvělé příležitosti vidět nejlepší obrazy nových snah, slyšeti tolikeré kroky za novými cíli? Stýkal se s největšími humanisty, kteří jej pokládali za jednoho ze svých, byl očitým svědkem ohromné vlny renaissanční, která se valila přes Alpy z Italie do Francie, nesouc s sebou nová umění. Byl skoro ustavičně od chvíle, kdy se vysvobodil z pout klášterních, ve společnostech humanistů, učenců a právníků, nebo v kruzích dvorských a všude slyšel přetřásati nejdůležitější otázky, jež hýbaly dobou. I když má ideje na př. z Erasmových Adagií, v jich zarámování, v jich hodnotě, jakou je zatížil, jest jediné a cele Rabelais.

Rozplynul se sen o Rabelaisově tak ohromné universálnosti vědění odbornického; mnoho jest z druhé ruky. Jako právník vydal r. 1532 Lucia Cuspidia závět, později rozpoznanou za falsum. Jako lékař kommentoval bez originality oba věhlasné lékaře starověké a jeho poznámky nemají těžké ceny a ani filologicky nejsou prý zajímavé.*

Že v něm někteří viděli velkého stratéga,** skoro architekta vůbec všeuměla, že jeho učenost medicinskou moderně, snad právem

* R. des É. r. II. 67 (Jean Plattard, Les publications savantes de Rabelais) a j.

** Albert Rossi, Rabelais, Écrivain militaire. Paris et Limoges. Lavan zelle. 1892. Le normand, Rabelais et l'architecture de la Renaissance. Paris.

specialisují a vidí v něm výborného porodníka, anatoma, fysiologa atd., k tomu nezavdalo jim příčiny, nenadchlo jich nějak jeho dílo odborné jako odborné, ale právě jeho román, tedy Rabelais, řekněme, umělec.

O jedné složce jeho ducha jsem však pomlčel, Rabelais vychovatel. Než Rabelais nebyl systematikem v oboru paedagogiky, nenapsal celého, úhrnného díla nebo aspoň jednu stránku vědy této vyčerpávajícího, a přece se pokládá za reformátora paedagogického.* Učinil skoro jen nákres, obecný nárys výchovy, toliko tu a tam osvětlující detail, ale koncepce tohoto nákresu, této osnovy jest hodna filosofa. A Rabelais jen právě jako filosof jest paedagog. A i tu jistě mnoho bylo v něm z tužeb doby vůbec a jistě aspoň něco z italských učenců, kteří už před ním o změnách na poli výchovy byli promluvili. Ale on všímal si všech otázek doby, zajímal se o poměry státní a právní, jako o umění, o řeč, kterou pozoroval a studoval, jako o přírodu; viděl život nejrozmanitějších tříd a přemýšlel jako praktický lékař nejen o podmínkách zdraví vůbec, a máme toho doklady v jeho románě, ale bedlivě uvažoval zvláště o všech zásadách hygieny, hlavně pokud se jeví části životosprávy, ve vyšším smyslu.

Naše ocenění a hodnocení týká se tedy Rabelaisa spisovatele, nikoli vědce; i kdyby totiž v jeho velké knize nebylo ani fabule, která prozrazuje nedostatek invence autorovy, ani rozmarných scén, ani motivů deskriptivních, ani filosofických hloubek, jež bychom nesměli a nemohli přiřknouti jemu, přece Rabelais „filosof-umělec" zůstane. A zůstává tedy i dnes, kdy kritika vynašla jeho prameny a předlohy. Jaké jest tedy jeho dílo s tohoto hlediště? Jaké povahy se v něm líčí? Jsou od nejvznešenějších až k nejohavnějším, budeme-li mluviti hlasem moralisty. Vizte jen Pantagruela, který nikdy se nedá chybou druha unést, aby se pro ni

1842. Rabelais légiste . . . par A. Heulard. Paris. Dupret. 1887. Gambetta prý ohlásil knihu R. jurisconsulte (légiste), o čemž Revue des Études rab. I. 235; ale tu všichni vycházejí z jeho hlavního díla, nikoli ze spisů odborných. Stejně i pro medicinu, kde řada prací, z nichž jmenuji zvláště (a o ty se opírám): Ch. Abel, Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz (1870); R. chirurgien, Application de son Glossocomion dans les fractures du frémur etc. par A. Heulard, Nivernoys. Paris. Lemerre. 1885; Rabelais anatomiste et physiologiste. Par le Dr. A. P. Le Double, prof. à l'Université de Tours, Paris. Leroux. 1899; drobné práce Dr. E. Turnera; revuální příspěvky Dra Albarela, jež zaznamenává R. des É. r. III.

* Srov. názor Petit de Julleville. (Histoire générale, Lavisse et Rambaud. IV. 222 a n.)

rozzlobil; jejž zloba nepřátel nenutí k potupování; který shledává, že žádná věc, co jich je mezi nebem a zemí, není hodna, abychom se pro ni rmoutili a sužovali. Budí-li jedna věc v něm pocity blízké lítosti a vede jej k tomu, aby ukázal milému příteli nevhodnost jeho počínání, tož jej druhá nutí k tomu, aby trestal nespravedlivost, násilnictví a loupež. Má vždy v duši jasno a klidno; k tomu měl býti vychován, aby byl v těle zdravém, silném svěží a jasný duch. Toho také dosáhl jeho učitel Ponokrates. Učinil z něho filosofa. „Pantagruelism", toť „jistá radostnost duševní promíšená pohrdáním věcmi náhodnými." (Prolog IV. k.) Třebas otec jeho Gargantua jest spíše dobrý otec rodiny, klidný, pravý vzor měšťáka doby měšťanského krále Ludvíka XII., i v něm jsou tyto rysy: jakožto vítěz nechce brutálně využíti svého vítězství, ale poučuje přemožené, kam vede válka, jak mají národové žíti mezi sebou v míru a že chce zatím dáti syna přemoženého krále, jenž zmizel a jemuž by jinak opět vládu nad jeho zemí byl odevzdal, vychovati řádně, aby byl králem dobrým. Všude chce jen smíru, všude poučuje a nabádá (poutníci v kap. 45.) k životu mírnému a pracovitému. Hrdina, usedlý občan; rek tělem, duchem a muž krbu domácího, ač nikoli bez statečnosti a touze po moudrosti, to jsou Pantagruel a Gargantua.

Ale jaký jest Panurg, ten, jejž často pro některé stránky jeho povahy přirovnávali k Falstaffovi a Mefistofelovi? Člověk velkého nadání, bez skrupulí mravnosti a cti, ale přece nikoli vyvrhel a bídák. Pro žert neváhá uškoditi i ublížiti; jest mstivý i zlý, lstný i podloudný, ale vše provádí s vervou, lehkostí; s vadami i přednostmi nadaných chudáků, vrtošivý vyděděnec, bystrý, odvážný i opovážlivý psanec. Hravě si vymýšlí plány, směšnou dialektikou dovede věc vážnou obraceti v směšnou a naopak; má vůbec v sobě jistě něco tragikomiky a nemnoho zloby. Nestoudný a lascivní hledá ženu, ale kolísá a kolísá; jest příliš opatrný k svému pohodlí, příliš chce míti zaručenu budoucnost, konec konců je úzkostlivý sobec. Ale vedle nich vizte Janota de Bragmardo, an řečí francouzsko-latinskou, odkašlávaje komicky, dokazuje přesně podle vzorců logických nutnost a potřebu vrátiti zvony na zvonici Notre-Dame v Paříži. Vizte soudce Bridoy, který, teprve když pře uzrála, rozhodne ji a prý správně, jak „to jiní činí" — kostkami. A jiných a opět jiných postav řadu: poznáte šosáky st. XVI., poznáte zatvrzelce stavovské, najdete osoby skutečné, životné, ze života vzaté, pris sur le vif, jak se říkává.

Neboť realita jest jediné vlastní basí Rabelaisova díla. Pro-

kázal to p. Lefranc i pro vlastní sujet knihy prvé, která je přece hodně fantastická, ale jen zdánlivě: všechna válka s králem Picrocholem (kniha I.) odehrává se v okolí rodiště Rabelaisova; jiní ukázali, jak většina osob satirisovaných má v literatuře nebo v společenském životě francouzském st. XVI. své vzory a předlohy. Jistě nechybíme, řekneme-li analogií podle toho, že co se vypravuje o cestách Pantagruelových po universitách francouzských (v II. knize v kap. 5.), jsou jenom cesty Rabelaisovy, které konal, aby studoval v Bourges práva, v Montpellieru medicinu atd. atd. Ale nejen to, i celá cesta námořní, již vykoná pro Panurga Pantagruel se svými druhy, skoro ve všem všudy nachází doklady v současném zeměpise; její jména smyšlená jsou většinou jen úmyslné zkomoleniny.

Tedy realita, plná realita, jediné skutečný zažitek, nejen snad ze světa niterného; skoro nic, co by neodpovídalo skutečnosti, neopíralo se o ni, nedovede vytvořiti, chud jsa invencí; za to vše napájí zrovna krví země. Jestliže jeho hrdinové vzatí z lidových tradicí jsou příliš velicí, jsou-li jejich heroické činy příliš vzmocněny, není to fixe pošetilá a prázdná. Jest v tom jednak kus pláštíku satirického, jednak snad vypůjčený kroj, proto, aby se osoby zalíbily, i z nedostatku invence vlastní. Jest však v tom též kus doby renaissance s jejími allurami do velika, jejími gesty obrovitými; nejvíc pak tu se jeví Rabelaisova verva satirická, radostnost a veselí, bláznovství. Realitu však nám tu jen potvrzuje kontrast těchto hrdin, stín ten, v němž Labruyère viděl „le charme de la canaille“: nechápal, úměrný klassik, sporu v srdci a v duši, nemohl pojmouti, kolik může obsahovati jediné nitro bytostí.

Z této reality, právě z dvojího jejího pólu, z reality vzmocněné do výše a té vzácně lidské i spodní, hlásí se tu láska ke všemu krásnému, silnému, vůbec člověk nejvyšší snahy.

Ale ještě jedno pozorování: z této dvojí povahy života reálného, jak se jeví v díle Rabelaisově a jak souvisí s dobou, přechodní dobou, která objevuje staré světy ideové, která má nové touhy umělecké, která se kultivuje, ale je spolu ještě barbarská, krutá vojensky rytířská, absolutistická i individulistická, humanistická i sektářská, z toho právě vyvěrá a v tom je viděti i dvojí tvář autorovy básně i osobnosti.

V nitru humanista, aristokrat duševní síly a kultury, jen vnějškem snad mohl býti „svým časem“, jako jeho hrdinové, „bon gaillard et grand buveur“, tedy do jisté míry opak toho, ač tím nechceme říci, že by mu byl rys veselí a jasu duševního kdy chyběl,

neboť „pantagruelism“ je mu cílem životním. Právě, že se dopracoval té výše, „že smích je ‚le propre‘ lidí“ v časích tak rozbouřených, zmítaných, v dobách vrtkavosti a nejistoty, ukazuje filosofickou základnu jeho mysli. Plnost života, síla a neudržitelná, sopečná energie životní a intellektuálná, ty tryskají v jeho díle v proudech nejčistšího humoru; tam, kde se jim úplně poddává, tam chrlí dlouhé ty výčty přísloví, úsloví, her, vtipů, parodistických termínů a názvů, kupí synonyma a karikuje v nadsázkách, jejichž nehoráznost nijak neubírá vtipu, ale teprve udržuje a sílí satirickou vervu, jež v nich bouří; tu zkresluje skutečné postavy, tam přibarvuje a obměňuje pro své potřeby antický mythus, středověkou pověst, lidovou pověru, myšlenky a dohady filosofické i legendická vypravování. Jak by se měla štítiti tato síla, pro svůj vtip, ostří svého pozorování a snad i své satiry, tu a tam syté barvy, plného slova, konečně lascivnosti, chcete-li to už tak nazvat? A v tom jest groteskní rys díla Rabelaisova.

Ale Rabelais mluví tak hluboce a jasně o pevné víře v Boha, o vzájemnosti společenského života lidského a o jiných a jiných věcech humanity, o vzdělání, o skutečné kultuře těla i ducha, jak ji spíše procítil, nežli asi promyslil, vida a pozoruje její plody v okolí svém, v kolébce její, Italii, jsou tu u něho přímo lyrická místa lásky otecké a synovské; vší své vehemence užívá, aby se postavil proti vsahování v rodinu,* když svobodné instituce, jichž se zastával klerus, nemohou, podle poměrů doby, hověti jí, utvrzovati ji, ač důvody, jež jej k tomu vedly, nejsou ovšem nijak feministické. Pomineme-li pak to, že ukazuje k ústnímu řízení v soudnictví (II. 10—13), jak napadá strannost nebo zaslepenost soudcovskou (III. 50 a n. i jinde, zvláště v knize IV.), a že v jeho díle jest ještě více jiných kusů, kde Rabelais zřetelně něčeho hájí a proti něčemu bojuje, jakož již satirická povaha jeho díla ukazuje k tomu, že nebyl lhostejný divák, ač nelze o něm naprosto říci, že by byl býval snad stranníkem** zaujatým, ať v čemkoli, seznáme, že tu všude ukazuje, i když v žertu myslí, neobyčejnou schopnost abstrakce, že byl filosof, řekněme filosof-pozorovatel života.

Neboť nenajdeme u něho ovšem ani stopy systému, ba

* Kniha III., kap. 48. Srov. Revue des Études rabelaisiennes II., 1 a 78.

** To je zřetelno z jeho poměru ke katolíkům: snad bývalý spolužák Ignáce z Loyoly a Jana Kalvína na kolleji Montaigu v Paříži, stejně stál proti zatemnělosti a zpátečnictví Sorbonny jako proti urputnosti a bezohlednosti proroka ženevského.

ani nedočteme se v jeho díle ničeho, co by svědčilo, že by ten onen problém byl aspoň hleděl si rozřešiti. Nazvali-li bychom jej tedy snad i humanistou, pak jen v tom smyslu, že své vlastní doby touhou, nadšením a duševním hladem vědeckým, uměleckým i životním byl tolik týrán, opájen a zemdléván, že nezbývalo přemýšleti, uvědomovati si: byl prostě pln ducha doby, která tolik nového lapala i vytvořila, málo však zažívala. Vzpomeňme na celou knihu třetí! Kdyby byla podána více filosoficky, byla by jistě z nejlepších pojednání skeptických o svobodě lidské vůle, která má volnou volbu, ale která si někdy sama praedestinuje a namlouvá. Nicméně v díle Rabelaisově jest obrázkem nebo spíše řadou obrázků o tom, čím a co je vůle. Čeho pozbyly snad na detailní hloubce, získaly v živosti, svěžesti a hlavně účinnosti a trvalé pravdivosti.

A tu zase z toho vidíme, jak autor vše lidské viděl relativním, jak skutečně pravdu děl a svoje vnitřní hluboké přesvědčení vydal řka, že nic z věcí, co jich je mezi nebem a zemí, nemá námi hnouti, nás pobouřiti. A vizte, jak ve chvílích, kdy rozhazuje, směje se, svou moudrost, ostýchá se vydati to, co má nejlepšího, a jen napovídá. Je v tom jistý druh intellektuální cudnosti. Spojme obé: i on má svoje templa serena.

Mezi tímto filosoficko-humanistickým rázem a groteskností v díle jeho jest jistý vztah paradoxní. A přece jest v celém díle jednota; čeho přese všechny složky díla a prameny jeho, z anthologií, hovorů, zkušenosti z cest, styku společenského se dostalo knihám tohoto největšího šprýmaře a „smíška" francouzského z nitra jeho vlastního, jest právě ta jednota, skoro bychom řekli harmonie, ač nikoli harmonie vnější, povrchní, neboť není hned tak mnohotvarého, proteovského díla jako Rabelaisovo, ale jednotící, která vše dovede prodchnout týmž dechem lidským, tedy niterná a skutečná, má částečně povahu jakési spontánní a přece spíše intellektuální „jemnosti a discipliny", o nichž sám Rabelais mluví v dopise Bouchetovi.

To dal Rabelais svému dílu nikoli reflexí, nikoli tak uvažováním nebo hloubáním, než silou tvoření, jako úrodná půda přijímaje v srdce a mysl svou všechna zrna, jež tam dovedla doba zasíti, aby všem dal vyklíčiti. Setba byla prudká, vzrůst nenáhlý, úroda rychlá. Jest to jednota života, který má fase v přírodě. Rabelais prvních knih je bouřnější, jarnější, pestřejší, poslednějších (III. a IV.) ustálenější, ale psycha je táž.

Tu jest znáti Rabelaisa „mudrce-umělce" nebo raději spisovatele-

vůrce. Nebadal, ale přijímal moudrost a vydával ji; nebylo jeho věcí analysovat a odvažovat, ale chtít. A právě celá jeho bytost volní, která prahla po životu, která znala jediné božstvo, jemuž se modlila v tajemné a nevyjadřované řeči svého nitra, zpracovávala, co našla a nalokala se cestou života. Tak chápeme též, jak Rabelais, v plném slova smyslu tvůrce, mohl se státi zrcadlem své doby; chápeme teď, co nutně znamenala realita, zažitek, fakt v jeho díle; chápeme, jak a čím dal všem těm různorodým prvkům jednu velkou a pevnou basi — byla to jeho chuť života. Proto ještě možno vidět a nediviti se, že není v něm nějaké organisující vůle, která rozbouřeným mořem doby vede loď za uznanou jednou a výlučnou pravdou. Není mu pravdy mimo život reální, on prahne všemi záchvěvy nitra po pravdě v životě, hledá ji, ale vidí nikoli v schematech a systémech, ale v lidech, kteří života skutečně nejlépe užili a jej nejlépe pro sebe i ostatní prožili. Jak by tedy mohl býti nezmítán? Jak by tedy mohl býti vždy týž? Jak by se kdy a kde mohl bíti za strany?

A dále: bude-li on prvý v těch, kdož v takových dobách, kdy myšlenky, směry a proudy na sebe narážejí, protínají se a křižují, poddávaje se proudu a hladovému instinktu vědění, ve chvílích zablesknutí vydává světlo z ducha svého, jenž už transformoval a strávil realitu, a prohlíží dále, jako by nevěda toho ovšem, zahlédl budoucnost, po níž touží?

Vytvořil tedy dílo, a k tomu bylo jistě třeba tvůrčího genia, neboť měl materiál mrtvý. On jej oživil, tím ujednotil a vyvedl z něho teprve budovu své originální epopeje, kterou jeho duch, napojený otčinou, učinil ryze francouzskou.

Mám, vzpomenuv již jednoho úsudku anglického, citovati jiný? „He is — to keep to modern writers — with Dante, Shakespeare, Cervantes and Goethe," praví Tilley* a dodává: „Ale s Goethem má nejužší příbuzenství duševní." A o tom by se mohlo mnoho krásného uvažovat.

Doufám, že vysvitlo: hodnoty jeho díla jsou jediné literární, Rabelaisa budeme ceniti jako tvůrce a mudrce-umělce nebo naopak, ač nemáme-li pro umění a hodnocení umělecké úzkou formulku otvírající se výhradně v jednu stranu.

✠

* A. Tilley, The Literature of French Renaissance. I. II. Cambridge. 1904. (Str. I. 220.)

Nám Čechům jméno Rabelaisovo a jeho román může připomenouti hlavně dvě jména z dějin našeho písemnictví. Předně paedagoga a tvůrce podivuhodné knížky Labyrint světa a ráj srdce, a pak jasného bojovníka Epištol kutnohorských a básníka Křtu sv. Vladimíra.

Nebylo-li by zajímavo hledati a po případě pak konstatovati, kolik snad Komenský znal Rabelaisa,* když psal svůj Labyrint? Rabelais jest ovšem velmi blízký těm, o nichž nepochybujeme, že na vytvoření této útěchy exulantův působili, ale četl jeho dílo Komenský, či četl snad jen díla Rabelaisa imitující nebo nějakého Rabelaisa apokryfního? S apokryfem z r. 1549 a některými jeho předlohami, zdá se, má více podobností než s dílem skutečným.**

I o Havlíčkovi bylo řečeno, že je v něm Rabelais.*** Ale já nemyslím tak na Kutnohorské epištoly, jako na Křest sv. Vladimíra, uvádím-li tato dvě jména ve vztah.

Ve Křtu nejen jsou mnohé rysy groteskní, karikatura, lascivnosti, ale jest v něm i něco, čeho Havlíček jinak byl tolik dalek, ale v čem někdo bude třeba vidět jistý druh nihilismu: vysmívati se všemu, vše vidět v znehodnocení, jaké tomu dala společnost lidská; připojovat svůj výsměch nad nepravostmi k tomuto opovrhování, mísit satiru ozdravující se skepticismem, který podlamuje. Havlíček žurnalista byl praktičtější, dovedl více počítati s tím, co je a je dobré, i se slabostmi lidskými, spíše kompromisovat, tak totiž, jak je snad vždy konečně nutno pro modus vivendi. Duch Křtu liší se od ducha Epištol svou stránkou „básnickou", svým postavením k látce skoro téže: tam má obojí barvu, i černou barvu sarkasmu i žlutou skepse; reformátor se tam ztrácí před posměváčkem.

A tak i Rabelais. V životě byl mnohem mírnější, nikoli ze strachu, ale spíše z neschopnosti lehce odsouditi, zavrhnouti něco,

*) E. Denis ve své knize La Bohême depuis la Montagne Blanche I., str. 207 (český překlad Vančurův): „Novým badáním objevilo se všestranné vzdělání Komenského, od Melanchtona, Rabelaisa a Ratichia naučil se pohrdati běžnými methodami." Na myšlenkovou podobnost s Labyrintem narazil již Solomin na m. u.

**) O tom díle viz článek Lefrancův v Revue des Études des rabelaisiennes I. 29 a 122.

***) Denis t., II., 364 (český překlad Vančurův): „V podivuhodných jeho Epištolách kutnohorských poznáváme nejen upomínky na Bratry české, ale i vzpomínky na Voltaira, ba i Rabelaisa." Voltaira H. překládal; z čeho usuzuje Denis, že znal také R.? Prostě podle myšlenkového jádra E. K.?

čeho prospěšnost a dobrota nezávisí vždy a všude jen na principu, ale i na lidech. I on byl theoreticky skeptický, ale nikdy nejednal jako skeptik v životě praktickém.

A tak se zdá, že se v dílech jejich ukazuje jaksi podobná psycha; ovšem že pokaždé dobově jinak naladěna, s jinými allurami a vnějšími sklonnostmi. Než to jsou pouze dojmy. Bylo by jistě velmi zajímavé vyšetřiti ty a takové poměry podrobně.

Ale pak by to byl nejen Komenský, než ptali bychom se též, zdali Rvačovského Masopust nemá snad nějakých podobností s Rabelaisem, neznal-li Havlíček Gargantuu a Pantagruela, snad z německého překladu Regisova? Jsou to drobné problémy vztahů literatury české a francouzské.

KNIHOVNA PEDAGOGICKÝCH KLASIKŮ

III

RABELAIS. STATI VÝCHOVNÉ

Monsieur, J'ai l'honneur de vous faire parvenir mon livre sur Rabelais. (Essai sur R. + Traduction des pages choisies + R. pédagogue + Dialogues + Appendices + Bibliographie + Remarque) et j'espère vous pouvoir bientôt envoyer l'article promis (R. en Bohême).

Je vous présente mes sentiments distingués

Dr P. Haškovec,
Paris Ve
9 Impasse Chartière 9.

Paris, le 22 novembre 1907.

A Monsieur le redacteur J. Boulenger
hommage de l'auteur.
Paris le 21 novembre 1907.

SPISŮ DĚDICTVÍ KOMENSKÉHO
ČÍSLO 85.

KNIHOVNA PEDAGOGICKÝCH KLASIKŮ.
REDIGUJE FR. DRTINA.
SV. III.

RABELAIS.

STATI VÝCHOVNÉ Z JEHO DÍLA VYBRAL, PŘELOŽIL A POZNÁMKAMI OPATŘIL I STUDIÍ LITERÁRNÍ A VÝKLADEM DOPLNIL

PROKOP HAŠKOVEC.

SCIENCE SANS CONSCIENCE
N'EST QUE RUINE DE L'AME.
II. 8.

V PRAZE. NÁKLADEM DĚDICTVÍ KOMENSKÉHO. TISKEM DR. ED. GRÉGRA A SYNA. 1907.

RABELAIS.

STATI VYCHOVNÉ Z JEHO DÍLA VYBRAL, PŘELOŽIL A POZNÁMKAMI OPATŘIL I STUDIÍ LITERÁRNÍ A VÝKLADEM DOPLNIL

PROKOP HAŠKOVEC.

SCIENCE SANS CONSCIENCE
N'EST QUE RUINE DE L'AME.
II. 8.

V PRAZE. NÁKLADEM DĚDICTVÍ KOMENSKÉHO. TISKEM DR. ED. GRÉGRA A SYNA. 1907.

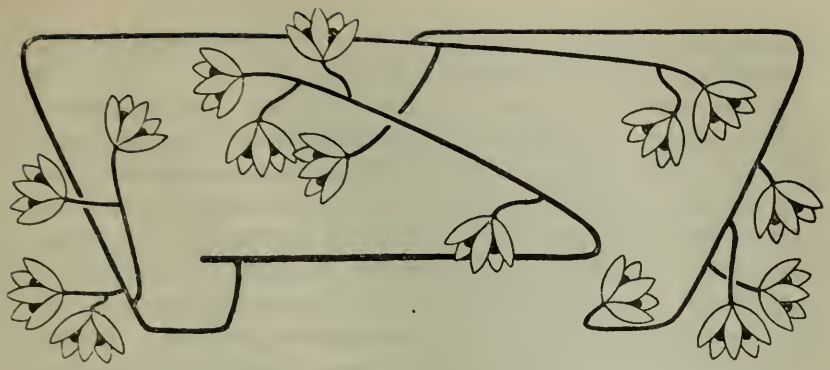
OZDOBY A TYPOGRAFICKÁ VÝPRAVA KNIHOVNY
PEDAGOGICKÝCH KLASIKŮ OD VOJT. PREISSIGA.

Franciscus Rabelasus

OTIŠTĚNO Z REVUE DES
ÉTUDES RABELAISIENNES.

PAMÁTCE MÉHO OTCE.

PŘEKLADATEL.



RABELAIS.

I.

Doba. V královském zámku francouzském ve Fontainebleau (jv. od Paříže), v části, která byla vystavena r. 1528 za krále Františka I. (1515—1547), v sále zvaném Galerie François I^e^, namaloval italský malíř Rosso obraz. V levo stojí chrám; vidíme pouze vchod do něho. Po straně dveří ohromné sloupy antické, vchod sám je renesanční, a nad ním dva andělé drží v štítě nadpis: Ostium Iovis. Po stranách dvé vysokých vás řeckých nese slova: Mali-Boni. Ano, otevřený vstup, jímž řine se z chrámu záplava světla, je vstup k poznání a rozlišení dobra a zla, je brána vědění.

Před malou postavou královou, jejíž skráně jsou ověnčeny vavřínem, rozestoupila se křídla dveřní. Král v ruce třímá meč; nechává světlo dopadati na zmatený zástup, jehož zraky jsou zavázány. Lid cítí přítomnost jasu, jenž jej oblévá, a v zmatených gestech, která tu a tam ještě prozrazují jeho hrubost, dává přece jen průchod své radosti a zdvihá toužebně paže k prameni světla. Toť symbolický obraz všeho toho, co Francie očekávala a pozdravila v mladém králi, čeho se i částečně dočkala. Tento obraz malovaný Italem mluví dosti zřetelně o francouzské renesanci.

Nevyplynula jedině z poměrů francouzských, byla také přičiněním jmenovaného „krále renesančního“ do Francie přinesena.

Italie byla kolébkou uměleckého, literárního, politického a společenského obrození, jež zveme renesancí.

V Italii středověkou působily všechny kultury: byla střediskem kultury antické, a vzpomínky na ni a památky její, ba povědomost její nikdy tam nezanikly; byla středem světa křesťanského; z jihu a ze Sicilie prováděly v mysli vliv svůj kultura židovská a arabská; tam usadili se Normané, severu dobyli Longobardé; sem vlivem svým mocně zasáhla starofrancouzská literatura, vévodivší kdysi celé Evropě, a vzpomínky na hrdiny její nezapadají ani v st. 16.; Italie nebyla beze styku s kmeny slovanskými na Balkáně. Zvláště od st. 11. do 13. oplodnil ji vliv kultury byzantské, která, Řeky tam zanášena, střetla se na jihu s vlivem Arabů, kteří od st. 9. do 11. vědecky, umělecky i poeticky jej ovládali. Z tohoto spojení obou kultur Normané, kteří je ze Sicilie přenesli do Italie jižní, vytvořili nový útvar státní, první počátky státu moderního; nejvíce k tomu přispěl v st. 13. císař Fridrich II. úpravou zákonodárství, soudnictví a finančnictví v království sicilském: zcentralisoval správu, sestátnil úřady, které bývaly volitelné, zavedl pevnou soustavu finanční, zdvihl a podporoval námořní obchod. Připravil cestu panství tyranův, kteří se obcím vnutili nejčastěji svými službami diplomatickými, vojenskými nebo finančními; tak padl feudalismus, a naproti tyranovi stála tu masa obyvatelstva, jež bylo veskrze téměř stejně bezprávé.

Ale takto vzniklá vláda tyranská nutí vládce, aby založil své panství na správě, na které by poddaní měli zájem: na správě ve prospěch obyvatelstva, a v tom jsou kořeny mnohých racionálnějších zřízení moderních. Na druhé straně zase jedinec vidí, že nemůže být osamocen, že jest částí celku, s nímž se raduje a trpí. A to přispívá, že po pádu zřízení feudálního vyvíjejí se též republiky. Hmotný blahobyt v státě je předmětem péče vládní, k tomu vede tím více tyrany rivalita a zrádci, republiky strach o vzájemnou rovnováhu sil státních; probouzí se politické vědomí, které je objektivnější.

V Italii jako by vždy byl dřímal duch svobody. V 12. st. pokus Arnolda z Brescie o obnovení staré republiky v Římě je osamocený. Ale i v církvi bývalo tu jinak, nebylo ani „farizejství by-

zantského ani fanatismu španělského ani přísného dogmatismu německého nebo francouzského“ (Gebhart). Ba i revolucionáři Jacopone da Todi, Kateřina Sienská jsou kanonisováni. Sv. František z Assisi hlásá příchod království Ducha a Lásky po království Otce a Syna; v 13. st. někteří věřili, že po věku otroctví, po věku poddanství synovského nastane věk svobody. Touha po svobodě přenáší se i v politiku, a je to boj proti císařství a papežství; ale zdá se to divně býti ve sporu s tyraniemi. Než tyrané se drželi, že byli právě společností pokládáni za udržitele autonomie státní a obránci proti jmenovaným dvěma mocem vnějším. Svobodymilovnost přechází i do věd a umění i v smýšlení náboženské. Boccaccio píše známou povídku o třech prstenech: který z nich je pravý?

„I sluhové stanou se králi“ (Aeneas Sylvius) za té svobody a při ustavičných změnách společenských; není-li tu nutno jednotlivci, aby se otužil? Není-li mu třeba, aby zmohutněl? Jest se mu obraňovati, nabývá většího sebevědomí; nevyhýbá se oslavám pro své dobré vlastnosti, ale neujde právě proto také silná povaha kalumnií, jako jiní jsou ochotni je vyslovit, je napsat. Vše se měří objektivně, ale subjekt neztrácí své váhy; podle sebe oceňuje a jedná. Hle, počátky novověkého individualismu!

Vzniká ctění osob, oslavování jednotlivců; i tyranu se obdivovali druhdy pro jeho osobní vlastnosti. Vykrašlují, zdobí hroby slavných mužů, navštěvují je; stavějí sochy oslavencův. Všeho se chápou, co může přispět k větší slávě a síle individua, vše to má pro ně obzvláštní cenu; přikrašlují, vyzdobují tím své osoby. Tak s příchodem a obnovením věd a umění zvláště básníci nabývají nebývalého sebevědomí; hrozí mocným lidem zapomenutím, jež jim způsobí, pohanou, jindy slibují oslavu a věčnou paměť; podobně neméně ctěni jsou lidé učení. A tento kult individua a jeho slávy přivádí ovšem k platnosti též svůj rub herostratismu, jehož jsou četné doklady. Virtù, totiž talent a sílu, i sceleratezza, t. schopnost dopustit se nejohavnějších činů, dovedou si představiti v jedné osobě; lidé uhlazení provedou hravě nejsurovější činy, kruté pomsty, mrzké vraždy.

Nade všechny ozdoby individua čím dále více bylo ctěno vě-

dění a umění;[1]) práce literární dobývá nového postavení společenského. Četba žen přestává být pouhou kratochvilnou zábavou, některé ženy jsou velmi horlivé sběratelky děl uměleckých; i kurtizány cítí s dobou a nakláněji srdce svá zvláště těm, „kteří se namáhají vycvičiti se ve vědách a neobyčejných uměních“ (Veronica Franco). Všech se zmocnila touha vědění a zušlechtění.

To by bylo vedlo samo k obrození národa a lidstva; ale dostalo oporu a základ; bylo, zvláště tu v Italii, plně zabarveno starověkem.

Antická vzdělanost v době renesance nebyla lidstvu objevena, ale lidé jí jaksi, vlivem podmínek vhodných k jejímu přijetí a pochopení, znovu dobyli. Kdo ví, na kolik to podporovaly také snad vlivy ryze fysiologické? Středověk znal kulturu antickou, ale nedovedl z ní těžit; možná, že nechtěl či spíše nemohl. Již v 11. stol. cituje se Herodot, ve 12. překládá Aristoteles, ano císař Fridrich II. je opěvován verši řeckými. Latinský popěvek 12. st. stěžuje si do mládeže, že lépe zná Iuvenala nežli proroky, že Baccha zve Bohem, místo Marka čte Horáce a místo Pavla Vergila. A v Italii, tam vlastně nikdy nezašly ani tradice latinská ani reminiscence řecké, posíleny pak řeckými učiteli, uprchlými z dobytého Cařihradu (1453); tam úcta, láska i obdiv pro starověk latinský, jehož památky byly tak blízky, byl živou vášní v lidu, jako by v něm bylo zůstalo pohanství. Zůstalo.

V 13. st. papež Jan XXII. snažil se marně provést snesení koncilu, aby v Římě, Paříži, Oxfordě, v Bologni a Salamance učilo se hebrejštině, arabštině a chaldejštině (syrštině). Přišla doba, kdy se to stalo samo sebou. Dospěl duch lidský? Vlivem vědomí kulturní souvislosti s Římem, jehož památky se na lidi 15. st. dívaly, srozumitelnosti jeho jazyka, jenž byl týž, jako ten, jímž mluvil lid, ale vypěstovanější, probudila se u vědychtivějších touha po poznání kolébky jich kultury. Nacházejí v tom individu-

[1]) Macchiavelli píše (Storie fiorentine. Lib. VII.): gli studî loro eran apparire col vestire splendidi, e col parlare sagaci ed astuti, e quello che più destramente mondeva gli altri, era più savio e da più stimato. Cit. Burghardt. Die Kultur der Renaissance in Italien. 129.

alisté i protiváhu vlivu ducha lidového. Počínají úctou k památníkům, jež mizejí, i restaurují je; opisují rukopisy. Pátrají po zachovaných dílech uměleckých, křísí minulost.[1])

Sláva spisovatelská v st. 14. stoupla; autorství je váženo. Tím spíše tedy jsou ctěni spisovatelé antičtí. Jejich díla se chtivě kupují. Papež Mikuláš II. tone v dluzích, které si učinil jako mnich koupí rukopisů. Niccolo Niccoli kupuje Plinia, pohnuv k tomu Cosima Medici, až z Lübeka. Spisovatelé antičtí se citují, věta z nich musí přiozdobit řeč. S elegancí slohu latinského a řeckého vniká v duchy století i duch světa antického: Italie se humanisuje; v politice nerozhoduje hrubá síla, jako bystrost ducha, který proniká záměry, vášněmi a zájmy protivníkovými, nejtěžší spory neřeší se vojsky jako spíše notou diplomatickou, rozhovorem vyslanectva, krátce rozumová kultura nabývá vlivu na všechny věci veřejné.

A ti, kdož zkoumají ducha antiky, jeho znalci, vykladači a vyznavači, humanisté, požívají zvláštní úcty a výsad společenských. Právem. Byl-li Dante ještě středověký doktor, který vše měřil absolutními hodnotami danými, je slavený Petrarka již literát, jehož idee se plně podřizují duchu lidskému, z něhož rostou; je humanista.[2]) Studuje, aby se stal lepším. Individualita pak touží po vzmocnění sebe, po rozpětí a zdokonalení věděním: ovládnout, prostudovat vše. Vzniká ideál člověka všestranně vzdělaného (uomo universale). Člověkem renesance, humanistou, není pak jen filolog a literát, jest jím i umělec a státník, každý duch spějící za cíli doby.

Ale právě vyspělý individualismus, s nímž jde oslavování jednotlivce, dává příležitost vytrysknutí vtipu, posměchu, burlesky

[1]) Vykopání hrobu jakési dívky, jejíž tělo označeno Iulia, filia Claudii, bylo událostí: je prý tak krásná, jako by právě umřela. Byl to voskový portrét, ale vyvolal přesvědčení, že antické tělo bylo krásnější tehdejších — neocenitelnou domněnku pro rozvoj výtvarnictví renesančního. Burghardt. 148 50.

[2]) Píše o charakteru literárním (Epist. senil. XIII. 5): Cura, ut fias non ventosus disputator, sed realis artifex. Cit. Gebhart, La renaissance en Italie. 64.

a bufonerie. Proti humanistickému napodobování antických eposů, jelikož nemohlo se nikdy zdařiti (Petrarkova Africa), v odporu proti blouznivému duchu rytířství středověkého, ale ve shodě s ideály doby, která vše vedla do velikých gest a smělých linií, i se zálibou pro zábavná dobrodružství, vzniká v literatuře národní nová poesie epická, romanticko-groteskní.

Shrneme-li, vidíme, že vliv kultury antické, státních zřízení lombardsko-germánských, kulturní vlivy severu a církve, duch rytířský, to vše jsou síly, které spracovaly ducha moderní Italie, aby se stala vzorem celému západu.

Renesance ve Francii. Italskému vlivu ve Francii získal půdu král František I. (1515—1547). Pokračoval ve výbojích, jaké jeho předkové podnikali o dobytí a získání zemí italských (Milánska, Sicilska atp.), chápal se všeho, čím se mohl proslaviti jako panovník na výši doby, hleděl nejen utvrditi svoji moc uvnitř své říše, vně rozmnožiti ji a rozšířiti, ale i dodati Francii lesku. Byl přízniv uměleckým a časem i vědeckým proudům renesančním, ale kolísal v postavení svém k reformaci podle toho, jak chtěl jejích sil použiti proti papeži. Doma stal se panovníkem absolutním, v politice zahraniční usiloval o postavení, jakého dotud požívali císařové němečtí (králové římští), o založení obecné „monarchie“; v kapli sixtinské obraz Karla Velkého má tvář Františkovu.

Vzhledem k jeho zálibám v umění a nádheře, k jeho úctě k vědám a práci literární, bylo o něm současníkem řečeno: Jest to jen o jednoho Itala více. Neboť skutečně i Francouzi kladli v jeho vládu v tomto směru (obnova věd a umění) veliké naděje,[1]) i cizinci uznávali, že s jeho nastoupením kultura ducha, po vzoru italském, zvítězí i ve Francii nad starorytířským pouze

[1]) Tak kronikář francouzský de Thou I. 9 piše: is (František I. jakožto nástupce Ludvíka XII., jehož dceru Klaudii pojal za ženu) statim initio principatus magnam de se omnium spem concitavit, specie imperio digna, ingenio, literarum amore, comitate, rerum peritia iam in illa aetate (vix dum enim XX. annum compleverat) ad regiam maiestatem accedentibus.

vojenským pěstěním těla,[1]) neboť v Paříži prý už počíná se jeviti jeho vliv. Pravda, poměry francouzské se také silně změnily zvláště za jeho vlády, počátkem st. 16. Mnoho z té setby, jež klíčila již za předchůdců, dozrálo. A dozrávalo rychle.

Hospodářské poměry se silně zlepšily. Teprve v polovici 15 st. skončeny stoleté boje (1339—1453) s Angličany, jimž druhdy náleželo půl země. Jeden spisek národohospodářský ze st. 16. vyznává, že země byla zpustošena, venkov vylidněn, města opuštěna, neboť Angličané prý poplenili je, vypálili, obyvatelstvo buď pobili nebo ostatek „oloupili až na kost".[2]) Ale za vlády Karla VIII. a jeho nástupce Ludvíka XII. již se země sbírá, vysazují se nové lesy, jinde opět kácejí, aby z nich se nadělalo polností, stavějí se nová městečka a města, a Bodin mluví o lidu, „který se rozmnožil po království". Karel sám už přivádí si až z Italie řemeslníky všeho druhu, zlatníky, krejčí, vyšívače, truhláře i umělce, malíře a architekty, aby pracovali na výpravě jeho zámků. Záhy i francouzské řemeslo se povznáší, zdvihá se i obchod. „Za jednoho bohatého a silného kupce z dob Ludvíka XI. v Paříži, Rouenu a Lyoně teď se jich najde přes padesát... a není skoro domu na ulici, aby v něm nebylo krámu se zbožím nebo pro nějaké řemeslo."[3]) Také spojení obchodní je lepší v zemi i s cizinou; kratší je cesta do Říma, Neapole a Londýna než jindy do Lyona (Seyssel). Stoupá blahobyt; benátský vyslanec Lippomano vidí toho znamení v tom, že ve dni, kdy se smí jísti maso, „každý obchodník, buď si sebe bídnější, chce jísti skopové, kůzlečí, koroptev zrovna jako bohatí."[4])

[1]) Baldassare Castiglione (v knize Il Cortegiano, 1587. str. 81.): se la bona sorte vuole che Monsignor d'Angolen (come si spera) succeda alla corona, estimo che si come la gloria dell' arme fiorisce e risplende in Francia, cosi vi debba anchor con supremo ornamento fiorir quella delle lettere, perche non e molto ch'io ritrovandomi alla Corte, vidi questo signore: e parve mi che oltra alla disposition della persona e bellezza di volto, havesse nell' aspetto tanta grandezza congiunta però con una certa gratiosa humanità.. Cit. Birch-Hirschfeld. p. 4.

[2]) Bodin, Réponse à Malestroit sur l'enchérissement de toutes choses. Cit. Lavisse-Rambaud, Histoire générale. IV. 186.

[3]) Píše humanista Claude de Seyssel. Cit. Lavisse-Rambaud. IV. 196.

[4]) Cit. tamže IV. 195.

Vrstvy společenské se posunují. Stoupajícím blahobytem z obchodu a řemesla vše se tlačí do měst. Sedlák, jakmile nabude trochu statku, stydí se míti děti opět zemědělci, a „co ten ubohý člověk těžce vydělá a pracně, utratí většinu toho, aby udělal svého syna pánem; ten pán se bude styděti za společnost svého otce a bude uražen, řekne-li mu kdo, že je synem rolníkovým.“ [1]) A to už je v pozdějších dobách v st. 16. Neboť právě za vlády Františkovy cena půdy stoupla, vláda podporovala zemědělství, jemuž se dařilo pokojem v zemi. A tak i venkov se povznesl.

Blahobytu přibývalo, že záhy v st. 16. vyskytují se varovné hlasy proti přepychu a bujnému životu měšťanstva. Nové zdroje příjmů se vyskytnou: hedvábnictví v jižní Francii, peněžnictví: 1544 v Lyoně založena první banka; ty slouží obecnému blahobytu, aby se skoro již ani nezastavil.

Nastala obnova ve vědách. Francie v době, kdy Italie měla Dante a Petrarku, ztrácí svoji svobodu politickou i svobodu myšlení; úpí pod tlakem scholastiky, již v Italii zastavily averoismus a různé herese středověké, které vytvořily filosofické a medicinské nauky v Padui. V 11. st. Evropa zvídá o Aristotelovi od učenců arabských a židovských, kteří působí právě na Italii; průběhem XII. st. zanesou tytéž nauky do akademie v Narboně učitelé židovští ze Španělska; potom učení to rozšíří se i do židovských škol v Lunelu, Montpellieru, Beaucaire, Arles, Marseilles a Troyes. Nedošlo v těchto městech jihofrancouzských dlouhého života; od XIII. st. jsou ty a takové nauky koncily krutě pronásledovány, nikdo nesmí čísti „Stagiřana“, ba na mistra svobodných umění mohou býti povýšeni, jen kdo mu dovedou odporovat.

A přece aristotelismus stane se základem největší školy filosofické v křesťanstvu, scholastiky. Ona je to, která se chtěla dostati ze severní Francie až do Italie; to byly marné snahy Tomáše Aquinského. Scholastika jest do jisté míry prvotně probuzením ducha lidského a jeho odbojem proti autoritě: důvody rozumovými chce dokazovat pravdy náboženské. Než v tom je právě její osud, že má pravdy, jichž třeba dokázat, ale jichž mnohdy rozumově do-

[1]) B. Palissy, Oeuvres complètes. Ed. A. France. Paris. 1880. Str. 112.

kázati nelze. Sloužíc theologii upadá v plané rozumování, v dialektiku, „stane se gymnastikou k znetvoření mozků a zneužitečnění orgánů rozumu schopných vlastního, přímého vidění reality“ (Gebhart). Duch lidský znovu se probouzí, jako by se vracel k tomu, oč již ve 12. st. usiloval umlčený racionalista Abélard. Na sebe sama duch chce spoléhat, chce pátrat, přesvědčovat, vynalézat, žít. Scholastická dialektika jako prázdné hříčky jest odsuzována i básníky [1]), její „ergo, utrum a quare“ nejsou živým, zdravým chlebem, ale tím, který se hned kazí; kdo jí učí mládež, opírají ji o větev mrtvou.

Počíná se oceňovati samostatné, vlastní studium, vědění, vzdělání; „poznání a vědění“ nahradí vše to, čím bohové obmyslili lidi dávajíce jim schopnost prorokovati, vykládati věštby, zvláště pak filosofie stává se „nádhernějšího života učitelkou, pravého rozumu mistryní a vykladatelkou věšteb“, krátce rozum lidský očekává najíti v poznání vnějšího světa a vědění o něm to, co mu dříve chtěla také skytati theologie. [2]) Věda má dále obohatiti život lidský novými poznáními, vynálezy, proto musí hledati novou methodu (Bacon), musí jíti po příčinách všeho; [3]) obnovují se jednotlivé discipliny vědecké, pěstují se znovu od základu; ale vlivem doby spolu vše se opírá, jak ve vědách, tak i v uměních, o kulturu antickou, staví novou autoritu, svému chápání bližší, proti autoritě tradiční.

Jestliže již z dob dřívějších máme hojně příkladů neobyčejné vážnosti knih, úcty k nim, ano v nich záležejí fundace mší, jestliže už dříve v stol. 13. a 14. osvědčovali bibliofilové horlivost a lásku k starým rukopisům, jež udržovali a sbírali, [4]) byly-li i ve

[1]) Francouzský básník Clément Marot († 1541) v básni „Sermon du bon Pasteur et du maulvais.“ Oeuvres. Ed. P. Janet. I. 74.

[2]) To vše u Budéa (De litteris instituendis 3. 4. 10.) zvláště: intelligi a plerisque coeptum est, id esse potius sordentis iam et exoletae Minervae patrocinium, quam religionis labefactae et pietatis stabilimentum. Tamže 12.

[3]) Vere scire est per causas scire. Novum Organum II. 2.

[4]) Pierre de Limoges daroval knihovně Sorbonny nad 200 svazků r. 1306; opatství jakési dostalo darem od bisk. Filipa de Harcourt 140 svazků. Cit. Couteaud, La pédagogie de Rabelais. 69.

středověku sbírky o milionech svazků, tím spíše v této době; staré rukopisy s neobyčejným úsilím se zachraňují, palimpsesty rekonstituují, ale hlavně pilně vydávají. Tisk, jehož „vynalezení jest spíše božské než lidské“,[1]) prokáže novým myšlenkám a novým badáním nejplatnější služby; přivodí však též nové poměry, vzniklaf jím nová živnost. Její potřeby a poměry právě svědčí o velkém rozmachu studií. V Lyoně záhy v st. 16. jest již 70 tiskařův. Mnohdy vidí se potřeba výnosy[2]) chránit živnost omezováním, ustanoveními o právu tiskaře na knihu (byl jejím majetníkem prvotně 3, pak 12 let). Tisk brzy snaží se hověti estetickým zálibám doby; z některých dílen vycházejí knihy zvláště úpravné (Symphorien Champier, François Juste v Lyoně atp.), i sem zasáhla renesance. Kolem třicátých let století 16. počínají se ve Francii hojněji též tisknout knihy řecké.

Antická kultura totiž v této době právě v řecké jest zvláště oceňována; vyvíjí se skoro jistá idololatrie řečtiny. Francouzové pocházejí prý od Trojánů, francouzština od Řeků usazených na jižním pobřeží. Ale obecně pravopis francouzský přece jen více se přizpůsobuje správným nebo domnělým etymologiím latinským. Hojně[3]) se překládá z klasiků, prosaikův i básníků, také bible dojde překladu. Skládají se slovníky, z nichž první vyšel v Ženevě r. 1487; nejlepší té doby jest od Roberta Estiennea (1539).

Vzdělanost stará je tedy, vlivem italským i způsobem lidí dovolávati se minulosti, často základem a oporou nově probudilému duchu, jenž chce samostatnému zkoumání. Tak hned ve vědách

[1]) V ediktě krále Ludvíka XII. z r. 1513. (Cit. v Lavisse-Rambaud, Histoire générale IV. 192). Srovnej dále Rabelais II. 8.

[2]) Arrêt du Parlement ze dne 26. II. 1534; král jmenoval jím 12 knihtiskařů, víc jich nesmělo být; ale koncem století prý jich bylo již 800. Couteaud, 64.

[3]) Claude de Seyssel z Aix (Savoye) na př., za Ludvíka XII. „maître des requêtes“ a od 1509 biskup v Marseille, sám přeložil Anabasis (1519), Diodora (1545), Thukydida (1537, 45, 59), Appiana Alexandrijského (1544), Justina, Seneku (1537 Les mots dorez); bylo to ovšem někdy nad jeho síly (Thukydides) jako jeho současníku Hugues Salelovi, příteli Rabelaisovu, nezdařil se překlad prvních 10 zpěvů Illiady. Nejslavnější a nejobratnější ze st. 16. je Jacques Amyot (1513—1593), překladatel Plutarcha.

přírodních, totiž v medicině, která je tehdy ještě skoro všecky v sobě spojovala; nastane reakce proti středověku, proti lékařům „éthiopským, židovským, navarským, aragonským“, proti „špatné a falešné inteligenci spisovatelův arabských, kteří zkazili učení řecké“.[1]) Proti nim obrací se též Rabelais, který řídí se světlejším příkladem dvou mistrů starověkých Hippokrata a Galena, jichž spisy též vydává; odsuzuje lékaře své doby, kteří jsou „plni domýšlivosti, závistivosti a špíny“.[2]) Ale chtivost věděti a poznávati sama žene lidstvo dále. Slavný anatom Vesal,[3]) aby si opatřil materiál studijní, chodí na lup k šibenici Montfaucon u Paříže, kde se rve se psy o ruku nebo nohu oběšencův. Francouzsky jakousi chirurgii, anatomii, skoro encyklopedii lékařskou, na vlastních zkušenostech založenou, napsal Ambroise Paré (1517 až 1590), jehož přijmouti ve svůj svaz universita odmítala. Objevila se i řada knih, spadajících v obor fysiky, lučby i jakési filosofie o přírodě. Nová rozpětí, samostatné snahy.

Vzmáhají se i studia mathematická, jichž pěstěním obírá se několik mužů slavných jmen.[4])

Objevení nových zemí přirozeně oživilo zvláště probuzené již zájmy zeměpisné. Vyskytly se sice mapy již ve st. 15. v Italii a v Německu, ale teprve v st. 16. zeměpisné studium se rozšiřuje; pořizují se nové a lepší mapy i globy. Také Francie nastoupí cesty výpravné, r. 1524, a brzy nezůstane příliš pozadu za zeměmi ostatními, třeba se tolik neproslavila.[5]) Vydávají se encyklopedické

[1]) O tom píše J. Champier, Le mirouer des Apothicaires. 1531. Cit. RER. r. II. 70.

[2]) V dedikaci Tiraquellovi. Vyd. Marty-Laveaux 313.

[3]) (1514—1564) vydal De corporis humani fabrica (1542 v Basileji). Vedle něho, Kalvínem v Ženevě upálený, Mich. Servet (1509—1555) obíral se somatologií a tušil již oběh krevní a jeho vztahy k plicím. Guillaume Rondelet (1507—1566), prof. na universitě v Montpellieru, obíral se studiem ryb a napsal „Universalis piscium historia“ atp.

[4]) Oronce Fine (1494—1555) napsal „Protomathesis“, spis dosti prý pochybený. Jiní byli bludný učenec Jer. Cardan (1501—1576), pak pověstný Pierre de la Ramée (Ramus) (1515—1572).

[5]) Francouzští plavci jsou zvláště Jacques Cartier, Jean a Sébastian Cabot, Jean Alphonse le Xaintongeais, de Roberval.

knihy zeměpisně-historické, zvané „Kosmografie“; takovou francouzsky vydal Jean Alphonse. Komplikacemi života, většími požadavky na správu státní, stoupnutím míry životní záhy vyvolává obecná potřeba nejen rozmanité spisy správní,[1]) ale brzy i spisy obsahu národohospodářského.

V životě národů každý rozruch, každý vzmach života politického a hospodářského, provázený jistou mírou přepychu a nádhery, vede k intensivnějšímu pěstění jazyka mateřského jak z potřeb praktických, prohloubit a odstínit dorozumívací orgán, aby vystihoval přesně a jasně každou myšlenku, a proto také proti vlivu škol a církve uvádí se do všech oborů, tak také z touhy po zušlechtění všeho, čím nás život obklopuje, nebo čím v životě své nitro ukazujeme. Francouzština již ve středověku těšila se zvláštní vážnosti[2]) v Evropě a všude jest znáti vliv její literatury. V době renesance nejen hojnými překlady, ale také novým životem v dílech původních zkvétá a se obnovuje. Proti planým rýmovačkám básníků „les grands rhétoriqueurs“ už básně Klementa Marota svým fondem, přirozeným, ač ne uměleckým tonem, s jakým proslovují své reální náměty, jsou pokrokem. Ještě většího bohatství a dokonalosti dostává se poesii i jazyku básníky Plejady, kteří imitací vzorů klasických usilovali „ozdobit“ jazyk národní, a zvláště nejlepším z nich Petrem Ronsardem; jím přišel literatuře francouzské pravý básník, jenž řeč poetickou, ve svých zpěvech radostí i strastí života, zušlechtil a obohatil. Různá „Umění básnická“ (Art poétique) obírají se nejen theoriemi literárními, ale i estetickým pozorováním jazyka. A jazyk sám dochází hojného propracovávání theoretického[3]) snahami o zjednodušení

[1]) Tak na př. spisy přítele Rabelaisova André Tiraquella: De legibus connubialibus, jež od r. 1515 do 1546 vyšlo třikrát; Palissyho a j. v.

[2]) Brunetto Latini, učitel Dantův, ve 13. století svoji knihu Poklad napsal francouzsky, „protože jsme ve Francii, a protože řeč její jest hezčí a běžnější všem lidem“. Cit. Couteaud 93-4.

[3]) Grammatikové té doby jsou Jacques Dubois, jehož Isagωge in linguam gallicam vyšla r. 1531, pak Meigret, Pillot, Robert Estienne, Ramus (Pierre de la Ramée) a Antoine Cauchie, z druhé poloviny st. Nejslavnější všech je Henri Estienne (Dialogues du nouveau françois italianizé et autre-

a sjednocení kolisavého pravopisu, hledáním původu řeči francouzské a jeho pramenů i pokusy o ustálení jeho nepevné skladby; změny pronikavé zvláště podstoupil, po stránce lexikální: obnovováním slov zapomínaných, archaismy, četnými slovy vypůjčenými z vlaštiny (později i ze španělštiny), nebo nově vytvořenými z kořenů latinských a řeckých, přijetím mnoha tvarů dialektických, pro terminy odborné i v jazyce básnickém, a konečně umělými novotvary jest obohacen jako nikdy před tím. Intelektuálný i citový rozmach tímto způsobem projevil se i v jazyce a dokumentuje se jím též s této strany.

Náhlým vzruchem v pěstování věd a tříbení jazyka národního ukázal svou sílu duch Francie severní, „která byla poměrně učenější Francie jižní, chtivější chopiti se tradice antické“ (Gebhart), ač tato byla bližší pramenům; obrození bylo nemožno bez jeho vnitřní síly, nemožno bez hospodářského blahobytu, který zakládá se též v obratné politice ředitelův státu, a nebylo by snad tolik působilo, nejsouc dosti přijímáno, zpět v mravy společenské, kdyby nebylo bývalo účinně podporováno přímým a osobním vlivem krále renesančního.

Již předchůdce jeho Ludvíka jmenuje kronikář[1]) „velmi dobrým panovníkem, stejně velkodušným jako osvíceného rozumu, tak horlivým pro jméno francouzské jako starostlivým o blahobyt a bezpečnost poddaných“, ale k čemu jak v hospodářských ohledech tak i v kultuře tento „dobrý“ a „spravedlivý“ král učinil jen náběhy, to choť jeho dcery Klaudie a nástupce jeho František I. dokonal.

Osobně sám byl velmi vzdělaný i jemného vkusu;[2]) i při obědě neopomíjel vésti s lidmi učenými a umělci duchaplné hovory.

ment desguizé. 1578. Conformité du langage françois avec le grec. 1565. Project du livre intitulé De la précellence du langage fr. 1579. Hypomneses de gallica lingua 1582). První bojovník za práva jazyka lidového proti latině jest Geoffroy Tory, největší Joachim Du Bellary (Défense et illustration de la langue française 1549.)

[2]) De Thou l. 8.

[1]) O tom kromě de Thouova, Montaignova a Brantômova lichotivého úsudku čte se též mínění benátského vyslance Marina Cavalli: Il sapere

Lidí vzdělaných, jež bral v ochranu, zvláště učenců, si neobyčejně vážil: na Roberta Estienna trpělivě čekával, když slavný humanista obíral se korekturami; Erasma Rotterdamského vlastnoručním dopisem zve do Francie, nazývaje ho „drahým a dobrým přítelem“.[1]) Když lyonský básník objeví hrob, pokládaný za hrob Laury, již svými básněmi byl proslavil Petrarka, král sám přijde hrob navštívit a vzdát poctu — zásluze a slávě literární. Tak dodává studiím literním lesku, tak je podporuje a povzbuzuje. Vzájemná korespondence Erasmova a Budéova svědčí, jak to humanisté vyciťují, neboť v ní najdeme nejednu chválu, ba nadšení nad králem. Kronikář Brantôme dospívá úsudku, obyčejný to případ snesení všech zásluh na vznešeného protagonistu, že málo před ním Francie tonula v „nevědomosti“, ač měla několik slavných mužů, a Gaspard de Tavannes a Pasquier jej nazývají „restaurateur des lettres“, obnovitelem studií literních. Robert Estienne se těší, že příklad jeho zvláště dobře působil mezi šlechtou.

Muže „vytříbené v dílně Minervině“ (Rabelais) má František i za své diplomaty; ti mají úkolem též sbírati rukopisy. Styky s cizinou ovšem za něho začínají býti daleko živější vlivem jeho plánů mezinárodních; sám rozhodne se o zřízení „stálých vyslanců“. Hlásí se v tom také doba moderní: zapovídá, bojuje s papežem, aby se neposílaly jakékoli peníze, úpisy, ať přímo či nepřímo, jakoukoli cestou a jakýmkoli způsobem pod trestem urážky Veličenstva z Francie do Říma. Avšak když potřeboval ve svých sporech pomoci papežovy, uzavřel s ním konkordát (1516 resp. 1518).

Ve své zemi uvádí tužší organisaci. Kraje, které zachovaly něco své staré samostatnosti, centralisuje (Languedoc, Bourgogne, Provence, Dauphine, Bretagne). Uváděje právo římské skupuje kolem své osoby „conseil du roi“, s níž sám vykonává veškeru moc legislativní i exekutivní; vlastními pak pomocníky jsou mu

è grandissimo; e si puo giudicarlo, udendolo ragionare d'ogni cosa e studio e professione che faccino gli uomini, delle quali ne parla e ne giudica prontissamente, e tanto bene quanto li professori proprii di quelle arte. (Z Albèri, Relazioni I. 239 cit. Tilley I. 5.)

[1]) List ze Saint-Germain en Laye ze 17. XII. 1523. RB. XV. 213.

mimo to „ministres dirigents“. Rozmnožuje úřady, potlačuje v nich úplatnost. Zavádí soudní řízení ústní a ustanovuje za jazyk úřední francouzštinu. K úhradě nových výdajů zavádí se r. 1539 loterie.

Znovu zřizuje král vojsko, organisuje stálou pěchotu; novým zřízením vojska ztrácí na svém významu velmi šlechta — dostane se jí náhrady blízkostí u osoby královy, tituly a odznaky.

A tomu všemu jest blízek i duch krále a jeho doby, vždy ještě duch středověkého rytířství. R. 1528 vyzývá František císaře Karla V. k souboji; sám béře si heslo své a po jeho příkladu dvořané, šlechta ostatní i spisovatelé a básníci. Moda hesel a emblemů je tak rozšířena, že již r. 1522 vyskytne se o nich kniha.[1]) Ale ozve se proti symbolice barev, znaků i hesel hlas úžasu nad těmi a takovými možnostmi „après la restitution de bonnes lettres“, po obnovení studií.

Bylo to dobou; tvořila se nová šlechta, dvorská. Hledala, jako vůbec bývalo, přiozdobení sebe.[2]) Se vzděláním a takovou touhou jde ruku v ruce i vytříbování mravů společenských; k tomu přispívají hodně ženy. Žena ve vědění touží se vyrovnati muži, je ozdobou společnosti, má býti mužovou družkou;[3]) není už strachu z žen vzdělaných, naopak vyslovuje se i přesvědčení, že vzdělání může manžele sblížit. Už Anna Bretoňská byla tak zběhlá v latině, že psala Ludvíkovi XII. do Milána latinské dopisy ve verších. Její knihovna v Blois měla 1140 svazků knih a rukopisů. Dcera Františkova Markéta je nazývána „Minerva či Pallas fran-

[1]) Jest to Alciati Emblemata latina (Milan 1522.), přel. do franc. Jean de Fevre (Lyon 1536). Již kol r. 1530 bylo takových knih dosti, a moda dostoupila vrcholu koncem století. Heslo Františka I. bylo: Nutrio et extinguo (Živím t. plamen dobrý a shasínám t. špatný). Sestra jeho Markéta Navarská měla ve znaku květinu měsíček s heslem: Non inferiora secutus. Básník Marot: La Mord n'y mort. Hugues Salel, přítel Rabelaisův: L'honneur me guide. Lyonský básník Maurice Scève: Souffrir non souffrir. Pelletier: Moins et meilleur.

[2]) Brantôme odvozuje na př. (Vie des dames I. 35.) původ Kateřiny Medicejské od Gallů a to z doby Brenovy.

[3]) Ve svých Chapitres d'amour (cit. Birch- Hirschfeld 172.) Hugues Salel je proti otroctví ženině, žádá rovnost pohlaví, neboť Nature fit de matière semblable l'homme et la femme.

couzská“ (Brantôme), „ochránkyně moudrosti“. Na dvoře její tety, královny navarské, v Angoulême prodléval celý kruh humanistův, jichž ona byla středem, podporovatelkou a ochrankyní. Poměr obou pohlaví a láska jsou látkou četných knih, jež obhajují druhdy „l'honneur femenin“ (François Billon). Hledí se upraviti formy společenské.[1])

Dvůr jde vpřed, udává ton; z jeho zábav společenských vznikají velké hry, skvělé hry, jichž se stejně s panstvem účastní ženy — zvláště Anna Bretoňská měla je v oblibě — často ještě, hlavně u příležitosti slavných svateb, vypraví se skvělé turnaje, boje a maškarády. Zevní lesk dvora se zvyšuje „družinou dvorních dam“ (la bande des Dames de la Cour). Na to královna měla příjem (r. 1540) 45 liber tournoiských (= asi 44 K). Celý budget dvora královského činil 1,500.000 liber, mimo něž král František „pro své drobné zábavy“ bral 30.000, na tehdejší poměry obnosy to neobyčejně znamenité.

Král hově svým zálibám i potřebě nádhery podporuje umění; nespokojuje se již starými sídly královskými (jeho předchůdci pobývali hlavně na zámcích v Touraine), ale r. 1528 staví Fontainebleau,[2]) téhož roku začíná v lesíku boulognském zámek „Madrid“, o čtyři léta později zámek ve Villers-Cotterets a roku 1539 zámek v Saint Germain, oba v blízkosti hlavního města. Všeckny jsou pomníky umění renesančního ve Francii. Do té doby vládla neomezeně gotika, které tehdy říkali, ještě koncem st. 15., „la mode française“; ba i přes celé st. 16. bylo jí užíváno při stavbách církevních. Jinde pomalu v ni vnikly prvky renesanční: v klenbě, schodišti, obloucích, cimbuřích atd. Všechny ty „veřejné stavby“, jež se „budují po celém království“ (Claude de Seyssel, současník Ludvíka XII.), vně i vnitř chlubí se nebývalou nádherou. Už od konce st. 15. přicházeli italští[3]) architekti, sochaři,

[1]) Erasmus sám r. 1530 vydává knihu Civilitas morum puerilium, o uhlazených mravech jinochův; bylo i jiných knih.

[2]) Stavby se súčastnili Italové Rosso a Primaticcio, jimž se dostalo zvláštního obročí.

[3]) R. 1496 přijde Jan Jocondo, stavitel, Dominik de Cortone, truhlář, Alf. Damasso, sochař, Quido Paganino; Quido Mazzoni pobýval ve Francii po 20 let a Karel VIII. prohlásil jej rytířem.

truhláři do Francie, ba v Paříži od r. 1504 měli svou dílnu (hôtel de Petit-Nesle).[1]) František dovedl udržeti u sebe některé velmi sebevědomé a slavné umělce, což je důkazem jeho ceny jakožto ochránce umění. Tu sluší jmenovati hlavně Benvenuta Cellini; zdržel se krátce ve Francii r. 1537, ale pak od r. 1540 po pět let, Leonardo da Vinci tři léta, Andrea del Sarto čtyři atd. Italové jednak zanesli nové tony v sochařství (škola tourská), jednak, a to zvláště povolaní Františkem I., architekti ve svém oboru provedli náhlé změny. Staviteli největšího památníku renesančního slohu ve Francii, Louvru[2]), byli již Francouzi. Nový vkus všude vítězil: nízké vchody zdvihaly se v prostorné oblouky, tmavá, úzká schodiště se rozšiřovala a velká okna dodávala jim světla; klenutí stropní se vysoko vznášela nebo ustupovala rovným stropům dřevěným; lomené ozdoby a příkrasy se narovnávaly a mohutněly atp.; ležící postavy zemřelých zaujímaly posy přirozenější, okázalejší, diskretně jsouce idealisovány. A všemu rys individualismu vtiskal pečeť tvůrčího ducha.

Ale nejen umělcům Francie a její král poskytli pohostinství. Řek Janus Lascaris, filolog a humanista, r. 1518 přišel do Paříže, která se teprve měla státi skutečným kulturním střediskem francouzským, a dobře přijat, kaligraf Angelus Vegetius přijde tam vytvořit proslulé typy, Ital Alciati reformovat práva, Quido Guidi, slavný anatom, použije též ochrany královské, i básník Luigi Alamanni a novelista Matteo Bandello. Král také zasahuje v práce literární: na jeho rozkaz Georges de Selves překládá životopisy Plutarchovy, Philibert du Val Platonova Kritona, Marot Ovidiovy Proměny. Král nezapomíná hodně odměňovat práci literární[3]), jindy nakloněné sobě učence mocnou svou rukou ochotně a rád chrání, „proti všem závistníkům a zlostníkům a nepřestává (jim)

[1]) Tam prodleli na př. i Della Robiové, B. Cellini atp.

[2]) Počato r. 1539, ale stavba přerušována a skutečně znovu stavěna od r. 1546. Byl to Petr Lescot (1510—1578), Filibert de l'Orme (1515—1570), kterýžto byl v Římě, a Jan Bullant (1512—1570),

[3]) Amyot za překlady své odměněn opatstvím v Bellozane, Jacques Colin za překlad Castiglianova Il Cortegiano opatstvím v Saint-Ambroise. Birch-Hirschfeld 16.

pomáhati dobromyslně všemi způsoby“.[1]) (Robert Estienne.) Mimo to král i jistými funkcemi opatřoval humanisty své doby: měl svého předčitatele, krasopisce řeckého i knihovníka. Tímto byl slavný humanista francouzský, „první ozdoba a sloup literatury, jehož přičiněním osobuje si (naše) Gallie dnes palmu vzdělanosti“ (Kalvín), „světlo Francouzův“ (básník Melin de Saint Gelais), Guillaume Budé, latinsky se zvoucí Budaeus.[2])

On má zvláštní zásluhu, že, používaje svého vlivu u krále, uspíšil založení školy, která byla nejen pokrokem školství francouzského, ale i průkopníkem ideí humanitních, vyplývajících ze studií antických, a honosíc se titulem královským mohla pevně se postaviti proti zpátečnictví university, kde urputně udržovaly se tradice středověkého názoru: dostačovala scholastika, její plané sylogisování, líbily se rozvleklé disputace; perversní lidé hájili supranaturalismu, omezenci supraracionalismu. Škola ta je Collège de France, prvotně zvaná C. du Roy. Už dříve se pomýšlelo na školu duchu nové doby odpovídající, školu, kde by se zvláště vyučovalo též hebrejštině a řečtině, z nichž jako pramenů doufali načerpati nových vod živých pro žíznivé duše.

V koleji v Lisieux (v Normandii) učilo se již od několika let řečtině, a kolej prospívala, zvláště za řízení Jana du Tartas (1525 až 1533). Ještě více vynikla pařížská Collège de Sainte- Barbe, vedená Portugalcem Jakubem de Gouvea. Zříditi vysokou školu, jako pendant artistské fakulty, král odkládal několikráte. Zřízení takové školy bylo jistým bojem proti odpůrcům řečtiny a její literatury, jakožto prý zdrojů všech kacířstev, proti odpůrcům

[1]) Toho pěkným dokladem je Pierre Duchastel (Castellanus), muž chudého rodu; naučil se řečtině sám, stal se korektorem v knihtiskárně Frobenově v Basileji, předčitatelem krále Františka I., zač se mu dostalo biskupství Tulle, Mâcon a Orléans. A Robert Estienne píše o velké blahovůli královně k sobě.

[2]) * v Paříži r. 1467 a † tamže v srpnu 1540. Knihovníkem jmenován r. 1522 a v brzku opatřil králi velkou sbírku rukopisů řeckých. R. 1544. při přenesení knihovny z Fontainebleau do Blois měla knihovna královská 1891 svazků, většinou to rukopisy řecké.

studií hebrejských, která vedou k samostatným výkladům bible bez ohledu k starým latinským redakcím církevním, bylo to přiznání veřejných práv všem novověkým proudům myšlenkovým, bylo to stanovisko proticírkevní, stanovisko hlásající ne-li sympatii, tedy aspoň nikoli boj reformaci. Proto František I. jednak z opatrnosti, jednak zdržován novými válkami s Karlem V., odkládal provésti starý záměr. Po uzavření míru v Cambrai r. 1529 znovu více počal si všímati kulturních potřeb svého národa, když se mu plány zahraniční hatily. Nálada jeho byla v té chvíli protipapežská. Budé upozornil jej znovu na projekt školy po způsobu koleje v Lovani (Louvain) (v Brabantsku), již byl založil Jeroným Burleiden pro pěstování tří jazyků r. 1515. A tak došlo k založení slavné Collège du Roy 24. března 1530. F. Vatable a Agatho Guidacerio stali se profesory hebrejštiny, Petr Danès a Jakub Toussain, žáci Budé-ovi, řečtiny a Oronce Finé mathematiky; roční jich plat byl 200 K. Vyučování s počátku bylo uděleno zdarma. Budéa v pracích zakládacích horlivě podporovali humanisté francouzští, mezi nimi i Jiří d'Armagnac a kardinál de Tournon a s nimi nemálo zmíněný již překladatel z italštiny, Jakub Colin.

Tento čin Františkův nejvíce se vryl v mysl současníkův, ten zdá se nejvýznačnějším v jeho legendě; zařazují jej mezi nejznámější jeho skutky: „tři úctyhodné činy daly mu příjmí Veliký: bitva u Marignana (1515), obnovení studií literních a odpor, jejž vedl proti celé Evropě“ (Gaspard de Tavannes). A obnovení studií provedl povolav na stolce profesorské muže skutečně učené: „jich prací, když byly rozehnány tmy, vráceno jest opět světlo studiím literním a skrze literaturu pravdě v Gallii, ano tak i v celé Evropě: takže, kdežto jiná knížata osobují si prázdnou slávu v marnivých, leckde nabytých titulích, on jediný zasloužil si býti zván Otec literatury“ (de Thou). A přece založení koleje bylo podmíněno také vnější politikou francouzskou a postavením královým k reformaci.

Reformace ve Francii. Snahy a volání po opravě církve v hlavě i údech známy jsou ve Francii již od st. 13. Strašlivé vyhla-

zení Albigenských (1209—1229), zavedení soudů inkvisičních, jež svěřeny dominikánům, za Ludvíka Svatého (1126—1270), přeložení sídla papežského do Avignona, to vše dusilo nové a nové snad hlasy, toužící po reformě. Nicméně i přes hrůzy stoleté války anglicko-francouzské (1339—1453) ozvou se výkřiky tužeb. Nejeden z nich našel ohlas i v srdcích českých, kde vyvolal plamen. Na přechodu století 15. a 16. nabývá reformace ve Francii volnosti, nového vzletu a nové síly. Její podporou je renesance a humanismus. Právě individualistické jejich tužby a snahy se s ní shodovaly. Očistiti obřady od zbytečných ozdůbek a přihlédnout více k věci a jejímu hlubokému symbolu, vyprostiti náboženství z formálnosti a učiniti je vlivným činitelem duševního života člověkova, čerpati proto přímo poučení v textech posvátných a čerpati v originálech: toť bylo výsledkem jeho. Po dvanáct až patnáct let počátku st. 16. reformace a renesance ve Francii jdou pospolu, jsou totéž, splývají.[1]) Tak Erasmus chce, aby i ženy čtly evangelium a apoštoly, což bylo v odporu s církevní tradicí středověkou; přeje si, aby Bůh dal, aby knihy svaté byly přeloženy do všech jazyků, a aby je čtli nejen Skotové a Hiberňané, ale i Turci a i Saraceni, aby rolník u pluhu, tkadlec u stavu i cestující na cestě něco z nich zpívali. (Předmluva Lvu X.) Tušil učený humanista, jak jeho žhavá touha křižuje se s jinými cestičkami jeho smýšlení? Jsme vždy unášeni měřiti své cíle minulostí, kam si vysníváme svůj ideál. Zdali humanisté takto nevraceli se k dvojímu světu opírajíce se pro svět poznání a krásy o antiku a pro svět duchovní o evangelia? Nepřipravovali-li tak v člověku rozdvojení, které vede ke skepsi? ▭

R. 1523—1530 skutečně bible celá vyšla v překladě francouzském. Výzvy k četbě písem a k překládání se opětují. Tak r. 1542 Dolet nabádá k čtení svatého písma a překlad prohlašuje nejen dovoleným, ale i nutným. Velký počet umělců té doby jest veden idejemi reformačními.[2]) A stejně humanisté. Ti bývají chráněnci humanistických biskupů. ▭

[1]) Lavisse-Rambaud, Histoire générale IV. 476 a 282 pro další. ▭

[2]) Goujon, Cousin, Ligier, Richier, Ducerceau, Palissy atd. ▭

„Kněžstvo francouzské koncem vlády Ludvíka XII. a s počátku Františka I. představovalo nejvzdělanější třídu národní, nejobratnější ve věcech politických a v diplomacii, nejsnášelivější v náboženství, nezávislou od stolice římské, velmi vlasteneckou a velmi populární.“[1]) Shodovali se s humanisty, jichž cítění vystihl dobře současník pravě o Guilleaumovi du Bellay, že „si přeje, aby byla obnovena stará apoštolská forma náboženství způsobem mírným“. Ti, kdo takto toužili reformovati církev, jimž tedy šlo jedině o mravy, o praksi životní, poučovali, povzbuzovali, kázali, vykládajíce smysl evangelia, jehož pravého a čistého, doufali, že se dobrali.

Takovým kazatelem byl na př. Gérard Roussel, který v postě r. 1533 kázal v Louvru za velké a nezvyklé účasti obecenstva. Přibývalo mu posluchačů, takže příštího postu jeden ze Sorbonistův stěžoval si, že všichni muži chodí do Louvru, ale k němu jen staré ženy. Roussel vyšel z kruhu biskupa G. Briçonneta v Meaux, který svým působením převrátil zcela věřící své diecése: „drobný lid prý měl horoucí touhu poznati cestu spásy nově odhalenou, takže řemeslníci... pracujíce rukama mluvili o Slově Božím, i bylo viděti v této diecési obraz Církve obnovené: mravy se lepšily, pověry mizely.“[2]) Tento Briçonnet povolal k sobě žáky nejhlubšího z reformatorů mravů ve Francii Lefèvra d'Étaples[3]) (Estaples). Vyhledat smysl křesťanství v písmě, tož čísti je v originále, ale neměniti podstaty kultu, to byly jich snahy.

Lefèvre d'Étaples, „restaurateur de la philosophie“, počal výklady některých kusů biblických. Učil: znáti písmo je znáti vše; prvotní církev neznala jiného pravidla než evangelium, jiného kultu než Kristův; spása jest jen věrou, nemluvme o zásluze skutků, která je velmi malá, skoro žádná. V životě oddaném a jasně prostém, krátce evangelickém, vidí se uskutečnění „čistě“ hlásaného učení Kristova.

[1]) Lavisse-Rambaud, IV. 476.

[2]) Vyznává Crespin († 1572) v Histoire des martyrs. Cit. Lavisse-Rambaud. IV. 481.

[3]) Ten sám také přeložil písmo do francouzštiny v létech 1523—1528.

Francie vstupuje ovšem i do styků s cizinou protestantskou, a reformace zahraniční na poměry francouzské není bez účinků. Lyonským r. 1524 Zwingli přislibuje k jejich žádosti napsat něco o náboženství, a téhož roku dostává se mu z města zprávy, že počtu věřících denně přibývá.

Jako reformace německá i francouzská začala bojovati tiskem a nejprve brožurkami, pamflety atd. Z těch a podobných událostí nejzajímavější je „záležitost návěští" z r. 1534—5. Pod vlivem událostí v Holandsku a Westfálsku někteří smělejší přivrženci reformace přibili na rozích pařížských plakáty proti mši a transsubstanciaci. Někdo přilepil takové návěští i na dvéře pokoje krále Františka I. v Amboise. Toho využili odpůrci reformace a popudili krále k persekuci.

Téměř před desetiletím ještě ujišťovala ve svých dopisech (22. listopadu 1521) sestra králova Markéta Navarská, „že král a královna mnoho o tom uvažovali, aby se dalo poznati, že pravda boží není kacířství", a současný „zápisník občana pařížského" ví, že „král chce svolati sjezd galikánský pro opravu církevní a pro stavení neřádů". V době od r. 1526 do 1534 král neukázal se příliš přísným k proudům reformačním, kolísaje v těchto poměrech podle změn politiky zahraniční. Nebyl také mnoho nakloněn jakémukoli fanatismu; muž renesance byl příliš lhostejný k zarputilosti jedněch jako k výbojnosti druhých, nechápal povahy, které jsou „jednoho dne ikonoklasty a druhého mučedníky".[1]) Dokonce když r. 1533 v listopadu měl schůzku s papežem Klementem VII., a Sorbonna, která vždy byla v čele všech skutků protireformačních, způsobila, že Markéta byla odsouzena pro svůj spis Zrcadlo duše hříšné, král stal se přes to na čas odpůrcem církevní reakce, vstoupil on, jeho sestra i Guillaume du Bellay do vyjednávání s protestanty německými.

Ale teď, po „placards", jal se pronásledovati protestanty a neustával. V červnu 1535 sám papež Pavel III. dopisem jej napomíná k mírnosti. Král účastnil se očistného procesí, vydal dekret

[1]) Lavisse-Rambaud. IV. 488.

na pronásledování. Teprve později přišlo zmírnění, částečná amnestie od nového kancléře, který byl nakloněn reformaci. (16. července 1536 edikt z Coucy.)

Ačkoli však 31. května 1536 král potvrdil poslední tento edikt mírnosti k protestantům, přece brzy upadl opět a to trvale až do konce svého života v ruce římsko-španělské! Bylo to po schůzkách s Karlem V. v Nizze a v Aigues-Mortes r. 1538, kde papež smířil krále s císařem. On jest jediný starší syn církve, zadal si s protestanty; vrátí se, aby jí hájil.

Jestliže mnohá z dřívějších nucených odvolání i upálení stala se bez viny, ano i bez vědomí královna, jen přičiněním Sorbonny, horlivých dvorů soudních nebo inkvisice, teď sám král nařizuje pronásledování. Co bylo z nich nejhorší, jsou kruté tresty nad Valdenskými v l. 1539—1545. Biskup Sadolet v Carpentras, jsa znovu a opět vybízen zakročiti přísně, odmítá, chce prý bludaře přivést na cestu pravou, ale poučováním, nechce represi ni inkvisici, není prý nájemcem, ale pastýřem. Napíše dokonce: „... horším-li se na zlé, tím spíše mám soucit s nešťastnými.“[1]) Ale 18. listopadu 1540 soudní dvůr v Aix vynesl rozsudek, aby 18 občanů v Mérindol bylo za živa upáleno a obec srovnána se zemí. Osud tohoto rozsudku je charakteristický pro poměry. Po pět let se vleče jeho vykonání; dvakrát jej král potvrdil a dvakrát zase, přičiněním jednou Du Bellaye (3. února 1541) a po druhé sestry Markéty Navarské (v březnu 1543), odvolal. Na konec 1. ledna 1545 kardinál de Tournon zastane krále nemocna, vynutí na něm zrušení nálezů odvolacích, z vlastní moci a proti strážci pečetí královských tajně zavěsí k listině obojí pečeti a neznámo, kým, dá tam připsati rozkaz k zakročení vojenskému. Předseda soudního dvora v Aix napřed udržoval list v tajnosti, ale pak náhle v čele zuřivých vojáků vykonal zničení tří osad valdenských (Mérindol, la Coste, Cabrières) a vyhubení jejich obyvatel. Páchaly se při tom nejhnusnější surovosti.

Král zvěděv o tom koncem svého života zapřísahal prý svého nástupce Jindřicha II. k pomstě. Proces skutečně byl potom ob-

[1]) Tamže. IV. 502.

noven. Ale zmíněný předseda papežem Pavlem IV. vyznamenán; ovšem tímto papežem se stal známý Caraffa, původce „svaté inkvisice“.

Zatím ve Francii r. 1543 členové Sorbonny musí přísahati na 26 článků víry. Téhož roku opouští vlast básník Clément Marot a tiskař R. Estienne. 1544 soudní dvůr pařížský vydává index knih zapověděných, a František, jenž jej 1545 schválí, dodá, aby každý udal kacíře, jinak bude sám za kacíře počten. Následujícího roku, 3. srpna 1546, na náměstí Maubertově upálen humanista a knihtiskař lyonský Etienne Dolet jako kacíř: přeložil dialog Platonův, vytiskl a rozšiřoval francouzský překlad žalmův od Marota, Nový zákon, epištoly a evangelia na 52 neděle celého roku od Lefèvra d'Estaples. To byly jeho viny. Následujícího měsíce téhož roku protestanté v Meaux přepadeni při službách, jati, a náměstí tamže uzřelo 14 hranic.

Tak se končila vláda renesančního krále. Jindřich II., pod různými vlivy, pokračoval v opresi protestantismu. A zase jen zahraniční poměry vedou jej k boji proti papeži doma. Ediktem z Fontainebleau (3. září 1551) zakáže biskupům účastniti se shromáždění papežských a začkoli do Říma poslati peníze. Než to jsou vždy jen episody galikanismu. Pronásledováním reformace je nucena soustředit své síly; vzmáhala se mučedníky. Schylovalo se k bojům, vítězství katolické zdálo se možné jen násilím; přijde noc bartolomějská.

Zatím mladý rodák noyonský (10. července 1509), který jako 24letý student university pařížské, když byl již poslouchal práva v Orléanu a Bourges, kde byl žákem Alciatovým, složil při zmatcích r. 1533 pro rektora university řeč plnou idejí reformačních, prchl z Paříže proto téhož roku. Po pobytě v Italii a v Strasburku, kde církevní i městská správa zachovávala trochu tolerance, usadil se v Ženevě. Zřídil tam, záhy dopracovav se vlivu v obci, tuhou organisaci církevní absolutisticko-demokratickou. Jsa sám přísných mravů, udržoval železnou kázeň.

Byl to Jan Kalvín. Již roku 1536 vydal v Basileji latinsky své Základy náboženství křesťanského, jež později spracoval i fran-

couzsky[1]) ve Štrasburce 1541. Touto knihou dal reformaci francouzské základy: jedinou autoritou jest bible; Bůh-stvořitel člověka nechal vykoupiti svým Synem, který jest tedy jediný prostředník mezi nimi; nikoli skutky člověka slabého, ale jeho horoucí víra jej ospravedlňují; nic hmotného nesmí vstoupiti v kult; hříchy pak nikoli jako hříchy proti obci, ale jako urážky boží mají býti po právu trestány ramenem světským.

Tak protestantism přinesl novou autoritu; proti pravověrnému katolicismu stál příkře pro jeho tradici a víru, ale byl i proti toleranci humanismu a renesance. Stojí tu proti sobě dva světy, oba nepřátelské duševní volnosti.

Jaký byl duch Francie v této době? Jaké rozpoložení duševní ovládlo, úhrnem, tuto galskou povahu pružnou a veselou? Všechen život nabýval nové intensity.

Studuje-li hrdina románu Rabelaisova tak, že neztrácí ni hodiny denně, není zjevem obřím, vyjadřuje jistě touhu své doby: vědět, poznávat. Henri de Mesmes, právník, naučil se zpaměti Homéru, vstává ve čtyři ráno, aby studoval, i odpočívá si od práce čta básníky řecké. G. Pellisier, vyslanec francouzský v Benátkách, najímá osm písařů k opisování rukopisů. Chtivost vědět, ale i vzdělat! S Montaignem jako děckem mluví latinsky; šestiletý Agrippa d'Aubigné čte francouzsky, latinsky, řecky i hebrejsky, v půl osmém roce překládá Platonova Kritona a v třinácti letech píše latinské verše a vykládá autory bez přípravy. Ke znamenitým učitelům hrnou se spousty vědychtivého žactva. Vědění vytříbí povahu.

I v uměních podobná horlivost, chuť tvořit a žít. Slavný keramik Palissy trhá podlahu ve svém obydlí, aby si mohl zatopiti k vypálení svých hlin.

Umění a vědění v sobě spojuje literatura. Být „vytříben v dílně

[1]) Institution de la religion chrestienne composée en latin par Jean Calvin et translatée en français par luy-méme, s předmluvou Františku I. datovanou v Basileji 1. srpna 1535.

[2]) Tomu dostane se bojovníka v Společnosti Ježíšově, schválené 1540 papežem Pavlem III.

Minervině“ (Rabelais), to je heslo. Proto zvláštního významu nabývá vzdělání literární a nejprve z literatur klasických. „Překlad je dnes básní nejčastější a nejlépe přijatou váženými básníky i všemi čtenáři, protože každý z nich cení si za velké dílo učiniti čistým a stříbrným výtvor básníkův, zlatým a obohaceným naším jazykem.“[1])

A duševní kultura sbližuje lidi. „Tutéž vnitřní cenu může míti šlechtic i nešlechtic.“ (Castiglione.) Zušlechtění ženy nadchází. Jak krásné je heslo, které si nadepsala nad svůj zámek královna Luisa Savojská: Libris et liberis (knihám a dětem). V tom je celý program.

Tato chuť do života, intensita jeho a stupňování všeho vede k extrémům. Vše se nadsazuje; vše tlačí horké povahy vyžít život odvážně, cítí, myslí a jednají každý, jako by v každém z nich bylo cos svrchovaného; pocit svrchovanosti nedovoluje jim ohlížeti se. Nikde snad nenajde se vedle sebe tolik odvahy v studiu, tolik horlivosti, napětí sil i touhy poznat a prozkoumat vše; ale nikde také neshledáme se s lidmi tak otrlými, tolik smyslnými, lidmi, kteří neváhají zneužívati kterékoli svojí moci, čemuž se jestě mohou radovati. Kultura umělecká a vědecká a brutalita síly a moci mnohdy se tu stýkají, jako by v člověku žili dva lidé! Podobně ženy: vedle žen jemných a vzdělaných jsou tu ženy bezcitné, bezohledné.

Vzniká cynismus, který nikdy neopouští; i v hrůzách a zděšeních najdou svou posu výsměchu. Vše chce býti pevnou vůlí, vše se chce říditi jen jí; vůle a zvůle jeví se druhdy a váží stejně.

V tom tření a nárazech ideí rozeklanost, rozdvojenost a nadsazování ukazuje se i jinde. Vedle nejkrásnějších příkladů obecné discipliny a obětavosti najdeme tu i ukázky naprosté rozpuštěnosti života veřejného. Vedle ušlechtilosti života domácího, který vědomě jest veden cestami nejhlubší čistoty a lásky, shledáme se i s posměchem jemu. Vedle příkladů sebezapírání, ba askese, jsou životy nejhrubší smyslnosti. Ve vědách, vedle horlivé snahy zkoumání rozumového, dijonský doktor Turelle otevírá školu

[1]) T. Sibilet, Art. poétique. II. 14.

„tajných věd“, v obecnou oblibu vstupuje kabbala a tajné vědy východní.[1])

Nastává chaos. Henri Corneille Agrippa z Nettesheimu, astrolog královny Luisy Savojské, vyjádřil prý se, že astrologie je „umění vymačkati velké peníze“, napsal však také knihu „o marnosti věd“. Zdá se, že nikoli úplně neprávem řekl Kalvín o Agrippovi, Villanovovi a Doletovi, že jsou netoliko proti Kristu, ale že pochybují též o nesmrtelnosti duše. Jiní prý, jako Rabelais a Despériers, zprofanovali „záruku věčného života“. Avšak o Despériersovi řekl Henri Estienne, že pohrdá Bohem a vysmívá se mu, kdežto Rabelais byl přesvědčený deista; a přece Robert Estienne přál si, aby byl upálen i se svými spisy[2]).

Hle, zmatek doby, kdy „jeden praví o sobě, že je zwinglián, druhý, že lutherián“, kdy „každý myslí a hovoří a tvrdí, že on má pravdu, každý jest umíněnec a říká o sobě, že on jest pravdivý“.[3]) Není příhodnější chvíle nad takovouto, aby v ní vznikly povahy, které „se ničemu nediví.“ Řeknou: „Vidím míjeti zlo, vidím míjeti dobro, nestaraje se o takové věci.“ Vše se střídá jako doby roční, „člověk je přece jen bajka“.[4]) Vír doby, její nejistoty a spory nejen vedou k pochybovaní o všem tom, čemu dotud lidstvo věřilo, ale ke skepsi vůbec. Montaigne řekl: Co vím? A nejen ke skepsi, než, vidno, i k přesvědčení o relativitě všeho lidského. Kdo nechtí být zničeni příbojem, ze všech snah a směrů vyhledávají pravdy, které sílí pro život. Silní, třebas zmítáni vlnami doby, třeba kolísají, oni zahlédají jasné světlo lidskosti, po němž lidstvo již tolikrát vzpialo své paže, šťastni svými snahami, radujíce se životu, v němž lze něco z nich uskutečniti, i zklamáváni jím, který jest omezený, a přece tak velkolepý, malicherný, a přece pln denních zázraků, nespravedlivý, a přece řízený odvěkými zákony. Jsou to muži renesance, filosofové života.

K takovým filosofům patří také Rabelais.

[1]) Couteaud, s. u. 50 a 51 pro další.

[2]) Revue des Études rabelaisiennes. III. 166.

[3]) Pierre de Ronsard, Livret de folastries, éd. Ad. van Bever. 2. vyd. 1907. Paris. Str. 250/1.

[4]) Ronsard, tamže 251.

II.

Život. François Rabelais svým duchem, jímž obsáhl učenost humanistickou i pojal vědecké snahy své doby, svým odporem proti prázdnosti scholasticismu i formalismu starší literatury francouzské, svým nejasným i kolísavým postavením k reformaci, jest typickým představitelem renesance francouzské; spojuje v sobě její přednosti i chyby. O tom poučuje i jeho život. ▫

Starší tradice chce tomu, že se Rabelais narodil v témže roce, kdy přišli na svět Luther a Raphaël, kdy zemřel král francouzský Ludvík XI., r. 1483. Nabízejí se i jiná data,[1]) ale nejpodobnějším se zdá rok narození básníka Clémenta Marota, 1495. Budé v dopise z let dvacátých st. 16. jej zve adolescens (jinoch); připustíme-li datum starší, bylo by mu 47 let, když se dal na universitě v Montpellieru imatrikulovati, 49 let, co začal psáti, a umřel by asi v 70. roce, což se neshoduje se zprávami současníků.[2])

Rodina Rabelaisův se připomíná již ve st. 15. (1457), byla rodinou velmi váženou a rod její se rozvětvil na deset spřízněných rodin. Připomíná se ještě několikráte počátkem st. 17. jakožto rodina zámožná a vážená. Měla také svůj štít se znakem. O posledním Rabelaisovi vyskytla se křivá zpráva, že byl žebrák. To vypravuje biskup z Arranches o své cestě v Chinoně. ▫

Chinon je městečko v krajině západofrancouzské, při stoku Loiry a Vienny, v Touraine. Tam v kostele Saint-Maurice byl pohřben jeden z příbuzný Rabelaisových, patrně v rodové hrobce. Rodina tam byla už od st. 15. usazena. ▫

Jméno rodové vyskýtá se asi v deseti různých formách; časem se ustálila forma Rabelais. Znamená prý slovo to místo osázené javory; jeden z přátel Rabelaisových podle tvaru polatinštělého ustrojil jeho etymologii: Rabie tu mi laesus eris (Rablaesus), t. j. nevzdělaností ty mi budeš uražen; jiní vykládali jméno za

[1]) 1472, 1482; 1487 (Ed. variorum 823-6), 1490 (Guy-Patin), 1493 (Nouveaux dict. hist. portatif. Amsterdam. 1766). Cit. Dubouchet, R. à Montpellier. 1887.

[2]) O tom srov. Tilley I. 165 a RER. IV. 155. Ostatně všechny údaje mám z pramenů otištěných v ročnících Revue des Études rabelaisiennes; sem zvláště hledí rok I.-III., i IV. ▫

židovské: rab, rabbi, mistr; lez, posměváček. Rablay prý bylo jakési místo u Chinonu.[1])

Touraine, zvaná kdysi „zahradou Francie", jest jedna z nejúrodnějších krajin francouzských. V 15. st. první se zdvihala, neutrpěvši tolik za stoletých válek anglických. Dařilo se v ní zvláště dobré víno; její písně, plny smíchu, dovedou pěkně a vesele o tom zpívat.[2]) Tato žírná půda je tedy rodnou zemí Rabelaisovou.

O tourainském městě Chinonu Rabelais řekl, že jest „znamenité město, ba první na světě". V tom skrývá se milounký žert, jakým rádi tajíváme lásku vůbec a zvláště, když milujeme něco, k čemuž naše city jsou prostě poutány a co jinému nemůže imponovat; naše autokritika humorem ochraňuje své city před nepěknými dotyky nepochopení. Snad tedy v tomto místě, kde zemřel Jindřich II., v místě památném schůzkou Panny Orleanské s dauphinem, narodil se slavný satirik. Dal se zapsati na vysokých školách jako Chinonensis, na svém výtisku Nového zákona řeckého se podepsal podobně. Legenda, která jeho otce měla za lékárníka v Chinoně a jindy zase vyprávěla, že tam měl hospodu de la Lamproie (nebo Lamprette), t. j. u mihule (u koukole), vynašla docela také v tomto domě, podle románu Rabelaisova, malovaný sklep, kam se lezlo po mnoha schodech. Zatím je jisto, že otci Rabelaisovu patřil dům č. 15 v ulici de la Lamproie, kde teprve r. 1590 zřízena hospoda, dále hrádek a dům v Chavigny, dvě jitra dubiny a panství Devinière, z jmění rodových, jež se skládala ze tří statků a pěti menších panství.[3])

Podání, kterého se drží též vydavatel Rabelaisův ze st. 18. Le Duchat,[4]) udává rodištěm Rabelaisovým právě zmíněný statek Devinière. Je nám bližší toto podání. Rabelais své dílo ustavičně tvoří z drobností i celých událostí zpřeměněných, jež vzal ze skutečnosti dne, ze vzpomínek a dojmů z rodného kraje.

[1]) Viz Regis díl II. část 1. str. III.

[2]) Jednu uvádí Millet, Rabelais. 8.

[3]) O tom doklady uvádí A. Lefranc v Revue É. r. III. 53.

[4]) V 1. díle v předmluvě uvádí Chinon, ale obrázek Devinière představuje statek jako rodiště R., čehož pravděpodobnost přiznává se v III. 6.

Rekové jeho románu, zdá se, obývají v Devinière; okolo tohoto statku točí se hlavní události první knihy; tam příslušela[1]) pole konopná, a Rabelais ukazuje v třetí knize podrobnou znalost této byliny, její užitečnost a dává jí jméno po svém nejlepším reku (pantagruelion). Zval-li se Chinoňanem, bylo to pojmenování spíše rodové, analogie to s naším Komenským.

Majetník statku, který se stejnojmennou dědinkou patřil k obci Seuilly, otec Rabelaisův, Antoine, licenciát práv, byl advokátem v Chinoně; r. 1527 jmenuje se[2]) „asesorem a výkonným soudcem" tamže „za nepřítomnosti vrchního i zvláštního zástupce vládního", jakožto nejstarší advokát v obci. Ze čtyř jeho dítek (synové: Antoine, Jamet a dcera Françoise) byl František nejmladší.[3])

Panství Devinière bylo léno blízkého opatství benediktinského v Seuilly, jež statek, jímž vládl otec Rabelaisův, kdysi pronajímávalo. Nájemné se platívalo rodině zakladatele kláštera. Tohoto kláštera týká se episoda bratra Jana v 29. kap. románu o Gargantuovi, odtud má Rabelais hojně dojmů z mládí. Zdá se tedy, že tam byl dán nejprve na vychování. Jeho první životopisec[4]) míní, že již pětiletého jej otec chtěl dáti do kláštera františkánského. Ten byl tu u Angeru v Baumette[5]) před půl stoletím teprve založen a nádherně vyzdvižen. Že tam Rabelais skutečně pobyl, je pravděpodobno, neboť odtud si mohl přinésti, ze sousedství slavné university v Angers, onen rozhled po současném vědění a snažení, jakým záhy vynikl.

Humanistickými studiemi jistě horlivě obíral se v klášteře ve Fontenay-le-Comte. Na kupní smlouvě klášterní, ze dne 6. dubna 1519, je tu též podepsán mezi „bratry"; patrně už nebyl jen kle-

[1]) Svědčí o tom listina o rozdělení statku z r. 1505. Revue É. r. III 402 a n.

[2]) Listina z 24. května t. r. cit. v Lefranc, Navigations de Pantagruel 320/1.

[3]) Genealogii shrnuje H. Grimaud v Revue des É. r. IV. 234.

[4]) Leroy, Rabelaesina Elogia. De vita et gestis Magistri Francisci Rabelaesi. I.

[5]) Duchat uvádí mínění Scaevoly de Ste. Marthe z Ellogia Gallorum, že byl nejdříve dán, vlivem jakýchsi dvořanů, do Poitiers k Františkánům. III. 160/1.

rikem.[1]) Následujícího roku 4. března píše z téhož kláštera slavnému Budéovi list užívaje písma latinského; jest už „víry“ humanistické. Oporou k studiím v klášteře byl mu mnich Pierre Lamy, horlivý v latině, řečtině a hebrejštině. S oběma přáteli spolupodepsán jest též Artus Coultaut, jehož pod různými jmény vzpomenuto v románě.[2]) Opatem kláštera byl muž šlechetný A. Ardillon,[3]) asi též přítel biskupa v Maillezais Geoffroi d'Estissac.

Tu Rabelais se zdokonalil. „Za velmi krátký čas“, jak v listě Lamymu praví Budé, nabyli učenosti. Ale že studium řečtiny církev pokládala za pohoršlivé a kacířství,[4]) nebylo to bez boje; trpěli od hrubých mnichů pro horlivost v řečtině, knihy jim odnímány, ale vzájemný zápal a láska k vědám a dopisy Budéovy je sílily. Budé uznává výsledek snahy Rabelaisovy; nabyl prý „zvláštní znalosti obou jazyků“, zve jej též „bývalým studujícím práv“.[5]) Legenda na tento pobyt Rabelaisův přivěsila vypravování o jeho žertech, jež si ztropil z dobromyslných věřících dělaje sv. Františka, jak mu bylo za ty a podobné žerty podstoupiti trest vězení, jednou o vodě a chlebě, a že prý jej z něho vysvobodil jen svojí pravomocí přítel, sudí okresní, André Tiraqueau.

Z r. 1523, 27. ledna, je poslední dopis Rabelaisův Budéovi z tohoto kláštera. Ale že jej Tiraqueau ještě roku příštího zve „františkánem“, mohl nejspíše teprve po r. 1524 opustiti se svolením[6]) papeže Klimenta VII., Fontenay-le-Comte. Vstoupil do benediktinského kláštera v Maillezais. Biskupem tam byl také jeho přítel, zmíněný již Geoffroy d'Estissac, učený humanista, horlivý přírodopisec, nakloněný reformaci; sídlil v nedalekém

[1]) Père Saint-Romuald (v III. d. Trésor chronologique, cit. Regis díl II. č. 1. str. IV) klade jeho vstup sem do r. 1511; Audiger (R. à Fontenay-le-Comte) opuštěni Baumette (či Basmette) do 1508, Birch-Hirschfeld asi do 1509.

[2]) II. 23, 34, III. prolog, III. 18 atd. (Marotus du Iac). Lamyho Rabelais zve Amy. III. 10, ale on sám se píše Lamy. Le Double, R. anatomiste. 25.

[3]) Srov. v překladě II. 5. str. 38.

[4]) Dopis Budéa Rabelaisovi: *τοὺς περὶ τὰ ἑλληνικὰ σπουδάζοντας ὡς αἱρετικῶς ἔχοντας φυγαδεύειν.* Marty-Laveaux III. 297.

[5]) Marty-Laveaux III. 290. 292.

[6]) Marty-Laveaux III. 336. Srov. Tilley I. 167.

Ligugé. Ocitnuv se pak tam v kultivované společnosti jeho a druhů, Rabelais mocněji zahořel touhou po obecném vědění a vzdělání; tam si také nahromadil nejvíce vědomostí.[1]) V dopise Tiraquellovi (z Lyona 3. června 1532)[2]) dává pozdravovati biskupa z Maillezais „svého nejmilostivějšího mecenáše"; pozdrav vzkazuje též právníku Hillaire Goguetovi, advokátu ve Fontenay. Jiní přátelé z kruhu Estissacova byli Artus Cailler, místosudí ve Fontenay, tchán Tiraquellův, jemuž Rabelaisa představil snad Mollet, prokurátor královský, dále kromě několika jiných ještě právníků zvláště advokát Jean Brissot, Raoul Collin, medik, botanik a snad i mineralog, Aimery Bouchard, který se později přiklonil úplně k reformaci, autor polemického spisu proti Tiraquellovu výkladu zákonů snubních, a prokurator královský, velký rhétor poitevinský Jean Bouchet, který ve svém básnickém[3]) poslání-odpovědi připomíná Rabelaisovi chvíle v rozkošných zahradách Ligugé, u Estissaca, který je zbožný, hluboký theolog, výborný humanista, znalý veřejných věcí politických, milovník lidí literárně vyškolených, znalých latiny, řečtiny, francouzštiny, dějin a theologie, mezi něž patří Rabelais; proto prý jej Estissac vzal k sobě. Ale nepředstavujme si poměr jich jako poměr pána a odvislého služebníka, jako nelze si tak představiti postavení Rabelaisovo později u bratří Du Bellay. Rabelais tu, v Ligugé,[4]) jistě, a tomu jeho povaha byla nakloněna, obzvláště vyzískal z učených hovorů o věcech veřejných slyše úsudky dokonalých mužů a pravých humanistů; tu „pod keři vavřínovými", na př., mimo jiné problémy doby, přetřásána ženská otázka, v kterou tehdy účinně zasáhl jeho dobrý přítel Tiraqueau, opěvaný jedněmi, odsuzovaný druhými pro svůj trochu prý nejasný spis „o zákonech zásnubních" (1524). ▫

[1]) Epître à Bouchet. Marty-Laveaux III. 299a. n. ▫
[2]) Marty-Laveaux III. 314. ▫
[3]) Tamže. III. 303a. n. ▫
[4]) Pobyt jeho tu jedni kladou v dobu 1527—1530 (Birch-Hirschfeld m. u. 220), jini v r. 1525 (P. P. Plan, Bibliographie rabelaisienne 45.); byly to asi návštěvy za doby v Maillezais (do 1527) a potom asi delší pobyt (snad ještě 1527). ▫

Po r. 1527 [1]) Rabelais, v době půl druha roku (do července 1528), studoval asi v Paříži[2]) (od července 1528 do září 1530); došel i do Poitiers a do jiných měst francouzských seznámit se se studiemi universitními; tak zvláště v Bourges studoval asi práva zrovna, kdy tam byl jich profesorem Alciati (1528), pak v Orléansu a snad i jinde.[3]) Bylo to právě ve chvíli nového vzruchu universitního: školy zakládány nebo reformovány. V Orléansu Kalvín poslouchá Pierra d'Estoile, který je nakloněn novým názorům, v Toulousu Jean de Boissoné uvádí ve studium práv novou methodu, v Montpellieru Vésal počal svá studia medicinská; v Bordeaux brzy potom se přeměněná akademie zdvihá v ústav kvetoucí, v Nîmech po jejím vzoru zakládá se r. 1539 vysoká škola, do níž první rektor zavádí methody Jana Sturma Strassburského. Ale nejen na jihu, i ve střední a severní Francii sahá ten ruch: vysoká učení v Angers a v Caenu, utrpěvši kdysi morem, doplňují se, zvláště fakultou svobodných umění, okřívají.

Opustiv bez dovolení představeného Maillezais, Rabelais oblékl za roucho klášterní šat kněze světského,[4]) což mu bylo druhdy vytýkáno, jako by to byl udělal z náklonnosti k nepořádku; neprávem. Hnala jej pryč touha vědění. Tehdy asi na universitách, stýkaje se se žáky různých nářečí francouzských i různých národů, vnikl tolik v jazyk francouzský, ovládl jeho dialekty i zase různé jazyky, jež sotva asi zvláště studoval (baskicky, skotsky).

„A po týž čas na fakultě lékařské bedlivě studoval a stupně učení k tomu požadované podstoupil," praví ve své prosbě. V září (nej-

[1]) Arnstädt (Gedanken 10) píše, že opustiv Legugé R. odebral se do Clatigny k Du Bellayům, od nichž dostal faru v Souday a pak šel do Langey, kde prý sídlil v malém domku naproti zámku, když přestal být farářem v Souday.

[2]) K bakalářství bylo totiž třeba 24 měsíců přednášek. V Montpellieru byl přes dva měsíce, zbývá tedy jinde 22 měsíce, t. v Paříži. Neboť Pantagruel z r. 1532 žádá znalost Paříže. Viz Tilley. I. 168.

[3]) Le Roy: Gallicas omnes ... academias sub Pantagruelis nomine peragravit. Srov. ohlas toho v překladě II. 5. str. 37—41.

[4]) Supplicatio pro apostasia (Prosba za zběhnutí). Marty-Laveaux 336 a n. Duchat (III. 4.) praví: K velkému pohoršení v církvi dlouho se potuloval po světě.

později do 9.) r. 1530 přišel do Montpellieru, kde byly některé nejvyšší úřady v Languedocu. Tam byla slavná fakulta lékařská, kde působil François Ranchin, therapeutik, Eusèbre, který psal o tepnách, Carvin, jenž složil dialog o krvi a jejím rozložení v těle, a slavný Rondibilis. Dne 17. září byl Rabelais zapsán a už příští měsíc (26.) podstoupil zkoušky bakalářské, a byl dne 1. prosince promován.[1]) Četl potom po tři měsíce vykládaje Hippokrata, z textu řeckého, což byla vzácná novota, a Galena, za „četného účastenství".[2]) Jistě ještě 23. října 1531 byl v tomto městě, ale o velikonocích roku příštího nebo brzy potom odešel. Kde byl od října 1531 do jara 1532, neznámo; v té době snad navštívil Narbon a jiná místa jihofrancouzská.[3]) Předmluvu k vydání druhého dílu lékařských dopisů Jana Manarda Ferrarského, kterýžto první svůj spis vydal v Lyoně u slavného tiskaře Séb. Gryphia a připsal Tiraquellovi, datuje z tohoto města dne 3. června. A již 15. července u téhož tiskaře vydává některé knihy Hippokrata a Galena s vlastními poznámkami a věnuje knihu biskupu Geoffroy d'Estissacovi a 4. září „z památek úctyhodné minulosti" otiskuje závět prý jakéhosi Římana a kupní smlouvu jiného, kteréžto obě listiny později rozpoznány za padělky, s věnováním Al. Bouchardovi.[4]) Tento zájezd Rabelaisův v práva se nezdařil; ale jako lékař byl již tehdy ctěn a znám.

V titule druhé knihy lékařské je zván „medicus omnibus numeris absolutissimus"; snad pomáhal v lékařském spisování lyonskému konšelovi Symphorienu Champierovi, jenž měl na starosti nemocnici. A ten mu asi dopomohl, že se stal, pravděpodobně v listopadu 1532, lékařem v tamější nemocnici u mostu rhônského s platem čtyřiceti liber ročně.[5])

[1]) Listina v Marty-Laveaux III. 308 píše 1. listopadu omylem; byl to svátek, a je to v knize prokuratorově opraveno na 1. pros., kdy také placeno. Dubouchet 38, Tilley I. 169 a Bourilly 601.

[2]) Dopis jeho Estissacovi z Lyonu z 15. července 1532. Marty-Laveaux. III. 317.

[3]) Srov. Odu Salmona Macrina. Marty-Laveaux. III. 375.

[4]) Věnování (i záhlaví) v Marty-Laveaux III. 309—321, všech tří knih.

[5]) Zápis městský o výplatě 10 liber dne 15. února 1532 (resp. 1533) v Marty-Laveaux. III. 324; rok začínali velikonocemi podle tehdejšího zvyku.

V Lyoně, který po dvou letech opustil, Rabelais vydal také knížku, již bychom dnes nejspíše zařadili v lidovou četbu, k níž ve vydáních v st. 18. skutečně přičtena. Spojiv některé kusy středověkých vypravování o Merlinovi s několika pohádkovými rysy o národním herkulovi gallském Gargantuovi v groteskní báchorku,[1]) nikoli bez přídechu jemné satiry a s místy lascivními, jaká tehdy čtenářům ani volnými se nejevila, učinil pokus o četbu zábavnou. Líčí ve velkých tazích původ Grandgosiera a Galemelly, jich život, z nich původ Gargantuův a jeho mládí, jeho cestu a příchod do Paříže, jeho rekovné činy v službách Artušových.

Podařilo se mu. Může říci, s jemnou výtkou, v předmluvě k druhé knize podobného druhu, již vydal téhož roku někdy v posledním čtvrtletí, že této „neslušné kroniky“ „prodalo se za dva měsíce knihkupci více, než se koupilo biblí za devět let“. A nová, kniha o Pantagruelovi[2]) dochází úspěchu a obliby ještě větší. Vyšla do dvou let šestkrát a jen v r. 1533 byla v Paříži čtyřikrát padělána.[3]) Tvoří v románě Rabelaisově první knihu o Pantagruelovi, totiž druhou knihu románu celého.[4]) Do této knihy přistupují již také kusy vážnější; pod korou rozmarného, vtipného i nestoudného vypravění tají se hluboký pohled v současnou společnost; široce vzdělaný humanista, který zvláště z učených hovorů[5]) předních duchů doby i četbou nabyl tolikerého

[1]) Les grandes et ineſtinables Cronicqs: du grant et enorme geant Gargantua: Contenant ſa genealogie, La grādeur et force de ſon corps. Auſſi les merueilleux faictz darmes quil fiſt pour le Roy Artus, cōme verrez cy aprez. Imprime nouuellemēt. 1532.

[2]) Pantagruel: Les horribles et eſpouētables faictz et proueſſes du treſreñome Pantagruel, Roy des Dipſodes, filz du grand geāt Gargantua, Cōpoſez nouuellement par maiſtre Alcofrybas Naſier (anagram z François Rabelais).

[3]) P. P. Plan, m. u. 33. Třikrát v Paříži, jednou v Poitier. Tilley I. 170.

[4]) Že vyšla před první, jest zřejmo z toho, že by bylo podivuhodné, aby se nezachoval žádný výtisk vydání 1. knihy starší nad toto vydání knihy druhé; že se v 2. k. dovolává zmíněných kronik, k nimž se nikdy nijak nepřihlásil; že ji zve „tato první kniha“; že stati výchovné tu jsou v prvním náčrtku, kdežto v k. první rozvinuty; že tu nevystupují některé osoby, které však potkáváme v knize 1., 3. a 4.

[5]) Rabelais má také sluch za smysl nejvhodnější, abychom jím byli poučováni. III. 16.

rozhledu, a jsa v příboji nejrozmanitějších vlivů a směrů životních tím spíše nucen, najít si onu základnu klidu a pevnosti, jakou viděl asi u jiných, kteří ji měli z výchovy a tradice, přemýšlel, uvažoval. Dopsal ji na podzim navštíviv rodný kraj (pays de vache); patrně nebyly při tom bez účinku vlivy vzpomínek z mládí. Filosof života v něm promluvil a vědomě: podává sice knihu „téhož jádra, ale ona jest trochu urovnanější a hodnější víry než druhá", t. kronika, kterou vlastně řadí mezi povídačky o Zuřivém Rolandu, Robertu ďáblu, Fierabrasovi, Huonu z Bordeaux atd., a s nimi ji tedy odsuzuje jako plané básně, jak by asi byli řekli současní Čechové. V doslově naznačuje už myšlenku třetí knihy a odmítá, aby se kniha posuzovala jako holá kratochvíle; už se i vypracovává ideově, končí: Přejete-li si býti dobrými pantagruelisty, totiž žíti v pokoji, radosti, zdraví, vždy hojně hodujíce, nikdy nevěřte lidem, kteří se dívají štěrbinou.[1]) Hle, červená nit jeho románu, první nepřesný a nejasný nárys životní filosofie Pantagruelovy! Jasně se k němu hlásí v knize, vyšlé v Lyoně roku příštího,[2]) „Pantagruelská pranostika", v jejímž titule se označuje „hlavním soustolovníkem (architriclin) řečeného Pantagruela". V ní nejen potírá astrologii přímo a nepřímo svým vtipem předpovídaje věci samozřejmé, a my tu vždy vzpomeneme 2. zpěvu Havlíčkova Křtu sv. Vladimíra, ale i jeho ironii zabarvuje jaksi svým stanoviskem humanistickým: „bohatí se budou míti trochu lépe než chudí a zdraví lépe nemocných", nebo vytýká za „největší pošetilost na světě" přisuzovati lidem hvězdy a docela podle stavu, i praví:[3]) „Maje tedy za jisté, že hvězdy se tak málo starají o krále jako o žebráky a o bohaté jako o ubožáky, ponechám jiným bláznivým pranostikářům mluviti o králích a boháčích a budu mluviti o lidech nižších stavů", v čemž ovšem nelze hledati nějakého stanoviska demokratického v dnešním smyslu; rozumíť tu Rabelais předně lidi duševně zanedbané nebo nedokonalé, ne-

[1]) T. j. mnichům (pod kapucí), pokrytcům.

[2]) Pantagrueline prognoſticatiō certaine veritable et īfalible pour lā mil DXXXIII. nouuellemēt compoſee au profit et aduiſemēt de gēs eſtourdis et muſars de nature ꝑ maiſtre Alcofribas architriclin dudict Pantagruel etc.

[3]) Marty-Laveaux III. 238 a 241.

zhumanisované, arci vedle nich jmenuje též různé stavy, chudší zpravidla, ale asi spíše jen z grotesknosti výčtu. Nicméně humanisticko-renesanční myšlence, třeba pod tvrdou korou groteskní satiry, bylo porozuměno; v říjnu r. 1533 ozval se Kalvín[1]) odsuzuje Pantagruela, a ovšem se svého stanoviska počítá jej mezi knihy obscéní.

Proti pověrám obrátil se Rabelais ještě v předmluvě k Almanachu[2]) na rok 1533, t. kalendáři, kterých, pokud víme, potom do r. 1550 vydal celkem osm. Tento pravděpodobně připravil a snad i vydal ještě r. 1532.

V zimě toho roku, 30. listopadu 1532, Rabelais píše Erasmovi. Krásné osvětlení jeho poměru k humanismu! Erasm měl kdysi řecký výtisk Josefa Flavia o dobytí Jeruzaléma, podle něhož spis vydal v Basileji Zikmund Hrubý z Jelení, a potřebuje ho, psal oň vlastníku, který jej byl zatím půjčil do Lyona. Rabelais píše mu o záležitosti stran té knihy a používá příležitosti: slovy vřelými a lichotivými děkuje vůdci humanistův za to, čím mu byl:[3]) „ . . . nazval jsem Tě otcem a zval bych i matkou, kdybych si to mohl při Tvé shovívavosti dovoliti . . ., jenžto jsi mě, ač osobně Ti neznámého a i jména nikoli vzácného, tak vychoval, tolik přečistými prsy božského svého učení jako bys napojil, že cokoli jsem a znamenám, kdybych nepřiznával, že mám od Tebe, byl bych nejnevděčnější ze všech lidí, co jich je nebo kdy bude. Pročež pozdrav znovu a opět, Otče přelaskavý, Otče a ozdobo vlasti, ochránce literatury, neohrožený zastánce pravdy.“ Brání dále Scaligera, známého svého asi z Agen,[4]) že by snad byl hanopiscem na Erasma, a podepisuje se: Tvůj, pokud svůj atd., vzácný doklad hluboké a čisté vděčnosti i pravé oddanosti duševního

[1]) Cit. z dopisu Kalvínova Birch-Hirschfeld 224, Tilley I. 170.

[2]) Almanach pour l'an 1533 calculé fur le Meridionale de la noble Cité de Lyon, et sur le climat du Royaume de France. Compoſé par moy François Rabelais, Docteur en Medecine, et Profeſſeur en Aſtrologie etc.

[3]) List jest mylně adressován (v rkpe v Curichu): Bernardo Salignaco. O tom T. Ziesing, Érasme ou Salignac? 1887, RER. III. 12—41, RB. XV. 203 a n. Otisk v Marty-Laveaux III. 322.

[4]) Revue des Études rab. III. 13 a n.

žáka k mistru, jenž ho neznal, v době, kdy všechna chvála byla pouze ješitné pochlebování a hyperbolické vynášení. Také Rabelais se ho dočkal. Jeho krajan[1]) Salmon Macrin v odě velebí jej jakožto znalce „obou jazyků“, jako mathematika, astronoma (Rabelais jen žertovně a s ostnem výsměchu se nazval profesorem astrologie), botanika a lékaře, o jehož umění svědčí Paříž, Narbon i „Lyon, kde jest tvá otčina i klidné sídlo“. Nezůstaly dlouho tyto sedes — placidae.

Asi někdy počátkem r. 1534 přijede do Lyona pařížský biskup Jean du Bellay,[2]) který, dostav instrukce v Piépappe (Haute-Marne) po svém návratu z Anglie, ubírá se do Říma „v záležitosti (sňatku) krále anglického“[3]) Jindřicha VIII. Rabelais ještě 17. ledna dostane svůj plat za dobu od konce předešlého ledna.[4]) Du Bellay vezme jej, nejspíš asi jako osobního lékaře,[5]) s sebou, a tak s jeho družinou ocitne se Rabelais již 2. února 1534 v Římě. Tam pobyli do počátku dubna; v polovici toho měsíce Rabelais byl již opět v Lyoně a znovu se ujal svého zaměstnání v nemocnici.[6])

V Italii všímal si památek uměleckých, pilně sbíral byliny a pozoroval stromy, jichž nebylo ve Francii.[7]) V Římě, „kam jej touha už dávno táhla“, horlivě studoval místopis, maje k ruce tři z družiny du Bellayovy. I ustanovil se hned, že sepíše, podle vlastní

[1]) Salmonius Macrinus Ad Franciscum Rablaesum Chinonien. medicum peritiss. Marty-Laveaux m. u.

[2]) Z rodiny Du Bellay, z níž známi: Martin, vrchní zástupce vládní v Normandii, spisovatel důležitých pamětí; René, biskup v Le Mans, horlivý v pěstování stromů; Guillaume pán z Langey, válečník i státník, z nejpřednějších mužů v království; Jean, nejmladší, měl pět stolic a čtrnáct opatství, r. 1535 stal se kardinálem; dvě sestry. RER. III. 223 a n.

[3]) Dedikace Rabelaisova Janu Du Bellay. Marty-Laveaux III. 332.

[4]) Jest to 27 liber, tedy o 13 l. méně, snad pro nepřítomnost? Marty-Laveaux III. 324.

[5]) Někteří míní (Arnstädt, Traité atd. 16), že byl écuyer-tranchant (štolba ke stolu), a proto prý se podepisuje „architriclin“; to se zakládá na starším alegoricko-historickém výkladu díla Rabelaisova.

[6]) V dedikaci Topografie Marlianiho: „do Lyona, kde jest místo mých studií“ (ubi sedes est studiorum meorum). Marty-Laveaux III. 34.

[7]) Tamže 333.

zkušenosti, takovou knihu. Ježto však zatím již vyšel místopis starého Říma od Miláňana Marlianiho,[1]) omezil se Rabelais na nové vydání této topografie a věnuje ji na poděkování Du Bellayovi: vzpomíná jeho římských úspěchů, které bohužel neměly takové účinky, jak bychom podle slov chvály čekali; vytýká důležitost řádného místopisu, mluví o humanistech a některých otázkách, které je zajímaly. Kniha vyšla asi v září (věnování je z 31. srpna). Ještě nejspíš do konce r. 1534[2]) vydal Rabelais knihu o Gargantuovi,[3]) která dnes tvoří první část románu. Právem nazývá ji autor „knihou plnou pantagruelismu"; jest v ní téměř jistá harmonie rabelaisovská: satira její, plná a plodná, má tak lehké pohyby ve všech svých gestech tak výrazných a významných, tolik hloubky přes lascivnost svoji, a zrovna jako negativ k positivu pojí se k sublimním několika stránkám nejhlubších myšlenek humanitních; spojuje skoro obhroublý druhdy humor první knihy o Pantagruelu, jejíž bujná a překypující verva snadno pozapomíná se časem nad vlastním smyslem „pantagruelismu", s vážnou rozhodností, obezřetností a minuciosní přesností dvou dalších knih pantagruelských, které trpí někdy i rozvláčností a místy svým symbolismem. Rabelais je tu na vrcholu své síly tvůrčí. Nepočítáme-li poslední kapitoly, výsměch kolísavému a nejasnému básnění ideovému i proroctvím, zda nekončí se tato kniha pohádkou renesance, pevnou vírou v duševní sílu člověka, jehož lze k ní vychovati methodicky a svobodou? ▭

A líčí to vše v osudech „dobráka" Gargantuy: o jeho vychování sofisty; o jeho výchově mužem renesančním, plným vědomí důstojnosti i slabosti lidské a z toho potřebu ustavičného jeho

[1]) Topografia antiquae Romae Joanne Bartholomaeo Marliano Patritio Mediolanensi autore. Apud Seb. Gryphium. Lugduni. 1534. ▭

[2]) Dokončil někdy mezi 20. zářím (srovnej překlad kap. 29. str. 32) a 18. říjnem, kdy přišly do Lyona zprávy o záležitosti Placardův (viz str. XXII.), po čemž by se byl R. sotva asi odvážil knihu vydati. S. Tilley. I. 173. m. u.

[3]) Vydání z roku příštího má titul (vydání první je bez titule): Gargantva. *ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ.* LA VIE INESTIMABLE DU GRAND Gargantua, pere de Pantagruel, iadis cōpoſee par L'abſtracteur de quīte eſsēce. Liure plein de pantagruelisme. MDXXXV. ▭

otužování tělesného i duševního, bdělosti a síly; o jeho skvělém vítězství nad nepokojným sousedem otce jeho Grandgousiera. Připomene-li vám první část Kyrupaidei prohřatou rozmarem, výsměchem a jakousi krevnatou a groteskní vervou, podivuhodný a podivný to útvar románu ideologického, je část druhá, celkem, spíše romantická osnova rytířských dobrodružství klasicky jednoduše a mohutně se nesoucí, jíž kalená jehla autorova intelektu, zušlechtěného humanismem, vede ostře červenou tenkou nit své satiry.

Duševní rozvoj Rabelaisův tu prvně stanul jaksi na počátku přímky, jíž se měl dále bráti. Jest to také doba pro něho významná. Jistě do 1534 složil sliby reholní, ale jakého druhu, nevíme.[1]) A v té době právě někdy usadil se v Lyoně, který leží na cestě z Italie do Francie, nemá daleko do Ženevy, kde káže a vládne brzy potom Kalvín, s nímž se Rabelais znal[2]) snad prostřednictvím svých přátel orleánských, ani do Basileje, kam chvátal náš Zikmund Hrubý z Jelení k největšímu humanistovi Erasmovi; v Lyoně, kam zasahuje vlna renesanční z Italie, a kde tento lékař-humanista jistě měl příležitost poznat společnost, jakou v této kulturní metropoli jihu francouzského shromažďovaly kolem sebe duchaplné básnířky lyonské, jako byla Louise Labbé; v Lyoně snad se seznámil s proslulým astrologem Henri Cor. Agrippou z Nettesheimu, jehož postavu uvedl do svého díla pode jménem Herr Trippa; odtud asi zajížděl do Paříže, odtud snad zajel do Grenoblu a k švýcarským jezerům[3]) a snad i jinam, spojuje tak v duši dojmy i poznání z celé oblasti své rodné země. A obrátil se proti jejím škůdcům: proti pověře; proti bájivým a nesmyslným plodům četby lidové; proti zvykům a přežitkům, které se nesrovnávaly s novými a lepšími názory náboženskými (pouti); proti ztrnulosti některých institucí (písemní řízení soudní, formalismus); proti malichernému jemnůstkářství neplodné scholastiky; proti její tvůrčí, programové i methodické zastaralosti a neschop-

[1]) Není totiž spolupodepsán na listině o dělení dědictví po otci, ze dne 26. ledna 1535; sliby ty tedy znamenaly „smrt občanskou". ◻

[2]) Bernier píše: Viděl jsem psaný list Kalvínův Rabelaisovi. RER. III. 175.

[3]) Mluví o takovém v III. 28.; srov. RER. I. 80. ◻

nosti ve výchově; proti válce, proti nehospodárným výbojným králům dobrodružným atd. A jakmile nadešla vhodná chvíle, kdy po odsouzení spisu své sestry „Zrcadlo hříšné duše“ Sorbonnou král obrátil se proti reakcionářům a Bédu, hlavu reakce, dal vyhostiti z Paříže, Rabelais útočil. A útočil potom přímo, ač opatrněji a méně škodlivě pro něho: theolog, theologický klade v pozdějších vydáních Gargantuy (1535) za sorbonnista, sorbonnář, sorbonnistický. Bylo to snad i z obavy? Rabelais řekl kdysi, že, kdyby v jeho spisech bylo kacířství, že by je sám zapálil; pokládali to za zbabělost, ale je to výsměch a nejostřejší ironie pronásledovatelům. Myslil patrně na kacířství podle svého zdravého úsudku lékaře-humanisty. A přece Rabelais, který v této době kloní se k reformaci (a o tom jasně svědčí Gargantua), vysmívá se jen vtipně, ale nebojuje: nemůže být ani protestantem ani nedovede se zdržeti útoků na zlořády církve katolické. Bylo v tom snad trochu opatrnictví? Bylo v tom více myšlenkové volnosti renesanční?

Legenda, která jej líčí toliko jako vtipného a nadaného smíška, viděla i v tom jedině čistý výraz jeho bujného a nezkrotného nadání a vtipkaření: proto prý vzat do služeb mocných;[1]) tak si jej vysvětluje a ustrojuje povídačky o ironických větách,[2]) jež pronesl v hovorech s papeži, takže jednou prý pro takový výrok musil docela z Říma prchnouti.

To mínila legenda vzniklá brzy, příliš brzy po jeho smrti. Zatím současníci soudili jinak. Někdy v této době jeden z jeho přátel Gilbert Voulté, který se s ním potom rozešel[3]) pro volnost jeho názorů náboženských, napsal naň latinský epigram K filosofii, kterou apostrofuje: „... uchvacuješ (až v kraje étherné) své věrné, božská. Mezi nimi na prvním místě je Rabelais, svrchovaný mistr v tvých studiích, božská Moudrosti.“

Po deset let jest slavný a šťastný Lyon sídlem Rabelaisovým, ale s přestávkami, druhdy dosti dlouhými. V neděli 14. února 1535

[1]) Le Duchat, III. 4.

[2]) Scaevola de St. Marthe (1598, tak rychle se pověsti ty vytvořily) praví šetrně a opatrně: ne ipsi quidem Pontifici Maximo pepercit. V. Sercy, Les epistres de maistre François Rabelais etc. 1651.

[3]) Srov. Thuasne, Études sur Rabelais. 326 a RER. I. 203.

sešli se radní města, aby se poradili o osazení místa lékaře nemocničního „za p. Rabelaise, který odešel z města a nemocnice už po druhé nedovoliv se“; kdosi radí sečkat do velikonoc, mistr prý se vrátí, je v Grenoblu. Ale vlivem dvou nápadníků, po dvou poradách, konečně 5. března místo se zadává jednomu z nich, ale s platem nižším o deset liber. Asi po čtvrt létě, koncem června, přijede opět Du Bellay, který se zatím stal kardinálem (21. května) a vezme s sebou Rabelaisa do Říma, tentokráte zcela určitě jakožto svého lékaře osobního. Dorazí na místo v půli srpna. Pobyt bude trvati půl roku, kardinál se vrátí pak ke králi.

Cestou do Říma zastavují se ve Ferraře, kde zastanou na dvoře vévodkyně Renée de France, básníka Marota, který se tam utekl po aféře plakátové. Rabelais uvidí (či cestou zpět?) také Florencii.[1]) Z Říma Rabelais píše[2]) příteli d'Estissacovi, biskupu v Maillezais: oznamuje mu mnoho podrobností politických i diplomatických, poučuje o tom, co může zajímati humanistu, pečuje o květiny a semena pro paní d'Estissac, snad švagrovou biskupovu, pěkný to důkaz něžné zdvořilosti a přátelské pozornosti; zasílá mu knihy a jiné věci, dostává od něho peníze, sděluje zprávy o svých záležitostech. Podal totiž novou suplikaci papeži; pomocí přátel dosáhl slyšení i vyřízení ve formě breve (ze 17. ledna 1536), což spojeno s menšími výlohami. Pavel III. snímá s něho viny, z nichž jej absolvoval již jeho předchůdce, dovoluje, aby se buď vrátil do Maillezais nebo si vyvolil jiné sídlo benediktinské; aby tam, kde se usadí, požíval všech práv; že smí se svolením převorovým provozovati medicinu „mimo pálení a řezání, bez naděje v zisk, volně a svobodně“, musí však vykonati zpověď u toho, koho si vyvolí.[3])

[1]) Viz IV. 11.

[2]) V Marty-Laveaux. III. 340 otištěny dopisy ve formě zkomolené, jak se zachovaly v přepisech se třemi daty: 30. pros. 1535, 28. ledna 1536 a 16. února t. r. Snad to tak přepsal opisovač, z více listů vybíraje partie nejdůležitější; první vydavatelé (1651) napočtli listů 16. Srov. Marty-Laveaux. IV. 389. Jich autentičnost dokazuje, ač nejsou z ruky Rabelaisovy, J. Boulenger v Revue des Études rab. I. 97 a n.

[3]) Otištěn v Marty-Laveaux III. 348-51. Srov. RER. II. 110, 127, 129.

V únoru (27.) obávaje se úkladů a vraždy, kardinál prchá z Říma, a Rabelais nejspíše teprve za ním s jeho průvodem (12. dubna); zastaví se v Lyoně, kde prodléval právě tou dobou dvůr královský, a zůstane tam někdy do července. Pak odjíždí s Du Bellayem, který byl tehdy guvernérem pařížským, do hlavního města 26. července. Příštího[1]) měsíce (17.) uskuteční se papežská bula z 13. června 1533, sesvětštění kláštera v St. Maur-les-Fossés, kde Philibert de l'Orme zbudoval pro kardinála nádherný zámek; bude to kolej světských kanovníků, mezi něž Du Bellay přijímá Rabelaisa, jemuž je třeba dovolení, aby se mohl státi knězem světským. I podá novou prosbu papeži,[2]) která patrně byla vyřízena příznivě.[3]) V březnu r. 1537 jmenuje se Rabelais mezi účastníky oslavy Doletovy v Paříži a je tam jmenován světským kanovníkem. Slavný knihtiskař a humanista zabil v sebeobraně malíře Compainga i prchá poslední den r. 1536 z Lyona[4]) do Paříže, kde obdržev v únoru roku příštího vlivem Markéty Navarské list odpustný, sezval přátele své k hodům; byli tam Guillaume Budé, Danès, Toussain, Salmon Macrin, Nicolas Bourbon, Nicolas Bérauld, Jean Dampiere, přátelé Ant. Hullota, jemuž svědčí jeden pozdější dopis Rabelaisův, Voulté, Marot a Rabelais.[5]) ▭

Pak stopa Rabelaisova nám mizí. V dubnu nebo počátkem května r. 1537 dosáhl licenciátu[6]) na universitě v Montpellieru a 22. května hned potom prohlášen doktorem.[7]) Ale brzy potom v červenci

[1]) Regis 2. část. 1. XXI, který označuje bulu z července. Srov. Tilley I. 177.

[2]) Marty-Laveaux III. 269, 1. ▭

[3]) Thomas Corneille ve svém Slovníku zeměpisném praví při St. Maur-des-Fossés, že se tam ukazuje světnička, kde Rabelais bydlil, a mluví o listině, kde se jmenuje mezi kanovníky. Cit. Regis 2. č. 1. XXI. ▭

[4]) Thuasne, Études sur Rabelais. 317. ▭

[5]) Birch-Hirschfeld, 186. cit. z Doleti Carmina. 1538. Srov. též RER. III. 172

[6]) 3. dubna zaplatil, ale že bylo třeba platiti předem, mohl skutečné hodnosti dojíti teprve později. V. Dubouchet. 56 a n. ▭

[7]) Antoine Le Roy vypráví, že se mu dostalo hodnosti jako čestné. Také legenda dřívější o slavnostním šatě doktorském, jehož prý se na jeho památku užívalo (až do st. 17.), a z něhož si každý bral kousek na památku, a že na něm vyšito F. R. C., což se dá vyložiti také jinak, jest výmysl; nemá průkazu. ▭

a v srpnu pobýval v Lyoně. Jeden z jeho dopisů, které odtud posílal asi kardinálovi Du Bellay do Říma, dostal se do rukou kardinála de Tournon, jemuž nebylo zrovna vhod přátelství mocného pána a slaveného lékaře. Podává v dopise (10. srpna 1537)[1]) o tom zprávu kancléři, jaké to zvěsti Rabelais píše „jednomu z nejhorších darebáků, jaký jest v Římě“, a oznamuje, že přikázal pisateli nehýbati se z města, až jaké rozhodnutí on učiní. Kdyby prý nebyl mluvil o něm ve zmíněném listě a také kdyby se nehlásil ke králové a královně Navarské, byl prý by ho dal do vězení.[2]) ▫

V září potom, 27., při slavnostní schůzi profesorů university montpellierské, kde se rozhodovalo o příštích přednáškách profesorů řádných, jež se konaly od sv. Lukáše do velikonoc, Rabelais, jak zápis universitní o tom poznamenává, pro semestr zimní vybral si Prognostika Hippokratova, „jež vykládal řecky“,[3]) o čemž zprávu podává také jeho přítel H. Sussanneau.[4]) V listopadu (17.)[5]) Rabelais pitvá tamže, vykládaje anatomii těla lidského; v tom ohledu je jeden z pokročilých lékařův své doby. Pitva tehdy byla spojena s velikými obtížemi: dovoleno vůbec pitvati jen každý druhý rok, a i fakultě se dostalo jen jednoho zločince

[1]) Otisk listu i průkaz, že je z této doby v čl. V.-L. Bourilly v Revue des Études rab. IV. 103 a n. ▫

[2]) K této události snad lze vztahovati povídačku o quart d'heure de Rabelais. V Lyoně, nemaje prý peněz, takto si opatřil zdarma cestu do Paříže: na váčky s popelem z krbu napsal: Jed na zabití královo, královnino, pro vévodu orleánského. Regis. 2. část. 1. XIII. Ovšem je to nemyslitelné, neboť byl v městě dobře znám, nemyslitelné i dříve. Ostatně jsou kraje, kde se mluví o quart d'heure du rabais, v Nancy o quart d'heur de Roubalet (jméno sluhy). Viz RER. I. 234. ▫

[3]) D. Franciscus Rabelaesus pro suo ordinario elegit librum Prognosticorum Hippocratis, quem graece interpretatus est. Čas minulý svědčí, že už vykládal, tedy asi při svých hodinách po bakalářství (sem. letní) t. j., že i jako profesor bude vykládati téhož autora a zase z řečtiny; podávám tento výklad ovšem jen jako hypothesu. Srov. RER. III. 310 a n. ▫

[4]) Cit. v Revue des Études rab. II. 76. Rabelais byl prý jediný, kdo v létech 1488—1793 vykládal z řečtiny. ▫

[5]) Dubouchet s. u. 73. ▫

ročně;[1]) jistý student[2]) montpellierský líčí, jak studenti kradli mrtvoly, aby se mohli přiučiti na těle znalosti jeho. Jinou pitvu Rabelaisovu v Lyoně opěvuje Dolet v básni: Epitaf muže, jenž podle rozsudku oběšen, potom veřejně byl pitván v Lyoně, an přeučený lékař František Rabelais vykládal stroj tělesný.[3]) A týž humanista v jiných verších (De garo salsamento) děkuje mu za vynalezení dráždidla z jiker, neboť ono „žaludek osvěžuje." Lékařskou slávu[4]) Rabelaisovu veršem zvěčnil také Sussanneau, dovolávaje se v nich jeho ošetření a vlastně osvěžení[5]) jeho humorem.

Pravděpodobně do velikonoc 1538, kdy končil své výklady, zdržel se Rabelais v Montpellieru, pak odebral se asi k Du Bellayovi do St. Maur-les-Fossés.[6]) V červenci téhož roku je účasten setkání Karla V. s Františkem I. v Aigues-Mortes[7]) (14. a 15.) a koncem měsíce odchází s králem do Lyona, přes toto město do Paříže, kde pobude u Jeana du Bellay. A ještě téhož roku asi vstupuje do služeb bratra kardinálova Guillauma, který, jsa nemocen, chce se vzdáti hodnosti místokrále v Turině. To bylo v listopadu 1538. Před rokem 1538 narodil se v Lyoně Rabelaisovi, neznámo z které ženy, hošík; dožil jen dvou let, dáno mu významné jméno křestní: Theodulos (sluha boží). Profesor práv a přítel Rabelaisův Boyssonné opěval ho sedmi básněmi latinskými.[8])

[1]) Z Cartulaire de Montpellier. I. 344. a 680 cit. Tilley I. 175.

[2]) Je to Felix Platner, o krádeži takové dne 11. pros. 1554. Dr. A. F. Le Double, Rabelais anatomiste et physiologiste. 1899. Str. 48.

[3]) Z Doleti Galli Aurelii Carminum libri quatuor, Lugduni, anno MDXXXVIII v Marty-Laveaux III. 376 a n.

[4]) Co o ní vypráví legenda a co o výmluvnosti Rabelaisově, o jeho poslání u kancléře Du Prata ve prospěch vysokého učení montpellierského (Regis. 2. díl. 1. č. str. VIII. a IX.), to vše jsou smyšlenky vytvořené s příklonou k vypravování o Panurgovi (II. 7.).

[5]) Marty-Laveaux, III. 373

[6]) Mimi tak Tilley I. 176, proč, neudává ani neodůvodňuje.

[7]) Revue des Études rab. III. 333 a n.

[8]) V Marty-Laveaux, IV. 394 a n. Jeden z epitafů zní:

Kdo, jak čteš, spočinul tuhle pod hrobem slavným, živ jsa,
papeže římské měl za služebníky své.
(Quem cernis tumulo exiguo requiescere, vivens
Romanos habuit Pontifices famulos.)

Roku 1539 nacházíme Rabelaisa zase již v Montpellieru.[1]) List z 24. července r. 1540 vyslance francouzského v Benátkách Guillauma Pelliciera, biskupa v Maguelonne, svědčí, že je Rabelais od nějakého času osobním lékařem místokrále piemontského. Snad od konce 1539 nebo od počátku 1540 Rabelais odejel opět do Italie.[2]) Samému Rabelaisovi jsou zaslány ještě dva[3]) dopisy od biskupa maguelonského; svědčí-li listy s du Bellayem nebo s d' Estissacem o tom, že měli Rabelaisa za důvěrného přítele, z korespondence s vyslancem benátským vidíme, že jej tento diplomat a pilný humanista, mělť velkou knihovnu a řeckých rukopisů přes tisíc[4]), pokládal přímo za druha. ◻

Do této doby spadá záhadná událost, o níž píše Boyssoné ze Chambéry do Turina Guillaumu Bigotovi, s nímž je v písemném spojení. Rabelais prý o věci psal jakémusi Fossanovi, snad augustinianu Girolamu Negri, rodem z Fossana, který byl později zbaven svých úřadů pro kacířství. A týž sděluje v listě z 19. prosince 1540, že „Rabelais tudy šel a (jej) navštívil", tedy Rabelais ubíral se přes Chambéry v prosinci nebo listopadu toho roku[5]) a snad pobyl i v Lyoně. V březnu roku 1541 jest Rabelais opět v Turině,[6]) odkud téhož měsíce svého protektora Guillauma du Bellay doprovází na jeho cestě do Francie, a ta trvala od listopadu 1541 do května 1542. Téhož roku prodlí snad také v Lyoně; nové vydání Gargantuy a Pantagruela, které tu vyšlo toho roku, ukazuje, že je snad řídil sám autor.[7]) Pobyl-li v Lyoně,

[1]) Z Revillout, Les promoteurs de la Renaissance à Montpellier, cituje doklad V.-L. Bourilly v Revue d'histoire moderne et contemporaine. VII. 1906 str. 605. ◻

[2]) Revue des Études rab. IV. 45. Datum dopisu Pellicierova Rabelaisovi ze 23. července. V Marty-Laveaux. III. 382. ◻

[3]) V Marty-Laveaux. III. 384 a n. ze 17. X. 1540 a 20. III. 1541. ◻

[4]) Srov. Tilley. I. 182. ◻

[5]) Viz Revue des Études rab. 47 a n. Do této doby kladou někteří a spojují v jedno aféru s kard. de Tournon. (E. Picot.) Srov. téhož Les français italianisants au 16e siècle. Paris. 1906. 98 ◻

[6]) Dopis Pellicierův du Bellay-ovi z 3. dubna t. r. RER. IV. 48 ◻

[7]) Proti domněnce, že toto vydání je přehlédnuto autorem, staví se P. P. Plan. 82. s. u. ◻

tedy nejspíše tehdy mohl dáti do tisku knihu, jíž neznáme, ale o níž dochází zpráva, že tu roku 1542 vyšla. Jest to vylíčení hrdinského života p. Guillauma du Bellay, pána z Langey, jehož překlad z latiny pořídil jeden z družiny jeho C. Massuau.[1]) Pak opět meškâ v sídle piemontském. Ale když se brzy potom pán z Langey roznemohl a opustiv svůj úřad spěchá do Francie, Rabelais jej provází. Na cestě v Saint-Symphorien-en-Laye, u Tarare, „asi třicet mil od Lyona" stál dne 9. ledna 1543 u smrtelného lože, na němž tu Guillaume du Bellay také dokonal;[2]) odkazem z 9. listopadu, či vlastně 13., roku 1542 odkázal pán z Langey svému osobnímu lékaři ročních 150 liber,[3]) pokud by se mu nedostalo nějakého vydatnějšího beneficia; bratr Guillaumův Martin du Bellay chválí Rabelaisa, že své povinnosti lékařské vykonával dobře. Snad proto jiní dva bratří Jean a René opatřili mu později beneficium fary v Saint-Christophe du Jambet.

V zimě počátkem r. 1542, když Rabelais doprovázel pána z Langey na cestě Francií, tehdy asi kolem polovice března zavítal také do Saint-Ay, kde už pán Saint-Ayl, Étienne Lorens, který byl rovněž z družiny páně Guillaumovy du Bellay a kapitánem v pevnosti turinské, prodléval od 1. března. A tak odtud mohl v této době Rabelais napsati žertovný dopis, plný vervy, jakou známe jen z jeho románu, Ant. Hullotovi, právníku a příteli svému, do Orleánu.[4]) Rabelais jinak ve své korespondenci býval zdrželivý a referentský.

Z r. 1543 máme ještě jinou zmínku o Rabelaisovi: jest jmeno-

[1]) Stratagèmes, c'est à dire proeſſes et ruſes de guerre du preux et tres celebre cheualier Langey, on commencement de la tierce guerre cesarienne, traduit du latin de Fr. Rabelais par Claude Massuau. Lyon, Seb. Gryph. 1542. O čemž zpráva se podává v knize La Croix du Maine a Du Verolier. III. 301. Srov. P. P. Plan a RER. II. 365.

[2]) Viz Revue des Études rab. II. 51 a n. Rabelais vypravuje o události v III. 21. a IV. 27. (Marty-Laveaux, II. 106 a II. 365).

[3]) Srov. cit. článek V.-L.-Bourillyho v RER. II. 53.

[4]) A Monſr. Le baillif, du baillif des baillifs, Monſr. Me Antoine Hullot, seigneur de la Court Pompin, en chreſtianté, A Orleans. Marty-Laveaux. III. 380. Srov. RER. 160 a III. 351, kde správný text.

ván mezi maîtres des requêtes na dvoře královském.[1]) Za to nevíme o něm ničeho roku následujícího. Snad prodléval na venkově u svých přátel na různých místech, zdá se, že ze Saint-Ay odešel do Fontenay-le-Comte; snad zavítal do své domoviny: všude pobývaje, aby mohl dokončiti a připraviti další knihu o Pantagruelovi; snad se zastavil také u Tiraquella v Paříži, kde tento byl senátorem král. kurie.

Třetí kniha o Pantagruelovi totiž přesunuje dějiště s vysněné země Dipsodův do Utopie, t. j. v okolí Devinière, rodiště Rabelaisova. Proto soudí někteří, že ji autor dopsal pod vlivem vzpomínek na rodný kraj.[2]) Ale tento oddíl činů Pantagruelových je vlastně knihou, která, abychom se moderně vyjádřili, luští problém: manželství. Panurg chce se oženiti, ale chce míti předem jistotu, že nebude klamán; různé pokusy, jež podniká, aby zvěděl svůj osud v manželství, jsou mnohonásobnou příležitostí ukázat, jak marně se namáhá vzbudit jakoukoli vůli v osobnosti lidské analysující rozum v tom, o čem rozhoduje instinkt či spíše čistá a neporušená energie, velké srdce. A duchaplný, obratný Panurg byl ubožácký bázlivec. Do jeho úvah, rozvah a kolísání vloženy jsou i názory Rabelaisovy o manželství, jeho hlas v „otázce ženské“ (querelle des femmes), která byla intensivně a opravdově řešena zvláště v těchto chvílích. Rabelais kloní se spíše k nepřátelům žen, jichž však zase brání proti mužům, kteří nedokonalých institucí zneužívají sobecky pro své choutky a proti slabému pohlaví. Jeho ideje se tu namnoze kryjí s myšlenkami přítele jeho Tiraquella, který svůj spis o věci nově vydal r. 1546 v Paříži.[3]) Navštívil jej tam snad Rabelais? Je to možné. Rabelaisova druhá kniha o Pantagruelu[4]) (celého románu III. a tak

[1]) Jmenuje jej tam Claude Chappuys ve svém Discours de la court (z r. 1543). Cit. RER. IV. 102.

[2]) Srovn. Arnstädt, s. u. 19.

[3]) Z toho úsudek, že Rabelais na jaře 1545 prodlel u něho a četl tam korektury nebo první výtisky díla, v něž pojaty nové názory. Ale Rabelais mohl dojíti k témže názorům i z prvních vydání knihy Tiraquellovy a mohl se s přítelem sejít v názorech na základě hojné literatury o sporu tak životném a starém. Srov. Revue des Études rab. III. 267.—270.

[4]) Tiers livre des faictz et dictz heroiques du noble Pantagruel: cõpoſez

také se označuje) vyjde také v Paříži téhož roku na podzim s privilegiem od samotného krále Františka I.[1]) z 19. září 1545, jímž se zakazuje padělání knihy bez vědomí autorova „po deset let za sebou jdoucích," neboť knihy „našeho milovaného a věrného mistra Františka Rabelaisa, doktora lékařství z naší university montpellierské" byly neprávem „pokaženy a převráceny".

Satirik si počínal velmi opatrně obrniv svoji knihu autoritou královskou; doba byla nebezpečná, kdy ji vydal a docela, prvně, se svým plným jménem. Přítel Doiet seděl zavřen v pařížské Conciergerie a brzy potom byl upálen (1546); Marot ve vyhnanství nedlouho před tím skonal; kdosi byl upálen v Chinoně; nastalo (1545) vraždění valdenských; ba i tajemník kardinála du Bellay byl upálen v hlavním městě francouzském.

V nadpise knihy autor zve se „calloier", totiž poustevník, stařec, dědeček, asi ve smyslu pravoslavném,[2]) ostrovů v Středozemním moři, jež jindy zve „moje ostrovy d'Hyères" nebo „moje Stoechady," patrně pro zálibu, jež v nich měl. Jeho knihy vůbec ukazují, že znal a měl rád jih francouzský, že prošel Dauphiné (IV. 57.); někdy snad se zastavil i v San Remo;[3]) plavil se též po moři (IV. 63), zažil na něm bouři, prozrazuje se při líčení jejím: my ostatní cestující. Dříve „abstracteur de quinte essence" nebo „architriclin" Pantagruelův, jak se ironicky nebo výbojně Rabelais nazýval, chce teď působit dojmem uklidňujícím? Je sám uklidněnější a pevnější.

Rabelais vydá knihu r. 1546 pod ochranou krále, jehož jménem právě jsou krutě pronásledováni všichni novotáři nekatolíci:

par M. Franç. Rabelais docteur en Medicine, & Calloier des Iſles Hieres. L'auteur ſuſdict ſupplie les Lecteurs benevoles, ſoy referuer a rire au ſoixante & dixhuytieſme liure. A Paris. Par Chreſtien Wechel... MDXLVI. P. P. Plan. 123.

[1]) Marty-Laveaux III. 387 a n.

[2]) V Observations de plusieurs singularités de divers pays en Turquie (1553) od Pierre Belona, vyloženo tak na mnichy a jeptišky z hory Athos. Cit. v RER. IV. 197.

[3]) Srov. A. Lefranc, Les navigations de Pantagruel. 229.

sám také prchne. V březnu téhož roku je již v Metách,[1]) kde se stane později lékařem nemocnice s platem 120 liber ročně; ten mu byl posledně vyplacen až do sv. Jana 1547. Patrně tedy v červnu t. r. opouští Mety; v červenci nacházíme jej již v Paříži, jef účasten a vidí, neboť ve svém spise Sciomachie toho vzpomíná, pověstný souboj dvou pánů, který se tehdy[2]) stal v Paříži.

Rabelais vzdáliv se v dobách krutého pronásledování, vrací se brzy po změně vlády (František zemřel 31. března 1547); i u Jindřicha II. najde zastánce, bude to zvláště kardinál Odet de Châtillon, biskup v Beauvais, synovec Montmorencyho, který s Guisy měl největší vliv na nového krále. Tento kardinál byl nakloněn reformaci a později se oženil v „červeném šatě“.

Počátkem roku 1548 vydá Rabelais 11 kapitol s prologem (v Lyoně) jakožto ukázku ze IV. knihy svého románu (Pantagruela), kterou v hlavních rysech asi dokončil ještě téhož roku, později pak doplní jednotlivými kapitolami. Tak na př. kap. 32 proti útokům, které na něho učinil v r. 1549 Gabriel de Puits-Herbault (Putherbeus), mnich ve Fontevrault, krajan jeho, zatracuje jeho spisy a představuje ho jako pijana, žrouta a nebezpečného kacíře. „Vždyť tomuto našemu Rabelaisovi nic nemůže scházeti k naprosté nešlechetnosti, ano v něm není bázně boží ani studu před lidmi, kterýžto vše, věci božské i lidské v posměch béře a za žerty má.“ [3]) Později proti němu obrátil se Kalvín [4]) a Robert i Henri Estienne.

[1]) Ch. Abel, Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz. 1870. Str. 80 a n. 28. března 1546 píše Jan Sturm kardinálovi du Bellay o tom, že „doba vyhnala R. z Gallie ... Doslýchá se, že je v Metách“. I Rabelais psal z Met kardinálovi 6. února, nejspíše tedy 1546, stěžuje si do své bídy, „nelze žíti skromněji,“ a dovolávaje se pomoci.

[2]) 10. července (Moland. XXXIII.), 16. čce. (Birch-Hirschfeld. 245.)

[3]) Putherbei, Turonici, professione Fontebaldei, Pontificii tract. qui inscribitur Theotimus sive de tollendis et expurgandis malis libris, iis praecipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant, libri duo 1549. Cit. Regis II. 1373.

[4]) Calvini opera (vyd. z r. 1590. Str. 169. odstavec 11, 12, 13 zve se De scandalis). Viz též II. 1. 8. a III. 6. 3., kde mluví proti filosofům, kteří, „když chtí znamenitě povzbuzovati ke ctnosti, nic jiného nepřinášejí, než abychom

Zatím však v červnu 1548 Rabelais dorazil za kardinálem du Bellayem, tajně prý prošed Francií,[1]) do Říma, v čas, neboť v Paříži se začal inkvisiční soud, „chambre ardente“. Jeho protektor byl poslán do Italie v srpnu roku předešlého; ostatně také úloha jeho u trůnu královského smrtí Františkovou byla skoro dohrána. Když v březnu r. 1549 narodil se Jindřichovi druhý syn, oslavil radostnou událost kardinál, se svými, zvláštní slavností s hrami, turnaji, býčími zápasy, tanci a hodováním, ve svém paláci na Piazza di SS. Apostoli, což Rabelais popsal ve zvláštní knížce,[2]) Sciomachie. Poslední pobyt Rabelaisův v Římě; k některému z římských pobytů vztahuje se velmi vřelý dík zeměpisce francouzského Theveta,[3]) tlumočený v jeho Kosmografii, že mu přispěním Rabelaisovým umožněn volný vstup do jednoho starého dvora a zahrady, odkud prvně byl vyháněn, když je prohlížel, neboť jej měli za vyzvědače. Ukazuje zároveň, jak byl Rabelais asi v Římě znám, koho měl přáteli a že byl vážen.

V červenci r. 1550 vrátí se do Francie, a již 6. srpna[4]) dostává se mu asi pomocí kardinála z Châtillonu nové privileje, pro třetí knihu, od krále Jindřicha II. A nedlouho před tím, 18. ledna, dostal faru v Meudoně[5]) a zároveň v Saint-Christoph du Jambet, jež spadaly obě pod pravomoc jeho protektora kardinála du Bellay. Nikdy nesídlil na této faře a v Meudoně, kde jeho pobyt le-

žili ve shodě s přírodou“. Str. 135 6. Ve spise Contre la secte phantastique et furieuse des Libertins qui se nomment Spirituels (1545), že tací lidé uspávají své svědomí, „aby každý beze skrupulí žil po své chuti.“ Toto cit. Thuasne. s. u. 386.

[1]) Arnstädt, Gedanken atd. 20.

[2]) La Sciomachie & festins faits a Rome au Palais de mon ſeigneur reverendiſſime Cardinal du Bellay, pour l'heureuſe naiſſance de mon ſeigneur d'Orleans. Le tout extraict d'une copie des lettres eſcrites à mon ſeigneur le reverendiſſime Cardinal de Guiſe, par M. François Rabelais, docteur en medicine. A Lyon. Par Sebastien Gryph. M. D. XLIX. Marty-Laveaux III. 391.

[3]) Z Thevet, Cosmographie II. 732 cit. Arnstädt, Rabelais und sein Traité d'éducation. 19.

[4]) Marty-Laveaux. II. 3.

[5]) Viz tamže. III. 417.

genda[1]) opředla řadou idylických scen a událostí, rovněž nikdy se trvaleji neusídlil;[2]) také, ať už z důvodů jakýchkoli (někteří myslí, že byl k tomu donucen), záhy resignoval na obě fary, 9. ledna 1552, a jeho zřeknutí[3]) přijato.

Bylo to vlivem protivníků? Ti brzy se vrhli na dílo Rabelaisovo. Dne 1. března 1552 vyšel od soudního dvora pařížského zákaz „prodávati a vykládati po čtrnáct dní čtvrtou knihu o Pantagruelovi" podle nálezu censury theologické fakulty a pro „dobré víry a náboženství".[4]) Kniha vyšla v lednu, byla dedikována kardinálu Odetu de Châtillon[5]) a kryla se privilejí královskou. Ale kniha tato, která líčí plavbu Pantagruela a jeho druhů do věštírny „božské lahvice", k věštce Bacbuc, jest nejjasnější a nejostřejší satirou proti tradici katolické, proti dekretálům, proti Římu a papeži; s tím se právě od ediktu z Fontainebleau (3. září 1551), kterým zakázáno biskupům francouzským účastenství na sněmech církevních i jakékoli platy a dávky do Říma, ocitl král ve sporu. Než kniha neméně ostře obrací se proti úřednictvu soudnímu, jeho zatemnělosti, domýšlivosti a úplatnosti. A tak Parlement a Sorbonna na čas vítězí potlačujíce knihu; fakulta ostatně způsobila také již dříve, že du Bellay[6]) přestal býti biskupem pařížským; jeho nástupce již Rabelaisa nechránil. Ale že král, jejž autor oslavoval ve chvíli, kdy dobyl vítězství, knize privilegium ponechal, zůstala v prodeji. Následujícího roku vyšly pohromadě všechny čtyři knihy, přehlédnuté, ale nikoli samým autorem.[7]) Rabelaisův život chýlí se ke konci. Žil ještě na sklonku r. 1552.[8]) Ještě tehdy

[1]) Po stu letech tam sebral různá ta vypravování Antonie Le Roy a uložil ve svém díle Rabelaesina Elogia. Odtud čerpáno mnoho scen a námětů pro hry a zpěvohry. Viz níže.

[2]) Nepobyl tam prý nikdy déle dne. Srov. Revue des Études rab. II. 59.

[3]) Marty-Laveaux. III. 418 a 419. Meudonu prý 7. RER. I. 59.

[4]) Marty-Laveaux. III. 420–1.

[5]) Le Quart livre des faicts et dicts Heroiques du bon Pantagruel. Compofé par M. François Rabelais, docteur en Medicine. Věnování je z 28. ledna 1552.

[6]) Srov. Birch-Hirschfeld. 252.

[7]) Srov. P. P. Plan, s. u., 188.

[8]) Vyplývá to z korespondence Deny Lambina, učence lyonského, jeho přátelům; píše v listopadu, že slyšel, že Rabelais byl uvězněn; pak že

byl o něho zájem v jeho městě, v Lyoně. Jistě Rabelais již nežil 1. května 1554, kterýmžto datem je označeno věnování básní Jacques Tahureau-a, kde Rabelais se zve „nebožtíkem“;[1]) z r. 1554 pochází také epitaf Ronsardův. Tradice[2]) uznává dnem smrti Rabelaisovy den 9. (7.) dubna 1553; umřel a pochován prý byl v Paříži u sv. Pavla, jako designovaný farář tamže,[3]) v Rue des Jardins, jak opravuje mínění, že zemřel v Meudoně, Colletet.[4]) A také ve čtvrti svatopavlovské v ulici du Figuier č. 8., kde Nodier smekával, měl asi poslední bydliště; od nepaměti dům ten se zval v listinách Hôtel Rabelais.[5]) ▭

Takový byl život Rabelaisův, jako jeho smrt. Neumíral opuštěn, zahánět, snad žerty, smutek přátel nad svým skonem, jak svědčí epitaf Tahureauův, klidně přijímaje fakt života i smrti, pravý „pantagruelista“. Ale už jeho současníci jej skreslují. Právě Ta-

ničeho neví o jeho záležitostech lyonských; v prosinci, že ničeho neslyšel. Revue des Études rab. I. 57 a n. ▭

[1]) Konjekturou P. Laumonierovou, vzhledem k publikaci básní Ronsardových, sráží se doba úmrtí mezi tyto terminy: 8. srpna 1553 až 1. května 1554. Srov. RER. I. 210. ▭

[2]) Legenda navěsila na jeho smrt řadu výmyslů, které mají jej charakterisovat a mohou spočívati na tom reálném podkladě, že Rabelais umíral klidně, utěšuje své přátele; před smrtí dal prý se obléci do kutny či domina benediktinského, aby zemřel podle žalmisty: Beati qui in Domino moriuntur (Blahoslavení, kteří umírají v Pánu). Po posledním pomazání prý řekl: Namazali mi boty na velkou cestu. A když se ptali po jeho zdraví, vzkázal: Jdu k velkému snad. A učinil prý tento odkaz: Nemám ničeho, jsem mnoho dlužen, ostatek odkazuji chudým. Srov. Regis II. č. I. str. XXIV. Arnstädt, Gedanken 25. Revue des Études rab. I. 62 a n. ▭

[3]) O tom Regis II. č. 1. str. XXIV. Guy Patin, lékař pařížský (dopis z 22. června 1660), že byl pochován pod stromem. Ib. II. 1383 a u Colleteta. Str. 20. ▭

[4]) Vie des poètes français. F. Rabelais par Guillaume Colletet. Extrait Genève. 1867. (Brunet.) Str. 18. Le Roy píše, že našel v Meudoně nadpis:

(Cordiger, hinc medicus, tunc pastor et intus obivi:
Si queras nomen, te mea scripta docent.)

Františkán, lékař pak, duší zas pastýř tuhle jsem umřel:
po jméně-li se ptáš, spisy mé řeknou ti je.

[5]) Revues des Études rab. I. 241. a srov. tamže II. 121.

hureau ve svém epitafu[1]) příliš zdůrazňuje satirickou stránku jeho osobnosti, asi vlivem jeho díla, a básník Ronsard[2]) zase jistý groteskní rys vnáší neprávem v osobu, nazývaje Rabelaisa pijanem, z jehož „žaludku a střeva vzroste réva“. Nicméně nechce jej tím snižovat; vždyť studium i snahy byly jim společny, Ronsard sám opěval víno, a ve svém epitafu vlastně napodobuje řecké verše na Anakreonta,[3]) a připomínaje Rabelaisovy vznešené přátele zve jej shodně s nimi „dobrým“. A ještě stejně Jean-Antoine Baïf, Estienne Pasquier (1586) a Pierre Boulanger (1587): znají hlavně výsměch Rabelaisův, a poslední dva ve svých epitafech zvou jej přímo gallským Demokritem.

Tak oddělili dílo a osobu a zase zkonstruovali si autora podle svého chápání díla, pochopení mělkého a jednostranného. A pomalu utvoří se tradice tohoto dvojklaného soudu; řeknou v st. 17: „jakkoli byl velmi rozkřičen pro své mravy a své žerty, jež si ztropil z věcí svatých a náboženských, nutno přiznati, že byl výborný muž“.[4]) A počten bude mezi „atheisty“, vyčítáno mu libertinství, nazván morem: „nemožno z něho čísti jen stránku bez nebezpečí těžké urážky boha . . . je prokletý a škodlivý spisovatel, který zvolna vyssává ducha zbožnosti, nepozorovaně zbaví člověka sebe sama, který ničí cit náboženský . . . udělal více škody svými žerty ve Francii než Kalvín svými novotami.“[5]) A zase: žil prý a umřel vzorně.[6]) Dvojí hlediště udržovalo se až do naší doby. Hle, muž, který si dovedl učiniti záštitou dva krále, jenž si zjednal přístup ke třem papežům, jehož přátelství si vážili učení a mocní kardinálové, svobodní duchové, jenž měl dobrými přáteli diplomaty, nejlepší právníky, lékaře, humanisty, básníky, umělce,[7]) cestovatele své doby! Žil životem, k němuž

[1]) Otištěn v Revue des Études rab. I. 61 a n.

[2]) Faksimilový otisk tamže I. 145 a též v Livret de folastrie c. v.

[3]) Srov. Revue des Études rab. I. 213.

[4]) Louis Moréri, Grand dictionnaire historique. 1674. Cit. Regis II. 1383.

[5]) Père Garasse: La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps. Cit. Regis II. 1381.

[6]) Du Verdier. Cit. týž II. 1380.

[7]) jsou to nejlepší té doby architekti, Philibert de l'Orme, Guillaume Philandrier, jejž zve „svým velkým přítelem“, Jean Murin, snad i Serlio, a sochař Jean Goujon. Srov. Lefranc, s. u. 238.

potřeboval příliš rovnováhy, aby nebyl jen ironikem, a rovněž bylo mu třeba příliš síly k napsání komedie života, aby nezůstal jen skeptickým satirikem. Plný učenosti a touhy po lepším životě lidském, v chaotické své době, jednu měl slabost: znal příliš dobře člověka. A v tom je jeho moc, moc spisovatele, a tato síla nám zachovala jeho dílo, které učinila nesmrtelným.

III.

Dílo. Rozebírajíce dílo a opírajíce se o přesně zjištěná fakta a data životní, budeme moci bezpečně z těchto dvou složek sestrojiti psychologii autorovu, poznati člověka. A člověka právě nenajdeme tak v dílech učených, jež pozbyla dnes své ceny a nemohou v tehdejší době ani methodou ani pojetím jeviti mnoho originality (jen tu a tam přispějí k objasnění více jejich snahy a cíle než výsledky), ale to dílo, jež kardinálové Du Bellay a Du Perron prý zvali „knihou", dílo, v němž promluvila „pátá esence" Rabelaisova, chceme-li obrátiti jeho rčení, vlastní jádro jeho bytosti, totiž román o Gargantuovi a Pantagruelu, jímž také jedině Rabelais do dnes žije.

Budeme se tedy snažiti vyložiti povahu Rabelaisa-spisovatele a z povahy jeho života poznati jej; tak se nám objeví nejen způsob, jakým tvořil, ale budeme moci nejen rozpoznati, co vytvořil, ale dovedeme také pověděti, kdo je on, a o jeho díle, jakého je druhu; označíme je.

První knihou Rabelaisovou, mimo jeho knihy učené, jest tedy „Velká a nectná kronika o velkém a ohromném obru Gargantuovi, vypravující jeho rodokmen, jeho velkost a sílu jeho těla; rovněž podivuhodné skutky válečné, jež vykonal pro krále Artuše, jak dále uvidíte. Nově vytištěná," dokládá vydavatel a to byla reklama. Už od konce st. 15. vešly v oblibu staré středověké romány dobrodružné; jejich hrdinové jsou jemní a něžní, náchylní k pláči pod dojmy citovými; k ženám, jakožto „mdlému pohlaví", dvorní, ale zdatní, odvážní a stateční; jsou obratní a silní, avšak při tom zbožní, ctní, ale i hrdí, nezištní: jsou mravní. Byli ideály doby loyálního milence a statečného hrdiny Bayarda, doby,

která dožívala středověk a ještě potom myslila, že „duševní kultura zženšťuje“ (Castiglione); teprve pochopení antiky naučilo evropské lidstvo harmonii těla a ducha.

Ožila tedy na čas stará romantika s hrdinami, kteří dovedou činy neslýchané! Roku 1478 vyjde, rozveden v prosu, román o Fierabrasovi, potom o Lancelotovi (1488), dojemná historie Tristramova (1489), pak o Čtyřech synech Aimonových (1493), téhož roku „kniha o statečném rytíři Artušovi“, dále o Merlinovi (1498), o sv. Graalu, o Huonu de Bordeaux (1516), Guerin de Montglave (1518). Mnohá z nich vydána několikrát (Lancelot třikrát, Tristram a Artuš čtyřikrát). Nade všechny vynikla kniha, která teprve v polovině století 16. dočkala se roucha francouzského: Čtyři knihy o velmi silném rytíři Amadisovi de Gaula, látka původu španělského. Příhody hrdiny, pravého to rytíře typu Bayardova, a jeho věrné paní, vtělené něhy a oddanosti, všeho, co si kdy muž vysnil v duši ženskou, dojímaly a lákaly, snad kontrastem k rozpustilým mravům doby.

Pět jiných románů protáhne látku do 12 knih, a když se cyklus skoro zdvojnásobí, naplní příběhy, vždy téměř stejnými, sedm svazků pod společným titulem: Román románův.

Básnickým požehnáním a vykoupením tohoto druhu poetických románů je Ariostův Zuřivý Roland.

Ale vlast Ariostova dala literatuře také knihy a verše, v nichž se statečnosti hrdin nadsazují v nemožné, aby byly vysmány, kde vůbec člověk v zrcadle groteskních líčení zkarikován, takže pociťuje z nich silně satiru svého malomocného velikášství, výplody to doby individualisticky rozechvěné, rozesmané, skoro rozšklebené. Vlast Amadisova zrodila Dona Quijota, výkvět nového nazírání, plod ducha doby nové, střízlivější, věcnější, ale také lidštější. Tyto knihy buď působily přímo na dílo Rabelaisovo nebo mají s nim mnoho podobností.

Knížka Rabelaisova, první puk jeho románu, vypravuje,[1]) jak Merlin, kníže mezi „nigromanty“, přeplaviv se od krále Artuše na východ, svým kouzelnictvím stvoří „grant Gosiera“ a Gale-

[1]) Otištěna ve vyd. Marty-Laveaux. IV. 23–56.

melle, jeho ženu; svými čarami udělá jim ohromnou klisnu, a ta je odnese z východu na západ, kde se jim narodí Gargantua. Jdou hledat Merlina; cestou kobyla svým ocasem sporáží les. Přijdou k hoře sv. Michala (sev. Francie) mezi Bretoňce. Tam zemrou, a Gargantua jde do Paříže, kde vezme zvony z věže notredamské, aby je zavěsil na krk své kobyle. Vrátiv je, jde zpět k sv. Michalu, kde se mu zjeví Merlin, pošle jej na pomoc králi Artušovi. V službách tohoto Gargantua vyhraje řadu těžkých bitev, přinese mu krále hollandského a irského ve své mošně, kam v posledním boji strčí také jednoho obra. „A tak žil Gargantua v službách krále Artuše přesně po dvě stě let, tři měsíce a čtyři dni. Pak byl odnesen do feerie přízní víly a Meluziny s mnoha jinými, kteří tam jsou.“ ▭

Jiné vydání (1533) slibuje ostatek skutků Gargantuy a jeho syna Pantagruela. ▭

Hle, duch Rabelaisův pln povídaček o statečných rytířích zúčtoval s nimi; nehoráznosti činů, o nichž vypravuje, dráždivé i naivní lascivnosti, jimiž jednoduché črty lidového vypravování prokládá, ukazují již groteskní vervu autorovu, která samotným příběhem své osoby satirisuje, nadsazujíc a je sesměšňujíc; učí čtenáře kritice. Rabelais byl příliš racionalista, aby jen pustil uzdu bujnosti, a příliš humanista, aby z hrozného napjetí jeho duševní i vitální energie, kterým rozvířená doba dávala volnost, nevybil se také nějaký blesk myšlenky. ▭

Není-li v počátečních větách jistý skrytý šleh, an se obrací k rytířům a šlechticům, oni že znají Merlina; když praví, že tento čaroděj krále a šlechtu chránil svými kouzly; když připomíná, že král se bojí zničení ženami? Ba víc, jakýsi výsměch cítíte z řeči o hoře sv. Grálu; jistě chce, lékař, parodovat biblické podání o stvoření člověka; imituje, s tajenou ironií, útěk do Egypta. Ovšem zřetelně a jasně bije na krádeže bretoňské. A ohlašuje příští knihu Pantagruela; patrně už v duchu autorově zrálo, třeba zvolna, přece, ovšem jen v hlavních rysech ideových, podle jeho názorů, a tedy o věcech, o nichž jej nitro nutilo promluviti, dílo celé; pomalu rýsuje se mu perspektiva stavby provádějící vůdčí myšlenku: pantagruelism. Vlastní, vnitřní plán zvolna mu na-

růstá, podrobnosti vychrlí jeho obsáhlý duch a jeho niterná síla.[1])

Po první knize o Pantagruelu vrátí se ke Gargantuovi, jejž nově spracuje a ideově naplní, takže celého díla kniha I. jest pozdější kniha II., potom přidá další dvě knihy (III. a IV.) a teprve po jeho smrti, nejprve v úryvcích (Isle sonante 1562), pak cele vyjde kniha poslední (V. 1564).[2]) Než to už bude vlastní román, a ten vznikl ze složek četnějších než vzpomenuté vypravování. To vyrostlo hlavně z tradic lidových, to vzalo stavbu svých pošetilých událostí z oblíbené četby lidové. Z podání lidových snad jsou vzata i jména a některé vnější vlastnosti hrdin.

Jméno Gargantuas je poprvé doloženo r. 1470;[3]) označen jím jako přezdívkou host biskupa v Limoges. To před Rabelaisem. Jinde, v době Rabelaisově, ale pravděpodobně nezávisle na jeho reku, r. 1532.[4]) Garguentas[5]) zve se v jedné frašce (z r. 1540) bytost, která padne do pekel. A v mysteriích a Skutcích apoštolských Pantagruel vyskýtá se jako jméno ďábla, tu jako název žíravého léku.

Souvisí první jméno s románským kořenem garg-? Pak by se bylo musilo po Francii a dále rozšířit jen z krajů, kde není změny g v j: Pikardie, Normandie, Bretoňska nebo některých krajin jižních. Pak by bylo možno hledat v něm kořen starý a snad je stotožnit s Gurguntiem[6]) (připomenutým v st. XII.) nebo s anglickým hrdinou Gurguntum.[7])

Kořen gar-, znamenající hrtan, ukazuje k tomu, že tento rek, snad již keltský, byl obr a neobyčejný jedlík i pijan. Je ohromný,

[1]) Poněkud jinak o tom soudí Millet 49 a n.: psychologii tvoření chápe příliš vnějšně a přímočaře.

[2]) Rabelaisovo autorství, zdá se, částečně prokázáno: jeho je hlavní plán, jeho některé kapitoly, rozhodně inspirace rabelaisovské. O tom v příloze I.

[3]) V. Revue des Études rab. IV. 217 a n. a Revue des traditions populaires. XXI. 340.

[4]) Marty-Laveaux. IV. 12.

[5]) Revue des Études rab. IV. 273 a n.

[6]) Srov. Revue archéologique, IX. 18. Str. 179.

[7]) Srov. Regis II. č. 1. XXXII. (var. Gerguntum). Byl prý to báječný král Britů.

vždy veselý, sní sto bochníků po osmnácti librách za deset minut; nosí s sebou v mošně trpaslíka a lidi k obsluze. Když se zastaví, v půl hodině je prostřeno, a tu on jí: celé voly pečené, ovce, prasata, co se po okolí schytá; jeho služebníci přistavějí si žebříky a vidlemi házejí mu do úst jídla, on zapije dvanácti sudy vína a pak spí třicet až čtyřicet hodin.[1]) Vzpomínky na něho jsou po celé zemi, zvláště krajiny Retz, Anjou, Poitou, Touraine a nade všechny Limousinsko.

Bludné kameny, to jsou kameny, jež vrhl; hraje si jimi; úskalí (v Dauphiné), mající podobu lože nebo židle, tof jeho stolice, kde odpočíval, když pojedl mnoho zvířat; jinde (Haute-Loire) jest jeho hlava, jeho klobouk (Dauphiné), jinde (pohoří Chartreuse) jeho zub.[2]) A zase ukazují jeho talíř (v Nivernais a Bourbonnais) a jeho lžíci.[3]) Chodě světem, tu upustil břímě, aby si polehčil (Laon), tam očistil si bláto s bot, i vznikly hory a vrchy (Charente-inférieure a u Forez, Nantes, Rouen); jinde zase botami udělal prohlubně (Berry).[4])

Jindy holí v horách různé zářezy a strže, kamž často vypustil celou řeku, když ji jinde byl vypil; tak udělal také jezero ženevské vykopav dvě jámy a nohou rozkopnuv úžinu mezi nimi; v Alpách valdských každá jeho stopa je poznamenána rybníčkem;[5]) holí kácí les.[6]) Jest to obr, jehož sílu nepřirozenou ani v mládí, kdy strachujíce se jí chtí se ho zbavit, nezastraší ani nepřekonají. Sotva se narodil, chce jíst, a najed se, chce pracovati.[7]) A nejen v pojmenováních a vypravováních, tradice lidová jej docela dává představovati.[8])

[1]) Revue archéologique. IX. 18. 177 9.
[2]) V. P. Sébillot, Le Folklore français I. 216, 217, 301.
[3]) Revue des Études rab. I. 240.
[4]) P. Sébillot, s. u., I. 182, 214, 313.
[5]) P. Sébillot, ib., II. 75, 85, 92, 97, 333, 403.
[6]) Tamže I. 255.
[7]) L'Histwêre di Gam'gam'touwan. Revue des trad. pop. XXI. 375 a n.
[8]) V Lucembursku o masopustě se G. popravuje: čte se rozsudek, pro zábavu, a obr je pak spálen nebo zastřelen nebo utopen. Revue des trad. pop. XXI. 376.

Tímto rekem, který stále ještě, pod jmény druhdy změněnými, žije[1]) v tradici lidu francouzského, Rabelais pojmenoval svého hrdinu. A učinil také jej a jeho syna hlavní osobou svého románu. Mnoho z toho, čím dnes Gargantua žije v lidu, je pozdější a snad někdy i vlivem knihy Rabelaisovy se vytvořilo, ale jistě obr žil v lidu již dříve, před románem.

Rabelais ve svůj román, který na kroniku přímo navazuje, čerpá mnoho rysů, v povahách i řečech svých hrdin, vedle vlastní tvorby, ve způsobu hovoru a vyprávění — z lidu; naráží na pověry lidové: ledoví muži (III. 33), uvádí komická pojmenování lidová (IV. 6), lidové názory o zvířatech (IV. 7),[2]) pojmenování jich: Bernas li asne (B. osel), Jean Lapin (Jan Králík), Robin Mouton (R. skopec) atp. (IV. 6.) Rád cituje kletby a zaklínací formule lidové, úsloví, rčení, výrazy, někdy i sprosté, lidové názvy odborné. Tak úsloví o národech (Němcích, Angličanech), knížatech, rytířích, duchovních, advokátech, lékařích, ovocnářích; o ženách, o lidech moudrých i bláznech.

Samy mu přicházejí takové věty, takřka se mu vnucují; jsou pak skutečně účinnými prostředky slohu, ale nejen to, autor v nich našel hluboký význam životní a dovede jim dodat smyslu. A zase to jsou jinde různá rčení z modliteb, lidové soudy o Bohu, ďáblu, věty z bohoslužeb nebo populární věty z mysterií; nejrozmanitější přísloví: o jídle, o pití atd., narážky krajinské (osel v Loiře, o provinciálních svatých, II. 11, III. 47, IV. 11). Autor přejímá v dílo své i názory lidové, buď, aby s nimi souhlasil a dodal jim váhy, nebo aby je zesměšnil (III. 52), má mnoho narážek na zvyky a mravy lidové, skoro ve všech krajích Francie,[3])

[1]) Guerguantuël, Guerginta, Guerguinta, Guergantua. Revue des trad. pop. XXI. 446 a n. I otec jeho je v tradici Grandgosier, Grand gésier, Grand Giusé I. 341. V. též Sébillot I. 309 a Revue archéologique m. u. 177. Jméno Gargantua je rozšířeno i v další oblasti románské a znamená vždy něco obrovského. Toldo, Archiv für neuere Sprachen atd. 106. Revue des Études rab. IV. 217 a n.

[2]) P. Sébillot, s. u., I. 123, III. 96, 97 a Revue des trad. pop. XXI. 174 a n.

[3]) Srov. Revue des Études rab. III. 330 (o Languedocu).

vzpomíná: naši staří druidové (III. 52). Domovina se svými zkazkami, mravy, zvyky, způsoby, zpěvy, to vše přechází v jeho dílo, přicházejí i narážky literární, totiž z literatury starší i současné, pokud byla oblíbena a hluboko pronikla, znárodněla: ze zmíněných románů (Artuš, geste du roi, geste de Doon, o rytíři s labutí, o Rolandu, o Jean de Paris, Perceforest atd.) z populární hry Patelin a jiných takových her dramatických[1]) reaguje i na knihy právě vyšlé, ovšem zvláště knihy, které hluboce se dotkly duše francouzské, jako by z jejích hloubek vytryskly. Rabelais je tak pln všeho, co vyrůstá z ducha otčiny, jest otčinou tak napojen, že naplnění, prosáknutí duchem země rodné vyvolalo domnění: autor po své vlasti hledal, hledal výrazy atd.[2]) Jaké nepochopení! Jest to zvláštní druh spisovatelů, kteří dovedou vše lidové, přísloví, filosofii, úsloví, sloh, názory, přijmout v sebe a své dílo, beze škody síly své i individuality a beze strojenosti, s jakou věci přijaté podávají. Jejich individualita s duchem lidovým, duchem otčiny splývá: prostička filosofie takových přísloví teprve v jich ústech nabývá své plnosti a hloubky, dalekosáhlého významu, jaký v ně stajila odvěká zkušenost; naivní prostota jednostrannosti pozorování, jaká uložena v takových úslovích, v obratné aplikaci autorově rozšířením mizí a stává se drobnou, ale výraznou pravdou; pošetilé názory, uložené třeba v pověrách, jichž základ mnohdy není bez průkaznosti dobrých zkušeností, berou na se tvar jistých, starých pravd.

Jen silná individualita může takto vstřebat ve své nitro šťávy lidové; ale nikdy nečiní tak vědomě, než mimovolně, toť po jejím zákoně, neboť jako strom kořeny v mateřské zemi, tak ona tkví základy svými v duchu národním, třeba listovím dýše vůně a pachy zanesené z různých končin, a třeba dostává se jí více nebo méně světla slunečního; tím se měnívá jen její barva vnější, vlastní kmen individuality nemůže být silný bez tohoto

[1]) Farce du pot au laict; Farce de tout mensage; Farce de Colin; Farce d'un qui se fait examiner pour être prebstre atp. Srov. Mättig, Über den Einflus der heimischen volkstüml. und litterarischen Litteratur auf R. 1900, str. 26 a n.

[2]) V. Arnstädt, Traité atd. 113.

vkořenění v mateřskou půdu národní. Tak rostou autoři, jimž říkáme originálové.

A takovým poznáváme Rabelaisa. Zůstal národním, prohřál své dílo duchem lidu francouzského, ač jeho styky, jeho studia a jeho četba mohly naň působiti vlivy přímo protichůdnými.

Jest to otázka erudice Rabelaisovy, a to nejprve vlivů, jaké na něho působily z literatur; vyzbrojení vědomostmi z četby tvůrčí sílu některých duchů ubíjí, ale ty, kdo jsou schopni vše strávit, asimilovat, jen posiluje.

Duchu lidovému, jímž se Rabelais tolik napojil, nejblíž stojí literatura, jíž vzpomíná, částečně ještě středověká. Hrdinství, jaká vykonají Gargantua a Pantagruel, jsou i v jednom Vypravování o dobrodružství.[1]) Několikráte Rabelais ve svém díle vzpomíná starofrancouzského baladisty Villona (zvláště IV. 67, v čemž se ukazuje i vlastenectví Rabelaisovo), četl asi kronikáře Froissarta, ukazuje znalost básníka Jeana Marota, otce Clémenta, přítele Rabelaisova z kruhu Markéty Navarské, populárního autora mysterií a farcí Gringora, básníky Coquillarta, Rogera de Collerye, Melina de Saint-Gelais (v I. 58, kromě prvních dvou veršů a posledních deseti celá báseň je z něho), Jehana Molineta a Guillauma Cretina. (Od něho jsou verše Raminagrobisovy III. 21.)[2]) Nejen to, srovnáváním nacházejí se nové a nové příklady sčetlosti Rabelaisovy.[3]) Ale při literatuře francouzské zvláště třeba tu býti opatrným. Nesmíme každou shodu myšlenkovou nebo slohovou pokládati za místo přejaté; nelze míti vše, co v Rabelaisovi se najde z literatury středověké, za přímý její vliv; v tom případě mohou to býti reminiscence z druhé ruky, snad věci, které kolovaly, byly ve vzduchu.

[1]) Dit d'aventures. Cit. Schneegans, Geschichte der grotesken Satire 93.

[2]) Geofroy Tory, Champ fleury, s nímž velkou podobnost má Epistre du Limousin a také řeč tohoto (II. 6.), ale je-li tu závislost Rabelaisova, nejisto. Kniha vyšla asi teprve 1532. Srov. Revue des Études rab. III. 217 a n. a Thuasne, Etudes sur Rabelais 337 a n.

[3]) Najde se podobnost s Donem Quijotem (překlad Pikartův I. str. 43); Tilley konstatuje podobnosti Panurga s Til Ulespiegle, nebo vlivy z villonského apokryfu Repues franches I. 201.

Jasně jsou konstatovány některé vlivy z literatury italské, která už je plna ducha doby nové, namnoze čerpajíc z antiky, a to v rozsahu velmi značném. Narození Gargantuovo, nářek matčin, spoutání Gargantuy řetězy, jeho výchova, kapitoly o mniších, narození Pantagruelovo, knihovna sv. Viktora, Panurgova koupě ovcí a jiné jednotlivosti; povaha Gargantuova shodná s Baldem, Panurgova podobná příteli tohoto Cingarovi; episody, situace, postup, názory filosofické i sociální, toť vliv italského autora Girolama (Theofila) Folenga,[1]) který psal pod jménem Merlin Coccaie, zvláště z jeho básně o 17 zpěvích Baldus de Cipada (1521), jednak z jeho děl makaronských, ač lze také konstatovati, že mnohdy snad jen měli touž předlohu italskou. Vlastní myšlenka pohádky o Thelémě, pravidlo klášterníků tamějších, zvláště popis chrámu Božské Lahvice a celého ceremonielu, s jakým kněžka Bacbuc vydá svou věštbu, což jsou kusy z pochybné knihy páté, jsou přejaty z Benátčana Francesca Colonny,[2]) který vydal (r. 1499) spis: „Poliphilova Hypnerotomachia, v níž se ukazuje, že nejen všechny věci lidské jsou pouze sen, ale také připomíná, že dozajista většina z nich ani není hodna vědění," kdež prý autor ukazuje ohromnou sčetlost; Rabelais ho také připomíná (I. 9); i slova prý z něho béře nebo slova řecká podle něho ková.[3]) Ale je-li na př. popis bouře (IV. 18—24) nápodobením Folengovým, uznává se jednomyslně, že líčení Rabelaisovo je silnější, mohutnější a jadrnější. A jak originální v kresbě postav: každý si vede jinak za bouře, počínání i slova osob jsou při tom tak mistrnou charakteristikou jich, že nelze ji pouze přejmouti, a celek pohledu na ně je čistý rabelaisovský.

V podrobnostech nacházejí se ještě shody s Poggiem (III. 39 o soudci Bridoye), s Baltazarem Castiglionem, který napsal spis Dvořan, dokonalý to soupis pravidel dobrého vychování pro vysokou společnost světskou, s Masucciem Salernitanem (II. 24 o prstenu), s Pulcim, z jehož Morgante Maggiore rek Margutte

[1]) * 8. února 1492, † 9. pros. 1544. Srov. Thuasne, s. u. 159 a n.
[2]) * okolo 1442, † 1527. Srov. Thuasne, s. u., 267 a n.
[3]) Thuasne, m. u.

má podobnosti s Panurgem, který zase má ještě některé rysy společné s Brunellem z Orlanda innamorata od Boiarda; konečně i s Ariostem.

Také Macchiaveliho, Aretina a snad i Berniho znal Rabelais.[1]) Než ne každá shoda je už napodobení; ostatně, i když autor některý kus přejal, neubírá se ještě tím jeho originalitě. A Rabelais právě všude jeví se autorem samostatným. Co záleží na těchto vlivech? Všechny myšlenky nesou pečeť rabelaisovskou, jinak jsou zasazeny, často dociselovány, jinak také druhdy působívají: Rabelais dovede z malého impulsu, jehož se mu dostalo u některého spisovatele, vyvinout svou plnou a hlubokou myšlenku, dovede z mosaiky, jejíž části snesl z různých stran, utvořit jasný, přesný a účinný obraz, organický celek. Hle, pravý tvůrce!

Myšlenky nové doby z Italie pronikaly dál a naplňovaly díla novodobých humanistův. A tak nacházíme podobnosti v názorech pedagogických a shody rabelaisovské s Budéem, zvláště jeho spisu: Jak věcem literním správně a vhodně učiti; některé myšlenky z listu Gargantuova Pantagruelovi jsou i u H. C. Agrippy z Nettesheimu. Ale většina míst vysoké filosofie, ježto tvoří nejcennější část díla (Rabelaisova) a ježto jsou v ní „stravou nejchutnější", jako místa hledící k válce, manželství, smrti, vlastně jsou Erasmova.[2])

Jeho Colloquia, Adagia, Parabolae sive Similium liber, Chvála bláznovství zvláště poskytují nejednu paralelu s dílem Rabelaisovým. A Rabelais čerpá ovšem i z jiných humanistův své doby, z kazatelů, jako byl františkán Oliverius Maillardus, jehož výmluvnost chválí (IV. 8) a z jehož řečí nedělních má některé drobnější kusy, nebo benediktin Joannes Raulin, jenž psal o manželství a vdovství (III. 27), nebo Jean Hérolt, který zná anekdotu o papeži a zvědavých jeptiškách (III. 34), nebo Robert Gaguin,

[1]) Mimo Thuasna srovnáním zvláště se obírali P. Toldo, s. u., Schneegans, s. u., Söltoft-Jensen (Revue d'hist. litt. de la France. 1896) a Delaruelle (Revue des bibliothèques. 1904 a 1905); srov. též pozn. v Revues des Études rab. I. 237 (o Guicciardinim a Ringhelbergiovi).

[2]) Thuasne, Études sur Rabelais. 22.

z jehož řečí je v románě několik drobností výrazových;[1]) výčet předků Pantagruelových (II. 1) vděčí mnoho J. Ravisiovi Textorovi,[2]) z něhož prý Rabelais vzal ještě více. Rabelais znal jistě Tomáše Mora Utopii, jejímž jménem označuje vlast svých rekův.

Ty a jiné podobnosti a shody díla Rabelaisova s díly současníků neznamenají snad literární lup; spisovatel ovšem některých vzpomíná, takže čtenář má jistotu, že je znal, četl, nicméně vidí, že se jich autor nedovolává jako autorit. Nebyly to tedy snad ani všude půjčky přímé a úmyslné; mnohdy takové místo bylo obecně známo, jindy snad mínění, příběh, údaj Rabelais někde jen zaslechl. Konečně, kolik z těchto shod může býti ryze náhodných, hlavně z oblasti myšlenkové? ▫

Jiný je poměr Rabelaisův k spisovatelům starověkým; málem je jich plné sto, jichž Rabelais vzpomíná, ale nikoli z nich ze všech asi něco přešlo v jeho dílo (Aischylos na př.). Jistě znal Rabelais dobře, a proto právem se jich dovolává a jistě cituje z prvé ruky, své mistry Hippokrata a Galena; rád čítal, jako Gargantua, a některé kusy (IV. 28) vzal z Plutarcha,[3]) jehož exempláře se po něm zachovaly, s hojnými poznámkami;[4]) ale pokud opírá se v líčení bouře o něho (IV. 18, 19), má prý z Erasmových Parabol.[5]) Znal Platona (proměny živlů, entelecheia), Pythagoru (stěhování duší). Přímo uvádí též Suetonia, Hesioda. A najdou se dále narážky na básníky Homera, Pindara, Theokrita, Sofoklea, Ovida, Catula, Lucretia, Juvenala, Plauta, Terentia, Martiala; dějepisce Herodota, Livia, Caesara, Tacita, Athenaia, Pausaniu; mimo ně na Cicerona, Seneku, Plotina, Dioskorida, Polluxe, Aeliana, stavitele Vitruvia; vzpomíná mínění Aula Gellia o užívání jazyka (II. 6), o narození dítěte (I. 3), vlastně reprodukuje při lovu vorvaně (IV. 34) to, co má Plinius o vel-

[1]) Srov. Thuasne, s. u, 15, 41, 365 a n. a týž v Revue des bibliothèques. XV. 124. ▫

[2]) O tom Revue des Études rab. V. 193 a n. ▫

[3]) A. Lefranc, Navigations 122. ▫

[4]) V. Revue d'histoire lit. de la France. XIII. 3, 568 a Revue des Études rab. I. 61. ▫

[5]) Thuasne, s. u., 157. ▫

rybě.[1]) Myšlenka cest Pantagruelových, o Gargantuovi a poutnících, jež snědl v salátě, o Pantagruelovi, jak pokryl jazykem celé vojsko, vypravování Epistemonovo z druhého světa, o sekerách, to vše má z Lukiana,[2]) řeckého satirika, k němuž byl nejen často přirovnáván, ale jehož jménem i zván.

Jaká to sčetlost! Ale jí se nevyčerpává Rabelaisova erudice; život jeho dává nahlédnouti, že Rabelais hovory mnoho se přiučil. Mezi jeho přáteli je André Tiraqueau, jehož spis O zákonech zásnubních, v němž filosof a právník prý si dosti odporují, silně působil na třetí knihu Rabelaisova románu; některé části jsou z ní přímo sem vzaty, jiné (III. 30) mají zjemněný ohlas.[3]) Jistě pak Rabelais těžil také ze známostí s umělci doby. Tak se znal se slavnými staviteli Philibertem de l'Orme, Guillaumem Philandierem, Jeanem Marinem; snad i Serliem,[4]) přítelem Pellisiera, a sochařem Jeanem Goujonem. Od nich asi měl značné znalosti architektonické, jež mu nescházely, neboť se dovolává (v II. 7) spisu Léona Battista Albertiho (De re aedificatoria). Viděli jsme, že se znal s cestovateli André Thevetem, jemuž byl blízkým a dobrým přítelem, snad i s Jacques Cartierem a Jeanem Alfonsem.

Tak četba a studia Rabelaisova i hojná prakse lékařská, jeho cesty nejen po celé vlasti, ale i po moři a v cizině (Italie, Švýcary, Německo), jeho styky nejen s muži učenými, humanisty a umělci, ale i státníky a předními osobami v zemi a společnosti (král, papež), jeho bystrý pohled a chtivé pozorování, o nichž svědčí jeho listy a jež se týkají jak krajin a staveb, tak také lidí, to vše tvoří nejen rozsáhlou, ale i hlubokou erudici; není-li detailní, než v oborech jemu vlastních (lékařství), je pronikavá a dovede obratně a vhodně synthesovat i dává dílu Rabelaisovu pevnou a jednotnou základnu filosofickou.

Jestliže dříve sčetlost Rabelaisova uváděla jeho čtenáře v úžas, dnes, kdy srovnávací literatura našla jeho prameny, bylo o něm

[1]) A. Lefranc, Navigations. 141.
[2]) Tilley, s. u., I. 186 a n., Toldo, m. u., 135.
[3]) Revue des Études rab. III. 105 a n. Thuasne 92.
[4]) A. Lefranc, s. u., 238.

řečeno, že prý je obratný „spracovatel obecných míst“; neprávem, napodobitel by nikdy nedovedl různým prvkům svého díla dodati jednoty, tím méně spracovati je s pojetím tak hlubokým a původním, jako dovedl Rabelais, třeba bral mnoho i z druhé ruky. A stejně se vzděláním Rabelaisovým: rozborem jeho spisů učených spadl nimbus tolikerého odbornictví. A přece erudice jeho je nesporná; vyzírá z jeho díla, je integrující částí její satiry, ale má zvláštnosti, které právě charakterisují Rabelaisa více jako umělce nežli vědce: je ryze praktická.

Jako lékař ukazuje ve své knize mnoho pozorování; neváhá dedukovat nebo spojit tradici lidovou (na př. IV. 4) někdy žertem, jindy vážně s přesným poznáním vědeckým, což sice má rys jakési povrchnosti, ale čemu v aplikacích nelze upříti jistou geniálnost; je pln bystrých a skvělých aperçus. Ale nezapře druhdy v sobě dobrého anatoma, když líčí, kudy proběhne zbraň probodeným tělem, nebo když rána tříští kosti atp. (I. 27), nebo an praví: ještě se mi srdce chvěje a třese „dedans sa capsule“ (IV. 27); přímo odborníkem pathologické anatomie se jeví rozebíraje tělo Quarêmeprenantovo (IV. 30) a jindy v jiných nemocech, tehdy velmi rozšířených, a fysiologem. Jako lékař právě vysmívá se i lidem, kteří chtí žíti pouze duchem (IV. 43), i těm, kteří jsouce živi zdrženlivě svým časem si zahýří mnoha jídly (IV. 30—32), i těm, jichž bohem jest břicho (IV. 59 a n.); brojí[1]) proti lékařům své doby: jsou neznalí, nespolehliví, bez zodpovědnosti, závistiví a špinaví; provádějí experimenty s mrtvými, a lidem hrozí od nich větší nebezpečí než od nemocí. Chápeme jej tedy, když mluví o hygieně (I. 23). Shrnuje svá mínění: Zdraví je náš život ... bez zdraví není život životem, nedá se život žít. Abios bios, Bios abiótos.[2]) (Prolog IV.) Hle Rabelaisa, který nebyl velkým spisovatelem lékařským, slabým theoretikem, poznáváme z jeho života a z jeho knihy básnické jako praktika nevšední ceny; je v tom cos umělecky tvůrčího a radostně lidského, jako jsme vídávali u starších lékařův.

[1]) Věnování Tiraquellovi. Marty-Laveaux. III. 313.

[2]) Z řec. Neživotný život, život nežitelný.

Jeho vědění a umění vycházelo ze života a směřovalo k životu: lékařství, přírodověda, mělo mu dát základnu zdraví, to je jejich smysl.

Třeba někdy podá drobný výklad ryze dialektický a theoreticky zvrácený (III. 16 o sluchu), prakticky ukáže se všude Rabelais vtipným pozorovatelem vztahů duše a těla: jak působí a čím strach, úzkost na těle (IV. 67), že člověk najedený nemá vědychtivosti (IV. 64), což u něho není jen opakováním starého přísloví latinského, jak veselá mysl působí na nemocného a jak si tu je vésti lékaři (IV. prol.) atd.; nejen pak duševním hygienikem, Rabelais se ukáže i psychologem, ale nikterak analysujícím, než v pozorování povah, vylíčení jich, v podání řady drobných postřehů: na př. upřímná láska je vždy spojena s bázní (IV. 3) nebo o francouzské povaze národní, která snadno vzplane, ale pak utuchne (I. 39.) atp., tedy spíše jako umělec. Seznat přírodu celou, a my jsme jej viděli jako horlivého botanika, byla jeho touha: třeba jen si přečísti radu Gargantuovu Pantagruelovi (II. 8). Ale neměl vytrvalosti a klidu pracovníků vědeckých; byl příliš tak založen: všeho se chápat vzhledem k nějakému cíli konkrétnímu. Užívá-li téměř všech odborných názvů z lodí, užívá-li velení lodních (IV. 20 a n.), nemůžeme říci, jsou-li vždy správná; místy asi je spletl, chvatně je pochytil. Nicméně jisto, že rád cestoval; byl také dobrým geografem:[1]) popsání trojí cesty Pantagruelovy (jedna jen zamýšlená) podává jasný důkaz, že autor nejen znal všechny nové objevy námořní, ale že věděl i o problémech plavby (hledání cesty severozápadní k Indii). A cesty otevíraly pole obchodu, bohatství; měly oslaviti vlast, věc byla časová.

Právě ze skutečnosti dovedl se Rabelais nejvíce poučovati; to vidíme na něm jakožto znalci umění válečného: výprava Pikrocholova a jeho boj s Gargantuou (I. 26—51), jehož dějiště položil do svého kraje rodného, svědčí o něm jako sběhlém v současných poměrech velkých armád evropských,[2]) jako obratném inženýru

[1]) O tom jasně vykládá A. Lefranc, Navigations de Pantagruel. Paris. 1904.

[2]) Srov. A. Rossi, Rabelais écrivain militaire (Paris 1892) a Revue des Études rab. V. 3 a n.

vojenském, znalci výzbroje, stratégu; předmluva třetí knihy zase ukazuje, kolik znal z tehdejšího způsobu opevňování měst. Vytýká vojsku Pikrocholovu nedisciplinovanost (I. 36), radí nepronásledovat nepřítele přes míru (I. 35), tisknout jej až k zoufalství, které dodává sil (I. 43); zná užívání poštovních holubů (IV. 3). Smíme se domnívati, že těchto znalostí nabyl v službách státníkův i vlivem živého zájmu na veřejných věcech své vlasti a horlivého vlastenectví, jaké při tom ukazuje, ač asi myslím četba dějepisců klasických nemálo mu přispěla. Když se posmívá Pikrocholovi, který počal velikou válku nazdařbůh, ba chtěl ji učiniti válkou k dobytí světa, praví: Nervem válek jsou peníze (I. 46), a to má z Tacita. Podivná věc! odpůrce války, která, tak věří, je jen hrou králův na týrání poddaných a plodí zlo, vyzná se v ní, ba, když je nutna k prospěchu a obraně vlasti, schvaluje ji, dovolávaje se Empedoklea. Život tak žádá.

Ale v žádném oboru vědění není tak jasno, že Rabelais, jsa špatným theoretikem, dovedl přece postihnout potřeby života, nalézt chyby a ukázat cesty, jako v právnictví. Není-li to zdravý smysl životní, který vydavateli podvržených listin právních diktuje ostré a živé výpady proti písemnímu řízení soudnímu, které, any sporné strany mohou věc osobně vyříditi, proces zbytečně zatemňují a protahují (II. 10—13); proti úředníkům, kteří z neschopnosti úsudku odkládají rozhodnutí, jež pak vynesou náhodně, nejsou-li právě uplaceni; proti jich libovůli a nevědomosti (III. 39—43)? Autor dobře pochopil snahy nejlepších reformátorů právních; ukázal se také nadšeným humanistou: zuří proti glosám k starým, dobrým Pandektům (II. 5, 9), jež zve zlatými a jejich glosy kalem, má krásné ukázky skutečnosti, jak přinutit strany, které jeho soudce zve přáteli, nelhat (II. 10), jak trestat — odsouzenci musí tlačit lis v knihtiskárně (I. 51). Tu si otevřela jeho satira široké pole: sesměšní zmotaný sloh právnický, jemuž na konec ani sami původcové nerozumějí, i zase motanici výpovědí žalobců a žalovaných, kteří se chtí slohu soudnímu přiblížit, ve sporu p. Baisecul a Humevesne; není hned tak živějšího obrazu, třeba je v něm hrubý vtip středověký, nad bití Chicanous, pomocníků to veřejných úřadů soudních, kteří tím se živí, že se

nechávají ztlouci, a to jsou všude řady kapitol knihy 2., 3. i 4. Stejně prohodí vážné věty poznámkou: neužíváním ztrácejí se všechny výsady (III. 27), jako charakterem, pohyby, způsobem vyjadřování vystaví posměchu ztrnulost a formalismus soudců (III. 40 a n.). Nabízí se nám věřiti, že i tu měl na mysli cíl institucí, které napadal: nevyhovovaly mu vůbec a jejich představitelé zvlášť; jaký měly tedy smysl v životě? ▫

Rabelais snad hrál někdy v Montpellieru v jedné veselohře (III. 34). Mluví o flétně německé a o trombonech, jež dříve než ve skutečnosti se tak stalo, uvádí v orchestr.[1]) Vzpomíná antických sloupů nîmských (II. 5); kreslí obydlí Sibylly v Panzoust (III. 17); líčí obrazy, které dovedou svůj sujet podat lehce a delikátně, líčí gobeliny (IV. 2); prohlížel si stavbu dómu florentského (IV. 11): lze mluviti o jistém zájmu o umění, ale není v něm tolik hřejivé síly, jak bychom v době umění renesančního čekali. Sestrojuje stavbu opatství thelémského (I. 53) Rabelais smísil odvážnosti gotiky s elegancí renesance;[2]) zvláštní, co nejvíce procítil z nového slohu, je vše, co činí stavby renesanční volnějšími, vzdušnějšími, pohodlnějšími k studiu i životu, zdravějšími! A opatřil opatství vším přepychem, jejž viděl na dvorech italských a francouzských! Tento přepych vlastně (hřiště, závodiště, sady atp.; knihovny, obrazárny) má tu místo jen k tužení a cviku těla i ducha, k posilování života. ▫

Legenda ovšem přiřkla Rabelaisovi úlohu Panurga (II. 6), který odpovídá při prvním setkání Pantagruelovi na jeho otázky 15 rozličnými jazyky,[3]) ale ovládal skutečně velký satirik všechny tyto řeči? Snadno bychom mohli tvrdit, že polovičkou z nich

[1]) Srov. Couteaud, s. u., 142. ▫

[2]) S. Lenormand, Rabelais et l'architecture de la Renaissance 25. ▫

[3]) Jsou to: němčina, italština, angličtina, baskičtina, skotština, holandština, španělština, starodánština, hebrejština, řečtina, latina, francouzština. Tři jsou nesrozumitelny a byly pokládány za arabštinu, nějaké nářečí bretoňské, gaskonštinu; arabsky mohl znáti, jeho skotština je čistá (RER. I. 152), baskický text je první tištěný (tamže III. 276). Privilegium královo ke knize III. mluví o knihách, které vydal Rabelais „en Grec, Latin, François & Thuscan", t. j. o knihách italských. Marty-Laveaux — III. 3. ▫

mluvil; pobyl v zemích, kde se jimi mluvilo, užívá jich na více místech (zvláště němčiny, II. 10, III. 42; italštiny, II. 9, IV. 29, 67).

Jeho mentalita, tak rychle vnímající, tak snadno apercipující, jeho schopnost z mála látky mnoho postřehnout a dobře usuzovat (a to bude prokázáno) skytly mu možnost nejen prosít některá pěkná místa satiry dialektickými termíny (limousinský, languedocký),[1]) ale i do každé z řečí, pokud jim rozumíme, vložit styl i způsob vyjadřování, ducha toho kterého národa. Rabelais, jehož poznámky k vydání obou antických lékařův po stránce jazykové jsou zbytečným snesením jich bez kritiky, neukazují žádných schopností filologických a podstatně se liší od methody jemu současných humanistův,[2]) přepsal řecký text nikoli podle zvyku Erasmova do výslovnosti, jaké se také ještě dnes užívá, ale podle národní výslovnosti řecké, jíž se snad přiučil od přítele Laskarise, jaké se tehdy držel Reuchlin a ke které se vědecky vracejí. Rabelais humanista, který antickou moudrost životní neváhal čerpati i z anthologií (Erasma), špatný filolog, proti mistru, jejž velebí, je veden jinou cestou: vzácný to smysl životní, který, nemaje dar analysy, vede všude k tomu prakticky chopit se každé věci za pravou stránku. Rabelais procítil asi platnost jazykové zásady, které hájí ve své mluvnici náš Blahoslav[3]) a jíž později počíná svoje dílo Vaugelas. Svědčí tomu způsob podání episody: Pantagruel potkav Limousince (II. 6), který „škrtil latinu, pindarisoval," t. padělal, „kazil francouzštinu" zavěšuje k slovům latinským nebo latinisujícím koncovky nebo přípony domácí, chytne jej za krk, poučí, dovolávaje se Aula Gellia a císaře Oktaviana, že má mluviti jazykem obvyklým.

Rabelais ovládal, toho jsme viděli v životě svědectví, oba jazyky klasické. Otevřel si jimi přístup do světa antického?

V jakém smyslu byl humanistou, on, jenž do sebe vstřebal tra-

[1]) Srov. Revue des Études rab. III. 235 a n., 276.

[2]) Viz tamže II. 76.

[3]) Observandum est, quiquid approbet usus, quem penes arbitrium es et vis et norma dicendi. Jest třeba přihlížeti k tomu, co schvaluje zvyk, v němž je rozhodčí i platnost i pravidlo mluvení. (Cit. z paměti.)

dici lidovou, jenž se napojil jazyky národními, pravý to bystrý, ale těkavý duch gallský? Jak jej smířil se středověkem?

Byl také theologem, rostl v ovzduší klášterů, vně jichž zdí rašil nový život; byl mnich. Ale vytvořil postavu zvláštního mnicha-hrdiny, bojovníka, podivuhodný to obraz směsi obou dob, na jichž rozhraní stál; vytvořil jej jako vědomý a chtěný kontrast středověkého života klášterního (I. 52)! Kdežto Kalvín, proti jehož názorům se Rabelais staví (II. prol.; IV. 32), pokračuje v názorech otců církevních o prvotní zkaženosti pokolení lidského i kloní se k askesi, Rabelais raduje se životu, a právě proto, že věří v schopnosti člověka, v jeho důstojnost, v zdokonalitelnost jeho povahy (II. 8).

Nepřipouští spoléhání v přímluvu svatých (I. 27), kult, jehož tehdy se všemi způsoby zneužívalo, vysmívá se pověrčivosti a hádání (III. 11) a t. p.: neshoduje se to s jeho stanoviskem racionalistickým. Nesouhlasí s některými institucemi církevními, postem (IV. 32), celibátem (III. 4): neshodují se s jeho hlediskem naturalistickým. Ostře stíhá zakupování církevních statků a hodností (IV. prol.), ač sám nebyl tu bez viny; několikráte napadne sbírku dekretů církevních, Dekretály, které prý jsou psány rukou cherubovou (IV. 49). V zemi Papimanův (papeženců) se mluví o různých stavech, nikoli v zemi Papefigův (odpůrců papežových).

Zvláště se obrací proti mnišství,[1]) jeho rozvržení času podle regulí, symbolům a ritům v něm, proti jeho duchu celému, z něhož vidí vyplývati chyby, které vytýká mnichům: obžerství a pijanství (III. 15, IV. 11), smyslnost (I. 45, 47; II. 5, 15; IV. 46, 50 a j.); oni nejsou užitečni společnosti jako jiné stavy, nejsou ani pravými křesťany (I. 40), jsou to „larvy beze smyslu“; nachází je plny pošetilostí (I. 42). Přímo zuří proti mnichům a kněžím vůbec, an je vidí míchati se ve věci manželské způsobem, který tuto instituci, jíž chce brániti, kazí: přijď kdokoli kdykoli, už pouhé posvěcení kněze má učinit svazek nerozvížitelným! (III. 48).

Neběží jen o věci praktické. Vizte ostří satiry namířeno proti sorbonistům: jejich vadám osobním, svárlivosti, špinavosti (I. 20),

[1]) III, 15, 19, 21, 22.

neznalosti latiny (II. 7; III. 12, 38), kterou kazili, ale již měli za svůj jazyk, proti jejich prázdnému řečnění plnému figur, ale bez obsahu, proti jejich formalistní argumentaci (I. 17).

A to už je jeho boj proti scholastice. Jak názorně vylíčil, že člověk vychovaný jedině v tradicích, bez samostatné, odhodlané vůle, z níž se rodí sebekázeň; vychovaný na knihách, jež mluví o věcech zbytečných nebo samozřejmých (II. 7), tedy člověk nesamostatného úsudku, nemůže dáti jinému ničeho, nemůže ani vychovati ani vzdělati (I. 14 a n.). Bojuje tak proti formalismu scholastiky, její dialektice (III. 36), proti jejím subtilitám, zvláště logickým (I. 8; II. 3 a j.). A přece sám praví, mluvě o svém nadšení a jeho prameni: tam já uvažuji, rozpřádám hovor, rozsuzuji a uzavírám (III. prol.), zbyteček to dialektiky scholastické, která mu i jinde zůstala, jako ve způsobu důkazů z denních příběhů, jež lze vyložiti nejrozmanitěji, v kasuistice; a na jiném poli, an sám rád prohodí žert, vtip, položí anekdotu lascivní s tou příchutí, jako je nechává vypravovat bratrem Janem nebo jinými mnichy.

Třebaže Rabelais dává na jevo jisté sympathie protestantismu,[1]) přece s reformací má jen to společné, k čemu jej vedlo jeho filosofické stanovisko racionalisticko-naturalistické. Znal cenu člověka, ale procítil i jeho malost, byl příliš křesťan: vyznává se vždy, až dojemně, pevným theistou.[2]) Neměl mnoho společného s reformací historickou, ale s reformací, chtěl bych říci, vůbec, touhou očistit křesťanství ode všech nánosů dějinných, očistit je, aby bylo silou v duševním životě, oporou; ostatek mu byl lhostejný a jen vhodným terčem vtipu, který se týkal i samých základů náboženství. Znal Talmud (III. 44), znal mythologii starověkou, měl jisté vědomosti o náboženstvích východních (V. 47).

Cítil se příliš povznesen nade všechny spory konfesionální, on, který dává vsahovat v děj bohům[3]) i Bohu; byl humanistou šest-

[1]) Způsob a význam kázání; prostá modlitba k Bohu; sborový zpěv; praxe životní. I. 16, 55, 58; IV. 1, 19, 46 a j.

[2]) Ve výchově poklonu Bohu (I. 23 a 24), Bůh opatrovník (I. 32) a opora (II. 8) a modlitba k němu před každým počínáním (II. 19, 29; IV. 1) atd.

[3]) Usnul jsem z vůle boží nebo nějakého dobrého Merkura, jenž uspal opatrně Arga stookého II. 14 atp.

náctého věku: napadal zlořády církevní, a pokud se mu toho zdála potřeba, vylamoval kaménky ze stavby jejího učení, nevěda, že čas dovrší dílo, až se bude bortiti budova celá; ale písmo pevně měl za svaté a věřil, že je pravý křesťan; odmítal na př. uctívání svatých, ale líbili se mu pohanští bohové a bohyně, neboť v nich nalezl pěkné symboly. Ty však už nebolely s dobou. Racionalisticko-naturalistický názor antický naučil jej kritičtějšímu pohledu na to, co mu dochovala tradice, ale on neučinil posledního kroku. Kolísal, ale žil. ▫

Z platonské filosofie přejal učení o duši světové, o věštbách a duchu (νοῦς) (III. 13), o geniovi v člověku, o osudu (III. 24); nejspíše z Empedoklea [1]) pochází definice boha, jenž je „nekonečná a intelektuální kružnice, jejíž střed je všude a obvod nikde (III. 13 a V. 47), jíž nic nepřichází, nic neubíhá, nic se nedokonává, všechen čas je ustavičně přítomný". Z filosofie starověké vzal učení o duši, o demonech a heroech (III. 21), o entelechei (III. 30; IV. 27). S racionalismem jejím souvisí, že žádá „jasné důvody", které staví nad libovůli autority (I. 9). Všude a od počátku ctí filosofy v antickém slova smyslu; žertovně to naznačí zkušeností Epistémona, který byl vzkříšen: v záhrobí filosofové jsou velkými pány, jimž bývalí králové posluhují (II. 20). ▫

Ze systémů starověké filosofie shledal, co se mu líbilo a co sílilo jakousi harmonií životní; dovedl, v jistém směru, spojit je s křesťanstvím. Kráčí dále. „Rozum nikdy není ujištěn, že rozumí"; [2]) vzácná bylina pantagruelion umožní člověku nejen přeplout všechna moře, ale vznést se i do vzduchu, navštívit planety, „byla Idejí a vzorem veškerého radostného zdokonalování" (III. 51) a tato „joyeuse perfection" tak blízká veselé vědě renesanční, potom, když uslyšíme, že mistr Žaludek vynašel, jak řídit a vést celou přírodu podle vůle a ve prospěch člověka (IV. 60, 61), opravňuje nás říci: Rabelais vytušil, ve své době kolísání, kdy rodily se nové světy duševní a kdy zakládali nový věk, ten význam a smysl vědy, který jí svým časem dáván, že ona vol-

[1]) O tom viz Revue des Études rab. IV. 404. ▫
[2]) Almanach pro rok 1535. Marty-Laveaux. III. 258. ▫

ným krokem, ale bezpečným odhalí člověku snad všechna tajemství přírody, jejíž ho učiní svrchovaným pánem. Mohli bychom skoro říci, že Rabelais je tu nadšen vědomím ustavičného pokroku.

Hle, věře zdokonalitelnosti, také povahy lidské, nemohl nenajít prostředky k tomu. Byl pedagogem. Nebyl však systematikem jeho oči viděly, jeho srdce, bijící po životě, toužilo, jeho duch vycítil: podal dva živé a plastické obrázky. Výchovy staré, která nechává dítě hověti pudům tělesným a mechanickým memorováním ubíjí jeho schopnosti duševní, a výchovy nové, která udržujíc svěřence v mírném a účelném napjetí tělesném a duševním, jemuž časem dá oddech v nevinných a zdravých radostech, v životě, z života a pro život sílí všechny jeho mohutnosti. Přirozeně, ve shodě s dobou, více a šířeji se tu mluví o vzdělání rozumovém, na němž mnoho zakládali, ale mylně rozumí Rabelaisovi, kdo tvrdí,[1]) že zanedbává kázeň mravní, člověka volního. Vykouzlil pohádku o opatství v Thelémě,[2]) které je školou vůle, již u člověka nezkaženého, t. j. tělesně, a tedy i duševně zdravého, nejlépe vycvičí svoboda; připomíná ústy Gargantuovými jeho synu, aby byl hotov sloužiti všem lidem, i že „vědění bez svědomí jest jen zkázou duševní“ (II. 8), což už před tím sám řekl důrazněji: Kdo nemá svědomí, nemá ničeho (II. 1). Pravda, jeho methody ovšem nelze aplikovat ve školách řízených z kanceláří, ve školách papírových a nesvobodných. Ale vyrostla ze života, z něhož odpozorovala nejlepší výsledky, k nimž našla prostředky; třeba zůstane ideálem, třeba má rysy obrovitosti, není neživotná,

[1]) Tak Tilley. I. 211.

[2]) Thelémité neukazují ani nejsou nuceni ukazovati vůli činorodou, pokud Rabelais jejich život líčí. Ale tu jednak přikazuje učení Kristovo (účinná láska k bližnímu), jednak Rabelaisovi se rozuměla sama sebou, o čemž svědčí jeho život; opatství chce být opakem klášterů středověkých a jen po té stránce také přípravou pro život. Proto nelze ani je nazvat ani vykládat ve smyslu nějaké utopie společenské a potom snížit na „poetickou hračku“ (Stapfer 252 a n.), leda v širším významu jako utopii pedagogicko-psychologickou; tím se vysvětlí její kusost. Rabelais vzhledem k celku svých názorů necítil nutnost vykreslit celý svůj ideál společenský právě zde; dal se unésti svoji konkrétnou fantasii.

neboť skutečnost byla jí pramenem. Chtěl vychovati lidi svobodnými, sebevědomými, ovládajícími své tělo, podřizujícími svého ducha, který pátrá a zkoumá, aby poznal úplně dílo boží, sebečlověka i svět, oddanými mravním příkazům evangelickým a vždy pamatujícími na Boha (II. 8). Spojil stanovisko humanistické s reformačním, ale více spoléhal, častěji se obíral intelektem, snad vlivem doby. Nicméně nebyl filosof v úzkém smyslu školském, ale filosof-umělec-tvůrce, filosof života.

„V každé společnosti je více bláznů než lidí moudrých, a většina vždy převyšuje část nejlepší“ (II. 9), klade postřeh života, jako by vtipkoval, a připomíná čtenáři českému Havlíčka; s tváří žertovnou, ale vážně, do opravdy dovolává se jindy přísloví.[1]) Spojuje učení filosofův s moudrostí lidu, v níž jest vždy hodně sobecky praktické jednostrannosti. Rabelais těkající lučinami názorů, neustálený a nevyjasněný theoreticky, jasně postřehuje život, ze všeho čerpá pro život, jímž chce vesele a klidně projít. Řecké „nic přespříliš“ změněno ve francouzské „mediocrité“, jež se velebí jako míra našich žádostí (IV. prol.), stane se hlavní maximou mravní. Zlatá prostřednost, bychom mohli říci s úštěpkem, kdyby u Rabelaisa nebyla v tom spíše touha po vládě nad některými vášněmi než pohrdání vášní vůbec. Je v tom kus opatrnosti průměrného člověka; ta nikdy nesedí daleko lidového optimismu, který není uvědomělý, ale který roste, jako nezmar, z tuhé a hojné energie životní.

„Na složení této vznešené knihy neutratil jsem ani neužil nikdy více ani jiného času, leda ten, který byl určen k mému tělesnému zotavení: totiž k pití a jídlu“ (I. prol.), vyznává Rabelais. Pěkná to ironie pravdy! Zabaluje rád vlastní své city, svoje vnitřní pravdy v žert. Není i zde pravdy? Měl (a druhdy asi musil míti) svoje denní, životní povolání za první svoji práci, ostatní za vedlejší, a tak jen volný čas zbýval mu k soustředění sebe; tím spíše vložil do svého díla to, co v něm z dojmů, zkušeností a vědění života nejvíce a nejdéle zrálo.

[1]) Věci zle nabyté, zlý berou konec. III. 1. Takovou máš cenu, jak se ceníš. II. 19 atd.

Viděli jsme všechny prameny: ducha lidového a národního, literaturu renesanční, moudrost starověkou ať střádanou z pramenů nebo podanou výbory, studia i život lidí. Všechna poznání, netvoříce theoreticky vybudované, ale přece jednotné osobnosti vnitřní, měla jen jeden cíl: sloužit životu individua i společnosti. Tam mířila i satira. Optimismus Rabelaisův chtěl mít život radostným.

Takové jest také dílo: ke psaní lépe smích než slzy míti, praví úvodní verš Rabelaisův. „Musíte býti moudří, abyste voněli, cítili a ocenili tyto krásné knihy vysoké ceny, lehké, jdete-li za nimi, a odvážné, setkáte-li se s nimi. Pak chtivě čtouce a často uvažujíce rozlomiti kost a vyssáti podstatu, morek .... Neboť tu najdete zcela jinou chuť a nauku velmi tajnou, kterážto vám objeví převznešená tajemství a hrůzyplná mysteria, vzhledem k našemu náboženství i stavu věcí veřejných a životu hospodářskému," praví dále zase obaluje pravdu vtipem. Dvojí tvářnost jeho románu!

Obr lidových povídaček, rek první knihy románu, zachovává druhdy svoje obrovské rozměry, aby básník mohl satirisovat žravost a pyšnou nádheru, jedná jako gigant pro radost autorových nadsázek, ale je celkem člověk. Syn králův, napřed vychováván sofisty, zhloupne a zlenoší u nich. Představí se mu jinoch čisťoučký, uhlazených mravů, vybrané řeči, pravý šťastlivec, Eudémon, vychovaný učiteli novými. I vede potom Gargantuu přičinlivý Ponokrates, aby z něho láskou k práci a úsilí vychoval muže, jenž stačí práci zovládnout, rozvážný vladař a statečný rytíř. Syn Pantagruel pokročí dále pod vedením svého učitele, rozvážlivého Epistémona (Zamysla), vyzraje úplně v plod dokonalé výchovy nové doby: je vzorem harmonie mezi tělem, srdcem a hlavou, pravý opak Panurga, který jest sama disharmonie srdce, vůle a intelektu, jenž osamocen bývá zpravidla sobecky praktický, zlý a nešetrně opatrný. Jako otec, Pantagruel také své země ochrání nepřátel, jež pokoří. A s Panurgem hledá rozluštění otázky ženitby Panurgovy; přesvědčí se při tom, jak je úsudek lidský vratký, omezený, ubohý a nejistý. Vypluje proto s Panurgem na moře; připlouvají k různým ostrovům a zemím, kde zažijí rozmanitých dobrodružství setkávajíce se s lidmi zvlášt-

ního ustrojení fysického nebo duševního; poznali obyvatele krajin polárních, praobyvatele americké, zvířenu jim dotud neznámou (sob), ulovili vorvaň; zažili život na pobřeží, přestáli bouři mořskou. Plují, pozdravujíce Musy, dále a myšlenku čtvrté knihy přejímá kniha pátá, již úplně alegorická: po rozmanitých příhodách zvláště na Zvonivém ostrově, dospívají cíle, aby spěli do věštírny Božské Lahvice, kde snad dojdou uspokojivé odpovědi. Trinch, zní věštba, což se vykládá jako pij, opojuj se. Opojuj se věděním, opojuj se životem; skorem něco jako dionýský princip Nietzscheův, který tu proráží v myšlenkách knihy od počátku knihy II.[1])

Rabelais chtěl ještě napsat něco, podat čtenáři obsah těch rozmarných knih, které poslal Gargantua Pantagruelovi na cestě po moři pro zábavu (IV. 4.) První kniha o Pantagruelu navazuje na Chroniques, jež jsou částečně prototypem Gargantuy. A cestu, kterou ohlašuje v knize druhé (II. 33), také Pantagruel vykonal. Uhrnem jeho cesty, když vyložíme jejich symboly, a to cesta do Utopie a pak k Božské Lahvici, tvoří cestu kolem světa směrem k Číně, nejprve kolem Afriky, pak úžinou Magelhaësovou a tudy zpět.[2])

Rabelaisova kniha má sujet, který může rozvíjet v širší a širší rozměry, kronikářsky v něm pokračovat, lehkým poutem k němu novou a novou látku navazovat; má pevnou členitost, vazbu, ne příliš složitou, ne velkolepou, ne těžkou, docela vnějškovou. Rabelais začal psáti, když mu bylo třicet sedm let. A Chroniques předpovídaly Pantagruela, tuto zase poslední kapitoly rysují knihu třetí a čtvrtou, z níž se podává samo hlavní jádro obsahu knihy páté. Autor patrně hned viděl celý plán své knihy a trámoví jejích příběhů navazoval tak, jak se události jedna po druhé nabízely; v našem smyslu dnešním nestilisoval celku. Ale že už se mu hned od počátku zjevily hlavní obrysy celé stavby, svědčí také o vyspělosti vnitřní. První kniha o Pantagruelu, ještě bujná, hýřící slohově a pošetile se opíjející pestrostí příběhů, groteskností líčení, ve svých kapitolách vážných a i tam, kde je kus vnitřní pravdy

[1]) Srov. A. Lefranc, s. u, str. 253/4.

[2]) Srov. týž, 257.

autorovy pozastřen žertem, ironií, nadsázkou a satirou vůbec, je pouze prvním nákresem Gargantuy, který tak se staví mezi tuto knihu a Chroniques, aby tvořil první část románu. Co v Pantagruelu (II.) jen naznačeno, to se v Gargantuovi podrobně rozvádí: výchova k tomu, co má být cílem člověka, k životní filosofii rabelaisovské, k pantagruelismu. ▫

Hle, co je výsledkem zkušenosti životní, tím satirik začíná; byl ideově, v jistém smyslu, vypracován, jeho praktické stanovisko životní mu asi samo nabízelo počíti tím, co vyplývá ze závěrů životních, ale co musí býti pravému životu základem. Tak kniha první, ideově bohatší a hlubší nad druhou, literárně cennější, neboť ucelená a méně pošetilá, třeba stejně groteskní a dosti lascivní, jazykově neméně svěží, je nejjednotnější, nejharmoničtější ze všech částí románu. V knize třetí svého hrdinu staví před problémy lidské vůle a lidského úsudku, konkrétně: před otázku ženitby; v postavení k nim má ukázat svoji sílu životní. Slabé je pouto všech těchto episod, v nichž je vždy jedna a táž otázka řešena: má se Panurg oženiti, nebude klamán? A mimo to, že jednotlivé části, ba přímo i krátké kapitoly někdy tvoří pro sebe celek, zatížení jich symbolismem, druhdy příliš temným, jistě snižuje cenu knihy a ukazuje jakési klesání spisovatelovy svěžesti; či jest to výsledkem ustalování? Kniha čtvrtá má symbolism daleko věcnější; plavba po moři, vypisující tehdejší vědomosti zeměpisné skutečné i domnělé, vede reka románu s jeho společníky rozmanitými osudy, přivádí jej ve styk s lidmi nejrůznějších povah a druhů: kolik tu příležitosti a k jakým líčením zvláště typů lidských v tolika a takových okolnostech! Tu Rabelais zvláště ukázal se mistrem. Jeho hrdina podá důkaz, jak se ve všech těch a takových případech životních zachová pravý pantagruelista. Myšlenka[1]) knihy páté zavrcholuje ideu předešlých; poutníkům dostane se odpovědi na otázku Panurgova ženění, a tím k otázce života vůbec. Vidno, pantagruelism tvoří

[1]) Mluvím jen o myšlence, neboť není kniha celá Rabelaisova; v episodě Zvonivý ostrov, která má nejvíce práva na prohlášení autentickou, satirisuji se některé zvyky a vady církve katolické. ▫

ideové vazivo románu. Které jsou ideje Rabelaisovy, jež vrcholí v pantagruelismu?

Bude ovšem třeba neomezovat pantagruelism na jednotlivce a jeho vzor, ale vyhledat, jak a čím se jeví také ve společnosti.

Nelze tu však podat celý nějaký obraz propracované filosofie; Rabelais toliko život viděl, vnímal i tvořil si z něho nový, svůj žádoucí. Proto v celku jeho ideí, ustrojíme-li z nich obraz jeho ideálu, budou mezery, snadno bude v něm postřehnout některé nesrovnalosti či spíše nedůslednosti.

Ježto Rabelais přijímal formy života, jak se jim díval, žádaje toliko opraviti jejich vady a patrně lhostejný k formám vůbec, nelze říci, byl-li monarchista či přál-li svobodné obci. Byl individualista, a tak jeho satira někdy stíhajíc ty a ony nedostatky společenské může snadno vésti k domněnkám nesprávným. Rabelais měl svoji představu vládce. Vytkne-li autokratům lenost, obohacování se a nepokojnost (I. 1, II. 31), nemyslí, že tak vždy. Jeho král je učiněný pokojný občan, skoro měšťák, který žije klidně v středu své rodiny, správně a loyálně plní své povinnosti;[1]) každý důležitější úkon předloží k rozhodnutí své radě. Cítí vzájemné povinnosti ke svým poddaným, z jichž „práce je živ on i jeho děti“ (I. 28); proto nechce nikdy válce, která má svou oprávněnost, jen když je nutna, když jí lid žádá, ale jinak je pozdvižením hodným zatracení (I. 46). Snaží se s protivnou stranou válečnou čestně, rozumně, ale pokojně se vyrovnat; není-li to možno, neváhá se opásati, ale bojuje tak, aby co nejméně lidu bylo zničeno. Zajatce velkomyslně propouští, dobytých zemí pro sebe nežádá, ponechávaje jich legitimním dědicům; přijímá obyvatele pokořených zemí za své poddané jen s jejich vůlí a není-li tam vládce, a požaduje od nich jen poplatek jakožto náhradu válečnou (I. 29, 32, 50); trestá jenom nesvědomité původce války. Sám nikdy nevyhledává ofensivy, neboť neprahne po liché slávě dobyvatelské, ježto „napodobování starých Herkulů, Alexandrů, Hannibalů, Scipionů, Caesarů a jiných takových odporuje příkazu

[1]) Živý obrázek, jak chodí „do rady“ a zpět, s balíky listin atd. (III. 35, 48.)!

evangelickému . . . a co Saracéni a Barbaři kdysi nazývali činy hrdinskými, to my dnes nazýváme lupičstvím a špatností“ (I. 46). Jde za příkladem předků svých, kteří „více cenili živou vzpomínku lidí pro svou mírnost než němé nápisy na oblouclch, sloupech a pyramidách, jež jsou podrobeny pohromám času a budí závist každého člověka“ (I. 50). „Vždy dobře činiti, nikdy zle jest jedině královské jednání“ (III. 1), resumuje se prakticky představa krále, otce lidu.

Osoba téhož krále zve služebníky svého syna svými „dobrými přáteli“ na označení, že v každém třeba hledati člověka. A poměr[1]) otce k synu? Hle, otec, ať očkoli žádá syna, nikdy nedovolává se v první řadě lásky přirozené, nebo docela své autority, leč nejprvé vždy přivádí nějaký důvod rozumový, obecně za správný uznaný a platný. Podepisuje psaní synovi „tvůj otec a přítel“. Syn k němu zachovává vždy povinnou formu úcty (III. 35), na něm žádá dovolení, chce-li něco velkého podniknout, jemu přenechává volbu své nevěsty (III. 48).

Zvláštní věc, Rabelaisův poměr k ženě! Brzy je na něm něco lascivního, asi zbytek tehdejšího života mnišského, brzy něco starosvětského, an líčí rodiče vychovávající dcery, aby jednou jim odkázali svůj nábytek a své jmění zasnubujíce je dětem svých sousedův (III. 48), brzy nevíme jistě, zdali snad, jako lékař, není lhostejný k duši ženské a vidí jen tělo a při manželství jeho stránku právní. O dvou matkách z románu nemluví leč při narození synův. Kniha třetí zase celá se obírá problémem ženitby, čtenář v ní najde skoro fysiologii manželství, jak to nazval Balzac, horlivý čtenář Rabelaisův, ale obírá se problémem jedině se stanoviska mužsky sobeckého. Kolísání Panurgovo, jeho úvahy a rozvahy o výhodách i nevýhodách staromládenectví, o přednostech i nedostatcích manželství, to vše jako by bylo praktickému duchu Rabelaisovu k smíchu: touha po ženě neřídí se rozumem, zdar jednání a rozvaha jsou vzájemně podmíněny v životě, ale nezávisejí na sobě ve věcech srdce, tak, zdá se, říká skrytý smysl těch kapitol. Ideové hledisko autorovo je asi obsaženo v slovech

[1]) To jsou kap. I. 27, 29; II. 8; III. 48; IV. 3, 4.

Pantagruelových, an vykládá, co jest míti a nemíti ženu: míti ji, tak jak je přirozeno, „k pomoci, radosti a společenství mužovu“; „nemíti ženy, znamená neblázniti se kolem ní, pro ni neumenšovati té jediné a nejvyšší lásky, jíž je člověk povinen Bohu, nenechati služeb, které přirozeně jest člověk dlužen své vlasti, obci, svým přátelům, neschladnouti ve svých studiích a pracích pro to, ustavičně se líbiti ženě.“ (III. 35.) Rabelais zdá se ženu klásti níže muže vůbec (II. 8), ale to je spíše vlivem církve, některých proudů doby a jeho theoretickou nevypracovaností: vědomě nebyl nepřítel žen, cítil asi kouzlo ženy, to přímo čiší z líčení zjevů dívčích, kdy skoro zlostně a zle osopuje se na ty, kdo je pro svůj prospěch vydávají v ruce dobrodruhů (III. 48), to vytušíme z úcty, jakou uzavírá ve své poznámky o ženách cudných (na př. I. 56—58), to vyplývá z ustanovení opatství v Thelémě, kde musí býti také ženy.

Ženy dovedou říditi se také tím pudem vrozeným člověku zdravému a dobře vyvinutému: ctí, renesanční vertu; i ony touží po životě duševních rozpjetí (II. 8); vychovány svobodou v společenství mužů, budou vzornými manželkami (I. 52—58).

Společnost v Thelémě jest odraz poměrů na renesančních dvorech italských a francouzských; obraz její je tu zachycen jen s hlediska niterného vyspívání, je tedy neúplný — Rabelais si sem vysnil svoji pohádku renesance. Skutečnou společnost lidskou viděl ve vzájemné podpoře všech lidí (III. 3): každý úd její, jako v těle a celém světě hmotném, jest potřeben, každý něco dává i něco béře, takovou humání vzájemností stojí společnost. A třeba že to Panurg vykládá žertuje, nicméně duch spisu Rabelaisova a rada Gargantuova Pantagruelovi: buď ochoten posloužiti každému (II. 8), svědčí, že vtip kryje pravdu příliš smělou pro dobu.

Pravá společnost je beze stavů, tak asi snil, an trne nad feudalismem a opakuje stále: Pracuj, sprostáku, dři se! (IV. 45); ve společnosti reformovaných nemluví o stavech (IV. 48). Vidí pohyb a posunování společenské i národní (I. 1); žádá plnou nezávislost vlasti (IV. 53, 54).

Společnost lidí spolu žijících ve vzájemnosti, ana jejich čest-

nost je nutí, aby byli vždy dobrými a šlechetnými, otec dobrý přítel ženy a dětí, král otec národa, věru, že tento starosvětsky zabarvený ideál je v Rabelaisovi; není starosvětský, je humanitní.

Ale satirik příliš vidí slabost lidské vůle, nepevnost povahy, kterou znetvoří povolání (III. 43) a nade vše malost rozumu. Víra v Boha je oporou pantagruelistovi: nejen budoucnost[1]) je v mocí boží, ale i my sami jsme ustavičně v jeho moci, tělem i duchem; kdo se zřekli Boha a rozumu, nic jim není svato, jdou za svými převrácenostmi (I. 31) v jistou záhubu. „A rozumu —“ vedle křesťana hlásí se i racionalistický lékař-humanista; praktická harmonie obou, toť pantagruelism.

„Všechny statky, co jich nebe přikrývá a co jich země obsahuje ve všech svých rozměrech u výšce, hloubce, délce i šířce, nejsou hodny, aby pohnuly naším citem a kalily naše smysly a našeho ducha“ (III. 2); klid duševní je jedna stránka pantagruelismu; klid duševní pochází buď z prostoty nebo ze síly uvědomění filosofického. Pantagruelism „jest jistá radostnost duševní promíšená pohrdáním věcmi časnými“ (IV. prol.). Není radosti bez zdraví a síly tělesné, není lhostejnosti k věcem pomíjejícím bez síly duševní; o sílu tělesnou, bez níž není života, opírá se síla duševní, která zušlechťuje, tak jsme dobrými a rozumnými. Pantagruelism,[2]) praktická to filosofie Rabelaisova, jest překonáním velké skepse, vítězstvím nad výsměchem všemu lidskému, nad satirou, která tvoří vlastní a hlavní notu jeho díla; jest ideálem.

Kdo je Pantagruel, zosobnění této tužby? Odchovanec Epistémonův, zachovává všude klid, nikoli z vědomí své moci tělesné, své vyvýšenosti duševní, neboť ustavičně jest pamětliv nedostatečnosti všeho stvoření; třeba zjev obří, po lidsku s lidmi zachází, skláněje se k jejich slabostem, u vědomí křehkosti lidské

[1]) Vše, co doufáme, jest on, jest v něm, od něho, skrze něho, IV. 28.

[2]) Když v I. 3 jmenuje „pány antické pantagruelisty, Hippokrata, Plinia, Plauta, M. Varona, Censorina, Aristotela, Aula Gellia,“ nemá to ještě plný význam; chce říci: mudrci.

při všem konání k Bohu se obrací; pociťuje v nitru hlas svědomí, démona Sokratova (IV. 66); jest statečný a odvážný, spoléhaje na ochranu boží nezůstává nečinným, ale chce s rozmyslem sám si dopomoci k záchraně (při bouři, IV. 19, 22); pevný a silný duchem i tělem, je hnut až k pláči vyslechnuv vypravování o smrti velkého Pana, vyložené z Plutarcha na smrt Kristovu (IV. 28). Má hluboký cit.

Setkav se s Panurgem, jehož zajímavá a nešťastná osobnost jej k sobě přitahuje kontrastem své pohyblivosti i soucitem, zůstane mu na vždy věrným přítelem: když Panurg prohýří jmění, napomíná jej tak mírně, že se tomuto klidu duševnímu až můžeme diviti; není to skoro už bezkrevnost? „Všechny věci bral po stránce dobré, každý skutek vykládal v dobré. Nikdy se netrápil, nikdy se nepohoršoval. Také kdyby byl býval vyhoštěn z Božského sídla rozumu, to by se byl jinak zarmoutil nebo zlobil“ (III. 2); tedy rozum, inteligence dodává tomuto hrdinovi síly duševní, která dovede v sobě zachovat i rozvahu i cit. Není to poněkud schéma? Není: tak jej vytvořila všemocná výchova, takovým jej asi viděl autor na mnoha vyrovnaných mužích renesance, tak si jej podle své touhy dosnil. Proto groteskností nadsazených rozměrů i příhod zakrývá tento svůj vnitřní ideál — sen.

Že Pantagruel přenechává volbu své nevěsty otci, není pro jeho naprostou nevášnivost: tak žádal názor autorův, jistě málo náchylný uznati lásku mezi mužem a ženou jako sílu samu o sobě, hledící na manželství více se stanoviska lékařského. Postava tohoto, Gargantuy, právě ukazuje se z kostí a krve! A jak načrtne rychle a ostře otce jeho? Ohřívá se u ohně, peče si kaštany, píše rodinnou kroniku a vypravuje příhody své rodině.

Opakem usedlosti, klidu a pevnosti duševní je Panurg. Mluví patnácti jazyky, na vše má pohotově odpověď vtipnou, úsečnou, vše dovede poznámkou zvrátit i dokázat, ke všemu najde buď ve své zkušenosti nebo jinde doklad — studnice vtipu a rozumářství; nikdy nebojuje silou, ale lstí, nikdy neodváží se střetnout, ale zrádně se mstí, zná velmi mnoho navrhovat a uvažovat v nebezpečí, ale pomoci si nedovede, pln strachu, že až jednou se mu přihodí cos velmi nepěkného; je obratný a nadaný inte-

lekt, ale nemá srdnatosti, nemá vůle. Svým vtipem získal mnoho žen, o nichž má smýšlení velmi ošklivé, vynašel velmi nestoudný způsob pomsty na jednu paní pařížskou, která mu nechtěla být po vůli, ale když se chce oženiti, nemůže dospěti cíle — pro strach — lascivní a smyslný slaboch srdce, cynický sobec, duchaplný zbabělec, vtipný necita. Rabelaisova verva zasypá čtenáře sto sedmi epithety na označenou rozdílu mezi Pantagruelem a Panurgem: je-li tento blázen pozemský, je onen nebeský, je-li Pantagruel blázen žoviální, je Panurg veselý a ztřeštěný, je-li onen etherný a junonský, je tento blázen „venerien" atd. (III. 38).

Bylo-li řečeno o Rabelaisovi, že je v něm kus Panurga i Pantagruela, není to zcela správná indukce psychologická.[1]) Možno-li si dovoliti jistý podmínečný soud, lze říci o obou těch osobách v Rabelaisovi: jakmile se oba setkali, Panurg měnil se v Pantagruela; Rabelais let mladších to je Panurg, potom roste v něm Pantagruel, asi poznáním některých dobrých stránek silných povah renesančních, a to je jeho touha. Můžeme tedy přisvědčiti, podle tohoto výkladu, Sainte-Beuvovi, že všechny ty lascivnosti a nemravnosti, které nás dnes zarážejí, ale čtenáře st. 16. nelekaly, byly jen v imaginaci Rabelaisově, ale pak poznáváme, že tento soud je správný jen vzhledem k posledním knihám, kdežto chápeme, že Rabelais, autor první knihy o Pantagruelu, byl schopen týchž nebo aspoň podobných kontrastů,[2]) jaké obsahují její pošetilé kapitoly; její dech nám to praví, její psychologie tomu svědčí. A tu právě první kniha, kterou napsal čtyřicetiletý Rabelais jeví se nám vzhledem k jeho povaze nejvyrovnanější: v ní i největší grotesknosti a mnohé volnosti tajívají v sobě nějaký hlubší smysl a význam, a kniha je přece tolik mladá. ▫

V ní také vytvořil první zvláštní postavu bratra Jana.[3]) Tento mnich, který chce a vědomě zůstává mnichem, pokud by s ře-

[1]) Viz Tilley I. 202. ▫

[2]) Schneegans dovolávaje se mnoha příkladů velkých kontrastů doby praví, že si dovede představit velkého satirika, an večer sedí někde v pokoutní místnosti atd., a ráno píše některou sublimní kapitolu své knihy. S. u. 496—7. ▫

[3]) Nemá prý nikde analogie. Toldo, m. u. 123, Thuasne, s. u. 194. ▫

holí souhlasil každý člověk zbožný, prostou modlitbou krátkou klaní se Bohu; nechápe, že by bylo lépe při vpádu nepřátelském modlit se žalm „contra impetum inimicorum“ než bojovat; že by bylo vůbec lépe se modlit než pracovat; že by bylo lépe žíti bez žen než společně s ženami žíti počestně a cudně; že by bylo lepší být chud než bohat; že by bylo dobře oddělovat se od světa — proto zakládá opatství v Thelémě v odpor klášterům. Toť výtvor Rabelaisa, bývalého mnicha, ale racionalisty a naturalisty. Tento mnich dobrý, veselý, pracovitý, udatný, čestný a zbožný není tak vznešený jako Pantagruel, ale docela není tak ubohý jako Panurg. Pantagruel stoupá výš a výše, Panurg je čím dále v knize tím komičtější, bratr Jan je vždy týž. Je-li Pantagruel výtvor Rabelaisova intelektu, je-li v Panurgovi mnoho z osobních zažitků autorových, nejvíce asi z pozdních bujných let studentských, rýsuje tahy bratra Jana Rabelaisův procítěný odpor k mnišství.[1]) Tato osoba je mu nejbližší; všechny jsou Rabelais, ale nikoli najednou, leč ve vývoji jeho osobnosti. Vedle těchto postav ostatní osoby z družiny Pantagruelovy mizejí buď za svou alegorii nebo jen vystupují příležitostně. Ovšem dovede někdy Rabelais jedním, dvěma tahy osobu vykreslit, tak kupce Dindenaulta (IV. 6, 7.), vychovatele Gargantuovy a mladého Eudémona (I. 14, 15) atp., a mnohá z těchto postav má vzor v osobě skutečné nebo aspoň jméno vzato (lodníci: Brayer, Xenomanes; Jean Denyau atd.). Životnými figurkami jsou zvláště dva: Janotus de Bragmardo, sorbonista, který maje slíbenu odměnu (jídlo a šat) za to, když přesvědčí Gargantuu o tom, že se nesluší bráti zvony z kostela Notre-Dame, jde k němu, an zatím Gargantua zvony vrátil; začíná, odkašlává, postupuje podle vzorců logických, láme svou pofrancouzštělou latinu a zlatinštělou francouzštinu, kolísá, klopýtá. Gargantua a jeho druhové se na konec smějí, on nevěda, co je k smíchu a nemaje tolik ostrovtipu, aby vycítil komičnost vlastní situace a podle toho se choval, i nechtěje připadat hloupým před jinými a aby chránil svoji

[1]) Nezáleží nám tu na tom, je-li nalezena osoba skutečná, vzor reální snad, s ním totožná či nic.

reputaci a učené dekorum, směje se též! V tom je jistě síla zvláštní komičnosti satiry rabelaisovské. A soudce Bridoye! Ten vykládaje, jak nechá vždy proces uzrát, což pozná podle množství fasciklů, stále proplétá svoji trhanou a brzy zase těžkou řeč citáty z nejrozmanitějších spisovatelů; a všude, kdekoli cítí, že prozrazuje neopatrně chybu, jíž se notoricky dopouští ve svém úřadě, dodává, že tak činí: „jako vy, pánové“, aby se tak v čas omluvil a vlastně více pro své svědomí, čímž ovšem ke své chybě jakožto zřejmé nesprávnosti se hlasitě přiznává.

Ty a takové postavy vzal jistě Rabelais ze života skutečného. Vidíme, že celá válka Gargantuova s Pikrocholem je jen velký soudní spor[1]) otce Rabelaisova s jeho hašteřivým sousedem Gaucher nebo Scévole de Sainte-Marthe, má své dějiště v okolí Devinière.

Snadno bychom mohli říci, že obraz Grandgousierův je obraz děda nebo i otce Rabelaisova; mládí Gargantuovo přímo vybízí myslit na vzpomínky z mládí autorova; školská léta Pantagruelova mají mnoho společného s bezpečnými pobyty satirikovými na universitách francouzských; celá třetí kniha jest jen episodou v akutní tehdy otázce ženské. Alegorické cesty Pantagruelovy (lov vorvaně atd.) jsou opřeny o skutečnost a vůbec všechny dají se přesně zjistiti jako ideální cesta kolem světa, podle tehdejších názorů. Tato realističnost jde až do podrobností, na př. relief špikovačky na dveřích chrámových, takový motiv skutečně existoval.[2]) Krátce, cokoli Rabelais tvoří, vše má svůj základ v hmotné, konkrétní skutečnosti. Prozrazuje se: líče vorvaň, která pluje proti korábu Pantagruelovu, řekne: přímo proti nám (IV. 33) nebo jindy: my ostatní cestující a p. Tak skutečnost vtírá se všude autorovi, on, vidíme, ničeho sám nevynalézá, vždy nějaký zažitek, nějaká událost, drobný skutek dne nebo aspoň nějaká vzpomínka dávají základ jeho tvorbě. Tato reálnost jeho díla vyvolala snahu komentatorů stotožnit celý román, vyhledat v dějinách všechny

[1]) Viz A. Lefranc, Les Navigations de Pantagruel. Paris. 1905. Str. 312 až 321.

[2]) Srov. tamže 129/30. (Na kostele sv. Martina de Quande.)

údaje, všechny osoby knihy; neprávem, neboť činí-li Rabelais narážku historickou, je zpravidla na první pohled zřetelná. Skutečnost, realita vniká do jeho díla jenom drobnostmi, celek vytvořila jeho mohutná fantasie tvůrčí, která se zjevila ve spracování tolika různorodých prvků.

Jí právě Rabelais, realista v tomto smyslu, jako jím je každý velký básník-tvůrce, dovede vytvořit hluboké symboly a pevné typy, jež uzavírá v příběhy i postavy. Tu jmény a několika adjektivy naznačí osobu: Tubal Holofernes, patrně rázný, kaprálský pedagog; vojenští rádci Pikrocholovi všichni jen svými jmény a radami jsou už dokonale vykreslenými typy. Přímo učeně, ovšem vervně a lehce, vykonstruovány jsou osoby alegorické, jako Quaresmeprenant, mistr Gaster a pod.; do těch a takových líčení Rabelais vložil mnoho své erudice, hlavně lékařské, a odborníci zvolna odhalují v jednotlivých symbolech a narážkách přesné a důkladné vylíčení nemocí, ba i jejich stadií;[1]) tak učená alegorie tu slouží satiře.

Rabelais, který má čilou a konkrétní fantasii, trpí nedostatkem invence, jak ukázala již i stavba knihy, a toto konstatování dovoluje nám uzavříti: tvůrčí silou autorovou je intellekt, jak už celá jeho povaha tomu svědčila, čímž si dovedeme také vysvětliti charakter jeho díla tak záhadný klasikům století sedmnáctého: vedle myšlenek vznešených čtete v něm totiž věci docela sprosté.

Ale dovede skutečnost také odpozorovat a má i schopnost evokace. Pantagruel s druhy je hoštěn, a stolovníky obsluhují krásné dívky: bratr Jan díval se na ně po straně jako pes, který odnáší pírko (IV. 51); takových přirovnání, v nichž je bystrý a jemný postřeh skutečnosti, má satirik spoustu; jejich reálnost právě dodává slohu Rabelaisovu síly, kořenné chuti zemité. Usměv drvoštěpa Couillatrise, když se mu dostane jeho sekery: Úsmívaje se špičkou nosu (IV. prol.); Panurg vycházející na palubu v košili s jednou nohavicí navlečenou, an se vyděsil střelbou (IV. 67)

[1]) Srov. Dr. A.—F. Le Double, Rabelais anatomiste et physiologiste. Paris. 1899 a Revue des Études rab. IV. 49, 250 a n.

nebo živá scéna slavného odplutí z Thalassy: zvědavý zástup s úctou pohlíží na Pantagruela (IV. 1) a j. Nejsou to jen drobnosti; líčení života na lodi (IV. 63), obraz života na břehu mořském (IV. 94—5), živá a originální malba bouře mořské (IV. 18—24). Srovnejte na př. jeho vylíčení postavy Panurgovy (II. 9 a 16) s Komenského Všudybudem, čtěte vypravování o mnichu, který, místo aby se díval na stavby ve Florencii, hledal po celém městě nějakou „rotisserie" (IV. 11), poznáte břitkost slohu, který rázně dovede kreslit, neboť autor vnikl hluboko v povahu věcí. A přece těžko bychom jej označili stejně za sensitiva jako za auditiva, termíny to příliš nového smyslu, ačkoli také sotva najde se mnoho v celé literatuře světové scen tak rušných, bujných a přese všechnu pošetilou jejich změť vyvolávajících tak určitou představu a tak hluboko působících, jako jsou na př. hovory stolovníků při narození Gargantuy (I. 5); nejednou Rabelaisovo vypravování mimoděk přechází v dialog, který má silný pohyb a svoji dynamiku, jako rozhovor Panurgův z Trouilloganem, „filosofem efektickým a pyrrhonským", kde ani vtipnému a duchaplnému posměváčkovi se nezdaří „chytiti" takového filosofa „při slově" (III. 36).

To je silou Rabelaisovy imaginace; sám se k ní přiznává, an praví:[1]) Dávno však před tím, než jsme byli v Římě, utvořil jsem si v mysli a uvažováním jakousi představu těch věcí, po nichž touha mě tam přitáhla. To se vztahuje na Řím; ale Rabelais si tam činil poznámky, prohlížeje Řím, když chtěl sepsati jeho místopis. Nevidíte-li v tomto faktu, jím samým konstatovaném, jak jeho fantasie a s ní i jeho imaginace, vycházejíce ve své tvůrčí činnosti ovšem ze zažité skutečnosti, skutečnosti v uměleckém slova smyslu, k plné a pravé realitě opět a znovu se vracejí pro sílu svého výtvoru? Úplný tu souhlas s jeho tvorbou románovou.

Co činí velkým člověka vůbec a básníka, tvůrce zvlášť? Odpovědí na takovou otázku může být jen soud všeobecný, jehož plat-

[1]) V dedikaci Du Bellayovi: Ante autem multo quam Romae essemus, ideam mihi quendam mente et cogitatione formaveram earum rerum, quarum me desiderium eo pertraxerat. Marty-Laveaux. III. 333.

nost jest arci pouze relativná, jako všech podobných úsudků; nicméně, třeba mnoho nevykládávají, vyplývá z nich začasté mnohé ujasnění. Tedy: jest to buď velká exaltace, smělé nadšení, nebo šírý intelekt, hluboký rozhled. Přeneseno v oblast ethickou, je to buď velké srdce, hluboké cítění, nebo to bývá, v případě druhém, jasná, pevná vůle. Běží-li o boj, o střetnutí idejí, srážku dvou světů, nikdo z nich se nevrací ke zvyku: tamti stávají se mučedníky, tito bojovníky; tamti bývají rozdrceni, tito, nevítězí-li, udoláni nebo přemoženi. Nikoli však vždycky, není vždy vůle dobojovat až do pádu. Rozum-vůdce mnohdy radí k opatrnosti. Obrátíme-li se k básníkům: jedni jsou exaltováni novým světem, jiní vytvořili si nový svět rozumem; tamti jdou prosti a nadšeni za svým snem, tito jej realisují, cele jen tehdy, mají-li dostatek činorodé vůle a odvahy zrušit svět starý; jinak sáhají vědomě ke kompromisu čestnému a nutnému nebo praktickému.

Rabelais, který pochyboval a byl kacířem „až do upálení“ (jusqu'au feu exclusivement), jak vložil v ústa vtipnému Panurgovi, není vzdálen tohoto typu lidí: útočí na církev, ale nepřistupuje veřejně k reformaci, s kterou má mnoho společného a s níž sympatisuje; zjemňuje některé výrazy knih svých při pozdějších vydáních (za sorbonista theolog klade, potom sofista); myslím proto, že sám se měnil a také že nechtěl mířit do vosího hnízda, ale svoje útoky rozšiřuje a alegorii činí naprosto zřetelnou; když přibývá satiry i její výbojnosti, odkládá anonymitu, ale kryje knihu autoritou královou;[1]) napadá instituce právní ve smyslu chystaných reforem, které dovrší královské edikty; odsuzuje válku výbojnou, a to jsou idee humanistické z antické moudrosti, prohřáté evangeliem; úhrnem myšlenky, které jej vedou k satirisování, pokud nejsou snahami doby, opírajícími se o humanism a křesťanství, předbíhají prostě revoluci shora. Nebyl bázlivec, neskrýval svého přesvědčení, jehož však také nerozkřikoval,[2]) neboť více (a to jsme

[1]) Mylně a příliš podezíravě vykládá tuto povahu Rabelaisovu Brunetière, Revue des deux Mondes. 1900. Str. 643.

[2]) Tilley tu uvádí (I. 208) výrok slavného lorda Beaconfielda: The wise man never tells his religion (Muž moudrý nikdy neříká svého náboženství), z čehož zřetelno, že si Rabelaisa představuje asi jako liberála naší doby.

viděli) hleděl k praksi života nežli k theoriím, ale nebyl bojovníkem v rytířském slova smysle, nebyl výbojný. Jeho intelektualism, který proráží jeho životem i duchem jeho spisu, radil mu k opatrnosti: bojoval vyhledávaje záštitu proti nepříteli příliš mocnému u přítele ještě silnějšího. Uhýbal-li někdy čeliti přímo nebezpečí, snad spíše nežli z bázně, ač o odvaze takové jednání rovněž nesvědčí, se stanoviska skeptika, který vidí všechny věci lidské příliš relativní ceny. Než Rabelais také toužil a snažil se uskutečňovati svůj ideál životní aspoň pro svou osobu klidně a mírně.

Humanista, rozuměl příliš dobře a procítil velké snahy ducha lidského, v jehož sílu pevně věřil; lékař, poznal příliš mnoho nedostatků, slabostí a vad lidských. A také doba ukázala mu člověka i vznešeným i příliš podrobeným krevnatému tělu. Jeho intelektualism prosvícený humanismem nedal mu zoufat, neskrývaje mu šaleb i marností světa; nezůstal neplodným skeptikem, nebyl planým ironikem — byl satirik.

Jeho satira týká se některých věcí církevních: kultu Mariina a svatých, očistce, zpovědi, obřadů, celibátu, nečistoty mnichů, zbožnění papeže, duševní zanedbanosti mnichů, formálností atd.; prázdnosti filosofie scholastické, jejích planých hádek; vad jednotlivých stavů (právníků, lékařů atd.) a institucí světských (státu, armády atd.); chyb, nedostatků, převráceností a směšností povahy lidské vůbec, zavtipkuje si také nad vlastním nitrem a žerty si tropí z toho, co mu bylo jistě svaté (l. 5 na př.). Jeho satira objímá svým smíchem veškeren život člověka, je obecná: autor i svůj ideál, Pantagruela, zve „fol“, bláznem, jako sebe sama, vypočítává „pány antické pantagruelisty“, vážné to spisovatele starověku, jichž si velmi cenil, dodávaje a „tisíce jiných bláznů“ (l. 3), a to je zvláštní způsob skepse středověké, která je tu paralysována renesancí; satira ta opíjí se sama sebou tolik, že působí druhdy rozpor mezi rozmarnými částmi knihy a kusy vážné inspirace, ale nikdy ton knihy celé nevede ke skepsi, nikdy výslednicí její není úbytek života, naopak dostává se nám jí mocné plus. Právě z této povahy knihy, její satiry i Rabelaisova intelektualismu, který je nejen humanistický, ale i humání, chá-

peme, že satirik-lékař, směje se nad bezradností člověka, jeho prázdnými a ubohými radostmi i zbytečnými žalostmi, může vedle listů s krásným programem lidskosti klásti místa hrubé smyslnosti. Sílu některých z nich omlouvá jen jejich satiričnost a její psychologická půda: odpor proti těm, kdo hlásali askesi, ale nad něž nebylo lidí smyslnějších a hrubších, boj proti necudnosti mnohých celibátníků, proti supranaturalismu jako vnucovanému principu (II. 11). Skoro všechny ostatní autor psal snad, v prvnějších knihách, z obliby v nich a pro jejich dráždivost, ale to později mizí: je k nim lhostejný, co je ve větách a vypravováních kluzkého, třeba vyplývá ještě z přebytku nespoutané energie Rabelaisovy a je v souhlase se zálibami rozvášněné doby, nicméně mívá svůj význam, bývá podloženo, a chtěl bych říci, že nemá pikantnosti anekdot z refektáře, ale spíše zabarvení filosofických obrázků z denníku lékařova.

Rabelaisova satira[1]) pracuje prostě realistickým vylíčením, ež sesílí kontrastem, tu a tam třeba s nadsázkami a groteskním zabarvením, v němž však čtenář cítí dobře osten její: stará výchova, její zhoubný podklad i výsledky (I. 7, 14, 21, 22 atp.); jindy symbolisací: v hádce Panurga s Thaumastem (II. 19), v jednotlivých kapitolách třetí knihy; alegorickým podáním, v němž ovšem záměry autorovy čteme přímo: kapitoly knihy čtvrté, Zvonivý ostrov, episoda knihy páté atp. V drobnostech: autor vkládá ji v ústa svých lidí, jichž situace věc markantně vyznačí: bratr Jan, uvíznuv na stromě za vlasy, volá o pomoc, a když nikdo hned nejde, vyčítá druhům, že jsou jako „kazatelé dekretalističtí“, kteří radí, „když někdo vidí někoho se topit, má ho spíše přinutit vyzpovídat se než mu pomoci“ (I. 42). Popisuje zvyk, obyčej, mrav, zcela bez úmyslu na pohled, ale v stilisaci čteš satiru (o dávání jména dětem I. 7, II. 2). Položí jakýsi druh paralelismu: pravě, že dekretály jsou psány rukou cherubovou, vypočítává, zdánlivě nevinně, všechny podobné pověry starověku (IV. 49); najde směšnou a groteskní analogii proti subtilnostem

[1]) Satirou přímou je dále I. 2, 40, 45, 54; III. prol.; IV. 32. Srov. Schneegans, s. u. 246.

scholastův: Tehdy počal svět připínati si kalhoty ke kabátci a nikoli kabátec ke kalhotům, neboť to je nepřirozené, jak široce osvětlil Olkam [1]) na exponibilia páně Dlouhokalhoťákova (I. 8). Nebo prostě přidá jedovatou poznámku do závorek: Neboť čas je nebezpečný (I. 9), která věci vlastně teprve dodá zabarvení satirického, mluvě tu o symbolice barev; „z úcty ke starobylosti“ (I. 1) atp. Jindy už v přístávku vloží vtip: Panurg volá bratra Jana, jehož v úzkosti zve: můj otče duchovní (IV. 37), a to je na tom místě ironické.

Skoro hořkou ironií zdá se celá řeč Pantagruela, an omlouvá nehoráznosti a nejapnosti soudce Bridoye vykládaje, že nelze člověku býti jiným, jako by chtěl říci: vždy ducha znetvoří povolání, život lehce může přejíti v tupý zvyk, ale čtoucí tuší: mluví tu vypracovaný člověk o lidech slabých a neuvědomělých (III. 43).

Místy zase najdeš vtipy, které by byly blasfemií, kdybys ji vzhledem k povaze Rabelaisově nemusil pokládati prostě za burleskní žerty: mluvě o důkladnosti genealogické, jíž se vysmívá, a paroduje v tom asi počátek evangelia Matoušova, prohodí: vyjma genealogii Mesiáše, o níž nemluvím (I. 1), nebo když řekne jeden z opilých (Propos des bienivres) při narození Gargantuově: Mám slovo boží v ústech: Sitio (žízním) (I. 5).

A zase jeho satira je promíšena humorem: tak v kuse proti feudalismu, jak čert byl ošizen sedlákem protestantským (IV. 45); cítíme pod ní dobrácký úsměv nad maloměšťáctvím, an paroduje vypočítávání v rodokmeni (II. 5). Mistrným kusem novelky humoristické je příběh drvoštěpa Couillatrisa, později spracovaný v bajkách (IV. prol.). A naskytne se ve větě takový úsměv trochu dvojsmyslný, trochu kousavý,[2]) jindy suchý ton humoru nutí k úsměvu (o nemoci Panurgově, II. 12) a zase vlastní vtip je ve vážnosti, s jakou se ohlíží po svých nadsázkách a výrocích groteskních: to je dobře, být v každém případě dobře informován (III. 7). Humor je v prostém postřehu: droby byly tak výborné,

[1]) Myslí se anglický skotista Ockam, subtilnější jistě svého mistra „subtilis“ Duns Scota.

[2]) La braguette est première pièce de harnois entre gens de guerre. III. 8.

že si každý olizoval prsty (I. 4), Jupiter, dokončiv ta slova (o potrestání falešných prosebníků), pokroutil hlavu jako opice, která polyká pilulky, a podíval se tak hrůzopyšně, že se celý Olymp zatřásl (IV. prol.). To je groteskní.

Jsou v satiře Rabelaisově místa, kde ať vtip ať úsměšek, satira i komika, mají v sobě cosi hrubého, kde vlastní žert je otrle krutý, na př. o pomstě Villonově (IV. 13), o svatbě u p. z Basché (IV. 14, 15); to je vliv středověku, který si v podobných veselích liboval; nám jsou hrozné a slýchali jsme jen o matných jich stínech z našeho venkova ve vypravováních z mladých bujných let našich dědů.

Ale celkem satira Rabelaisova není zlá, nechce sesměšnit osoby pro ně samy, nevynáší se sama nad nikoho, nechce ponižovati; neběží jí nikdy o osoby, ale o věci; neběží o instituce ani o theorie, na nichž jsou zbudovány, nebo jich aspoň nedbá, ale o nesmyslnosti páchané v nich a pod záštitou jich proti zdravému rozumu, o pošetilosti: nesatirisuje církev vůbec, ale určité formy její a v ní, ani modlitbu vůbec, ale jisté její zrůdnosti atp.; nesatirisuje žádného stavu in abstracto, ale jisté jeho příslušníky, kteří mu nemohou býti ke cti pro zvrácenost, jakou do něho vnášejí vzhledem k cíli jeho vlastnímu atd. Nechce nikdy ranit, ublížit, je to satira obecná, v jistém smyslu satira pro satiru, spíše bychom mohli říci pro radost, jakou má zdravý člověk ze života, vida i velké touhy lidské i bezměrnou slabost člověka. Satirisuje i velebí člověka.

Byl-li Gargantua obr, který se přizpůsoboval pomalu lidem, avšak zachovává některé vlastnosti obří pro sesměšnění jich u lidí, je Pantagruel[1]) spíše člověk, jemuž některé vlastnosti obří ponechány nebo přidány pro zábavu fantasie autorovy, ale také z niterné potřeby autorovy vyrovnat si aspoň ve svém výtvoru nepoměr lidské touhy a síly. Tak směšní obři tradice lidové stanou se ideálními lidmi knihy.

Přebytek energie životní a intelektuální prožíhá touto satirou.

[1]) Poněkud jinak, neprávem vzhledem k psychologii tvoření, vykládá to Schneegans, s. u. 189

Mluví-li autor o dětstvi Gargantuově, snese na půldruhé stránky spoustu chlapeckých zvyků a nectností (I. 11); uváděje hry, jimiž se baví jeho rek, napočte jich dvě stě osmnáct (I. 22); zahrne čtenáře předlouhým rodokmenem (II. 1.); paroduje a travestuje tituly spisů současných i starších protáhne výčet knihovny u sv. Viktora na půl šesté stránky (II. 7.); vypočte na sedmdesát mužů a žen starověku a středověku, které uzřel Epistémon v podsvětí (II. 30); vychrlí přes půldruhého sta (166) přívlastků, jimiž lichotí Panurg bratru Janovi (III. 26), který mu je stejnou měrou (168) oplácí (III. 28), a v jiných výčtech podobných kupí satirik spousty jmen nebo synonym.[1]) Dobu úmrtí učitelův Gargantuových, dobu vyučování jednotlivým knihám, počet mužů (nepočitaje ženy a děti), které ztopil proud Gargantuův a jiné podobné údaje zná autor přesně; někdy je v nich znáti zřetelný žert (kolonistů do Dipsodie: 9876543210. III. 1), nezřídka je v nich skryta narážka na dobu určitou, na př. data dopisů jsou pravděpodobně ve shodě se dny, kdy je Rabelais sepisoval;[2]) vůbec z pravidla ve věcech nepodstatných, jako v nejdůležitějších popisech, autor jeví zvláštní přesnost, podrobnost: nic neudává z daleka, vše do posledního detailu a s neobyčejným sebevědomím i zdánlivou průkazností, nejednou zakrývaje tím vlastní smysl a vkládaje do žertu této akribie něco skutečného nebo pěkný symbol. To vše jsou známky satiry groteskní.

Takové výčty a hromadění jmen snad je někdy také chlouba, autor vypoví vše, co ví, je to cosi gaskoňského: na př. hovoří-li široce, jak kdy v dějinách z veršů hádali (III. 10); někdy při podobné příležitosti nedost vhodně napodobuje: když hladový Panurg, raději než by se hlásil o jídlo, pochlubí se svými patnácti jazyky (II. 9), v čemž je možná přiklonění k Patelinu. V groteskních elementech jeho satiry, jimiž ji celou promísil pro svoji radost, podle rozpoložení svého hltavého nitra, pro to, aby

[1]) III. 38; IV. 30, 31, 32; 60.

[2]) Podobný příklad v Chroniques: doba služby Gargantuovy u krále Artuše. V. výše.

jimi zakryl pravdu, kterou v ni uložil, nebo poodhalil lež, která by mátla, aby zmírnil dojem velkosti i hloubky poznání, které stoupá k pravdám příliš jemným a sublimním, v obratnosti, s jakou dovede uhníst velké symboly a alegorie, v nichž však žije celá a plná realita, zjevuje se také jeho neobyčejná verva. Ta jej povznáší výš nad současné spisovatele, jeho dílo vyniklo jí nad ostatní satiry groteskní. Hromadí-li on substantiva, infinitivy, adjektiva, diminutiva, pro nás zdánlivě synonyma, není to vždy jen z grotesknosti, je také vlivem této vervy, která u něho touží po plnosti: chápaje dobře realitu, kterou chce přesně zobraziti, kupí jména, aby našel všechny polostíny významové. Tak jeho vervou snoubí se v něm grotesknost i realističnost jeho díla.

Dovede povědět šedesáti třemi slovesy, co vše Diogenes dělal se svým sudem (III. prol.), zná dvacet osm nadávek, jež padly mezi pekaři Pikrocholovými a pastýři Grandgousierovými (I. 25), dvacet devět mantie, jež zná Herr Trippa (III. 25), ví o sto třiceti osmi obětech Gastrolatrů jich bohu (IV. 59), položí sto osmdesát tři jména kuchtíků (IV. 40). Připočtěte groteskní výčty dříve vzpomenuté, jaká to zásoba slovní!

Tvoří hříčky slovní: magistris in-ertibus (I. 18);[1]) čtverácké etymologie: par rys (pro smích) = Paris (I. 17) atd.; vtipy z rozložení nebo nových kombinací slovních: service du vin (divin) (I. 27), les planettes změněno v les platz netz (I. 7), druhdy až i lascivní (IV. 49); výklady žertovné a satirické (III. 32), mnohé žerty jazykově založené na latině, zbytek mništví: n'oublie debitoribus (III. 47)[2]), venite apotemus (m. adoremus) (I. 41) atp. Rabelais přijímá mnoho slov latinských i řeckých, jež si do jazyka mateřského více neb méně přeměňuje; kuje slova vůbec i z kmenů

[1]) in artibus = mistrům svobod. umění změněno v inertibus (ničemným).

[2]) Makaronský žalm poutníků (I. 38), připomínající trochu jesuitský marš z Havlíčkovy satiry, latina bratra Jana, Janotova ukazují Rabelaisa horlivého latiníka, znalého neméně latiny středověké. Některé kusy mistrného stilu přímo se hlásí k stilu ciceronskému; přeložiti takový kus do latiny, vidno, že je stilově latinský. Tak počátek řeči Oldřicha Galleta (I. 31) přeložil Birch-Hirchfeld, s. u., pozn. str. 48/9.

francouzských dlouhá i delší, až na dvě řádky[1]) podle síly a nálady své rozmarné vervy.

Nicméně je autorem ryze francouzským; některé kusy jsou přímo vzorem lehké a plynné prosy francouzské. Přirovnání z života denního, přísloví, etymologie lidová, žerty básnické, rýmy i asonance z popěvků, nejrozmanitější tropy a figury, jichž příklady by byly zbytečny, jsou jeho obsáhlé paměti vždy pohotově a on jimi proplítá, po své vůli, svou hravou i vážnou, podle potřeby, ale vždy hutnou, plnou a kořennou dikci. Je třeba jen čísti líčení boje nebo bouře na moři, korábu — kolik tu výrazů odborných, nepočítaje přesné i lidové termíny lékařské! Kolik slov mluvy lidové zachránil jazyku spisovnému, kolik archaismů oživil na prospěch výraznosti prosy francouzské! „Rabelais ve své šíré synthese objímá i nejvznešenější jazyk náboženský, stejně jako jazyk filosofický, mluvy odborné, nářečí, různořečí, ba sestupuje ještě níže ... Obnovy Plejady ... jsou všechny v Rabelaisovi."[2]) Hle i tu, nechť latinisuje, nechť čerpá z klasiků řeckých i římských, neméně zdrojem jeho slohu a jazyka jsou jemu mluva lidová, zvláště z jeho kraje rodného, spisovatelé st. 15., ba podléhá stejně jazyku starofrancouzskému jako slohu „velkých rhétorův",[3]) a přece ničeho nemění na jazyku, nepočítaje nová slova,[4]) nechává svoji skladbu v tom kolísání, v jakém ji odkazuje st. 16. pozdějším zákonodárcům. Možno říci, jako ideový zmatek doby svědčil jeho duchu praktickému a sílil jej pro život, tak neurčitost v jazyce francouzském vhod dovolila mu čerpat na všech stranách a tvůrčí silou hníst si jej podle potřeb jeho myšlenky. V obojím je tvůrce a zrcadlo doby.

Zrcadlo doby! V něm vrou ideová kvašení její, v něm klíčí

[1]) Na př. morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemens. IV. 15. a řada jiných.

[2]) E. Huguet, v Marty-Laveaux. V. XLIII IV

[3]) O tom E. Hugnet, Étude sur la syntaxe de Rabelais etc. Paris. 1894. 447.

[4]) Napočtli 680 slov původu čistě rabelaisovského. Revue des Études rabelaisiennes. III. 280 a 401. Na 4000 slov vlastních čítá glosář Huguetův u vyd. Marty-Laveaux. VI.

její skepse, v něm blyskne chvílemi její cynism, ale z jeho díla zaznívá také velebný hymnus nové víry lidstva v jeho mravní sílu vlastní, v jeho ducha hloubavého a hledajícího; z něho zbožně a odevzdaně zírá upřímná kázeň jeho rozumu. Nechť bylo sebe více pramenů této epopeje, tvůrce její se v ní zjevuje jako duch jednotící: toužil po praktické harmonii ducha a těla, neměl k ní ucelené průpravy theoretické. Hmota i duch narážejí v ní na sebe, hnus i nejušlechtilejší myšlenka tu vyjádřeny podle sebe: tato kniha nezná krásy vyhledávané dobami sensitivními i vyspělými, a přece není bez krásy, jako by autor její neznal a nechtěl znáti rozkoše z vášně. Krása jeho knihy je původu ryze intelektuálního.

Tak snadno lze si představit jeho vývoj: zdravý hoch venkova, jenž rostl na výsluní a hroudě, přijde do nevolných zdí kláštera; nový svět, který mu otevře četba, zahlédne v dopisech humanistů a pak plné jeho vlnobití mezi předními muži národa. Jeho lačná touha vidí nejvíce, co bylo na nich renesančně-humanistického, a tvoří svůj ideál. Rabelais pocítil rázem rozdíl středověku a ducha doby nové; z výchovy a tlaku tradice zůstalo v něm něco z oné doby, proti níž se postavil, ale jeho snahy všechny nesly se jinam: rozum jim ukazoval cestu.

Strhován proudy doby, kolísavý a nejistý, hledal vše, co život posiluje, zachoval ducha autorova relativně pevným a vždy svým na všechny strany; jeho snahy dodaly mu jeho rázu universálnosti. Rabelais je originální filosof života, nový hedonista.

Jeho dílo, s vlastnostmi hrubých kamenů základních, basované ve skutečnosti hmotné nebo niterné, s životnými a živými povahami, z nichž se děj rozvíjí, třeba má své grotesknosti, dává nazříť v nitro: zrodilo se z nepoměru touhy a skutečnosti, který doba přiostřila; tu je také zdroj zabarvení tvůrčí síly básníkovy. Nebyl tvůrce forem uměleckých, nebyl vůbec talent formalistní, tvořil, jak jeho energie a verva, prozářeny fantasií, která ustavičně snovala nové a nové plány, mu věc podávaly; mnoho se měnil svými chvílemi. Dílo je formálně i náladově silně proteovské. Jen velká síla tvůrčí a širý intelekt autorův, spontánost jeho tvoření a otevřenost zůstavily tam člověka, daly dílu jednotu.

Jimi byl unášen Rabelais, stoje v realitě doby, schopen z mála příkladů vysnít skutečnost i chtivý ji pozorovat a nadán čilou obrazotvorností; vyzdvihl vysoko současné tužby, jež procítil, a jeho bystrý zrak zahlédl nové světy ideové, tušil budoucnost.

Krásný a zdravý člověk! Postavil se proti nerozumu i ničemnosti, stanul v řadě duchů, kteří život zjasnili. Žil. ◻

Ohlasy díla. Dílo Rabelaisa, jehož současníci, pokud chápali jeho myšlenky a s nimi souhlasili, slavili jako filosofa a lékaře, jejž nazvali obnovitelem jazyka i básníkem, mělo přirozené odpůrce mezi mnichy a zaujatými sektáři. Jejich vlivem a pod dojmem nepochopení, které popouzela rozmarná stránka díla, počal se tvořit o Rabelaisovi soud zvrácený. Ale vždy ještě století Rabelaisovo znalo a uznávalo cenu jeho, váhu díla, kterou jen potvrzují svými příkrými a jednostrannými odsudky jeho protivníci. Století 17., příliš uhlazené, přímočaré a formalistní, dovršilo nepochopení satirika, stvořilo Rabelaisy dva: vážného, který je hluboký i krásný, a šprýmaře, který je sprostý; při svém oceňování jeho přihlíželo arci jen k prvé stránce jeho obrazu.[1]) Zatím přední spisovatelé, tajíce se tím, v živé náplni jeho díla čerpali pro svá klasická spracování. Příští století revoluce libovalo si podle své povahy všechnu kritiku a skepsi rabelaisovskou; prohlásilo jej autoritou ve chvílích revoluce.[2]) Třeba se mu zdál tolik blízek ideově a byl jemu, dědici klasikův, tak vzdálen stilově, ocenilo jej i po stránce jazykové: on je zdroj (Rousseau). ◻

Historism st. 19. přirozeně vede k novému, opětnému a intensivnějšímu studiu Rabelaisa. Chápe se spíše jako tvůrce — básník — filosof, a když se nekritické názory samy ztratily v labyrintu svých fantastičností, chopila se díla kritika odborná (lé-

[1]) Jugement et nouvelles observations sur les oeuvres grecques, latines, toscanes et françaises de Maitre François Rabelais. D. M. ou le veritable Rabelais reformé etc. A Paris. MDCXCVII. (Bernier.) ◻

[2]) De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé ou Institutions royales, politiques et ecclésiastiques tirées de Gargantua et de Pantagruel ... A Paris ... 1791. (Ginguené.) ◻

kařská, právnická, filologická, vojenská), zvláště literárně historická, a jí dostává se nám čistého obrazu velkého satirika.[1])

Nezůstal nepovšimnut ani za hranicemi vlasti; už v jeho století, pokud jistě známo, čtli jej v Anglii, kde jej napodoboval Thomas Nashe, Italii a Německu, kde jej Fischart přebásnil do němčiny; později ve st. 18., ano už v 17., překládán, a dnes překladů, výborů a statí o něm přibývá ustavičně[2]) ve všech zemích kulturních.

Vliv jeho díla šel asi široko, do sta je vydání jeho děl v st. 16.; počítáme-li jen souborná vydání s titulem Oeuvres,[3]) vyšlo jich v st. 16. dvacetšest, v stol. 17. šestnáct, v st. 18. jedenáct a ze st. 19. lze napočíst vydání celkových aspoň čtrnáct.[4])

Jak hluboko šel jeho vliv, ukazují nejen jeho přátelé a básníci svými věnováními a i epitafy, než také knihy, které jsou jednak napodobeninami díla Rabelaisova a hledí vyzískat z popularity jeho námětů, jednak, zdá se, předbíhají spracování sujetů, které satirik sám naznačovával.[5]) Dvanáct těch knih, jež lze svésti na šest typů,[6]) jdou svým původem až do st. 17. a 18. Vyvolala je asi jednak spekulace knihkupecká, jednak měly sloužit stranám náboženským, které tak využily vervy autorovy pro sebe.[7])

Některá jména románu stala se jím ve Francii populární tak-

[1]) V tomto století také se mu dostalo velkých ctitelů absolutních, jako byli zvláště CH. Nodier, H. Balzac, G. Flaubert. Srovn. Lumír XXXV. č. 7.

[2]) O tom Revues des Études rab. I. 1; a n, 217, 157 a j. III. 45; Le Duchat I. 2; Regis 2. I. CLXXI, CLXXXXV.

[3]) Srovnej P. P. Plan, Les éditions de Rabelais de 1532 à 1711. (Bibliographie rabelaisienne.) 27, 31 a p., soupis Regisův a Brunetovy práce knihopisné.

[4]) Regis jich vypočítává do své (1832) doby 6; připočítávám ostatní mi známá vydání francouzská pozdější.

[5]) O tom A. Lefranc, s. u., 147, který soudí, že Rabelais mohl býti aspoň spolupracovníkem jich. Bibliograficky je uvádí P. P. Plan s. u., 107 a n. a naprosto se staví proti autorství Rabelaisovu.

[6]) Regis 2. část str. CLXXIX.

[7]) Tak sujetu Nouveau Panurg využila strana katolická. Viz Revue des Études rab. III. 408 a n.

měř rázem; jedna z lodí vévody de Guise (1557) jmenuje se Pantagruel;[1]) v Ženevě prý stalo se jméno autorovo synonymem neznaboha;[2]) ještě v pozdějších dobách užíváno a vzpomínáno jmen románu (Gargantua na označení tlustý).[3]) Brali z díla hesla, na př. devisu thelémskou, i chtěli je uvést v život.[4]) Zřídili společnosti jména velkého satirika, také v cizině (Anglii), poslednější francouzské rázu literárního (Společnost přátel a obdivovatelů rabelaisovských 1886—1892) a vědeckého (Spol. studií rab. 1903). Památná místa po něm označila naše doba deskami a pomníky (Chinon, Meudon, Tours).

Rabelais v umění. Svěží a konkrétní obrazy Rabelaisova románu volaly přímo po uměleckém podání. Nechci tu mluviti o knize Žertovné sny Pantagruelovy,[5]) v nichž jsou zobrazeny osoby, pod nimiž hledají se obyčejně historické osobnosti, jichž karikatury někteří nalézali také v jednotlivých postavách Rabelaisovy satiry, neboť není rozřešena otázka vzájemného poměru jich. Vlastní dílo Rabelaisovo bylo několikráte ilustrováno (Doré, Robida, Garnier a j.).

Z díla podávalo se mnoho látek ke spracování dramatickému o jednotlivých osobách děje: st. 17. vyčerpalo dvě, 18. tři a 19. také dvě, pokud mi známo, nepočitaje řadu baletů ze st. 17. Zajímavější jsou dialogy[6]) a hry, jichž středem je Rabelais sám: jeho osobnost bývá tu buď zkreslena nebo zidealisována podle obrazu, jaký si o něm z knihy jeho utvořil básník sám; měla tu asi vliv také tradice. Pěkný střed zaujímá jedna, z doby roman-

[1]) Revue des Études rab IV. 198.
[2]) Regis II. 1441.
[3]) Schneegans, s. u. 309.
[4]) Revue des Études rab. 118.
[5]) Otisky četné najdou se v Revue universelle, 1903 str. 497 a n. i s výkladem a v příl. L'Ermitage. 1898.
[6]) Jeden ze st. 16. Silvius ocreatus, hovor mezi Charonem, Montanem, Duboisem a Rabelaisem celý v Heulhard, Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz, 1891, str. 356—383. Jiný Entretien de Rabelais et Le Nostradamus (z r. 1690) od Pierre Marteau-a a otištěn v Revue des Études rab. V. 176 a n.

tické;[1]) Rabelais líčí se jako bezpodmínečný velebitel vína, ale také jako muž, který všude hledaje pravdu, sije pouze dobro.[2]) A podle díla osobu Rabelaisovu představuje také většina jeho portrétův. Známy jsou dva obrazy, jeden z university montpellierské, druhý z knihovny ženévské;[3]) na obou z tváře Rabelaisovy zírá, zdá se mi, příliš strojené moudrosti a výraz úst, tvar nosu i oblouk obočí jsou vedeny příliš v úsměv satirika. Rytin a lithografií je řada veliká, ale jsou to většinou kopie[4]) z několika originálů přebásňované. Nejlepší z nich, také nejstarší,[5]) a tedy nejpodobnější jsou od Léonarda Gaultiera, ze st. 16., a od Michel Lasne-a. Gaultierův[6]) Rabelais má mírný výraz klidu v tváři, jasně a radostně rozevřený zrak, jenž pozoruje, malá sevřená ústa, která obchází silná rýha filosofické resignace, vysoké čelo, kořenatý, tupý nos a dosti spory vous; hlavu kryje misterský baret.

[1]) Rabelais ou le presbytère de Meudon, comédie-anecdote mêlée de couplets, par M. M. A(dolphe) de Leuven et Charles (de Livry) représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 septembre 1831.

[2]) Je jich pět; až na jednu, která je z r. 1799, všechny ze st. 19.; poslední od Albert du Bois hrána prvně 11. pros. 1904 v Paříži pod titulem: Rabelais. La nouvelle Littérature 1895—1906 od G. Caselly a E. Gauberta (Paris, Sansot. 1906) oznamuje, že známý A. Jarry připravuje operu buffu Pantagruel s hudbou od A. Terrasse.

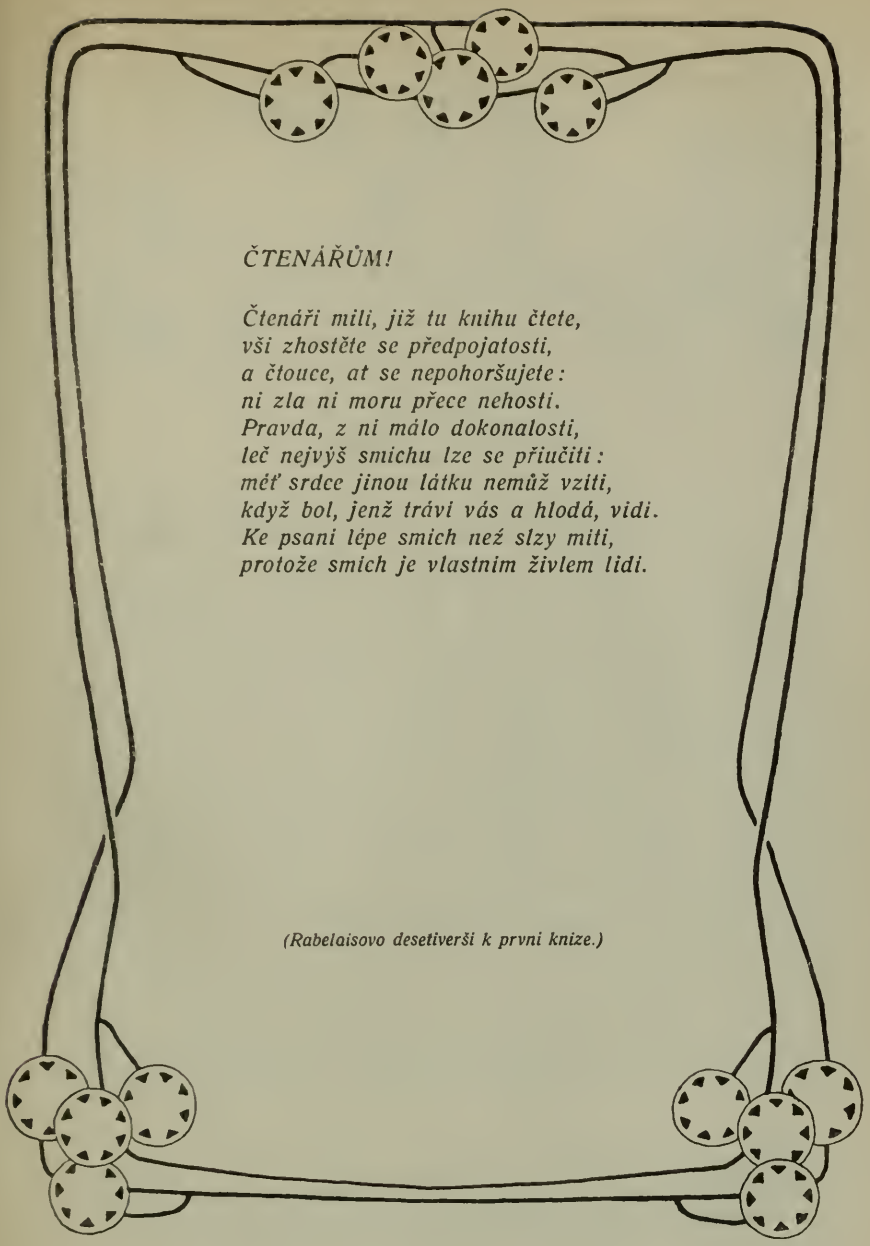
[3]) Reprodukce jeho přílohou knihy Milletovy.

[4]) Vydání Duchatovo má čtyři, příliš miniaturní; vyd. B. des Marets-ovo otiskují rytinu Hopwoodovu, Marty-Laveaux obrázek Salmonův.

[5]) Srov. Georges d'Albenas. Les portraits de Rabelais avec la reproduction par l'héliogravure des portraits de la faculté de Montpellier, de Michel Lasne et de Sarrabat. 1880. a Revue des Études rab. I. 79, 91, 233; II. 196 a Dr. E. Turner, Rabelais, ses études médicales, ses portraits. Bd.

[6]) Otištěn v Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française. 1900. III. a na deskách Revue.

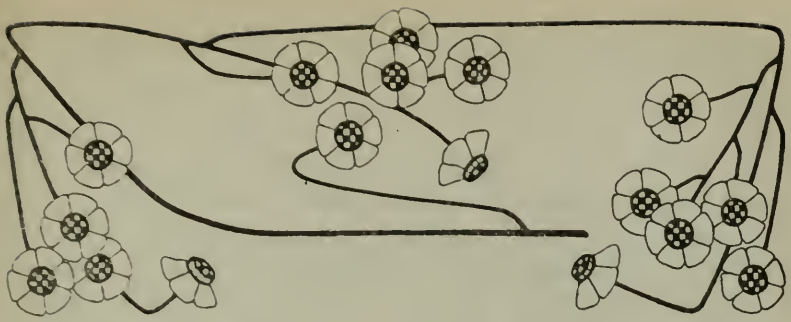
STATI VÝCHOVNÉ Z GARGANTUY A PANTAGRUELA.



ČTENÁŘŮM!

Čtenáři mili, již tu knihu čtete,
vši zhostěte se předpojatosti,
a čtouce, at se nepohoršujete:
ni zla ni moru přece nehosti.
Pravda, z ni málo dokonalosti,
leč nejvýš smichu lze se přiučiti:
měť srdce jinou látku nemůž vziti,
když bol, jenž trávi vás a hlodá, vidi.
Ke psani lépe smich než slzy miti,
protože smich je vlastnim živlem lidi.

(Rabelaisovo desetiverši k prvni knize.)



GARGANTUA.

A. VÝCHOVA STARÁ. (I. 7, 14, 15, 21, 22; 11, 13, 20.)

I. *O dětství Gargantuově.* Spisovatel odkazuje k rodokmeni jeho v Pantagruelovi. A praví: „Dej bůh, aby každý znal tak bezpečně svůj rodokmen od archy Noemovy až do této doby. Myslím, že mnozí jsou dnes na zemi císaři, králi, vévody, knížaty a papeži, kteří pocházejí z nějakých nosičů zbytků a košíků vinných. Jako naopak mnozí jsou žebráky, kteří chodí dvéře ode dveří, nebožáky a chudáky a pocházejí krví a rodem z velkých králů a císařů. Vzhledem k podivnému předávání království a císařství od Asyřanů Médům, od Médů Peršanům, od Peršanů Macedoňanům, od Macedoňanů Římanům, od Římanů Řekům, od Řeků Francouzům. A abych vám pověděl o sobě, jenž mluvím, tož myslím, že pocházím asi od nějakého bohatého krále nebo knížete z bývalých časů. Neboť nikdy jste neviděli člověka, který by měl větší chuť, býti králem a boháčem, jako já: abych mohl hodovati, ničeho nedělati, o nic se nestarati a hežky obohatiti své přátele a všechny lidi statky i věděním.“ Rodokmen Gargantuův se našel v truhle, na niž bylo napsáno: „Hic bibitur“ (Tu se pije). Otec Gargantuův „Grangousier byl[1]) svého času řádným čtverákem a rád píval důkladně jak jen kdo tehdy na světě“ a vzal si Gargamelle, která nosila syna jedenáct měsíců; porodila jej, když jednou při hostině se trochu přejedla. Zatím, co se hosté bavili, přišel Gargantua na svět levým uchem matčiným.

[1]) Grand = veliký, le gosier (gousier) = hrdlo, chřtán. Gargamelle (též Galemelle nebo Gallemelle); slovo Grandgosier jest z tradice lidové známo, nikoli však slovo Gargamelle, které možná jest od kořene gar- jenž se hojně vyskytá zvláště v názvech zeměpisných u všech Romanů.

Jak bylo Gargantuovi dáno jméno a jak ssál mok. Kapitola 7.

Když dobrák Grandgousier pil a veselil se s ostatními, uslyšel hrozný křik, jejž jeho syn způsobil přicházeje na světlo toho světa, an řičel, žádaje: pít, pít, pít. Proto řekl:[1]) Jak máš pořádné (doplň: ‡hrdlo)!¦ Slyšíce to přítomní, řekli, že doopravdy má míti proto jméno Gargantua, poněvadž to bylo první slovo jeho otce při jeho narození, podle vzoru a příkladu starých Židův.[2]) Na to přistoupil Grandgousier, i líbilo se to velmi matce. A aby jej utišili, dali mu pořádně se napiti. A byl donesen k studánce a tam pokřtěn, jak jest zvykem dobrých křesťanů. ◻

A bylo mu přikázáno sedmnáct tisíc devět set třicet krav z Pautille a Brehemondu,[3]) aby jej pravidelně napájely mlékem, neboť nebylo možná najíti v celé zemi postačující kojné, vzhledem k ohromnému množství mléka, jehož jeho výživa vyžadovala. Ačkoliv někteří doktoři scotovští[4]) tvrdili, že ho kojila jeho matka a že mohla po každé nadojiti ze svých prsů čtrnáct set dva sudy[5]) a devět krajáčů mléka. Což se nepodobá pravdě. I bylo prohlášeno,[6]) že toto učení budí pohoršení, že uráží ubohé uši: a že z daleka páchne kacířstvím. ◻

Takto prožil až do roka a deseti měsíců, v kterémž čase k radě lékařův počali jej voziti; i byl udělán pěkný kočárek s volky podle vynálezu Jana Denyaua.[7]) V tom jej vozili vesele sem i tam, a bylo radost dívati se naň, neboť byl ve vypité tváři jako měsíček a měl skoro osmnáct brad a křičel jen velmi málo. Ale

[1]) Que grand tu as. ◻

[2]) Viz Lukáš I. 62—65. ◻

[3]) Místa v blízkém okolí Chinonu proslulá svými pastvinami. D. ◻

[4]) Přívrženci scholasty Duns Scota, jimž Erasmus říkal (R) Scotidae (Rabelais, Scotistes), známí svými zbytečnými a titěrnými jemnůstkami, jež vnesli do theologie. ◻

[5]) Sudy (zv. pipe), jež podle krajů měří 420, 624 i 710 l. ◻

[6]) V naš. vydání: mammallement, kterouž hříčku slovní k mamelles (prsy) nelze napodobiti. Vydání nejstarší mají čtení: par Sorbonne. L. Sorbona, theol. fakulta pařížská, která se dlouho a zarputile bránila všem novotám renesančním, trvajíc v scholasticismu a formalitách středověkých.

[7]) Jméno známé v době současné, prý zvl. v Bretoňsku. RER. D. ◻

pokakával se každou hodinu, neboť byl náramně flegmatický v hýždích, jak od přirozenosti, tak z nahodilé náchylnosti, jež se u něho vyvinula tím, že se příliš navlažoval samotokem zářijovým.[1])

A nenavlažil se ani kapkou bez příčiny.

Neboť stávalo-li se, že byl popuzen, podrážděn, pohněván nebo pobouřen, dupal-li, plakal-li, křičel-li, jakmile mu přinesli pít, vraceli mu jeho přirozenou míru, a hned zůstával tich a vesel.

Jedna z jeho chův mi řekla, na svou víru, že byl tak zvyklý to činiti, že při pouhém zvuku mázů a lahviček přicházel u vytržení, jako kdyby okoušel radostí rajských. Takže ony, pokládajíce tuto povahu za božskou, aby jej ráno rozveselily, cinkávaly před ním na sklenice nožem nebo na lahvičky jejich skleněnými zátkami nebo na mázy jejich víčky. Při tom zvuku on se rozjařoval, natřásal a sám se zkolébával přikyvuje hlavou, brnkaje prsty a basuje zadnicí.

❧❧❧

O chlapectvi Gargantuově. V tomto věku otec dal mu ušiti šat „podle mody, která právě tehdy šla“. Košili, kabátec, kalhoty, jako pro dospělé, botky, plášť, pás; k tomu dostal šavli, závěsnou tobolku, čepici, klobouk s pérem, rukavice a mnoho prstenů. Vše nákladné a v ohromných rozměrech, jako byla výživa dítěte. Odznak jeho byl emailový ve zlatě: na jedné straně byla podoba těla lidského s dvěma hlavami, jednou obrácenou k druhé, čtyřmi pažemi, čtyrmi nohami a dvěma zadky, na druhé bylo napsáno: *ΑΓΑΠΗ ΟΥ ΖΗΤΕΙ ΤΑ ΕΑΥΤΗΣ* (Láska nevyhledává svého prospěchu. Sv. Pavel, 1. ke Korintským XIII, 5.) „Barvy Gargantuovy byly bílá a modrá. A jeho otec chtěl, aby se jimi rozumělo, že jest jeho nebeskou potěchou. Neboť barva bílá mu značila radost, libost, rozkoš a veselí a modrá věci nebeské.“ (Byly to korunovační barvy francouzské). „Od tří let až do pěti Gargantua byl živen a vychováván ve všem slušném řádu z rozkazu svého otce a prožil ten čas jako tamější dětičky, totiž tak, že pil, jedl a spal; jedl, spal a pil; spal, pil a jedl.“ I vypočítávají se dále všechna uličnictví, klukovství a šelmovství, jež prováděl. Jeho chůvy tehdy hrávaly si s jeho pohlavím. Přišli-li hosté, ukazoval jim své koně dřevěné, které mu dali udělati, „aby byl po celý život dobrým jezdcem“.

[1]) Víno, které se béře v září.

„Koncem pátého roku, Grangousier navraceje se od porážky Kanárských, navštívil svého syna Gargantuu. Tu byl potěšen, jak jen mohl býti takový otec, vida takového svého chlapečka. A líbaje a objímaje ho, vyptával se ho všelijak na drobné řeči dětské. I pil s ním hodně i s jeho chůvami. Těch, z velké péče, ptal se mezi jiným, zdali dbaly, aby byl běloučký a čistý. Na to Gargantua odpověděl, že dal k tomu takové rozkazy, že v celé zemi není čistotnějšího chlapce nad něho. Jak to, řekl Grangousier.“ A tu mu Gargantua ve dvou kratinkých popěvcích, jež byl pochytil od služek, a v disputaci s ním vedené vyloží, jak se co nejlépe utříti po potřebě.

Jak se Gargantua učil u jednoho sofisty latině. Kapitola 14.

Uslyšev tyto řeči, dobrý ten muž Grandgousier byl unesen podivením, pozoruje vysokou vtipnost a podivuhodnou chápavost svého syna Gargantuy.

I řekl jeho chůvám: Filip, král macedonský, poznal důmysl svého syna Alexandra po tom, jak obratně zatočil s jedním koněm. Byl řečený kůň tak hrozný a divoký, že se nikdo neodvážil naň vsednouti, protože všechny jezdce shazoval, jednomu rozbil vaz, druhému nohy, jinému hlavu, jinému čelisti. Alexander, pozoruje to v hippodromě (což bylo místo, kde se prováděli a prohánělí koně), všiml si, že zuřivost koňova pochází toliko z hrůzy, již má před svým stínem. Proto vsednuv naň, hnal jej proti slunci, takže stín padal do zadu, a tak ochočil toho koně pro svou vůli. Z čehož seznal jeho otec božskou chápavost, jež v něm byla, i dal jej velmi pěkně vyučiti ve vědách Aristotelem, který tehdy byl ctěn nade všechny filosofy řecké.

Ale pravím vám, že již z rozprávky, kterou jsem právě měl před vámi se svým synem Gargantuou, poznal jsem, že jeho chápavost má do sebe cos božského: tak se mi jeví bystrým, vtipným, hlubokým a jasně myslícím. I dojde nejvyššího stupně moudrosti, bude-li dobře vzděláván. Proto chci jej dáti k některému učenému muži, aby jej vyučil ve vědách podle jeho schopnosti. A nechci v tom šetřiti ničeho.

Skutečně určili mu velkého doktora sofistu, jménem mistra

Thubala Holoferna, který jej naučil své tabulce[1]) tak dobře, že ji říkal zpaměti od zadu. A tím ztrávil pět a čtvrt roku. Pak s ním četl Donata,[2]) Faceta, Theodoleta a Alana in parabolis. A tím strávil třináct a půl roku a dvě neděle.

Ale pomněte, že zároveň ho učil psáti písmem gotským; a psával všechny své knihy. Neboť umění knihtiskařského tehdy ještě se neužívalo.

A nosíval obyčejně objemné náčiní psací, vážící přes sedm tisíc kvintlíků,[3]) kalamář u něho byl tak objemný a veliký jako objemné pilíře v Enay[4]) a roh na inkoust[5]) visel na silných řetězích železných: vešlo se do něho tolik, jako do sudu kupeckého.

Pak s ním četl De modis significandi[6]) s vysvětlivkami Hurtebizovými, Fasquinovými, Tlučhubovými, Gualehaulovými, Jana Telátka, Billoniovými, Brelinguandovými a hromady jiných.[7]) A tím

[1]) Tabulka s abecedou (asi jako kdysi u nás kohoutek atp.).

[2]) Aelius Donatus, latinský grammatik stol. 4. po Kr., napsal „de octo partibus orationis libellus", „de barbarismo et soloecismo", komentář k Terencovi. W. R. První knihy užívalo se s oblibou ve středověku za gramatiku lat. pro žáky.

Facet jest mravní naučení „de praeceptis et moribus" (Moribus et vita quisquis vult esse facetus, t.: o mravích a životě toho, kdokoli chce býti vzdělaný, městský). Autorem jest buď Reinerus Alemani († 1212) nebo Johannes de Garlandia, anglický učenec st. 11. W.

Theodoletus jest „ecloga"; alegorická rozmluva proti pohanství mezi pravdou, lží a moudrostí v 345 verších leoninských. M. L.

Paraboly Alana ab Insulis (Alain de Lisle), cisterciáka z 12. st. (W.); jeho Anticlaudianus má svůj ohlas také v staré lit. české.

Tyto tři knihy byly oblíbenými knihami školními a tvořily části knihy „Auctores octo morales", která vyšla v 15. století v Lyoně. W. Po stránce mluvnické i mravní byly jen suchou snůškou nezáživných regulí.

[3]) Kvintlík (quinta pars, pátá část) byl $^1/_4$ lotu; $1^1{}_4$ lotu rovnalo se 1 solidu, takže kvintlík byl $^1{}_5$ solidu, odkud jeho jméno.

[4]) Enay, resp. Ainay, opatství u Lyona při stoku Rhônu a Saôny. Snad zbytek pomníku, jejž tam Gallové postavili cís. Augustovi a jenž ve středověku slul: Ataneum; sloupy jsou dosud 4. R.

[5]) Aby se zabodl; ještě my jsme čehosi podobného užívali v Jindř. Hradci.

[6]) Logické pojednání Jana z Garlandie, nechutné, jak o něm i Erasmus mluví (de colloquiorum utilitate).

[7]) Jména komentatorův jsou jednak smýšlená (přeložená), jednak sku-

strávil přes osmnácte let a jedenáct měsíců. A naučil se tomu tak dobře, že při zkoušce to říkal zpaměti po zpátku. A na prstech dokazoval své matce, že de modis significandi non erat scientia.[1])

Pak s ním četl Computus,[2]) jímž strávil šestnáct let a dva měsíce, když tu jeho učitel zemřel. A bylo to roku tisícího čtyřstého dvacátého, kožní nemocí, jež stihla tělo jeho.[3]) ▫

Potom měl jiného starého kašlavce, který se jmenoval mistr Jobelin Bridé;[4]) ten s ním četl Hugutia,[5]) Hebrardův Grecism,

tečná jména, jež by se ovšem mohla přeložiti: Větroplach, Žvanil; Gualehaul prý je z rom. o Lancelotovi (D.); Billonio buď podle skutečného jména v době Rabelaisově doloženého nebo od billon, špatný peníz (R.); Brelingandus podle D. tolik co ‚řečníek'. Jméno Jana Telátka (Jean le veau) vyskytá se v Epistolae obscurorum virorum, humanistické satiře německé: Joannes Vitulus. R. ▫

[1]) Že o způsobech označování není vědy. ▫

[2]) Snad Liber Aniani, qui Computus nuncupatur, cum commento, přeložený do franc. 1493 (Compost etc)., kniha kalendářní. R. Pokládali ji za nezbytné vědění pro kněze (z ní se též stanovily velikonoce), a proto ji zavedli do škol. ▫

[3]) Parodován tu verš Clémenta Marota, současníka Rabelaisova († 1541). ▫

[4]) Jobelin Bridé, tolik jako „lehkověrný ťulpas" (M.), „napálený hňup" (W.) Adj. starofr. jobe (hloupý); srov. dnešní jobard, vilonské jobelin (hantýrka) a enjobeliner (ošuliti); dále oison bridé (hloupá husička), Bridoye u Rabelaise atd. ▫

[5]) Hugutio nebo Ugucio, biskup ferarský, ve 13. stol. napsal Liber derivationum, latinskou to etymologii a slovník, jehož i později využili na př. Reuchlin, humanista německý. R. L. ▫

Hébrard, Everardus z Béthune-a, napsal r. 1112 knihu Graecismus, pojednání gramatické o obratech řeckých a z řečtiny vzatých, jehož ještě koncem století 15. užívali; Erasmus sám se podle něho učil ve škole. R. L.

Doctrinale jest pověstné doctrinale puerorum rozšířené po celé Evropě, které asi r. 1242 složil Alexandre z Villedieu, mnich františkánský v Bretoňsku; jsou to základy latiny ve verších leoninských, a užíváno jich od 13. do 16. st. ve školách, kde byly často nemilosrdně žákům vtloukány do hlavy. A. ▫

Partes, t. j. partes orationis, pojednání o částech řeči. ▫

Quid est? co (to) jest? Kniha prvopočátečního čtení v otázkách a odpovědech. ▫

Supplementum: nejisto, které se tím míní; nejspíše Supplementum Chronicorum od Filipa z Bergama (1434—1518 nebo 1520). ▫

Doctrinale, Partes, Quid est, Supplementum, Marmotrekt, De moribus in mensa servandis, Senekovo de quatuor virtutibus

Marmotrekt. Mammetractus, sive expositio in singulis libris Bibliae authore Marchesio (1470). Říkalo se Mamotractus, Mamotrectus, Mame — atp., úvod a slovník k četbě bible. I v stč. literatuře jsou známy, nejstarší důležité dva ze st. XV. (klementinské). Jindy u Rab. (II. 7.) Marmotretus de baboinis et cingis cum commento Dorbellis. ▫

De moribus in mensa servandis, o způsobech, jež se sluší zachovati při stole. Knížka pro děti složená ve verších od Sulpitia Verulana (z Veroli), italského spisovatele 15. st., komentovaná Badiem (D.). Jest též části Auctores octo morales. Začíná se:

Quos decet in mensa mores servare docemus,
Virtuti ut studeas litterulisque simul.
(Učíme, jaké máš zachovávati při stole mravy,
abys bažil po ctnosti a spolu po vědění.)

Příklad: Regimen mensae honorabile:
Nemo cibum capiat donec benedicite fiat.
Priventur mensa qui spernent haec documenta.
(Pravidlo slušnosti při jídle:
Nikdo neber jídla, dokud's nepronesl poděkování.
Buďtež odstraněni od stolu, kdo nedbají těchto zásad.)

Dum manducatis.
Vultus hilares habea,
Sal culteo capia,
Quid sid edendum ne peta,
Membra recta sedea,
Mappam mundam tenea,
Modicum sed crebro biba.

Mezi tím, co jíte.
Měj veselou tvář,
sůl ber nožem,
neptej se, co bude k jídlu,
seď rovně,
ubrus drž v čistotě,
pij málo, spíše častěji.

Seneca etc. jest pseudonymní traktát biskupa Martina z Bragy (v Portugalsku) a Mendoneda (6. st.) „o čtyřech hlavních ctnostech", Formula honestae vitae, sive de differentiis quatuor virtutum cardinalium. Také část zmíněných „osmi autorů mravoučných". W. ▫

Passavantus s komentářem. Jakub Passavanti, či spíše Passavante, florentský dominikán († 1357), spisovatel knihy Lo Specchio della vera penitenza (Zrcadlo pravého pokání), neblaze proslul svými poznámkami ke komentářům dvou jiných dominikánů. Rabelais asi myslí při jeho jméně

cardinalibus, Passavanta cum commento. A Dormi secure[1]) pro svátky. A některé jiné z téhož těsta, jichž četbou zmoudřel tak, jako byl, když začal.[2])

Jak byl Gargantua svěřen jiným vychovatelům. Kapitola 15.

Tu jeho otec viděl, že třebas jistě velmi dobře studuje a na to vynakládá všechen svůj čas, ale že z toho přece nemá žádného prospěchu. A co horšího, jen z toho upadal v potřeštěnost, hlupství, pomatenost a potrhlost.

Stěžoval si na to Donu Filipu z Marays, místokráli v Papeligosse, i uslyšel, že by pro něj bylo lépe, kdyby se (Gargantua) ničemu neučil, než z takových knih a u takových učitelů. Neboť jejich vědění je prý toliko hloupost a jejich moudrost jest jen nadutost, mrzačící dobré a ušlechtilé duchy a kazící všechen květ mladosti. Že tomu tak jest, vezměte (řekl) některého z těch mladíků dnešních, který studoval jen dvě léta; nemá-li lepší úsudek, lepší slova, lepší řeč, než váš syn, lepší vystupování a znalost způsobů mezi lidmi, mějte mne na vždy za drzého ničemu brenského.[3]) To se velmi líbilo Grandgousierovi, i poručil, aby se tak stalo.

na hříčku slovní pas savant (nevědoucí), jinak by psal Passavantius. D. W. Všechny tyto knihy zastaralé formou, nepraktické, psané latinou středověkou, staly se ovšem v dobách renesance směšnými a jen nástroji pro trápení mládeže, pokud se jich ještě užívalo; a vůbec jevily se duchu jako Rabelaisovu jen duševní torturou školskou pro svůj prázdný formalism a scholasticism.

[1]) Dormi secure, Spi pokojně. Sbírka řečí na svátky svatých, jak označuje titul: Sermones de sanctis per annum satis notabiles et utiles omnibus sacerdotibus pastoribus et capellanis, qui Dormi secure, vel Dormi sine cura sunt nuncupati eo quod absque magno studio faciliter possint incorporari et populo praedicari. (1486.) Řeči o svatých přes celý rok velmi znamenité a užitečné všem kněžím, pastýřům duchovním i kaplanům, ježto Spi pokojně, či Spi bez starosti, jsou nazvány proto, že bez velkého studia snadno mohou býti v kázání pojaty a lidu kázány. Jich autorem snad jest německý františkán Matyáš Hus. L. R.

[2]) Podle různého výkladu lze též zde položiti: že to není ani možno vypovědít.

[3]) La Brêne, malý okres v Touraine, s hlav. místem Mezières. Jméno taillebacon jindy má význam chrapoun, hulvát.

Večer při jídle, řečený Marays uvedl své páže z Villegongys,[1]) jménem Eudémona,[2]) tak pěkně učesané, tak pěkně uhlazené a oprášené, tak znalé způsobů v jeho vystupování, že mnohem spíše podobalo se nějakému andílkovi než člověku. Pak řekl Grandgousierovi:

Vidíte toho hocha? Není mu ještě dvanáct let,[3]) podívejme se, libo-li vám, jaký rozdíl jest mezi vědomostmi vašich ztřeštěných mataiologův[4]) ze starých časů a mladými lidmi nynějšími. Pokus zalíbil se Grandgousierovi i poručil, aby páže mluvilo.

Tu Eudémon, požádav řečeného místokrále, svého pána, o svolení, aby tak směl učiniti, s čapkou v ruce, s tváří jasnou, s ústy červenými, s očima pevnýma, s pohledem upřeným na Gargantuu, jinošsky skromně se postavil a počal jej chváliti a velebiti, předně pro jeho ctnosti a dobré mravy, za druhé pro jeho vědomosti, za třetí pro jeho ušlechtilost, za čtvrté pro jeho krásu tělesnou. A za páté mírně jej vybízel, aby ve všem pořádku ctil svého otce, který se tolik snažil dáti jej dobře vyučiti; posléze ho prosil, aby ráčil si jej nechati jako posledního ze svých služebníků. Neboť nežádá prý na ten čas jiného daru na nebesích, než aby mu bylo dopřáno milosti, zalíbiti se mu milou službou nějakou.

Vše to bylo jím proneseno s posuňky tak vhodnými, s výslovností tak zřetelnou, hlasem tak výmluvným a řečí tak ozdobnou a správně latinskou, že spíše se podobal nějakému Gracchu nebo Ciceronu nebo Emiliovi[5]) dob minulých než mládenečkovi toho věku.

Ale vše, co Gargantua udělal, bylo, že se rozbrečel jako kráva a schovával obličej do čepice, a nebylo možná dostati z něho slovíčka, jako nedostaneš pšuku ze zcepenělého osla.

[1]) Villegongis, vesnice blízko Châteauroux v Berry.

[2]) Eudémon z řec. *εὐδαίμων*, šťastný, blažený.

[3]) V jiných vydáních: šestnáct.

[4]) Z řec. *μάταιος* a *λόγος* = prázdný tlachal. Rabelais prý tu má asi na mysli lidi jako byl Noël Béda, theolog a ředitel koleje v Montaigu, na něhož útočil též Erasmus. W.

[5]) Aemilius Mamercus Scaurus, slavný řečník římský doby Tiberiovy.

Proto jeho otec se tak rozlítil, že chtěl zabíti mistra Jobelina. Ale řečený Marays mu v tom zabránil pěkným rozkladem, jejž mu učinil, takže jeho hněv se umírnil. Pak poručil, aby mu byl vyplacen jeho plat a aby mu dali napíti pořádně po sofisticku,[1]) a po té aby šel ke všem čertům. Aspoň (pravil) pro dnes nebude státi mnoho svého hostitele, kdyby náhodou zemřel tak nacpán jako Angličan.[2])

Když mistr Jobelin byl z domu, Grandgousier se poradil s místokrálem, jakého učitele by mohl dáti Gargantuovi, i bylo usouzeno mezi nimi, že k tomu úřadu bude vzat Ponokrates,[3]) vychovatel Eudémonův, a že všichni společně pojedou do Paříže, aby seznali, jaké jest studium francouzských mladíkův toho času.

Studia Gargantuova. A právě v té době král numidský poslal Grandgousierovi darem kobylu, „nejohromnější a největší, jakou kdo kdy viděl", i přišla Gargantuovi vhod. Na ní jel do Paříže. Cestou jeho klisna pokácela celý les v Bauce a tak zbavila jej ovádů a much. V Paříži Gargantua vzbudil rozruch. „Neboť lid pařížský jest tak hloupý, zevlounský a od přirozenosti pitomý, že kejklíř, sběrač zbytků (žebravý mnich), mezek se svými zvonky, staroch uprostřed křižovatky shromáždí více lidí, než jich sežene dobrý kazatel evangelia."[4]) Gargantua jim za to provedl kousky, zvláště že všimnuv si zvonů v Notre Dame, zavěsil je za zvonky svojí klisně. Z toho bouře v Paříži. Schůze. A „když se hodně nadokazovali

[1]) Jiná vydání: chopiner theologalement (po theologicku). Současný spis. Jindřich Estienne píše: ... jde-li o to, vyjádřiti jedním slovem víno zvláště dobré, a třeba pro ústa královská, musí se dojíti na víno theologické ... Ať to jest jakkoliv, nikoli bez příčiny se říká příslovečně: víno theologické; tabule abbéova. L.

[2]) Erasmus ve svých Adagiích uvádí verš franc. poety: „Mensa" inquit „Britanna placet", a přísloví francouzské: Tam satur est quam Anglus (jest najeden jako Angličan), i praví, že jako Francouzové Angličanům jedlictví (πολυφαγίαν), tak jim (Hollanďanům) připisují pijáctví (πολυποσίαν). Později se říkalo: soûl comme un Polonais; Du Bellay, básník 16. st., vytýkal pijáctví Angličanům a Švýcarům, Montaigne Němcům. W.

[3]) Z řec. πόνος = námaha, práce a κρατέω = přemahám, i značí muže práce a námahy milovného.

[4]) O tom i Montesquieu (Lettres persanes. XXX).

pro i contra, uzavřeno Baraliptonem,[1]) že bude vyslán nejstarší a nejschopnější z fakulty ke Gargantuovi, aby mu vyložil hroznou nepřístojnost ztráty oněch zvonů". Ten přijde slavnostně vystrojen se svými pedely i mistry, takže je Ponokrates má za blázny v maskách; spustí odkašlávaje svoji řeč pololatinskou, kterou zakončí i všemi formulemi, také divadelní a tou, již připojovali ti, kdož kolacionovali rukopisy. Ponokrates a Eudémon propukli v smích, a i sám řečník se smál. Zvony totiž byly v ruce povolané odevzdány dříve, než začal mluviti. Nicméně Gargantua mu dal odměnu, jež mu slíbena, sám, ba ještě mu přidal. Ale jeho odpůrci mu ji upírali z důvodů rozumových. „Rozum? (řekl Janotus), toho my zde vůbec neužíváme. Bídní zrádci, nestojíte za nic. Země nenosí lidí horších, než-li jste vy, vím to dobře; nekulhejte před chromými! Tropil jsem neplechy s vámi. Při slezině boží, vypovím králi ohromné zlořády, jež tu kujete svýma rukama a svými úskoky. A ať jsem lotr, nedá-li vás všechny za živa upáliti jako kacíře[2]), zrádce, rozkolníky a svůdce, nepřátele boha i ctnosti." Z toho pře,[3]) která jest ještě u soudu. „Mistři učinili při té příležitosti slib, že se nebudou cíditi,[4]) mistr Janot se

[1]) Jedna z formulek logických, které podle Petra Hispana, pozdějšího papeže Jana XXI. († 1277), byly: ▫

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton, ▫

Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum, ▫

Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti, ▫

Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison, v Summulae logicales. W. A značí soud kladný obecný; e záporný soud obecný; i kladný soud částečný; o záporný soud částečný. Tedy Baralipton na př. (slabika pton se nepočítá):

(Všichni) zajíci jsou hlodavci,	a
(Všichni) hlodavci jsou ssavci	a
z toho vyplývá: Někteří ssavci jsou zajíci.	i

Už z toho příkladu jest viděti, jakou cenu a hodnotu reálnou měly tyto vzorce. Naprosto žádnou; vědění nemohly obohatiti. Ale nebyly jen tyto; angličtí logikové na př. mívali svoje schemata. Proti takovému hračkářství myšlenkovému stál nejen Rabelais, ale i Montaigne na př. v st. 16.; a v st. 17. ještě slavný Molière si tropil posměch z takových formulek. ▫

[2]) Slovem bougre se možná též myslí sodomita nebo pederast; z těch neřestí bývali často viněni Sorbonisté. R. ▫

[3]) Jak se učitelé sorbonští rádi soudívali (obžaloby z kacířství zvláště), o tom svědčí jeden z dopisů Obscurorum virorum (II. 16.): Salutes vobis opto plures ... quam sunt in Ungaria pediculi, in Parrhisiis articuli. D. (Posílám vám více pozdravů, než je v Uhrách vší, v Paříži soudů.) ▫

[4]) Na nečistotu starých učitelů v Sorboně si stěžuje i Vives, an je nazývá cyniky a jejich šaty „crassas, detritas, laceras, lutulentas, pediculosas (hrubé, ošumělé, rozbité, zamazané, plné vší). ▫

svými přívrženci zase, že si nebude utírati nosu, dokud nebude vynesen konečný rozsudek. Dle těch slibů až do nynějška zůstávají zabláceni a usmrkáni.“

Studium Gargantuovo podle řádu jeho učitelů sofistův. Kapitola 21.

Když byli první dnové takto uplynuli a zvony byly vráceny na své místo, občané pařížští, z vděčnosti za tuto slušnost, nabídli, že budou vydržovati a živiti jeho klisnu, pokud mu bude libo. Což Gargantua přijal velmi vděčně. I poslali ji na výživu do lesa bierského.[2]) Dnes, myslím, už jí tam není.

Po té chtěl ze vší mysli své studovati pod vedením Ponokratovým, ale on mu nakázal pro počátek vésti si svým obyčejným způsobem, aby tak poznal, čím jej za tak dlouhou dobu jeho bývalí učitelé učinili tak pitomě ješitným, hloupým a nevědomým.[3])

Upravil tedy svůj čas tak, že obyčejně se probouzíval mezi osmou a devátou hodinou, ať bylo světlo či nic: tak to přikázali jeho bývalí pěstitelé,[1]) dokládajíce se toho, co praví David: Vanum est vobis ante lucem surgere.[4]).

Pak se nějakou dobu na posteli povaloval, protahoval a rozkošnicky oblamoval, aby tím více polahodil svým duchům tělesným,[5]) a oblékal se podle doby roční: zvláště rád nosíval velký a dlouhý šat[6]) z tlusté kadeřavé látky vlněné podšitý liščí-

[1]) Dříve býval u Paříže les zvaný foresta de Bierria. A také lesu u král. zámku Fontainebleau (jv. od Paříže) říkalo se kdysi forêt de Bière; snad tvořily původně jeden celek. M.

[2]) Rabelais líčí zvrácenost výchovy staré; ve vydáních nejstarších místo učitelů sofistů praví se učitelů „sorbonnastres“, „sorbonagres“ (sorbonářiků).

[3]) Některá vydání praví: sofističtí, jiná: theologičtí.

[4]) Marno jest, abyste vstávali před svítáním. Žalm 127.

[5]) L'esprit animal byl zázračný fluid, o němž i v době Rabelaisově myslili, že se tvoří v srdci a částečně v mozku a nervy jest šířen po celém těle; jest jako velmi jemný vánek či spíše jako velmi čistý plamen, oheň; jde hojně ze srdce do mozku a nervy do svalů a tak hýbá tělem. Littré.

[6]) Šat bakalářův a mistrů svobodných umění; býval dlouhý tak, že se vláčel po zemi a býval zablácen. D.

nou; potom se česával hřebenem alemanským,[1]) totiž pěti prsty. Neboť jeho učitelé říkávali, že česati se, mýti a čistiti jinak jest na tomto světě jen ztrátou času.

Pak dělal, močil, zvracel, krkal, prděl, zíval, plival, kašlal, funěl, kýchal a smrkal jako nějaký arcijáhen. A snídal, aby zahnal vlhkost tělesnou a nastuzeninu, pěkně usmažené drobečky, pěkné karbanátky, pěknou uzeninu, pěknou skopovou s rožně a sílu hovězí polévky s chlebem a sýrem. Ponokrates mu dokazoval, že nemá se krmiti tak najednou, sotva že slezl s postele, neudělav dříve trochu tělocviku. Gargantua odpověděl: Co? nebylo mého tělocviku dost? Převalil jsem se šestkrát nebo sedmkrát na posteli sem a tam, než jsem vstal. Není toho dosti? Papež Alexandr dělával tak na radu svého lékaře židovského[2]) a byl živ až do své smrti na zlost svým závistníkům. Mí první učitelé mě tomu tak přivykli říkajíce, že snídání dělá dobrou paměť, a proto při něm pili první. Je mi při tom velmi dobře a obědvám jen tím lépe. A říkával mně mistr Tubal (který byl prvním svého licenciátu[3]) v Paříži), že není největší výhodou, běžet hodně rychle, ale ovšem záhy se vydat na cestu; rovněž není svrchovaným zdravím našeho člověčenství, píti hlt, hlt, hlt, jako kachny, ale ovšem píti z rána. Odtud verše:

Vstávat ráno, to je škoda,
píti z rána, jen výhoda.[4])

Posnídav, jak se sluší a patří, chodil do kostela, a nosili za ním ve velkém koši objemný brevíř, vázaný ve tlusté kůži (opan-

[1]) Du peigne de Almain nebo Alman, čemuž někteří rozuměli: německým (švábským), ježto kultura těla se ovšem později ujímala u Němců; ale je to spíše narážkou na Jakuba Almana, doktora univ. pařížské. D.

[2]) Papež Alexandr V., jenž měl osobním lékařem Marsila z Parmy, byl velký jedlík, že se konečně pro tloušťku ani nemohl hýbat. D.

[3]) Licenciát byl stupeň universitní mezi bakalářem a doktorem. V Anglii dosud udílí se licenciát lékařství; jím byl též Rabelais jako lékař nemocnice v Lyoně.

[4]) Tu prý Rabelais paroduje francouzské verše:

Lever matin n'est point bonheur,
Mais venir à point est meilleur. L.

toflený),[1]) vážící mastnotou jakož i sponami a pergamenem nic víc a nic méně než jedenáct kvintlíků šest liber. Tam býval na dvaceti šesti nebo třiceti mších, k čemuž se dostavoval jeho říkač hodinek, zachoulený jako dudek a velmi dobře spraviv svůj dech silnou dávkou syrobu vinného. S ním odbroukával všechny své litanie a probíral je tak horlivě, že z nich neupadalo na zemi ani zrníčka.

Když vycházel z kostela, přiváželi mu na vozíku s voly kupu otčenášů sv. Klaudia, z nichž každý byl tak veliký jako forma na čepec. A procházeje se sloupovým ochozem kostelním, chodbami nebo zahradami, přeříkával jich více než šestnáct poustevníků.

Pak studovával jakous takous půlhodinku, s očima upřenýma na knihu, ale (jak praví komik[2]) jeho duše byla v kuchyni.

Namočiv potom plný hrnec, sedal k jídlu. A protože byl od přirozenosti flegmatik, počínal své jídlo několika tucty šunek a uzených hovězích jazyků, jikrových cerbulátů, jaternic a jiných podobných předchůdců vína.

Při tom neustále čtyři z jeho lidí házeli mu střídavě do úst plné lopaty hořčice; pak píval ohromný doušek bílého vína, aby polehčil ledvinám. Potom jedl podle doby roční různých jídel masitých po své chuti, a tu neustával jísti, až se mu nadýmalo břicho.

V pití neznal konce ni míry. Neboť říkával, že meze a hranice pití jsou teprve, když pijícímu korek střevíců nabotnává do výše o půl stopy.

Gargantuovy hry. *Kapitola 22.*

Pak louskaje docela těžkopádně kus modlitby děkovné, myl si ruce čerstvým vínem, čistil si zuby vepřovou nožičkou a roz-

[1]) Kryjící se v koši jako noha ve střevíci (BR.); možná i smysl: římský t. j. papežem, jemuž se líbal střevíc (pantofel), schválený. (D.) Srov. II. 7. Pantofla decretorum.

[2]) Terentius (Eunuch IV., 8.): Jamdudum animus est in patinis.

mlouval vesele se svými lidmi. Pak se prostřelo zeleně a rozkládalo se mnoho karet, mnoho kostek a ještě více šachovnic. Tu hrával flus,[1]) jedníka, premiovou, mač, trumfovou,[2]) na bubáka, první druhý, házení nožem, na klíče, k čáře, hádání z rukou, vorel hlava, lapanou, v kuličky, střevícem, na honěnou k cíli, pykám . . ., na slepou bábu atd.

Když se hodně času prohrálo, probloumalo, protrávilo a promrhalo, slušelo se trochu píti; to bylo jedenáct korbelů na jednoho; a náhle po stolování, to bylo natáhnout se na pěknou lavici nebo ještě lépe na pěknou, nastlanou postel a spát dvě nebo tři hodiny bez špatných myšlenek i špatných řečí.

Probudiv se, otřepával se trochu; zatím přinášeli čerstvé víno, načež pil více než kdy jindy.

Ponokrates mu dovozoval, že jest to špatná správa životní, píti takto po spaní. To je, (odpověděl Gargantua) pravý život předků. Neboť po své povaze přirozené (spím naložen v soli) usínám žízniv, i bylo mi spaní za tolikéž uzeniny.

Potom začínal trochu studovati a nejprve růženec; a aby jej brzy odbyl, jak se patří, vsedal[3]) na starou herku, která sloužila už devíti králům; tak brumlaje ústy a kývaje hlavou, jel se podívat, jak by chytil nějakého králíka do ok.

Vrátiv se, odebíral se do kuchyně, aby věděl, jaká pečeně je na rožni.

A večeříval hodně, pokud vím, a rád zval některé pijáky ze sousedstva, s nimiž také tolik pil, při čemž probírali vína od starých až k novým.

[1]) Flus, hra v karty, která se dostala do Čech právě v 16. st., kdy byla velmi oblíbena.

[2]) Rabelais vypočítává tu celkem 217—240 her (některé vydavateli přidávány, proto počet kolísá). A jsou to předně hry v karty a kostky, dále hry šachové a různé způsoby dámy a konečně i hry dětské a školní, z nichž některé překládám. V mnoha případech není však ničeho o hře známo, proto jich nepřekládám raději všech, neboť na tomto místě takový groteskní výčet není nutný.

[3]) Podle radů soudního dvora pařížského, kteří prý, jedouce do paláce, říkali růženec.

Mezi jinými míval denními hosty pány z Fou,[1]) Gourville, Grignault a Marigny.

Po večeři přicházela na řadu pěkná „evangelia dřevěná“, totiž množství partií šachových, nebo pěkný flus, ráz — dva — tři, nebo pro ukrácenou na „všechny zbytky“, nebo se chodilo k holkám okolním s drobnými bankety mezitím, občerstveními a dodatečnými občerstveními. Potom spal bez přestávky až do osmi hodin ráno.

B. VÝCHOVA NOVÁ (I. 23, 24, 29, 57; 37).

Jak Gargantua byl vychován Ponokratem v takovém pořádku, že neztrácel ani hodinky denně. *Kapitola 23.*

Když Ponokrates poznal Gargantuův vadný způsob života, ustanovil se, že jej vyučí jinak uměním literním, ale pro první dni to trpěl, vzhledem k tomu, že příroda netrpí náhlých změn bez velkého násilí.[2])

Aby tedy tím lépe mohl začíti své dílo, požádal jednoho učeného lékaře tehdejšího, jménem mistra Theodora,[3]) aby pozoroval, je-li možná přivésti Gargantuu na lepší cestu. Ten jej pročistil kanonicky[4]) eleborem anticyrským,[5]) a tímto lékem mu

[1]) Takové rody byly skutečně v Poitou a okolí; jsou to také jména dvořanů Františka I. R. Ale snad i vtip právě v tom výboru, jako asi: z Hloupětína, z Prkeňáků, z Trhlíkova atp.

[2]) Latinské přísloví: Natura nihil facit per saltum. (Příroda nečiní ničeho skokem).

[3]) Starší vydání: Seraphin Calobarsy, což jest anagram z Phrançois Rabelays. Je-li později položeno Theodor, jistě asi ve smyslu: boží dar. (L. D.) Rabelais se všude jeví hlubokým theistou.

[4]) T. j. podle všech příslušných pravidel a norem.

[5]) Elleborum (čemeřice) z Anticyry (ostrova v moři Egejském), z čehož připravovali jakýsi druh tabáku šňupavého, jenž prý čistí mozek k studiím. Mluví o něm Plinius, Valerius Maximus, Aulus Gellius i Horác (Ars poetica 300):

Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit.

Pak i franc. básníci Régnier a Lafontaine. D. R. W.

vymyl všechnu poruchu i všechen zvrácený návyk mozku. Týmž prostředkem také Ponokrates vypudil mu z paměti vše, čemu se naučil za svých učitelů bývalých, jak to dělával Timotheos svým žákům, kteří byli vycvičeni jinými hudebníky.[1])

Aby toho lépe dosáhl, uvedl jej do společností lidí učených, již tam byli; tím, že s nimi závodil, přibývalo mu ducha i touhy, studovati jinak a vyniknouti.

Potom jej uvedl v takový chod studijní, že neztrácel ani jediné hodinky denně, nýbrž všechen svůj čas trávil na studiích humanitních i pořádných vědomostech.

Gargantua probouzel se tedy okolo čtyř hodin ráno. Zatím co ho drhli, byla mu čtena některá stránka písma svatého hlasitě a jasně, s výslovností přiměřenou látce a k tomu bylo ustanoveno mladé páže, rodem z Basché,[2]) jménem Anagnostes.[3]) Podle předmětu a obsahu této četby často jímal se uctívat, velebit, vzývat dobrého Boha a modlit se k němu; ukazovalaf četba jeho velebnost i podivuhodné soudy.

Pak chodíval na místa oddělená, aby vymísil potravu přirozeně ztrávenou. Tam jeho učitel opakoval, co bylo čteno, vykládaje mu místa temnější a nesnadnější.

Když se navracovali, prohlíželi tvářnost oblohy, je-li taková, jakou ji shledali předešlého večera a v která znamení vstupuje slunce i měsíc na ten den.

Po té byl oblékán, česán, kadeřen, vystrojen, šňořen a voněn, při čemž s ním opakovali lekce včerejší. On sám je říkával zpaměti; a z nich vycházel k některým praktickým případům dotýkajícím se života lidského; a rozpřádali je druhdy až po dvě i tři hodiny, ale obyčejně přestávali, když byl docela oblečen. Pak dobré tři hodiny bylo mu čteno.

Po té vycházeli, stále rozmlouvajíce o předmětech četby; a

[1]) Timotheos, řecký hudebník na flétnu za Alexandra, žádal na žácích jinde vyučených mzdu dvojnásobnou: za to, že je odvykl starým nesprávnostem a že je nově vyučil. (Quintilian, Institutiones oratoriae II. 3). W.

[2]) Městečko v Touraine, na hranicích Anjou a Poitou, nedaleko Chinonu.

[3]) Z řec. Ἀναγνώστης = čtenář, předčitatel.

ubírali se do Braque[1]) nebo na louky, i hrávali míč, tennis, rohy[2]) cvičíce půvabně svá těla, jako před tím cvičili duše.

Veškera jich hra řídila se jen jejich svobodnou vůlí; neboť nechávali té které hry, kdy se jim líbilo, a přestávali hráti obyčejně tehdy, kdy se již potili na těle nebo byli jinak unaveni. Tu bývali dobře osušováni a vytíráni, převlékali si košile a zvolna se procházejíce chodili se podívat, je-li oběd již hotov. Čekajíce přednášeli jasně a výmluvně některé myšlenky, jež si z lekce zapamatovali.

Zatím dostavovala se paní chuť a v pravou chvíli zasedali ke stolu.

Na počátku oběda byl čten nějaký zajímavý příběh o starých činech hrdinských: až do té doby, kdy se pilo víno. Pak (bylo-li vhod) pokračovali v četbě nebo dávali se do veselého vespolného hovoru, rozmlouvajíce v prvních měsících o hodnotě, zvláštnostech, účinnosti a přirozenosti všeho, co jim bylo přineseno na stůl. O chlebě, o víně, o vodě, o soli, o masech, rybách, plodech, zelinách, kořínčích i o přípravě jich. Takto naučili se za krátkou dobu všem místům, odnášejícím se k tomu v Pliniovi,[3]) Athenaiovi, Dioskoridovi, Juliu Polluxovi, Galenovi, Porphyriovi,

[1]) Buď pověstná míčovna pařížská Au chien braque (U ohaře), na předměstí Saint-Marceau, dnes nároží ulice des Fossés-Saint-Jacques a ul. Lhomond, nebo Carrefour de Bracque, jak se dříve zvalo náměstí Place de l'Estrapade.

[2]) Jakýsi druh mety; hráči stáli v trojúhelníku.

[3]) Plinius Starší (23—79 po Kr.) napsal Historia naturalis, jejíž knihy XX—XXVII věnovány lékařství.

Athenaios, řecký spis. st. 9. po Kr.; složil spis *Δειπνοσοφισταὶ* (Hostina sofistův), kde se mluví též o jídlech a vaření; dále *Περὶ τῶν ἐν Συρίᾳ βεβασιλευκότων*; *Περὶ τῶν παρ' Ἀρχιτῶν θραττῶν*, knihy hojných poučení historických a archeologických.

Dioskorides, řecký přírodopisec v 2. st. po Kr., spis *περὶ ὕλης ἰατρικῆς* t. o lékařství, v pěti knihách. Toho jména byli řečtí lékaři tři.

Julius Pollux, byzantský kronikář světa (od stvoření do X. stol.), u Rab. často zaměňován s gramatikem athénským Polluxem (za cís. Commoda); snad se tu míní jeho věcný slovník (naučný).

Porfyrios, řecký filosof novoplatonský (3. stol.).

Oppianos, řec. spisovatel 2. stol., napsal báseň o rybolovu (*Ἁλιευτικά*); jemu se připisuje báseň o honbě (*Κυνηγετικά*), složená asi jiným Oppianem.

Opianovi, Polybiovi, Heliodorovi, Aristotelovi, Aelianovi a jiných. A když mívali ty a takové rozmluvy, dávali často přinésti řečené knihy na stůl, aby se lépe přesvědčili. A tak pevně a úplně zapamatoval si věci pověděné, že na tu dobu nebylo lékaře, který by byl o nich věděl polovici toho, co věděl on.

Potom rozprávěli o částech ráno přečtených a zakončuje jídlo trochou zavařeniny kdoulové, čistil si zuby párátkem lentyškovým,[1] myl[2] si ruce a oči hezky čerstvou vodou.[3] I děkovali bohu některými krásnými zpěvy, složenými ke chvále štědroty a dobrotivosti boží. Po té přinášely se karty, ale nikoli ke hraní, nýbrž aby se z nich přiučil tisícerým drobným roztomilým kouskům a novým nápadům, kteréž vesměs zakládaly se na arithmetice.

Tímto způsobem oblíbil si vědu počtářskou a každodenně po obědě i po večeři trávíval jí čas zrovna tak zábavně, jako trávíval v kostkách a kartách. Nabyl v ní tolik vědomostí praktických i theoretických, že Angličan Tunstal,[4] který o ní rozsáhle psal, vyznal, že skutečně proti němu jí rozumí jen jako tatarštině.[5]

A nejen v té, nýbrž i v ostatních vědách mathematických, jako v geometrii, astronomii a hudbě. Neboť zažívajíce a trávíce své jídlo, dělávali tisíceré rozkošné nástroje a obrazce geometrické a rovněž cvičili základní poučky astronomické. Potom se bavili zpívajíce podle hudebních pravidel kvarteto nebo kvinteto nebo variace na některé théma, jak se hrdlu ráčilo.

Polybios, slavný dějepisec řecký, z 2. stol. před Kr.

Heliodoros, jehož báseň o divech Italie (*Ἰταλικὰ θαύματα*) v zachovaném fragmentu popisuje horké vody Puteolské.

Claudius Aelianus, Ital 3. st. po Kr., psal řecky různé spisy na př. *Ποικίλη ἱστορία* (Směs dějepisná), *περὶ ζῴων ἰδιότητος* (O vlastnostech zvířat).

[1]) Oblíbenější u starých Římanů než brkové (časté dnes ve Francii), o čemž Martial XIV. 22. R.

[2]) Podle originálu; je tu chyba či tu najednou podmětem jen Gargantua ?

[3]) Srov. co o tom Škola salernská. Lidové rozpravy lékařské. I. 12.

[4]) Cuthbert Tunstall (Tonstall), od 1475 do 1559, biskup londýnský a durhamský, napsal De arte supputandi libri IV. W.

[5]) nebo: že u přirovnání s ním byla mu španělskou vesnicí. Doslovně z org.: že rozuměl z ní jen hornoněmecky.

Z nástrojů hudebních naučil se hráti na loutnu, na spinet, na harfu, na flétnu s klapkami i devítidirkovou, na violu a na pozoun.

Uživ takto té hodiny a dotráviv jídlo, zbavoval se přirozených výmětků, pak se opět pouštěl do svého hlavního studia na tři hodiny nebo i více: jednak opakoval učení ranní, jednak pokračoval v začaté knize, jednak také psal a pěkně rýsoval i kroužil staré litery římské.[1])

Po té vycházeli z domu; s nimi mladý šlechtic tourainský, jmenovaný štolba Gymnastés, který mu (Gargantuovi) ukazoval umění (rytířské) jezdecké.

Převléknuv se tedy, vsedal na komoně, na těžkého koně tažného, na koně španělského, berberského, koně lehkého a pouštěl mu docela uzdu: kůň musil lítati ve vzduchu, přeskakovati příkopy, přenášeti se přes ploty, točiti se dokola na pravo i na levo.

Zároveň lámal — ne kopí, neboť jest to největší pošetilost na světě říkati: zlomil jsem deset kopí v turnaji nebo v bitvě; to by jistě dovedl také tesař, ale chvály zasluhuje sláva, když kdo jedním kopím polámal deset ze svých nepřátel.

Tož lámal svým kopím břitce zaoceleným, silným a pevným dvéře, probodával brnění, vyvracel stromy, zachytával kruh, shazoval zbrojní sedlo, krunýř, rukavici železnou.

Všechno to dělal ozbrojen od paty k hlavě. V okázalých obratech a drobných kouscích na konec nikdo nepředčil nad něho. Ferrarský[2]) cirkusák (krasojezdec) byl proti němu pouhá opice. Zvláště se naučil skákati mrštně s koně na koně, nedotýkaje se země (těm koňům se říkalo „skákaví“[3]), vyskakovati naň bez třmenů s kterékoli strany s kopím v pěsti a bez uzdy říditi koně dle své libosti. Neboť takové věci jsou dobré k cviku vojenskému.

Jiného dne cvičil sekyrou. Tak dobře ji zasekával, tak rázně ji ze všech seků vytrhával, tak svižně ji spouštěl kruhovým pohybem, že byl pasován na rytíře v poli i ve všech výkonech.

[1]) Humanisté nemilovali hranatého písma gotického; proto Rabelais, zprvu mu vyučený, jakmile studiím těm se oddal, psal latinkou oblou a velmi pěkně.

[2]) Asi nějaký jezdecký umělec atd. známý Rabelaisovi z Italie.

[3]) lat.: desultorius. V této jízdě vynikávali zvláště Numidové a Gallové.

Pak mával sudlicí, dával hbitě rány saršounem, rutlíkem, kordem, tesákem i dýkou, obrněn, neobrněn, se štítem, s pláštěm,[1]) s puklicí.

Honil jeleny,[2]) srnce, medvědy, daňky, kance, zajíce, koroptve, bažanty, dropy. Hrál velkým míčem, jenž pod rázy jeho pěsti i jeho nohy vyletoval do vzduchu.

Zápasil, běhal, skákal, nikoli skokem na tři kroky, ani po jedné noze, ani skokem švábským.[3]) Neboť (říkával Gymnastes) takové skoky jsou zbytečné a bez užitku k válce, ale jedním skokem přerazil příkop, vyletěl na plot, vznesl se na šest kroků na zeď a vymrštil se takto na okno ve výši kopí.

Plaval na hlubině pravidelně, na znak, na stranu, celým tělem, pouze nohama, s jednou rukou ve vzduchu, a v té drže knihu přeplaval celou řeku Seinu, ani ji neomočiv a táhna ještě v zubech svůj plášť, jak udělal Julius Cesar.[4]) Pak jednou rukou s velikým úsilím vydrápal se do loďky, vrhal se z ní po hlavě zpět do vody, ohledával dno, dlabal se ve skalinách, ponořoval se do tůní a vírů. Potom tou lodkou točil, dělal kormidelníka: jezdil s ní prudce, pomalu, po vodě, proti proudu, zadržoval ji zrovna pod splavem, řídil ji jednou rukou, šermoval druhou velkým veslem, napínal plachtu, lezl po lanech na stožár, běhal po rahnech, upravoval kompas, obracel plachty po větru, utahoval kormidlo.

Když vylezl z vody, stoupal rázně do vrchu a také tak řízně sestupoval, šplhal na stromy jako kočka, skákal s jednoho na druhý jako veverka, srážel velké větve jako druhý Milo[5]), se dvěma zahrocenými dýkami (ocelovými) a dvěma vyzkoušenými šídly vylézal nahoru na dům jako myš a slézal pak seshora dolů s takovým rozložením údů, že pád nemohl mu nijak ublížiti.

[1]) který se držel levou rukou a visel s ní jako štít.

[2]) V originále sing.

[3]) t. j. s postele ke stolu, což dělával Panurg (II. 9.).

[4]) Vypravují o tom Suetonius (Život C. kap. 64) a Plutarch. Při dobývání Alexandrie Caesar sevřen nepřáteli, aby pomohl svým, skočil do moře; tu prý plaval pod vodou, aby se chránil střel a v ruce nad vodou držel své spisy.

[5]) Milo z Krotona, neobyčejně silný zápasník; zabil prý býka ranou pěsti, nesl jej 125 kroků a pak jej téhož dne celého snědl.

Házel kopím, tyčí, kamením, oštěpem, dřevcem, sekeřicí; prohýbal luk (trefoval z luku) natahoval silné kuše přenosné, mířil z hákovnice od oka, nasazoval dělo, střílel do terče, do ptáčka, z dola nahoru, s hora dolů, dopředu, na stranu, dozadu, jako Parthové.[1])

Uvazovali mu na nějakou věž vysokou, lano visící na zem; on se po něm vyšplhával dvěma rukama, pak se spouštěl dolů tak rázně a tak jistě, že byste nemohli lépe po louce hezky rovné.

Dávali mu silné bidlo na dva stromy, na nichž je upevnili; na ně věšel se rukama a smýkal se po něm sem a tam, ničeho nedotýkaje se nohama, že úprkem bys ho nebyl dohonil.

A aby si cvičil hrudník a plíce, křičíval jako všichni čerti. Slyšel jsem ho jednou volati na Eudemona od brány sv. Viktora[2]) až na Montmartre. Stentor[3]) neměl jakživ takového hlasu ve válce trojské.

A aby si otužil svaly, odlili mu dva velké kusy olověné, vážící po osmi tisících sedmi stech centů, říkal jim činky. Ty brával se země do každé ruky jednu a zdvihal je do vzduchu nad hlavou a držíval je tak, nehýbaje se, tři čtvrti hodiny i více, v čemž byla síla nedostižná.

Hrával na přetahovačku[4]) s nejsilnějšími. A když nadcházela chvíle, držel se na nohou tak pevně, že se vzdával na milost a nemilost nejodvážnějším, kdyby jím hnuli s jeho místa, jako kdysi Milo. A podle jeho příkladu také držíval v ruce granátové jablko a podával je tomu, kdo mu je bude moci vzíti.

Využiv takto času, byv utřen, osušen a převléknuv si šaty, zcela zvolna se vracel, a jdouce přes nějaké louky nebo jiná místa travnatá prohlíželi si stromy a byliny, přirovnávajíce je

[1]) Parthové vynikali v střelbě dozadu. O tom mluví R. ještě v Pantagruelu IV. 34.

[2]) Brána sv. Viktora při jižním opevnění, někde v blízkosti dnešní ulice St. Victor.

[3]) Ilias V. 785—6. (Hera vykřikne)

Stentoru velkoduchému, kovohlasnému podobna,
jenž co jiných padesáte mužův tak hlasně křičíval.

(Překlad Škodův.)

[4]) Na anděla a čerta, čarou oddělené a přetahující se.

k tomu, co napsali o nich ve svých knihách staří spisovatelé jako Theofrastos,[1]) Dioskorides, Marinos,[2]) Plinius, Nikander, Macer a Galenos; a odnášívali si jich domů plné náruči; mělo je na starosti mladé páže jménem Rhizotom,[3]) a spolu i motyky, kopáče, krace, rýče, žabky a jiné nástroje potřebné k řádnému zahradničení.

Když se vrátili domů, zatím co se připravovala večeře, opakovali některá místa z toho, co čtli, a usedali za stůl.

Mějte tu na mysli, že jeho oběd byl střízlivý a střídmý, neboť jedl jen tolik, aby utišil kručení břicha, ale večeře byla hojná a důkladná. Neboť při ní jedl tolik, kolik potřeboval, aby se udržel a vyživil. Což jest pravá životospráva nařízená dobrým a bezpečným uměním lékařským, třebas že hromada lékařských troupů zpitomělých[4]) v dílně sofistův[5]) radí naopak.

Mezi tímto jídlem pokračovalo se v četbě polední, pokud se jim líbilo; ostatek byl stráven dobrými rozhovory vesměs literárními a užitečnými.

Pomodlivše se na poděkovanou, oddávali se řádnému zpěvu a hře na hudební nástroje; nebo si krátili chvíli těmi drobnými kousky, jež se dělávají s kartami, kostkami a číšemi, a zůstávali u nich, hodujíce a veselíce se někdy až do doby spánku; jindy

[1]) Theofrastos, řecký filosof († 287 před Kr.), napsal jedno z nejstarších děl o botanice.

[2]) Marinos, řecký geograf 2. stol. po Kr., předchůdce Ptolemaiův.

Nikander z Kolofóna, řecký básník, gramatik a přírodopisec (2. st. před Kr.), psal o orbě a složil básně o hadím uštknutí (*Θηριακά*) a prostředcích proti otravám (*Ἀλεξιφάρμακα*).

Macer Aemilius z Verony, autor básní didaktických po způsobě Nikandrově, o ptácích, zvířatech a rostlinách. Jméno Macer dáno i středověké skladbě veršové francouzského přírodopisce Ogdo Magdunensis De naturis herbarum. (O vlastnostech bylin.)

[3]) *Ῥιζοτομός* (*ῥίζα* = kořen, *τέμνω* = řeži), tolik jako botanik.

[4]) Školou, resp. její methodou, stálými disputacemi, které čím dále tím byly planější; proti tomu stáli příkře humanisté.

[5]) V jiném vydání prý se čte Arabův (D), i myslí se asi na Avicennu, oblíbeného ve středověku, a jeho přívržence, proti škole Galena, který doporučoval jísti jednou denně více, a to večer. Zvyk jísti dvakrát denně pochází prý (R) od Gothův.

zase odcházeli do společností lidí literárně vzdělaných nebo lidí, kteří shlédli cizí země.

Úplně v noci, dříve než odešli spat, chodívali na nejvolnější místo svého bytu, aby si prohlédli tvářnost nebes; a tu pozorovali komety, byly-li jaké, skupiny, polohy, aspekty,[1]) oposice a konjunkce souhvězdí.

Potom se svým učitelem krátce si zopakoval po způsobu Pythagorovců vše, co byli čtli, viděli, poznali, dělali a slyšeli za celinký den.

I modlili se k Bohu tvůrci, velebíce jej a utvrzujíce svoji víru v něho a oslavujíce ho za jeho dobrotu nezměrnou: a vzdávajíce mu díky za všechen čas minulý, doporoučeli se v jeho božskou milost pro všechnu budoucnost. Po té oddávali se svému odpočinku.

Jak Gargantua užíval času, když bylo povětří deštivé. Kapitola 24.

Stalo-li se, že bylo povětří deštivé a nepohoda, veškeré doby před obědem bylo užito jak obyčejně, jenom že dával rozdělati pěkný, jasný oheň, aby opravil nepohodu počasí. Ale po obědě, místo cviků tělesných, zůstávali doma a po způsobu apotherapickém[2]) bavili se vázáním sena, štípajíce a řežíce dříví a mlátíce obilí ve stodole. Potom studovali umění malířské a sochařské, nebo začínali znovu pěstovati starou hru dámu[3]) tak, jak o ní psal Leonicus[4]), a jak ji hraje náš dobrý přítel Lascaris.[5])

[1]) Aspekty, v astrologii, zdánlivé polohy planet vzhledem k slunci a měsíci, jimž se kdysi přikládal zvláštní význam osudový.

[2]) Apotherapie (řec. Ἀποθεραπεία), osvěžující chování (tělesné) po únavě (zvl. duševní). Slovo to má Rabelais od Galena. W. Zde smysl: z důvodů hygienických.

[3]) Komentátoři upravují místo: jeu des tables v jeu des tales (v kostky); to se hrálo někdy jehněčími kotníky místo kostek, lat. tali. Kostek se také skutečně týká spis Leonicův.

[4]) Benátčan, prof. v Padui († 1531), spis. děl filosofických a překladatel-humanista; mimo jiné napsal: Sannutus, sive de ludo talario.

[5]) Janus Lascaris (1445—1535), knihovník Františka I., řecký učenec, přítel Rabelaisův z kruhu Budéova, humanista, diplomat.

A hrajíce tak, srovnávali místa starých autorů, u nichž jest učiněna zmínka nebo užito obrazu o té hře. Rovněž chodili se dívat, buď jak se táhnou kovy nebo jak se lejí střelné zbraně; nebo chodili se dívat na brusiče kamenů, zlatníky a kameníky, nebo na alchymisty a mincíře, nebo na hotovitele koberců, pentláře, tkalce sametu, hodináře, zrcadláře, tiskaře, varhanáře, barvíře a jiné takové různé řemeslníky a dávajíce všude zpropitného poznávali a pozorovali dovednost i vynalezavost řemeslnou.

Chodili na veřejné přednášky, slavnostní úkony, zkoušky, deklamace, obhajovací řeči obratných advokátův, na kázání kazatelův evangelických.[1])

Zastavoval se v sálech a místech určených k šermu a tam (Gargantua) proti všem mistrům pokoušel se všemi zbraněmi i ukazoval jim zřejmě, že umí tolik co oni, ba i více.

A místo aby botanisovali, navštěvovali krámy kořenářské, bylinářské i lékárnické, a pečlivě pozorovali plody, kořínky, listy, klí, semínka, masti cizí a zároveň také, jak se padělaly.

Chodíval se dívat na kejklíře, kouzelníky a dryáčníky[2]) a pozoroval jejich pohyby, jich lsti, jich úskoky a jejich krasořečnění, zvláště (se chodíval dívati) na žongléře z Chaunys[3]) v Pikardii, neboť oni jsou od přirozenosti velcí tlachalové a obratní povídálkové povídaček z oboru „zelených opic“.

Vrátivše se k večeři, jídali střídměji než v jiné dni a masa, po nichž se spíše schlo a hublo, aby vlhká nepohoda povětří, sdělená tělu nutným stykem blízkosti, byla takto vyrovnána a nebyla jim nepohodlná, když tě se necvičili, jak byli zvyklí.

[1]) Slovo zde nemá významu konfesionálního; to jsou kazatelé řídící se evangelii, jich smyslem napojení, asi jako byl současník Rabelaisův Olivier Maillard, s nímž se v myšlenkách R. druhdy shoduje a jehož vzpomíná v kap. 8. knihy IV., nebo v Paříži Gérard Roussel. Viz úvod.

[2]) Prodavači tajných léků (dryák).

[3]) Město nedaleko Laonu na hranicích Pikardie a Île de France. Komedianti a akrobati odtud byli ve středověku zvláště slavní. Říkalo se: les singes de Chauny. Fleury o nich napsal knihu (1784). „Zelenými opicemi“ míní se nesmyslné historky a nemožná vypravování, jako když se dnes říká „merle blanc“, nebo mluvívalo se o černých labutích (R. W.) a asi jako když se u nás povídá o „bílé vráně“.

Tak byl veden Gargantua a postupoval takto dále den ode dne, prospívaje, rozumí se, jak může podle svého věku mladík zdravého rozumu, neustále-li se tolik a tak cvičí. Ačkoliv tento cvik se zdál na počátku těžký, byl postupem doby tak milý, lehký a rozkošný, že se spíše podobal kratochvíli královské než studiu školákově.

Nicméně Ponokrates, aby ho povytrhl z toho usilovného napínání ducha, vyhlédl jednou za měsíc nějaký den hodně jasný a čistý, kdy vyrazili ráno z města a jeli buď do Chantilly[1]) neb Boulogne nebo Montrouge nebo Charantonu nebo do Vanves nebo do Saint Cloud. A tam strávili celičký den v největším hodování, jaké si jen mohli opatřiti, smějíce se, veselíce, hojně pijíce, hrajíce si, zpívajíce, tančíce, provalujíce se na nějaké krásné louce, vybírajíce vrabce, chytajíce křepelky, lovíce žáby a raky.

Ale třebaže tento den byl prožit bez knih a četby, nikoli nebyl prožit bez prospěchu. Neboť na krásné louce opakovali z paměti některé zábavné verše Zemědělství Vergiliova,[2]) z Hesioda, z Rustica Politianova; skládali nějaké zábavné epigramy latinské a pak je převáděli v rondely a balady francouzské.

Popíjejíce oddělovali víno křtěné od vody, jak tomu učí Cato de re rust.[3]) a Plinius, v nějakém poháru břečťanovém; myli víno ve džbáně plném vody a pak je zpět vytahovali nálevkou; pouštěli vodu z jedné skleničky do druhé; stavěli všelijaké přístroje automatické, t. j. samohybné.

[1]) Veskrz ještě dnes výletní místa v nejbližším okolí pařížském. V Charentoně jest dnes železný most přes Marnu a i již dříve tam býval most, odtud „Pont Charenton“.

[2]) Míní se Vergiliova Georgica. Dále Hesiodovo dílo *Ἔργα καὶ ἡμέραι* (Práce a dni). Dále Rusticus, jedna z nejcennějších básní Angela Poliziana (1454—1494) ze sbírky čtyř básní: Silvae (Nutrica, Rusticus, Ambra a Manto). R.

[3]) De re rustica (Cap. CXI.) a Plinius, Natur. Histor. kniha XVI. kap. LXIII. tak asi vykládají: břečtan prý nestrpí vína, které v něm proto vyplyne nad vodu, bylo-li jí vínu přimíšeno, a tak se snadno slije, kdežto voda zůstane. R.

Válka s Pikrocholem.[1]) Tu se stalo jednou, že zbůhdarma pohádali se a seprali Grandgousierovi pastevci s pecnáři Pikrochola, krále sousedního. Nevyšetřiv ničeho, Pikrochol hned vyzbrojí své a nevypověděv války, vrazí do zemí Grandgousierových, jež hrozně pustoší, nenacházeje nikde odporu. Jen v Seuilly jest část jeho vojska pobita, ana plenila vinici klášterní, statečným mnichem Janem des Entomeurs (Sekáčem, Řezníčkem), jenž místo modliteb, „contra impetum inimicorum" šel bránit sebe i kláštera. Král dobyl Larocheclermaudu [2])

„Nuže nechme je tam a vraťme se k dobrému Gargantuovi, který je v Paříži cele zabrán ve studium dobrých spisů a v cvičení tělesné — a k starčekému dobráku Grandgousierovi, jeho otci, jenž si po večeři zahřívá moudí u pěkného, jasného a velikého ohně, a čekaje, až budou praskati kaštany, píše u krbu tyčinkou opálenou na konci, jíž se prohrabuje oheň, a vypravuje své ženě a rodině pěkné povídačky ze starých časů." Když zví o vojně, prosí Boha, aby se vše urovnalo smírně, ač nechce se vyhnouti nutnosti brániti svých lidí, obléci totiž zbroj, třebas je stár. Praví: „Rozum tomu tak chce, neboť jich prací jsem vydržován a z jich potu žiji já, moje děti i má rodina." Pošle tedy mistra, který přijímal žádosti, Oldřicha Galleta,[3]) jakožto spolehlivého vyslance, k Pikrocholovi: on vyloží mu v překrásné řeči, jak jest nerozumné jeho počínání, a při druhém poslání odevzdá od Grandgousiera náhradu víc než dostatečnou, ale odpovědi žádné od zlostníka se mu nedostane. Gargantuovi zašle otec dopis.

Obsah listu, který Grandgouiser napsal Gargantuovi. Kapitola 29.

Tvá horlivost v studiích by žádala, abych tě za dlouhý čas neodvolával z toho klidu filosofického, kdyby důvěra v naše přátele a bývalé spojence nebyla teď zklamala bezpečnost mého stáří. Ale ježto tak mi jest osudem určeno, abych právě těmi byl znepokojován, na něž jsem nejvíce spoléhal, jsem nucen povolati tě zpět na pomoc lidem i statkům, které jsou ti právem přirozeným svěřeny.

[1]) Z řečtiny πικρός hořký, a χολή žluč: člověk mající mnoho žluče, zlostný, cholerik.

[2]) La Roche-Clermault v Touraine, nedaleko Chinonu, v místech Rabelaisova mládí, kde se bojuje bitva s Pikrocholem.

[3]) To jméno prý se až do pozdní doby vyskytovalo v Chinoně. R. Jistý Gallet, částečně současník, z příbuzenstva Rabelaisova. Lefranc, Navigations de Pantagruel. 319.

Neboť zrovna jako jsou na venek bez moci zbraně, nevíš-li si rady uvnitř, tak také marno jest studium a zbytečný rozmysl, není-li v pravou chvíli ctností vykonáván a ve skutek uváděn. Můj úmysl není drážditi, nýbrž tišiti; nikoli přepadati, nýbrž brániti; nikoli dobývati, nýbrž zachovati své věrné poddané a země dědičné. Do těch vrazil nepřátelsky Pikrochol, bez důvodu i bez záminky, a den ode dne pořáde zuřivěji si vede ve svém podniku se svévolí nesnesitelnou lidem svobodymilovným.

Pokládal jsem za svou povinnost mírniti jeho hněv tyranský, nabízeje mu vše, co dle mého mínění mohlo jej upokojit, a několikrát jsem poslal k němu po dobrém, abych srozuměl, v čem, kým a jak se cítí uražen, ale nedostal jsem od něho jiné odpovědi mimo úmyslnou nedůvěru, a že prý v mých zemích domáhá se jen práva, které mu přísluší. Z toho jsem poznal, že Bůh věčný nechal jej, aby sám spravoval svou svobodnou vůli a vlastní svůj rozum, jenž může býti jen zlý, není-li ustavičně veden milostí boží; a aby jej udržel v povinnosti a přivedl zpět k poznání, poslal mi jej k trudnému poučení.

Proto, synu přemilý, co nejrychleji budeš moci, až přečteš tento list, vrať se honem, abys přispěl nikoli tak mně (což přece jest prostě povinností tvé lásky přirozené) jako svému lidu, jejž, rozum ti káže, abys vysvobodil a zachránil. Čin hrdinský bude vykonán s krveprolitím co možná nejmenším. A bude-li možno, nejvhodnějšími obraty umělými, podskoky a lstmi válečnými zachráníme všechny duše a pošleme je vesely do jich domovů.

Předrahý synu, pokoj spasitele našeho Krista buď s tebou. Pozdravuj ode mne Ponokrata, Gymnasta a Eudemona. 20. září.

Tvůj otec Grandgousier.

❧ ❧ ❧

O vítězstvi Gargantuově. Zatím co Pikrochol maje mírumilovnost Grandgousierovu za strach, návodem svých rádců snoval plány, jak dobýti všeho Středomoří a celého světa, Gargantua šel se svými druhy z Paříže dospěl země otcovy, porazil jeden voj nepřátelský, rozbořil u brodu védského hrad jimi obsazený; „brzy potom dorazili

do hradu Grandgousierova, který je očekával s velkou touhou. Při jeho (Gargantuově) příchodu slavně ho vítali (otec a matka), ze vší síly jej objímajíce; nikdy nebylo vidět lidí rozradovanějších, neboť Supplementum supplementi chronicorum praví, že Gargamelle při tom zemřela radostí. Pravda bylo, že Gargantua převlékaje se a češe se hřebenem velkým stopadesát loket, vyřezaným docela úplně z velkých klů slonních, shazoval při každém pročísnutí více než sedm koulí dělových, které mu zůstaly ve vlasech při zničení lesa védského. Vida to jeho otec Grandgousier, myslil, že jsou to vši, a řekl mu: Pro Bůh, můj dobrý synu, snad jsi nám nepřinesl až sem krahulíky z Montagu? Neslyšel jsem o tom, že bys tam byl zůstával. Tu Ponokrates odpověděl: Veličenstvo, nedomnívejte se, že jsem jej dal do tě všivé koleje, jíž říkají Montagu;[1]) při ohromné krutosti a sprostotě, kterou jsem tam shledal, byl bych jej dal raději mezi žebráky u sv. Innocence. Neboť daleko lépe se jedná se znásilněnými u Maurů a Tatarů, s vrahy ve vězení pro zločince, ba dojista se psy ve vašem domě, než s těmi nešťastníky v řečené koleji. A kdybych byl králem pařížským, ať mě čerti vezmou, jestliže bych tam nezaložil oheň, aby musil uhořet i ředitel i správce, kteří trpí, že se před jejich zraky provádí taková nelidskost.“ A vyloží mu, že to jsou koule; pak jest na uvítanou hostina. Jest přiveden i Jan des Entommeurs, mnich, který není jako ostatní; ti „namumlají velkou spoustu legend a žalmů, jimž nijak nerozumějí,“ modlitby i služby odbývají, až je to „výsměch bohu, nikoli prosba,“ on však „není pobožnůstkář, nechodí roztrhán, ale jest čestný, veselý, rozvážný a dobrý společník. Pracuje, namáhá se, brání utlačených, potěšuje zarmoucené, pomáhá trpícím, hájí kláštera“.

„Já (řekl mnich) konám ještě více, neboť odříkávaje z paměti naše hodinky ranní a výroční, spolu dělám provazy k samostřílům, uhlazuji šípy a střely, dělám oka a sítě na chytání králíkův. Nikdy nezahálím.“

V půlnoci vyjdou, porazí jedno vojsko Prikrocholovo, ale vrátí se

[1]) Mons acutus (Mont aigu), gymnasium neblaze proslulé svojí nečistotou a vším nepořádkem, na něž si stěžuje Erasmus ve svém životopise, jak si tam ulovil nemoc ze zkažených vajec: Illic in Collegio Montis acuti, ex putridis ovis et cubiculo infecto morbum concepit, a znovu jinde. A při tom, kdy se chovanci nenajedli a žili v nečistotě, nejhoršími tresty měli býti dohánění k práci a poslušnosti. R.

bez mnicha; byl jat. V tom však on už jde, veda poutníky, které vysvobodil ze zajetí nepřátelského, a jednoho z vůdců nepřátelských. Protože se vraceli z pouti na odvrácenou moru, Grandgousier, pohostiv je a obdarovav, propustil je řka: „Jděte, lidičky, ve jménu Boha tvůrce, jenž vám buď ustavičným průvodcem. A od nynějška nebuďte ochotni k těm zahálčivým a zbytečným cestám. Živte své rodiny, pracujte každý ve svém povolání, poučujte své děti a žijte, jak vás tomu učí dobrý apoštol sv. Pavel. Zachovávajíce to, budete míti nad sebou ochranu boží, andělů a svatých, a nebude moru ni zla, které by vám škodilo.“

A když představen vůdce, vyptav se na pohnutky války, připomněl mu: „To jest příliš velký podnik; kdo chce mnoho, nemívá nic. Již není dnes čas takto dobývati království na škodu svého bližního, bratra křesťana; toto napodobování starých Herkulů, Alexandrů, Hannibalů, Scipionů, Cesarů a jiných takových odporuje příkazu evangelickému, jímž se nám poroučí, abychom ostříhali, zachovali, řídili a spravovali každý své země a državy, a abychom nevpadávali nepřátelsky do jiných. A co Saracéni a Barbaři kdysi nazývali činy hrdinskými, to my dnes nazýváme lupičstvím a špatností. Lépe by byl učinil, kdyby se byl držel ve svém domovu, královsky jej spravuje, než aby napadával můj, neboť kdyby jej byl řádně spravoval, byl by jej zvelebil, ale loupě mne bude zničen. Odejděte ve jménu božím, držte se dobrých podniků, vytýkejte svému králi chyby, jež poznáte, a nikdy mu neraďte vzhledem k svému prospěchu soukromému, neboť s prospěchem obecným také soukromý jest ztracen.“ A dá mu svobodu, i ač chtěl zůstati u něho, jako si přáli poutníci, poslal jej zpět k jeho králi.

Gargantua se svými a s mnichem sevřeli Pikrochola v Larochecler-maud se dvou stran a úplně jej porazili. Země Pikrochola, který se ztratil a „v Lyoně prý jest nyní ubohým nádenníkem, zlostný jako dřív“, nechána pro jeho syna, jejž vychová Ponokrates.

Stateční přátelé jsou odměněni. Mnich chce za odměnu opatství po své chuti; nemá být ohrazeno zdmi, aby se tam nikdo necítil tištěn, i nereptal; mají tam mít ženy přístup jako muži; bude bez hodin a zvonů, jež budou nahraženy zdravým rozumem; přijímati se budou jen ženy zdravé, krásné a rovněž muži, i nebude tam jedněch bez druhých; sliby budou dočasné; budou se moci odtamtud dát právoplatně oddati, budou bohatí a svobodní. A bylo to stavení šestihranné, uvnitř i zevně co nejlépe vkusně i pohodlně vypravené, s obrazárnou a knihovnou, sídlo lidí vzdělaných, ušlechtilých a mravných. Dívky se tam přijímaly od 10—15 let, hoši od 12—18. Jmenovalo se Theléma. [1])

[1]) Z řeč. τὸ θέλημα = svobodná vůle.

Čím se řídili Thelémité ve svém způsobě života. Kapitola 57.

Veškerého svého života užívali nikoli podle zákonů, ustanovení nebo pravidel, nýbrž podle své chuti a svobodné vůle. Vstávali s lože, kdy se jim líbilo; pili, jedli, pracovali, spali, když jim přišla chuť. Nikdo jich nebudil, nikdo jich nenutil ani píti, ani jísti, ani dělati cokoliv jiného. Tak to ustanovil Gargantua. V jejich řeholi byla toliko tato výhrada: Dělej, co chceš.[1]) Protože lidé svobodní, ze zdravého rodu, dobře vychovaní, obcující s čestnými společnostmi, mají od přirozenosti jakýsi pud a osten, který je vždy pudí ke skutkům ctnostným, a odvádí od nepravosti; tomu pudu říkali čest. Když takoví lidé jsou utlačeni a zotročeni mrzkou porobou a útiskem, obracejí tu vášeň ušlechtilou, jíž svobodně tíhli ke ctnostem, na to, aby svrhli a zlomili to jho otroctví. Neboť podnikáme vždy věci zapovězené a dychtíme po tom, co jest nám odpíráno.[2])

Touto svobodou dospěli chvalitebného závodění, že všichni konali to, co se ukázalo býti libo jedinému z nich. Řekl-li některý nebo některá: pijme, všichni pili. Řekl-li: hrajme, všichni hráli. Řekl-li: pojďme skotačit do polí, všichni tam šli. Šlo-li o lov či honbu, dámy, vsedše na krásné mimochodníky s koni parádními, majíce ruce rozkošně upiaté do rukavičky nosívaly každá buď nějakého krahulíka nebo raroha nebo dřemlíka; muži nosili ostatní ptáky.

Tak ušlechtile byli vzděláni, že nebylo mezi nimi toho ani té, jež by neuměla čísti, psáti, zpívati, hráti na nástroje hudební, mluviti pěti nebo šesti jazyky a v nich skládati veršem jako prosou.

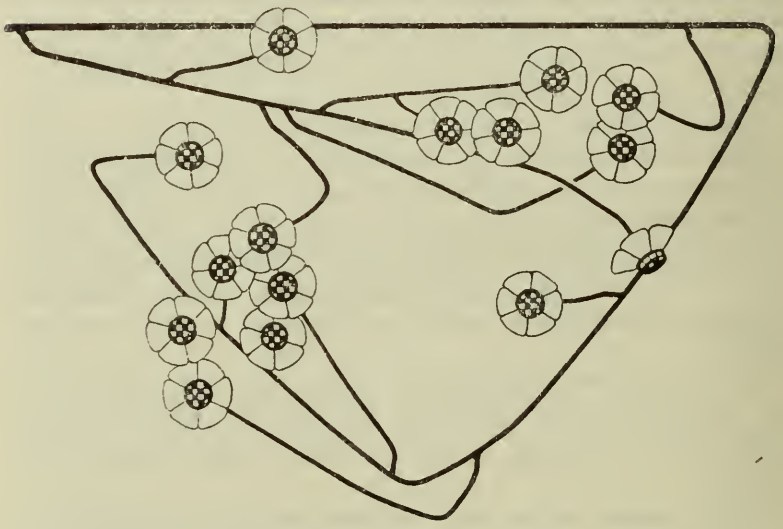
Nikdy nebylo viděti rytířů tak udatných, tak dvorných, tak obratných pěšky i koňmo, statnějších, čilejších, lépe zacházejících

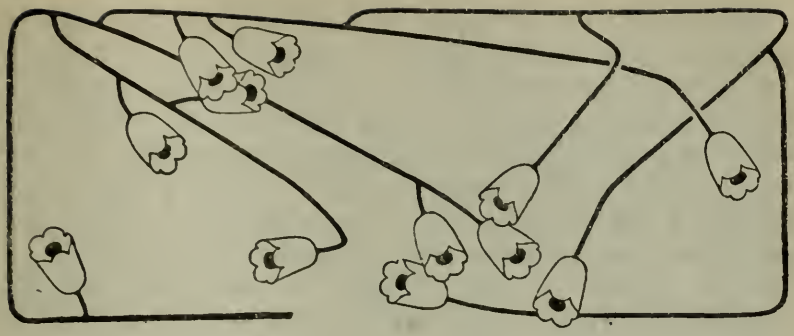
[1]) Heslo, prý ze současného rukopisu (Jeu des eschetz moralisés): Fay ce que vouldras avoir faict quand tu mourras. (Čiň, co budeš chtít, abys byl vykonal, až umřeš.) Vzpomíná ho z Rabelaisa Regnard, zvláště často Mme de Sévigné a angl. satirik Sterne. M. L. W.

[2]) Srov. známý verš Ovidův: Nitimur in vetitum semper cupimusque negata.

se všemi zbraněmi, než byli tam. Nikdy nebylo viděti žen tak čistých, tak milounkých, méně durdivých, cvičenějších v ručních pracích, v šití, v každém počestném a svobodném úkonu ženském, nežli byly tam.

Proto když přišel čas, že někdo chtěl odejíti z toho opatství buď na žádost svých rodičův nebo z jiných příčin, odváděl spolu jednu z dam, tu, která si ho zvolila za svého zbožňovatele, a byli spolu oddáni. A jestliže žili již v Thelémě zbožně a přátelsky, ještě lépe žili tak v manželství a tak se milovali ke konci svých dnů jako v první den svého sňatku.





PANTAGRUEL.

C. PRVNÍ PLÁN STUDIJNÍ. (II. 5, 8.)

II. *O mládí Pantagruelově.* Vypisuje se jeho genealogie; mezi předky jeho, od stvoření světa vedenými, jsou jména vymyšlená i známá jména biblická nebo zase vzatá z pověstí středověkých. Matka Badebec [1]) zemřela davši život dítěti. Bylo to v době ohromného sucha. A proto otec dal synu jméno Pantagruel. „Neboť Panta znamená řecky všechno a Gruel v jazyce hagarském (arabském) žízniv.“ Gargantuu přepadá pochybnost, „která mátla jeho rozum, totiž, má-li plakati ze zármutku nad svou ženou nebo se smáti radostí ze syna? Pro obé měl sofistické důvody, jež ho dusily, neboť je uměl sestavovati velmi pěkně in modo et figura (ve způsobě i obrazci), ale nemohl jich rozřešiti.“ Matka slavně pohřbena; syn prospívá na těle i na duchu a v kolébce provede činy větší Herkulových.

O skutcích šlechetného Pantagruela v jeho mladém věku. IIII Kapitola 5.

Tak Pantagruel rostl den ode dne a prospíval zjevně, čemuž jeho otec z přirozené náklonnosti k němu se radoval. A dal mu udělati, když byl malý, kuši na ptáčky; dnes ji zvou velkou kuší,

[1]) Křivozobka vykládají jedni (R), ale Stapfer (str. 455) vykládá: Bader le Bec, c'est regarder bouche bée (dívati se s ústy otevřenými); prov. cette mère bade son enfant, ce mari bade sa femme.

Chantellskou.[1]) Pak jej poslal do školy, aby se učil a tak žil svůj mladý věk. Skutečně přišel do Poitiers, aby tam studoval, i vyzískal mnoho; vida pak, že v tom městě studující někdy zahálejí a nevědí jak zabít čas, pocítil nad nimi lítost. I urval jednoho dne z velké skály, kterou jmenují Těžkým skokem, ohromný balvan, který měl asi dvanact sáhů v obvodu a čtrnáct pídí tloušťky, a položil jej přístupně na čtyři pilíře uprostřed pole, aby řečení žáci, když nebudou vědět co jiného dělat, krátili si čas tak, že vylezou na řečený kámen a tam budou hodovati z haldy lahví, uzeniny a paštik a že budou nožem vrývati do ní svá jména: dnes jej nazývají Urvaný kámen. A na památku toho nikdo dnes není zapsán do matriky řečené university poitierské, aby se byl nenapil v koňské studánce Croustellské,[2]) aby byl nezašel k Těžkému skoku a nevylezl na Urvaný kámen.

Potom čta krásnou kroniku svých předků, našel, že Bohumír z Lusignana, řečený Bohumír s velkým zubem, dědeček nevlastního bratrance starší sestry tetičky zetě strýce snachy jeho tchýně, jest pohřben v Maillezay; proto jednoho dne prásk do bot, aby jej navštívil jakožto slušný člověk. A vybrav se z Poitiers s některými svými druhy, šel přes Legugé, kde navštívili šlechetného opata Ardillona,[3]) přes Lusignan, přes Sausay, Celles, Colonges,[4]) Fontenay le Comte, kde pozdravili učeného Tiraquella,

[1]) Podle místa (v Bourbonsku), v němž se ve středověku zhotovovaly znamenité zbraně a zvláště ohromné kuše.

[2]) Croustelles, městečko 4 km od Poitiers (v dép. Vienne); „koňská“ studánka podle Hippocrénu, z něhož pil Pegasus. O tom verš Persův (Sat. I.): Nec fonte labra prolui caballino. A nespláchl jsem rty pramenem koňským. (RER. II. 155.) Dále zmíněný kámen jest skalka druidská v okolí Poitiers

[3]) Opat ve Fontenay-le-Comte, jemuž připsána kniha Pamětí akvitánských. M.

[4]) Bývalý zámek pánů d'Estissac v záp. Francii u Niortu (dép. Deux Sévres), jz. od Poitiers. RER. II. 154. V témže départementu v okrese Melle je Celles-sur-Belle. Ib. V dép. Vienne, v okresu Lusignan je obec Sauxay]; ale není přímo na cestě z Lusignan do Celles. RER. II. 250. V témže dép. je i obec Ligugé se starým převorstvím sv. Martina, které od 10. stol. příslušelo k opatství Maillezais. Biskup Geoffroy d'Estissac ujav se asi 1504 pobořené stavby, znovu ji zřídil krásně a nádherně. RER. II. 162/3.

a odtud přišli do Maillezay, kde navštívil hrob řečeného Bohumíra s velkým zubem, jehož se trochu zhrozil, vida jeho portrét, neboť je tam vyobrazen jako zuřivec, který povytahuje zpola svého ohromného malcha [1]) z pošvy. I ptal se po příčině toho; kanovníci tamější mu řekli, že toho není jiné příčiny, nežli že Pictoribus atque poetis atd., totiž že malíři a básníci mají volnost vymalovati podle své libosti, co chtí.[2]) Ale on se nespokojil s jejich odpovědí a řekl: „Takhle není vymalován bez důvodu, i tuším, že se mu stala při jeho smrti nějaká křivda, za kterou on žádá pomstu od svých příbuzných. Vyptám se na to úplněji a učiním, co se při tom sluší."

Pak se vrátil nikoli do Poitiers, nýbrž chtěl navštíviti ostatní university francouzské; proto odebrav se do La Rochelle, pustil se na moře a přijel do Bordeaux, v kterémžto městě nenašel velkého cvičení, leda lodní nosiče hrající na nábřeží o mušle; odtud přišel do Toulouse, kde se naučil velmi pěkně tančiti a šermovati mečem dvouručním, jak jest zvykem žáků řečené university, ale neprodlel tam příliš, an viděl, že upalovali své učitele [3]) úplně za živa jako uzené sledě, řka: „Nedej bůh, abych takto zemřel, neboť jsem od přirozenosti dost žízniv, neohřívaje se ještě více."

Pak přišel do Monpellieru, kde našel hodně dobrých vín mireuaulžských [4]) a veselou společnost a zamýšlel dáti se na studium lékařství, ale nahlédl, že ten stav jest až příliš mrzutý a truchlivý, a že lékaři páchnou klystéry jako staří čerti. Proto chtěl studovati práva, ale vida, že v tom městě z právníků jsou toliko tři prašivci a jeden plešatec, odešel. A cestou udělal most guardský [5]) a amfitheatr nîmský, ani ne za tři hodiny, ač se zdá spíše dílem božským než lidským.

[1]) Malchus ufal Petrovi ucho svým mečem.

[2]) Horác v Umění básnickém v 9. a 10; zde ovšem jinak třeba tomu rozuměti a jest myšleno satiricky.

[3]) V Toulouse byl upálen, na udání nejspiše, v červnu 1532 Jan Caturce nebo Cadurque, prof. práv, jak vypravuje T. Beza. L. R.

[4]) Malé místo Mirevaulx, půl sedma hodin od Montpellieru, uvádí častěji Rabelais pro jeho vína. R.

[5]) Pont du Gard a amfitheatr v Nîmech, obrovské architektury římské z doby Hadrianovy; most a zároveň snad vodovod o třech řadách, z nichž první má 6, druhá 11, třetí 35 oblouků.

A přišel do Avignonu, kde byl sotva tři dni a už se zamiloval, neboť ženy si tam rády hrají na přitlačenou, protože je to země papežská. Vida to jeho vychovatel Epistémon, vytrhl jej odtud a odvedl do Valencie v Dauphiné, ale viděl, že se tam mnoho nepocvičí, a že městští darebové bijí žáky, což se mu příčilo, a že jedné krásné neděle, když všecko veřejně tancovalo a jeden žák se chtěl dáti do tance, ti uličníci toho nedovolili. Vida to Pantagruel, prohnal je všechny až ke břehům rhônským a chtěl je všechny utopiti, ale oni se schovali do země jako krtci dobře na půl míle pod Rhône. Tu díru jest tam ještě znáti.[1]) Potom odtud odešel a třemi kroky a jedním skokem došel do Angers, kde se měl velmi dobře, a byl by tam býval zůstal nějaký čas, kdyby jich nebyl odtamtud zahnal mor. Tak přišel do Bourges, kde studoval velmi dlouho a mnoho získal na fakultě právnické. I říkával druhdy, že zákonníky zdají se mu krásným oděvem zlatým neobyčejně okázalým a drahocenným, který jako by byl vyšíván kalem, neboť říkával, není na světě knih tak krásných, tak ozdobných, tak vkusných, jako jsou Pandekty, ale jejich vyšívání, to jsou totiž glosy Accursovy,[2]) jsou tak špinavé, tak darebné a všivé, že to jest jen neřád a sprostota.

Odešed z Bourges, přišel do Orleánu a tam našel hodně prohnaných žáků, kteří mu vystrojili velikou hostinu při jeho příchodu a v brzku se naučil hráti s nimi v míč, takže v tom byl mistrem. Neboť studenti řečeného města pěkně tu hru provádějí a vodívali ho druhdy na ostrovy, aby se povyrazili hrou na tlačenou.[3]) A aby snad mu praskla hlava silným studiem, toho on neučinil nijak ze strachu, aby mu neuslábl zrak. Zvláště an jakýsi quidam z profesorů říkával často při svých čteních, že není nic tak nepříznivo zraku jako nemoc oční. A jednoho dne, když povyšovali za licenciáta práv jednoho z jeho známých, který vědomostí měl jen zrovna tolik, nač stačil, alev náhradu za to uměl velmi

[1]) Jest to podzemní chodba táhnoucí se ještě dosti daleko pod řeku. R.

[2]) Accursius († 1260), z Florencie, proslulý glosator a redaktor glos k Pandektům a právu kanonickému. Jiného názoru byl Pasquier (glosy jsou zlato, text stříbro) i (na př.) věhlasný právník francouzský Cujas. R.

[3]) Hra v kuželky a dvojsmysl. M.

dobře tancovati a hráti v míč, udělal štít a heslo licenciátův na řečené universitě, řka: Máš-li míč svůj ve příklopce, pálku svoji v pravé ruce, zákon na doktorské stužce, obyčejný tanec v patě, za mistra hned každý zná tě.

Do Paříže. Jednou u brány, kudy se jde do Paříže, potkal Pantagruel žáka university pařížské, rodem Limousince;[1] ten mluvil latinskými slovy, jimž dával přípony francouzské, „škrtil latinu, pindarisoval". Pantagruel ho chytí za krk a tu on promluví v čistém dialektu. Má na pamětnou, že „se sluší abychom mluvili jazykem obvyklým". Pak Pantagruel se odebéře do Paříže, kde najde bohatou a slavnou knihovnu u sv. Viktora,[2] jejíž knihy se uvádějí.

Jak Pantagruel jsa v Paříži dostal dopis od svého otce Gargantuy a opis jeho. *Kapitola 8.*

Pantagruel studoval velmi dobře, jak dosti srozumíváte, a prospíval rovněž, neboť měl chápavosti za dva, a do jeho paměti vešlo se jako do dvanácti měchů a sudů oleje olivového. A an tam tak prodléval, dostal jednoho dne od otce dopis, znějící takto:

Předrahý synu, mezi dary, milostmi a výsadami, jimiž svrchovaný prótoplastés,[3] Bůh všemohoucí, obdařil a přiozdobil přirozenost lidskou při jejím počátku, to, zdá se mi, jest zvláštní a výborné, že může, jsouc smrtelna, dobýti jakési nesmrtelnosti a prodloužiti své jméno a své símě i za sklonek života dočasného. To se stalo rodem vyšlým z nás v řádném manželství. Tím jest nám jaksi nahrazeno, co nám bylo vzato pro hřích našich prvních rodičů, jimž bylo řečeno, že zemrou, poněvadž neposlechli

[1]) Co praví Limousin, tomu podobné se čte u soudobého básníka Geoffroy Tory (Champ fleury z r. 1532).

[2]) Slavná knihovna při stejnojmenné faře, založené již před st. 12., kdy r. 1113 byla hojně nadána králem. Knihy jsou jednak satirami osob (Tartaretus de modo cacandi, T. byl doktor ze Sorbonny) atp., jednak názorů a knih (Bigua salutis etc, Questio substilissima atd.) jednak jsou to groteskní jména smyšlená (Le moustardier de penitence).

[3]) Z řec. *πρῶτος* (první), *πλάστης* (tvůrce): prvotvůrce.

příkazu Boha tvůrce; a tak smrtí byl by přiveden v niveč ten tak nádherný útvar, jakým byl stvořen člověk. Ale skrze toto plemenění semenné zůstává v dětech to, co bylo zničeno v rodičích, a ve vnucích to, co zhynulo v dětech, a tak postupně až k hodině posledního soudu, kdy Ježíš Kristus navrátí Bohu otci jeho království pokojné mimo všechno nebezpečí a nákazu hříchu, neboť potom ustane všechno plození a porušování, a živly budou mimo své stálé proměny, poněvadž mír tak toužený bude dovršen a dokonán, a všechny věci budou přivedeny k svému konci a vrcholu.

Nikoli tedy bez příčiny náležité a spravedlivé vzdávám Bohu, svému zachovateli, díky za to, že mi dal možnost viděti svou starobu šedivou zakvétati znovu v tvé mladosti, neboť až z vůle jeho, který vše řídí a spravuje, má duše opustí tento příbytek lidský, nepřipadne mi, že umírám úplně, nýbrž že přecházím s jednoho místa na druhé, když tě v tobě a skrze tebe zůstávám ve svém obraze viditelném na tomto světě, žije, dívaje se a obcuje mezi lidmi čestnými a svými přáteli, jak jsem činíval. Toto mé obcování bylo s pomocí a milostí boží, nikoli bez hříchu, to vyznávám (neboť hřešíme všichni a ustavičně žádáme na bohu, aby zahladil naše hříchy), ale bez hany.

Pročež kdyby stejně nezářily mravy duše, tak jako v tobě zůstává obraz mého těla, nebyl bys pokládán za strážce a pokladnici nesmrtelnosti našeho jména, a malá byla by radost, kterou bych měl, vida to, ježto by zůstávala jen nejnepatrnější částka má, totiž tělo, a nejlepší, kterou jest duše a pro niž jménu našemu jest žehnáno mezi lidmi, byla by zvrhlá a zpotvořená. Toho nepravím z nedůvěry, kterou bych snad měl v tvoji řádnost, jež mně byla již dříve prokázána, ale abych tě jen tím více povzbudil, abys čím dále tím silněji prospíval. A co ti tuto píši, nepíši tak proto, abys v tom snažení ctnostném žil, nýbrž abys se radoval, že tak žiješ a že's tak žil, abys nabyl nové svěžesti k podobnému dychtění do budoucnosti. Můžeš se dosti pamatovati, že jsem ničím nešetřil, a tím v tom podnikání dosáhl vrcholu, ale tak jsem byl ti nápomocen, jako kdybych neměl jiného pokladu na tomto světě, než abych tě viděl

jednou ve svém životě svrchovaným a dokonalým jak ve zdatnosti, čestnosti a mužnosti, tak ve všem vědění svobodném a čestném a takovým abych tě zanechal po své smrti jako zrcadlo představující mou osobu, tvého otce, a ne-li tak výborným a vskutku takovým, jakým si tě přeji, dozajista aspoň takovým v snažení.

Ale ačkoliv již nebožtík můj otec dobré paměti Grandgousier vynaložil na to všechnu svoji snahu, abych prospíval ve vši dokonalosti a ve všem vědění společenském, a ač moje námaha i studium zcela dobře vyrovnalo se jeho přání, ba ještě je předstihlo: nicméně, jak dobře asi pochopíš, v té době se snadno a pohodlně nestudovalo jako za času nynějšího, a já jsem neměl tolik a takových učitelů, jako's měl ty. Ta doba byla ještě temná a bylo na ní znáti neštěstí a pohromu způsobenou Gothy, kteří zničili všechnu dobrou literaturu. Ale dobrotou boží osvícenost a důstojnost byly vráceny písemnictví za mého věku a vidím v něm takové zlepšení, že teď bych byl stěží přijat do první třídy mezi školáčky, ačkoli jsem ve svém mužném věku, byl (a nikoli neprávem) rozhlášen za největšího učence toho století.

Což ti nepravím z marnivé chlubnosti, třebas bych tak mohl právem učiniti, když ti píši, jak toho máš autoritativní svědectví Marka Tullia[1]) v jeho knize o stáří a mínění Plutarchovo[2]) v jeho knize nadepsané: Jak se můžeme chváliti bez závisti, nýbrž abych tě podnítil tíhnouti výše.

[1]) Marka Tullia Cicerona Cato maior sive De senectute: „Nihil necesse est mihi de me ipso dicere, quamquam est id quidem senile aetatique nostrae conceditur." (Kap. 9.) „Videtis-ne ut apud Homerum saepissime Nestor de virtutibus suis praedicet, tertiam enim iam aetatem hominum vivebat; nec erat ei verendum, ne vera de se praedicans, minus videretur aut insolens aut loquax". (Kap. 10.) M. Z Cicerona Cato starší či O stáří: „Ničeho netřeba mi pověděti o sobě, ač jest to cosi u starců obyčejného a našemu věku se dovoluje. Nevidíte-li, jak u Homéra Nestor přečasto velebí své cnosti, neboť už žil třetí věk lidský; a nemusil se obávati, že pravdivě se velebě, bude se zdáti honosným a žvatlavým.

[2]) Závist odnáší se daleko méně k stáří než jakémukoli jinému věku. *Περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως.* M.

Dnes všechny vědy jsou obnoveny, jazyky uvedeny opět v učení, řečtina, bez níž každý se musí styděti nazývati se učeným,[1]) hebrejština, chaldejština, latina.

Užívá se tak vkusného a přesného tisku, který byl vynalezen za mého věku, z vnuknutí božího, jako naopak střelba z popudu ďábelského.[2]) Celý svět jest pln lidí učených, velmi vzdělaných učitelů, velmi rozsáhlých knihoven, takže jsem toho mínění, že ani za doby Platonovy ani Ciceronovy ani Papinianovy[3]) nestudovalo se tak pohodlně, jako to vidíme teď. A na příště nebude směti se ukázati na veřejném místě ani ve společnosti, kdo nebude pěkně vypulerován v dílně Minervině. Vidím, jak lupiči, kati, dobrodruzi a pacholci dnešní jsou učenější než mistři a kazatelé za mé doby.

Co pravím? Ženy a dívky pozatoužily po té slávě a nebeské maně dobrého vzdělání. Tak daleko to došlo, že já ve věku, v němž jsem, byl jsem nucen naučiti se řečtině, jíž jsem nepohrdl jako Kato,[4]) ale neměl jsem pokdy za svého mladého věku naučiti se jí. A rád pro zábavu čtu mravoučné povídky Plutarchovy, krásné dialogy Platonovy, Památnosti Pausaniovy[5]) a starožitnosti Athénaiovy,[6]) očekávaje chvíli, kdy Bůh, můj stvo-

[1]) O tom Budé: Bez znalosti toho jazyka i člověk, jenž umí latinsky, jest do opravdy jen poloučený. Institutio principis. XXII. L.

[2]) O tom shodně též Ariosto v Zuřivém Rolandu ve zpěvu IX. stanci 91. (překlad Vrchlického):

O kletá zbrani, strašlivý jsi lup,
z dna Orku k světlu vynesen, tam v stínu
tě vlastní skoval rukou Belzebub,
svět tebou aby zvrátil v zříceninu,
zpět v peklo, odkud vyšla's, opět vstup.

Stejně edikt Ludvíka XII. z r. 1513. Viz úvod str. XVIII.

[3]) Aemilius Papinianus, římský právník (142—212 po Kr.), napsal Quaestiones, Responsa, Definitiones atd.

[4]) Cato maior (v Plutarchovi:) *πᾶσαν Ἑλληνικὴν μοῦσαν καὶ παιδείαν ὑπὸ φιλοτιμίας προπηλακίζων* etc. Všechno hellenské vědění i vychovávání z obavy před oblibou zamítaje atd.

[5]) Pausanias, řecký zeměpisec a historik, periégéta 2. st. po Kr., spisovatel důležitého díla Periegesis.

[6]) Athenaios, řecký spis. 3. st. po Kr., autor Hostiny sofistův atd. Viz poz. k I. 23. str. 22.

řitel, ráčí zavolati mě a poručiti mi, abych odešel s této země. Pročež, synu, napomínám tě, abys užil svého mládí k tomu, bys hodně prospěl ve vědách i v ctnostech. Jsi v Paříži, máš svého učitele Epistémona, z nichž on živým a hlasným poučováním, ona chvalitebnými příklady mohou tě vzdělávati. Žádám a chci, abys se naučil dokonale jazykům. Předně řečtině, jak tomu chce Kvintilian.[1]) Druhé latině a pak hebrejštině pro písma svatá a rovněž chaldejštině a arabštině; a abys vytříbil svůj sloh v řečtině podle Platona, v latině podle Cicerona. Nechť není události, jíž bys ustavičně nenosil v paměti pohotově, v čemž ti bude nápomocna kosmografie od těch, kdož ji napsali. Z umění svobodných vštípil jsem ti jakousi zálibu pro geometrii, arithmetiku a hudbu, ještě když's byl maličký u věku od pěti do šesti let, pokračuj v tom až do konce; a z astronomie ať se znáš ve všech zákonech, zanechej mi astrologie věštecké a umění Lullova[2]) jakožto zbytečnosti a pošetilosti. Z práva občanského, chci, abys uměl zpaměti dobré texty a abys mi je posuzoval filosoficky.

A co se tkne znalosti věcí přírodních, chci, abys se jim oddal horlivě; ať není moře, říčky ni potůčku, abys neznal jejich ryb; všichni ptáci v povětří, všechny stromy, keře a všechna křoviska lesní, všechny byliny zemské, všechny kovy skryté v útrobách podzemských, drahé kameny celého východu i jihu, nic ti nebuď neznámo. Dále pečlivě pročítej knihy lékařů řeckých, arabských a latinských, nepohrdaje talmudisty a kabalisty a častou pitvou zjednej si dokonalou znalost druhého

[1]) Quintilianus (42—120 po Kr.), slavný řečník, který se stavěl proti snahám doby učiniti z výmluvnosti řemeslo; jeho spis má nejednu stránku pedagogickou: A Graeco sermone puerum incipere malo: quia Latinus, qui pluribus in usu est, vel nobis nolentibus se praebet: simul quia disciplinis quoque Graecis prius instituendus est, unde et nostrae fluxerunt. (Přeji si raději, aby hoch začal s řečtinou; jednak protože latina, jíž se více užívá, nám, i když nechceme, se nabízí; jednak že nejdříve má býti vzdělán ve vědách řeckých, z nichž vyplynuly i naše.) Institutio oratoria. I. 1.

[2]) Raimundus Lullus, španělský alchymista st. 13., „osvícený doktor", hledal kámen mudrců; o dělání zlata, Ars inventiva, chtěl dostati vnuknutí přímo s nebe. Vynalezl stroj myšlení pomocí zvláštních tabulek (abaci).

světa,[1]) jímž jest člověk. A po několik hodin denních počínej se obírati písmem svatým. Nejprve čti řecky nový zákon a listy apoštolské a pak hebrejsky zákon starý. Úhrnem ať vidím u tebe hlubokost vědění; neboť od nynějška na příště, kdy dospíváš v muže a dorůstáš, budeš musiti opustiti ten pokoj a klid studia a učiti se umění rytířskému a brannému, abys hájil mého domu a pomáhal našim přátelům ve všech jich potřebách proti útokům škůdcův. Chci také, abys, krátce, zkusil, kolik ses naučil, což budeš moci nejlépe učiniti háje veřejně zásady z veškerého vědění vůči všem a proti všem, a obcuje s lidmi literárně vzdělanými, jichž jest tolik v Paříži jako jinde. Ale protože podle moudrého Šalamouna[2]) moudrost nevejde v duši zlomyslnou, a vědění bez svědomí jest jen zkázou duševní, sluší se, abys sloužil Bohu, miloval jej a bál se ho a v něj skládal všechno své myšlení a všechnu svou naději, a abys věrou utvořenou z lásky byl s ním tak spojen, abys nikdy se od něho neodtrhl hříchem. Buď nedůvěřiv k šalbám světa, neoddávej svého srdce marnivosti, neboť tento život jest dočasný, ale slovo boží zůstává na věky. Buď úslužný ke všem svým bližním a miluj je jako sebe sama. Važ si svých učitelů, vyhýbej se společnostem lidí, jimž se nechceš podobati, a těch milostí, jimiž tě Bůh obdařil, nepřijímej nadarmo. A až uznáš, žes nabyl všeho vezdějšího vědění, vrať se ke mně, abych tě viděl a dal ti své požehnání prve než zemru. Synu můj, pokoj a milost pána našeho buďtež s tebou. Amen.

V Utopii, dne 17. měsíce března.

Tvůj otec Gargantua.

Obdržev a prošed ten list Pantagruel nabyl nové chuti a byl rozpálen touhou učiti se více než kdy jindy, takže kdybyste jej byli viděli studovati a prospívati, byli byste řekli, že duch jeho tak jest mezi knihami, jako oheň činí mezi chrástím; tak byl neunavný a horlivý.

[1]) Vesmír nazývali ve středověku „makrokosmos“ a člověka, jako svět pro sebe, mikrokosmem (malým kosmem).

[2]) Kniha moudrosti. I. 4.

O Panurgovi a válce s Dipsody.[1]) Jednou na procházce Pantagruel potkal člověka „pěkné postavy a ladného ve všech obrysech těla", ale rozbitého a pohmožděného. Na jeho otázky odpověděl neznámý 14 jazyky; konečně promluvil krásně francouzsky. Pantagruel si ho oblíbil pro jeho důvtip, vtip, moudrost i chytrost a vzal jej do své družiny. To byl Panurg(os). I vypravuje se o podivuhodném jeho vysvobození ze zajetí tureckého, o jeho zvycích a kouscích. S ním a ostatními druhy (Carpalim, Eusthenes, Epistemon atd.) vydal se Pantagruel proti Dipsodům, kteří vpadli do jeho země. Jeho druzi, zvláště důmyslností Panurgovou, pobili 660 rytířů a Pantagruel sám tři sta obrů i s jich vůdcem Vlkodlakem. Krále Dipsodův Anarcha Panurg oženil a udělal jej prodavačem zelené omáčky, neboť v podsvětí Xerxes prodává hořčici, Romulus je solařem, Numa cvočkářem, Demosthenes vinařem, Brutus a Cassius geometry, Agamemnon kuchtíkem, Odysseus sekáčem, synové Aimonovi trhají zuby, Melusina je popelkou, Kleopatra prodává cibuli atd. To tam byl viděl Epistemon, jemuž usečena hlava, jejž však Panurg vzkřísil.

D. ŽENITBA. (III. 48; 15, 16, 51.)

O Panurgově blahobytu a nerozhodnosti. Pantagruel do zemí dobytých přesídlil 9876543210 mužů (bez žen a dětí) ze své země; pod jeho vládou krajiny vzkvétají, neboť „způsob spravovati a udržeti si země nově zabrané není (jak mylně se domnívaly jisté duše tyranské ke své škodě a hanbě) v tom, že národy loupíš, týráš, utahuješ, ničíš, zle soužíš a vládneš jim pruty železnými, krátce, že národy požíráš a hltáš, jako Homér nazývá krále nespravedlivého Demovoros, t. j. lidojedem. Nebudu se vám dokládati k tomu starými dějepisci, jen vám uvedu na pamět to, co viděli vaši otcové i vy sami, nejste-li příliš mládi. Na př. dítě novorozeně, to se musí kojiti, kolébati, rozveselovati. Strom nově zasazený, ten se musí podpírati, upevňovati, chrániti všech nehod, úrazů a pohrom. Osoba, vyváznuvší z vleklé a těžké nemoci a právě se pozdravující, ta se musí pečlivě opatrovati, šetřiti a posilovati." Panurg byl (v Dipsodii) ustanoven kastelánem, ale nadělal dluhův. Pantagruel, zvěděv to, nezlobil se, „neboť všechny poklady, co jich přikrývá nebe a obsahuje země ve všech rozměrech, výšce, hloubce, délce a šířce, nejsou hodny, aby vzrušovaly naše city a kalily naše smysly a našeho ducha". Domluví Panurgovi, který se hájí bráně zásad dlužnických a vespolnosti, na nichž stojí svět, také prý „lidé se zrodili na pomoc a podporu lidem". Brzy potom oznámí Pantagruelovi svůj úmysl oženiti se. I ptá se Homera a Vergila (tím, že z míst, jež náhodou otevře, usuzuje) na štěstí svého sňatku; hádá z kostek, ze snů. Musil se proto postiti, ale když sen se dá vyložiti aspoň dvojím způsobem,

[1]) Z řeckého (žízniví, opilí), jak Rabelais vykládá v kap. 26.

mrzí se z toho. Pantagruel řekne: „Příroda stvořila den, abychom se tužili, pracovali a každý se zabýval svým povoláním; a aby se to dělo vhodněji, poskytla nám svíce, totiž jasného a veselého světla slunečního. Z večera nám je ponenáhlu béře, i praví nám mlčky: Dítky, jste lidé řádní. Dosti práce! Noc nadchází, suší se ustati v lopotě a zotaviti se dobrým chlebem, dobrým vínem, dobrými masy, pak se trochu poveseliti, lehnouti si a odpočinouti, abyste zítra byli zase svěží a čilí k práci jako před tím.“ Na radu Pantagruelovu má se ptáti též Sibylly, aspoň ji vyslechnouti: „příroda nikoli bez příčiny, zdá se mi (řekl Pantagruel), stvořila naše uši otevřeny, nedávajíc k nim bran ni závor, jako dala očím, jazyku a jiným otvorům těla. Příčina toho je, myslím, abychom celý den a celou noc, ustavičně, mohli poslouchati a poslouchajíce ustavičně se učiti; neboť jest to smysl nade všechny jiné vhodný k vzdělání, abychom skrze něj byli poučováni.“ Ptá se ještě jiných osob věšteckých; také Epistemona, bratra Jana; dá si vykládati o svém manželství zástupci všech fakult. Tu jednou Pantagruel, který byl kdysi vynesl „šalamounský“ rozsudek (II. 10), dozvídá se od sudího Bridoye,[1]) jak on soud, když uzrál, což se pozná po množství fasciklů, rozhodne kostkami. Taková je tedy soudnost lidská. Panurg, nedostávaje nikde zřetelné odpovědi, chce dojeti si do věštírny božské Lahvice. Pantagruel to oznamuje svému otci; žádá si jeho svolení doprovoditi Panurga. ▫

Jak Gargantua dokazuje, že nepřísluší dětem snoubiti se bez vědomí a svolení jich otcův a matek. *Kapitola 48.*

Pantagruel, vstoupiv do hlavní síně zámku, zastal dobrého Gargantuu, an se vracel z rady; stručně mu vypověděl jich příhody, vyložil jich záměr a prosil ho, aby s jeho vůlí a dovolením mohli jej provésti. Dobrák Gargantua držel v rukou dva objemné balíky vyřízených podání a spisů, na něž bylo odpověděti; podal je Oldřichu Galletovi, svému starému správci spisů a žádostí, a s tváří veselejší než obyčejně mu řekl: „Chválím Boha, synu předrahý, jenž vás zachovává v ctnostném snažení, a velmi se mi líbí, abyste tu cestu vykonal. Ale chtěl bych, abyste rovněž i vy chtěl a toužil se oženiti. Zdá se mi, že teď již vstupujete u věk pro to náležitý. Panurg se dosti vynasnažil, aby překonal obtíže,

[1]) Viz poznámku 2. k I. 14. str. 11. ▫

které mu mohly býti na závadu. Mluvte za sebe.“ „Otče předobrotivý, (odpověděl Pantagruel), ještě jsem na to nemyslil; celou tu záležitost přenechával jsem vaší dobré vůli a otcovskému příkazu. Prosím Boha, abyste mě spíše viděli u svých nohou mrtvého a ztuhlého ke své žalosti, než abych se viděl zdráv a ženat, ale vy neměli z toho radosti. Nikdy jsem neslyšel, že by nějakým zákonem af duchovním af světským, a i barbarským bylo dáno dětem na vůli, oženiti se nebo vdáti, když nesouhlasí, nechtí a nedovolují jich otcové, matky a blízcí příbuzní. Všichni zákonodárci odňali dětem tuto svobodu, přenesli ji na rodiče.“[1])

„Synu předrahý (řekl Gargantua), věřím vám to a chválím Boha za to, že k vaší znalosti přicházejí toliko věci dobré a chvalitebné, a že okénky vašich smyslů nic nevešlo v obydlí vašeho ducha leč vědění šlechetné. Neboť za mého času našla se na světě země, kde jsou nevím jací pastofoři[2]) krtkáři, tak se hrozící manželství jako velekněží Cybelini ve Frygii, jako kdyby byli kapouni, a nikoli kohouti plní chlípnosti a vilnosti: kteřížto prohlásili manželům zákony o manželství. A nevím, co více míti v ošklivosti, zda tyranskou osobivost těch obávaných krtkářů, kteří se nedrží za mřížovím svých mysteriósních chrámů a pletou se do záležitostí zcela diametrálně protivných jich stavu, či pověrečné tuposti manželů, kteří se přidrželi a uposlechli těch tak zlovolných a barbarských zákonů. A nevidí (což jest jasnější nad hvězdu jitřní), jak všechna taková nařízení o sňatcích jsou k prospěchu jich mystův[3]) (zasvěcenců), a nijak na prospěch a k dobru manželů. Což jest dostatečná příčina, aby (ty zákony) byly v pode-

[1]) Opírajíce se o právo kanovnické, kněží posvěcovali sňatky mladých lidí beze svolení rodičů, a tu někteří toho zneužívali dosahujíce neoprávněně opětných a opětných sňatkův. Proti tomu vystoupil Erasmus (v dialogu Virgo μισόγαμος), francouzsky to vyjádřil Marot; proti tomu psal i Pasquier. V téže době se otázkou tou zabýval koncil tridentský (r. 1545); 3. kniha Pantagruela vyšla 1546. M. L. Pomohly od toho výnosy a nařízení z 1556 a 1560, které žádaly k sňatku souhlasu rodičův. ◻

[2]) Z řec. παστός a φέρω (stínidlo, kaplička a nesu); zde asi kněží, kteří v jakýchsi kapličkách, jako u nás o pouti, nosili obrazy bohů. Pastoforos, pontifex egyptský. (Rabelais.) Krtkáři myslí se mniši. ◻

[3]) Řec. Mystés (zasvěcenec v nějaké tajemství, mysterium). ◻

zrení jakožto nespravedlivé a záludné. Z vespolné pošetilosti by oni mohli dáti zákony svým mystům o jejich obřadech a obětech, poněvadž hubí a ohlodávají jejich (roz. ostatních lidí, laikův, manželův) statky ziskem, pocházejícím z jich práce a potu jich rukou, aby je tím živili a vydržovali v nadbytku. A (podle mého úsudku) nebyly by tak zvrácené a drzé, jako zákony, kterých se jim od nich dostalo. Neboť (jak jste velmi dobře řekl) nebylo zákona na světě, který by dal dětem volnost uzavírati sňatky bez vědomí, přivolení a souhlasu jich otcův. Podle zákonů, o nichž vám mluvím, není záletníka, chvastouna, zločince, šibeničníka, smraďocha, všiváka, lotra, lupiče, zloděje, zlostníka v jich krajinách, aby násilně neuloupil dívku, kterou si bude chtíti vybrati, nechť si je vznešenější, krásnější, bohatší, počestnější, cudnější, než můžete říci, z domu jejího otce, z náručí její matky, proti vůli jejích příbuzných, jestliže ten záletník vzal si na pomoc nějakého mysta, který jednoho dne bude míti podíl na kořisti. Provedli by něco horšího a krutějšího Gotové, Skytové a Massagetové v místě nepřátelském, dlouho obléhaném, s velkým nákladem dobývaném, násilím vzatém? A truchlivi otci a matky vidí, jak z jich domu neznámý člověk, cizinec, surovec, pes všecek prašivý, rakovinou rozežraný, mrtvolný, bídný, ubožácký odnáší, odvláčí jich dcery tak krásné, jemné, bohaté a zdravé, které s takou láskou pěstili ve všem cviku ctnostném, vychovávali ve vší počestné kázni, doufajíce, že v čase vhodném je spojí v manželství s dětmi svých sousedů a starých přátel, chovaných a vedených s touže péčí, aby došly toho štěstí manželského, že by viděli z nich zroditi se pokolení, které dále ponese a podědí nejen mravy svých otců i matek, ale i jich statky, nábytek a dědictví. Jakou podívanou, myslíte, že jim to jest? Nemyslete, že bylo větší zoufalství národa římského a jeho spojenců, když slyšeli o skonu Germanika Drusa. Nemyslete, že strastnější byl zármutek Lacedemoňanův, když zvěděli, že z jich země byla pokradmu unesena Řekyně Helena cizoložným Trojanem. Nemyslete, že jich hoře a nářky jsou menší než hoře a nářky Cereřiny, když jí byla uloupena dcera Proserpina; Isidiny, když ztratila Osirise; Venušiny při smrti Adonisově; Herkulovy, když se ztratil Hylas; Hekubiny, když jí byla vzata Polyxena.

Nicméně oni jsou tak zachváceni strachem ze zlého ducha a pověrečností, že se neodvažují odporovati, poněvadž byl při tom krtkář, který sňatek posvěcoval. I zůstávají ve svých domech oloupeni o své dcery tak milované; otec klne dni a hodině jich svatby, a matka lituje, že nepotratila při tom porodu tak žalostném a nešťastném; a v pláči a nářcích dokonají svůj život, jejž měli právo skončiti v radosti a dobrém opatření dcer. Jiní přišli v takové vytržení a takřka šílenství, že sami ze zármutku a lítosti se utopili, oběsili, zabili, nemohouce snésti takové potupy. Jiní byli ducha hrdinštějšího a po příkladu dětí Jakubových, kteří mstili uloupení své sestry Diny,[1]) vyhledali záletníka spolčeného s jeho krtkářem, ani pokoutně v tom okamžiku přemlouvali a sváděli jich dceru, rozsekali je na kusy, zabili ukrutně a hodili potom jich těla vlkům a havranům v polích. Nad tímto skutkem tak mužným a rytířským třásli se a bědovali uboze Symmysté[2]) a krtkáři, sepsali hrozné stížnosti a zcela dotěrně dožadovali a domáhali se ramene světského a spravedlnosti veřejné, rázně na to naléhajíce a o to usilujíce, aby v takovém případě provedlo se příkladné potrestání.[3]) Ale ani v spravedlnosti přirozené, ani v právu lidském, ani v žádných zákonech císařských nebylo nalezeno článku, paragrafu, kusu ani výroku, jímž by se stanovil na takový skutek trest nebo mučení: Rozum se tomu vzpírá, Příroda se vzpěčuje. Neboť není na světě člověka ctnostného, který, slyše o únosu, pohanění a zneuctění své dcery, nebyl by pobouřen ve svém cítění více, než slyše o její smrti. Nuže platí, že každý, najde-li vraha osobně při činu, an vraždí jeho dceru křivě a úkladně, může jej právem a má jej z přirozeného popudu na místě zabiti, a nebude proto stíhán spravedlností. Není tedy divu, že, najde-li záletníka, an za pomoci krtkářovy jeho dceru svádí a z domu unáší, třeba by ona s tím souhlasila, může je a má je po

[1]) 1. kniha Mojžíšova. XXXIV. 25.

[2]) Z řec. συν — (= s', spoluzasvěcenci; zasvěcení rovněž do téhož mysteria.

[3]) Jak tehdy mnichové (prof. na Sorbonně zvláště) usilovali o vliv v život rodinný, toho svědky jsou zvláště Jindřich Étienne (Štěpán) ve svém spise Apologie pour Hérodote a Margueritte de Valois ve svém Heptameronu. R.

tupně sprovoditi se světa a jich těla může hoditi na pospas divokým šelmám jakožto nehodná, aby se jim dostalo sladkého a touženého posledního objetí dobrotivé pramáteře Země, již nazýváme hrobem.

Synu předrahý, po mém skonu hleďte, aby takové zákony nebyly přijaty v tomto království; pokud budu dýchati a žíti ve svém těle, zařídím to jak nejlépe s pomocí boží. Poněvadž tedy záležitost své svatby skládáte na mne, souhlasím s tím. Postarám se o to. Připravte se na cestu s Panurgem. Vezměte spolu s sebou Epistemona, bratra Jana a jiné, jež si zvolíte. S mými poklady naložte po svém uznání. Cokoliv učiníte, bude se mi moci jen líbiti. Z mého arsenálu v Thalasse[1]) vezměte výpravu, jakou budete chtíti: kormidelníků, plavčíků a tlumočníků co chcete; a za příznivého větru vyplujte ve jménu a pod ochranou Boha zachovavatele. Za vaší nepřítomnosti postarám se vám o ženu i o hostinu, kterou chci vystrojiti k vaší svatbě slavně, jak jen kdy byla.

ᴑᴑᴑ

Přípravy k cestám. Mezi výzbrojí a přípravami k cestě jest i zásoba rostliny, jež jest přesně popsána a jejíž vlastnosti se velebí; pro ně jest nazvána „Pantagruelion“,[2]) neboť Pantagruel byl jejím nálezcem, neříkám, že byliny, ale jistého jejího užívání, jehož se hrozí a jehož nenávidí zloději; jest jim odpornější a protivnější než snětivost a kokotice lnu, rákosí kapradinám, přeslička sekáčům, záraza pepři, plevel ječmeni, čemeřice čočce, antranium bobům, koukol žitu, břečťan zdem, leknín a nymphaea heraclia smilným mnichům, než metla a březovka žákům z koleje navarské.“[3])

E. DROBNÉ MYŠLENKY. (IV. 3, 21, 48.)

IV. Na cestách. Nejprve připluli na ostrov Medamothi[4]); tam Pantagruelovi doručeny peníze a dopis od Gargantuy: „Synu předrahý, Láska, již otec přirozeně má ke svému synu

[1]) Řec. *Θάλασσα* (moře) zde jménem města přístavního; míní se Tallard ležící proti Saint-Malo; dnes jménem tím označena čtvrť tohoto města severofrancouzského (Lefranc, Navigations. 39). ᴑ

[2]) Jest to konopí (cannabis sativa). ᴑ

[3]) Kolej v Paříži založená r. 1304 Janem z Navary. L. ᴑ

[4]) Řec.: nikde; překlad špaň. Canada: z aca nada. ᴑ

milovanému, u mne tak vzrostla, zřetelem a z úcty k zvláštním milostem, jež z vůle boží byly v tebe vloženy, že od tvého odjezdu nejednou mi zapudila každou jinou myšlenku, nechávajíc mi v srdci jedině ten starostlivý strach, aby vaše plavba nebyla provázena nějakým nezdarem nebo zlobou: jakož víš, že s pravou a upřímnou láskou ustavičně jest spojena bázeň. A protože podle slov Hesiodových počátek každé věci jest polovinou celé a podle obecného přísloví: jak si usteleš, tak si lehneš, poslal jsem spěšně, abych zbavil svůj rozum této úzkosti, Malikorna za tím účelem, abych jím byl ujištěn o tvém zdraví v první dni tvé cesty. Neboť je-li dobré a takové, jakým si je přeji, snadno budu moci předvídati, předpovídati a usuzovati ostatek. Přibalil jsem několik veselých knih, jež ti právě tento doručitel odevzdá. Přečti si je, až se budeš chtíti zotaviti od svých lepších studií. Řečený doručitel vypoví ti obšírněji všechny novinky z našeho dvora. Pokoj Věčného buď s tebou. Pozdravuj Panurga, bratra Jana, Epistemona, Xenomana, Gymnasta a ostatní své služebníky, mé dobré přátele. V tvém domě otcovském dne 13. června.

Tvůj otec Gargantua.

Přijedou do země Lanternois (Lucerňákův), kde Panurg chytře ztopí celé stádo ovcí jakémusi lakomci; na ostrov Ennasin (Bez nosu, t. j. Labrador nebo ostrov sv. Vavřince), jehož obyvatelé jsou rudokožci a mají nos jako „trefové eso“ (Indiani a Eskimáci) a jsou všichni spřízněni, pak na ostrov Cheli, kde vládne král Panigon (t. j. Země poklonkářství). Pak připlují k ostrovu Prokuracií (dvora soudního), do země to Chikanous (Šikanovců, úředníků soudních). Co plují dále, minou ostrov pustiny a prázdnoty Tohu-Bohu a jiné; potkají devět lodí s kněžími, kteří plují na koncil do Chésil (Tridentský) a hned potom je stihne hrozná bouře mořská. Panurg se strašně bojí, bratr Jan mu to těžce vyčítá a to, že nepomáhá; končí: „Beatus vir qui non abiit.“ [1]) To všechno znám zpaměti. To jest legenda o sv. Mikuláši: ▫

Horrida tempestas montem turbavit acutum.[2]) ▫

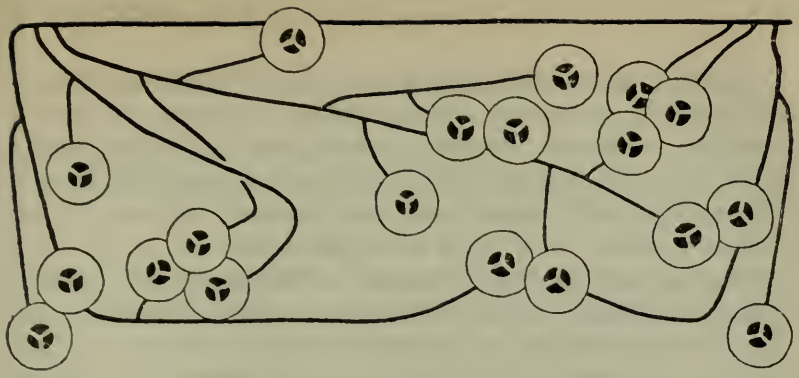
Tempeste byl hrozný trýznitel školáků v koleji Montaigu. Jestliže pedagogové zato, že šlehají ubohé nevinné dětičky

[1]) Blahoslavený muž, jenž neodešel. Počátek I. žalmu. ▫

[2]) Hrozná bouře poděsila vysokou horu (Montaigu), paroduje verš Horacův. (Epody XIII. kniha 2.): Horrida tempestas coelum contraxit. Co znamená, vysvětlují slova ze Starožitností města Paříže od Klaudia Maingra o Petru Tempeste-ovi, od r. 1524 řediteli gymnasia v Montaigu: Byl ztuhlý kárce provinilých žáků. Pročež oni naň složili několik básní, jež

školní, jsou odsouzeni, na mou čest, on jest na skále Ixionově šlehaje pejska, který jím točí, jsou-li však za to, že mrskají děti, spaseni, on jest jistě nad . . .“ V tom Pantagruel vzkřikne: Země, a oni připlují k zemi Makraeonův (kdo jsou dlouho živi), kde Makrobios vykládá Pantagruelovi o heroech; další cestou Xenomanes, vůdce výpravy, ukáže jim na ostrov Tapinois (Přetvářky), kde vládne Quaresmeprenant (Postílek), jejž vůdce popisuje; pak, ulovivše hlavně statečností Pantagruelovou velkou vorvaň, na ostrov Farouche (Divoký), staré to sídlo Andouilles (Uzenic), kde svedou vítěznou bitvu s královnou; pak na ostrov Ruach (tak se označuje v 1. knize Mojžíšově duch, dech, jenž vládl nad propastí. R.); dále na ostrov Papefigův (odpůrců papežských) a na ostrov Papimanův (papeženců), kteří se sběhli tážíce se: Viděli jste ho? „Pak tam také přiběhl řídící učitel se všemi svými pedagogy, školáčky a žáky a šlehal je mistrovsky, jako šlehávali v našem kraji dětičky, když věšeli nějakého zloděje, aby si to pamatovaly. Pantagruel se na to rozzlobil a řekl (hlasem stentorským): Pánové, nepřestanete-li šlehati tyto dítky, já se odtud vrátím.“ Po další cestě sestoupil Pantagruel do obydlí mistra Gastra (gaster, břicho, žaludek), prvního mistra ve všem umění na světě. ▫

jsem četl. První z nich byla: Horrida tempestas montem turbavit acutum. (II. 317.) D. L. Du Breul v Antiquités de la ville de Paris (1640) udává, že tento nástupce Bédův v řízení koleje zemřel r. 1530. (Cit. Thuasne, Études sur Rabelais 40). R. 1553 působil na témž ústavě také Antoine Tempeste. Noël du Fail ve svých Contes d'Eutrapel praví (kap. 26.): Tu jest ona hrozná huba masná, hřbitov sv. Innocence, ecce montem acutum, kde kdysi náš mistr Antonín Tempeste tak topicky nám zatopoval. R. ▫



RABELAIS PEDAGOG.

Duch spisu Rabelaisova, povaha Rabelaisa, jak jsme je poznali, ukazují jasně, že veliký satirik nebyl theoretikem vychovatelským v tom smyslu jako náš Komenský nebo Locke; není v něm žádného systému pedagogického. Čeho dobrali se jiní rozborem zjevů a co podali v utřiďující soustavě, to Rabelais na přechodu dvou dob, brzy vycítiv chyby doby staré a procítiv lepší stránky snah doby nové a její tužby, vykreslil; podání jeho pedagogiky nemá útvaru filosofických pojednání, ale je živý obraz malovaný umělcem-synthetikem: výchova stará a výchova nová; tu a tam v tomto obraze najdou se jednotlivá místa a místečka, nejvíce polemická. Není-li vše jasné a přesné, je jistě vše životné: vidíme osoby, nositele ideí starých, vidíme lidi světa nového, někdy už více ideály.

Rabelais nicméně uložil do svého díla mnoho těžkých myšlenek o výchově a vzdělání, charakteristických pro jeho dobu, pro počátky novověku; už jeho doba chápala knihu jako spis „vzdělavací“[1]), a pozdější doby studovaly ji s toho hlediska často, znalost jeho knihy byla docela požadována od kandidátů způsobilosti učitelské.[2])

[1]) Tak ji označuje index knih zapověděných ze 16. st. Revues des Études rab. IV. 195.

[2]) R. 1882 ve Francii vynes. minister. z 23. pros. t. r. V. M. E. Talbot, Rabelais et Montaigne, Extraits relatifs à l'éducation. Désignés pour les examens du Certificat d'aptitude à l'Inspection des Écoles.

Chceme-li podati Rabelaisovy myšlenky o vychování a vzdělání, musíme je vybrati z jeho obrazů, z positivu i negativu, utříditi je a seskupiti. Budou to jednak jeho pozorování, jednak jeho touhy a zásady, podle nichž upravuje výchovu svých reků. Líčí tuto výchovu, ukazuje pak muže dorostlé; v čem jsou mu ideálem člověka, v tom je cíl jeho pedagogiky.

Hrdinové jeho románu (Gargantua a Pantagruel) jsou představováni v některých svých vlastnostech (zvláště tělesných) jako obři. To je groteskní nadsazování. Jednají jako lidé, jednají s lidmi; rozborem díla Rabelaisova, pochopením jeho záměrů seznáváme, kolik je v nich lidského, a zbavujíce je groteskně satirické slupky uznáme, že v těchto partiích Rabelais nikdy nežertuje jaksi na prázdno, jen pro zábavu, ale pokud jsou tu, groteskní živly mají svůj plný význam satirický, kus negativu.

Vycházejíce tedy z celku jeho zásad, které jsou více tužbami filosofa nežli částmi propracovaného, souborného názoru světového, budeme je aplikovat na pozorování jeho a tak usoudíme, jaký smysl mají obecně: tímto negativním obrazem, v němž jest mnoho satiry, doplníme jasněji jeho pedagogiku.

A. **1.** Dítěti jméno, jež ponese celým životem, dává se podle náhody, nikoli podle hlubokého významu. (I. 7.) (Rabelais svého syna jmenoval Theodulos.)

Malé dítě musí být hojně krmeno, dostatečně vyživováno, rozveselováno, musí se udržovati v jasném rozložení fysiologickém (I. 7, III. 1), musí se v jeho organismu budit chuť do života; neprávem míní Rabelais, že musí býti kolébáno (III. 1), snad netrvá na kojení matkou.

Do pátého roku jde tato výlučná starost o zdraví děcka tělesné: pije, jí, spí; jí, spí, pije; spí, pije a jí (I. 11). Jest to jen satira, či skutečně, konstatuje prostě život Gargantuův, neproniká Rabelais v hlubší a jemnější chápání projevů duše lidské, nežádá, aby děcko bylo vychováváno od prvního úsměvu, jak se říkává?

Dítě nemá býti nádherně vystrojováno (I. VIII.); malý hoch potřebuje své hračky, běhá a pohybuje se ve volné přírodě (I. 11). Ale co všechny ty nectnosti dětské: utírá si nos rukávem atp. (I. 11)? Sotva je asi autor schvaluje; líčí nejspíše, co zažil

a viděl mezi mládeží, i on snad vyrostl pod sluncem, na volném vzduchu, zdráv. Ale stačí-li to vždy, není-li třeba jindy mnohé péče? Je lhostejný k této době výchovy. Dbá jen nejprimitivnějších požadavků čistoty (l. 13), upozorňuje na to, čemu jsou vydáni hoši v rukou služebných nevzdělaných: kazí jich zdraví (l. 11) pohlavní a tak i duševní.

2. I pod nejtlustším povlakem zanedbanosti a duševního zvlčení najde se jiskra božskosti v duchu lidském (l. 14). Chce říci Rabelais, že by měl být tedy už v té době (do 5 let) duch veden? Člověk „dojde nejvyššího stupně, bude-li dobře vzděláván“ (l. 14), to je základ Rabelaisovy víry v člověka, v jeho schopnosti a dobrou vůli. Třeba však vzdělání náležitého látkou i methodou.

Tu Rabelais staví se proti školám středověkým. Vyučování ve středověku bylo možno jen v církvi, ale ta nechopila se ho tou měrou, jak bylo třeba, ztěžovala je, místo aby je podporovala a usnadňovala (Langlais).

Nescházelo na počátku dobrých učitelů, vyskytli se jednotlivci dobrých zásad (Abélard[1]) o učitelích, aby předmět svůj ovládali; Robert de Sorbon,[2]) aby se učilo věcem, nikoli slovíčkům, aby se žáky studovalo se po křesťansku, nikoli po sofisticku, aby se neutvrzoval jen duch, ale také ujasňovalo svědomí), ale školství upadlo a úpadek dovršen v st. 15.

Na školách středověkých studovalo se 7 svobodných umění: gramatika, dialektika, rhetorika (jež tvořily trivium), arithmetika, musika, geometrie a astronomie (tvořící quadrivium).[3]) Od st. 9. do 11. ovládala university gramatika, od st. 12. do 15. filosofie; ovšem nade všemi vždy vévodila theologie, jíž se také vše podřizovalo.[4])

Gramatika záležela prostě v četbě, nejvíce textů církevních, k nimž učitel připojoval rozházené poznámky, a pak různých

[1]) Srov. Compayré, Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le 16e siècle. 1881. Str. 57.

[2]) Revue de la Renaissance. VI. 161.

[3]) Compayré, s. u., 52.

[4]) Jacques Langlais v Revue de la Renaissance, m. u. str. 152 a n.

pojednání o jazyce, o mravech, z oboru náboženského, mnohdy to poznámky k poznámkám.

Vědy přírodní, rovněž takovouto methodou podávané, z knih prázdných[1]) a fantastických, bez názoru a přímého ponětí o věci, ani neskytly žákům skutečných vědomostí, ani je nepřivábily k studiu přírody. To byly různé bestiáře (o zvířatech), volukráře (o ptácích), lapidáře (o nerostech), komputy (počty na tolik, kolik bylo třeba k vypočtení velikonoc) a lucidáře (zeměpisy), knihy plné výmyslů a báječných nemožností; mají také ohlasy v staré literatuře české.

Filosofie zabředla vlivem scholastiky v disputaci, kde nerozhodoval obsah věci, ale forma hádky; tu obě strany ustavičně kladly jen svoje mínění a domnění opačné, argumentovaly pro a contra. Jan ze Salisbury vypravuje, jak byl uveden v scholastiku: Počínáme definicí. Můj učitel mi ukazuje, několika slovy, jak definovati vše, co chci; běží jen o to položiti rod, k němuž patří věc, o níž se pojednává, a k tomu připojiti substanciální diference (rozlišovací znaky podstatné), až dospějeme naprosté shody s věcí definovanou. Tak jsem nabyl schopnosti definovati. Potom jsme přešli k umění děliti. Tu mě upozorňují, že pro dobrá rozdělení, třeba roztříditi rod v jeho druhy, což se mohlo pohodlně učiniti pomocí diferencí (znaků rozlišovacích) nebo kladem a záporem. Máte-li nějaký úplný celek, rozložte jej v části, z nichž se podstatně skládá; rozdělte obecninu (universale) na jednotliviny (individualitas) a vlastnosti (potentia) silné. Ukazují mi ještě, jak děliti znak vedlejší (accidens) na nositele jeho (subiectum) a vypočísti všechny jednotliviny, které mohou míti tento znak, děliti také subjekt na accidenty, běží-li o to označiti rozmanité změny (modificatio), které může míti. Učí mě též děliti accidenty v coaccidenty, když podle rozmanitosti subjektů, jsou excedenty nebo excedovanými.[2])

Vůbec methoda tehdější záležela jen v diktování, předříkávání,

[1]) Tyto knihy vypočítává Rabelais v I. 14 a 15.

[2]) Cit. J. Langlais, m. u., 156.

opakování a hlavně ryze mechanickém memorování, byla ryze formální a k formálnosti vzdělávala.[1])

Jazykem vyučovacím a vůbec učeným byla latina; ale to nebyl čistý a logicky pevný jazyk starých Římanů, to byla jakási směs cizích slov a nejasných novotvarů, nesmyslně slavnostní, vysoká a zcela nejasná. Bylo v ní třeba počítati spoustu negací, které se navzájem rušily; disputátoři často sami se zamotali v této změti, vyklouzl jim nějaký blud, ale oni se nepoddali. A když poznány nové systémy, Averroes a Aristoteles, a scholasté chtěli mysliti samostatně, zavedeni svojí methodou nevěcnou, potírali učení katolické, jehož chtěli býti prvotně rozumovou oporou a důkazem. Samozřejmých pravd nepřijímali.[2])

Nejen látka a methoda tehdejších škol, pochybená, ba špatná byla také v nich výchova mravní. V kolejích, středních to školách s internáty, hoši žili ve špíně, o mizerné stravě; trpce jich vzpomíná ještě Erasmus a Montaigne; učitelé leniví a nevědomí ničemu je nenaučili a jediným prostředkem k výchově mravní měli metly. Vypravuje se o sv. Anselmu,[3]) jak hovořil s jistým opatem, který byl proslulý svou zbožností, o výchově žáků. Opat pravil: Jsou zkažení a nenapravitelní; my je sice pořád bijeme, ve dne v noci, a oni jsou čím dál horší. Anselm řekl: Pořád je bijete, a když dospějí, jací jsou potom? Pitomí a hrubí, odpověděl opat. To byl přirozený výsledek jejich přísné methody. Jakého způsobu byla přísnost v kolejích, vidno na příkazu biskupa paderbornského, že se nemá dovolovati žákům navštíviti rodiče po celou dobu studií, aby nezpupněli.[4]) Nikoli tedy získat pro lásku k dobru, ale násilím chránit před zlem, znemožnit „hřešit"; co ještě dnes udržuje tuto chybu: pohodlí a nedůtklivost.

To bylo v kolejích, kdežto na universitách požívali žáci svobody takové, že jí zneužívali; dovolovávali si výstřednosti i surové, nemístné a škodlivé žerty nejen proti strážím pořádku, ale

[1]) Srov. Arnstädt, Rabelais und sein Traité d'éducation. 131.
[2]) Cl. Langlaisův, m. u., 157.
[3]) Tamže, 161.
[4]) Tamže, 163.

i proti občanstvu. Ozval-li se kdo, žáci s profesory stejně hájili vinníků, jakoby svých svobod. Při tom, vlivem pohodlí profesorů, jimž bylo mrzuté zkoušet, ba kteří se dávali zastupovat, povinných přednášek a čtení vůbec nekonajíce, lehce docházeli stupňů universitních; nebyli vedeni k studiu, bavili se jen a vtipkovali (II. 5) místo vážného a radostného studia. ▫

Gargantua počne se učiti, když mu minulo pět let. Prvním jeho učitelem je Thubal Holofernés, asi typ učitele vojenské discipliny, druhý zase Jobelin Bridé, typ zimomřivého, nečistého hlupáka. Cvičí pamět žákovu, ale zvrácenou methodou: Gargantua říká věci zpaměti přímo i nazpátek (I. 14); všemu jej učí pouze na knihách-výkladech a poučeních; diktují mu; cpou mu v mysl věci zbytečné, jako že není vědy o tom, co které slovo znamená (I. 14). Žák je z toho, ač pilen, jen potřeštěný, hloupý, zmatený a potrhlý (I. 15).

K studiu byl přidržován vlastně jen půl hodinky dopoledne (I. 21), ostatní čas dopolední a částečně i odpolední nechali jej roztržitému modlení z tlustých knížek nebo na silném růženci (I. 21 a 22), zvláště jídlu, pití, na němž, jak se říkává, si dá záležet, a odpoledne naprosto neužitečnému hraní. ▫

Není kázně těla. Gargantua vstává pozdě, jak mu radí učitelé, při vstávání se provaluje, aby si pohověl. Hoví tělu, ba učitelé špinaví radí mu k nečistotě: zbytečno se česat, radí z rána pít (I. 21), nebrání odpolednímu spánku (I. 22). Z hovění a překrmování těla ukazují se následky v jeho lenosti, malátnosti, nedisciplinovanosti, nečistotě, neuhlazenosti (I. 21) a rozkošnictví (I. 22). Při takovéto životosprávě, v níž zmdlévá tělo, také duch spí a zakrňuje.

Gargantua nedovede řádně promluvit, nedovede se náležitě k lidem zachovat: neovládá svého těla, nemá přítomnosti ducha.

Tam jej přivedla methoda, která nevzbouzela vlastního úsudku, utloukala pamět přepínáním a mechanismem, obávala se přepínání, nedbala cviku těla a vůle, rovnováhy a pěstila náboženský formalismus. ▫

B. 1. Také Pantagruel jest vychováván od doby 5—6 let.[1]) Ale

[1]) Kniha o Pantagruelu je starší Gargantuy. Rabelais kolísal tedy nejprve, kdy začíti vyučováním, ustanovil se: po uplynutí pátého roku. ▫

to sám jeho otec Gargantua učí jej základům počtů, geometrie a hudby (II. 8). První jsou předměty vzdělavací, hudba má tu místo výchovné ve smyslu a po způsobě řeckém. Pak už se mluví o učiteli Epistémonu, který chodí s Pantagruelem po universitách.

Jaký je odchovanec nových učitelův? Dívá se směle, ale nikoli hloupě nebo drze, je zdráv, svěží, čilý, čist tělem i šatem, umí plynně a vybraně mluvit, sebevědomě vystupovat (I. 15).

2. Nový učitel Gargantuův se jmenuje Ponokrates. Rabelais chce tímto jménem naznačiti, že učitel musí umět i být ochoten pracovati, překonávati obtíže; má-li žáky zbaviti sklonnosti k pohodlí, nesmí být sám pohodlný, jako byli druzí dva; musí býti rozmyslný, rozvážný, aby usoudil vždy v čas, kterého prostředku se chopiti vzhledem k cíli: vychovat člověka duševně i tělesně harmonicky vyvinutého. Proto učitel Pantagruelův je a jmenuje se Epistémón (Zamysl).

Jaký cíl má Rabelais při vzdělávání a vychování na mysli? Hledíc k osobě žákově pomýšlí na příštího vladaře; nemluví ovšem nikdy o škole veřejné, jeho výchova týká se toliko jediného žáka, muže samostatného, šlechtice, to ovšem jeho zásadám a hlediskům neubírá ceny, neboť běží mu o to vychovat člověka.

To chce hlavně vzděláním, jež zve manou nebeskou (II. 8), z jehož obnovení neustává dávati na jevo nesmírnou radost (II. 8 a 18), jemuž přisuzuje moc a vliv na člověka: zjemňuje, uhlazuje, člověk je vybroušen, vyleštěn v dílně Minervině (II. 8). „Vždyť jest pravda, co praví Platon, kníže filosofů, že, kdyby obraz vědění a moudrosti byl tělesný a viditelný očím lidským, povzbudila by každého k tomu, aby se jí obdivoval. Neboť už prostá pověst rozšířená ve vzduchu, dojde-li uší horlivců a milovníků jejích, jež jmenujeme Filosofy, nenechá je spát ani odpočívat podle jich chuti, tak je ponouká a láká, aby se spěšně odebrali na místo a spatřili osobu, o níž se praví, že v ní zřídila svůj chrám a učinila své zázraky moudrost“ (II. 18). To chce vycvičením a otužením těla; z jeho líčení vyplývá, že přisuzuje velký vliv tělu na ducha; hledá rovnováhu jich sil.

V tom je částečně synem své doby, renesance, a ta se opírala o starověk.

V starověku vedle statí, jež v Platonových Republice a Zákonech, v Xenofontově Ekonomice a Kyrúpaidei a v Aristotelově Politice spadají v obor vychovatelský, zvláště Varro (Knihy o disciplině), Quintilianus, jehož se Rabelais často dotýká, a Plutarch psali o výchově.[1]) Církev s počátku nebyla proti vzdělávání, kterého ovšem koncem starověku a počátkem středověku bylo možno nabýti toliko četbou spisů „světských", četbou starých autorů pohanských. Ale záhy nastává spor o ně; svatí otcové církve východní (Basil, Řehoř Nazianský, Jan Zlatoústý), tehdy ovšem neodštěpené, nevidí v tom škodu, ba souhlasí, že i četba spisů autorů pohanských může býti k prospěchu, kdežto naprosto ji zatracují sv. Athanasius a Augustin. Vzdělanosti ubývá, v 5. st. již ozývají se nářky do úbytku, v 11. najdou se již biskupové, kteří stěží na prstech spočtou písmeny abecedy.

Renesance navazujíc na starověký názor světový znovu a více všímá si vzdělání a tedy i výchovy vůbec. Ovšem napsány byly již i dříve tu a tam jednotlivé kusy nebo i spisy[2]) v obor pedagogiky hledící, ale teprve tato doba svým postavením a ponětím o vzdělání mohla dáti nový impuls theoriím výchovným, a tu zvláště v Italii hojně se začalo přemýšleti a i psáti o věcech vzdělání; snad všichni ti theoretikové opírají se hlavně o Quintiliana, který byl u nich ve zvláštní úctě.[3]) V těchto dobách, kdy se krystalisuje názor a touha po člověku obecně vzdělaném jakožto dokonalém, kdy přijímají přesvědčení, že obecné vzdělání otuží povahu (jak Pico della Mirandola bojoval proti jednostrannosti!), jeden[4]) radí,

[1]) Spisy tohoto sem spadající jsou: Výchova dětí; Jak rozuměti básníku; Jak rozuměti filosofu; Jak poznáme sami na sobě pokrok, který jsme učinili v praktické ctnosti; Předpisy manželství. Srov. Compayré, s. u., úvod.

[2]) Tak v 13. st. Aegidius Columna napsal spis De regimine principum (O vládě knížat). Couteaud, La pédagogie de Rabelais. 20/21.

[3]) V. Pietro Toldo, Arte italiana nelle opere di Rabelais. Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen 1898. Str. 119.

[4]) Agnolo Pandolfini († 1446) v Trattato del governo della famiglia. (Pojednání o správě rodiny.) Cit. Burghardt, s. u., 318.

že v rodině většího vlivu získáme autoritou než násilím; Aeneas Sylvius (potomní Pius II.) pojednává o výchově dítěte,[1]) v témž století Vittorino da Feltre, vychovatel na dvoře mantovském, vychovával své svěřence „láskou k Bohu“ a otužováním těla; varuje před lenošivým životem, jaký vedou knížata (tu se shoduje s líčením Rabelaisovým), chce napraviti žáka pozoruje jeho zvrácenosti, doporučí střídati cvičení tělesná (šerm, pohyb, běh, skok, honba, míč atd.) s duševními.[2])

Pier Paolo Vergerio[3]) doporučí studium jazyků klasických, cvičení v hudbě a kreslení a střídání cviků mysli s cvičeními tělesnými. Mazeo Vegio[4]) uvádí jinocha do společnosti lidí vzdělaných, aby jej jich příkladem povzbudil;[5]) doporučí výchovu rodiči; radí vzpomínat před jídlem, co dobrého žák vykonal, k častému opakování, říkati myšlenky autorů, jež se čtou, střídati předměty, ale učiti všem zároveň; dosti naléhá na učení hudbě, malbě a sochařství, také tělocviku, který střídá se studiem, pro odpočinek. Toto střídání doporučoval také známý estetik Leon Battista Alberti (spis Rodina), takže prý se neztratí žádné části dne, a to je i v pedagogickém programu Ponokratově; A. Piccolomini[6]) mluví o „klamné astrologii“, před níž varuje a již zavrhuje jako Gargantua ve svém dopise Pantagruelovi. Methodicky novou tehdy věc důtklivě vyžaduje Palmieri,[7]) aby se učilo postupně věcem těžším a těžším, a doporučí střídání studia a her.

Po těchto Italech pokračují humanisté ve Francii i jinde. Bu-

[1]) Tractatus de liberorum educatione pro krále Ladislava. Týž 167.

[2]) Článek Toldův, 120.

[3]) Petri Pauli Vergerii, de ingenuis moribus et liberalibus studiis etc. 1509. Toldo 119.

[4]) De educatione liberorum (O výchově dětí), 1511 v Paříži. Toldo 119 120; mini, že Rabelais mohl znáti tento spis.

[5]) Na hovor s lidmi znalými, zkušenými a jeho význam pro život klade důraz také Patrizi, De regno et regis institutione libri IX z r. 1544 (O království a výchově krále Knihy devatery), kde klade důraz na plování a honbu V. Toldo, č. u., 121.

[6]) O obou Toldo, č. u., 121.

[7]) Tamže, 121.

daeus (Budé),[1]) Erasmus,[2]) který jest pro výchovu tělesnou jenom potud, pokud jí třeba pro zdraví ducha, „aby v těle dobře ustrojeném byl duch schopnější vzdělání“, Vives, který s Erasmem souhlasí, aby ženy byly také vzdělávány, ale zatracuje tanec (Rabelais o něm vůbec nemluví, jen s pohrdáním v II. 5) a zvláště nám dnes blízký z nich Baco v Anglii: učí-li Erasmus, že poznání slov je prvnější, věcí důležitější, on praví, podobně, že cena věcí převýšila cenu slov, chce vzdělání reálnějšímu.[3]) Ve Francii nemálo v otázky pedagogické zasáhl Ramus (Pierre de la Ramée), Charron, ovšem pokračovatel a oprávce Rabelaisův skeptik Montaigne, Bodin a j.[4]) Zvláštní kapitolu v jich úvahách tvoří spor o vzdělání žen. Byla to otázka časová.

[1]) De studio litterarum recte et commode instituendo, ad invictissimum, et potentissimum principem Franciscum Regem etc. Gulielmo Budaeo... authore MDXXXIII. Spolu s tím De philologia. Spojuje humanismus s reformací, s křesťanstvím: vidí normu mravní v „učení evangelickém“ (16 str.) a žádá, aby všechny kusy učení, všechna cvičení byla jen předchůdcem k „theologicam theurgicamque philosophiam“ (25).

[2]) Institutio principis christiani (Výchova křesťanského knížete), kde se inspiroval Dvořenínem od Cortegiana (Thuasne, s. u., 33 a n.); De ratione instruendi pueros, ad Petrum Viterium, liberalium disciplinarum professorem eximium (O způsobě vyučovati hochy Petru Viteriovi, výtečnému profesoru svobodných věd), kde studijní plán shodný s Rabelaisovým (Thuasne, Revue de bibliothèques, XV. 122).

Mimo to Erasmus napsal De pueris statim ac liberaliter instituendis (Jak vychovati hochy rychle a svobodně) 1529, kde doporučuje výchovu tělesnou vzhledem k čilosti ducha (Couteaud, s. u., 9) a Christiani matrimonii institutio (Základy manželství křesťanského. 1526).

[3]) Baco ve svém spise De dignitate et augmentis scientiarum (O důstojnosti a rozšiřování věd), kde se čte zmíněný jeho výrok; Erasmova slova jsou z jeho spisu De ratione studii: „Napřed vůbec vidí se dvojí poznání, věcí a slov; slov prvnější, věcí důležitější.“ (Cit. Couteaud, s. u., 10.)

[4]) Mimo to vycházely ve Francii ve st. 16. rozličné pomůcky učebné, sbírky poučných čtyrverší, dialogy, snůšky sentencí, výroků z písma atp., nebo na př. Libellus de moribus in mensa servandis od Jana Sulpicia Vérulana (Knížka o tom, jak se chovati u stolu. 1560 atd.) Couteaud, s. u., 33.

Z posléze jmenovaných zvláště Ramus, jako prof. na Collège, navrhoval mnoho o vydržování škol, jak by zvláště bohatý klerus měl při-

Jsou i tak prudcí odpůrci vzdělání žen, kteří souhlasí, aby všemu se učily, jen nikoli číst a psát (Pierre de Navarre, Francesco de Barberino): [1]) nelze jim prý v ničem věřit. Jiní třeba hájí žen (Agrippa z Nettesheymu: O vznešenosti a přednostech pohlaví ženského. 1529), [2]) jejich vzdělání valně nepřejí. Jedině Erasmus a Vives [3]) působí ke vzdělání žen, jemuž odporují ze jmenovaných Budé, Ramus a Montaigne.

Rabelais nevyslovuje se přímo, jeho dílo se příliš málo obírá ženou: mluví o „guvernantkách" Gargantuových, ale ty vychovatelky jsou hochovi vlastně jen chůvami do 5 let (I. 11 a 13); Gargantuovi, an píše synu svému, je potěšitelnou známkou rozmachu vědychtivosti, že také ženy a dívky pozatoužily po té „nebeské maně vědění" (II. 8); Rabelais mluví však nadšeně o ženách v Thelémě: jsou čistotné, milé, vlídné a mírné, dovedné ve všech (a Rabelais vždy dodává: počestných, patrně doba jej k tomu nutí) pracích a uměních ženských (I. 57); jsou tam účastny spolu s muži stejného vzdělání tělesného i duševního. Nelze říci, že by Rabelais byl odpůrcem vzdělání žen, ale asi je nepokládal za nutné, stačila mu pro ně výchova mravní. Tu ovšem renesance těsně spojovala se vzděláním: Rabelais není ujasněn theoreticky, vidno na Thelémě, že jasně pouze cítí že i žena vzděláním se utuží vnitřně a povznese.

Celkem vidíme: jest víra ve vzdělání a výchovu člověka; poučení má být věcné; má se díti s výchovou, kterou lze uskutečniti příkladem; vyučování má postupovati od věcí lehčích

spěti králi na placení sil učitelských (Advertissements sur la réformation de l'Université de Paris, au Roy), což prý jistě učiní ochotně (Cit. Compayré, s. u., 142); stavové franc. žádají r. 1560, aby král nařídil daň z beneficií, aby jí využil na vydržování škol, a aby rodiče k tomu byli pod pokutami přidržováni posílati své dítky do škol. (Compayré, s. u., 157.) Ramus napsal De studiis eloquentiae ac philosophiae corrigendis (Jak opraviti studia výmluvnosti a filosofie. 1546) Rhetoricae distinctiones (Rozdělení rhetoriky. 1549), Dialecticae institutiones (Základ dialektiky. 1543).

[1]) Couteaud, s. u., 181.

[2]) Mimo to napsal Obrana žen proti jejich utrhačům, Traktát ve stancích o bídě ženy vdané. Couteaud. 202.

[3]) Napsal: Pojednání o výchově dívek křesťanských. Couteaud. 138

k těžším; výchova duševní má jíti současně s výchovou tělesnou.

To přinesla doba nová, toho se souvěkovci svými držel se Rabelais.[1]) A i tu poznáme jeho ducha jednotícího, an z prvků nejrozmanitějších vybíraje, nikoli prázdně jako eklektik, neboť jeho base je vždy jedna, ale jako filosof života odevšad to, co nejvíce svědčí jeho cíli — moudrému a radostnému životu.

Cílem vědění je dopátrati se pravdy. Angličan Thaumastés, který zvěděl o moudrosti Pantagruelově, nepřišel se s ním příti totiž „sporně disputovati", po sofisticku, ale z dobré touhy, „aby pochopil a dověděl se toho, o čem pochyboval po celý svůj život,... aby poznal a věděl v tom pravdu" (II. 18). Cílem výchovy je Pantagruel, vypěstiti „pantagruelistu".

I. *a)* Rabelaisův žák se bude učiti řečem: řečtině, latině, hebrejštině (jen pro písma svatá), chaldejštině a arabštině. Řecky bude číst Nový zákon a autory, zvláště historiky, přírodovědce a filosofy), naučí se řečtinou mluvit co nejlépe (podle Platona), neboť „bez ní každý se musí styděti nazývati se učeným" (II. 8). Latinsky naučí se podle Cicerona; dovede i skládati verše latinské (epigramy), které bude se cvičiti ovšem také podati nějakou francouzskou formou básnickou v řeči mateřské (balada). Thelémité znají pět až šest jazyků, v nichž dovedou skládati veršem i prosou; čtou knihy řecké, latinské, francouzské, italské a španělské.

Rabelais žádá učení řečem sice pro četbu z literatur starověkých a pro písma, ale jistě asi, ve shodě se současníky, také pro vypěstování ducha, neboť nemůže se zúčastniti života společenského,

[1]) List Gargantuův má podobnosti s dopisem Erasmovým Viteriovi, stejný postup myšlenkový s jedním listem Cor. Agrippy z Nettesheymu, myšlenkově je podobný i Budé-ovu spisu zmíněnému i jeho dopisu synu Drakonovi a j.; myšlenku o klidu studijním Rabelais přejímá z Erasmových Adagií. (Thuasne, Revue des bibliothèques. XV. 99—139.) O náhlosti změny, což se příčí přírodě, čte se u Symphoriena Champiera i v Romanu de la Rose (Thuasne, Études 32), o rození a zkáze u Alberta Magna a o obnovení věd, o čase zatmělém u Budéa i v jiných knihách doby současné (Thuasne, Revue des bib. XV. 128 9.)

kdo není „vytříben v dílně Minervině“ (II. 8); odchovanec nové doby mluví zřetelně, výmluvně a „řečí ozdobnou a správně latinskou“ (I. 15).[1])

b) Bude se učiti dějinám z dějin všeobecných a knih zeměpisných (kosmografií), aby vždy věděl o hlavních událostech světa (II. 8); před obědem čte se vždy nějaký zajímavý „příběh o starých činech hrdinských“ (I. 23).

c) Dále bude pokračovati v geometrii, arithmetice na základech, které mu dány doma otcem v mládí Po obědě i po večeři pomocí karet a kostek, nikoli z duchaprázdné kratochvíle, ale pro lehký a poučný odpočinek, cvičí se prakticky a hravě v mathematice, poznávaje při tom také její theorii; sestavuje z karet a kostek různé obrazce geometrické.

Nedbá astrologie, ale učí se astronomii; po obědě cvičí základní její poučky, ráno i na večer, pro srovnání, pozoruje oblohu i pohyby hvězd s nějakého volného místa v domě.

Pěstuje hudbu: odpoledne s Gargantuou zpívají kvarteto, kvinteto nebo variaci na nějaké thema, až do libosti. Gargantua naučí se hráti na loutnu, na spinet, na harfu, na flétnu, na violu, na pozoun.

To jsou svobodná umění.

d) Pantagruel má studovati, po přání otcově, také práva: znáti z paměti dobré texty a filosoficky je chápati; Rabelais chce asi říci, povíme-li to výrazy dnes obvyklými, aby práva srovnával s požadavky ethickými.

e) Konečně vědám přírodním: má znáti dobře živočišstvo, rostlinstvo i nerosty. Při obědě tak dlouho, dokud se všemu nenaučil, rozmlouvají s Gargantuou o věcech, které jsou předloženy, čtou mu o nich z děl spisovatelů antických, a to tak, že jej tím učí rozuměti také jejich jednak schopnostem léčivým, jednak výživnosti a vůbec působení na tělo lidské, cvičí v něm lékaře. Když se vrací z cvičení tělesných, botanisují s ním a bylin všímají si za týmž cílem. Právě v souvislosti s vědami přírodními

[1]) Jezuité rovněž adoptovali na svých dobrých školách řečtinu; věnovali předmětům reálním jen půl hodiny, ostatek latině a řečem.

doporučuje otec Pantagruelovi, aby pročítal pilně knihy lékařů řeckých, arabských a latinských, aby četl také talmudisty a kabalisty, zvláště pak, aby anatomicky poznával tělo lidské. ▫

Gargantua dělával také některé drobné pokusy fysické (I. 24).

e) Gargantua chodí dívati se do dílen různých řemeslníků, poslouchati řeči obhajců nebo kazatelů evangelických, jako doporučuje se Pantagruelovi choditi do společnosti lidí vzdělaných, mezi něž byl voděn také Gargantua, který stýkal se též s cestovateli. ▫

f) Gargantua se učí ovšem psáti, a to latinkou a vzhledně (krouží písmo). ▫

g) Pantagruel po skončení studií má opustiti pokoj a klid studia a učiti se umění rytířskému a „brannému". Gargantua se učí jízdě na koni a všemu, co s tím souvisí, šermu, házeti kopím, zacházeti jinými zbraněmi, plavati různými způsoby; chodí na honby. ▫

Gargantua po dokončení studií zastoupí svého otce, Pantagruel rovněž se postaví v čelo vojsk země otcovy. ▫

Pantagruel, který prošel různými universitami francouzskými, dá se potom na cestu kolem světa: cesty doplní jeho vzdělání.

Program Rabelaisův není jistě malý, ale vše, co autor pojímá ve svou osnovu, sám znal: jest to také obraz jeho studií a snah. Pokládali takový rozsah učiva za možný toliko pro obry; neprávem, Rabelais jej uskutečnil. Pokládali za obtížný a pojatelný toliko mozky nadlidskými, ale to nikoli pro množství látky jako pro způsob podávání jí, pro methodu, systém výchovný. ▫

II. Podle plánu Ponokratova Gargantua studuje tak, že neztrácí ani hodinky denně: vyhledává s ním poučení podle toho, co doba denní nabízí[1]) (hvězdy, slunce, měsíc; jídla při obědě). Studuje[2]) dopoledne tři hodiny, odpoledne také tři nebo i více; četbu[3]) mezi jeho mytím a úpravou vystřídá hovor o věcech přečtených,

[1]) Jde-li s žákem učitel i na „místa oddělená", mluví tu z autora, myslím, ona horlivost, jakou jsme sami na sobě zažili v mládí, kdy se rádo přehání.

[2]) Povahu toho studia R. neurčuje blíže: je to asi studium řečí, na něž, jak jsme viděli, dává největší důraz. ▫

[3]) Tato četba souvisí se „studiem", má cíle jazykové. ▫

studium vystřídá tělocvik. Při obědě se čte i rozmlouvá, jak se činívalo na dvoře Františka I. Učitel vyhledává, aby poučení nebylo nijak na újmu tělu: mezi trávením se cvičí věci lehké a zpívá.[1])

A další odpoledne je úplně podobno dopoledni.

To je učení čistě věcné, z věcí vychází, k nim se obrací i v četbě: mluví se o látkách, z nichž jsou jídla, a pak se čtou příslušná místa u starých spisovatelův. Je to učení názorné: učitel věci žáku předkládá, vodí jej do dílen. Je to vyučování praktické: počítá se všemi okolnostmi (počasím); žák se učí různým pracím ručním, pozoruje výrobu řemeslnou. Ačkoliv i tu všude vznáší se ideál člověka učeného, cíl vytříbenosti a uhlazenosti formální. Tato methoda ponechává žáku možnost samostatného úsudku, k němuž se obrací. Nezanedbává cvičení paměti vhodným opakováním: odpoledne lekce ranní, večer přehlídka dne, druhého dne lekce včerejší. Hledí nezanedbávati tělo a při vší práci duševní míti k němu zřetel, neboť zdatnost těla podmiňuje zdraví duše. Žádá se mírné zacházení se žáky (I. 37, IV. 48).

Nevíme téměř ničeho o postupu učiva. Mluví se mnoho o četbě (žákovi se také čte), ale přece je zřejmo, že Rabelais pokládá výklad nebo jakousi přednášku za lepší (vykládá se demonstrativně a teprve potom po případě čte), také hovor ve společnosti: sluch je nejvhodnější smysl, skrze nějž dojdeme poučení (III. 16).[2]) Upozorňuje docela na to, že vše má svůj čas, svůj pořádek (III. 15), jak se zásadou podobnou řídili učitelé v jeho románě. Z velkého napjetí je žák povytržen časem veselými a nenucenými zábavami výletními ve volné přírodě.

Jedna věc osvětluje methodu jakožto novou: učitel žáka pozoruje, aby postihl jeho vady a podle toho zařídil svoji methodu; tak bude moci z něho vypuditi staré chyby.[3]) Nechá jej žíti starým způsobem, neboť příroda netrpí náhlých změn. Ale dříve ještě dá také jeho tělo ozdraviti lékařem (vyčistiti mozek): lékař

[1]) Doba trávení, i pozdějšího, je asi sotva nejvhodnější ke zpěvu.

[2]) Petr Ramus (de la Ramée) učí: Smysl sluch je lepší učitel k učení než oči. Cit. Compayré, s. u., 144.

[3]) Podobně doporučoval a žádal Vittorino da Feltre.

Rabelais tu poukazuje k tělu jako základně činnosti duševní a nabízí myšlenku, která se vracela i za našich dní.

III. Vzhledem k závislosti ducha na těle, Rabelais tuží tělo vychovancovo: udržuje je v čistotě (Gargantua byl drhnut) a vystrojení, jakého neznali ve středověku, kdy kulturu těla zanedbávali mnohdy i vědomě[1]) a úmyslně (I. 20, 21), tuží je disciplinou (ranné vstávání, mytí, tělocvik, jídlo) a cvičí.

Tato cvičení[2]) sestávají jednak z her prostých ode dávna obecně známých, ale vhodných ke cviku těla (meta, druh lawn-tennisu, footh-ball, jakýsi croquet a kuželky atp.); většinou vhodným umístěním v rozvržení dne a uzpůsobením učitel dává i nejprostším význam zvláště pro některé ústrojí tělesné: křičel, aby si cvičil hrudník.

Ostatek všechna kultura těla odnáší se ke cviku ve zbrani, jak doba žádala na řádném šlechtici[3]) a tím spíše na vládci, obránci země (I. 29, II. 8). V tom Rabelais se úplně shoduje se svou dobou, ale stoupá nad ni a blíží se pedagogům pozdějším až i dnešním výběrem her, roztříděním jich, aby obyčejný cvik, jejž si děti vynašly, byl obrácen k nějakému cíli. Ukazuje se i tu zase jeho praktický smysl životní hlubokého základu filosofického.

[1]) Naši reformátoři (Rokycana) kázali proti těm, kdo si ostříhali vlasy, jako proti lidem, kteří se odvrátili od kajicnosti.

[2]) V době renesanční kultura těla stoupá; vyskytnou se i spisy zvláštní o tělocviku: P. Fabri napsal Agonistikon t knihu o athletice, hrách gymnastických, musických a závodních (Lyon 1592), Tuccaro Tři dialogy o skoku a letu ve vzduchu uváděje ještě jiný spis o tělocviku od „znamenitého doktora Merkurialského". Couteaud, s. u, 264/5.

[3]) V tom ohledu je zajímavý Cortegiano (Dvořenín) od Castiglione, s nímž se Rabelais tolik shoduje: spisovatel tu doporučí všechna cvičení osobnosti, která přísluší válečníku, všechna cvičeni zbraní pěšky i na koni, honbu, míč, plavání, skok, běh, házení kamenim atp.; nezanedbávat tělo jako ducha, a proto, až prý bude schovanec jen trochu tělesně vycvičen, má se obírati studiem humanitním: latinou, řečtinou pro krásné a četné spisy (tedy týž realismus slovní jako u Rabelaisa); má býti zběhlý a sčetlý v básnících, řečnících, historicích; má pěstovati hudbu (několik nástrojů), zpěv, nezanedbávat kreslení. Vychovanec-šlechtic má být čilý, silný, vzdělaný a zbožný, ale nikoli pověrečný, ješitný, důvěřivý kouzlům a věštbám. Srov. Toldo, č. u., 121/2.

IV Rabelais zakládal výchovu mravní hodně na vzdělání a výchově vůbec, které zušlechťuje a tříbí ducha, otužuje a učí zovládnouti tělo; v tom jsou vzorem Thelemité. Proto mluví více o vzdělání než o výchově v užším slova smyslu, výchově mravní. Charakteristické tu je a přesně k tomu ukazuje, že Gargantua v dopise svém, dříve než zahrne svůj plán učebný pro syna a postaví svou žádost Pantagruelovi: úhrnem af vidím u tebe hlubokost v ě d ě n í (II. 8), vybízí jej, aby denně několik hodin četl písmo a to v originálech; patří tedy tato četba k vědění. ▭

Když píše otec synovi a dodává mu povzbuzení a ukazuje mu negativ, jakým by si ho nepřál viděti, řekne: Toho nepravím snad z nedůvěry, kterou bych měl v tvoji řádnost atp., a povzbuzuje ho ne proto, aby ctnostně žil, ale aby se z toho radoval, že ctnostně žil a žije (II. 8). Žádá-li na něm něčeho (I. 29), čím jej ruší v studiu, omlouvá to, nedovolává se jen lásky přirozené syna k otci, což činí mimochodem, ale důvodu rozumového. Ponokrates netresce Gargantuu za jeho chyby, ale dokazuje mu vadnost jeho způsobu života. Otec nezakrývá před synem svých chyb, jež jsou lidské, jako nemá za chlubivost stavě mu za vzor své přednosti; činí tak klidně a důstojně. ▭

Proti starým učitelům, kteří měli žáky za zvrhlé a zkažené, tu se přichází k nim s důvěrou v krásu a sílu duše; proti argumentu metel a trestů starých učitelů, tu jest rozum, důvod, vyšší pravda platící pro učitele jako pro žáka: oba jsou lidé. ▭

Kdežto starší učitelé radili Gargantuovi, aby pohověl svému tělu, dávají mu, bez přípravy a poučení, volnost, a tak nechají jej zajíti na cestu rozkošnictví v jídle, pití i životě, Ponokrates udržuje ducha i tělo žákovo v stálém napjetí, zcela mírném: tím odnímá mu myšlení i touhu po rozkošech a promyšleným střídáním cvičení tělesných a duševních, podle doby i okolností, dodává jeho osobnosti harmonie mezi tělem a duchem; vodí jej večer do společností, jichž rozhovory a příklad, o čemž mluví též Gargantua ve svém dopise, mu dodají pouze více chuti po vědění. Činí jej tělesně zdravým, duševně pevným a samostatným. ▭

Takoví jsou Thelemité; takoví lidé vychovávají se dále pro

život svobodou, těm nelze přikazovat, neboť tím se kazí. Ti nosí mravní zákon v sobě. Jest charakteristické, že první kniha počíná se životem o svobodě — nevázanosti individuální a končí se kapitolami o svobodě — disciplinovanosti osobní; v tom je kus přechodu ze supraracionalistického a supranaturalistického středověku v novověk, který se vrací k přirozenému, k rozumu a je individualistický.

Gargantua radí synu ke zbožnosti: vědění bez svědomí jest jen zkázou duševní, a Rabelais praví sám jinde (III. 1): kdo nemá svědomí, nemá ničeho[1]); vybízí jej spoléhati v Boha, věřiti, doufati v něj, milovati jej. Toť kus výchovy nábožensko-mravní. Ale staří učitelé, jež Rabelais líčí, posílali svého chovance na spoustu mší, nechali jej modliti se růženec, kdežto nový učitel Rabelaisův žádá od svého svěřence prostě poklonu, prostou modlitbu Bohu nebo nábožný zpěv ve chvílích, kdy srdce procítí dobrotu nebo velkost tvůrcovu (ráno, při obědě a večeři, před spaním). Nepoložil-li Rabelais zvláštního důrazu na výchovu mravní, rozuměla se mu sama sebou, pokud nevyplývala přímo z jeho výchovy. Výchova povahy je rovnocenna a stejně nutna k plnému vývoji osobnosti jako vzdělání.

Rabelais nemluví nikde o ženě jako vychovatelce dětí, ač doba jeho měla pro tuto úlohu ženinu pochopení. Je to vliv života autorova?[2]) Je to vlivem některých knih o otázce ženské v této době? Život mohl tak naň působit; Rabelais obyčejně líčí jen realitu, ale jak, čím život naň v tom směru působil, toho nemůžeme říci. Výchova, kdy už chovanec nabyl vzdělání, a kdy se mu dostalo base ethické, doplňuje vzdělání cestami, zakončuje propuštění chovance v život; mnoho pedagogů tu vzpomnělo manželství. Rabelais nedává vychovati žádnou dívku, aby byla ženou jeho žáka, doba byla jiná doby Rousseauovy a Rabelais

[1]) Charron, žák Montaignův, ve své knize o moudrosti praví: Kdo je velmi učený, není ještě moudrý, a kdo je moudrý, není ještě učený. Cit. Compayré. 110 n.

[2]) Tak se domnívá Arnstädt, Rabelais Gedanken über Erziehung, 5 Jeho matka prý buď brzy zemřela nebo tím, že byl brzy dán do kláštera, neměla na něho vliv. Je to bludný kruh myšlenek bez podkladu reálního.

nazírá na manželství svým způsobem a staví se k jeho instituci zřejmě jen podle potřeb doby: u něho syn, pantagruelista, přenechává volbu své nevěsty otci (III. 48). Můžeme pochybovati, že Rabelais tu chtěl postaviti princip; jeho kapitolu vyvolal po výtce akutní spor. Ale sotva Rabelais pohlížel na lásku mezi pohlavími příliš spirituálně, ač neviděl jen hmotu.

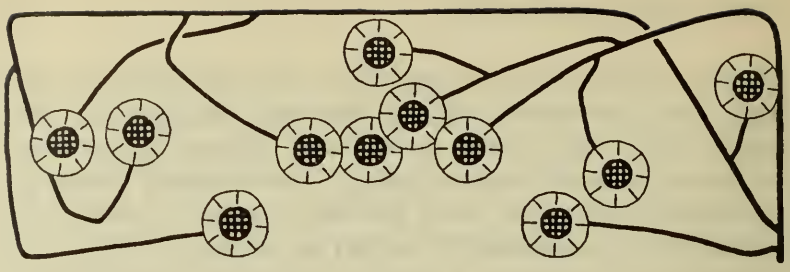
Rabelais má podobnosti a shody se současníky (Italové, Erasmus, Budé, Ramée, Luther: řemesla, uvedení do společnosti atp.), ale namnoze předbíhá svoji dobu. Z něho vyjde Montaigne, který jej částečně doplní a opraví nedostihna jednotnosti jeho systému, o něho bude se opírati zvláště důkladný Locke, ba i Rousseau a Diderot. V některých kusech Rabelais předpovídá Komenského.

Vzdělání všeobecné, věcné, praktické, ovšem více pro šlechtice jeho doby než pro občanstvo našich časů, zvláště pokud se týče těla,[1]) výchova pod zorným úhlem věčnosti: nechť si je podal Rabelais jako umělec-synthetik, jimi vynikl nad současné pedagogy i německé,[2]) ony stavějí ho mezi reformatory pedagogické: shrnul poučení, jichž se lidstvo dobralo[3]) na postupu svém a postavil je na základnu svého názoru světového, jejž vede umírněnost a zdravý rozum.

[1]) Couteaud neprávem myslí, že „předpisy“ Rabelaisovy by měly dnes většího významu než tehdy. Ve spise uv. 16.

[2]) F. A. Arnstädt, Fr. Rabelais und sein Traité d'éducation. 1865. 163 str.

[3]) Všechno vychování Rabelaisovo prý se odnáší k nejstarším vyučováním vědy a filosofie na východě. Ze T. Suran, Les esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution, cit. Revue des Études rab. I. 78.



O POKOJI DUCHA NEBOLI O NEJVYŠŠÍM DOBRU.

Kdysi rozmlouval prý Rabelais s přítelem Jeana Boucheta Claude Cottereau-em a neznámým p. L'Escorché. Tento „přednesl" (tedy asi doslovně) rozpravu Valtonovi, který ji opakoval svému synovci Louis Le Caronovi, jenž pod literárním jménem Charondas ji zařadil s titulem Valton či o pokoji ducha atd. do svých Dialogů z r. 1556. Ať jsou slova Rabelaisova authentická či nic, celý hovor charakterisuje jej dobře; i to, podle psychologie jeho, jak jsme ji vyložili my, pochopíme, že Rabelais píše jen žertovně, satiricky a groteskně, kdežto povzbuzen, aby dal výraz svému názoru, mluví vážně: je z povah, které nedovedou, vzhledem k slabosti povahy lidské a svému vysokému ideálu, co má nitro jejich nejlepšího a čeho si příliš chrání, vystavit pro nezasvěcence leda ve formě žertovné, a jen mluví-li s těmi, kdo jsou blízcí jejich srdci, jsou otevřeně upřímní. Není-li dialog authentický, pak to, že doba tak blízká velkému satiriku porozuměla stejně jeho osobě a dílu, opravňuje nás podati překlad: ozřejmí se jím jako cílem jeho snahy výchovné.[1])

Maje mluviti o nejvyšším dobru, Rabelais řekl:[2]) Myslí-li někdo z vás, že jsem si přinesl řeč, již počínám, ze školy a disputací Epikurových, ať změní své mínění prvním pohledem. Neboť ujišťuji jej, že jsem se nikdy nezavázal a neoddal ani této

[1]) Zajímavo v tom srovnati úvod ke Komenského Labyrintu: o summum bonum.

[2]) Otištěno v Revues des Études rab. I. 194—201, odkud se svolením redakce překládám.

sektě ani žádné jiné. Ale pravda nedovoluje, abych vám pochleboval pro vaše krásné, pěkné a jemné důvody. Nehoršete se, nežertuji: Poslouchejte trochu, poněvadž jste byli příliš nenasytní, že jste mi nechali tak málo času; nicméně moje bedlivost spraví, co jí bude možno. Víte oba dva (a nikdy jsem o tom nepochyboval), že nic nemůže býti jistého, šťastného a bezpečného v tomto životě, nemají-li naše myšlenky a činy nějakého cíle, u něhož jako u konce mohou stanouti a spočinouti. A netřeba se mnoho diviti, jestliže ti dobří filosofové dob minulých tolik pracovali, pozorovali, disputovali a studovali, aby nalezli tuto věc; ale podivuhodnější je, že tak málo toho dokázali, neboť obecně se říká:

Tu chvíli's neztratil,
jíž's dobře využil.

Nicméně bylo by lehko jí dojíti, kdyby příliš velká touha získati přízně lidu a přilákati si nekonečné množství žáků a posluchačů (vše to pro zisk, což je slovo žebrácké) nebyla je zavedla, aby zastřeli a zatemnili jasnou pravdu, kterou já za tou příčinou chci teď odhaliti a vytáhnouti či spíše vytrhnouti z temné studny cimmerské, v níž, jak říkával Herakleitos, jest skryta; a volám Boha, přírodu, Ducha a každého člověka moudrého za svědky. Abych vás nezdržoval dlouhými osloveními a předmluvami řečnickými, počnu od základní zásady jistější všech zásad mathematických.

Každá věc touží po svém posledním a největším uspokojení, jehož když dosáhne, pak nežádá více, ale nachází v sobě samé vrchol všeho dobra. Co může učiniti člověka šťastným? Protože se ta otázka zdála pochybnou, musíme ji prokázati z přirozeného úsudku, který jest společný všem lidem. Přírodě, předobré rodičce, byl člověk tak milý, že mu neodepřela žádných prostředků, aby žil šťasten a spokojen. Ale co jest přirozenějšího člověku, než aby viděl šťastný cíl svých záměrů a skutků? Rozum, jenž si vytýká cílem poznati pravdu něčeho, neodpočívá, dokud jí nenajde, a když dospěje úplné znalosti toho, pak se upokojí. Jaký prospěch přináší toto uspokojení? Nikdo jiný to nemůže lépe věděti a o tom souditi než Rozum sám. Neboť jest pln radosti

a slasti podivné, jíž se jaksi těší a občerstvuje tak, že žádná bolest ho nemůže zmásti, buď si sebe horší a prudší. Podobnou věc vidíme při zdraví a dobrém rozpoložení těla, pro něž největším dobrem, jehož se mu může dostati, je, když se těší mírné slasti, protože bez ní všechny části jsou nějak v nesouladu a ničeho v něm není s uspokojením. Smysly nám mohou býti dosti postačujícím příkladem. Neboť jestliže věc, kterou čijí, podává se jako příjemná obraznosti a lehtá ji nějakým uspokojením její touhy a slasti, ihned probouzí se sladký dojem potěšující tu část duše, v níž jest veškera síla těla. Nezamýšlím však přirovnávati slasti tělesné k slastem Ducha, protože potěšení z nich nijak neblíží se radosti, již skytá sobě samu Rozum spokojený svojí inteligencí, totiž sebou samým. ◻

Přihlédněme k činům lidským: nevede-li je radost, nenabízí-li se jim za konečný cíl slušná rozkoš, nikdy nedojdou té věci, po níž, jak se zdálo, toužili. Co se týká poznatků přirozených, o nichž jste tolik hovořili, ty jsou počátky a prvními pudy rozkoše. Nechci, jako vy, pánové, probírati každé tajemství přírodní a široce se rozhovořovati o chuti nebo touze vrozené nejen člověku, ale také ostatním živočichům, bažiti po rozkoši a těšiti se z ní jako z největšího dobra; naproti tomu odmítati a vyhýbati se bolesti jako největšímu zlu, neboť takové důvody jsou příliš vulgární. Prosím vás toliko, abyste mi pověděli, jak rozuměti věcem. Myslím, že neodpovíte jinak: že je máme bráti podle pravdy. Nuže pozorujte, co se v pravdě může říci o rozkoši. Ať ji prohlásíte zvláště za věc Ducha či těla, nemůžete říci, myslím, nic jiného, než že je radostí a uspokojením touženého. Přirozeně, co pobádá a udržuje naše podniky, jest toliko potěšení, a když se nám věc líbí, pracujeme silně, abychom ji obdrželi. Ale nic nám nemůže přinésti nějakou radost, není-li to od přírody dobré nebo nemá-li aspoň zjev dobrého. Vy oba jste se shodli v tom (a nechci to popírati), že ctnosti Ducha nebo Rozumu jsou hlavní statky, které nás vedou a přivádějí k blaženosti. Tato rozkoš tedy, jíž on se raduje, je slast, radost a uspokojení z dobra, jež přichází od něho. Všechny ctnosti, umění a vědy skládají svůj veškeren účel v rozkoš. Neboť všechno, co je

z člověka nebo v něm nebo přísluší k jeho životu, směřuje toliko k tomu, aby jej zachovalo a učinilo šťastným, a k témuž cíli se odnášeji moudrost, spravedlnost, síla a všechny druhy cti. Moudrost spočívá v hledání pravdy; ale proč pak vynakládáme tolik studia na to poznání, ne-li že je provází potěšení a povzbouzí vždy k té podivné radosti poznati původ a pravou podstatu věcí skrytých v přírodě? Spravedlnost, pro rozkoš společenství lidského, provádí se, aby vrátila každému jeho právo, střehla dodržení slibů, dobře činila těm, kteří toho zasluhují a přijímala dobrodiní důstojně podané. Kdo by pobádal sílu vydržeti a nésti stále práce a nebezpečí, ne-li rozkoš, která způsobuje, že touha poslouchá úplně rozum, a tak zpečetuje v člověku mír, shodu a pokoj plný tak velké slasti, že nic mu neschází k životu podle přírody? O slasti tělesné jsem již mluvil; ona také má býti nerozlučitelně spojena se slastí Ducha, aby utvořila pravou rozkoš celé osobnosti. Protože nemůžeme žíti radostně, nežijeme-li také moudře, počestně a spravedlivě, a z téhož důvodu moudře, počestně a spravedlivě, nežijeme-li radostně. A plod i odměna ctnosti je táž rozkoš. Chce-li mi někdo namítnouti, že užitečnost láká k sobě většinu a že je milejší rozkoše, třeba rovněž, aby mi přiznal, že nic nemůže býti touženější, buď si to sebe užitečnější, nedoprovází-li to radost a nevzbouzí-li to nějaká naděje na rozkoš. Zaměňte kolika chcete způsoby jména, vždy zůstane to, co rozumíme pojmenováním rozkoš. Jako při nemocech těla, ten, kdo se trápí, druhdy se podává řezání, pálení, zaříkávání a jiným potížím a zármutkům škodlivým přírodě, jimiž vykupuje čáku zdraví: tak při věcech lidských namáhání, která se naskytují každý den, snášejí se a trpí trpělivě pro naději na čestný odpočinek, což jedni nazývají ctností, jiní (lépe po mém soudě) rozkoší. Neboť jestliže práce podnikána jest rozumem a moudrostí pro společnost lidskou nebo za jinou spravedlivou příčinou, taková jest sama ctnost; ale (jak vy jste se přeli) po čem toužíme, není táž věc, pro niž po ní toužíme. Mohu vám zajisté říci, že rozum jest jaksi dán člověku, aby mu dal poznati, které jsou pravé rozkoše, jako u zvířat jeví se jakási duše, ovšem nerozumná; také v ní jest vrozena jakási rozkoš. Ale člověk ozdobený Rozumem

(podle něhož nechce ničeho konati, co se nepřísluší jeho důstojnosti a výtečnosti) touží přirozeně toliko po té rozkoši, která nekazí, ale spíše ujednocuje a udržuje pořádek přírody, a ta se nazývá rozumná, ježto mu jest k takové radosti, že nezná života, neraduje-li se jí vždy. Pokračuje dále nemohu nepřijmouti myšlenku božského Platona,[1]) který stanoví trojí rozkoš, každou vlastní té které části duše, totiž jednu souvisící s tou částí, kterou člověk hledá a poznává pravdu, druhou soudružku té, jíž se dojímá a zlobí, třetí určenou té poslední, jíž není lze vyjádřiti jedním slovem, ale my ji zveme žádostivou. Nejvyšší rozkoš je ta, která byla popsána první, nejvlastnější a nejpříslušnější člověku, jíž kdo se raduje, může se těšiti také ostatním. ◻

Tímto způsobem třeba rozuměti shodě částí člověka, nikoli že rozkoše, síly nebo dobra každé z nich se mají shromážditi, spojiti a sloučiti, aby ustavily nejvyšší rozkoš, sílu nebo svrchované dobro, ale všechny ostatní části se musí zříditi, postaviti a stanouti podle rozumu, který je povede, bude mírniti a jaksi je udělá svými; tak ustaví v celém člověku dokonalou a slušnou harmonii. Můžete tedy srozuměti, o jaké rozkoši mluvím. Neboť nepovažuji jinou za pravou, čistou a dokonalou rozkoš než rozkoš člověka moudrého a opatrného, při níž není nic sladšího, milejšího a radostnějšího než mírnost. Ne vše, co se zve rozkoší, zasluhuje býti ctěno za ni, protože jejího jména se někdy zneužívá, neméně než jména ctnosti, které často lid sprostý přisuzuje zastřené a klamné chlubivosti a strojenosti. Vzhledem k tomu Demosthenes vybraně říkal, že se nesluší oddati se každé rozkoši, ale jenom té, která jest stvořena pro lidi počestné. Lidé[2]) šlechetně vychovaní a navštěvující společnosti lidí jim podobných mají od přírody jakýsi pud a osten, který je vždy žene a pudí ke skutkům ctnostným a odvádí od nepravosti, jejž většina nazývá ctí. Cíl jeho není jiný než ona chvályhodná rozkoš, o níž Rozum odpověděl velmi dobře Sokratovi,[3]) že pro nás jest skoro

[1]) Narážka na jedno místo z 9. knihy Politeie; Rabelaisova věta je jeho překladem. ◻

[2]) Srovnej v překl. I. 57. str. 35: Protože lidé svobodní, ze zdravého rodu atd.

[3]) V dialogu Platonově Filebos. ◻

domácí a vlastní moudrostí; ale nesouhlasím s Timaiem,[1]) že jest služkou ctnosti jako by nějaké Bohyně; než spíše se mi zdá, že jest šťastnou nadějí na ctnost. Ostatní rozkoše jsou toliko prázdné stíny hnuté nepořádkem a vzpourou smyslů, které se odvrátily od rozumu, ježto Platon zve vnadidly všeho zlého.

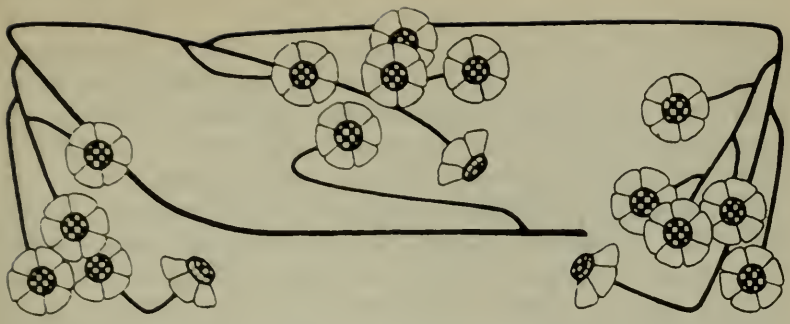
Počátek, příčina a původ této čisté rozkoše jest znalost věcí božských a nejvýbornějších, a její vlastní povinností udělati člověka spokojeným podle dokonalé přirozenosti (kterou, často řekli jsme, jest rozum nebo ctnost) a krotiti vášně po rozkaze a úsudku jeho, aby se těšily pevné a trvalé radosti, která by jinak, kdyby nebyly takto mírněny, plodila více bolesti než radosti. Neboť ustanoviti, jako Stoikové, apathii, totiž (je-li dovoleno užiti toho slova) bezvášnivost (impassionneté), to je učiniti ducha tak zbabělým a bázlivým, že se docela nemůže nadchnouti pro ctnost. Naproti tomu ti, zdá se mi, jsou příliš nestoudní a pošetilí, kdož zneužívajíce přízně věd, pracují bez oddechu, aby sepsali a uveřejnili, pro všechny, své nudné nálezky láskyplných úzkostí; jako kdyby si umínili zlomiti v nás radost naší pokojnosti přirozené a přinutiti nás, abychom šli za týmiž vášněmi. K takovým úsilím šlechetná rozkoš nikdy se nepřidružuje, a mohu říci otevřeně, že práce psáti a dávati do prodeje pro obecenstvo své myšlenky, nezasluhuje veliké pochvaly, než má býti spíše potlačeno jako marné a naprosto zbytečné. Neboť ti, kteří dávno šli a jdou ještě dnes po takové cestě, nemohou se omluviti, že neumenšili velkosti a vysoké slávy vědy, protože svými soukromými poněttími chtěli dáti uzdu studiím a myšlenkám ostatních; což činí ještě lidé našeho století na velkou křivdu a hanbu potomstva. ▭

Postupuje dále, už vás vidím (pánové) přibíhati, abyste se věnovali statečným obhájcům rozkoše. Ale vy se bojíte ostudy poctíti ty vašimi disputacemi, jež jste od nich nejdříve vyhnali. Ve jménu Boha, zdá se mi, že jsem zůstal vítězem, velká čest mně a potupa vám, protože chvíle nás volá zpět, a cesta odtud do Paříže zasluhuje trochu pěkně jasného času. ▭

Hovor trval přes hodinu. ▭

[1]) V Platonově dialogu téhož jména. ▭

PŘÍLOHY.



OTÁZKA KNIHY PÁTÉ.

O autorství páté knihy, která vyšla po smrti Rabelaisově, a to nejprve v části (Isle sonante) 1562 a dvě léta potom celá, nepodávají zprávy současníků svědectví bezpečných.

Jsou-li spisovatelé, téměř současní jeho životu, a jejich spisy, ovšem pozdější, přejímají nebo připomínají na kusy této knihy jako Rabelaisovy, nemusí býti to svědectví rozhodující: byli jistě, kdo předpoklad nakladatelův přijímali bez kritiky a pátrání za pravdu. Naproti tomu svědčí hlas Du Verdiera (nar. 1544), který si Rabelaisa blíže všímal, že Isle sonante napsal jakýsi student valencijský. Svědectví mužů st. 17. také nemohou otázku rozhodnouti. Životopisec Rabelaisův Colletet mluví pouze o 4 knihách, ale jeho současník, obdivovatel Rabelaisa, Guy Patin, se ke knize páté zná. Obraňují-li někteří Rabelaisa proti autorství knihy, je v tom tendence, a tím svému hlasu ubírají na průkaznosti.

Ale kniha nejen svým objevením, ale také hodnotou činí se podezřelou. Připomíná se v ní příliš často Chinon; má četná slova, která se v prvních čtyřech knihách vůbec nevyskytují;[1]) jest v ní vypůjčený kus ze spisu, který vyšel teprve r. 1557; jsou místa, která se sama hlásí za vsuvky redakční; jiné (opakování příslovce or ça) zdá se býti napodobením z Des Périerových Joyeux Devis z r. 1558;[2]) prolog napodobuje předmluvu

[1]) Vypočítává je Regis (něm. překlad s komentářem, 1832) č. II. str. CLIII.

[2]) Cit. Tilley I. 191.

knihy čtvrté, i jiné kusy jsou opakováním z knih předchozích; a celkem kniha má ráz příliš symbolický, jak Rabelais nepsával, má způsob vyjadřování prudší, celý tón její nese se ostře a výbojně, kniha má tendence kalvinské, vyskytují se v ní chyby a neshody [1]) mezi oběma vydáními (z r. 1562 a 1564).

Naproti tomu poukazuje [2]) se k tomu, že tu pokračuje a rozvíjí se táž myšlenka souhlasně s plánem naznačeným v knize IV., a že tato myšlenka je hodnou významu Rabelaisova; že přes různosti jsou tu některé zvláštnosti jazyka Rabelaisova; že se i tu ukazují sčetlost a znalosti, které prý nemožno napodobit; další pak důvody jsou drobnější, že prý by si autor nebyl nechal ujít slávu, což ovšem není důvodem, neboť nebylo té ješitnosti tehdy, a zvláště v boji: tu proti katolicismu právě měl mnoho příčin schovat se za jméno známé, slavné, a přece nikoli tak zarputile protikatolické; nebo volba Lamyho (la mye) za vůdce nemůže přece tolik rozhodovati. A vůbec není snad dosti příkladů v historii literární, že přejal a dokončil duševní syn, ztajiv se po případě, dílo toho, v jehož ducha se tolik ponořil, že s ním mohl částečně splynout? Není možno, aby pochopil myšlenku a pronikl jazykem?

Vnitřní důvody (a tím spíše esthetické) nemohou otázku rozhodnout i zůstaví rozhodnutí osobní chuti. Ale přistupují k nim i důvody vnější.

Tisk Isle sonante svědčí, že zachovaný rukopis [3]) je opisem kazícím a doplňujícím předlohu, kterou se změnami nakladatelovými a chybami tiskovými představuje stejně tisk z r. 1562; tak byla oběma jedna předloha, i lze tedy usouditi pravděpodobně, že onen prvopis byl náčrtek Rabelaisův. A přece ani z této episody nelze přijmouti za vlastní a obecně se odmítá kapitola u Apedeftes; jsou i části kap. 8. a 9., které jsou velmi málo

[1]) Na ty poukazuje týž na m. u.

[2]) Činí tak A. Lefranc v Les Navigations de Pantagruel (Géographie rabelaisienne), a dříve již (na 2. sjezdě Spol. přátel a obdivovatelů R. r. 1887 v září) Audiger postavil některé z těchto důvodů.

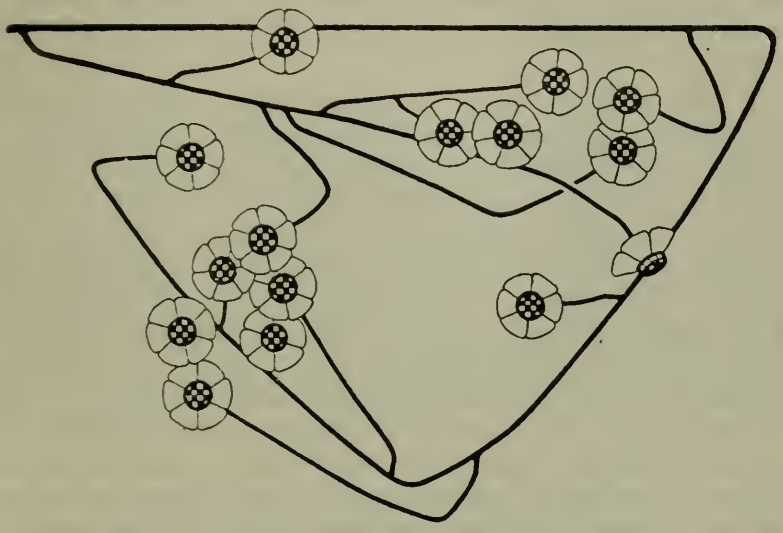
[3]) O tom J. Boulenger v předmluvě k vydání, které pořídil s A. Lefrancem. 1905. (Publication de la Société des Études rabelaisiennes.)

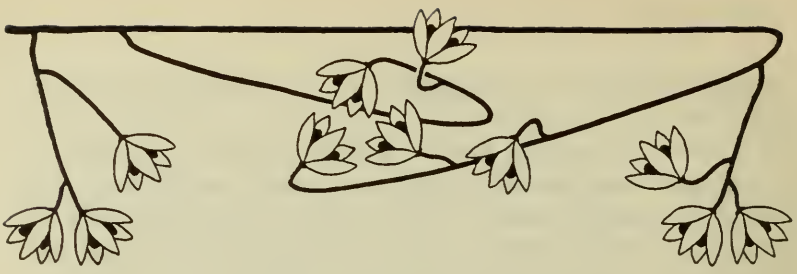
rabelaisovské, kap. 11. nesouvisí s 12., ač u Rabelaisa jinak bývá souvislost.

I ti, kdo[1]) neodmítají knihy celé, odmítají většinu kapitol.

Autorství Rabelaisovo zůstává tedy aspoň pochybným; proto, i když jsme přijali hlavní myšlenku, kterou Rabelais sám naznačil a kterou mohl někde zanechati načrtnutu, nedovolávali jsme se knihy v podrobnostech, abychom nepokládali za výrok nebo obrat rabelaisovský, co by jím nebylo.

[1]) P. P. Plan odmítá Rabelaisovo autorství knihy páté vůbec; J. Boulenger přijímá jen episodu Isle Sonante; Tilley vypočítává kapitoly, které lze připustiti za rabelaisovské (srov. též Modern language rewiew. 1906).





O KLÍČÍCH RABELAISOVSKÝCH.

Velmi záhy celé dílo Rabelaisovo pokládali za alegorii historickou, viděli v něm samé narážky na děje, události i soukromý život známých osobností historických. Tak vznikaly klíče rabelaisovské, které byly čím dále podrobnější, úplnější a jasnější, až se vlastní kritikou samy odsoudily jakožto nesprávné výmysly.

Z prvního klíče[2]) uvedu jen některá jména: Dipsodové jsou prý Lotrinci, Gargantua František I, Grandgosier Ludvík XII, Gargamelle Marie Anglická, Bratr Jan kardinál Lotrinský, Pantagruel Jindřich II, Panurg kard. d'Amboise, Theléma protokol koncilu tridentského. Ale už klíč Le Motteuxa, francouzského vyhnance, překladatele Rabelaisa do angličtiny s Urchardem,[3]) vykládá: Grandgosier je Jan d'Albret, Gargamelle Kateřina de Foix, Gargantua Jindřich d'Albret, Badebec Markéta de Blois, Pantagruel Ant. de Bourbon, Panurg Jan de Montluc, biskup valencský, Bratr Jan kard. ze Chatillonu, Utopie je Navarra.

Kdežto první klíč rozřešuje si alegorii ve směru zajímavostí dějinných, zřejmo i jen z několika příkladů uvedených, že Le Motteux snaží se celé alegorii dodati rázu boje mezi protestantismem a církví katolickou. Tak také vykládá symbolicky kapi-

[2]) Vyskytuje se nejprve ve vyd. z r. 1659, srov. Regis II. č. 4. str. 963 a n, a je otištěn také ve vyd. z r. 1663 v knih. král. Čes. musea (98 L 65[1].

[3]) Sir Thomas „Urquhart" přeložil první dvě knihy, ostatek Le Motteux, který napsal výklad a tak dílo vyšlo 1708.

toly týkající se výchovy a vidí zvláště v rozdílu výchovy staré a nové rozdíl mezi výchovou katolickou (měl by říci zkaženou výchovou středověkou) a protestantskou, shledávaje z historiků, z pamětí současných a jiných zpráv pro to doklady.

Nesčetný počet těchto dokladů historických má mnohá data, jak je ti a takoví vykladači Rabelaisa snesli, která potvrzují fakta, jež se stala později, když už veliký satirik dávno sepsal kapitolu nebo knihu, na jejíž slova chtí symbolicky událost nebo výrok připnout. V tom smyslu opravuje Le Motteuxa zvláště často zmíněný vydavatel Le Duchat.[1]) Všechny tyto výklady neobjasnily ničeho z díla Rabelaisova, ukázaly jen, jak autor hluboko srostl se svou dobou, třebas či právě proto, že proti ní v mnohém bojoval, jak postihl jejího ducha, že vycházeje z materiálu jí daného a omezeného cítí ji a unášen svojí fantasií a silou tvůrčí, píše, co svůj hmotný pendant najde v době pozdější. Mimoděk osvětlili psychologii autorovu tito racionalisté zvráceného chápání literárního; za světem, jenž žije v duši autorově, kde se obráží a lámou paprsky reality, snaží se vyhledat chtěný, pracně hledaný, sestavený a vykombinovaný obraz alegorický, suchou práci rozumu bez citu, vůle, hněvu, vášně, zlosti i radosti.

Tyto snahy vyvrcholily ve stol. 19.;[2]) shledali autora docela „velkým mistrem zednářským[3]) řemeslnických cechů jeho doby" a později dovršujíce tuto myšlenku našli v něm velekněze tajných věd, kabalistu, který, vycházeje z tajemných symbolů doby buď obecně známých nebo ukrývaných jako vzácná tajemství cechovní, vytvořil svou velkou báseň, do níž zavřel symbolicky své politické hněvy a radosti.[4])

[1]) 1741 ve třech dílech (v universitní knihovně IX C 35).

[2]) Historicko-symbolický komentář zvl. ve vyd. Esmangart a Eloi Johanneau, 9 svazků, 1823—26. Ještě velký ctitel Rabelaisův a zakladatel Společnosti rab. J. Audiger v r. 1889 (4. sjezd spol. v říjnu) vykládal, že je celý román symbolický. Srov. Revue des Études rab. I. 81.

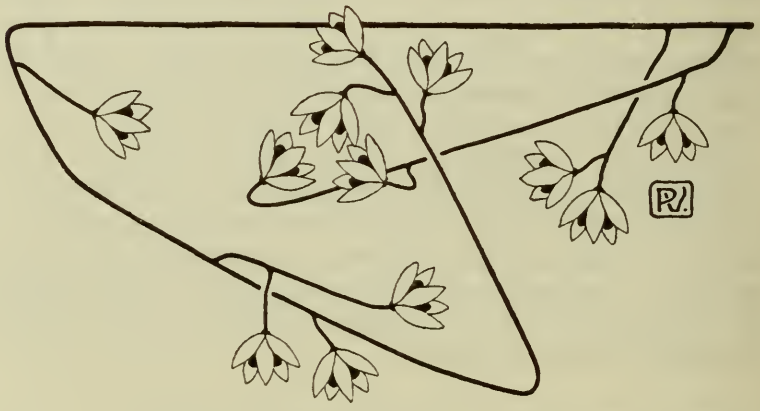
[3]) G. D'Orcet v Revue britannique 1879 a P. F.·. Janet, R.·. C.·. (cit. Marty-Laveaux v Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la lit. française depuis les origines jusqu'a 1900. III. 39).

[4]) Péladan, Le secret de corporations. La Clé de Rabelais. 1905.

Ale již doba romantická (Charles Nodier) se postavila proti klíčům; chápala jemněji i hlouběji umění, žádala prosté a přímé porozumění niterného světa autorova.

Pokrokem a postupem tohoto chápání a také kritiky literárněhistorické našly se reální prvky díla;[2]) zjištěno mnoho osob a dějů, které ve skutečnosti byly vzorem satirisovaných i jiných osob nebo událostí. Tyto nové poznatky přispěly k poznání a pochopení velkého díla: Rabelais realista a filosof, jenž se povznáší k všelidskému, zjevil se nám tím právě jako pravý tvůrce-umělec.

[2]) O tom A. Lefranc v knize uvedené, pak viz Revue des Études rabelaisiennes II. 24 a 257; III. 56 a n., 241 a n.; IV. 406 a n. Neuvádím těchto osob; pro porozumění spisu vzdálené nám postavy nemají velké důležitosti.



BIBLIOGRAFIE.

I.

Z nejstarších vydání Rabelaisových prohlédl jsem, pro přirovnání, první vydání Gargantuy v Bibliothèque Nationale (Rés. Y.^{2} 2126). Z prvních vydání Pantagruela, vyd. z r. 1533, jehož se zachoval jediný exemplář v král. knih. drážďanské, mám faksimilový otisk (Leon Dorez a Pierre-Paul Plan, A Paris par le Mercure de France. MCMIII. Str. XLIX+97); totéž v přepise vydali (Publication de la Société des Études rabelaisiennes ... par) P. Babeau, Jacques Boulenger et H. Patry (Paris. H. Champion. 1904. VIII + spécimen + 112). Další dvě (tři) knihy jsou podle vydání prvních otištěny v Marty-Laveaux. II díl; mimo to episodu knihy páté z r. 1562 (Isle sonante) otiskli v přepisu Abel Lefranc a Jacques Boulenger (Public. de la Soc. des Études rab. Paris. H. Champion. 1905. XX + 41).

Dále z jiných vydání starších v Praze jsou přístupna v knihovně Musea král. Českého vydání z r. 1663 (u P. P. Plana č. 128 str. 222) sg. 98 L 65 a z r. 1675 (u Plana č. 131 str. 225) sg. 98 M 25; v knih. universitní: vydání z r. 1595 (s Prognostication pantagrueline), sg. IX L 153 (Plan str. 212 č. 115); 1666 sg. IX K 152, 1675 sg. XXII L 114, 1691 sg. IX I 13; mimo to získal jsem u pražského antikváře vydání z roku 1605 (u P. P. Plana č. 120 str. 216).

Z pozdějších: Le Duchatovo (Amsterodam. 1741. 3 díly, 3 svazky; přílohy obrázkové); toto pěkné vydání, s poznámkami věcnými i historickými z angl. překladu od Le Motteux-a v univer. knih. IX C 37. Něm. vydání Gottloba Regise (Lipsko 1832—1841. 2 díly, 3 svazky) s poznámkami nejčetnějšími, celými výňatky z děl současných o Rabelaisovi, s úsudky o něm ze všech dob, s historickými exkursy v univ. knih. 9 G 587; z ostatních vydání novějších použil jsem vydání: Oeuvres de Rabelais, collationnées pour la première fois sur les éditions originales accompagnées d'un commentaire nouveau par MM Burgaud des Marets et Rathery

(2. vyd. Paris. Firmin-Didot et Cie. 1882. 2 díly. V knih. pražské Alliance française. Q 15 I. II.), kteréžto vydání má první kritické spracování života Rabelaisova; pěkné a pečlivé je vydání o jednom svazku od L. Molanda (1881); jeho vydání otištěno také k ilustracím Garnierovým (1897, v univ. knih. 9 A 109). Nejlepší vydání nové je od Ch. Marty-Laveaux (Paris, Lemerre: I. a II. 1870, III. 1873, IV. 1881: díl V. a VI., t. j. životopisnou a mluvnickou poznámku s úplným glosářem vydal E. Huguet r. 1902); z toho je také pořízen tento český překlad. Výbor pořídil E. Huguet (Pages choisies des grands écrivains. Paris) a C. H. Wright (Selections from Rabelais Gargantua. London. 1904), kde dobrý úvod.

II.

Z prací bibliografických nejlepší je od Pierre Paul Plana: Bibliographie rabelaisienne. Les éditions de Rabelais de 1532 à 1711. Catalogue raisonné descriptif et figuré, illustré de cent soixante-six facsimilé (Titres, Variantes, Pages de textes, portraits).. Paris. Imprimertie nationale. 1904. Dále dobře je čísti Manuel de libraire et de l'amateur de livres contenant 1° un nouveau dictionnaire bibliographique etc. 2° une table en forme de catalogue raisonné par Jacques-Charles Brunet. 5. vyd. IV. 1863. Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint Victor au seizieme siècle rédigé par François Rabelais, commenté par le bibliophile Jacob et suivi d'un essai sur les bibliothèques imaginaires pour Gustave Brunet. Paris. Techener. 1861. A od téhož Essais d'études bibliographiques sur Rabelais. La prognostication pantagrueline. Ses origines. Ses imitateurs (Extrait z Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux 1882). Un Rabelais apocryphe de 1549 (Par Henri Stein. Paris, Picard. 1901), jímž se znovu a důkladněji obíral Abel Lefranc v Revue des Études rabelaisiennes I.; Lettres à l'avenir de la Gorgogne. A propos d'un almanach attribué à Rabelais par Gustave Hermann (Périgneux. 1901)

Zajímavá je Notice sur une précieuse collection des oeuvres de Rabelais faisant partie de la Bibliothèque d'un ami Bordelais (Paris. 1890) od E. Rahira (při retrospektivní výstavě v Toursu 1890). Sem lze snad připočísti také Deux „Plutarque" inconnus de la Bibliothèque de Rabelais pour Abel Lefranc (Paris. 1901) a podobně Aimé Vingtrinier, Un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais (Lyon. 1887).

III.

Starším a nejširším, ač nikoli čistým, pramenem života Rabelaisova je rukopis v Bibliothèque nationale Rabelaisina Elogia. De vita et gestis

Magistri Francisci Rabelaesi, fonds latin 8704, od A. Le roy. Lepší je Vies des poètes françois. F. Rabelais par Guillaume Colletet (* 1598 — † 1659). Extrait des Vies des poètes françois publié par Philomneste junior (G. Brunet) Genève (Gay. 1867.), výtah z díla o životech básníků francouzských, jehož teď vychází právě vydání nové. Sem lze připočísti také Jugement et nouvelles observations sur les ouvrages grèques, latines, toscanes et françoises de Maitre François Rabelais, D. M., ou le veritable Rabelais reformé. Avec la carte du Chinonois etc. par un Medecin ... (Bernier). A Paris ... MDCXCVII; dále Les epistres de maistre François Rabelais, docteur en medecine, escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumiere. Avec des Observations Historiques ... A Paris. Charles de Sercy. MDCLI. Nejvíce dnes lze čerpati v pramenech, které snesl Marty-Laveaux v III. díle svého vydání; mnoho jich také a to nově objevených otištěno a i fototypicky reprodukováno v Revue des Études rabelaisiennes. ◻

Z literatury sem spadá stať E.-I.-B. Rathery-ho, před vydáním des Maretsovým, Molandova v čele jeho vydání, z nichž v každém je nějaký drobný objev nový. Velmi záslužná v tom směru je práce A. Heulard, Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz. Ouvrage orné d'un portrait à l'eau forte de Rabelais, de deux restitutions en couleurs de l'abbaye de Thélème etc. (Paris. 1891.) Pak studie jednotlivé: Ch. Abel, Rabelais medecin stipendié de la cité de Metz (1870); v Nouvelle Revue díl 78, r. 1892, str. 96 a n., Alexis Bertrand, Rabelais à Lyon, kde shrnuje některá zkoumání jiná; V. de Vallons, Rabelais à Lyon 1532—1534 (Extrait de la Revue de Lyon. 1881); Rabelais à Fontenay le Comte par F. Audiger, fondateur de la Société des Amis de Rabelais (Melle. 1886); Rabelais à Montpellier 1530—1580, étude biographique d'après les documents originaux avec facsimile en héliogravure par A. Dubouchet (1887). Otázku dopisu Rabelaisova záhadnému Salignacovi řeší Théod. Ziesing, Érasme ou Salignac? Étude sur la lettre de Rabelais avec un facsimile de l'original de la bibliothèque de Zurich. (Paris. 1887.) Obrázky Rabelaisovy studuje Georges d'Albenas. Les portraits de Rabelais avec la reproduction par l'héliogravure des portraits ... (Montpellier. 1880). ◻

IV.

Z ostatní literatury jsem užil těchto prací: Rabelais anatomiste et physiologiste. Par le Docteur A.-F. Le Double, prof. à l'Université de Tours (Paris. 1899), spis důkladný a pro pochopení Rabelaisa velmi důležitý; E. Noël, Rabelais, médecin ... (Paris. 1880), kniha bezvýznamná; Rabelais chirurgien. Application de son Glossocomion dans les fractures du fémur et de son Syringotome dans le traitement des plaies pénétrantes

de l'abdomen décrites par A. Heulhard Nivernoys (Paris. 1885); Rabelais, ses études médicales, ses portraits etc. Par le Dr. E. Turner (Extrait. b. d., b. m.); Rabelais légiste. Testament de Cuspidius et Contrat de vente de Culita traduites etc. par A. Heulhard (Paris. 1887), kde připomíná, že i Gambetta chtěl psáti knihu podobnou o Rabelaisovi jako právníku (str. 8.). Podobným způsobem resumuje ze spisů názory jeho státnické Hermann Ligier, docteur ès lettres, La politique de Rabelais (Paris. 1880). Zajímavá je kniha De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé ouvrage de Ginguené publié en 1791, réimprimé avec un avertissement par H. Martin (Paris. 1879); Albert Rossi, Rabelais, écrivain militaire (Paris et Limoges. 1892), kde zbytečně v Rabelaisovi se vidí vůdce, ač jeho znalosti jsou asi hodně také výsledek četby historiků klasických; o Rabelaisovi jako pedagogovi psali (obyčejně také otiskujice z něho stati pedagogické) Réaume, Rabelais et Montaigne; Gustave Vallat, docteur ès lettres, Rabelais, sa vie, son génie et son oeuvre. Extrait du Roman de Gargantua sur l'Education avec Notes et Glossaire. Précédé d'un portrait original, d'une notice biographique et d'une étude sur le génie de Rabelais (Paris. 1899); M. E. Talbot, Rabelais et Montaigne. Extraits relatits à l'éducation. Désignés pour les examens du Certifikat d'aptitude à l'Inspection des écoles (Paris. B. d. po 1882). A. Couteaud, La pédagogie de Rabelais (Paris. 1899) jest spíše cenná kniha poznámek k osobám, k povaze dějů Rabelaisova románu, kniha vysvětlivek, než výklad jeho pedagogiky. Tu resumuje pěkně G. Compayré v Histoirie critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours (Paris. 1881), dále kniha Quickova, Paedagogičtí reformátoři (Laichter. 1897); nedostal jsem knihu Guizotovu Idées de Rabelais en fait d'éducation (1812 a opět 1852). S poznámkami srovnávacími obírají se Rabelaisem jako pedagogem dvě knihy F. A. Arnstädta: Rabelais und sein Traité d'éducation (Plauen. 1865) a výbor s úvodem a poznámkami o pedagogice Rabelais' Gedanken über Erziehung und Unterricht (Lipsko. 1872). □

Práce pozorující Rabelaisa po jiné stránce a dosti zajímavá je: Rabelais et l'architecture de la renaissance. Restitution de l'abbaye de Thélème. Par Ch. Lenormant (Paris 1840). Významná a plně vědecká je kniha Les Français italianisants au XVIe siècle par E. Picot (Paris. 1906), kde najde se mnoho věcných oprav životopisných nebo dobrých kombinací o Rabelaisovi (str. 93.); k této se řadí velikou cenou pro výklad díla Rabelaisova, množství dokladů dějinných, o něž se argumentace opírá, znamenitá kniha prof. A. Lefranca: Les navigations de Pantagruel. Étude sur la géographie rabelaisienne (Paris. 1905). Lze ji nazvati vědeckým klíčem k Rabelaisovi, i nelze dnes bez ní vážně se obírati Rabelaisem. Na druhém polu je klíč známého Sara Péladana. Le secret

des corporations. La clé de Rabelais (Petite collection „Scripta brevia". Paris. 1905), vědecky bezcenný.

Co se týká vlivů na Rabelaisa, mnoho látky o Gargantuovi jako postavě tradice lidové obsahuje Le folk-lore de France par Paul Sébillot (3 díly, Paris. 1906); nemohl jsem dostati téhož knihu Gargantua dans les traditions populaires (Paris. 1883), jejíž obsah je ovšem v oné položen; vlivů lidových a národních týká se disertace Mättigova, výborný článek Söltoft-Jensena (Revue d'hist. littéraire de la France. III), články Toldovy (Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. 1898. 103 a n. a Revue d'hist. lit. de la France. 1905, 122 a n.), články Delaruellovy (Revue d'hist. lit. de la France. 1904. 220 a n.) a Thuasnovy v Revue des bibliothèques (1904, 1905 zvláště r. XV. 99 a n., pak 203 a n.) a vše to shrnuje důkladná práce Louis Thuasne. Bibliothèque de la Renaissance. Études sur Rabelais (Paris. 1904), jež bohužel v konstatování vlivů trochu zabíhá.

Mluvnickou stránkou díla Rabelaisova obírali se již mnozí, německých prací toho druhu, většinou disertací, je 12 (seznam všech prací německých o Rabelaisovi podává Revue de Études rabelaisiennes. I. 188—192); důkladný a podrobný obraz skladby, a o tu vždy nejvíce běží při Rabelaisovi, podává prof. Edmond Huguet, Syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450—1550 (Paris. 1894).

Už mezi tiskem knihy vyšla kniha, která na str. 19. a n. hledí vyšetřiti vlivy náboženské na Rabelaisa; líčí vlastně boj ducha satirikova proti nim: Dr. Binet-Sanglé, Les lois psychophysiologiques du développement des religions. L'évolution religieuse chez Rabelais, Pascal et Racine (Paris. 1907. Bibliothèque de l'écolé de psychologie).

V.

O době poučuje Burghardt, Die Kultur der Renaissance in Italien (Basilej. 1860), k němuž zajímavým doplňkem je L. Schmidt, Frauenbriefe der Renaissance (ve sbírce Die Kultur, IX., Berlín). Gebhart, Les origines de la renaissance en Italie (Paris. 1879); k st. 16. ve Francii vedle Micheleta dobře se čte Henri Martin, Histoire de France t. VIII. (VII.—IX.); mnoho nového materiálu, jak se hned vidí, spracováno v Histoire générale red. Lavisse-Rambaud, z níž sem hledí díl IV. (Paris. 1904). Z pramenů, vzhledem k Rabelaisovi, četl jsem, aspoň po kusech, Jac. Aug. Thuani, Historiarum liber I. Historiarum sui temporis libri CXX. (Paříž. 1606), tři díly, sg. univ. knih. 20 A. 18; ostatních jeho knih sem spadajících jsem tam nenašel; dále Brantôma: Mémoire de Messire Pierre de Boudeille Seigneur de Brantôme contenans Les Vies des Dames illustres de France de son temps (Leyde. 1655), jehož jiných knih jsem nemohl míti; kniha jmenovaná vychází teď i v překladě německém. Pro ideové orientování sem spadá Budé, De studio

literarum recte et Commode instituendo, ad invictissimum et potentissimum principem Franciscum Regem Franciae: Gulielmo Budaeo Parisiensi, Consiliario regio, libellorumque supplicum in regia Magistro, authore etc. (Basilej. 1533), kde téhož De philologia, sg. univ. knih. 10 F 13. Mimo to spisy jiných prosaistů i básníků 16. st., Palissyho, Klementa Marota a Ronsarda, z nichž jsem vzal nejeden důležitý doklad pro psychologii doby; rovněž Calvin, jehož díla dají nahlédnout v dobu, sg. univ. knih. 31 A 45. Některé doklady z četby jsou příliš ojedinělé a na svých místech náležitě poznamenány.

VI.

O Rabelaisovi pojednává celkově vedle práce Lenientovy (La satire en France), obrazu v známé knize Lansonově (Histoire de la littérature française) a jiných úhrnných prací o literatuře francouzské velmi hluboce, hlavně po stránce ideové, E. Gebhart (Rabelais. Collection des classiques français. Paris. 1895, což je druhé vydání starší knihy: Rabelais, la renaissance et la réforme); autorův humor a jemnou povahu jeho satiry vystihuje P. Stapfer (Rabelais, sa personne, son génie, son oeuvre. Paris. 1896); pěkná je také kniha R. Milleta (Rabelais. 1892 v Les grands écrivains français). Se stanoviska srovnavacího jeho satiru podrobně pozoruje H. Schneegans (Geschichte der grotesken Satire. Strassburg. 1894); s důkladným a silně dokumentovaným životopisem spojuje ocenění díla A. Birch-Hirschfeld (Geschichte der französischen Literatur seit Anfang des XVI. Jahrhunderts. Stuttgart 1889). Svým pojímáním, přesností a jasností doporučuje se A. Tilley. (The literature of the French Renaissance. Cambridge. 1904. 2 svazky. 3 díly.) Způsobem sobě vlastním píše o Rabelaisovi jeho vydavatel Ch. Marty-Laveaux v Histoire de la langue et de la littérature française depuis les origines jusqu'à 1900. Red. L. Petit de Julleville; v díle III.).

Obraz Rabelaisův podávají dále Sainte-Beuve (Causerie de Lundi. III.), jehož Tableau de la poésie du 16. siècle jsem nedostal v našich knihovnách; z téhož důvodu nemohl jsem použíti, prý dobrou knihu J. Fleury: Rabelais et ses oeuvres (2 sv. 1877) a E. Faguet, Seizième siècle. S bojovnou vehemencí skresluje si po svém povahu Rabelaisovu bez dokumentární přesnosti F. Brunetière (Revue des deux mondes. 1900. 630—672), kterýžto článek je ukázkou z chystaných dějin literárních doby klasické.

*

Velmi důležité jsou příspěvky některých vědeckých revue: Revue d'histoire littéraire de la France (zvláště 1896, 1904 a 1905). Revue des bibliothèques (hlavně 1896, 1903—1906), Revue ar-

chéologique (1868), Revue de la Renaissance (1901 a n.), ale nade všechny speciálně Rabelaisem se obírající a přesně vědecky držená Revue des Études rabelaisiennes (od r. 1903 a n.), orgán Společnosti studií rabelaisovských; nejnovější výzkumy jsou shrnuty v Revue d'histoire moderne et contemporaine (1906 str. 598 a n. od V. L. Bourilly). Příspěvky najdou se také v Revue des traditions populaires (XX. a XXI., poznámky v Journal des savants (1842, 45 a n., 1872 a 1877 z 10. li.) od Guizota, G. Parise a Gréarda. Z časopisů francouzských ještě Mercure de France všiml si Rabelaisa, ale články buď úplně bezcennými nebo málo vědeckými (1905 č. 184 a 185), podobně i jiné časopisy, jichž tu netřeba hledět. □

Velké ceny je článek H. Schneeganse o postavení Rabelaisa k reformaci (Beilage zur Allgemeinen Zeitung. 1898 č. 128), téhož článek o opatství v Thelémě (Neue Heidelberger Jahrbücher. VIII. 1898). Drobnější poznámky, referáty a kritiky přinesl Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur (XXVI. a n., zvl. XXVIII. str. 125 a n.) Všechnu literaturu pečlivě registruje Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte auf dem Gebiete der romanischen Philologie, tak zvláště četné poznámky za r. 1903—05 (II. str. 127 a n.). □

Zcela drobné poznámky byly v Moderní Languages notes; nemají ty, jež znám, velké důležitosti. □

Ostatní časopisy jenom náhodou se Rabelaisem obírající jsou připomenuty na svých místech. □

*

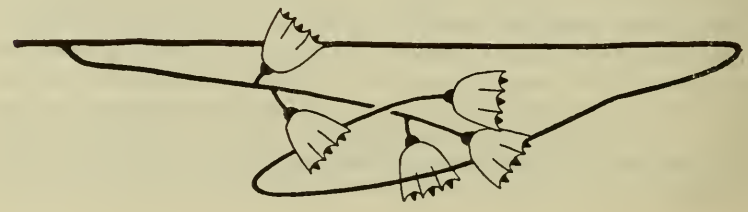
Mimo to jest řada drobných i drobnějších článků; pohled na ně je poučný: ukazuje, jak Rabelais silně přitahuje určité disposice duševní, jak je ovládá. Paul Deschanel (député) vidí v něm i vynálezce (Figures littéraires. Paris. 1889). Pierre Gauthiez (Études sur le 16e siècle. Paris. 1893) opíjí se Rabelaisovým smíchem, Armand Rivière je tak pln Rabelaisa, že píše svá Rabelaisiana (Paris. 1885) v jeho duchu; Hardy Polday zakládá revue Le Rabelais (Revue politique et littéraire. 1880), F. Tenot, Rabelais et sa mission (Tours. 1892) oslavuje Rabelaisa docela ve starofrancouzštině, Anatol de Montaignol (Sept dixains de sonnets tirés de Rabelais. Paris. 1881) zveršovává svá mínění o něm podle jeho díla i života, a F.·. Gaston Andrieu (Rabelais, son temps, sa vie, ses oeuvres. Paris. 1895) vidí v něm ovšem svobodného zednáře. Vymyká se částečně z takovýchto podivnůstek Martin Dupont (Étude sur F. Rabelais. Montauban. 1891), kde provádí srovnání velkého satirika s Hugem s několika vhodnými poznámkami; podobné přirovnání provádí Charles Du Freny (Parallèle burlesque, ou Dissertation, ou Discours qu'on nommera comme on voudra, sur Homère et Rabelais, ve vyd. Duchatově. III. 169 a n.), jenž dospívá úsudku,

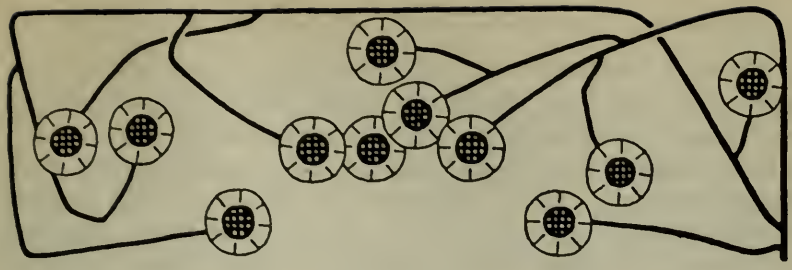
že Rabelaisovi nechybí, než aby psal veršem, pak by se vyrovnal básníku Iliady.

Sem se řadí také mnoho článků revuálních, kde se znovu líčí poměr Rabelaisův k Folengovi (Revue internationale. 1884), poměr k církvi (La revue socialiste. 1889), pobyt v Lyoně (Nouvelle Revue. 1892) atp. do nekonečna; ty a takové články mnohdy jen přetřásají, co jiní vyzkoumali.

VII.

V naší literatuře Rabelais jest znám, ač dosti málo; pro dobu starší je to několik otázek vlivu Rabelaisova, jež jsem naznačil v Lumíru (1907 č. 7). O Rabelaisovi psali u nás: V. Petrů ve svých Všeobecných dějinách literárních (díl I. str. 436—438), kde podal také překlad z kap. I. 21 a 23; pak v Paedagogiu (1885), kde oceňuje Rabelaisa jako vychovatele, řídě se, tuším, knihou Fleuryho a Noëlovou. Lepší jest stať (pseudonyma) Solomina v socialistické revui Akademii (1900. Str. 84—88), v níž autor vykládá Rabelaisa podle Lenienta, a kde jest mnoho nekritičností v životopise Rabelaisově. Poučení o Rabelaisovi (vedle obou slovníků naučných) podává také kniha Quickova (Vychovatelští reformatoři. Překlad Foustkův; tam je přeložena kap. II. 8.) Obraz jeho v rámci doby, kusý a nejasný, načrtl Dr. Jos. Snášel (Program reálky na Starém městě v Praze r. 1906. Str. 8.—9.). Nejhorlivější pracovník na poli románských literatur u nás, Jaroslav Vrchlický ve svých Portrétech básníkův (přetisk z různých knih) věnuje mu sonet (Svět. knih. 3.), kde břitce charakterisuje dílo. Kusy překladu vycházely (tuším r. 1898–99) v Jihočeském dělníku (dnes Nový j. d.). Nejvíce se u nás zajímal o Rabelaisa prof. Dr. F. Drtina, který o něm přednášel v univ. kursech prázdninových v Náchodě v srpnu r. 1904. (Viz zprávu o nich str. 10—11.) Přednášky vyšly pod titulem „Vybrané kapitoly z novověkých dějin vychovatelství. I.“ v České Škole 1904—05 a „Sborníku Ústředního spolku učitelstva moravského“ 1904—05. Původce této knihy podal Ocenění Rabelaisa v Lumíru (1907. č. 7.), napsal zprávu O dvou klíčích rabelaisovských (Hlídka Času. 7. VII. 1907); přednášel o významu Rabelaisově v Jednotě českých filologů, o Rabelaisovi jako pedagogu v učit. jednotě Komenský a o opatství Thelémě v společenském klubu Slavii.





PŘIPOMENUTÍ PŘEKLADATELOVO.

Překladatel nesmí tajiti čtenářům, že první uvedení Rabelaisa do literatury naší, a osudem právě do knihovny pedagogické, mělo velké obtíže.

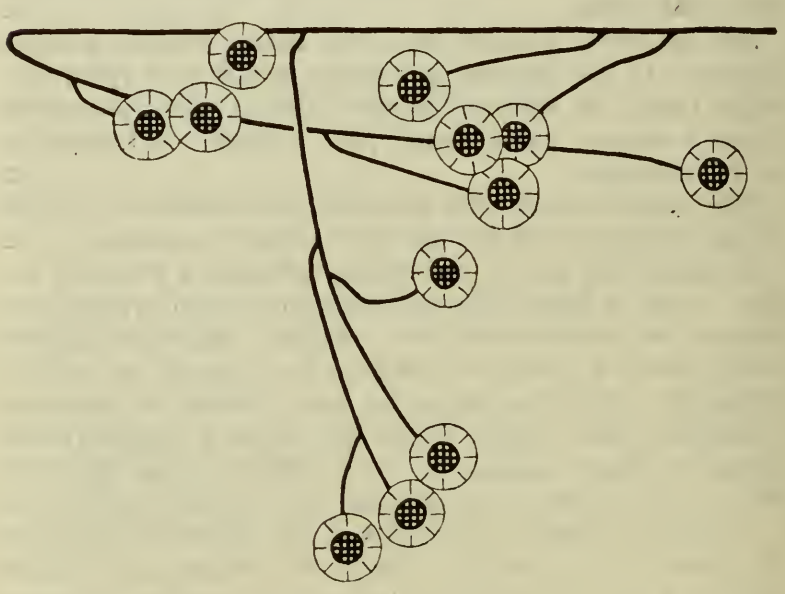
Rabelais není v Čechách šíře a více znám; Rabelais není jen pedagog. Ty dvě okolnosti pozornému čtenáři hned vyloží spořádání knihy. Ale Rabelais byl mylně chápán vůbec, přeceňován a zase v nepravé světlo staven jako pedagog, ba i nesprávně mu tu rozuměno.

Bylo třeba nezkrátiti příliš Rabelaisa jako spisovatele i podati jej jako pedagoga v té šíři, jak dnes výchově rozumíme.

Překladatel šel cestou samostatnou, přihlížeje k poměrům našim; o tom se každý přesvědčí srovnáním tohoto vydání s podobnými ve francouzštině nebo němčině. Byl nucen všechny partie vedoucí k porozumění Rabelaisa šířeji upraviti, než by bylo nejnutnější v této sbírce, kdyby byl autor v češtině už více znám.

Poznámky mimo některé vlastní jsou jednak z nejlepších dosud vydání od Marty-Laveaux (L) z let 1870—81 (čtyři díly. 1902 díl V. a VI. od Hugueta), Burgaud des Marets a Rathery (M) v 2. vyd., z.r. 1882, z vyd. Duchatova (D), německého komentáře při překladu G. Regisově (R) z 1832, vyd. Gargantuy od Wrighta (W), tu a tam i z vydání Arnstädtova (A) Rabelais Gedanken über Erziehung und Unterricht a z ročníků Revue des Études rabelaisiennes (R E R) a Revues des bibliothèques (R B); těmito poznámkami stává se toto vydání prvním, v němž užito posledních výzkumů rabelaisovských, jimiž život i dílo satirikovo došly náležité očisty.

Že mohl překladatel užiti jí tolik a takové, za to jest povinen díky univ. prof. Ferd. Brunotovi, jemuž děkuje za snazší přístup do knihoven pařížských, p. J. Boulengerovi, redaktoru Revue des Études rabelaisiennes, který mu ochotně zaslal k použití nejen knihy společnosti, ale i z knihovny své vlastní, a svolil přeložiti z revue dialog, dále prof. dru F. Drtinovi za obětavou podporu při práci; k žádosti tohoto, jakožto redaktora sbírky, přehlédl velmi pečlivě překlad p. prof. J. Vodák, zač mu tuto překladatel děkuje; s ruským překladem Gargantuy (v „Новый журналъ иностранной литературы и искуства“ II. roč 2. seš. a n.) srovnal tento překlad prof. F. Husák, díky mu. □



OBSAH.

Str

ÚVOD. RABELAIS. DOBA . . . . . I.
RENESANCE VE FRANCII . . . . . VI.
REFORMACE VE FRANCII . . . . . XIX.
ŽIVOT . . . . . XXVIII.
DÍLO . . . . . LV.
OHLASY DÍLA . . . . . XCIX.
RABELAIS V UMĚNÍ . . . . . CI.

STATI VÝCHOVNÉ Z GARGANTUY A PANTAGRUELA . 1
RABELAIS PEDAGOGEM 55
O POKOJI DUCHA NEBOLI O NEJVYŠŠÍM DOBRU . . . 74

PŘÍLOHY. OTÁZKA KNIHY PÁTÉ 83
O KLÍČÍCH RABELAISOVSKÝCH 86
BIBLIOGRAFIE 89
PŘIPOMENUTÍ PŘEKLADATELOVO 97

VYDÁVÁ
DĚDICTVÍ KOMENSKÉHO
V PRAZE

12 à M. Jacques Boulenger
hommage cordial.
A. T.

THE AUTHORSHIP OF THE 'ISLE SONNANTE.'

BY

ARTHUR TILLEY.

[From THE MODERN LANGUAGE REVIEW, Vol. II. No. 1. October, 1906]

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS

[*Reprinted from the Modern Language Review.*
Vol. II. No. 1. *October* 1906.]

THE AUTHORSHIP OF THE 'ISLE SONNANTE.'

The publication by the *Société des Études Rabelaisiennes* of a reprint of the *Isle Sonnante*, admirably edited by MM. Abel Lefranc and Jacques Boulenger from the unique copy in the possession of a private owner, has enabled students for the first time to make a careful study of the text of this first instalment of the Fifth Book of *Pantagruel*. It will be recollected that the *Isle Sonnante* appeared in 1562 (between eight and ten years after Rabelais's death) without either the publisher's name or the place of publication, and that it professed to be the continuation of Pantagruel's voyage written by Rabelais himself. It was followed in 1564 by the publication of the complete Fifth Book, which also professed to be Rabelais's work. Further, there is a manuscript of the whole Book in the Bibliothèque Nationale; it is written in a sixteenth century hand which is certainly not Rabelais's. Previous to the reprint of the *Isle Sonnante*, it might have been supposed—in fact, I did so suppose—that this MS. represented the oldest form of the text. But M. Boulenger in his excellent introduction to the reprint has made it clear that it really represents a stage intermediate between the *Isle Sonnante* and the text of 1564.

Before proceeding to a detailed examination of the *Isle Sonnante* it will be well if I point out with the help of M. Boulenger's guidance the characteristics of the three texts.

Isle Sonnante.

1. The punctuation is very faulty, with the result that in many places the text becomes absolute nonsense.

2. 'The text,' says M. Boulenger, 'is disfigured with printer's errors.' This is true, but it should be added that the great majority of the errors are in proper names, or in technical terms, or in words taken from Latin or Greek. Mistakes in ordinary words are not very numerous, though when they occur they are extremely stupid. The

most glaring are *rouchee* for *conchié* (chap. v), *manifreque* for *magnifique* (chap. v), *trimballe element* for *triballement* (chap. vii), *monoir* for *manoir* (chap. x), *tharus* for *thaons* (chap. xii), *ains* for *ame* (chap. xiii), *relonie* for *colonie* (chap. xvi). All of these are of course due to inability to decipher the manuscript.

3. There are certain incoherences in the language. For instance, *Il est, dist Epistemon Auriste en preterit plus que parfait des Grecs et des Latins en temps garré et bigarré receu* (chap. i), which gives no sense as it stands, and which is scarcely intelligible, even when it has been corrected into *Aorist yssu en Preterit tres imparfait* (MS.), or *Aorist yssu de preterit* (1564). M. Boulenger gives another instance from the first paragraph of chap. iv: *Ils...nous viennent de l'autre monde part d'une contrée...part d'une autre.... De ces deux contrées auons aboutées. Ces clerczgaulx ici nous viennent laissans pere et mere.* There is clearly something wrong here. Accordingly in the MS. the last part is altered to: *De ces deux contrées tous les ans a boutees* (in flocks) *ces clergaulx icy nous viennent* etc., and this is followed by the 1564 text with the addition of an accent to the *a*. The substitution of *tous les ans* for *auons* is not very convincing, and it seems more likely that the simple correction of *aboutées* into *à boutées* should be adopted. In this case it would merely be an instance of a printer's error.

M. Boulenger infers from these characteristics of the printed text that the manuscript from which it was printed was carelessly punctuated, badly written, and not finally revised; in fact, a rough copy. And he adduces an even stronger proof of this conclusion in the following passage from chap. xi: *...attendant que la dedans tombe la fouldre du ciel et en cendre les reduise comme autres Cytanes pro. et Ther....* where the true reading, as we learn from the MS. and the 1564 text, is *Tytanes profanes et theomaches* (MS. *theomathes*)[1]. Clearly, as M. Boulenger says, *pro. et Ther*[*o*] are not abbreviations introduced by the printer. He must have found them in the manuscript. While agreeing with M. Boulenger's view that the manuscript represented by the *Isle Sonnante* is a rough copy, I do not believe that the printer had the original draft before him. It seems to me that the corrupt condition of the printed text is most reasonably accounted for by the supposition that it was made from a careless copy of the original draft. Indeed, I take it that M. Boulenger's theory is not meant to exclude

[1] In this and two or three other places M. Boulenger has kindly supplied me with the reading of the MS. as given in Montaiglon's edition, which I do not possess, and of which there is no copy in the British Museum.

this hypothesis. It will be convenient for future reference if I call the original draft A and the hypothetical copy B.

But we may draw another inference from the condition of the printed text. Whoever the author was, he did not see his work through the press. The misprints are too numerous and of too gross a character to make it conceivable that he can have revised the proofs, even in those days of careless proof-reading. If the *Isle Sonnante* is the work of a forger, that forger must have been prevented either by death or by some other cause from seeing it through the press. For it is difficult to believe that anyone who had taken the trouble to produce the forgery, either with or without the assistance of fragments left by Rabelais, should have been at no pains to ensure its being printed with comparative accuracy. We are left to the conclusion that the *Isle Sonnante* must have been written either by Rabelais, or by a forger who died before it was printed or for some other reason was unable to supervise the printing.

The MS. of the Bibliothèque Nationale.

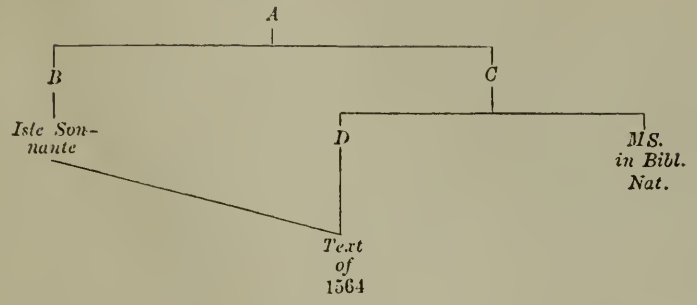
1. It introduces some intelligent and evidently sound corrections into the text.
2. It leaves blanks in some places where the *Isle Sonnante* has evidently made a guess.
3. It omits whole lines through carelessness.
4. It sometimes transcribes proper names incorrectly.

As the writing according to experts is of the end of the sixteenth century, the MS. cannot be the original draft of the revised or second stage of the text. It must be a copy made by a faithful but unlearned and unintelligent scribe. I will call the missing original of this revised text C. The revision was evidently the work, not of the author of the *Isle Sonnante*, but of a later editor.

The Text of 1564.

This represents a third stage of the text, the editor of which, while availing himself of many of the corrections of the MS., introduces fresh ones. He resorts freely to conjecture and otherwise treats the text with considerable licence. He even interpolates a few passages. Many of his conjectures are demonstrably wrong. The text was presumably printed from a revised copy of C, which I will call D. The following

diagram will make clear my view of the relationship between our three texts:



I will now proceed to consider the contents of the *Isle Sonnante* in detail. It consists of five episodes:

Isle Sonnante proper (chaps. i—viii).
Isle de Ferremens (chap. ix).
Isle de Cassade (chap. x).
The *Chats fourrés* (chaps. xi—xv).
Isle des Apedeftes (chap. xvi).

Isle Sonnante.

Chapter I.

There is a notable difference of reading at the very outset between our three texts, but I will defer the consideration of this till later.

Jergueau, Medon. MS.: *Jargueau, Mandes* (Mantes). 1564: *Tours, Gergeau, Nantes.* Jargeau is a little town on the Loire above Orleans, from which it is distant twelve miles. It is celebrated in history as the place where the Earl of Suffolk was besieged by the French under the Maid of Orleans and after ten days forced to surrender. The mention of it suggests the authorship of Rabelais, as he was well acquainted with Orleans and its neighbourhood, while there is no apparent reason for its being selected by a forger. On the other hand, a forger might have pitched upon Medon (Meudon), though one does not see why it should have been altered to either Mantes (in Normandy) or Nantes, places with which, as far as we know, Rabelais had no connection.

au tour du sepulchre en l'isle de Lipare, autour des Arolides. The MS. has rightly corrected this into *l'une des Aeolides. Autour* is doubtless a repetition in error of the previous *au tour*, and may be the slip either of the original author or of a copyist.

tremblement. MS.: *treballement.* 1564: *triballement.*

natif de Glatigny. So MS. 1564: *Glenay.* Glatigny is the name of a chateau of the Du Bellay family. Glenay, according to Des Marets and Rathery, is a village near Chinon, but I cannot find it on the map.

Il est, dit Epistemon, Auriste en preterit etc. I have already referred to this passage, in which there is some evident confusion, suggestive rather of a careless copy than a rough draft.

Beuuons tousiours. Beuuons is evidently a mistake and is rightly corrected in the MS. to *ieunons*, which the sense demands.

Note the inversion in *autrement receuz ne serions.*

Chapter II.

les transformations de Proque, Itis, Alcione, Alcithoe, Antigone, Thibeus et autres, en oyseaulx. Before *Proque*, which is of course a mistake for *Progne*, the MS. has *Nyctimene*, which the printer of the *Isle Sonnante* doubtless omitted. For *Alcione* the MS. substitutes *Alcmene*, an unfortunate correction; it also omits *Alcithoe*, who was changed by Dionysus into a bat, and rightly corrects *Thibeus* into *Tereus.*

At the very end of the chapter, the editor of the 1564 text has added a couple of lines which have been alleged by some critics as disproving Rabelais's authorship of the whole Fifth Book, but there is no trace of them either in the *Isle Sonnante* or in the MS.

Chapter III.

We are here told that it is about 2760 moons since two Popejays were produced. Now as Mr W. F. Smith has suggested, this must be taken to refer, not to the beginning of the Great Schism in 1378, but to the appointment of an anti-pope in 1328. But 2760 moons correspond not to 212 years and 4 months, as he reckons, but (taking the moon as equal to 29½ days) to a little over 223 years, which brings us to the year 1551.

Ils auoient en aduertissement par Robert vbalbrun qui par la nagueres estoit passé, comment du pais d'aphrique bien tost y deuoit aduoller une sexte espece lesquels ils nommoient Caputragaulx. For *Robert vbalbrun* (*vb* is obviously a printer's substitute for *W*) the MS. has *Rembert Wabring* and the 1564 text *Robert Valbringue*, but *Walbrun* or *Valbrun* is right. According to Le Duchat the person meant is Jean-François de la Roque, sieur de Roberval, on whom the

high-sounding title of Viceroy of Canada was conferred by Francis I and who 'passed that way' on his voyage to Canada in 1542, and on his return in 1543. This is doubtless correct, and taken in conjunction with the identification of Jamet Brayer with Jacques Cartier and of Xenomanes with Jean Alfonse of Saintonge, which M. Lefranc has proved almost beyond dispute, points strongly to the authorship of Rabelais.

The text of 1564 has made nonsense of the passage by reading *en revenant* for *comment*. On the other hand, it rightly corrects *Caputragaulx* into *Capucingaux*. But this reference to the Order of Capuchins presents considerable difficulties. Seeing that it was founded, or rather received the Papal confirmation in 1528, why is Roberval represented as saying in 1542 or 1543 that 'the Capuchinjays were soon to fly thither from Africa'? As regards the connexion with Africa, I have no explanation to suggest, but the rest of the sentence may be an allusion to the fact that the Capuchins, who in consequence of the Protestant heresies of Bernardino de Ochino, the General of their Order, had been forbidden to preach in 1543, had the privilege restored to them in 1545. If this explanation is correct, it would point to the passage having been written not long after 1545.

The chapter concludes with a free rendering of the Greek proverb *ἀεὶ φέρει τι Λιβύη καινόν*, of which we have a more literal translation in *Garg.* chap. xvi.

Chapter IV.

The whole of this chapter seems to me to bear the impress of Rabelais's genius. The style throughout is his, and the conception of the two countries called 'Breadless-day' and 'Too-many-of-them,' which supply the Clerjays, is worthy of him at his best. But these are matters of individual opinion; it is more to the point to note details which suggest Rabelais's authorship. For example, the numerous words coined from Greek origin: *apotrophées*, *linostolies*, *charisteres*, *catarates*, *scythropes*—of most of which the printer of the *Isle Sonnante* has naturally made havoc—and the equally numerous references to ancient religions—to the Vestal Virgins, to Pythagoras, to Isis, to Oromasis and Ahrimanes—suggest an author of considerable learning. The mention of the island of Bouchard in the Vienne near Chinon might be due to a skilful forger, but when one reads of 'the mothers who cannot endure their children in their houses for nine years, but put a shirt over their dress and cut a few hairs on the top of their heads,'

one is forcibly reminded of Rabelais, of whom his biographer Le Roy says that he was made a monk 'when he scarcely attained his tenth year.' For he came from the country of 'Too-many-of-them,' and his father's property—for the most part in land—was not sufficient to provide for him, as well as for his two brothers and his sister. Further, we have a very characteristic inversion in *Lesquels ont cerché pour a mort ignominieusement mettre,* and a reminiscence of Virgil's *malesuada fames* in *patir malesuade famine,* the correction of the MS. for *partir mallesuade de faim.* It may be also noted that at the end of the first sentence several words: *je voudrois bien entendre d'ond vous naissent ces clergaux* (1564), which are necessary to the sense, are omitted in the *Isle Sonnante.*

Chapter V.

The readings of the *Isle Sonnante, un diametre,* instead of *deux diametres,* and *une ligne perpendiculaire droicte,* instead of *une ligne perpendiculaire tombante soubz une ligne droicte,* are, M. Boulenger points out, indications that it is printed from an unrevised draft. The second mistake, however, may be due to an omission on the printer's part. Further on we have not only a Rabelaisian inversion in *nous feist par les Alapthes* (read *Aliptes*) *oindre,* but additional evidence of an unrevised draft. For the sense requires *faire* instead of *feist,* a correction which has been made in the 1564 text.

Chapter VI.

Atlas et tous les Verones is the characteristic reading of the *Isle Sonnante* for *Aeolus et tous les Veioves.* A little further on the three texts differ in instructive fashion: *De Touraine tant et tant de bien annuellement nous en vient qu'en sommes tous resiouis. Nous dist vn jour par cy passant que....* MS.: *De Touraine...nous vient que* [blank] *nous dist un jour par cy passant que....* 1564: *De Touraine...nous viennent que nous fut dit un jour par gens du lieu par cy passans que....* As M. Boulenger points out, it is evident that the printer of the *Isle Sonnante,* not being able to decipher the word, evidently a proper name, has made a random guess, which leaves *dist* without a subject. On the other hand, the scribe of the MS. has conscientiously left a blank, while the 1564 editor, who had no scruples about adhering to the text, has got out of the difficulty by altering the sentence.

Ces grosses cloches que voyez pendantes aux tours de leur caiges. This reading of both the *Isle Sonnante* and the MS. has been altered by the 1564 editor to *pendues autour,* but as the author doubtless has in

his mind the *campaniles* which are still so marked a feature of Rome, the older reading is correct.

The concluding words of the chapter: *O gens heureux o Semidieux, pleust au Ciel qu'il ni aduint ainsi*, are an inaccurate quotation from a well-known epigram by Victor Brodeau. The inaccuracy is more suggestive of Rabelais than of an imitator, and on the whole it may be said of this chapter that the imitator, if imitator he be, must have been not only a man of genius, but a singularly skilful forger.

Chapter VII.

This contains the famous apologue of the Charger and the Ass. It seems to me to be told in Rabelais's best manner, and this impression of Rabelais's authorship is confirmed by various details. For instance, we have some remarkable inversions in *ton petit pas avecques moy venir* and *Par la figue, respondit l'asne, laquelle un de noz ancestres mangeant mourut Philemon de rire.* And nothing can be more characteristic of Rabelais's humour than the dignified rebuke which the charger administers to the ass for addressing him as *Monsieur le Cheval* instead of *Monsieur le Roussin. 'Il y a bien monsieur le Roussin pour toy Bandet.'*

Certain differences between the three texts are deserving of notice.

Apres auoir bien repeu. MS. and 1564: *Avoir bien ben et bien repeu.* The ellipse of *après* is a remarkable peculiarity of Rabelais's syntax. It does not occur in the first two books, but becomes common in the third. It is rarely used by other writers later than Rabelais (see Huguet, *Études sur le Syntaxe de Rabelais*, pp. 358 ff., and A. Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel*, p. 190, and the glossary of Marty-Laveaux's edition, pp. 42, 43). This being the case, it is somewhat surprising to find the ordinary form in the *Isle Sonnante* and the rarer form in the MS. and the text of 1564.

non cibus, sed charitas. MS.: *non cibus charitas.* 1564: *non zelus, sed charitas.*

le palefrenier du seigneur de Hurenganois. MS.: *le pallefrenier du Seigneur* [blank]. 1564: *le pallefrenier d'un gentilhomme.*

a l'oree d'un buissonnet. So the MS., but the 1564 text has *a l'ombre*, which is correct; the words are the first line of a popular chanson.

un tronçon de chere lie. 1564: *un tronçon de bonne chere.* There is no reason for altering *lie*; the expression is used by La Fontaine in the same sense.

erner. 1564: *esrener.* Both these are older forms of the modern *éreinter.*

Chapter VIII.

The 'two little Cardinjays' by whom Popejay is accompanied remind one of the 'two little Cardinals,' grandsons of Paul III, of whom Rabelais speaks in one of his letters from Rome to the Bishop of Maillezais. They had both been made cardinals by their grandfather in 1534, when they were barely sixteen. Paul III died in 1550, so that, if he is the Popejay of this chapter, it must have been written before that date; it is possible, however, that the writer has no particular Pope in his mind.

Comme sagement nota Michel de Malisconne. 1564: *Michael de Matiscones.* MS.: *Michael de Matisconis.* The MS. is doubtless right and the reference is probably to some bishop of Maçon. It may be remembered that Charles Hemard, Bishop of Maçon, was French Ambassador at Rome when Rabelais was there in 1535–36. No previous occupant of the see bore the Christian name of Michael.

Par moyen autre bien chanter vous feray. Note the inversion.

frapper par la mittre. MS.: *le mylé.* 1564: *ferir par la moitie.* With the substitution of *mitre* for *mittre* the *Isle Sonnante* is surely right.

frappé serois tu et meurtry: tous roys et princes du monde for *frappe, feris, tue et meurtris tous roys* etc. is characteristic of the nonsense which the *Isle Sonnante* sometimes produces.

Le quatriesme iour. This is clearly right, though the 1564 edition has altered it to *troisiesme.*

In the next sentence we find another instructive difference between the three texts. *Lequel il print plus a gre que ne feist Ataxerxes le verre d'eau froide que lui presenta un paisant en Scythie.* So the *Isle Sonnante*; but for *Scythie* the MS. leaves a blank, while the 1564 editor stops short after *un paisant.* Now if we turn to Plutarch's life of Artaxerxes Mnemon we read that during one of his journeys a labouring man having no present to give him took up some water from the river in his two hands and offered it to him. But there is no mention of Scythia, nor, so far as our information goes, did Artaxerxes ever visit that country. Evidently our author had not his Plutarch before him, for he speaks of a *glass* of water; but did he write *en Scythie,* and, if so, why did the editor of the text of which the MS. is a copy, leave a blank, and the 1564 editor omit the words altogether? Was *Scythie* a guess on the

part of the printer of the *Isle Sonnante*, or did the editor of the revised text consult his Plutarch and find that *Scythie* was wrong?

Having now examined the chapters which form the episode of the *Isle Sonnante*, it will be well to pause to take stock of the results. The following features are all more or less in favour of Rabelais's authorship.

1. The incorrectness of the printing, showing the absence of any supervision on the part of the author.
2. The indications that the author had not finally revised his manuscript.
3. The reference to Roberval.
4. The numerous illustrations and references derived from classical antiquity.
5. The use of bold inversions.
6. The frequent references to Touraine and especially to the neighbourhood of Chinon.

Of course not a single one of these features is conclusive in Rabelais's favour. The author may have been a man of considerable learning, he may have taken or simulated interest in French voyages of discovery, he may have introduced references to Rabelais's country with intent to deceive, he may have imitated his use of inversion, and finally he may have died or disappeared before he had seen his work through the press or been able to revise it. But the cumulative weight of the evidence certainly points to Rabelais having had at least a share in the work.

Can we then accept the view which commended itself to the cautious and experienced judgment of Marty-Laveaux, that Rabelais's authentic fragments have been worked up by a later editor? But this does not account for the corrupt condition of the text of the *Isle Sonnante*, except on the supposition that the editor had died or disappeared before he had completed his task. Absence from France might indeed have prevented him from seeing his work through the press, but if he was not in France, how did he become possessed of Rabelais's manuscripts? And why did he send his work to the printer in the form of a rough draft?

On the whole, then, the theory that Rabelais is the author of the whole of the *Isle Sonnante* certainly presents the fewest difficulties. Accepting this theory as a provisional hypothesis, we next ask ourselves, When did he write it? Did he write it after the Fourth Book with

the definite intention that it should form the beginning of a Fifth Book? Or are the various chapters which compose it fragments which he had rejected, or had at any rate laid aside, with the idea of possibly utilising them for his next Book, but without having definitely worked them up into a continuous narrative?

Let us consider from this point of view the episode of the *Isle Sonnante*, and first let us return to the puzzling difference between our three texts at the beginning of chapter i.

Cestuy iour et les deux aultres subsequens ne leur apparut terre ou autre chose nouuelle; car autrefois auoyent erré (*arré* = 'ploughed') *ceste c(r)oute. Au quatriesme iour commençans tournoier le Pole, nous esloignans de l'equinoctial nous apperceumes terre: et nous fut dict par notre Pilote que c'estoit l'isle des Triphes, entendismes un son de loing venant....* MS.: *Estant montes sur mer et navigans par plusieurs iours avec bon vent entendismes un son* etc. 1564: *Continuant nostre routte nauigasmes par trois iours sans rien descouurir, au quatriesme aperceusmes terre, et nous fut dit par nostre pillot, que c'estoit l'Isle Sonnante, et entendismes un bruit de loing venant.*

It should be further remarked that in the *Isle Sonnante* there is no heading to this chapter, while the MS. has *Comment avec le bon Pantagruel montant sur mer fismes scalle en l'isle Sonnante.*

Of these various texts that of 1564 is evidently due to the invention of the editor. It is otherwise with that of the MS., the reading of which, together with the heading of the chapter, is so much more appropriate to the commencement than to the continuation of a voyage that it is difficult to believe that it is not original. If it is, then we must suppose that Rabelais—whom provisionally we are assuming to be the author of the whole episode of the *Isle Sonnante*—began this chapter as the opening one of the Fourth Book, writing it in 1546 soon after the publication of the Third Book. Then it may have occurred to him that this was too abrupt a beginning for so notable a voyage, and he may have substituted for it what now stands as chapter i of the Fourth Book. In favour of this supposition it may be noted that the heading of that chapter, *Comment Pantagruel monta sur mer* etc., resembles the heading of the MS. and its opening words.

With regard to the reading of the *Isle Sonnante*, are we to accept M. Boulenger's theory that it is due to its 'editor'—if we can dignify the person who handed the manuscript over to the printer by this name—who, finding the manuscript opened abruptly without a proper beginning, added one of his own, which he borrowed partly from

chapter ii and partly from chapter v of the Fourth Book? This may be so, though even this amount of invention seems to me to be beyond the powers of the 'editor.' But M. Boulenger appears to have overlooked the fact that the very same combination is to be found at the beginning of chapter ii of the incomplete edition of the Fourth Book published in 1548. Is it not possible that the editor of the *Isle Sonnante* found the words in Rabelais's manuscript, Rabelais having substituted them for those represented by the MS. after he had written chapter i of the Fourth Book? If this is so, we must further assume that Rabelais at this period rejected the whole episode of the *Isle Sonnante*—possibly as containing too much dangerous matter—but retained the opening words for the new chapter ii of the Fourth Book, of 1548.

This theory that Rabelais wrote the episode of the *Isle Sonnante* in 1546 agrees with the reference to the Capuchins in chapter iii, and with that to the 'two little Cardinjays' in chapter viii, so far as they furnish any indication of date. On the other hand, we have seen that the mention of the 2760 moons in chapter iii, if any importance is to be attached to it, points to the year 1551 as that in which the episode was written. For it must be remembered that, though Pantagruel's voyage is supposed to have taken place in 1546, the year in which Rabelais began to write his account of it, he by no means adheres consistently to this date. The only way of getting out of the difficulty is to suppose that Rabelais again in 1551 contemplated the possibility of using the episode and, forgetting the supposed date of the voyage, altered 2700 moons to 2760 by inserting *soixante*.

This theory, I admit, involves a good many suppositions for which there is but slight evidence. But it has the merit of suggesting an explanation for the readings both of the *Isle Sonnante* and the MS. at the beginning of chapter i, which, if more complicated than the theory that they are both due to the invention of their respective editors, seems to me far more credible. At any rate, I submit my conjectures for what they are worth; further evidence may some day be forthcoming to confirm or refute them.

ARTHUR TILLEY.

(*To be concluded.*)

The Modern Language Review is published four times a year, October, January, April and July. The Annual Subscription is 8*s.* net, payable in advance, single numbers 2*s.* 6*d.* net (post free 8*s.* 6*d.* and 2*s.* 8*d.* respectively, with the corresponding equivalents in foreign monies). The Journal is sent to all members of the Modern Language Association who have paid their subscription, 10*s.* 6*d.*, for the current year. Contributions, editorial communications and books for review should be addressed to the Editor, Prof. J. G. Robertson, 5, Lyon Road, Harrow. Subscriptions may be sent to any bookseller, or to Mr C. F. Clay, Manager, Cambridge University Press Warehouse, Fetter Lane, London, E.C.

The collaboration of all interested in linguistic and literary research is invited, and contributions are not restricted to the English language.

with The author's
kind regard.

THE AUTHORSHIP OF THE 'ISLE SONNANTE.'

BY

ARTHUR TILLEY.

[From THE MODERN LANGUAGE REVIEW, Vol. II. No. 2. January, 1907]

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS

[*Reprinted from the Modern Language Review.*
Vol. II. No. 2. January 1907.]

THE AUTHORSHIP OF THE 'ISLE SONNANTE.'

II.

Isle des Ferremens.

Chapter IX.

This short episode of the Island of Tools forms the subject of chapter ix. It is decidedly dull, but that is no reason for rejecting Rabelais's authorship. The germ of the idea is to be found in a few lines of chapter 24 of *Les navigations de Panurge* which correspond fairly closely to the sentence *Autres portans daguenets...cousteaux* of the *Isle Sonnante*. This in itself is in favour of Rabelais's authorship, for he is indebted to this chap-book, the origin of which is still an unsolved problem, for certain ideas which furnish matter for the Fourth Books (*pays Lanternois, isle Farouche* and the *Andouilles*, death of Bringuenarilles). Marty-Laveaux takes exception to the phrase *sabouré l'estomac* as borrowed from an earlier book, but as Rabelais has used it not only once but twice, there is no reason why he should not have used it a third time.

The three texts shew certain differences in the lists of implements, and the *Isle Sonnante* naturally makes nonsense of some of the words. But the most instructive difference is in the last word, which the *Isle Sonnante* writes *braueté*, the MS. *braiguette*, and the 1564 text *manière*. The last reading is palpably wrong, as it misses the point completely, and there is no doubt that the true reading is *brayette*, an older form of *braguette*, which is correctly given by the *Isle Sonnante* in chapter xi.

Isle de Cassade.

Chapter X.

The first thing to be noticed is that at the beginning of the chapter the 1564 editor has introduced the words *Delaissans l'isle*

des Ferrements, continuasmes nostre chemin in order to connect this episode with the preceding one. But neither in the MS., which begins with *Le jour ensuivant,* nor in the *Isle Sonnante,* which has *Le tiers iour subsequent,* is there any trace of this connexion. The Island of Cheating is hardly more interesting or more productive of action than that of Tools. The account of it is at first a satire on satire and on the superstitious practices of gamblers, and then breaks off into ridicule of relics. A short passage is borrowed from Plutarch's treatise *On Isis and Osiris,* a favourite with Rabelais, and there are references to the Florentine manuscript of the Pandects, and to the handkerchief of St Veronica in St Peter's at Rome, which point to the authorship of some one who had visited these places. The following mistakes of the *Isle Sonnante* are worth noticing; *Scyttes* for *Syrtes, pendettes* for *pandectes,* and *Apollo par as, Diane par deux, Minerve par sept* for *Apollo, Pallas, Diane,* &c.

Les Chats fourrés.

Chapter XI.

Here again the 1564 editor has introduced a phrase, *Voulut vendre à un serrargent des chapeaux de Cassade,* in order to connect this chapter with the preceding one, substituting it for *auoit bastu un* (*le* MS.) *chicanoux passant procuration* of the *Isle Sonnante* and the MS. Again also we are puzzled by a difference between the three texts at the outset;

Isle Sonnante: Ayant auttrefois eu procuration la laissames et passasmes condemnation;

MS.: *De là passasmes condemnation;*

1564: *Quelques iours après, ayant failly plusieurs fois à faire naufrage, nous passasmes,* &c.

Thus it appears that in the original text there is a reference to the beating of the Chiquanous by Brother John which is recounted in iv. xvi., and further that the travellers are represented as sailing for the second time by the Island of Procuration inhabited by the Chiquanous (see iv. xii.). Leaving this difficulty for discussion till we reach the end of the episode, I note that in this chapter occurs the curious reading of the *Isle Sonnante, Cytanes pro. et Ther.,* to which reference has already been made, and that in the next line *es coups endurciz* is clearly right as against *des corps endurcis* of 1564 and *ces coups advoués* of the MS. Further, it may be noticed that the description of Osiris to which Grippeminaud is compared is borrowed from Macrobius.

Chapter XII.

The *Isle Sonnante* prints *frere Jehan des enlumineures* for *frere Jehan des Entommeures*, and it omits the words *y serez bien innocentés*, which are found in the MS. and the text of 1564.

Chapter XIII.

Bourse monsieur is clearly wrong, but I doubt whether *de cuir* of the MS. and the 1564 text is the right correction. *griphons* (last sentence but one), with which the MS. agrees, is of course right as against *garçons* (1564).

Chapter XIV.

soixante et huict cohuz barguettes et fregates. *Barguettes* should of course be *barquettes* as in the MS., which gives *tabuz* for *cohuz*. The true reading is doubtless *cahutes*. The 1564 text gets out of the difficulty by reading *galeres* and omits *barquettes*. It may be noticed that the number of vessels is 68 and not 78, which is Rabelais's favourite number. There is a reference to Xenophon's treatise *On hunting* in *Xenophon escriuant estre de la vennerie comme du cheual de Troye yssus tous bons chefs de guerre*, a sentence remarkable for its bold inversion.

Chapter XV.

A long chapter, chiefly composed of a conversation between Brother John and Panurge, which, though not particularly amusing, is on the whole characteristic of both these worthies. Note the inversion in *pour en cestuy voyage messe chanter* and the old form of *rien ne faire* (line 3), which is preserved in the *Isle Sonnante* and MS. but not in the 1564 text. Note also the following mistakes: *mettre* for *mettoit* (perhaps due to a confusion in the manuscript); *Thidee* for *l'hidre*; *esse* for *est-ce*; *calabres oyes de panthile* for *celebres oyes de Pauthilé*. *Pauthilé* or *Potillé* being a village near Chinon. On the other hand the *Isle Sonnante* and MS. should be followed in *Feste de sainct Baletrou*, which the 1564 editor has heedlessly altered into *faictes*. *Et sainct hurlu burlu.* Mr W. F. Smith has pointed out to me that the reference to Semele and the two passages relating to the nether world and to Calpe and Abila are all suggested by the *Hypnerotomachia*, and with this I agree.

As regards the whole episode, its satire is bitter, even savage, to

the entire exclusion of humour. This is not Rabelais's usual tone, but it is to be found in some passages of the Ringing Island. The portrait of Grippeminaud is decidedly powerful and has left a marked impress on French literature. La Fontaine, an enthusiastic admirer of Rabelais, borrows the name for *sa Majesté fourrée*, in the fable of *The cat, the weasel and the little rabbit.* Vauquelin de la Fresnaye, who was seventeen when Rabelais died, refers to him as the creator of Grippeminaud, and so does Étienne Tabourot, who was born in 1549, quoting in his *Bigarrures* a passage from chapter xii.

The strongest evidence in favour of Rabelais's authorship is the use of the *Hypnerotomachia.* It is also to some extent in favour of it that the couplet in chapter xi is imitated from Marot, that the punning use of the word *griffon* for *greffier* (chap. xiii) also occurs in the same poet's *Enfer*, and that possibly the whole idea of the episode may have been suggested by that poem. It is curious that Grippeminaud's habit of interlarding all his remarks with the words *Or ça*, which becomes very wearisome, also figures in one of Des Periers's stories (xxi) as a characteristic of the speech of a Paris *curé.* These stories were not published till 1558, but Rabelais may have seen them in manuscript, or the same not very brilliant idea may have occurred to both writers.

Isle des Apedeftes.

This satire on the *Chambre des Comptes*, which forms the subject of chapter xvi of the *Isle Sonnante*, is omitted both in the MS. and in the 1564 text, and was not reprinted till 1567, when it appeared as chapter vii, where it is manifestly out of place. The reason for the omission is to be found doubtless in its tediousness and too great technicality. That the omission was deliberate may be gathered from the peculiar numbering of the chapters which appears in the MS. in this place. For chapters xv and xvi are numbered respectively 38. 15 and 39. 16, which seems to denote a special indication that the chapter on the Apedeftes was to be omitted, and that chapter xvi—evidently a fragment, the contents of which do not fully correspond to the heading (*Comme nous passames outre, et comment Panurge faillit d'estre tué*), for there is not a word about Panurge nearly being killed—was to follow immediately after chapter xv. But this omission of chapter xvi of the *Isle Sonnante* necessitated also the omission of part of chapter xv, which consequently ends in the MS. and the 1564 text with the words *moins de douze francs.* As the text stands in the *Isle*

Sonnante, the episode of the Apedeftes is closely connected with that of the Furred Cats and follows immediately after it. M. Boulenger and others seem to have found a difficulty in the words of Panurge, *nous venons du pays des savans*, regarding the term *savants* as inappropriate to the Furred Cats, but it surely denotes the contrast between the Criminal Judges who were 'clerks,' and the members of the *Chambre des Comptes* who were not, and who are therefore here termed Apedeftes (ἀπαίδευτοι). If M. Boulenger's supposition that this episode has been wrongly inserted here is right, we have to suppose that the 'editor' of the *Isle Sonnante* invented either the conclusion of chapter xv from *si tost que Frere Jehan*, or the opening of chapter xvi, down to *prins terre*. This is very unlikely. Moreover the reference to Grippeminaud at the close of chapter xvi points to a close connection between the two episodes.

As regards the authenticity of the chapter, I quite agree with M. Boulenger that there is no serious reason for not attributing it to Rabelais. To find in it 'contradictions, incoherences, and defects of style,' as Des Marets and Rathery do, is to be blinded by prejudice, for, whatever its demerits, it contains neither contradictions nor incoherences, and the style, as M. Boulenger says, is very correct. Indeed, though it has little interest for modern readers, it must have seemed to Rabelais's contemporaries a powerful and vigorous piece of satire.

To come to details, a forger might have invented Brother John's exclamation of *Vertus d'Extravagantes* with its reminiscence of bishop Homenas, and Panurge's oath *Par la royne des Andouilles*, but the casual references to Panurge's spectacles and to Epistemon as one who 'understood all languages' are touches almost beyond a forger's art. The mention of Lamballe, a town in the neighbourhood of Saint Malo, which has already figured in IV. 52, also points to Rabelais, who evidently knew that part of Brittany.

On the whole the evidence in favour of Rabelais's authorship of this episode (apart from its inclusion in the text of the *Isle Sonnante*) is decidedly strong, and, as it is difficult to separate it from the Furred Cats, it carries with it a similar presumption in favour of that episode.

It is a feature common to these two episodes that they read like finished work, without the hesitations, the incoherences, the rough places that we meet with in the three preceding episodes. It is true that in the account of the Furred Cats (chapter xi) we come upon that curious abbreviation in the *Isle Sonnante* which is the strongest testimony to its having been printed from an unrevised draft, but no other similar indications occur in these chapters, and it is just worth noticing that in

the very passage where this appears there are various discrepancies between the *Isle Sonnante* and the other two texts, both of which have the following additions; *advenant—ne recordent—ne veulent—retournons. Retournons, dis-je, de par Dieu.* There is another difference between these episodes and the preceding ones. In the earlier books it is not Rabelais's practice to introduce his own personality into his narrative. Throughout the Fourth Book there are not, I think, more than four instances of the use of the first person singular. But in the first ten chapters of the Fifth Book the narrator intervenes no less than nine times, four times in chapter x, twice in chapter ix, and once each in chapters ii, v and vi, In the 1564 text there is an additional instance in chapter vii. It may be said that this is an argument against the authenticity of these chapters. But Rabelais's rule is not so absolute as to warrant this inference. I rather infer that the intrusion of his own personality is a sign that these chapters had not been worked up into a final artistic shape. This is almost certainly the case with the episodes of the Island of Tools and the Island of Cheating (chapters ix and x), which have not received the impress of dramatic life characteristic of most of Rabelais's finished work. Similar instances are the episodes of the Island of Odes (chapter xxvi) and the Island of Satin (chapters xxx, xxxi). The same cannot be said of chapters ii, v and vi, but it is noteworthy that in v and vi occur two of the passages which M. Boulenger has adduced in support of his view that the *Isle Sonnante* was printed from a rough draft.

We are thus led to the conclusion that not only was Rabelais the author of the episodes of the Furred Cats and the Apedeftes but that he had definitely intended to include them in his narrative. We are met, however, with a decided difficulty at the very outset of chapter xi. Why are the travellers brought back to the country of Procuration, inhabited by the Chiquanous, which they had already visited in the early days of the voyage? Evidently this difficulty had struck the editor of the 1564 text, who has omitted all mention of Procuration. The only explanation that I can suggest is that these two episodes were meant to form part of the account of the homeward voyage. As M. Lefranc points out, the travellers were evidently meant to return by the same route, and, as he also points out, there is nothing to show that the story is concluded with the Fifth Book. A more natural conclusion would be the marriage of Panurge and perhaps also the marriage of Pantagruel. My suggested explanation is of course a mere conjecture, but it may serve to accentuate the view that if the Fifth Book is by

Rabelais, it is far from being in the state in which he intended it to appear.

It remains to consider the date of the composition of these two episodes. The only help that we get is from the references in the chapter on the Apedeftes to the *Extravagantes* and to the Queen of the Chitterlings which shew that it must have been written after the episodes of the Fourth Book in which these are mentioned. Now the Fourth Book was begun in 1546 and published in a complete form at the beginning of 1552. But a fragment of it appeared at the beginning of 1548, and the natural supposition is that this comprised all that was written at the time. M. Lefranc indeed thinks otherwise, and suggests that Rabelais kept back certain chapters from motives of prudence. But at any rate there is no reason for supposing that either the episode of the Chitterlings or that of the Island of Papimanes was written at that date. In the early summer of 1548 Rabelais went to Rome and did not return till July 1550. Soon afterwards he applied for a privilege for the Fourth Book, shewing that he believed it to be complete, and it was granted in August. But was the whole book, as we have it, written by this date, which was nearly eighteen months before its publication? My own belief, as I have explained elsewhere, is that in order to secure the King's support in case of an attack by the Sorbonne or the Parliament, he made certain additions in the course of the year 1551, and that one of these additions was the whole episode of the Papimanes, which was suggested and inspired by the rupture between Henri II and the Pope in the autumn of that year. On this hypothesis the chapter on the Apedeftes could not have been written until after that date, and probably not until the Fourth Book had been finally completed. The possible date of its composition is thus limited to the period between the last months of 1551 and the date of Rabelais's death, which took place at some time between December 1552 and May 1554—according to tradition in the year 1553.

Though the episode of the Apedeftes is closely connected with that of the Furred Cats, it does not necessarily follow that it was written immediately after it. Rabelais may have written the episode of the Furred Cats at an earlier date, and then later on connected it with that of the Apedeftes, by the sentence, *Ainsi le vent.....grands rochers*, which terminates chapter xv. Our only clue therefore to its date is the conjecture that it forms part of the narrative of the homeward, and not of the outward voyage. If it does, then like the episode of the Apedeftes it belongs to the last year or two of Rabelais's life. If it

The Modern Language Review is published four times a year, October, January, April and July. The Annual Subscription is 8*s.* net, payable in advance, single numbers 2*s.* 6*d.* net (post free 8*s.* 6*d.* and 2*s.* 8*d.* respectively, with the corresponding equivalents in foreign monies). The Journal is sent to all members of the Modern Language Association who have paid their subscription, 10*s.* 6*d.*, for the current year. Contributions, editorial communications and books for review should be addressed to the Editor, Prof. J. G. Robertson, 5, Lyon Road, Harrow. Subscriptions may be sent to any bookseller, or to Mr C. F. Clay, Manager, Cambridge University Press Warehouse, Fetter Lane, London, E.C.

The collaboration of all interested in linguistic and literary research is invited, and contributions are not restricted to the English language.

will think at once of 1827. The result is a confusion which would make it difficult to render these lectures comprehensible to continental readers without at least preceding them by a careful explanation of the particular use of the word 'romantic' in England.

These, however, are defects—if they are defects, and not merely differences of opinion between critic and criticised—which are inseparably bound up with Professor Vaughan's method and point of view; they are of small account compared with the qualities which I emphasised at the outset, freshness and originality. His volume is suggestive and delightful reading; it retains the charm of actual lectures, and yet avoids the disadvantages that so often arise when a book is put together out of matter originally intended for oral delivery.

J. G. Robertson.

François Rabelais. By Arthur Tilley (*French Men of Letters.* Edited by A. Jessup). New York and London; J. B. Lippincott Co., 1907. 8vo. 388 pp.

A la fin de l'été 1902, un certain nombre d'auditeurs français et étrangers, qui commentaient l'œuvre de Rabelais à l'École pratique des Hautes Études de la Sorbonne sous la direction du professeur Lefranc, eurent l'idée de se grouper pour continuer les recherches commencées et étendre leur champ d'investigation. La Société des Études Rabelaisiennes se trouva fondée, et, comme le nom de Rabelais est un des cinq ou six génies dont l'universalité écarte toute idée de rivalités nationales, elle rencontra dès sa naissance de précieux appuis près des érudits des deux mondes. Aujourd'hui, après cinq ans d'efforts, le livre de M. Tilley lui permet pour la première fois de mesurer le chemin parcouru, et, tout en énumérant ses conquêtes, de voir ce qui lui reste à découvrir dans la vie mystérieuse et agitée du grand Tourangeau. C'est un remarquable exposé des connaissances acquises, conçu dans un louable esprit de méthode, et rédigé dans une langue dont on ne saurait trop apprécier la clarté.

Mais ce n'est pas assez de féliciter M. Tilley de nous avoir donné une élégante et très complète mise au point de la question Rabelaisienne, telle qu'elle était à la fin de 1907. Il faut lui savoir gré d'y avoir ajouté le fruit de ses recherches personnelles, et l'appui de conjectures, parfois osées mais toujours ingénieuses, qui suggéreront certainement de nouveaux rapprochements et amèneront plus d'une découverte.

Le fait vient déjà de se produire pour une des plus utiles hypothèses du livre, le séjour de Rabelais à Paris de 1528 à 1530. Personne ne l'ignore, la jeunesse de maître François, jusqu'à l'immatriculation à Montpellier, est singulièrement obscure. A part les renseignements sur son 'moniage' à Fontenay le Comte, extraits des lettres et des préfaces de Budé, Amy, Tiraqueau et Bouchard, autant dire que nous ne savons

rien. Je crois avoir démontré,—mais M. Tilley ne pouvait en 1907 avoir connaissance d'un article paru en mars 1908,—que l'on ne peut plus faire état de la prétendue signature de 1519 mise au jour par Benjamin Fillon sur un acte d'achat des Cordeliers. J'ajouterai que le départ de Rabelais du couvent de Fontenay, sous le coup des persécutions relatées dans la lettre de Budé du 27 janvier, 1524, ne me paraît pas très prouvé. L'illustre érudit félicite au contraire son jeune correspondant d'avoir retrouvé ses livres et le calme de ses chères études. Il a fort bien pu rester chez ses Cordeliers un an, deux ans encore—ne serait ce que pour attendre la délivrance de l'indult papal l'autorisant à changer d'ordre—et cela aiderait naturellement à combler les six années qui séparent la lettre de Budé de l'inscription à Montpellier.

Après son entrée dans la congrégation, il est probable que Rabelais fut plus attaché à la personne de Geoffroy d'Estissac qu'à l'abbaye où il avait pris l'habit, et vint plus volontiers à Fontaine le Comte, près d'Antoine Arnaud, à Hermenault ou à Ligugé, qu'à Maillezais. C'est de cette époque calme et exempte de soucis dans les Thélèmes poitevines que datent sans doute les premières études de médecine de Rabelais à l'Université de Poitiers. Vers 1528 ou 1529, selon M. Tilley, il serait venu habiter Paris pour accomplir ses trois années scolaires de lectures, 'à l'ordinaire,' indispensables pour prendre le degré de bachelier. Si, dès son arrivée à Montpellier, il obtint le grade envié, c'est qu'il avait satisfait au règlement dans la seule Université de France dont la Faculté de Montpellier reconnut l'enseignement, c'est à dire à Paris.

Or, ce séjour dans la capitale, logique, probable, nécessaire même pour expliquer les innombrables allusions du Second livre, vient de recevoir une curieuse confirmation dans une remarque du professeur Lefranc, à son cours du Collège de France, sur l'hôtel ou collège Saint Denis, demeure de Pantagruel: 'De faict, arrivé à Paris [l'anglois Thaumaste] se transporta vers l'hostel dudict Pantagruel qui estoit logé à l'hostel Sainct Denis' (liv. II, ch. 18). C'était une maison qui servait depuis le XIII^e^ siècle de résidence aux abbés de St Denis, au coin de la rue des Grands Augustins et de la rue Saint André des Arts. Elle recevait en même temps des novices de l'ordre de St Benoit qui venaient poursuivre leurs études à Paris. Par une coincidence remarquable les abbés de Saint Denis étaient avant 1505 Antoine de la Haye, évêque de Maillezais, puis Pierre Gouffier, abbé de Saint Maixent, et son frère Aimery Gouffier, mort en octobre 1528. Rabelais, bénedictin et moine de Maillezais, devait donc trouver au collège de Saint Denis une hospitalité toute indiquée, et M. Lefranc en a conclu très justement que s'il a choisi cette demeure pour y loger son héros, c'est qu'un souvenir personnel lui rappelait la maison et le jardin où Pantagruel 'se pourmenoit avec Panurge philosophant à la mode des Peripateticques.'

Toutes les conjectures de M. Tilley n'ont pas, comme de juste, autant de bonheur. Mais rien n'est plus ingénieux que ses déductions pour fixer l'époque précise de la rédaction de *Pantagruel* et de *Gargantua*, quoiqu'il ait tiré, à mon sens, un argument trop important pour fixer

l'achèvement du premier livre avant février 1534 de l'absence de toute mention du premier voyage à Rome. Des quatre séjours en Italie, qui rayonnèrent d'un si vif éclat sur sa carrière, rien ou presque rien, ne se reflète dans l'œuvre de Rabelais. La *Sciomachie*, ennuyeuse comme un procès verbal, des lettres si sèches que M. Tilley, bien gratuitement selon moi, les suppose remaniées, des brèves mentions de la Colonne Trajane, de l'Arc de Septime Sévère et des obélisques: voilà le bilan de ce qu'a inspiré au grand écrivain la ville éternelle! On avouera que s'il eût vu Rome avant 1534, il aurait pu ne pas en parler davantage dans *Gargantua*.

Faut-il donc en conclure, avec M. Tilley, que l'imagination de Rabelais n'était pas très accessible aux impressions du monde extérieur, que l'écrivain, comme nous disons aujourd'hui, n'était pas un 'visuel'? A mon avis, c'est se méprendre. Un style tout en images, en comparaisons, en métaphores justes, toujours pittoresques, toujours colorées, suppose au contraire une rare faculté d'évocation, un véritable amour des 'choses vues.' Chez Rabelais, tout en poussant jusqu'à la minutie le scrupule de la vérité dans sa mise en scène, y cherche avant tout la vie en mouvement, l'action sous toutes ses formes. Il ne décrit pas pour le plaisir de décrire, il ne peint pas pour le plaisir de peindre, et —le mot dût-il paraître un peu gros— il ne fait pas preuve de goûts et de connaissances artistiques bien profondes. Consolons nous en pensant, avec M. Tilley, qu'il possédait au plus haut point le sens musical, bien qu'un catalogue de musiciens, dans le prologue du livre IV ne soit pas une preuve très concluante!

Il a bien fallu que M. Tilley abordât le problème de l'authenticité du cinquième livre. Il l'a fait avec toute la sagacité qu'il avait déjà apportée à la discussion dans deux articles parus dans cette revue. La question étant loin d'être résolue, il est inutile d'entrer dans le détail du débat. Cependant, on peut se demander si M. Tilley ne fait pas trop bon marché des arguments tirés du style. Il me semble qu'après avoir fait très justement ressortir à quel point Rabelais a poussé l'art de donner à chacun de ses héros le langage que leur convient, sans jamais se démentir, il aurait pu constater qu'il ne reste rien de cette admirable entente du dialogue au cinquieme livre. Évidemment, tant que la preuve décisive pour ou contre l'authenticité n'aura pas vu le jour, on pourra, comme M. Tilley, ne voir là que des raisons 'subjectives.' Mais si Rabelais eût rédigé l'œuvre posthume qu'on lui attribue, n'y retrouverait on pas cette qualité maîtresse et bien d'autres que M. Tilley a eu raison de mettre en lumière: la prodigieuse richesse du vocabulaire, la fantaisie exubérante, la griserie au son des mots et à l'harmonie de la période?

J'aime beaucoup l'habilité avec laquelle M. Tilley a rapproché des faits de l'histoire générale les principaux évènements de la vie de Rabelais. Les biographes ont trop souvent perdu de vue cette corrélation indispensable entre l'écrivain et son temps. Je crois cependant qu'il ne faudrait pas rattacher aux fluctuations de la politique religieuse les moindres détails de la carrière de maître François. Certes,

Rabelais a fait preuve toute sa vie d'une circonspection que l'exil de Marot, le bûcher de Dolet et bien d'autres raisons suffiraient à justifier. On conçoit qu'il dût songer plus d'une fois à mettre la frontière entre lui et la Sorbonne. Mais courut-il vraiment tant de dangers? Beaucoup connaissaient l'humaniste et le savant: bien peu l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*. Ceux qui savaient que maître Alcofribas Nasier et le médecin des du Bellay ne faisaient qu'un, voyaient dans son livre un amusement d'honnêtes gens, un divertissement d'après souper. Le bon Rabelais n'était dangereux pour personne. A peine trouvait on parfois qu'il parlait, et surtout qu'il écrivait trop.

La biographie et l'étude des cinq livres tiennent plus des deux tiers de l'étude de M. Tilley. Mais l'auteur n'a pas voulu s'en tenir à l'analyse de l'œuvre. En deux chapitres: l'Art et le Philosophie de Rabelais, il nous a donné un jugement qui prendra place à côté de ceux de Brunetière, de Faguet, de Gebhart et de Stapfer. J'y relève une utile remarque contre la recherche abusive des sources et des emprunts à laquelle se livrent certains critiques trop minutieux. La moindre ressemblance, la plus petite analogie, devient sous leur plume un plagiat. C'est exagéré. L'œuvre de Rabelais contient assez d'emprunts indéniables et non déguisés, pour qu'il soit inutile d'en allonger complaisamment la liste.

Louons également M. Tilley d'avoir renoncé à l'interprétation absconse et symbolique telle que la comprenaient les commentateurs du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle. J'avoue que j'aurais voulu le voir aller plus loin dans cette voie. La jeune reine Niphleseth ne me fait nullement songer à Marie Stuart, et en dépit de l'autorité de du Pavillon, j'ai peine à identifier frère Jean des Entommeures avec Buinard, prieur de Servaise. Toutes ces interprétations, l'expérience le prouve, tombent une à une pour faire place à des éléments réels. Jamet Brayer, par exemple, où l'on croyait voir Jacques Cartier, devient un parent de Rabelais, paisible marinier de la Loire que maître François trouve plaisant d'embarquer dans un périple autour du monde! N'est pas une belle leçon de prudence, et ne vaut-il pas mieux s'abstenir que de risquer des rapprochements aussi sujets à caution?

Je suis heureux de ne pas retrouver dans la figure du grand écrivain, que nous trace M. Tilley le Solon contrefaisant l'ivresse pour en dégouter ses concitoyens, le Brutus feignant la folie pour enseigner des vérités dangereuses, aussi faux, à mon point de vue, que l'ivrogne et le bouffon de la Pléiade. Le rire de Rabelais n'est pas un masque. C'est sa nature même. Son génie est fait de belle humeur. Mais j'aurais aimé voir M. Tilley prendre plus crânement son parti des grasses plaisanteries semées à pleines mains dans les cinq livres et ne pas chercher à l'excuser d'avoir donné libre cours à sa jovialité débordante. Il ne s'agit là ni d'un complaisant étalage de connaissances médicales, ni d'un artifice littéraire, ni d'un sacrifice au goût du jour pour aider à la vente du roman. Disons le sans rougir. Si Rabelais a étalé en dix ou douze chapitres et semé un peu partout dans son œuvre une telle avalanche de mots de gueule et d'obscénités bouffonnes, c'est que c'était là, comme le rire, un des côtés

de son caractère. L'art n'atteint pas à un tel accent de sincérité. Comme les moines, avec qui il a vécu une moitié de sa vie, comme les médecins, avec qui il a passé l'autre moitié, Rabelais aimait les équivoques énormes sur les organes de la digestion et de la génération, source peut-être impure mais à coup sûr inépuisable du rire depuis *Gargantua* jusqu'à *M. de Pourceaugnac.*

Un livre, comme celui de M. Tilley ne va pas sans quelques lapsus et quelques fautes involontaires. L'auteur ne m'en voudra pas de les lui signaler, ne serait ce qu'en vue d'une seconde édition que je souhaite très prochaine. Le portrait, qui sert à juste titre de frontispice, fait partie de la Chronologie *collée* et non *colliée*; p. 17 et 142, lire Gué de Vède au lieu de *Vedé*; p. 17, la Devinière était un bien patrimonial d'Antoine Rabelais, et non de sa femme; p. 28, Jean Bouchet ne s'était pas *retiré* à Poitiers vers 1515 pour la bonne raison qu'il n'avait que fort peu quitté cette ville depuis sa naissance et qu'il y habita pour ainsi dire toute sa vie; p. 25 et 171, lire Briand Vallée, au lieu de Briand *de* Vallée; p. 37, *Bridoye* ne devrait pas être traduit, c'est un nom qui existe encore en Poitou et dont l'identité se révèlera un jour ou l'autre; p. 79, la mention du titre de *docteur* ne prouve rien pour la date de la seconde supplique au pape, car Rabelais, selon l'usage du temps s'intitulait ainsi alors qu'il n'était que bachelier (voir art. Plattard, R. E. R., v, 270); p. 361, la bibliographie de M. Plan est de 1904 et non de 1894.

Ces vétilles et quelques autres relevées par M. Plattard dans son article de la *Revue des Études Rabelaisiennes* (v, p. 430), n'enlèvent rien à la valeur de l'ensemble. C'est à la fois un livre de bonne foi et de critique judicieuse. C'est surtout l'œuvre d'un lettré sincèrement épris de notre grand écrivain français, et, comme l'on parle toujours bien des choses et des gens que l'on aime, il ne faut pas s'étonner que M. Tilley ait écrit le meilleur ouvrage que nous ayions encore sur Rabelais.

Henri Clouzot.

MINOR NOTICES.

Mr A. G. Ferrers Howell, already known to readers of recent Franciscan literature by his excellent little Introduction to Mr Heywood's translation of the *Fioretti*, gives us a very readable and tasteful rendering of the two *Lives of St Francis of Assisi by Brother Thomas of Celano* (London, Methuen and Co., 1907). The volume is adorned with a reproduction of A. della Robbia's St Francis, and is furnished with an Introduction and an Index. In the Introduction the most important recent critical investigations are noticed. Mr Howell gives due weight to Tamassia's 'careful investigations,' but decides in favour of more traditional views. The text used is that of D'Alençon (1906).

L. R.

La Vita Nuova e Il Canzoniere di Dante Alighieri (Florence, Barbèra, 1908) is the latest volume added to Barbèra's dainty miniature series, *Edizione Vade Mecum*. The type, though small, is wonderfully clear and readable, and the text adopted—following Dr Moore's example—is that of Fraticelli, which was justified for popular use by so recent a critic as Barbi. In the *Canzoniere* only the admittedly authentic poems have been printed, Canzone xvii, Ballate viii and ix, and Sonnetti xxii—xxvi being appended as of doubtful authenticity. There is an Index of first lines.

L. R.

Dr Erich Walter's *Adolf Friedrich Graf von Schack als Übersetzer* (*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte*, x, Leipzig, M. Hesse, 1907), is a useful study of one aspect of a writer who has been rather unduly depreciated as a literary dilettante. The treatise falls into two main parts, the first affording a survey of Graf Schack's interest in various lands and literatures, the second dealing with his translations, which are grouped according to the 'kinds,' into 'Drama,' 'Epos,' 'Lyrik' and 'Prosa.' Thus Schack's translations from the Spanish and Old English drama are discussed side by side. Considering that the intrinsic value of Schack's work as literature was inferior to its importance in drawing the attention of his countrymen to new poets and literatures, it would have seemed preferable to arrange the investigation according to the literatures. On the whole, Dr Walter's results, which virtually corroborate the general impression left by Schack's work as a translator, hardly justify so long and detailed a publication; much of his book, as belonging to the philological workshop, might with advantage have been curtailed or omitted.

J. G. R.

The publication of *The Journal of English and Germanic Philology*, which was founded and edited by the late Professor Gustaf E. Karsten, has, we understand, been taken over by the University of Illinois. The editorial supervision has for the present been placed in the hands of Dr Chester N. Greenough, Professor of English, and Dr O. E. Lessing, Professor of German. The forthcoming issue of the *Journal* (Vol. VII, No. 2) will form a memorial to Professor Karsten, and, with the exception of a short biography, is to consist wholly of articles by him.

We are glad to be able to announce that with the October number, *The Modern Language Review* will be very considerably enlarged in size. The annual subscription price will be increased to 12*s.* 6*d.*, the price of single numbers being 4*s.* Members of the Modern Language Association, under whose auspices the *Review* is published, will receive it at a special subscription price of 7*s.* 6*d.* The Hon. Secretary of the Association is Mr G. F. Bridge, 45, South Hill Park, Hampstead, London, N.W., to whom applications for membership should be addressed.

15 With the author's kind regards

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY.

BY

ARTHUR TILLEY.

[From THE MODERN LANGUAGE REVIEW, Vol. II. No. 4. July, 1907]

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS

[*Reprinted from the Modern Language Review.*
Vol. II. No. 4. *July* 1907.]

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY.

I.

THE 'NOVUS ORBIS' OF SIMON GRYNAEUS.

In his fascinating book *Les Navigations de Pantagruel* M. Abel Lefranc has made it abundantly clear that Rabelais followed with a lively interest the great geographical discoveries of his day, and that certain portions of *Pantagruel* which have hitherto been regarded as pure fantasy rest on a foundation of solid fact But can we pursue the subject a little further? Can we trace the actual authorities which Rabelais used for his geographical descriptions? Can we, as has been done with regard to other elements of his great medley, put our finger upon the very passages which he had before him?

In the earliest days of maritime discovery the results of the voyages were briefly recorded in the despatches of Venetian ambassadors at the courts of Spain and Portugal, or by the correspondents of Venetian or Florentine banking-houses. A little later they formed the subject of special letters or other short pamphlets, which were rapidly multiplied by copies and sometimes printed. In one or two instances the record was made by the discoverer himself, as by Columbus and Vespucci. It was not, however, till 1507 that the first collection of voyages, the prototype of all succeeding collections, made its appearance. It was entitled *Paesi novamente retrovati e Novo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato,* and was printed at Vicenza. The editor was Fracanzio da Montalboddo, a native of Monte-Alboddo in the march of Ancona, and professor of literature at Vicenza from 1502 to 1505[1]. It is divided into six books, which are composed as follows:

[1] See *Raccolta di documenti e studi pubblicata dalla Commissione Colombiana*, pt. III, vol. II, pp. 209—211; H. Harrisse, *Bibliotheca Americana Vetustissima*, pp. 96—99; E. Picot, *Cat. Rothschild*, II, 426—429.

i. Voyage of Ca da Mosto (chapters 1—47).

ii. (1) Voyage of Pedro da Cintra to Senegal, written by Ca da Mosto at the dictation of Pedro's secretary (chapters 48—50).

(2) First Voyage of Vasco da Gama, recounted in a letter by Girolamo Sernigi, a Florentine residing at Lisbon when the expedition returned[1] (chapters 51—62).

(3) Voyage of Pedro Alvarez Cabral, written by his pilot in Portuguese and translated by Giovanni Matteo Cretico, secretary to Domenico Pisani, Venetian ambassador to Spain, but employed on a special mission to the Portuguese Court at the time of Cabral's return[2] (chapters 63—70). This was the voyage in the course of which Cabral discovered Brazil.

iii. Voyage of Cabral continued (chapters 71—83).

iv. A reprint of *Libretto de tutta la navigazione de re di Spagna de le isole et terreni novamente trovati.* Venice, 1504. (The only known copy is in St Mark's Library at Venice.) The anonymous writer of this narrative is now known to be Angelo Trevisan, fellow-secretary with Cretico to Domenico Pisani. He took the substance of it, as he acknowledges, from Pietro Martire's then unpublished First Decade[3]. It contains accounts of the following voyages:

(1) First three voyages of Columbus (chapters 84—108).

(2) Voyage of Pedro Alonso Niño[4] (chapters 109—111).

(3) Voyage of Vicente Yañez Pinzon (chapters 112, 113).

v. Third voyage of Vespucci, described in a letter to Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici (grandson of Cosimo's brother). A re-translation into Venetian dialect from Fra Giocondo's Latin version of the original Italian (chapters 114—124).

vi. (1) Letter from Cretico to the Doge Leonardo Loredan giving an account, similar to that contained in Books II and III, of Cabral's voyage[5] (chapter 125).

(2) Letter from some merchants in Spain to their correspondents in Florence and Venice describing a treaty between the King of Portugal and the Zamorin of Calicut (chapter 126).

(3) Letter from Pietro Pasqualigo (Pisani's colleague in the special

[1] See E. G. Ravenstein, *A Journal of the First Voyage of Vasco da Gama* (Hakluyt Society), 1898.

[2] *Comm. Colomb.*, pt. III, vol. I, p. 83.

[3] *Comm. Colomb.*, pt. III, vol. II, p. 171.

[4] Here wrongly called Negro.

[5] *Comm. Colomb.*, pt. III, vol. I, p. 43.

mission to Portugal, and his successor as ambassador to Spain) to his brothers relating the recent arrival at Lisbon of one of Cortereal's caravels from Labrador (chapter 127). This was the voyage from which Cortereal himself never returned.

(4) Letter from Giovanni Francesco Affaitadi (here called Francesco de la Saita), a merchant residing at Lisbon, to Pasqualigo, concerning the expedition of João da Nova, the discoverer of St Helena (he is not mentioned by name), to the Malabar coast (chapter 128).

(5) An account of Calicut, Carangore, and other places on the west coast of India, from the report of a Nestorian priest, named Joseph, who had come to Portugal with Cabral (chapters 129—142).

The *Paesi novamente retrovati* had a great success. Fresh editions were published at Milan in 1508[1], 1512, and 1519, and at Venice in 1517 and 1521. It was translated into German and French, and of the French translation there were six editions. More important for our present purpose is the Latin translation, made by Archangelo Madrignano, Abbot of a Cistercian monastery near Milan, and afterwards bishop of Abelli in the kingdom of Naples. It was printed at Milan in 1508 under the title of *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in Indiam et inde in Occidentem et demum in Aquilonem.* It is full of mistakes, especially in the matter of dates.

The popularity of the *Paesi novamente retrovati* with the prominence given to Vespucci's name on its title-page—in the French version, which is entitled *Le Nouveau Monde et Navigations faites par Emeric de Vespuce Florentin,* it is even more prominent—no doubt greatly contributed to the spread of Vespucci's name and to the adoption of the proposal made by Martin Waldseemüller in his *Cosmographiae Introductio,* of which several editions were printed at Saint-Dié in Lorraine in a few months (1507), and embodied by him in the globe and map which he published in the same year, that the New World (meaning thereby the northern part of South America) should be called after Vespucci. Moreover the Latin version of Vespucci's letter to Lorenzo de' Medici had obtained a far wider circulation than any other narrative of recent geographical discovery. Under the title of *Mundus Novus* it had been printed fourteen times during the years 1503—1505, in Italy, in France (five times) and in Germany[2], and it had been translated into French and German and back into Italian.

[1] This is far superior to the original edition from a typographical point of view.

[2] Only two of these editions are dated. See E. Picot in *Cat. Rothschild,* II, 423, for a discussion of the question as to whether it was originally printed at Paris or Venice.

The next great collection of voyages is the Latin one generally known as the *Novus Orbis* of Simon Grynaeus. It was published at Basle in 1532, the full title being *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum una cum tabella cosmographica et aliquot aliis consimilis argumenti libellis quorum omnium catalogus sequenti pagina patebit.* The real compiler and editor of the work was a German antiquary named Johann Huttich, Grynaeus merely contributing a preface. The map was the work of Sebastian Münster, who also furnished an introduction[1]. The first part of the book is a reproduction of Madrignano's Latin version of the *Paesi novamente retrovati*, the mistakes of which it perpetuates. Then follow ten new pieces, all of which, except the second, had already appeared in print. They are as follows:

1. A Latin version of Vespucci's letter to Piero Soderini, Gonfalonier of Florence, giving an account of his four voyages (first printed in 1507 as an appendix to Waldseemüller's *Cosmographiae Introductio*)[2].

2. Letter from King Manuel of Portugal to Leo X relating the conquest of Malacca and the relief of Goa by Albuquerque[3].

3. Madrignano's Latin translation of the *Itinerario* of Ludovico di Varthema, here called Ludovicus Romanus patritius. The original work was printed at Rome in 1510, and the Latin version at Milan in 1511. The Italian edition was reprinted at Venice in 1517, 1518, 1520 and 1522, and at Milan in 1519 and 1523.

4. A description of the Holy Land by a German Dominican of the thirteenth century, named Brocardus, who spent ten years in the monastery at Mount Sion. It was first printed at Lubeck in 1475 as part of the *Rudimentum Noviciorum*[4], and separately at Venice in 1519.

5. A Latin version of the travels of Marco Polo. According to Yule it is a translation at fifth hand and utterly worthless as a text. It certainly differs considerably from the fourteenth century Latin version, made from the original French through an Italian

[1] The map is wanting in many copies.

[2] The original letter was printed, probably in 1505, under the title of *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole novamente trovate in quatro suoi viaggi.* A French version, printed about the same time, was sent to René, Duke of Lorraine, who had it translated into Latin, the translator altering the heading of the letter so as to make it appear that it was addressed to the Duke instead of to Soderini.

[3] I can find no trace of this having appeared in print before. It is included in the *Chronicon Citizense* of Paul Lange, a German Benedictine who died about 1536, but this remained in manuscript till it was printed by Pistorius in his *Scriptores Germanici* in 1583.

[4] The well-known *Mer des histoires* is a translation of this.

translation by Fra Pipino. This was first printed by Gerard Leeuw at Gouda in 1483 or 1484[1].

6. A Latin version of the travels of Hayton the Armenian (Hetoum, Prince of Gorigos), edited by Menrad Molther and first printed at Hagenau in 1529. Hayton's narrative, like Marco Polo's, was originally written in French at his dictation by Nicolas Falcon, who afterwards translated it into Latin. It was this Latin version which Molther edited. He has corrupted Falcon's name to Salconi. In the same year there was published at Paris under the title of *L'histoire merveilleuse*, etc., a French translation of Falcon's version made in the fourteenth century by Jean Le Long of Ypres. There were also incorrect reproductions of the original French narrative under the title of *Les fleurs des histoires de la terre Dorient*[2].

7. A description of Russia by Matthias of Miechow, a Polish physician, first printed at Cracow in 1517 under the title of *Tractatus de duabus Sarmatiis Asiana et Europiana et de contentis in eis.*

8. Another description of Russia by Paolo Giovio based on the information of an ambassador from Basil the Great to Pope Clement VII, first printed at Rome in 1525 under the title of *Pauli Iovii Novocomensis libellus de legatione Basilii magni, principis Moschoviae ad Clementem VII. Pont. Max.*

9. A summary of Peter Martyr's Fourth Decade, first printed at Basle in 1521 under the title of *De nuper sub D. Carolo repertis insulis simulque incolarum moribus R. Petri Martyris Enchiridion.*

10. An account of the antiquities of Prussia by Erasmus Stella, a physician of Leipsic, first printed at Basle in 1510 under the title of *De Borussiae antiquitatibus libri II.* Stella died in 1521. His name probably refers to his father's trade of saddler and wheelwright (Stellmacher)[3].

The *Novus Orbis* appeared in March 1532. In the following October the well-known Paris publisher and bookseller, Galliot Du Pré, issued a reprint of it, substituting for Münster's map a much superior one by Oronce Finé, the Royal Professor of Mathematics. In 1537 another edition was published at Basle[4]. It included an additional treatise, the

[1] Not at Antwerp in 1485, as is commonly stated. See R. Proctor, *Index to the early printed books in the British Museum.* There are three copies in the British Museum and one in the Cambridge University Library.

[2] See *Histoire littéraire*, xxv, 479.

[3] See Zedler, *Universal Lexicon.*

[4] Grolier's copy of this edition is in the Cambridge University Library.

account of Magellan's Voyage by Maximilian Transylvanus, contained in a letter to his father, the Archbishop of Salzburg. It was first printed at Cologne in 1523.

I have described the contents of the *Novus Orbis* with this degree of particularity, because it was a book which Rabelais undoubtedly used. It will be well to make this evident at once, by putting side by side his account of Pantagruel's first voyage and a passage from Sebastian Münster's preface:

Primum itaque cum Hispani in Indiam traiecturi sint, petunt *Portum sanctum*, *Mederam*, *et* septem *Canarias insulas*, quae olim Fortunatae dictae sunt...Hinc navigatur ad *Caput album*, portum continentis Africae...Relicto Capite albo et insulis adiacentibus...venitur ad regnum *Senegae*...Haud longe ab ora huius fluminis est *Caput viride*...Relicto Capite viridi ductore Austro pervenitur ad ostium *fluvii Gambrae*...Hinc navigantibus offertur caput *Sagres*, ac deinde transito *regno Meli* pervenitur ad *caput* Bonae spei, quod corrupte et Hispanice *De bona sperantza* quidam appellant... Nam hinc navis sensim redit versus aequatorem, ubi scilicet est *regnum Melindae*.	Ils...prindrent la haulte mer, et en briefs jours, passans par porto sancto et par Medere, firent scalle es isles de Canarre. De la partans passerent par Cap blanco, par Senege, par Cap virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de bona sperantza, et firent scalle au royaulme de Melinde.

It will be noticed that Rabelais adheres very closely to his authority, using the strange form *Cap virido* and spelling *sperantza* in exactly the same way. He continues his narrative as follows:

> De la partans, feirent voille au vent de la transmontane, passans par Meden, par Uti, par Udem, par Gelasim, par les isles des Phees, et jouxte le royaulme de Achorie, finalement arrivent au port de Utopie.

Here we seem to have left real countries for the land of pure fantasy, and the names of Achorie and Utopie are obviously borrowed from Sir Thomas More. But M. Lefranc's conjecture that in Meden, Uti, and Udem, three Greek words which signify 'nothing,' we have a play upon the places Medina and Aden is almost certainly right, for on turning the page of the *Novus Orbis* Rabelais would have come upon a summary of Ludovico di Varthema's journey, in which Medina and Aden are mentioned in two consecutive lines. It is a bolder conjecture that Gelasim stands for Ceylon, but I think there is a great deal to be said for it, though I should rather regard 'Gelasim' as an anagram (with the addition of the initial letter) of Seilam, the form which the name of Ceylon assumes in the Latin version of Marco Polo in the *Novus Orbis*[1].

[1] Lib. III, c. xxii (*Novus Orbis*, p. 353).

It is even possible that, as M. Lefranc suggests, 'the islands of the Fairies' may vaguely represent the wonderful islands beyond Taprobana (Sumatra) which Albuquerque's conquest of Malacca had opened up to the Portuguese—Ternate with its cloves, Banda with its nutmegs, Borneo and Java with their cinnamon, of all of which Rabelais might have read in Varthema's narrative[1]. He might have read too the abridged French translation of Pigafetta's narrative of Magellan's voyage (dedicated to Louise of Savoy), which Simon de Colines printed at Paris in 1526 or soon afterwards[2].

In the next chapter (xxv) it is just possible that the encounter with the six hundred and sixty knights may have been suggested to Rabelais by Vespucci's narrative of the fight with the natives off the island of Giants (Curaçoa).

In the last chapter Rabelais promises his readers a continuation of the story, 'You shall see,' he says, 'how Panurge was married...and how Pantagruel...*passa les mons Caspies, comment il naviga par la mer Athlantique et deffit les Caniballes, et conquesta les isles de Perlas.*' Here again he is almost certainly following the *Novus Orbis*, for in the account of Columbus's voyages there is a chapter, *De Canibalorum moribus*[3], and another, *Quomodo Admirans adivit Canibalorum insulas*[4], that is to say, the Caribbean islands. For by a misunderstanding which the habits of the natives amply justified the Caribs were at first called Cannibals. A little further on in the *Novus Orbis* we read of the voyage of Pedro Alonso Niño to the Islands of Pearls, and how 'he returned home laden with pearles' and 'how he fought with the Cannibals.' By the Pearl islands are meant Margarita, which, with a few much smaller islands, lay off Venezuela, and was celebrated for its pearls in all the marts of Europe[5].

Rabelais then continues, *Comment il espousa la fille du roy de Inde nommé Presthan.* M. Lefranc infers from this in conjunction with the whole passage that it was intended that Pantagruel like Columbus and many explorers after him should sail for the East by the West, and so reach Cathay and India. This is a brilliant suggestion, and it is only the mention of the Caspian mountains that makes one hesitate about adopting it. In any case it is interesting to find Rabelais placing the

[1] See Varthema, Lib. vi, cc. xxiv—xxx (*Novus Orbis*, pp. 235 ff.).

[2] *Le voyage et navigation faict par les Espaignolz es Isles des Mollucques* (Printed at the sign of the *Soleil d'Or* and therefore not before 1526. There is no printer's device).

[3] c. lxxxviii (p. 81). [4] c. xcii (p. 83).

[5] Readers of *Westward Ho* will remember how Amyas Leigh and his companions took the pearls at Margarita from the Spaniards. Curiously enough Kingsley in this very chapter refers to Panurge's behaviour in the storm.

mythical kingdom of Prester John in India, in accordance with Marco Polo and other mediaeval travellers[1]. For at the close of the fifteenth century it was generally located in Abyssinia. This is the position assigned to it in the account of Vasco da Gama's first voyage, in Varthema's *Itinerary*, and especially in the letter of King Manuel, who says that Albuquerque had a scheme for draining the Nile into the Red Sea with the assistance of Prester John. In spite, however, of this combination of authority in the *Novus Orbis*, Rabelais clings to the mediaeval tradition. In this he agrees with the interlude of *The Four Elements*, written about 1515, in which *Experience* is represented as saying:

> This quarter is India minor,
> And this quarter India major,
> The land of Prester John.

So too in one of the legends inscribed on 'Sebastian Cabot's' Map of 1544 we read of a mighty king in Central Africa 'whom some call Prester John,' but 'this is not Prester John, because Prester John had his Empire in Eastern and Southern India until Genghis Khan, first king of the Tartars, defeated and overcame him in a very cruel battle in which he died[2].'

If Rabelais seriously entertained the idea of writing a continuation of his story which should include the account of a long sea-voyage, he was diverted from his intention for many years. It was not till the autumn of 1545 when he was writing the final chapters of the Third Book that he returned to it again. There are, however, in *Gargantua* occasional references to the New World and other matters of geographical interest. Thus in chapter xxxi he speaks of 'those who dwell beyond the Canary Islands and Isabella,' the latter being the city which Columbus founded in Hispaniola or St Domingo. Again in chapter lvi we are told that every year seven ships were brought to the Abbey of Thelema 'laden with gold ingots, raw silk, pearls, and precious stones from the islands of Pearls and the Cannibal islands.'

Rabelais is also indebted to the narratives of travellers for some of his description of animals, and we find instances of direct borrowing from the *Novus Orbis* in the account of the Island of Satin in the Fifth Book (chapter xxix). Thus the description of the elephants is taken partly from Ca da Mosto and partly from Varthema.

[1] It appears in Central Asia in Martin Behaim's globe of 1491, which is based for these parts on Marco Polo.

[2] C. R. Beazley, *John and Sebastian Cabot*, p. 233.

Ils ont le musceau long de deux coudées, et le nommons proboscide, avec lequel ils puisent eau pour boire, prennent palmes, prunes, toutes sortes de mangeaille, s'en deffendent et offendent comme d'une main : et au combat jettent les gens haut en l'air, et à la chute les font crever de rire.

Ils ont moult belles et grandes oreilles de la forme d'un van[1]. Ils ont joinctures et articulations es jambes : ceux qui ont escrit le contraire, n'en veirent jamais qu'en peinture : entre leurs dents ils ont deux grandes cornes...et sont en la mandibule superieure, non inferieure.

Hominem nisi laesus non laedit ; et ubi laedit, manu hominem comprehensum iacit in sublime ultra arcus iactum : ea dicitur manus elephanti, quam alii promuscidem appellant...manum habent in inferiore maxilla, quam exercent et retrahunt pro libitu, hac cibum capiunt et hauriunt potum omnem.

Ca da Mosto, *c.* xxix.

Verum sunt plures qui existimant in cruribus elephantes non habere internodia, plicareque ob id nequire tibias : quod profecto a vero plurimum abest. Habent iuncturas ut caetera animalia, sed in ima prope parte crurum...Bini dentes qui prominent collocantur in superiore maxilla : auriculas quaquaversum gemini palmi magnitudine habent.

Varthema, iv, *c.* x.

The unicorn, as described by Rabelais, is well worthy of a place in the island of Satin, for it is a compound of Marco Polo's rhinoceros, evidently described from personal observation, and a mysterious one-horned animal which Varthema saw in the temple of Mecca.

C'est une bete felonne à merveilles, du tout semblable à un beau cheval : excepté qu'elle a la teste comme un Cerf, les pieds comme un Elephant, la queue comme un sanglier, et au front une corne aigue, noire, et longue de six ou sept pieds....Une d'icelles je vy...avec sa corne emmunder une fontaine.

Alterum eorum pullo equino...haud absimilem crediderim. Prominet in fronte cornu unicum longitudine trium cubitorum. Coloris est id animal equi mustelini : caput cervi instar.

Varthema, i, *c.* xix.

Et sunt unicornes paulo minores elephantis, pilum habentes bubali, et elephanti pedem. Habent caput ut aper, et more porcorum libenter morantur in luto et aliis immunditiis. In medio frontis gestant cornu unum, grossum et nigrum.

Marco Polo, iii, *c.* xv.

In the next chapter (xxx) we are introduced to 'a little hunch-backed, misshapen and monstrous old man,' who was called Hearsay; and round him were 'a number of men and women listening attentively, ...and among them one held a Map of the World and was explaining it to them compendiously in little aphorisms....There I saw Herodotus [here follow the names of various ancient writers on geography]; moreover:

Albert le Jacobin grand, Pierre Testemoing, Pape Pye second, Volaterran, Paulle Jovio, Le vaillant homme Cadacuist, Tevault, Jacques Cartier, Hayton Arménien, Marc Paule Venetien, Lodovic Romain, Petes Aliares,

and I know not how many other modern historians, hidden behind a piece of tapestry stealthily writing fine stuff, and all by Hearsay.'

[1] This sentence is omitted in the printed texts.

I have given the names according to the reading of the manuscript in the Bibliothèque Nationale. Alter Testemoing to Tesmoing, Cadacuist to Cadamosto, Tevault to Tenault, and Petes to Petrus, and connect *le vaillant homme* with Jovio instead of with Cadamosto, and the result is a better text than that of the printed editions, which read Charton for Hayton, and omit Cadamosto and Tenault altogether. The order in which the names are put is not altogether fortuitous. They are arranged in two divisions, first five writers who were not travellers, then seven travellers who left records of their travels. Possibly Petrus Aliares, the Latin form of the name of Pedro Alvarez Cabral, one of the two discoverers of Brazil, is put last because he wrote no account of his voyage. But it is more probable that Rabelais was misled by the heading in the *Novus Orbis* before chapter cxxv, which runs *Rerum memorabilium Calechut quae non sunt absimiles illis quas Petrus Aliares secundo et altero tractatu scripsit*, referring to his pilot's narrative in the second and third books of the *Paesi novamente retrovati*.

Seven of the twelve are represented in the *Novus Orbis*, namely Pietro Martire, Paolo Giovio, Ca da Mosto, Hayton the Armenian, Marco Polo, Ludovico di Varthema, and Cabral, but of these Pietro Martire is represented only by a summary of his Fourth Decade, and Paolo Giovio by a single short treatise. With regard to the latter, Rabelais was possibly acquainted with his *Descriptio Britanniae Scotiae Hiberniae et Orchadum*, printed at Venice in 1548, with a special privilege for publication in France, but I can find no trace of his having used it. There is a short sketch of the history of maritime discovery at the end of book xxxiv of his *Historiarum sui temporis libri xlv*, which was published at Florence in 1550. Further it should be noticed that the form which three of the names assume in Rabelais's text, namely Jovio, Ludovic Romain, and Petrus Aliares, points to his acquaintance with them through a Latin translation. Of the five who are not represented in the *Novus Orbis* Albertus Magnus has a place probably by virtue of his *Liber cosmographicus de natura locorum* (first printed in 1514 both at Vienna and Strassburg), and possibly also of his *De Animalibus*, while Pope Pius II (Æneas Sylvius) appears as the author of *Cosmographiae libri II*[1], a very popular work, of which there is a Paris edition, edited by Geoffroy Tory for Henri Estienne I, of 1509, and another of 1534 with the title of *Asiae Europaeque elegantissima descriptio*[2]. By Volaterran is meant Raffaele Maffei of Volterra, whose *Commentariorum*

[1] It was first printed at Venice in 1477.
[2] The same edition with a new title-page was issued by Galliot du Pré in the same year.

urbanorum libri xxxviii was first printed at Rome in 1506 and went through many editions. There are Paris ones of 1510, 1511, and 1526. It is a sort of encyclopædia, compiled with little critical power, of which the first twelve books deal with geography, the last chapter being devoted to *loca nuper reperta*. Tenault is Jean Thenauld, guardian of the Franciscan convent at Angoulême, who was sent by Louise of Savoy in 1512 on a private mission to the Holy Land and who wrote after his return an account of his travels. It was printed at Paris between 1525 and 1530 under the title of *Le voyage et itin[er]aire de oultre mer*[1]. Rabelais cites him in *Gargantua* (chapter xvi) as an authority for the fact that 'a little truck has to be fastened behind the sheep of Syria to bear up their tails, so long and heavy are they.' As a matter of fact there is nothing about these 'fat-tailed' sheep in Thenauld's narrative, and Rabelais's authority is either Herodotus or Ælian[2]. Indeed, with the exception of Jacques Cartier, I cannot find that any of the writers enumerated in this list of geographers and travellers, except those who are represented in the *Novus Orbis*, have left any mark upon Rabelais's narrative.

Of Rabelais debt to Cartier I hope to say something in a future number. Meanwhile it may be noted that Rabelais lived to see published the first volume of Ramusio's great collection of voyages, which appeared at Venice in 1550 and which far surpassed the *Novus Orbis* in completeness and accuracy.

ARTHUR TILLEY.

[1] Edited by Ch. Stefer in the *Recueil de Voyages*, Paris, 1884.

[2] Her., III, 113 (of the sheep of Arabia), and see Rawlinson's notes; Ælian, x, 10; Yule, *Marco Polo*, i, 100 *n.*, but with a wrong reference to Ælian.

The Modern Language Review is published four times a year, October, January, April and July. The Annual Subscription is 8*s.* net, payable in advance, single numbers 2*s.* 6*d.* net (post free 8*s.* 6*d.* and 2*s.* 8*d.* respectively, with the corresponding equivalents in foreign monies). The Journal is sent to all members of the Modern Language Association who have paid their subscription, 10*s.* 6*d.*, for the current year. Contributions, editorial communications and books for review should be addressed to the Editor, Prof. J. G. Robertson, 5, Lyon Road, Harrow. Subscriptions may be sent to any bookseller, or to Mr C. F. Clay, Manager, Cambridge University Press Warehouse, Fetter Lane, London, E.C.

The collaboration of all interested in linguistic and literary research is invited, and contributions are not restricted to the English language.

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY.

BY

ARTHUR TILLEY.

II

[From THE MODERN LANGUAGE REVIEW, Vol. III. No. 3. April, 1908]

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS

[*Reprinted from the Modern Language Review. Vol. III. No.* 3. *April* 1908.]

[*All Rights reserved.*]

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY.

II[1].

JACQUES CARTIER.

In the summer or early autumn of 1545 Rabelais returned to the project which he had announced thirteen years before of conducting Pantagruel on a long sea-voyage. During this interval the interest of Frenchmen in maritime adventure had been sensibly quickened by the discovery of Canada. For it was the achievement of their own countryman, Jacques Cartier, the Breton pilot[2]. On his first voyage (1534), starting from Saint-Malo, he had sailed through the strait of Belle Isle between Newfoundland and Labrador, and had reached, though without being aware of it, the mouth of the St Lawrence. On his second voyage (1535—36), after failing to find a passage to Cathay—for this was the primary object of his expedition—he sailed up the St Lawrence to Stadacone (Quebec) and Hochelaga (Montreal). When he returned to France (July, 1536) the second war with Charles V had broken out, and for the next four years Francis I was diverted from all thoughts of maritime enterprise. It was not till October, 1540, that he commissioned Cartier to organise a fresh expedition on a larger scale, with the object of establishing a French settlement in Canada. A little later, he appointed Jean-François de La Rocque, Seigneur de Roberval, to be lieutenant-general and chief captain of the enterprise. It was Roberval's task to furnish the artillery and the colonists, and as this took a considerable time, Cartier, who had the title of 'captain-general and master-pilot of the ships,' without waiting for his chief, put to sea with five ships on May 23, 1541. He returned in the

[1] Continued from Volume II, p. 25.

[2] The most recent work on Cartier is J. P. Baxter, *A Memoir of Jacques Cartier*, New York, 1906. See also Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, III, 307—333. Paris, 1906.

following year having established and afterwards abandoned a fort at Charlesbourg Royal, a little above Quebec. On his way home he met Roberval in a harbour of Newfoundland, and disobeyed his orders to go back with him to the St Lawrence. Deserted by his subordinate, Roberval applied himself with great energy to the settlement at Charlesbourg Royal, but after a terrible winter's experience Cartier was sent out again to bring him home (June, 1543). They reached France in the following February.

The initiative which Francis I had taken in the exploration and colonisation of Canada had stimulated his subjects to a corresponding activity. From 1540 to 1544 fishing-ships from various Norman and Breton ports sailed for Canada every year. In May, 1541, a Spanish spy reported to his government that in addition to Cartier's expedition ships were being fitted out or had already sailed from Dieppe, Harfleur, and Honfleur, from Morlaix, Quimper and Croisic[1]. But in 1545 the interest in Canada began to slacken. Though the third war against the Emperor had been ended by the treaty of Crépy in the preceding September, France was now at war with England, and Jean Ango, the great ship-owner of Dieppe, who had hitherto been the guiding spirit of French maritime exploration, was devoting all his energies and money to the maintenance of the royal navy. However, in the early part of the year, the moment seemed still propitious for the publication of an account of Cartier's discoveries, and on February 28 a privilege was granted to Ponce Roffet and his brother-in-law Antoine Le Clerc for the publication of a book entitled *Brief recit et succincte narration, de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelaga et Saguenay, et autres, avec particulieres meurs, langaige, et cerimonies des habitans d'icelles: fort delectable a veoir*[2]. It is a simple and modest narrative, occupying only forty-eight leaves, of Cartier's second voyage. Probably a printed account of the first voyage appeared about the same time, but no copy of it now exists. Indeed, when Raphael Du Petit Val published an account of this voyage at Rouen in 1598, he had to translate it from a *langue étrangère*. This was the Italian version which Ramusio had included in the third volume of his great collection of voyages (Venice, 1556), and which was probably translated from a printed text. Some forty years ago a MS. which bears evident traces of being Cartier's original account was discovered in the Bibliothèque Nationale, and

[1] Baxter, *op. cit.*, pp. 348 ff.

[2] The only known copy is in the British Museum. Tross discovered a second, but it was lost with the ship which was taking it to America. See H. Harrisse, *Bibliotheca Americana vetustissima*, for a facsimile of the title-page.

edited in 1867 by H. Michelant and A. Ramé under the title of *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada*. Cartier's third voyage and that of Roberval are represented only by fragmentary narratives in Hakluyt's *Voyages*[1].

It was, as I have said, in the summer or early autumn of 1545 that Rabelais reverted to the idea which he had foreshadowed at the close of the Second Book of making a long sea-voyage the framework of his narrative. We read in chapter xlix of the Third Book that Pantagruel, having agreed to accompany Panurge on a voyage to the 'Oracle of the Bottle,' assembled his followers at the port of Thalasse near Saint-Malo, and there made the necessary preparations[2]. The Third Book was published early in 1546, and in the summer of 1547 Rabelais, who had made a hurried flight to Metz immediately after its publication, began his Fourth Book with an account of the voyage. In the first half of 1548 he published ten chapters with the fragment of an eleventh. In June of the same year we find him at Rome with Jean Du Bellay. He returned to France in July, 1550, and obtained a fresh privilege on August 6. We may therefore assume that at that date his Fourth Book was nearly ready for the press. But it did not appear till January, 1552, and internal evidence points to the fact that the later chapters—xlviii to lxvii—were added during that interval.

In the first chapter we read that Pantagruel put to sea at the Port of Thalasse, and that he was accompanied by 'Xenomanes, the great traveller and traverser of perilous ways, who had been sent for by Panurge and had arrived certain days before.' This is followed in the complete edition of 1552 by the statement that 'Xenomanes had left with Gargantua, and marked out in his great and universal Hydrography the route which they were to take in their visit to the Oracle of the Holy Bottle Bacbuc.' Later on in the chapter we learn that the course of the ships was set by the principal pilot, and in the 1552 edition we are told that the pilot's name was Jamet Brayer. Now, as all students of Rabelais know, M. Lefranc, developing an idea first suggested by M. Margry in his *Navigations françaises*, has adduced several excellent reasons for identifying Jamet Brayer with Jacques Cartier, and Xenomanes with Jean Fonteneau, commonly called Jean Alfonse of Saintonge,

[1] For the first voyage Mr Baxter translates the *Relation originale*, for the second a MS. (No. 5589, one of three) in the Bibliothèque Nationale, as he found several errors and omissions in the *Brief recit*, including the omission of two whole chapters (xi and xii). He adds the fragments from Hakluyt.

[2] The privilege for the Third Book is dated September 19, 1545; the concluding chapters were probably written not long before this.

who accompanied Roberval to Canada as his pilot. That Xenomanes stands for Jean Alfonse there can I think be no reasonable doubt. We are told in III, xlix that Xenomanes 'had some small holding of the domain of Salmigondin in mesne-fee,' and all the commentators are agreed that Salmigondin stands for Saintonge. We also know that Jean Alfonse before he sailed on his last voyage, on the return from which he was attacked by the Spaniards and mortally wounded in the very port of La Rochelle (1544), had written a *Cosmographie* which was practically an Hydrography, and that it eventually came into the hands of the poet Mellin de Saint-Gelais, who secured it for the Royal Library. Rabelais, who was a friend of Saint-Gelais's, may well have heard of this circumstance. Moreover, the part played by Xenomanes in the voyage, and the air of authority with which he gives advice and explanation is in complete keeping with the reputation of Jean Alfonse as the most experienced French pilot of his day, who had sailed the seas, as he tells us in his *Cosmographie,* for forty-four years, and had explored the coasts of America from the Straits of Magellan in the south to Davis Strait in the north[1].

As regards the identification of Jamet Brayer with Jacques Cartier, there is more room for doubt, but M. Lefranc has considerably strengthened the case for it. He points out that Cartier, like Jean Alfonse, had the requisite experience for acting as pilot to Pantagruel on this particular route. He also lays stress on a statement made by one Jacques Doremet, who in a little volume on the antiquities of Saint-Malo, prints the following marginal note opposite a passage dealing with Cartier's discoveries: 'Rabelais vint apprendre de ce Cartier les termes de la marine et du pilotage à Saint-Malo pour en chamarrer ses bouffonnesques Lucianismes et impies épicureismes.' Doremet's book was not printed till 1628, and the writer was not born till from fifteen to twenty years after Rabelais's death. The statement therefore rests on tradition only, and without further support cannot be said to have much authority. But there are certain indications in Rabelais's book of a personal acquaintance with Saint-Malo, where Cartier lived till his death in 1557. In IV, lxvi Panurge, who is generally the mouthpiece of Rabelais's reminiscences, says that he had seen the islands of Sark and Herm between Brittany and England, from which we may reasonably infer that Rabelais visited them from Saint-Malo. Again in III, xxiv Panurge suggests that they should make a voyage to the

[1] See M. Georges Musset's introduction to his edition of the *Cosmographie* in the *Recueil de Voyages*, vol. xx, 1904.

Ogygian islands which 'are not far from the harbour of Saint Malo.' Lastly we find scattered up and down Rabelais's book various reminiscences of Brittany, shewing that he was acquainted with the country generally. The fact that no name is given to the pilot in the 1548 edition of the Fourth Book leads M. Lefranc to suppose that it was not till after this date that Rabelais became intimate with Cartier[1]. If so, the intimacy cannot have begun till after Rabelais's return from Rome in the summer of 1550. Rabelais had then, it is true, his parish of Meudon to look after, but doubtless his parochial duties were not so exacting that they did not admit of an occasional holiday.

But the question whether Jamet Brayer is Jacques Cartier or not is comparatively unimportant in comparison with the undoubted fact that the influence of Cartier's voyages is plainly to be traced in Rabelais's narrative. In chapter xxx of the Fifth Book Cartier is mentioned without any disguise among the travellers whom Pantagruel and his company encountered in the country of Satin, and in the Fourth Book there are several reminiscences of his first and second voyage. Pantagruel sets sail, as Cartier did, from Saint-Malo. On the fourth day (according to the primitive edition), which was June 12, he meets with a merchant-vessel returning home, and learns that they are Frenchmen from Saintonge and that they came from Lantern-land. This agrees with the account of Cartier's first voyage, where we read that on June 12, off Labrador, 'we perceived a great ship which was from La Rochelle, which had passed the night seeking the harbour of Brest.' For Lantern-land, though it stands for other places as well, certainly stands for La Rochelle, where there was a Tower of the Lantern, besides two towers in the harbour.

In the partial edition of the Fourth Book, the first land at which the travellers touch is the Island of Ennasin (Noseless ones) or Alliances. 'The men and women,' we are told, 'are like the red-faced Poitevins, except that they all...have their nose in the shape of an ace of clubs; ...and all the people were kindred and related to one another[2].' M. Lefranc very ingeniously sees in this people a double reminiscence of Red Indians and Eskimos, the red skin pointing to the former and the abnormally flat nose to the latter. In his First Voyage Cartier, speaking of the inhabitants of Blanc Sablon on the coast of Labrador, says that 'they paint themselves with certain tawny colours.' These, Mr Baxter thinks, belonged to the tribe of the Beothics who inhabited

[1] *Les navigations de Pantagruel*, pp. 270–1.
[2] IV, ix (iv of 1548 edition).

Newfoundland in Cartier's day, but have since been utterly exterminated. They were probably, he adds, the same people whom John Cabot described as painting themselves with red ochre, and three of whom he brought to England. As for the trait recorded by Rabelais, that 'all the people were related to one another,' it exactly represents the condition of an Indian totem clan. There is, however, nothing either about this peculiarity or about Eskimos in the accounts of Cartier's voyages, so that if Rabelais is here recording actual experiences he must have got his information from oral sources—either from Cartier or, if he had not made his acquaintance when he wrote this chapter, from Jean Alfonse. For Jean Alfonse's home was at La Rochelle, and there seems good ground for suggesting that Rabelais had met him there in the Fontenay-le-Comte days, and he may have met him again during the interval between his return from Canada in the spring of 1543 and his departure on his last voyage in July, 1544.

From the Island of Ennasin the travellers sail to the Island of Cheli[1], and M. Lefranc suggests that there may be 'some relation between King Panigon's reception of the travellers and that of the Canadian chiefs who fill so large a place in the narrative of Cartier's second voyage.' I am prepared to go a step further, and to identify 'the good King Panigon' with Donnacona, the 'Agonhanna' or lord of Canada. For in the complete edition of the Fourth Book he is called 'King Saint Panigon,' and in a curious passage in chapter xxv of the Fifth Book, which only occurs in the MS. of the Bibliothèque Nationale, we are told that 'Panigon in his last days had retired to a hermitage in this Island' (the Island of Odes) 'and lived in great sanctity and the true Catholic Faith.' Now this forcibly reminds one of the fate of Donnacona, who was treacherously captured by Cartier's orders, carried off to France, and baptized at Saint-Malo, and who died in 'the true Catholic Faith' just before Cartier started on his third voyage in 1540[2]. This resemblance between Donnacona and Panigon leads one the more readily to accept M. Lefranc's suggestion, and to see in Rabelais's words, 'Panigon voulut qu'elle [the queen] et toute sa suite baissassent Pantagruel et ses gens. Telle estoit la courtoisie et coustume du pays,' another reminiscence of Cartier's second voyage, in the narrative of which we read that Donnacona 'pria notre cappitaine luy bailler les bras pour les baiser et accoller qui est leur mode de faire chère en ladicte terre[3].' The

[1] IV, x (v of 1548 edition).

[2] Hakluyt, VIII, 263 and 145 (Discourse of Christopher Carleill).

[3] Rabelais has doubtless also in his mind Erasmus's account of the similar custom in England.

expression 'faire chère' probably suggested to Rabelais the contempt which Brother John expressed for these ceremonies compared with the more substantial cheer of king Panigon's kitchen.

There is also, if I am not mistaken, another reminiscence of the Indians whom Cartier carried off to France. In IV, xlii we are told that the Queen of the Chitterlings in pursuance of the treaty with Pantagruel sent to Gargantua seventy-eight thousand royal Chitterlings 'under the conduct of the young Niphleseth, Infanta of the island. The noble Gargantua sent them as a present to the great King of Paris; but from change of air and also for want of mustard,...they nearly all died.' But 'the young Niphleseth was preserved and honourably treated; afterwards she was married in a high and wealthy position, and had several fine children, for which God be praised.' Does not this too recall the fate of Cartier's Indians, all of whom died with the exception of one little girl of ten years old[1].

After leaving the Island of Cheli Pantagruel came to that of Procuration, 'which is a country all blurred and blotted. I could make nothing of it. There we saw Pettifoggers and Catchpoles—folk with their hair on. They invited us neither to eat nor drink[2].' Here again there seems to be a reminiscence of Cartier's First Voyage. Between Chaleur Bay and Gaspé Bay they met with 'thick fogs and obscurity,' and of the people whom they encountered on the shore of Gaspé Bay, we are told that 'they are the poorest folk that there may be in the world,' and that 'they have their heads shorn close all about except a tuft on the top of the head which they tie like a horse's tail[3].'

The 1548 edition of the Fourth Book ends abruptly with the fragment of a chapter which tells of the arrival of Pantagruel and his companions after the storm at the Island of the Macreons. Though I do not agree with M. Lefranc in thinking that the greater part of the Fourth Book was already written when this partial publication took place, it is probable that at any rate this particular episode was in a more or less finished state, and that therefore Rabelais was still under the influence of Cartier's voyages when he wrote it. The analogy which M. Lefranc points out between Rabelais's description of the spirit-haunted Island of the Macreons and that which André Thevet gives in his *Cosmographie Universelle* of the imaginary Island of Demons is very striking and interesting. For, as M. Lefranc says, in several maps of the sixteenth century an Isle of Demons figures off the coast of

[1] Hakluyt, *loc. cit.*
[2] IV, xii (vi of partial edition).
[3] Baxter, pp. 108, 109.

Labrador[1], and its legend may well have been familiar to Rabelais. At the beginning of the seventeenth century we find the similar name of the Isle of Devils applied to the Bermudas. It is the name which they bear in the two accounts of the shipwreck of the *Sea Adventure*, by Silvester Jourdan and William Strachey respectively, which Shakespeare probably read before he wrote the *Tempest*[2].

Nearly all the foregoing instances have been taken from the partial edition of the Fourth Book, which Rabelais published in 1548. In the rest of the book, as it appeared in the complete edition of 1552, there are only slight traces of Cartier's influence. Canada indeed is mentioned by name, the Island of Medamothi, the account of which forms the second chapter of the 1552 edition, being compared with it for size; but I very much doubt whether, as M. Lefranc suggests, Medamothi stands for Newfoundland. For while Medamothi is described as a single island, Newfoundland is represented in all the maps which appeared about the time of Cartier's narratives, and which were based for these parts on his discoveries, as a group of islands, varying from nine in the Harleian Map to three in Descelier's Map of 1550. I think also that M. Lefranc exaggerates the realism in Rabelais's description of the *tarande* which Pantagruel bought from a Scythian merchant of the country of the Gelones (Siberia). It is true that the presence of such a merchant in the neighbourhood of Newfoundland agrees with the idea, which Cartier and Jean Alfonse had both formed, that Canada was 'an end of Asia,' but the description of the *tarande* is practically identical with that of the *Scytharum tarandrus* given by Pliny, and I doubt whether Rabelais knew that it fairly well represents a real animal, the reindeer.

There is another possible reminiscence of Cartier's voyages in the Fourth Book. May not the vocabulary of the language of the natives which appears at the end of the First and Second Voyages[3] have suggested to Rabelais the *Briefve declaration d'aucunes dictions plus obscures* which he appended to the Fourth Book?

In the episode of the Ringing Island which opens the Fifth Book, M. Lefranc finds another reminiscence. He suggests that the idea of

[1] In the map of 'Sebastian Cabot' (1544) it is placed near the Strait of Belle Isle. In Michael Lok's map (1582) it occupies much the same position. In the map from Peter Martyr's *De orbe novo*, published at Paris and dedicated to Hakluyt (1587), it is put several degrees further north.

[2] Jourdan's narrative is entitled *A Discovery of the Bermudas otherwise called the Isle of Divils*, 1610.

[3] There is a similar vocabulary at the end of the French abridgment of Pigafetta's narrative of Magellan's voyages.

an island inhabited by birds who were once men is inspired by Cartier's First Voyage. There we read of three Islands of Birds; first, the Funk Islands to the East of Newfoundland, which were so full of *Apponatz* (great auks), *Godez* (guillemots or razorbills, or possibly both), and *Margaulx* (solan geese) 'that it seemed as if they had been stowed there[1]'; secondly, Greenly Island off the coast of Labrador, which was inhabited by guillemots and puffins; thirdly, the Bird Rocks in the Gulf of St Lawrence, which were 'as full of birds as a field of grass,' and which Cartier named Isles des Margaulx. Now the termination of Margaulx is identical with that adopted by Rabelais for the *clergaulx, monagaulx* etc. of his Ringing Island. This may be a mere coincidence, but I am inclined to regard it as lending support to M. Lefranc's suggestion. Further support is to be found in the mention in chapter iii of Robert Valbringue, whom all the commentators agree to be Roberval. I may also note that this theory that the framework for the satire of the Ringing Island was suggested to Rabelais by Cartier's voyages agrees with a view which I put forward on other grounds in a former number of this *Review*, namely, that the episode was written in 1546[2]. At the same time I still hold to the opinion that the main source of inspiration is the legend of St Brandan, in which an Island of Birds, who were formerly men, plays a prominent part[3]. Indeed one source may easily have suggested the other. For had Rabelais looked at a contemporary map, as, for instance, the great map made by Pierre Desceliers at Arques near Dieppe in 1546[4], he would have seen the Isle aux Margaulx in the Gulf of St Lawrence, and the Isle of St Brandan almost due East of Cape Race.

I must reserve for discussion in another number the interesting question of Rabelais's views on the 'short and straight way to Cathay.'

ARTHUR TILLEY.

[1] *Arrimez.* Du Petit Val has *semés*, a translation of Ramusio's *seminati* (see Baxter, p. 77).

[2] II, 25 (October, 1906).

[3] See my *François Rabelais*, p. 252.

[4] Known as *La Mappemonde de Henri II.* It is reproduced by Jomard. St Brandan's Isle appears in the maps of Sebastian Cabot and Michael Lok, and in the Paris map dedicated to Hakluyt. Professor Egerton in the *Cambridge Modern History* (IV, 746) notes that in 1631 a grant of the island was gravely requested and as gravely made.

The Modern Language Review is published four times a year, October, January, April and July. The Annual Subscription is 8*s.* net, payable in advance, single numbers 2*s.* 6*d.* net (post free 8*s.* 6*d.* and 2*s.* 8*d.* respectively, with the corresponding equivalents in foreign monies). The Journal is sent to all members of the Modern Language Association who have paid their subscription, 10*s.* 6*d.*, for the current year. Contributions, editorial communications and books for review should be addressed to the Editor, Prof. J. G. Robertson, 5, Lyon Road, Harrow. Subscriptions may be sent to any bookseller, or to Mr C. F. Clay, Manager, Cambridge University Press Warehouse, Fetter Lane, London, E.C.

The collaboration of all interested in linguistic and literary research is invited, and contributions are not restricted to the English language.

14 With the author's compliments

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY

BY

ARTHUR TILLEY.

[From THE MODERN LANGUAGE REVIEW, Vol. V. No. 1. January, 1910]

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS

[*Reprinted from the Modern Language Review. Vol. V. No.* 1. *January* 1910.]

[*All Rights reserved.*]

RABELAIS AND GEOGRAPHICAL DISCOVERY.

III[1].

The Short Way to Cathay.

Throughout what may be called the golden age of geographical discovery the aim of every maritime explorer, whether he sailed from Bristol, or Dieppe, or Lisbon, or Seville, was to find a short way to Cathay. This was the object alike of Columbus and John Cabot, of Magellan and Gomes, of Verrazzano and Cartier. In the earlier days, when imagination was strong and knowledge vague, Cathay stood for the fabled home of the earthly Paradise. But when knowledge became more precise and Cathay was identified with China, though the more visionary spirits might still cherish dreams of terrestrial bliss, practical men were chiefly concerned to find a short route to the rich Spice Islands, a route which would save them the long voyage round the Cape of Good Hope. One such route was made known to Western Europe in 1522 when the survivors of Magellan's expedition returned to Seville with the news of the discovery of the straits which perpetuate Magellan's name. But it was believed that there were other routes, either by the North-West or the North-East, or by a northern passage through America corresponding to that discovered by Magellan in the South. It was the latter belief which found most favour in Spain. The great Conquistador, Hernán Cortés, says in his Fourth Letter to Charles V[2], which was despatched on October 15, 1524, that he proposed to explore the coast from Panuco

[1] Continued from *Modern Language Review*, Vol. III, p. 217.

[2] *Letters of Cortes*, translated and edited by F. A. MacNutt, 2 vols., New York, 1908, II, 207.

to the coast of Florida, and from there, towards the north, as far as the Bacallaos[1]. 'For it is believed absolutely that there is a strait on that coast which leads to the South Sea.' But before the arrival of this letter Estevão Gomes, the Portuguese pilot in the service of Charles V who had so basely deserted Magellan, had already sailed from Coruña in search of the passage to Cathay in the direction indicated by Cortes. He returned in November 1525 having explored the American coast from Nova Scotia to Florida, but without having found a passage[2]. On the other hand the historian, Fernández de Ocicao, who for many years held important posts in the Spanish Indies, and who at this time was living in Hispaniola (San Domingo) wrote in his *Sumario* (printed at Toledo in 1526) in 1525 that 'if there be any such strait we that inhabit those parts do think that the same should be rather of land than of water[3].'

In the year previous to the voyage of Gomes a similar exploration with the primary object of finding a passage to Cathay had been made by the Florentine Giovanni Verrazzano on behalf of the King of France, and in most of the maps of this period, except those made at Seville, the land between Florida and Bacalhaos is called Francesca, or Nova Gallia. The results of the voyage are said to have been first recorded in a map which the explorer himself presented to Henry VIII, between his return in 1524 and the year 1526. Hakluyt speaks of it in the following terms: 'A mighty large old map in parchment, made, as it should seem, by Verazzanus, traced along the coast from Florida to Cape Bréton, with many Italian names, which layeth out the sea, making a little neck of land in 40 degrees of latitude, much like the straight neck or isthmus of Darien. It sheweth also a short and easy passage by the North-West[4].' This map is now lost[5], but it is generally regarded as the prototype of those made by Vesconte di Maggiolo at Genoa in 1527 (now in the Ambrosian Library at Milan)[6] and by Hieronimo da Verrazzano the explorer's brother in 1529 (now in the

[1] *A los Bacallaos*; at this time Bacalhaos (Portuguese for codfish) or, as it was also called, the 'New Land,' vaguely designated the region of Canada, Newfoundland and Labrador. It was not till after Cartier's first voyage that Newfoundland was known to be an island.

[2] P. Martyr, *De novo orbe*, Dec. VI, c. X (end); H. Harrisse, *Découverte et évolution cartographique de Terre Neuve et des pays circonvoisins*, Paris and London, 1900, pp. 87, 88, and *The discovery of North America*, 1892, pp. 229 ff.

[3] Eden's translation in *The first three English books on America*, ed. Arber, Birmingham, 1885.

[4] Harrisse, *Discovery*, 94, n. 1.

[5] In his dedicatory epistle to Sir P. Sidney, Hakluyt says that it was in the custody of Master Lok and Lok's map of 1582 is evidently based on it in part.

[6] Harrisse, *Discovery*, p. 553; Winsor, *History of North America*, IV, 39.

library of the Propaganda at Rome). A new feature of both these maps is that a little isthmus is shown to the East of 'Terra Florida[1],' between that country and 'Francesca,' and there is a statement on Verrazzano's map that it is only six miles across. In Maggiolo's, but not in Verrazzano's, a strait is also shown across Honduras with the legend, *Streito dubitoso.* The isthmus also appears in a series of portolans made by Battista Agnese, a Genoese cartographer who worked at Venice from 1536 to 1564. In one of these, unsigned, but dated 1536 (now at Dresden), and in four undated ones a punctuated route is even indicated with the legend *El viazo de Fransa.* Starting from a port of Normandy (doubtless Dieppe), it crosses the Atlantic, passes over the supposed isthmus, traverses the Pacific, and ends at Cathay[2]. The influence of Verrazzano is also shown in the maps which accompany Münster's *Ptolemy* of 1540 and 1545 (both printed at Basle), and the various editions of his *Cosmography.* In Map No. I, *Typus orbis universalis,* a passage is marked at the sixtieth degree of longitude between Francesca and Bacalhaos with the legend *per hoc fretum iter patet ad Moluccas*[3]. To the same Verrazzanian family belong the copper globe of Euphrosynus Ulpius (1542) now in the possession of the New York Historical Society[4] and the globe of Bailly dated 1530, the earliest extant map of demonstrably French origin[5].

Both the English and the Portuguese thought that the passage was to be found more to the north, somewhere in the direction of Labrador, or even nearer to the Pole. In 1527 a London merchant, named Robert Thorne, who had lived for a long time at Seville, expressed his views in two letters, written from that city, and addressed respectively to Henry VIII and to Dr Edward Lee, our ambassador to the Emperor[6]. It seemed to this optimist an easy matter to reach the Pole. For only about *two or three leagues* on either side of the Pole would there be any danger, and then you 'may decline to what part you list, either by the North-East route, or by the North-West, in the backe side of the new found land.'

Meanwhile an important school of cartography was being formed in France at Dieppe. It was from the Dieppe pilots, with whom

[1] Harrisse, pp. 553 and 216 ff. (with a reproduction), and see for both maps L. Hugues, *Comm. Colomb.* pt. V, Vol. II, pp. 240 f.

[2] Harrisse, *Discovery*, 626 ff.; Winsor, IV, 40.

[3] For Münster's maps see Harrisse, *Discovery*, 607 ff.

[4] Winsor, IV, 32.

[5] Harrisse, *Découverte*, 147. The inscription *Robertus de Bailly* may denote either the maker of the map or the person who ordered it.

[6] Hakluyt, II, 159 ff.

Verrazzano and his brother, living as they did at Rouen, were in close communication, that the makers of all the Verrazzanian maps, whether Frenchmen, or Germans, or Italians, got much of their information. From about 1536 onwards several remarkable specimens of the cartographic art were produced at Dieppe by Nicolas Deslien, Pierre Desceliers and others. They represent a new type of map, in which the discoveries of Jacques Cartier for the first time take their place. Cartier too had set out to find a short way to Cathay, and had failed to find a passage in the direction of Labrador. But while he was exploring the St Lawrence, a new solution of the problem presented itself to him. 'We have understood,' he says, 'of the lord Donnacona and others... that beyond the said Saguenay [the district, not the river] the said stream [the St Lawrence] floweth into two or three great lakes, and that then one finds a fresh-water sea, of which there is no mention of having seen the end, as they have heard from those of the Saguenay; for they have told us they have not been there[1].' Similarly Jean Alfonse, the experienced pilot who accompanied Roberval to Canada in 1542, says: 'The entrance of Saguenay is at 48⅓ degrees of longitude...and it seemeth to be as it were an arm of the sea, wherefore I think that this sea goes to the Pacific or in fact to the Sea of Cathay[2].' This expresses the same vague information which was given to Cartier, for the latter had been told that one way into the interior was by the river Saguenay, but that owing to the shallowness and general innavigability of the stream it presented great difficulties.

In spite of the hearsay character of the Indian chiefs' information this new theory of the passage found great favour in France, and held the field for nearly a century and a half. To find a way to China was one of the two great objects which Champlain had ever present before his eyes. The name of La Chine which La Salle gave to the royal grant of land just across the great rapids which still bear the name, about eight or nine miles from Montreal, testify to the same ambition. When he heard of the river Ohio he thought that it would prove to flow into the Pacific, and it was not till 1682 when he reached the mouth of the Mississippi, into which the Ohio falls, and found that it flowed into the Gulf of Mexico, that the dream was finally shattered.

Such briefly was the state of knowledge and speculation with regard to a passage by water through North America, to the Pacific Ocean and the continent of Asia when Rabelais began to write his Fourth Book in

[1] J. P. Baxter, *Jacques Cartier*, 1906, p. 189; Hakluyt, VIII, 246.
[2] *Cosmographie*, ed. G. Musset, 459. Hakluyt's translation is not quite accurate.

the summer of 1546. I will now cite the remarkable words in which he describes the departure of Pantagruel's fleet on its voyage of exploration:

> In good time they set sail to the Greek [northeast] wind as it got up, to which point the chief pilot had shaped their course, and set the needles of all their compasses. For his advice, and also that of Xenomanes was—seeing that the oracle of the Holy Bottle was near Cathay in Upper India—not to take the ordinary route of the Portuguese, who, sailing through the torrid zone and the Cape of Bonasperanza at the south point of Africa, beyond the equinoctial line, and losing the sight and guidance of the arctic pole, make an enormously long voyage; but to follow as near as possible, the parallel of the aforesaid India, and to turn round the said pole to the Westward, so that winding under the North they might be in the same latitude as the port of Olone without coming nearer to the pole, for fear of coming into and being shut up in the glacial Sea. And following this regular circuit by the same parallel they might have it on their right as they sailed Eastward, as on their departure it was on the left. Now this turned out to their incredible advantage; for without shipwreck, without danger or loss of men, in great calm they made the voyage to Upper India in less than four months, which the Portuguese could scarcely do in three years, with dangers innumerable.

This is from the text of the partial edition of 1548. In the complete edition of 1552 Rabelais, besides giving the name of the pilot as Jamet Brayer, substituted *canonique destour* for *regulier destour*, but this makes no difference in the meaning. Mr W. F. Smith is surely wrong in translating *l'eussent à dextre vers le Levant, qui au departement leurs estoit à senestre*, by 'they might have the eastward on their right, which at their departure was on their left.' For this rendering takes no account of the *le* before *eussent*, which must refer to the 'parallel.' On the outward voyage Pantagruel and his companions would have this imaginary parallel on their left, for they would sail to the north of it; consequently on their return by the same route they would have it on their right[1]. Here it may be noticed that the latitude of Olonne (to give it its modern spelling) is 46° 34′, while what was known in Rabelais' day as Upper India, lies roughly between latitudes 45° and 50°. Further, more or less on the same parallel will be found Cape Race, the southernmost point of Newfoundland (46° 40′), and Quebec (46° 24′).

The travellers 'set sail,' we are told, 'to the N.E. wind,' which must be taken to imply that after clearing the northernmost point of Brittany, they steered in a north-westerly direction till they reached the latitude of Olonne. For three days 'they neither sighted land nor saw anything new' (c. II). On the fourth day (according to the text of 1548) as they were 'beginning by degrees to wind round (*tournoyer*) the Pole, going further from the Equinoctial' (c. II = V of 1556 ed.) 'they met a merchant-

[1] Cf. Lefranc, pp. 322, 323.

vessel returning from Lantern-land.' This gave rise to the remarkable encounter between Panurge and the sheep-dealer, and on the next day but one, 'the west wind continuing to blow in conjunction with a little of the south-west' they came to a triangular island greatly resembling Sicily in form and situation (c. IV = IX of 1552 ed.). On leaving this island the S.W. wind was still blowing, and about sundown they disembarked on another island, that of Cheli (c. V = X of 1552 ed.). On the following day they visited the country of Procuration and passed the islands of Toku and Bohu (cc. VI, VII = cc. XII, XVI, XVII of 1552 ed.). Soon after this they encountered a terrible storm, and when it had abated, they landed at the port of the island of the Macreons. At this point the 1548 edition abruptly ends, but in the complete edition of 1552 we are told that this island was 'formerly subject to the ruler of Brittany.' On leaving the island they sailed with a gentle and delicious wind called Aguyon, which Rabelais in the *Briefer declaration* explains to be a Breton and Norman name for a sea breeze resembling the west wind on land. This surely implies that Aguyon was a westerly wind. After this there is nothing to indicate the direction of the voyagers until we come to the episode of the frozen woods, when it appears from the pilot's explanation of the phenomenon that they had reached the confines of the glacial sea (c. LVI). Finally we learn that after they had been becalmed the wind began to blow from the W.N.W.

There is just one other point in the account of the voyage that calls for notice. At the very close of the Fifth Book (in a passage which occurs in the manuscript but not in the printed text, but which is surely by Rabelais) the priestess Bacbuc after presenting Pantagruel and his friends with three bottles filled with water, tells them that the rarefaction of the water by heat will produce air, and that by means of this air the ships will be carried direct, without touching land if they please, to the port of Olonne. But why to Olonne instead of to St Malo, the port from which they had sailed? For the same reason no doubt that Olonne is mentioned at the outset of the voyage, because it was on the same parallel as the Oracle of the Bottle.

Such are, so to speak, the geographical data of Pantagruel's voyage. The following question now arises: What route had Rabelais in mind when he wrote the passage at the close of the first chapter of the Fourth Book which I have quoted above? Did he from the beginning contemplate a voyage by the North-West passage? Or was he thinking of a passage further to the south by way of the St Lawrence? If the

passage stood alone, if we had no other indications of the direction taken by the voyagers, I should unhesitatingly choose the latter alternative. For firstly from the time of Cartier the idea of a passage by the St Lawrence was 'as we have seen' the prevailing one in France, and, secondly, the account of Cartier's voyages, as I hope I have shown in my preceding paper, had a decided influence upon Rabelais's narrative. But other indications in the narrative, the mention of south-westerly winds—in Rabelais's day the coast of Labrador was supposed to trend to the north-east—and of the approach to the confines of the glacial sea, are in favour of the view which has been so admirably explained and illustrated by M. Lefranc, namely that Pantagruel is represented by Rabelais as reaching the continent of Asia by what is known as the North-West passage.

In my book on Rabelais I suggested that when he wrote the first chapter of the Fourth Book at Metz in 1547, he was thinking of the supposed passage by way of the St Lawrence, but that later he adopted the idea of a voyage by the North-West passage. I further suggested that this change was due to Cartier's failure to find a passage in the direction of the St Lawrence. I now see that this latter hypothesis is clearly untenable. So far as we can gather, both Cartier and Jean Alfonse returned with the conviction that the passage to Cathay, though they had been unable to find it, was to be sought rather in the neighbourhood of the St Lawrence and the Saguenay than in the direction of Labrador.

There are some difficulties too in the way of my first hypothesis. If Rabelais abandoned the idea of a passage by way of the St Lawrence, why in the Fifth Book does he again mention the port of Olonne? Moreover there is some inconsistency in his narrative of the outward voyage. In chap. I he says that the chief pilot and Xenomanes advised them to keep in the same latitude as the port of Olonne, *without coming nearer to the Pole.* But in chap. V (ed. 1552) he tells us that they were beginning by degrees to wind round the Pole, *going further from the Equinoctial.* This looks as if when he wrote this last passage he had begun to change his mind. I have said elsewhere, following a suggestion of Mr W. F. Smith, that in all probability that portion of the Fourth Book which appeared in 1548 was written in two sections, the first, consisting of chapters I, V—VIII, XVIII—XX (ed. 1552), at Metz in 1546, and the second, consisting of IX—XI, part of XII, XVI, XVII, XXI—XXIV, and a part of XXV, at Paris in 1547. Thus according to this division of the chapters, which however must be

regarded as purely provisional, the idea of a North-West passage had already suggested itself to Rabelais at Metz.

Hitherto in this and the previous papers I have confined myself mainly to a consideration of Rabelais's literary sources for geographical matters. But one may suppose that he also consulted maps, and, if so, what maps?

First, one naturally thinks of the maps which accompany the *Novus Orbis*. Now in some of the copies of the Basle editions of 1532 and 1537, the former of which was certainly used by Rabelais, there is a map which is generally attributed to Sebastian Münster, chiefly, if not wholly, on the ground that he wrote the geographical summary which serves as an introduction to the volume. But the map bears no resemblance to his undoubted work in the *Ptolemy* of 1540 and 1545. It belongs to an early type in which North America is only represented by two islands, Cuba and Terra Corterealis, and in fact closely resembles Schöner's globe of 1515. As it is only found in some of the copies of the *Novus Orbis*, it is very probable that it does not really belong to it, but was sometimes bound up with it[1]. Rabelais certainly did not use it. Nor did he use the map which Oronce Finé made in 1531, and which is found in most copies of the Paris 1532 edition of the *Novus Orbis*. This belongs to a type prevalent in Germany between 1523 and 1538, in which America is joined to Asia[2].

A very popular map was the one made by the great Gerard Mercator at Louvain, in 1538, in which he reverted to the older and correct view of the separation of America from Asia, making a *fretum arcticum* between the *baccalearum regio* and the Arctic lands[3]. With the exception of this indication of a passage, there is nothing in the map to suggest that it was known to Rabelais.

Then there are the maps already referred to which Sebastian Münster published at Basle in his *Ptolemy* of 1540 and 1545 and his *Cosmographia* of 1541, 1550, etc., of which those which concern us are *Typus orbis universalis* (I) and *Novae insulae* (XVII). In these too America is separated from Asia, and in No. I a passage is marked between 'Francesca' and 'Terra Nova sive de Bacalhos,' with the legend, *per hoc fretum iter patet ad Molucas*. Newfoundland appears as one small island, with the name of Corterati. On the continent of Asia *India*

[1] It is reproduced in Nordenskiöld's *Facsimile Atlas to the early study of Cartography*, Stockholm, 1889, Plate XLII.

[2] Nordenskiöld, XLI (2).

[3] Nordenskiöld, Plate XLIII. In 1541 Mercator made a globe which is now in the royal library at Brussels. The gores for it have been reproduced at Brussels, 1875.

superior is marked between 60° and 70°, that is to say, on the same latitude as the passage. In the map of the *Novae insulae* we find the following legends: *Parias abundat auro et margaritis, Canibali' Regio Gigantum, 7 insulae Margueritarum.* All this is more or less in conformity with Rabelais's ideas about the New World, and M. Lefranc has rightly included these two maps among the illustrations to his book[1].

Finally we come to the maps of the Dieppe school, three of which, at least, were in existence when Rabelais began to write his Fourth Book, namely, (1) a map in the Harleian collection of the British Museum[2], (2) a map made by Nicolas Deslien in 1541, now in the Royal Library at Dresden, and (3) a 'boke of Idrography' or atlas, made by John Rotz, a citizen of Dieppe, in 1542 for Henry VIII[3]. A fourth map of the same school was made by Pierre Desceliers in the very year, 1546, that Rabelais began his account of Pantagruel's voyage. This is the so-called 'Map of Henri II[4].' All these maps give the results of Cartier's discoveries, but there is no proof that Rabelais was acquainted with any of them. None of them indicate any passage by way of the St Lawrence. Indeed in the Harleian map the course of the St Lawrence, after being traced for some distance beyond *Le premier sault* and the junction of another river, which is apparently meant for the Ottawa, is abruptly barred by a large undiscovered tract of country. The only one which shows any indication that it may possibly have inspired some parts of Rabelais's narrative is the 'Map of Henri II.' On this we find marked not only a Terre des Bretons and the island of Cape Breton, but to the south-east of this in latitude 46° an island called Isle du breton, which perhaps may have suggested to Rabelais his Isle des Macréons. For that island is said to have been formerly subject to the *dominateur de Bretaigne*[5]. Then, as I pointed out in a former paper[6], we find in the gulf of St Lawrence the Isle aux Margaulx, which recalls the *clergaulx*, etc., of the Ringing Island, and almost due east of

[1] p. 32, and at the end of the book.

[2] Add. MSS. 5413. The official date is 1536, on the ground that the arms of the Dauphin show an open crown, and that the crown was closed in that year. Was this the case? Prof. Beazley assigns it to 1536—1540. It must certainly have been made after Cartier's return from his second voyage in July, 1536. M. Harrisse says it must be later than his third voyage from which he returned in October, 1542. But it gives no information which goes beyond the results of the second voyage, except the name San Malo.

[3] MSS. royal 20 E ix; see esp. leaf 24; Harrisse, *Découverte*, 201, 220.

[4] Reproduced by M. Jomard in *Monuments de la géographie*. Paris, 1858—1862. It was at that time in his possession; it is now in Lord Crawford's library. R. H. Major deciphered on it in faint writing the words, 'Faicte a Arques par Pierre Desceliers presbr. 1546.'

[5] Some commentators take Bretaigne to mean Britain; this seems unlikely.

[6] *M. L. R.* III, 217.

Cape Race the Isle of St Brandan. South-east of the Isle du breton between latitudes 37° and 41° numerous islands are marked, and south of the Bermudas is an island called *La Catholique*, which is vaguely suggestive of the famous Isle des Papimanes. Among the pictures which diversify the surface of this interesting map two are especially noteworthy. One is a small full-length figure with the legend of M. de Roberval and the other represents the harpooning of a whale. I give these comparisons for what they are worth, which is not perhaps much. For not one of them points to the map conclusively as the source of Rabelais's inspiration. But, taken as a whole, they are suggestive, and it must be remembered that even supposing that Rabelais had studied the map, we must not look for too close a resemblance. He was, after all, not a scientific geographer, but a writer of romance, bound only by his own imagination.

In any case there is nothing that I have been able to find in this or any other map which throws light on Rabelais's views as to the short way to Cathay. The only conclusion to which the evidence seems to point is that his first idea was to conduct his travellers by way of the St Lawrence, and that for some reason or other afterwards he abandoned this for a more northerly route, that of the North-West passage. When Captain Roald Amundsen accomplished his remarkable voyage from the Atlantic to the Pacific, he realised the dream of nearly five centuries. But it was not a '*short* way to the East by the West,' for it took three years to accomplish.

ARTHUR TILLEY.

CAMBRIDGE.

Universitas

The Modern Language Review is published four times a year, in October, January, April and July. The Annual Subscription is 12*s.* 6*d.* net, post free, payable in advance, single numbers 4*s.* net, with the corresponding equivalents in foreign monies. To members of the Modern Language Association, the *Review* can be supplied at the special annual subscription of 7*s.* 6*d.*, payable in advance.

Editorial communications of a general kind and contributions relating especially to German should be addressed to the Editor in chief Prof. J. G. Robertson, 9, Lyon Road, Harrow; those dealing with English should be sent to Mr G. C. Macaulay, Great Shelford, Cambridge; and those which relate to the Romance languages to Prof. H. Oelsner, Taylorian Institution, Oxford. Books for review should be addressed to the Editors of the *Modern Language Review*, c/o Mr C. F. Clay, Cambridge University Press, Fetter Lane, London, E.C.

The collaboration of all interested in linguistic and literary research is invited, and contributions are not restricted to the English language.

Subscriptions may be sent to any bookseller, or to Mr C. F. Clay.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due